This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,589,104

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

complet ANT
Mu.
Z
1007
.P78

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JANVIER 1896. T. LXXVI. 1.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE-TROISIÈME

(SOIXANTE-SEIZIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
5, RUE SAINT-SIMON, 5

1896

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

Compl. sets
Sets
7-14-37
33235

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. *Histoire de l'orfèvrerie française*, par Henry Havard. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, 1896, gr. in-4 de 472 p., illustré de 40 pl. hors texte, dont 10 en couleurs, or et argent, et de près de 400 vign., broché, 40 fr. — 2. *La Peinture en Europe, Florence ; la Belgique*, par Georges Lafenestre et Eugène Richtenberger. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1896), 2 vol. in-8 de 376 et 393 p., illustré de 100 reproductions photographiques, relié, 10 fr. le vol. — 3. *Égypte et Palestine*, par Émile Delmas. Paris, Fischbacher, 1896, gr. in-8 de 414 p., illustré de 115 grav., 4 eaux-fortes et 4 aquarelles par E. Couneau, broché, 10 fr. ; relié, 15 fr. — 4. *La Sainte Vierge dans les arts*, par François Bournand. Paris, Tolra, 1896, in-8 de 342 p., illustré, broché, 10 fr. ; relié, 14 fr. — 5. *Loin du pays*, par le R. P. Frédéric Rouvier. Paris, Retaux, 1896, gr. in-8 de 401 p., nouvelle édit. illustrée sur les dessins et sous la direction de l'auteur, broché, 10 fr. — 6. *Père et fils. Les Rois de la mer*, par Mme de Witt, née Guizot. Paris, Hachette, 1896, gr. in-8 de 336 p., illustré de 44 grav. par H. Vogel, broché, 7 fr. ; relié, tr. dorées, 10 fr. — 7. *Un Bienfaiteur de l'humanité. Pasteur, sa vie, son œuvre*, par Fr. Bournand. Paris, Tolra, 1896, in-8 de 351 p., illustré, broché, 6 fr. ; relié percal., tr. dorées, 8 fr. — 8. *Notre Campagne à Madagascar, notes et souvenirs d'un volontaire*, par le capitaine G. de Corlay. Paris, Tolra, 1896, in-8 de 384 p., illustré d'une grav., broché, 6 fr. ; relié, tr. dorées, 8 fr. — 9. *Lutteurs et gladiateurs*, par Léon Ville. Paris, Tolra, 1896, in-8 de 342 p., illustré, broché, 6 fr. ; relié, 8 fr. — 10. *L'Oncle Bontemps !* par Olivier Darc. Paris, Ducrocq, s. d. (1896), in-4 de 266 p., avec 66 compos. de Dessertenne, grav. de Ruckert et Toquenne, relié fers spéc., tr. dorées, 6 fr. 75. — 11. *Le Règne de la foi dans les Gaules, ou Elvina Munroë, la vierge d'Armorique*, par l'abbé Gillot. Paris, Delhomme et Briguet, 1896, in-8 de 287 p., illustré, broché, 3 fr. 50. — 12. *Échos de Paray-le-Monial*, par le R. P. Joseph Zelle. Paris, Delhomme et Briguet, 1896, in-18 de 288 p., illustré, broché, 3 fr. 50. — 13. *Le Prince Serge*, par Mlle Jeanne de Coulomb. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1896), in-18 de 272 p., illustr. de Laurent Gsell, broché, 2 fr. 25 ; relié, tr. dorées, 3 fr. — 14. *Mauviette chérie*, par Mme Gevin-Cassal. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1896), in-18 de 290 p., illustr. de Slom, broché, 2 fr. 25 ; relié, tr. dorées, 3 fr. — 15. *Images enfantines*, album in-folio, images coloriées, cart. en couleurs. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1896), relié, 3 fr. 50. — 16. *Mauvaises têtes et bons cœurs*, par Carolus Brio. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1896), in-18 de 126 p., illustr. de Cécile Chalus, broché, 0 fr. 80 ; relié, 1 fr. 25. — 17. *Les Prisonniers de maman*, par Mme J. de Sobol. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1896), in-18 de 126 p., illustr. de Le Riverend, broché, 0 fr. 80. ; relié, 1 fr. 25. — 18. *Les Récits d'un vieil oncle*, par Camille Natal. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1896), in-18 de 127 p., illustr. d'Eugène Chaperon, broché, 1 fr. 80 ; relié, 1 fr. 25.

— Encore des volumes qui, comme tous les ans, nous sont parvenus trop tard pour qu'il en soit question utilement en vue des achats d'étrennes. Il est vrai que nos lecteurs pourront consulter le présent article à propos des cadeaux de Pâques. Cela ne nous empêche nullement de regretter l'incroyable lenteur que certains éditeurs apportent à faire paraître leurs nouveautés. Le public attend, veut être renseigné au mo-

ment opportun et ne s'en rapporte pas du tout aux notices, partout les mêmes, ou à peu près, qui s'étalent dans les journaux. « Chat enfariné, » nous écrit un abonné du *Polybiblion* agacé et mécontent. Il est donc de l'intérêt des libraires et des familles que les « livres d'étrennes » soient signalés d'urgence. Nous ne sommes pas les seuls à prêcher dans ce désert; nous traduisons la pensée générale : il appartient aux maisons d'éditions de prendre des mesures, l'an prochain, pour arriver plus tôt. — Cela dit, entrons en matière.

1. — M. Henry Havard, inspecteur général des Beaux-Arts, a écrit pour le grand public une *Histoire de l'orfèvrerie française*, où il a entendu son sujet dans le sens le plus large, le ramenant sans cesse à l'histoire générale de l'art. Le livre est vraiment intéressant. Il s'ouvre par deux chapitres sur l'orfèvrerie dans l'antiquité, puis il raconte successivement les destinées de l'orfèvrerie de l'époque gauloise, mérovingienne et carolingienne, avec une étude sur saint Eloi et les prélats orfèvres, qui furent nombreux en un temps où les objets d'art servaient surtout à ennoblir le service du culte. La main-d'œuvre religieuse et civile au moyen âge, les corporations d'orfèvres, les principales séries de leurs œuvres qui sont conservées, enfin l'essor nouveau de la Renaissance et les variations du goût au temps de Louis XIV (qu'on se rappelle la belle vaisselle du grand Roi et le mobilier d'argent de Versailles), puis sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI, voilà les étapes diverses qui conduisent l'archéologue au présent siècle, auquel il ne consacre qu'un sobre chapitre. Quelques pages instructives résument les renseignements nécessaires à connaître sur deux arts voisins de l'art de l'orfèvre et souvent utilisés par lui, l'émaillerie et la joaillerie. On sera surpris de la quantité d'anecdotes et d'épisodes qui se rattachent, dans nos annales nationales, à l'art secondaire étudié dans ce livre, et on constatera avec tristesse les circonstances qui ont amené à diverses reprises, notamment aux derniers siècles et même avant la Révolution, la destruction systématique et la fonte aux hôtels des Monnaies des trésors d'argenterie réunis par le goût français. L'illustration dans le texte est considérable; l'illustration hors texte reproduit, par une heureuse idée, les principaux objets de la galerie d'Apollon au Louvre. Une critique assez grave doit être présentée à l'auteur : on s'étonne de voir citer, en plusieurs chapitres, par longues tranches ou par allusion, les prétendus *Souvenirs de la marquise de Créquy*. Il y a beau temps que cette fabrication éhontée du sieur Causen, dit de Courchamps, est sortie du rang des sources historiques.

2. — La jolie collection de *la Peinture en Europe*, entreprise par les Librairies-imprimeries réunies, est intéressante non seulement pour les voyageurs, qui y trouvent le guide artistique le plus complet et le plus sûr, mais encore pour le simple curieux qui veut connaître, au coin de

son feu, par de bonnes et nombreuses reproductions, les musées et les collections célèbres qu'il ne visitera pas. Après *le Louvre*, qui a inauguré la série, paraissent cette année deux autres volumes, *Florence* et *la Belgique*. Les cent reproductions directes qui ornent chaque volume sont ici meilleures encore que dans le premier; un petit nombre seulement restent défectueuses, par suite d'inévitables insuffisances du cliché. Florence était la seule ville peut-être qui pût, dans le plan adopté par MM. Lafenestre et Richtenberger, obtenir l'honneur d'un volume distinct. C'est en effet un grand musée que cette ville triomphante de l'art, et il y faut étudier, outre ses célèbres galeries, beaucoup d'édifices religieux et hospitaliers et de monuments civils, qui renferment tous des tableaux et des fresques murales de grande importance. Les auteurs ont dressé sur ces divers points des catalogues très étendus, qui se trouvent réunis ici pour la première fois. Le volume consacré à la Belgique artistique a donné place aux villes suivantes : Bruxelles, Louvain, Malines, Anvers, Termonde, Alost, Gand, Bruges, Courtrai, Ypres, Tournai. La description des œuvres, dans chaque musée, église ou édifice civil, a lieu dans l'ordre où elles se présentent au visiteur. Un index général groupe les renseignements du volume. (A propos du portrait de Marie-Antoinette au Temple, conservé au palais d'Arenberg à Bruxelles, une publication française devait indiquer qu'une réplique, au moins aussi bonne, de ce portrait a été acquise, il y a deux ans, par le Musée de Versailles.)

3. — L'ouvrage de M. E. Delmas sur *l'Égypte et la Palestine* est très bien fait; le texte en est fort soigné et les illustrations sont de premier ordre. L'auteur, armateur à La Rochelle, et, croyons-nous, ancien député, a pu voyager dans les meilleures conditions pour bien observer; aussi ses appréciations sur la situation politique de l'Égypte ont-elles un grand intérêt. Il n'abuse pas des descriptions archéologiques, mais s'enthousiasme franchement pour le beau ciel et les lumineux paysages de la terre des Pharaons qu'il visite jusqu'à la deuxième cataracte, c'est-à-dire jusqu'à la limite que les touristes ne sauraient franchir aujourd'hui avec sécurité. M. Delmas n'est pas un catholique et il avoue avoir lutté contre le « cléricalisme ; » mais il est de ceux qui estiment qu'à l'étranger ce n'est plus « l'ennemi » et qu'il convient de soutenir nos missionnaires comme agents de l'influence française. Il a, d'ailleurs, un vague sentiment de religiosité qui le fait s'attendrir aux larmes en voyant sur son vapeur du Nil les Anglais célébrer avec dévotion la fête de Noël. Son livre n'est donc pas l'œuvre d'un sectaire, mais d'un indifférent; il raconte même très convenablement sa très courte visite à Jérusalem en revenant d'Égypte. Toutefois, à cause de certains détails de mœurs, nous ne pourrions recommander cet ouvrage pour les jeunes gens.

4. — C'est une excellente idée, doublement digne d'éloges, qu'a mise

à exécution M. François Bournand, ancien commissaire général des beaux-arts, dans son ouvrage intitulé : *La Sainte Vierge dans les arts.* Son culte pieux pour Marie s'y est accordé on ne peut mieux avec son zèle et sa compétence artistiques. Édification, instruction, agrément se trouvent réunis pour le lecteur dans le texte et l'illustration, empruntée principalement aux œuvres des maîtres, des treize chapitres où sont successivement étudiés les sujets suivants : I. La Sainte Vierge dans l'art chrétien primitif. II. La Sainte Vierge dans l'art byzantin. III. Les Représentations de la Sainte Vierge dans la numismatique. IV. La Sainte Vierge dans l'art français (moyen âge). V. La Sainte Vierge dans l'art italien. Les Premiers Maîtres chrétiens. VI. La Sainte Vierge et les artistes de la Renaissance italienne. VII. Les Vierges de Raphaël. VIII. Les Vierges de Michel-Ange. IX. La Sainte Vierge dans l'art allemand et dans l'art flamand. X. La Sainte Vierge dans l'art espagnol. XI. La Sainte Vierge dans l'art moderne et contemporain. XII. La Sainte Vierge dans la littérature et la musique. XIII. Les Églises et les pèlerinages en l'honneur de la Sainte Vierge. — L'illustration comprend plus de cent gravures, soit hors texte, soit dans le texte. Cet ouvrage nous paraît appelé à un succès mérité.

5. — Nous avons déjà rendu compte de l'ouvrage du R. P. Rouvier : *Loin du pays*, édition petit in-8 du prix de 4 fr. Une édition plus luxueuse vient de paraître en vue des étrennes et mérite bien l'attention des parents chrétiens. Nous rappellerons seulement que l'auteur s'est attaché à faire ressortir, par des faits et par des appréciations émanées de plumes non suspectes, les services rendus à la France par les missionnaires catholiques. Dans ce but, il fait parler des ambassadeurs, des consuls, des amiraux, des généraux, des sénateurs, des députés, des explorateurs, des publicistes de toutes catégories. Il n'est pas possible de concevoir une plus éloquente réponse à l'inique loi d'abonnement qui prétend frapper les ordres religieux dans leurs sources vives. C'est surtout à ce point de vue apologétique que se recommande l'ouvrage du R. P. Rouvier. Nous ajouterons que l'édition est très soignée et les gravures vraiment très belles.

6. — Le beau volume de Mme de Witt contient deux nouvelles historiques. La première, *Père et fils*, donne, en français presque du temps, le récit de la lutte des villes de Flandre contre leur seigneur, Louis de Nevers, et contre le roi de France Charles VI. On y voit figurer successivement les deux Arteveld, père et fils, chefs des rebelles, le premier assassiné par ses compatriotes les Gantois, le second tué à la bataille de Rosebecque contre les Français. Ces événements sont assez compliqués, en sorte que, pour les bien comprendre, il faut être un peu familier avec cette période de l'histoire de France; de plus, le style archaïque adopté par l'auteur fait que la lecture en serait fati-

gante pour des personnes peu lettrées ; les jeunes gens ayant du goût pour les récits historiques prendront, au contraire, un vif plaisir à cette lecture très mouvementée et très chargée de couleur locale. La seconde nouvelle, *les Rois de la mer*, a trait au siège de Paris par les Normands, sous Charles le Chauve. Rien de plus suave que le type d'une jeune Islandaise mariée à un chef norwégien et soignant sa mère avec un dévouement héroïque, pendant l'absence de son mari. Ces deux petits romans, surtout le dernier, sont animés d'ardents sentiments religieux et même absolument catholiques.

7. — La cendre de M. Pasteur est à peine refroidie que déjà s'ouvre, après les nombreux articles de la presse française et étrangère, la série des livres appelés à affermir encore, si possible, l'impérissable gloire du grand savant. Voici M. H. Bournand qui nous donne : *Un Bienfaiteur de l'humanité. Pasteur, sa vie, son œuvre.* Assurément, nous sommes en présence d'un travail hâtif, de caractère populaire, mais assez bien compris et intéressant. L'heure n'a pas sonné encore où l'illustre Franc-Comtois pourra être apprécié, glorifié comme il le mérite. Quand même, nous n'hésitons pas à recommander ce volume, bien qu'il soit dédié (nous nous demandons pourquoi) à M. Jules Simon et qu'il soit « orné » (deuxième point d'interrogation) d'un portrait de Renan. Nous conseillerons vivement à l'éditeur catholique Tolra de supprimer l'image du renégat dans les éditions futures du livre de M. Bournand : à aucun point de vue elle n'a sa place ici.

8. — Le capitaine de Corlay arrive dans les premiers avec la publication de son livre sur *Notre Campagne à Madagascar*. Il eût mieux valu attendre un peu plus pour le faire paraître, et mettre un peu d'ordre et de correction dans des notes prises au jour le jour, et colligées trop à la hâte. Il résulte de cette précipitation plusieurs graves inconvénients : d'abord une confusion regrettable dans le récit des événements, qui ne se succèdent pas dans leur ordre naturel ; puis des erreurs choquantes : par exemple, où l'auteur a-t-il vu qu'il y a mille ans la race blanche était maîtresse à Madagascar ? Ailleurs, il dit que M. Patrimonio remplaça M. Maigret ; or le premier est un diplomate français, tandis que le second était consul d'Italie à Tananarive. Il n'est pas exact non plus malheureusement que la France se soit annexé les Nouvelles-Hébrides ; c'est le régime du *condominium* anglo-français qui sévit dans cet archipel. Enfin, il eût fallu se donner le temps de corriger de grossières fautes d'impression : terrain « séditieux » pour terrain « sédimentaire. » Nous déplorons d'autant plus ces incorrections que, par ailleurs, l'ouvrage est excellent ; M. le capitaine de Corlay le termine en souhaitant que notre nouvelle conquête ne profite pas moins au développement de la religion catholique qu'aux intérêts de la France. Les gravures sont bonnes et la carte est très suffisante pour aider à suivre les opérations militaires. Il

est à souhaiter que l'auteur et l'éditeur nous donnent une nouvelle édition plus soignée de cette œuvre patriotique et chrétienne.

9. — On sait en quel honneur étaient tenus les exercices physiques dans l'antiquité. D'après Plutarque, l'organisation des luttes athlétiques comportait une véritable hiérarchie. Le chef suprême était le gymnasiarque ; sous ses ordres évoluaient le xystarche, qui présidait aux xystes et aux stades ; les gymnastes, qui surveillaient les autres exercices ; les sophronistes, chargés de veiller sur les mœurs, et les pedotribes et hypedotribes, anciens athlètes chargés de l'enseignement. Après les athlètes, M. Léon Ville évoque les souvenirs des gladiateurs romains, et décrit les fameux combats donnés par Tibère, en l'honneur de la mémoire de son père. Puis, franchissant d'un bond les siècles, il étudie la lutte moderne et donne un manuel très complet de cet art, aujourd'hui confiné dans les baraques foraines, et qui cependant développait les muscles et la souplesse de merveilleuse façon. *Lutteurs et gladiateurs* est édité avec soin par la maison Tolra et est orné de soixante-dix gravures, d'après les compositions de Léo Laporte.

10. — Orphelin exploité par un faux aveugle, le petit Frédéric Marquis échappe un beau jour aux mains de son tyran : il fuit à Paris et gagne peu à peu le Bourbonnais. Son idée fixe est de retrouver son père, que l'ambition a poussé à s'expatrier pour aller chercher fortune au Tonkin, et il entend gagner le port de Marseille. De cruelles mésaventures le jettent, à moitié mort, presque au seuil de *l'Oncle Bontemps*, dont la femme ne tarde pas à le reconnaître pour son propre neveu. Dès lors, toutes les épreuves du pauvre enfant sont terminées. Il reverra son père non coupable, mais malheureux, et, guidé par lui, soutenu par l'oncle et la tante Bontemps, Frédéric Marquis nous apparaîtra aux dernières pages du volume en train de se créer une place au soleil. Très moral, renfermant d'utiles leçons, ce volume peut faire du bien. Il aurait, à nos yeux, une valeur plus grande encore si la pensée de Dieu y était mieux affirmée.

11. — Le roman historique intitulé : *Elvina Munroë* est intéressant et dramatique. Donnée fort simple d'ailleurs. La scene se passe à l'ombre du Mont Saint-Michel. Elvina, enlevée par un Saxon païen, Éric, s'évade grâce à la complicité de la jalouse fiancée d'Éric, qui ne peut supporter la rivalité d'une chrétienne. Mais le fiancé d'Elvina, le Celte chrétien Walter, et son père Munroë vengent l'insulte faite à la vierge chrétienne ; à peine sortis de la victoire de Poitiers, à laquelle ils ont pris une glorieuse part, ils taillent en pieces les Saxons et chassent définitivement les barbares du sol des Gaules. Mais ils paient cher leur victoire : Elvina meurt, et son fiancé, désormais guéri de ses ambitions mondaines, se retire au Mont Saint-Michel, dont il devient bientôt abbé. Telle est la nouvelle racontée par M. l'abbé Gillot, dans un livre qui fait

très heureusement revivre la Bretagne au temps de Charles Martel. C'est une œuvre de mérite, qui a une réelle valeur historique, et dont l'inspiration est éminemment chrétienne.

12. — Le R. P. Zelle, un des apôtres les plus ardents du Sacré Cœur à la résidence de Paray-le-Monial, a fait paraître, dans le *Messager du Sacré Cœur de Jésus*, une suite d'*Échos de Paray-le-Monial*, auxquels les pieux lecteurs de cette revue ont fait un très bon accueil. C'est de ces articles épars, « simples fleurs recueillies dans un petit coin de terre privilégiée, » qu'il a formé son livre, tout entier consacré à chanter les gloires du Sacré Cœur et à en étendre au loin le règne et l'influence bénie. C'est en quelque sorte le journal de Paray-le-Monial, entremêlé de souvenirs historiques se rapportant au célèbre pèlerinage, et de méditations élevées sur les bienfaits de cette consolante et vivifiante dévotion. Ce livre s'adresse donc avant tout aux âmes pieuses ; les autres ne le comprendraient pas ; mais dans ce cercle d'âmes choisies, grâce à Dieu assez étendu pour que le livre ait beaucoup de lecteurs, il peut et doit faire beaucoup de bien. C'est en quelque sorte le manuel de l'œuvre de la communion réparatrice : les nombreux associés de cette œuvre d'amour et de foi, qui ne compte pas moins de cent mille associés, lui feront certainement bon accueil.

13. — Avec *le Prince Serge*, nous sommes en pleine Russie, mais la Russie qui, les mauvais temps venus, émigre vers les rives ensoleillées de la Méditerranée. Mlle Jeanne de Coulomb raconte l'émouvante histoire, égayée d'un comique de bon aloi, d'une famille franco-russe (effet de l'alliance, sans doute). Une princesse russe archimillionnaire a jadis capté un héritage qui revenait, en droit naturel, pour part égale, à une sœur mariée à un officier français. La vie ne lui a pas été clémente : vieillie, elle traîne languissamment une existence bourrelée de remords que le spectacle d'un petit-fils infirme, qui clôt sa noble lignée, n'atténue point d'espérances, même mondaines. Pour ramener la paix dans cette âme, il ne faut rien moins que la rencontre inattendue d'une nièce pauvre, victime de la tante ambitieuse de jadis. Celle-ci, aussitôt, répare, autant qu'elle le peut, le mal qu'elle a commis, et tout est bien qui finit bien. L'action de la Providence, dans ce récit, semblera visible, éclatante, même aux aveugles : pourquoi, alors, Mlle de Coulomb semble-t-elle avoir reculé de parti pris devant cette constatation ?

14. — Nous préférons donc *Mauviette chérie* au *Prince Serge*, parce que ce livre de Mme Gevin-Cassal nous parle de Dieu et, une fois au moins, de la prière et de ses effets consolants dans l'épreuve. L'on se souvient encore de certain duel, affreux et fameux, entre deux amis, un peintre et un journaliste parisiens, duel fatal au peintre. Ce simple fait divers a servi de point de départ à l'auteur pour écrire un petit roman très intéressant, quoique un peu « fin de siècle » par les expressions

singulières qu'elle place parfois dans la bouche de son héroïne. Cette petite névrosée s'accalmit, se guérit, en se trouvant, de par les circonstances, transportée brusquement dans un milieu autrement sévère, autrement sain que celui du boulevard, c'est-à-dire en Savoie, sur les bords du Léman. Là, elle se transforme graduellement, et mérite de devenir un jour la compagne d'un ami d'enfance qui ne l'a jamais oubliée.

15. — *Imagerie artistique.* Sous ce titre, la maison Quantin a inauguré une série d'albums que plusieurs fois nous avons signalée à nos lecteurs. MM. May et Motteroz, qui continuent dignement les traditions de cette maison, nous offrent un nouvel album grand in-4, contenant une suite d'images en couleur fort jolies et qui réjouiront nos enfants. Autant de pages, autant de sujets. Citons : *Voyage en Suisse, la Branche, les Étapes d'un cheval, le Bateau de Maurice, Désobéissance, Voleurs volés, Mauvais caractère, le Chien et le parapluie*, etc.

16. — Sous ce titre : *Mauvaises têtes et bons cœurs*, M. Carolus Brio raconte une série d'histoires enfantines, d'où il appert que les enfants ne doivent pas fourrer leurs doigts dans le nez, ni tromper les autres, ni les jalouser; n'être ni distraits, ni gourmands, ni cruels aux animaux, se corriger tout de suite sans attendre d'être grands, enfin venir en aide par le travail aux parents dans la peine. Tout cela est gentiment raconté. Je note que dans cinq ou six passages, il est question du bon Dieu, de la Providence, d'espoir en Dieu, et même de la Sainte Vierge et de Jésus. Si donc le livre n'est pas ce qu'on peut appeler un livre chrétien, l'idée religieuse s'y montre assez souvent. Pour nos lecteurs, c'est une recommandation.

17. — *Prisonniers de maman*, cela veut dire que l'on a la coqueluche et que l'on est condamné à ne pas sortir et à ne recevoir personne jusqu'à pleine et entière guérison. Comment alors occuper le temps? Mlle Suzanne, l'aînée de la famille prisonnière, imagine, tout comme Silvio Pellico, de raconter ses « prisons, » et c'est de quoi est fait ce petit volume : ce qu'on y trouve, ce qu'y mettrait la première petite fille venue qui s'aviserait de raconter ce qu'elle fait avec ses frères et sœurs pour tuer le temps ou le passer le plus agréablement possible. Certes, le livre est écrit de main experte et légère, nous avouons pourtant qu'il ne nous a pas beaucoup intéressé, et nous ne voyons pas quel profit un enfant peut tirer de sa lecture, sauf peut-être la tentation d'écrire ses mémoires dès qu'il aura sept ans, ce qui est commencer bien jeune pour se livrer à ce genre d'exercices. Enfin *les Prisonniers de maman* ont été sages tout le temps de leur réclusion. Petits enfants, faites comme eux, mais n'écrivez pas vos mémoires et n'appelez pas maman « la jolie petite femme de papa. » C'est toute la morale qu'en cherchant bien nous arrivons à dégager de cette histoire.

18. — *Les Récits d'un vieil oncle* sont au nombre de seize; aucun

d'entre eux, non pas même celui qui a pour titre : *Les Sabots de Noël*, ne sort des limites d'une stricte neutralité. Non seulement le livre n'a aucun caractère chrétien, mais, sauf un court passage, et en vers assez plats, aucune pensée religieuse ne s'y fait jour. Quant aux récits eux-mêmes, ils sont assez insignifiants, mais d'ailleurs ni meilleurs ni plus mauvais que beaucoup d'autres. C'est moral si l'on veut, mais d'une moralité bien terre à terre, qui a pour but plutôt la correction des petits défauts que la formation de l'âme. VISENOT.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Simple Histoire*, par PAUL MARGUERITTE. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 298 p., 3 fr. 50.— 2. *Corbeille d'or*, par GEORGES BEAUME. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 270 p., 3 fr. 50. — 3. *Les Gamineries de Monsieur Triomphant*, par MOREAU-VAUTHIER. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 281 p., 3 fr. 50. — 4. *L'Affaire Scapin*, par EUGÈNE MOUTON. Paris, Librairie illustrée, 1895, in-8 de 317 p., 3 fr. 50. — 5. *Confidences de femmes, sur le mariage, l'amour, le monde et la vie*, par JEANNINE. Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 308 p., 3 fr. 50.— 6. *Chères Pécheresses*, par HENRY KIST. Paris, Flammarion, s. d., in-18 de 300 p., 3 fr. 50. — 7. *Les Gaietés d'un pessimiste*, par ROGER MILES. Paris, Flammarion, 1895, in-12 de 348 p., 3 fr. 50.— 8. *Variations d'amour*, par ANDRÉ DARTY. Paris, Vanier, 1895, in-12 de 122 p., 2 fr. — 9. *Vie manquée*, par PIERRE DE BOUCHAUD. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 236 p., 3 fr. 50. — 10. *Alsaciens-Lorrains*, par ÉMILE ERCKMANN. Paris, Hetzel, s. d. (1895), in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 11. *Restez chez vous*, par PIERRE L'ERMITE. Paris, maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 416 p., 3 fr. 50. — 12. *Plaisir d'amour*, par Mme STANISLAS MEUNIER. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 268 p., 3 fr. 50. — 13. *Crépuscule du siècle*, par ANDRÉ MELLERIO. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 180 p., 3 fr. 50. — 14. *Tablettes d'argile*, par JACQUES FRÉHEL. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 285 p., 3 fr. 50. — 15. *Miss*, par SAMUEL CORNÛT. Paris, Perrin, 1895, in-18 de 283 p., 3 fr. 50. — 16. *Journal d'un officier de cavalerie*, par PIERRE DE MILLY CREFONTAINE. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 213 p., 3 fr. 50.— 17. *Brillant Mariage*, par LOUIS FERROL. Paris, Perrin, 1895, in-12 de 249 p., 3 fr. 50. — 18. *Un Bonheur*, par JACQUES VINCENT. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de 267 p., 3 fr. 50.— 19. *Où donc est le bonheur?* par la comtesse CLO. Paris, H. Gautier, 1895, in-12 de 249 p., 3 fr. — 20. *Passionnette*, par LOUIS DE CALERS. Paris, Flammarion, 1895, in-12 de 391 p., 3 fr. 50. — 21. *Confession d'un paysan*, par MARCHAL-MOULIN. Paris, Perrin, 1895, in-12 de 424 p., 3 fr. 50. — 22. *La Faute de Jeanne*, par HENRY MAISONNEUVE. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de 312 p., 3 fr. 50. — 23. *Un Révolté*, par GEORGES-DU VALLON. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de 344 p., 3 fr. 50. — 24. *Stanis*, par M. HARRISSEN. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de 211 p., 3 fr. 50. — 25. *Un Nom*, par M. MARYAN. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-12 de 501 p., 3 fr. 50. — 26. *Amour d'Orient*, par PIERRE MAËL. Paris, Flammarion, 1895, in-12 de 277 p., 3 fr. 50. — 27. *Pages d'Orient*, par MICHEL NOË. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de 213 p., 3 fr. 50. — 28. *Voyage dans les astres*, par J.-J. ASTOR, traduit de l'anglais. Paris, Hachette, 1895, in-12 de 424 p., 3 fr. 50. — 29. *Don Rafaël*, par ERNEST DAUDET. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de 311 p., 3 fr. 50. — 30. *Le Tournoi de Vauplassans*, par MAURICE MAINDRON. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de 283 p., 3 fr. 50. — 31. *France*, par JULES DE GLOUVET. Paris, Colin et Cie, 1895, in-12 de 350 p., 3 fr. 50. — 32. *Marylka*, par MARGUERITE PORADOWSKA. Paris, Hachette, 1895, in-18 de 251 p., 3 fr. 50. — 33. *Jacqueline*, par Mme TH. BENTZON. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-12 de 328 p., 3 fr. 50. — 34. *Après fortune faite*, par VICTOR CHERBULIEZ. Paris, Hachette, 1896, 413 p., 3 fr. 50. — 35. *L'Empreinte*, par EDOUARD ESTAUNIÉ. Paris, Perrin, 1895, in-18 de 344 p., 3 fr. 50.

1. — Des dix volumes de nouvelles qui vont suivre, *Simple Histoire* mérite d'être mis à la première place, non pas tant peut-être pour l'intérêt des vingt-sept petites histoires qu'il renferme, et dont la plupart sont un peu trop « simples, » mais pour le talent de l'écrivain. Ce talent, qu'on a essayé déjà plusieurs fois de caractériser ici, un peu appliqué, un peu voulu, n'en est pas moins très vigoureux, et il relève l'insignifiance fréquente des sujets traités. Le premier, *Simple Histoire*, a deux faces, si l'on peut dire, l'une objective : un mendiant épileptique, tombé, la nuit, devant la grille d'une maison bourgeoise, est secouru par le maître de la maison et ses domestiques ; — l'autre subjective : en face de ce pauvre diable, le maître de la maison fait des réflexions : il est riche, lui, pourquoi ? Il se porte bien, pourquoi ? Il mourra peut-être ! Hélas ! Un point, c'est tout. — La seconde histoire, *Le Cheval emporté*, est encore plus simple : un cheval s'emporte et verse une voiture où se trouve une jeune femme ; un abbé qui passait par là avec son élève arrête le cheval, relève la femme, la remet entre les bras de son mari, qui sanglote d'émotion, et il s'en revient avec son élève, lequel avait beaucoup regardé la jeune femme. Un point, c'est tout. Ici pas trop de psychologie, mais pas même de sujet. La troisième histoire, *Poum et le Zouave*, raconte deux ou trois farces faites par un zouave au petit garçon de son colonel : il lui fait croire qu'il peut, à volonté, perdre et retrouver un œil, qu'il avale des pièces de cinquante centimes ; le colonel survient et le zouave, fixe, la main sur la couture du pantalon, est très ennuyé. Et c'est encore tout ! — « En voulez-vous des histoires ? » Ah ! les simples, les trop simples histoires ! Il y en a vingt-cinq autres, de la même portée, mais quelques-unes d'un caractère moral moins anodin.

2. — *Corbeille d'or*, de M. Georges Beaume, contient seize nouvelles, qui ne sont pas toutes dignes du titre, mais qui ne sont pas inférieures à celles du même auteur dont nous avons eu déjà l'occasion de parler. Elles ne marquent ni un progrès, ni un recul, ni un changement dans la manière de l'auteur. C'est toujours la même honnêteté dans l'inspiration, la même application et le même effort dans l'exécution, les mêmes « approximations » dans le résultat. *La Fée Migrane* est un joli motif à développer. Une honnête famille de paysans habite une « maison maudite, » et exploite une propriété obstinément ingrate aux labeurs du père et du fils. Le découragement pèse sur leurs âmes et diminue leurs forces et leurs efforts ; ils sont près de se désespérer, ou plutôt de s'installer définitivement dans une résignation inerte et farouche. Survient une jeune fille qui aime le jeune homme, et l'épouse de préférence à un riche prétendant ; et avec elle, la joie, l'espérance, entrent dans la maison maudite, et l'énergie revient aux cœurs découragés, et la force aux bras paralysés, et l'activité aux cerveaux et aux volontés qui avaient

désappris à préparer et à mériter les résultats, la famille redevient heureuse et riche, et c'est à la jeune mariée, à la petite fée Migrane, qu'est dû ce changement. N'est-ce pas que le sujet est joli, bien qu'il soit un peu connu et légèrement « romance ? » Malheureusement, il est à peine indiqué et ébauché.

3. — M. Moreau-Vauthier, dont nous avons signalé, à propos de *Maquettes et pastels*, les qualités d'observateur, se montre ici un humoriste. Il nous raconte les farces d'un employé retraité qui, pour se désennuyer, joue les Lemice-Terrieux d'abord et les Manteau-Bleu ensuite. Il écrit au *Petit Journal* une lettre anonyme pour annoncer que le choléra sévit dans son village, et voilà tout le village en rumeur, et des cas de choléra produits par la peur du choléra, etc. Il y a deux ou trois farces de cette valeur; la dernière a un caractère plus aimable. Elle consiste à se faire la Providence invisible d'une jeune ouvrière, à lui porter dans sa chambre toute sorte de bonnes choses, à laisser attribuer ces attentions à un jeune peintre, à rendre ce peintre et cette honnête jeune fille amoureux l'un de l'autre, à les doter et à les marier. Quand l' « humour » de M. Moreau-Vauthier ne sentira plus l'effort, qu'il s'exprimera avec plus de vivacité et de légèreté, qu'il évitera les longueurs, il sera des plus savoureux, car il n'est pas seulement volontaire et cherché, il a des qualités de spontanéité et d'esprit.

4. — Il y en avait beaucoup aussi autrefois chez l'auteur de ces *Aventures de Marius Cougourdan*, un des plus gros succès qu'ait obtenus chez nous la littérature humoristique. Il m'a semblé en voir un peu moins dans *le Supplice de l'opulence*, dont nous avons parlé cet été ; en trouvera-t-on un peu plus dans *l'Affaire Scapin?* Je n'oserais l'affirmer. C'est bien long cette comparution du célèbre héros des *Fourberies*, de Molière, devant une cour d'assises contemporaine, long et d'un esprit à la fois facile et laborieux, facile pour la qualité, laborieux pour « l'émission » et le jet ; les traits ne sortent pas facilement ni vite, et ceux qui viennent ne valent pas ce qu'ils paraissent avoir coûté d'efforts. Scapin dit des bêtises gaies et bon enfant, il fait des calembours, il enivre les témoins, se moque des juges et des jurés, et finalement échappe aux gendarmes. Et Molière vient en personne clore les débats, apporter son témoignage audit Scapin, et prononcer un discours prudhommesque en faveur de la jeunesse et des amours dont Scapin s'est fait le serviteur ! A *l'Affaire Scapin* sont jointes, dans le même volume, trois autres fantaisies : *Cydalise*, *le Squelette homogène* et *Un Transport de justice*, qui ont le même degré de vérve. Ni dans celles-ci ni dans la première, dans l'esprit un peu lourd où Scapin s'enveloppe, je ne retrouve plus l'auteur de *Marius Cougourdan*.

5, 6. — *Confidences de Femmes* et *Chères Pécheresses* sont du même auteur, bien que le premier de ces deux volumes soit signé « Jeannine »

et le second « Kist. » Nous connaissions déjà du même « écrivain, » si j'ose me servir de ce terme, un autre « ouvrage, » si j'ose m'exprimer ainsi, où nous avions signalé un remarquable talent pour les titres alléchants : ça s'appelait *l'Amour à nu*. Ce jeune homme sait faire les affiches! Son industrieuse ou industrielle habileté ne s'arrête pas à la devanture; elle sait cataloguer les marchandises à l'intérieur de la boutique sous les étiquettes les plus « suggestives. » Parmi les vingt-huit étiquettes du premier volume et les cinquante-trois du second, je relève celles-ci : *Lettre d'une jeune mariée*, — *d'une courtisane*, — *Saturnales*, *Lydia danseuse*, — *Angèle et Andrée*, *ménage*, etc., etc. N'allez pas, jeunes crétins ou vieux débauchés, en quête de pornographiques excitations, acheter ça : vous seriez volés ! Sachez que ce n'est pas même « de la belle ordure » et que la matière n'est pas « louable, » comme dirait Diafoirus; c'est avarié, c'est défraîchi (si j'ose m'exprimer ainsi), c'est ennuyeux, c'est « rasant. » Et ce n'est pas seulement sur la qualité de la marchandise, c'est encore sur sa nature qu'il y a tromperie : la pornographie y est mêlée de psychologie ! Et quelle psychologie ! Des rognures des sous-romanciers à un sou la ligne, des « soldes » encore plus avariés et défraîchis que les « soldes » pornographiques, des « articles » pour l'exportation dans les colonies ou les boulevards extérieurs. Je ne parle pas du style, qui est lui aussi un style d'exportation, à moins qu'il ne soit importé. Je soupçonne l'auteur d'être Belge. Belge ou Auvergnat, voici un spécimen — unique — de sa psychologie, de son style et de son esprit : « La finesse de la race se reconnaît à la petitesse des extrémités. Le subtil observateur qui a découvert cela, marquise, était le fils d'un bottier ! » Ceci est tiré du quinzième article de *Confidences de femmes*, lequel fragment est intitulé : « Quarante pensées extraites du livre d'une vieille femme qui avait de l'ironie et qui en mourut. » Si l'ironie tue, l'auteur est sûr de vivre longtemps.

7. — *Les Gaietés d'un pessimiste* ne manquent rien tant que de gaieté; quant au pessimisme, il y en a, mais de qualité ordinaire et qui n'est pas sorti d'un grand effort cérébral. Reste la « matière » dont est fait le volume : elle est un peu mêlée : quelques anecdotes, mais surtout beaucoup de « réflexions » et « considérations. » Les faits, empruntés généralement à l'actualité, y sont visés plus que racontés; ils sont surtout commentés; l'intérêt des commentaires n'est pas très vif. Voici deux passages où l'auteur m'a paru donner toute sa mesure, celle de sa « gaieté » et celle de son pessimisme. Gaieté : « Le malaise général est d'invention tout actuelle. Nous avons eu le Général, puis l'emballement général, enfin le malaise général. C'est presque logique » (p. 2. Article : « Le malaise général »). Pessimisme : « Ni l'enfant (une petite martyre) ni la Providence ne s'étaient lassées, ce qui pourrait donner à croire que la Providence a de singulières paresses, de singuliers engourdissements, ou bien qu'elle

n'est qu'une légende, qu'une mystique affabulation » (p. 196). Vous voilà fixés. C'est une « gaieté » de commis voyageur, et un « pessimisme » de commis voyageur aussi.

8. — *Variations d'amour* n'est pas un livre de contes ; c'est une série de dissertations sur l'*éclosion de l'amour*, ses *manifestations*, les *fins d'amour*, etc., etc. Cent vingt-deux pages petit format, de petite inspiration, de petite pensée, un médiocre « devoir » de candidat au baccalauréat, —mettons, si vous voulez, à la licence, sans calembour, car l'auteur ne semble pas vouloir être licencieux même lorsqu'il est inconvenant.

9. — Le volume de M. Pierre de Bouchaud contient quatre morceaux : le premier, le plus long (121 pages), intitulé *Vie manquée*, contient « les lambeaux de l'histoire d'une âme écrite avec le sang d'un cœur, d'un cœur de plus broyé par la vie » (p. 120-121). L'auteur a connu un nommé Duret, puis il l'a perdu de vue ; un jour qu'il était en villégiature quelque part (description minutieuse et très appliquée de ce quelque part), il reçoit une « volumineuse missive, » qui n'est autre que le journal intime du nommé Duret, mort à l'étranger. « Il dîna rapidement, puis il gagna sa chambre. Au dehors, la lune argentait les pins ; » au dedans, lui, il lut le manuscrit de son ami. Ce manuscrit renfermait quelques indications biographiques très courtes : Duret avait été journaliste en province et professeur en Angleterre ; la maladie l'avait obligé à se réfugier dans un sanatorium, où il avait occupé ses loisirs et ses dernières forces à achever son journal ; et c'est à quoi se réduisent les péripéties de sa vie manquée. Le reste du manuscrit était rempli de *Pensées et maximes* ou de réflexions sur les *Pensées* d'autrui, depuis celles de Théocrite jusqu'à celles de M. Rabusson, sans oublier Marmontel ni Rollin. Spécimens des pensées personnelles de Duret : « Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent les choses dont on se promet de grandes douceurs ne procurent qu'une satisfaction ordinaire » (p. 100-101). « La vertu, pour être profitable, doit se mêler à toutes les actions de la vie » (ibid.). « Le cœur a parfois des plaies si douloureuses, qu'il n'y faut point toucher. Le remède serait pire que le mal » (p. 31). « Le moral est semblable au baromètre : il monte et il descend » (p. 59). Pensée de Duret sur les *Pensées* de Pascal : « Cette âme tourmentée, mais énergique et forte, fait mon admiration. Nul n'excelle comme Pascal à dévoiler les misères humaines » (p. 29) ! Pensée du même à propos d'un passage de Tacite : « Thraséas me fait penser aux énormes blocs des *Rostra Capitolina* » (p. 31) ; sur *l'Année terrible*, de Hugo : « Elle me représente Tacite et Juvénal soufflant dans la trompette du Jugement dernier » (p. 38). — Maximes sur les *Maximes* de la Rochefoucauld, essai sur les *Essais* de Montaigne, avec une liste des auteurs grecs et une autre liste des auteurs latins que cite Montaigne, longue méditation sur un passage de Henri Rabusson, fantaisie sur les Chry-

santhèmes, variations sur la morale, sur la philosophie, sur la religion, on trouve de tout dans le manuscrit dudit Duret. Et on y trouve encore cette pensée, que je recommande à son éditeur et qui juge toutes les autres : « Morale, religion, métaphysique, raison, que de bêtises et de piètres scolies on a écrites sur vous » (p. 73)! Retenons seulement le mot « piètres scolies » et appliquons-le à *Vie manquée*, qui est surtout une œuvre manquée.

10. — *Alsaciens Lorrains !* Voici enfin un livre d' « histoires » — et d'histoires intéressantes et honnêtes, et même patriotiques. — Le patriotisme est, on le sait, la spécialité des Erckmann et Chatrian, et après l'avoir exploité en commun, ils l'exploitent aujourd'hui chacun pour son compte. Sur les quatre « histoires » qui composent ce volume, les deux premières sont des histoires militaires, empruntées à l'épopée napoléonienne. La troisième est d'un romanesque touchant : on y voit comment le fils d'une bohémienne, qui avait perdu sa mère, la retrouve après vingt ou trente ans ; il est devenu peintre, il fait des portraits, il cherche des types ; on lui présente une vieille bohémienne ; il reconnaît sa mère ! Tableau ! mais pas portrait ! *Filii cecidere manus !* et d'ailleurs la mère, à peine retrouvée, meurt entre les bras de son fils.

11. — Et nous en avons fini avec les recueils. En tête de la longue liste de romans qu'il nous reste à énumérer, il faut placer *Restez chez vous*, de Pierre l'Ermite. C'est une œuvre remarquable, moins par la valeur littéraire que par la valeur morale. Sans doute l'auteur est un écrivain vif, alerte, chaleureux, éloquent même, et d'une « éloquence qui se moque de l'éloquence, » comme dit Pascal, et des grâces académiques, ce qui ne laisse pas d'être notable ; mais il est surtout un apôtre. Le polémiste et le moraliste, qui combat le bon combat dans un des organes les plus répandus de la presse catholique, se retrouve ici et continue son œuvre au moyen d'une fiction ingénieuse et intéressante, gaâce à laquelle il est sûr d'atteindre une partie de l'âme populaire où les articles quotidiens ne seraient pas arrivés. J'ai vu un enfant de quinze ans pleurer sur les aventures du petit Clément et d'Isidore, et s'écrier : « Oh ! le beau livre, et comme il fait du bien ! » Ceci peut me dispenser d'une longue analyse. Sachez seulement qu'il est question dans *Restez chez vous* de deux enfants, dont l'un, un paysan, quitte volontairement son village, les soins, la sécurité, l'abondance frugale d'une famille et d'un intérieur de province, pour aller souffrir à Paris et y mourir ; l'autre, un médecin, y retourne au contraire et trouve le bonheur complet au foyer chrétien où, pauvre orphelin naufragé, il avait été recueilli, sauvé et aimé. Comment les deux aventures d'Isidore et de Clément sont liées l'une à l'autre, c'est ce qu'il serait trop long d'expliquer. L'une et l'autre sont un prétexte, — naturel d'ailleurs et d'un artifice peu sensible, — pour peindre les divers milieux traversés par les jeunes gens. Parmi les tableaux

les mieux venus, il faut citer celui d'un collège laïque, mais avec aumônier placé à l'entrée « comme un morceau de lard à l'entrée d'une souricière; » l'épisode du sacrilège commis par un élève « libre penseur » est d'une émotion poignante. La conclusion générale qui se dégage de cette histoire très développée (416 pages), mais qui ne paraît pas trop longue, c'est que le bonheur est dans la vie modeste, simple et tranquille. L'auteur dit, dans les courtes lignes de sa préface, qu'il a « la haine de cette grande corruptrice qu'on appelle la capitale; » et peut-être cette haine est-elle justifiée, bien que la vie simple et modeste ne soit pas plus assurée en province qu'elle n'est empêchée à Paris. Mais enfin il est bon, à l'heure où la désertion des campagnes est attribuable à des causes morales autant qu'à des causes économiques, de prêcher, avec l'amour des vertus chrétiennes, l'amour de la province. Il y a déjà un demi-siècle qu'un poète disait :

> Le bonheur était là, frère, sur ce rocher
> D'où nous sommes partis tous deux ... pour le chercher!

Restez chez vous est le développement de ces deux si jolis vers.

12. — *Plaisir d'amour* est un roman tragique; l'auteur ne badine jamais avec l'amour! Elle en parle, non pas avec la grâce légère, le scepticisme apparent et peut-être réel de nos Parisiennes fin de siècle, mais avec le sérieux, la conviction d'une Mme Sand première manière, — l'éloquence en moins. L'amour donc, qui ne la fait pas rire, ne fait pas rire non plus les héros et les héroïnes qu'elle se plait à mettre en scène; il les tue ou leur fait perdre les cheveux, — ce qui est plutôt navrant! L'héroïne du dernier roman de Mme Stanislas Meunier devenait chauve par amour; le héros de *Plaisir d'amour* devient imbécile et se tue. La scène se passe cependant dans un milieu d'intellectuels et de cérébraux; comme dans *Impossible amitié*, les membres de l'Institut jouent ici un tres grand rôle. C'est même un immortel, un savant, une manière de Claude Bernard doublé d'un Villemain, naturaliste de génie, orateur séduisant, dont les cours attirent au Muséum l'élite du Paris mondain et littéraire, qui joue le rôle principal. Ce grand homme était un « vieux marcheur. » Sa dernière passion fut pour une institutrice qu'il avait débauchée, à laquelle il s'était attaché de tout l'effort désespéré de son cœur de sexagénaire, à laquelle il avait sacrifié sa femme, sa fille, sa gloire de savant, son honneur d'homme. Et quand, lui ayant tout donné, il s'aperçut qu'elle le trompait, il se tua! Le talent de Mme Stanislas Meunier est elevé, sérieux, grave, mais un peu tendu. Trop d'efforts dans le style, trop d'intentions profondes dans la pensée. Ces intentions nous sont expliquées en détail dans une préface de trente-cinq pages sur l'*Amour dans le roman*; j'ai vu qu'il y était question de Sophocle, de Philoctète, d'Hémon et d'Antigone, et même d'Hercule et d'Omphale! Je me suis hâté de ne pas la lire, de peur d'y rencontrer du grec tout pur,

comme on en devait trouver dans les œuvres de Philaminte et de Bélise.

13. — En voici un autre qui est encore plus tendu et moins « drôle, » mais qui est beaucoup plus ennuyeux : « A travers d'autres œuvres portant une « empreinte d'époque » plus étroitement déterminée, ce livre marque une tendance vers la généralisation, un effort à saisir et à rendre, parmi les modalités accidentelles, les vérités d'essence ! » C'est le début de la préface ! Passons la préface ! Lucien est en chemin de fer, il songe ! « Et d'abord, que s'était-il passé pour lui depuis le matin ? Il revoyait tout. » Il s'était levé, s'était habillé, avait mis son col, sa cravate, avait pris son café au lait ; il avait bouclé sa valise, il l'avait remise au valet de chambre de ses hôtes, il était sorti avec eux, il était allé à la gare, il avait vu le guichet des billets fermé, il s'y était accoudé, il avait relevé le collet de son pardessus pour éviter un courant d'air, et quand, avec un bruit sec, le guichet s'était ouvert et que l'employé avait demandé : « Pour où ? » il avait répondu : « Paris, première, « il avait entendu frapper le billet qui lui fut remis, il l'avait pris...., et il avait continué à faire ainsi des actions notables et dignes d'être relevées par son observation psychologique. Quand il est descendu de chemin de fer, il en fait de pareilles, qu'il note toujours. Et cela pendant cent quatre-vingts pages, au bout desquelles il est évident que *le Crépuscule du siècle* commence ! Si j'ai compris quelque chose dans ce singulier travail, c'est que l'auteur a été frappé de l'abus de la « vie intérieure » chez les cérébraux, lesquels sont tellement occupés à se regarder agir, qu'ils oublient d'agir ; le spectateur tue en eux l'acteur ; un parterre attentif y lorgne une scène vide. Mais tout cela pouvait se dire en français et plus brièvement, ou pouvait être démontré plus dramatiquement, si tant est qu'on puisse démontrer l'inaction par une action.

14. — De moins en moins « drôle. » *Tablettes d'argile* est un roman assyrien et égyptien, et raconte les pures amours de Hello et de Nonna, deux primitifs. « Ce livre nous fait sortir du cadre banal où se passent presque tous les romans modernes, » nous dit un ami de l'auteur ; mais il nous fait rentrer dans des habitudes littéraires qui étaient banales.... vous trouverez quand et où, après avoir lu ces lignes : « La lumière, comme une femme amoureuse, suivit pas à pas le soleil aux flamboyantes clartés. Sur une draperie de pourpre lamée d'or, parut un large triangle de flammes.... Enfin, l'astre tout sanglant, comme blessé par les flèches de mille ennemis, s'engloutit, entraînant avec lui la lumière, dans une mer de rayons. Alors parurent les bœufs Ouka et Men, traînant le char de la lune. Pesamment ils piétinèrent les étoiles, qui s'attachaient à leurs sabots comme des étincelles...., etc. » Nous trouvions cette assyriologie-là très belle, quand nous étions en rhétorique, et même nous en faisions, sans trop d'efforts. Et nous disions aussi que nous l'avions

découverte « sur des tablettes d'argile où un prêtre grammate l'avait écrite en caractères cunéiformes. » Et nous nous comparions, mais tout bas et sans l'écrire, et surtout sans le faire imprimer, à l'auteur de *Salammbô*. Oh ! qui nous les rendra, ces jours d'illusion !

15. — L'auteur de *Miss* doit être très jeune ; son histoire est un rêve d'étudiant ès lettres, encore très candide, qui a lu Murger, qui a donné des leçons pour vivre, et qui fait un roman avec ses souvenirs livresques et ses souvenirs personnels. Si je me trompe et si c'est moi qui fais un roman purement imaginaire, je suis prêt à me rétracter. Les souvenirs du répétiteur ou du précepteur se retrouvent dans la première partie de *Miss*, — la sentimentalité de *la Vie de bohème*, dans la dernière. — Miss est une institutrice, à moitié domestique, au service d'une famille bourgeoise ; elle a trente ans. Survient un précepteur qui a vingt ans, qui est poli avec elle et qui fait battre son cœur. Comme elle n'est pas laide, le précepteur se laisse toucher, et s'engage à l'épouser. Ses fiançailles sont officiellement annoncées aux parents de leurs élèves. Mais aux premières vacances il l'oublie, il lui écrit pour lui rendre sa liberté. Miss quitte la jeune fille à qui elle enseignait l'anglais et, hélas ! la table où elle soutenait sa triste existence. Et c'est ici que commence un chapitre de Murger, mais sans la gaieté du créateur de Musette. Miss lutte avec la misère pendant de longues semaines ; sans leçons, sans ressources, repoussée de partout, un soir qu'elle a froid, qu'elle a faim, qu'elle a perdu la maîtrise d'elle-même et la conscience de ses actes, elle s'abandonne à un étudiant. Le lendemain, elle tente de s'asphyxier, mais elle guérit, et elle roule dans l'ignominie de la vie de brasserie. Pendant ce temps son Eugène, le licencié ès lettres précepteur, est devenu journaliste, mais il n'est pas devenu un homme, et c'est pourquoi il ne sait pas empêcher la chute de sa fiancée, bien qu'il s'y essaie. Ce roman est banal dans son fond, d'un style sans solidité, sans haleine, coupaillé et « hoqueteux ; » mais il y a des traces et peut-être des promesses de talent.

16. — Le *Journal d'un officier de cavalerie* a été écrit « au courant de la plume, » dit l'auteur, Péché avoué est à moitié pardonné, surtout quand il est accompagné de tant de bonne humeur et de bonne grâce. L'auteur y raconte « gentiment, » sans prétention, en honnête et loyal soldat qui saurait « mal farder la vérité, » les mille incidents de la vie militaire. L'art n'y agrandit pas, mais n'y altère pas la matière ; l'accent de la loyauté y relève pourtant certains détails qui ressemblent presque à une confession. On devine quelle confession peut avoir à faire un officier de cavalerie « jeune, beau et riche ; » n'insistons pas. Mais ce qui, dans ce livre, est plus intéressant que ces confidences sur le jeune homme de tous les temps, ce sont les indications qu'il donne sur l'état d'âme de l'officier moderne. Ces indications sont.... rassurantes ; je me sers du terme le plus atténué que je puisse trouver, de peur

de paraître battre du tambour et sonner de l'adjectif à propos de cette œuvre « bon enfant et bon garçon. »

17. — *Brillant mariage :* sujet connu, mais traité avec talent. Il le faut bien, pour qu'on puisse s'intéresser encore à l'histoire si souvent contée — parce qu'elle est si fréquente — d'une femme trahie par son mari, refusant la consolation, se réfugiant dans le devoir et revenant à l'infidèle et au volage, quand le volage a les ailes cassées par les premières tombées de neige de l'hiver, par les premiers rhumatismes, ou par une bonne influenza. C'est l'influenza qui guérit le mari de Simone, qui lui fit comprendre combien il eut tort de négliger sa charmante femme et de l'exposer aux condoléances des amis intimes pour courir lui-même après une danseuse vicieuse et exigeante. Et ayant compris ses torts, il les avoue à sa femme, qui lui pardonne en entendant la sœur garde-malade réciter le *Pater* et s'arrêter à ces mots : « Pardonnez-nous, comme nous pardonnons. »

18. — Si le sujet de *Brillant mariage* semble banal, celui de *Un bonheur* semble plus original. Et pourtant? pourtant il n'est pas très neuf non plus, celui-là, mais, par exemple, il n'est pas fade. Une femme cherche le bonheur dans l'amour ; elle ne le trouve ni dans l'amour conjugal, ni dans l'amour « mondain, » ni dans l'amour platonique, ni dans l'amour « littéraire. » N'ayant pas voulu aimer son mari, elle s'abandonne à un homme de son monde, sans l'aimer; elle se refuse à un autre qu'elle aimerait peut-être, et finit par s'éprendre d'un homme de lettres! La malheureuse ! Cette quatrième expérience, poussée d'ailleurs moins loin que la seconde, n'a pas de meilleurs résultats; elle lui fait noircir beaucoup de papier, mais elle ne remplit pas son cœur! La littérature ne fait pas le bonheur ! Où donc est le bonheur? Dans l'amour simple et sans phrases, Madame, là où votre mari.... Ah ! mais non! mais non ! pas là où son mari l'avait trouvé. Car le bonheur n'est pas dans l'amour illégal, même dans l'amour d'une jeune fille « jolie, naïve, pudique, presque instruite, » et à laquelle on demande la vie de famille et les joies paternelles refusées par l'épouse légitime. — La morale de cette histoire n'est pas sûre — et elle n'est pas assez sévère, notamment dans les détails de la seconde expérience.

19. — *Où donc est le bonheur ?* La réponse que donne la comtesse Clo à cette question, dont elle fait le titre de son volume, pourrait être entendue avec utilité par les héros du roman précédent. Le bonheur est en Dieu ! — Réponse excellente ! Malheureusement, l'histoire qui la prépare et la démontre n'est pas assez intéressante. C'est un roman à la Walter Scott, mais pas assez réussi. Dans la Manche, aux plus mauvais jours de la Terreur, un gentilhomme, à qui la Révolution avait pris sa mère et sa sœur, crée une agitation royaliste, leve une petite armée et commence la guerre. Un jour, il rencontre dans une ferme un adoles-

cent, qui s'engage dans la petite troupe et fait le coup de feu avec ces émules des chouans. Cet adolescent est blessé et reconnu pour être une femme. Son chef se met à l'adorer, naturellement, mais avec toute la pureté, les délicatesses et le respect d'un chevalier et d'un chrétien. Toutefois la jeune femme ne peut pas l'épouser; elle le quitte en lui disant au revoir. Et il ne la revoit que quelques années après, à la cour d'Espagne, au bras d'un des plus grands seigneurs du royaume : « C'est une princesse ! » Le pauvre gentilhomme manchais a vite fait de mesurer la distance qui le sépare d'elle, et, désespérant de la franchir, il ne l'essaie pas même, il se fait moine ! Où donc est le bonheur ? Au couvent, Mesdames et Messieurs ! — La conclusion est un peu romanesque et les prémisses sont un peu confuses.

20. — *Passionnette* est un titre trompeur. Il semble promettre une étude de sentiments légers, fins, superficiels peut-être, mais point grossiers. Or, ce qu'il recouvre est le plus noir tissu de violences, de grossièretés, d'horreurs qu'ait jamais pu fabriquer un réaliste en délire. Un jeune veuf, devant le lit de mort et le cadavre même de sa femme, se laisse séduire par une voisine. La scène se passe aux champs ! et les héros sont des paysans de *la Terre*, celle de M. Zola. La nouvelle épousée, qui aime surtout le « bien » de son mari, voudrait fort que ce bien n'allât pas tout entier à une fillette qu'a laissée la première femme. Mais elle reste sans enfants, malgré toutes les manœuvres que lui inspire l'amour de la « terre ; » l'adultère ne lui réussit pas mieux que le mariage. Alors elle tourne sa rage contre la pauvre petite; elle la tourmente cruellement, elle l'invective, elle la maltraite et l'humilie, elle va même jusqu'à vouloir la souiller. Elle la livre à un rustre, elle prête main-forte au violateur; ce n'est que par un hasard miraculeux que le crime n'est pas entièrement consommé. Elle s'est aperçue que le fils du châtelain, dont son mari est le fermier, a remarqué l'enfant (la voilà enfin, la passionnette honnête); — elle met le feu au château ! Elle en fait tant, qu'un jour la pauvre orpheline la tue ! L'enfant passe en cour d'assises, elle est acquittée et elle épouse son riche amoureux. Une idylle dans un fumier, telle est cette œuvre; mais les odeurs du fumier l'emportent sur le parfum de l'idylle, et il est difficile de dire à quel point cet amalgame est répugnant.

21. — *La Confession d'un paysan* est encore un titre trompeur — mais à moitié seulement. — La première partie est vraiment une « paysannerie; » mais à la différence des paysanneries qui précèdent, où l'auteur ajoute de la laideur aux laideurs naturelles, ici la nature est rendue dans toute sa banalité et sa platitude, sans addition d'aucune espèce; et sans doute l'effet produit est moins désagréable, mais l'œuvre n'est pas plus intéressante, car l'art, ô réalistes, doit toujours ajouter quelque chose à la nature, et ce quelque chose, c'est l'âme de l'artiste —

homo additus naturae. — Si bien que.... mais à quoi bon ? et est-ce bien la peine de faire de l'esthétique à propos de *la Confession d'un paysan ?* Tenons-nous-en à notre besogne d'analyste. Sachez donc que Jean-Claude Pascal, fils d'un paysan, se lève le matin, qu'il déjeune, qu'il va au travail, qu'il revient manger, qu'il repart travailler, qu'il remange, qu'il se couche, qu'il a un père, une mère et aussi, pour continuer à ne pas se distinguer, une petite amie. Il quitte sa maison pour aller travailler chez un patron pépiniériste — plâtrier — serrurier ; — il est envoyé, comme ouvrier, chez le boulanger, chez le boucher, chez le notaire, chez le maire, chez le châtelain. Sa petite amie l'a suivi ; mais comme il la respecte, en attendant de pouvoir l'épouser, elle le trompe avec un commis. Désolé, il s'engage, et ici commence la seconde partie de l'œuvre, qui n'est plus une paysannerie. Soldat, puis caporal, puis sergent, puis officier, en garnison en Provence et en Afrique, il nous décrit sa caserne, sa chambrée, sa cantine, sa compagnie, son régiment, son corps d'armée, sa capote, sa tunique, son pantalon, son képi, son ceinturon, ses galons, son sabre, son fusil, sans oublier ses boutons de guêtre ! Il décrit Sathonay, il décrit l'Afrique. Il revient dans son pays, revoit et décrit son village, son père, sa mère, son curé, son instituteur, ses camarades, sa petite amie — qu'il a revue sans émotion, car elle est mariée avec son commis et fanée. Et voilà ! Mais comme un roman qui se respecte, même un roman réaliste, ne peut pas finir « comme ça » si simplement, sans une tragédie ou un mariage, Pascal épouse la fille du châtelain chez qui il avait été travailler comme ouvrier pépiniéro-serrurier. Et ceci vous représente la confession d'un paysan, et cette confession est un procès-verbal scrupuleux et ennuyeux, terminé par une aventure romanesque.

22. — Je ne sais dans quelle catégorie classer *la Faute de Jeanne;* mais il est probable que l'auteur désire être classé lui-même parmi les réalistes — à moins qu'il ne veuille cumuler, et être appelé un réaliste-idéaliste. — Je lui accorde sur ce point toutes les satisfactions qu'il pourra réclamer, me réservant d'être moins condescendant sur son œuvre. Réaliste pour une part, idéaliste pour une autre, pleine de détails complaisants sur un amour tout matériel, et consacrant de longues pages à un amour tout idéal, honnête ici et scandaleux ailleurs, *la Faute de Jeanne* est au total une œuvre hybride, sans caractère déterminé et même sans intérêt. Jeanne est la cousine de Françoise; elle vit dans la même maison. Françoise est épousée par M. X., mais elle est aimée par M. Y., qui est docteur; Jeanne est aimée par le mari de Françoise, Françoise finit par partager l'amour du docteur. Mais tandis que ce dernier amour reste pur, celui de Jeanne et de son cousin devient coupable. Le cousin, une sorte de faune violent et féroce, est déjà devenu un assassin pour arriver jusqu'à Jeanne; il a précipité dans la mer un honnête homme qui allait devenir son mari. Jeanne le sait, et pourtant elle s'abandonne, et leurs

criminelles et sensuelles amours nous sont racontées dans le moindre détail. Mais un jour, Jeanne s'aperçoit qu'elle va être mère. Alors, elle va avec son amant, à l'endroit de la falaise d'où avait été précipité son fiancé, et elle se jette à la mer. Son cousin la suit, et leurs corps sont ramenés à Françoise, — qui n'épouse pas le médecin !

23, 24, 25. — Voici trois romans honnêtes qu'on peut donner à tous ceux à qui l'on croit pouvoir permettre les romans. Les deux premiers sortent de la *Bibliothèque Saint-Germain*, qui a publié quelques « lectures morales et littéraires » assez morales; la troisième appartient à la *Bibliothèque des mères de famille*, de la librairie Firmin-Didot, qu'il n'y a plus à recommander. — Guy, *le Révolté*, est le neveu d'un officier de marine nommé Raynald. Cet oncle est un père par le dévouement. Il se consacre à l'éducation de Guy. Il le fait autant par générosité naturelle que par amour pour sa belle-sœur, restée veuve avec la charge de cet enfant indiscipliné. Son dévouement est d'ailleurs désintéressé, car il sait vite que la jeune veuve ne veut pas d'un second mariage. Il n'en est pas moins récompensé, d'abord par l'amour d'une Anglaise, qui se charge de payer les dettes de la mère de Guy, et ensuite par la transformation de l'âme de son pupille. Cette dernière œuvre n'alla pas sans quelques difficultés ni même sans quelque tragédie. Guy, devenu soldat, a déserté, et il est sur le point de s'embarquer à Bordeaux pour l'Amérique, quand son oncle le rejoint et lui dit : « Tu vas rentrer au régiment, ou je te tue. — Non ! — Eh bien, je me tue. » Et il se tire un coup de revolver, qui ne le tue pas, mais qui guérit l'indiscipline du déserteur. Un sentiment très vif de l'honneur, qui va, comme on le voit, jusqu'à la singularité et la brutalité, anime cette histoire mouvementée et la sauve de la banalité mélodramatique.

— *Stanis* est dans un ton plus doux ; c'est l'histoire d'un petit garçon, qui a été élevé par sa tante et près de sa petite cousine, qui a eu beaucoup de goût pour le dessin et est devenu un excellent peintre, qui a eu beaucoup d'amour pour sa cousine et a fini par l'épouser. Mais après combien de touchantes péripéties et malgré combien d'obstacles, dont quelques-uns furent bien séduisants ? Une Russe en particulier s'était éprise du jeune artiste et aurait bien voulu se faire aimer et épouser. Mais Stanis, fidèle au culte qui a été la joie de son enfance et la sauvegarde de sa jeunesse, résiste aux assauts de la Russie tout entière, car il y a un frère de la jeune fille russe, et qui est bien gentil, lui aussi. D'ailleurs, depuis Cronstadt, ils le sont tous et l'héroïsme de Stanis nous paraît beaucoup plus grand que s'il avait eu à lutter contre une Anglaise ou même une Hongroise ! Le détail des « vexations » que le dépit amoureux inspire à la Russe avive l'intérêt de la fraîche et touchante idylle qui se poursuit pendant de si longues années d'épreuve entre les deux jeunes cœurs.

— Dans *Un Nom*, Mme Maryan met aux prises et en lutte un orgueil généreux et respectable, celui du nom, avec des sentiments presque aussi élevés et plus légitimes, l'amour de Dieu, par exemple, et l'amour de deux braves cœurs que Dieu « a faits l'un pour l'autre. » Un vieillard, entiché de noblesse, a élevé sa petite nièce dans les mêmes préjugés que lui, si bien que lorsqu'elle est demandée en mariage par un cousin très épris, très honnête d'ailleurs et très riche, elle refuse, malgré la pauvreté et presque la misère où elle vit, malgré son amour pour son cousin, mais parce que ledit cousin n'est qu'un « vilain, » un bourgeois, pas « noble; » il n'est noble que de cœur; il ne peut pas devenir son mari; elle ne se sent pas le droit de faire ce sacrifice, le sacrifice du nom! Mais voici qu'un autre cousin, qui a le même nom qu'elle, et que son oncle lui destinait pour mari, déclare qu'il veut se faire prêtre. L'oncle a beau lui dire qu'il est le seul rejeton mâle de leur race et qu'il a compté sur lui pour perpétuer « le Nom, » le jeune homme persiste à préférer Dieu à ce « Nom » et même à sa cousine, qui est pourtant une bien délicieuse enfant, quoique un peu pimbêche! Et ce sacrifice ouvre les yeux à l'oncle et à la nièce, et il prépare celui qui fera le bonheur du petit bourgeois, et, qui sait? le bonheur aussi de celle qui a eu le courage d'y consentir!

26. — *Amour d'Orient* peut être mis à la suite des trois romans qui précèdent; si je ne l'ai pas mis à côté, c'est que l'orientalisme, même l'orientalisme faux, me paraît toujours un peu redoutable pour les jeunes imaginations occidentales. A cela près, ce conte est intéressant et joli. Deux voyageurs, deux amis, un Français et un Anglais, rencontrent, dans l'Inde, à Bénarès, une jeune fille, « belle comme le jour, » ou plutôt belle comme le crépuscule du jour, car un peu d'ombre se mêle à l'éclat de son teint; elle est une métisse. Tous deux en deviennent épris. Mais le Français a une chance qui lui assure la supériorité : il devient son sauveur; elle allait se noyer dans le Gange, où elle se baignait, il la repêche. Mais ce noble cœur ne veut pas abuser de ses avantages : quand il sait que son cher Anglais va demander la main de l'idéale métisse, généreusement, vaillamment, il s'enfuit; ainsi, il évitera le malheur de devenir le rival de son ami. Car les Français sont toujours les Français, Monsieur! toujours des chevaliers! Quand ils ne le sont pas de l'amour, ils le sont de l'amitié! L'Anglais est un bien brave garçon, lui aussi; il s'aperçoit que l'adorable métisse aime le Français, et il se met à vanter son ami et à déclarer bien haut que c'est lui qu'il faut épouser. Là-dessus, toute une armée de serviteurs (l'enfant est la fille d'un nabab, Français d'origine) se précipite à la poursuite du fugitif. On ne le trouve pas; la jeune fille se désespère, et se désespère si fort qu'elle va se jeter, la tête la première, du haut de je ne sais quelle éminence. Mais, ô merveille! c'est dans les bras du Français qu'elle tombe, du

Français né malin et qui se tenait tout près de là, surveillant les événements. Le mariage a lieu. Épisode : il est célébré une seconde fois dans une tribu nègre, dont la jeune mariée était reine par droit d'héritage maternel. Et le grand prêtre de Sita déclare au Français étonné qu'il va le sacrer roi de la tribu, lui et ses enfants « jusqu'à la dixième génération. » Et il est bien évident que ce n'est pas en France qu'on voit de ces choses-là !

27. — *Pages d'Orient* n'a de commun avec *Amour d'Orient* que la moitié du titre, et aussi une petite histoire d'amour oriental, éparse à travers de longues descriptions et impressions de voyage. C'est donc un « livre de voyages, » dont les détails sont reliés entre eux par le fil léger d'une aventure romanesque : les amours d'une Russe avec deux ou trois jeunes gens, la fureur de l'un de ces jeunes gens, qui est son fiancé, drame final où le fiancé se tue, dans un salon rempli de visiteurs, aux pieds de la brillante, éblouissante, mais un peu folle Moscovite ou Pétersbourgeoise. Cette histoire se passe entre Vienne et Constantinople, en passant par Budapest, Belgrade et Sofia. Sur toutes ces villes, sur tous les monuments qu'elles renferment, sur tous les pays qu'on traverse, sur les mers, sur les fleuves, sur les montagnes, sur les horizons, sur les habitants et sur les mœurs, l'auteur prodigue les renseignements et ses réflexions personnelles. Il en est qui valaient la peine de nous être dites. Mais s'il sait voir, s'il sait penser, il ne sait pas encore, ou bien il n'a pas voulu choisir parmi les choses qu'il a vues et les pensées qu'il a conçues : il a tout noté et tout écrit. « C'est une série d'instantanés, » dit-il lui-même de ses pages. Rien d'étonnant qu'elles aient les défauts que comporte la littérature « instantanée; » elles en ont certaines qualités.

28. — Voici un *Voyage dans les astres*, dans Saturne, Mars et Jupiter, dans les fantaisies et rêveries scientifiques et astronomiques. Il y a une très grande puissance d'imagination et une certaine force de déduction pour passer des données présentes et certaines de la science aux hypothèses du possible et du vraisemblable; mais il n'y a pas assez d'agrément et « d'amusement. » Nous sommes loin du *Voyage dans la lune*, de M. Jules Verne.

29, 30, 31. — Je réunis trois romans historiques dont je n'ai qu'un mot à dire : c'est qu'ils sont peu intéressants. Celui de M. Ernest Daudet, *Don Rafaël*, me paraîtrait pourtant le moins ennuyeux. L'auteur y fait preuve de « cette puissance d'évocation et de ce sens exact des réalités historiques » qui ont déjà reçu l'hommage de la critique. « C'est aux émouvants épisodes qui précédèrent la chute des Bourbons d'Espagne et furent le prélude des tragiques campagnes de la Péninsule » que l'auteur nous dit lui-même avoir emprunté le sujet de son roman. Il en a ressuscité les personnages officiels et les acteurs moins connus qui ne

laissèrent pas d'y jouer un rôle ; il est entré dans leur âme et a tâché d'y découvrir les sentiments dont leurs actes publics n'étaient que la manifestation et la conséquence ; et c'est en quoi il a voulu faire acte de romancier et de « poète. » Mais il tient à nous apprendre qu'il n'a pas cessé nonobstant de faire œuvre d'historien et qu'il a puisé les éléments de son « tableau de mœurs espagnoles » dans les « archives d'État » et dans le pays même où se sont passés les événements qu'il raconte. — Dont acte. Je vous ai dit pour quelle raison je m'abstiendrais habituellement de juger la valeur historique des romans historiques et laisserais ce soin à nos savants confrères de la *Revue* voisine.

— Je dois cependant vous dire que *le Tournoi de Vauplassans*, qui est un « tableau de mœurs » du XVIe siècle, me paraît une œuvre entachée d'esprit huguenot, et que c'est là, d'ailleurs, son moindre défaut. Si seulement il était intéressant, ce tournoi ! Une belle jeune fille, Madeleine, fiancée à un seigneur huguenot, s'attire, dans un tournoi dont elle est l'héroïne, l'amour d'un seigneur catholique du nom de François. Le huguenot est un « saint, » le catholique un débauché. François est doublé d'un serviteur qui rappelle le Marcel de feu M. Scribe, dans le livret des *Huguenots*, mais avec la différence que comporte la donnée première : le Marcel de Scribe est plus saint encore et plus huguenot que son maître, celui de M. Maindron est encore plus débauché, ou du moins plus immoral et plus catholique. En outre, ledit François-Raoul a à son service une jeune bohémienne qui rappelle celle de *Pour la Couronne*, de Coppée. Il est donc très «littéraire, » ce jeune gentilhomme, et c'est ce qui explique qu'il soit orné de tous les vices et qu'il commette tous les forfaits qu'une certaine littérature, issue des *Tragiques* de d'Aubigné, a prêtés aux adversaires des huguenots. Il enlève donc Madeleine, par l'intermédiaire de son Marcel, il en fait sa maîtresse, puis, dans une nuit d'orgie, il la joue aux cartes contre un de ses camarades, un bandit de l'armée catholique, lequel la livre à ses soldats, qui la décapitent après l'avoir soumise aux plus abominables opprobres ! L'horreur des événements, s'ajoutant à la lourdeur de la rédaction, fait de la lecture de ce *Tournoi* une œuvre particulièrement désagréable.

— Celle de *France*, l'œuvre d'un magistrat célèbre pour avoir rendu certains services et fait des chroniques légères dans le *Gil Blas*, n'est pas plus intéressante ; toutefois elle est moins déplaisante. Il faut même ajouter que ce « tableau du XVe siècle » est fait avec une apparente impartialité et que les jugements qu'il renferme ne paraissent dictés par aucun préjugé ou intérêt personnels ; le mérite peut paraître médiocre ; il n'en est pas moins à relever, il y a tant d'habiles qui cherchent dans le passé l'occasion de donner des gages au présent ! Les diverses scènes que développe M. Jules de Glouvet de Beaurepaire occupent les dix années immédiatement antérieures à la prise d'Orléans par Jeanne d'Arc

(1418-1429). Elles sont une image assez ressemblante — ressemblance imitative, si l'on peut dire — de cette époque trouble où la France agonise, entre les mains de ses rois, malades ou lâches. Ce triste et pénible tableau s'achève sur une rapide vision de la Pucelle arrivant sous les murs d'Orléans, et préludant « à la résurrection de la France par le réveil de la foi. » S'il n'y a pas dans cette œuvre un puissant talent d'évocateur et de poète, il semble qu'il n'y a rien non plus qui rappelle les talents d'un autre ordre par lesquels l'auteur s'est fait surtout connaître jusqu'ici.

32. — J'ai gardé pour la fin, comme d'habitude, les quelques œuvres qui me paraissent mériter le plus d'attention soit par leurs qualités littéraires, soit par l'importance des questions qu'elles soulèvent. C'est à ce dernier titre, et à ce dernier seulement, que *l'Empreinte* se recommande ; *Marylka*, *Jacqueline*, *Après fortune faite*, sont au contraire des œuvres vivantes et charmantes.

Marylka est peut-être la plus aimable, la plus poétique des trois, sinon la plus dramatique et la plus puissante ; elle rappelle, par le cadre, par l'attrait de l'exotisme, par la pureté et la pudeur de la principale héroïne, ces délicieuses *Filles du pope* dont nous avons essayé de dire toute la valeur : elle les rappelle, mais ne les égale pas. C'est l'histoire d'une jeune Polonaise, obligée de quitter la maison où elle est née, à la suite de la mort de son père et du mariage de sa marâtre avec l'intendant. Elle se réfugie chez de vieilles tantes, bonnes mais vaniteuses, et, par cela même, moins aimantes et surtout moins clairvoyantes et vigilantes : elles ne sauront pas défendre Marylka contre elle-même ni contre les autres. La grâce hardie de l'enfant, sa beauté, l'impétuosité et l'ingénuité de son âme avaient, dès avant son arrivée chez ses tantes, pris le cœur de deux jeunes gens, l'officier Thadée, l'agriculteur Voyteck. Les tantes sont tout de suite pour Thadée contre Voyteck. Le joli costume de l'officier, son élégance, son insolence, son titre de prince, sa fortune et même la gloire de ses bonnes fortunes, ont une force de séduction à laquelle ne résistent pas ces bonnes âmes ; que valent, auprès de tout cela, les habits de coupe bourgeoise, la pauvreté et les vertus de Voyteck ? Des vertus ! Marylka les donnera à son mari en lui donnant le bonheur ! Ainsi raisonnent les tantes. Il y a bien de la candeur et même de l'enfantillage parfois dans le cœur des vieilles filles ! Marylka ne raisonne pas, elle. Elle aime, ou plutôt elle croit aimer Thadée, depuis le jour, déjà lointain, où il est venu secourir et consoler, là-bas, dans la maison d'où il a fallu s'éloigner, le père, pauvre et mourant. Elle s'abandonne à ces sentiments de gratitude et de tendresse, et ne témoigne à Voyteck qu'une amitié fraternelle. Elle est sur le point de devenir princesse et malheureuse. Mais la veille du mariage, un horrible scandale éclate, révélant à tous que le beau, brillant, insolent Thadée n'est

qu'un lâche débauché. Il est obligé de fuir la ville et de céder la place à Voyteck, qui a vite fait de découvrir à Marylka qu'il y a longtemps que, sans le savoir, elle l'aime. C'est trahir une œuvre, dont tout le charme réside dans les détails, que de la réduire à l'essentiel, d'autant que l'essentiel, dans un roman, est toujours banal. J'ai tellement de remords d'avoir dû laisser le meilleur de *Marylka* hors de ce compte rendu (on n'emporte pas un parfum dans un filet !) que je n'ose pas signaler les quelques défauts de composition que j'y ai aperçus et qui me paraissent mettre ce dernier roman un peu au-dessous de *Filles du pope*.

33. — J'ai presque envie de dire que *Jacqueline* est un « petit bijou » dans son genre, et d'ajouter que le genre est bon, qu'il est meilleur que celui des romans à thèse, des romans historiques, des romans scientifiques, philosophiques, psychologiques, sans parler des romans pornographiques. Une honnête et émouvante histoire d'amour, encadrée dans une très fine étude de mœurs mondaines, écrite dans une langue savoureuse et laissant dans l'âme un sentiment plus vif du devoir, n'est-ce pas assez pour justifier tous les éloges auxquels a droit un roman ? Je maintiens donc que *Jacqueline* est un délicieux roman ; il paraît tel surtout quand on le lit après d'autres ; il apaise, il calme, il « lénifie » le critique le plus aigri et le plus exaspéré par les niaiseries malfaisantes qu'il rencontre si fréquemment sous cette « forme d'art. » Jacqueline est une jeune fille moderne ; elle a son jour, elle a des amies et des amis, choisis directement par elle et souvent pour leurs défauts plutôt que pour leurs qualités. Elle-même déploie très crânement tous ses défauts, y compris ceux qu'elle n'a pas mais qu'elle emprunte, et elle cache soigneusement ses qualités naturelles, y compris la pureté obstinée et tenace que son « modernisme » n'est pas parvenu à entamer. La pauvre enfant est la victime de son père d'abord, qui l'oublie pour « les affaires » et pour sa seconde femme, de cette seconde femme ensuite qui l'oublie pour son amant. Elle a poussé, drue et vigoureuse, mais non disciplinée, dans un milieu de luxe et d'indifférence, où l'on ne remarque rien d'elle, sinon qu'elle devient adorablement jolie. On la gâte, mais on ne l'aime pas, sauf la vieille bonne, Modeste, la seule qui lui ait fait connaître la douceur et le bienfait de caresses presque maternelles. Il y a pourtant, parmi les familiers de sa maison, un homme déjà mûr, qui lui paraît s'intéresser à elle un peu plus que les autres : elle se met à l'aimer avec toute la fougue de l'innocence, — mais d'une innocence un peu modernisée et plus hardie qu'il ne convient, — jusqu'au jour où elle l'entend échanger avec sa marâtre des propos d'amour. — Ce fut sa première grande épreuve. Elle s'en releva vaillamment et sans trop de peine, sinon sans mérite L'occasion et les moyens de se consoler et de se distraire devinrent vite très nombreux, à mesure que sa beauté s'épanouissait et que le moment du mariage approchait. Parmi

les candidats à sa main, il y en a deux qu'elle distingue, mais un seul, M. de Cymier, qu'elle prend au sérieux ; l'autre, Frédéric, le petit Fred, un camarade d'enfance avec qui elle avait joué et dont elle avait même un peu joué, elle le congédie gentiment, affectueusement, mais nettement. Il a beaucoup de chagrin, Fred, et pour se consoler, lui, et pendant que Jacqueline s'amuse, il devient un très brave et très solide officier de marine. Mais au moment où M. de Cymier va faire sa demande officielle, le père de Jacqueline meurt et la laisse absolument ruinée. Son prétendant l'abandonne sans phrases. Elle se réfugie chez une de ses amies, la blonde, douce, sensée, raisonnable Gisèle, mariée à un butor, M. de Talbrun. Elle y est accueillie trop bien, par ce dernier, et elle est obligée, un matin, au cours d'une promenade à cheval, de lui administrer un coup de cravache à travers le visage. Le lendemain, sans une plainte et sous un prétexte improvisé, elle s'en va. Elle passe ainsi de maison en maison, pauvre oiseau sans nid, faisant l'expérience de tout ce qui se cachait d'égoïsme, d'indifférence ou de jalousies sous les sourires et les empressements des amies des anciens jours. Elle connaît des hospitalités de plus en plus froides, des pitiés de plus en plus blessantes, des méfiances insupportables. Très brave, elle se résout à ne dépendre plus que de son travail. Elle accepte d'entrer, comme demoiselle de compagnie, chez des juifs millionnaires ; — mais elle est encore obligée d'en sortir. — Un jour, à Monaco, chez les plus mal choisies de ses amies, où elle a consenti à venir se reposer un peu avant de trouver un autre gagne-pain, un piège lui est tendu; on la met en présence de M. de Cymier, qui s'offre, cette fois-ci, non plus comme mari, mais comme « protecteur. » Ah ! la belle et touchante scène, quand sur cette terrasse de Monaco, dans ce jardin enchanté où elle venait d'entendre la voix du serpent, restée seule un moment, après avoir repoussé l'outrage d'un mot bref et hautain, l'âme pleine d'épouvante, les yeux perdus sur l'immense horizon qui se voile d'ombre, elle sent, du fond de sa détresse, monter à ses lèvres « un involontaire exorcisme, une petite prière à la sainte Vierge, une prière d'enfant ! » Elle échappe, une heure après, à ses tristes « amies, » et court à Paris se réfugier, se blottir chez la vieille Modeste : « Cache-moi ! prends-moi ! Te rappelles-tu comme tu me cachais autrefois derrière tes jupes ? Tu disais à tout le monde, le nez sur ton tricot : « Elle n'y est pas ! » Encore ainsi, ma chère vieille Mod. » La fin de l'épreuve approche, cette angoissante et poignante odyssée de l'enfant imprudente mais pure, à travers les vilenies insoupçonnées, va se terminer par de belles revanches de la vertu et de l'honneur. Fred et Gisèle, malheureux tous deux, l'une par son mari, l'autre par son inoubliable amour, avaient fini par se rencontrer plus souvent que de raison, et par trouver à ces rencontres je ne sais quelle consolation, très douce, très profonde, très chaste. Pour Gisèle, ce genre de consola-

tion avait épanoui, en même temps que son cœur, toute sa beauté, et déjà la mère de Fred s'en apercevait, et quelques bonnes amies : « Tiens ! tiens ! pensait-on, elle devient bien jolie, Mme de Talbrun ; est-ce qu'elle aimerait ? » Si Gisèle se fût interrogée sérieusement, elle aurait trouvé vite la réponse ; mais elle évitait de s'interroger, de peur sans doute de se répondre, quand un événement imprévu vint la forcer à voir la vérité. M. de Cymier ayant tenu des propos fâcheux, en plein cercle, sur l'équipée de Jacqueline à Monaco, Fred le provoque. Un duel a lieu, où Fred est blessé. Gisèle apprend le duel et la cause du duel, et elle découvre avec terreur qu'elle est jalouse. De son côté, Jacqueline est instruite de tout, et elle découvre avec ravissement, mais avec une douloureuse confusion, qu'elle n'a jamais aimé que Fred, ce Fred qui vient de la défendre et de la compromettre. Mais comment le lui dire ? Comment le remercier ? C'est ici qu'intervient Gisèle, et que cette petite âme ingénue et tendre s'élève simplement, sans drame, jusqu'à l'héroïsme chrétien et jusqu'au machiavélisme le plus subtil. Elle se charge de tout arranger, de rapprocher Fred et Jacqueline. Comment elle y parvient, ses ruses angéliques, son recours à Dieu et à son petit Enguerrand pour leur demander la force nécessaire au sacrifice, son courage contre Fred et contre elle-même, sa souriante résignation et sa douleur dans son triomphe définitif, — il faut voir tout cela dans le livre même, pour avoir une idée du charme, de l'élévation, de l'intérêt pathétique de cette dernière partie de *Jacqueline*. Encore une fois, c'est un conte exquis, mais à interdire toutefois aux jeunes filles qui ne sont pas encore « modernes. »

34. — Un homme d'esprit supérieur, érudit, philosophe, artiste, qui condescend à raconter une « sornette » à une assemblée de dames spirituelles et instruites, mais qui ne peut se retenir de se moquer doucement de son sujet et des personnages qu'il met en scène, c'est M. Victor Cherbuliez racontant *Après fortune faite*. La « sornette » est très intéressante et très amusante pourtant ; les personnages en sont très vivants, tous, et ils sont innombrables, — mais comme on a l'impression que cet amuseur a mieux à faire, et que l'homme est supérieur au romancier et à son œuvre ! Je ne sais pas si je vais pouvoir vous analyser cette œuvre si longue, si touffue, qui a deux ou trois recommencements, revient sur elle-même, repart de plus belle en vous entraînant sans relâche, car elle ne s'arrête jamais, piquant, excitant toujours, irritant parfois la curiosité. C'est « l'histoire d'un riche qui se croyait pauvre, » d'un oncle d'Amérique qui, ne pouvant pas jouir de sa fortune, veut du moins jouir de la cupidité et de la bassesse de ses héritiers. Il les réunit autour de lui, et il se donne le plaisir de fouetter leurs convoitises, de les alarmer, de les mettre en lutte les unes contre les autres : tel un piqueur dans un chenil jouant du fouet et de la pâtée avec une meute de

chiens. Ce spectacle est très doux pour son âme de forban qui a gagné soixante millions à exploiter des mines, et sans doute à tuer de sa main quelques mineurs gênants et compromettants ; il est un peu pénible pour le lecteur, d'autant qu'il est assez long et renouvelé avec de nouveaux acteurs, quand les premiers sont las. Il y a une, deux, trois, quatre familles de neveux et de nièces qui viennent successivement tirer la langue après les millions de l'oncle, se montrer leurs crocs l'une à l'autre, et subir les coups de cravache et les coups de langue du brutal *de cujus*, et chaque famille a sa petite notice et sa monographie, distribuée en deux ou trois paragraphes, selon le nombre de ses membres. Et cela fait un nombre considérable de monographies. Survient un cinquième neveu, Silvère, qui, lui, apporte enfin, au spectacle pénible de tous ces appétits en rut et en lutte, une diversion consolante : il oppose à la brutalité de l'argent la brutalité de la pauvreté et de l'honneur, et le jour où son oncle essaie de lui demander une bassesse, il le plante là et s'en revient cultiver son jardin. Car il est jardinier, celui-là, ouvrier jardinier, mais ouvrier de génie. Il a les facultés de son oncle le millionnaire, son caractère entier, sa volonté enragée, mais un sens moral un peu mieux conservé. C'est bien le personnage sympathique de cette comédie encombrée de personnages antipathiques. On croit qu'il est le seul ; mais au dernier acte, à la dernière scène du dernier acte, après la mort de l'oncle, alors qu'il semble qu'on en a fini de faire de nouvelles connaissances et de voir entrer de nouveaux personnages, il en arrive trois autres du fond de l'Amérique (à vrai dire, ils avaient fait une courte apparition au troisième acte), et ce sont eux qui vont jouer le principal rôle, car ce ne sont rien moins que la femme et les filles légitimes de l'oncle ! De ces deux filles, il y en a une, la petite Sal, qui devine la valeur du sauvage neveu et qui se charge de le dédommager de tout ce que le défunt lui a infligé de souffrances dans sa dignité, dans ses espérances de savant botaniste, dans ses amours. Il lui avait pris en effet et compromis sa fiancée (longue notice sur cette fiancée, sur sa mère et sur son père, bien qu'ils ne soient pas de « la famille »). Aux dernières pages de cette longue histoire, Sal offre une rose à Silvère, qui vient de refuser un gros legs ; on sent qu'elle lui a donné son cœur, et que celui qui n'a rien voulu de la fortune de l'oncle l'aura toute, avec le bonheur en plus. Et tout est bien qui finit bien. J'ai indiqué à quel point cette histoire est complexe et compliquée ; mais je n'ai pas dit combien néanmoins elle est claire et vivante. Je ne sais si jamais encore M. Cherbuliez avait montré une égale habileté à manier de pareils « ensembles » et de pareilles « masses, » à faire se mouvoir avec tant d'aisance de si nombreux personnages, tous si vivants. Car il a su les animer d'une vie intense et distincte ; l'oncle se détache, avec un puissant relief, au centre de la troupe ; mais ils vivent, eux aussi, ses neveux et héritiers, et s'il

en fait, lui, des marionnettes, l'auteur en a fait de vrais hommes et de vraies femmes ; je signale notamment un ancien préfet, bronchiteux, toujours armé de deux pardessus, qu'il quitte et remet, toujours occupé d'éviter les courants d'air et de se tâter le pouls, qui est criant de vérité. Je vois une comédie toute faite et toute prête dans ce roman, il n'y aurait qu'à tailler en plein drap et à en laisser. Dans tous les cas, l'entreprise serait plus aisée qu'avec *le Comte Kostia*, dont on essaya, sans grand succès, de tirer une comédie pour le Gymnase. Je ne dis rien du style, pointu, précieux, humoristique ; c'est « un délice, » j'en aime jusqu'aux défauts. Faut-il ajouter que je n'en aime pas du tout les quelques « pointes, » d'un goût douteux et vieillot, que l'auteur s'y permet contre les « jésuites, » comme s'il craignait sans doute de nous laisser oublier qu'il est Genevois?

35. — *L'Empreinte* n'est pas l'œuvre d'un artiste ni d'un styliste ; elle serait plutôt l'œuvre d'un penseur qui aurait encore plus de préjugés que d'idées, et dont l'esprit, à la fois sincère et passionné, travaillé du besoin d'étudier les plus hautes questions de la morale et de la religion, les trancherait pourtant sans les connaître. Telle qu'elle est, elle pourrait faire beaucoup de mal, si elle était lisible. Heureusement, elle ne l'est pas, et les lecteurs qui seraient capables de s'en laisser impressionner ne le seraient pas d'arriver au delà des premiers chapitres. C'est un roman à thèse : il tend à prouver que l'éducation religieuse affaiblit les âmes, qu'elle laisse une empreinte indélébile et profonde qui va jusqu'à la source même des forces vitales et les tarit. Voilà la thèse ; elle est démontrée pas l'histoire d'un élève des jésuites, Léonard Clam, qui se fait jésuite lorsqu'il a constaté qu'il était incapable d'être un homme. Première partie : *Léonard reçoit l'Empreinte.* Détails abondants sur sa vie au collège des Pères (156 pages) : l'instruction dans les classes, la formation de l'âme au confessionnal, à la chapelle, à la Congrégation des enfants de Marie. Léonard, qui est un des meilleurs élèves de sa classe, est poussé, par son directeur, le P. Propiac, à entrer dans la Compagnie. Il est sur le point de céder à la pression exercée sur lui, mais la morale de saint Ignace, fondée tout entière sur la préoccupation égoïste du salut, le révolte, et il entre dans la vie laïque. Deuxième partie : *Léonard gêné et paralysé par l'Empreinte.* Il fait son droit à Paris, et avec succès ; il étudie les questions sociales, et il se distingue de ses camarades par une particulière vigueur d'esprit et une grande chaleur de parole. Les conversations avec un de ses anciens camarades, devenu matérialiste, ne parviennent pas à entamer sa foi. Si bien que les fondateurs d'une sorte d'école libre et catholique des sciences sociales songent à lui confier et lui confient une chaire. Les jésuites, qui le guettent, le font appeler pour juger de l'état actuel de ses croyances et de la soumission de son esprit à l'orthodoxie ; il profite de

cette entrevue pour jeter à la face du P. Propiac toutes ses rancunes et toute sa haine pour lui et pour saint Ignace. Le lendemain, la chaire promise lui est retirée et donnée à un camarade plus docile. Il essaie de se consoler en lisant l'Évangile; mais cette lecture lui fait perdre la foi. Il essaie de l'amour et du plaisir; mais *l'Empreinte* l'a rendu incapable même de l'amour : « Douleur tragique ! le savoir ! comprendre que le cœur est mort!.... En vain des ivresses de sens l'aveuglaient comme les autres; si le corps avait échappé au cylindrage de l'éducation initiale, l'âme, elle, n'avait point résisté. Trop souvent on avait dit devant elle que l'amour est une abomination. Façonnée pour la prêtrise, elle était veuve à jamais ! » — Troisième partie : *Léonard achevé par l'Empreinte.* Il écrit un journal intime, où il se raconte les orages de son âme, les drames qui se jouent entre ses habitudes d'enfance et ses convictions d'homme. Il ne croit plus et il ne peut pas agir comme s'il était athée ! Il ne peut pas aimer, et il voudrait aimer. Le P. Propiac le retrouve et lui persuade qu'il n'a qu'à se jeter dans son ordre pour en finir. Ce suicide moral n'aura que de bons résultats — pour les autres, sinon pour lui ; s'il ne retrouve pas la paix, il la donnera ; il fera du bien ! Il sera apôtre — sans la Foi ! Et ceci vous démontre que l'éducation religieuse rend incapable de l'énergie, de l'habileté, de la suite dans les idées qu'exigent les devoirs de l'existence.

La démonstration est ennuyeuse, elle l'est à un degré tel qu'on dirait une gageure : on n'est pas ennuyeux à ce point, « quand on ne le fait pas exprès. » Mais elle a un défaut plus grave ; c'est qu'elle n'existe même pas. Pour prouver que l'éducation religieuse a rendu Léonard incapable d'action, il nous aurait fallu le montrer s'essayant à l'action et y échouant, Or, il réussit à tout ce qu'il entreprend, cet incapable; le seul échec qu'il éprouve vient, non pas de lui et de son incapacité, mais de la « perversité » des jésuites — lesquels, entre parenthèses, passent pourtant pour être pourvus de toutes ces qualités qu'ils ne peuvent pas donner à leurs élèves. S'il est vrai que le mot même de « jésuite » et celui de « jésuitisme » éveille l'idée d'habileté, d'énergie, de persévérance à poursuivre un but — généralement mauvais, c'est entendu — d'où vient que ces hommes si « forts » ne le soient que pour affaiblir leurs élèves? Et par qui eux-mêmes ont-ils été élevés? De quelle éducation ont-ils donc reçu l'empreinte? D'une éducation anticléricale sans doute? — Quoi qu'il en soit, si Léonard est « paralysé, » dans le seul effort de lui qui nous soit raconté, il l'est par ses anciens éducateurs et non par son ancienne éducation. Il le reste, il ne réagit pas, il s'oublie, il se complaît dans les souffrances de son esprit, incapable de retrouver la Foi perdue, dans la détresse de son cœur, incapable d'aimer. Ici la démonstration est tentée : Léonard, obligé à l'action, s'y refuse. Mais il n'est pas du tout prouvé qu'il s'y refuse parce qu'il est élève des jésuites. Il n'est pas prouvé notam-

ment que l'éducation qui a « imprimé » la Foi dans un esprit soit responsable ou de l'impuissance de cet esprit à garder la Foi, ou de son impuissance à s'en passer et à trouver les sécurités de l'incrédulité. Les esprits troublés qui, à cette heure, remplissent la littérature de leur détresse mentale, de leurs besoins de croire et de leur impuissance à croire, ne sont pas tous élèves des jésuites. Et si l'on répond qu'ils sont issus d'un milieu social qui a reçu *l'Empreinte* du cléricalisme, et que la Foi, dont le monde contemporain est imbu malgré lui, est la grande ennemie de la sécurité intellectuelle, la thèse s'élargira beaucoup, mais ne deviendra pas plus logique. Si le besoin de croire était un besoin « artificiel, » je comprendrais qu'on en rendît responsable le cléricalisme ou le jésuitisme; mais il est un « besoin naturel, » que l'on ne peut nier sans méconnaître la nature humaine, et que l'on ne peut supprimer sans la mutiler. Une éducation anticléricale arriverait-elle à opérer cette mutilation et à nous donner la paix, la tranquillité mentales, la paix et la tranquillité d'un aveugle-né qui n'éprouverait pas le besoin de la lumière? Ils sont quelques-uns à le dire aujourd'hui, mais ils ont contre eux, non pas seulement les cléricaux et les jésuites, mais le genre humain tout entier. Quant aux autres impuissances de Léonard, notamment à son impuissance d'aimer, on m'en voudrait si je m'arrêtais à prouver qu'elle n'est pas le résultat de l'Empreinte et qu'elle n'existe même pas, dans la mesure où elle serait souhaitable, chez les jeunes gens qui ont reçu *l'Empreinte*. Combien sont-ils, parmi les étudiants de nos diverses Facultés, dont l'âme reste « veuve? » Et combien sont-ils, parmi nos moralistes, qui oseraient soutenir qu'il ne serait pas meilleur qu'elle restât « veuve » jusqu'au mariage?.... Je regrette de quitter l'œuvre élevée, mais trouble et violente, de M. Estaunié, sans parler de ses attaques contre la morale de saint Ignace — qui n'est pas différente de la morale chrétienne, laquelle, à son tour, n'est pas la morale de l'« égoïsme » au sens immoral du mot, — de ses observations exégétiques sur les Évangiles, qui sont vieilles comme l'ignorance et auxquelles il a été répondu depuis des siècles, — de la profession de foi matérialiste qu'il place dans la bouche d'un des personnages et qui est un des morceaux les plus soignés du livre, etc., etc., etc. Il y aurait aussi beaucoup à dire sur le style, qui est tendu, raide, sans grâce, mais non sans force, sur la « psychologie » du P. Propiac et de ses confrères jésuites, si brutaux, si maladroits, si peu « jésuites! » etc. Mais c'est bien assez et je crois avoir dit l'essentiel. Ce roman, qui met en cause toute la théologie, toute la morale, toute l'exégèse catholiques, marque un retour offensif de l'esprit positiviste et matérialiste contre le spiritualisme chrétien. Il a été l'occasion d'une reprise d'hostilités contre le « cléricalisme » dans certaines publications assez répandues et de la part de confrères en critique qui avaient pourtant, jusqu'ici, donné des preuves d'impartialité et de justesse d'esprit. C'est pourquoi il a fallu

en montrer le vice fondamental, qui est, en tant que roman, d'être mal conçu, de manquer de vie et d'intérêt; en tant que thèse, de manquer de logique.

CH. ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

1. *Exploiteurs et salariés*, par GUSTAVE THÉRY. Paris, Lecoffre, 1895, in-12 de VIII-388 p., 3 fr. — 2. *Premiers Principes d'économie politique*, par CHARLES PÉRIN. Paris, Lecoffre, 1895, in-12 de VIII-375 p., 1 fr. — 3. *Revendications ouvrières*, par A. BÉCHAUX. Paris, Guillaumin; Rousseau, 1894, in-12 de 292 p., 3 fr. 50. — 4. *La Fortune privée à travers sept siècles*, par le vicomte D'AVENEL. Paris, Colin et Cie, 1895, in-12 de XIV-412 p., 4 fr. — 5. *Les Économistes classiques et leurs adversaires*, par RICHARD SCHÜLLER, traduit de l'allemand. Paris, Guillaumin, 1896, in-12 de XII-170 p., 2 fr. 50. — 6. *L'Église et le travail manuel*, par l'abbé SABATIER. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de XII-290 p., 3 fr. 50. — 7. *Annuaire de l'économie politique et de la statistique*, par MAURICE BLOCK, 52e année. Paris, Guillaumin, 1895, in-16 de 920 p., 9 fr. — 8. *De l'Organisation du suffrage universel*, par CHARLES BENOIST. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-12 de 70 p., 0 fr. 50. — 9. *La Propriété; origine et évolution, thèse communiste*, par PAUL LAFARGUE. *Réfutation*, par YVES GUYOT. Paris, Delagrave, 1895, in-12 de XII-530 p., 3 fr. 50. — 10. *La Superstition socialiste*, par le baron GAROFALO, traduit de l'italien. Paris, Alcan, 1895, in-8 de VIII-300 p., 5 fr. — 11. *La Résistance au socialisme*, par l'abbé MÉTREAU. Paris, Guillaumin, 1895, in-12 de 258 p., 3 fr. — 12. *Les Trois Socialismes : anarchisme, collectivisme, réformisme*, par PAUL BOILLEY. Paris, Alcan, 1895, in-12 de 476 p., 3 fr. 50. — 13. *Psychologie de l'anarchiste-socialiste*, par A. HAMON. Paris, Stock, 1895, in-12 de XXV-322 p., 3 fr. 50. — 14. *L'Idée de l'État*, par HENRI MICHEL. Paris, Hachette, 1896, in-8 de X-656 p., 10 fr. — 15. *Le Socialisme au XVIIIe siècle*, par ANDRÉ LICHTENBERGER. Paris, Alcan, 1895, gr. in-8 de VIII-472 p., 7 fr. 50. — 16. *Lo Spedalieri, dialogo*, da TERENZIO MAMIANI. Roma, frat. Bocca, 1894, in-8 de XXXV-172 p., 3 fr. — 17. *La Franc-Maçonnerie ennemie de la France*, par LOUIS MARTIN. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de VI-382 p., 3 fr. 50. — 18. *La Fin d'un régime*, par URBAIN GOHIER. Paris, Chamuel, 1895, in-16 de 98 p., 1 fr. 25. — 19. *Justice pour les enfants*, par l'abbé E. FOURIÉ. Montpellier, bureaux de la *Croix méridionale*, 1895, in-8 de 192 p., 1 fr. 25. — 20. *Les Enfants maltraités ou moralement abandonnés*, par P. BLANC. Paris, Chevalier-Marescq, s. d., in-12 de 130 p., 2 fr. — 21. *Enfants révoltés et parents coupables*, par GEORGES BONJEAN. Paris, Colin et Cie, 1895, in-12 de 408 p., 4 fr. — 22. *Du Travail et de ses conditions*, par HECTOR DEPASSE. Paris, Alcan, 1895, in-12 de XVI-378 p., 3 fr. 50. — 23. *Le Pain quotidien*, 2e *partie, les consommateurs*, par DE MONTAIGNAC. Paris, Retaux, 1895, in-16 de 32 p., 0 fr. 50. — 24. *Origines du mariage dans l'espèce humaine*, par WESTERMARCK, traduit par DE VARIGNY. Paris, Guillaumin, 1895, in-8 cartonné de 530 p., 12 fr. 50. — 25. *Les Industries nationales*, par PAUL VIBERT. Nancy et Paris, Berger-Levrault, 1895, in-8 de 386 p., 10 fr. — 26. *La Question ouvrière en Angleterre*, par PAUL DE ROUSIERS, Paris, Firmin-Didot, 1895, in-8 de XXXII-532 p., 7 fr. 50. — 27. *Staatslexikon*, von ADOLF BRUDER. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1895, 35e, 36e et 37e fasc., t. III, de p. 642 à 1119. — 28. *J.-J. Rousseau. Du Contrat social*, édition annotée par DREYFUS-BRISAC. Paris, Alcan, 1896, gr. in-8 de XXXVI-426 p., 12 fr.

1. — A voir le titre *Exploiteurs et salariés* sur la couverture du volume de M. Théry, on s'attend à quelque publication socialiste, destinée à semer la haine avec une peinture plus ou moins outrée du régime « capitalistique. » Point du tout. En religion, M. Théry est un catholique non moins convaincu qu'éclairé, et en économie politique, il se rangerait très volontiers du côté des libéraux. Son but a été de dissiper des équivoques et de réfuter les sophismes des démocrates chrétiens.

C'est donc une œuvre de polémique non moins que d'exposition. M. Théry fixe d'abord les esprits sur certaines des données du problème social, telles que propriété, capital, produit, etc.; puis, entrant dans une étude plus spéciale du contrat de travail, il discute la participation aux bénéfices, les obligations de charité du patron, le juste salaire, le rôle de l'État, la responsabilité des accidents, les corporations et toutes les questions secondaires qui gravitent autour de celles-là. En rapprochant l'encyclique *Rerum novarum* de leurs solutions rationnelles et juridiques, il montre avec succès que les conclusions y sont les mêmes dans le fond, quoique la forme et les procédés de déduction y soient différents. M. Théry assied bien ce qu'il avance, car il sait par son expérience personnelle qu'on ne se gênera guère pour le traiter de réfractaire et d'hérétique. Dans la forme, on reconnaît l'homme lui-même : c'est l'avocat qui discute avec autant de chaleur que de conviction. Aussi le style est-il toujours vif; les exemples abondent pour ne laisser aucun doute sur la portée précise des définitions et des axiomes; nombre de tableaux enfin sont empruntés à la statistique, pour renverser de chimériques affirmations et des hypothèses mal fondées. Au résumé, M. Théry a appliqué très heureusement la science du droit et l'enseignement économique aux questions qui venaient d'être discutées le plus aigrement entre catholiques. Nous croyons son volume appelé à un réel succès. Il est tout indiqué pour ceux des membres du clergé qui, obligés de parler et d'entendre parler de la question sociale, n'ont pas cependant le loisir de pénétrer à fond dans l'étude de l'économie politique; enfin, avec les nombreuses citations qu'il fait des démocrates chrétiens et de leurs doctrines, nous le recommandons à ceux de leurs amis qui prétendent que ce groupe n'existe pas, qu'on n'a jamais pu en formuler les principes et que ses adversaires sont de purs don Quichottes qui bâtissent des moulins à vent pour le plaisir de chevaucher contre eux la lance au poing.

2. — M. Charles Périn, dans ses *Premiers Principes d'économie politique*, a un point de départ analogue, mais avec un champ plus vaste, un programme plus philosophique et une forme infiniment plus abstraite. « Il semblait, dit-il, que l'encyclique *Rerum novarum* dût établir l'unité entre les catholiques sur les questions sociales. Elle n'a fait que mieux marquer les divisions et aggraver les dissidences.... Par les interprétations que les commentateurs lui ont fait subir, elle a produit tout le contraire de ce qu'on en pouvait attendre.... En cet état des esprits, il est urgent de dégager les premiers principes de l'ordre économique, tels que les catholiques peuvent les concevoir en méditant les enseignements de l'Évangile » (p. v-vi). L'ouvrage comprend cinq chapitres : Définitions, méthode et vues générales; Production; Échange; Bornes dans lesquelles la Providence a renfermé la puissance de l'industrie humaine; Répartition, misère et charité. On y retrouve les idées maî-

tresses de l'œuvre plus complète que M. Périn avait publiée dès 1861 sous le titre de *la Richesse dans les sociétés chrétiennes;* bien plus, il y a ici, pour ainsi dire, des chapitres entiers qui ne sont que des citations de l'ouvrage précédent. Mais au fond ce n'est ni un traité ni un véritable précis d'économie politique. Pour un traité, il aurait fallu plus de développements, et M. Ch. Périn, se contentant de renvoyer à M. Claudio Jannet, traite en quarante-huit pages seulement la matière très importante de l'échange. D'autre part, un précis aurait demandé quelque chose de plus didactique, plus de définitions et d'axiomes, plus de divisions et de distinctions : au contraire, les exemples manquent pour préciser la pensée; parfois même celle-ci garde je ne sais quoi de flottant et de nuageux, avec une certaine pesanteur dans l'expression. Sur la théorie de la rente dans ses rapports avec le fermage, M. Périn donne aussi une idée fort inexacte du langage technique adopté depuis bientôt un siècle (p. 267). En tout cas, ce qui est très remarquable, c'est que M. Périn prend nettement position contre les démocrates ou socialistes chrétiens. Ainsi les cris : « O propriété ! ô sainte propriété ! » ne lui font point illusion sur le socialisme très effectif de beaucoup de ceux qui les prononcent (p. 130 et 131) ; de même, M. de Mun peut se croire visé quand l'auteur affirme que la définition du travail fonction sociale est « un des axiomes de l'école socialiste et que, une fois qu'on l'admet, on est forcément entraîné à accepter l'organisation des rapports économiques telle que le socialisme la veut » (p. 31) ; et je ne m'imagine pas davantage que les panégyristes du P. Liberatore se sentent bien flattés en lisant que l'impôt progressif (si énergiquement préconisé par leur maître jusqu'à 60 % du revenu) est « une invention socialiste qui doit avoir pour résultat d'opérer l'expropriation des classes supérieures et d'épuiser le capital dont le revenu s'alimente » (p. 319). Il n'y a aussi qu'à louer l'indépendance éclairée avec laquelle M. Périn s'exprime au sujet de Malthus, beaucoup moins coupable qu'on ne se l'imagine d'ordinaire (p. 209 et suiv.).

3. — Les *Revendications ouvrières*, de M. Béchaux, professeur d'économie politique à la Faculté catholique de droit de Lille, appartiennent au même mouvement d'opinion. Un fait indéniable, c'est l'uniformité des revendications ouvrières dans tous les pays de l'Europe : parti de là, M. Béchaux s'attache à étudier ces revendications dans notre milieu français. Dès le début, il prend parti très nettement contre le socialisme, dont il démontre l'origine allemande et la parenté avec les doctrines hégéliennes. Ce volume, de modeste extérieur, est plein de documents et de citations, non moins que de bon sens. Nous y signalons l'étude historique sur les préliminaires de la conférence internationale de Berlin en 1890; l'exposé des travaux de la conférence de Berne, en 1891, sur les accidents du travail ; l'analyse des lois allemandes sur les

assurances obligatoires : un rapide aperçu de la loi autrichienne du 15 mars 1883, relative aux corps de métiers, avec l'indication des résultats qu'elle a donnés ; enfin un historique court, mais substantiel, des *Trade's-Unions* anglaises. La critique de la législation internationale du travail, du minimum légal de salaire et de la corporation obligatoire n'est pas faite avec moins de force et de clarté. Rien à dire de l'esprit qui anime le livre : le nom et la situation de son auteur sont des garanties plus que suffisantes. Aussi ne faut-il s'étonner à aucun titre de voir ce bon volume chaudement recommandé par les « Unions de la paix sociale. »

4. — Nous félicitions, il y a quelques mois, M. le vicomte d'Avenel de son merveilleux travail : *Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées et de tous les prix en général depuis l'an 1200 jusqu'en 1800*. Il en donne aujourd'hui un résumé accessible à tout le monde, sous le titre de : *La Fortune privée à travers sept siècles*. Comme il dit avec raison, l'histoire politique est faite depuis longtemps, l'histoire diplomatique est elle-même quelque peu avancée ; mais « l'histoire économique est encore à faire » (p. II), et au premier rang celle des prix, « prix qui, lors même que rien ne serait libre en un État, le demeureraient néanmoins et ne se laisseraient asservir par quiconque » (p. XI). L'auteur avait les mains pleines de matériaux : il a choisi parmi eux, enchâssant, dans un tableau qui attache et passionne, les innombrables enseignements qu'ils se prêtent à donner. Je sais peu de lectures aussi suggestives. Le défaut de beaucoup de ceux qui ont décrit ou jugé les conditions sociales du passé a été de ne pas en connaître les conditions économiques : sous ce rapport, M. d'Avenel sera l'un de ceux qui auront contribué le plus puissamment à ce que Thorold Rogers appelait « l'interprétation économique de l'histoire. » — Le volume se divise en deux livres : « l'Argent » et « la Terre. » Le point de vue économique domine dans le premier ; le point de vue historique dans le second. A propos de « l'argent, » on lira avec beaucoup de fruit la « ruine des anciens capitalistes » (chap. V, p. 126-150), chapitre dont toutes les pages appuient merveilleusement les conclusions de M. Claudio Jannet sur le même sujet, dans son beau volume : *Capital, speculation et finance au* XIXe *siècle*. M. d'Avenel y aboutit finalement à cette vérité, que « si l'ouvrier doit prendre sa part des désagréments que le progrès moderne inflige à la classe des capitalistes, il semble, en sa qualité de travailleur, destiné à recueillir seul le principal fruit de la civilisation. » Dans la seconde partie — « la Terre » — la question de la condition des personnes tient une large place. M. d'Avenel y déduit, avec une très grande perspicacité, les causes économiques de l'affranchissement des serfs et de la vulgarisation du bail à cens, puis du fermage moderne ; il jette également de vives lumières sur les conditions de l'agriculture an-

cienne. Citerons-nous en passant les quelques alinéas où, d'accord avec M. Fabrège — l'érudit auteur de *Maguelone* — M. d'Avenel établit que des trafics d'esclaves proprement dits se sont maintenus jusqu'au XVIe siècle dans quelques provinces du midi de la France?

5. — « L'économie politique classique, disait M. Brentano dans son discours d'ouverture à l'Université de Vienne, a créé un homme affranchi de toutes les influences de condition, de classe, de nationalité et de civilisation ; » et nombre d'auteurs, notamment toute l'école historique, font chorus avec lui, aussi bien — pouvons-nous ajouter — que tous nos modernes sociologues catholiques. M. Richard Schüller vient de discuter toutes les affirmations de ce genre, dans un court et substantiel volume qui est traduit en français : *Les Économistes classiques et leurs adversaires*. M. Schüller se demande successivement s'il est vrai que l'école économique classique ne tienne compte ni des conditions de civilisation, de temps et de lieu, ni des diversités personnelles entre les individus, ni des mobiles humains autres que l'égoïsme, ni des oppositions d'intérêts ; puis il étudie la politique économique au triple point de vue de son adaptation aux hommes et aux choses, des restrictions qu'elle impose à la liberté individuelle, et enfin de l'intervention active et directe des gouvernements. A toutes ces questions il répond par des citations innombrables de Smith, de J.-B. Say, de Ricardo et de Malthus. Un appendice sur la législation économique au temps de Smith termine le volume. Dirigé spécialement contre Brentano, Knies, Hildebrand et Schmoller, ce livre sera lu avec grand fruit par nombre de Français. Ils aboutiront à une conviction que l'étude nous avait imposée dès longtemps : c'est que « la critique dirigée par les économistes historiques contre la politique sociale de Smith et de ses disciples se réduit à un tissu d'hypothèses et d'erreurs » (p. 130). Les lieux communs que nous avons entendu débiter cent fois contre la politique mal comprise du laisser-faire et du laisser-passer ne dénotaient que l'ignorance ou la mauvaise foi : puis, avec de faux points de départ, on se laissait facilement entraîner à « une politique d'expédients et dénuée de principes.... et à des réformes sociales illusoires. » Tous nos éloges à M. Schüller pour la thèse qu'il a soutenue et la manière dont il l'a traitée.

6. — C'est une plus belle thèse encore, celle que M. l'abbé Sabatier a entrepris de défendre dans *l'Église et le travail manuel*. « L'Église, dit-il, est la source d'où a jailli sur le monde la dignité du travail, et elle en est encore la plus sûre gardienne. » Parti de là, il suit à travers les âges le rôle social de l'Église dans la réhabilitation du travail manuel. Malheureusement trop de chapitres sont une simple juxtaposition de citations, la critique est trop rare et la pensée personnelle trop généralement absente. L'auteur aussi n'a-t-il point trop embrassé ? Par exemple, pour écrire le chapitre VII, « Épanouissement de l'idée chrétienne, le travail-

leur agricole et la propriété, » il aurait fallu une connaissance approfondie de l'histoire du droit, particulièrement du droit féodal et coutumier, le tout éclairé par ce que nous appelions tout à l'heure une interprétation économique de l'histoire. Bien davantage était-il inutile d'élargir un programme déjà si vaste par une incursion dans les mesures que prirent des Papes pour remettre en valeur la campagne romaine. La réhabilitation du travail manuel n'a rien à voir à cette dernière question ; ou bien toutes les entreprises de colonisation des vieux Romains, toutes les marques de sollicitude qu'ils donnèrent à l'agriculture, prouveraient qu'en ces temps déjà le travail n'était point méprisé — chose qui gênerait un peu la thèse générale de M. Sabatier. Mais nous lui savons gré de reconnaître que les corporations étaient mortes quand Turgot les tua, et que « la Révolution ne fit ses déclamations que sur des cadavres » (p. 255) : c'est là une justice qu'on oublie ordinairement de rendre à la Constituante comme à Turgot. Terminons par deux remarques de détail : M. Sabatier, admirant (p. 59) que le préfet de Rome, Symmaque, au IVe siècle, ait traité le *mechanicus* Cyriades de « comte et homme très illustre, » traduit *mechanicus* par ouvrier, et il en tire la conclusion qu'un artisan pouvait recevoir « une appellation d'honneur destinée aux plus hauts dignitaires de l'Empire. » Il nous semble, quant à nous, que le *mechanicus* en question pouvait bien être un ingénieur — je veux dire un ingénieur militaire — quelque Archimède de la décadence ou tout au moins un Végèce. Ailleurs (p. 128), l'auteur affirme que « l'Église se sépare du droit romain en donnant le travail comme source et origine de la propriété. » Nous en serions fort aise, ayant soutenu cette origine au nom de l'économie politique ; mais nous n'oublions pas les anathèmes que la *Civiltà cattolica* nous a lancés pour cela et au nom même de la théologie. C'est donc quelque peu discuté — par les théologiens, je veux dire, et non pas entre économistes.

7. — L'éloge de l'*Annuaire de l'économie politique et de la statistique*, de M. Block, n'est plus à faire. C'est le cinquante-deuxième volume qui vient de paraître. Sous un très petit format, il est une mine inépuisable de renseignements et de matériaux de toute nature, sur la population, les finances, le travail, le commerce, les banques, les sociétés, etc., etc. L'ouvrage est divisé en cinq parties : la première, qui est la plus considérable, est consacrée à la France continentale ; les trois suivantes s'occupent de la ville de Paris, de l'Algérie et des colonies, puis des pays étrangers ; la dernière renferme certains renseignements qui n'avaient pas trouvé place dans la première. Tel qu'il est, ce volume doit être le *vade-mecum* de l'économiste et aussi du journaliste, à supposer un journaliste assez sérieux et assez peu superficiel pour goûter les chiffres, assez instruit pour savoir les lire.

8. — Ce n'est pas de la statistique de chiffres, c'est seulement de la

statistique politique et morale que M. Charles Benoist nous donne dans son *Organisation du suffrage universel*. Voici son point de départ. Dans l'État moderne, la loi est tout, la loi met en mouvement toutes les forces, et les mœurs ne sont rien. En ce sens, l'État est « un État de droit. » Mais cet État « se construit par en bas...., il est une pyramide renversée....; dans la pratique, il faut en arriver à briser, à broyer, à éparpiller cette souveraineté nationale en dix millions de souverains dispersés. » Conclusion : « Le suffrage universel inorganique conduit à l'anarchie universelle. » Et ici vient une longue et cruelle satire de notre régime électoral avec ses comités despotiques. Cependant, il faut garder le suffrage universel et ne pas même le réformer par le vote plural : il suffit de l'organiser « en substituant la notion de vie à la notion de souveraineté, et le suffrage universel organisé au suffrage universel inorganique. » Là-dessus, l'auteur nous quitte brusquement en nous disant au revoir, mais sans nous expliquer ce qu'il a voulu nous dire. C'est dommage, car la critique était fort vive, et l'opuscule très gentiment écrit.

9. — La défense et la réfutation du socialisme ont fait éclore plus d'un livre. En voici un, — *la Propriété, origine et évolution, thèse communiste*, par M. Paul Lafargue, *Réfutation* par M. Yves Guyot, — où la thèse et l'antithèse, éditées d'accord, ne forment qu'un seul volume. Toutefois, on se demande pourquoi le travail de M. Lafargue y est placé le second, puisqu'il a bien fallu que M. Yves Guyot le connût et le supposât connu avant de le réfuter. M. Lafargue part de l'idée que le capital, qui est, selon lui, une chose absolument différente de la propriété, implique essentiellement une mise en valeur par des salariés, et que cette propriété-capital est d'origine récente, puisque le mot capital est presque tout nouveau. L'âge d'or est en arrière : les sauvages sont « des hommes complets, plus complets même que les civilisés, puisqu'ils sont capables de pourvoir à tous leurs besoins » (p. 320) ; or, les sauvages ne connaissent pas la propriété de la terre, pas même toujours celle des armes et des instruments. Retournons donc à cet âge d'or de l'humanité, où régnaient la promiscuité et l'inceste et où les femmes commandaient aux hommes (?). Suit un exposé des phases à travers lesquelles la propriété a perdu de plus en plus son caractère communautaire, jusqu'à ce que la Révolution française l'eût faite franchement individualiste. Çà et là quelques blasphèmes (p. 318, 330, 341). — En fin de compte, pour tout esprit impartial, la victoire reste à M. Yves Guyot. Sa réfutation est solide et bien appuyée, non moins que vive et spirituelle. Il raille fort agréablement « le serpent qui, se mordant la queue, est le symbole de l'évolution humaine » (p. IX) ; et justice vigoureuse est faite de la légende du « bon sauvage, » que le XVIIIe siècle avait acceptée sur la foi de Rousseau : aussi bien n'est-il, dans la civilisation, homme si malheureux qui veuille échanger son sort avec celui d'un Boschiman,

d'un Fuégien ou même d'un Iroquois. Le livre a quatre parties : la première est consacrée à la discussion des hypothèses préhistoriques et à l'antiquité proprement dite ; la seconde étudie le régime féodal ; la troisième, la Révolution de 1789 ; enfin la quatrième envisage la situation et l'avenir de la propriété foncière en France. M. Yves Guyot a des vues économiques pleines d'intérêt ; il sait beaucoup plus que M. Lafargue ; il fait penser, et il apporte, surtout dans les derniers chapitres, nombre de documents statistiques utiles à étudier. Sur plus d'un point, sans doute, ses sentiments différeraient des nôtres. Mais en réservant certaines appréciations historiques, nous croyons qu'on ne prouvera jamais trop l'alliance de la cause du progrès et de la civilisation avec la cause de la propriété, même foncière, et nous pensons que le travail de M. Yves Guyot mérite de survivre à la contradiction passagère qui l'avait provoqué.

10. — C'est dans l'esprit de la bourgeoisie et des classes éclairées que M. Garofalo, professeur à l'Université de Naples, s'est proposé de réfuter le socialisme. *Superstition socialiste*, tel est son titre, qui répond bien à sa pensée : on a fait du socialisme un fétiche non moins qu'une panacée, et M. Garofalo s'attaque au fétiche. « Pour l'instant, dit-il avec raison, le véritable péril réside dans la persuasion où sont un grand nombre de personnes appartenant aux classes moyennes et même aux classes supérieures, que le socialisme signifie vérité et progrès et que « c'est là que l'on va » (p. 5). De là un essai de réfutation qui, dirigé spécialement contre Karl Marx et Benoît Malon, peut prendre rang parmi les meilleurs ouvrages de ce genre. Tout en citant plus que d'autres son compatriote Enrico Ferri, M. Garofalo montre une connaissance très étendue de nos sociologues et économistes français contemporains. La division est très claire : la science du socialisme (et ici prend place une réfutation très sobre des sophismes de Karl Marx, ainsi que d'un espoir de l'avènement du socialisme par le processus régulier des lois de l'évolution) ; puis la logique du socialisme ; sa morale, et enfin sa civilisation. Autant dire que le socialisme est inconciliable avec le vrai, le bien et le beau. Le dernier chapitre est fécond en idées neuves, lorsque l'auteur examine ce qu'il adviendrait des lettres et des arts, du développement des plus hautes facultés et du perfectionnement du sens moral, puisque le socialisme, « question d'estomac, » comme disent ses maîtres, n'est qu'une révolte d'appétits. Avec sa discussion très judicieuse de l'organisme social (p. 79 et suiv.), M. Garofalo se place nettement dans l'école individualiste. Une conclusion intitulée « la Défense de la société » complète l'ouvrage. Bien que nous y relevions un éloge malencontreux de la prévoyance conjugale des Français et un acquiescement à la thèse mal établie que « l'activité intellectuelle rend moins intense l'activité reproductrice » (p. 257), la morale de M. Garofalo est saine, élevée, franchement

chrétienne, et la grande Encyclique de Léon XIII, si elle n'est pas utilisée pour la démonstration, est au moins traitée avec respect et éloge. Le livre valait bien une traduction, et M. Dietrich, qui l'a faite, a eu le talent de donner au lecteur l'illusion de lire un texte français original.

11. — Tout autre est le plan de M. l'abbé Métreau, dans *la Résistance au socialisme*. Le socialisme, dit-il, constitue le péril actuel de la société, et il n'y a que le catholicisme qui puisse conjurer ce danger : malheureusement les catholiques se partagent en « ardents » et en « prudents, » tandis qu'ils devraient tous s'unir sous la direction de Léon XIII pour appliquer les doctrines de son Encyclique sur la condition des ouvriers. Ajoutez des accusations contre l'économie politique, que M. l'abbé Métreau ne paraît pas avoir étudiée, et à laquelle il reproche de ne pas voir le péril socialiste, — ce qui achève de nous convaincre que les ouvrages d'économie politique n'ont guère été entre ses mains ; — ajoutez une discussion contre MM. Claudio Jannet et d'Haussonville, qui sont du côté des « prudents ; » ajoutez enfin quelques éloges donnés en passant aux idées du salaire familial, de la journée de huit heures et des assurances obligatoires, et vous aurez le contenu du volume. A propos de ces derniers problèmes, tout en se refusant à les discuter, M. Métreau déclare, sans nous dire pourquoi, qu'il voit « dans beaucoup de ces solutions l'application très exacte des principes trop oubliés de la justice sociale » (p. 147). Cependant il reconnaît que « chez nous les maux de la classe ouvrière sont moins aigus qu'ailleurs, » et que « nos industriels, commerçants et propriétaires français ne sont en général ni âpres au gain, ni durs aux petits, comme leurs confrères étrangers » (p. 231 et 223). En cela, M. Métreau fait acte de louable indépendance et se sépare de l'école à laquelle il semble appartenir par ailleurs. Au demeurant, c'est un travail superficiel et sans études.

12. — Je ne serai pas même si indulgent pour *les Trois Socialismes* de M. Paul Boilley. C'est faible, par défaut de principes, par vice de méthode et par absence de conclusions. Dans une première partie très courte, nous nous entendons dire que « le bourgeoisisme et le capitalisme, » avec le laisser-faire et la concurrence, ont enfanté le socialisme : ce n'est guère nouveau, mais il ne suffit pas de répéter une erreur pour la prouver. Puis, qu'est-ce que c'est que le socialisme? D'après M. Boilley, on ne peut pas définir le genre, mais seulement les espèces. Or il y en a trois : l'anarchisme, le communisme et le réformisme ou solidarisme (dans lequel l'auteur [p. 387] place Saint-Simon, Comte et Fourier). La deuxième partie, consacrée à l'anarchisme, ne renferme guère autre chose d'intéressant que la liste des attentats anarchistes et nihilistes (p. 84 et suiv.). Puis vient, dans la troisième partie, une longue discussion du collectivisme et de Karl Marx en particulier : comme valeur, malheureusement, cette discussion reste en dessous de la moyenne.

L'auteur connaît assez bien la littérature socialiste, mais il résume au lieu de citer, et par conséquent son livre ne peut pas même servir comme recueil de textes et de matériaux. Il se peut aussi que les analyses soient faites de mémoire et par à peu près ; car, avec les économistes, M. Boilley a pris des licences qui vont jusqu'à la plus complète inexactitude (par exemple, p. 221). Enfin, la quatrième partie, le « socialisme réformiste, » sert de conclusion à l'ouvrage. Ici, après que l'auteur a fini d'argumenter contre les collectivistes, qui d'ordinaire raisonnent assez juste avec des principes faux, on peut lui reprocher à lui-même de n'avoir pas plus d'argumentation que de principes. Pour le monde industriel, il trouve bien un remède dans la coopération et le mutualisme (système de M. Charles Gide) ; mais il avoue (p. 445) être fort embarrassé avec « la question terrienne » et la propriété foncière, pour lesquelles, selon lui, « tout se résume, soit à changer complètement l'appropriation actuelle par la nationalisation, soit à refréner le *jus abutendi.* » A ce propos, M. Boilley expose avec complaisance le système de l'impôt « métrique » de Toubeau (p. 449), de manière à remplacer tous les impôts par une taxe unique (la *single tax* de Henri George), laquelle, en France, devrait être en moyenne de 81 fr. 63 par hectare (peste du peu !), et il ne parle pas avec moins de bienveillance (p. 461) de l'impôt « cubique » de Daumas et de Chirac, basé sur le cube d'air des logements. Au fond, ses sympathies sont pour le régime de la propriété foncière temporaire (p. 462), comme si le mot propriété n'impliquait par essence l'idée de perpétuité. De plus, dans toute cette dernière partie, M. Boilley fait preuve d'une très remarquable ignorance de notre régime agricole, ainsi que des conditions dans lesquelles se trouvent nos propriétaires fonciers, grands ou petits, — ces derniers beaucoup plus nombreux qu'il ne croit. Finalement, en évolutionniste convaincu, il se dérobe par une échappatoire fort commode en nous apprenant que « la vraie panacée sociale, c'est le temps. » Ainsi soit-il ! Au moins nous n'aurons pas la peine de travailler.

13. — M. Hamon n'en est point à sa première publication. Il donnait assez récemment *la Psychologie du militaire professionnel;* il donne aujourd'hui *la Psychologie de l'anarchiste-socialiste.* Tout modestement il se qualifie « homme de science faisant un livre de science...., scientiste anatomisant les encéphales anarchistes. » Son procédé a consisté à découper par tranches, soit des brochures anarchistes, soit des lettres d'anarchistes répondant à son enquête, puis à mettre ces coupures dans huit tiroirs et à publier le contenu de chacun d'eux. Cela lui fait huit chapitres. Il en ressort que le type de l'anarchiste socialiste est d'être : 1° révolté ; 2° libertaire ; 3° individualiste ; 4° altruiste (quoique individualiste ?), ainsi que sensitif et sensible ; 5° assoiffé de justice ; 6° quelque peu logicien ; 7° curieux ; 8° affecté de prosélytisme. Il est vrai que les auteurs de ces confessions pouvaient bien être enclins à

exagérer aux yeux du public leur altruisme ou leur soif de justice : mais passons. La philosophie de l'auteur est le matérialisme pur, avec le déterminisme le plus absolu. M. Hamon s'évertue à prouver que « l'adoption d'une même doctrine philosophique indique chez les adeptes l'existence de caractères mentaux communs » (p. VIII); il professe que « les caractères psychiques d'une mentalité sont sans doute les effets d'une structure morale particulière » (p. 3) et que « la constitution mentale est en rapport avec une certaine structure de l'encéphale » (p. 13). Donc, point de libre arbitre, point de mérite ni de démérite, point de responsabilité (p. VIII). Bien entendu aussi, les sympathies de l'auteur pour les anarchistes sont des plus transparentes, et son livre, que les lecteurs, s'il en a, trouveront d'une lecture horriblement fastidieuse, est beaucoup moins une contribution aux études sociales qu'un encouragement donné aux anarchistes sous le masque d'une discrète impartialité.

14. — *L'Idée de l'État*, de M. Henri Michel, est un beau travail de recherches et d'érudition bibliographique, comme il s'en fait volontiers pour une thèse de doctorat. M. Michel étudie l'idée de l'État, d'abord sommairement chez Bossuet, Montesquieu, Rousseau et les encyclopédistes, puis surtout au XIXe siècle, où l'école saint-simonienne et l'école positiviste lui fournissent deux très longs chapitres. Puis vient ce qu'il appelle « la crise actuelle des idées sociales et politiques, » chaos au-dessus duquel M. Renouvier brille comme un phare lumineux aux côtés de M. Fouillée. Il serait puéril de contester l'immense travail des recherches, mais on peut se demander si l'auteur n'a pas subtilisé quelque peu, en développant des rapprochements et des antithèses parfois forcés, et en dégageant comme l'idée maîtresse de toute une vie certaine thèse générale à peine soupçonnée de celui qui en aurait fait la base de toute sa philosophie sociale. Puis les vues historiques sont-elles toutes justes ? Est-il bien exact, par exemple, de dire que, « si le culte catholique a subi une éclipse sous la Convention, cette éclipse a été de moindre durée et de moindre importance qu'on n'a affecté de le croire » (p. 69)? Au surplus, M. Michel est un parfait éclectique, et positivisme et socialisme trouvent également grâce devant ses yeux. Mais il ne doute point que « l'État a dû revendiquer ce qu'on a nommé son droit à enseigner, parce que l'Église et les partis ont prétendu garder pour eux seuls la direction des esprits » (p. 650). Signalons une lacune volontaire. M. Michel ne s'est point demandé si la philosophie religieuse n'a pas, elle aussi, disserté sur « la fin de la société civile, » sur le rôle de l'État et sur les justes limites que son pouvoir doit se tracer à l'égard des initiatives et des activités individuelles. Or, il aurait trouvé, sur ce terrain-là, des discussions assez vives et des divergences dont l'étude aurait été pleine d'intérêt non moins que d'actualité. Finalement, M. Michel conclut pour quelque chose de très vague, tout imprégné de socialisme

d'État. Il est regrettable que son travail, qui plane d'une manière trop soutenue dans le nuage des formules, ne réponde guère au dessein que l'auteur avait de porter la lumière « aux esprits qui cherchent à voir clair dans leurs idées sur des questions difficiles et mouvantes. » Peut-être, tout le premier, M. Michel ne voyait-il point assez clair dans les siennes propres.

15. — Nous préférons beaucoup à tous égards l'ouvrage de M. André Lichtenberger sur un thème analogue, *le Socialisme au* XVIII*e siècle*, et nous le rangeons parmi les meilleures contributions à l'histoire de la philosophie sociale et de l'économie politique. L'érudition y est vaste, les citations y sont bien choisies, les vues générales bien présentées, et le volume tout entier est d'une lecture agréable. M. Lichtenberger entend par socialistes « les écrivains qui, au nom du pouvoir de l'État et dans un sens égalitaire ou communiste, ont entrepris de critiquer, de modifier ou de renverser l'organisation traditionnelle de la propriété et de la richesse, par conséquent de la société » (p. I). Quant à l'ordre des matières, il s'en est tenu à une suite chronologique de bibliographies, en distinguant trois périodes : la première va de 1700 aux environs de 1750 ; la seconde nous conduit aux années qui précèdent immédiatement la Révolution, et la troisième étudie, surtout dans les brochures et les pamphlets, le mouvement précipité et presque fébrile de ces dernières années elles-mêmes. Le chapitre préliminaire sur les causes, les caractères principaux et l'esquisse générale du XVIII*e* siècle est une excellente étude de l'ancien régime à son déclin. Documenté avec une abondance vraiment étonnante, qui n'a d'égal que le scrupule minutieux des références, ce volume ne se recommande pas moins par l'impartialité des jugements. Pour nous, nous avons vu avec plaisir M. Lichtenberger, affranchi de l'engouement classique qu'on nous a inspiré pour Montesquieu, ranger l'auteur de *l'Esprit des lois* parmi les précurseurs du socialisme contemporain. Mais M. Lichtenberger est-il aussi éclairé, quand il avance que « l'esprit chrétien confine au socialisme par bien des points et que l'Évangile n'est pas exempt de tirades qui s'en rapprochent » (p. 348) ? Les Pères de l'Église et les prédicateurs avaient été appréciés plus justement par M. Henri Joly dans *le Socialisme chrétien*. De même les deux uniques pages que M. Lichtenberger consacre à la doctrine ecclésiastique sur l'usure (p. 355-357) auraient gagné à être moins superficielles et plus philosophiques. Toutefois, avec la situation que M. Lichtenberger occupe auprès du Consistoire, il aurait été difficile d'en attendre une connaissance plus profonde des auteurs et des doctrines catholiques. Du reste, ce sont là des réserves qui n'enlèvent rien à nos éloges.

16. — Pourquoi, sous le nom de *Spedalieri*, un dialogue à la façon de Platon, où le philosophe Mamiani fait disserter son héros sur les pro-

blèmes les plus ardus de la métaphysique et de l'ontologie? Nicolas Spedalieri n'avait point fait, que je sache, de la métaphysique transcendante, et il ne lui doit point sa notoriété. En fait, Spedalieri avait publié divers ouvrages d'apologétique historique lorsqu'il fit paraître, en 1791, un traité sur les *Droits de l'homme*. L'homme, selon Spedalieri, a reçu de Dieu le langage et l'existence en société : donc pas de contrat social au sens de Rousseau. Mais ce contrat, qui a manqué à la base de la société, se forme sans cesse pour les modalités de cette vie sociale. De là un droit constant des sujets, pour redresser la souveraineté si elle s'égare, pour déposer le souverain, même pour le tuer si sa mort est le seul moyen de triompher dans une juste guerre qu'on aurait dû lui déclarer. Bien entendu, toutefois, après ce souverain il en faut un autre, car l'absence de souveraineté anéantirait la société, sur l'existence de laquelle l'homme est impuissant. Donc, sous cette réserve et quoique par un autre chemin, Spedalieri aboutit à la thèse de Jean-Jacques. Dans les deux autres parties de l'ouvrage, Spedalieri démontrait que le christianisme est la seule garantie de l'accomplissement des devoirs politiques du souverain comme aussi des sujets, et qu'il procure excellemment le bien-être social, thèse qui ne laissait pas, il y a un siècle, d'être neuve et originale. Un tel livre, publié dans les États pontificaux, devait soulever une tempête de protestations ; mais Pie VI entourait de ses sympathies Spedalieri, qui était d'ailleurs chanoine (ou plutôt bénéficier) du Vatican. Spedalieri mourut en 1795, empoisonné par une main inconnue. Inutile de dire que le parti de la jeune Italie a fait de lui un de ses héros et de ses précurseurs, en le félicitant d'avoir porté, au nom même de la théologie, le dernier coup à la théorie du droit divin de la souveraineté : de là la statue qui va lui être élevée à Rome, à côté de Giordano Bruno, et de là la faveur de Mamiani pour Spedalieri. Pour nous, l'intérêt du volume actuel consiste dans les appendices que son auteur, M. Cimbali, a ajoutés au dialogue de Mamiani. Après avoir traduit en italien l'article du *Correspondant* dans lequel M. de Champagny réfutait en 1848 la thèse sociale de Spedalieri, M. Cimbali donne des détails intéressants sur l'agitation que ses *Droits de l'homme* provoquèrent en 1791 et sur les sentiments de Pie VI à son égard. Toujours pleine de longanimité, la Papauté, en évitant de se prononcer d'une manière directe, aurait souhaité que l'œuvre de Spedalieri pût désarmer des préventions et des haines, et l'on sent qu'elle ajournait le plus longtemps possible la rupture avec la Révolution française et avec les principes des « Droits de l'homme et du citoyen. »

17. — Il y a beaucoup de bon dans *la Franc-Maçonnerie ennemie de la France*. M. Louis Martin entreprend de prouver que notre décadence nationale n'est point le fait du hasard, mais l'œuvre des Loges, et il cherche à le démontrer au triple point de vue politique, économique et

moral. En politique (p. 29-184), il s'est beaucoup inspiré du grand et solide ouvrage du R. P. Deschamps. Cependant nous préférons les pages consacrées à l'influence corruptrice de la franc-maçonnerie (p. 232-377): elles seraient excellentes, avec quelques retouches de détail, un peu plus de critique dans la discussion des sources, un peu moins de déclamation dans le style, et un peu moins de parti pris dans certaines appréciations, qui semblent dictées par Drumont. Ainsi, quand les esprits éclairés sont unanimes à se plaindre de la mollesse croissante de la répression, pourquoi accuser les francs-maçons et les juifs (p. 184) de la loi de 1885 contre les récidivistes, « loi funeste qui n'a d'égale que la loi sur les menées anarchistes? » La partie économique est plus que faible. Si l'on excepte quelques pages sur l'étouffement du Panama, le volume aurait beaucoup gagné à la suppression du chapitre « la Ruine. » Il est peu sérieux de dire que le cultivateur ne possède plus que 1/9 du sol national, ou bien que les juifs, à la veille de la loi de 1894 (M. Martin dit 1893), relative au droit de 7 francs sur les blés, ont fait entrer en France « notre alimentation pendant deux ans entiers » (p. 191). L'auteur a-t-il calculé que ces 180 millions de quintaux métriques auraient coûté, à 14 francs l'un, plus de deux milliards et demi, non comptés 900 millions pour les droits de douanes? Quelle bonne aubaine pour nos finances! et quel bel excédent de plus d'un demi-milliard l'année 1894 aurait présenté! Eh bien, on n'en a rien vu! La question du bimétallisme est encore plus mal comprise : les juifs, selon M. Martin, auraient calculé qu'ils ne pouvaient pas réussir à accaparer à la fois l'or et l'argent, d'autant plus que l'argent existe en quantités inépuisables ; alors, ils ont fait supprimer la frappe de l'argent, et ils ont résolu de faire de l'or une marchandise (comme s'il n'en avait pas été ainsi avant eux!) pour lui donner d'abord telle valeur qu'il leur plairait, et ensuite l'accaparer. Ainsi fut consommé « un des plus grands crimes des sectes antifrançaises » (p. 187-188). Il est regrettable que de tels enfantillages diminuent le caractère sérieux d'une œuvre bonne par d'autres endroits.

18. — *La Fin d'un régime*, par M. Urbain Gohier, est un pamphlet politique vivement écrit, où la banqueroute du régime opportuniste est retracée d'une plume jeune et alerte. « Ça se décolle, » peut-on dire, et la dictature morale de Jaurès, l'ascendant qu'il a pris, la force inattendue qu'à lui seul il donne à tous les Toussaint et à tous les Coutant, voilà un des plus beaux produits de cette politique de complaisance combinée avec notre régime universitaire. Ainsi la France est appelée à disparaître si la monarchie ne revient pas. Très bien jusque-là. Mais il faut que cette monarchie revienne « laïque, démocratique et fidèle au noble esprit de la Révolution.... (p. 98), sans se soucier des vaines intrigues du Sacré-Collège et sans s'occuper d'une Papauté trop habile, qui négocie des arrangements pour soumettre les catholiques français à ces mêmes sec-

taires que dans ses encycliques elle qualifie de criminels et de véritables malfaiteurs » (p. 95). La thèse positive de M. Gohier n'est donc pas aussi solide que sa critique négative est virulente. En tous cas, il n'y a pas en France un seul royaliste qui souscrive à son programme, et M. Gohier sera réduit à composer lui tout seul son parti.

19. — *Justice pour les enfants*, encore une œuvre d'actualité et de polémique. Mais ici la politique n'a rien à voir, la religion seule est en cause, ou plutôt c'est la justice et l'égalité qui y sont à sa place et pour son compte. M. l'abbé Fourié est un ardent champion de l'enseignement primaire libre et catholique. Convaincu que « la bataille scolaire en France a été à tort l'affaire exclusive des riches et du clergé » (p. IV), il entreprend d'y intéresser le peuple. Le système qui refuse toute subvention aux écoles catholiques, tout secours aux enfants qui les fréquentent et même à leurs familles, est une injustice monstrueuse. Il ne faut pas se lasser de la dénoncer au peuple ; il faut demander n'importe quel subside à toutes les administrations qui peuvent en accorder ; il faut agiter l'opinion par le pétitionnement, par la presse, par les conférences et par les affiches. Sur tous ces divers points, des conseils pratiques, parfois des modèles et des formules, sont donnés, avec une réelle connaissance des besoins et des procédés. M. l'abbé Fourié est un méridional : il en a la chaleur et l'impétuosité, stimulées et avivées par l'ardeur d'un zèle très louable.

20. — *Les Enfants maltraités ou moralement abandonnés*, de M. Blanc, contrastent à tous égards. C'est un simple et aride commentaire de la loi du 24 juillet 1889 : bon travail, bien complet, bien divisé, et suivi de modèles de requêtes et d'ordonnances à l'usage des officiers ministériels et des magistrats. Mais inutile de chercher une pensée philosophique et morale : elle n'y est pas, et cela vaut mieux, étant donné l'esprit maçonnique dont le F.·. Blanc fut animé quand il vivait.

21. — M. Georges Bonjean, fils du président Bonjean, était chargé, l'an dernier, de réorganiser et de diriger le service de correction paternelle au tribunal civil de la Seine. Le volume *Enfants révoltés et parents coupables* est le fruit d'une année d'observations et d'études. Rien de plus navrant que la longue série de documents qui y passent sous les yeux du lecteur. La correction paternelle, telle qu'elle est organisée par le Code civil et qu'elle fonctionne par le soin des présidents de tribunaux, est le principal sujet du volume : de là la publication d'extraits de rapports tristement suggestifs ; de là aussi (p. 286 et suiv.) un historique des plus intéressants sur la correction paternelle chez les Romains et dans l'ancienne France, avec une genèse détaillée des étranges articles de notre Code ; de là enfin des conclusions pratiques sur les réformes à introduire et un excellent tableau des procédés que le président du Tribunal civil de la Seine a inaugurés. Mais M. Bonjean va plus loin. En

traitant de la désorganisation de la famille, il est amené à étudier le déclin des mœurs domestiques, surtout à Paris. Les chapitres sur l'alcool, le divorce, les naissances illégitimes et la dépopulation sont donc amenés tout naturellement, et ils seront lus, — nous en sommes certain — avec le plus vif intérêt. De très nombreux tableaux, présentés avec beaucoup de clarté, appuient les démonstrations. M. Bonjean n'a aucune illusion sur notre état social, et nous le félicitons bien sincèrement de le dénoncer avec cette énergique franchise. Avec cela, il se révèle moraliste et philosophe, notamment dans sa critique de la thèse lombrosienne sur la constitution physique et l'irresponsabilité des criminels, et dans les jugements développés qu'il porte sur l'adoucissement exagéré du régime pénitentiaire, sur les dangers de la loi Bérenger et sur la folie des réformateurs qui prétendent moraliser les condamnés et préserver les enfants sans leur parler de religion ni de Dieu. M. Bonjean s'inspire notamment des [illegible] de la Commune, [illegible] de sa mort. [illegible] — mais [illegible] — que le volume n'est point destiné à [illegible] les yeux des [illegible] et des jeunes [illegible] œuvre de [illegible] livre de [illegible]

[illegible] travail, [illegible] et [illegible] Mais [illegible] même [illegible]

C'est bien possible, car M. Depasse en ferait volontiers les plus sublimes des illuminés (p. 234 et suiv.). Mêmes dithyrambes sur l'instruction telle que la comprend la Ligue de l'enseignement, et grâce à laquelle « on approche d'un degré toujours plus élevé d'ordre et de moralité » (p. 106). Que faut-il apprendre pour cela? De la grammaire, des sciences, de la philosophie? Indiscret que vous êtes, vous feriez mieux de rester dans les nuages où M. Depasse vous a transporté! Je le soupçonne de ne pas même toujours bien se comprendre. Il n'est qu'obscur quand il affirme que « l'homme et le temps travaillent ensemble à des œuvres qui sont la science, la justice, la liberté, la solidarité et l'édification d'une conscience universelle » (p. xv); mais il devient socialiste sans le savoir et ennemi de toute propriété personnelle quand il s'écrie : « Si vous prétendez faire vôtre ce qui n'est pas nécessaire à l'entretien des travailleurs, vous supprimez toute possibilité de civilisation progressive, vous pillez le genre humain et vous expropriez le monde » (p. 89)! M. Depasse me dira que je ne l'ai pas compris : mais, ardent champion de l'instruction « démocratique et laïque » comme il l'est, pourquoi ne se doute-t-il point qu'un des premiers fruits de la véritable instruction est la netteté de la pensée et la clarté du langage?

23. — On connaît l'idée — je n'ose pas dire le dada — de M. de Montaignac, qui signe « l'homme au pain. » Il faut que l'État donne le pain à tous les citoyens, et comme le pain coûte en moyenne quinze centimes par jour et par tête, il faut que l'État serve à chaque citoyen ou citoyenne une rente incessible et insaisissable de 50 francs par an. Cela fera 1,900 millions. Où les prendre? C'est bien simple, répond l'auteur, qui remue les montagnes avec le petit doigt. On augmentera les impôts, avait-il dit l'an dernier : cette fois-ci, il raconte que les facilités offertes à la consommation donneront des plus-values aux impôts indirects, et cela, d'autant mieux que les impôts directs auront été supprimés par voie de « capitalisation » : en d'autres termes, le propriétaire foncier s'en sera racheté, de gré ou de force, par un versement unique égal à vingt-cinq fois l'impôt annuel. M. de Montaignac ne doute de rien : mais ce serait faire beaucoup d'honneur à ces billevesées que de les discuter. En philosophie, il prétend que l'État a le devoir de nourrir les citoyens et que la propriété est issue du contrat social : il se range donc, à cet égard, dans l'école de J.-J. Rousseau.

24. — *L'Origine du mariage dans l'espèce humaine*, de M. Westermarck, est une tentative pour adapter le fait du mariage et l'institution de la famille aux théories de l'évolutionnisme darwinien. M. Westermarck a précisé sa pensée en disant « le mariage dans l'espèce humaine : » c'est une manière de faire bien comprendre que le mot mariage signifie pour lui accouplement et que les animaux se marient aussi bien que les hommes. Comment se comportent à cet égard les peuples sauvages de

maintenant? et comment ont dû se comporter nos ancêtres dans la suite indéfinie des temps, à mesure qu'ils montaient du singe à l'homme, puis à l'homme parfait et civilisé ? Là-dessus, M. Westermarck empile les citations de voyageurs et d'historiens, ordinairement sans indiquer la page ni le volume, et il vous promène d'une manière absolument cynique à travers un je ne sais quoi passablement immonde qui vous fait vous demander sans cesse si vous êtes dans une société d'hommes ou dans une ménagerie d'orangs-outangs. Bien entendu, toute considération de morale est rigoureusement exclue. Je n'en cite pour preuve que la discussion sur le point de savoir si c'est le sentiment de la pudeur qui a engendré l'usage du vêtement, ou si ce n'est pas plutôt l'usage prolongé et héréditaire du vêtement qui a engendré le sentiment de la pudeur (p. 199 et suiv.). M. Westermarck signe son volume comme professeur à l'Université d'Helsingfors. Nous plaignons nos bons amis les Russes de confier la formation de leur jeunesse à de tels maîtres, qui ne peuvent que répandre le nihilisme le plus éhonté, et nous ne félicitons pas non plus M. de Varigny, qui a traduit le volume, de s'être exposé au danger de le faire connaître : d'ailleurs, le français, dans les mots, passait jadis pour ne pas braver l'honnêteté.

25. — Il est assez difficile de classer le volume de M. Paul Vibert (Théodore Vibert fils) : *Les Industries nationales, thèmes de conférences*. Est-ce une œuvre de vulgarisation scientifique? Pas tout à fait, quoique bon nombre des quarante-sept monographies qui composent le volume soient tout à la fois intéressantes et instructives. Cependant, à ce point de vue, l'ouvrage de M. Vibert renfermerait trop de hors-d'œuvre, et les documents, les faits, l'histoire des découvertes, l'exposition des procédés modernes tiendraient généralement trop peu de place. Est-ce davantage une thèse économique? Je le crois, à en juger par la devise du volume : « La France sera coloniale ou ne sera pas; » je le crois aussi d'après la préface, où M. Vibert, exposant son programme, demande « les grands travaux à l'intérieur, Paris port de mer, le Canal des deux mers, le Transsaharien, l'achèvement de notre outillage national.... la lutte acharnée, tenace et résolue, par tous les moyens pratiques dont on peut disposer, contre la concurrence étrangère » (p. 10). Sous cet aspect, il y a un lien entre les diverses monographies, puisque l'auteur conclut dans toutes à une politique de libre-échange et d'expansion coloniale. Toutefois, l'œuvre n'est pas exempte d'apriorisme et d'illusions; M. Vibert donne de bien haut des leçons à tous les métiers et à tout le monde à la fois ; et il est un peu superficiel dans ses analyses économiques, dominé comme il l'est par la conviction que « la science et la démocratie, sous l'égide bienveillante de la République, » mènent tous les peuples vers un bonheur sans mélange (p. 20). L'ouvrage a deux parties, consacrées, l'une, aux « industries qui naissent et grandissent, »

l'autre, aux « industries qui meurent ou se transforment. » Quant au style, il est coulant et très familier, comme il convient à ce qui devrait être des conférences parlées.

26. — *La Question ouvrière en Angleterre*, par M. Paul de Rousiers, est une œuvre autrement mûrie et sérieuse, fruit d'une longue enquête menée avec un esprit remarquable d'investigation et avec une profonde sagacité. M. de Rousiers classe les industries d'après le fait matériel incontestable de l'évolution industrielle et commerciale. D'abord le petit atelier. Quelques branches d'industrie, comme la coutellerie, la typographie, etc., offrent encore de vivants échantillons de l'organisation ancienne, mais elles ne luttent plus qu'avec peine. Puis viennent les mines. Ici l'ouvrier est demeuré fidèle au vieux procédé de l'abatage à la main, bien que l'industrie ait revêtu une puissance tout à fait moderne. Enfin le machinisme, avec le travail divisé, a triomphé sans conteste dans les autres industries, filature, tissage, métallurgie proprement dite, etc. Partout, ce que M. de Rousiers étudie, c'est la transformation personnelle de l'ouvrier. Les *Trade's-Unions* y ont contribué : mais les unes ont résisté à l'évolution nécessaire et se sont efforcées de maintenir artificiellement un état de choses suranné ; les autres, au contraire, se sont placées résolument en face du présent pour préparer l'avenir, et ce sont ces dernières qui ont été les plus utiles, ce sont elles qui ont opposé le plus d'obstacles aux idées socialistes. Les patrons auraient tort de les redouter. Tout cela est du plus vif intérêt, avec des documents abondants et des considérations élevées ; et le volume éclaire d'un jour nouveau le problème des effets que le travail mécanique et parcellaire menace de produire sur les facultés intellectuelles et morales de l'ouvrier. M. Henri de Tourville y a fait une bonne et solide préface : il y affirme sa conviction que « la question ouvrière n'est résolue vraiment que dans la mesure où l'ouvrier modifie sa formation personnelle parallèlement à la transformation de l'industrie » (p. XI), et il prépare le lecteur à comprendre comment « l'Angleterre présente — et liés l'un à l'autre — ces deux faits qu'on aurait voulu rendre contradictoires : le plus grand développement des méthodes modernes du travail, et la condition la plus avantageuse de l'ouvrier » (p. XV).

27. — La publication du *Staatslexikon*, que la *Görresgesellschaft* fait publier à la librairie Herder, à Fribourg-en-Brisgau, avance rapidement. Au mois de juillet, nous annoncions les 33e et 34e fascicules : nous en possédons trois de plus. Nous allons ainsi de *Productivgenossenschaften* (sociétés coopératives de production) jusqu'à la république de *San-Marino*. Un grand nombre d'articles, les uns importants et délicats au point de vue de la doctrine (comme *Religion* et *Religionsgesellschaften*), les autres très instructifs au point de vue de la géographie et de l'histoire (comme *Russland*, *Sachsen*, etc.), figurent sur les trois derniers fasci-

cules. Dans son ensemble, l'ouvrage formera une petite encyclopédie catholique d'une très réelle utilité : le succès en est tout assuré.

28. — M. Dreyfus-Brisac, rédacteur en chef de la *Revue internationale de l'enseignement*, a donné une édition de luxe du *Contrat social*, de J.-J. Rousseau, enrichie de notes nombreuses et reproduisant, avec divers fac-similés des pages de Rousseau, les versions primitives de l'ouvrage collationnées sur les manuscrits autographes de Genève et de Neuchâtel. Nous n'avons rien à dire du texte, sur lequel des jugements définitifs ont été portés dès longtemps. Quant à l'édition actuelle, elle se recommande par ses notes, par l'étude des variantes, par une savante introduction sur les dates et les circonstances de la publication, enfin par le culte de vénération que M. Dreyfus-Brisac professe pour le philosophe genevois.

JOSEPH RAMBAUD.

THÉOLOGIE

Discours et panégyriques, par Mgr TURINAZ, évêque de Nancy et de Toul. Nancy, E. Le Chevalier, 1895, 2 vol. in-8 de 366 et 416 p. — Prix : 9 fr.

Un nouvel ouvrage de Mgr Turinaz est une bonne fortune pour les lettrés et les amis de la vraie éloquence. Il y a quelques mois, nous annoncions ses « Conférences aux femmes chrétiennes » sur « la douleur et le découragement, » commentaire autorisé de la troisième béatitude ; aujourd'hui paraissent les deux volumes qui contiennent les principaux « Discours et panégyriques » prononcés par l'illustre orateur depuis l'année 1870 jusqu'au mois de mai dernier. C'est une longue série d'œuvres remarquables qui méritaient d'être recueillies et publiées : d'une grande valeur oratoire, ces discours et ces panégyriques ont encore un caractère incontestable d'opportunité ; les questions actuelles, qui ont soulevé et soulèvent tous les jours dans la presse des discussions passionnées, y sont traitées de main de maître, avec une précision de méthode et de style, une élévation d'idées, une puissance de logique, une chaleur de conviction et un élan d'éloquence qui entraînent le cœur, satisfont l'intelligence et charment l'imagination.

Aussi bien ne nous convient-il pas de faire un éloge des œuvres de Mgr Turinaz, qui se recommandent assez par elles-mêmes : le nom de l'auteur suffit à en dire la haute portée et le mérite ; il lui assure le plus sympathique accueil et le succès le plus flatteur.

Il y a là des discours de doctrine comme le règne divin de la vérité, la sanctification du dimanche, l'épiscopat dans l'Église, les douleurs, la puissance et les joies de la maternité chrétienne. Les principaux panégyriques sont au nombre de six : ceux de saint François de Sales, de sainte Cécile, du bienheureux J.-B. de La Salle, de saint Bernard, du bienheureux Ayrald et de Jeanne d'Arc. Signalons les allocutions patrio-

tiques prononcées dans les plus solennelles circonstances, à l'occasion de l'inauguration d'une statue de Jeanne d'Arc, pour la Société de la Croix-Rouge, en faveur de l'Association fraternelle des anciens sous-officiers et soldats légionnaires et médaillés, pour la fête de l'Assaut et le siège de Beauvais, à l'occasion du vingtième et du vingt-troisième anniversaire de la bataille de Gravelotte, surtout l'allocution sur la Première croisade, prononcée à Clermont-Ferrand le 19 mai 1895, et dont les accents, qui ont trouvé un écho dans la France entière, sont à peine affaiblis après huit mois. Citons encore les éloges de l'abbé Martinet et du R. P. Lacordaire, un discours sur la musique, etc.

Cette nomenclature donne une idée des sujets traités par Mgr Turinaz : il n'en faudra pas davantage pour piquer la curiosité de nos lecteurs et pour les presser de mettre ces belles pages sous leurs yeux. Nous voudrions que tous les Français, sans exception, fussent avides de lire ces lignes où vibre le plus pur et le plus ardent patriotisme ; ils pourraient constater une fois de plus que nos évêques, qui ont fait la France, ont au cœur cet amour et ce dévouement qui peuvent seuls la sauver et lui faire reprendre son rang à la tête de toutes les nations. Les catholiques, en particulier, apprendront dans ce livre comment on peut aimer l'Église et la défendre ; ils applaudiront, eux aussi, avec les cinq mille congressistes du Nord, à cette parole éminemment épiscopale et française, prêchant la nécessité de l'organisation catholique et nous apprenant à quel prix les nations se relèvent.

F. Chapot.

JURISPRUDENCE

Études sur le droit celtique, par H. d'Arbois de Jubainville, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, avec la collaboration de M. Paul Collinet, docteur en droit, avocat à la cour d'appel de Paris. Paris, Fontemoing, 1895, 2 vol. in-8 de xx-388 et 448 p. — Prix de chaque volume : 8 fr.

« On trouvera résumé dans ces deux volumes, dit M. d'Arbois de Jubainville en sa préface, un enseignement qui s'est poursuivi au Collège de France pendant environ une dizaine d'années, et dont diverses parties ont déjà été portées à la connaissance des spécialistes par des articles publiés dans la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*, dans la *Revue générale de droit*, dans la *Revue celtique*. »

Ces études ne sont pas un traité de droit celtique ; M. d'Arbois de Jubainville indique lui-même quelque part toutes les recherches comparatives que cette science attend encore ; mais elles donnent la philosophie du sujet, elles permettent de s'y orienter aisément, elles fraient le chemin aux juristes non-celtistes qui désirent faire entrer le droit celtique dans leurs études comparatives. Après cette large introduction qui forme les deux tiers du premier volume, M. d'Arbois de Jubainville et

son collaborateur M. Collinet passent à l'application et étudient minutieusement, au point de vue du droit et de la langue, les textes du droit irlandais sur la procédure et la saisie mobilière.

Nous appelions introduction ce que M. d'Arbois de Jubainville appelle première partie et intitule : « Différences fondamentales entre le droit celtique et les doctrines juridiques modernes. » Il s'agit surtout du rôle de l'État, qui se désintéresse des querelles entre particuliers et familles, du duel compris non comme « jugement de Dieu, » mais comme guerre privée, de la « composition » en général, et principalement de la composition pour meurtre. Dans cette exposition, très intéressante, M. d'Arbois de Jubainville ne se borne pas à décrire les principes qui régissaient la société celtique : pour les faire mieux comprendre, il les compare ou les oppose à ceux qui régissaient la société romaine, la société grecque et la société germanique : quelquefois même il élargit encore ce cercle de comparaison, grâce surtout aux beaux travaux de M. Dareste.

Ce n'est pas nous qui le blâmerons de cette méthode comparative : nous aurions même voulu que M. d'Arbois de Jubainville la poussât plus loin, ou, au moins, qu'il l'appliquât à toutes les questions qu'il traite. Ainsi M. d'Arbois de Jubainville parle (t. I, p. 112 et suiv.) de l'usage irlandais, chez les nobles, de faire élever ses enfants dans une autre famille, de condition moins élevée, ce qui crée des liens de demi-adoption : c'est ce qu'on appelle en anglais d'Irlande le *fosterage*. M. d'Arbois de Jubainville s'arrête à peine sur la coutume irlandaise, mais il remplit deux pages avec une citation sur les Tcherkesses du Caucase. Le lecteur pourrait croire que la coutume n'a existé que chez les Irlandais et les Tcherkesses; mais elle a existé aussi chez un grand nombre de peuples des différentes parties du monde : du moment qu'il sortait du monde celtique, M. d'Arbois de Jubainville devait chercher des rapprochements plus nombreux. Le monde celtique lui-même aurait fourni à M. d'Arbois de Jubainville des rapprochements plus proches : car la pratique du *fosterage* s'est conservée en Écosse jusqu'au XVIIe siècle ; et le pays de Galles en a gardé des échos et des survivances. — Et ce n'est pas le seul cas où l'histoire moins ancienne des peuples celtiques aurait pu fournir à l'auteur des illustrations et des exemples tirés de la vie réelle. L'Écosse est à peu près absente de ce livre, et pourtant elle présente cet intérêt d'avoir conservé sa vieille organisation celtique presque jusqu'au XVIIIe siècle : le pays de Galles ne figure guère que par son code. Pourtant il me semble que des lois n'existent pas seulement pour l'historien dans leur texte, mais aussi dans leur application et dans la vie de la société qu'elles régissent. Le côté faible du livre de M. d'Arbois de Jubainville nous paraît être ici ; l'auteur s'est attaché surtout aux textes des lois irlandaises (et galloises), à l'ancienne littérature irlandaise et à l'histoire de la Gaule, et il n'est pas sorti de ces limites.

L'auteur nous répondra sans doute qu'il n'a pas voulu faire une œuvre d'ensemble, qu'il a voulu surtout traiter les questions générales, ou plutôt les questions maîtresses, celles qui font pénétrer dans la vie politique et sociale d'une nation. Aussi notre critique doit-elle plutôt être prise comme un regret. M. d'Arbois de Jubainville a tracé un tableau très exact et très documenté de l'ancienne société irlandaise, montrant à chaque pas quelle lumière en sort pour reconstituer la société gauloise; et il cite même ses documents et ses textes avec une telle abondance que quelques lecteurs pourront se plaindre de citations répétées, quand de simples références suffiraient, ou de détails repris aux publications antérieures de l'auteur. Mais, quoique élargie un peu hors de propos, l'exposition est intéressante autant qu'instructive, et en unissant l'histoire de la vieille société celtique à la description de son droit, M. d'Arbois de Jubainville a apporté une contribution importante à cette science nouvelle qui s'appelle elle-même la sociologie.

Nous avons parlé de la première partie ou partie générale de l'ouvrage de M. d'Arbois de Jubainville : c'est celle que tout lecteur, sans être juriste, mais ayant le goût de l'histoire, lira à la fois avec intérêt et profit. Le reste de l'ouvrage est en quelque sorte technique : il s'agit du texte irlandais de droit appelé le *Senchus môr :* les auteurs traduisent et commentent ce texte, à la fois au point de vue du droit et au point de vue de la langue ; des tables et des glossaires très complets terminent l'ouvrage. Le mérite de cette partie technique ne pourra du reste être apprécié que de peu de lecteurs. Mais ces *Études sur le droit celtique* se recommandent du reste suffisamment par le nom de leur auteur, qui possède doublement ce domaine et comme juriste et comme linguiste.

H. Gaidoz.

Recueil des traités de la France, publié sous les auspices du ministère des affaires étrangères, par J. de Clercq, consul général de France. T. XIX. Paris, Pedone, 1895, in-8 de xxxvi-701 p. — Prix : 25 fr.

Répertoire des traités de paix, de commerce, d'alliance, etc., conventions et autres actes conclus entre toutes les puissances du globe depuis 1867 jusqu'à nos jours (faisant suite au *Répertoire* de M. Tétot), par M. Gabriel de Ribier. *Partie chronologique, 1867-1894.* Paris, Pedone, 1895, in-8 de viii-345 p. — Prix : 15 fr.

En annonçant dans le *Polybiblion* les volumes précédents de cette publication, nous avons signalé le soin minutieux et l'expérience diplomatique qu'y ont apportés le regretté de Clercq père et le fils qui suit toutes ses traces. Espérons que cet utile travail sera continué sans interruption et avec le même succès.

Dans des collections de ce genre, il ne suffit pas d'entasser les documents à la suite. Le diplomate, l'historien, l'homme d'affaires indus-

trielles ou commerciales a besoin d'un fil conducteur. « Une innovation importante, dit M. J. de Clercq, a été introduite dans la table, qui a été divisée en deux parties. Dans la première, les documents sont classés à leur date par ordre alphabétique de puissances ; dans la seconde, rédigée aussi par ordre alphabétique de matières, les mêmes documents sont répartis d'après l'objet auquel ils se rapportent. » Le lecteur qui est curieux d'établir l'ensemble des rapports de la France avec tel pays consultera la première table, tandis que celui qui recherche, par exemple, quels sont nos rapports douaniers, s'adressera à la seconde. J'indique comme étant exposé amplement tout ce qui concerne la loi du 11 janvier 1892 et les nouveaux accords sur la base du tarif minimum. Les annexions africaines s'y trouvent dans le plus grand détail.

— En 1866, feu Tétot publiait en deux volumes un répertoire des traités, conventions, etc., conclus entre toutes les puissances du globe depuis le partage du monde colonial entre l'Espagne et le Portugal (1493) jusqu'en 1866. M. Gabriel de Ribier, qui appartenait, comme Tétot, aux archives des Affaires étrangères, avait eu l'heureuse inspiration de continuer ce travail, qui a été poussé par les soins de son fils jusqu'au 15 avril 1893. Le premier volume, qui vient de paraître, donne les actes internationaux par ordre chronologique, lesquels actes seront rangés par ordre de matières dans la deuxième partie. Au-dessous de chaque acte se trouve l'indication de l'ouvrage où il est imprimé. Pour la suite de cette publication, qui sera très utile vu le soin qui y a été apporté, M. de Ribier trouvera de précieuses indications dans le volume de Martens relatif aux rapports de la Russie avec l'Allemagne. A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts, par M.-N. BOUILLET. Nouvelle édition entièrement refondue sous la direction de J. TANNERY et E. FAGUET. Paris, Hachette, 1896, gr. in-8 de VIII-1734 p. — Prix : 21 fr. broché ; 23 fr. 75 cartonné en percaline gaufrée ; 25 fr. 50 relié en demi-chagrin.

La maison Hachette, après nous avoir présenté une nouvelle édition du *Dictionnaire d'histoire et de géographie* de Bouillet, a voulu également mettre le *Dictionnaire des sciences* au courant des connaissances actuelles. Cette nouvelle édition se présente à nous sous le patronage de deux savants estimés : M. J. Tannery, qui a dirigé la partie scientifique ; M. Émile Faguet, qui a dirigé la partie littéraire. Ils se sont entourés de collaborateurs distingués, comme MM. Charles Normand, Salomon Reinach, Paul Tannery, René Worms, et l'on serait tenté de se montrer exigeant pour une œuvre qui en est à son quinzième remaniement et à laquelle près de quarante bons ouvriers ont donné leurs soins. L'on de-

vient plus indulgent en se rappelant les difficultés qu'offre une tâche de ce genre, l'impuissance où l'on est de faire un travail complet et égal en toutes ses parties, les services enfin que rend tout dictionnaire analogue, malgré ses lacunes et ses erreurs. Ce n'est donc point un acte d'accusation que je dresse contre cette nouvelle édition, en déclarant qu'elle ne me satisfait pas pleinement, en y signalant des lacunes, en y relevant des erreurs. La critique, hélas ! est réaliste et voit surtout les objets par leurs vilains côtés ; en s'offusquant des moindres taches, elle aide parfois à les faire disparaître.

Tout d'abord, la revision des articles n'a pas toujours été assez sévère, et l'on a laissé subsister des assertions devenues aujourd'hui des erreurs. C'est ainsi qu'à l'article *Engrais*, nous voyons citer pour les fraudes, comme régissant la matière, la loi de 1867, laquelle a été abrogée par celle de 1888 ; ajoutons, en passant, que l'on aurait bien dû renvoyer à l'ouvrage de M. Müntz. La place faite aux inventions et aux idées nouvelles, bien que large, ne l'est pas assez selon moi : dans le domaine philosophique, par exemple, pas une ligne sur la théorie de l'inconscience, qui a pris aujourd'hui une place si considérable ; rien non plus sur la néo-scolastique, si vivante et qui a conquis son droit de cité même dans le monde officiel ; de l'adaptation, il n'est question que pour le règne végétal ; il y a bien un article différenciation, mais il est par trop insuffisant. Dans un autre ordre d'idées, l'on est un peu surpris de ne pas trouver du volapük ni d'aucune des nombreuses tentatives faites jusqu'à ce jour pour la constitution d'une langue universelle. Rien sur la linotypie, ce nouveau mode d'impression peu usité en France, mais qui a trouvé d'assez nombreux partisans aux États-Unis et en Angleterre ; rien sur l'autocopiste, ni sur la machine à écrire, dont l'usage si commode se répand de plus en plus ; rien sur le pianista ; rien sur le pitchpin, qui cependant a fait fureur un temps ; rien sur l'ivorine.

L'on est plus étonné encore de ne rien trouver sous les rubriques *bimétallisme*, *monométallisme ;* il est seulement question de la chose à l'article *monnaie*, sans que d'ailleurs les mots soient prononcés. Souvent nous voyons, dans un article général, des mots qu'il eût fallu noter à leur place alphabétique, soit qu'on leur consacrât un article spécial, soit que l'on se contentât d'un renvoi à l'article général où il en est question ; par exemple, il n'est question de la *tourne* qu'à l'article *vins*, et de la *bouillie bordelaise* qu'à l'article *vigne*. Le contraire a lieu aussi ; l'on nous parle des explosifs en particulier aux articles *mélinite*, *panclastite*, etc., et il n'y a point d'article général. Pourquoi les auteurs du *Dictionnaire*, qui ont consacré un article spécial à la langue et à la littérature hongroises, n'ont-ils pas agi de même pour des littératures et des langues au moins aussi intéressantes : celles des peuples slaves, par exemple, des peuples scandinaves ou des Portugais ?

L'on ne peut demander de longs développements à une encyclopédie scientifique aussi abrégée, mais l'on est en droit d'exiger des définitions précises : il ne suffit pas, par exemple, de définir la saccharine « une matière sucrée fabriquée artificiellement; » il n'eût pris guère plus de place de nous en donner la composition. Ailleurs, la définition est inexacte, par exemple, pour le *rescrit*, désigné — d'après l'Académie, il est vrai — comme une « décision du Pape sur quelques points de théologie. »

Nous ne pouvons point ne pas regretter le manque de précision et de certitude des renvois bibliographiques : titres inexacts (*Catalogue des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, par L. Delisle)*; omission de la date de publication, ou maintien de la date d'une édition ancienne pour des ouvrages rajeunis et modifiés dans des éditions postérieures (*Œuvres poétiques* d'Adam de Saint-Victor, par Léon Gautier, 1858; *Manuels de numismatique ancienne et de numismatique moderne*, par Anatole Barthélemy *(sic)*, 1854); omission d'ouvrages importants et à coup sûr meilleurs que ceux qui sont cités : c'est ainsi que dans la liste des dictionnaires de la langue française, celui de MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas n'est pas signalé, et que l'on n'a point trouvé à nous indiquer de plus récent manuel de patrologie que celui de Mohler; hésitation sur la manière de citer les ouvrages étrangers, dont le titre est tantôt reproduit dans la langue où il a été écrit et tantôt traduit en français, et cela, parfois, dans un même article; absence complète du titre de l'ouvrage dont on ne nous fait connaître que l'auteur. L'article *Bibliographie* lui-même est d'une insuffisance notoire.

Au point de vue doctrinal, les éditeurs ont mis assez de soin à ne rien écrire qui pût offenser les croyances catholiques; pourtant de ci de là on relève quelques passages suspects : le divorce est presque approuvé *(sub verbo)*; au mot *religion*, on ne trouve à citer d'autre *Dictionnaire des sciences religieuses* que celui du protestant Lichtenberger; les seuls journaux cités *(sub verbo)* sont ou mauvais ou du moins médiocres; l'article *Crémation* n'est guère moins suspect.

Nous terminerons nos critiques en regrettant des fautes d'impression qui défigurent des noms propres : dans le seul article *Théologie*, Goschler est transformé en Goschle, et le P. Lehmkuhl déguisé en Lemküll.

Tout cela n'empêche point le *Dictionnaire* d'être recommandable, et cette nouvelle édition de marquer un progrès sur les précédentes.

E.-G. Ledos.

BELLES-LETTRES

ROBERT VON BLOIS. **Sämmtliche Werke.** Zum ersten Male herausgegeben, von Dr. JACOB ULRICH, Professor der romanischen Philologie an der Universität Zurich. Berlin, Mayer und Müller, 1889-1895, 3 vol. in-8 de XIX-136, I-150, XXXIII-129 p. — Prix : 3 fr. 75 le vol.

Les œuvres de ce trouvère, qui a jusqu'ici rarement attiré l'attention des érudits, étaient dispersées dans divers recueils ou en partie inédites; M. J. Ulrich vient de terminer l'édition de ses œuvres complètes. Robert de Blois ne manque pas de talent, et le travail de M. Ulrich, d'une exécution tout à fait satisfaisante, sera apprécié de ceux qu'intéressent nos antiquités littéraires. Les ouvrages attribués par les manuscrits du moyen âge à notre trouvère sont les suivants : *Beaudous*, long poème qui se rattache au cycle de la Table ronde; *Lyriopé*, aimable roman qui semble avoir une origine grecque et auquel est soudée d'une façon bizarre l'histoire de Narcisse naïvement racontée; ces deux compositions sont tout à fait dans la manière de Raoul de Houdenc et surtout de Chrétien de Troyes, qui leur a fourni quelques-uns de ses personnages; ils ont les mêmes défauts : prolixité, puérilité de détails, récit languissant, et aussi quelques-unes des qualités des maîtres du genre, quoiqu'à un degré moindre : la langue est facile, et çà et là se rencontrent des passages tout à fait gracieux. Robert de Blois est surtout un écrivain didactique et, même dans ses romans, il garde trop souvent une allure pédante et n'abandonne jamais la préoccupation de *castoier;* les ouvrages suivants sont plus complètement dans son tempérament : *L'Enseignement des princes*, malgré la banalité de quelques passages et de fastidieuses allégories, ne manque pas de gravité et même de quelque élévation. *Le Castoiement des dames*, déjà souvent publié, est un manuel de civilité et de belles manières à l'usage des dames aspirant à une courtoisie parfaite; cet ouvrage curieux renferme, comme on le sait, de piquants détails de mœurs. Citons, pour finir, *l'Hymne d'amour*, qu'un poète de nos jours appellerait les *Litanies de l'amour*, quelques chansons et de petits poèmes religieux d'une lecture encore possible grâce aux exemples allégués qui en relèvent un peu l'intérêt.

Tous les manuscrits où se trouvent les œuvres de Robert de Blois présentent une langue fortement influencée par les dialectes de l'Est; mais les rimes nous montrent toujours ces formes lorraines ou bourguignonnes en contradiction avec la phonétique de l'auteur. M. Ulrich nous promet d'ailleurs une étude complète sur la langue et la versification, pour laquelle il est si bien préparé et que nous souhaitons vivement de voir paraître. J. C. P.

HISTOIRE

In Palestina, da Giovanni Beltrame. Con alcuni ricordi della Terra Santa premessi dal Prof. Augusto Conti. Firenze, Barbèra, 1895, in-18 de xxviii-378 p.

D. Giovanni Beltrame est membre de la Société des missionnaires de Vérone, et il a évangélisé pendant plus de vingt-cinq ans les populations du Soudan égyptien. Familier avec la langue arabe et avec les mœurs orientales, il était mieux préparé que la grande majorité des pèlerins à comprendre et à goûter la Terre Sainte. Le récit qu'il donne de son voyage est celui d'un homme qui a l'habitude de voyager et celle d'écrire; le côté anecdotique et pittoresque n'y tient pas une grande place; c'est du côté des recherches historiques et archéologiques que nous trouvons le plus de développement. On pourra s'étonner que l'auteur ne semble pas connaître les travaux de MM. Le Camus et Vigouroux, et même qu'il ne cite nulle part les nombreuses et récentes publications de son savant compatriote, le R. P. V. Vannutelli; l'ouvrage y eût gagné considérablement et l'on ne pourrait pas accuser son érudition d'être un peu en retard. L'auteur de la préface semble être venu au-devant de ce reproche (p. vi et vii) en se faisant le défenseur déterminé de l'école pour laquelle toute tradition est respectable par le seul fait qu'elle existe; ce petit plaidoyer ne paraît pas très concluant, malgré l'intervention de l'excellent Frère Liévin, affublé pour la circonstance du nom virgilien de *Fra Lavinio*. Ajoutons d'ailleurs que D. Beltrame ne va pas aussi loin que son fougueux préfacier, et que ses conclusions sont généralement celles d'un esprit prudent et calme.

Ce qui fera le succès du livre en Italie, mais ce qui lui fait du tort auprès de nous, Français, c'est que le livre est conçu à un point de vue exclusivement italien; certaines pages sur la nouvelle organisation religieuse de l'Érythrée (p. 232-233), certain couplet patriotique sur le « brave général » Baratieri (p. 233), sont des manifestations un peu tapageuses du chauvinisme d'outre-monts. On peut cependant s'étonner de voir un livre sur la Palestine où il n'est question que des franciscains (et une fois des carmes); nulle part il n'est fait allusion aux Orientaux unis; un chapitre tout entier est consacré à Tibériade et à ses environs, et je n'y vois pas le nom de Mgr Geraïgiry, le vaillant évêque gréco-catholique de Panéas; quant aux œuvres françaises, l'auteur les ignore avec ostentation.

Il est profondément regrettable qu'un écrivain de mérite ait asservi une plume sacerdotale et apostolique à de mesquines considérations d'intérêt national et qu'il ait renoncé à pratiquer la vertu professionnelle de l'historien, l'impartialité. Son œuvre pourra être utilisée par les amateurs de polémiques; celui qui voudra s'instruire sur l'état actuel des

établissements catholiques en Terre Sainte n'a rien à apprendre avec lui : il risquerait au contraire de se faire une opinion toujours incomplète et souvent erronée. P. PISANI.

La Fin d'un peuple. *La Dépopulation de l'Italie au temps d'Auguste*, par MAURICE VANLAER. Paris, Thorin, 1895, in-8 de 328 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume est un bon livre de vulgarisation. Le titre annonce un morceau à effet ; le sous-titre fait espérer une érudite étude, presque un essai de statistique. M. Vanlaer tient plutôt les promesses du titre que celles du sous-titre. Le discrédit de la petite culture, les progrès de l'esclavage, les mœurs des matrones et celles des clients, l'état des croyances : voilà quelques-uns des tableaux qu'il nous fait passer sous les yeux. Il eût pu les rajeunir ou les préciser en y introduisant moins de textes littéraires et en faisant un plus large emploi des agronomes, des auteurs d'économie sociale et des documents épigraphiques. Il ajoute peu, sur tous ces sujets, à ce que nous savions par Duruy, Dureau de la Malle et Champagny, par MM. Boissier et Mommsen. On souhaiterait, concernant les conditions économiques et sociales de l'Italie au premier siècle, un travail comme celui qu'a consacré M. Guiraud à la propriété foncière en Grèce, ou des opuscules de détail comme celui de M. Mollière sur le chiffre de la population dans les Gaules. M. Vanlaer ne répond pas à ce désir. Son chapitre sur les lois *Julia* et *Papia Poppaea* explique fort clairement, mais avec moins de science que ne le faisait M. Bouché-Leclercq dans un récent article de la *Revue historique*, les réformes apportées par Auguste à la législation des mariages. Par le talent de l'exposition, ce livre peut intéresser ceux-là mêmes qu'il n'instruira pas, et qui se plairont à y retrouver, sous une agréable forme, des idées et des faits déjà connus. GEORGES GOYAU.

Histoire de la Vendée militaire, par J. CRÉTINEAU-JOLY ; nouvelle édition illustrée, annotée, augmentée d'un cinquième volume et ornée d'une carte en couleurs, par le R. P. J. EMMANUEL DROCHON. Paris, maison de la Bonne Presse, s. d., T. Ier, gr. in-8 de LXIV-519 p. — Prix : 5 fr.

C'est en 1840 qu'a paru pour la première fois *l'Histoire de la Vendée militaire*, de Crétineau-Joly. L'auteur, alors rédacteur d'un journal royaliste de Nantes, l'*Hermine*, avait préparé ses matériaux avec soin. Il avait pu interroger un certain nombre de survivants de la grande guerre ; il avait recueilli leurs souvenirs. Il avait eu communication de notes nombreuses conservées précieusement dans les familles, et dont plusieurs, comme les *Mémoires* du comte de la Bouère ou ceux de Poirier de Beauvais, ont vu le jour depuis ; il avait copié aux Archives et dans les journaux du temps bien des pièces importantes. Il avait pu même interroger des conventionnels, comme Boursault, et par eux, cer-

tains de leurs amis. L'œuvre avait eu un énorme succès ; les journaux des opinions les plus opposées, le *Siècle* et le *Charivari*, comme la *Quotidienne*, avaient rendu hommage à son impartialité, et la vénérable marquise de la Rochejaquelein écrivait à l'auteur : « Vous êtes notre Homère. » Pendant vingt-cinq ans, de 1840 à 1865, de nombreuses éditions se succédaient. Aujourd'hui, le R. P. Drochon, de l'Assomption, a entrepris d'en donner une nouvelle ; mais, comme il le dit justement, il a pensé que « si le livre devait être respecté dans sa rédaction, il gagnerait à être rajeuni dans sa forme. » Et il a eu l'heureuse idée de l'illustrer. M. le marquis de Chauvelin, petit-fils de la marquise de la Rochejaquelein, a mis à sa disposition un précieux album, où sa tante, la baronne de la Riboisière, avait, sous les yeux de sa mère, dessiné les survivants des luttes vendéennes ; le marquis de la Rochejaquelein, le comte de Chabot, le marquis d'Elbée, le comte de Clermont-Tonnerre, le comte de Palys, lui ont communiqué de vieilles toiles ou de vieux dessins conservés dans leurs archives de famille ; le comte de Cambourg a peint à l'aquarelle et la photographie a reproduit les villes, les sites, les châteaux, témoins des exploits de l'armée catholique, et tout cela a permis de faire une édition modèle qui charme l'œil par ses belles reproductions, qui charme l'esprit par la vigueur et l'éclat du style, qui élève l'âme au spectacle du courage et de la foi. Une très bonne carte permet de suivre avec facilité le développement du soulèvement et la marche des troupes.

Le premier volume seul a paru : il contient les débuts et les progrès de l'insurrection, et, après le récit de la merveilleuse épopée de la grande armée, s'arrête au désastre de Savenay. Espérons que les volumes suivants, complétés par un cinquième volume, qui contiendra des notices biographiques sur les familles des héros de la Vendée, ne se feront pas trop attendre.

M. DE LA ROCHETERIE.

Les Ecclésiastiques de la Meurthe martyrs et confesseurs de la foi pendant la Révolution française, par l'abbé EUGÈNE MANGENOT. Nancy, Pierron et Hozé, 1895. in-8 de XI-523 p.

L'ouvrage de M. l'abbé Mangenot est moins un livre d'histoire qu'une série de biographies fort intéressantes. C'est, du reste, de parti pris que l'auteur a préféré la forme des *Actes*, rédigés avec de si minutieux détails par les soins des chefs de l'Église primitive, à celle d'un martyrologe plus ou moins synthétique. Il a douté que cette dernière pût suffire à leur gloire terrestre ainsi qu'à l'édification de ses lecteurs.

L'étendue de son sujet, qui semble l'avoir beaucoup préoccupé sinon effrayé, l'a conduit à se confiner dans les limites de ce qui fut, avant 1870, le département de la Meurthe. L'ancien diocèse de Toul lui semble un champ trop vaste pour une érudition pourtant incontestable. Cependant le premier diocèse de Nancy était par trop restreint et laissait hors

de son cadre d'intéressantes victimes ; il n'hésite donc pas à en dépasser les frontières. Son cadre, ainsi élargi, renferme les portraits de dix-sept martyrs et de soixante-treize confesseurs de la foi. M. l'abbé Mangenot les dispose dans l'ordre chronologique et les divise en sept groupes. Un premier groupe est celui des ecclésiastiques massacrés par la populace soulevée ; le deuxième et le troisième, ceux des condamnés à mort par les tribunaux criminels de la province et par le tribunal révolutionnaire de Paris. Les quatre autres groupes comprennent les déportés par ordre du département de la Meurthe et les déportés par ordre des autres départements, les fusillés et les déportés du Directoire.

Comme le fait remarquer le savant chanoine, « la plupart de » ses « héros ne se sont jamais démentis dans leur conduite et ne se sont pas écartés des voies de la saine doctrine. Quelques-uns ont racheté leurs faiblesses et leurs égarements passagers par la mort sanglante ou la persécution violente. Tous ont été en contact avec des prêtres indignes de leur sacré caractère. » Il a eu grandement raison de ne pas céler ces misères, qui seront peut-être d'un salutaire exemple dans l'avenir.

« Rien de plus opportun qu'un pareil récit, écrit l'illustre prélat auquel le livre est dédié. Il enseigne, avec l'éloquence irrésistible de l'exemple, les devoirs imposés aux prêtres de Jésus-Christ aux jours de troubles, d'orages et de persécution. Il démontre que, même devant les hommes, la gloire n'appartient qu'aux fidèles et aux vaillants. » On ne peut que s'associer à ces conclusions. J. M.

Le Directoire, par Ludovic Sciout. Première partie : *Les Thermidoriens ; Constitution de l'an III ; 18 fructidor.* Paris, Firmin-Didot, 1895, 2 vol. in-12 de xlviii-728 et 682 p. — Prix : 16 fr.

« Le Directoire, a écrit M. Thiers, était ce gouvernement légal et modéré, qui voulut faire subir le joug des lois aux partis que la Révolution avait produits. » L'opinion publique n'a pas ratifié ce jugement de M. Thiers. Pour elle, le Directoire a été un gouvernement méprisable, modéré peut-être quand il y a été contraint, violent dès qu'il a été livré à lui-même, despotique et persécuteur, corrupteur et corrompu, vrai règne des spéculations éhontées, du pillage et de l'immoralité. Qui a raison, de l'illustre historien de la Révolution ou de l'opinion publique? Un érudit distingué, M. Ludovic Sciout, a voulu donner, à son tour, son opinion sur la question, et, après M. de Barante, il a entrepris d'écrire l'histoire du Directoire. Il l'a fait avec cette conscience de recherches, cette abondance de documents et ce charme qui ont assuré le succès et l'autorité de son *Histoire de la constitution civile du clergé*, couronnée par l'Académie française. Et, pièces en main, il se prononce pour l'opinion publique contre M. Thiers. Afin d'étudier plus complètement la question et de nous faire comprendre l'origine et la marche du gouvernement di-

rectorial, il a repris son récit au 9 thermidor et commenté cette constitution de l'an III dont est sorti le Directoire. Il n'a pas de peine à montrer que si les thermidoriens ont arrêté les crimes et réparé en partie les ruines de la Terreur, c'est moins de leur propre impulsion que sous la pression de l'opinion qui se réveillait enfin, mais que cette opinion, ils ont tout fait pour la combattre et la fausser. De là l'obligation de choisir parmi les membres de la Convention les deux tiers des nouveaux législateurs. L'impulsion était donnée; le nouveau tiers s'efforçait d'infuser un esprit nouveau dans les lois et le gouvernement; appuyé sur les vieux révolutionnaires, le Directoire, ou du moins sa majorité, résistait de toutes ses forces. Et lorsque l'arrivée du second tiers vint donner la puissance aux modérés, lorsque la majorité des conseils voulut entrer résolument dans la voie, non pas de la réaction, mais de la modération et de la tolérance, lorsqu'elle voulut adoucir les lois contre les émigrés et contre les prêtres réfractaires, et obtenir ainsi l'apaisement religieux et [illegible], de [illegible] pour la guerre fut déclarée entre les triumvirs, Barras, Rewbell et la Revellière et les Cinq-Cents et les Anciens, et les premiers [illegible] leur dessein de se débarrasser par un coup d'État [illegible]. Une première [illegible] par Bachelier, sous l'inspiration de Barras, échoua; [illegible] modifié, et [illegible] de Saint-Cyr-Nogaret à l'armée d'Italie, de [illegible] à Saint-Cyr [illegible] de chefs [illegible] comme [illegible] les troupes du [illegible] Augereau [illegible] à Paris et se [illegible] [illegible] entre- [illegible] clair. [illegible] que [illegible] Nous [illegible] [illegible]

[illegible]

[illegible]

revivre dans les temps plus reculés de nos pères en remontant enfin jusqu'à ses premières années, tel est, dit-il, le projet que nous avons voulu réaliser. » Pour cela, M. G. Claris n'a épargné aucune peine : recherche des documents dans les bibliothèques, les archives, les ouvrages imprimés; judicieux emploi des matériaux patiemment rassemblés; méthode excellente dans l'exposition ; attrait du style; illustrations d'une abondante richesse et d'une rigoureuse exactitude, voilà ce qui fait du livre que nous annonçons une œuvre hors ligne, qui à l'intérêt historique joint un charme tout particulier.

Le livre s'ouvre par un bref exposé des origines de l'École, par une description du groupe de bâtiments dont elle est composée. Nous pénétrons ensuite dans l'intérieur, pour assister à l'entrée des élèves; nous parcourons la salle d'étude, le réfectoire, les cuisines, le casernement, les cours de récréation et les salles de jeu : ici l'auteur décrit le *bahutage*, les séances des *cotes*, avec leurs multiples programmes, les *ombres*, les fêtes du *Point gamma;* après un chapitre sur la *Sortie*, il nous conduit dans l'amphithéâtre, et nous fait faire connaissance avec les examinateurs et répétiteurs. L'enseignement du dessin et des arts d'agrément fait l'objet de deux chapitres. Nous passons dans les laboratoires, dans l'infirmerie, au parloir, au gymnase, à la botterie, chez le photographe; chemin faisant, s'offrent à nous, sous le spirituel crayon de l'artiste, des types croqués sur le vif. Voici que défile tout le service de l'École : chefs de brigade, chefs surveillants, chefs de division, sous-inspecteurs, chefs d'étude, avec force anecdotes. Peines disciplinaires; instruction militaire ; revues, avec description des uniformes successivement adoptés; souvenirs historiques; légendes et traditions ; autant de chapitres pleins de détails intéressants et de souvenirs humoristiques. Nous arrivons au *Départ* et aux joyeux ébats qui l'accompagnent. L'auteur rend ensuite un hommage mérité aux directeurs ou gouverneurs qui ont exercé le commandement et nous en donne la liste ; puis il passe en revue le personnel administratif. Un chapitre est consacré au « Patriotisme à l'École » et aux actes héroïques des élèves durant la guerre de 1870-71 ; un autre à la Société amicale de secours des anciens élèves, avec le portrait des membres du comité et la biographie de chacun d'eux. Enfin, la fête du Centenaire est brièvement décrite, et un souvenir est donné au président Carnot. Le livre se ferme sur une énumération fort curieuse des « dynasties polytechniciennes » et par un portrait de l'auteur.

L'ouvrage de M. G. Claris est un livre d'or pour les polytechniciens ; il ne sera pas moins bien accueilli par ceux qui voudront s'initier à tout ce qui touche à la célèbre école : ils auront grand plaisir à parcourir ces pages si soigneusement et si habilement illustrées. LOUIS CAUBEROUT.

Documents liturgiques et nécrologiques de l'église collégiale Saint-Pierre de Lille, par Mgr Hautcœur, chancelier de l'Université catholique de Lille. Paris, A. Picard, in-8 de xx-481 p.

En rendant compte du Cartulaire de la collégiale de Saint-Pierre de Lille dans le *Polybiblion* (t. LXX, p. 447), nous annoncions la publication d'un troisième volume de documents. Ce volume, qui est le complément et, sous certains rapports, la continuation des deux volumes du Cartulaire, vient de paraître : il mérite d'attirer l'attention des érudits et de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du nord de la France et des anciens Pays-Bas.

Les églises collégiales et leurs chapitres ont été institués pour rendre gloire à Dieu par la célébration solennelle et le chant des saints offices et de la sainte messe ; et un grand nombre de hauts personnages et de pieux ecclésiastiques et fidèles ont demandé à y être enterrés sous des monuments ou des pierres portant leur épitaphe. Il en a été ainsi, tout particulièrement, dans la collégiale de Saint-Pierre de Lille, élevée près du palais des comtes de Flandre, au sein d'une ville riche et commerçante. Il doit donc y avoir, dans le fonds d'archives de cette église, outre le cartulaire, des documents liturgiques et nécrologiques d'une haute importance. Mgr Hautcœur les a mis en lumière dans le travail que nous analysons.

En tête de son livre il publie l'Ordinaire, *Liber ordinarius ecclesiae beati Petri Insulensis*, manuscrit inédit qui contient l'ordre des offices, des fêtes et des cérémonies de la Collégiale pour tous les jours de l'année. Peu d'églises possèdent, sur leurs traditions liturgiques, un ensemble aussi complet, aussi bien ordonné, aussi ancien. Ces ordinaires sont des documents rares et recherchés. On vient d'en retrouver un du xve siècle, qui provient de la collégiale de Strigonie (Gran) en Hongrie ; le savant hongrois Joseph Danko l'a publié en 1893, et cet ouvrage a vivement intéressé les érudits, en Allemagne, en France et en Angleterre. Celui de Lille, dont le texte n'a pas moins d'importance, est notablement plus ancien. M. Le Glay, dans son catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Lille (p. 22, n° 32), et d'après lui, M. Molinier, avaient rapporté au xive siècle le manuscrit qui le contient. Mgr Hautcœur prouve par des chiffres et des faits incontestables qu'il faut le faire remonter à 1283 (préface, p. III). Ajoutons qu'il l'a publié avec la méthode scientifique et le soin qu'on pouvait attendre de sa haute compétence en liturgie et en histoire. Cet Ordinaire, qui comprend cent trois pages in-8, est complété par des appendices offrant la dernière partie de la messe dans le missel de Saint-Pierre, les litanies de la bénédiction des fonts, les litanies des saints, le calendrier de l'église Saint-Pierre au xviiie siècle, et les inventaires des reliques conservées dans la collégiale.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres, en mettant au concours,

pour l'année 1887, une étude critique sur les obituaires français, a montré l'importance qu'elle attache aux documents de cette nature ; et M. Auguste Molinier, dans le savant travail par lequel il a répondu à cette question, a établi cette importance de la manière la plus complète. Il n'avait pu parler de celui de Saint-Pierre de Lille que d'après les deux lignes consacrées à ce document par M. Le Glay. Mgr Hautcœur, après avoir rappelé qu'un obituaire est un livre d'anniversaires et de distributions, où se trouvent énumérés jour par jour les offices fondés, les rentes affectées à ces offices, leur assiette et leur répartition, examine dans sa préface les divers manuscrits dont il s'est servi, et publie celui de Saint-Pierre de Lille, avec non moins de science et d'habileté qu'il ne l'avait fait pour l'Ordinaire, en accompagnant le texte de notes nombreuses et très courtes. M. Molinier écrivait en 1890 « qu'aucune édition d'obituaire faite en France n'était absolument satisfaisante. » Nous croyons qu'il ferait aujourd'hui une exception. La publication du livre des obits présente, comme appendices, les chapellenies érigées dans l'église Saint-Pierre et le tableau des fondations spéciales.

Bien avant la rédaction de ce livre des obits, les chanoines de Saint-Pierre conservaient le souvenir de leurs bienfaiteurs dans un autre recueil qu'on lisait sans doute à l'office de prime après le martyrologe, et qui est connu sous le nom de « Nécrologe. » L'exemplaire authentique a disparu ; mais on en trouve divers fragments qui sont publiés par Mgr Hautcœur avec des notes de référence aux pièces des cartulaires, et qui sont complétées par un recueil de deux cents épitaphes provenant de la Collégiale ou se rapportant à ceux qui ont été attachés à cette église.

Pour se faire une idée de l'importance du volume dont nous faisons le compte rendu et de l'intérêt spécial qu'il offre pour le nord de la France, il suffit de jeter un coup d'œil sur la préface qui le précède, et surtout sur les tables qui le suivent. Ces tables des noms de personnes, de lieux et de matières ne renferment pas moins de trois cent quarante-quatre colonnes in-8. C'est, comme le Cartulaire, une publication faite de main de maître, qui nous promet un travail plus remarquable encore, l'histoire même de la Collégiale, ouvrage déjà sous presse.

C. Dehaisnes.

Jean Gigoux, sa vie, ses œuvres, ses collections, par A. Estignard. Besançon, Delagrange-Louys ; Paris, Fischbacher, 1895, gr. in-8 de 142 p., illustré de 22 phototypies hors texte. — Prix : 16 fr.

M. Estignard est réputé comme lettré et comme historien ; il s'affirme aujourd'hui comme critique d'art. Il faut espérer qu'il ne s'en tiendra pas, en ce genre, à son travail sur Jean Gigoux, qu'il a écrit, on peut le dire, *con amore*. Le livre que nous présentons à nos lecteurs

débute par une biographie fort suggestive du grand peintre, né à Besançon le 6 septembre 1806. On trouve là plus d'un exemple, plus d'une leçon. Fils d'un simple maréchal ferrant, Gigoux, à ses débuts, s'est vu aux prises avec des difficultés de toutes sortes, parmi lesquelles son manque absolu de fortune n'a pas été la moindre. Avant de parvenir à la célébrité, l'artiste a dû, comme tant d'autres qui se sont senti quelque chose au cœur et dans la tête, végéter, travailler pour le commerce afin de subvenir à ses besoins les plus urgents. Puis, peu à peu, la réputation lui est venue, grâce à des œuvres importantes que la critique, cependant, n'a pas toujours bien accueillies.

L'on a reproché à Gigoux, entre autres choses, — mais cela ne vise que l'homme, — son orgueil, et nous avons quelques raisons de croire que ce n'était pas sans motifs. En compatriote bienveillant, M. Estignard a cherché à atténuer les coups droits portés sous ce rapport à l'auteur de *la Mort de Léonard de Vinci ;* mais il ne convaincra pas facilement les premiers juges, s'ils existent encore. Cette absence de modestie a d'ailleurs été la caractéristique de Gustave Courbet, pour ne parler que de ce peintre franc-comtois disparu. Au fond, ce travers, qui n'est pas le propre exclusif de certains artistes de talent, importera peu à la postérité. Gigoux a laissé sa trace, sa marque dans l'histoire de l'art contemporain, et nul ne le saurait contester. M. Estignard a, du reste, établi les titres de son personnage à une juste célébrité comme aucun écrivain ne l'a fait encore, et cela sans abdiquer ses droits de critique, de critique aussi net qu'impartial.

La biographie est suivie d'un catalogue des œuvres du maître. Tout y est : peintures, dessins, lithographies, aquarelles, pastels. La liste en est longue (dix pages) : elle commence en l'année 1828 et ne s'achève qu'avec 1892. — Il semble que l'auteur se soit appliqué à ne rien laisser dans l'ombre : la fin de son étude est consacrée à *Jean Gigoux collectionneur*. C'est ici peut-être qu'il convient de chercher l'âme du maître dont M. Estignard nous a si bien rappelé les luttes, les vicissitudes, les succès.

Œuvre curieuse, parfaitement traitée, luxueusement imprimée sur papier magnifique. Les vingt-deux phototypies qui s'y trouvent, quoique d'inégale valeur, sont fort attrayantes : les portraits de Gigoux sont bien venus ; mais, se rapportant à des époques diverses, ils eussent dû être datés : c'est là, aux yeux des gens précis, le seul tort de ce beau livre, et nous le notons bien vite pour n'avoir pas que des éloges à enregistrer.

E.-C. Gatmot.

BULLETIN

Tractatus de censuris, auctore A. Salomon. Besançon, Paul Jacquin, 1890, in-8 de 117 p. autogr.

M. le supérieur du grand séminaire de Besançon a fait autographier, à l'usage de ses élèves, un excellent traité *de Censuris* qui joint au mérite de la brièveté celui de l'exactitude. Il a suivi la division ordinaire des ouvrages de droit canonique, traitant d'abord des censures en général, puis des espèces de censures, et enfin étudiant en particulier les censures en vigueur aujourd'hui. L'auteur n'a pas cherché à développer la doctrine, mais à la simplifier. On sent à sa méthode qu'il a eu surtout en vue de faciliter autant que possible aux étudiants chargés de matières une étude pénible. Il y a parfaitement réussi. G. P.

Dictionnaire-manuel-illustré des sciences usuelles, par E. Bouant. 3e édition. Paris, Colin et Cie, 1894, in-12 de 807 p., avec 2,500 grav. — Prix, cart. toile, tr. rouges : 6 fr.

Dictionnaire-manuel-illustré des connaissances pratiques, par E. Bouant. Même éditeur, 1895, in-12 de 744 p. avec 1,600 grav. — Prix, cart. toile, tr. rouges : 6 fr.

Le Dictionnaire des sciences usuelles est destiné, comme l'indique ce titre même, non pas à remplacer un manuel scientifique pour les candidats au baccalauréat, mais à fournir à chacun de nous des renseignements sommaires sur les questions scientifiques qui se présentent journellement dans l'usage de la vie. La science, en effet, a pénétré de plus en plus dans la vie pratique. Non seulement nous avons recours à elle, sous la forme des chemins de fer, des télégraphes et des téléphones, de la photographie, mais elle vient nous chercher chez nous et trouve des applications toujours plus développées dans l'éclairage et le chauffage de nos habitations, dans nos installations hygiéniques, dans nos vêtements. Elle gouverne aussi de plus en plus, et c'est fort heureux, non seulement nos industries, mais nos travaux agricoles ou les soins du plus modeste jardin ; elle a même pris une place considérable dans la littérature. De là résulte que l'homme le plus instruit est fréquemment arrêté par un mot dont il voudrait l'explication, par un procédé ou un appareil sur lequel un renseignement donné en quelques lignes lui serait utile ; parfois même, un conseil donné à propos pourra rendre grand service, sauf à en chercher ailleurs la confirmation ou le développement. Tel est le programme auquel M. Bouant a cherché à répondre, et il me semble y avoir parfaitement réussi. Ce volume d'un format portatif, égayé par de nombreuses gravures, sera un compagnon agréable et utile, également précieux dans le cabinet de l'homme de travail et sur la table de famille. L'auteur assure qu'il ne s'y trouve « ni un mot ni un dessin dont puisse s'alarmer la susceptibilité la plus délicate. » Un examen assez minutieux nous permet de dire qu'il en est bien ainsi.

— Le Dictionnaire des connaissances pratiques est conçu dans le même esprit. Il ne s'agit plus seulement des sciences proprement dites ; le champ est plus vaste. Législation, médecine, pêche, chasse, cuisine, ménage, sport, jeux, etc., sont présentés sous forme d'articles simples et substantiels. Un certain nombre de mots sont communs à ce dictionnaire et au précédent ; mais l'auteur a eu soin d'éviter le double emploi en présentant dans l'un les développements plutôt scientifiques et dans l'autre ceux qui se ratta-

chent plus directement aux besoins de la vie pratique. Il a consacré des articles succincts, mais clairs et précis, aux diverses carrières que peuvent embrasser les jeunes gens, aux connaissances exigées pour y entrer, aux écoles qui y préparent. E. DARAM.

L'École historique et traditionnelle, *ou Du Rôle de l'écriture et de la tradition dans l'histoire.* Lettres à un professeur d'histoire, par le R. P. CONSTANT. Paris, imp. Salésienne, 1895, in-16 de 129 p. — Prix : 0 fr. 60.

Venant à la rescousse de l'école qui s'appelle traditionnelle, le R. P. Constant fonce de toute l'ardeur de son zèle sur les tenants de l'école dite historique, les foudroie et prétend les réduire en poudre. Ses articles ont d'abord paru en 1893 dans le *Journal du droit canon*, et c'est le succès qu'ils auraient obtenu auprès des lecteurs de cette revue qui l'a déterminé à les réunir en volume et à tenter la fortune auprès d'un public plus nombreux. Ce que nous pouvons faire de plus charitable pour la brochure du R. P. Constant, c'est de n'en rien dire de plus à nos lecteurs. E.-G. LEDOS.

Histoire narrative et descriptive du peuple romain, par CH. SEIGNOBOS. Paris, A. Colin et Cie, 1894, in-12 de 531 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. Seignobos répond fort bien à sa destination. La science en est précise, l'allure intéressante ; le ton en est simple, la disposition heureuse. L'élève le lira tout entier; car, à l'inverse de beaucoup d'auteurs, qui font imprimer en petits caractères les paragraphes les plus sérieux, M. Seignobos emploie cette singularité typographique pour les récits intéressants, anecdotes ou légendes, que recherche de prime abord la curiosité de l'enfant. Cette « histoire narrative et descriptive » enseignera aux écoliers de quatrième tout ce qu'ils peuvent comprendre de l'histoire romaine. Les époques insuffisamment connues, celle des « Trente Tyrans, » celle de Dioclétien, sont traitées assez sommairement; si importantes qu'elles soient, il eût fallu, pour les bien expliquer, descendre à des détails érudits ou s'élever à des considérations subtiles; avec raison, M. Seignobos s'en est abstenu. Certains de ses chapitres, dont la matière était complexe, sont de véritables modèles d'une exposition élémentaire et néanmoins exacte : spécialement ceux qui concernent la transformation sociale avant les Gracques, les Gracques eux-mêmes, et l'organisation de l'Empire. Parmi les cartes qui terminent le volume, il en est deux qui permettent de juger, à l'aide de couleurs variées, les progrès successifs de la conquête romaine à travers le monde. Il est regrettable que les Pères de l'Église soient complètement passés sous silence, et qu'en exposant l'histoire du IVe siècle, M. Seignobos n'indique point l'influence des idées chrétiennes sur la législation de l'Empire. GEORGES GOYAU.

Türkische Konversations-Grammatik von HENRY JEHLITSCHKA. (*Méthode Gaspey-Otto-Sauer.*) Heidelberg, Julius Groos, 1895, in-8 de VIII-420 p.

Cette nouvelle grammaire pratique de la langue turque est composée d'après la méthode Gaspey-Otto-Sauer; cette indication suffira au public pour se rendre compte des avantages et des inconvénients de l'ouvrage que nous signalons. Disons seulement que cette méthode offre pour l'étude du turc une incontestable et particulière utilité, car la littérature turque ne possède pas beaucoup de textes écrits en langue vulgaire capables de faciliter la tâche des commençants. Au reste, ce livre a été fait avec soin par

un homme compétent : les formes grammaticales sont bien groupées, le vocabulaire et les textes ont été puisés à de bonnes sources. L'auteur, se plaçant au point de vue strictement pratique, n'a pas cru devoir exiger de ses lecteurs la connaissance préalable du persan et de l'arabe; mais il a, dans la deuxième partie, exposé les emprunts faits à ces deux langues par la langue turque actuelle, tant au point de vue de la morphologie qu'à celui de la syntaxe, et cet exposé suffit à l'intelligence de la langue vulgaire. Les spécimens d'écriture cursive et le tableau des principales particularités de cette écriture, qu'on trouve à la fin du volume, seront très utiles aux étudiants qui, dès qu'ils sortent des textes imprimés, sont aussi souvent arrêtés par les difficultés matérielles de l'écriture que par celles du vocabulaire ou de la grammaire.

FERNAND GRENARD.

Étude sur le manuscrit G. 1036 des Archives départementales de la Lozère, par P. GACHON. Montpellier, Martel, 1894, in-4 de XLIV-78 p. (Extrait des *Mémoires de la Société archéologique de Montpellier*).

Le manuscrit qui porte dans la série G des archives du département de la Lozère le numéro 1036 a eu la bonne fortune de trouver en M. Gachon un excellent éditeur, l'éditeur qu'il méritait. Pour l'histoire politique des premières années du XIVe siècle, ce manuscrit est, en effet, d'un intérêt de premier ordre. Il renferme quatre mémoires d'inégale longueur et d'inégale importance, mais tous relatifs au même sujet : la question du royaume de Sicile, qui, au début du XIVe siècle, divisait profondément le pape Clément V et l'empereur Henri VII. Les commentaires, un peu confus, dont M. Gachon a fait précéder son édition de ces quatre mémoires, les mettent parfaitement en valeur. Je crains cependant que M. Gachon, qui pourtant paraît avoir deviné que Clément V, dans toute cette affaire, a dû être inspiré par Philippe le Bel, n'ait pas attaché assez d'importance à l'action politique du Roi dans cette circonstance. Il me semble, en effet, que cette action du roi de France, pour occulte qu'elle ait été, est ce qu'il y a de plus remarquable dans cette discussion pour le royaume de Sicile entre le Pape et l'Empereur. Aussi je considère que si le savant travail de M. Gachon doit être lu par toutes les personnes qui s'intéressent à l'histoire de la Papauté comme à celle de l'Empire, il instruira surtout les érudits qui se préoccupent des relations de la France avec l'Allemagne, et ceux qui cherchent à jeter sur le règne vraiment extraordinaire de Philippe le Bel la vive lumière à laquelle il a tant de droits.

ARMAND D'HERBOMEZ.

Le Moyen âge (395-1270). Choix de lectures historiques accompagnées de résumés, d'analyses, de notes explicatives et bibliographiques et ornées de 38 vignettes intercalées dans le texte, par GUSTAVE CARRÉ. Paris, Belin frères, 1894, in-18 de 579 p. — Prix : 4 fr.

Rien n'est plus propre à développer le jugement des enfants et à leur inspirer l'amour de l'histoire que ces choix de lectures historiques en usage dans les classes. Ils y trouvent un utile complément aux connaissances générales qui leur sont données par leurs professeurs et qu'ils puisent dans leurs manuels. Cette science, présentée sous une forme attrayante et acquise aux moments de loisir, laisse souvent en eux un souvenir plus vivace que les leçons péniblement apprises. L'ouvrage de M. Gustave Carré mérite d'être signalé parmi les meilleurs de ce genre. Extraits des historiens originaux ou des historiens modernes les plus célèbres et analyses d'ouvrages faisant autorité sont heureusement choisis et habilement entremêlés de façon à former un tout harmonieux et propre à piquer la curiosité des

élèves de troisième. Des résumés historiques très courts et très substantiels précèdent chaque chapitre et indiquent la place de chaque morceau dans l'ensemble des faits. C'est là un excellent moyen de fixer l'attention des jeunes lecteurs, d'empêcher leur esprit distrait de laisser échapper les points importants du récit et d'imprimer dans leur mémoire autre chose que des idées vagues et confuses. La bibliographie placée à la fin de ces chapitres fournira des indications suffisantes et très sûres aux élèves désireux de compléter leurs connaissances sur tel objet particulier. Et, bien que l'auteur ait à juste titre écarté de cette partie de son travail les historiens étrangers non traduits en français, les étudiants eux-mêmes trouveraient encore dans cette liste, volontairement incomplète, plus d'un utile renseignement. Nous aurons dit tout le bien que nous pensons de cet ouvrage en ajoutant qu'il a été conçu dans un esprit de respect pour l'enfance qui permet de le laisser entre toutes les mains. ALBERT ISNARD.

Le Siècle de Louis XIV, par VOLTAIRE. Nouvelle édition par ALFRED REBELLIAU et MARCEL MARION, illustrée de 78 gravures et un plan d'après les documents authentiques et les estampes du temps. Paris, A. Colin, 1894, in-18 de LIV-864 p. — Prix : 4 fr.

MM. Alfred Rebelliau et Marcel Marion ont édité *le Siècle de Louis XIV* avec le soin et la scrupuleuse exactitude qu'il est d'usage d'accorder aux textes latins et grecs étudiés dans les classes. Il est à souhaiter que leur labeur porte ses fruits. Les élèves de rhétorique, qui auront cet ouvrage entre les mains, ne voudront point, nous l'espérons, se contenter de la lecture de quelques malencontreux manuels et auront la louable curiosité de lire l'ouvrage même de Voltaire. Une longue et intéressante préface, très finement écrite, leur montrera la valeur historique du siècle de Louis XIV et leur en découvrira les imperfections et les mérites plus nombreux. Grâce à des notes, aussi abondantes que développées, qui tantôt rectifient les erreurs de détail échappées à l'écrivain, tantôt complètent ses renseignements, ils auront sous les yeux le résumé le plus attrayant du règne du grand Roi. Soixante-dix-huit gravures d'une bonne exécution, et dont beaucoup sont des reproductions de pièces de l'époque, donnent un nouveau prix à la présente édition. ALBERT ISNARD.

Notes et souvenirs. *Annexes. Réponses et pièces justificatives*, par le marquis DE DREUX-BRÉZÉ. Paris, Perrin, 1895, in-8 de 27 p. — Prix : 0 fr. 50.

Cette brochure est destinée à compléter la troisième édition de l'ouvrage « pour servir à l'histoire du parti royaliste de 1872 à 1883, » dont le *Polybiblion* a rendu compte. Elle contient sous ce titre : *Réponses et pièces justificatives*, des documents relatifs aux trois questions suivantes : 1° *L'Antériorité du projet de création d'une lieutenance générale du royaume sur la lettre de Monsieur le Comte de Chambord à M. Chesnelong ;* — 2° *La Responsabilité ministérielle ;* — 3° *Les Origines de la lettre de Monsieur le Comte de Chambord à M. Chesnelong et les causes de la publication de cette lettre.* R. L.

Le Istorie fiorentine di NICCOLO MACHIAVELLI, annotate ad uso delle scuole da PIETRO RAVASIO. 13ª edizione completamente rifatta. Firenze, G. Barbèrà, 1895, in-16 de XVIII-379 p. (*Collezione scolastica*). — Prix : 1 fr. 60.

L'*Histoire de Florence*, de Machiavel, l'un des meilleurs ouvrages de l'illustre écrivain, qui embrasse, comme l'on sait, l'histoire intérieure de la cité depuis l'origine jusqu'à la mort de Laurent de Médicis (1492) et l'his-

toire extérieure depuis 1434 jusqu'à la même date de 1492, figure à juste titre au programme scolaire d'Italie. Le texte qu'en a donné M. Pietro Ravasio, en 1866, et dont la maison Barbèrà, de Florence, nous présente la treizième édition, est fort satisfaisante. La Vie de Machiavel, qui est mise en tête du volume, est empruntée à une édition de 1831 ; M. Ravasio y a donné en notes les compléments nécessaires. L'annotation mise au bas des pages est sobre, mais suffisante, bien qu'on y découvre quelques taches fâcheuses : page 52, n. 4, par exemple, l'étymologie fantastique *cama aeris* pour *camera*. Les manchettes mises à chaque chapitre rendent plus aisé le maniement de l'ouvrage, ainsi que le bon index — un peu incomplet pourtant — des noms et des matières qui termine la publication. Ajoutons que l'impression est nette et agréable, et nous aurons achevé l'éloge de cette édition, qui ne rendra pas seulement service aux écoliers, auxquels elle est destinée. E.-G. L.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Émile Montégut, critique littéraire distingué, est mort à Paris, dans sa soixante-dixième année, le 11 décembre. Né à Limoges, le 24 juin 1825, il était encore étudiant quand il débuta dans la *Revue des Deux Mondes* (1847) par une étude sur le philosophe américain Emerson, dont les œuvres n'étaient guère connues en France ni même sur tout le continent. Cette étude, qui eut un grand succès, le détermina à entreprendre la traduction des œuvres de cet écrivain, qui parut quatre ans après. Attaché définitivement à la *Revue des Deux Mondes*, où il s'occupait surtout des choses de l'Angleterre et où il prit bientôt la succession de Planche, il devint en 1862 rédacteur au *Moniteur universel*. Une partie des nombreux articles qu'il a écrits ont été réunis en volumes. Sa traduction de Shakespeare et celles qu'il a données de Macaulay sont estimées. Néanmoins, lorsqu'il se présenta à l'Académie française, il ne put réussir. Voici la liste de ses principales publications : *Essais de philosophie américaine*, de Ralph Emerson, traduction française (1851, in-18) ; — *Histoire de la Révolution anglaise de 1688*, par Macaulay, traduction (1854, 2 vol. in-18) ; — *Du Génie français* (1857, in-18) ; — *Essai sur l'époque actuelle. Libres opinions morales et historiques* (1860, in-12) ; — *Histoire d'Angleterre depuis l'avènement de Jacques II*, de Macaulay, traduction (1866, 2 vol. in-18) ; — *Œuvres complètes de Shakespeare*, traduction (1868-1873, 10 vol. in-18) ; — *Les Pays-Bas : impressions de voyage et d'art* (1869, in-18) ; — *Tableau de la France. Souvenirs de Bourgogne* (1874, in-18) ; — *Tableau de la France. En Bourbonnais et en Forez* (1875, in-18) ; — *Les Vikings de la Baltique*, roman de W.-G. Dasent, traduit en français (1877, in-12) ; — *L'Angleterre et ses colonies australes* (1879, in-18) ; — *Poètes et artistes de l'Italie* (1881, in-8) ; — *Le Maréchal Davout* (1882, in-12) ; — *Types littéraires et fantaisies artistiques* (1882, in-12) ; — *Essais sur la littérature anglaise* (1883, in-12) ; — *Nos morts contemporains* (1884, 2 vol. in-18) ; — *Écrivains modernes de l'Angleterre* (1885-1889, 2 vol. in-12) ; — *Livres et âmes des pays d'Orient* (1885, in-12) ; — *Choses du Nord et du Midi* (1887, in-18) ; — *Mélanges critiques : Victor Hugo, Edgar Quinet, Michelet, Edmond About* (1887, in-18) ; — *Dramaturges et romanciers* (1890, in-16) ; — *Heures de lecture d'un critique* (1891, in-18).

— M. le vicomte Hersart de la Villemarqué, qui est mort le 12 décembre, à Keransker en Nizon, est connu de tous ceux qui s'intéressent aux choses de la Bretagne. Il était né en 1812 C'est une mendiante recueil-

lie par sa mère qui, en chantant devant lui une vieille chanson bretonne, éveilla dans son âme le désir de recueillir ces chants qu'il a si bien fait comprendre aux autres, qui ont établi sa réputation et qui l'ont fait entrer à l'Académie des inscriptions. Nous citerons de lui : *Barzaz-Breiz. Chants populaires de la Bretagne, recueillis et publiés avec une traduction française, des arguments, des notes et les mélodies originales* (Paris, 1840, 2 vol. in-8; nouv. éd., 1845, 2 vol. in-12, etc.) ; — *Contes populaires des anciens Bretons, précédés d'un Essai sur l'origine des épopées chevaleresques de la Table ronde* (Paris, 1842, 2 vol. in-8) ; — *Dictionnaire français-breton de Legonidec, publié après sa mort, enrichi d'additions et d'un essai sur l'histoire de la langue bretonne* (Saint-Brieuc, 1847, in-4); — *Nouvelle Grammaire bretonne, suivie d'une prosodie* (Saint-Brieuc, 1849, in-8) ; — *Dictionnaire breton-français* (Saint-Brieuc, 1850, in-4); — *Les Bardes bretons, poème du VIe siècle, traduit pour la première fois en français avec le texte en regard* (Paris, 1850, in-8; nouv. éd. en 1860) ; — *Notice sur les principaux manuscrits des anciens Bretons avec fac-similé des manuscrits* (Paris, 1856, in-8) ; — *La Légende celtique en Irlande, en Cambrie et en Bretagne, suivie des textes originaux irlandais, gallois et bretons, rares ou inédits* (Saint-Brieuc, 1859, in-12; plusieurs fois réédité) ; — *Les Romans de la Table ronde et les Contes des anciens Bretons* (Paris, 1861, in-8; plusieurs fois réimprimé); — *Myrdhinn, ou l'Enchanteur Merlin* (Paris, 1861, in-8) ; — *Les Grands Mystères de Jésus, Passion et Résurrection, drame breton du moyen âge* (Paris, 1865, in-8; plusieurs fois réimprimé); — *Mémoire sur l'inscription de Lomarec, près Auray, en Bretagne* (Paris, 1868, in-4).

— Le chef du parti libéral de Belgique, M. Hubert-Joseph-Gautier Frère-Orban, est mort à Bruxelles, le 1er janvier. Né à Liège, le 24 avril 1812, il vint étudier le droit à Paris, et retourna en 1832 dans son pays pour y exercer la profession d'avocat. Il ne tarda pas à se lancer dans la politique et prit dès l'abord position contre le parti catholique, entra en 1832 dans l'association libérale fondée contre le ministère, fut envoyé en 1846 par l'association libérale de Liège au congrès du parti à Bruxelles et prit une part active à la rédaction du *Journal de Liège*. Membre de la municipalité de cette ville, il entra au Parlement belge en 1847, reçut dans le ministère Rogier (12 août 1847) le portefeuille des travaux publics, puis (18 juillet 1848) celui des finances. C'est à ce dernier titre qu'il fonda la Banque nationale. Nous n'avons point à le suivre dans les diverses péripéties de sa carrière politique, où il ne cessa de combattre contre les doctrines chrétiennes, mais où il eut aussi à lutter contre le progrès des idées socialistes, et nous nous contentons de donner ici la liste de ses principales publications, parmi lesquelles nous n'indiquons naturellement qu'un petit nombre de ses discours parlementaires : *Trois Jours, ou Une coquette*, comédie (Liège, 1832, in-8) ; — *Ville de Liège. Rapport fait au conseil communal sur les imputations dirigées contre cette autorité dans la brochure que M. l'évêque Van Bommel vient de publier sous ce titre : Réponse à un honorable membre de la Chambre* (Liège, 1841, in-8), avec M. Lion ; — *Des Collectes et de la nécessité d'une autorisation pour faire des quêtes soit à l'église, soit à domicile* (Liège, 1846, in-8); — *Discussion du projet de loi sur le droit de succession* (Bruxelles, 1850, in-8); — *Discussion du projet de loi sur l'enseignement moyen* (Bruxelles ou Liège, 1850, in-8) ; — *Institution de la banque nationale.... Recueil des documents* (Bruxelles, 1851, in-8; nouvelle édition, en 1872, sous ce titre : *Royaume de Belgique. Banque nationale. Lois organiques*, etc.) ; — *Un Ancien membre du congrès et le Droit sur les successions en ligne directe* (Liège, 1852, in-8), anonyme ; — *Lettre à M. De Decker par Jean Van Damme* (Bruxelles, 1854, in-8);

— *Les Jésuites, l'enseignement et la convention d'Anvers* (Liège, 1854, in-8), anonyme; — *La Mainmorte et la charité*, sous le pseudonyme de Jean Van Damme (Bruxelles, 1857, in-8); — *Question de la monnaie d'or. Discours* (Bruxelles, 1861, in-8); — *Question des inhumations* (Bruxelles, 1862, in-8); — *Institution d'une caisse générale d'épargne et de retraite en Belgique. Loi du 16 mars 1865* (Bruxelles, 1868, in-8); — *De l'Abus des boissons enivrantes* (Bruxelles, 1868, in-8); — *La Question monétaire* (Bruxelles, 1869, in-8); — *La Liberté d'enseignement et la liberté des professions* (Bruxelles, 1876, in-8); — *La Question monétaire en Belgique en 1889* (Bruxelles, 1890, in-8).

— Notons aussi la mort de M. Alexandre Odobesco, membre fondateur de l'Académie roumaine, professeur d'archéologie à l'Université de Bucarest, l'un des écrivains les plus féconds et les plus appréciés de la Roumanie, remarquable entre tous par l'élégance et la pureté d'un style dégagé de bien des innovations malencontreuses. Ses principales publications : 1° dans le domaine historique et national, sont : *Mihnea Voda le mauvais, la Princesse Kiajna, les Chants populaires dans leurs rapports avec le pays, les mœurs et l'histoire des Roumains, les Poètes Vacaresti, les Objets sacrés, les Manuscrits et les livres imprimés trouvés dans le monastère de Bistritza, le Psautier traduit en roumain par le diacre Coressi et imprimé en 1577, Quelques heures au monastère de Snagoy.* — 2° Dans les questions d'intérêt national : *Étude sur les droits et les obligations des monastères roumains dédiés, la Roumanie à l'exposition universelle de Paris (1867).* — 3° Dans l'archéologie préhistorique : *Notions préhistoriques sur la Roumanie, les Vestiges antiques du district de Dorohoï, les Arts de la Roumanie dans la période préhistorique, Des fumées archéologiques....* Nous mentionnerons d'autres travaux publiés dans la *Revista romana*, dont M. A. Odobesco a été le directeur, et dans les publications de l'Académie roumaine : *Le Mouvement littéraire en pays roumain au XVIIIe siècle, les Antiquités du district de Romanatzi, le Trésor de Petrossa, l'Histoire de l'archéologie (1er vol.), la Grande Couronne du trésor de Novo-Cercask, Nana Annat*, etc., etc.

— On annonce encore la mort : de M. Barthélemy-Urbain Bianchi, ingénieur civil, membre du comité de pyrotechnie, mort le 19 décembre; — de M. le docteur Louis de Brun, chef de clinique à l'hôpital français de Beyrouth, où il est mort à l'âge de vingt-neuf ans, en décembre ; — de M. Chalamet, vice-président du Sénat et publiciste, auteur d'ouvrages populaires, mort le 6 décembre, à Paris ; — du R. P. Chocarne, des Frères Prêcheurs, ex-provincial de France, orateur distingué, à qui l'on doit, entre autres ouvrages, une excellente étude biographique sur *le R. P. H.-D. Lacordaire* (2 vol. in-8 ou 2 vol. in-18, 8e édition en 1895), dont il a publié les *Pensées choisies* en 2 vol. in-32 ; *Vie et œuvres spirituelles de l'admirable docteur mystique le bienheureux P. saint Jean de la Croix, trad. nouvelle* (Paris, 1891 et suiv., in-18), mort dans sa soixante-dixième année, le 3 décembre, au couvent de Corbara, en Corse ; — de M. Ernest Delaplace, ancien collaborateur de la *Revue contemporaine* et du *Journal de Genève*, mort le 7 décembre; — de M. A. Duburquois, médecin en chef de la marine en retraite, mort, âgé de soixante-trois ans, le 4 décembre, à Brest; — de M. Godard Faultrier, archéologue distingué, mort, âgé de quatre-vingt-cinq ans, le 1er janvier; — de M. le docteur Fauvel, médecin des théâtres de Paris, mort le 17 décembre, à Paris ; — de Sa Gr. Mgr Laroche, évêque de Nantes, prédicateur distingué, qui laisse de nombreux sermons et des panégyriques, parmi lesquels on remarque ceux de Jeanne d'Arc, de saint Charles Borromée, de saint Jean-Baptiste, de sainte Thérèse, du bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, mort à cinquante ans, le 17 décembre; — de M. Anatole

Lefoullon, avoué près le tribunal de première instance de la Seine, député de Neuilly, ancien élève de l'École des chartes où il soutint, en 1866, une thèse sur Philippe de Mezières, mort le 28 décembre, âgé de cinquante et un ans ; — de M. Jules Moinaux, auteur de nombreuses pièces comiques (*les Deux aveugles, les Deux sourds, le Testament de M. de Crac*, etc.) et dont *les Tribunaux comiques* ont eu un succès considérable, mort à quatre-vingt-un ans, le 4 décembre, dans sa propriété de Saint-Mandé ; — de M. Léopold Pernet, ancien professeur à Sainte-Barbe, mort à soixante-six ans, le 12 décembre ; — de M. Poigné, médecin-major au 4e régiment de chasseurs, mort en décembre ; — de M. Édouard de Pompéry, adepte du fouriérisme, auteur d'une *Théorie de l'association*, d'une *Vie de Voltaire* et de nombreux autres ouvrages, mort à quatre-vingt-quatre ans, le 23 novembre ; — de M. Jules-Joseph Scribe, doyen de l'ordre des avocats à la cour d'appel, mort à quatre-vingt-deux ans, le 18 novembre ; — de M. Henri Ternisien, membre du conseil supérieur de l'Indo-Chine, mort le 7 novembre, à Paris ; — de M. le docteur Terrillon, chirurgien distingué, mort à cinquante et un ans, le 24 décembre ; — de M. Émile Testard, éditeur de l'édition nationale des œuvres de Victor Hugo, écrivain distingué, mort le 1er janvier ; — de M. Tilloy, journaliste, ancien rédacteur en chef de la *Gazette de Péronne*, du *Phare de la Manche*, etc.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. A. Mercer Adam, à qui l'on doit entre autres ouvrages *The Dumfries albums* (1857) et *Flowers of fatherland transplanted into English soil* (1870), mort à Londres, âgé de soixante-sept ans ; — de M. Edwin J. Brett, fondateur du périodique *Boys of England* et auteur d'un travail considérable publié il y a deux ans : *The Ancient arms and armours*, mort à Londres, le 16 décembre ; — de M. Brown, professeur de littérature classique au King's college, connu par ses histoires des littératures grecque et romaine ; — de M. A. von Brunn, professeur d'anatomie à l'Université de Rostock, où il est mort le 10 décembre, à quarante-six ans ; — de M. W. R. Cates, auteur d'un *Dictionary of general biography*, dont l'usage est commode, et d'une traduction de d'Aubigné, mort à soixante-quatorze ans, le 9 décembre ; — de M. P. Consentius, professeur de science des machines à l'École technique supérieure de Berlin, mort à cinquante-neuf ans, le 3 décembre ; — de M. Pietro Del Vecchio, homme politique et journaliste italien, mort le 2 janvier, à Turin ; — de M. Octavius Brooks Frothingham, orateur et homme de lettres, à qui l'on doit entre autres publications une vie de Théodore Parker et *Transcendentalism in New England*, mort le 27 novembre, âgé de soixante-treize ans, à Boston ; — de M. Jules Futtaky, directeur de la *Correspondance* de Budapest, mort dans cette ville le 14 décembre, à quarante-cinq ans ; — de M. Gallenga, publiciste italien, mort le 24 décembre ; — de M. August Heise, professeur d'anglais à l'Université de Kiel, mort le 27 novembre, âgé de soixante-dix-sept ans ; — de M. W. Hoerschelmann, professeur de philologie classique à l'Université de Jouriev (Dorpat), mort à quarante-six ans, le 17 novembre ; — de M. A. von Hormann, compositeur de musique, mort le 18 novembre, âgé de trente ans, à Vienne ; — de Mme Jane Lee, mathématicienne, morte le 13 novembre ; — de M. Lumby, collaborateur de l'*Athenaeum*, mort en novembre ; — de M. Giuseppe di Leva, professeur d'histoire, puis recteur de l'Université de Padoue, auteur de nombreux ouvrages historiques, presque tous relatifs au XVIe siècle ; — de M. J. Nekrasov, professeur de langue russe et recteur de l'Université d'Odessa ; — du chanoine Phillott, archéologue, dont les recherches ont porté sur l'histoire du comté de Hereford, mort en décembre ; — de M. L. Rütimeyer, professeur d'anatomie à l'Uni-

versité de Bâle, mort le 27 novembre, âgé de soixante-dix ans; — de M. Georges Augustus Sala, fécond romancier anglais, l'un des collaborateurs de Dickens tant aux *Household Words* qu'à *All the year round*, fondateur du *Temple Bar Magazine*, rédacteur au *Daily Telegraph*, qui occupe un rang honorable parmi les romanciers secondaires de l'époque contemporaine, mort, âgé de soixante-sept ans, le 8 décembre, à Londres; — de M. H. Schott, professeur de droit romain à l'Université de Breslau, mort le 25 novembre, dans cette ville, âgé de cinquante-trois ans; — de M. Henry Seebohm, ornithologue distingué, mort le 26 novembre, à quarante-sept ans; — de M. John Sharpe, hébraïsant, auteur, entre autres ouvrages, de *Notes on Hosea*; — de M. Stepniak, de son vrai nom Serge Mikhailovitch Kravchinsky, célèbre révolutionnaire russe, ancien professeur d'histoire à l'Université de Kiev, rédacteur en chef de *the Free Russia*, auteur d'ouvrages qui presque tous ont été traduits de l'anglais en français et dans les autres langues du continent et notamment de *la Russie souterraine* (1885, in-18); *Le Tsarisme et la Révolution* (1886, in-18), *La Russie sous les Tsars* (1887, in-8), mort le 23 décembre, à Londres; — de lord de Tabley, astronome, numismate et littérateur, mort le 22 novembre; — de M. Teichmann, professeur d'anatomie à l'Université de Cracovie, mort à soixante-douze ans, le 26 novembre, dans cette ville; — de M. Voitov, président du cabinet d'histologie de Moscou, mort en novembre; — de M. Theodor Winkler, publiciste, mort en décembre, âgé de cinquante et un ans, à Mayence.

Institut de France. — Élections. — *Académie des inscriptions*. — Ont été élus membres correspondants étrangers : M. le professeur Ramkrishna Gopal Bhandarkar, de Poona (Indes anglaises); M. Benndorf, de Vienne; M. Kirchhoff, de Berlin.

Académie des sciences morales. — M. Gebhart a été élu en remplacement de M. Martha, décédé, par 20 voix contre 11 à M. Lavollée et 4 à M. Joly.

Académie des sciences. — M. Lannelongue a été élu dans la section de médecine et chirurgie en remplacement de M. Verneuil, décédé, par 36 voix contre 22 à M. Ollier et 1 à M. Lucas-Championnière.

Académie de médecine. — M. Charles Monod a été élu dans la section de pathologie, en remplacement de M. Verneuil, par 63 voix contre 9 à M. Delorme et 2 à M. Pozzi.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 29 novembre, l'Académie a examiné les titres des différents candidats à l'élection dont nous avons donné les résultats dans notre numéro de décembre dernier. — Le 6 décembre, M. Héron de Villefosse a communiqué une inscription trouvée dans les ruines romaines d'Altara (la Moricière), relative à l'insurrection des Maures de 253-260; M. Senart a lu un rapport sur une inscription indienne du 1er siècle de notre ère. — Le 13, M. Maspero, président, a résumé l'œuvre de M. le vicomte de la Villemarqué, décédé; M. Barbier Meynard a communiqué des extraits du rapport de M. Max van Berchem, de Genève, sur l'exploration épigraphique de la Syrie septentrionale faite par lui en 1895; et M. Clermont-Ganneau a fait part des résultats d'une tournée analogue entreprise par M. Fossey dans la région du Djôlan et du Djedour, et étudié deux nouvelles inscriptions palmyriennes de Syrie, reproduites par M. Chédiac; M. Abel Lefranc a ensuite fait part de sa découverte des dernières poésies de Marguerite de Navarre. — Le 20, M. Berger a communiqué un rapport de M. le capitaine Helo sur des fouilles à Collo (Constantine) en 1893 et 1894, et M. Foucart a lu une note de M. Nicole, de Genève, sur soixante papyrus trouvés, en 1893, dans le Fayoum. — La séance du 27 a été consacrée à la formation du bureau pour 1896;

M. Schlumberger devient président et M. Héron de Villefosse vice-président; à l'élection de correspondants étrangers et à la désignation des membres des différentes commissions pour 1896.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — L'Académie a tenu sa séance publique annuelle le samedi 30 novembre. M. Jules Simon a lu une notice sur la vie et les travaux de M. Victor Duruy, et M. Georges Picot a présenté un rapport sur la fondation Carnot. — Le 7 décembre, M. Bonnet-Maury a lu une notice sur la signification morale et politique des Fêtes dans les républiques modernes. — La séance du 14 a été consacrée à la présentation d'ouvrages et à l'élection d'un membre titulaire au fauteuil de feu M. Martha. — Le 21, une discussion s'est engagée au sujet d'un livre de M. Deschamps sur *le Système de contravention dans nos lois sur l'hygiène et la sécurité des travailleurs*, présenté par M. Lyon-Caen.

Concours et prix. — Le conseil de l'Institut des langues orientales de Moscou met au concours, pour 1898, une étude sur *les Arméniens à Byzance jusqu'à l'époque des croisades*, principalement d'après les sources byzantines. Le prix est de 700 roubles. Les manuscrits peuvent être écrits en français, en allemand, en russe ou en arménien. Ils doivent être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1898.

Congrès. — Le troisième congrès international de psychologie se tiendra du 3 au 7 août, à Munich. Le comité d'organisation est présidé par M. Lipps et a pour secrétaire le baron de Schrenck-Notzing. Le congrès est ouvert à tous ceux qui s'intéressent à ces études : pour les conditions, il suffit de s'adresser au secrétariat (2, Max-Josephsstrasse, à Munich).

L'Œuvre de Saint-Jérôme. — Il s'est fondé, il y a quelques années, à Paris, une société qui a pour objet de publier des vocabulaires, grammaires, etc., rédigés par les missionnaires dans les langues de leurs néophytes. L'œuvre, qui s'est placée sous le patronage de saint Jérôme — et étant donné son objet elle ne pouvait mieux choisir, — a déjà publié un catéchisme et un recueil de proverbes dans la langue des Nagos de la côte de Bénin, un dictionnaire français-latin-uvéa (dialecte de l'île Wallis), un catéchisme en wagap (Nouvelle-Calédonie). Bien que fondue depuis deux ans avec la Société philologique, elle a gardé son caractère primitif. Elle a, depuis cette date, donné, entre autres publications, un dictionnaire wagap-français-anglais-allemand. Il est superflu de recommander à nos lecteurs une œuvre qui unit le double caractère scientifique et religieux. Le secrétariat général est à l'Institut catholique, 74, rue de Vaugirard; le secrétaire est notre savant collaborateur M. le comte de Charencey. La cotisation annuelle de dix francs donne droit aux membres titulaires de recevoir par an un volume d'au moins trois cents pages.

L'Institut international de bibliographie. — Nous avons entretenu déjà nos lecteurs du congrès réuni à Bruxelles du 2 au 4 septembre par les soins de l'Institut international de bibliographie. Voici les décisions et les vœux adoptés dans cette assemblée : I. La Conférence considère la classification décimale comme donnant des résultats pleinement satisfaisants au point de vue pratique et international. — II. La Conférence constate les applications considérables déjà faites de la classification de Dewey et recommande son adoption intégrale en vue de faciliter à bref délai une entente entre tous les pays — III. La Conférence émet le vœu de voir les gouvernements former une Union bibliographique universelle en vue de la création d'un Office international de bibliographie. Elle charge son bureau de transmettre ce vœu au gouvernement belge et de le prier respectueu-

sement de prendre à cet effet toutes les initiatives qu'il jugerait utiles. — IV. La Conférence décide la création d'un Institut international de bibliographie. — V. La Conférence, considérant que tout classement systématique suppose l'existence de bibliographies nationales complètes et exactes, signale aux gouvernements l'importance d'une législation uniforme concernant le dépôt légal. — VI. La Conférence émet le vœu que lorsque les gouvernements interviennent officiellement pour soutenir des bibliographies nationales, ils insistent sur l'adoption de la classification décimale. — VII. La Conférence émet le vœu que les publications dues à l'initiative privée et plus particulièrement les catalogues collectifs, édités par des cercles de librairie, adoptent également la classification décimale. — VIII. La Conférence émet le vœu que les propositions adoptées par l'Association française pour l'avancement des sciences, réunie à Bordeaux en août 1895, et relatives aux indications à fournir par les auteurs pour les titres des travaux scientifiques, soient acceptées d'une manière générale. — IX. La Conférence prend acte de la déclaration faite en leur nom personnel et au nom de leurs collaborateurs par MM. La Fontaine et Otlet, concernant l'apport gratuit qu'ils se proposent de faire à l'Office international de bibliographie à créer par les États, du répertoire de 400,000 fiches qu'ils ont collationné. Elle vote des remerciements à MM. La Fontaine et Otlet, pour leur initiative et pour leur don généreux. — X. En attendant la constitution définitive de cet Office, la Conférence invite l'Office, fonctionnant actuellement à Bruxelles, à poursuivre ses travaux sur la base d'une large collaboration scientifique internationale. Elle émet spécialement le vœu de voir traduire immédiatement en allemand, en français et en italien les tables de la classification décimale Dewey. — Le gouvernement belge a accordé son patronage à l'œuvre de l'Institut international de bibliographie et a institué un office de cinq membres chargé d'exécuter les décisions dudit Institut. Nous avons sous les yeux le premier numéro d'une publication périodique intitulée *Institut international de bibliographie. Bulletin* (Bruxelles, 11, rue Ravenstein), qui renferme entre autres choses les statuts de l'Institut. L'Institut se compose de membres honoraires, qui ne paient rien, de membres effectifs (10 fr. par an) et de membres associés (5 fr. par an).

Les Publications archéologiques du baron de Baye. — Le *Polybiblion* a rendu compte, il y a quelques années (t. LVI, p. 166), d'un bel ouvrage de M. le baron de Baye sur l'art germanique à l'époque de l'invasion des barbares. Depuis lors, cet auteur n'a pas cessé de parcourir dans tous les sens et de fouiller ce vaste domaine dont il s'est emparé. Et nous ne disons pas « fouiller » au sens simplement figuré, mais aussi au sens concret. Après avoir commencé, au début de sa carrière, par faire des fouilles dans le sol natal de la Champagne, M. de Baye en fait aujourd'hui dans les régions les plus éloignées où le mène son esprit d'aventure archéologique, comme la Russie du sud ou la Sibérie ; et il suit avec zèle les principaux congrès archéologiques de la Russie comme de l'Europe propre. De nombreux mémoires que nous n'avons pas la place même d'énumérer, dispersés dans nos principales revues archéologiques, montrent l'intérêt synthétique de ses investigations. Le dernier est caractéristique à cet égard : c'est une notice insérée au tome LIV des *Mémoires* de la Société nationale des Antiquaires de France, et intitulée : *Note sur des bijoux barbares en forme de mouche.* Parmi les objets les plus curieux formant le mobilier funéraire de la tombe du roi franc Childéric se trouvaient deux sortes de mouches ou d'abeilles en or avec grenats incrustés, que l'on peut voir aujourd'hui à la Bibliothèque

nationale. Ces objets avaient été, jusqu'à notre temps, à peu près isolés : il était réservé à M. de Baye de retrouver des exemplaires similaires en Hongrie, en Crimée et jusque dans le Caucase. C'est une « démonstration par le fait » de l'immense étendue de cet « art barbare » que les Goths avaient sans doute créé dans la région de la Mer Noire, que les Francs ont apporté en Gaule et dont M. de Baye reconstruit patiemment l'histoire et les migrations. Les nombreuses et souvent très belles illustrations qui accompagnent tous les travaux de M. de Baye constituent en même temps un « enseignement par l'image. » M. de Baye vient de passer l'été et l'automne en Russie et en Sibérie, visitant non seulement les musées, mais aussi les huttes des indigènes, où les instruments et les bijoux, qui ailleurs sont des antiquités, sont restés dans l'usage de la vie présente. Il a fouillé le sol en plusieurs endroits avec l'aide de savants russes ; il a visité des régions que peu de voyageurs ont explorées avec l'œil de l'archéologue : il ne tardera pas, sans doute, à tirer de ces dernières explorations des matériaux nouveaux et intéressants pour l'histoire de l'art des Barbares et l'histoire des courants de civilisation entre l'Europe et l'Asie.

Paris. — Signalons un *Extrait du Catalogue des actes de Charles VII*, par M. G. du Fresne de Beaucourt (Besançon, gr. in-8 de 16 p., tiré à petit nombre). Cet extrait contient l'analyse d'une centaine d'actes du 2 au 31 janvier 1420. Toutes les indications fournies par l'historien de Charles VII sont d'une précision parfaite. Dates, lieux, contenu du document, sources, rien ne laisse à désirer. Ce *Catalogue*, dont nous avons sous les yeux un si remarquable échantillon, permettra de suivre pas à pas Charles VII depuis son avènement jusqu'à sa mort. Combien il faudrait souhaiter qu'un travail aussi soigné, aussi minutieusement exact, fût fait pour chacun de nos rois ! Il y aurait là, pour les futurs historiens de la France, les plus solides de tous les matériaux, les plus inappréciables de tous les guides.

— Notre collaborateur et ami M. Henri Stein est un infatigable chercheur, et un chercheur heureux : voici encore vingt *Nouveaux documents sur les Estienne, imprimeurs parisiens (1517-1665)*, qu'il a recueillis de divers côtés, aux archives nationales, à Soissons, à Genève, et qui complètent la publication de Renouard (Extrait des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. XXVI. Paris, in-8 de 47 p.). Ce sont : 1. un arrêt du parlement de Paris relatif à un procès de Henri Estienne, comme fermier de l'Hôtel-Dieu de Soissons (14 août 1517); 2. le bail de la maison du Clos-Bruneau à Henri Estienne (4 octobre 1518); 3. le contrat de Robert avec Perrette, fille de Josse Bade (9 juillet 1526); 4. une sentence des requêtes relative à Regnault Chaudière, libraire à Paris, et gendre de la veuve de Henri Estienne (8 juillet 1536); 5. des extraits de compte de l'Hôtel-Dieu de Soissons (1547-1548), relatifs à la propriété de Pisselou possédée par Henri Estienne; 6. deux lettres (21 janvier et 8 mars 1559), de Henri Estienne à Ulric Fugger; 7. des appointements d'hoirie dans la succession de Robert Estienne (30 octobre 1555), qui assurent à Henri la propriété de l'imprimerie; 8. des lettres de Charles IX (8 octobre 1561), en faveur de Robert; 9. le testament de Charles (9 mars 1563); 10. un extrait du privilège de Robert pour l'impression de l'édit du 20 décembre 1563; 11. la cession par François et ses sœurs, à Robert, de leurs droits sur la succession de Perrette Bade, leur mère (5 février 1564); 12-13. les actes de procès entre les héritiers de Perrette Bade et Michel Vascosan; 14-16. des actes du parlement relatifs aux privilèges de Robert pour l'impression des ordonnances; 17. le contrat de mariage de Mamert Patisson avec la veuve de Robert (20 janvier 1574); 18. la nomination d'un tuteur pour les enfants mineurs dudit Robert (12 juil-

let 1575); 19. les testaments (6 août 1577 et 16 janvier 1580) de Marguerite Duchemin, veuve de Robert Estienne, de Genève; 20. un accord du 18 janvier 1580, entre Henri Estienne et sa belle mère Marguerite Duchemin. D'autres actes sont signalés et analysés par M. Stein dans les notes de l'excellente introduction, où il met en lumière la valeur de ces documents. Nous notons avec plaisir la promesse, qui se cache dans une note, de donner un supplément au travail sur *l'Atelier typographique de Wolfgang Hopyl*, le beau *per nozze* que nous avons loué en son temps.

— *Les Maîtres musiciens de la Renaissance française* vont se trouver remis en honneur grâce à la publication que M. Henri Expert entreprend à la librairie musicale d'Alphonse Leduc. Cette collection, dont il paraîtra par an deux ou trois fascicules (format gr. in-8 de la Bibliothèque Leduc, au prix de 12 fr. chacun), comprendra non seulement les maîtres illustres: Josquin des Prez, Clément Jannequin, Orlande de Lassus, Brumel, Pierre de Larue, Carpentras, R. et A. Favin, Arcadet, Jean Mouton, Certon, Mailland, Claude Goudimel, Richafort, Monlu, Gascongne, Claudin de Sermisy, Manchicourt, Gombert, Guillaume le Heurteur, Courtoys, Willaert, Jacquet, Claude le Jeune, Costeley, du Caurroy, mais aussi des maîtres plus oubliés, bien qu'ils aient joui à l'époque d'une certaine vogue, et des œuvres anonymes, mais qui n'en sont pas moins intéressantes. C'est Orlande ou Roland de Lassus (dont le centenaire a provoqué en Allemagne une édition complète) qui ouvre la collection avec ses *Meslanges ;* le second fascicule est consacré aux *Psaumes* de Goudimel. M. Expert reproduit intégralement les éditions originales. Il se propose de publier pour chaque ensemble d'œuvres des volumes de commentaires, variantes, etc., qui rendront plus précieuse encore la collection.

— *L'Alsacien-Lorrain*, organe de la revendication nationale et des pays annexés, publie un élégant *Noël alsacien et lorrain* (Paris, Charles Schlaeber, petit in-8 de 108 p.), que nous recommandons à la sympathie de nos lecteurs, de ceux surtout qui comprennent le parler de là-bas, car il y a là beaucoup de pièces en patois, la plupart sans traduction : d'abord au bas de chacune des douze pages du calendrier, dont l'encadrement avec ses reproductions de vues de nos chères provinces et ses types du pays sera certainement fort goûté ; puis, dans le corps de la publication, des dictons populaires, des récits et des poésies, dont une de l'illustre et regretté Aug. Lustig (*Milhüse*). Mais le français n'est pas oublié ; c'est même lui qui domine. Seize gravures illustrent le texte, parmi lesquelles le portrait de Frœreisen, curé de Saint-Nicolas et l'un des signataires de la capitulation de 1681 qui a donné Strasbourg à la France. Pour l'année prochaine, nous recommanderons aux éditeurs du *Noël* de donner une couleur plus locale à leur calendrier, en y faisant plus de place aux saints particulièrement vénérés en Alsace et en Lorraine.

— Le R. P. Bouvier, de la Compagnie de Jésus, a prononcé, le 30 juin dernier, dans la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, un remarquable discours à l'occasion de la consécration annuelle au Sacré Cœur du commerce et de l'industrie. Ce discours a paru, sous le titre *Justice et charité*, à la librairie Lecoffre (in-12 de 24 p.). Le sujet est de ceux qui ne vieillissent pas ; les commerçants et les industriels ne seront pas les seuls à tirer profit des sages et chrétiennes considérations exposées avec tant de talent et de force par l'éminent prédicateur.

— M. Armand Granel nous donne des aperçus philosophiques sur *Joseph de Maistre et les idées modernes* (Paris, Roger et Chernoviz, in-8 de 16 p. Extrait des *Annales de philosophie chrétienne*). Il analyse le caractère intellec-

tuel du grand écrivain et cherche à montrer que sur bien des points c'est un esprit moderne. Ses quelques erreurs, dit-il, viennent de ce qu'il n'a pas saisi cette loi que le progrès élargit le champ de l'action humaine ; mais, à l'aide de cette autre loi, que le progrès ne diminue en rien le champ de l'action divine, il a su dégager de splendides vérités.

Bretagne. — M. Frain de la Gaulayrie publie : *Un Rural de la baronnie de Vitré. Son journal domestique de 1634 à 1671* (Vannes, Lafolye, gr. in-8 de 29 p.). Il analyse et commente le mieux du monde le « papier journalier » de Georges Tirel et il en reproduit quelques extraits qui nous font bien connaître le « rural » — lequel était aussi notaire et maître d'école — ainsi que la famille et les affaires de ce brave homme. La brochure est terminée par un *Index des noms de personnes et de lieux cités par Georges Tirel.* M. Frain de la Gaulayrie nous apprend que le manuscrit lui a été donné par M. A. de la Borderie. Tous les lecteurs diront que ce précieux petit livre de raison ne pouvait être mis en meilleures mains.

Corse. — Chargé d'une mission scientifique en Italie et en Espagne, M. le comte Colonna de Cesari-Rocca vient d'extraire du rapport présenté par lui au ministre de l'instruction publique des renseignements sur quelques *Évêques de la Corse inconnus d'Ughelli et ne figurant pas aux series episcoporum* (Paris, Leroux, in-8 de 8 p.). Ces additions et rectifications se partagent ainsi : Ajaccio, cinq évêques de 1238 à 1489; Aleria, trois évêques de 1239 à 1309; Accia, quatre évêques de 1291 à 1470; Marcaira, deux évêques, 1252 et 1336; Sagona, huit évêques, de 1239 à 1509; Nebbio, deux évêques, 1311 et 1383.

Franche-Comté. — M. l'abbé Barret, curé de Devecey, vient de publier une très suggestive brochure : *Le Dernier Mot sur le combat de Cussey-sur-l'Ognon (Doubs), le 22 octobre 1870, à l'occasion de son 25e anniversaire* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 78 p.). Ce prêtre patriote qui aurait pu, au besoin, dépouiller sa soutane pour revêtir l'uniforme d'officier pendant l'année terrible, a été témoin et acteur dans une scène importante du grand drame de 1870-1871. Longtemps silencieux, il se dédommage aujourd'hui. Nous ne doutons pas un instant de sa parfaite véracité; aussi pensons-nous que le signe de l'honneur brillerait plus justement sur sa poitrine que sur d'autres que nous n'avons pas à désigner, même en admettant que l'action du narrateur eût été moins énergique en ces jours néfastes. Cela dit, il nous paraît que certaines de ses critiques (notamment pages 55 et 56) sont un peu hardies : M. l'abbé Barret fait, en outre, d'une façon assez vive, le procès de diverses individualités militaires, secondaires par leurs grades, quoique assez importantes en raison des circonstances. Maintenant, la parole est donnée aux personnes visées par le terrible curé comtois : s'élèvera-t-elle?

— *Pasteur entrevu dans l'image* a fourni à notre collaborateur M. E.-C. Gaudot l'occasion d'un article aussi piquant que plein d'érudition, publié dans les *Annales franc-comtoises* (tiré à part, Besançon, P. Jacquin, in-8 de 9 p.). Les principaux portraits du savant sont signalés d'une façon précise; quant aux caricatures, l'auteur nous les fait espérer pour une prochaine fournée ; en attendant, on trouvera ici, *in fine*, quelques vers de la cantilène mortuaire écrite par un certain Nemo, musique de Vieillot. Les futurs biographes de Pasteur feront bien de ne pas négliger ce petit travail, qui prouve vraiment de grandes recherches.

— Un poème sur *Xavier Marmier*. Auteur : M. Louis Peyen (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 30 p.). L'auteur esquisse avec autant de talent que d'agrément la vie entière du regretté académicien. On trouve là aussi, enchâssée en des vers très réussis, une bibliographie des œuvres

principales de X. Marmier. Des notes copieuses et intéressantes complètent cet opuscule, que l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon a couronné au concours de poésie pour 1895. Récompense flatteuse assurément, mais très méritée.

— Le même M. Peyen a écrit une pièce en un acte, en vers, représentée à Besançon pour la première fois le 4 mars 1894, au cercle catholique des jeunes gens de cette ville. Elle est intitulée : *L'Évadé* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 40 p.). Insérée dans les *Annales franc-comtoises* (livraisons de septembre-octobre et de novembre-décembre 1894), elle a pour théâtre les hautes montagnes du Doubs. Nous sommes persuadé que cette pièce a dû plaire beaucoup au public pour qui elle a été composée, comme elle nous plaît à nous-même. Exemple à suivre dans tous les cercles catholiques.

— Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de signaler ici, en y mêlant l'éloge et la critique, l'original *Almanach des bonnes gens du pays de Montbéliard.* Des circonstances spéciales ont amené l'éditeur à remplacer cette publication par le *Diairi, almanach montbéliardais pour 1896* (Montbéliard, A. Pétermann, gr. in-8 de 102 p., illustré). D'abord, nous sommes en face de choses du cru, qui ont du caractère. A la vérité, cet almanach ne convient qu'aux personnes sérieuses que le patois intéresse. Ajoutons que les pages dont il se compose sont tachées de temps à autre par des plaisanteries d'un goût plus que douteux, telle, par exemple, celle que nous relevons page 55. On se heurte aussi trop fréquemment à des choses que l'on peut lire ou contempler un peu partout, entre autres des notices et des portraits de M. Félix Faure, du maréchal Canrobert et du général Duchesne. Par contre, l'illustre Pasteur, l'un des plus grands hommes du siècle, brille par son absence. Pourquoi cette lacune énorme, impardonnable pour un almanach franc-comtois?

Guyenne et Gascogne. — *L'Oppidum des Sotiates*, tel est le titre d'une brochure de M. l'abbé A. Breuils (Auch, gr. in-8 de 56 p. Extrait de la *Revue de Gascogne*). Répondant à M. Camoreyt, auteur de *l'Emplacement de l'oppidum des Sotiates* (Auch, 1883), M. Breuils démontre fort bien que l'oppidum gaulois doit être identifié non avec Lectoure, mais avec Sos (Lot-et-Garonne). La discussion de l'habile archéologue est très précise, et nous croyons qu'en dehors du petit cercle des érudits lectourois, tout le monde donnera raison à des conclusions qui ont été déjà celles d'un grand nombre d'éminents critiques dont le dernier en date est Victor Duruy (*Histoire des Romains*, 1881).

Limousin. — *Les Anciennes Confréries de la basilique de Saint-Martial* (Limoges, Ducourtieux; Paris, A. Picard, gr. in-8 de 140 p.) ont été étudiées avec le plus grand soin par M. Louis Guibert. Sa substantielle notice se divise ainsi : I. *Coup d'œil général sur les confréries instituées dans la basilique de Saint-Martial;* II. *Confréries diverses : Saint-Martial de la Fenêtre, Saint-Eutrope, le béguinage de Limoges;* III. *Les Quatre Confréries de Notre-Dame. Statuts de celle de Notre-Dame sur l'autel de Saint-Sauveur;* IV. *Les Treize Chandelles et les fondations du luminaire;* V. *Saint-Martial de la Courtine; le Nécrologe des confrères;* VI. *Décadence et extinction de la confrérie de la Courtine;* VII. *La Confrérie du Sépulcre; Saint-Martial du Sépulcre et les luminaires du Sépulcre. L'Hôtel de ville et le tombeau de Saint-Martial;* VIII. *La Confrérie du Sépulcre : son procès avec l'abbé au sujet de la messe matutinale. L'association s'éteint en 1771;* IX. *La Grande Confrérie de Saint-Martial. Période antérieure à 1356;* X. *Reconstitution de la Grande Confrérie;* XI. *Analyse des statuts de 1356;* XII. *La Grande Confrérie aux XVIe et XVIIe siècles; sa décadence; son relèvement en 1624; ordonnance de l'évêque*

Raymond de la Martonnie. Caractères généraux du nouveau règlement; XIII. *Les Statuts de 1624;* XIV. *La Grande Confrérie et la rénovation religieuse du XVIIe siècle. La Châsse de 1645;* XV. *Réorganisation de 1773; ostensions de 1778;* XVI. *La Grande Confrérie au XIXe siècle. Restauration de 1806; Statuts de 1820. La Confrérie des porteurs.* La plantureuse monographie est complétée par huit pièces justificatives inédites (moins une) et dont la plus ancienne remonte à la fin du XIIe siècle. C'est l'occasion de rappeler que, selon une note de M. Guibert, « l'auteur de l'article *Confrérie* de la *Grande Encyclopédie* Berthelot, en cours de publication, se trompe en émettant l'opinion que l'origine des plus anciennes de ces associations ne remonterait pas au delà du XIIIe siècle. »

— M. P. Clément-Simon ajoute à ses excellents travaux d'histoire et d'histoire littéraire une brochure intitulée : *François de Grenaille, sieur de Chatonnières. Notice biographique et bibliographique suivie de Noël Paschal ou Il, avec Sacre-Burlesque pour l'Honneur et en [illegible] de Monseigneur de Tulle en son Pas de 1651, par le sieur de Chatonnières.* Paris, Champion, gr. in-8 de 60 p., avec portrait. La notice de M. Clément-Simon est savante et [illegible]. Le [illegible] comprend beaucoup de renseignements et d'annotations aux ouvrages de son compatriote, surtout à l'Avertissement du second volume du Sacre [illegible], traduit du *Ie [illegible] [illegible] fortunae* de [illegible] [illegible] de 1[illegible]. [illegible] donne des nombreux ouvrages de Grenaille p. 2[illegible] [illegible] d'après les exemplaires de sa propre collection [illegible] à la bibliothèque nationale. Le *Noël Paschal*, publié pour la première fois d'après le manuscrit [illegible] des Archives de la Guerre, [illegible] [illegible] [illegible] sur [illegible] [illegible] [illegible]

tout récemment encore (1894) au nom de la capitale de la Basse-Normandie, ainsi qu'à cette ville elle-même, une origine germanique, l'habile philologue établit que, de même que *Roto-Magos* s'est transformé tour à tour en *Rotomus*, *Rodomus*, *Roem*, *Roam* ou *Roan* et *Rouen*, *Cato-Magos* (en celtique *Champ de combat*) a donné successivement *Catomus* ou *Cathomus*, *Cadomus*, *Cahom*, *Cahem*, *Caem*, *Caam*, enfin *Caen*.

— Un gros travail, tout bourré d'érudition, et auquel aurait peut-être convenu le titre de : *Le Théâtre en province*, tandis qu'il est modestement intitulé : *Le Théâtre à Caen, 1628-1830* (Paris, A. Picard, in-16 de v-367 p.). Il y a là un aperçu très complet de l'art théâtral, d'abord chez les jésuites, dans le collège du Mont, aux XVIIe et XVIIIe siècles, ou dans le collège des Arts, son rival. Mais ce qui est le plus intéressant, c'est l'histoire des essais dramatiques sous la Révolution et depuis jusqu'en 1830. Comédies, tragédies, chant, chutes d'auteurs du cru sifflés, triomphes d'artistes célèbres, comme Mlle Georges ou Talma, carrière longue d'un directeur de théâtre en province, tout a été soigneusement recueilli, noté, enregistré. On assiste à la poignante représentation en 1809, où Mme de Vaubadon, qui avait livré le comte d'Aché, fut justement jetée à la porte par les cris d'indignation des spectateurs. Ou bien encore le gala donné au duc de Berry en 1814, où il fut acclamé pour la bonté et la générosité qu'il avait eue vis-à-vis de prisonniers enfermés à propos d'une émeute de grains et qu'il avait fait délivrer. Ce sont là d'inoubliables scènes de la vie en province, et il faut savoir très grand gré à celui qui les a retracées avec une telle fidélité qu'elles semblent vivantes à nos yeux. Trois bonnes phototypies, la façade de l'ancien théâtre, la représentation offerte au duc de Berry, le portrait de Mlle Mars, ornent le volume grâce à la collaboration de deux amateurs caennais bien connus, MM. Henri Magron et J. de Pennart.

— *L'Essai historique sur le collège communal de Bayeux*, par J.-E. Pillet (in-8 de 12 p. Extrait du *Bulletin des sciences économiques et sociales du Comité des travaux historiques*, 1895), est une excellente monographie dont on ne peut que louer la perfection du détail. Le collège date de 1550, et son historien le suit pas à pas à travers la Révolution jusqu'à nos jours. Digne fils de V.-E. Pillet, le professeur de rhétorique en 1830, l'auteur a fait preuve à la fois de piété filiale et de science historique.

— Un bon Guide, bien rédigé et accompagné d'un bon plan, est encore plus rare qu'on ne croit. C'est pourtant ce que nous avons rencontré avec plaisir dans le *Guide historique et descriptif de l'étranger dans Bayeux et ses environs* (Bayeux, Ad. Auvray, in-16 de 38 p.). S'il renfermait quelques gravures, l'opuscule serait parfait.

— L'on est redevable à M. A. Moutier d'un précieux travail sur *les Vitraux de Saint-Ouen de Pont-Audemer* (Pont-Audemer, G. Hauchard, in-8 de 53 p.). Ces treize superbes verrières, datant du XVIe siècle, sont décrites avec un grand luxe de détails historiques, archéologiques et artistiques. C'est, comme le dit fort bien l'auteur, « un véritable musée des écoles diverses de ce siècle. » L'art du peintre verrier est en outre saisi et analysé avec une très grande netteté et une force de jugement non moins grande.

— Voici un président qui rend des arrêts et des services.... à l'histoire. M. A. Legrin vient de publier une substantielle brochure sur *les Usages locaux dans la Basse-Normandie et particulièrement dans l'arrondissement d'Avranches* (Avranches, Lebel-Anfray, in-16 de 63 p.). Écrit dans un style net et précis, tenu au courant de la doctrine et de la jurisprudence, ce petit livre offre de bonnes divisions et une table alphabétique très commode.

— Nous avons lu un intéressant compte rendu de la séance générale te-

nue par la *Société historique et archéologique de l'Orne* le 10 octobre 1895, à Flers (Flers, A. Folloppe, in-8 de 10 p.). A signaler un rapport très érudit de M. le comte Gérard de Contades, bien écrit et plein d'esprit, ce qui ne gâte rien ; un travail de M. Jules Appert sur *l'Église Saint-Germain et la sépulture seigneuriale*, bien curieux et bien fouillé; les vers de MM. Wilfrid Challemel et Le Vavasseur, qui ont séduit l'assistance et les lecteurs, etc.

— Habile dessinateur et savant archéologue, auteur d'importantes études artistiques, M. Charles Normand, directeur de l'*Ami des Monuments et des Arts*, publie le fascicule n° 2 de sa charmante collection de *Guides-Souvenirs*, intitulé : *De Dieppe à Arques. Château. Église. Champ de bataille* (Paris, aux bureaux de l'*Ami des Monuments*, in-8 de 65 p.). Le texte et les gravures sont également dignes d'attention. Parmi ces dernières, signalons une carte de Dieppe à Arques sous Louis XIV, une maison détruite à Arques, un plan de la bataille d'Arques, une vue de la bataille (Musée britannique), plusieurs vues du château, etc. N'oublions pas de noter les indications bibliographiques de la page 56, où sont cités les ouvrages spéciaux de Deville, abbé Cochet, de Beaurepaire, Viollet-le-Duc.

Orléanais. — Dans son opuscule intitulé : *Notes sur Souancé et Montdoucet (1080-1793)* (Chartres, imp. de Garnier, in-8 de 46 p.), M. le vicomte de Souancé a voulu faire connaître très succinctement ce qu'étaient ces deux localités, l'une un village situé près de Nogent-le-Rotrou, l'autre un château qui fut la demeure des seigneurs de Souancé. L'auteur commence par rappeler les noms de ces seigneurs depuis 1080 jusqu'en 1793. Il donne ensuite une courte étude sur Souancé, puis sur Montdoucet. Cet ouvrage, quoique peu volumineux, offre un grand nombre de renseignements intéressants pour une partie du département d'Eure-et-Loir, et tous puisés à de bonnes sources.

Provence. — Jusqu'à présent, la plupart des biographes de Mme de Grignan s'étaient montrés sévères à son égard. Elle a eu cependant aussi ses défenseurs. Si l'on s'en rapporte à la brochure de feu Mgr A. Ricard : *Les Défauts de la comtesse de Grignan, mémoire lu à l'Académie de Marseille* (Marseille, imp. de Barthelet, et Paris, A. Picard, in-8 de 51 p.), on verra combien ses détracteurs ont été injustes. L'auteur fait ressortir, d'après une circulaire adressée à l'ordre de la Visitation après la mort de la fille de Mme de Sévigné, toutes les vertus et les qualités de cette femme, et prouve qu'elle fut loin d'être amie des jansénistes. Dix pièces justificatives terminent cette plaquette vraiment intéressante et qui éclaire d'un jour favorable cette physionomie un peu effacée et méconnue.

Roussillon. — M. l'abbé Philippe Torreilles nous donne trois excellentes brochures : *Un Bourgeois de province après la Révolution, 1800-1809.* Extrait de la *Revue des questions historiques* d'avril 1895 (Paris, bureaux de la Revue, gr. in-8 de 23 p.). — *Le Mouvement historique en Roussillon pendant le XIXe siècle.* Mémoire lu au congrès de la Société bibliographique tenu à Montpellier en février 1895 (Montpellier, imp. Gustave Firmin et Montane, gr. in-8 de 23 p.). — *L'Enseignement en Roussillon à la veille et au lendemain de la Révolution française.* Mémoire lu au même congrès (Montpellier, même imprimerie, gr. in-8 de 16 p.). Dans la première brochure, nous trouvons un résumé, avec citations bien choisies, d'un volume publié l'année précédente par M. l'abbé Torreilles : *Mémoires de M. Jaume, avec notes et introduction.* Dans la troisième sont réunies les plus précises indications sur ce qu'étaient en Roussillon, avant et après la Révolution, l'enseignement primaire, l'enseignement secondaire, les écoles spéciales, l'enseignement supérieur. On pourra rapprocher la brochure d'un travail plus développé consa-

cré par le même auteur, avec la collaboration de M. Desplanque, à l'*Enseignement élémentaire en Roussillon du XIIe au XIXe siècle* (Perpignan, in-8).

Alsace. — M. P. Ristelhuber publie une *Histoire de la formation de la bibliothèque municipale créée à Strasbourg en 1872* (Paris, Champion, in-8 de 35 p.). Sa brochure contient une *Introduction*, les *Procès-verbaux de la commission permanente de la bibliothèque municipale* depuis le 29 février 1872 jusqu'au 20 janvier 1873, enfin le *Catalogue des manuscrits déposés dans la même période*. A l'aide de ces documents officiels, l'ancien bibliothécaire de Strasbourg a complété l'étude sur les bibliothèques de Strasbourg et de Nancy insérée dans les *Annales de l'Est* par M. Thiaucourt et tirée à part (1893). Tous ceux qui s'intéressent à l'Alsace sauront gré à M. Ristelhuber d'avoir mis en lumière un ensemble de pièces qui forment la meilleure histoire que l'on pût donner de la bibliothèque reconstituée de Strasbourg.

Allemagne. — Le fascicule de janvier de la *Gesellschaft* (Leipzig, Wilhelm Friedrich, in-8. 20 fr. par an ; 1 fr. 85 le numéro) contient une curieuse étude de M. S.-S. Epstein sur *Paul Bourget considéré comme poète lyrique*. C'est un côté un peu ignoré du talent du célèbre romancier-psychologue qui est mis ici en lumière. Un beau portrait de l'écrivain français et deux stances en fac-similé ornent ce fascicule.

Angleterre. — M. John Murray publiera prochainement le récit du récent voyage de M. J.-W. Gregory au mont Kenya : *The great Rift Valley*. L'ouvrage donnera une description géographique, géologique, ethnographique de cette région peu connue et contiendra des considérations générales sur les migrations à travers l'Afrique anglaise orientale.

— Les membres de la *Bibliographical Society* viennent de recevoir l'*Iconography of don Quixote*, troisième ouvrage édité par les soins de la Société. Cette monographie (in-4 de 200 p.), contenant un portrait de Cervantes dessiné par Alenza, gravé par A. Blanco et trente-trois eaux-fortes, est exclusivement réservée aux membres de la Société.

— M. T. Fisher Unwin a sous presse un nouveau volume de M. J. Jusserand intitulé : *English Essays from a French Pen*. Parmi les chapitres du livre nous relevons : Les Passe-temps défendus d'une recluse au XIIe siècle ; Un Voyage en Angleterre en 1663 ; Nouveau Document sur le séjour de Voltaire en Angleterre.

Autriche. — Le docteur Jacques Chiudina, notaire à Spalato, vient de faire paraître une description géographique, historique, anecdotique et poétique de la région connue sous le nom de *Castelli di Spalato*, étroite bande de littoral au climat privilégié, dans laquelle se pressent, autour de villages pittoresques, les somptueuses résidences de l'aristocratie dalmate. Cette publication est le centième ouvrage du vénérable auteur, âgé de soixante-dix ans ; ses amis et ses élèves ont pris cette occasion pour manifester leur respectueuse admiration pour ce vétéran de toutes les nobles causes.

Belgique. — M. Ernest Matthieu, dans une curieuse brochure de quinze pages in-8 intitulée : *Le Théâtre villageois* (Mons, Dequesne-Masquillier), nous apprend qu'il se donnait au moyen âge, dans les communes rurales du comté de Hainaut, des représentations théâtrales dont des sociétés locales faisaient tous les frais. Les *Chambres de rhétorique* n'étaient donc pas l'apanage des villes, et se rencontraient en Hainaut même dans les campagnes. Le travail de M. Matthieu est publié sous le titre général d'*Histoire du théâtre en Hainaut*, ce qui nous fait croire que l'auteur se propose de donner une suite à la trop courte notice que nous signalons.

— A la suite du compte rendu du Congrès de l'atmosphère tenu à Anvers en 1894 et formant le tome IV des *Mémoires de la Société royale de géogra-*

phie d'Anvers (Anvers, imp. veuve de Backer, in-8), M. Armand Wauwermans a publié une *Contribution à la bibliographie de la locomotion aérienne* (p. 235-270) que consulteront avec fruit toutes les personnes qui s'intéressent à un problème très souvent discuté pendant ces derniers temps et dont la solution n'est pas encore atteinte.

Bosnie-Herzégovine. — M. Henri Moser a fait distribuer aux membres du sixième congrès international de géographie une élégante plaquette, intitulée : *La Bosnie-Herzégovine au seuil du XXe siècle* (Londres, Eustace Curzon, in-8 de 12 p.). L'auteur passe rapidement en revue ce qui, dans les différents « chapitres de la science géographique et des sciences contingentes » a été exécuté depuis 1878 dans ces deux contrées. Progrès de la géographie propre, de la préhistoire, de la météorologie, changements opérés dans la vie économique, sont soigneusement notés et résumés avec une brièveté qui n'exclut ni la précision ni l'intérêt. M. Moser rend justice en terminant aux efforts de M. de Kallay, auquel les provinces de Bosnie et d'Herzégovine doivent une prospérité qui, depuis quatorze ans, n'a pas un seul instant cessé de croître.

— Ce que M. Moser a condensé dans le travail dont nous venons de parler, il l'a en partie répandu çà et là dans sa brochure intitulée : *An Oriental Holiday. Bosnia and Herzegovina.* Cet élégant petit volume (Londres, 14, Cockspug Street, 76 p. in-8 oblong), très joliment illustré par Georges Scott et accompagné de deux croquis, est un guide à l'usage des touristes qui a été distribué aux membres du sixième congrès international de géographie pour leur donner l'envie d'aller visiter les pays orientaux, maintenant très accessibles, à l'étude desquels M. Henri Moser semble s'être voué. La prose pittoresque de l'auteur et l'habile crayon du dessinateur y parviendront-ils ? Nous le croyons sans peine.

Espagne. — M. l'abbé David Gonzalès Carvajal, docteur en théologie et professeur de patrologie à Oviedo, a commencé la publication du cours qu'il professe sous le titre de : *Institutiones Patrologiae* (Oviedo, Garcia Suarez, in-8 de xx-551 p.). — Le premier volume, seul paru, est relatif aux Pères et écrivains ecclésiastiques des quatre premiers siècles.

— M. l'abbé Stanislas Jayme de Labayra y Goicoechoa, après de fructueuses recherches à travers les archives de la Biscaye, a entrepris d'écrire une *Historia general del señorio de Biscaya*, et en a mis au jour le premier volume à Bilbao. Il y relève maintes erreurs qui ont joui trop longtemps d'un crédit plus ou moins étendu.

— D. Joaquin Casañ y Alegre, archiviste de Valence, a commencé la publication d'une *Colección de documentos inéditos del Archivo general del Raino de Valencia*, qui ne peut manquer d'être d'un immense intérêt pour l'histoire particulière de la province actuelle de Valence comme pour celle de toute l'Espagne.

Italie. — Le prince de Naples, qui a déjà publié, dans des journaux et revues d'outre-monts — sous des pseudonymes, bien entendu — des poésies et des essais divers, est occupé à la composition d'un roman qui verra prochainement le jour, paraît-il.

— L'année 1895, qui a vu célébrer à Rome avec l'éclat et l'unanimité que l'on se rappelle, le troisième centenaire de la mort du Tasse, laisse à la bibliographie un grand nombre de publications de tout genre, documents, discours, études, etc. Quelques-unes méritent de rester éphémères, quelques autres sont au contraire de bons travaux destinés à rester. Parmi ces derniers, on doit citer en première ligne la biographie, qu'on peut dire définitive, du poète de la *Jérusalem*, par M. Angelo Solerti : *Vita di Torquato*

Tasso (Turin, Loescher, 3 vol. in-8), avec tout un volume de lettres inédites, des fac-similés et des gravures; l'édition critique de la *Gerusalemme liberata*, d'après les autographes et les textes anciens, publiée également par M. Solerti, le principal « tassiste » actuel d'Italie (Florence, Barbèra, 3 vol. in-12); *I genitori di Torquato Tasso*, par le comte Pasolini, avec nombreuses pièces inédites, portraits et fac-similés (Rome, Loescher, in-8); *Il trattato dell' Amore humano di Flaminio Nobili con le postille autografe di Torquato Tasso*, autre publication de M. Pasolini, précédée d'une importante préface (Rome, Loescher, in-8). Signalons aussi l'album populaire illustré, publié à Rome, le jour de la fête du centenaire, par l'*Unione cooperativa editrice*, et qui s'ouvre par une belle lettre latine de S. S. Léon XIII, suivie de mémoires de divers écrivains d'Italie. Ajoutons que nous venons d'apprendre l'intention du gouvernement italien d'établir, au couvent de Sant'-Onofrio, où est mort le grand poète catholique, une bibliothèque entièrement consacrée aux œuvres et à la bibliographie du Tasse.

— Nous avons reçu un *Per nozze Fraccaroli-Rezzonico della Torre*, publié par M. Biadego à Vérone, et donnant une biographie documentée de l'helléniste véronais du XVIe siècle, Bernardino Donato.

— M. Vittorio Cian a publié un ouvrage considérable sur les relations littéraires et morales entre l'Italie et l'Espagne au XVIIIe siècle, sujet presque entièrement neuf, et où les découvertes ont été nombreuses, particulièrement à propos du voyage en Espagne et des relations conservées dans ce pays par Giovambattista Conti, dans la seconde moitié du siècle. L'ouvrage est intitulé : *Italia e Spagna nel secolo XVIII* (Turin, S. Lattes, gr. in-8 de 360 p.). L'auteur a particulièrement analysé les travaux de Conti destinés à faire connaître à ses compatriotes la littérature espagnole.

— Annonçons la continuation de la publication d'un important ouvrage de bibliographie internationale dont nous avons déjà eu l'occasion de nous occuper ici : *Biblioteca della camera dei deputati. Catalogo metodico degli scritti contenuti nelle pubblicazioni periodiche italiane e straniere. Parte prima. Scritti biografici e critici. Terzo supplemento* (Rome, imp. de la Chambre des députés, gr. in-8 de XXIX-338 p.). Le volume renferme plus de dix mille indications relatives aux publications comprises entre l'année 1888 et l'année 1894. Pour montrer par un seul exemple combien les renseignements sont abondants, nous dirons que les notices indiquées sur l'académicien Pierre Loti sont au nombre de dix (nos 5654 à 5663), dont cinq françaises, cinq étrangères.

Roumanie. — M. Émile Picot publie une importante étude bibliographique sous ce titre : *Coup d'œil sur l'histoire de la typographie dans les pays roumains au XVIe siècle* (Paris, Imp. nationale, in-4 de 43 p. Extrait du *Centenaire de l'École des langues orientales vivantes*). La magnifique brochure, ornée de nombreuses planches, avec fac-similés de frontispices, fleurons, feuillets, etc., sera d'autant mieux accueillie de tous ceux qui s'intéressent au sujet que l'histoire de la typographie dans les pays roumains n'a jamais été écrite et que le chapitre que nous en donne ici un des plus exacts et des plus savants bibliographes de notre époque ne laisse vraiment rien à désirer.

Suisse. — M. le professeur Eugène Ritter a fait imprimer le *Discours* qu'il a prononcé à la séance annuelle du 25 avril dernier (Genève, in-8 de 26 p.) et qu'il consacre au procès de Jacques Gruet, le plus ancien des libres penseurs dont on se souvienne à Genève. M. Henri Fazy avait publié, il y a dix ans, les pièces de ce procès (t. XVI des *Mémoires* de l'Institut genevois). M. Ritter a retrouvé et reproduit deux documents que son confrère n'avait pas connus, une invective à l'adresse de Calvin, en français, et une espèce

de profession de foi philosophique en latin. La plaquette contient diverses autres choses curieuses, notamment la rectification de l'erreur de MM. Galiffe père et Henri Fazy, qui ont refusé de voir dans Gruet l'auteur du placard menaçant pour le clergé qu'il apposa dans la cathédrale de Saint-Pierre, le lundi 27 juin 1547, audace qu'il paya de sa tête, et la rectification de l'erreur de M. Gaberel (*Histoire de l'Église de Genève*, t. I, p. 388), qui, par une imprudente identification, fait de Gruet un ancien chanoine, en quoi il a été suivi par M. Jules Bonnet (*Lettres françaises de Calvin*) et par M. Ernest Renan (*Études d'histoire religieuse*).

Turquie. — Les *Documents sur l'imprimerie à Constantinople au XVIIIe siècle*, publiés par M. Henri Omont (Paris, Bouillon, gr. in-8 de 29 p.), sont extraits de la *Revue des bibliothèques* (livr. de juillet-septembre 1895). Ces documents, quoique d'origine et de nature différentes, se rapportent tous à la même période de l'histoire de l'imprimerie à Constantinople. Les uns sont des avis officiels, transmis par l'ambassadeur de France à la Porte, et relatifs à l'établissement et aux débuts, en 1728, de la première imprimerie turque à Constantinople, fondée en 1726. Les autres forment une sorte de dossier, réuni par Anisson-Duperron, le dernier directeur de l'imprimerie royale au XVIIIe siècle, sur l'histoire de l'imprimerie à Constantinople. Le savant éditeur de ces documents a eu soin de les entourer de tous les éclaircissements désirables puisés dans les recueils manuscrits ou imprimés de l'époque.

Publications nouvelles. — *Études théologiques sur les constitutions du concile du Vatican*, par J.-M.-A. Vacant (in-8, Delhomme et Briguet). — *Le Petit Catéchisme liturgique*, par l'abbé H. Dutilliet (petit in-16, Bricon). — *La Sainte Messe*, par l'abbé R. Décrouille (in-18, Haton). — *Sermons inédits* de Mgr Freppel (œuvre posthume) (2 vol. in-8, Roger et Chernoviz). — *Le Guide du catéchiste et du prédicateur dans une retraite de première communion*, par l'abbé A. Debroise (in-18, Haton). — *Jésus enfant*, par l'abbé M. Caron (in-32, Haton). — *Histoire de l'enfant Jésus*, par l'abbé H. Bolo (in-18, Haton). — *De Bethléem au Tabernacle, ou Comment Jésus nous aime*, par l'auteur des « Avis spirituels » (in-32, Téqui). — *Le Don de la Pentecôte, méditations sur le Saint-Esprit*, par le R. P. Meschler (2 vol. in-18, Lethielleux). — *La Fille de sainte Thérèse à l'école de sa mère*, par la Mère Thérèse de Saint-Joseph (in-18, Retaux). — *Correspondance du cardinal Pie, évêque de Poitiers, et de Mgr Cousseau, évêque d'Angoulême, 1849-1873* (gr. in-8, Oudin). — *L'Irréligion contemporaine et la défense catholique*, par J. Fontaine (in-8, Delhomme et Briguet). — *Mythes, cultes et religion*, par A. Lang (in-8, Alcan). — *Le Prêtre, les jésuites*, par J. Michelet (gr. in-8, Flammarion). — *Les Évangiles*, par le comte L. Tolstoï, trad. de T. de Wyzewa et G. Art (in-18, Perrin). — *De l'Évêque et de l'administration diocésaine* (in-8 autogr., Séminaire de Besançon). — *Katechismus des katholischen Eherechts*, von J. Weber (petit in-18, Augsburg, Schmid). — *Précis de droit international public, ou droit des gens*, par R. Piédelièvre. II (in-8, Pichon). — *Du Passif des successions*, par R. de la Grasserie (in-8, Giard et Brière). — *De l'Occupation temporaire en vue de l'exécution des travaux publics*, par G. Bourcart (in-8, Pedone). — *Code de la chasse et de la louveterie*, par P. Leblond (2 vol. in-18, Pedone). — *Traité de droit commercial*, par C. Lyon-Caen et L. Renault. T. VI (in-8, Pichon). — *Code civil péruvien*, par R. de la Grasserie (in-8, Giard et Brière). — *Paradoxes psychologiques*, par M. Nordau (in-18, Alcan). — *Le Psittacisme et la pensée symbolique, psychologie du nominalisme*, par L. Dugas (in-18, Alcan). — *La Musique et la psychophysiologie*, par M. Jaëll (in-18, Alcan). — *Sur l'origine du monde*, par H. Faye (in-8, Gauthier-Villars). — *Histoire de la*

philosophie atomistique, par L. Mabilleau (gr. in-8, Alcan). — *Éducation et instruction*, par F. Brunetière (petit in-18, Firmin-Didot). — *L'Idée de l'État, essai critique sur l'histoire des théories sociales et politiques en France depuis la Révolution*, par H. Michel (gr. in-8, Hachette). — *La Cité chrétienne*, par C.-C. Charaux (2 vol. in-18, Firmin-Didot). — *Les Classes ouvrières en Europe, études sur leur situation matérielle et morale*. T. III, Angleterre, par R. Lavollée (in-8, Guillaumin). — *La Lutte contre le socialisme révolutionnaire*, par G. Picot (petit in-16, A. Colin). — *Autour de la conférence interparlementaire*, par G. Moch (petit in-16, A. Colin). — *Les Sciences sociales en Allemagne, les méthodes actuelles*, par C. Bouglé (in-18, Alcan). — *L'Homme et les bêtes*, par O. Comettant (in-8, Garnier). — *Die Elemente des Hypnotismus*, von R.-H. Vincent (petit in-8, Jena, Costenoble). — *Physiologie, hygiène et thérapeutique de la voix, parlée ou chantée, hygiène et maladie du chanteur et de l'orateur*, par le docteur Garnault (in-18, cart. toile, Maloine, Flammarion). — *Der Tod durch Elektricität*, von J. Kratter (gr. in-8, Leipzig, Teubner). — *Charles Lyell and modern Geology*, by T.-G. Bonney (in-18 cart. toile, London, Cassell). — *Exercices méthodiques du calcul intégral*, par E. Brahy (in-8, Gauthier-Villars). — *Essai sur la philosophie des sciences*, par C. de Freycinet (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *An Introduction to the Algebra of quantics*, by E. Bailley Elliot (in-8 cart. toile, Oxford, Clarendon Press). — *Théorie générale des systèmes d'équations différentielles linéaires et homogènes*, par L. Sauvage (in-4, Gauthier-Villars). — *Traité élémentaire de physique*, par E. Branly (gr in-8, Poussielgue). — *Dictionnaire militaire, encyclopédie des sciences militaires*, rédigée par un Comité d'officiers de toutes armes (livr. 1 à 4. *A-Chapelet*, Berger-Levrault). — *Bouches à feu*, par le lieutenant-colonel Hennebert (in-18, Gauthier-Villars). — *Traité élémentaire d'histoire de l'art, à l'usage des élèves des lycées et collèges*, par Ch. Royer (in-8, Langres, Rallet-Bideaud). — *La Grande Industrie, son rôle économique et social*, par Schulze-Gävernitz (in-8, Guillaumin). — *La Femme devant la science contemporaine*, par J. Lourbet (in-18, Alcan). — *Le Chemin de la croix*, par L. de Larmandie (in-18, Chamuel). — *Le Crépuscule du siècle*, par A. Mellerio (in-18, Lemerre). — *Germaine de Puiselaye*, par P. Dupin-Durbec (in-18, Gauthier). — *Journal d'un anarchiste*, par A. Leger (in-18, Savine). — *Les Kamtchatka, mœurs contemporaines*, par L.-A. Daudet (in-18, Charpentier). — *Le Roman d'un égoïste*, par Champol (in-18, H. Gautier). — *Le Roman de Jehanne*, par la comtesse Sérurier (in-18, Téqui). — *Sorcière*, par J. Kaiser (in-18, Perrin). — *L'Affaire Padelewski*, par P. Froment (in-18, H. Gautier). — *Italienische Erzählungen*, von I. Kurz (petit in-8, Stuttgart, Göschen). — *Phonétique historique et comparée du sanscrit et du zend*, par P. Regnaud (in-8, Masson). — *Chinook Texts*, by F. Boas (gr. in-8, Washington, government printing Office). — *Chants et chansons populaires des provinces de l'ouest, Poitou, Saintonge, Aunis et Angoumois*, par J. Bujeaud (2 vol. gr. in-8, Niort-Clouzot). — *Les Enfances Vivien, chanson de geste*, publiée par C. Wahlund et H. von Feilitzen (gr. in-4, Bouillon). — *Li Proverbe au Vilain*, von A. Tobler (in-8, Leipzig, Hirzel). — *Poèmes et poésies*, par F. Vielé-Griffin (in-18, Société du « Mercure de France »). — *Les Rurales*, poésies, par A. Thévenot (Arcis-sur-Aube, Frémont; Troyes, Lacroix). — *Une Agonie*, par A. Langrand (in-18, Vannier). — *Le Jeu de Robin et Marion, par Adam Le Bossu*, publié par E. Langlois (in-18, Fontemoing). — *Messire Du Guesclin*, drame en vers en 3 actes avec prologue et épilogue, par P. Déroulède (petit in-18, Calmann-Lévy). — *Les Grands Écrivains français. La Fontaine*, par H. Lafenestre (in-18, Hachette). — *Essais critiques*, de John Morley, trad. par G. Art (in-18, Colin et Cie). — *Heinrich Heine als Dichter*

und Mensch, von M. Nietzki (Berlin, Mitscher und Röstell). — *Pages choisies des grands écrivains. Gustave Flaubert*, par G. Lanson (in-18, Colin). — *Compendio de geografia*, dispuesto por el P. C. Lasalde (in-8 cart., Friburgo de Brisgovia, Herder). — *La Galilée*, par P. Loti (in-18, Calmann-Lévy). — *Reise nach Innerarabien, Kurdistan und Armenien.* 1892, von baron E. Nolde (in-8, Braunschweig, Vieweg). — *Quattro anni fra i Birmanie e le tribù limitrofe*, viaggio di L. Fea (gr. in-8, Milano, Hoepli). — *Peru*, von E.-W. Middendorf. Band III. *Das Hochland von Peru* (gr. in-8, Berlin, Oppenheim). — *Die Staatsverfassung der Juden*, von E. Schall. I. Theil (in-18, Leipzig, Deichert). — *Les Cités romaines de la Tunisie. Essai sur l'histoire de la colonisation romaine dans l'Afrique du Nord*, par J. Toutain (in-8, Fontemoing). — *Das Kriegswesen der Alten mit besonderer Berücksichtigung der Strategie*, von Dr H. Liers (gr. in-8, Breslau, Koebner). — *La Civilisation chrétienne*, par Brin et Laveille (2 vol. gr. in-8, Bloud et Barral). — *Geschichte des kirchlichen Benefizialwesens von seinen Unfängen bis auf die Zeit Alexanders III*, von Dr U. Stutz (in-8, Berlin, Müller). — *Saint Joseph*, par le R. P. P.-V. Mercier (in-18, Lethielleux). — *S. S. Pie IX, sa vie, ses écrits, sa doctrine*, par l'abbé M. Pagès (in-8, Delhomme et Briguet). — *Apuntes de historia política y de los tratados (1490 à 1815)*, por P. Soler y Guardiola (in-8 carré, Madrid, V. Suarez). — *Storia dei trattati nel secolo XIX*, di S. Gemma (petit in-16 cart., Roma, Barbèra). —*Le Recrutement des administrateurs coloniaux*, par E. Boutmy (in-18, Colin). — *Les Anniversaires de 1870*, par H. Galli (in-8, Garnier). — *L'Épopée de Waterloo*, par G. Barral (in-18, Flammarion). — *Souvenirs d'un officier du premier Empire (1795-1832)*, par J.-N.-A. Noël (gr. in-8, Berger-Levrault). — *Lettres de la duchesse de Broglie, 1814-1838* (in-18, Calmann-Lévy). — *Souvenirs du baron de Barante, 1782-1866.* T. IV et V (2 vol. in-18, Calmann-Lévy). — *Lettres d'un zouave. De Constantine à Sébastopol* (in-18, Berger-Levrault). — *Campagne de Crimée. Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille* (in-8 cart., Flammarion). — *Histoire générale de la guerre franco-allemande, 1870-1871.* T. VI. *Les Armées de province*, par le commandant Rousset (in-8, Libr. illustrée).—*L'Armée et la flotte en 1895*, par Ardouin-Dumazet (in-18, Berger-Levrault). — *Les Français à Madagascar*, par le commandant Grandin (2 vol. in-18, Haton). — *A la cour de Madagascar, magie et diplomatie*, par M. Cazeneuve (in-18, Delagrave). — *La Toilette à la cour de Napoléon*, par H. Bouchot (in-8, Libr. illustrée). —*La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres*, par l'abbé P. Feret (gr. in-8, Picard).— *Histoire de l'ancienne Université de Provence, ou Histoire de la fameuse Université d'Aix, 1re période. 1409-1679*, par F. Belin (in-18, A. Picard). — *Recueil de mémoires et documents sur le Forez.* T. XI, publiés par la Société de la Diana (in-8, Montbrison, imp. E. Brassart). — *Autour de la Grèce*, par J. Psichari (in-18, Calmann-Lévy). — *Le Istorie fiorentine*, di N. Machiavelli (in-18, Firenze, Barbèra). — *Introduction à l'histoire de l'Asie. Turcs et Mongols, des origines à 1405*, par L. Cahun (in-8, Colin). — *Le Livre des Reines*, par E. Tissot (in-18, Perrin). — *La Générale Bonaparte*, par J. Turquan (in-18, Libr. illustrée). — *Bibliographie des travaux scientifiques (sciences mathématiques, physiques et naturelles)* publiés par les sociétés savantes de France, dressée sous les auspices du ministère de l'instruction publique, par J. Deniker. T. Ier, 1re livr. (gr. in-4, Imp. nationale).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMP. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *Historisch-kritische Lehrgebäude der hebräischen Sprache mit comparativer Berücksichtigung der Semitischen überhaupt*, ausgearbeitet von Pr. Fr.-E. König. Zweite Hälfte. *Abschluss der speciellen Formenlehre und die generelle Formenlehre.* Leipzig, Hinrichs, 1895, in-8 de v-602 p., 20 fr. — 2. *Grammaire hébraïque élémentaire*, par Mgr Alphonse Chabot. 4e édit. Paris, Lecoffre, 1895, in-8 de viii-170 p., 2 fr. — 3. *Petit Atlas géographique de la Bible d'après les documents anciens et les meilleures sources françaises, anglaises et allemandes contemporaines*, par L.-C. Fillion et H. Nicole. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1895, in-fol. de 48 p. et 8 pl., 4 fr. — 4. *Vergleichende Erdkunde und alttestamentlich-geographische Weltgeschichte.* Mit zehn Karten, von H. Haug. Gotha, H. Haug, 1894, 2 vol. in-fol. de xi-68 et 10 pl. — 5. *Questions d'Écriture sainte*, par le P. J. Brucker. Paris, Retaux, 1895, in-8 de x-329 p., 5 fr. — 6. *Les Études bibliques. L'Encyclique et les catholiques anglais et américains.* Paris, Grasilier, 1894, in-8 de 71 p., 1 fr. 50. — 7. *Les Études bibliques. Réponse à « l'Encyclique et les catholiques anglais et américains, »* par Ch. Robert. Paris, Berche et Tralin, 1891, in-8 de 63 p., 1 fr. 50. — 8. *La Question biblique et l'Encyclique Providentissimus Deus*, par S.-M. Brandi, trad. de l'italien par l'abbé Ph. Mazoyer. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 245 p., 2 fr. 50. — 9. *Studien zur Textkritik der Vulgata*, von E. von Dobschütz. Leipzig, Hinrichs, 1894, in-8 de xi-139 p., 7 fr. 50. — 10. *Questions chronologiques concernant la première carte historique. Chronologie des Israélites. Chronologie des Égyptiens. L'Exode*, par le docteur Em. Laroche. Paris, Leroux, 1892, in-4 de 176 p., 6 fr. — 11. *Concordance parfaite de la chronologie biblique et de la chronologie égyptienne*, par l'abbé Dessailly. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 63 p., 0 fr. 75. — 12. *L'Antiquité de la race humaine d'après les sciences contemporaines*, par l'abbé Dessailly. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 71 p., 0 fr. 75. — 13. *Accord de la Bible et de la science dans les données fournies par la cosmographie et la physique du globe. Résumé scientifique*, par l'abbé Gombault. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 128 p., 1 fr. 50. — 14. *El Genesis. Texto hebreo con transcripcion y version latina*, por el P. P. Gómez. Madrid, San Francisco de Sales, 1894, in-4 de 548 p., 5 fr. — 15. *Commentarius in Genesim*, auctore Fr. de Hummelauer. Paris, Lethielleux, 1895, in-8 de 612 p., 12 fr. — 16. *Le Déluge devant la critique historique*, par R. de Girard. 1re partie. *L'École historique.* Fribourg, Librairie de l'Université, 1893, in-8 de xiii-374 p. — 17. *Le Jour du Seigneur, étude de dogmatique chrétienne et d'histoire*, par L. Thomas. Lausanne, Bridel ; Paris, Fischbacher, 1893, 2 vol. in-8 de viii-329 et 220-53 p., 8 fr. — 18. *L'Ancien Testament dans ses rapports avec le Nouveau et la critique moderne. De l'Éden à Moïse*, par S. Ém. le cardinal Meignan. Paris, Lecoffre, 1895, in-8 de xlviii-535 p., 7 fr. 50. — 19. *Ueber den Ursprung der im Codex Alexandrinus und Vaticanus des dritten Königsbuches der Alexandrinischen Uebersetzung überlieferten Textgestalt*, von Dr S. Silberstein. Giessen, Ricker, 1893, 2 vol. in-8 de 75 et 32 p. — 20. *Deuterographs, Duplicated passages in the Old Testament, their bearing on the text and compilation of the hebrew Scriptures, arranged and annotated* by R. B. Girdlestone. Oxford, Clarendon Press, 1894, in-8 de xxxi-172 p. — 21. *Les Omrides, préface historique à l'Athalie de Racine*, par l'abbé F. Martin. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1894, in-12 de 374 p., 3 fr. — 22. *Das Buch Daniel und die neuere Geschichtsforschung*, von D. A. Kamphausen. Leipzig, Hinrichs, 1893, in-8 de 46 p., 1 fr. 75. — 23. *Die wichtigsten Sätze der neueren alttestamentlichen Kritik vom*

Standpunkte der Propheten Amos und Hosea aus betrachtet, von H. Billeb. Halle, Anton, 1893, in-8 de vii-136 p. — 24. *Les Derniers Prophètes d'Israël*, par Son Ém. le cardinal Meignan. Paris, Lecoffre, 1894, in-8 de 579 p., 7 fr. 50. — 25. *Restauration du peuple d'Israël après la captivité de Babylone*, par l'abbé E. Brunet. Lyon, Vitte, 1894, in-8 de 330 p., 5 fr. — 26. *La Magie et la divination chez les Chaldéo-Assyriens*, par A. Laurent. Paris, librairie de l'Art indépendant, 1894, in-12 de 89 p. — 27. *Die Echtheit und Glaubwürdigkeit der Schriften des Neuen Testamentes, Populärer Nachweis*, von A. Egger, Bischof von St. Gallen. Einsiedeln, Benziger, 1893, in-12 de 24 p., 0 fr. 55. — 28. *Die Glaubwürdigkeit unserer Evangelien*, von H. Boese. Fribourg, Herder, 1895, in-8 de 140 p., 2 fr. 25. — 29. *Das neutestamentliche Schriftcanon und Clemens von Alexandrien*, von Dr J. Dausch. Fribourg, Herder, 1894, in-8 de 58 p., 1 fr. 25. — 30. *La Version syriaque des Évangiles trouvée au Sinaï*, par le P. A. Durand. Paris, Retaux, 1895, in-8 de 45 p. — 31. *Notice des manuscrits coptes de la Bibliothèque nationale renfermant des textes bilingues du Nouveau Testament*, par E. Amélineau. Paris, Klincksieck, 1895, in-4 de 67 p., 4 fr. 70. — 32. *Vita Jesu Christi Domini nostri e textibus quatuor Evangeliorum distinctis*, auctore L. Méchineau, S. J. Paris, Lethielleux, 1896, in-8 de 66-207-110 p., 6 fr. — 33. *Les Quatre Évangiles, traduction de Lemaistre de Sacy*, revue par l'abbé S. Verret. Paris, Poussielgue, 1893, in-12 de xvi-496 p., 3 fr. 75. — 34. *Commentarius in Evangelium secundum Marcum*, auctore J. Knabenbauer, S. J. Paris, Lethielleux, 1894, in-8 de 454 p., 8 fr. 75. — 35. *La Vie inconnue de Jésus-Christ*, par N. Notovitch. Paris, P. Ollendorf, 1894, in-12 de ix-305 p., cartes et illustrations, 3 fr. 50. — 36. *La Conversion de Marie-Magdeleine, esquisse orientale*, par S. Lyatt. Paris, Pedone, 1895, in-8 de 61 p., 2 fr. — 37. *Les Amitiés de Jésus, simple étude*, par le P. M.-J. Ollivier. Paris, Lethielleux, Roger et Chernoviz, s. d., in-8 de xxxi-433 p., 9 fr. — 38. *Die Apostelgeschichte übersetzt und erklärt*, von Dr J. Felten. Fribourg, Herder, 1892, in-8 de viii-486 p. — 39. *La Sainte Église au siècle des Apôtres*, par H. Lesêtre, du clergé de Paris. Paris, Lethielleux, 1896, in-8 de xii-670 p., 7 fr. 50. — 40. *L'Apocalypse de saint Jean, ordonnances et interprétations des visions allégoriques et prophétiques de ce livre*, par le P. M.-A. Gallois. Paris, Lethielleux, 1895, in-8 de viii-104 p., 1 fr. 50. — 41. *La Révélation de saint Jean, son plan organique, impliquant, d'accord avec l'Ancien Testament et les prophéties, le prochain règne de l'Église*, par A. Chauffard. Paris, Thorin, 1894, in-12 de vii-458 p., 2 fr. 50. — 42. *Der apokryphe dritte Korinthierbrief*, von Dr P. Vetter. Vienne, Imprimerie des Méchitaristes, 1894, in-4 de 100 p. — 43. *Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme*, réunis, traduits et annotés par Théod. Reinach. Paris, Leroux, 1895, in-8 de xxii-376 p., 10 fr. — 44. *Science des religions, du passé et de l'avenir du judaïsme et du christianisme*, par F. Réthoré. Paris, Pedone, 1894, in-8 de 363 p., 7 fr. 50.—45. *Histoire universelle. Le Christianisme (De 67 av. J.-C. à 117 ap. J.-C.)*, par Marius Fontane. Paris, Lemerre, 1894, in-8 de 551 p., 7 fr. 50.— 46. *Les Persécuteurs et les martyrs aux premiers siècles de notre ère*, par Edm. Le Blant. Paris, Leroux, 1893, in-8 de iv-373 p., 7 fr. 50. — 47. *Les Contresens bibliques des prédicateurs*, par le P. Bainvel, S. J. Paris, Lethielleux, 1895, in-12 de iv-162 p., 2 fr. — 48. *Die altchristliche Literatur und ihre Erforschung seit 1880. Allgemeine Uebersicht und erster Literaturbericht (1880-1884)*, von Dr A. Ehrhard (dans les *Strassburger theologische Studien*). Fribourg, Herder, 1894, in-8 de 239 p., 4 fr. 25.

1. — C'est en 1881 que M. Frédéric-Édouard König a publié le premier volume (erste Hälfte) de son *Historisch-kritische Lehrgebäude der hebräischen Sprache;* c'est en 1895 qu'il publie la première partie de « la seconde moitié » de son œuvre. C'est donc un travail longuement élaboré et mûri que nous donne l'auteur. Le présent volume, qui ne compte pas moins de six cents pages, continue l'étude des formes commencée dans le tome précédent. Il traite de la forme des substantifs et des adjectifs hébreux, des noms de nombre, des adverbes, prépositions, conjonctions et interjections. Il s'occupe ensuite de la

formation des noms, de la désignation de la personne, du genre et du nombre dans le verbe, des suffixes soit dans le verbe, soit dans le nom, des variations des consonnes et des voyelles, et des accents. M. König s'est proposé d'épuiser sa matière, et l'on peut dire qu'il l'a fait dans la mesure du possible. On est effrayé de la somme énorme de patience et de travail qu'il a fallu dépenser pour étudier ainsi en détail tous les mots de la Bible hébraïque, de quelque nature qu'ils soient. L'auteur a réuni à la fin du volume, par ordre alphabétique, la liste des mots qu'il a étudiés. Cette table n'a pas moins de cinquante-cinq pages (543-598) à trois colonnes, chacune de quarante-trois lignes, chaque mot n'occupant qu'une ligne (sauf de rares exceptions), mais chaque ligne contenant souvent plusieurs renvois. C'est donc là un trésor inappréciable pour les hébraïsants, qui ne peuvent former qu'un souhait, c'est que le savant auteur n'ait pas besoin de quatorze nouvelles années pour publier la syntaxe. Le progrès des études de grammaire comparée pourra permettre de perfectionner encore un jour ce monument, mais on devra toujours le consulter, et actuellement rien ne lui est comparable en son genre.

2. — A côté de cet important ouvrage, nous devons en signaler un qui traite le même sujet, mais dans des proportions toutes différentes. Mgr Chabot, curé de Pithiviers, vient de publier la quatrième édition de sa *Grammaire hébraïque élémentaire*. C'est une preuve que l'étude si importante de la langue sacrée progresse parmi nous. L'auteur y a fait de précieuses additions, entre autres celles d'exercices qui seront très utiles pour l'application des règles données dans le texte. Quelques autres additions, comme, par exemple, sur les changements des voyelles, sont peut-être un peu subtiles et compliquées, surtout pour une grammaire élémentaire, mais cette édition nouvelle est, en somme, heureusement améliorée et supérieure aux précédentes, qui ont eu déjà un beau succès, grâce à leur clarté, leur netteté et leur correction.

3. — M. l'abbé Fillion, professeur d'Écriture sainte à l'Institut catholique de Paris, avec le concours de M. l'abbé Nicole, a publié, sous le titre de *Petit atlas géographique de la Bible*, un extrait de son *Atlas* complet, dont l'éloge n'est plus à faire. Cette édition abrégée contient un lexique de tous les noms géographiques mentionnés dans l'Ancien et le Nouveau Testament et les huit cartes suivantes (qui ont conservé la numérotation du grand atlas) : 1° Table des peuples; 2° La Terre de Gessen, la péninsule sinaïtique et Chanaan; 3° La Palestine au temps de Josué, des juges et des rois; 4° L'Assyrie, la Chaldée et la Perse; 5° La Palestine au temps de Jésus-Christ; 6° La Palestine contemporaine; 7° Jérusalem ancienne; 8° Géographie des Actes, des Épîtres et de l'Apocalypse. Cette édition est surtout destinée aux séminaires, communautés et maisons d'éducation.

4. — M. H. Haug a publié un travail de géographie comparée relatif à l'histoire géographique du monde d'après l'Ancien Testament, texte et cartes (huit cartes en couleur). Nous n'entreprendrons pas de résumer ce travail; ce serait trop compliqué. Nous en donnerons seulement une idée en traduisant la conclusion d'un passage de ce que l'auteur dit de la pyramide en Égypte, page 38 : « La pyramide égyptiennne est donc, non seulement quant à sa forme extérieure, mais aussi quant à sa construction intérieure, une véritable imitation schématique du continent de l'Afrique, tel qu'il existait seize cent cinquante-six ans avant le déluge de Noé. Si le corridor intérieur des pyramides possède sur ses côtés des chambres funéraires, c'est une imitation de certains détails qui sont liés avec l'utilisation des cavernes du continent, mais nous n'avons pas à en parler ici. »

5. — Un des rédacteurs des *Études religieuses*, le P. Joseph Brucker, a réuni dans ses *Questions actuelles d'Écriture sainte* plusieurs articles qu'il avait publiés dans la *Revue* des Pères jésuites, ainsi que dans la *Controverse* de Lyon et dans la *Revue des questions scientifiques* de Bruxelles. Ces articles ont été remaniés et complétés, surtout en ce qui regarde l'inspiration à laquelle sont consacrées les quatre-vingt-dix premières pages du volume. Les deux premiers chapitres, traitant de la nature et des effets de l'inspiration, sont entièrement nouveaux. La question de l'inspiration forme ainsi la première partie de l'ouvrage. La seconde a pour sujet les principes de l'apologie biblique d'après l'encyclique *Providentissimus Deus* (p. 91-144). La troisième, qui pour beaucoup de lecteurs sera la plus intéressante (p. 145-325), s'occupe de cinq questions : 1° Du caractère historique des onze premiers chapitres de la Genèse; 2° Des six jours de la création (l'auteur adopte le système des jours-périodes, c'est-à-dire le concordisme, mais avec beaucoup de modération); 3° La Bible et l'astronomie, avec un appendice sur la condamnation de Galilée; 4° La Bible et le transformisme; 5° L'universalité du déluge. Le P. Brucker admet l'universalité ethnographique du déluge, c'est-à-dire qu'il a submergé tous les hommes et toute la terre alors habitée, mais non toute la terre habitable. Nous nous attendions à trouver dans ce volume les intéressantes études de l'auteur : *La Chronologie des premiers âges de l'humanité* (*Controverse*, 1886), mais malheureusement elles n'y sont pas. Son confrère allemand, le P. de Hummelauer, l'a pris à partie sur ce sujet dans son *Commentarius in Genesim*, pages 349-350; le lecteur aurait été heureux de retrouver dans ce volume le travail incriminé. Tous ceux qui s'occupent d'Écriture sainte savent quelle est la compétence du P. J. Brucker en cette matière, sa science et aussi sa sage réserve, son respect pour la tradition et en même temps le soin avec lequel il met à profit tous les renseignements de bon aloi que fournit l'archéologie contemporaine. On sentait en même

temps sa courtoisie : il a retranché dans ses *Questions*, autant que possible, tout ce qui sent la polémique, et a évité de nommer les auteurs catholiques dont il s'est cru obligé de réfuter les opinions.

6. — Un écrivain anonyme, qu'on dit être un Irlandais habitant l'Autriche, a publié dans la *Contemporary Review* plusieurs articles contre la politique de Léon XIII, et un article spécial qui a été traduit en français et publié en brochure sous le titre de : *Les Études bibliques; l'Encyclique et les catholiques anglais et américains*. L'auteur et le traducteur se disent également catholiques. Dans une lettre à un vicaire général, qui sert de préface, le traducteur attaque Mgr d'Hulst et le P. Brucker; dans la brochure, l'auteur attaque l'Encyclique de Léon XIII sur les études bibliques et la Bible elle-même, dans laquelle il prétend trouver des erreurs de fait.

7. — M. l'abbé Charles Robert, de l'Oratoire de Rennes, a répondu à l'auteur irlandais. Dans sa *Réponse*, il ne s'est pas seulement occupé de l'article sur *l'Encyclique*, mais aussi des autres attaques de l'anonyme contre les Écritures. M. Robert suit pas à pas son adversaire. Il semble bien faiblir un peu parfois dans ses ripostes, mais généralement son argumentation est vigoureuse et convaincante.

8. — Le P. Brandi, de la Compagnie de Jésus, avait publié dans la *Civiltà cattolica* plusieurs articles relatifs à la même Encyclique *Providentissimus* sur les études bibliques. Il les a refondus et développés et les a publiés en un volume traduit en français par M. l'abbé Mazoyer, *la Question biblique*. Il s'est proposé d'expliquer l'Encyclique pontificale et de répondre aux critiques qui en ont été faites, en particulier par l'Irlandais anonyme qui l'a attaquée dans la *Contemporary Review*. Il traite dans le premier chapitre de la doctrine catholique sur l'inspiration; dans le second, il réfute les adversaires; dans le troisième, il montre que la Bible ne contient aucune erreur; le quatrième est consacré aux prétendues erreurs scientifiques de la Bible; le cinquième, à ses prétendues contradictions; le sixième, à ses prétendues erreurs historiques. Un appendice contient le texte de l'Encyclique et des lettres d'adhésion de l'épiscopat et des Universités catholiques à ce document important. Le P. Brandi n'épuise pas les questions qu'il traite; ce n'est pas son but; mais il parle avec autorité et clarté, et sa doctrine est sûre.

9. — La Vulgate latine attire de plus en plus l'attention, même des écrivains protestants. M. Ernest von Dobschütz vient de publier à Iéna des *Études critiques sur le texte de la Vulgate*. L'auteur étudie d'abord le *Codex Ingoldstadiensis* des Évangiles de la bibliothèque de Munich (ms. 29 fol.), qu'il juge avoir été mal étudié jusqu'ici; il s'occupe ensuite de la classification des manuscrits de la Vulgate et donne enfin la description d'un certain nombre d'entre eux. Des savants catholiques,

Leander van Ess et le docteur Kaulen, avaient déjà consacré à la Vulgate des ouvrages importants. En 1893, M. Samuel Berger a publié à Paris son *Histoire de la Vulgate pendant les premiers siècles du moyen âge*, travail de grande valeur, dans lequel l'auteur, qui a une compétence spéciale, a fait le plus heureux usage de la méthode philologique et historique. Les *Études* de M. Dobschütz sont loin d'épuiser la matière, mais elles rendront un grand service pour la construction de l'édifice définitif, dont on avait jusqu'ici trop négligé de s'occuper.

10. — Un ancien médecin de l'Hôtel-Dieu d'Angers, M. Laroche, a consacré ses loisirs à élucider les *Questions chronologiques concernant la première carte historique*. Les cartes historiques que publie l'auteur ont pour but de faire saisir d'un coup d'œil d'ensemble les grandes périodes et de montrer particulièrement la concordance des événements qui se sont passés chez des peuples différents. Un tel travail, bien fait, ne peut qu'être fort utile. La carte historique n° 1 a pour objet l'histoire ancienne depuis les premiers temps historiques jusqu'à Jésus-Christ. A cause des difficultés insolubles de la chronologie primitive, M. Laroche, avec beaucoup de sagesse, ne fait commencer sa première carte qu'en 2300 avant Jésus-Christ, vers l'époque des invasions chananéennes. Comme c'est dans les rapports des Israélites d'abord avec les Égyptiens, puis avec les Assyriens, que se présentent les grandes difficultés synchroniques, une première partie expose la chronologie des Israélites. La seconde est consacrée à la chronologie égyptienne et s'étend principalement sur les XVIIIe et XIXe dynasties, parce que l'auteur s'est préoccupé surtout de fixer la date de l'Exode. Les solutions qu'il a adoptées sont très contestables sur plus d'un point. Cependant son tableau n'en est pas moins utile à consulter.

11 et 12. — Dans ses deux brochures: *l'Antiquité de la race humaine d'après les sciences contemporaines* et *Concordance parfaite de la chronologie biblique et de la chronologie égyptienne*, M. l'abbé Dessailly veut établir que beaucoup de savants exagèrent l'antiquité de l'homme et que la chronologie qu'on peut tirer de la Bible n'est pas en désaccord avec les données de l'égyptologie. Le savant abbé a bien étudié la question et son travail contient des choses très instructives et fort intéressantes, mais pour arriver à ses conclusions, il soutient, sans pouvoir le prouver, et en se mettant sur ce point en contradiction avec la plupart des égyptologues, que, sur les trente dynasties de Manéthon, il n'y en a que vingt qui aient été successives. Cette assertion est difficile à concilier avec les monuments indigènes.

13. — M. l'abbé Gombault, dans son *Accord de la Bible et de la science*, traite d'une manière succincte : 1° de la Bible et de la cosmographie (cosmogénie, géogénie, création de la lumière et du firmament, la terre constituée avant le soleil, etc., du miracle de Josué, de la pluralité

des mondes); 2° de la Bible et de la physique du globe (théorie de la formation des vents; formation des nuages; la foudre; pluies de pierres; colonnes de feu; l'arc-en-ciel signe d'alliance; les eaux du déluge). Ce travail avait été présenté, en 1891, à la Faculté catholique de théologie de Paris pour le concours Hugues. Le rapporteur en loua à bon droit la sagesse et la justesse des solutions. Nous remarquerons seulement que l'auteur se donne bien inutilement de la peine pour établir qu'il a existé des pluies de pierres afin de justifier le passage de Josué, x, 11. Le texte dit formellement qu'il s'agit de grêlons, et les commentateurs qui entendent cette pluie de véritables pierres interprètent faussement le récit sacré.

14. — M. Pedro Gómez, prêtre des Écoles pies, a publié le livre de la Genèse, texte hébreu (sans voyelles), avec transcription en lettres latines et traduction latine interlinéaire. Trait digne de remarque, cette version interlinéaire a paru d'abord dans une revue de Madrid, *la Controversia, revista cientifica*. Le texte original est correctement imprimé, en beaux caractères; la traduction est littérale et exacte. Ce travail peut être en particulier très utile pour ceux qui commencent l'étude de la langue hébraïque. Des notes assez nombreuses placées au bas des pages expliquent les idiotismes et fournissent les renseignements historiques, géographiques et archéologiques utiles aux lecteurs. Puisse ce travail contribuer à répandre l'étude de l'hébreu parmi les catholiques en général et parmi ceux d'Espagne en particulier !

15. — Le P. Fr. von Hummelauer donne un commentaire important sur la Genèse. Il a profondément creusé son sujet, d'ailleurs fort difficile, et travaillé à en élucider tous les problèmes. Dans l'introduction, il s'occupe de la composition de la Genèse. Dans un tableau (p. 48), il résume ses conclusions en indiquant ce qu'il attribue : 1° à la tradition adamique, 2° à la tradition noachique, 3° à la tradition abrahamique ou antémosaïque, et 4° au rédacteur. Il soutient que la distinction entre les passages dits élohistes et les passages dits jéhovistes n'est pas fondée. D'après lui, là où Dieu est appelé Jahvé, dans l'histoire des patriarches, il y a eu substitution de ce nom à celui d'El ou d'Elohim. Ces hypothèses seront difficilement acceptées. Au sujet de la cosmogonie, le savant jésuite expose les quatre systèmes qu'il appelle le système « idéal, » le système « restitutioniste, » le système « périodiste » ou des « jours-époques, » et le système des « visions » successives, qu'il appelle « révélationaliste : » il se prononce en faveur de ce dernier système; il admet qu'Adam, à qui fut révélée la cosmogonie, eut six visions distinctes dans lesquelles lui furent montrées successivement les six œuvres des six jours. Malheureusement on ne trouve rien nulle part qui établisse l'existence de ces six visions. Au sujet du darwinisme, le commentateur jésuite dit que le texte sacré ne nous fait pas connaître « comment » le corps de l'homme fut formé de la terre, savoir s'il le fut « immédiatement ou médiatement » par l'évolu-

tion (p. 139). Le corps d'Ève fut formé immédiatement par la main de Dieu, mais on peut admettre, si l'on veut, que la soustraction de la côte d'Adam pour la création de la première femme n'eut lieu qu'en vision. Quant à la chronologie biblique, le P. von Hummelauer se prononce pour les chiffres du texte samaritain contre ceux du texte hébreu, de la Vulgate et des Septante ; il élimine Caïnan et croit, ce qui s'accorde difficilement avec les données historiques fournies par la science historique, qu'on doit tirer une chronologie biblique des généalogies de la Genèse. Tout ce qui regarde le déluge est longuement étudié ; peut-être même l'auteur entre-t-il dans trop de détails sur la controverse soulevée entre les partisans de l'universalité de la catastrophe pour l'humanité tout entière et ceux d'un déluge restreint à une partie de l'humanité seulement. Lui-même, après avoir exposé tous les éléments du débat, ne se prononce pas et ne tire aucune conclusion. Il ne fait pas de même pour la confusion des langues : il rejette l'opinion de M. l'abbé Robert, d'après lequel il y eut à Babel une discordance de sentiments, mais non une véritable confusion de langage. Tels sont les traits principaux de ce commentaire bien rempli, où aucune question n'est négligée et qui abonde en renseignements de toute sorte.

16. — Après la cosmogonie et l'antiquité de l'homme, il n'y a guère de question relative à l'histoire primitive qui occupe plus aujourd'hui les esprits que celle du *Déluge*. M. Raymond de Girard, professeur à l'École polytechnique de Zurich, s'est proposé de donner le résumé le plus complet possible de tout ce qu'on a fait paraître d'important sur ce sujet. Il a publié un premier volume, consacré à l'École historique et à l'étude des traditions ; c'est « presque exclusivement, comme le dit l'auteur lui-même, une compilation des travaux antérieurs. » Il distingue trois écoles, l'école universaliste, qui enseigne que tous les peuples conservent ou ont du moins connu la tradition du déluge ; l'école mixte, d'après laquelle des parties notables de l'humanité ont ignoré le déluge, et enfin l'école non universaliste, qui n'accepte comme tradition réellement diluvienne que la tradition chaldéenne. M. de Girard fait la critique de ces trois écoles, et, tout en admettant la certitude historique du fait du déluge, il est porté à admettre que la tradition chaldéenne est la seule originale. Nous croyons que tout le monde ne partagera pas son avis. Son volume est, du reste, rempli de renseignements et sera fort utile à ceux qui s'intéressent à la matière qu'il traite. Un second volume sera conconsacré à l'école mystique.

17. — *Le Jour du Seigneur* est pour M. Louis Thomas, docteur en théologie, le sujet d'une *Étude de dogmatique chrétienne et d'histoire*. Un premier volume a pour objet le sabbat primitif, et un second, le sabbat mosaïque et le dimanche. Cet ouvrage abonde en indications précieuses. On pourra seulement lui reprocher de voir trop facilement la

semaine, même là où elle n'existait pas, d'après une opinion qui s'était accréditée sans fondements suffisants. Quoi qu'il en dise, l'égyptologie semble bien établir que la semaine de sept jours n'existait pas chez les Égyptiens. L'auteur est protestant, mais cela ne l'empêche pas de juger avec indépendance l'œuvre de Luther relativement au dimanche : « Pour comprendre et apprécier équitablement, dit-il, t. II, p. 209, l'opinion que Luther s'était formée sur le dimanche, et qui a exercé beaucoup d'influence sur toute la Réformation du XVIe siècle, il faut tenir compte soit de l'enseignement de l'Église catholique romaine, soit de la pratique qui y était plus ou moins liée. Évidemment le réformateur a agi avec une extrême énergie, même avec violence. Cependant, si, d'une part, il a été trop loin dans la réaction, il n'a que trop conservé, etc. »

18. — A peine avait-il terminé son grand ouvrage sur les prophéties messianiques, le cardinal de Tours s'est remis à l'œuvre, et il vient de nous donner un nouveau volume : *L'Ancien Testament dans ses rapports avec le Nouveau et la critique moderne. De l'Éden à Moïse.* Le savant auteur ne sort donc point du champ de ses études favorites : la comparaison de l'Ancien Testament avec le Nouveau et la défense des prophéties contre la critique des rationalistes. Il s'attache d'ailleurs surtout à exposer, il ne réfute directement les objections qu'en passant : c'est là incontestablement la bonne méthode. Ce volume traite d'abord de l'autorité du Pentateuque en général, puis il étudie particulièrement la Genèse, la chute, les premiers hommes, le déluge, Noé, les patriarches, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph et enfin Moïse, le Sinaï et la Loi. L'éminent auteur déclare, page 6 : « Il est certain pour nous que le Pentateuque, dans sa substance, remonte au XVe siècle avant J.-C., c'est-à-dire au temps de Moïse. » Il ajoute que, indépendamment du témoignage de l'Écriture elle-même et de la croyance traditionnelle, de fortes raisons intrinsèques montrent que Moïse est l'auteur des cinq livres du Pentateuque. Il affirme, d'ailleurs, que la question de l'auteur et de la date de cet ouvrage n'a pas l'importance qu'on lui attribue communément. « Tout ce qu'on a pu écrire, supposer, inventer contre lui (le Pentateuque), dit-il, n'en altère ni la majesté ni l'autorité. Qu'il soit l'œuvre d'un seul auteur ou de plusieurs, qu'il ait vu le jour quelques siècles plus tôt ou plus tard, ce livre.... est un monument immortel » (p. 3). Il faut pourtant remarquer que, si l'auteur du Pentateuque n'avait écrit son livre que plusieurs siècles après les événements qu'il raconte, son « autorité » en serait fort ébranlée pour ceux qui ne croient pas à son inspiration. L'éminent écrivain en défend, du reste, l'origine mosaïque d'une façon solide. Toutes les questions qu'il traite le sont également avec science et d'une façon très intéressante. Comme on partage son avis, lorsqu'on lit ces lignes par lesquelles il termine son vo-

lume : « L'histoire d'Israël.... est la seule qu'on bannisse de nos écoles, et pourtant c'est la dernière qu'il faudrait en exclure ! » (p. 531). Puisse, du moins, *De l'Eden à Moïse* être lu par beaucoup de laïques et de prêtres, selon le vœu que formule le vénérable auteur dans sa préface.

19. — Le docteur Siegfried Silberstein, prédicateur de la synagogue d'Elbing, a consacré une étude à la recherche de l'*Origine du texte de la version des Septante du troisième livre des Rois dans le Codex Alexandrinus et le Codex Vaticanus*. Ce travail de critique a paru d'abord dans la *Zeitschrift für alttestamentliche Wissenschaft*. L'auteur étudie minutieusement le texte des manuscrits et le compare avec le texte syro-hexaplaire, qui représente la recension d'Origène. La version des Septante de III Rois, telle que nous la possédons, a tant de différences avec le texte hébreu massorétique, qu'il n'est pas toujours facile de l'expliquer. M. Silberstein fournit du moins des documents précieux pour avancer la solution de la question.

20. — M. R. Girdlestone, chanoine de Christ-Church, a collationné et imprimé sur deux colonnes, en anglais, les passages qui sont communs aux livres des Rois et des Paralipomènes. Ce travail est fait avec le soin le plus consciencieux, et l'auteur en tire les conclusions suivantes : La comparaison du travail fait par l'auteur des Paralipomènes avec les sources auxquelles il a emprunté montre que cet auteur ne s'est jamais écarté d'une manière notable des documents dont il se servait. Quand il a rendu leur langage plus moderne, il l'a fait sur une petite échelle. Quand il a ajouté aux livres que nous possédons, il semble l'avoir fait à bon escient, en empruntant à d'autres écrits dignes de foi. On peut induire de là que les autres auteurs bibliques ont agi de même, et que lorsqu'ils ont tiré leurs renseignements d'écrits antérieurs, ils les ont reproduits tels qu'ils les ont trouvés, sans altération et sans changement important. La tendance aux répétitions est très ancienne et elle ne prouve nullement le mélange de plusieurs documents, comme on l'a tant répété. Les répétitions ne sont pas la preuve d'un remaniement. Les documents copiés et reproduits ainsi en partie varient en conséquence leur valeur et leur autorité. Les variantes qu'on constate dans l'orthographe et dans de petits détails, ainsi que les erreurs, sont inévitables dans les transcriptions de ce genre et sont imputables aux copistes. Des conclusions reposant sur une comparaison très attentive du texte, des [illegible] et [illegible] [illegible]

21. — M. l'abbé [illegible] a [illegible] travail comme il [illegible] [illegible] [illegible] a consacré [illegible] à [illegible] [illegible] a-t-il trop [illegible] sous-titre : [illegible] a valeur de [illegible] important de

l'histoire biblique mérite d'être traité pour lui-même et non comme préface à une tragédie. Celle-ci aurait dû être l'accessoire et intervenir seulement comme supplément, puisque l'auteur, en sa qualité de professeur d'humanités, tenait à en parler. Quoi qu'il en soit, en prenant les *Omrides* pour ce que l'auteur a voulu en faire, une préface et souvent un commentaire du poème de Racine, il ne reste plus guère qu'à louer. M. Martin raconte, avec une grande connaissance du sujet, l'histoire des royaumes de Juda et d'Israël pendant l'espace de près d'un siècle, depuis l'avènement au trône d'Omri, le fondateur de la dynastie des *Omrides*, jusqu'à la chute et la mort d'Athalie. On peut lui reprocher seulement de n'avoir pas toujours assez d'exactitude ou de précision dans son langage. Ainsi il appelle, page 73, l'Assyrie « l'Extrême-Orient. » Ce n'est pas le sens qu'on attache ordinairement à cette expression. Des cartes et des illustrations diverses rendent ce volume encore plus utile et intéressant.

22. — Dans un discours prononcé devant des pasteurs évangéliques, à Bonn, le docteur Ad. Kamphausen, professeur de théologie à l'Université de cette ville, s'est occupé du *Livre de Daniel d'après les récentes recherches historiques*. Il a depuis publié son discours, en y joignant des annotations. Il y réfute deux erreurs de Paul de Lagarde, professeur de Gœttingue, mort en 1891. La première consiste à soutenir que le livre de Daniel, dans sa forme actuelle, ne se compose que de fragments séparés, « brisés, » d'auteurs différents. La seconde erreur, que M. Kamphausen reproche à P. de Lagarde, c'est d'avoir prétendu que le chapitre VII de Daniel, où le professeur de Gœttingue voyait, à bon droit d'ailleurs, une description de l'empire romain, n'a été composé qu'après l'époque de Josèphe, qui ne connaissait pas ce chapitre. Les développements que le théologien rationaliste de Bonn donne à son exposé sont mêlés de beaucoup d'erreurs, nous avons à peine besoin de le faire remarquer ; on y trouve aussi des passages solides et instructifs.

23. — M. Hermann Billeb, pasteur à Kütten, dans ses *Wichtigste Sätze*, s'occupe, à propos d'Amos et d'Osée, d'un certain nombre de questions soulevées par la critique allemande au sujet de l'Ancien Testament, c'est-à-dire des sources dont se sont servis ces deux prophètes, livres historiques, livre de Job, Proverbes, etc. L'auteur combat, à l'aide des écrits d'Amos et d'Osée, une partie des conclusions fausses des rationalistes, tels que Graf, Reuss, Wellhausen, Kuenen, etc. La méthode du pasteur Billeb est bonne, et l'on peut en tirer profit pour combattre les exagérations et les erreurs de l'école avancée.

24. — Le savant archevêque de Tours a terminé, par *les Derniers Prophètes d'Israël depuis Daniel jusqu'à Jean-Baptiste*, son grand travail sur les prophéties messianiques, qui ne comprend pas moins de sept volumes. Il s'occupe ici des prophéties de Daniel, d'Aggée, de Za-

charie et de Malachie. Suivant toujours la méthode historique, qui est la plus propre à bien éclairer les oracles sacrés, il place les prophéties dans le milieu même où elles ont été prononcées et, en conséquence, nous raconte l'histoire du peuple de Dieu depuis la captivité de Babylone jusqu'à la venue de Notre-Seigneur, en donnant à Zorobabel, à Esther, à Néhémie, à Esdras, au livre de l'Ecclésiastique et de la Sagesse, et enfin à l'époque des Machabées, la place qui leur convient. Le cardinal Meignan s'occupe surtout, et à bon droit, de Daniel. Il en défend l'authenticité, mais sans se prononcer sur la question de savoir si l'œuvre du prophète n'a pas été retouchée, tout en restant, « par son fond, ce qu'elle était au sortir des mains de son auteur. » On est un peu surpris de son explication de la prophétie des quatre empires. D'après lui, les prophéties, dans leur sens littéral, ne vont pas au delà de l'époque des Séleucides ; ce n'est que dans le sens typique qu'elles sont relatives au Messie. On ne voit pas qu'il y ait des raisons suffisantes de s'écarter sur ce point de l'explication traditionnelle. Quoi qu'il en soit, le cardinal Meignan a accompli une grande œuvre et l'a menée à bonne fin. « La préparation messianique commence, dit-il, à la chute de nos premiers parents et se continue jusqu'à Jean-Baptiste, avec une suite, une logique, un progrès dont nous croyons avoir montré l'évidence. » L'illustre auteur peut bien se rendre ce témoignage. « Ce travail, dit-il encore, commencé dès la première année de notre sacerdoce, se termine, après un labeur de cinquante ans, dans la soixante-dix-huitième année de notre âge. »

25. — M. l'abbé Brunel, dans sa *Restauration du peuple d'Israël après la captivité de Babylone*, qui est sa thèse de doctorat en théologie, soutenue devant la Faculté catholique de Lyon, étudie : 1° la restauration de la vie religieuse des Juifs ; 2° la restauration des murs de Jérusalem ; 3° les institutions. Dans cette troisième partie, l'auteur montre qu'on « a exagéré l'œuvre d'Esdras dans le domaine des Saintes Écritures, » et qu'il n'a pas rédigé et promulgué, comme le prétendent aujourd'hui tant de rationalistes, ce qu'ils appellent le *Code sacerdotal*. Peut-être exagère-t-il lui-même l'œuvre d'Esdras en lui attribuant la division de la loi en cinquante-quatre sections et l'institution de la grande synagogue : ce ne sont pas des faits certains. Il est également bien difficile d'admettre avec lui que l'Assuérus du premier livre d'Esdras n'est pas Xerxès. Le livre d'Esther prouve que le roi perse désigné par le nom d'Akhaschvérosch en hébreu, et Assuérus dans la Vulgate, est Xerxès. Un certain nombre d'autres points de détail sont également contestables dans la *Restauration*, mais beaucoup de points sont bien étudiés, et il est fort désirable que le jeune clergé produise beaucoup d'œuvres pareilles.

26. — M. A. Laurent étudie *la Magie et la divination chez les Chal-*

déo-Assyriens. Après quelques mots sur le système magique mésopotamien, il étudie d'abord la magie blanche ou défensive, ensuite la magie noire ou agressive. La magie blanche comprend les invocations par lesquelles on demandait le secours d'un dieu ; les exorcismes et les conjurations par lesquelles on expulsait ou paralysait les mauvais esprits ; les objurgations par lesquelles on se préservait des maladies ou l'on en atténuait les douleurs, et enfin les imprécations défensives, par lesquelles on appelait le malheur sur son ennemi. La magie noire se subdivise en sorcellerie et en imprécations offensives. On ne connaît, au sujet de la sorcellerie, que des formules contre les sorciers, mais on possède un certain nombre de formules imprécatoires. M. Laurent donne la traduction des textes relatifs à toutes les espèces de magie dont nous venons de parler. Au sujet de la divination, l'auteur s'occupe des songes, des présages célestes et terrestres, des augures et de la télomantie ou divination par les flèches, dont parle Ezéchiel, XXI, 23-28. Les textes font encore en grande partie défaut pour étudier les procédés de divination employés par les Chaldéo-Assyriens, tandis que les textes magiques abondent. L'opuscule de M. Laurent sera lu avec grand intérêt par ceux dont la curiosité est excitée par les questions de magie, qui ont toujours eu le privilège de passionner un certain nombre d'esprits. M. Laurent dit, p. 73 : « Les nuées étaient un objet d'étude pour des devins spéciaux que la Bible cite fréquemment. » Il ne fait lui-même aucune citation. S'il avait cherché à vérifier son assertion dans les textes bibliques, il aurait constaté qu'elle est inexacte.

27. — Mgr Augustin Egger, évêque de Saint-Gall, a publié, en allemand, une courte brochure populaire sur l'*Authenticité et la crédibilité des livres du Nouveau Testament.* Il y montre d'une manière saisissante que l'authenticité de ces livres est beaucoup plus solidement établie que celle des auteurs profanes de l'antiquité, qu'elle est démontrée par les manuscrits, les versions anciennes, le témoignage des anciens Pères et du peuple chrétien, l'autorité de l'Église, l'aveu des anciens hérétiques, les preuves intrinsèques tirées de ces écrits mêmes. De là le prélat conclut que l'explication que le rationalisme donne des Évangiles et des Épîtres est mal fondée.

28. — Un des rédacteurs des *Stimmen aus Maria-Laach*, le P. H. Boese, étudie la question importante de la *Crédibilité des Évangiles.* Après avoir exposé les opinions modernes sur l'origine et le caractère de nos Évangiles, il en établit l'authenticité par les témoignages de la tradition, représentée par saint Irénée de Lyon, saint Justin, l'Église romaine, Tatien, l'auteur du canon dit de Muratori, saint Clément de Rome, les peintures des catacombes, saint Polycarpe de Smyrne, Papias d'Hiérapolis, saint Ignace d'Antioche, la lettre qui porte le nom de saint Barnabé, etc., d'où il conclut que nos Évangiles canoniques existaient

tous vers l'an 90 de notre ère. Il conclut de là qu'ils sont dignes de foi. On ne saurait trop recommander la lecture de ce travail à ceux qui ont à s'occuper de la défense des saints Évangiles.

29. — Le docteur P. Dausch traite un point de détail dans la question que le P. Boese a considérée d'une manière plus générale, en s'occupant, du reste, non pas seulement des Évangiles, mais *du Canon de tout le Nouveau Testament d'après Clément d'Alexandrie*. Il arrive à des conclusions peut-être un peu sujettes à caution. D'après lui, Clément d'Alexandrie regardait comme inspirés certains écrits païens, aussi bien que chrétiens ; la liste des livres saints qu'il donne dans ses *Hypotyposes* ne constitue pas un canon fermé, etc. Il constate néanmoins que le docteur alexandrin n'établit aucune différence, quant à l'autorité, entre les écrits de l'Ancien Testament et ceux du Nouveau, qu'il connaît les quatorze Épîtres de saint Paul, quoiqu'il ne mentionne pas la petite lettre à Philémon, etc.

30. — Une *Version syriaque des Évangiles trouvée au Sinaï* a fait grand bruit en Angleterre depuis deux ans. Le P. Durand a publié sous ce titre une brochure qui est la reproduction d'un article paru dans les *Études* des Pères jésuites en 1895. Il expose avec beaucoup de clarté et de précision tout ce que l'on sait du manuscrit et de la controverse à laquelle il a donné lieu. S'il a prêté matière à tant de discussions, c'est qu'on y lit au commencement (*Matth.*, I, 16) que saint Joseph est le père de Notre-Seigneur. On ne comprend pas cependant qu'il ait produit un si grand émoi, car, aux versets 18-23, la conception virginale de Jésus est racontée comme dans tous les autres manuscrits. Le P. Durand est porté à croire que le verset 16 a été altéré volontairement pour mieux marquer la descendance davidique du Sauveur par saint Joseph.

31. — M. E. Amélineau a publié une savante *Notice des manuscrits coptes de la Bibliothèque nationale, renfermant des textes bilingues du Nouveau Testament*. L'auteur décrit d'abord les parchemins fragmentaires acquis il y a environ neuf ans par la Bibliothèque nationale. Ils contiennent divers fragments coptes des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et ils sont quelquefois accompagnés du texte grec de certains passages de ces mêmes livres. M. Amélineau publie ce texte grec à la suite de sa description des manuscrits. Tous les fragments qu'il édite appartiennent aux quatre Évangiles, à l'exception de I Corinthiens, I, 22-29. Les variantes fournies par les textes sont notées pages 65-67. La notice se termine par six fac-similés des manuscrits. La publication des fragments grecs du Nouveau Testament est un service rendu à la critique du texte sacré.

32. — Le R. P. Méchineau, de la Compagnie de Jésus, professeur d'Écriture sainte et d'hébreu au collège de Jersey, nous donne un travail fruit d'études solides et approfondies, une nouvelle Concorde des quatre

Évangiles, qui nous met sous les yeux, d'une manière très nette et fort commode, tous les passages parallèles des évangélistes, disposés par ordre chronologique. On sait que cet ordre est fort incertain pour diverses parties. Dans les cas douteux ou controversés, l'auteur fait connaître les raisons sur lesquelles il appuie sa détermination, dans une partie spéciale consacrée à la comparaison des textes et à la fixation de l'ordre des faits. La question est si difficile, qu'il est impossible d'arriver sur ce point à une solution qui satisfasse tout le monde; mais le P. Méchineau a généralement donné d'excellentes raisons en faveur du parti qu'il a adopté. Le docte professeur ne s'est pas contenté, du reste, de tracer la Concorde des Évangiles, il y a ajouté beaucoup de renseignements précieux pour aider le lecteur à les comprendre. Dans une partie intitulée : « Du milieu historique dans lequel ont vécu Notre-Seigneur et les Apôtres, » il traite de l'état politique de la Judée à cette époque, des sectes, des principales institutions juives, de la chronologie de la vie du Sauveur, de la topographie de la Palestine, de la langue de Jésus-Christ et de ses disciples. Il ne se prononce pas catégoriquement sur le problème, jusqu'ici non résolu, de la date précise de la naissance de Notre-Seigneur. Est-il né en l'an 747, 748 ou 749 de la fondation de Rome ? Il ne décide pas entre ces trois dates. Les préambules et la Synopse, on ne voit pas pour quel motif, ont une pagination en chiffres arabes différente de celle de la Concorde. Une dernière partie reprend la pagination interrompue des Préambules. Cette dernière partie s'occupe de questions diverses qui ne se rattachent pas nécessairement à l'ouvrage même, mais que l'auteur publie parce que ne pouvant, dans ses cours, expliquer en détail les Évangiles, il se borne à exposer « quelques thèmes choisis » à ses élèves, et qu'il pense, à bon droit, que le résumé de quelques-unes de ses leçons pourra être utile en particulier aux prédicateurs. Il traite ainsi de la prédication du Christ, spécialement de ses paraboles; des amis du Sauveur, la sainte Vierge, saint Joseph, saint Pierre, saint Jean, saint Jacques, frère de Jean, et les autres apôtres; Marie-Madeleine et les saintes femmes. Il ne tranche pas la question de savoir si Marie-Madeleine et Marie de Béthanie sont une seule personne ou deux personnes distinctes. Tout l'ouvrage est en latin. Il se termine par une table de la Concorde et une table alphabétique des matières.

33. — M. l'abbé Verret a publié, pour l' « Alliance des maisons d'éducation chrétienne, » les *Quatre Évangiles, traduction revue de Lemaistre de Sacy*. Il a bien fait de prendre, en la retouchant, la version de Sacy, parce que, en somme, comme il le dit dans sa préface, « c'est la plus célèbre et celle qui, depuis deux siècles, a été adoptée presque universellement en France. Outre ses autres avantages, elle a celui de nous conserver un beau spécimen de notre langue du XVIIe siècle, si

claire et si précise. » Le texte des Évangiles est précédé d'une introduction assez développée, traitant de toutes les questions qu'il est utile de connaître pour bien comprendre le texte sacré. Les questions exposées dans cette introduction, comme dans les notes, ont été « enseignées » avant d'être publiées; de là le caractère vraiment pratique et utile des solutions. On pourrait reprocher à l'auteur de n'être pas toujours suffisamment précis. Ainsi, il dit que « toute la tradition désigne le mont Thabor » comme « le théâtre de la Transfiguration. » Ce n'est pas « toute » la tradition. Dans la note sur saint Matthieu, XIV, 1, il écrit : « Hérode Antipas, fils d'Hérode le Grand et pour cela *tétrarque*, ou gouverneur, ou roi tributaire pour les Romains. » Que signifie « pour cela ? » Le mot *tétrarque* n'est pas expliqué. Celui qui lira la note, ne se doutera pas qu'il signifie « celui qui commande à la quatrième partie d'une région. » L'ouvrage est orné de nombreuses gravures, dont beaucoup sont signées de G. Doré. Il s'adresse aux élèves de tous les établissements religieux et à toutes les familles chrétiennes, et il est à désirer qu'il s'y répande beaucoup.

34. — Le P. Knabenbauer nous a donné le *Commentaire de saint Marc*, dans le *Cursus Scripturæ sacræ* des Pères jésuites. Dans l'*Introduction*, il nous fait d'abord connaître ce que l'on sait de saint Marc, il nous parle ensuite de son Évangile, puis il le compare à celui de saint Matthieu et de saint Luc; enfin, il énumère les principaux travaux sur l'Évangile de saint Marc. Il passe alors à l'explication du texte, qu'il reproduit par paragraphes, dans l'original grec et dans la version latin de la Vulgate; viennent ensuite des observations critiques, suivies du commentaire du texte, verset par verset, avec tous les développements exégétiques, historiques, géographiques ou archéologiques convenables. C'est une œuvre de science, on l'admirera et la louera; elle est digne des savants volumes de cette importante collection.

35. — Le Père M. Nicolas Nicolas nous raconte, dans un voyage au Thabor, des [illegible] qui, dans lequel [illegible] jusqu'à l'âge de trente ans [illegible] rapporta en Palestine [illegible] qu'ils [illegible] de la Vie [illegible] qui n'a jamais [illegible].

36. — M. Sylvain de Lens, dans la [illegible] *Vaticinia*, [illegible] nous conduit successivement à Bethléem, à la ville de Nazareth, sur les bords du lac de Tibériade, à Naïm, puis [illegible] à Jérusalem, [illegible] à Jésus

voulu faire œuvre de critique, il a fait œuvre de piété et recueilli tout ce que la légende nous apprend sur la sœur de Marthe et de Lazare. Ainsi il nous décrit les glaces qui ornaient le château de Magdala, les gloxinias dont les fleurs rouges bordaient l'escalier d'honneur de cette demeure, etc. La description de plusieurs paysages est très bien réussie. La lecture de cet opuscule est intéressante ; l'impression en est très soignée.

37. — Après avoir donné un volume sur la Passion de Notre-Seigneur, le P. Ollivier vient d'en publier un nouveau sur *les Amitiés de Jésus.* « Nous n'avons à craindre aucun reproche d'imprudence ou d'irrévérence, dit-il, en lui attribuant des affections semblables à celles que tous les hommes ressentent, avec les réserves que commande sa personnalité exceptionnelle. Jésus-Christ était aimant comme nous, il a aimé comme nous, et la perfection de sa puissance d'aimer nous est une raison de plus d'étudier ce point de contact entre son humanité et la nôtre. » Le P. Ollivier étudie d'abord « les amitiés du sang, » la Très Sainte Vierge Marie, saint Joseph, les cousins du Sauveur, Zacharie et Élisabeth, saint Jean-Baptiste ; en second lieu, « les amitiés du choix, » Lazare, Marthe, Marie-Madeleine ; en troisième et dernier lieu, « les amitiés de mission, » les Apôtres, saint Pierre, saint Jacques le Mineur et saint Jean l'Évangéliste, les disciples, les saintes femmes et les convertis. Dans huit appendices, l'auteur traite des traditions provençales, de l'iconographie, de la famille de Jésus, d'Aïn Karim et Jutta, de la tête de saint Jean-Baptiste à Amiens, de Catherine Emmerich, de l'iconographie des Apôtres, de celle de saint Pierre, et enfin de quelques disciples douteux de Jésus. Le P. Ollivier a tiré très bon parti d'un sujet tout à fait en rapport avec ses goûts et son rare talent. C'est tout à la fois l'œuvre d'un théologien, d'un exégète, d'un historien et d'un littérateur. Quelques-uns seront surpris peut-être qu'il ait donné une place assez grande aux légendes, mais ce ne sont pas les emprunts qu'il leur a faits qui intéresseront le moins ses lecteurs.

38. — Le docteur Felten, professeur de théologie à l'Université de Bonn, nous a donné un excellent commentaire des Actes des Apôtres, dédié à Mgr Krementz, archevêque de Cologne, et approuvé par l'archevêque de Fribourg-en-Brisgau. Dans une solide introduction, M. Felten étudie le titre, le contenu et la division des Actes, le but dans lequel ils ont été écrits, l'auteur, la date et le lieu de la composition, les sources où a puisé saint Luc, la valeur historique et canonique de son œuvre, la chronologie et le texte des Actes, et enfin il énumère les principaux commentaires. Le commentaire n'est pas divisé par chapitres, mais, selon l'ordre logique, en cinq parties : 1° Origines de l'Église à Jérusalem, I-VIII, 3 ; 2° Propagation de l'Église en Syrie et en Palestine; conversion de saint Paul, VIII, 4-IX, 43 ; 3° Commencement de la prédica-

tion du christianisme parmi les païens, x-xii ; 4° Missions de saint Paul, xiii-xxi, 16; 5° Captivité de saint Paul, xxi, 17-xxvi. En tête de chaque paragraphe est placée la traduction allemande du texte. Ce commentaire est tout à la fois grammatical et philologique, historique et critique, géographique et apologétique.

39. — Après avoir raconté dans un autre ouvrage la vie de Notre-Seigneur, M. l'abbé Lesètre décrit, dans *la Sainte Église au siècle des Apôtres*, l'établissement de l'Église elle-même et s'occupe des origines chrétiennes depuis la Pentecôte jusqu'à la fin du 1er siècle. Son livre, très heureusement divisé et écrit avec beaucoup de clarté, traite dans une première partie de la prédication de l'Évangile parmi les Juifs ; dans une seconde, de la prédication de l'Évangile parmi les Gentils, et dans une troisième et dernière, de la fin du siècle apostolique. Dans les deux premières, il n'a qu'à développer et à encadrer dans un récit les Actes des Apôtres et les Épîtres ; dans la troisième, qui commence avec la ruine de Jérusalem par Titus, il nous parle de l'Apocalypse, de l'Épître du pape saint Clément aux Corinthiens, de l'Épître à Diognète et des conquêtes de l'Église pendant les dernières années du 1er siècle. Il nous trace un beau tableau de l'organisation de l'Église, de sa doctrine dogmatique et morale, de ses sacrements et de son culte. Le volume est enrichi de cartes, de plans et de médaillons dont les sujets sont tirés des catacombes. Une table alphabétique des matières permet de trouver facilement dans le volume les questions sur lesquelles on veut le consulter. M. Lesètre n'a pas voulu faire une œuvre de discussion savante et il ne fait aucune parade d'érudition, mais il résume et s'approprie avec aisance les meilleurs travaux sur le siècle des Apôtres.

40. — *L'Apocalypse de saint Jean* a été le sujet d'une étude du P. Gallois, de l'ordre de Saint-Dominique. Elle est précédée d'une lettre-préface du P. Monsabré dans laquelle il rend à l'auteur ce témoignage : « De toutes les études que j'ai lues sur ce livre mystérieux, la vôtre est assurément celle qui répond le mieux à l'idée que je me suis toujours faite des visions de l'exilé de Pathmos. » L'auteur ne s'est pas proposé de faire un travail complet sur l'Apocalypse, il se contente de reproduire le texte latin de ce livre en en dégageant le plan et l'ordonnance et en l'accompagnant des réflexions qu'il juge les plus propres à l'expliquer. Son interprétation tient le milieu entre l'interprétation étroite de Bossuet, qui ne voit dans la prophétie de saint Jean que la chute de l'empire romain, et l'interprétation large qui exagère la portée des visions de l'apôtre et y découvre le détail des événements contemporains ou l'annonce d'une rénovation future de l'humanité. Il divise les sept visions de saint Jean en trois parties qui nous conduisent des premiers essais de vie de l'Église jusqu'à son triomphe final. Ce mode d'interprétation est propre à satisfaire bien des esprits.

41. — Un ancien magistrat, excellent chrétien, M. A. Chauffard, nous donne aussi une interprétation de l'Apocalypse dans *la Révélation de saint Jean, son plan organique, impliquant, d'accord avec l'Ancien Testament et les prophéties, le prochain grand règne de l'Église, exposé et application d'une nouvelle méthode herméneutique s'y adaptant, tableau synoptique de ce plan.* Ce titre, un peu long, a du moins l'avantage de faire connaître la pensée de l'auteur. M. Chauffard, comme le P. Gallois, rejette l'explication de Bossuet, mais il a son système personnel, celui de l'interprétation qu'il appelle organique et qu'il tire des quatre séries septénaires de révélations : lettres aux sept Églises, sceaux, trompettes et coupes de colère. L'analyse, même succincte, de l'explication de M. Chauffard demanderait de trop longs développements. L'auteur l'a faite lui-même dans le grand tableau synoptique qu'il a joint à son volume et où chacun peut la voir. Il voit dans la prophétie de saint Jean l'histoire de l'Église depuis ses commencements jusqu'à la fin des temps. Quoi qu'on pense du système général de l'auteur, il y a, en tous cas, d'excellentes choses qui seront utiles pour tous ses lecteurs.

42. — *L'Épître apocryphe de saint Paul, dite troisième aux Corinthiens*, a été étudiée par le docteur P. Vetter, professeur ordinaire d'exégèse de l'Ancien Testament à la Faculté de théologie catholique de Tubingue. C'est un travail complet sur cette œuvre apocryphe. L'auteur nous en fait connaître les éditions et les commentaires, il en recherche la langue primitive, les sources, l'origine, la date, les rapports avec le Diatessaron et la version syriaque des épîtres des Apôtres, l'usage qu'a fait l'Église syrienne de la troisième épître aux Corinthiens, son histoire dans la littérature arménienne, latine et grecque. Il nous donne ensuite, d'abord une ancienne traduction arménienne de la troisième aux Corinthiens, texte original et version allemande, puis le texte latin, 1° d'après le manuscrit de Milan ; 2° d'après le manuscrit de Laon. Enfin, le docteur Vetter étudie le commentaire de saint Éphrem et celui de Jean Kachik Orothnesi ; il donne le texte arménien de ce dernier. C'est une contribution importante à la littérature apocryphe.

43. — Tous ceux qui s'occupent d'exégèse et d'histoire biblique ont souvent désiré avoir entre les mains le recueil des textes des auteurs grecs et romains concernant les Juifs. M. Théodore Reinach vient de leur rendre ce service par la publication de son volume : *Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme, réunis, traduits et annotés.* M. Reinach donne sur deux colonnes le texte original et la traduction française des auteurs grecs dans une première partie, des auteurs latins dans une seconde ; des notes, placées au bas des pages, fournissent toutes les explications utiles pour la complète intelligence du texte. Les textes grecs occupent de la page 1 à la page 217, 361-363, plus un appendice grec contenant des fragments de papyrus d'Alexandrie,

pages 218-226, et du Pseudo-Hécatée, pages 227-236; les textes latins sont contenus dans les pages 237-360. Ces textes ne remontent pas plus haut que la conquête d'Alexandre, pour les Grecs, et que l'époque de Cicéron, pour les Romains. Toutes les allusions aux Juifs qu'on a cru découvrir dans la littérature antérieure ne reposent que sur des erreurs d'interprétation ou des falsifications. Mais à partir de ces dates, il n'y a presque pas un écrivain célèbre qui n'ait été amené à toucher, au moins incidemment, au judaïsme. Nous apprenons, par leur témoignage, quelle était l'opinion que l'on se formait sur les Juifs, et le rôle qu'ils jouèrent hors de la Palestine. On rencontre des choses fort étranges dans leurs écrits : Moïse, y lisons-nous, fut surnommé *Alpha*, parce qu'il était couvert de dartres (*alphoi*) ; le nom du sabbat vient d'un ulcère dont les Juifs souffrirent dans le désert, ses sectateurs s'abstiennent de la viande de porc, parce qu'ils sont sujets à la lèpre et à la gale, etc. Mais à côté de ces traits hostiles, on y trouve des renseignements fort précieux, en particulier pour l'histoire des commencements du christianisme, et M. Paul Allard comme M. de Champagny en ont tiré un excellent parti dans leurs remarquables ouvrages. La publication de M. Th. Reinach sera donc précieuse pour les travailleurs. Une bonne table alphabétique des matières rend l'usage de son recueil fort commode.

44. — M. F. Réthoré, dans sa *Science des religions*, s'occupe surtout, comme l'indique son sous-titre, *Du passé et de l'avenir du judaïsme et du christianisme*. Après quelques courts aperçus sur l'histoire et la science des religions, l'auteur étudie ce qu'il appelle « époque de la révélation orale. » Voici en quoi elle consiste : les prêtres et « les jongleurs faisaient croire qu'ils étaient les confidents des dieux.... Il y a donc véritablement une révélation orale : elle a servi aux jongleurs et aux prêtres, quelquefois pour épurer, le plus souvent pour corrompre la religion des races inférieures. » Le premier fondement de la religion est donc le mensonge et la fourberie. Le second, « la révélation écrite, » ne vaut pas davantage. Les livres qui la contiennent sont aussi une invention des prêtres. En conséquence, l'auteur n'ajoute pas foi aux Evangiles en particulier. Il affirme sans broncher que « nous ne connaissons de la vie de Jésus que cinq faits qui soient historiquement authentiques : son séjour au désert comme disciple de Hanan de Béthanie ? ; son apparition en Galilée ; son entrée triomphale à Jérusalem ; son jugement par le sanhédrin et son exécution par le gouverneur romain. » Le christianisme s'est constamment opposé au développement de la raison et aux sciences expérimentales ; il n'a pas régénéré le monde, il a même faussé la morale pratique, etc. Il suffit de signaler ces énormités ; elles n'ont pas besoin d'être réfutées.

45. — M. Marius Fontane, dans son volume *le Christianisme*, s'occupe de l'époque qui comprend de l'an 67 avant J.-C. à l'an 117 après J.-C.

au point de vue de l'*Histoire universelle*, mais l'établissement de la religion chrétienne y tient naturellement une large place. Ce qu'il dit des Écritures est vraiment surprenant. Il nous apprend qu'aux approches de l'ère chrétienne apparaît une « Bible nouvelle. » La Bible hébraïque est alors « refaite pour les hellénistes d'Alexandrie. » Il semble dire que les Psaumes sont de la même époque. « Le livre de Daniel, — avec quelle imprudence ! s'exclame-t-il, — contenait le vocabulaire et le scénario du drame messianique. » C'est aux Aryas que nous devons le *Pater noster*. Jésus est « le Bouddha d'Occident comme le Bouddha des Hindous (est) le Bouddha d'Orient. » Le symbole de Jésus est rayonnant : « l'hostie blanche, — le disque égyptien, — au centre du soleil resplendissant de Mithra, l'ostensoir. » M. Fontane n'a pas même l'air de se douter que l'ostensoir est d'origine relativement très récente. Il nous assure que Jésus, « fils de Marie et de Joseph, » « leur aîné, semble-t-il, » n'eut qu'une « instruction restreinte, » qu' « il ne lut jamais bien l'hébreu. » « Il reçut des Esséniens, en même temps que Philon, l'idée de charité bouddhique. » Ses miracles ne sont « qu'un acte médical, réel, constaté. » Sa prière au Père céleste « renversera Iahvé. » Tout ou presque tout en Jésus et dans le christianisme s'explique par l'aryanisme des Galiléens. Paul, allant à Damas, « ne toucha du pied le seuil de la cité que pour succomber à sa lassitude exténuée. On le recueillit gisant, presque aveugle.... Il guérit chez Hanania, le chef de l'Église de Damas, et se laissa baptiser. » Nous voilà bien renseignés sur la conversion de saint Paul. L'auteur se trompe, même sur le lieu de son baptême. C'est aux « Romains » qu'il attribue l'origine de l'appellation de « Chrétien. » « Le christianisme de Paul n'était plus le christianisme de Jésus, et le Jésus de Jean fut encore, dans un sens, une autre figure de Dieu. » Dans l'index alphabétique annoté qui termine le volume, M. Fontane cherche à établir quelques-unes de ses assertions par des citations empruntées surtout, en ce qui concerne le Sauveur, à la *Vie de Jésus* de M. Renan !

46. — M. Edmond Le Blant, membre de l'Institut, nous fait connaître, avec sa compétence bien connue, *les Persécuteurs et les martyrs aux premiers siècles de notre ère*. La plupart des questions qu'il traite ne se rapportent pas à l'Écriture sainte, mais seulement aux commencements de l'Église : les *Acta martyrum* et leurs sources, les actes de sainte Thècle, les chrétiens dans la société païenne aux premiers âges de l'Église ; le culte de la beauté aux temps des persécutions, les bases juridiques des poursuites dirigées contre les martyrs, » les supplices qu'ils endurent, etc. Un chapitre fort intéressant est relatif à l'histoire de Notre-Seigneur et, par conséquent, aux Évangiles : il s'occupe des bourreaux de Jésus-Christ. Il est d'autant plus important que, d'après les autres données de l'ouvrage, on aurait pu tirer du livre de M. Le Blant

une objection spécieuse contre le récit de la Passion. « Si nous devons suivre l'opinion accréditée depuis quatre siècles, dit-il, la plus célèbre des exécutions, celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, aurait été confiée à un détachement de l'armée. Isolé au milieu de tous les autres, un pareil fait m'a semblé difficile à admettre, puisque le Christ a été crucifié entre deux malfaiteurs vulgaires, c'est-à-dire dans les conditions communes. J'ai donc cru qu'il ne serait pas inutile de faire ressortir cette exception en plaçant sous les yeux du lecteur quelques-uns des éléments qui m'ont amené à la reconnaître. » Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à ces pages si solides et si bien documentées.

47. — Saint François de Sales n'aimait pas qu'on détournât en chaire les paroles de l'Écriture de leur véritable sens, et il reprocha un jour à son ami, Mgr Camus, évêque de Belley, d'être tombé dans cette faute. Il pourrait faire quelquefois encore ce reproche aux prédicateurs de notre temps. Le P. Bainvel, de la Compagnie de Jésus, essaie de les corriger dans ses *Contresens bibliques des prédicateurs*. Un premier chapitre intitulé *Généralités* établit plusieurs règles : 1° Ne pas donner pour parole de Dieu ce qui ne l'est pas; 2° En traduisant et en interprétant, distinguer le sens conséquent du sens littéral; 3° L'accommodation ne doit ni fausser le sens littéral ni tronquer les textes; 4° Certaines libertés qui peuvent être innocentes en matière profane ne sont pas tolérables en chaire. Le même chapitre fait connaître ensuite les particularités de langue et d'expression de la Bible, spécialement de la Vulgate. Les second et troisième chapitres sont consacrés à expliquer le véritable sens d'environ deux cents textes de l'Ancien et du Nouveau Testament qui sont le plus communément mal traduits ou mal interprétés. C'est l'étude de ces textes qui sera surtout utile aux prédicateurs, pour rompre avec une routine souvent fort ancienne, mais qui n'en est pas moins répréhensible. On y verra, par exemple, que l'on ne doit pas appliquer au Sacré Cœur ce texte du psaume LXIII, 78 : *Accedet homo ad cor altum et exaltabitur Deus*, et le traduire : « L'homme s'approchera de ce cœur profond et Dieu sera glorifié. » Dans le psaume, *cor altum* signifie la profonde malice du cœur méchant. Le P. Bainvel n'a pas pu citer tous les passages dont on fausse le sens, mais il aura rendu un grand service en signalant les principaux, pourvu qu'on profite de ses leçons.

48. — Terminons par l'annonce d'une publication très précieuse pour les travailleurs, faite par le docteur Ehrhard à la librairie Herder (4e et 5e livraisons du tome Ier des *Strassburger theologische Studien*). Le nombre des ouvrages qui paraissent tous les ans sur chaque branche de la littérature s'est tellement accru qu'il est presque impossible de se tenir actuellement au courant. On ne le peut qu'à l'aide d'un travail comme celui du docteur Ehrhard, qui fait connaître et apprécier avec

compétence tout ce qui a été publié depuis 1880 sur l'ancienne littérature chrétienne. C. J.

ART, HISTOIRE ET SCIENCES MILITAIRES

1. *Souvenirs militaires d'un officier du premier Empire (1795-1832)*, par le colonel d'artillerie J.-N.-A. Noël. Paris, Berger-Levrault, 1895, gr. in-8 de VIII-300 p., avec un portrait, une grav. et sept cartes ou plans, 6 fr. — 2. *Journal du maréchal de Castellane (1804-1862)*. Tome II (*1823-1831*), avec une héliograv. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 514 p., 7 fr. 50.— 3. *Mémoires du général baron* Thiébault, publiés sous les auspices de sa fille, Mlle Claire Thiébault, par Fernand Calmettes. Tome V (1813-1820), avec une héliograv. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 526 p., 7 fr. 50. — 4. *L'Épopée de Waterloo, narration nouvelle des Cent-Jours et de la campagne de Belgique de 1815, composée d'après les documents inédits et les souvenirs de mes deux grands-pères, officiers de la Grande Armée, combattants de Waterloo*, par Georges Barral. Paris, E. Flammarion, 1895, in-8 cart. Bradel de 326 p., 6 fr. — 5. *Guerres de Napoléon (1800-1807), racontées par des témoins oculaires*, par A. Chalamet. Paris, Firmin-Didot, 1895, gr. in-8 de 288 p., illustré, 3 fr. 50. — 6. *Du Rhin à Fontainebleau (1813-1814-1815)*, par le général comte de Ségur. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-12 de 564 p., 3 fr. 50. — 7. *Mémoires du général* Rapp (*1772-1821*), *aide de camp de Napoléon*, écrits par lui-même. Édit. annotée et revue par Désiré Lacroix. Paris, Garnier, 1895, in-12 de XVI-464 p., 3 fr. 50. — 8. *De Valmy à Wagram. Près de Napoléon*, par le général Lejeune. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-12 de XI-418 p., 3 fr. 50. — 9. *Souvenirs de Constantine, journal d'un lieutenant du génie*, rédigé en 1838-39, et coordonné en 1893 par le général Cadart. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-12 de VIII-384 p., 3 fr. 50. — 10. *La Campagne de Crimée*. Lettres écrites de Crimée par le capitaine Henri Loizillon à sa famille. Paris, Flammarion, 1895, in-8 cart. Brad. de XXIV-236 p., avec plan, 6 fr. — 11. *Le Maréchal Canrobert*, par Léon Martin. Paris, Charles-Lavauzelle, 1895, in-8 de 340 p., 3 fr. 50. — 12. *Lettres d'un zouave. De Constantine à Sébastopol*, par Amédée Delorme. Paris, Berger-Levrault, 1895, in-12 de 304 p., 3 fr. 50. — 13. *Les Anniversaires de 1870, d'après « Français et Allemands »* (de Dick de Lonlay). Préface et documents par H. Galli. Paris, Garnier, 1895, in-8 de 640 p., 3 fr. 50. — 14. *La Seconde Campagne de France*. Histoire générale de la guerre franco-allemande de 1870-71, par le commandant Rousset. Paris, Librairie illustrée. Tomes IV, V et VI, 3 vol. in-8 de 432-860-368 p., 22 fr. 50.— 15. *Une Évasion. Souvenirs de 1871*, par Auguste Burdeau. Paris, Colin et Cie, 1895, in-12 de 70 p., 1 fr. 25. — 16. *L'Armée allemande*, par Ch. Speckel et G. Foliot, officiers du génie, illustr. de A. Fleuri. Paris, Berger-Levrault, 1895, in-8 de 318 p., 5 fr. — 17. *Das Kriegswesen der Alten mit besonderer Berücksichtigung der Strategie*, von Hugo Liers. Breslau, Wilhelm Koebner, 1895, gr. in-8 de 392 p., 11 fr. 25. — 18. *L'Europe et les neutralités. La Belgique et la Suisse*, par Ch. de Mazade, de l'Académie française. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de 118 p., 2 fr. — 19. *Dictionnaire militaire*. Encyclopédie des sciences militaires, rédigée par un Comité d'officiers de toutes armes. Livr. 1 à 4 (A-Chapelet). Paris, Berger-Levrault, 1894-95, 4 fasc. gr. in-8 de 510 p., 12 fr. — 20. *Essai historique sur la tactique de l'infanterie depuis l'organisation des armées permanentes jusqu'à nos jours*, par le capitaine breveté Gérome. Paris, Charles-Lavauzelle, 1895, in-8 de 272 p., 5 fr. — 21. *Dernier Effort*, par le général Philebert. Paris, Baudoin, 1895, in-8 de 282 p., 5 fr. — 22. *De l'Initiative des chefs en sous-ordre à la guerre*, par le lieutenant général de Woyde, de l'armée russe. Trad. par le capitaine Richert. Paris, Baudoin, 1895, in-8 de 158 p., 3 fr. 50. — 23. *Stratégie de combat*, par le général Lewal. Première partie. Paris, Baudoin, 1895, in-8 de 154 p., 4 fr. — 24. *Les Fêtes régimentaires en France et à l'étranger*, par le capitaine Fanet. Paris, Charles-Lavauzelle, 1895, in-8 de 104 p., 2 fr. — 25. *L'Armée et la flotte en 1895. Manœuvres navales. Manœuvres des Vosges. L'Expédition de Madagascar*, par Ardouin-Dumazet. Paris, Berger-Levrault, s. d. in-12 de 512 p., 3 fr. 50.—26. *Bouches à feu*, par le lieutenant-colonel Hennebert. Paris, Gauthier-Villars, s. d., in-12 de 216 p., 2 fr. 50. — 27. *Psychologie du militaire*

professionnel, par A. Hamon. Nouvelle édit. augmentée d'une Défense. Paris, Savine, 1895, in-12 de 246 p., 3 fr. 50.

1. — Les Mémoires ne tirent pas tous leurs mérites de la somme de renseignements qu'ils renferment ; spécialement au point de vue des jugements qu'ils contiennent sur les hommes et sur les événements, ils empruntent une valeur particulière aux qualités, aux mérites moraux de l'écrivain. C'est ainsi, par exemple, que les *Souvenirs militaires* du baron Thiébault ne peuvent guère, grâce à la partialité de leur auteur, être considérés que comme un roman sans grande portée historique, comme, d'ailleurs, ceux de Marbot, de Séruzier et de tant d'autres dont le lecteur aura certainement, comme nous, le nom sur les lèvres. Au contraire, les *Souvenirs militaires* du colonel Noël pourront être lus avec profit et intérêt par tous ceux qui veulent être éclairés d'une façon véridique sur la valeur des armées du premier Empire. Ils trouveront dans ces pages, en outre des qualités littéraires et des renseignements historiques d'une portée réelle, des jugements sains, empreints d'une modération évidente et d'une grande sûreté d'appréciation. Né à Saint-Dié en 1778, le colonel Noël terminait ses études de latin au moment où éclata la Révolution. Obligé, comme tant d'autres, de troquer ses livres contre un fusil, il profita de l'instruction déjà solide qu'il avait su acquérir pour se présenter à l'école d'artillerie de Châlons : il y fut admis en 1795. L'année suivante, il était sous-lieutenant et commença dans ce grade, en 1796, une carrière qui ne devait se terminer qu'en 1831. Noël appartenait à cette catégorie d'officiers dont les armées du premier Empire étaient pleines, qui ne se laissèrent point entraîner par les éblouissements momentanés de cette période de victoires et de conquêtes qui marquent le début du siècle. Dès la fondation de l'Empire, il s'étonne qu'on ait versé tant de sang, commis tant d'atrocités pour revenir au point de départ. Dès le début, il n'a qu'une médiocre confiance en l'homme de Brumaire : il s'étonne, avec naïveté, de voir ses compatriotes, « ces fiers républicains, qui s'inclinaient hier devant la plus humiliante et la plus avilissante des Terreurs, prêts aujourd'hui à se prosterner devant une nouvelle idole. » A la journée du sacre, auquel il assiste dans les rangs du 1er régiment d'artillerie à cheval, il est à même de remarquer que l'enthousiasme, en dépit de tout ce qu'écriront les feuilles officielles, se tient dans des limites extrêmement modestes. Et quand, un peu plus tard, il voit frapper des pièces de monnaie portant, sur la face, *Napoléon empereur* et, au revers, *République française*, il se demande, non sans anxiété : « Qui veut-on tromper ? » Tout le livre est écrit avec cet à-propos, ce discernement judicieux. Entre temps, la série des événements militaires se déroule et nous promène de la façon la plus intéressante d'un bout à l'autre de l'Europe, en Italie, en Autriche, en Prusse, en Espagne et en

Portugal. Noël passe par toutes les péripéties des rudes campagnes auxquelles il assiste. Vainqueur en Italie, en Autriche, en Allemagne, il assiste aux retraites de Portugal, de Russie, de Leipzig, à la campagne de 1814. Quand, le 8 décembre 1812, il part de Vilna à la rencontre de la Grande Armée, il ne peut, à la vue des débris lamentables de cette armée de 400,000 hommes qu'il a vue franchir le Niémen cinq mois auparavant, pleine d'espérance et d'entrain, s'imaginer que c'est là tout ce qui reste de la puissance militaire de la France. Et quand le doute n'est plus permis, quand il est obligé de se rendre à la réalité, il a des accents douloureux et énergiques pour flétrir la conduite du Souverain qui a provoqué un tel désastre. « Voilà donc, s'écrie-t-il, le résultat de cette guerre insensée ; voilà ce que la folle ambition d'un seul homme a fait de ces soldats qui étaient entrés en vainqueurs dans presque toutes les capitales de l'Europe et qui, après avoir défendu la France contre les étrangers, ont été entraînés à des guerres de conquête. » Comment, dans de telles conditions, Noël ne comprit-il pas qu'en 1815, son devoir se joignait à sa conscience pour l'empêcher de revenir à l'homme qui, après avoir conduit la France aux désastres de 1812, de 1813, de 1814, devait lui faire assener le dernier coup à Waterloo ? Il faut sans doute faire la part des événements extraordinaires au milieu desquels vécurent les acteurs de ce drame étrange et reconnaître même chez les hommes les plus discrets, les plus sages de cette époque, une part peu explicable d'illusion et d'aberration. Le colonel Noël oublia, aux Cent-Jours, le serment prêté à Louis XVIII et eut même à combattre personnellement, au pont de Loriol, contre le duc d'Angoulême. La Restauration, cependant, ne lui tint pas compte de sa conduite en cette circonstance, et, dès 1818, il fut nommé aux fonctions de directeur d'artillerie, qu'il conserva jusqu'à sa retraite. Tel fut l'homme, tels sont les *Souvenirs* qu'il nous a laissés. Ce livre peut être nettement classé parmi les meilleurs Mémoires sur le premier Empire publiés dans ces dernières années.

2. — D'un tout autre genre, d'une portée différente, est le *Journal du maréchal de Castellane*, dont nous avons aujourd'hui à examiner le deuxième volume. Noël est un soldat d'une situation relativement modeste, qui sait seulement ce qu'il aperçoit « dans le rang » et qui, « peu au courant de ce qui se passe dans les états-majors, s'abstient de les juger. » Castellane, c'est l'officier grand seigneur, auquel sa position sociale particulière donne une envergure très supérieure à celle qu'il tient d'un grade même élevé, qui, grâce à cette position, a ses entrées partout, connaît tout le monde, traite d'égal à égal avec le dessus du panier, qui a son franc parler avec les princes et n'hésite pas à les juger. Ce deuxième volume va de 1823 à 1831, c'est-à-dire qu'il embrasse toute la période du règne de Charles X, et la Révolution de Juillet qui faillit

être si funeste à l'armée. Plus que le tome Ier, il abonde en anecdotes du plus haut, du plus puissant intérêt, sur les événements et sur les hommes. Les saillies, les mots de personnages en vue y pullulent. Amis et ennemis défilent côte à côte, passant sous la même toise. Depuis Saint-Simon, personne ne nous semble avoir écrit avec ce pittoresque, ce mordant, cette hauteur un peu dédaigneuse, quoique avec plus de bienveillance cependant. Nous pouvons nous tromper, mais il nous semble que la comparaison n'est pas déplacée. L'histoire de l'armée pendant la Restauration, le récit de la campagne de 1823 en Espagne, celui des événements des « Trois Glorieuses, » tiennent nécessairement une large place dans ce nouveau volume ; toutefois on se tromperait en croyant rencontrer là une source d'informations spécialement militaires : c'est là l'histoire générale, l'histoire des cours, contée par un homme qui a vu et su voir beaucoup de choses.

3. — Le cinquième et dernier volume des *Mémoires* du général baron Thiébault vient enfin de paraître. Thiébault, nous avons eu déjà l'occasion de le constater, est un mécontent qui, pour la simple raison qu'on ne l'a point nommé maréchal de France, trouve que la dignité du maréchalat a été ravalée et qu'elle ne s'en relèvera pas. Acerbe dans ses critiques, porté aux insinuations malveillantes, il cherche partout les défauts et ferme les yeux sur les qualités. C'est, comme on dit dans l'argot d'aujourd'hui, « un raté, » qui s'en prend à tout le monde et qui ne s'aperçoit pas que la plupart de ces critiques retombent sur lui-même. Ce nouveau volume va de 1813 à 1820. Il embrasse donc, au point de vue militaire, une des périodes les plus intéressantes, la plus douloureusement intéressante des guerres du premier Empire. Dans chacune des parties des *Mémoires* du général Thiébault, nous avons vu successivement à peu près tous les généraux du premier Empire passer sur la sellette et être déshabillés d'une main aussi lestement que brutale. Dans ce volume, c'est au tour du maréchal Davout d'être taxé d'importance, et l'auteur a, cette fois, la dent plus dure que jamais. A en croire Thiébault, Davout n'est pas seulement un « violent, un grossier, un homme cruel, d'une obstination animale, se perdant dans les plus misérables minuties, rebutant tout le monde, se défiant de n'importe qui » p. 67, « c'est « un incapable. » Comment ! un incapable, le vainqueur d'Auerstaedt, celui dont Napoléon disait : « Il n'y a en Europe que moi et Davout capables de commander une armée de cent mille hommes ? » Oui, incapable, c'est Thiébault qui l'affirme, et certainement il s'y connaissait mieux que l'Empereur. « Davout, ajoute-t-il, était la médiocrité aux prises avec les plus grands devoirs, l'activité fiévreuse, l'entêtement buté, qu'aucune considération humaine ne pouvait retenir dans quelques bornes que ce fût » p. 67. Il est inutile d'insister sur les inconvénients d'écrire l'histoire avec un parti pris de ce genre. La campagne de 1813, le récit du siège et de la retraite de Hambourg ne sont

plus une narration militaire, c'est un thème à diatribes contre un homme : cela peut s'intituler plus exactement : « Comme quoi, en 1813, le maréchal Davout demeura inférieur au dernier caporal de son armée. » Et l'on songe involontairement : Ah ! si « le maréchal » Thiébault avait commandé à Hambourg, combien les choses eussent changé, quelle tournure auraient prise les événements, qui sait si les alliés seraient entrés en France, qui sait si nous aurions eu Waterloo ! Tout le reste du volume contient des appréciations de ce genre. De telle sorte qu'en fermant ce tome V nous nous demandons quelle valeur générale possèdent ces Mémoires, et si ce n'est pas là un pamphlet dont le seul mérite est d'être écrit avec un talent très réel, indiscutable. Nous craignons que ce ne soit pas assez pour donner à Thiébault historien le rang auquel il eût pu prétendre avec moins d'amertume, plus de jugement et d'impartialité.

4. — *L'Épopée de Waterloo*, par M. Georges Barral, ne constitue point, à proprement parler, des mémoires. C'est un récit composé, nous dit l'auteur, d'après des souvenirs de famille ; mais, en réalité, la contribution personnelle des deux grands-pères de M. Barral, dans cette nouvelle narration de la campagne de Waterloo, n'apparaît pas d'une façon assez soutenue ni assez suivie pour donner à ce livre la couleur, si appréciée de notre temps, de la chose vécue. De plus, en prenant la place des deux officiers, l'écrivain ne s'est pas « mis dans leur peau, » si l'on veut bien nous permettre cette expression un peu triviale. Il devient un historien quelconque de la crise dernière du drame napoléonien : il substitue, involontairement sans doute mais fatalement, ses appréciations, ses jugements, sa maniere de voir, à celle des acteurs de ce grand épisode, et son récit, qui a déjà perdu en couleur, ne se rattrape pas au point de vue de l'exactitude, de la netteté, de cette précision documentaire, qu'un livre écrit de nos jours, après la multitude de renseignements que nous avons déjà sur Waterloo, aurait dû posséder. Certaines recommandations sont puériles. C'est ainsi que M. Barral avertit de ne pas confondre le général Girard, blessé mortellement à Ligny, avec le général Gérard, qui fut ministre de la guerre en 1830 ; qu'il avertit que le général Kellermann, qui commanda un corps de cavalerie à Waterloo, n'est pas le vieux maréchal duc de Valmy. Ces explications, bonnes dans un manuel de préparation au baccalauréat, ne sont pas à leur place dans un livre comme celui-ci. Ces réserves faites, on trouvera dans le travail de M. Barral un bon résumé écrit avec un certain souffle et de la vigueur. C'est un ouvrage à l'usage « des gens du monde, » mais dont la valeur historique est secondaire.

5. — D'un autre genre encore mais composé, nous le supposons du moins, sans aucune prétention littéraire ni historique, est le livre de M. Chalamet : *Guerres de Napoléon, racontées par des témoins oculaires*. M. Chalamet s'est contenté de puiser, dans les divers volumes de Mémoires parus depuis une dizaine d'années, ou même avant,

sur le premier Empire, des récits qu'il a ajoutés les uns aux autres, la plupart sans suite ni liaison entre eux, mais dont la réunion n'en constitue pas moins un tout d'une lecture intéressante. Ce livre est illustré de gravures de l'époque qui lui donnent un attrait particulier. Il figurera convenablement dans une liste de livres de prix ou d'étrennes.

6. — Nous revenons, avec l'ouvrage du général comte de Ségur : *Du Rhin à Fontainebleau*, aux Mémoires proprement dits. Ce volume est le troisième de l'édition spéciale consacrée par la maison Firmin-Didot à cette partie des Mémoires de Ségur où l'ancien aide de camp de l'Empereur Napoléon nous raconte ses campagnes. C'est le plus intéressant des trois, celui où l'écrivain a su le mieux trouver un sujet parfaitement adapté à ses grandes qualités littéraires. On trouvera des récits plus exacts au point de vue historique, plus précis au point de vue des opérations militaires, on lira dans les *Mémoires* de Macdonald, par exemple, une narration de la retraite de Leipzig à la fois plus sombre et plus mouvementée, mais un tableau d'ensemble plus émouvant, écrit dans un style aussi touchant et aussi grave, aussi pathétique, aussi bien approprié aux événements, nous ne croyons pas qu'il en existe. On a beaucoup reproché à Ségur ces inexactitudes, il a eu l'honneur d'être réfuté plusieurs fois; mais en dépit de ses détracteurs, son livre restera, car, malgré des erreurs de détails, ses Mémoires demeurent profondément vrais dans l'ensemble. Ségur n'est pas, d'ailleurs, comme voudraient le faire croire certains de ses critiques, un détracteur systématique de Napoléon : il a, au contraire, le culte et la passion de « son Empereur, » il n'est pas tendre pour les hommes de l'ancien régime, lui neveu d'un maréchal du roi Louis XVI; il n'est pas de faute de Bonaparte qu'il ne cherche à pallier; mais, pour les excuser, il faut bien les faire remarquer, et c'est ce que n'ont pas voulu lui pardonner certains fanatiques du grand homme. Non seulement Ségur n'est pas un détracteur de Napoléon, mais il nous paraît même exagéré dans l'enthousiasme qu'il conserve pour lui dans sa défaite, et si l'on pouvait reprocher quelque chose à l'écrivain, c'est de n'avoir pas insisté assez sur la lassitude dans laquelle était tombée la France à la fin de 1812, de cet empire et de cet homme malfaisant dont l'ambition extravagante allait réduire notre pays à la dernière extrémité. Sauf un petit nombre d'exaltés, tout le monde en France, après la campagne de Russie, comprenait l'abîme où nous entraînait Napoléon, l'immense majorité de la nation désirait la chute de ce régime de fer, chacun l'attendait avec impatience, et la plupart s'en réjouirent. Voilà ce que Ségur n'a pas dit, n'a peut-être pas osé écrire, mais ce que l'histoire impartiale commence à noter, ce que dans cinquante ans elle n'aura plus à démontrer. Quoi qu'il en soit, nous recommandons le troisième volume des *Souvenirs militaires* de Ségur comme un des livres les plus intéressants sur la chute du premier Empire.

7. — Très différents nous apparaissent les *Mémoires* du général Rapp, un autre aide de camp de Napoléon. Ils sont certainement bien inférieurs aux *Souvenirs* de Ségur, mais dans la période de « napoléonite » aiguë dont nous souffrons, il suffit qu'un volume parle du premier Empire pour obtenir un immense succès, et, grâce à cette maladie, passagère espérons-le, les *Mémoires* du général Rapp atteindront peut-être leur dixième édition. M. Désiré Lacroix, le savant écrivain militaire auquel la maison Garnier a confié le soin de présenter à nouveau au public ces Mémoires, était plus à même que personne de les remettre au point. Les *Mémoires* de Rapp firent jadis partie de la collection élaborée de toutes pièces chez le libraire Ladvocat, par les frères Méliot, Luchet, Nizard, Villemarest, etc. Les Mémoires actuels, nous le pensons, ont été revus sur des notes plus authentiques : le nom du nouvel éditeur doit être pour nous, à cet égard, une garantie de véracité et de bonne foi. La partie capitale de cet ouvrage est naturellement ce fameux siège de Dantzig, qui, beaucoup plus que ses Mémoires, contribueront à faire vivre Rapp dans le souvenir de ses concitoyens. Véritablement, Rapp se montra, dans les circonstances cruelles que traversait alors notre patrie, à la hauteur de la redoutable situation qui était la sienne. Le siège de Dantzig restera comme une des plus belles pages des guerres du premier Empire : on la lira avec un vif intérêt, écrite par celui qui y joua le premier rôle.

8. — Les Mémoires du général Lejeune, dont le premier volume : *De Valmy à Wagram*, a seulement paru, constituent un ouvrage intéressant, écrit dans un style pittoresque et coloré, qui met certainement l'auteur plus près de Ségur que de Rapp. Lejeune, plutôt qu'un militaire de tempérament, était un artiste, et c'est d'après des impressions plus que d'après des observations suivies qu'il a rédigé ses Mémoires. Néanmoins, il voyait, ou plutôt il sentait juste : aussi son livre, dont on peut dire qu'il part surtout du cœur, se lit agréablement. Entré dans l'armée en qualité de simple soldat, au début de la Révolution, Lejeune devint officier du génie et fut plus tard attaché à la personne de Napoléon. Il était à Marengo, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Friedland, passa de là en Espagne et assista au siège de Saragosse. Il nous a laissé de cet épisode des guerres de 1808 un tableau saisissant, qui est le morceau capital du volume que nous avons sous les yeux et dont l'intérêt poignant assurerait seul le succès. Il faut lire ces pages pour se rendre compte de l'opiniâtreté, du sang-froid, de l'endurance, de la vaillance tantôt sombre, tantôt gaie et communicative, que peuvent à l'occasion déployer nos soldats. Et quelle admirable conduite que celle de cette population espagnole, soldats improvisés pour la plupart, qui, manquant de tout, soutinrent pendant des mois l'effort d'une armée française, luttèrent pied à pied et succombèrent vaincus seulement par la famine, la maladie et la mort. Tout le monde sait ce que fut cette guerre de mines et de contre-mines, ces

combats de rues, où chaque maison devenait une forteresse, chaque couvent un réduit redoutable. Mais le général Lejeune ne nous donne pas seulement la suite et la nomenclature des événements, il nous en fournit aussi la physionomie, la couleur, le côté vécu, et personne mieux que lui n'était à même de nous présenter de ce grand spectacle une copie exacte. Son œuvre tire de ce caractère un intérêt puissant. Les derniers chapitres, consacrés à la campagne d'Autriche en 1809, en particulier à Essling et à Wagram, ne sont ni moins intéressants ni moins pittoresques.

9. — Nous venons de terminer, avec les Mémoires du général Lejeune, la liste des Mémoires sur le premier Empire que nous avons à examiner aujourd'hui. Avec les *Souvenirs de Constantine*, par le général Ch. Cadart, nous passons à une autre époque, celle de la conquête d'Alger, moins brillante sans doute que la première, mais fertile encore en héroïsmes, en traits de courage. Les *Souvenirs de Constantine* sont le récit de deux années passées en Algérie, de 1838 à 1839, par un jeune officier du génie auquel de notables qualités militaires et le hasard des événements réservaient une brillante carrière. 1838-1839 ! Ce n'était point la période de l'apaisement, il s'en fallait. A part une zone relativement restreinte où il était permis de se croire en pays réellement conquis, on se trouvait là sur un véritable champ de bataille, où les surprises, les embuscades, les coups de feu attendaient à chaque pas nos colonnes. Mais aussi, quel champ fécond d'observations, d'études, pour un jeune officier comme l'était alors le général Cadart, joignant à l'amour de l'inconnu et des aventures naturel à son âge, celui du devoir à accomplir et d'un honorable avancement à conquérir. Ce petit livre, qui ne peut manquer d'obtenir un légitime succès, n'est pas un journal ordinaire, un assemblage sans art d'événements racontés chronologiquement et juxtaposés brutalement dans l'ordre des dates. C'est un chapitre vécu de la vie d'officier en Algérie à une époque où l'imprévu, l'inconnu, le pittoresque, se pressaient sous les pas de notre armée d'Afrique avec une merveilleuse rapidité. En observateur judicieux, le général Cadart a su mettre au point ces tableaux divers, de manière à en faire une toile d'ensemble très colorée, très feuillée dans ses détails, dont la vue est à la fois captivante et instructive. Au point de vue historique pur, certains passages ont une valeur très sérieuse. Le combat de Djemilah, notamment l'établissement du camp de Kerrag, la construction des ouvrages défensifs de Djemilah et de Berrichah, sont de pages formant une contribution très sérieuse à l'histoire générale de la conquête de l'Algérie.

10. — Si nous avons dû faire quelques réserves à propos de l'*Épopée de Waterloo*, nous n'avons que des éloges à donner aux *Lettres du capitaine Leizillon sur la campagne de Chine*, qui, à l'agrément, le leur

valeur militaire, tirent de leurs mérites littéraires un charme sensible. Nous regrettons vivement de n'avoir jamais eu entre les mains les *Lettres sur le Mexique* du même écrivain, où se trouve, paraît-il, une préface donnant à connaître au public ce que fut l'homme et l'officier. Sans doute, ces dernières lettres de Crimée nous font bien deviner ce qu'il put être et ce qu'il fut certainement, un noble cœur, un cœur aimant en même temps qu'un vaillant soldat. Nous eussions aimé à voir nos déductions confirmées par une biographie authentique et détaillée. Attaché, sur sa demande, à la division du général Brunet, le capitaine d'état-major Loizillon s'embarque le 29 décembre 1854 et, après un séjour de quelque durée à Constantinople, débarque le 9 février à Kamiesch. L'hiver, ce rude hiver qui fut si fatal à nos soldats, sévissait alors dans toute sa rigueur. On déterrait des pieds de vigne pour attiser le maigre feu de bivouac qui suffisait à peine à préserver nos vaillants troupiers de la congélation. Mais l'industrie, la bonne humeur de ces hommes d'élite supplée à tout ce que l'intendance a oublié de prévoir. Loizillon nous dépeint avec autant de couleur que d'exactitude ces misères de la tranchée. Mais comme il est observateur et curieux, il nous tient en même temps au courant de tout ce qui a quelque intérêt au point de vue militaire, des travaux des Russes, de leur prodigieuse activité, des actes de courage véritablement stoïques de ces hommes, nos ennemis d'hier, nos amis de demain. Il excelle à endormir les craintes de ses parents et à jeter une gaze habilement épaissie sur les dangers qu'il court : il leur laisse croire à son séjour prolongé au camp quand sa division a pris depuis longtemps sa place au plus fort des travaux du siège. Dans la période la plus critique des opérations, il garde toujours vis-à-vis de ses chers correspondants l'apparente tranquillité d'esprit qui leur rendra le calme et l'espérance dont ils ont tant besoin. A huit cents mètres de Malakoff, il cultive un plant de violettes écloses au souffle des canons russes, et glisse quelques-unes de ces fleurettes dans chacune de ses lettres. Pas un instant sa bonne humeur, sa vaillance physique et morale ne se démentent, et l'on peut lui appliquer une bonne part des éloges qu'il prodigue à nos soldats. Entre temps il assiste à de chaudes affaires. Il est à la prise du Mamelon-Vert, au sanglant assaut du 18 juin, enfin à la glorieuse journée du 8 septembre, qui fit tomber Malakoff et avec elle Sébastopol. On trouvera dans les lettres du capitaine Loizillon des détails qui tirent de nos rapports actuels avec la Russie un intérêt bien particulier sur l'étrange sympathie qui attirait nos soldats vers les soldats russes sur cette même terre de Crimée où ils eussent dû cependant ne se considérer que comme des ennemis acharnés. Lors de l'échange de prisonniers effectué en juillet 1855, le capitaine Loizillon recueille de la bouche de nos soldats et enregistre avec une complaisance prophétique tous les bons traitements dont ils ont été l'objet. On leur a fait fête

sur la route de Perékop à Odessa; les habitants riches se disputaient le plaisir de les héberger. Non moins magnifique que les particuliers, le gouvernement russe allouait vingt sous par jour pour leur nourriture aux Français, alors que la solde du soldat russe n'excédait pas vingt centimes. Et nos braves troupiers d'inviter à leur table ceux de l'escorte, politesse qui établit bientôt une telle solidarité qu'on a peine bientôt à discerner ceux qui sont conduits de ceux qui conduisent. Dans le contact prolongé des lignes adverses sur la Tchernaïa cette entente ne fit qu'augmenter. « Les officiers, écrit Loizillon, ont peine à empêcher les hommes de fraterniser. » Aussi, aux premiers bruits de l'armistice, il faut renoncer à contenir les avant-postes. « Partout nos vedettes ont échangé leur gourde et font « camarades, » suivant l'expression des Russes. » En mars, enfin, quand l'armistice est ratifié, c'est une véritable explosion : l'entrain est général, les officiers s'y associent. Les officiers russes viennent dans nos camps : Loizillon a un ami intime, un capitaine d'état-major russe, qui ne quitte pas sa tente. Invité à son tour, il se rend à Baktchi-Sérai et nous conte avec beaucoup de verve l'accueil pantagruélique qui est fait aux officiers français. Cette rapide analyse ne peut donner qu'une idée imparfaite du charme qui se dégage des lettres de Loizillon, charme fait de bonne humeur, d'entrain, de bon sens, de santé physique et morale. Écrites sans apprêt, sans recherche de style, elles abondent cependant en traits pittoresques, en mots heureux : elles touchent parfois, comme dans la tragique description de la veillée d'armes du 18 juin, au pathétique de [illegible]. Elles ont toute la valeur d'un document sincère et peuvent [illegible] au public comme un journal sincère et très complet du siège de Sébastopol.

II. — Des lettres du capitaine Loizillon sur la Crimée à l'Inde consacrée par M. Louis Marin au Maroc [illegible], la transition est facile. Cambodge, [illegible] c'est bien le glorieux prestige [illegible] de cette campagne [illegible] mais dans laquelle son admirable [illegible], son sourd [illegible] préparant le triomphe. Nous avons [illegible] les [illegible] de l'illustre [illegible] et de M. [illegible], et nous avons [illegible] qu'ils nous paraissent [illegible] d'une allure plus [illegible] du Maroc. L'auteur a [illegible] n'a-[illegible] une main heureuse, [illegible] les notes données [illegible] en 1830. On [illegible] « Pe-[illegible] de l'avoir [illegible] qui ne nous paraît exa-

gérée, l'appréciation de l'inspecteur général de Canrobert s'est vérifiée. M. Martin s'est servi judicieusement des divers ouvrages sur les campagnes d'Algérie, de Crimée, d'Italie, de 1870, où il savait trouver des renseignements sur son sujet. Il a le courage de les citer. C'est là un mérite qui n'est pas commun chez les biographes, et nous l'en félicitons. Son livre n'en possède pas moins un mérite original certain.

12. — C'est encore de la campagne de Crimée que nous parlent les *Lettres d'un zouave*, publiées par M. Amédée Delorme. L'auteur du *Journal d'un sous-officier en 1870* a pensé avec justesse qu'au moment où nous demeurons encore sous l'impression des désastres de l'année fatale, il était opportun de faire un retour vers ces grandes époques de notre histoire militaire où les qualités de notre armée apparurent avec tant d'éclat. Il a trouvé un manuscrit intéressant : les lettres d'un soldat, d'un zouave, et il nous les donne à connaître. Elles en valent d'ailleurs la peine. On ne rencontrera pas là l'intérêt de la correspondance de Loizillon ; on trouvera même sans doute que ce « zouave » aime bien la périphrase ; n'importe, il y a dans ces pages du pittoresque, de la couleur et un bon ton de gaieté qui ont leur charme.

13. — L'histoire de la guerre franco-allemande écrite par M. Dick de Lonlay a eu un légitime succès. Élaborée à l'aide de documents la plupart inédits, tirés en grande partie des Historiques de régiments, remplie d'anecdotes tragiques, comiques, émouvantes, elle s'adressait au grand public qui cherche dans les narrations historiques des émotions plutôt que des événements. Elle ne pouvait manquer d'avoir des lecteurs. Mais elle comprend plusieurs gros volumes et, malgré son bon marché, n'est pas à la portée de tout le monde. Les éditeurs ont donc pensé qu'il y avait avantage à extraire de cette longue publication les morceaux principaux, les épisodes les plus marquants de cette guerre sanglante, et ce sont ces épisodes mêmes qu'ils présentent aujourd'hui au public sous le nouveau titre : *Les Anniversaires de 1870*, nous donnant précisément le récit des grandes rencontres dont les Allemands ont fêté naguère l'anniversaire. Nous n'avons rien à dire contre l'exubérance de joie, la profusion de toasts auxquels se sont livrés à cette occasion nos vainqueurs d'un jour. Nous dirons même que nous avons vu avec un certain plaisir ces réminiscences tapageuses. Elles ont eu, en France, une influence salutaire en nous montrant que de l'autre côté du Rhin les rancunes, les haines ne sont point éteintes et que nous devons nous tenir prêts à en repousser, à bref délai peut-être, la nouvelle effervescence. Rappeler comment eurent lieu nos défaites, dire qu'écrasés par des fautes politiques et militaires nous succombâmes avec honneur, quelquefois avec héroïsme, c'est la meilleure réponse que nous puissions faire pour le moment aux rodomontades de nos voisins. Le nouveau volume de la maison Garnier comprend : les batailles de

Wissembourg, de Frœschviller, de Forbach, des 16 et 18 août à Rezonville et à Saint-Privat, de Sedan, la capitulation de Metz. Mais ce ne sont point des relations complètes de ces diverses rencontres que l'on a dans le livre de Dick de Lonlay : on y trouvera surtout ces épisodes dont nos enfants ne connaîtront jamais assez les détails : les charges héroïques dites de Reichshoffen, celles du plateau d'Avron ; le combat du ravin de Greyère où le lieutenant Chabot, du 57e de ligne, s'empara du drapeau du 16e régiment allemand (Hessois); la lutte à jamais mémorable du 6e corps français, commandé par Canrobert, contre la garde royale prussienne et les Saxons le 18 août ; le massacre de Passavant, les tentatives désespérées de Balan le 1er septembre ; enfin, la journée maudite, celle de la capitulation de Metz après la trahison de Bazaine. Tous ces récits, malgré la douleur, le sang, qui suintent à travers les lignes, ont leur action vivifiante, réconfortante. Ils montrent ce qu'un peuple qui a su produire de tels efforts, qui a donné l'exemple d'une telle énergie, eût été à même d'obtenir si les hommes chargés de ses destinées lui avaient mis en main un fer suffisamment aiguisé. Ils donnent la confiance que l'espérance nous est permise, et qu'au jour marqué par la Providence nous pourrons être encore l'armée d'Auerstaedt et d'Iéna.

14. — Le livre que nous venons d'analyser est surtout, on peut même dire uniquement, anecdotique. Au contraire, *la Seconde Campagne de France*, du commandant Rousset, dont nous avons à étudier aujourd'hui les trois derniers volumes, est une histoire militaire, une narration didactique des événements de 1870. Ces trois volumes, consacrés aux « armées de province, » nous donnent l'histoire des deux armées de la Loire, de l'armée du Nord, de la campagne de l'Est, de la guerre dans les Vosges, en Franche-Comté, en Bourgogne, enfin des grands sièges; un chapitre est consacré aux opérations maritimes. Le 19 septembre 1870, jour où, par le combat de Châtillon, les armées allemandes terminèrent l'investissement de Paris, seize départements étaient envahis en totalité ou en partie. De nos places fortes, les unes étaient déjà prises, d'autres masquées ou sur le point de l'être. 813,000 ennemis foulaient le territoire, et derrière eux 350,000 hommes exercés et encadrés, sans compter ni l'arrière-ban de la landwehr ni la landsturm, étaient prêts soit à combler les vides des troupes belligérantes, soit à les renforcer au besoin. Pour refouler de son territoire des masses aussi considérables, quelles étaient les ressources dont la France pouvait encore disposer ? L'armée de Metz, véritable noyau de notre ancienne puissance militaire, ne comptait déjà plus, et celle de Sedan avait disparu tout entière. Les seules épaves échappées au désastre, 13e et 14e corps, étaient venues s'enfermer dans Paris, d'où il était à prévoir qu'elles ne sortiraient pas de sitôt ; les garnisons des places fortes, composées en majorité de gardes mobiles, étaient

bloquées et vouées à un sort que l'état d'infériorité de nos forteresses et de leur armement ne faisait que trop pressentir. Il restait en tout, pour tenir la campagne et garder l'Algérie, une fraction de la garde mobile de province, cinq régiments d'infanterie, six de cavalerie et une batterie montée. C'est en face d'une situation aussi lamentable que se trouva en arrivant à Tours, le 16 septembre, le vice-amiral Fourichon, délégué au ministère de la marine et à celui de la guerre par intérim. Il ne disposait, au surplus, que d'un personnel restreint, le ministère de la guerre n'ayant, par suite d'une conception peu judicieuse des exigences de la situation, envoyé en province que le quart de ses employés. Néanmoins, on se mit immédiatement en devoir de remplir les instructions qu'avait données, au départ de Paris, le général Le Flô, et on parvint à mettre sur pied, en quelques jours, un corps d'armée complet, le 15e, dont le général de la Motte-Rouge reçut le commandement. Quand on songe, dans les loisirs de la paix, à la somme prodigieuse d'efforts qu'il a fallu dépenser pour arriver, en aussi peu de temps et avec les éléments éparpillés dont on disposait, à former non seulement le 15e corps d'armée, mais successivement tous ceux qui ont constitué les armées de la Loire et de l'Est, en présence des masses victorieuses qui, arrivées jusqu'au cœur du pays, entravaient la mise en œuvre des services, les mouvements et la création du matériel, la fabrication des armes et des engins de guerre ; quand on réfléchit à la tâche écrasante qu'ont assumée et accomplie, en ces jours de troubles et de deuil, quelques hommes soutenus seulement par leur patriotisme et leur dévouement et qui avaient à lutter encore contre l'ingérence d'incapacités telles que celle de M. de Freycinet, on ne peut se défendre d'une émotion consolante, d'un patriotique orgueil. L'improvisation des armées de province par des généraux tels que d'Aurelles, la Motte-Rouge, Chanzy, est un des tours de force les plus étonnants dont l'histoire fasse mention et qui laisse loin derrière lui l'effort national de 1793. Nos ennemis ont avoué eux-mêmes, par la brochure d'un de leurs écrivains les plus autorisés, le général baron von der Goltz, que seule en Europe, la France, grâce à son unité, sa richesse et sa puissante vitalité, était capable de l'accomplir. Ce fut dans les conditions que nous venons de dire que commença la deuxième période de cette malheureuse guerre qui, si elle est demeurée sans grande gloire, a montré cependant de quels efforts est capable un pays comme le nôtre, quand toutes les bonnes volontés s'unissent, quand, sans distinction de parti, les cœurs battent en faveur d'une même idée, n'ont plus qu'un seul but. Nous ne saurions analyser, même sommairement, en quelques lignes, ces trois derniers volumes de quatre cents pages chacun, où M. le commandant Rousset nous a donné un tableau très suffisamment complet, toujours exact, parfois coloré et mouvementé, des événements militaires. Dans une œuvre de ce genre, une classifi-

cation méthodique des matières s'impose : elle seule peut conduire à la clarté indispensable dans ce dédale d'opérations, de marches, de contre-marches, de combats. Nous n'avons que des éloges à donner à la division de l'ouvrage : toutefois, au point de vue des rapports des parties les unes vis-à-vis des autres, il nous paraît que l'auteur a donné à la guerre en province une importance qu'elle ne comporte pas. Certes les faits proprement dits, les rencontres, les chocs de troupes, y furent plus nombreux que dans la première partie de la guerre, mais c'est ici le cas de dire que la qualité n'en vaut pas la quantité. Spécialement au point de vue des enseignements techniques qu'on en peut retirer, la moisson est maigre. Nous aurions donc préféré un volume de plus consacré à l'armée du Rhin, à celle de Sedan, même au siège de Paris, et en voir un de moins à ces armées de province qu'on peut louer au point de vue des efforts qu'elles coûtèrent à organiser, mais qui, au point de vue militaire, ne firent pas grand'chose qu'on puisse citer comme exemple. Nous regrettons également qu'un chapitre ou deux n'aient pas été consacrés à cette guerre de siège, bien modeste, peu glorieuse, mais où les enseignements ne manquèrent point. Un officier allemand, le major Gœtze, a consacré à cet unique sujet deux volumes in-octavo qui se lisent avec intérêt : deux chapitres sur la matière n'eussent point été déplacés dans une histoire générale de la seconde campagne de France. Ces rares critiques faites, nous nous empressons de dire qu'après l'histoire de la guerre rédigée à Berlin par le grand état-major allemand, nous ne connaissons rien d'aussi complet et d'aussi bien résumé sur la campagne de 1870-1871.

15. — *Une Évasion* est le récit d'une aventure qui n'aurait qu'un médiocre intérêt si le héros n'en était une personnalité qui a fait depuis plus de bruit qu'en 1870. M. Auguste Bardeau, que nous avons vu depuis ministre de la marine et plus tard Président de la Chambre, a cru devoir mettre le public au courant d'une tentative d'évasion, d'ailleurs avortée, qu'il effectua avec quatre de ses camarades, pour sortir des prisons où il avait été envoyé à titre de garde mobile. Nous croyons que le public accueillera sans enthousiasme ces revélations posthumes.

16. — On se plaignait avant la guerre de 1870 et on nous a reproché après nos désastres de ne point connaître l'armée allemande. On ne saurait plus aujourd'hui nous adresser la même critique, car on peut dire en toute vérité que nous savons aujourd'hui nos ennemis sur le bout du doigt. Grâce aux nombreux ouvrages de vulgarisation que l'on rencontre sur les rayons de toute bibliothèque qui se respecte, l'armée allemande est aussi familière à nos officiers que la [illegible], et s'il suffisait de connaître son adversaire pour le vaincre, [illegible] Héréditaire n'aurait qu'à bien se tenir. Dans le [illegible] MM. Ch. Specht et G. [illegible] consacrés à l'[illegible] de Guillaume II, les deux

auteurs ont su rajeunir la matière en mêlant agréablement le plaisant au sévère et en nous donnant, à côté de détails techniques ou organiques, une physionomie souvent humoristique, toujours vraie, du troupier allemand. Après une introduction rétrospective sur les origines et le développement de l'armée allemande et une vue d'ensemble sur l'organisation actuelle, ils étudient successivement le commandement et les cadres, l'administration et les services accessoires, enfin les trois armes. L'ouvrage est intéressant, d'une lecture facile, souvent attrayante, spécialement dans les chapitres consacrés à la vie du soldat, à l'éducation morale et religieuse, aux cantines, etc. Illustré par A. Fleuri de jolies vignettes et tiré avec luxe, ce livre est un de ceux qu'on peut le plus recommander comme ayant le double attrait de la forme et du fond.

17. — Puisque nous parlons des Allemands, nous placerons ici un ouvrage qui nous arrive de l'autre côté du Rhin et qui démontre de quelle faveur les études historiques anciennes jouissent encore chez nos voisins. L'auteur est M. Hugo Liers, docteur en philosophie et professeur au gymnase de Waldenbourg ; ce travail a pour titre : *L'Art militaire chez les anciens considéré sous le point de vue spécial de la stratégie.* M. Liers a partagé son livre en quatre chapitres principaux dans lesquels il étudie successivement : le recrutement, l'armement, les marches, le campement, les combats, les ravitaillements, puis la stratégie et la tactique envisagées dans la défensive et dans l'offensive. Le chapitre IV est consacré à l'examen du caractère guerrier des peuples anciens, Spartiates, Athéniens et Béotiens, Macédoniens, Numides et Carthaginois, Gaulois et Germains, Romains. Dans toute la première partie de l'ouvrage, l'auteur ne nous donne guère de renseignements nouveaux sur le recrutement et l'armement des anciens. Ce sont là des matières qui ont été longuement et savamment traitées au XVIIIe siècle, où un peu partout, et notamment en France, les Folard, les d'Ablancourt et tant d'autres commentaient et traduisaient jusqu'au dernier opuscule militaire grec ou latin. Toutefois le sujet a été bien rajeuni par M. Liers, et les aperçus nouveaux qu'il sait tirer d'un sujet en apparence très connu donnent à son travail une intéressante physionomie. Cependant là où l'œuvre du savant professeur est véritablement originale et bien personnelle, c'est dans tout ce qu'il nous apprend sur la tactique et la stratégie des anciens. Sujet d'un puissant attrait, en dépit de son allure surannée, et qui ne peut manquer d'attirer l'attention de quiconque s'intéresse aux choses militaires. A propos du ravitaillement, il nous semble pourtant que M. Liers s'avance un peu en soutenant que la subsistance des troupes était plus facile autrefois qu'aujourd'hui, par cette raison que les armées étaient moins nombreuses, les campagnes plus courtes, et qu'en hiver les opérations étaient suspendues (p. 201). Il paraît erroné également de dire que les théâtres d'opérations furent la plupart du temps le long des côtes et que

les ravitaillements par mer tiraient de cette situation une facilité particulière (ibid.). Qui voudrait prétendre que les difficultés que dut rencontrer Alexandre pour le ravitaillement d'une armée opérant à plus de mille lieues de son pays ne furent pas supérieures, dans des contrées sans doute plus désertes encore à cette époque qu'elles ne le sont aujourd'hui, à celles qu'eut à supporter par exemple la Grande Armée opérant en 1805 en Allemagne? Il y eut là, sans doute, l'établissement préventif d'une série de bases d'opérations dont les historiens ne nous ont point laissé la trace et dont nous aurions aimé à voir M. Liers nous donner la clef. Dans les chapitres suivants, notamment dans celui où il nous parle de la conduite de la guerre, de l'offensive et de la défensive, l'écrivain allemand a porté une véritable lumière sur des procédés de combat et de stratégie encore peu connus : il l'a fait avec une science et une variété de documents de la plus haute valeur. Il pose en principe — et il appuie ses arguments par des citations, — que l'offensive était déjà reconnue des anciens comme un élément prépondérant de la victoire. Tant il est vrai que les grands axiomes de l'art militaire n'ont jamais changé et qu'ils sont de nos jours ce qu'ils étaient il y a trois mille ans. *Major est animus inferentis vim quam arcentis*, disait Annibal à son armée, et Scipion affirmait également que : *plus animi est inferenti periculum quam propulsanti* (p. 250). Tout le reste de l'ouvrage nous paraît digne de l'étude des lettrés et des hommes de science.

18. — Comment, à quelle heure et dans quelles conditions militaires se dénouera la crise qui depuis des années tient l'Europe dans l'attente entre la paix et la guerre? Telle est la question que se posait M. Charles de Mazade quelques jours avant que la mort vînt prématurément l'enlever aux lettres. Cette intéressante étude, extraite de ses papiers posthumes, vient de paraître sous le titre : *L'Europe et les neutralités*, et c'est avec plaisir que nous la signalons aux hommes qu'intéresse l'avenir de notre pays. C'est un fait que l'Allemagne et la France se trouvent en force sur les Vosges et sur la Meuse. C'est aussi un fait que, si elles doivent éprouver quelques difficultés à s'aborder directement par une attaque de frontière, il y a, aux deux extrémités de leur ligne, des zones libres par où elles peuvent tenter de se frayer un chemin, de se tourner mutuellement pour faire tomber leurs défenses. Les Allemands, par habitude et par tactique, accusent la France de méditer sans cesse des conquêtes ou des violations de territoire. La France, avec bien plus de raison, peut montrer la prépondérance allemande savamment organisée, s'imposant ou s'insinuant de toutes parts, pesant sur ses voisins de tout son poids par l'intimidation ou les captations comme par les alliances. Entre les deux puissants adversaires, la Belgique et la Suisse se sentent pressées, menacées, peu ou mal protégées par la légalité européenne, et d'autant plus jalouses de se défendre elles-mêmes, de sauvegarder leur

indépendance et leur neutralité. Ceci explique les efforts tentés récemment par les deux États pour élever leur puissance militaire à un niveau hors de proportion avec leur population et leurs moyens financiers. Mais dans l'état actuel de l'Europe, qui oserait dire qu'ils ont tort et que les dangers pressentis par eux sont fallacieux? M. de Mazade étudie cette question de la violation de la neutralité belge ou helvétique avec une compétence et une hauteur de vues frappantes ; il étaie sa thèse de données militaires certaines et de considérations stratégiques sinon nouvelles, tout au moins bonnes à répéter. Ce petit livre compte au nombre de ces prophéties qu'on regrette plus tard d'avoir traitées de billevesées.

19. — Avec le *Dictionnaire militaire* nous abandonnons l'histoire militaire pour arriver aux sciences positives qui régissent la conduite des armées. C'est de nos jours un gros travail que celui d'un dictionnaire militaire. Avec la rapidité des progrès actuels, avec les modifications continuelles que nécessite la mise au point permanente des éléments de la guerre, on s'expose à voir devenir caduques en un petit nombre d'années, de jours, d'heures même, des institutions qui paraissaient destinées à vivre longtemps au moment de leur adoption. Il est donc urgent qu'un travail de ce genre soit mené rapidement, de façon tout au moins à ce qu'il puisse synthétiser, à un moment donné, à une date précise, non point les principes, qui sont immuables et indépendants du temps, mais la partie mobile et changeante de la force armée. Le *Dictionnaire militaire* nous paraît conçu suivant un plan rationnel et une méthode judicieuse. On n'y trouvera pas la science du général Bardin, mais on n'y rencontrera pas davantage ses longueurs et ses discussions déplacées. Les auteurs anonymes ont pris pour base l'armée moderne et nous la dépeignent telle qu'elle est, ne nous donnant à connaître les institutions antérieures que lorsque c'est indispensable. Quatre fascicules seulement ont paru depuis 1894, et il nous semble que les collaborateurs pourraient aller un peu plus vite. Nous avons parcouru avec intérêt ces fascicules et nous y avons trouvé déjà quelques renseignements qui sont aujourd'hui de l'histoire ancienne : la dernière colonne consacrée à l'adjudant de bataillon, par exemple, et l'article sur l'artillerie. Sans doute, un ouvrage de ce genre ne peut être composé d'un seul jet, puisqu'en cours d'impression on est sans cesse obligé de le modifier et de le tenir au courant. Cependant, deux ans pour rédiger cinq cents pages de texte demeurent un temps exagéré. Il est inutile de nous appesantir sur les services que peut rendre un ouvrage de ce genre, non seulement aux officiers, pour lesquels il remplacera une volumineuse bibliothèque, mais même pour les lecteurs n'appartenant pas à l'armée et qui aiment à se rendre compte de ce qui s'y passe. D'ailleurs, est-il permis à quelqu'un, avec notre organisation militaire moderne, quand tout le monde est, a

été, ou sera soldat, de se désintéresser des choses de l'armée? Nous sommes, par excellence, à une époque où chacun doit avoir « des clartés de tout, » comme disait Molière. Spécialement en ce qui concerne les choses touchant à la défense nationale, il est certaines erreurs, certaines ignorances qui ne doivent plus être permises. Le *Dictionnaire militaire* sera pour beaucoup le sauveur qui résumera sinon le fond, tout au moins la surface des connaissances indispensables. A ceux qui savent il rappellera ; à ceux qui ignorent il donnera le vernis du savant. Le quatrième fascicule que nous avons sous les yeux se termine à la page 512 et au mot « Chapelet d'artillerie ; » on peut donc déduire que l'ouvrage a atteint son premier quart et qu'il formera deux volumes d'environ mille pages. Ce ne sera point une publication trop volumineuse ; elle sera suffisamment étendue néanmoins pour former une synthèse complète et bien ordonnée de la science militaire à la fin du XIXe siècle.

20. — L'*Essai historique sur la tactique de l'infanterie depuis l'organisation des armées permanentes jusqu'à nos jours*, de M. le capitaine Gérôme, est un travail consciencieux qui a dû demander à l'auteur beaucoup de recherches. Il n'est pas aussi facile qu'on pourrait le supposer de décrire nettement les procédés de combat inhérents à chaque époque de notre histoire, par la raison que, même aux temps où un règlement précis donna des règles fixes pour le combat, chaque chef d'armée ou même d'unité combattante eut sa façon d'interpréter les règles et de traduire les principes en les appliquant au terrain. Tout d'abord, avant la fin du XVIIe siècle il n'exista, ni en France ni ailleurs, aucun règlement de manœuvre. La routine et la tradition aidant, chaque régiment exécutait certains mouvements, à peu près les mêmes, mais chaque chef de corps avait les siens et aimait à les appliquer. Il faut arriver au milieu du XVIIIe siècle pour trouver une ordonnance de manœuvre dans le sens que nous attachons à ce mot. Celle de 1760 est la première où l'on trouve quelque ordre et quelque méthode ; sous ce rapport, la tactique de l'infanterie n'est pas chose bien vieille. A cet égard nous ferons au capitaine Gérôme une observation : le titre de son livre n'est pas exact. Ce n'est pas un essai historique sur la tactique de l'infanterie qu'il nous offre, c'est un essai sur la grande tactique, sur la disposition des troupes sur le champ de bataille et non sur la manière de combattre spéciale à l'infanterie. Nous eussions aimé à trouver dans son livre une étude raisonnée des divers règlements, depuis celui de Loustelneau en 1647 jusqu'au règlement actuel, en passant par l'instruction de 1649, par les ordonnances de 1707, 1733 (1er juin), 1746 (1er mars), 1750 (7 mai), 1753 (29 juin), 1754 (14 mai), etc., etc. Ce travail, réellement curieux, nous eût donné véritablement la tactique de l'infanterie à travers les âges. Peut-être l'honorable officier a-t-il pensé qu'un travail de ce genre aurait un côté seulement scientifique, peut-être n'a-t-il voulu faire qu'un

travail pratique? Nous avons la conviction que son livre aurait été l'un et l'autre. Tel qu'il est, ce travail présente un grand intérêt; il a sa place marquée dans toutes nos bibliothèques d'officiers.

21. — Sous le titre : *Dernier Effort*, M. le général Philebert a publié dans le *Journal des sciences militaires* une série d'articles qui, très remarqués dans l'armée, viennent d'être tirés à part. L'ouvrage contient cinq sous-titres ou chapitres principaux : I. De la Direction ; II. Des Manœuvres ; III. Des Règlements; IV. Du Tir ; V. Du Combat en fonction des quatre données précédentes. M. le général Philebert est un des officiers généraux de notre temps qui se sont le plus occupés de manœuvres avec la volonté de les rendre pratiques. Il y avait pour cela fort à faire. Il faudrait mettre hardiment la hache dans cet inextricable monceau de mouvements surannés que nous conservons précieusement, uniquement par la raison qu'ils se trouvent, parfois sous un autre nom, dans le règlement précédent, mais qui n'ont d'autre effet que d'encombrer la mémoire de nos officiers, où ils tiennent une place qui pourrait être utilement occupée par autre chose. Sous ce rapport, il est incroyable de constater combien en France, et ailleurs, la routine a de puissance et de force. « Toute manœuvre qui ne convient pas au terrain, a écrit Lloyd il y a plus de cent ans, est absurde et ridicule. » N'importe, nous continuons à manœuvrer tous les jours en dépit du terrain, en dépit du bon sens, et lorsqu'un officier élève la voix contre ces anomalies, c'est dans l'arche sacro-sainte du ministère un *caveant consules* général. M. le général Philebert lui-même a dû longtemps se contenir, et c'est seulement depuis sa mise à la retraite qu'il a pu reprendre son franc-parler et nous dire enfin des vérités qu'il serait heureux que tout le monde entendît. Le principe de l'éminent écrivain militaire — et qu'on n'oublie pas ici que cet écrivain a été cinquante ans et est encore un homme d'action — est que « l'instruction du temps de paix doit préparer et uniquement préparer les troupes à la guerre. » Il constate d'abord que la direction, la direction des troupes en vue du combat, n'existe pas en France, en raison surtout de notre régime politique, qui soumet le ministre tantôt à une coterie parlementaire, tantôt à une autre. Quant aux grandes manœuvres, elles sont « grandes » sans doute par le nombre de bataillons qui y prennent part, mais quant aux résultats pratiques obtenus, elles demeurent d'une bien mince valeur, grâce au mépris de toute règle précise, au manque de toute direction, de moyen d'action rationnellement mis en œuvre. Le général traite la question du tir, si importante dans les armées modernes, avec une connaissance du sujet qui ne saurait étonner chez un homme de sa compétence, mais qui met malheureusement en lumière les côtés faibles de notre armée par rapport à un facteur si prépondérant dans l'obtention de la victoire. « Malgré l'opinion générale en faveur dans le public et aussi dans l'armée,

écrit-il à ce sujet, l'instruction du soldat dans le tir est à peu près nulle. L'homme apte à tirer un coup de fusil avant d'arriver sous les drapeaux, soit qu'il ait chassé, braconné, ou qu'il ait été membre d'une société de tir sérieuse, ou simplement qu'il soit prédisposé par sa nature, cet homme-là met de suite plus ou moins de balles dans la cible et ne perfectionne que peu son adresse native ou acquise ; il est d'ailleurs l'exception. Quant aux soldats, quant à l'immense majorité, nous ne craignons pas d'affirmer qu'ils n'apprennent pas grand'chose en dehors des définitions plus ou moins incompréhensibles pour eux dont on se croit tenu de leur bourrer la cervelle. Il est, pour confirmer notre dire, une preuve irréfutable : comparez les résultats des tirs des mêmes hommes pendant leurs trois années de service. » Ces révélations sont graves ; nous pouvons dire, d'après notre expérience personnelle, qu'elles sont fondées. Il est donc urgent de porter remède à une situation dangereuse. Or, le général Philebert ne se contente point de la stérile satisfaction de montrer du doigt la plaie ; il nous indique comment l'on pourra la guérir. Toute la partie de son œuvre consacrée aux méthodes à employer dans notre armée pour rendre le travail profitable, pour utiliser d'une façon judicieuse les bonnes volontés, est à méditer, à appliquer. La voix de l'ancien commandant de la 35e division sera-t-elle écoutée ? Nous en avons l'espoir ; il faudrait, pour la sécurité de notre pays, que cet espoir se changeât à bref délai en certitude.

22. — L'ouvrage du général russe de Weyde sur *l'Initiative des chefs en sous-ordre à la guerre* a obtenu chez nos alliés une faveur méritée, et c'est avec raison que M. le capitaine Richert a tenu à le faire connaître à notre armée. Ce travail est destiné à démontrer le danger de la centralisation à outrance dans les armées où elle règne encore ; à faire bien voir qu'un chef ne peut tout faire, qu'il doit laisser pratiquer par ses subordonnés tout ce qu'il est de leur devoir d'exécuter d'eux-mêmes. Mais ce n'est pas seulement sur le champ de bataille que notre initiative doit être laissée aux subordonnés. Le général et le chef à tous les degrés, qui, en temps de paix, n'auront pas pratiqué cette division des pouvoirs, ne devront pas s'étonner qu'en temps de guerre les subalternes sous leurs ordres, habitués à recevoir du haut pouvoir l'impulsion à la moindre [illegible] prennent [illegible] avant d'agir. Or, il y a [illegible] dans ce cas le chef ne pourra plus donner [illegible] avec un système [illegible] Par des exemples [illegible] par la crainte des revers, [illegible] excessive [illegible] les hautes et des [illegible] dans la dernière campagne [illegible] qu'avait le

commandement français de ses droits et de ses devoirs, à l'habitude invétérée de la subordination aveugle et inerte, érigée systématiquement en principe absolu et ayant force de loi à tous les degrés de la hiérarchie. Les principales conséquences de ce système néfaste ont été les suivantes : 1° Méconnaissance de la haute importance de l'offensive, qui est le moyen essentiel, pour ne pas dire unique, d'atteindre le but poursuivi à la guerre ; 2° Centralisation purement théorique, ne répondant nullement à la pratique et déniant à tout inférieur le droit de penser et d'agir sans un ordre. A côté de cela, méconnaissance complète de la nécessité d'organiser solidement et d'une manière permanente tous les rouages du commandement d'une grande armée et d'en vérifier constamment le bon fonctionnement ; 3° Abstraction complète faite de la personnalité des sous-ordres, par suite d'une centralisation exagérée ; 4° Absence de toute initiative chez les subordonnés qui avaient contracté l'habitude d'attendre, pour agir, qu'on les mît en branle. Cependant, comme le dit très justement le général de Woyde, l'initiative ne naît pas spontanément au moment voulu ; elle découle au contraire de tout un système de commandement qui a su équilibrer, d'une manière intelligente, les droits et les devoirs des chefs, et tous les degrés de la hiérarchie, ainsi que leurs rapports réciproques, à faire leur éducation dès le temps de paix. Nous signalons tout spécialement cet ouvrage aux officiers. Ils y trouveront les observations les plus judicieuses et des enseignements dignes d'être entendus.

23. — L'autorité de M. le général Lewal, en tant qu'écrivain militaire, est très discutée dans notre armée. Nous avons entendu traiter souvent l'ancien ministre de « tacticien en chambre, » cette injure suprême adressée par les hommes d'action à ceux qui aiment à traiter de l'action les pieds sur les chenets. Il est certain, cependant, que l'ancien commandant du 17e corps aura eu le grand mérite de faire comprendre à nombre de nos officiers que la science militaire tend de plus en plus à devenir positive, mathématique, et qu'à une science positive il faut des règles précises qu'il convient de formuler dans des théorèmes. On peut lui reprocher de ne pas tenir assez compte dans ses écrits de la machine humaine et des facteurs moraux qui tiennent à la guerre une place si importante, si prépondérante ; mais à côté de cela, combien de maximes sages enfermées dans ses écrits ! Dans le nouvel ouvrage que nous avons sous les yeux, les maximes marquées au coin du bon sens, d'une profonde étude des guerres passées, d'une sage déduction de ce que seront les guerres à venir, les recommandations pratiques abondent. Ce qu'il dit notamment des « positions » est à noter, et nous voyons avec plaisir le général Lewal du même avis que le général Philebert sur ce point qu'on a donné jusqu'ici trop d'importance aux positions dominantes, aux points culminants, ceux d'où l'on semble dominer l'ennemi et lui imposer sa supériorité. « Au lieu de considérer intelligemment la position comme un

appui de l'offensive, quelques-uns ont voulu y voir toute la lutte, c'est-à-dire une forme purement défensive. L'erreur est colossale.... L'étude des positions doit être modifiée dans leur emploi. Les obstacles, défenses, couverts du terrain, tout ce qui est ligne saillante, attire tout de suite l'attention de l'adversaire. Levée de terre, route ou remblai, village, ferme, bois, offrent des points de repère excellents qui, avec une carte, donnent tout de suite la distance et permettent de régler le tir. Il convient de ne pas s'en servir sans discernement, et il est parfois avantageux de ne pas les utiliser du tout. » A propos de la défensive et de l'offensive, ces deux mouvements qui synthétisent toute la guerre, nous trouvons également dans le livre du général Lewal des principes qu'on aurait tort de ne pas méditer ; il rappelle cette maxime de Napoléon, plus véritable aujourd'hui qu'au commencement du siècle, et que nous avons bien oubliée : « Dans la guerre offensive, l'art consiste à n'avoir que des combats défensifs et à obliger l'ennemi à attaquer. » Si la maxime était vraie avec des fusils portant à deux cents mètres, combien n'est-elle pas plus saisissante avec une arme ayant encore, comme les nôtres, un effet utile à deux mille quatre cents mètres ! La probabilité future des batailles de rencontre, la manière de s'y préparer, d'arriver sur le champ de bataille, le déploiement, les formations à prendre, l'ordre préparatoire, le front, le combat, sont autant de sujets traités par M. le général Lewal avec une envergure d'idées extrêmement remarquable. *Stratégie de combat* est à lire par tous nos officiers et, en dehors de l'armée, par quiconque voudra avoir une idée de la physionomie des batailles de l'avenir.

24. — Moins solennel d'allure, moins important au fond que les deux livres que nous venons d'examiner, est la petite brochure consacrée par M. le capitaine Fanet aux *Fêtes régimentaires en France et à l'étranger*. La brochure est agréable à lire, bien que le sujet même ne soit pas d'un intérêt capital. Signalons les tableaux où l'auteur nous donne la concordance au point de vue des numéros, du lieu de garnison, des noms inscrits sur le drapeau des divers régiments des armées russe et française. C'est là une idée heureuse.

25. — M. Ardouin-Dumazet, le rédacteur militaire du *Temps*, publie les éphémérides de l'année qui vient de s'écouler en ce qui concerne *l'Armée et la flotte*. Les grandes manœuvres dans les Vosges, les manœuvres navales, l'expédition de Madagascar, constituent les trois morceaux principaux de ce travail ; cependant, l'année militaire et maritime tout entière est retracée là, jour par jour, et cette revue de fin d'année ne manque ni d'intérêt ni d'enseignements. On pourrait peut-être reprocher à M. Dumazet de s'être un peu attardé sur les grandes manœuvres et de s'être appesanti là sur des détails qui, intéressants dans un article de journal, perdent, dans un livre imprimé longtemps après l'événement, la plus grande partie de leur saveur. C'est, hâtons-nous de le

dire, une critique de détail, qui n'enlève que peu de chose au mérite du livre. Ce travail, accompagné de bonnes cartes permettant de suivre pas à pas les opérations, est de ceux qu'une bibliothèque militaire et nos officiers ont intérêt à se procurer.

26.— L'aide-mémoire sur les *Bouches à feu*, publié par M. le lieutenant-colonel Hennebert, renferme une nomenclature intéressante de toutes les pièces d'artillerie en service en France, et de beaucoup d'autres en usage à l'étranger, agrémentée de renseignements curieux qui modifient heureusement la physionomie de ce genre d'ouvrages. Au point de vue scientifique, le nouvel aide-mémoire eût gagné à fournir quelques données plus précises sur les qualités balistiques des bouches à feu décrites. Livre uniquement à l'usage des gens du monde, qui ne sera, d'aucune utilité, par exemple, aux officiers d'artillerie, auxquels, dans d'autres conditions, on eût pu le conseiller. C'est un défaut qui a son importance. Tel qu'il est, ce petit livre rendra quelques services, au moins à ceux qui veulent avoir une teinte des systèmes d'artillerie actuellement en usage dans les armées européennes.

27. — Nous terminerons cette étude bibliographique par quelques mots sur la deuxième édition d'un travail dont nous avons déjà eu à entretenir nos lecteurs : *La Psychologie du militaire professionnel*, par M. Hamon. M. Hamon est cet écrivain, soi-disant psychologiste, qui a essayé de démontrer, au point de vue purement scientifique, que « l'armée est l'école du crime. » Naturellement, en France, où le sentiment patriotique est encore si vivace, où il est même tellement puissant qu'il demeure la seule force capable de faire taire toutes les ambitions, toutes les passions les plus opposées, pour les synthétiser en un seul faisceau : l'amour de la patrie et la défense du territoire, il s'est trouvé bon nombre de gens, l'immense majorité des écrivains, pour protester plus que vivement contre cet outrageant axiome. L'armée ouverte aujourd'hui à tout le monde, à ce que la France a de meilleur et de plus vivant, n'est plus une petite Église où se confinent un nombre restreint d'individus. L'armée, c'est la France elle-même, c'est la patrie, c'est le drapeau. Dire que cette armée, qui a produit de tout temps dans notre pays les plus grands caractères, les dévouements les plus sublimes, est une école du crime, c'était insulter gratuitement à ce que la France a de plus cher, de plus respecté. M. Hamon a eu le triste courage de le faire. C'était, jusqu'à un certain point, son droit. Mais là où véritablement il le dépasse, c'est quand il se plaint des critiques amères que lui a suscitées son livre, quand il trouve étrange que les battus ne se trouvent pas contents. En ce qui nous concerne, nous avons été des plus bénins dans notre appréciation : nous avions conseillé à nos amis du *Polybiblion* de ne point perdre leur temps à lire ces extravagantes utopies, par la raison qu'en outre d'être erronées, d'être perverses, elles étaient en-

nuyeuses. A cela M. Hamon nous répond par le dilemme suivant, qui donnera une idée de la justesse de son raisonnement : « Si notre livre est dangereux, dit-il, il ne peut être ennuyeux ; s'il est ennuyeux, il ne peut être dangereux. » Comment, mais est-ce que la psychologie ou la sociologie ferait une exception? Est-ce que, dans cette science comme dans les autres, il n'y a pas deux manières de dire les choses? Est-ce qu'il n'y a pas la bonne et la mauvaise, l'intéressante et celle qui ne l'est pas? Nous avons dit simplement que M. Hamon avait pris le parti de nous dire des choses perverses en un langage soporifique ; en quoi cette appréciation pèche-t-elle contre la logique? Nous persistons dans notre première appréciation sur ces « ébauches de criminologie professionnelle, » comme les appelle leur auteur. Nous dirons encore une fois à tous les lecteurs du *Polybiblion*, aux nombreux établissements d'instruction qui nous font l'honneur d'adopter nos appréciations dans le choix des livres à mettre aux mains de leurs élèves : il n'y a qu'une chose à faire de ce pamphlet, c'est de ne pas l'ouvrir. ARTHUR DE GANNIERS.

THÉOLOGIE

De Sacramento matrimonii. Tractatus dogmaticus, moralis, canonicus, liturgicus et judiciarius, auctore MICHAELE ROSSET, episcopo Maurianensi. Saint-Jean-de-Maurienne, chez l'auteur, 1895, 3 vol. in-8 de viii-656, 616, 637 p. — Prix : pour les souscripteurs, chaque volume, 5 fr. ; pour les autres, 7 fr.

Mgr M. Rosset, évêque de Saint-Jean-de-Maurienne, présente au public ecclésiastique une œuvre de longue haleine, encore incomplète, mais dont les dernières divisions ne tarderont pas à voir le jour. Dans ces volumes consacrés, le premier à décrire l'essence, la nature, les propriétés du mariage, le second à l'étude des pouvoirs religieux et civil ayant autorité sur le mariage, aux dangereux aux lois et aux principes généraux des empêchements, le troisième à l'exposition spéciale des divers empêchements dirimants, on ne sait vraiment ce qui doit louer davantage, de la saine et forte doctrine ou de la [illegible] des recherches. Ce n'est pas qu'il y ait çà et là [illegible] et quelques [illegible] mais il faut avouer que l'auteur est [illegible] à la devise [illegible] Sens. [illegible] [illegible] [illegible]

cipales raisons qu'il en donne dans une intéressante préface. Il faut d'abord tenir compte des différents aspects sous lesquels la matière a été considérée. Loin de nous plaindre que Mgr Rosset ait si largement compris le traité du mariage, nous lui reprocherions plutôt d'avoir négligé l'importante question historique. Comment se peut-il qu'à notre époque, où tant d'objections contre la nature du sacrement, l'indissolubilité, la rationabilité des empêchements, etc., ont surgi, un auteur puisse laisser dans l'ombre un aspect si important de son sujet? Et la voie n'est pas inexplorée. Le docteur J. Freisen, de la Faculté de théologie de Paderborn, et depuis, un éminent professeur de l'École de droit de Paris, M. Esmein, nous donnaient, il y a quelques années, des travaux de premier ordre sur la matière, et Mgr Rosset, avec ses qualités de théologien et de canoniste, aurait pu faire bénéficier le clergé des résultats acquis par ces savants, tout en remettant au point quelques-unes de leurs assertions qui manquaient d'exactitude. Comment une telle tâche ne l'a-t-elle pas séduit? — Un second motif mis en avant par Mgr Rosset pour excuser l'étendue de son livre, c'est le soin qu'il a pris d'examiner en détail les arguments des différents auteurs qu'il invoque, pour s'en autoriser ou pour les combattre. Ici encore, loin de lui faire un reproche d'avoir été trop diffus, nous nous permettrons de nouveau de regretter qu'il n'ait pas grossi davantage le volume de son ouvrage, en nous donnant des références plus complètes. Nous avouons que des énumérations du genre de celle-ci ne nous disent rien : « Covarruvias, Bellarminus, Sanchez, Guttierez, Azor, Layman, Estius, Sylvius, Gonzalez, Fagnan, Wiestner, Pirhing, Reiffenstuel, Schmalzgrueber.... affirmant.... » — Où cela? — Ces théologiens ont adopté des plans différents dans leurs ouvrages. Si nous voulons contrôler le dire de l'auteur en recourant à leurs œuvres, nous sommes obligés de nous livrer à une investigation pénible à laquelle nous renoncerons bien vite. Cette manière de citer n'est plus de mise; il faut que des notes exactes nous renseignent immédiatement sur le traité, le chapitre, le paragraphe où nous rencontrerons l'assertion, l'argument annoncés. Nous en dirons autant d'autres indications également trop vagues, comme celle-ci : « Carolus Magnus, Capitularium V.... »; « Henricus IV, edicto 1606, n. 2 » (t. II, p. 42). Où trouverons-nous ce capitulaire, cet édit? Il semble que l'auteur n'ait pas pris soin de les contrôler lui-même. Il faut indiquer l'édition de Baluze ou les *Monumenta Germaniae*, la collection d'Isambert ou les autres recueils, où les textes allégués pourront être retrouvés. Ce sont là des exigences ennuyeuses, soit, mais il faut en tenir compte aujourd'hui. — Un dernier motif allégué pour expliquer l'étendue du présent traité, c'est la nécessité où s'est trouvé l'auteur de citer les documents qu'il invoque. Je regrette profondément d'être obligé de reconnaître avec lui que le clergé moderne, bien que possédant en général une bibliothèque plus nombreuse que celles de nos pères,

est cependant assez mal fourni.... « *Quotnam sacerdotes prae manibus habeant corpus juris canonici? Vix invenies unum inter quinquaginta.* » Il était donc utile de transcrire les canons dans leur intégrité, et de rapporter les textes *in extenso*, mais pourquoi ne pas le faire dans des notes, en caractères différents? Chaque volume aurait été diminué de moitié au profit de la lecture et au grand avantage de la documentation.

Ces remarques faites à propos de la méthode considérée dans son ensemble, descendons maintenant à quelques critiques d'ordre moins général : on comprend que nous soyons obligé de ne pas les trop multiplier. Tout d'abord, nous insisterons sur la nécessité qu'il y a de ne pas traiter aujourd'hui les arguments *ex praxi Ecclesiae* avec la désinvolture de nos vieux professeurs de théologie. L'esprit moderne est raisonneur, et ce n'est pas toujours un mal. Nos adversaires incroyants ou hérétiques ont en réserve une foule d'arguments historiques spécieux contre lesquels il faut, de toute évidence, que le savant catholique, et surtout le prêtre, soit sérieusement armé. Or, trop souvent nous avons rencontré, dans l'exposition des arguments tirés de la tradition ou de l'usage de l'Église, une négligence inconcevable de l'histoire. Ici, peut-être encore plus qu'à propos du point auquel nous faisions plus haut allusion, la méthode d'affirmation sans preuves historiques est funeste. Ainsi, prenons une thèse au hasard, par exemple dans le tome II (p. 40-45), la suivante : *Causae matrimoniales omnes spectant ad solos judices ecclesiasticos*, etc.... Après avoir donné l'exemple du Sauveur et de saint Paul, l'auteur amène l'argument de l'usage de l'Église et nous dit : *Primis Ecclesiae saeculis, non dicam monumentum, sed vestigium habetur quo etiam leviuscule innuatur principes saeculares habuisse jus in causas matrimoniales christianorum.* Certes, s'il s'agit du temps des persécutions, personne ne songera à le discuter, mais, ce qu'il faudrait démontrer sérieusement, c'est qu'alors même les chrétiens ne se dispensaient pas d'autorité supérieure pour se séparer, ou encore c'est qu'ils ne recouraient pas aux juges civils dans leurs embarras matrimoniaux; et ici le champ est immense et les textes peu clairs. De tout cela, pas un mot, et nous sautons de suite au milieu du VIIe siècle. Il fallait nous donner des démonstrations tirées des Pères et des écrivains ecclésiastiques; ç'aurait été plus utile que de consacrer tant de temps et d'espace à nous décrire la législation des fiançailles, qui aurait pu au moins être réduite d'un bon tiers (t. II, n. 823-1183). Mgr Rosset nous avertit aussi qu'il s'est tenu au courant des plus récentes décisions pontificales. N'aurait-il pas dû, par conséquent, à propos du *Matrimonium praesumptum*, faire au moins allusion à certaine constitution très importante de S. S. Léon XIII du 12 février 1892? (Cf. Coll. S. C. de P. F., p. 877, n. 2179.) Cet oubli est vraiment regrettable.

Ces critiques, que nous ne multiplierons pas davantage, ne doivent

pas faire supposer que nous discutions les mérites très réels de l'éminent écrivain. Nous nous faisons un devoir de constater son attachement sincère aux doctrines qu'il juge les plus orthodoxes, la dignité de son style dans les plus délicates questions, et aussi le désir de servir l'Église et d'être utile au clergé, qui brillent à chaque page du substantiel travail que nous avons sous les yeux. Mgr Rosset voudra bien voir au contraire dans nos remarques une preuve de la profonde estime dont nous entourons son œuvre si vaste et si consciencieuse, car les légères imperfections que nous avons relevées ne sauraient en diminuer la haute valeur et la grande utilité. C'est donc avec un sympathique intérêt que nous attendons les volumes suivants et en particulier celui qui sera consacré à la procédure matrimoniale. G. Péries.

Le Congrès des religions à Chicago en 1893, par M. Bonet-Maury. Paris, Hachette, 1895, in-12 de x-346 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Américains ont toutes les audaces. Eût-on cru possible un congrès des religions? Il semble qu'aucun sujet ne divise plus profondément les hommes. Ils ont essayé cependant, à l'occasion de l'exposition de Chicago, de réunir dans des délibérations communes des représentants officiels de toutes les religions ; ils ont réussi.

En Europe, cet événement si exceptionnel n'a pas eu d'abord un très grand retentissement. Nous croyons que Mgr Keane, recteur de l'Université de Washington, fut le premier à en parler devant une grande assemblée de catholiques, au congrès de Bruxelles. Mais, en général, on n'a qu'une idée très vague de l'objet et du but des délibérations de Chicago. M. Bonet-Maury a entrepris de nous donner l'histoire complète du congrès des religions. Après avoir raconté la préparation du congrès, dû à l'activité et à la persévérance de M. J.-H. Barrows, l'auteur nous fait assister à l'ouverture de cette grande assemblée. Puis il résume les communications faites dans l'ordre où elles ont été présentées. Les dix-sept journées du congrès ont été employées à exposer les opinions des religions diverses, sur Dieu d'abord, puis sur la vie future, sur les rapports de la religion avec les problèmes sociaux, sur la possibilité d'une religion universelle. On trouvera dans ces communications de curieux détails sur les religions des peuples orientaux, bien qu'il soit évident que leurs représentants aient laissé de côté bien des croyances et des pratiques qu'ils n'ont pas jugées devoir être accueillies favorablement du congrès.

Nous devons cette justice à M. Bonet-Maury : son livre est écrit avec une grande impartialité. Bien que protestant, il ne parle jamais de l'Église catholique qu'avec déférence, et de ses dignitaires qu'avec respect. Son livre est fort bien écrit, très intéressant, de plus il est orné de belles photographies représentant les principaux membres du congrès.

Néanmoins nous ne pouvons souhaiter que cet ouvrage ait beaucoup de lecteurs parmi nous. Il peut être dangereux pour les catholiques peu instruits, en les confirmant dans cette idée trop répandue aujourd'hui, que la religion est une affaire de civilisation et de race, et que toutes les religions ont leurs bons et leurs mauvais côtés.

Au congrès de Chicago, on a trop considéré les religions comme des moyens plus ou moins heureux imaginés par les hommes ou légués par la tradition pour satisfaire aux besoins moraux de l'âme humaine. Le catholicisme n'est pas seulement un moyen supérieur, garantissant mieux qu'aucun autre l'accomplissement de notre destinée morale. Il est historiquement une institution fondée par Dieu même pour nous conduire au salut éternel. Il ne saurait donc admettre aucune comparaison avec les cultes dont l'origine est purement humaine, ni aucun compromis sur les enseignements qu'il a reçus de son auteur.

Ce point de vue, qui est l'essence même de la religion catholique, devait être forcément laissé dans l'ombre au congrès de Chicago. Aussi beaucoup de personnes se demandent-elles si l'abstention des chefs de l'Église catholique en Amérique n'eût pas été préférable. D. V.

SCIENCES ET ARTS

Psychologia rationalis sive Philosophia de animâ humanâ, in usum scholarum, auctore B. Boedder, S. J. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1894, in-8 de xviii-344 p. — Prix : 4 fr.

Theologia naturalis sive Philosophia de Deo, in usum scholarum, auctore B. Boedder, S. J. Friburgi-Brisgoviae, Herder, 1895, in-8 de xvii-372 p. — Prix : 4 fr. 40.

Ces deux traités font partie d'un cours de philosophie en six volumes édité par la librairie Herder. Si nous en jugeons par les deux volumes qui sont l'œuvre du P. Boedder, cette petite collection est d'une grande utilité et d'un grand mérite.

I. L'auteur entend par psychologie rationnelle la vraie science philosophique de l'âme humaine, celle qui, ne se bornant pas à la simple description des phénomènes, remonte des actes aux facultés et à la nature de l'âme, à la nature et à la personne de l'homme. En cinquante-six thèses groupées en deux livres et en divers chapitres et articles, selon l'ordre logique des matières, il nous présente, résumée avec précision, avec clarté, et dans un ordre parfait, la doctrine de saint Thomas. Il a eu raison de penser que cette doctrine doit être plutôt exposée que défendue, et il lui suffit de mettre en parallèle avec elle les erreurs, les hésitations, les balbutiements de la philosophie moderne, pour redresser d'un mot ce qui est téméraire, achever ce qui est incomplet, confondre ce qui est faux. Les facultés se rapportant à la connaissance

sensible (liv. I, ch. II) sont très bien décrites, en particulier cette *Cogitativa* qui a un vrai rôle dans la connaissance que l'âme a de son propre corps et de tout ce qui est sensible et concret. La connaissance intellectuelle est le sujet d'une magistrale étude (ch. III). L'auteur établit avec grand soin qu'à la différence des facultés de l'étage inférieur, l'intelligence est une faculté inorganique, spirituelle; puis il traite de l'intelligible ou de l'objet propre de cette faculté, de l'origine des idées, du rôle de l'intellect agent, de l'intellect passif et du verbe mental, de la manière dont l'âme se connaît elle-même dans son acte, des diverses opérations de l'intelligence, de la mémoire et de l'association des idées. Il fait voir qu'aucun des philosophes qui ont le mieux parlé de ces facultés n'a surpassé la finesse d'analyse de saint Thomas, s'il l'a même égalée. Au chapitre IV, il traite avec non moins de soin et d'exactitude de la volonté et du libre arbitre. Il rencontre souvent de ces formules lumineuses qui valent mieux qu'une longue explication; telle celle-ci : *Neque voluntas neque intellectus proprie eligit, sed homo intellectivo-volens et volitivo-intelligens.* Ailleurs : « Ce n'est pas le jugement pratique qui détermine le libre choix, c'est le libre choix qui détermine le jugement pratique (*practico-practicum*). » Dans le livre II nous passons des facultés à la nature même de l'âme. Simplicité, spiritualité, immortalité, origine de l'âme humaine, son union avec le corps, constitution de la personne humaine, tous ces points sont traités avec la même perfection de doctrine et de méthode. Un appendice de trois pages est consacré au spiritisme. L'auteur pense que plusieurs des phénomènes connus sous ce nom ne peuvent s'expliquer sans l'intervention diabolique.

II. La théologie naturelle traite en trois livres de l'existence de Dieu, de son essence et de ses attributs, de son action sur les créatures; elle comprend cinquante-trois thèses. Les qualités de précision, d'ordre, de clarté, avec lesquelles l'auteur expose dans la Psychologie la doctrine de saint Thomas se retrouvent ici au même degré, le soin qu'il prend de réfuter les erreurs dans leurs formes les plus récentes y apparaît même davantage. Nous citerons le scholion, où il montre tout ce qu'ont de faux et de dangereux les vues confuses de Kant, de Jacobi, Maurel et autres, qui prétendent que la vérité de l'existence de Dieu n'est pas l'objet d'une démonstration rigoureuse, mais de je ne sais quelle foi naturelle. Ce scholion est complété par un appendice, à la fin du volume, sur l'agnosticisme de Spencer. Nous citerons encore le chapitre où il est question de l'athéisme, et celui où, après avoir décrit les diverses formes du panthéisme, l'auteur fait une réfutation en règle des principes de Spinoza. En dehors de ce point de vue polémique qui est loin d'être le principal, nous avons admiré l'exposé si complet de tous les arguments avec lesquels on propose la vraie preuve métaphysique de l'existence de Dieu,

mais surtout la manière dont sont traités deux points difficiles entre tous : la science divine des futurs conditionnels et le concours divin dans les actes libres. Sur le premier de ces points, l'auteur adopte une manière de dire un peu différente de celle du cardinal Franzelin, et, tranchant la difficulté dans sa racine, enseigne que Dieu connaît les futurs conditionnels *sine ullo medio objectivo*. Sur le second point, non seulement il adopte le concours simultané et rejette le système de la prémotion physique, mais il le fait en s'appuyant sur saint Thomas lui-même, dont il cite plusieurs textes qui paraissent très clairs. Quant aux textes qui sont pour le moins obscurs, et notamment l'article 7, question 3, *de Potentia*, il en donne l'explication dans une petite dissertation de dix pages, en appendice, à la fin du volume.

Au profit qu'ils retireront d'un exposé doctrinal d'une si haute valeur, les élèves qui suivront ce cours verront s'ajouter un autre avantage : ils seront parfaitement préparés pour l'étude des maîtres de la théologie; sans difficulté la scolastique leur livrera tous ses secrets, nous voulons dire tous ses trésors. LAMOUREUX.

BELLES-LETTRES

The « Evangile aux femmes, » an old-french satire on women, edited with introduction and notes by GEORGE C. KEIDEL, Ph. D., assistant in romance languages in the Johns Hopkins University. Dissertation presented to the board of University studies of the Johns Hopkins University for the degree of doctor of philosophy. June 1895. (Also issued as number one of *Romance and other studies*, by George Keidel.) Baltimore, the Friedenwald Company, 1895, in-8 de 95 p.

Voilà, nous dit l'éditeur, un des poèmes les plus intéressants de l'ancienne littérature française : opinion tout à fait inadmissible et encore bien exagérée, quand il ajoute, pour la justifier, que le public lettré n'a jamais cessé de s'en occuper depuis l'origine jusqu'à nos jours. *L'Evangile aux femmes* est une satire acerbe contre les femmes ; c'est un poème d'une trentaine de quatrains dont les trois premiers vers semblent chanter les louanges des femmes, que le dernier vers vient brusquement contredire d'une façon [illegible] : par exemple : la femme possède douceur, loyauté, etc..., comme la grenouille possède une queue ; celui qui fréquente les femmes est aussi à [illegible] qu'une poignée d'[illegible] dans un feu. Cette [illegible] semble avoir eu beaucoup de succès [illegible] un grand nombre de copies anciennes ; de plus, le [illegible] à des [illegible] ; ces copies présentent [illegible] nombreuses différences. Dans les passages interpolés, [illegible] à une certaine Marie de Champagne ; d'autres manuscrits donnent d'autres noms. M. Keidel se [illegible] aux travaux d'un [illegible] M. Mall,

rejette ces attributions et surtout la confusion qu'on a faite de Marie de Compiègne avec Marie de France; on me permettra de hasarder une hypothèse à ce sujet : cette Marie de Compiègne, dont l'autorité est invoquée pour montrer que la femme ne pense pas plus à mal que *le renard quant happe la geline*, pourrait bien n'être qu'une célébrité galante du temps à laquelle un remanieur a trouvé plaisant de faire allusion; ces prétendues indulgences gagnées par elle pour ceux qui liront l'*Évangile aux femmes* seraient une facétie plus burlesque que délicate, mais bien dans le goût du morceau. Quoi qu'il en soit, on aimerait à voir exposées les diverses opinions qu'on a émises à ce sujet, et l'on peut trouver sommaire le procédé qui consiste à déclarer la question jugée sans recours et à admettre sans discussion que *l'Évangile aux femmes* est d'un moine anonyme de l'Ile-de-France. Cette attribution est d'ailleurs vraisemblable, le poème est bien dans le goût des autres productions des clercs « goliards » du moyen âge. M. Keidel classe ensuite les manuscrits. Son classement, qui repose seulement sur la date de la copie et sur l'ordre des quatrains, n'est peut-être pas définitif; de plus, on ne voit pas qu'il en ait tiré aucune conclusion; les dix manuscrits sont ensuite publiés intégralement, sans que nous sachions lequel représente le mieux l'original et sans que nous ayons aucune notion sur la date et la langue de l'auteur. M. Keidel semble avoir bien lu les manuscrits et connaître l'ancien français ; je ferai seulement une légère critique sur la façon dont sont imprimées les lettres restituées par la résolution des abréviations; contrairement à l'usage ordinaire qui se sert d'italiques, l'éditeur met ces lettres entre parenthèses; il en résulte un aspect désagréable et qui exige un surcroît d'attention sans aucun bénéfice. Il y a encore quelques observations à faire sur la manière dont l'éditeur comprend les mentions bibliographiques; l'exactitude y est poussée à un degré puéril : pour mentionner un article de l'*Histoire littéraire*, est-il nécessaire de donner le titre entier de l'ouvrage, la date, l'éditeur, le format, le nombre de pages avec la double numérotation romaine et arabe? M. G. Paris, nous dit-il, s'est rallié à la théorie de M. Mall; cette simple mention est accompagnée d'une note bibliographique où nous trouvons copié le titre complet du *Manuel d'ancien français*, le nom de l'auteur, ses titres, la date, l'éditeur, le format, le système de pagination et, immédiatement après, la description de la seconde édition avec les mêmes renseignements au grand complet. Larousse lui-même (!) est cité avec le même luxe de détails. Enfin M. Keidel, peu au courant des usages bibliographiques français, ayant à faire mention de célèbres érudits des derniers siècles, nous parle de M. Claude Fauchet, de M. Lacroix du Maine, etc., appellations qui font sourire.

Je n'attache pas grande importance aux critiques que je viens de faire à M. Keidel. Son travail restera précieux à ceux qui voudront cher-

cher de nouveau à débrouiller le problème de l'origine de *l'Évangile aux femmes* et témoigne de l'état florissant de l'enseignement des langues romanes dans les Universités du nouveau monde. J. C. P.

Henri de Kleist, sa vie et ses œuvres, par Raymond Bonafous, docteur ès lettres. Paris, Hachette, 1894, in-8 de xi-424 p. — Prix : 7 fr. 50.

Henri de Kleist ne parvint pas, de son vivant, à prendre sa place au soleil. Le malheur des temps, la bizarrerie de son caractère, le décousu de son existence, ne lui permirent pas de se développer complètement, de faire un sort à ses œuvres, de conserver des relations littéraires suivies : il déclara la guerre à Gœthe. Sa fin lamentable ne suffit pas davantage à lui valoir l'attention du public : qu'était-ce que la disparition de ce pauvre poète au milieu de la grande tragédie du commencement du siècle, alors qu'empires et royaumes croulaient comme châteaux de cartes ! Il reposait depuis dix ans dans l'ombre grandissante de l'indifférence et de l'oubli, quand ses œuvres posthumes furent recueillies et publiées par Tieck et présentées par une préface élogieuse. Cet appel à la postérité fut entendu ; la tentative réussit assez pour que Tieck pût donner de même, peu de temps après, une première édition des « œuvres complètes. » Plus tard, — et l'on pourrait dire trop tard, car beaucoup n'étaient déjà plus à consulter, — des amis, des contemporains et même des documents écrits en 1848, Edouard de Bülow esquissa une biographie du poète, à l'aide surtout de sa correspondance. Mais le gain de la cause en Allemagne n'a produit que peu d'effet en France ; Mme de Staël n'avait pas nommé Kleist, et malgré la traduction magnifiquement illustrée de *la Cruche cassée*, malgré plusieurs traductions de *Michel Kohlhaas*, il est demeuré à peu près inconnu chez nous. Est-ce justice ? Non, peut-être. Si Kleist, moins jeune et empêché par les circonstances de donner tout ce qu'on pouvait attendre de son ambition et de ses talents, a quelque chose d'inachevé, d'imparfait, et n'est pas un génie de premier ordre, il est au moins au premier rang parmi ceux du second. Mais ceux-ci, partis souvent et mal traités, n'arrivent jamais à l'étranger qu'une réputation bien diminuée. En France particulièrement, la critique, l'exotisme littéraire est longtemps satisfait quand la mode, plus souvent qu'un choix raisonné, nous a appris à nommer deux ou trois noms que nous déclarons aussitôt les plus grands de leur pays, parce qu'ils sont, pour nous, les seuls de ceux dont nous ayons lu quelque chose. Cet oubli de M. Bonafous ne méconnaît pas encore Kleist de l'année qui l'a vu naître. A vingt-trois ans, notre auteur se sentait [illegible] qui l'entraînait. Avec [illegible] il se [illegible] sans [illegible] et sans [illegible] et gâter sa poésie [illegible] et [illegible]

mentée avec le sang-froid d'un greffier teinté de quelque psychologie : le voile qui couvre de mystère la plus grande partie de la vie de Kleist et que nul n'a pu soulever, il ne fait aucun effort nouveau pour l'écarter et ne se dépite aucunement de cette fatalité. La biographie morale de Kleist est presque tout entière contenue dans sa correspondance : là seulement se trouvent les motifs de ses fréquents déplacements, de ses brusques déterminations ; elle seule nous apprend quels buts il a visés, à quelles sources il a puisé son inspiration ; quand elle cesse, toute information cesse avec elle. M. Bonafous le constate et reprend plus loin le fil de son récit. Puis il passe à l'analyse de l'œuvre et le fait avec un soin louable. Je ne lui reprocherai pas d'avoir complètement négligé les poésies diverses, entre autres la jolie petite scène idyllique de *l'Effroi au bain*, et les poésies patriotiques de Kleist estimées en Allemagne. Cependant quelques citations n'eussent pas été déplacées. Ainsi disséqués, ces contes et ces drames ont perdu toute vie et toute couleur ; rien ne reste de leur charme : quelles impressions peuvent-ils laisser? Quelque bénévole qu'on le suppose, le lecteur aime à se persuader qu'il se fait à lui-même son opinion. M. Bonafous ne lui laisse guère cette illusion, mais ses jugements sont équitables. Comme il le remarque fort bien, le sombre ne suffit pas à Kleist, il lui faut l'horrible, il lui faut des scènes qui provoquent une répulsion physique. L'étrange l'attire aussi, et il tombe dans le merveilleux : il en vient à mettre en scène un somnambulisme inutile. Et nous ne pouvons qu'adopter la conclusion qui résume exactement et en fort bons termes ce qu'on doit penser de Kleist. « Les grands génies se sont tenus au-dessus de leurs productions ; et, tout en y versant les trésors de leur esprit et de leur âme, ont su rester supérieurs à leurs personnages et planer pour ainsi dire sur l'ensemble. Kleist ne fait qu'un avec ses œuvres, où il a mis tous ses sentiments et même ses rêves, qu'il a pénétrées de sa mélancolie ou de son pessimisme. C'est pour cela qu'elles sont si vivantes ; mais c'est pour cela aussi qu'elles sont troublées comme lui. Le calme a manqué à sa vie ; la sérénité manque à ses œuvres. » LONGCHAMP.

HISTOIRE

Egipto y Asiria resuscitados, por Don RAMIRO FERNANDEZ VALBUENA, Canónigo Penitenciario de Toledo y Rector del Seminario central de San-Ildefonso. Primera parte. Toledo, Menor Hermanos, 1895, gr. in-8 de 664 p., avec 30 gravures. — Prix : 8 fr.

M. le chanoine don Ramiro Fernandez Valbuena n'est point un inconnu en Espagne. Il s'était déjà appliqué avec succès à combattre le krausisme et le darwinisme ainsi qu'à mettre en lumière la grande figure du roi Reccarède, pour ne rien dire de plusieurs autres publica-

tions qu'on doit à sa science et à son zèle. Mais aujourd'hui, c'est bien autre chose. Voici qu'il entreprend de vulgariser en Espagne, où elles sont restées jusqu'ici, par malheur, comme oubliées, les prodigieuses découvertes que la science a réalisées dans le cours de ce siècle en Égypte et en Assyrie, et il le fait avec l'espoir fondé de trouver dans ces découvertes la preuve tangible de l'authenticité et de la véracité des livres saints de l'Ancien Testament, en dépit des assertions contraires du rationalisme et de l'athéisme. De là le titre singulièrement expressif qu'il a donné à son travail. L'Égypte et l'Assyrie lui paraissent à bon droit comme évoquées par une puissance surnaturelle, la Providence. Elles sortent des tombeaux, où elles dormaient depuis cinq ou six mille ans, et viennent rendre leur témoignage. Ce n'est pas d'ailleurs que l'auteur se fasse illusion et s'imagine que le dernier mot soit dit et qu'il ne reste plus rien d'obscur et d'incertain. Loin de là, il confesse sans détour que les textes découverts offrent maintes fois des lacunes ou manquent de clarté, quand ils ne sont pas intraduisibles ou inintelligibles. Mais cela ne l'a pas empêché, avec raison, de donner suite à son projet et d'établir une longue série de rapprochements entre les assertions de la Bible et celles des hiéroglyphes de l'Égypte et des écritures cunéiformes de l'Assyrie. Car c'est du grand nombre de ces rapprochements et de leur vraisemblance plus ou moins évidente que ressortira la solidité de la démonstration que le savant espagnol a en vue. En conséquence, il s'occupe successivement, dans ce premier volume, non seulement de la création de l'homme et de sa chute, du déluge et de son universalité absolue, mais aussi de la dispersion des peuples et de la table ethnographique de Moïse, ainsi que de la double biographie d'Abraham et de Joseph et des questions qui se rattachent à ces deux épisodes si émouvants de nos saints livres. Trente gravures, empruntées aux monuments eux-mêmes, enrichissent ce volume, et ne contribuent pas peu à faciliter l'intelligence du texte. Tel est, dans son ensemble, le premier volume d'un ouvrage qui en comptera deux autres, d'après les promesses de l'auteur. Nos félicitations les plus chaleureuses au savant chanoine de Tolède. Il vient de donner un bon exemple, et sa publication fait grand honneur au clergé espagnol.. FRANÇOIS PLAINE.

L'État religieux de la Grèce et de l'Orient au siècle d'Alexandre. II. *Les Régions syro-babyloniennes et l'Éran*, par M. ROBIOU. Paris, Klincksieck, 1895, in-4 de 112 p. — Prix : 4 fr. 40.

Il ne m'appartient pas de porter un jugement motivé sur ces pages du regretté M. Robiou : mais je ne serai pas contredit en affirmant qu'elles sont de nature à intéresser au plus haut degré l'historien des vieilles religions asiatiques.

La tradition phénicienne, panthéisme fort entaché de matérialisme,

reconnut constamment un être souverain du monde, puissance sans rivale, quoique les attributs caractéristiques du principe monothéiste manquent à Baal, dont Adon, le grand dieu de Byblos, paraît n'avoir été qu'un synonyme. De la Phénicie nous sommes transportés à Babylone, où une hiérarchie est établie entre plusieurs dieux qui se sont partagé le gouvernement de l'univers. On ne leur attribue ni sagesse ni bonté : en revanche le caractère sensuel de leur culte avait frappé les anciens Grecs, peu faciles cependant à scandaliser sur ce chapitre. Aucune croyance formelle à l'existence d'une autre vie. Dans l'Éran, une foi plus pure avait prévalu. Ahura-Mazda est omniscient et parfait, sans autre principe que lui-même : on ne lui opposa que plus tard un génie du mal, son rival en puissance. En même temps, la double doctrine de la providence terrestre et de la rétribution future se trouve hautement proclamée, ainsi que la triple obligation de conformer à la loi morale ses pensées, ses paroles et ses actes : fait remarquable, qui élève ces prétendus barbares bien au-dessus de l'immense majorité des Grecs et des Romains. Il est vrai qu'à partir des Achéménides, c'est-à-dire du IVe siècle avant J.-C., des divinités inférieures de plus en plus nombreuses viennent se grouper aux côtés du dieu suprême, et parmi elles ce Mithra, dont le culte devait devenir si populaire durant les premiers siècles de notre ère.

De la lecture de ce savant mémoire voici, ce me semble, l'impression dominante qui se dégage : c'est la mobilité des croyances religieuses chez les nations où elles sont abandonnées aux caprices de la foule. Les unes s'éclipsent pendant quelques générations pour reparaître plus tard dans un milieu plus favorable : les autres subissent avec le cours des temps des transformations imprévues et, pour me servir de l'expression même de M. Robiou, de « singuliers déraillements. » C'est ce qu'un historien circonspect ne devrait jamais oublier. C. Huit.

Forma urbis Romae, consilio et auctoritate regiae Academiae Lyncaeorum formam dimensus est et ad modulum 1 : 1000 delineavit Rodulphus Lanciani, Romanus. Milano, Hoepli, 1893, gr. in-fol. — Prix : 200 fr.

Un homme d'esprit disait naguère : « Si M. Lanciani, dans ses promenades à Rome, tombait dans quelque cave ou glissait dans quelque sous-sol, il identifierait, tout de suite, la maison de l'époque républicaine ou impériale où l'auraient égaré ses pas. » Pittoresque hommage à l'immense érudition de cet archéologue, le plus exact connaisseur de la vieille topographie romaine. Voilà trente ans environ que les veilles et les excursions de M. Lanciani sont consacrées à cette science; il est, à proprement parler, l'explorateur de Rome. Et voilà trente ans aussi qu'il rêve de publier un plan colossal de la Ville éternelle.

Il commençait ce plan dès 1867, lorsqu'il était associé aux fouilles du Palatin, commandées par Napoléon III. Assez vite il en eut recueilli les

plus importants éléments; mais comme l'archéologie du sol romain, entre 1867 et 1889, fit de constants progrès, M. Lanciani n'osait faire graver une publication coûteuse, que les découvertes du lendemain et du surlendemain eussent bientôt rendue surannée. Il résistait aux invitations de M. Mommsen, qui, dès 1876, souhaitait l'impression immédiate du plan. Le gouvernement royal, étrangement préoccupé d'implanter une troisième Rome au milieu de la seconde Rome, multipliait les destructions pour multiplier les bâtisses neuves; au cours de ces destructions, on retrouvait beaucoup de fragments inédits de la première Rome. M. Lanciani attendait la fin de ces découvertes, pour en faire profiter son plan. La crise des finances romaines, en 1889, mit un terme aux folies architecturales; on cessa de déblayer en même temps que d'édifier; les surprises et les révélations archéologiques diminuèrent en nombre; pour la publication de M. Lanciani, l'heure était venue.

Quinze planches des *Edifizii di Roma antica*, de Canina : voilà le seul plan de Rome vraiment important qui existait avant M. Lanciani. C'est en 1848 que Canina avait fait ce travail. Les recherches topographiques de Jordan, de Middleton, de Rossi, de M. Lanciani lui-même, un demi-siècle de fouilles, enfin une connaissance plus complète des dessins de l'ancienne Rome conservés dans les bibliothèques, enlevaient presque toute valeur à l'œuvre de Canina.

Le plan de M. Lanciani est dessiné et gravé à l'échelle d'un millième. Les moindres détails de constructions, de pavés, d'égouts, de conduites d'eau, y sont indiqués. Les monuments de la période royale et de la république, d'une part, de l'empire et des ve et vi^e^ siècles, d'autre part, sont distingués par des couleurs différentes. Le plan se composera de quarante-six planches, larges de quatre-vingt-dix centimètres, hautes de soixante centimètres. Nous avons sous les yeux la première livraison, qui comprend six planches. Elles sont consacrées à la région du Pincio, de la Porta Salara, des thermes de Dioclétien, du Quirinal. En ces parages, on avait commencé de nombreuses constructions; ils sont l'endroit de Rome où les archéologues ont fait les plus fécondes trouvailles; M. Lanciani devait naturellement inaugurer son œuvre par ces six planches-là. L'exécution en est admirable. Lorsque l'ensemble de la publication sera terminé — l'éditeur nous prie d'attendre jusqu'à l'échéance 1899 — nous posséderons une précieuse et magnifique synthèse de la topographie romaine. GEORGES GOYAU.

Delle fonti per la storia di Alessandro Severo, dal Dott. ETTORE CALLEGARI. Padova, R. Stabilimento Prosperini, 1895, in-12 de 152 p.

L'histoire d'Alexandre Sévère est toujours à faire; M. Callegari vient d'en étudier les sources, dans un opuscule digne d'attention.

Sur la vie de cet empereur attribuée à Lampride, il admet l'opinion

traditionnelle : Lampride en serait réellement l'auteur, il l'aurait composée en 324 ou 325. M. Daendliker, en 1870, avait déjà fait un essai critique sur cette biographie; il concluait qu'Acolius, témoin fort compétent d'ailleurs, était la seule source, contemporaine d'Alexandre Sévère, dont le compilateur aurait usé. M. Callegari est d'un autre avis : il estime Lampride, qu'il juge scrupuleux, éclectique, richement informé, et qui ne lui fait point l'effet d'un simple copiste.

En revanche, malgré son désir d'être indulgent pour Hérodien, il ne le traite guère mieux que ne l'ont fait Zürcher, J.-J. Müller et Höfner dans leurs critiques de cet historien. Les chapitres d'Hérodien sur Alexandre Sévère foisonnent de contradictions (spécialement au sujet des rapports de l'empereur avec Mammée et au sujet de la campagne d'Asie); perpétuellement on y trouve les vestiges de deux sources différentes, juxtaposées sans nulle critique, et d'après M. Callegari, c'est en général dans les textes favorables à l'Empereur, plutôt que dans les textes malveillants ou hostiles, qu'on peut retrouver la vérité.

A l'égard des deux ouvrages qui nous sont parvenus sous le nom d'Aurelius Victor : le *De Caesaribus* et l'*Epitome*, M. Callegari se rallie à l'avis qu'a soutenu, dans le *Philologus*, M. Enmann. Le *De Caesaribus* et le bréviaire d'Eutrope auraient une source commune; l'auteur de l'*Epitome*, après avoir, dans les onze premiers chapitres, suivi de près le *De Caesaribus*, aurait exploité différents historiens pour les chapitres suivants, et c'est à Dexippe, peut-être, qu'il aurait emprunté les détails sur Alexandre Sévère. Une question subsiste, que ni M. Enmann ni M. Callegari n'ont résolue : pourquoi le compilateur de l'*Epitome*, à partir du onzième chapitre, a-t-il brusquement cessé de copier le *De Caesaribus?*

La discussion de M. Callegari sur la date de la chute des Arsacides et de la laborieuse campagne d'Alexandre Sévère en Asie, et son plaidoyer en faveur de Dion Cassius, qui, d'après Reimar, aurait cédé à des sentiments mesquins en s'abstenant de raconter cette campagne, font honneur à l'experte sagacité du professeur de Padoue. GEORGES GOYAU.

Les Origines de l'épiscopat. *Étude sur la formation du gouvernement ecclésiastique au sein de l'Église chrétienne dans l'empire romain* (1re partie), par JEAN RÉVILLE. Paris, Leroux, 1894, in-8 de 538 p. — Prix : 12 fr.

Dans un travail spécialement consacré au témoignage de saint Ignace d'Antioche, M. Réville s'était déjà occupé de la grande question des origines de l'épiscopat, le plus ancien « des gouvernements qui exercent aujourd'hui leur empire dans le monde occidental. » Le présent ouvrage embrasse le problème dans son ensemble. Bien que la concision ne soit pas son principal mérite, il se distingue par la clarté de l'exposition et la netteté des conclusions.

Après avoir passé en revue les solutions des principales écoles théologiques et fixé la méthode à suivre, M. Réville étudie successivement les communautés chrétiennes en Palestine et les premières communautés en terre païenne. Puis il s'occupe de la situation des Églises à la fin du Ier siècle, surtout en Asie Mineure et en Occident. Le dernier chapitre, qui est un examen critique des épîtres de saint Ignace et de saint Polycarpe, traite de l'avènement de l'épiscopat monarchique dans les Églises d'Asie Mineure. M. Réville part de ce principe qu'au début l'organisation ecclésiastique diffère avec les Églises. Jésus-Christ n'a point fondé d'organisme; il n'a confié aux apôtres aucune fonction ecclésiastique. Ce n'est pas dans l'enseignement du Christ qu'il faut chercher les origines de l'épiscopat. L'Église de Jérusalem est pourvue d'une organisation spéciale; l'autorité y est exercée par les parents du Sauveur. Ailleurs, les fonctions spirituelles sont d'abord l'apanage des inspirés. Elles passent au corps des presbytres. Les « épiscopes, » qui sont plusieurs, et à qui n'incombent d'abord que les fonctions administratives, finissent par étendre leur action. Au début du IIe siècle seulement, l'épiscopat devient uninominal. C'est en Asie Mineure qu'il fait son apparition; il s'étend peu à peu à toutes les Églises.

Tel est le système, que je n'oserais qualifier de nouveau; car quiconque est au courant de la littérature théologique allemande y retrouvera les conceptions chères aux écoles rationalistes d'outre-Rhin. Abstraction faite du côté théologique de la question, ce système fait naître plus de difficultés qu'il n'en résout. Voilà une société naissante, qui se répand par toute la terre, sans autre lien qu'une doctrine purement humaine, — telle est l'hypothèse, — et qui s'organise partout, non pas d'après le plan conçu par le Fondateur, mais en s'adaptant aux circonstances de temps et de lieu. Quel sera le résultat du développement simultané, mais indépendant, de cette multitude de groupes? Ce sera, si je ne me trompe, une variété complète d'organisation, l'isolement, l'anarchie peut-être. Mais non. Il se forme, un peu partout, des collèges d'anciens, — les presbytres, — et d'autres collèges de fonctionnaires, — les épiscopes. Les attributions des uns et des autres se modifient dans le même sens, à peu près partout. Il se produit en Asie Mineure un mouvement qui tend à remettre la suprême autorité de la communauté non plus aux mains d'un collège, mais aux mains d'un seul. C'est l'épiscopat monarchique qui prend naissance, sans que, pour le dire en passant, on trouve le moindre indice positif d'une révolution aussi considérable. Et cette institution nouvelle fait aussitôt la conquête de tous les groupes, que l'on trouve, à un certain moment, tous organisés de la même façon. Voilà, si je ne me trompe, un des faits les plus extraordinaires que l'histoire ait jamais enregistrés. M. Réville l'expliquera peut-être dans un second volume. Mais, en attendant sa solution, je m'en tiens à la

vieille opinion qui ne résout pas si mal les difficultés, et qui voit dans l'Église une œuvre divine. HIPP. DELEHAYE.

L'Europe et le Saint-Siège à l'époque carolingienne. Première partie. *Le Pape Jean VIII* (872-882), par A. LAPOTRE, S. J. Paris, Alph. Picard, 1895, in-8 de XII-368 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume est la première partie d'une suite d'études consacrées à l'histoire de l'Église pendant la période carolingienne; parmi les monographies qui continueront la série commencée, il en est plusieurs qui depuis de longues années sont déjà sur le chantier et dont l'apparition est attendue avec impatience ; mais le P. Lapôtre est du nombre des auteurs qui ne se lassent pas de retoucher et de perfectionner leur ouvrage avant de le présenter au public. Anastase le bibliothécaire et Formose ne tarderont pas cependant (espérons-le !) à venir prendre place dans la galerie où le pape Jean VIII les a précédés.

Le P. Lapôtre ne nous donne pas ici une biographie, mais une série de chapitres détachés, au moins en apparence, et qui se rattachent à deux ordres d'idées et de faits : les progrès du christianisme chez les peuples slaves pendant la seconde moitié du IXe siècle, et les relations du Saint-Siège avec les empereurs d'Occident pendant la même période.

Obligé de me limiter, je me bornerai à analyser quelques chapitres.

Le roi bulgare Boris venait de se convertir avec tout son peuple; alors commence une lutte d'influence entre Rome et Constantinople; les patriarches Photius et Ignace voulaient attirer dans l'orbite de leur Église la chrétienté nouvelle; et le P. Lapôtre nous montre comment ils y sont arrivés ; il nous expose la marche de longues négociations, où l'esprit de suite est malheureusement du côté des Grecs ; il le fait avec une absolue impartialité et n'hésite pas à rejeter certaines opinions inexactes qui avaient acquis depuis longtemps le droit de cité dans nos manuels d'histoire ecclésiastique. De même, quand nous arrivons à l'évangélisation des Moraves, aux relations du roi Swatopluk avec Rome, à la mission des saints Cyrille et Méthode, à la question de la liturgie slave prohibée, puis autorisée, puis encore une fois interdite, les textes apportés par le savant jésuite font évanouir bien des légendes, mais ils font arriver la pleine lumière sur des points demeurés jusqu'à lui dans l'obscurité. On n'avait jamais compris, par exemple, comment le pape Étienne V avait pu condamner la liturgie slave en 885 en s'appuyant sur un texte attribué à Jean VIII, lequel avait au contraire formellement approuvé cette liturgie. Le P. Lapôtre démontre que la lettre de Jean VIII écrite en 876 avait été interceptée et remplacée par une autre lettre fabriquée par un faussaire agent du parti allemand en Moravie; la lettre fausse fut remise au roi Swatopluk, et, représentée ensuite au pape Étienne V, elle servit de base à un acte qui, dans la pensée du Pontife, ne faisait que confirmer la sentence d'un de ses prédécesseurs.

La qualité maîtresse du P. Lapôtre est la sagacité ; il faut le voir à l'œuvre : quand il a relevé une piste, il la suit avec une patiente lenteur; il semblerait parfois qu'il s'écarte de son sujet, mais, à la fin de ce qu'on a cru être une digression inutile, on constate que l'instruction de la cause n'eût pas été complète si tel témoin, souvent fort éloigné, n'avait été minutieusement interrogé. A mesure qu'il avance, on le voit procéder avec plus de sûreté, et enfin quand il a terminé sa démonstration, on ne peut qu'adopter ses conclusions soutenues par un appareil savant de preuves incontestables. Il faut surtout lire le chapitre où est racontée l'histoire du Registre de Jean VIII : l'original est perdu; la copie faite au Mont-Cassin, et qui est au Vatican, est incomplète; les quatre premières indictions ont disparu; cependant il y a trace de pièces appartenant aux trois premières années, mais de la quatrième il ne reste rien. Nous apprenons progressivement quand, comment, dans quel intérêt, par qui le volume a été lacéré; l'évidence se prépare, elle grandit, elle éclate; les auteurs sont découverts; on sait leurs noms et tous les mobiles qui les ont fait agir.

On voit quelle est l'acuité de l'esprit critique du P. Lapôtre ; j'ajouterai que son érudition est à la hauteur de sa perspicacité; et que son récit, loin d'avoir l'aspect rébarbatif de certaines publications scientifiques, est écrit dans une langue élégante et aimable où se reflète la spirituelle bonhomie de l'auteur. P. Pisani.

England and Rome. *A History of the relations between the Papacy and the English State and Church from the Norman conquest to the revolution of 1688*, by Dunbar Ingram LL. D. of Lincoln's Inn, Barrister-at-Law. London, Longmans, Green and Co, 1892, gr. in-8 de 427 p.

Le titre de l'ouvrage est attrayant, mais le lecteur sérieux laisse retomber le livre avec découragement en voyant les erreurs historiques amoncelées dès la première page, les préjugés, le parti pris de l'auteur d'ignorer tout ce qui a été écrit et démontré, quand cela ne cadre pas avec ses idées. Quelle curieuse prétention, par exemple, de faire remonter l'Église anglicane à l'Église fondée à Canterbury par saint Augustin, l'envoyé du pape Grégoire le Grand, et à celle, plus ancienne, mais également en communion avec Rome, qui convertit les vieux Bretons ! quand il est clair qu'entre l'Église anglicane, schismatique et hérétique, et l'Eglise d'Augustin ou des Bretons, il n'y a rien de commun : ni la hiérarchie et la juridiction, ni la foi, ni le sacrifice, ni les sacrements.

L'auteur a trouvé que la suprématie réclamée par Henri VIII et par Élizabeth (p. vii) n'était pas chose nouvelle, et que de tout temps leurs prédécesseurs l'avaient exercée : *There is no fact in our history more certain than that, from the earliest period of our monarchy, our kings exercised a large supremacy over the external regimen and adjuncts of*

the church, differing in no respects from that which Henry enjoyed. Comme si les empiétements du pouvoir séculier n'avaient pas été un sujet constant de querelle entre les Papes et les rois d'Angleterre; comme si saint Thomas Becket n'était pas mort pour arrêter cet envahissement de la couronne; comme si les Papes n'avaient pas triomphé dans cette lutte et n'avaient pas plusieurs fois rejeté le candidat à l'archevêché de Cantorbéry, élu par le chapitre et confirmé par le Roi, pour affirmer leur autorité supérieure; comme si d'ailleurs Henri VIII et Élizabeth n'avaient pas été cent fois plus loin que leurs prédécesseurs.

Plus tard, l'auteur a découvert que, pendant les douze premières années d'Élizabeth, les catholiques se trouvèrent exactement dans la même position que les autres dissidents. Cependant, dès 1558 et 1559, les deux premières années du règne, les quatorze évêques d'Angleterre survivant à l'épidémie de 1558 étaient en prison. Le doyen de Saint-Paul de Londres, l'abbé mitré de Westminster, un grand nombre des résidents des collèges universitaires et près de deux cents prêtres, la fleur du clergé, étaient en prison, où ils moururent pour la plupart, épuisés par la faim, par le froid et par l'horrible infection de leurs cachots. Dès 1559, nombre de laïques distingués, hommes et femmes, étaient emprisonnés pour avoir assisté à la messe et mouraient en prison (V. *Dom. Eliz.*, 1559-1561). Même attitude du gouvernement en Irlande : dès 1558, et en 1566 on préludait dans ce malheureux pays aux massacres silencieux du peuple catholique. (Cf. *Lives of the archbishops of Dublin* by card. Moran.) L'auteur n'a pas lu les lois draconniennes adoptées par le Parlement en 1559.

Nous n'avons pas le courage de continuer la réfutation d'un volume où chaque page serait à relever. Nous renvoyons l'auteur à Lingard, à Brewer et aux papiers d'État, et aux études magistrales du P. Bridgett sur le B. cardinal Fisher et sur le B. Thomas Morus, et à un article publié par nous dans la *Revue des questions historiques*, en octobre 1895.

En vérité, certaines gens ont des œillères et ne lisent que ce qui peut nourrir leurs préjugés. Si M. Ingram avait lu le petit livre *Catholic Hierarchy*, du P. Bridgett, il n'aurait pas écrit cette phrase : « Watson, évêque de Lincoln, jouit, après un court emprisonnement, de vingt ans de liberté : » la vérité est qu'il demeura vingt-quatre ans en prison et y mourut. Ce qui suit passe toutes les bornes : « Rien n'empêchait les évêques catholiques de se réunir et de consacrer des successeurs. Le gouvernement ne s'y opposait pas. » Évidemment l'auteur n'a pas la moindre idée de la manière dont les évêques catholiques furent traités : qu'il consulte à leur égard les volumes de la *National Biography*, de Stephen Leslie, aux articles *Bonner*, évêque de Londres, *Heath*, archevêque d'York, etc., et l'*Histoire de l'Église catholique en Angleterre*, par Dodd.

J. F.-L.

Les Complots militaires sous la Restauration, d'après les documents des Archives, par E. Guillon. Paris, Plon et Nourit, 1895, in-18 de 355 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Guillon a donné un premier volume sur *les Complots militaires sous le Consulat et l'Empire* (Voir *Polybiblion* t. LXXIV, p. 156) ; il poursuit aujourd'hui sa veine et aborde le même sujet pendant la Restauration. Son sous-titre, « d'après les documents des archives, » n'est pas inexact, mais il sert d'embellissement plus qu'il n'est d'une vérité rigoureuse ; si l'auteur a eu souvent recours à ces cartons, beaucoup de ses renseignements sont seulement de seconde main. Et même, dans les sources imprimées qu'il a consultées, il commet des erreurs graves, il accuse des omissions qui infirment ses témoignages, car elles prouvent l'inattention qu'il a dû porter à lire des auteurs considérables. J'en indiquerai un exemple que je puis d'autant moins taire qu'il s'étale à la première page du livre.

Citant les « histoires classiques » de la Restauration, à côté de plusieurs autres, M. Guillon mentionne, avec raison, l'histoire de Nettement ; il l'indique comme « inachevée, s'arrêtant à l'année 1828, » et n'ayant que quatre volumes. Ce renseignement était exact en 1860 ; mais il n'est plus de mise après trente-cinq ans. L'*Histoire de la Restauration* de Nettement va bel et bien jusqu'en 1830 ; elle est achevée, comprend huit volumes et demeure le monument le plus complet sur l'époque, un peu moins étendu que Viel-Castel, et formant l'heureux antidote au lourd pamphlet en huit tomes de Vaulabelle. Ecrire donc un livre sur les complots militaires sous Louis XVIII et Charles X, sans avoir lu Nettement, c'est significatif ; on peut conclure que l'auteur est loin d'être très bien renseigné.

Je corroborerai ce doute avec d'autres appréciations : M. Guillon oublie de citer (p. 14), à propos des événements qui, pendant les Cent-Jours, agitèrent la Guadeloupe, le témoin le plus important : le baron de Guilhermy et son témoignage insère tout au long dans les *Papiers d'un émigré*. Par contre, il attribue une valeur à cette histoire mensongère, intitulée *le Livre noir de MM. Delaveau et Franchet* (p. 80), dont les quatre volumes ne font pas un livre. Mal renseigné sur la Congrégation, il ne manque pas de lui attribuer un rôle politique : je suis personnellement en peine de relever cette erreur ; je puis en toute sincérité affirmer à M. Guillon que nous assurons de rien ne succédait ni de près ni de loin aux « Bandouliers » ni aux « Chevaliers du tropique, » et que M. de Villèle ne fit jamais compagnie avec (p. 282). J'aimerais beaucoup connaître le nom de la ville et aussi celui des juges « qui adressèrent le nouveau à dresser l'échafaud pour [illegible] » (p. 98) ; si de pareils faits pouvaient se produire, ils [illegible] pendant la Terreur et non [illegible] sous la Restauration. J'aurais

différentes autres réserves à présenter sur le rôle du procureur général Bellart, sur la valeur morale du policier Sainneville, mais je passe, me contentant de sourire quand je vois comparer M. Thiers à Jeanne d'Arc (p. 137). Tous deux furent « libérateurs du territoire ! » Malgré ces lacunes et ces exagérations, ce petit volume est intéressant et très facile à parcourir. Dans l'exposé des faits, l'auteur est partial pour les « complots ; » dans leur appréciation, il est beaucoup plus équitable et condamne justement les fautes contre le patriotisme commises par ces conjurés. Il s'applaudit de trouver l'armée fidèle à son devoir, « en dépit d'excitations imprudentes et coupables ; » j'ai plaisir à partager tout à fait son sentiment.

Voici les titres des chapitres ; ils indiquent bien la trame du récit : La Restauration et l'armée. — L'Insurrection de la tribune. — Le Complot du bord de l'eau (1818). — Le Complot de Paris (1820). — Les Complots de l'Est ; Belfort et Colmar. — Les Complots de Saumur ; le général Berton. — Les Quatre Sergents de la Rochelle. — La Bidassoa (1823). — La Corogne (1823). — Les Proscrits de la Restauration.

G. DE G.

Essais diplomatiques, par le comte BENEDETTI. *L'Empereur Guillaume Ier et le prince de Bismarck. La Triple Alliance. La Paix armée. Ma Mission à Ems.* Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 401 p. — Prix : 7 fr. 50.

Dans la première partie, le comte Benedetti s'applique à établir, contrairement à l'opinion généralement reçue, que Guillaume Ier n'a pas « obéi avec une soumission aveugle et inconsciente aux impulsions du ministre (Bismarck). » Il appuie cette affirmation sur des faits probants ; voici sa conclusion : « Depuis le début de son règne, Guillaume Ier a suivi, sans jamais s'en écarter, une politique qui lui était propre ; il en avait marqué et défini le but avant l'arrivée de M. de Bismarck au pouvoir ; il a enfin pris une part active et toujours prépondérante dans la direction qui lui a été imprimée.... Il intervenait sans cesse et il s'imposait au besoin. Il n'a jamais rien aliéné de son autorité et les suprêmes résolutions n'ont jamais été prises qu'alors qu'il les jugeait lui-même bien conçues, bien préparées et opportunes » (p. 132). C'est net. Impossible de préjuger le jugement définitif de la postérité sur une appréciation de ce genre ; mais il est certain que l'exposé de M. Benedetti pèsera fortement dans la balance.

Par contre, je me demande si le comte Benedetti a porté sur le prédécesseur de Guillaume Ier un jugement entièrement fondé. Il y a d'ailleurs des hommes qui ne sont pas faits pour se comprendre, comme je le faisais remarquer ici même à propos de Rothan. Frédéric-Guillaume IV n'était pas de son pays et de son temps. Y avait-il si grand tort ? Lisez sa correspondance avec Bunsen. Pour mon compte, j'ai toujours admiré son

idéal de « l'État historique et chrétien. » Seul de sa race, il s'est cru tenu en conscience d'observer, à l'égard de ses sujets polonais, les engagements de 1815 et les promesses de son père. Il a tendu la main aux Serbes de la Basse-Lusace, jusque-là pourchassés même au foyer domestique par une germanisation impitoyable. Il a refusé l'Empire que lui offrait le parlement de Francfort. Si ce que M. Benedetti expose du caractère de Guillaume Ier est exact (et je partage son sentiment), ce prince eût aussi refusé l'Empire dans les conditions où il était présenté par H. de Gagern, qui ne s'était point encore assagi au point où nous l'avons vu lorsqu'il représenta son grand-duc à la cour de Vienne. Guillaume Ier n'eût pas voulu, comme a dit son frère en 1848, « ramasser la couronne impériale dans le ruisseau de la Révolution. »

Au chapitre suivant, à propos de la triple alliance, l'auteur rappelle avec beaucoup de raison que l'Autriche avait eu grand tort d'entrer avec la Prusse dans la combinaison qui devait aboutir au rapt des duchés danois par cette puissance (p. 152) et à la guerre de 1866. Il montre que la Russie a joué aussi un rôle de dupe en laissant les Prussiens aller à Kiel. La mer Baltique deviendra un lac allemand, lorsque la Prusse aura fait un autre Kiel de Dantzig, où l'empire russe doit se repentir de n'avoir pas laissé les Polonais, qui ne menaçaient personne. Après la complicité de 1870, la Prusse jetait à la Russie un os à ronger dans la mer Noire (p. 153, 164). Et l'Italie? Après avoir constaté que l'Allemagne et l'Autriche avaient intérêt à se couvrir contre certaines éventualités, « l'Italie, demande avec grande raison le comte Benedetti, était-elle en présence d'éventualités de même nature? Son unité était-elle menacée? Avait-elle seulement des adversaires qui pouvaient nourrir le dessein de mettre son indépendance en péril, de lui disputer sa légitime part d'influence » (p. 200)? Il prévoit que la victoire de la Triplice ferait de l'Adriatique une mer allemande (p. 228). A la suite de ces considérations d'une grande et juste portée, je glisserai deux observations de détail : 1° Il n'est pas prouvé que la prétendue [illegible] par la République française de la restauration temporelle du Pape « eût soulevé la conscience publique en Europe » (p. 314) : 2° L'auteur dit du peuple de l'Italie qu'il est « jeune et susceptible » susceptible, oui; mais jeune?

Reste le plaidoyer pro domo. Je regrette de ne pouvoir m'étendre sur ce sujet : il faut lire le livre. Sur la question de prévoyance, M. Benedetti cite des documents et des dates d'où il résulte incontestablement que l'ambassadeur a été prévoyant : « J'avais signalé, dans un rapport développé du 3 janvier 1866, la résolution prise à Berlin de restaurer l'empire germanique, au besoin par l'emploi de la force, si je peux m'en [illegible] [illegible] gouvernements et peuples, se groupent avec enthousiasme autour de la Prusse, je n'ai [illegible] ni les [illegible] qui se [illegible] sous mes yeux » [illegible] de M. de Bis-

marck pour s'assurer la neutralité bienveillante de la Russie. J'ai enfin dénoncé la candidature du prince de Hohenzollern, dix-huit mois avant qu'elle fût avouée à Berlin et à Madrid; je l'ai signalée comme un stratagème imaginé par le cabinet prussien.... » (p. 346.)

Encore à l'aide de documents et de dates, le comte Benedetti montre qu'il a suivi les instructions de Paris pendant la mission à Ems : on lui a même reproché sévèrement d'avoir trop obéi. Il n'a pas douté que Bismarck voulût la guerre et préparât la rupture. L'exigence de garanties pour l'avenir a fourni à l'Allemagne un prétexte plausible, de même que la légende des insultes réciproques, que l'ambassadeur nie formellement. Il estime avec raison que ces garanties étaient inutiles et ne pouvaient être acceptées par le roi de Prusse (p. 385).

Je me suis toujours posé cette question : La garantie eût-elle été exigée aussi rigoureusement, sans la situation créée au gouvernement impérial, même dans la rue, depuis que l'Empereur avait débridé la presse et exhumé le parlementarisme? Cette situation a produit d'en haut et d'en bas une impulsion à laquelle le duc de Gramont obéissait : on le lui a reproché.

A. D'AVRIL.

Le Salon de Mme Helvétius, Cabanis et les idéologues, par ANTOINE GUILLOIS. 2e édition. Paris, Calmann Lévy, 1894, in-12 de IV-340 p., avec deux portraits. — Prix : 3 fr. 50.

M. Antoine Guillois, qui a consacré un si curieux volume à son arrière-grand-père, le poète Boucher, en a publié un non moins intéressant sur le salon d'Auteuil et les idéologues. Qu'étaient-ce que ces idéologues? Le nom et les opinions qui irritaient si fort Napoléon sont bien oubliés de nos jours ; M. Guillois les remet en lumière. Les idéologues, ce sont Cabanis, Condorcet, Ginguené, Volney, Daunou, Garat, Destutt de Tracy, Chénier, Sieyès, Andrieux, Fauriel, et tous se sont groupés dans le salon de Mme Helvétius, dans le salon d'Auteuil : Auteuil, alors simple village, mais à la porte de la grande ville, où, tout en jouissant de la campagne, on restait en communication avec le monde intellectuel, où aussi l'on avait espéré trouver un refuge pendant les jours sombres de la Terreur. Le refuge ne fut pas toujours bien sûr ; il ne sauva ni Condorcet de la mort, ni bien d'autres de ses amis, comme Daunou, Tracy, Ginguené, de la prison. Mme Helvétius, du moins, échappait, protégée par le souvenir de son mari. Tout-puissants sous la Constitution de l'an III, qui était leur œuvre, les idéologues ne tardèrent pas à se détacher du Directoire et applaudirent au coup d'État du 18 brumaire; pour des amants de la liberté, c'était quelque peu étrange; mais, partisans du premier Consul, ils furent opposés à l'Empire, quoique plus d'un ait accepté, et que plusieurs aient porté allégrement les chaînes dorées dont l'Empereur était prodigue. Mais ils furent plus opposés encore —

sauf Volney — à la Restauration, et leur historien nous paraît avoir épousé un peu trop aveuglément leurs préjugés contre les Bourbons ; en vérité, les sénateurs de l'Empire n'avaient guère le droit d'être bien difficiles en fait de libéralisme. Il semble, d'ailleurs, que leur opposition ait été plus religieuse que politique ; la plupart des idéologues, suivant l'exemple de leur maître Helvétius, avaient surtout la haine ou le dédain du catholicisme ; ils restèrent fidèles à cette haine jusqu'à la fin, et la plupart du temps le prêtre est absent de leur lit de mort et les prières de l'Église manquent à leurs obsèques. R. M.

The Struggle of protestant dissenters for religious toleration in Virginia, by Henry R. McIlwaine. Baltimore, the John Hopkins Press, 1894, in-8 de 67 p. (John Hopkins University studies.) — Prix : 2 fr. 50.

White servitude in the colony of Virginia, by James Curtis Ballagh. Baltimore, the John Hopkins Press, 1895, in-8 de 99 p. (Même collection.) — Prix : 2 fr. 50.

On peut dire que l'histoire religieuse des États-Unis n'a pas encore été écrite ; ce serait cependant un sujet digne d'être étudié que l'histoire des luttes religieuses auxquelles ont été en proie, depuis leur fondation jusqu'à la guerre de l'Indépendance, les différentes colonies anglaises établies sur le rivage occidental de l'Océan Atlantique. De temps en temps, quelques chapitres de cette histoire sont publiés sous forme de monographies et viennent en montrer le puissant intérêt ; en 1886, par exemple, dans sa curieuse étude intitulée *Une Colonie puritaine au Maryland*, le docteur Daniel R. Randall a raconté le conflit qui s'éleva en Virginie et au Maryland entre les partisans de l'Église anglicane et les puritains. Ce travail n'a qu'un défaut, celui de finir trop tôt ; il s'arrête en 1649, au moment où l'Église anglicane triomphe de ses adversaires, à la fin de la première période de la lutte engagée en Amérique pour la tolérance. Cette lutte a continué au cours du XVIIe siècle ; on le savait déjà, mais on ne connaissait pas bien les détails de son histoire. En la retraçant, M. McIlwaine a rendu un vrai service ; il a continué l'œuvre du docteur Randall et l'a poursuivie jusqu'au moment où, grâce aux efforts continus des dissidents (quakers et presbytériens de la Virginie), le gouvernement finit, au XVIIIe siècle, par changer de système et faire des concessions. Sans doute, à la fin de la grande guerre franco-indienne, quakers et presbytériens sont encore fort loin d'une véritable liberté religieuse ; du moins, une certaine tolérance existait-elle déjà, qui ne devait cesser de croître par la suite jusqu'en l'année 1786, date de l'acte pour l'établissement de la liberté religieuse. Comment cette tolérance a fini par être obtenue, sous l'empire de quelles circonstances politiques, grâce à la ténacité de qui, M. McIlwaine le raconte dans son étude, qui

débute par un bon état de l'Église établie de Virginie au milieu du XVIIe siècle, rédigé surtout d'après le *Present state of Virginia* publié par Jones en 1724; on y trouve ensuite de précieuses indications sur les quakers, les huguenots, les Allemands et les presbytériens établis dans la colonie, et sur leur attitude vis-à-vis de l'Église anglicane. Tout cela rend vraiment utile le travail de M. McIlwaine, et le fera lire avec fruit par ceux qu'intéresse l'histoire religieuse des États-Unis.

— Ce que, dans l'histoire de la même colonie de Virginie, M. James Curtis Ballagh a choisi comme sujet d'étude, c'est l'esclavage, ou, pour parler plus exactement, le servage des blancs au XVIIe et au XVIIIe siècle. Chacun sait ce qu'étaient, dans les colonies françaises, les « engagés » au XVIIe siècle; la même institution a existé dans les colonies anglaises de l'Amérique du Nord à la même époque. En examinant son fonctionnement dans la Virginie, sous la compagnie de Londres d'abord, puis sous le gouvernement royal, M. Ballagh a écrit une monographie utile pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire des autres colonies agricoles du même pays, le Maryland, la Pennsylvanie, où elle a atteint un développement beaucoup plus considérable que dans la Nouvelle-Angleterre, les deux Carolines et la Géorgie. Il a montré aussi comment cette institution a contribué à modifier l'esclavage et a été modifiée par lui, ainsi que l'importance de son rôle dans le développement social et économique des colonies anglaises de l'Amérique septentrionale. Une bibliographie (p. 96-99) termine cet excellent travail, que l'auteur a fait précéder d'indications sommaires sur les sources manuscrites prises par lui comme bases de son étude.

HENRI FROIDEVAUX.

La Maison de Croy, *étude héraldique, historique et critique,* par BURY ADELS-TORN. Bruxelles, Société belge de librairie, 1894, in-8 de 242 p. avec planches.

Il est malaisé de rendre compte du livre dont je viens d'écrire le titre. Il est de ces œuvres qui échappent à l'analyse, et où l'on trouve surtout ce qu'on ne s'attendait pas à trouver. Il y a là une histoire de Saint-Josse-ten-Noode (un faubourg de Bruxelles) à travers les âges, un résumé de l'histoire des ducs de Bourgogne, une liste des vingt-quatre maîtresses de Philippe le Bon, une histoire de l'ordre de la Toison d'or, des jugements étranges comme celui-ci, que je cueille à la page 143, et d'où il ressort que si Jeanne d'Arc, « cette servante de ferme, avait une âme de roi, » Charles VII, au contraire, « avait une âme de valet ! » Et enfin, un peu comme en appendice, une suite de courtes notices sur les divers membres de la maison de Croy depuis sa fondation, c'est-à-dire depuis Adam et Ève. J'ai le regret de déclarer que ces notices sont de tout point insuffisantes et que la maison de Croy, qui a compté d'illustres capitaines, des bibliophiles remarquables,

des diplomates distingués, méritait mieux que le livre que M. Bury lui a consacré. Il est vrai que l'auteur n'a pu avoir communication des archives de la maison de Croy. C'est une excuse, jusqu'à un certain point. Cependant, quand on n'a pas les éléments d'un livre, pourquoi l'entreprendre ? *La Maison de Croy* a certainement coûté beaucoup de peines à M. Bury, d'autant plus qu'il est manifeste qu'il n'a pas l'habitude des travaux d'érudition. Son livre est édité avec luxe, décoré avec goût, et fait honneur à la Société belge de librairie. ARMAND D'HERBOMEZ.

Samuel Champlain, fondateur de Québec et Père de la Nouvelle-France. *Histoire de sa vie et de ses voyages*, par N.-E. DIONNE. T. Ier; Québec, Coté, 1891, in-8 de XVIII-427 p., avec portrait.

En abordant le récit de la vie de Champlain, M. Dionne a résolu de ne rien omettre des longues courses aventureuses que le fondateur de Québec a lui-même décrites avec une surprenante profusion de détails sur les coutumes et les mœurs des aborigènes du Canada. Il s'est proposé de nous faire connaître par le menu les diverses phases de la carrière mouvementée de ce fils de pêcheur, que l'humilité de sa naissance n'empêcha pas de devenir aussi grand par le cœur que par l'esprit. M. Dionne est rempli de son sujet, il le possède à merveille et le domine, parce qu'il en est épris. Aussi bien, c'est un réel plaisir de le voir remémorer les éclatants états de service de Champlain, peindre sa conduite désintéressée, son détachement des biens terrestres, son courage, sa loyauté, sa foi profonde et sincère, son amour du prochain, son culte désintéressé de la patrie, son esprit d'abnégation, sa charité à l'égard des indigènes et des colons, son zèle pour sa religion, sa déférence pour ses ministres, sa vaste intelligence, son génie colonisateur, sa science merveilleuse de naturaliste, de géographe, de marin, de cosmographe, tout ce bel ensemble de qualités enfin qu'il est de plus en plus rare de rencontrer réunies chez le même individu à un degré si éminent.

Champlain eut une carrière des plus agitées. Après avoir servi dans l'armée française, il s'engagea sur une flotte espagnole dans le but de s'instruire dans des voyages au long cours. Après toute cette vie d'aventures, il utilisa son séjour en Acadie, reconnut le littoral de la Nouvelle-Angleterre, « et travailla en même temps, non sans succès, à détourner les espérances qu'entretenait de Marts du côté de la Floride, pour les concentrer sur les rivages du fleuve Saint-Laurent. Alors Québec fut fondé. » C'est à partir de ce moment que nous voyons Champlain entrer activement en scène, soutenir des luttes énergiques contre les monopoleurs du commerce des fourrures, faire taire par delà l'Atlantique de nombreuses ambitions de fortune, apaiser de multiples rivalités ailleurs, là où le commerce offrait quelque avantage, affronter des luttes épiques contre des compagnies mercantiles qui soumettaient la Nou-

Velle-France à un régime ruineux, traverser dix-huit fois la mer en vingt ans, pour le bien de la colonie, marquer chacun de ses périlleux voyages par un nouveau succès, triompher de l'adversité avec ce courage auquel l'esprit chrétien semble apporter un nouveau regain à chaque nouveau coup d'infortune, et avoir la joie de mourir à la veille du jour où sa chère colonie allait, grâce à lui, entrer dans une ère de prospérité et de bonheur.

M. Dionne a divisé sa vaste étude en quatre périodes distinctes.

La première, qui fait le sujet de ce premier volume, comprend les voyages de Champlain aux Indes, à Tadoussac, son séjour en Acadie, et l'histoire de la colonie, depuis la fondation de Québec jusqu'à l'arrivée des Pères Récollets en 1615. Le second livre doit avoir surtout pour objet de nous faire connaître les efforts des missionnaires récollets pour convertir les sauvages et l'appui qu'ils reçurent de Champlain dans leur œuvre d'évangélisation. Ce second livre embrassera la période décennale qui s'étend de 1615 à 1625. Dans le troisieme livre, l'historien de Champlain nous montrera le cercle des missions sauvages prendre une plus grande extension avec l'arrivée des jésuites; la traite, durant cette période de 1625 à 1629, se continuer toujours sur un grand pied, mais avec une organisation plus régulière; il nous indiquera également par suite de quelles circonstances malheureuses la création de la compagnie des Cent-Associés, sous l'impulsion de Richelieu, ne put arriver à sauver Québec de la ruine, et enfin comment, après la famine qui sévit sur la ville, Champlain se vit obligé d'accorder à la flotte anglaise une capitulation honorable et de rentrer en France. Quant au dernier livre, il sera consacré au récit des événements des six dernières années de la vie de Champlain, depuis 1629 jusqu'au 25 décembre 1635, jour de la mort du premier gouverneur de notre grande colonie nord-américaine d'alors.

Cette trop rapide esquisse suffira à montrer tout l'intérêt que présente le beau travail de M. Dionne, dont d'excellentes notes explicatives, diverses pièces justificatives et un index très complet des noms des personnes viennent augmenter l'utilité. P. L.-L.

Le Dernier Maréchal de France. Canrobert, par le comt GRANDIN. Paris, Tolra, s. d., gr. in-8 de xv-343 p. illustré. — Prix : 5 fr.

Sous ce titre, le commandant Grandin publie un livre bien chrétien et bien français, où revit, avec un rare bonheur, l'une des plus belles et plus sympathiques physionomies de notre vieille armée, cette armée qui avait ses défauts sans doute, mais qui a reçu, ce que rien ne remplace, la consécration de la gloire. Du vivant du maréchal, cette biographie lui fut présentée par l'auteur, et le héros ne dissimula pas le sensible plaisir que cet hommage lui faisait éprouver. Il se revoyait là, jeune, brillant, dans cette France du passé qui lui devait quelques-unes de ses plus

nobles victoires ; et vieilli aussi, jetant sur nos désastres un reflet de vaillance qui nous réconforte et nous console. C'est un honneur pour l'éditeur et pour l'auteur d'avoir fait entrer vivant dans l'histoire l'un des plus glorieux enfants de la France, et nous souhaitons que ce livre soit beaucoup lu par notre jeunesse chrétienne, celle à qui appartient désormais le soin de réparer le passé et de préparer l'avenir. La lecture du *Dernier Maréchal de France* l'y aidera. P. TALON.

BULLETIN

Un Premier Pas vers la foi et la philosophie chrétienne, par M. L. R. D. N. Paris, Lamulle et Poisson, 1896, in-12 de 48 p. — Prix : 0 fr. 30.

Depuis que la foi s'est affaiblie, beaucoup de gens jugent le monde fort mal organisé. De fait, les plus heureux subissent beaucoup de misères. Le grand nombre ne vit qu'au milieu des difficultés et des angoisses. Est-ce la faute de la divine Providence si, ne voyant qu'un petit coin du tableau, il nous paraît mal conçu ? Même alors cependant nous pourrions l'apprécier plus sainement. L'auteur de la petite brochure annoncée ci-dessus nous fait bien voir que Dieu, nous ayant créés libres, capables par conséquent d'abuser si nous le voulions, ne pouvait empêcher que des actes mauvais n'eussent des conséquences mauvaises ; il ne pouvait d'une nature corrompue tirer des natures saines et heureuses. Le mal dans ce monde ne prouve pas contre la bonté de Dieu, il prouve que le plan divin a été troublé par l'homme. Le judaïsme est une religion exclusive, l'islamisme est une religion égoïste. Le christianisme seul est la religion de la bonté. Le divin Rédempteur, ne pouvant nous éviter les maux provoqués par nos fautes, a voulu s'y soumettre pour nous et avec nous. Pouvait-il pousser plus loin la bonté ? Ces belles réflexions nous remettent en mémoire le mot d'un fonctionnaire français, dans le temps où, en France, on pouvait être sans difficulté fonctionnaire et catholique. Délégué pendant plusieurs années par le gouvernement en Égypte, il se trouvait un jour à Marseille avec un de ses amis du Caire. Vint à passer une procession du Saint Sacrement : il se découvrit et s'agenouilla. « Comment, lui dit le musulman, pouvez-vous croire que Dieu est dans une si petite hostie ? — Ah ! dit l'autre, vous connaissez la puissance de Dieu, mais vous ne connaissez pas son amour ! »

La petite brochure de M. N. est une démonstration par les faits de l'amour de Dieu. Elle sera une excellente lecture pour cette foule de personnes honnêtes, mais que les malheurs de ce monde aigrissent, quand ils devraient les porter à chercher le bonheur plus haut. L'auteur leur fait toucher du doigt l'injustice de leurs plaintes et leur ouvre les trésors de bonté par lesquels Dieu compense des misères passagères. L'auteur ne donne pas et ne prétend pas donner une démonstration rigoureuse de la divinité du christianisme, mais il dispose à écouter cette preuve ; c'est en rendre l'efficacité certaine. D. V.

Das Gewitter, von Dr Franz Geurts. Cologne, J.-P. Bachem, 1896, in-8 de 120 p. (Publications de la Société Görres.)

La Société Görres, pour favoriser la culture de la science dans l'Allemagne catholique, publie chaque année, pour ce dédommager à ses membres, quel-

ques mémoires sur des questions de philosophie, d'histoire, de science. Celui du docteur Gockel est une des publications de l'année 1895.

C'est une monographie de l'orage, destinée à faire connaître au grand public l'état actuel de la science sur cette partie de la météorologie. Elle commence par une description des principales circonstances qui caractérisent un orage et des phénomènes qui l'accompagnent : éclair ordinaire et en boule, tonnerre, feu Saint-Elme, foudre et ses effets. Un chapitre très complet est consacré à l'installation des paratonnerres. Puis vient l'exposé de ce qu'on sait sur la formation, la propagation et l'extension des orages, leurs retours plus ou moins périodiques. Un chapitre sur la grêle, un autre sur les pronostics des orages, complètent le mémoire.

Ce petit traité nous semble un très bon spécimen de vulgarisation scientifique. Intelligible pour tout homme instruit, il ne craint pas d'entrer dans des développements précis, de citer un grand nombre de faits, d'exposer avec soin les théories; il est fait, en un mot, sérieusement, et avec une grande compétence, sans cesser d'être intéressant pour tous. L'auteur fait remarquer dans sa préface que l'amateur éclairé peut faire beaucoup pour accroître nos connaissances sur les orages et il exprime l'espoir de décider quelques lecteurs à donner plus d'attention à ces phénomènes. Il nous semble avoir très bien travaillé dans ce but. E. Daram.

Classiques pour tous. La Chanson de Roland, avec un essai sur les chansons de geste, par Adolphe d'Avril. 5e édition. Paris, Sanard et Derangeon, 1895, in-18 de 203 p. — Prix : 0 fr. 50.

Cette cinquième édition atteste le succès si mérité de la Chanson de Roland, mise en français par M. le baron d'Avril. Notre collaborateur, est-il nécessaire de le rappeler ? a adopté le vers décasyllabique qui est celui du texte, mais n'a pas cherché à reproduire les assonances que, dans sa version, M. Petit de Julleville a tâché de conserver. S'affranchissant de cette obligation gênante, M. d'Avril a pu se tenir plus près de l'original et quand, comme je viens de le faire, on compare cet original à son œuvre, on reconnaît qu'elle rend admirablement l'aspect, le ton du vieux poème. A cette édition nouvelle, M. d'Avril a joint un essai sur les chansons de geste. Dans quelques pages excellentes, il offre toutes les notions propres à mettre son lecteur au fait de ce qu'était cette branche si féconde de notre ancienne littérature. M. d'Avril définit parfaitement ce qu'est la légende. « Les légendes, dit-il, ne sont pas l'histoire des faits, mais elles sont des faits de l'histoire. Un peuple tire de son âme une légende, il n'a pu tirer de son âme que ce qui y était. Cette légende est donc le tableau, le miroir de son âme à l'époque où il l'a spontanément élaborée. Or, le tableau de l'âme d'un peuple à une époque déterminée, c'est l'histoire de ce peuple. » Après des considérations générales fort justes, M. d'Avril entre dans des détails sur les trouvères, sur les ménestrels, qu'il sépare avec raison des jongleurs, sur la langue, le style, la versification des chansons de geste, sur leurs cycles, leurs divisions et leur popularité. Quelques pages sur le système de traduction suivi et un petit glossaire des armes et des vêtements terminent ces travaux préliminaires. M. d'Avril n'a pas jugé utile de parler du douloureux épisode de Roncevaux ni de rechercher quel put être ce Roland dont l'histoire a conservé une si faible trace et qui, dans la poésie de tous les pays, occupe une place si grande. Mais ces renseignements vagues n'étaient pas nécessaires; ils sont bien connus de tout le monde, et le vrai Roland, c'est celui qui vit, agit et meurt dans l'œuvre si bien rendue par M. d'Avril.

Plusieurs des éditions précédentes de cette œuvre ont paru dans la jolie collection des *Classiques pour tous* dont la réimpression a conservé l'aspect élégant et l'incroyable bon marché. TH. DE P.

Les Nibelungen, poème traduit de l'allemand par E. DE LAVELEYE. Paris, Flammarion, s. d., 2 vol. in-18 cartonnés, de IV-259 et 281 p. (*Collection des épopées nationales.*) — Prix : 7 fr.

Tout le monde connaît de nom les *Nibelungen*, mais certes pour beaucoup la connaissance ne va pas plus loin. Grâce aux deux jolis volumes qui renferment la traduction que M. E. de Laveleye a faite de cet ancien et beau poème, l'une des plus remarquables œuvres du moyen âge est aujourd'hui à la portée de tous les lecteurs. Nous croyons que le traducteur a été un très fidèle interprète de ces chants antiques, mais on pourra regretter que, dans son introduction, M. de Laveleye ne soit pas entré dans des détails sur la date probable des *Nibelungen*, sur la composition générale du poème, sur les reflets historiques qu'il peut offrir. Des notions préliminaires eussent aidé à mieux apprécier une production que les Allemands donnent comme rivale à l'*Iliade*. BLUMGARTEN.

Fortunati Glückssäckel und Wunschhütlein, von ADALBERT VON CHAMISSO, herausgegeben von KOSMANN. Stuttgart, Göschen, 1895, in-18 de XXVI-68 p. — Prix : 1 fr. 50.

Le petit poème de Chamisso, *la Bourse et le chapeau magiques de Fortunatus*, est de ceux qui se passeraient le plus difficilement d'un commentaire et d'une préface : c'est, en effet, un poème à [illegible], un poème inachevé, qui s'appuie sur des légendes dont la connaissance est nécessaire pour la lecture de cet ouvrage ; les allusions historiques n'y manquent pas ; [illegible] pour toutes ces raisons, la [illegible] de M. Kosmann est d'un [illegible].

[illegible] deux parties. La première donne, avec autant d'exactitude [illegible], le [illegible] et nous fait des aperçus [illegible] sur [illegible] Chamisso, au temps où il composa [illegible] à ses amis [illegible] aide beaucoup M. Kosmann [illegible] travail. La seconde [illegible] M. Kosmann montre [illegible] en a laissé, ce [illegible] ce qu'il au[illegible] dans cette [illegible]

M. Kosmann [illegible] l'œuvre ; mais [illegible] certaines faiblesses [illegible] les excuser. On [illegible] l'esprit général [illegible] un homme [illegible] intéressé et [illegible] comparés [illegible] M. Kosmann n'a pas ou[illegible] le poète, et il [illegible] signaler [illegible] la langue de Cha[illegible] est sortie avec

autant de clarté que de simplicité; la lecture n'en est pas seulement utile, elle est agréable. L. MENSCH.

Alsace-Lorraine, *réponse à un pamphlet allemand*, par GASTON MOCH (PATIENS). Paris, A. Colin et Cie, 1895, in-12 de 272 p. — Prix : 2 fr. 50.

Il s'agit de mettre en action ces principes de Kant : « La politique ne saurait être en contradiction avec la morale. Il faut déduire les maximes d'État de la pure idée du devoir, quelles qu'en puissent être les suites physiques » (p. 219). Patiens invoque aussi un axiome posé par la Convention et qui est également juste, à savoir que « Tout peuple, quelle que soit l'exiguïté du territoire qu'il habite, est égal en droit au plus grand » (p. 173).

Les zélateurs de la paix universelle se divisent en deux groupes : les Allemands et les non-Allemands. Il est intéressant de voir, dans le livre qui nous occupe, M. Wirth, un Allemand, convaincu du droit de la Prusse sur nos provinces, et Patiens tout aussi convaincu du droit de l'Alsace-Lorraine contre la force, se poursuivre pied à pied, argument contre argument, dans un cercle fermé, dont ni l'un ni l'autre ne peut sortir. Patiens ne laisse debout aucun des arguments de M. Wirth. « L'Alsace, suivant le mot de Michelet, il y a deux siècles, se donna à la France de volonté. » En 1676 et 1677, soixante mille Allemands envahissent l'Alsace; la population les reçoit en ennemis.... C'est en 1708, vingt-sept ans seulement après la réunion de Strasbourg, que le baron de Schmeltau, ambassadeur de Frédéric Ier, écrivait à son maître que les Alsaciens étaient plus Français que les Parisiens; qu'ils résisteraient à une invasion allemande comme s'ils allaient au triomphe, que, si l'Empire reprenait leur province, ils conserveraient un brasier d'amour pour la France.... » (p. 65).

Avant d'établir la paix dans le monde, il faut, au préalable, régler les différends actuels, rendre à l'Alsace-Lorraine son autonomie. M. Wirth dit, au contraire, que la forteresse de Metz ne redeviendra jamais française : elle est une défense nécessaire contre le chauvinisme français; que la France désarme, nous désarmerons, etc., etc. Personne n'a mieux que Patiens éclairci cette querelle d'Allemand. Comme nous le disions ici même en 1894, à propos de son livre : *L'Alsace-Lorraine devant l'Europe*, cet écrivain connaît très bien les pays et les sujets dont il parle : ses publications sont instructives pour tout le monde et contribueront à redresser bien des idées fausses. A. D'AVRIL.

La Guerre sino-japonaise et ses conséquences pour l'Europe, par F. DE VILLENOISY. Paris, Charles-Lavauzelle, 1895, in-8 de 48 p.— Prix : 1 fr. 25.

La brochure de M. de Villenoisy sur les conséquences de la guerre sino-japonaise est intéressante et curieuse. L'auteur montre la portée considérable de cet événement, qui marque l'entrée en scène d'une nouvelle puissance maritime avec laquelle la vieille Europe aura certainement à compter un jour. C'est surtout l'Angleterre qui est menacée, du moins au point de vue de sa suprématie dans les mers de Chine. On doit s'attendre à ce qu'avant peu le Japon englobe la majeure partie du commerce dans l'extrême Orient. Par contre, la Russie et la France, également intéressées dans l'affaire, n'ont rien à redouter de l'accroissement du Japon; aussi est-il inexplicable, d'après M. de Villenoisy, que ces deux nations aient pris parti contre lui alors qu'il avait partie gagnée et se soient ainsi aliéné de gaieté de cœur un peuple dont l'alliance eût pu leur être précieuse. Il est probable que la Chine va se démembrer; il importe de se tenir prêt à tirer

parti de sa dissolution; la Russie a pour elle son chemin de fer transsibérien qui lui donne une situation privilégiée ; mais la France a ses missionnaires catholiques, si dévoués et si bien placés pour servir ses intérêts. Qu'elle ne l'oublie pas et qu'elle sache en profiter. COMTE DE BIZEMONT.

La Petite Cuisine, par MARIE DELORME. Paris, A. Colin et Cie, 1895, in-18 de 132 p. — Prix : 2 fr.

Par leurs titres, certains livres, à l'exemple de certaines gens, promettent plus qu'ils ne tiennent. Ce n'est point le cas du volume de Mme Marie Delorme. *La Petite cuisine* pourra sembler, au premier abord, surtout à ceux qui ne l'ouvriront pas, un recueil quelconque de recettes et de menus non moins quelconques. Quelle erreur ! Et combien il importe de ne juger qu'en connaissance de cause ! Outre des conseils et des méthodes pratiques à l'usage des intérieurs modestes, ce qui est assez rare, Mme Delorme résume clairement, en peu de pages — autre avantage très appréciable — tout ce que doit savoir une ménagère soucieuse des intérêts, de la santé et du bien-être de la famille. Ce qui m'a charmé le plus, ce sont les six lettres, avec réponses instructives, composant la *Petite Correspondance* qui forme la deuxième partie du volume et que je trouve particulièrement suggestive. « Bon vin n'a pas besoin d'enseigne, » assure le dicton populaire. Soit; encore convient-il de savoir où se débite ce bon vin ; et si l'ouvrage que nous signalons peut se passer de réclame, encore faut-il qu'il soit connu. Nous le signalons donc comme le véritable *vade-mecum* de la ménagère. Bien compris, il est appelé à faire dans l'ordre matériel et dans l'ordre moral le plus grand bien. E.-C. LA GRETTE.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La mort de S. Ém. le cardinal MEIGNAN, archevêque de Tours, survenue le 26 janvier, est une perte cruelle pour les études bibliques en France. Né à Denazé (Mayenne), le 11 avril 1817, il s'instruisit dans les sciences sacrées et profanes à Angers, puis à Château-Gontier. Ordonné prêtre le 13 juin 1840, il débuta dans l'enseignement comme professeur au collège de Tessé, fondé par Mgr Bouvier. Ayant reçu l'autorisation d'exercer le saint ministère à Paris, il fut directeur du petit séminaire de Notre-Dame des Champs, puis aumônier de la maison de la Légion d'honneur à Saint-Denis, vicaire à Saint-Joseph, à Saint-André, à Sainte-Clotilde. Il ne quitta ce dernier poste qu'en 1862 : le succès avec lequel il s'occupait des études bibliques et particulièrement son beau travail sur les *Prophéties messianiques* venaient de lui faire attribuer la chaire d'Écriture sainte à la Sorbonne. L'année suivante, il devenait vicaire général de Paris. Il ne tarda point à être appelé à de plus hautes fonctions et devint, en 1865, évêque de Châlons. Il passa de là sur le siège d'Arras en septembre 1882, puis, en mars 1884, sur celui de Tours. C'est dans le consistoire du 19 janvier 1893 que S. S. Léon XIII le créa cardinal-prêtre du titre de la Trinité-du-Mont. Mais au milieu de ces charges, le cardinal Meignan ne délaissa jamais ses chères études; il poursuivit avec persévérance l'objet qu'il s'était tracé, l'examen de l'Ancien Testament dans ses rapports avec le Nouveau. Il a pu achever notamment son grand travail sur les Prophètes; et, comme dans sa verte vieillesse, son activité, loin de se ralentir, paraissait redoubler, tout faisait espérer qu'il donnerait encore au public de nouveaux ouvrages. Si son esprit

d'extrême conciliation en matière politique a choqué quelques personnes, on n'a jamais contesté ses mérites d'écrivain et les services que ses publications ont rendus à la cause de la science catholique. Nous citerons de lui : *Les Prophéties messianiques de l'Ancien Testament, ou la Divinité du christianisme démontrée par la Bible* (1856, in-8); — *M. Renan et le Cantique des cantiques* (1860, in-8); — *Une Crise religieuse en Angleterre* (1861, in-8); — *Un Prêtre déporté en 1792* (1862, in-12); — *M. Renan réfuté par les rationalistes* 1863, in-8); — *Les Évangiles et la critique au XIXe siècle* (1864, in-8); — *La Crise protestante en Angleterre et en France. Les Essays and Reviews et le conseil privé de la Reine; M. Ath. Coquerel et le conseil presbytéral* (1864, in-8); — *Les Évangiles et la critique au XIXe siècle* (1864, in-8. Nouvelle édition, Lyon, 1871); — *Le Monde et l'homme primitif selon la Bible* (1869, in-8); — *Instructions et conseils adressés aux familles chrétiennes. Le Mariage. Les Enfants. La Famille* (Châlons-sur-Marne, 1875, in-8); — *Prophéties messianiques des deux premiers livres des Rois* (1878, in-8); — *Prières de la célébration du mariage avec instructions et conseils pratiques* (1876, in-8); — *De l'Irréligion systématique* (1886, in-8); — *Léon XIII pacificateur. L'Encyclique Immortale Dei* (1886, in-8); — *David, roi, psalmiste, prophète*, formant le tome III des *Prophéties messianiques* (1889, in-8); — *Salomon, son règne, ses écrits* (1891, in-8); — *Les Prophètes d'Israël. Quatre siècles de luttes contre l'idolâtrie* (1892, in-8); — *Les Prophètes d'Israël et le Messie depuis Salomon jusqu'à Daniel* (1893, in-8); — *Les Prophètes d'Israël depuis Daniel jusqu'à Jean-Baptiste et le Messie* (1894, in-8); — *L'Ancien Testament dans ses rapports avec le Nouveau et la critique moderne. De l'Éden à Moïse* (1895, in-8).

— Mgr Jean-Louis-Antoine-Alfred Gilly, évêque de Nîmes, est mort le 6 janvier. Né à Anduze (Gard), le 23 mai 1833, il fit ses études littéraires au collège d'Alais et commença au grand séminaire de Nîmes son cours de théologie, qu'il alla terminer à Rome. Ordonné prêtre en 1855 et pourvu de son double doctorat en théologie et en droit canon, il resta deux ans encore à Rome avec le titre de chapelain de Saint-Louis-des-Français. Envoyé par Mgr Plantier en Allemagne pour s'y familiariser avec l'exégèse allemande, il en revint en 1860 et fut nommé professeur d'Écriture sainte et d'hébreu au grand séminaire de Nîmes. Quelques années après, placé à la tête du petit séminaire de Beaucaire, il fut rappelé à Nimes en 1874 pour occuper la stalle de chanoine laissée vacante par la nomination de Mgr de Cabrières à l'évêché de Montpellier. Au mois de mars, Mgr Besson l'attachait à l'administration diocésaine avec le titre de vicaire général, et, à la mort de l'évêque, le 19 novembre 1888, le chapitre le nommait vicaire capitulaire. Le décret nommant Mgr Gilly au siège de Nîmes est daté du 23 avril 1889. Voici, sous quelques titres généraux, la nomenclature des principaux ouvrages de Mgr Gilly : 1° Enseignement : *L'Ecclésiaste de Salomon*, traduit de l'hébreu (1863, in-12); — *Précis d'introduction à l'Écriture sainte* (Nîmes, 1867, 3 vol. in-12); — *Petits Traités destinés à rendre faciles l'étude et l'intelligence de la théologie* (Nîmes, 1895, 3 vol. in-12); — *Œuvres pastorales* (Nîmes, in-8); — *Statuts diocésains;* — *Catéchisme du diocèse de Nîmes.* — 2° Œuvres oratoires : *Un Carême* (in-12); — *Allocutions aux mères chrétiennes* (*Semaine religieuse* de Nîmes); — *Allocutions* aux fidèles de la cathédrale aux principales fêtes de l'année; — *Oraison funèbre* de Mgr Plantier (Nîmes, 1875, in-12); — *Panégyrique de saint François d'Assise* (Alais, 1892, in-8). — 3° Spiritualité et piété : *Petites Méditations* pour tous les jours de l'année (Paris, 1879, 2 vol. in-12); — *Les Sept Paroles de Jésus en croix* (Tours, 1890, in-12 carré); — *Lettres spirituelles* (Paris, 1893, in-12); — *Conseils de direction aux enfants de Marie*

(1893, in-18); — *La Sainte Messe expliquée* (in-18); — *De la Vie religieuse et des moyens de favoriser son épanouissement dans le monde et sa perfection dans le cloître* (Nîmes, 1894, in-12 carré); — *Petit Mois de la Mère admirable* (Paris, 1865, in-32); — *Pèlerinage de Mater admirabilis* (Alais, 1868, in-18). — 4° MORALE, HISTOIRE et LITTÉRATURE : *Le Bon sens et la haute raison* (in-8); — *Les Saints, les bons et les méchants* (in-8); — *Notre temps* (commentaire des fables de La Fontaine); — *Vie de Mgr Besson* (Besançon, 1890, in-12); — *Les Romans de l'histoire : la Sœur d'un bel esprit* (sous le pseudonyme A. d'Autun) (1883, in-12).

— La mort de M. Paul VERLAINE a réveillé dans la presse de vives polémiques au sujet du mérite du chef de l'école décadente. Nous ne voulons point prendre part à cette discussion ; mais, sans contester les qualités du poète, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que ni sa vie ni son œuvre n'ont été assez pures pour permettre de lui décerner, comme l'ont osé faire quelques-uns, le titre du plus grand et même du seul poète catholique dans notre pays. Né à Metz en 1843, M. Paul Verlaine commença de se faire connaître sous le second empire, d'abord parmi les Parnassiens, jusqu'à ce qu'il se mît à la tête du mouvement que l'on a qualifié de « décadent. » Voici la liste des principaux volumes de vers dus à sa plume : *Poèmes saturniens* (1866, in-12); — *Fêtes galantes* (1869, in-32); — *La Bonne Chanson* (1870, in-18); — *Sagesse* (1881, in-12); — *Les Poètes maudits. Tristan, Corbière, Arthur Rimbaud, Stéphane Mallarmé* (1884, in-12); — *Jadis et naguère, poésies* (1885, in-18); — *Amour* (1888, in-18); *Parallèlement* (1889, in-18); — *Dédicaces* (1890, in-16); — *Pour elle* (1891, in-18); — *Bonheur* (1891, in-18); — *Choix de poésies* (1891, in-18); — *Les Mémoires d'un veuf* (1893, in-18); — *Élégies* (1893, in-18); — *Mes Prisons* (1893, in-18); — *Dans les limbes* (1894, in-18); — *Quinze Jours en Hollande. Lettres à un ami* (La Haye, 1894, in-4); — *Épigrammes* (1895, in-18).

— Un bibliographe distingué, M. Pierre-Gustave BRUNET, est mort à Bordeaux, dans sa quatre-vingt-neuvième année, le 24 janvier. Né dans la même ville en 1807, il s'occupa d'abord de recherches philologiques sur notre ancienne langue et notre ancienne littérature. L'avantage qu'il eut d'hériter de la bibliothèque de Barbier, l'illustre auteur du *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, lui donna de singulières facilités pour mener à bien les travaux bibliographiques qui ont occupé la plus grande partie de sa vie. Quoiqu'il ait souvent pris pour modèle son fameux homonyme, l'auteur du *Manuel du libraire*, avec lequel on l'a parfois confondu, il n'avait avec lui aucune communauté de famille. Ses meilleures publications bibliographiques sont, avec la nouvelle édition du *Dictionnaire des ouvrages anonymes* de Barbier et des *Supercheries littéraires* de Quérard (1867-1872, 7 vol. in-8) le Supplément qu'il a publié au *Manuel du libraire* de Brunet, avec la collaboration de M. Deschamps (1878-1880, 2 vol. in-8). Nous citerons encore de lui les ouvrages suivants, qui sont loin de donner une idée exacte de l'activité de ce savant laborieux, qui a été pendant plusieurs années président de l'Académie de Bordeaux : *Notice sur le Roman en vers des Sept Sages de Rome* (1839, in-8); — *Recueil d'opuscules et fragments en vers patois* (Bordeaux, 1839, in-16); — *La Bernarda buyandine* (1840, in-8); — *Poésies patoises de Peyrotte* (1840, in-8 ; — *Notices, extraits d'ouvrages du midi de la France* (1840, in-12); — *Essai d'étude bibliographique sur Rabelais* (1841, in-8); — *Bouno gorgo et gulo fresco* (1841, in-8); — *Journal du voyage d'un ambassadeur anglais à Bordeaux en 1442* (1842, in-8); — *Notice bibliographique sur les cartes à jouer* (1842, in-8); — *Les Amours de Colas, comédie en vers poitevins du XVIIe siècle* (Bordeaux, 1843, in-8); — *Fragments de poésie en languedocien* (Bordeaux, 1843, in-8);

— *La Légende dorée de Jacques de Voragine* (1843, 2 vol. in-12) ; — *Notice sur une édition inconnue du Pantagruel* (1844, in-8) ; — *Les Propos de table de Martin Luther* (1844, in-12) ; — *Notice historique et bibliographique sur la légende du Juif Errant* (1845, in-8) ; — *Les Joyeuses Recherches de la langue tolosaine* (1847, in-12) ; — *Les Évangiles apocryphes traduits* (1848, in-12) ; — *Lettre au bibliophile Jacob au sujet de l'étrange accusation intentée contre M. Libri* (1849, in-8) ; — *Bibliothèque bibliophilofacétieuse* (Londres, 1852-1856, 2 vol. in-12), avec Octave Delbeau, sous le pseudonyme Gebeodé ; — *La Piedmontoize en vers bressans* (1855, in-12) ; — *Correspondance complète de Mme la duchesse d'Orléans, née princesse palatine, mère du Régent* (1855, 2 vol. in-18) ; — *Le Nouveau Siècle de Louis XIV* (1857, in-18) ; — *Le Violier des histoires romaines* (1858, in-16) ; — *Notice sur les proverbes basques recueillis par Arnault d'Oihenart* (1859, in-8) ; — *Dictionnaire de bibliologie catholique* (1860, gr. in-8), dans la collection Migne ; — *Curiosités théologiques*, par un bibliophile (1861, in-12) ; — *De tribus impostoribus M. D. H. S.*, texte latin augmenté de variantes.... et d'une notice philologique et bibliographique par Philomneste Junior (1861, in-18) ; — *Essai sur les bibliothèques imaginaires* (1861, in-8) ; — *Anthologie scatologique* (1862, in-12) ; — *La Papesse Jeanne*, par Philomneste Junior (1862, in-12) ; — *Fantaisies bibliographiques* (1863, in-12) ; — *Velasquez et ses œuvres*, par William Stirling, trad. de l'anglais (1865, in-8) ; — *Étude sur Francisco Goya* (1865, in-4) ; — *La France littéraire au XVe siècle* (1865, in-8) ; — *Imprimeurs imaginaires et libraires supposés* (1866, in-8) ; — *Le Marquis de Sade, l'homme et ses écrits* (Bruxelles, 1866, in-12) ; — *Études sur la reliure des livres* (Bordeaux, 1866, in-8) ; — *Recherches sur diverses éditions elzéviriennes* (1866, in-8) ; — *Les Sociétés badines, bachiques, littéraires et chantantes*, par A. Dinaux, ouvrage publié et complété (1867, 2 vol. in-8) ; — *Curiosités bibliographiques et artistiques* (Genève, 1867, in-8) ; — *Firmin-Didot et sa famille* (1870, in-8) ; — *Livres perdus. Essai bibliographique* (1873, in-8) ; — *Maranzakiniana.* Nouvelle édition par Philomneste Junior (1875, in-12) ; — *La Légende du prêtre Jean* (Bordeaux, 1877, in-8) ; — *La Reliure ancienne et moderne* (1878, in-4) ; — *La Bibliomanie en 1878*, etc. (Bruxelles, 1878 ; Bordeaux, 1879 et suiv., in-12) ; — *Les Livres cartonnés. Essai bibliographique* (Bruxelles, 1878, in-12) ; — *Recherches sur les imprimeries imaginaires, clandestines et particulières* (Bruxelles, 1879, in-8) ; — *Les Fous littéraires ; essai bibliographique* (Bruxelles, 1880, in-8) ; — *Dictionnaire des ouvrages anonymes, suivi des Supercheries littéraires dévoilées. Supplément à la dernière édition de ces deux ouvrages* (1892, in-8).

— M. João de Deus Ramos, l'un des poètes portugais les plus estimés de notre siècle, est mort le 25 janvier, âgé de soixante-cinq ans. Né à São Bartholomeu de Messine, dans l'Algarve, le 8 mars 1831, il commença par étudier le droit à l'Université de Coïmbre. Mais plus porté aux choses d'imagination qu'aux études positives de la jurisprudence, il perdit à peu près les quelques années qu'il y consacra. Ses premières poésies le firent regarder comme l'un des lyriques les plus remarquables par la spontanéité de son talent, par le sentiment et la vigueur, l'harmonie et la correction, et la plupart des périodiques de Portugal et du Brésil se disputèrent l'honneur de présenter à leurs lecteurs ses compositions. Nous citerons de lui : *Flores do campo*, dont la publication est due à son ami José Antonio Garcia Blanco (Lisboa, 1869, in-16, 2e édit. Porto, 1876, in-8) ; — *Ramo de flores* (Porto, 1869, in-8) ; — *Pires de marmelada* (Lisboa, 1869, in-8) ; — *Amamos o nosso proximo*, parabole en 1 acte (Porto, 1870, in-8) ; — *Ser apresentado*, comédie (Porto, 1870, in-8) ; — *A viuva inconsolavel*, comédie (Porto, 1870, in-8) ; — *Horacio e Lydia*, trad. en vers de la comédie de Ponsard (Lisboa, 1872, in-8) ;

— *Vida da Virgem Maria*, trad. de l'ouvrage de Mgr Darboy (Lisboa, 1873, in 8 ; nouv. édit., 1875, in-16); — *Girnalda de Maria* (Lisboa, 1874, in-8); — *Folhas soltas* (Porto, 1876, in-8) ; — *Cartilha maternal ou arte de lectura* (Porto, 1878, in-8, plusieurs éditions), ouvrage qui souleva une controverse assez vive ; — *Deveres dos filhos para com seus paes*, trad. de l'ouvrage de T.-A.-H. Barrau (Lisboa, 1875, in-16) ; — *Ensaio de casamento*, comédie (Porto, 1876, in-8); — *Primeiras leituras* (Lisboa, 1877, in-8) ; — *Leituras correntes* (Lisboa, 1877, in-8) ; — *Diccionario prosodico de Portugal e Brazil* (Lisboa, 1877, in-8), avec M. Antonio José de Carvalho ; — *Os husreidas e a conversação preambular* (Lisboa, 1880, in-8).

— Nous devons une mention toute spéciale à l'exellent écrivain que fut don José de Castro y Serrano, enlevé aux lettres et à l'admiration de ses compatriotes le 1er février. Né à Grenade en 1829, il y suivit les cours de la Faculté de médecine, devint licencié à dix-huit ans, mais abandonna le soin des malades pour celui des lettres, et le culte d'Esculape pour celui des Muses. Camarade de Manuel Fernández y Gonzalez, de Manuel del Palacio, etc., il fit comme eux partie de la *cuerda granadina*. Son activité littéraire se dépensa tout d'abord dans les revues et les journaux; il fut même rédacteur en chef de *l'Observador*. Ce n'est qu'en 1861 qu'il perça véritablement par la publication de ses *Cartas transcendentales*, parues d'abord dans *la América* et où il discutait des questions de philosophie et de littérature. Le gouvernement l'envoya à titre officiel à l'exposition de Londres, en 1862. Il en prit occasion d'écrire des articles réunis aussi en volume sous le titre *España en Londres*, de même que plus tard, après l'exposition de Paris de 1867, il donna *España en París*. Il écrivit encore une chronique de l'exposition de Vienne. Mais plus que ces ouvrages et que ses *historias vulgares*, petites nouvelles semées par lui dans divers journaux et qui se distinguent surtout par le style, ce qui fonda sa réputation, ce fut sa *Novela de Egipto*. La *Novela de Egipto*, chronique où il racontait, sous forme de lettres anonymes, aux lecteurs de la *Epoca* les merveilles du canal de Suez, eut un succès énorme, et fut traduite en français et en anglais avant même que le public pût découvrir le nom de l'évrivain inconnu qui mettait une si belle langue au service d'informations si sûres. Bienveillant aux jeunes, dont il savait encourager les efforts, peu ambitieux et ne recherchant point les honneurs, l'illustre écrivain mena une vie modeste et n'entra qu'assez tard (1883) à l'Académie espagnole.

— On annonce encore la mort : de M. Henri Armbruster, tour à tour missionnaire au Japon (1866-1874), professeur de dogme, puis d'Écriture sainte au séminaire des missions étrangères, supérieur de philosophie et, depuis juillet 1895, supérieur général de ce séminaire, mort le 26 janvier, âgé de cinquante-quatre ans, à Bièvres (Seine-et-Oise) ; — de M. Boisse, ancien député, puis sénateur conservateur de l'Aveyron, longtemps président de la Société des lettres, sciences et arts de ce département, et qui laisse sur la géologie aveyronnaise des ouvrages estimés, mort le 20 janvier; — de M. Brelet, secrétaire de l'Œuvre des hôpitaux marins, mort le 25 janvier ; — du R. P. dom Joseph Butruille, bénédictin de Solesmes, mort le 15 janvier; — de M. Gabriel-Frédéric Colmet-Daage, ancien professeur, puis doyen, de la Faculté de droit de Paris, auteur d'ouvrages juridiques fort appréciés (parmi lesquels nous citerons l'édition revisée des *Leçons de procédure civile*, de Boitard) et d'une tragédie en cinq actes : *La Famille de Pilate*, publiée en 1885, mort le 4 janvier, à Paris, dans sa quatre-vingt-troisième année; — de M. Delsol, sénateur et jurisconsulte éminent, dont l'étude sur le Code Napoléon notamment est devenue classique, mort à la fin de jan-

vier; — de M. le docteur Dubron, médecin de l'Hôtel-Dieu de Roubaix, mort le 23 janvier; — de M. Fabert, explorateur et journaliste, mort en revenant de Madagascar, où il représentait l'Agence Havas; — de Mme Jules Favre, directrice de l'École normale de Sèvres, morte le 31 janvier, dans cette ville; — de M. Paul Guigou, critique d'art et poète, mort en janvier; — de M. Hubert Jacqueton, qui a publié en 1894 une première série *d'Études sur la ville de Thiers* (Paris, gr. in-8), fort intéressantes, mort le 23 janvier, dans sa soixante-quinzième année, à Thiers; — de M. Lair, président de la Société de graphologie, mort le 21 janvier; — de M. Julien Larnac, avocat à la cour d'appel de Paris, mort le 6 janvier; — de M. Thomas Marancourt, poète et archéologue, mort le 14 janvier, à Fontainebleau; — de M. Ernest Michel, avocat, camérier secret de S. S. Léon XIII, à qui l'on doit *le Tour du monde en 240 jours* (1883, 2 vol. in-12) et *A travers l'hémisphère sud* (1887-1890, 3 vol. in-8), mort âgé de cinquante-huit ans, à Nice; — de M. le docteur Prengrueber, chirurgien des hôpitaux de Paris, mort le 27 janvier; — de M. le baron Ch. Remy, archéologue distingué, mort le 5 janvier, âgé de soixante-dix-huit ans, à Reims; — du capitaine Robaglia, auteur d'une *Méthode d'escrime* et d'une *Méthode de gymnastique*, mort à soixante-seize ans, le 31 janvier; — de M. Émile-Édouard-Alexandre Testard, le libraire bien connu de l'édition nationale des œuvres de Victor Hugo, auteur de divers ouvrages, mort le 31 décembre, dans sa quarante et unième année; — de M. Charles Vasseur, archéologue distingué, qui a collaboré notamment à la *Statistique monumentale du Calvados;* — de M. le docteur Edmond Wickham, secrétaire général de la Société de médecine de Paris, mort le 17 janvier.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Johann-Wilhelm Appel, du South Kensington Museum, qui laisse entre autres ouvrages estimés : *Monuments of christian early art* (1872), mort en janvier, à Londres; — du chevalier Emil von Arbter, directeur de l'Institut de géographie militaire de Vienne, mort dans cette ville, à cinquante-six ans, le 21 décembre; — de M. Alfred-Ely Beach, éditeur, mort le 1er janvier; — de M. L.-O. Bröcker, historien hambourgeois, mort le 26 décembre, à quatre-vingt-un ans; — de M. Norman-A. Calkins, superintendant des écoles de New-York, auteur d'ouvrages d'éducation, mort dans sa soixante-quatorzième année, le 22 décembre, à New-York; — de M. J.-G. Christaller, missionnaire et linguiste, mort à soixante-huit ans, le 12 décembre, à Stuttgart; — de M. George-Wellington Dillingham, éditeur, mort à cinquante-quatre ans, le 27 décembre; — de M. Giuseppe Fiorelli, archéologue italien, membre correspondant de l'Académie des beaux-arts, mort à la fin de janvier; — du Rev. W.-J. Fitzpatrick, auteur de plusieurs ouvrages importants sur l'histoire d'Irlande et notamment d'une publication documentaire sur l'illustre O'Connell, mort en janvier; — de Ghalib Bey, numismate, mort à Constantinople; — de M. Joseph Grimm, professeur de théologie à Wurzbourg, mort le 1er janvier, dans sa soixante-huitième année; — de M. D. von Grün, géographe, mort à soixante-dix-sept ans, à Prague; — de M. Karl-Hugo Hahn, missionnaire et linguiste, mort le 24 novembre, au Cap; — de M. Hessèle, professeur de français à l'Ecole technique de Dresde, mort le 4 janvier; — de M. John-Russel Hind, astronome, mort le 23 décembre, âgé de quatre-vingt-deux ans, à Twickenham, en Angleterre; — de M. Arthur Jackson, collaborateur médical de l'Athenæum, mort en janvier, à Sheffield; — de M. Leopold Jacoby, poète et romancier, mort à Zurich; — de M. Thomas-Wallace Knox, journaliste et publiciste, auteur de voyages en Asie, en Chine, au Japon et au Siam, d'un

ouvrage sur les combats décisifs avant Waterloo et inventeur d'un système de télégraphie typographique, mort le 6 janvier, âgé de soixante ans, à New-York ; — de M. Léon Mahillon, directeur général de la caisse d'épargne de Belgique et économiste, mort le 20 janvier ; — de M. John Miley, professeur au séminaire théologique de Drew, mort à quatre-vingt-deux ans, le 22 décembre, à Madison ; — de M. K. Morawek, historien, mort le 1er février, âgé de soixante-dix-neuf ans, à Zittau ; — du P. Negroni, de la Compagnie de Jésus, mort le 20 janvier ; — de M. Karl Rathlef, professeur d'histoire générale à Dorpat, mort le 20 décembre, à quatre-vingt-cinq ans ; — de M. A.-Ph. Reclam, le célèbre éditeur allemand, mort à quatre-vingt-neuf ans, le 5 janvier, à Leipzig ; — de M. P. Reis, physicien, mort le 21 décembre, âgé de soixante-sept ans, à Mayence ; — du Rev. Josiah Tyler, missionnaire chez les Zoulous, sur lesquels il laisse un volume estimé, mort le 22 décembre, à Asheville (N.-C.) ; — de M. John Usher, poète écossais, mort à Stodrig ; — de Mrs. William-Vassar Wells, plus connue sous son nom de demoiselle : Isabelle-Francis Carris, auteur d'ouvrages pour la jeunesse, morte le 20 décembre, à New-York ; — de M. Karl Weiss, ancien archiviste de la ville de Vienne, mort le 23 décembre ; — de M. Charles-Frédéric Williams, éditeur de l'*American and English Cyclopaedia*, mort le 20 décembre, à Boston ; — de M. Willis, bibliographe, mort à Ham ; — de M. J. Bracebridge Wilon, auteur de travaux sur la faune marine.

Institut de France. — *Académie française*. M. Anatole France a été élu en remplacement de M. de Lesseps, par vingt et une voix contre douze accordées à M. Francis Charmes ; M. le marquis Costa de Beauregard a été élu au second tour de scrutin, en remplacement de M. Camille Doucet, par dix-neuf voix contre douze à M. Deschanel.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — M. le baron de Ruble a été élu membre libre, au second tour, en remplacement de M. le vicomte Hersart de la Villemarqué, par 26 voix contre 17 à M. Émile Picot, et 2 à M. Ulysse Robert.

Académie des sciences. — M. Rouché a été élu membre libre au second tour, en remplacement de feu M. le baron Larrey.

Académie des sciences morales. — M. Luchaire a été élu membre titulaire par vingt-neuf voix sur trente-deux votants, en remplacement de M. Geffroy, décédé, et M. Léonce Pingaud, membre correspondant dans la section d'histoire, en remplacement de M. de la Sicotière ; MM. Wundt (de Leipzig) et M. Mabilleau (de Caen) ont été élus membres correspondants dans la section de philosophie en remplacement de MM. Luigi Ferri et Secrétan, décédés.

Prix. — *Académie des beaux-arts*. — Le prix Rossini (composition musicale) a été décerné à M. Léon Honoré.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 3 janvier, M. Clermont-Ganneau a continué la lecture de son mémoire sur les inscriptions syriennes concernant le calendrier palmyrénien. Le 10, M. Clermont-Ganneau a continué sa communication ; M. le docteur Hamy a communiqué le journal et des photographies de M. Leroy résumant un voyage archéologique exécuté entre El-Alea et Biskra ; M. L. Havet a étudié le vers 679 du chant IX de l'Énéide et montré qu'il faut substituer à la version *Liquentia flumina*, celle *Liquetia flumina*, *Liquetia* désignant la Livenza. — Le 17, M. Clermont-Ganneau a terminé la lecture de son travail sur le calendrier palmyrénien et ses rapports avec le calendrier grec ; M. Senart a communiqué une note de M. Foucher, en mission dans l'Inde, relative à des

peintures du ve siècle admirablement conservées sur le mont Sijiri à Ceylan; M. Croiset a commencé la lecture du rapport de M. Homolle sur les fouilles de Delphes. — La séance du 24 a été consacrée à la présentation des dernières publications hagiographiques des Bollandistes.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 4 janvier, M. Picavet a commencé la lecture d'un mémoire ayant pour titre : *Les Discussions sur la liberté, du temps de Gottschalk, de Raban Maur, d'Hincmar et de Jean Scot.* — Le 11 et le 25, M. Levasseur a donné lecture d'un nouveau chapitre de son mémoire sur *l'Ouvrier américain.* — Le 18, M. Picavet a achevé la lecture de son mémoire sur les discussions sur la liberté au IXe siècle. — Le 25 janvier, M. Pillon a commencé la lecture d'un mémoire sur *l'Idéalisme de l'abbé de Lanion.*

La Chronique d'A. Morosini. Nouveaux documents sur Jeanne d'Arc. — Dans le *Journal des savants* du mois d'août (tirage à part, Imp. nationale, in-4 de 8 p.), M. Léopold Delisle étudie *la Chronique d'Antonio Morosini*, en attendant que le R. P. Ayroles, « qui poursuit avec ardeur ses recherches sur l'histoire de Jeanne d'Arc, » reproduise tous les articles de cette chronique relatifs à l'admirable guerrière et nous fasse « jouir du trésor dont il a le mérite de nous avoir révélé l'existence, » et que, d'autre part, MM. Germain Lefèvre-Pontalis et Léon Dorez publient pour la Société de l'histoire de France la partie de ce précieux document qui intéresse particulièrement notre pays. L'éminent critique fournit de curieux détails sur la chronique dont le texte, qui date du XVe siècle, est conservé dans la Bibliothèque impériale de Vienne et dont une copie se trouve à la Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise. Il montre que c'est moins un récit suivi qu'un recueil de relations adressées à de notables Vénitiens et aux magistrats de Venise, une sorte de journal formé de lettres et de bulletins envoyés d'Avignon, de Marseille et surtout de Bruges; il analyse plusieurs de ces morceaux, notamment le passage où sont décrits les armes et l'étendard de la Pucelle et les passages où sont données des nouvelles de Troyes, de Reims, de Paris, de Rouen (1429 et 1430). M. Delisle termine sa notice en fournissant, sur l'œuvre et sur l'auteur, des renseignements qui n'avaient été encore indiqués dans aucun des grands répertoires biographiques et bibliographiques, pas même dans ceux de Potthast et d'Ulysse Chevalier.

Paris. — M. Léonce Couture a trouvé à Toulouse les épreuves corrigées de la première édition des *Sermons du P. Bourdaloue pour les dimanches*, qui est de l'année 1716. Cela lui a fourni l'occasion de publier une instructive plaquette (*A propos des épreuves typographiques des « Dominicales » de Bourdaloue.* Toulouse, imp. Douladoure-Privat, gr. in-8 de 8 p.). Le critique a réuni là diverses observations relatives à l'histoire des variations de l'orthographe française dans les deux derniers siècles et à une question plus importante, celle du texte même du grand prédicateur, montrant que l'éditeur, le P. Bretonneau, s'il n'a pas inséré, comme on l'en a accusé, ses propres sermons parmi ceux de son éminent confrère, a cru devoir trop épurer ces derniers. Il exprime le vœu qu'après le grand travail critique qui vient de prendre fin pour la restitution du texte des sermons de Bossuet, on en accomplisse bientôt un semblable pour les sermons de Bourdaloue.

— La maison Delagrave met en distribution le dix-septième fascicule du *Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours*, par MM. Ad. Hatzfeld, feu Arsène Darmesteter et Antoine Thomas. Ce fascicule comprend la lettre I tout entière et le commencement de la lettre suivante (J-Jardinier). Ce fascicule nous offre les mêmes qualités de clarté, de précision et de concision dans les définitions, d'ordre

dans le classement des sens, de sûreté dans les renvois bibliographiques, que nous avons déjà eu occasion de louer, et nous ne pouvons que renouveler nos regrets de voir avancer trop lentement au gré de notre impatience un si précieux instrument de travail.

— Le R. P. Chérot nous donne une brochure très intéressante et très documentée : *La Conversion d'Augustin Thierry. A propos du centenaire de sa naissance célébré le 10 novembre 1895* (*10 mai 1795-10 mai 1895*). Extrait des *Études*, 15 octobre et 15 novembre 1895, augmenté de pièces justificatives et précédé d'une lettre de Mgr Perraud (Paris, Retaux, gr. in-8 de 77 p.). La brochure contient les morceaux suivants qui font admirablement connaître la vie et les œuvres de l'illustre historien : *Lettre de Mgr Perraud*, écrite de Paray-le-Monial, le 18 octobre 1895, au P. Chérot; l'indication, par ordre chronologique (1840-1895), des principales sources imprimées relatives à Aug. Thierry; le récit de la conversion divisé en cinq chapitres: I. *Les Préludes : Travaux et souffrances ;* II. *Les Apôtres : L'Abbé Hamon, le P. Gratry ;* III. *La Critique rationaliste : E. Renan ;* IV. *La Critique catholique : Léon Aubineau, l'abbé Gorini ;* V. *Conclusion : les Corrections ; les pièces justificatives* (1° Allocution prononcée par M. l'abbé Hamon, curé de Saint-Sulpice, aux obsèques d'Aug. Thierry, le samedi 24 mai 1856 ; 2° Lettre à Mgr l'archevêque de Paris, — Mgr Sibour, — sur les derniers moments de M. Aug. Thierry, par le P. Gratry, de l'Oratoire; 3° A propos de la mort et des funérailles de M. E. Renan. Souvenirs et impressions, par Mgr Perraud, extrait de la 2e édit., Paris, 1893 ; 4° Extrait du discours de M. Henri Wallon, sénateur, à l'inauguration du buste d'A. Thierry, à Blois, le 10 novembre 1895).

— Nous signalons avec empressement l'*Annuaire des journaux, revues et publications périodiques parus à Paris jusqu'en décembre 1895*, que vient de donner M. Henri Le Soudier (Paris, H. Le Soudier, in-8 de 332 p.). On trouvera là les titres complets disposés par ordre alphabétique, les noms des rédacteurs, le format, la tomaison, la date d'origine, le mode de publication, la durée et le prix des abonnements de tous les journaux et revues de Paris. Une *Table systématique* et le *Tarif postal pour la France et l'étranger* terminent cette publication spéciale, dont l'utilité, nous dirons même la nécessité, n'est plus à démontrer.

— En vente à la même librairie Le Soudier (1 fr. 50) la *Carte de la répartition et de l'emplacement des troupes de l'armée française avec un index de tous les régiments (armée active et armée territoriale) et une Liste complète de tous les officiers généraux ou supérieurs qui les commandent* (2e année, 1896, petit in-18 de 36 p. et grande carte se dépliant).

Beaujolais. — M. de Fréminville, archiviste de la Loire, a retrouvé et publié des textes curieux qui nous font connaître ce qu'était *le Maître des eaux et forêts en Beaujolais au XVe siècle* (Montbrison, imp. E. Brassart, in-8 de 12 p.). Ces documents sont : 1° les « Ordonnances faictes par le conseil de Monseigneur le Duc, à Moulins, le dixième jour de décembre l'an IIII° quarante (III?) ; » 2° une ordonnance de 1453 relative aux asservissements des eaux, des chemins et des rivières ; 3° des lettres du grand conseil, en date du 19 janvier 1454 (n. st.), déclaratives de l'ordonnance précédente ; 4° des lettres du même conseil (27 juin 1454) sur la pêche de la Saône et l'accensement des étangs et pêches ; 5° des extraits d'ordonnances du duc Jean. — Pour les amateurs de curiosités bibliographiques, nous noterons que la brochure existe en deux états : une faute d'impression ayant fait imprimer « le maître des eaux et forest » au titre et sur la couverture, il a été fait un nouveau tirage portant « forêts, » ce qui prouve le scrupule de l'auteur.

Bretagne. — Signalons l'éloquente *Allocution prononcée par M. le curé-archiprêtre de Sainte-Croix aux funérailles de M. le vicomte Th. Hersart de la Villemarqué, membre de l'Institut* (Quimperlé, imp. Th. Clairet, 3 p. gr. in-8). M. l'abbé Péron, ami intime de son illustre paroissien, a surtout loué dans M. de la Villemarqué la piété du grand chrétien et l'inépuisable charité de celui qui fut surnommé à Quimperlé « le Père des pauvres. »

— Notre collaborateur M. René Kerviler poursuit sans se lasser la publication de son admirable *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne.* Voici le vingt-deuxième fascicule (Rennes, J. Plihon et L. Hervé, in-8) qui achève le tome VIII, mais ne nous mène encore que jusqu'au mot Chateaubriand. Parmi les articles les plus intéressants de cette nouvelle livraison, nous signalerons les suivants : Charette, où la notice du glorieux Vendéen signale quarante-six publications relatives à sa vie et à ses actions ; la notice du général actuel ne contient pas moins de vingt renvois bibliographiques ; Charles de Blois, dont les soixante-sept articles de bibliographie relèvent même des articles de journaux ; Chavin, l'historien de la Révolution ; enfin Chateaubriand, qui termine le volume ; à lui seul, l'illustre auteur du *Génie du christianisme* absorbe les pages 428 à 503 du volume. Pour chaque ouvrage, la bibliographie nous fait connaître les diverses éditions, les extraits qui en ont été faits, les critiques auxquelles il a donné lieu. (Pourquoi la dernière et récente édition des *Mémoires d'outre-tombe* n'a-t-elle pas été signalée?) Sur Chateaubriand, l'on a relevé les titres de quatre cent trente et un ouvrages, opuscules ou articles. Aux cent quatre portraits mentionnés dans l'*Iconographie bretonne* de M. le marquis de Granges de Surgères, trois nouveaux sont ajoutés. — L'on ne peut qu'admirer une œuvre considérable et souhaiter que ni le temps ni le zèle ne manquent à M. Kerviler et à ses collaborateurs pour la mener à bonne fin. Il serait bien désirable que toutes nos provinces trouvassent des travailleurs aussi ardents et aussi savants pour les doter d'un pareil trésor.

Champagne. — Entre autres choses intéressantes que l'on trouve dans le tome LVIII de la collection, autrement dit tome XXXI de la troisième série des *Mémoires de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube*, portant le millésime de 1894, bien qu'il ait paru dernièrement (Troyes, P. Nouel, in-8 de 409 p.), il convient de noter d'une façon spéciale : *Un Portail de cathédrale au moyen âge* (cathédrale de Troyes), par M. l'abbé Ch. Nioré ; — Une spirituelle *Chronique rimée*, de M. J.-B.-Camille Arnould ; — *Catalogue des herbiers du musée de la ville de Troyes, ou Liste des plantes qu'ils contiennent*, par M. Briard ; — *La Cathédrale de Troyes avant le XIIIe siècle*, par M. l'abbé Garnier ; — Une importante étude de M. Charles des Guerrois sur *la Poésie populaire en Angleterre ;* — *Dissertation sur l'œuvre de Michel Pacher, d'après l'étude qu'en a faite M. Auguste Marguillier*, par M. Hector Pron ; — *Notes sur la commanderie de Thors et la seigneurie de Vernonfays*, par M. H. Labourasse ; — *Mollusques et zoophytes*, par M. Jules Papillon ; — *Le Pays de Jeanne d'Arc*, par M. l'abbé Ch. Nioré ; — *Un Coléoptère ennemi de la vigne*, par M. l'abbé G. d'Antessanty ; — *Note sur le cimetière antique de Granges-sur-Aube (Marne)*, par M. l'abbé J. Diette ; — *Les Poissons d'eau douce*, par M. Jules Papillon.

Franche-Comté. — De 1891 à 1895, M. le docteur J. Meynier a publié en trois fascicules, sous le titre vraiment trop modeste d'*Essai historique sur Ornans* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 100, 187 et 120 p. Extraits des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*), une histoire détaillée de sa ville natale, laquelle histoire va des origines jusqu'à l'année 1789. Le premier fascicule embrasse la période comprise entre le onzième et le seizième siè-

cle (1566). Dans le deuxième, l'auteur relate les événements qui se sont passés entre les années 1566 et 1674, date de la réunion effective de la Franche-Comté à la France. Quant au troisième fascicule, il expose les faits accomplis de 1674 à 1789. M. Meynier a consulté toutes les sources et a su tirer des documents manuscrits et imprimés le meilleur parti. Il ne s'est pas contenté de noter les événements de toutes sortes dont Ornans, les environs et même la province ont été le théâtre, il a aussi réservé une place importante aux mœurs, aux coutumes et à la législation particulière du pays; il a parlé éloquemment et justement des célébrités locales, parmi lesquelles il convient de citer surtout Nicolas Perrenot de Granvelle, l'illustre ministre de Charles-Quint, père du cardinal-ministre Antoine Perrenot de Granvelle. Le nobiliaire ornacien même n'a pas été oublié. En somme, œuvre parfaite à laquelle l'on ne peut reprocher que l'absence d'une carte de la région, de plans d'Ornans à diverses époques et de quelques gravures. M. Meynier donne au présent travail une suite importante qui se fait remarquer par les mêmes qualités : c'est *la Révolution à Ornans*, que les *Annales franc-comtoises* publient d'une façon intermittente depuis septembre-octobre 1893, et qui n'est pas encore terminée. Espérons que le savant auteur parachèvera son œuvre en continuant l'histoire d'Ornans depuis la Révolution jusqu'à l'heure actuelle.

— Dans une étude très documentée : *Nouvelles Écoles littéraires. Deux Poètes comtois* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 36 p. Extrait du *Bulletin de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon*), M. Victor Guillemin a examiné et critiqué avec beaucoup d'à-propos la manière de deux poètes comtois, MM. Dejoux et Huot. Au fond, nous nous demandons si les œuvres poétiques visées par M. Guillemin méritaient un travail aussi approfondi. Quoi qu'il en soit, tout le monde partagera notre avis : à savoir que la sauce vaut mieux que les morceaux qu'elle assaisonne. Nous pensons d'ailleurs que les poètes provinciaux qui se consacrent à célébrer d'une façon personnelle leur coin du pays ont plus de chances d'échapper à l'oubli que ceux dont la muse indigente se traîne dans les sentiers battus.

— La notice que M. Joseph Boyer a consacrée au *Mathématicien franc-comtois François-Joseph Servois, ancien conservateur du Musée d'artillerie (1767-1847)* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 26 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*), remet en discrète lumière une physionomie assez effacée. Servois, ancien vicaire épiscopal du Jura, « quitta en 1793 la robe du prêtre pour l'uniforme du soldat, » et devint officier d'artillerie. Ce prêtre constitutionnel défroqué est mort célibataire à Mont-de-Laval (Doubs), en 1847. Il était né dans cette même localité en 1767. Sa fin, paraît-il, a été très chrétienne. A tout péché miséricorde.

— Signalons l'*Indicateur liturgique pour l'année 1896, à l'usage des fidèles du diocèse de Besançon*, publié depuis douze ans par M. l'abbé Louvot (Besançon, P. Jacquin, in-32 de 97 p.), lequel, entre autres choses, contient une notice sur Mgr Petit, l'archevêque actuel de Besançon, avec un portrait.

Guyenne et Gascogne. — Dans son opuscule intitulé : *Séminaires du diocèse de Tarbes* (Auch, Fr. Soulé, in-12 de 81 p.), M. l'abbé Cazauran retrace l'histoire des différents établissements destinés dans ce diocèse à former les jeunes gens au sacerdoce, depuis la seconde moitié du XVIIe siècle jusqu'à nos jours. On voit comment le séminaire de Tarbes fut fondé, par la générosité de la famille de Pujo, puis comment ses ressources s'augmentèrent grâce, en particulier, à l'Union de l'abbaye de Saint-Ouen de la Reule-Bigorre; enfin ce que devint cet établissement pendant la tourmente révolutionnaire et après le Concordat.

— C'est à l'aide de nouveaux documents que M. Raoul de Vissac a raconté la révolte d'Anthoine du Roure en 1670, dans sa *Chronique vivaroise, Anthoine du Roure et la révolte de 1670* (Paris, Lechevalier, in-8 de 85 p.). Des recherches faites dans plusieurs études de notaires de la région ont permis à l'auteur de donner le nom exact de du Roure et de révéler sa qualité, ce que, jusqu'alors, les autres historiens généraux ou locaux n'avaient pu faire. Sept appendices terminent ce travail et font connaître un certain nombre de pièces intéressantes. On trouve là notamment d'utiles détails sur un épisode important du siècle de Louis XIV.

Languedoc. — Un de nos plus savants paléontologues, M. Ed. Piette, publie une brochure que non seulement tous les initiés, mais aussi tous les curieux voudront lire (*Hiatus et lacune. Vestiges de la période de transition dans la grotte du Mas-d'Azil* (Beaugency, imp. Laffroy, in-8 de 44 p.). L'auteur raconte l'histoire de ses découvertes en 1887 et 1888 dans la grotte devenue, grâce à lui, fameuse. Il mêle à ses récits et à ses discussions les noms de plusieurs de ses confrères, feu Édouard Lartet, feu le marquis de Saporta, M. de Ferry, qui a eu l'honneur de découvrir la station de Solutré, M. G. de Mortillet, etc. L'intrépide « piocheur » nous apprend, entre autres particularités, que le cerisier, le prunier, le noyer, croissaient sur notre sol dès l'époque de transition, et qu' « ainsi s'évanouissent les légendes suivant lesquelles le cerisier aurait été importé d'Asie en Italie par Lucullus, et le prunier par Caton l'Ancien. »

— M. Dubédat consacre à feu Granié une *Notice lue à l'assemblée générale de l'Association des secrétaires et anciens secrétaires de la conférence des avocats à Paris, le 17 décembre 1894* (Nancy, imp. Berger-Levrault, gr. in-8 de 7 p.). Cette notice fait bien connaître Claude-Ferdinand Granié, mort à Toulouse le 17 avril 1894, né le 29 mars 1818, à Saint-Céré.

— Le P. Apollinaire nous donne une attachante notice biographique sur un de ses confrères (*Le Frère Jean-Louis de Goudargues, capucin, martyr.* Nîmes, imp. Gervais-Bedot, gr. in-8 de 11 p. Extrait du *Bulletin de l'Art chrétien*). Né dans le département du Gard, J.-L. de Goudargues (appelé dans le monde Joseph Saint-Étienne), fut fusillé à Metz, le 6 juin 1798, comme émigré, ayant été condamné par une commission militaire.

— Nous recevons la première livraison du tome Ier de la troisième série du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers (Hérault).* (Béziers, imp. J. Sapte, in-8 de 212 p., avec un plan). Nous relevons dans ce volume les travaux suivants : *Palais épiscopal de Béziers. Mobilier des évêques*, par M.-L. Noguier ; — *Procès-verbal d'une délibération du conseil général de la communauté de Béziers relative à l'union des églises de Saint-Félix et de Sainte-Madeleine (8 mai 1688)*, publié par M. A. Soucaille ; — *Rapport sur le concours de poésie française*, par M. J. Galabrun ; — *Rapport sur le concours des Mémoires historiques et archéologiques*, par M. L. Noguier ; — *Rapport sur le concours de poésie néo-romane*, par M. F. Donnadieu ; — *Notice sur l'édifice de l'hôtel de ville*, par M. A. Soucaille ; — *Pierre Duchartre, sa vie, sa correspondance*, par M. J. Crozals.

Limousin. — Signalons deux brochures de M. Louis Guibert : *Le Consulat du château de Limoges au moyen âge* (Limoges, Ve Ducourtieux, gr. in-8 de 16 p.) ; — *Ce que coûtait au quatorzième siècle le tombeau d'un cardinal* (Paris, typ. Plon et Nourrit, gr. in-8 de 19 p.). La première brochure est un précieux chapitre de l'histoire de la ville de Limoges, et il faudrait souhaiter que, dans la grande monographie qui sera, un jour, consacrée à la capitale du Limousin, tous les autres chapitres fussent aussi magistralement traités. — La seconde brochure est un mémoire sur le tombeau d'un cardi-

nal limousin, Guillaume de Chanac, évêque de Mende, œuvre du sculpteur avignonnais Jean Le Court. Un document récemment découvert par le savant auteur lui a permis de compléter son étude (de 1882) sur le *Tombeau du cardinal de Mende*, et de donner sur les artistes collaborateurs de Jean Le Court, et sur les sommes à eux payées, des détails précis qui intéresseront tous les amis de l'archéologie.

Lorraine. — La Société d'émulation du département des Vosges vient de publier son volume daté de 1895. C'est la soixante et onzième année de ses *Annales* (Épinal, imp. Vosgienne, et Paris, A. Goin, in-8 de LXXVI-300 p. avec 2 plans). Outre les choses que l'on peut lire dans tous les recueils du même genre, procès-verbaux, discours, rapports, qui ont un intérêt limité, nous signalerons les deux importants travaux suivants : *Topographie ancienne du département des Vosges*, par M. A. Fournier, qui compte 220 pages, avec une table des matières (tout un volume), et la *Description des Vosges*, par M. A. Benoît, qui occupe les pages 221 à 274. Si la variété n'est pas grande, la qualité remplace la quantité.

Maine. — A noter le *Rapport présenté et lu à l'assemblée générale de la Société historique et archéologique du Maine* par le comte de Bastard d'Estang, président (Mamers, G. Fleury et A. Dangin, in-8 de 24 p.). Après avoir rendu aux morts un hommage mérité et salué les nombreux et féconds travaux des vivants (entre autres le congrès provincial de la Société bibliographique tenu au Mans en 1893), l'auteur signale, et avec raison, la confection d'un catalogue de la bibliothèque de la Société, sur l'importance duquel il n'est pas besoin d'insister.

— *Les Travaux publics au Mans à l'époque de la Révolution et l'ingénieur Bruyère* ont fourni à M. Robert Triger le texte d'un travail d'histoire locale et topographique extrêmement curieux, qui permet de se rendre compte de ce qu'était la ville du Mans et de ce que, sous l'impulsion de l'ingénieur Bruyère, elle est devenue. Documenté aux meilleures sources, l'auteur a enrichi son livre de nombreux plans et gravures (Mamers, G. Fleury et A. Dangin, in-8 de 145 p.).

Normandie. — Chaque jour, pour ainsi dire, apporte sa contribution à l'histoire des institutions. Voici maintenant M. Le Pasquier qui nous fournit un travail complet sur une année de l'administration municipale de Rouen au XVIe siècle et qui l'intitule modestement : *Contribution à l'histoire de Rouen* (Rouen, Cagniard, in-8 de 58 p.). Dans cette étude bien ordonnée, l'auteur étudie d'abord l'organisation, puis l'action de cette organisation. Le pouvoir exécutif était aux mains des conseillers, des pensionnaires, du procureur, du receveur et du greffier. Les quarteniers, les anciens conseillers et les gens du Roi prenaient part au conseil. Du 6 janvier au 29 décembre 1515 il y eut cinquante-trois séances à « l'ostel commun de la ville, » mais non pas toutes de même forme et de même manière, puisque deux portent jugement. Leur objet aussi varie souvent : tantôt questions d'impôts, tantôt nominations de députés, tantôt puérilités d'étiquette. M. Le Pasquier a examiné toutes ces questions à la loupe et les a résolues avec science et méthode. On ne peut que souhaiter la continuation des études qu'il nous promet et qui seront fructueuses, si nous en croyons ce début.

— Les annales normandes s'enrichissent ce mois-ci d'un long et minutieux travail de M. Ch. Beaumont sur *les Officiers municipaux de Neufchâtel-en-Bray pendant les vingt-cinq années qui ont précédé la Révolution* (Rouen, Léon Brière, in-8 de 121 p.). Aucun document, aucun fait, si petit qu'il soit, n'a été omis ou laissé de côté. On y trouve le grave et le doux, le plaisant et le sévère, depuis la condamnation d'un pauvre tambour de ville jusqu'à la ré-

daction, en 1789, du cahier des doléances, etc., etc. Très bon travail, consciencieusement rédigé.

— L'excellent archiviste du département de l'Orne, M. Louis Duval, aborde successivement tous les sujets. Il nous a entretenus, le 10 octobre dernier, à la séance annuelle et publique, tenue à Flers par la Société historique et archéologique de l'Orne, des *Colons bas-normands et des créoles de Saint-Domingue* (Alençon, Renaut de Broise, in-8 de 42 p. Extrait du *Bulletin de la Société)*. Ce sont les familles Martin des Pallières et Guérin qui sont mises en scène. On y admire le dévouement religieux, patriotique et familial des membres honorés de ces familles qui se sont acquis plus d'un droit à l'estime et à la reconnaissance de leurs concitoyens.

— Chartiste et poète, M. Émile Travers vient de nous conter en vers admirables, où se mêlent les chansons faciles et les ballades guerrières, l'épisode d'un obscur patriote, *Philippe Le Cat*, qui sut, en 1429, chanter et mourir pour la patrie. Siméon Luce avait retrouvé et mis en lumière l'épisode glorieux. Grâce à M. Travers, nous espérons qu'il sera bientôt populaire (Caen, H. Delesques, in-16 de 22 p.).

— Un beau discours, plein de vie et d'entrain, tel est le résumé du panégyrique de Jeanne d'Arc prononcé à l'occasion de *la Fête de Jeanne d'Arc au Havre, le 12 mai 1895*, par M. l'abbé J. Hasley (Le Havre, Micaux, in-8 de 32 p.). Cette fête est inscrite dans les annales de la Jeunesse catholique havraise et méritait d'être relatée tant pour le développement donné à la cérémonie que pour la largeur d'idées du discours de M. Hasley.

— Dans une chanson fort en vogue, on dit que M. Faure fait tout pour faire plaisir aux Havrais. *L'Almanach illustré du Courrier du Havre* (Le Havre, imp. du Commerce, in-8 carré de 61 p.) nous confirme la joie du Havre à propos de la nomination du Président et de sa visite. C'est la caractéristique de 1895. Quelle sera celle de 1896? La démission? On en parle, mais pas dans l'almanach que nous venons de citer et qui est vraiment le type de l'almanach local, tant pour la richesse des gravures, presque toutes des phototypies, que pour la variété et le nombre des monographies et souvenirs relatés avec un soin merveilleux.

— Si vous ne connaissez pas Saint-Céneri-le-Gérey, laissez-vous entraîner par M. l'abbé Albert Desvaux, qui est bien le plus charmant et le plus érudit des guides. Il vous mènera voir des fresques splendides datant du XIVe siècle environ. Puis il vous fera admirer le paysage, savourer les truites de la Sarthe et apprécier le charme de ses compagnons d'archéologie, parmi lesquels on compte trois nobles et charmantes femmes (*Excursion archéologique à Saint-Céneri-le-Gérey*, Caen, H. Delesques, in-8 de 33 p. Extrait de l'*Annuaire normand*).

ORLÉANAIS. — La Société archéologique et historique de l'Orléanais fait paraître la *Table des Mémoires et Bulletins* publiée par ses soins de 1848 à 1894 (Orléans, Herluison, gr. in-8 de 75 p.). Les vingt-cinq volumes d'Annales et les dix volumes de Bulletins ne contiennent pas moins de six cents mémoires composés par cent douze auteurs. Les antiquités gallo-romaines et les inscriptions ont été étudiées dans cent sept mémoires, les monnaies trouvées sur le sol de l'Orléanais dans trente-neuf mémoires, les statues et pierres tumulaires dans quatorze. Vingt châteaux et trente-neuf églises ont été décrits; dix-huit articles sont consacrés aux beaux-arts; le siège d'Orléans et Jeanne d'Arc ont fourni à eux seuls quarante-neuf mémoires.

— Annonçons la très importante publication d'un *Répertoire général biobibliographique du département du Loiret*, par MM. Paul Charpentier et Charles Cuissard (Orléans, Herluison). Le *Répertoire* formera quatre ou cinq

volumes in-8 raisin de six cents pages environ, paraissant par fascicules de cent cinquante pages. Dans le répertoire figureront tous ceux qui, nés ou morts dans le département du Loiret, ont eu quelque célébrité, ou qui, sans y avoir pris naissance, ont occupé une place quelconque dans l'administration, l'armée, le clergé, la magistrature, toutes les anciennes familles de l'Orléanais avec leurs alliances et leurs blasons, etc.

— M. Amblard a raconté l'*Excursion de la Société archéologique d'Eure-et-Loir au château de Villebon*, le 11 juillet 1895 (Chartres, imp. Garnier, gr. in-8 de 15 p., avec 3 pl.). Il ne se contente pas de décrire le beau château qui appartient au marquis de Pointoi, après avoir été la propriété de Sully, il décrit aussi l'église de Saint-Georges-sur-Eure, laquelle est digne d'attention. La brochure renferme un discours adressé par M. L. Merlet, président de la Société, au châtelain de Villebon, sur l'histoire du château, et une lettre du roi Henri IV à Hector de Préaux, laquelle n'a pas été insérée dans le *Recueil des Lettres missives*.

Picardie. — Pour être Caoursain d'origine et de naissance, Louis de Guiscard n'en intéresse pas moins la Picardie, où il a vécu et où il a possédé ce bourg de Magny, érigé pour lui en marquisat de Guiscard. Aussi, M. Alfred Ponthieux a-t-il donné une *Notice biographique sur Louis de Guiscard*, dans le *Cabinet historique de l'Artois et de la Picardie* (Tiré à part. Abbeville, imp. du *Cabinet historique*, in-8 de 29 p., orné d'un portrait). Le héros de cette biographie fut un bon soldat et eut l'honneur de servir Louis XIV en qualité d'ambassadeur auprès du roi de Suède.

— Sur l'histoire du bourg auquel Guiscard a donné son nom, nous signalerons, dans le même recueil et du même auteur, les *Notes pour servir à l'histoire de Guiscard. L'Administration d'une paroisse au XVIe siècle* (Abbeville, imp. du *Cabinet historique*, in-8 de 18 p.). Les comptes de l'église, de 1490 à 1600, ont fourni à M. Ponthieux des notes intéressantes; nous appellerons surtout l'attention sur celles qui sont relatives aux cloches, aux fonts baptismaux (M. Ponthieux écrit *fonds!*) reconstruits en 1536, à la construction (1550) de la chapelle de Saint-Quentin, et à diverses œuvres d'art. — Une deuxième série de ces *Notes* concerne *la Seigneurie de Magny au XVe siècle* (ibid., in-8 de 15 p.) : c'est un dénombrement baillé en 1482 par Jehan de Hangest à l'évêque de Noyon.

Poitou. — *Le Guide à Niort*, que publie M. Henri Clouzot (Niort, Clouzot, in-16 de 55 p., avec 15 dessins par J.-L. Giraudeau-Laurent) est vraiment gracieux. C'est à la fois une description intéressante et une histoire très succincte de la localité. Cette jolie brochure mérite bon accueil de la part des amateurs, qui seront séduits tout d'abord par la couverture illustrée, et qui trouveront quelque chose dessous.

Provence. — M. E. de Mougins-Roquefort nous donne *la Fauconnerie en Provence. Charles d'Arcussia, vicomte d'Esparron et son œuvre* (Grasse, imp. Crosnier, in-8 de 16 p.). C'est au sujet de la publication, par M. Ernest Jullien, du plus célèbre des livres de Charles d'Arcussia, *la Conférence des fauconniers*, que M. de Mougins-Roquefort raconte la vie du grand chasseur et analyse ses ouvrages, sans négliger les origines de sa famille et les alliances qui l'ont perpétuée dans les temps modernes. La notice est rédigée avec autant de talent que de savoir.

— M. le docteur F. Chavernac a réimprimé, sous le titre de *Peiresc accusateur de Cujas* (Aix, imp. Remondet-Aubin, gr. in-8 de 20 p.), une lettre du savant magistrat à Jérôme Aléandre, écrite d'Aix le 19 avril 1617 et insérée par Fauris de Saint-Vincens dans les *Annales encyclopédiques* (Paris, imp. Perthmann). A l'occasion de la célébration des fêtes peirescienne des

10 et 11 novembre (inauguration de la chapelle funéraire de la famille de Fabri et du buste du célèbre conseiller au parlement de Provence), le docteur Chavernac a exhumé des *Annales*, qui firent suite au *Magasin encyclopédique*, le curieux document qui, oublié de presque tous les érudits, y était enseveli depuis soixante-seize ans. Il a fait précéder l'acte d'accusasation contre Cujas (vol nocturne avec escalade et effraction, plagiat avec destruction des sources) de courtes notices biographiques sur Peiresc, sur Aléandre et sur le grand jurisconsulte doublement incriminé. Hâtons-nous d'ajouter que, comme le rappelle M. Chavernac (p. 18), Peiresc, dans une lettre à Holsténius, du 9 avril 1637, désavouant ce que, mal informé, il avait avancé vingt ans auparavant, déclare qu'il ne croira jamais que le dégât fait dans les basiliques doive être attribué à la mauvaise foi de Cujas.

— M. F. Mireur publie une notice sur *le Lieu de naissance du baron de Vins* (Draguignan, gr. in-8 de 8 p. Extrait du *Bulletin* de la Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan). Le savant archiviste du Var nous apprend, d'après une note autographe de Peiresc dans le registre LXXIX de la collection qui porte son nom à la bibliothèque de Carpentras, que le célèbre généralissime de la Ligue en Provence naquit à Draguignan. Cette révélation très affirmative du lieu de naissance — jusqu'ici incertain — du baron Hubert de Vins paraît avoir échappé à l'attention de tous les chercheurs. M. Mireur établit que ce fut à la fin de 1539 ou au commencement de 1540 que naquit l'intrépide capitaine dont Brantôme disait : « un des braves et vaillans gentilshommes que j'aye cognu. »

— M. le chanoine Guillibert a réuni une foule de renseignements intéressants dans une petite brochure qu'il offre à ses « chers concitoyens » (*Peiresc*. Nouvelle édit., Aix, petit in-8 de 38 p.). Le savant vicaire général établit que Peiresc, « homme au cœur droit et large, pensa, vécut et mourut en grand chrétien. » N'avançant rien qui ne soit fidèlement extrait de documents autorisés, il donne un excellent résumé chronologique de la vie de son héros, retrace son portrait physique et moral, raconte de charmantes anecdotes qui font aimer le « procureur général de la littérature, » dresse la liste des principaux correspondants de « celui qui fut en Europe, au début du XVIIe siècle, l'âme du réveil scientifique. »

— Le docteur L. Bouland publie une splendide brochure ornée de gravures : *La Fondation du Père Joachim Faucher et l'ex-libris des PP. jésuites d'Avignon* (Mâcon, imp. Protat, gr. in-8 de 4 p. Extrait de la revue *Société française des collectionneurs d'ex-libris*). L'auteur donne des renseignements sur le P. Joachim Faucher, né à Bollène le 12 février 1606, mort à la Côte-de-Gênes le 24 avril 1650, et sur la donation qu'en 1639 il fit à la maison des jésuites d'Avignon, au moyen d'un avancement d'hoirie que lui céda son père, d'une somme de trois mille livres, dont les intérêts étaient destinés à entretenir leur bibliothèque. Pendant cent vingt-cinq ans, de 1644 à 1768, tous les livres achetés par la maison des jésuites d'Avignon portaient l'étiquette commémorative dont voici la reproduction : *Ex fundatione R. P. Joachimi Faucher Bolennensis, Societ. Iesu, ab anno 1644.*

ALSACE. — Les *Notes sur l'ancien archiprêtré de Bonquenom* (*Saarunion*), par M. l'abbé Joseph Lévy, curé de Lorenzen (extrait de la *Revue catholique d'Alsace* (Zixhers, imp. F. Sulter, in-8 de 41 p.), nous donnent le tableau comparatif des paroisses de l'archiprêtré au XVIe siècle, au XVIIIe et au commencement du XIXe siècle. Il nous fait ensuite connaître, pour chacune des paroisses formant 1° le canton de Saarunion, 2° le canton de Weyer, les renseignements qu'il a pu recueillir (noms aux diverses époques, date de construction de l'église et du presbytère; collateurs; revenus; listes des

curés, des vicaires, des prêtres nés dans la paroisse, des instituteurs; annexes, etc.); puis, pour le premier canton, les revenus des fabriques en 1629, les établissements religieux et les sanctuaires disparus, les confréries religieuses; une liste des convertis; la population en 1542, 1743 et 1800; pour le second canton, la liste des convertis, les sanctuaires disparus, des extraits du traité de Ryswick contenant : *a)* les lieux où les églises sont aux catholiques; *b)* ceux où elles sont mixtes; *c)* ceux où elles sont de la religion réformée; *d)* ceux dont le Roi a fait réparer ou bâtir les églises; *e)* ceux où il y a des revenus pour la subsistance des curés; enfin la population aux mêmes dates.

Allemagne. — A l'exemple de ce qui se fait en Allemagne pour beaucoup de sciences, la librairie Bernhard Richter, de Leipzig, entreprend la publication d'une bibliographie mensuelle des ouvrages de théologie du culte évangélique (2 fr. par an). Ce recueil ferait à peu près double emploi avec la *Bibliotheca theologica* de la maison Vandenhœck et Ruprecht de Gœttingue, si les *Theologiae novitates* (tel est son titre) ne se terminaient pas par une courte chronique où l'on trouvera quelques renseignements.

Angleterre. — Le 10 janvier a paru la biographie depuis longtemps annoncée du cardinal Manning, par E. S. Purcell. L'ouvrage comprend deux volumes et est orné de portraits.

— MM. Chapmann et Hall feront prochainement paraître une autobiographie de l'amiral lord Clarence Paget, mort l'an dernier, contenant les mémoires et les livres de bord des campagnes de la Baltique, de la mer Noire et de la Méditerranée. Ces documents ont été annotés et réunis par sir Arthur Otway, neveu de l'amiral.

— Le Révérend H. R. Haweis prépare un récit de ses voyages à travers l'Amérique, la Nouvelle-Zélande, la Tasmanie et Ceylan pendant les années 1883, 1893 et 1895. Le livre aura pour titre : *Talk and Travel* et sera édité par MM. Chatto et Windus.

— La « Clarendon Press » va faire paraître l'édition en deux volumes des œuvres de l'évêque Butler, préparée par M. Gladstone.

— MM. W. et R. Chambers, les éditeurs d'Edimbourg, publient le premier volume de l'édition de luxe de *Life and works of Robert Burns*, revisée par M. William Wallace. On y trouve des renseignements biographiques inédits, un aperçu des idées religieuses du poète écossais, des notes relatives aux principaux poèmes et de nombreuses illustrations.

— On met sous presse chez MM. Alden et Cie, d'Oxford, *The Chronicles of the royal Borough of Woodstock*, rédigées d'après les archives du bourg et de nombreux documents originaux par M. Aloïsius Ballard; un chapitre est consacré au château de Blenheim, résidence des ducs de Marlborough. L'ouvrage comporte des illustrations et des fac-similés de sceaux.

— D'après la *Publisher's circular*, le nombre des ouvrages publiés et réédités au cours de l'année 1896 s'est élevé à six mille cinq cent sept; les romans et livres pour la jeunesse forment environ trente pour cent de ce total.

— L'historien W. E. H. Lecky fera prochainement paraître chez MM. Longmans deux volumes ayant pour titre : *Democracy and Liberty*.

— MM. Swan, Sonnenschein et Cie annoncent la publication d'un nouveau livre de sir William M. : *The Mameluke or Slave Dynasty of Egypt*, c'est une histoire de la classe militaire qui commença sous le règne en l'an 1260 pour finir à l'avènement du sultan Selim en 1517.

— MM. Longmans ont en préparation un livre intitulé : *Midshipman in war time*. C'est le récit d'un correspondant qui suivit les opérations navales de la campagne de 1855.

— M. C. H. Firth a retrouvé dans la bibliothèque du collège de Worcester et vient de publier chez T. Fisher Unwin un manuscrit du Journal de Joachim Hane, qui fut employé en France, du mois de novembre 1653 au mois de février suivant, par Olivier Cromwell. L'éditeur s'attachera à reproduire scrupuleusement le texte de son manuscrit.

Belgique. — La Commission royale d'histoire vient de faire paraître un fascicule intitulé : *Inventaire des cartulaires conservés dans les dépôts des archives de l'État en Belgique* (Bruxelles, Hayez, in-8 de 123 p.). Cette publication sera d'autant plus utile que plusieurs des cartulaires qu'elle signale ne concernent pas la Belgique, mais la France et les Pays-Bas. Sans doute cet Inventaire des cartulaires conservés dans les seuls dépôts d'archives de l'État en Belgique appelle des compléments : une table des cartulaires conservés dans les autres dépôts publics ou privés d'archives, et dans les bibliothèques du royaume, d'abord; puis encore une table des cartulaires intéressant la Belgique qui se trouvent dans les archives ou les bibliothèques de l'étranger. Mais il faut un commencement à tout, et l'on semble d'ailleurs nous promettre les compléments désirés. Le fascicule actuel n'est pas parfait; on peut notamment lui reprocher les indications erronées qu'il fournit sur la date de confection de certains cartulaires. Tel d'entre eux, par exemple, qui dit lui-même sa date de 1624, est indiqué dans l'Inventaire qui vient de paraître comme étant du xive siècle. En dépit de ces imperfections, qui ne sont pas du fait de la Commission royale d'histoire, laquelle n'a fait que grouper les notes qui lui ont été fournies par les archivistes officiels, le fascicule que nous annonçons est appelé, nous le répétons, à rendre de réels services.

— Le titre du travail de M. Albert Allard : *le Premier Bailliage de Tournai-Tournaisis ; 20 juin 1383-janvier 1423* (n. st.) n'est pas exact, puisque sous les fils de Philippe le Bel déjà il y avait eu un bailliage du Tournaisis. Ce n'en est pas moins une importante étude dont le sous-titre : « Contribution à la biographie des jurisconsultes Jehan Boutillier et Jacques d'Ableiges, » indiquera à nos lecteurs le principal intérêt. Le mémoire de M. Allard a paru dans le tome XXV des *Annales du cercle archéologique de Mons*, d'où il a été tiré à part (Mons, Janssens, in-8 de 110 p.) ; il est suivi de pièces justificatives extraites des archives communales de Tournai.

— En consolidant les très curieuses ruines de l'abbaye cistercienne de Villers, non loin de Bruxelles, on a trouvé récemment des ardoises sur lesquelles une main, qui paraît être du xiiie siècle, a tracé des inscriptions diverses. Dans les *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles* (t. IX, 1895), M. Paul Sheridan publie sous ce titre : *Les Inscriptions sur ardoise de l'abbaye de Villers*, le texte de ces inscriptions dont quelques-unes, celles qui concernent le règlement des sonneries pour les offices, sont intéressantes. M. Sheridan a fait précéder son édition des ardoises de Villers d'une courte introduction, qui serait insignifiante si l'auteur n'y avait déclaré qu'il savait distinguer l'écriture de 1246 de celle de 1257, ce qui est au moins le comble de la science paléographique.

— L'*Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique* pour l'année 1896 est singulièrement plus maigre que celui des années précédentes (Bruxelles, F. Hayez, in-8 de 189 p.). En plus des renseignements officiels, il ne contient que deux notices biographiques, l'une et l'autre accompagnées de beaux portraits : M. A. Wagener nous retrace la vie et l'œuvre de Joseph Gantrelle, qui ne fut pas seulement l'excellent grammairien et philologue que tout le monde connaît, mais aussi un historien distingué et qui laisse d'importants matériaux pour une

histoire des relations des Pays-Bas avec l'Angleterre au XVIe siècle ; l'œuvre de l'illustre mathématicien catalan, mort en 1894, est trop abondante pour que M. Mansion, qui nous en offre l'esquisse, ait pu en donner une appréciation détaillée ni même en dresser une bibliographie complète, comme l'a fait M. Wagener pour Gantrelle.

Espagne. — Une *Revista de ciencias y letras* a été inaugurée à Madrid avec la nouvelle année, à titre d'organe spécial du professorat de l'Université : ce qui paraît une garantie de l'intérêt et de la compétence des articles qui y seront publiés.

— Le P. Mir, très avantageusement connu en Espagne et au delà par son Histoire de la Passion et par d'autres travaux, avait apporté un soin tout particulier à la préparation du grand ouvrage que nous annonçons aujourd'hui : *El Milagro* (in-8 de 1,300 p. à 2 colonnes, Madrid, Gregorio del Amo). Son intention est d'y traiter *le Miracle* sous tous ses aspects, afin d'y répondre péremptoirement à toutes les objections de la science antireligieuse. Le sujet, des plus actuels, avait déjà été traité récemment par le regretté P. H. de Bonniot, S. J., mais non cependant avec cette ampleur et cette largeur de vues. On estime que le volume compact du savant espagnol renferme la matière de trois forts in-12. Les apologistes futurs de la religion pourront y butiner à loisir.

Finlande. — La Finlande est peut-être le pays d'Europe où on comprend le mieux, à l'heure actuelle, la complexité de la science géographique et la nécessité d'observations longues et patientes, de multiples et précises monographies destinées à servir un jour de base à une étude d'ensemble véritablement sérieuse sur la géographie d'une contrée. C'est ce dont seront convaincus tous ceux qui liront le volume intitulé *Exposé des travaux géographiques exécutés en Finlande jusqu'en 1895* (Helsingfors, in-8 de 154 p.), dans lequel les membres les plus autorisés de la Société de géographie de Finlande ont résumé d'une manière concise, mais très exacte, tout ce qui avait été fait ou publié de travaux géographiques concernant leur pays. A une courte introduction, retraçant l'histoire de la géographie et de la cartographie finlandaises, fait suite une série de chapitres instructifs, parfois accompagnés de bibliographies (tels les chapitres consacrés à la géographie botanique et à la statistique), rédigés par des spécialistes. On lira avec intérêt les deux derniers chapitres, écrits par M. Th. Schwindt et M. A.-O. Heikel, consacrés à la géographie historique et ethnographique et aux explorations ethnologiques effectuées en dehors de la Finlande et jusque dans l'Asie orientale. Quel dommage de n'y avoir pas joint une réduction de la belle carte exposée à l'exposition cartographique de Londres sous le n° 37 de la section finlandaise, et portant tous les itinéraires suivis en Europe et en Asie par les explorateurs finlandais entre 1842 et 1894 !

Madagascar. — L'île de Madagascar sera-t-elle soumise au régime du protectorat, ou à celui de l'annexion pure et simple ? Depuis plusieurs mois, la question a fait couler des flots d'encre. Antérieurement aux articles de MM. Lemire de Villers et G. Hanotaux, une revue de jeunes, qui publie parfois d'excellents articles, le *Sillon* a donné sur le sujet une intéressante étude : *Madagascar. Annexion ou Protectorat ?* (Paris, Damby-Willemin, in-8 de 14 p. Extrait du *Sillon*). L'auteur, qui n'a pas signé, est un partisan convaincu de l'annexion ; ses arguments ont une réelle valeur ; aussi son travail mérite-t-il d'être connu des adversaires de l'annexion comme de ceux du protectorat.

Gabon-Congo. — Le Service géographique du ministère des colonies a publié, à la fin de 1895, une grande carte du Congo français à l'échelle du

1 : 1,500,000. Depuis la carte publiée en 1887 par M. Rouvier, aucun document d'ensemble n'avait résumé les nombreuses acquisitions positives nouvelles de la géographie de ces pays. Voilà ce que fait le travail publié par le ministère des colonies; il reproduit en outre toutes les contrées adjacentes intéressantes à connaître, et y mentionne les résultats des explorations récentes ou anciennes. Malgré son caractère provisoire, ce document, dessiné par J. Hansen, réunit sur ses deux feuilles, grâce à l'échelle adoptée, tous les renseignements connus à l'heure actuelle sur cette colonie du Gabon-Congo, si restreinte il y a vingt ans, si étendue aujourd'hui, grâce aux patriotiques efforts de M. Savorgnan de Brazza et de ses collaborateurs. — Une notice très précise et un index alphabétique (Paris, Challamel, 52 p. in-8) accompagnent cette publication.

Publications nouvelles. — *De justitia et lege civili. Praelectiones theologicae*, auctore A. van Gestel (in-8, Groningae, Volters). — *Il Beneficio ecclesiastico*, di A. Galante (in-8, Milano, Vallardi). — *Elementos de derecho político*, por D. Salvador Cuesta y Martin (in-8 cart., Salamanca, Hernández).— *De la Revision des constitutions*, par G. Arnoult (gr. in-8, Rousseau). — *Traité pratique de la procédure des faillites et des liquidations judiciaires*, par C. Maréchal (in-8, Chevalier-Marescq). — *Supplément aux principes de droit civil français, de François Laurent*, par A. Janssens, J. Servais et P. Leclercq. T. Ier, 1re livr. (in-8. Chevalier-Marescq). — *La Dottrina della volontà nella psicologia inglese*, di P. Sciascia (in-8, Palermo, tip. Spinnato). — *Eurythmie et harmonie, commentaire d'une page de Platon*, par le cardinal Perraud (in-8, Téqui). — *La Théorie platonicienne des sciences*, par E. Halévy (in-8, Alcan). — *Nouvelle Éducation de la femme dans les classes cultivées*, par la vicomtesse d'Adhémar (in-8, Perrin). — *Les Classes ouvrières en Europe*, par R. Lavollée (gr. in-8, Guillaumin). — *Vauban, seine Stellung in der Geschichte der Nationalökonomie und sein Reformplan*, von F. Lohmann (in-8, Leipzig, Duncker und Humblot). — *L'Hygiène des troupes européennes aux colonies et dans les expéditions coloniales*, par le docteur M.-A. Legrand (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Vorlesungen über Geschichte der Mathematik*, von M. Kantor. T. II et III (2 vol. in-8, Leipzig, Teubner). — *Éléments de la théorie des fonctions elliptiques*. T. II, par J. Tannery et J. Molk (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Lehrbuch der Experimentalphysik*, von A. Wüllner. Zweiter Band (in-8, Leipzig, Teubner). — *La Théorie atomique et la théorie dualistique*, par E. Lenoble (in-18, Gauthier-Villars). — *Histoire de l'art militaire*, par L. Jablonski (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Altfranzösische Prosalegenden*, herausgegeben von A. Mussafia und T. Gartner. I (in-8, Wien, Braumüller). — *Choix de poésies slaves*, par A. d'Avril (in-18, Leroux). — *Essais dramatiques en vers*, par le R. P. A. Marc (in-18, Delhomme et Briguet). — *Leurs Filles*, comédie en trois actes, par H.-L.-L. Séris (in-18, imp. P. Dupont). — *Masque et visage*, par le comte de Saint-Aulaire (in-18, Calmann-Lévy). — *Acte de foi*, par E. de La Queyssie (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Vendanges*, par G. Beaume (in-18, Plon et Nourrit). — *Dernier Refuge*, par E. Rod (in-18, Perrin). — *Sous les galons*, par J. Rolland (in-18, Colin). — *Tante Rabat-Joie*, par R. Dombre (in-18, Colin). — *Europe in Africa in the nineteenth century*, by E. Wormeley Latimer (in-8 cart., Chicago, Mc Clurg). — *Die Märchen Clemens Brentano's*, von Dr H. Cardauns (in-8, Köln, Bachem). — *Lehrbuch der Kirchengeschichte*, von A. Knöpfler. *Auf Grund der akad. Vorlesungen* von K.-J. von Hefele (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *I Primi Giorni del cristianesimo*, di L. Arosio (in-8, Milano, Cogliati). — *Concilium Basiliense. Studien und Dokumente zur Geschichte der Jahre 1431-1437*, herausgegeben von J. Haller (gr. in-8, Basel, Deltoffs).

— *Vie du bienheureux Théophile de Corte*, par l'abbé Abeau (in-8, Téqui). — *L'Abbé Gruget, curé de la Trinité d'Angers, sa paroisse, son diocèse, son temps, 1751-1840*, par le chanoine Portais (in-8, Delhomme et Briguet). — *Lettres de l'abbé Henri Perreyve, 1850-1865* (in-18, Téqui). — *La France et le grand schisme d'Occident*, par N. Valois (2 vol. in-8, Picard). — *La Chute de l'ancienne France. La Fédération*, par M. Sepet (in-18, Retaux). — *Histoire populaire de la Révolution française*, par A. Rastoul (gr. in-8, Delhomme et Briguet). — *Rudemare. Journal d'un prêtre parisien, 1788-1792*, avec préface et notes par C. d'Héricault (gr. in-8, Gaume). — *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire*, publiés par G. Cerfberr (in-18, Jouvet). — *L'Impératrice Joséphine*, par J. Turquan (in-18, Librairie illustrée). — *Journal du lieutenant Woodberry. Campagnes de Portugal et d'Espagne, de France, de Belgique et de France, 1813-1815*, traduit de l'anglais par G. Hélie (in-18, Plon et Nourrit). — *France et Allemagne, 1868-1871*, par le prince Lubomirski (in-8, Calmann-Lévy). — *Histoire de l'infanterie en France*, par le lieutenant-colonel Belhomme. T. II (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Les Guerres des Antilles de 1793 à 1815*, par H. de Poyen (gr. in-8, Berger-Levrault). — *Historique du 2e régiment de tirailleurs algériens*, par le lieutenant Martin (gr. in-8, Charles-Lavauzelle). — *Les Parisiens de Paris*, par E. Guénin (in-18, Pairault). — *Les Fiefs du Bourbonnais. La Palisse*, notes et croquis, par A. de la Faige et R. de la Boutresse (gr. in-8, Paris, Plon et Nourrit; Moulins, H. Durond). — *Histoire de Cherrières*, par l'abbé C. Signerin (in-8, Saint-Étienne, imp. Théolier). — *Histoire de Dun-le-Roi*, par P. Moreau. T. I (in-8, Saint-Amand, imp. Pivoteau). — *Le Marquisat de Noriant-aux-Prés et ses origines*, par H. Lefebvre (in-8, Nancy, Sidot). — *Lo Libre de memorias de Jacme Mascaro* (*XIVe siècle*), publié par C. Barbier (in-8, Montpellier, Coulet). — *Les Deux Fédérations de Pontivy, janvier et février 1790*, par J. Trévédy (in-8, Rennes, Caillière). — *Histoire militaire de Redon*, par J. Trévédy (in-8, Rennes, Caillière). — *Casas de España*, 2. serie, por el conde de Las Navas (in-18, Madrid). — *Jansenismo y regalismo en España*, por el P. M.-F. Miguelez (in-8, Valladolid, L. N. de Gavira). — *Mémoires du marquis de Francan (1680-1745)*, publiés par L. de Germon (in-8, Champion). — *La Jeunesse de Rochambeau et la Guerre de Sept ans*, par R. de Kerallain (in-8, Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur). — *Le Général Lecourbe*, avec une préface de M. le général Pierchon (gr. in-8, Charles-Lavauzelle). — *Rivarol, sa vie, ses idées, son talent*, par A. Le Breton (in-8, Hachette). — *Monticchiari, sa paroisse, 1814-1886*, par le R. P. Lecanuet (in-8, Poussielgue). — *Les Maîtres imagiers. E. Fremiet*, par L. de Ricaut (gr. in-8, Paris, bureau de l'Art [illegible]). — *John Cabot, the discoverer of North-America, and Sebastian his son*, by H. Harrisse (in-8 [illegible], Paris, Welter; London, B. F. Stevens). — *Revue française de bibliographie*, par A. Maire (in-8, Picard). — *Répertoire méthodique du moyen âge français, histoire, littérature*, par A. Vidier. [illegible] (in-8, [illegible]).

Le Gérant : CHAPUIS.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *Le Mal et les perfections divines*, par l'abbé J.-B. Bigou. Paris, Vic et Amat, 1895, in-12 carré de 186 p., 2 fr. — 2. *Le Don de la Pentecôte*, par le R. P. Meschler, S. J. Trad. par l'abbé Ph. Mazoyer. Paris, Lethielleux, 1895, 2 vol. in-12 de 340 et 354 p., 6 fr. — 3. *Les Deux grands Sermons de Notre-Seigneur Jésus-Christ exposés à la piété des fidèles*, par le P. Alexandre Gallerani, S. J. Trad. par l'abbé Ducroux. Paris, Oudin, 1895, in-12 de x-434 p., 3 fr. — 4. *Sermons inédits* de Mgr Freppel. Paris, Roger et Chernoviz, 1896, 2 vol. in-8 de 406 et 322-xc p., 12 fr. — 5. *Le Petit Guide du prédicateur*, par le R. P. Gallerani, S. J. Trad. par l'abbé Ch. Vallée. Paris, Lethielleux, 1895, in-12 carré de 184 p., 1 fr. 25. — 6. *Réflexions d'un curé de campagne sur la danse*, par Un prêtre du diocèse de Lyon. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de xx-352 p., 3 fr. — 7. *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ méditée pour tous les jours de l'année*, par l'Auteur des *Avis spirituels*, 5e édit. Paris, Téqui, 1895, 2 vol. in-12 de 628 et 612 p., 6 fr. — 8. *Jésus-Christ connu, aimé et imité. Enseignements évangéliques*, par l'abbé J. Poirine. Paris, Lethielleux, 1895, 2 vol. in-12 de 412 et 368 p., 7 fr. — 9. *La Croix de Jésus, ou les Divines Affinités de la grâce et de la croix*, par le R. P. Chardon, des FF. PP. Paris, Lethielleux, 1895, 2 vol. in-12 de xxxii-438 et 552 p., 6 fr. — 10. *Jésus en croix, ou la Science du crucifix*, par les PP. Pierre-Marie et Jean-Nicolas Grou, S. J. Nouv. édit. Paris, Téqui, 1895, in-18 de xxxvi-252 p., 1 fr. — 11. *Le Sacré Cœur de Jésus*, par le P. Pierre Suau, S. J. Paris, Haton, 1895, in-12 de 102 p., 1 fr. 15. — 12. *Jésus-Enfant*, par l'abbé Max. Caron. Paris, Haton, 1895, in-18 de xviii-376 p., 2 fr. — 13. *Marie et l'âme chrétienne*, par le R. P. Badet. Paris, Delhomme et Briguet, 1896, in-12 de vi-340 p., 3 fr. — 14. *Le Très Saint Sacrifice. Explication des prières et des cérémonies de la Sainte Messe*, par l'abbé P. Feuchot. Paris, Retaux, 1895, in-12 de xlviii-326 p., 3 fr. — 15. *La Sainte Messe. Sens véritable des prières et des cérémonies*, par l'abbé R. Décrouïlle. Paris, Haton, 1896, in-12 de xiv-458 p., 3 fr. 50. — 16. *La Table eucharistique et ses convives*, par P. Servais. Paris, Téqui, 1895, in-12 de 86 p., 0 fr. 60. — 17. *Le Régime sauveur, ou la Communion dans les maisons d'éducation*, par le R. P. J.-M. Lambert. Paris, Oudin, 1895, in-12 de xii-406 p., 3 fr. 50. — 18. *De Bethléem au tabernacle, ou Comment Jésus nous aime*, par l'Auteur des *Avis spirituels*. 4e édit. Paris, Téqui, 1896, in-32 de 406 p., 1 fr. 50. — 19. *Entretiens avec Notre-Seigneur Jésus-Christ pour les jours de communion*, par l'Auteur des *Avis spirituels*. 10e édit. Paris, Téqui, 1895, in-32 de xii-450 p., 1 fr. 50. — 20. *Le Guide du catéchiste et du prédicateur dans une retraite de première communion*, par l'abbé Debroise. Paris, Haton, 1896, in-12 de xii-320 p., 3 fr. — 21. *La Vie chrétienne au milieu du monde et en notre siècle*, par la princesse Caroline de Salm-Wittgenstein. *Entretiens pratiques recueillis, revisés et publiés* par Henri Lasserre. Paris, Desclée, 1895, in-12 de xxviii-406 p., 3 fr. 50. — 22. *Un Aide dans la douleur*, par l'Auteur des *Avis spirituels*. 8e édit. Paris, Téqui, 1895, in-12 de 694 p., 3 fr. 25. — 23. *La Journée des malades*, par l'abbé Henri Perreyve. 10e édit. Paris, Téqui, 1895, in-12 de xxxvi-320 p., 3 fr. 50. — 24. *Considérations sur le Purgatoire*, par le R. P. Deidier. Paris, Téqui, 1895, in-12 de iv-226 p., 2 fr. — 25. *Les Élus se reconnaîtront au Ciel*, par Mgr Élie Méric. Paris, Téqui, 1895, 25e édit., in-12 carré de x-226 p., 2 fr. — 26. *L'Autre Vie attestée par les morts*, par le baron de Faviers. Paris, Poussielgue, 1895, in-12 de 72 p., 1 fr. — 27. *La Femme studieuse*, par Mgr Dupanloup. 6e édit. Paris, Téqui, 1895, in-12 carré de 316 p., texte encadré de vignettes, 4 fr. — 28. *L'Enfant*, par Mgr Dupanloup. 6e édit. Paris, Téqui, 1895, in-12 carré de 516 p., texte encadré de vignettes, 4 fr. — 29. *Les Enfants*, par l'abbé Henry Bolo. Paris, Haton, 1895,

in-12 de 368 p., 2 fr. 50. — 30. *Un Coin de la question sociale*, par l'abbé Henry Bolo. Paris, Haton, 1895, in-12 de 46 p., 0 fr. 75. — 31. *Les Jeunes Ames. Nouvelles Instructions morales*, par l'abbé Joseph Tissier. Paris, Retaux, 1895, in-12 de xxvi-310 p., 3 fr. 50. — 32. *Œuvres de saint François de Sales*. T. VI. *Les Vrais Entretiens spirituels*. Genève, Trembley, 1895, gr. in-4 de lxii-480 p., 8 fr. — 33. *Manuel de dévotion au Saint-Esprit* par le R. P. M.-J. Friaque. Paris, Téqui, 1895, in-18 de 248 p., 2 fr. — 34. *Le Mois du Rosaire*, par l'abbé Thiveaud. Tournai, Casterman, in-18 de 168 p., 0 fr. 80. — 35. *L'Histoire sainte et la liturgie mises à la portée des enfants*, par l'abbé Dassé. Paris, Haton, in-12 cart. de 144 p., 0 fr. 30. — 36. *Sentences et prières inédites* du R. P. Bronchain, par le P. Nimal. Tournai, Casterman, s. d., in-18 de 248 p., 0 fr. 80. — 37. *Exemples et causeries* de Mgr de Ségur. Paris, Tolra, 1895, in-12 de x-210 p., illustré, 1 fr. 25.

1 à 6. — Enseignement. — Une des objections le plus souvent renouvelées et les plus spécieuses contre les perfections divines, par conséquent contre Dieu, est celle de l'existence du mal. Dans le préambule de son livre : *Le Mal et les perfections divines*, M. l'abbé Bigou expose dans toute sa force cette difficulté qu'il s'attache ensuite à résoudre ; la résout-il victorieusement ? Ce qu'il nous est agréable de déclarer d'abord, c'est que M. l'abbé Bigou met à son œuvre une ardeur qui lui est communiquée par une conviction sincère et profonde. Il est plein de son sujet et fait servir au succès de sa cause les considérations élevées que lui inspirent son esprit ingénieux et une étude approfondie de la question. Toutefois, nous devons, pour être sincère, reconnaître que tous ces raisonnements n'ont pas toujours une force très probante, motifs de convenance ou d'appréciation plutôt qu'arguments ou preuves. Il nous paraît parfois trop optimiste ; il s'en faut peu qu'il ne trouve que tout est bien dans le monde, car il cherche à établir que sur cette terre la somme des biens dépasse la somme des maux. Il n'hésite même pas à déclarer qu'après le second avènement de Jésus-Christ, il y aura une longue période de temps pendant laquelle l'Église, dont le règne glorieux sera enfin arrivé, débarrassée de tous ses ennemis, ne comptera plus que de fidèles disciples, c'est-à-dire des saints : cette période pourrait bien durer de quarante à cinquante mille ans. Nous sommes là, croyons-nous, dans le domaine de la fantaisie, et la thèse de l'auteur pourrait bien n'y rien trouver à gagner. Qui sait même si ce « Nouveau millénarisme » n'a pas quelque affinité avec la théorie exposée dans une récente brochure qui a été condamnée par Rome ? En tous cas, l'auteur déclare « soumettre toutes les propositions de cette étude au jugement infaillible de l'Église, et accepter d'avance toute décision de sa part. » Il est à regretter qu'à cette édifiante docilité il n'ait pas joint un peu plus de charité pour ses contradicteurs : *In dubiis libertas, in omnibus charitas*, dit saint Augustin. M. l'abbé Bigou semble avoir oublié cette double maxime en se défendant avec trop d'acrimonie contre les adversaires d'un système qui est au moins encore question douteuse. On ne traite pas si dédaigneusement des hommes éminents et même tout un institut, comme celui de la Compagnie de Jésus.

— Avec l'ouvrage du R. P. Meschler sur *le Don de la Pentecôte*, nous entrons en plein dans le domaine de l'enseignement théologique. C'est encore à M. l'abbé Mazoyer que nous devons la traduction de ces pages si substantielles ; nous lui savons gré de sa constance à nous faire connaître les œuvres de l'éminent jésuite, aussi profond penseur que mystique expérimenté ; sa longue familiarité avec le style, les pensées et le genre de l'auteur lui ont permis de donner à son travail une tournure et une aisance qui feraient presque croire à une œuvre originale. Le R. P. Meschler, pénétrant du regard au cœur de la Divinité, où l'Esprit-Saint vit et règne à jamais, étudie d'abord les aimables attributs de sa Personne divine. Il suit l'Esprit-Saint dans les divers modes de son action, jusqu'à ce qu'il nous ramène au sein de l'adorable Trinité. Il traite alors toutes les questions qui intéressent la vie spirituelle, puisque la vie, et surtout la vie surnaturelle, se rattache au Saint-Esprit par ses éléments les plus intimes. Il termine en indiquant la manière d'honorer l'Esprit-Saint. Ses guides sont les anciens maîtres en théologie, en particulier saint Thomas d'Aquin, ses disciples et ses commentateurs, anciens et modernes : pouvait-il puiser à meilleure source ? Le P. Meschler a dû, parmi les autres auteurs récents qu'il dit avoir consultés, mettre aussi à contribution l'important *Traité du Saint-Esprit*, par Mgr Gaume, qui a été publié depuis plus de trente ans : celui-ci est plus scientifique et plus complet sous certains rapports, mais le travail du savant jésuite, quoique différent par le point de vue, a pu profiter, surtout en ce qui concerne les dons du Saint-Esprit, des notions et des aperçus du théologien français. *Le Don de la Pentecôte* est plutôt un livre de méditation que de science : il sera, comme tel, très utile aux prêtres, aux religieux et même aux simples fidèles.

— Entendons maintenant la parole même de Jésus-Christ ; voici ses *Deux grands Sermons*, que nous offre le P. Gallerani, commentés pour servir de sujets de méditations et de lecture spirituelle : le Sermon sur la montagne, et le Sermon après la dernière cène. Là se résume et se concentre toute la doctrine prêchée par le divin Maître : c'est une mine inépuisable qui fournit les richesses les plus précieuses. Jésus-Christ nous communique directement et nous expose lui-même son enseignement ; après avoir guéri les corps, il apporte des remèdes spirituels aux âmes. Il est le même Dieu qui parla autrefois à Moïse dans tout l'appareil de sa justice ; mais en parlant maintenant aux apôtres et à la foule qui se presse autour de lui, il ne laisse voir que clémence et douceur : la même main qui avait gravé la loi de crainte sur des tables de pierre écrit la loi de grâce et d'amour dans le cœur des disciples. Ce n'est plus la promulgation terrifiante qui eut lieu au Sinaï, c'est une conversation paisible et la voix du Maître résonne avec suavité aux oreilles du peuple attentif et ravi. On goûte cette suavité dans

le commentaire que nous donne de la divine parole le P. Gallerani ; le lecteur se laisse entraîner volontiers à étudier ces admirables sermons, à les approfondir, à y puiser les leçons de la vraie sagesse. Il y a là de quoi rassasier en même temps et l'esprit et le cœur, le cœur surtout, dans le second sermon, où le cœur de Jésus se révèle tout entier. Aussi l'auteur évite-t-il avec soin de faire étalage d'érudition ; il élimine à dessein de son travail tout ce qui aurait pu le rendre aride : il n'a pas fait un livre destiné à des professeurs, mais il a eu en vue surtout les simples fidèles, qui pourront lire ces pages à l'église, en faire leur méditation ou leur lecture spirituelle, principalement pendant le Carême et le mois du Sacré-Cœur. La traduction que nous donne de cette étude M. l'abbé Ducroux contribuera beaucoup à la vulgariser en France.

— Écho fidèle et autorisé de la parole de Dieu, la parole de nos pères dans la foi nous arrive avec le prestige et le caractère d'un enseignement qui s'impose aussi à notre respect. Cette parole apostolique a retenti en tout temps; en notre siècle plus qu'en aucun autre, la prédication chrétienne a pris un développement que rendait nécessaire la propagande effrénée par la presse des théories les plus impies. Parmi les meilleures œuvres oratoires de la dernière moitié de notre siècle, nous devrons compter les *Sermons* de Mgr Freppel, évêque d'Angers. La renommée de l'orateur était faite depuis longtemps ; cette publication posthume ne peut que la confirmer et la grandir encore. Ce sont des sermons de jeunesse et des sermons de l'âge mûr, mais dans les uns comme dans les autres, « on trouve à chaque page les larges synthèses et les vues d'ensemble. L'orateur a de l'envergure et plane au-dessus des détails qu'il observe moins que d'autres, regardant de plus haut et plus loin. Dans ces sermons il y a aussi un grand accent de foi, le ton du zèle apostolique et même une sorte d'abandon qu'on retrouve plus rarement dans ses autres discours. » Les sujets sont les plus variés : l'Incarnation du Verbe, l'Immaculée Conception, l'Église, le Salut, les Sept Paroles de Notre-Seigneur en croix, Jésus-Christ, l'Eucharistie, le Rosaire, les Saintes Reliques ; des sermons de charité ; des allocutions pour la Noël, Pâques, l'Ascension, l'Assomption, la Toussaint, les Morts, la Dédicace, pour les visites pastorales, la confirmation, etc. C'est dans l'ordre des sujets qu'a été fait le classement et non d'après l'ordre chronologique : il peut en résulter un certain contraste entre deux sermons ou allocutions qui se suivent, mais qui n'ont été écrits et prononcés qu'à un intervalle de temps considérable. Cette variété ne saurait déplaire et peut prêter à de curieux parallèles. Ce que nous approuvons moins, c'est la table générale analytique qui absorbe une grande partie du second volume : cette table des matières contenues dans les dix-huit volumes des œuvres oratoires de Mgr Freppel, d'une grande et sérieuse utilité pour les prédicateurs, aurait pu faire l'objet d'une brochure spéciale qu'auraient recherchée ceux qui

possèdent les volumes analysés ; ici elle occupe une place qui aurait pu être consacrée, sous forme d'appendice, à quelques autres opuscules.

— Mgr Freppel est un excellent modèle pour la prédication, mais il convient, avant tout, de connaître les règles de ce genre de ministère. Prenez donc *le Petit Guide du prédicateur* que vous offre le R. P. Gallerani ; vous y lirez un excellent commentaire de la circulaire sur la Prédication, émanée de la Sacrée Congrégation des Évêques et des Réguliers. Le livre s'ouvre, naturellement, par le texte de cette circulaire ; le commentaire vient ensuite sous forme de « Lettres à un jeune prêtre. » Ces lettres sont au nombre de sept, dont voici le titre : Qualités essentielles du prédicateur ; Matière de la prédication ; Abus et bon usage des conférences ; Forme sacrée de la prédication ; Sentimentalisme dans la prédication ; Étude de plaire dans le prédicateur ; Résumé et conseils, C'est un vrai traité et nous voudrions que *le Petit Guide* fût entre les mains de tous les jeunes prêtres : la prédication chrétienne ne tarderait pas à être débarrassée de tous les défauts qui lui ôtent son prestige, sa dignité, disons surtout sa puissante efficacité. M. l'abbé Vallée, qui a traduit de l'italien cette utile brochure, aura bien mérité du clergé français : son excellente traduction a encore cet avantage d'être très exacte et conforme à l'esprit de la circulaire, puisqu'elle porte l'*imprimatur* du Maître du Sacré-Palais.

— Les *Réflexions d'un curé de campagne sur la danse* sont des plus pratiques, car elles sont bien rares les paroisses où la coutume de la danse ne soit pour le pasteur un sujet de douloureuse préoccupation, quelquefois une pierre d'achoppement pour le zèle sacerdotal. Ces *Réflexions* ne peuvent donc être que très utiles et très opportunes : elles seront goûtées par tous les confrères de ce « prêtre du diocèse de Lyon » qui se cache modestement sous l'anonymat. La question est envisagée sous toutes ses faces et rien n'est omis de ce qui peut éclairer et fixer le lecteur : danse dans le grand monde et danse dans les campagnes ; danse d'après les saints Pères et les docteurs, d'après les auteurs modernes et les auteurs profanes ; danse d'après l'enseignement de l'Église ; réponse aux objections les plus ordinaires ; habitude de la danse, nuisible à la piété, à la modestie, à la pureté, engendrant le luxe et la prodigalité, disposant à la légèreté et enfin détruisant la santé ; un dernier chapitre fait ressortir le danger des cabarets. Ce livre heurtera bien des préjugés communs à beaucoup de mondains ; mais que le lecteur ne se laisse pas effrayer et qu'il aille jusqu'au bout. S'il n'est pas convaincu, il sera du moins obligé de reconnaître que l'auteur a un jugement droit, un zèle éclairé et que ces *Réflexions* sont en harmonie, non seulement avec la doctrine de l'Église, mais avec les pensées des moralistes de tous les temps et de tous les peuples. Ce livre, utile surtout aux curés de campagne, qui ont à combattre contre tant de préjugés et à réagir contre des

coutumes si invétérées, peut être lu en toute confiance, car sa doctrine, soumise à l'examen de l'autorité compétente, en a reçu une complète approbation.

7 à 13. — Jésus-Marie. — *La Vie de Jésus-Christ*, par l'auteur des *Avis spirituels*, n'est pas une œuvre de science ou d'érudition ; elle est exclusivement une œuvre de piété. L'auteur prend le récit de l'Évangile et le commente, détail par détail, sous forme de méditation, de manière à échelonner la vie tout entière et les enseignements de Jésus le long de tous les jours de l'année, semaine par semaine. Quels sujets pourraient être plus intéressants et plus utiles ? L'Évangile parle, tout à la fois, à l'intelligence et au cœur, car en nous retraçant la vie et l'action visible de Jésus-Christ vivant sur la terre, il nous révèle sa vie et son action invisible dans son corps mystique. Saint Augustin dit que « Jésus-Christ est tout entier dans la tête et tout entier dans le corps de l'Église ; » d'où la nécessité pour nous de conformer notre vie à celle du Sauveur, tout chrétien étant appelé à imiter le divin Maître. « Dès lors, la vie de Jésus-Christ, jusque dans ses moindres détails, devient un tableau que chacun de nous doit attentivement étudier et reproduire aussi parfaitement que possible. » La méthode et le genre de l'auteur de la nouvelle *Vie de Jésus-Christ* nous y aideront efficacement : sa connaissance des âmes et sa longue familiarité avec les choses spirituelles nous assurent un guide éclairé, qui nous fera marcher rapidement dans la voie de la perfection. Le succès déjà obtenu par cet ouvrage, qui en est à sa cinquième édition, est le meilleur témoignage de son excellence et du fruit qu'il a porté dans les âmes.

— C'est à peu près la même étude que publie M. l'abbé Poirine dans son ouvrage : *Jésus-Christ connu, aimé et imité*. Mais la méthode diffère. M. l'abbé Poirine ramène tout l'Évangile à trois points principaux : Jésus se fait connaître dans ses actes et dans ses discours ; il se fait aimer dans ses actes et dans ses discours ; il se fait imiter dans sa passion. Peut-être cette division de la vie du Sauveur n'est-elle ni très rigoureuse ni très exacte ; elle est au moins très ingénieuse et, en tout cas, elle s'adapte parfaitement aux vues de l'auteur, qui se propose d'amener les âmes à l'imitation de Jésus-Christ par la connaissance et l'amour. Mgr l'évêque de Nancy loue M. l'abbé Poirine « d'avoir étudié le Maître adorable, le Dieu qui est charité, l'idéal de toute perfection, dans ses discours et dans ses actes, d'avoir commenté une à une les pages de l'Évangile, d'avoir profité de l'expérience acquise par douze années de sacerdoce dans le ministère de la prédication et dans la direction des âmes au tribunal de la pénitence pour composer ces méditations et pour donner des enseignements vraiment utiles. » Ces paroles suffisent à l'éloge de ce livre et en assurent le succès.

— Connaître Jésus, c'est beaucoup ; il est plus parfait encore de con-

naître Jésus crucifié. C'est la science qu'ambitionnait saint Paul; c'est la même que veut nous faire acquérir le R. P. Chardon en nous présentant *la Croix de Jésus*. Le langage qu'il nous parle ne saurait être entendu de tous : il s'adresse à des âmes formées déjà à l'école du divin Maître, familiarisées avec les pensées surnaturelles. Ces âmes gagneront beaucoup à suivre la direction du pieux auteur et à méditer ses enseignements. L'ouvrage se divise en trois entretiens. Le premier se résume en ces simples mots : Jésus, source de grâce, est aussi principe de croix. La plénitude de la grâce qui appartient à Jésus, comme chef de son corps mystique, a causé dans son âme une inclination vers la croix tellement violente qu'elle a fait en lui comme un effort sur le poids de sa gloire. Le second et le troisième entretien ont pour objet de nous montrer comment s'accomplit le mystère de la croix dans les âmes appelées par Dieu à une charité éminente ; dans les derniers chapitres du troisième entretien, l'auteur nous montre l'efficacité des désolations pour unir les âmes à Dieu, dans la vie de plusieurs saints personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament. « Ces vérités ne sont pas nouvelles, mais c'est le caractère de ces entretiens de présenter les vertus chrétiennes dans leur suprême épanouissement comme les fruits savoureux de cet arbre de la croix, planté par la main de Dieu au milieu des siècles. » Ainsi l'auteur atteint-il son but, qui est de faire éclater au grand jour « les diverses affinités de la grâce et de la croix. »

— *La Science du crucifix*, c'est encore ce que veut nous apprendre *Jésus en croix* des PP. Pierre et Nicolas Grou. Ce livre date de la première moitié du XVIIe siècle ; il ne doit en paraître que meilleur, puisqu'il a fait ses preuves et que le temps lui a donné la plus flatteuse consécration. La nouvelle édition, revue par le P. Cadrès, n'offre avec l'ancienne que de très légères différences. L'ouvrage est divisé en deux parties : la première, pour le temps de la vie, nous enseigne combien il est juste de nous soumettre à Dieu, à l'exemple de Jésus-Christ crucifié ; combien est terrible la vengeance que Dieu tire du péché ; quelle est la grandeur et le prix d'une âme, comment le crucifix nous apprend à aimer le prochain et à souffrir nos maux avec patience, etc. Dans la seconde partie, pour le temps de la mort, l'auteur nous excite à la confiance, nous rappelle l'estime que nous devons faire des mérites de Jésus-Christ et les effets que la grâce et l'esprit de Jésus-Christ doivent produire en nous, nous expose les motifs contre le désespoir à l'heure de la mort et nous parle du désir ardent que Jésus-Christ a de nous sauver, etc. Quelques exercices de dévotion complètent très utilement cet ouvrage.

— Sur la croix fut percé le cœur de Jésus, afin que, comme dans un livre ouvert, nous puissions y lire tous les secrets de l'amour du Sauveur pour les hommes. Le P. Suau a voulu nous dire ce qu'il avait lu dans *le Sacré Cœur de Jésus :* son petit livre nous apprend ce qu'est ce divin

Cœur, ce qu'il demande, ce qu'il donne ; il explique d'abord ce qu'on entend par le Cœur de Jésus et en quoi consiste la dévotion à ce Cœur sacré ; il nous enseigne que le Cœur de Jésus demande un hommage, une réparation, un apostolat ; il considère enfin le Cœur de Jésus comme source de grâce et garantie de persévérance finale. Un appendice est consacré au Cœur immaculé de Marie. L'opuscule du P. Suau résume d'une façon claire et pratique tout ce qu'il importe de savoir sur le Sacré Cœur : rien n'est utile et salutaire comme une dévotion éclairée.

— Dans *Jésus Enfant*, M. l'abbé Caron nous offre des méditations, pour le temps de la Noël, sur les premières années du Sauveur, depuis sa naissance jusqu'à l'âge de douze ans. Nos lecteurs connaissent la piété et le talent de M. l'abbé Caron : ils sont donc déjà fixés sur le mérite du nouveau livre que nous leur présentons ; ils s'empresseront de le lire et seront heureux de trouver encore là « un trésor inépuisable de pieux sentiments, de hautes pensées et de saintes résolutions. » Ce volume nous paraît, comme à l'auteur, venir à son heure ; la divine Enfance est trop oubliée et la piété des fidèles ne sait plus assez se défendre de ces nouveautés dans lesquelles le Christ Jésus, s'il revenait parmi nous, ne reconnaîtrait plus son Évangile. Puis, dans nos temps malheureux, il est bon que tout vrai chrétien se fasse une foi personnelle par une communication plus directe avec Dieu ; c'est la seule voie pour arriver à des croyances qui n'auront rien à redouter ni des choses ni des hommes. C'est en vue d'obtenir ce résultat que M. le supérieur du petit séminaire de Versailles a écrit et publié son livre.

—Après le Fils, la Mère : Jésus-Christ appelle naturellement *Marie et l'âme chrétienne*. Les livres sont nombreux sur l'auguste Vierge : ses vertus, ses privilèges sont un sujet inépuisable. Le livre du R. P. Badet n'a pas un plan régulier; il ne suit pas non plus l'ordre chronologique. L'auteur prend une expression quelconque de l'Écriture ou de la liturgie, appliquée d'ordinaire à Marie, et il la développe et la commente en faisant ressortir la vertu ou le privilège que rappelle cette expression, tantôt littérale, tantôt figurée ou symbolique ; par exemple : *Virgo praeclara — Lignum vitae — Laetitia Israël — Maria — Mater dolorosa — Immaculata — Jerusalem — Fulcite floribus.* C'est comme le vol de l'abeille qui va butiner sur les fleurs pour cueillir les plus suaves parfums et en former le miel le plus doux. « Ouvrez et lisez sans crainte, nous dit l'auteur. Peut-être, si j'en crois ce qui m'est arrivé en vous précédant, pour les reconnaître, dans les vallées et sur les sommets où je vais vous servir de guide, respirerez-vous des parfums et serez-vous investis de clartés qui vous feront oublier les difficultés du chemin. En avançant.... vous vous sentirez meilleurs et plus croyants. »

14 à 20. — Eucharistie. — Beaucoup de fidèles assistent à la messe ; bien peu en comprennent tout le prix et se rendent compte des prières

et des cérémonies auxquelles ils prennent part. Même parmi les personnes les plus pieuses, jusqu'au sein des communautés religieuses, combien y en a-t-il qui pourraient dire l'origine, le sens, le symbolisme de tel rite ou de telle prière ? M. l'abbé Feuchot a voulu combler cette lacune ; il s'est mis à étudier les prières et les rubriques du missel, à en comprendre le sens naturel, à en découvrir les raisons mystiques, à saisir le lien qui rattache les différentes parties du Saint Sacrifice : comme ce travail ne devait, dans sa pensée, servir qu'à lui seul, il confiait au papier ses impressions telles qu'il les éprouvait. Heureusement de sages conseillers ont été d'avis qu'il devait être publié, et l'auteur n'a pas cru devoir résister à de pressantes sollicitations. Hélas ! il n'aura pas eu la consolation de voir son livre : *Le Très Saint Sacrifice* achevé, et de jouir du bien qu'il devait produire, mais cinq évêques et un cardinal l'avaient déjà félicité de son œuvre et lui prodiguaient leurs bénédictions. Le livre a fait son chemin et l'accueil dont il a été honoré est le meilleur témoignage de son incontestable utilité. Ce n'est ni une œuvre littéraire ni une œuvre de science, pas même un traité de spiritualité : M. l'abbé Feuchot s'est placé uniquement au point de vue de la piété. Le but qu'il s'est proposé dans cette *Explication des prières et des cérémonies de la sainte messe*, c'est simplement de faciliter la fervente célébration du saint sacrifice. Une notice biographique sur M. l'abbé Feuchot sert d'introduction : on ne pouvait mieux disposer le lecteur à goûter l'œuvre de ce saint prêtre qu'en lui faisant connaître les trésors de grâce et de vertu que contenait cette belle âme sacerdotale.

— *La Sainte Messe*, de M. l'abbé Décrouïlle, a le même objet et se propose le même but que l'ouvrage précédent. L'auteur se place toutefois à un point de vue plus haut, d'où il embrasse un plus vaste horizon : son œuvre est à la fois scientifique, historique, mystique ; rien de ce qui se rattache, de près ou de loin, au Saint Sacrifice n'a été négligé. Envisageant d'abord la sainte messe dans sa nature même et les cérémonies liturgiques dans leur ensemble harmonieux, il justifie l'usage de la langue latine dans nos rites sacrés ; il décrit l'église et l'autel, ainsi que tous les ornements et tous les objets qu'ils renferment ; il parle de la messe paroissiale, de l'aspersion de l'eau bénite et poursuit en s'arrêtant à chacun des rites et presque à chacune des paroles du célébrant, depuis l'entrée du prêtre jusqu'à sa sortie. M. l'abbé Décrouïlle, à qui nous devons d'excellentes *Méditations sacerdotales sur la messe de chaque jour*, était parfaitement préparé à pénétrer le *Sens véritable des prières et des cérémonies* de la messe. On peut dire de ce nouveau livre ce qui a été dit du premier : la doctrine en est sûre. Les divers points sont nettement divisés, clairs et substantiels ; on y remarque une complète connaissance de la liturgie unie à celle de la théologie dogmatique et de la théologie ascétique. Comme le dit à l'auteur M. le vicaire général d'Ar-

ras, « ce travail si méritoire et si utile » mettra les fidèles qui assistent à la sainte messe à même de l'entendre véritablement. « Les yeux, les oreilles, l'esprit et le cœur des assistants prendront, grâce à vous, leur part aux saints mystères; il en résultera pour chacun une plus grande attention, une meilleure instruction, une plus sérieuse édification. » Une table analytique très bien faite, par ordre alphabétique, termine le volume.

— *La Table eucharistique et ses convives*, de M. l'abbé Servais, se borne à considérer exclusivement le bienfait de la communion. L'auteur se pose ces trois questions auxquelles il s'attachera à répondre : Où sont les convives ? Qui les a dispersés? Comment les ramener? La table eucharistique est à peu près désertée : les fidèles qui s'en approchent, dans le monde, sont bien rares. Les causes de cette désertion sont le protestantisme, le jansénisme, le voltairianisme, la Révolution et la franc-maçonnerie. Les moyens d'y remédier sont la prière, les œuvres du prêtre, l'apostolat laïque par la parole et surtout par l'exemple. Les deux derniers chapitres sont consacrés à la visite au Saint Sacrement et à l'assistance à la sainte messe par les enfants. Nous recommandons cette brochure qui n'est, d'ailleurs, qu'une partie d'un grand ouvrage destiné à voir bientôt le jour.

— Le R. P. Lambert veut essayer de propager au milieu des enfants cette fréquentation de la table eucharistique; son livre : *Le Régime sauveur* porte en sous-titre : *La Communion dans les maisons d'éducation*. En effet, c'est bien là qu'il faut s'adresser si l'on veut recruter des convives au Dieu de l'Eucharistie. Les habitudes de l'adolescence se conservent toute la vie : l'âge mûr est d'ordinaire ce que fut la jeunesse : amenez nos enfants à aimer la communion, à la désirer, et vous aurez trouvé le souverain moyen de formation morale et chrétienne de la jeunesse; la communion fréquente, très fréquente dans les maisons d'éducation, c'est là le régime salutaire à promouvoir le plus possible. « Il importe au plus haut point, écrit à l'auteur le cardinal Rampolla, au nom du Saint-Père, que les bonnes maximes et les principes sacrés de la religion jettent des racines profondes et solides dans les cœurs encore tendres des jeunes gens. Aussi faites-vous œuvre très utile en vous dévouant à instruire la jeunesse sur les vérités de la foi, en particulier sur l'Eucharistie et la fréquente réception de ce sacrement adorable. » Nous regrettons de ne pouvoir nous étendre davantage sur une œuvre si opportune; donnons au moins les titres des trois parties, qui sont les grandes divisions du livre : Solution des principales objections contre la pratique de la communion fréquente et quotidienne dans les maisons d'éducation : Effets produits par la communion fréquente et quotidienne; Moyens pratiques pour établir et maintenir la communion fréquente et quotidienne. Cette simple indication en dit assez pour appeler sur cet ouvrage l'attention de tous nos maîtres chrétiens.

— Avec le livre : *De Bethléem au tabernacle*, nous revenons à l'auteur des *Avis spirituels*, qui ne se lasse pas de nous exciter à la piété et à l'amour de notre Dieu. Il a étudié le mystère de la crèche ; il a approfondi le mystère de la croix ; il a pénétré les secrets du mystère de nos tabernacles et il nous fait part du fruit de ses méditations. Il nous dit d'abord l'amour de Jésus envers nous pendant son enfance, à Bethléem, au temple, en Égypte. Il nous conduit ensuite au jardin des Olives, à Jérusalem, au Calvaire, pour nous bien convaincre que Jésus nous a aimés jusqu'à la mort. Enfin, nous découvrant les merveilles de nos tabernacles, il nous rappelle l'amour dont Jésus nous aime dans la sainte Eucharistie. Une quatrième partie nous enseigne comment Marie nous aime du même amour que nous aime Jésus.

— Mais ce livre ne peut aller seul ; il se complète par le suivant, du même auteur : *Entretiens avec Notre-Seigneur Jésus-Christ pour les jours de communion*. Quelle onction de piété dans chacune de ces pages, dans chacune de ces aspirations vers le Dieu de l'Eucharistie ! C'est bien le langage d'une âme étroitement unie à son Dieu et absorbée dans la pensée de son ineffable bonheur ! Sentiments de foi et d'espérance, d'humilité et d'amour, de reconnaissance et de ferme propos ; paraphrase du *Pater*, de quelques hymnes et de plusieurs psaumes ; conseils pour le temps des peines et de sécheresse ; préparation à la mort : ce livre contient tout ce qui est nécessaire à l'âme pour les divers états où elle peut se trouver et suivant ses dispositions intimes.

— *Le Guide du catéchiste et du prédicateur dans une retraite de première communion* s'adresse spécialement aux prêtres. L'auteur s'est inspiré des meilleurs ouvrages déjà parus ; mais en empruntant à chacun d'eux ce qui pouvait mieux convenir à ses vues, il a réussi à faire un livre neuf et tout à fait personnel, « un ouvrage qui s'adresse en même temps au directeur et au prédicateur d'une retraite de première communion, donnant au premier les avis dont il a besoin pour organiser sagement la retraite, au second les exhortations pieuses qui en forment le fond. » M. l'abbé Debroise a bien garde d'omettre ce qui est le complément nécessaire d'une retraite d'enfants : les exemples ou les histoires dont cet auditoire est très friand. Mgr l'archevêque de Rennes, en approuvant ce livre, estime « qu'il peut rendre de grands services aux prêtres qui s'adonnent à ce ministère si important, mais parfois si difficile, » et forme des vœux pour qu'il se répande rapidement. Tous ceux, parmi les prêtres, qui voudront bien essayer de mettre à profit les conseils et les exhortations de M. l'abbé Debroise formeront les mêmes souhaits et s'uniront à nous pour aider à la diffusion de ce bon livre.

21 à 26. — Vie présente et vie future. — Rien de plus difficile que de bien ordonner sa vie dans le monde, et cependant rien de plus né-

cessaire. Cette œuvre nous sera facilitée par le livre que publie M. Henri Lasserre, sous ce titre : *La Vie chrétienne au milieu du monde;* c'est comme un recueil d'entretiens pratiques qui sont l'œuvre d'une femme éminente chez qui la distinction des manières et l'élévation du talent s'unissaient harmonieusement aux plus rares vertus ; M. Lasserre les a pieusement recueillis et revisés avec le plus grand soin. Ils contiennent tout ce qu'il convient de savoir pour bien ordonner sa vie, dans les rapports avec Dieu et avec le prochain, ainsi que selon nos devoirs personnels. M. Lasserre nous dit de cette femme vraiment remarquable : « Nul n'avait comme elle et au même degré scruté et pénétré les choses divines et humaines. Nul n'avait jeté sur les réalités de la terre et sur les réalités du ciel un regard si clair et si profond. » Elle avait passé par toutes les épreuves, dont elle ne s'était servie que pour s'élever à une haute perfection, comme le dit si bien, dans son énergique concision, cette inscription gravée sur sa tombe : *Per angusta ad augusta.* A côté de ces mots on lit le nom de la princesse Caroline de Sayn-Wittgenstein, de la famille Iwanowski, morte le 9 mars 1887. Ces *Entretiens pratiques* auront leur place auprès de tous les foyers ; les parents chrétiens y trouveront un vrai trésor de sagesse, « qui apportera la lumière dans les esprits, l'ardente charité dans les cœurs, la concorde dans la famille, la paix de chacun avec tous, la vraie notion du christianisme dans les âmes. » Signalons les grandes divisions du livre : L'Adhésion à la volonté de Dieu. — L'Oubli de Dieu. — De l'Abnégation. — Du Monde. — La Patience. — L'Ennui. — Le Respect. — L'Envie. Ce qui fait surtout la valeur de ce livre, c'est que l'auteur parle par expérience.

— La vie présente est faite surtout de souffrances et de douleurs. La sympathique figure de M. l'abbé Perreyve nous apparaît ici avec son livre si connu et si apprécié : *La Journée des malades.* La dixième édition contient une introduction par le R. P. Pététot ; ces quelques pages sont destinées à dire aux malades comment ils peuvent profiter des exhortations et des conseils de l'auteur. L'abbé Perreyve, d'une santé débile, savait quelle tristesse procure à une âme l'impuissance d'agir et de se dévouer, quels avantages spirituels, d'autre part, elle pourrait trouver dans cette épreuve, et, pris d'une compassion bien naturelle pour les malades, il a voulu leur révéler le secret de souffrir utilement, leur suggérer les pensées les plus fortifiantes, les sentiments surnaturels qui rendent la souffrance méritoire et même la divinisent. Que de cœurs, dociles à ces inspirations, y ont trouvé la consolation à leur tristesse, la force dans leur découragement. Et ce bienfait, le livre de M. l'abbé Perreyve continuera longtemps à le renouveler, parce qu'il y aura toujours parmi nous des malades, et que les malades auront toujours besoin d'être consolés.

— *Un Aide dans la douleur* s'adresse à un plus grand nombre. La

maladie, surtout une maladie grave, n'est généralement qu'une épreuve exceptionnelle; mais pour qui d'entre nous se passe-t-il un seul jour sans quelque mécompte, sans quelque douleur? Si l'auteur des *Avis spirituels* vient encore ici à notre secours, il nous offre « cette pensée forte, cette parole profonde » et vraie qui apporte à notre situation un secours toujours opportun. Il nous avertit que les pages dont se compose son livre renferment des emprunts faits à un charmant petit volume publié en allemand : il s'est inspiré de ce volume écrit spécialement pour les affligés, mais il est plus qu'un traducteur ou qu'un copiste. *Un Aide dans la douleur* est bien un livre original. Il a surtout le mérite « de ne pas fatiguer, par de longues dissertations, les lecteurs auxquels il s'adresse, c'est-à-dire les malades, les esprits inquiets du passé ou préoccupés de l'avenir, les cœurs remplis d'affliction. » L'auteur a voulu simplement, tout en envisageant beaucoup de côtés douloureux de la vie, « réunir quelques pensées consolantes, faciles à retenir, des traits adaptés au sujet, qui souvent frappent plus que de longues considérations et peuvent produire une édifiante et salutaire diversion à de tristes souvenirs, à des peines intimes.

— La souffrance et la maladie chrétiennement supportées servent d'expiation au péché. Mais qui peut se flatter d'expier assez, ici-bas, les fautes commises? Et à part les rares fidèles qui profitent de leurs épreuves pour payer quelque chose de leur dette à la justice divine, combien d'autres passent leur vie sans en utiliser les souffrances et arrivent au seuil de l'éternité sans avoir commencé leur expiation? Aux uns et aux autres s'ouvre alors heureusement le purgatoire, qui leur permet d'accomplir cette œuvre indispensable. C'est à ce point de vue que se place d'abord le R. P. Deidier dans ses *Considérations sur le Purgatoire :* il considère ce lieu d'expiation comme une création du divin amour, quand l'homme n'a pas su profiter des occasions que la miséricorde divine lui offrait de faire son purgatoire en ce monde. Il établit ensuite sur de solides preuves l'existence du purgatoire d'au delà cette vie, en la montrant révélée dans l'Écriture, proclamée par l'Église dans les écrits de ses docteurs et dans les actes de ses conciles, enseignée enfin par la liturgie et par l'art chrétien; il parle de la peine du sens par le feu, et énumère les qualités de ces flammes; il insiste particulièrement sur la peine du dam, la privation de Dieu, qui est le plus douloureux supplice de l'âme dans le purgatoire; il nous apprend les consolations que reçoivent ces pauvres âmes par l'action purificatrice de Jésus sur elle, par les tendresses de son amour, par la certitude de leur salut. Il a quelques pages sur la durée du purgatoire, sur le péché véniel, sur la charité que nous devons avoir pour ces âmes souffrantes, sur les moyens d'exercer efficacement cette charité, et termine par un pieux commentaire du *Pater*, tel que doivent le réciter les âmes du pur-

gatoire. La lecture de ces pages nous a fait du bien : nous la recommandons à tous ceux dont le cœur a été broyé par la plus douloureuse des séparations.

— Mais après le Purgatoire, le Ciel; après la souffrance, le bonheur. Une des questions les plus intéressantes sur ce sujet est de savoir si *les Élus se reconnaîtront au Ciel.* On s'est aimé sur la terre ; la séparation fut amère : pourrons-nous nous retrouver, être de nouveau unis, nous aimer de nouveau? La famille se reconstituera-t-elle dans ce monde de la félicité et de la gloire, et aurons-nous la consolation de reconnaître nos parents, nos amis? Ce livre de Mgr Méric est la réponse à cette question, et cette réponse a été si péremptoire, si goûtée, qu'il en est arrivé à être dans toutes les mains : il vient d'atteindre sa vingt-cinquième édition. Ce succès a été aidé surtout d'abord par les considérations élevées, précises, consolantes, qui forment toute la trame du livre, ensuite par la façon supérieure dont le sujet a été traité. Les trois premiers chapitres ont pour objet : la glorification des corps; les qualités des corps glorifiés; la glorification de l'âme. Le quatrième chapitre : « Les Élus se reconnaîtront au ciel. » est la partie principale du livre et satisfait aussi bien l'esprit que la piété. Cette réponse affirmative, cette solution si consolante ne laisse aucune place au doute du cœur, et le livre se ferme sur une belle prière de Bossuet.

— Il y a cependant certains esprits très difficiles auxquels ne suffisent pas les preuves les plus formelles : ils réclament des témoignages plus probants : ils voudraient voir cette autre vie, ou, du moins, ils se contenteraient d'entendre quelque témoin oculaire qui reviendrait leur parler de l'autre monde. Dieu semble s'être prêté à cette exigence : *L'Autre Vie attestée par les morts* rapporte près de trente faits empruntés tous à des vies de saints et appuyés sur les plus sérieuses autorités. Nous savons bien que les esprits forts trouveront encore matière à contester la vérité de ces faits pour se dérober aux conséquences que cette certitude leur impose; mais pour quiconque est de bonne foi, le livre de M. le baron de Favières confirme la doctrine catholique, encourage notre espérance et nous soutient dans nos épreuves.

27 à 31. — Fauvel. — Le grand éducateur de notre siècle est sans contredit Mgr Dupanloup. On peut bien ne pas partager son avis sur des points secondaires. Mais il faut savoir reconnaître le mérite de ce prélat éminent, qui a consacré toute sa vie à former le cœur et l'esprit de la jeunesse. Parmi les ouvrages de pédagogie de Mgr Dupanloup, celui dont il s'agit en ce moment, vient de paraître la 5e édition de l'*Éducation de la famille*. L'auteur indique à ceux à qui il s'adresse, à ces deux volumes, le soin, disons même le mérite et l'honneur de leur donner, avec quelques corrections et encadrements de quelques pages à chaque page : nous l'en félicitons ; il

a su apprécier la valeur de l'ouvrage, et ce juste hommage lui conciliera la sympathie du lecteur. L'œuvre elle-même n'avait pas attendu ce moment pour s'accréditer auprès du public. *La Femme studieuse* trouva, dès son apparition, un favorable accueil au foyer de la famille; le livre fut lu avec avidité, surtout avec un désir sincère de mettre à profit ses conseils : depuis lors, tout en évitant l'écueil où tombent les femmes précieuses, nos femmes chrétiennes qui vivent dans le monde connaissent et pratiquent le travail intellectuel qui leur convient.

— *L'Enfant* a été, lui aussi, très lu et très goûté. Mgr Dupanloup a traité ce sujet avec la supériorité de talent, l'autorité que lui donnait sa longue expérience, le zèle que lui inspirait son amour pour l'enfance. Il l'envisage sous toutes ses faces ; il expose à la fois les qualités et les défauts de l'enfant, les défauts surtout, qu'il est si important de connaître, afin de les corriger; il appelle l'attention des parents sur les enfants orgueilleux, car l'orgueil est la première source de leurs défauts; il signale encore, comme cause des défauts dans les enfants, la sensualité et la curiosité, contre lesquelles il s'élève fortement. Enfin il recommande de traiter l'enfant avec le respect dû à la liberté de son intelligence, de sa volonté et de sa vocation. On serait tenté de croire que *l'Enfant* dépeint par Mgr Dupanloup est chimérique, tant il approche de la perfection ! Nous serions bien à plaindre s'il en était ainsi ; nous sommes convaincu que l'Église peut réaliser ce chef-d'œuvre.

— M. l'abbé Henry Bolo, dans son nouveau livre : *Les Enfants,* se propose le même but : la régénération de l'enfance ; mais sa méthode est bien différente. Si, dans son chapitre « La Génération du mal, » il considère l'enfant en lui-même, ce n'est que pour en dépeindre les vices, et il s'aide, pour ce travail, des tableaux très réels et très réalistes qu'en ont tracé les journalistes peu suspects de pessimisme en faveur de la société contemporaine ; ces emprunts ont l'avantage de mettre à l'abri son impartialité et de frapper plus fort. Les autres parties de l'ouvrage s'adressent exclusivement aux parents. M. l'abbé Bolo flagelle, d'abord, avec une véhémence qui n'est ni trop indignée ni trop sévère, le calcul criminellement odieux qui conduit une société à se dévorer elle-même, programme de néant et de mort qui tend à devenir la règle de tous ceux qui n'ont pas de souci de la vie future. L'auteur consacre ensuite deux longs chapitres à « la Mère » et « au Père. » La mère ! sa fonction que rien n'égale est d'une simplicité admirable : « il ne s'agit, en somme, pour la mère, que d'avoir de la vertu — ce qui est à la portée de tous — et un peu d'habileté — si peu qu'aucune femme ne conviendrait qu'elle est assez sotte pour ne pas y suffire. » Et M. Bolo la voudrait comme la mère de Salomon, dont il cite *in extenso* les sages exhortations. Quant au père, « il doit être, dans son âme et conscience, ce que son fils doit devenir, » et

« pour qu'un fils devienne ce que son père doit faire de lui, il est besoin de toute l'autorité paternelle : forte et douce, impérative et persuasive ; » il faut que le père exerce l'enfant « à vivre, à lutter, à vaincre par lui-même et par lui tout seul. » Dans ce livre, comme dans les précédents, M. Bolo fait toujours preuve, ainsi que le dit l'évêque de Saint-Denys, en louant son vicaire général, d'un remarquable talent et d'une compétence précoce. » Ajoutons qu'en mûrissant son esprit s'est débarrassé peu à peu de cette exubérance de vie qui donnait parfois une allure étrange à son style et même à sa pensée.

— Ce progrès est aussi très sensible dans le discours que M. l'abbé Bolo a prononcé à Lyon pour une œuvre de bienfaisance, et qu'il publie sous ce titre : *Un Coin de la question sociale*. Ces pages sont bien placées ici, car la question sociale intéresse au plus haut point la famille. M. Bolo y parle en vrai orateur des relations mutuelles du patron et de l'ouvrier, et montre l'influence que le respect de l'autorité de Dieu exerce sur ces rapports.

— Les *Nouvelles Instructions morales* que publie M. l'abbé J. Tissier, sous ce titre : *Les Jeunes âmes*, continuent l'apostolat si utile et si fécond qu'exerce auprès des enfants le zélé et pieux directeur de l'institution de Notre-Dame de Chartres ; elles font suite à *la Parole de l'Évangile au collège* et la complètent. L'auteur y traite toutes les graves questions qui ont rapport à la formation morale de la jeunesse. « L'enfant y est pris à son entrée au collège et conduit, par une main sacerdotale, à travers les défauts, les fluctuations et les vertus de son âge jusqu'à la maturité ;.... l'enfant, tel que le donne la nature, aboutit au jeune homme chrétien. » Qu'on en juge par ces quelques sujets : Éducation chrétienne. — La Vocation. — Les Petites Vertus. — L'Enfant lunatique. — La Frivolité. — Le Sérieux. — Une Leçon de choses : Loigny. — Les Vertus des vacances, etc. Le livre commence par une introduction sur la culture des âmes et finit par une allocution sur Marie, la reine des étudiants. Les directeurs de nos collèges chrétiens trouveront dans ce livre un parfait modèle d'allocutions à des jeunes gens, allocutions courtes, substantielles, précises et captivantes ; ils gagneront aussi beaucoup à mettre à profit la longue expérience et la sage tactique du directeur de Notre-Dame de Chartres.

32 à 37. — Spiritualité et piété. — Il n'est pas d'œuvre de plus haute spiritualité que *les Vrais Entretiens spirituels* dont l'éditeur des œuvres complètes de saint François de Sales publie le texte original dans le tome VI. Avec ces *Entretiens* commence la nouvelle série des œuvres de l'évêque de Genève, et ici c'est le saint prélat, pour ainsi dire, « au naturel. » Aucun livre ne mériterait mieux, dit dom Mackey dans sa préface, d'être intitulé : « L'Esprit de saint François de Sales. » Dans ces pages, qui ont jailli de l'intime de son âme, on le retrouve tout

entier. Nulle part ne se révèlent mieux cette vivacité d'intelligence, cette finesse d'observation, cet admirable sens pratique, cette merveilleuse intuition des grandeurs et des faiblesses du cœur humain, cette délicatesse de sentiments que nous admirons en notre saint. Nous n'avons pas ici à analyser cet ouvrage, qui réclamerait une plus large place et qui, du reste, est assez connu de nos lecteurs. Nous tenons seulement à dire que l'édition nouvelle a été faite avec le plus grand soin, sous la direction du savant bénédictin, et que le tome VI est digne des cinq premiers. *Les Vrais Entretiens spirituels* sont précédés d'une préface qui en fait connaître l'origine ainsi que la valeur doctrinale et littéraire, et sont suivis de nombreux appendices qui contiennent des variantes sur certains chapitres. Un glossaire des locutions et mots surannés termine ce beau volume.

— Le *Manuel de la dévotion au Saint-Esprit* nous ramène aux réflexions que nous avait inspirées *le Don de la Pentecôte*. Celui-ci est surtout doctrinal ; celui-là plus pratique. Le *Manuel* sera plus utile pour vulgariser cette dévotion, qui n'est ni assez connue ni assez pratiquée. La première partie renferme, dans un langage clair et précis, tout ce que nous devons savoir de la troisième personne de la Très Sainte Trinité ; ce qui concerne les effets de la dévotion au Saint-Esprit et les relations du Saint-Esprit avec l'oraison, avec l'Eucharistie, le Sacré Cœur de Jésus. La deuxième partie contient les exercices propres à cette dévotion : neuvaine, petit office, litanies, le *Veni, creator*, le *Veni, sancte Spiritus*, et un grand nombre de cantiques. Le livre est approuvé par le vicaire général des dominicains.

— La dévotion au rosaire est plus répandue, mais elle peut s'étendre encore davantage et produire un plus grand bien dans les âmes. *Le Mois du Rosaire*, traduit de l'espagnol par M. le chanoine Thiveaud, y contribuera pour une bonne part. Cet opuscule est composé sur le modèle des *Mois de Marie ;* à chaque exercice, une méditation en deux ou trois points, très courte, un exemple et quelques réflexions en forme de conclusions. Ces réflexions, sur une parole du *Pater* ou de l'*Ave*, sont tirées très à propos des œuvres de saint Dominique.

— *L'Histoire sainte et la liturgie* intéresse spécialement les plus jeunes enfants, chez lesquels on ne saurait développer assez tôt la vraie dévotion et la solide piété. La tâche est facilitée par ce livre qui, sous une forme très simple, familiarise ces jeunes intelligences avec la science de nos livres saints, avec la connaissance de Jésus-Christ et avec l'amour des cérémonies de l'Église. Chaque chapitre est suivi d'une série d'interrogations qui permet au maître de s'assurer si l'élève a compris et retenu la leçon. Mgr l'évêque de Versailles a daigné approuver le volume de M. l'abbé Dassé.

— Les *Sentences et prières inédites* du R. P. Bronchain s'adressent à

tous les fidèles, qui pourront s'en servir comme d'un manuel de piété, même à l'église. On a eu raison de recueillir ces pensées éparses de ce saint religieux, dont les *Méditations*, si répandues, ont porté les plus heureux fruits dans les âmes. *Fragmenta ne pereant.* Ces miettes tombées de la table si riche de ce maître dans la vie spirituelle seront recueillies avidement par ses fidèles disciples et ses nombreux admirateurs. Les *Sentences* forment la première partie du volume ; dans la deuxième se trouvent les *Prières* pour tous les besoins ; une troisième partie est consacrée à la dévotion à la Passion et renferme dix-sept petites méditations : « Au jardin des Olives, » ainsi qu'une méthode pour entendre la messe, en se rappelant la Passion, et l'exercice du chemin de la croix.

— Pour aider à la piété, rien n'est plus favorable que les exemples, *Exempla trahunt.* Comment ne nous sentirions-nous puissamment excités à aimer et à pratiquer la vertu, en lisant *les Exemples et les causeries* de Mgr de Ségur? Quelle générosité et quelle abnégation dans cette belle âme sacerdotale ! Comme on est édifié, ému, en lisant les confidences de ce grand cœur qui, à sa première messe, pour toute grâce, demande instamment l'épreuve, qui l'accepte et la supporte avec tant d'héroïsme uni à tant de simplicité ! Il faut suivre, dans ces pages si intéressantes, les diverses phases que la maladie eut à parcourir et les dispositions de plus en plus parfaites de ce cœur tout à Dieu ! Puis, vous lirez avec le plus vif intérêt, surtout avec la plus sérieuse utilité, ces *Causeries* du pieux et mystique auteur sur les consolations, les effets de la prière, l'amour de la Sainte Vierge, le sacrement de pénitence, la sainte Eucharistie, le bonheur et la grandeur du chrétien infirme, les avantages de l'infirmité soufferte chrétiennement. Et ce théologien, ce mystique était aussi peintre à ses heures : le volume est illustré d'un grand nombre de gravures dont la plupart sont des reproductions de dessins émanés de Mgr de Ségur. Tout concourt ainsi à faire de ce livre une œuvre intéressante, utile et agréable. F. Chapot.

POÉSIE

1. *Pour la couronne*, drame en cinq actes, en vers, par François Coppée. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 119 p., 2 fr. 50. — 2. *Messire Du Guesclin*, drame en vers, en trois actes, avec prologue et épilogue, par Paul Déroulède. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-18 de 183 p., 2 fr. — 3. *La Prométhéide*, trilogie d'Eschyle en quatre tableaux, par le Sâr Peladan. Paris, Chamuel, 1895, in-8 de xiii-163 p., avec un portrait, 5 fr. — 4. *Les Odes d'Horace*, trad. en vers, par Édouard Bourette. Paris, Libr.-imprimeries réunies, 1895, in-18 de 287 p., 3 fr. 50. — 5. *Aude*, par Pierre Huguenin. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 100 p., 3 fr. — 6. *Sentiments et pensées*, par Victor Guillemin. Besançon, P. Jacquin, 1895, in-12 de 280 p., 3 fr. 50. — 7. *Rimes viriles*. T. III, par Jules Noirit. Bordeaux, Féret, 1896, in-12 de 181 p., 3 fr. — 8. *Les Rurales*, par Arsène Thévenot. Arcis-sur-Aube, Frémont, 1895, in-12 de 115 p. — 9. *Poèmes, 1887-1892*, par Henri de Régnier. Paris, « Mercure de France, » 1895, in-12 de 268 p., 3 fr. 50. — 10. *Poèmes et poésies*, par Francis Vielé-Griffin. Paris, « Mer-

cure de France, » 1895, in-12 de 324 p., 3 fr. 50. — 11. *Le Petit Eyolf*, drame en trois actes, par H. Ibsen ; traduit et précédé d'une préface par le comte Prozor. Paris, Perrin, 1895, in-12 de xlv-189 p., 3 fr. 50. — 12. *Théâtre de salon*, par Mme Stanislas Meunier. Paris, Lemerre, 1894, in-12 de vii-289 p., 3 fr. 50. — 13. *Un Souvenir du duc d'Enghien*, par Willia. Paris, Perrin, 1895, in-12 de vii-20 p. — 14. *La Bonne mère Nature*, par Marc Bonnefoy. Paris, Lemerre, 1896, in-12 de 167 p., 3 fr. — 15. *Chants et poèmes*, par Henri Rouger. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de ii-171 p., 4 fr. — 16. *Le Fraxinet*, drame en trois actes et en vers, par l'abbé E. Bernard. Lyon, Vitte, 1895, in-12 de 104 p., 0 fr. 90. — 17. *Murmures*, par Alexis Chavanne. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de ii-162 p., 3 fr. — 18. *La Chambre blanche*, par Henry Bataille. Paris, « Mercure de France, » 1895, in-12 de 61 p., 2 fr. — 19. *Une Agonie*, poème, par André Langrand. Paris, Vanier, 1896, in-12 de 143 p., 3 fr. — 20. *Rimes à ma payse*, sonnets, par Auguste Gaud. Niort, Clouzot, 1895, in-12 de 53 p., 2 fr. — 21. *La Lyre d'airain* (*1865-1883*), par Raphaël Damedor. Paris, Vanier, 1895, in-12 de 95 p., 2 fr. — 22. *Poésies complètes* d'Arthur Rimbaud, avec préface de Paul Verlaine, Paris, Vanier, 1895, in-12 de xxiv-135 p., 3 fr. 50. — 23. *La Bête noire de Baptistin*, comédie bouffe en deux actes, par Jean Drault et Noel Gaulois. Paris, H. Gautier, 1895, in-12 de 90 p., 1 fr. — 24. *Poésies enfantines*, par Mme Hortense Barrau. Paris, Delarue, s. d., in-12 de 82 p. — 25. *Nouvelles Chansons*, par Maurice Boukay, préface de Sully-Prudhomme. Paris, Flammarion, 1895, in-12 de xii-250 p., avec dessins, 3 fr. 50. — 26. *Afrique*, par Alexandre Huré. Paris, Libr. des bibliophiles, 1895, in-12 de 22 p. — 27. *Alexandre III*, par Alexandre Huré. Paris, Libr. des bibliophiles. 1894, in-12 de 14 p. — 28. *Préludes*, par Paul-Armand Hirsch. Paris, Libr. de l'art indépendant, 1895, in-12 de 32 p. — 29. *Sonnets et chansons*, par Paul-Armand Hirsch. Paris, Libr. de l'art indépendant, 1895, in-12 de 43 p. — 30. *La Chanson des baisers*, par André Darty. Paris, Vanier, 1894, in-12 de 114 p., 3 fr. — 31. *Saint Nicolas*, mystère en un acte, par Eugène Gauley. Paris, Bricon, 1895, in-12 de 15 p., 0 fr. 50. — 32. *L'Art*, pièce en trois actes, en prose, avec une préface de Jean Jullien, par Adolphe Talasso. Paris, Lemerre, 1894, in-12 de xxiii-93 p., 2 fr. 50. — 33. *Son cœur*, comédie en un acte, en vers, de Henry Fuzeré. Paris, Vanier, 1894, in-12 de 32 p., 2 fr. — 34, 35, 36, 37, 38. *Les Bouts pointus*. — *Les Lunettes d'or*. — *L'Histoire de mon petit doigt*. — *Le Credo de l'enfant*. — *Quelqu'un de grand est là*. — *Le Jour des Rois*. — *Le Baiser de deux anges*. — *La Petite Bouquetière*, en monologues, par René Sosta. Paris, Bricon, 1894, in-12 de 7 à 8 p., 0 fr. 25 chacun. — 39, 40. *Les Deux Croix*. — *Le Retour*, par Marc Dupuy. Paris, 1894, in-12 de 9 et 7 p., 0 fr. 25 chacun. — 40, 41. *L'Enfant trouvé*. — *L'Ours*, par J. Leday. Paris, Bricon, 1894, in-12 de 5 p., 0 fr. 25 chacun. — 42, 43. *La Soutane*. — *Papa Tricolore*, monologues, par Théodore Botrel. Paris, Bricon, 1895, in-12 de 9 et 7 p., 0 fr. 25 chacun. — 44. *Un Bon Métier*, saynète, par Théodore Botrel. Paris, Bricon, 1895, in-12 de 18 p., 0 fr. 50. — 45. *A qui le neveu?* comédie en deux actes, par Théodore Botrel. Paris, Bricon, 1895, in-12 de 87 p., 1 fr.

1. — Michel Brancomir, mécontent de voir l'évêque Étienne élu roi des Balkans, poussé d'ailleurs par l'ambition de sa femme, Bazilide, va trahir le pays, en n'allumant pas le bûcher dont la clarté sert de signal d'alarme, au moment où les Turcs se jettent sur le pays. Prévenu de cette trahison par Militza, une esclave qu'il a sauvée et tirée de la fange, Constantin, le propre fils de Michel, apparaît au moment où la flamme doit s'élever pour sauver le pays. Il supplie son père de mettre le feu, il le conjure, et celui-ci reste sourd. Cependant, les Turcs s'avancent et, un moment de plus, les Balkans sont envahis. Pour sauver la patrie, Constantin tue son père! Mais il garde l'horrible secret au fond de son cœur et bientôt c'est lui qu'on prend pour le traître. Il aime mieux tout souffrir que de dire la honte de Michel. Le roi le condamne à un supplice infamant et perpétuel. Militza le tue pour le sauver de ce

supplice immérité, puis elle se tue sur lui. Tel est le sujet du beau drame de M. Coppée : *Pour la couronne*. L'action est supérieurement conduite, et l'on comprend tout ce qu'il y fallait d'adresse pour faire accepter le parricide et conserver à Constantin la sympathie du public malgré ce crime atroce, d'ailleurs commandé par le devoir. Les scènes dramatiques abondent. Celle qui se déroule au sommet des Balkans, autour du bûcher, entre le père et le fils, est d'une émotion terrible. Poussé à bout par la résolution du traître, Constantin s'écrie :

La couronne est parfois trop large au front du traître,
Elle peut tout à coup, nouveau roi du Balkan,
Vous tomber sur l'épaule et devenir carcan.

Puis, il essaie de toucher le cœur de son père, et, faisant appel aux vieux souvenirs d'héroïsme, il dit :

Devant ce malheureux, accourez, surgissez,
Et faites-le rougir de sa trahison vile!
Dites-lui que demain, à son entrée en ville,
Les étendards pendus aux portes des palais
Au passage voudront lui donner des soufflets.

Elle est fort belle aussi la scène où Militza, l'esclave jusqu'alors traitée en chose méprisable, reconnaissante d'avoir été relevée par Constantin, veut lui témoigner sa gratitude par une franchise qui peut la perdre, en dévoilant le complot :

Cette main qui brisa mon entrave,
Lorsque je t'aurai dit mon soupçon plein d'horreur,
Se lèvera sur moi peut-être avec fureur
Et me fera rouler à tes pieds, abattue.
Laisse-la-moi baiser avant qu'elle me tue.

Et plus loin :

Quand son chien sent un péril et jappe,
L'homme injuste brandit un bâton.... Eh bien, frappe!
Qu'importe que mon sang rougisse le pavé
Et que le chien soit mort, si le maître est sauvé !

Les beaux vers succèdent aux beaux vers, et nous n'en finirions pas si nous voulions citer. Un seul point nous paraît contestable. Michel, au lieu de répéter crûment qu'il va accomplir une épouvantable trahison, aurait pu se persuader qu'il y avait quelque chose de juste ou de bon dans sa mauvaise action. C'eût été plus dans la nature humaine. Mais je reconnais aussi le danger qu'il y avait ainsi à le rendre moins odieux.

2. — Tout le monde a lu le beau drame en vers de M. Paul Déroulède : *Du Guesclin*, et nous arrivons un peu tard pour en parler. Mais ceux qui goûtent la poésie aiment revenir sur les beaux vers, même alors qu'ils les savent par cœur, et les lecteurs du *Polybiblion* sont de ce nombre. L'intrigue est simple. Elle se résume en deux mots : Comment

Du Guesclin sauvera-t-il la France et le Roi de l'émeute et de l'invasion étrangère ? Comment triomphera-t-il de l'orgueil des seigneurs qui veulent tous commander et des divisions de ses propres lieutenants, dont deux, de Mauny et de Caours, se disputent la main de sa sœur Julienne ? De cette action si peu compliquée, il s'agissait de faire sortir un drame profondément patriotique. Nul n'était mieux préparé que M. Déroulède à y réussir. Le beau caractère de Du Guesclin était fait pour le séduire, et il l'a rendu très vivant. Il l'a dépeint avec les rudesses de langage qui convenaient au guerrier et les délicatesses de cœur d'un homme généreux et grand. La figure de Tiphaine fait pendant à celle de Du Guesclin, et la sensibilité de Julienne est d'un heureux contraste au milieu de tous ces visages de guerriers. Nous retrouvons dans cette dernière œuvre du poète le vers toujours si ferme, si clair, si net, de M. Déroulède, vers qui se rapproche souvent de celui de Corneille, par la facture comme par l'inspiration, puisée aux mêmes sources : héroïsme, sacrifice, grandes vertus. Les scènes pathétiques abondent. Citons celle où Julienne voit briser son amour :

Ah! chères visions de mes jeunes années!
Fleurs écloses d'hier et ce matin fanées!
Le voilà donc flétri sur mon cœur dévasté
Le bouquet nuptial que je n'ai pas porté!

Déception qui amène sur les lèvres de Du Guesclin ces vers si simples, mais si touchants de la part du rude guerrier :

Ah! le cœur des enfants qui grandissent sans mère,
Que de rêves mauvais en silence amassés
Qu'un regard eût saisis, qu'un baiser eût chassés.

Bien belle aussi la scène où se révèle la générosité de la femme de Du Guesclin, qui a vendu ses biens pour subvenir aux besoins de l'armée. Tiphaine demande pourquoi cette révélation d'une action qu'elle tenait secrète, et l'argentier du Roi lui répond :

Pourquoi? Pour votre gloire,
Pour qu'à jamais vos noms soient mêlés dans l'histoire,
Et qu'un barde breton unisse en son refrain
Tiphaine Raguenel et Bertrand du Guesclin.

Mais c'est encore la scène où le héros s'impose aux seigneurs qui ne veulent pas comprendre la nécessité de l'obéissance et de la discipline qui me semble la plus remarquable. Il y a dans l'apostrophe de Du Guesclin des vers de toute beauté :

L'anarchie est en bas parce qu'elle est en haut.
Car vous n'êtes ni bons ni justes. Votre vie
Est une insulte aux pauvres, un appel à l'envie,
Vous passez à travers la foule en demi-dieux,
Le front haut, et vos yeux ne cherchent pas ses yeux,
Et vos cœurs fuient son cœur, et pour qu'elle vous touche,

La plainte doit sortir hurlante de sa bouche.
L'aumône alors n'est plus qu'un tribut sans grandeur
Que celui qui fait mal jette à ceux qui font peur.
Cependant qu'il éclate un trouble populaire,
Qu'un crime soit commis par la foule en colère,
Vous restez là surpris qu'il soit des mécontents
Et que les révoltés frappent les révoltants!
Et cette nation, dites-vous, n'est pas bonne?
Oh! moi, c'est sa bonté profonde qui m'étonne!
Et puis, en vérité, voyons, nobles seigneurs,
Pourquoi les moins heureux seraient-ils les meilleurs?....

Personne ne se plaindra de la longueur de cette citation. La grande beauté de ces vers ne doit pas cependant nous faire oublier les petits défauts. *Révoltants* est pris là dans un sens peu usuel, et surtout l'hémistiche : « Et vos cœurs fuient son cœur » nous étonne, car *fuient* forme deux syllabes.

3. — De la *Prométhéide* d'Eschyle il ne nous restait que *Prométhée enchaîné*. Le Sâr Péladan a traduit cette belle pièce; mais il a fait mieux : pour reconstituer la trilogie du grand poète tragique, il a recomposé la première et la dernière partie : *Prométhée porteur du feu* et *Prométhée délivré*. J'ai entrepris la lecture de cette œuvre considérable avec une sorte de crainte; une fois commencée, je l'ai poursuivie jusqu'au bout, d'un trait, et avec le plus vif intérêt. Je suis heureux d'abriter immédiatement mon jugement derrière celui d'un homme dont personne n'oserait contester la compétence en pareille matière, l'illustre helléniste Émile Burnouf. Il écrivait à l'auteur : « J'ai donc lu votre double composition encadrant l'œuvre d'Eschyle, et je trouve à votre œuvre le caractère grec aussi complet qu'on peut le désirer. Je n'ai rien trouvé dans votre composition qui ne soit conforme à la tradition et aux usages du théâtre grec du temps de Périclès.... Il n'y a rien de superflu dans le développement que vous avez donné à l'idée antique, et je ne vois pas non plus ce qu'on y pourrait ajouter. » Il y a quelque chose de très beau dans cette résurrection antique. Le malheur est qu'elle ne soit pas en vers, à moins que le Sâr n'appelle des vers ces lignes soigneusement séparées, harmonieuses, mais sans césure, sans mesure et sans rimes. Le drame renferme de très émouvants passages et pleins d'élévation. Aussi le Sâr Péladan a-t-il manifesté toute son indignation quand M. Claretie a refusé la pièce à la lecture. Toute barbare qu'elle puisse paraître à M. Péladan, cette décision nous paraît d'ailleurs fort sage, car si la *Prométhéide* est une œuvre d'art supérieure, elle ne nous paraît pas être faite pour le public d'un théâtre moderne, même pour le public dit de choix du Théâtre-Français. Je sais bien qu'un Sâr n'a pas à tenir compte de ces petits côtés d'une grande question, celle de l'art, mais il n'en est pas de même de M. Claretie, qui est à la tête d'une entreprise.

4. — Une traduction en vers des *Odes d'Horace*, le poète qui brillait surtout par la forme exquise, voilà qui n'est pas œuvre de novice et qui, après tant de tentatives plus ou moins heureuses déjà faites, appelait une sorte de perfection. Que d'obstacles pour y atteindre ! Que de qualités exige un semblable travail ! M. Édouard Bourette a pourtant voulu s'y risquer, et j'ai hâte de dire qu'il s'est supérieurement acquitté de sa lourde tâche. Pour une traduction surtout, rien ne vaut une citation. Prenons, par exemple, une des pièces les plus connues du poète latin : *Solvitur acris hiems*. Voici comment la transpose le poète traducteur :

L'âpre hiver s'est enfui, le doux printemps arrive,
Zéphyr nous réjouit de son souffle léger,
Les barques ont quitté les abris de la rive,
Le laboureur dans l'âtre a cessé de songer.

Déjà pour les troupeaux l'étable est importune,
Le givre étincelant ne blanchit plus les prés,
Et Vénus Cythérée, au lever de la lune,
En cadence conduit les danseurs enivrés ;

Les Nymphes, s'enlaçant aux Grâces, chastes reines,
Se balancent en chœur sur les gazons nouveaux, etc.

Et maintenent, prenez le texte. *Siccas* est remplacé par « les abris de la rive. » « Cesser de songer » est inventé, etc. Mais comment le poète pourrait-il faire autrement ? Et voyez, par contre, comme est bien rendu le *nec prata canis albicant pruinis*. On pourrait faire les mêmes observations pour toute autre pièce, ainsi que nous l'avons tenté en rapprochant le texte de la traduction. Mais ce que nous ne saurions trop faire remarquer, c'est l'esprit d'Horace qui anime toute cette œuvre ; c'est le charme, la facilité, l'harmonie, la délicatesse, la richesse de ces vers, qui donnent à la traduction l'aspect d'un travail original. Ajoutons que l'éditeur en a fait un petit bijou typographique.

5. — *Aude* est le nom de l'héroïne d'un bien délicat et bien doux poème d'un « jeune » assurément, mais d'un jeune qui n'appartient pas aux nouvelles écoles. L'action se passe au moyen âge. Didier, un jeune écuyer, fils d'un noble chevalier, devient amoureux de la belle Aude, fille d'un non moins noble seigneur. Ils sont fiancés, juste au moment où se prépare une croisade. Didier part, un peu à regret, mais là-bas, il se bat en brave, si bien que la nouvelle de sa mort héroïque arrive en France. Aude ne peut dominer sa douleur : elle va rejoindre, à ce qu'elle pense, son fiancé. Mais Didier n'était pas mort. Il revient, et jugez de sa douleur en apprenant la fin, trop réelle, celle-là, de sa chère Aude. Il a une vision, où il voit sa fiancée qui le console, en lui parlant de l'autre vie. Didier entre au couvent, où il meurt :

Le lendemain, Didier vint trouver le prieur
Du prochain monastère, et lui dit qu'au Seigneur

Il venait se vouer. Et dans ce monastère,
Pour ne penser qu'au ciel, il oublia la terre.
Or, un beau soir de mai le cistercien mourut.
Aude entendit le glas et du ciel accourut.
Quand l'âme fut partie, en un long sarcophage
On mit le corps, les bras croisés, selon l'usage,
Et sous les bras en croix le reliquaire d'or,
Qu'il voulut conserver auprès de son cœur mort.

Bien entendu, ce reliquaire, c'est celui que lui a donné Aude et où se trouvent de ses cheveux. C'est un peu romantique, comme on voit, un peu jeune si l'on veut; mais que nous en avons donc besoin de jeunesse, et pourquoi ne pas la recevoir avec joie, lorsqu'elle nous arrive avec toute sa fraîcheur et sa grâce, chantant de beaux vers aussi harmonieux que bien ciselés ?

6. — C'est un bon volume que *Sentiments et pensées*, de M. Victor Guillemin, et plein d'idées justes, élevées, fortes, philosophiques, exprimées en vers bien rythmés, aux rimes souvent riches, toujours largement suffisantes. Il y domine une pointe de mélancolie, mais ce n'est pas la mélancolie mauvaise de la passion : c'est celle du sage qui a vu de près les hommes et les choses, qui souffre du mal, des préjugés et qui voudrait contribuer à les corriger. La réalité laide attriste le rêveur d'idéal. Ce siècle a si peu de grandeur :

Si nous avons perdu l'amour des grandes choses,
Si nous n'y croyons plus, malheur aux inspirés
Dont les œuvres de flamme, en un temps sombre écloses,
Apportent la lumière aux esprits égarés.

Mais qu'ils se consolent, les sages :

Et quand même à jamais s'éteindrait leur mémoire,
Eux seuls auraient vécu par l'esprit, par le cœur :
Plus que leurs contempteurs ivres de fausse gloire,
Ces sages auraient eu quelque ombre de bonheur!

L'auteur revient souvent sur ce thème : la poésie console du mépris ou de l'indifférence des sots. Mais il ne faudrait pas croire que la triste expérience a fermé le cœur du poète. Il compatit à la souffrance et appelle la bonté. Et maintenant, pour faire une critique, disons qu'un peu plus de couleurs et de contraste ne nous déplairaient pas et que l'auteur paraît oublier plusieurs fois une règle grammaticale. Lisez ces vers :

La [illegible]
Ne se trouvent [illegible] par [illegible] du savoir....
Et nous ne [illegible] en vain la [illegible]....
Le [illegible] de la sagesse....

Et la [illegible] ? Qu'en dit le poète ? [illegible] qu'il use d'une licence poétique. Mais je lui [illegible], avec Boileau, [illegible] des licences poétiques, il n'y en a point.

7. — M. Jules Noirit vient de faire paraître le troisième volume de ses *Rimes viriles*, et il en annonce un quatrième. Dans le premier tome, il avait exprimé son peu d'estime pour des rimeurs de second ordre, tels que Lamartine, Musset, Theuriet, Normand, Vicaire, etc., et, tout d'abord, j'ai trouvé l'opinion de M. Noirit un peu présomptueuse. Mais cela provient tout simplement de ce que je n'ai pas lu les quatre mille vers des deux premiers volumes. Aujourd'hui, grâce aux nombreuses cartes de visite que l'auteur a bien voulu m'envoyer et sur lesquelles il m'a écrit des choses aimables, tantôt en anglais, tantôt en français, grâce surtout aux articles de journaux qu'il m'a communiqués, où il est traité de génie, ce qui le console de ma « mauvaise foi, » grâce enfin au volume qu'il veut bien me dédier — ce qui flatte doucement ma vanité — je reviens humblement sur mes erreurs. Et, pour réparer ma faute, je donnerai au moins les extraits les plus frappants d'un des nombreux articles des journaux du Midi que j'ai sous la main et qui concerne M. Noirit. Il est intitulé : *Un nouveau Pindare*. J'y lis :.... « M. Noirit, ouvrant son nouveau livre de sonnets, éprouve, j'en suis sûr, l'absorbante et délicieuse impression que ressentaient les génies du conte oriental, en franchissant les portes de leur palais. Son plaisir doit être du ravissement et de l'extase.... Il ne se réclame d'aucun chef, mais il fait la loi à tous les chefs ; il est essentiellement lui, et c'est ce qui fait sa profonde originalité.... Il a hérité d'Orphée la grâce persuasive, de Linus et d'Amphion la force édifiante, d'Alcée la mâle vigueur et la sublime hardiesse, de Sapho la douceur entraînante, de Pindare la profondeur éblouissante et sombre, de la muse antique tout.... en un mot. Quant aux poètes de nos jours, nous ne surprendrons pas M. Noirit en le jugeant bien supérieur même aux plus célèbres, aux plus vantés et aux plus immortels.... » Je remercie M. Noirit de m'avoir communiqué cette page, qui rectifie mes préjugés, d'autant que, étant fort jeune encore, bien qu'il me prenne pour un vieux gâteux, je ne pouvais définir les ressemblances qu'il a avec Linus, Orphée, Amphion, Alcée et Sapho, que je n'ai pas encore assez étudiés. Quant à ses rapports avec Pindare, que j'ai lu, je regrette très vivement de ne les avoir pas tout de suite découverts. Mais j'ai fait la comparaison depuis quelques jours, et je suis confus de n'avoir pas saisi du premier coup combien le poète moderne lui est supérieur. M. Noirit se plaint de ce que je ne l'aie pas cité. Je répare. Voici d'abord quelques vers de la dédicace du troisième volume :

A P. Saint-Marcel

Doux Saint-Marcel, chaste confrère,
Sophos du *Polybiblion*,
Qui sous la peau d'un vrai lion
Sait si bien comme l'âne braire;
J'offre ce livre, et sans remords,
A la seule dent qui te reste.

Tu le trouveras indigeste;
S'il l'est un peu trop, bave et mords....

Ah! mon Dieu! j'ai trop attendu!
Ma pauvre muse est en déroute!
Tu prises! ton nez a la goutte!
Ah! malheureux! je suis perdu!

Et il n'y a pas à douter que le portrait ne soit frappant, chers lecteurs, je le dis à ma confusion, car M. Noirit déclare dans la pièce suivante :

Lecteur, dans ces sonnets, *que je t'engage à lire,*
Je dis ce que je pense avec sincérité.
J'avais auprès de moi l'austère vérité....

Puissé-je avoir aussi cette divine faveur! Plus loin, il me prend à partie en ces termes, parce que j'avais cru être sincère :

Tu sais bien, dans ton cœur, que cela n'est pas vrai,
Pauvre critique obscur d'une feuille inconnue!
Que tout est mort en toi, que dédaigne la nue,
Tout, hors la jalousie immonde du châtré!

Ce qui me surprend, c'est que M. Noirit ait tenu compte du pauvre critique obscur de cette feuille inconnue qui s'appelle le *Polybiblion*, et qu'il se soit abaissé jusqu'à leur consacrer un volume, où d'ailleurs il habille à sa façon Hérédia, Sully-Prudhomme, Rameau, les académiciens qui ont été aussi téméraires que votre serviteur, en ne couronnant pas la pièce que M. Noirit avait daigné soumettre à un concours. — Et maintenant, qu'il me soit permis d'ajouter, dans ma « mauvaise foi, » que ce troisième volume, où il me prend si fort à partie, est, en somme, supérieur aux précédents, qu'il s'y trouve de la verve, de la vigueur et du métier. Avec de telles armes, ce serait donc bien peu chevaleresque de continuer à accabler ce pauvre vieillard de Saint-Marcel, chauve, priseur, gâteux, usé — qui, peut-être, n'a pas la moitié de l'âge du poète — et se déclare incapable de répondre à un homme qui compose jusqu'à treize sonnets par jour.

8. — Un poète qui ouvre son œuvre par la citation des critiques qu'il a reçues et qui ajoute : « Ces critiques ont paru absolument justes et fondées à l'auteur...., » ce n'est pas commun. C'est le cas de M. Arsène Thévenot. Or, voici comment on avait jugé son œuvre : « Pièces morales ; vers offrant du naturel, de la facilité et un grand fond de sincérité ; mais aussi un certain tour de chanson et ne renfermant pas assez d'art et d'élévation. » Je souscris, mais en partie seulement, à cette appréciation, et je trouve qu'il y faut ajouter quelque chose. M. Thévenot a intitulé son volume : *Les Rurales,* ce qui veut dire, je suppose, qu'il a voulu nous parler des choses des champs. Je ne vois pas qu'il soit nécessaire de bien raffiner en cette matière, et il me semble que ce qui est simple doit être exprimé simplement. Quant à

l'élévation, M. Thévenot pouvait en mettre dans le sentiment qui l'inspirait, mais s'il s'était servi de grands mots et s'il avait composé de grandes tirades, ce n'est plus *les Rurales* qu'il nous aurait données. Son amour du clocher, son goût pour les mille petits faits de la vie de la campagne ne sont pas pour me déplaire. Sans doute, il y a un écueil à ce genre, et l'extrême simplicité tombe souvent dans la banalité ; mais notre poète a presque toujours évité ce danger, et ses pièces sont généralement agréables et bonnes. Voyez, par exemple, *la Petite Gardeuse d'oies :*

Le long des fossés et des voies,
A travers prés, à travers champs,
La petite gardeuse d'oies
Conduit sa troupe en tous les temps....

L'oison aussi se rit des hommes,
Et certes il a bien raison.

Après tout, est-ce que les oies ne pourraient pas s'enorgueillir d'avoir sauvé le Capitole, et la petite gardeuse de mille autres choses? Cela viendra pour cette dernière quand « les rêves d'amour fleuriront » dans sa tête folle. Mais alors, qu'y aura-t-il de changé? Oh! pas grand'chose :

Dans sa condition première,
Ses sujets marchaient en avant;
Tandis que, maintenant, derrière,
On verra ceux-ci la suivant.

Le trait n'est-il pas bon ?

9. — Si la simplicité est le propre de M. Thévenot, il faut bien avouer qu'elle n'est pas la qualité dominante de M. Henri de Régnier, un des chefs de la nouvelle école. Quand je dis « nouvelle, » je ne suis pas bien assuré de m'exprimer avec justesse, car il y en a tant de nouvelles écoles que celle d'hier risque fort d'être l'ancienne aux regards de celle d'aujourd'hui, qui sera d'ailleurs « vieux jeu » demain. Je veux dire seulement que M. de Régnier est l'un des poètes les plus connus de cette école qui, ne jurant que par la forme, a fini par se faire une manière tellement à elle que les barbares, — c'est-à-dire tous ceux qui n'en sont pas, — n'y voient plus goutte. Les vers y sont souvent sans rime, ni césure bien entendu, ni mesure, ni rien qui rappelle le vers tel que nous l'avons conçu de tout temps, rien, si ce n'est une certaine harmonie de prose et le culte de la langue littéraire, mais d'une langue plus nuageuse encore que moyenâgeuse et qui appelle de toute nécessité l'aide d'un dictionnaire. Les vers coulent, coulent, mais on ne sait ni où cela commence, sauf par le titre, ni où cela finit, ni à quoi cela rime, — sans calembour. Ce sont des perles, — je veux bien que ce soient des perles, — qui s'enfilent sans relâche, sans but, sans conclusion. Un peu de clarté n'est pas pour déplaire à mon esprit horri-

blement positif, et je reste perplexe, faute d'éducation esthétique complète, quand je lis dans ces *Poèmes* des vers de ce genre :

Je t'ai laissée en l'ombre d'or du vieux palais....
Seule ombre passagère au gel des purs miroirs
Que ta face de n'y sourire plus dénude!....
Le foyer violet suggère le tombeau,
Présage à qui ta foi veille qui la démente.

Et que pensez-vous des vers suivants ?

Route des bouleaux clairs qui s'effeuillent et tremblent,
Pâles comme la honte de tes passants pâles
Qui s'égarent en tes fanges tenaces,
Et vont ensemble
Et se détournent pour ne pas se voir face à face, etc.

10. — M. Vielé-Griffin est de la même école que M. de Régnier ; mieux encore, il en est une des gloires. Les règles antiques du vers français ne le troublent guère davantage. Mais il ne porte pas toujours la manie de l'extraordinaire aussi loin, et quand il oublie légèrement les initiés de son cénacle, il a des vers d'une forme exquise et d'un charme pénétrant. Quant à la langue, qu'il possède parfaitement, c'est à bon droit qu'il a mis cet exergue à son livre : « Au fin parler de France un très humble et très passionné servant. » Malheureusement, chez lui, comme chez M. de Régnier, la recherche des expressions rares et très vieilles est poussée jusqu'à l'extrême, et la prosodie classique est souvent, et toujours de parti pris, consciencieusement mise au rancart. On se prend d'abord à goûter ces vers, tout extraordinaires qu'ils soient, parce qu'ils vous sortent de toutes les platitudes, des prosaïsmes et des ignorances d'une foule de mauvais rimailleurs, mais la lecture en devient vite fatigante. Que le poète me pardonne cette remarque de bourgeois : Quels beaux vers nous donnerait M. Vielé-Griffin s'il voulait se mettre à la portée, je ne dis pas de tout le monde, mais seulement des gens instruits qui vivent en dehors de toute école. Il est vrai qu'il aurait encore, pour leur plaire, à s'abstenir des images sensuelles qu'il affectionne quelque peu. Les vers suivants des *Poèmes et poésies* donneront bien l'impression de sa poésie, lorsqu'il ne va pas jusqu'à l'obscurité complète :

Il pleut sur les mousses fleuries
A grosses gouttes de soleil ;
Les heures vont par les prairies
Et l'air s'engourdit de sommeil ;
Par delà l'allée en arche,
Par delà l'ogive des branches,
Plane, parfois, une nuée aux ailes blanches ;
Là-bas, sur l'horizon des plages,
La lenteur des plus lourds orages
S'est profilée en patriarche,
Aux rêves graves et sages....

11. — Avec *le Petit Eyolf*, de Henrik Ibsen, traduit par le comte Prozor, nous voici en pleine quintessence de psychologie. La préface très curieuse et intéressante du traducteur suffirait à nous en convaincre aussitôt. On y voit Ibsen étudiant l'action des ambiances sur les hommes. « On dirait, quand il parle de ces questions, un vieux chimiste s'entretenant de ses expériences de laboratoire. » Dans ses drames, « les forces et les faiblesses de notre nature semblent agir d'elles-mêmes, en dehors de toute volonté réfléchie, » « nul n'est maître de ce qu'il dit ni de ce qu'il fait. » Bien entendu, ceci ne se produit que dans les moments de crise et d'effervescence qu'Ibsen étudie. On avouera, cependant, que cette théorie n'est guère moralisatrice. D'ailleurs, l'auteur se place dans l'exception, en dehors de ce qu'il appelle « les mensonges vitaux. » Il nous présente des cas maladifs, héréditaires, où la volonté est impuissante, où la fatalité règne en maîtresse. Bref, nous étudions les « psychopathes. » On voit que le comte Prozor avait raison de parler de laboratoire. L'avantage du principal personnage du *Petit Eyolf* est d'amener « ses victimes à se détruire elles-mêmes. » Et il paraît que c'est à la vie même que profite cette destruction. Dans cette pièce, il n'y a pas d'événements ou presque pas, mais le simple développement de plusieurs états d'âme. L'état d'âme de Rita est de dire son amour sans réticences ; celui d'Alfred Allmers est tout composé d'amertumes, de haines, de violences amassées par les déceptions d'un idéalisme au-dessus de ses forces. Allmers découvre qu'il n'est pas le frère d'Asta, bien qu'il ait vécu auprès d'elle en le croyant ; d'où un état d'âme particulier, on le comprend aisément, étant donné surtout que cette révélation arrive juste au moment où il s'aperçoit qu'il n'aime plus sa femme comme il l'aimait. Rita, très passionnée, s'en aperçoit : d'où la crise. Asta, qui est sur le point de manquer à son devoir, finit par épouser un brave ingénieur. Bref, tout s'arrange. Ce qui manque à cette pièce, c'est l'élévation, l'idéal, toute idée religieuse. Sa lecture laisse un grand vide dans l'âme et un sentiment profond de tristesse découragée. Or, la prétention de l'école d'Ibsen est de moraliser !

12. — Le *Théâtre de salon*, de Mme Stanislas Meunier, est un recueil très intéressant de petites pièces à jouer en famille, et l'on sait si ce genre est difficile à dénicher, la plupart des comédies connues ne pouvant être données en soirée, et pour cause, et le plus grand nombre de celles qui ont été composées pour jeunes gens et jeunes filles étant d'un ennui mortel. A la condition de ne pas être trop rigoriste, on peut dire que Mme Meunier a évité le premier inconvénient et pleinement écarté le second. La place nous manque pour analyser toutes ces pièces : il y en a six. Donnons-en au moins le sujet : *La Nihiliste* est la mise en scène dramatique de la perversion de sens moral et des malheurs et égarements qui découlent des théories subversives et nihilistes. *Les Silex*

sont une critique de l'indifférence de certaines jeunes filles à l'égard de la question matrimoniale. L'intrigue est fort légère, mais la pièce ne manque pas d'esprit. *Le Rendez-vous* est un joli petit quiproquo. Un amoureux, se trompant d'adresse, fait arriver chez sa mère la jeune fille à qui il a donné son cœur. Tout se termine d'ailleurs parfaitement. *Le Séminariste* est plus compliqué. Un jeune homme aime sa cousine, qui le lui rend, mais, faute d'explication, il se lamente et va entrer dans les ordres, lorsqu'un oncle, un peu plus perspicace, met le holà. *Avant le suicide* est l'histoire d'une jeune fille artiste ayant pour voisin un jeune homme non moins artiste, mais désespéré et qui, sans elle, allait se suicider, n'entrevoyant pas le bonheur qui était à sa porte. *Belle-mère* est peut-être ce qui nous a le moins convenu dans l'ouvrage. Le thème est d'ailleurs si rebattu !

13. — *Un Souvenir du duc d'Enghien* est un petit poème en l'honneur de Mme Louise de Bourbon-Condé, dernière abbesse des chanoinesses de Remiremont, tante du duc qui tomba dans le fossé de Vincennes. L'auteur, qui se cache sous le pseudonyme de Willia, nous la dépeint :

> Ferme durant l'épreuve et retenant sa plainte,
> La fille des Condés pleurait sa race éteinte.

Mais elle faisait mieux : elle demandait chaque jour à Dieu de pardonner « le génie infernal. » Laissant prier la sainte femme, l'auteur décrit éloquemment tous les châtiments subis par Napoléon. Enfin,

> Les rois saisirent l'aigle aux serres enchaînées.
> Sur un pic africain ils mirent sa prison.

Puis, Willia peint les songes lugubres, les sombres pensées, les tristesses, les remords du rocher de Sainte-Hélène, puis la mort, durant laquelle une femme priait : Mme Louise de Bourbon. Les vers sont de bonne facture et le récit attachant.

14. — Nous avons eu déjà l'occasion de parler de M. Marc Bonnefoy. Le volume qu'il vient de publier ne modifie en rien notre impression première. L'auteur est un révolté contre la nature, lisez contre Dieu. Il exprime cette révolte en vers qui ne manquent ni d'harmonie, ni de couleur, ni de connaissance du métier, ni surtout de passion, mais c'est une raison de plus de trouver son œuvre pernicieuse. Le titre de l'ouvrage : *La Bonne mère Nature* n'est là que par ironie. M. Bonnefoy étudie successivement la mer, la terre, les airs, l'humanité, mais c'est toujours avec la même préoccupation de montrer qu'on retrouve partout la souffrance, et que partout la souffrance est inutile et mauvaise. Conception singulièrement fausse, même en dehors de la révélation et au pur point de vue philosophique. Je n'ai pas besoin d'insister. La mer, c'est l'abîme où des millions d'êtres s'entre-dévorent. Et le poète le démontre en prenant chacune des espèces de poissons les plus connus.

A l'aspect de la terre, il s'exclame :

Et devrais-je crier sans but, sans espérance,
Je lancerais vers Dieu mon regard indigné.

Même cri de révolte, à la vue de ce qui se passe dans les airs :

Si le massacre, le carnage
Sont la loi de cet univers,
Nature implacable et sauvage,
Ne pourrais-tu donc dans ta rage
En exempter au moins les airs.

Quant à l'humanité, c'est pire encore, et le poète conclut :

Ah! qui m'expliquera l'inutile douleur?

« Inutile » est précisément ce qu'il faudrait étudier. M. Bonnefoy croit-il que, sans la douleur, l'homme ne serait pas encore davantage ce qu'il lui reproche d'être :

Certes, la brute en lui domine plus que l'ange.

Et comment, après cette constatation, va-t-il jusqu'à dire :

Je le proclame maître et seigneur de la terre,
N'est-ce pas le glorifier?

Oui, mais c'est être illogique. N'est-ce pas d'ailleurs toujours dans l'illogisme que tombent ceux qui ne veulent pas reconnaître les vérités essentielles de la foi?

15. — M. Henri Rouger a tort de s'excuser de la publication, dans *Chants et poèmes*, de vers antérieurs à ceux du *Jardin secret* dont nous avons jadis parlé. Ces poésies valent bien les suivantes, et quelques-unes nous paraissent même supérieures. M. Rouger aime la nature et sait la rendre avec harmonie et facilité, en vers artistement ciselés et à la rime fort riche. Il se laisse aller à une rêverie parfois un peu nuageuse, mais qui ne manque pas de charme. Malheureusement, la note est souvent un peu païenne. Nous aurions à signaler bien des vers et plusieurs pièces excellentes, comme *Hélène*, qui rappelle Leconte de Lisle, *Prière du soir*, *Clair de lune*, *la Voix intérieure*, dont nous citerons du moins les vers suivants :

Tout chante au loin, tout vit, tout rêve;
Tout cherche aux cieux l'œil inconnu :
Le brin d'herbe ému se soulève;
L'homme oublieux s'est souvenu;
La terre heureuse et murmurante,
En brûlant son âme odorante
Au feu d'un mystique encensoir,
Élève en haut sa voix troublée,
Comme une prière exhalée,
Au son de l'Angelus du soir.

J'aime beaucoup moins *Vénus*, récit trop vrai de la chute d'un jeune

homme, mais où il y a des longueurs, et *Noël*, où perce le découragement du doute.

16. — *Le Fraxinet* était une forteresse de Provence, au pied des Alpes et au bord de la mer, occupée par les Sarrasins à la fin du xe siècle. C'est à la prise de cette place que nous fait assister M. l'abbé Bernard, dans un drame très vivant. La scène se passe en 973. L'hésitation est grande, dans le camp des chrétiens, à livrer l'assaut, car l'ennemi est nombreux et bien fortifié, tandis que l'armée provençale est réduite à de faibles forces. Mais Dieu veille sur elle, et déjà voici le fils du caïd qui se convertit à la foi du Christ. Les chrétiens allaient être écrasés ; ils seront vainqueurs. L'action est bien conduite et les vers sont de bonne marque. Il y a du souffle et de l'allure. Mais nous trouvons peu vraisemblables certaines visites que le chef des Sarrasins vient faire, à la façon des héros d'Homère, au chef de l'armée chrétienne, pendant que déjà se livre la bataille.

17. — Les poésies qui composent le volume : *Murmures*, de M. Chavanne, ont été écrites, paraît-il, il y a trente ou quarante ans, et sans arrière-pensée de publicité. Cela se sent un peu, même dans le sonnet-préface, dans lequel l'auteur, s'adressant à ses tablettes, leur dit :

> Le grand jour a-t-il pour vous quelque attrait?
> Prenez garde! vos sévères toilettes
> Manquent de fraîcheur, d'ors et de paillettes,
> Et vos livres n'ont qu'un sourire abstrait.

L'abstrait, c'est, en effet, ce qui domine dans ce volume. Voici, par exemple, ce que fait l'homme de sens en présence de la foule :

> De ce chaos le sage avisé se dégage,
> Et de sa propre main, à l'écart, sur la plage,
> De son être affranchi sculpte les éléments....
>
> Tout endroit à leurs yeux n'a que de faux éclats;
> L'envers mystérieux qu'ils rêvent les fascine....
>
> Mais bien qu'à tout propos l'âpre réalité
> Les blesse, leur rancœur n'est pas sans volupté.
> Amants de l'idéal, confits en quintessences....

Et la métaphysique succède à la métaphysique, avec de vieilles expressions, comme « nectars, miroir de la vérité, psyché, » etc., et parfois des trivialités. Les vers ne sont guère harmonieux. Pourtant, il en est de fort bons, et comme idée et comme forme.

18. — Ni rimes ni mesure dans la *Chevelure blanche* de M. Henry Bataille — c'est décidément un genre qui gagne du terrain — mais, malgré tout, de l'harmonie, beaucoup de sentiment et de charmantes créations, quand nous ne tombons pas dans trop de recherche et d'afféterie. M. Bataille compose de petits tableaux avec des souvenirs d'enfance quelquefois un peu trop enfantins. Il a une note très personnelle. Je ne puis

mieux donner un aperçu de son genre qu'en citant quelques vers :

Canard blanc, canard gris, bec en l'air, sous la pluie,
S'en vont à Nantes par la lande et par la plaine,
Et ramiers doux, petits ramiers, couleur de suie,
Sous le soleil, filent vers Metz, Metz en Lorraine....
S'en vont aussi les beaux navires sans patrie....
Nous ne boirons pas le vin qu'ils emportent....

J'ai hâte de dire que je n'ai pas pris cette strophe parmi celles que je préfère, mais celles que je préfère ne sont assurément pas les meilleures au goût de l'auteur.

19. — *Une Agonie.* C'est l'agonie d'un cœur qui a été trompé. Reste à savoir qui l'a trompé, si ce n'est pas une simple fille du Quartier latin, et comment il supporte cet événement bien naturel. Le titre de l'ouvrage le dit, en partie : il ne se console pas. Mais ce titre ne dit pas que l'œuvre est pleine de descriptions sensuelles. L'amour vrai et la poésie vraie n'ont rien à faire avec ce genre. Ce serait injustice, d'autre part, de ne pas reconnaître à l'auteur de vrais mérites d'artiste. A la passion il joint de la couleur, du charme et de la facilité. Son vers est clair et coulant, un peu lâché quelquefois. Les chevilles et les hiatus ne paraissent guère le gêner. La pièce intitulée *Vision*, et qui porte en dédicace : *Pour une inconnue du café d'H....* donne une assez juste idée du genre de M. Langrand. Citons ces quelques vers :

Quel est cet être frêle, et souple, et diaphane,
Un ange aurait-il pu s'égarer dans ces lieux?
Parle, sylphe léger, perdu dans cet arcane,
Viens-tu de cette terre ou descends-tu des cieux?

Un divin souffle vibre en tes langes charnelles,
Un ange habite en toi. Va, fuis loin de ce lieu;
O beauté séraphique, ouvre tes blanches ailes,
Et, craignant notre enfer, retourne auprès de Dieu.

Cet ange qui descend au café d'H...., au café d'Harcourt vraisemblablement, est un peu bien surprenant. On voit d'ailleurs le dégoût fatal que le milieu où il se trouve fait monter aux lèvres du poète.

20. — C'est en cinquante-quatre sonnets que sont rangées les *Rimes à ma payse*, de M. Auguste Gaud. Ce titre donne à songer et l'on se demande si l'on ne va pas entrer dans la gaudriole; mais il n'en est rien. L'ouvrage est même plutôt triste, fait de mélancoliques souvenirs, de regrets, de déconvenues, mais aussi de bonnes descriptions de la nature, où l'on sent le poète :

Comme un oiseau blessé qui retourne à son nid,
J'ai reporté vers toi ma pensée inquiète;
O mon humble berceau, rustique maisonnette,
Dont mon âme a gardé le souvenir béni!....

Et puis, je me revois courant par les allées,
Dans un jardin fleuri de lis et d'azalées,
Avec mes cheveux blonds et ma veste en drap bleu....

Et je poursuis encor sur la rose trémière,
Sous l'aveuglant soleil qui brûle ma paupière,
Le papillon de pourpre et la bête à bon Dieu.

Si le dernier vers du sonnet est celui qui doit enlever tous les suffrages, pourquoi terminer par celui-ci :

Or celui qui mourut sous ce toit a connu
La faim. Oh! pourquoi donc n'est-il point revenu
Nous dire s'il avait du pain dans l'autre monde?

Voilà une question qui ne serait pas venue à l'esprit de chacun et qui m'étonne de la part d'un poète généralement simple et inspiré par le sentiment.

21. — *La Lyre d'airain* est un livre politico-religieux, ou plutôt antireligieux. Il s'ouvre par une attaque contre l'Empire, dont le poète prévoit d'ailleurs justement la chute :

J'aperçois, à travers les blancheurs de la poudre,
Nos glorieux soldats, mornes, vaincus, trahis,
Et la France pleurant ses foyers envahis!

La pièce est datée du 1er janvier 1865. Devant la perversion envahissante, M. Damedor s'écrie :

Desmoulins, Condorcet, Lanjuinais et Danton!.
Est-ce là le produit de votre œuvre sublime?

L'œuvre sublime de Desmoulins et de Danton! Il s'élève contre la tyrannie et réclame à grands cris la liberté :

Nous nous acheminons vers ce brillant solstice
D'amour, de charité, de gloire, de justice :
Age d'or pacifique, éden sublime et doux,
Que les religions, mentant aux perspectives,
Placent dès le berceau des races primitives,
Mais qu'il faut voir devant et non derrière nous.

Hélas! nous commençons à le savourer, cet éden! Le poète rêve de vertu, d'honneur, mais ne veut ni de prêtre ni de religion :

Homme, détruis les dieux et cesse tes prières.

22. — *Les Poésies complètes* d'Arthur Rimbaud sont l'œuvre d'un tout jeune homme, on pourrait dire d'un enfant, puisqu'il n'a produit aucune pièce à partir de 1872, et qu'il était né en 1854. Paul Verlaine a écrit la préface de ce recueil, où il trouve qu'il n'y a « point d'assez heureuses naïvetés. » Et je le crois sans peine, car il est rare d'en trouver moins chez quelqu'un d'aussi jeune. Ajoutez-y un réalisme qui donne des nausées, des vers « affreusement blasphématoires, » comme le reconnait Verlaine lui-même, tous les gros préjugés de l'ignorance en re-

ligion joints à la passion, le tout dans une forme décadente, et vous aurez une idée de ce que peut être cette œuvre. Que s'il s'y rencontre de bons vers, que le poète de *Sagesse* trouve « incomparables » parfois du charme, et des trouvailles d'expressions réelles, nous n'avons qu'à regretter que ces qualités se soient ainsi égarées.

23. — *La Bête noire de Baptistin* est tout simplement un juif, auquel Baptistin, le domestique clairvoyant d'un maître qui ne l'est guère, joue une foule de tours qui finissent par faire éclater le vrai caractère de la juiverie alliée à la maçonnerie. La pièce de MM. J. Drault et N. Gaulois est pleine d'entrain et de gaieté. Très simple, d'ailleurs, et en prose, elle peut être facilement jouée par de jeunes artistes improvisés.

24. — Je ne crois pas qu'il soit beaucoup de tâches plus difficiles et plus délicates que celle d'écrire pour les enfants, surtout pour les plus petits. En ce cas surtout la critique est aisée et l'art est difficile. Je trouve les *Poésies enfantines* de Mme Hortense Barrau un peu trop enfantines ou pas assez, en ce sens qu'elles nous offrent des petits mots d'enfants qui peuvent nous charmer, nous, dans notre orgueil de parents, mais qui ne peuvent rien apprendre aux bébés, sinon les petites sottises de leurs camarades. Citons un exemple. La pièce est intitulée *Bébé gentil :*

Les poissons ne parlent jamais;
Pourquoi, maman, sont-ils toujours muets?....
La mère avec un fin sourire :
Sans doute, mon trésor, c'est qu'ils n'ont rien à dire.
— Quoi! les bébés-poissons ne trouvent jamais rien!....
S'ils écoutaient leur cœur, il leur soufflerait bien :
« Que je vous aime, petit père!
« Et vous aussi, petite mère! »

Le livre de Mme Barrau est de sentiments très élevés et renferme de bien jolis petits mots, en bons vers.

25. — Le recueil de M. Maurice Boukay se compose de trente-six *Nouvelles Chansons*, divisées en trois parties : *Rêves, joies, regrets.* Chacune d'elles est accompagnée de sa musique et d'une gravure. Ces gravures sont pour la plupart bien faites; mais presque toutes sont lestes. Les chansons qu'elles accompagnent ne le sont guère moins. M. Sully-Prudhomme, dans une préface très élogieuse, félicite le poète d'avoir « représenté les intérêts les plus profonds du cœur, » d'avoir « servi la cause de l'amour! » « Cette cause, ajoute-t-il, périclite en France à beaucoup d'égards; je n'ai pas le loisir de l'instruire ici. Je me borne à constater que vous avez chanté les joies et les peines de l'amour d'une voix fraîche, avec un accent nouveau, justement, sincèrement passionné. » Et il ajoute que c'est grâce à M. Boukay « que l'esprit a recouvré ses droits dans le domaine de la chanson. » C'est beaucoup dire. Assurément, il y a des qualités aimables, de la facilité, de la

verve, chez notre poète, et sa première chanson, une des meilleures, suffirait à le prouver :

Tout simplement, comme une rose
Que l'on cueille, un jour, sans raison,
Vous avez pris mon cœur morose,
En passant devant ma maison....

Sans savoir pourquoi ni comment,
Ma peine endormait votre peine,
Tout simplement.

C'est parfait et nous pourrions en citer d'autres de même valeur, comme *le Long du chemin*. Mais tout, dans ces chansons, est-il de cette simplicité et de cette clarté réjouissante des Béranger, des Désaugier, des Nadaud, des Pierre Dupont, nos vrais chansonniers? Certainement non! Et quant à la gaieté, comme elle est loin d'être la leur et comme on y retrouve, envers et contre tout, la marque peu joyeuse de notre époque! Je ne dis rien de l'amour tel que l'entend le poète et qui est loin d'être le véritable amour.

26, 27. — *Afrique* et *Alexandre III*, de M. Alexandre Huré, forment de petites plaquettes inspirées par le patriotisme. La première est en l'honneur des héros qui conquièrent le continent noir à la civilisation. Les dix premières strophes, de quatre vers chacune, commencent par ces mots : « Poète, prends ton luth! » C'est beaucoup pour un poème si court, alors surtout que les vers qui suivent ne répondent pas toujours à ce grand élan lyrique, et c'est toujours dangereux après Musset. Les vers se suivent très semblables les uns aux autres, sans rien qui change ou repose. Nous en dirons autant d'*Alexandre III*, poème en l'honneur du Czar, et qui commence aussi par une invocation :

Viens, je t'appelle, viens, muse de l'heure sombre!

Les vers sont bien frappés, et les rimes très soignées.

28, 29. — *Préludes* est une petite plaquette que M. Hirsch appelle son premier livre. Je ne sais si l'auteur est juif, comme son nom paraît l'indiquer, mais il mérite bien de l'être par sa pièce sacrilège sur *Jésus*. Il déclare avoir des idées « généralement en avance sur celles de l'époque, » mais il est difficile de dire quelles elles sont, car c'est précisément l'absence d'idées, voulue, je crois, qui frappe dans cet opuscule, à moins que ce ne soit l'étrangeté de la forme et des vers, quand vers il y a. Car M. Hirsch pratique ce genre mixte que soupçonnait le Bourgeois gentilhomme, et qui n'est ni vers ni prose. C'est ainsi qu'il passe continuellement et résolument par-dessus les syllabes non élidées : « Sur les plai*es* du chemin.... étiol*ée* d'amour.... angoiss*ée* de terrestres soucis, » etc. Quant aux sentiments et à la forme, voici :

Mon âme, affuble-toi de belles blanches ailes....
Goûte au bonheur, — après, qu'importe si tu crèves

Et, à côté de ces expressions crues, se rencontrent des obscurités, de l'abstraction, une recherche continue de l'effet à produire. Ce que nous disons de *Préludes*, nous pouvons le répéter pour *Sonnets et chansons*, Lisez ce début du sonnet *l'Ame sœur :*

Errant comme un oiseau dont on a brisé l'aile,
Il cherchait par la vie la promise âme sœur,
Après avoir été séduit par l'encenseur
Et vain mirage oré de l'ultime immortelle.

A présent qu'il savait l'illusion si belle,
Il voulait violer son occulte pudeur,
— Réaliser le rêve en écrasant le cœur, —
Pensant s'y délecter d'une saveur nouvelle.

Toutes ces obscurités sont voulues. Mais pourquoi les vouloir ?

30. — Au diable la pudeur!....
Que l'impudicité
Nous ronge jusqu'aux moelles!

Tel est le programme de *la Chanson des baisers*. C'est de l'hystérie et de la monomanie érotique, de la fureur maladive et folle, et cela finit par être terriblement monotone et fatigant. Pourquoi faut-il que M. André Dardy ait ainsi gaspillé les dons poétiques qu'il tient, qu'il le veuille ou non, de la Providence !

31. — *Saint Nicolas*, de M. Eugène Gauley, est un mystère en un acte, qui met sur la scène la traditionnelle légende. La pièce est à signaler aux maisons d'éducation. Elle a été représentée avec succès au pensionnat de Passy. De la légende nous n'avons rien à dire. Il nous suffira donc de constater qu'elle est traduite en bons vers.

32. — *L'Art*, pièce en trois actes et en prose, de M. Thalasso, est, paraît-il, une pièce d'une élévation et d'une moralité qui s'imposent. « Si la morale de convention, très précieuse pour les cocottes retour d'âge et les vieux messieurs décorés, dit M. Jullien dans une préface, s'y trouve quelque peu malmenée, on sent sous le cliquetis des mots palpiter l'humanité et battre douloureusement un cœur d'artiste, ça suffit. » Bien que je n'entre dans aucune des catégories précitées, je trouve que ça ne me suffit pas, et qu'il y a infiniment plus de convention dans cet *Art* nouveau que dans l'antique morale. A l'analyse de la pièce, quelques-uns seront de mon avis. Fabrice Kermogan aime une femme mariée, qui vient à mourir, d'où désespoir de l'homme et déchéance de l'artiste. Il se console en épousant Claudiane, une petite Italienne qui lui avait servi de modèle. Mais il a adopté un enfant qui est devenu jeune homme et qui s'éprend de Claudiane, laquelle lui rend son amour. Fabrice a tout compris. « Alors, cet homme vraiment sublime, s'élevant au-dessus des lois et des conventions sociales par sa foi en l'art, déclare tout oublié.... Il remet entre les mains de son fils

celle qu'il a élevée pour lui, » car c'était son premier but. Mais Marcel trompe bientôt Claudiane. Fabrice s'en indigne, et les deux hommes en viennent aux mains. Voilà les progrès de l'art moralisateur !

33. — M. Henri Fuzéré, dans sa comédie en un acte : *Son cœur*, nous peint les déboires héroï-comiques de ce pauvre Pierrot, qui n'arrive pas à convaincre la moqueuse Colombine. C'est à la fois aimable et spirituel avec une pointe d'émotion. Les vers sont de bonne tournure.

34, 35, 36, 37, 38. — Voici toute une série de monologues de M. René Sosta : *Les Bouts pointus*. Un monsieur se dispose à dire une pièce de Victor Hugo, mais ses bottines le font tellement souffrir qu'il y renonce, pour raconter les aventures que lui a déjà procurées ce désagrément. C'est gentiment comique. — *Les Lunettes d'or*, *l'Histoire de mon petit doigt*, *le Credo de l'enfant*, *Quelqu'un de grand est là*, sont des monologues pour le jeune âge. Tous partent d'une bonne inspiration morale et religieuse et sont agréables. — *Le Jour des Rois* est le récit du retour au foyer d'un fils qu'on croyait mort dans une expédition. — *Le Baiser de deux anges* est lugubre et ne nous paraît pas facile à dire. — *La Petite Bouquetière* est un conte en vers, bien composé, triste et touchant.

39, 40. — *Les Deux Croix* et *le Retour* sont également des monologues, signés Marc Dupuy, et écrits avec émotion. Le premier raconte l'héroïsme d'un prêtre pendant les horreurs de 1871 :

> C'était pendant l'hiver, à cette époque noire
> D'écrasement, de mort, de terreurs, de combats,
> Dont la page est si fraîche encore dans l'histoire
> Qu'elle semble fumer du sang de nos soldats.

Peut-être y a-t-il là un peu trop d'éloquence. Aussi, je préfère *le Retour* du marin au village, tout triste qu'il soit.

40, 41. — *L'Enfant trouvé*, de M. J. Leday, est recueilli par un brave ouvrier, qui reçoit la récompense immédiate de sa bonne action, sous forme de billets de mille francs, attachés au bébé. Ce n'est pas très neuf. — *Le Chien* est la peinture de la terreur d'une foule de braves gens à la vue de l'animal enragé.... qui se trouve n'être qu'une fourrure.

42, 43, 44, 45. — Et encore des monologues, ceux-ci de M. Botrel. *La Sonnette* : histoire d'un vieux curé, traité par les Prussiens, laissé pour mort, ramassé par ses paroissiens qui [illegible] vite en s'écriant : « Ce n'est [illegible] » — *[illegible]*, récit patriotique. [illegible] se [illegible] des fleurs aux trois couleurs du drapeau, et des fleurs semblables poussent [illegible] sur sa tombe. — *[illegible]* [illegible] de la morale en action. — *[illegible]* comique à [illegible] sur [illegible]. Du reste, je [illegible]

F. Saint-Marcel.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *Atlas universel de géographie*, par VIVIEN DE SAINT-MARTIN, continué par FR. SCHRADER. N° 77. *Amérique du Sud*, feuille nord-ouest. Paris, Hachette, 2 fr. — 2. *Vingt Jours en Belgique, guide-album du touriste*, par CONSTANT DE TOURS. Paris, May et Motteroz, s. d., album de 206 p., orné de 200 grav., 5 fr. — 3. *L'Expédition française de Formose*. Atlas de 10 cartes, par le capitaine GARNOT. Paris, Delagrave, s. d., 5 fr. — 4. *Les Français à Madagascar*, par le commandant GRANDIN. Paris, Hatton, s. d., 2 vol. in-12 de XLIII-370-485 p., avec une carte, 6 fr. — 5. *A la Cour de Madagascar. Magie et diplomatie*, par MARIUS CAZENEUVE, médecin et conseiller intime de la reine de Madagascar, Ranavalo-Manjaka. Paris, Delagrave, 1896, in-18 de 342 p., 3 fr. 50.— 6. *Les Missions du colonel Flatters*, par J.-V. BARBIER. Paris, Téqui, 1895, in-18 de 174 p., 1 fr. — 7. *Au Kilimandjaro* (*Afrique orientale*), par Mgr LE ROY, vicaire apostolique du Gabon. Paris, L. de Soye, s. d., gr. in-8 de 469 p., orné de 4 cartes et 89 grav., 10 fr. — 8. *Europe in Africa, in the nineteenth century*, by ELIZABETH WORMELEY LATIMER. Chicago, A.-C. McClurg, 1895, in-12 de 450 p., orné de plusieurs portraits, 2 dollars et demi. — 9. *Les Français au Canada. La Jeunesse de Bougainville et la Guerre de Sept ans*, par RENÉ DE KÉRALLAIN. Paris (sans nom d'éditeur), 1896, in-8 de 190 p. — 10. *Le Recrutement des administrateurs coloniaux*, par ÉMILE BOUTMY, membre de l'Institut, directeur de l'École des sciences politiques. Paris, Colin et Cie, 1895, in-12 de 127 p., 1 fr. 50.

1. — Nous rappellerons que le grand atlas de Vivien de Saint-Martin, continué par M. Fr. Schrader, doit comprendre quatre-vingt-quatre cartes, dont trente-quatre seulement ont paru. L'importance de cette publication, où rien n'est négligé pour réunir toutes les conditions de la perfection cartographique, explique la lenteur avec laquelle elle se poursuit. *L'Amérique du Sud* a été divisée en cinq feuilles, dont le n° 77 est la quatrième; on y trouve la région nord-ouest, c'est-à-dire la plus grande partie du Vénézuéla, la Colombie, l'Écuador (Équateur) et une petite partie du Pérou et du Brésil. Cette carte, comme les précédentes, se signale par l'abondance des détails, qui n'exclut pas une grande clarté due à l'extrême finesse de la gravure. L'atlas dit Vivien de Saint-Martin continue à mériter d'être rangé au nombre des plus importants ouvrages cartographiques qui existent; il les prime tous par certaines qualités dues au soin avec lequel il est édité.

2. — M. Constant, de Tours, poursuit la publication de sa belle collection des guides-albums du touriste; chaque année nous en voyons paraître au moins un. Celui de *Belgique* est assurément l'un des plus beaux que nous ayons eus entre les mains. Il est plus volumineux que les autres, et les nombreuses illustrations qui l'ornent sont au moins aussi bien réussies que dans les précédents albums. Mais vingt jours, c'est bien peu pour visiter un pays aussi riche en curiosités que la petite Belgique : Bruxelles, Anvers, Bruges, et bien d'autres villes, demandent à être admirées en détail. Aussi, l'auteur a-t-il dû singulièrement serrer son texte et abréger ses descriptions. La plupart du temps, il doit se borner à énumérer les monuments qui méritent une visite. A peine peut-il effleurer d'une plume légère les curieuses particularités des

mœurs locales si intéressantes à étudier chez nos plus proches voisins. Cette fois nous n'avons pas de réserve à faire pour l'esprit irréligieux de l'ouvrage; M. Constant de Tours a fait un effort visible pour rester convenable, même en décrivant une procession à Bruges. Demandons-lui seulement de supprimer, vers la fin du volume, une petite gravure un peu trop galante; elle est au moins inutile.

3. — L'atlas de M. le capitaine Garnot est une très utile contribution à l'histoire de *l'Expédition française à Formose*, sous les ordres de l'amiral Courbet. Il comprend dix cartes très soigneusement levées par le capitaine lui-même, par les ingénieurs hydrographes Renaud et Rollet de l'Isle, et par plusieurs officiers de l'expédition. Elles donnent : l'île et le détroit de Formose; le nord de Formose; les environs de Kelung; le plan de Kelung; un panorama de Kelung; l'entrée du port de Tamsui; les lignes de l'ouest; le secteur sud et le fort de Tamsui; les positions sud et sud-est de Kelung; enfin, les mouillages intérieurs des îles Pescadores.

4. — Voici naturellement les récits de la laborieuse campagne de Madagascar qui font leur apparition. Je ne sais lequel a paru le premier, de l'ouvrage en deux volumes du commandant Grandin ou du gros in-octavo du capitaine de Corlay, dont nous avons rendu compte dans le numéro de janvier. La question n'est pas sans intérêt parce que, si les deux auteurs n'en font pas un seul sous deux noms différents, il est certain que l'un d'entre eux a beaucoup emprunté à l'autre; il y a des paragraphes entiers qui se retrouvent textuellement dans l'un et l'autre ouvrage. De plus, si l'esprit est également bon dans les deux, on y trouve aussi les mêmes défauts de style et de composition : erreurs de faits, confusion dans l'ordre du récit, répétitions fréquentes, etc., jusqu'à cette même affirmation erronée que l'archipel des Nouvelles-Hébrides est possession française. M. le commandant Grandin a suivi le même plan que dans son ouvrage sur la campagne du Dahomey. Il consacre un premier volume à la description de Madagascar; constitution physique, ethnographie, faune, flore, avec un dernier chapitre résumant l'histoire de l'île jusqu'à la campagne de 1895; le second volume est réservé en entier à la dernière guerre, qui est ainsi contée avec les moindres détails. Sous forme d'appendices, nous trouvons à la fin du second volume de curieuses notes sur les fameuses voitures Lefèvre, le wharf de Majunga, l'antagonisme entre la guerre et la marine; ce sont peut-être les parties les plus intéressantes de l'ouvrage. L'auteur, tout en faisant l'éloge sans réserves du corps expéditionnaire, chefs et soldats, n'hésite pas à critiquer sévèrement les fautes commises dans l'organisation par les bureaux du ministère de la guerre. Il est du devoir de l'historien de se montrer impitoyable pour les négligences coupables qui ont failli compromettre le succès de la campagne et ont aggravé dans des propor-

tions effroyables les ravages causés par le climat du littoral de Madagascar. Il importe que la satisfaction légitime que nous éprouvons de voir flotter le drapeau français à Tananarive ne nous fasse pas perdre de vue les graves enseignements que nous avons payés si cher. La carte jointe à l'ouvrage est suffisante. Le portrait du général Duchesne et une vue de Tananarive ornent chacun des deux volumes.

5. — Le livre de M. Marius Cazeneuve : *A la cour de Madagascar. Magie et diplomatie*, n'a que des relations très vagues avec la géographie. C'est le récit d'un séjour que fit en 1886 ce personnage dans la capitale de Madagascar. Habile prestidigitateur, il sut conquérir les bonnes grâces de la Reine et s'imposer au premier ministre, et, s'il faut l'en croire, il ne se proposa d'autre but que de servir les intérêts de la France en déjouant les intrigues anglaises. En des pages fort amusantes, il raconte ses séances de prestidigitation et ses entrevues souvent clandestines avec la Reine, dont il était devenu le confident intime. Il se défend avec beaucoup d'énergie d'avoir eu avec elle d'autres relations que celles d'un ami sincère et dévoué ; d'ailleurs, lui et elle s'étaient unis par le serment du sang, ce qui doit, suivant l'auteur, exclure tout soupçon. M. Lemyre de Vilers, alors résident de France à Tananarive, bénéficia, paraît-il, des bons offices de M. Marius Cazeneuve, qui réussit à faire échouer l'emprunt Kingdon et à lui substituer l'emprunt au Comptoir d'Escompte de Paris pour liquider l'indemnité due à la France. Par ses agissements, notre auteur ne manqua pas de se faire beaucoup d'ennemis, et le jour vint où sa vie n'étant plus en sûreté à Tananarive, il dut retourner en France. M. Marius Cazeneuve ne trouva pas dans sa patrie la récompense qu'il croyait avoir méritée ; mais il eut la consolation d'avoir agi par pur patriotisme : telle est du moins sa conclusion. Ce livre est fort agréable à lire, écrit avec une verve très convenable au point de vue moral et aussi au point de vue religieux ; il ne laisse pas de jeter un jour assez curieux sur bien des recoins du monde politique malgache ; mais il faut tenir compte de l'exagération et de l'emphase méridionales.

6. — La librairie Téqui vient de rééditer le volume intitulé : *Les Missions du colonel Flatters*, par M. J.-V. Barbier, secrétaire général de la Société de géographie de l'Est. Ce volume faisait partie de la collection des *Voyages et découvertes géographiques* éditée sous la direction du regretté Richard Cortambert, par la Société bibliographique. Rappelons seulement qu'il s'agit des deux explorations dirigées par l'infortuné colonel Flatters dans le Sahara algérien ; c'est à la suite de la seconde que tout le personnel de la mission fut massacré par les Touareg Hoggar. Quelques survivants au massacre tentèrent une retraite vers l'Algérie, mais tous périrent de faim au cours de cette lamentable traversée des dunes arides du Sahara. Récit très émouvant, fait d'après des documents officiels et inédits.

7. — Mgr Le Roy, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, a été missionnaire du Zanguebar, sur la côte orientale d'Afrique, avant d'être envoyé comme vicaire apostolique au Gabon, sur la côte occidentale, où il se trouve actuellement. Ayant un goût très développé pour les sciences géographiques, il a publié successivement plusieurs ouvrages dans lesquels il décrit d'une manière fort intéressante les pays qu'il a visités. Le dernier en date, qui vient de paraître, est le récit d'une excursion *au Kilimandjaro* datant de deux ans. En compagnie de Mgr de Courmont, vicaire apostolique du Zanguebar, et d'un autre missionnaire, il visita cet imposant massif qui élève à près de 6,000 mètres son sommet couvert de neiges éternelles. Il ne put parvenir jusqu'à cette altitude qui n'a, d'ailleurs, été atteinte que par deux alpinistes allemands, le docteur Hans Meyer et M. Putscheller ; mais il est allé jusqu'à 4,000 mètres environ, au pied du pic terminal. Naturellement, le principal objectif des missionnaires était de rechercher un endroit favorable pour l'établissement d'une nouvelle chrétienté dans ces régions aujourd'hui placées sous la domination de l'Allemagne. Grâce à l'accueil très favorable des autorités germaniques et de quelques chefs indigènes, ils réussirent dans cette entreprise. En même temps qu'il travaillait ainsi pour l'extension du royaume de Dieu, Mgr Le Roy recueillait d'importants documents scientifiques : géographie, ethnographie, faune et flore, ont attiré son attention. Il a surtout décrit d'une manière remarquable l'importante tribu guerrière des Massaï, qui entoure la base du Kilimandjaro et se fait redouter des autres peuplades et des caravanes même européennes. Grâce à leur caractère, évidemment pacifique, nos missionnaires ont eu généralement à se louer de leurs relations avec les diverses tribus qu'ils ont visitées. Cependant les aventures ne leur ont pas fait défaut, et Mgr Le Roy les raconte avec un esprit du meilleur aloi, en même temps que d'un style élégant et correct. Cet ouvrage, magnifiquement édité et d'une lecture très attachante, forme un excellent livre de prix ; les illustrations, d'après des dessins de l'auteur, sont vraiment remarquables.

8. — L'auteur américaine de l'Europe en Afrique se défend d'avoir fait œuvre historique et déclare qu'elle n'a eu d'autre but que de conter ce qui l'a intéressée et ce qu'elle croit de nature à intéresser les autres. Comme objectif, c'est un peu vague ; [illegible] que Mrs Latimer s'est réservé de présenter les événements suivant sa fantaisie personnelle et en les [illegible] à sa guise ? A [illegible] ouvrage, on le croirait volontiers et l'on ne peut même s'empêcher [illegible] un peu trop [illegible] avec les [illegible] qu'il a [illegible]. Le volume comprend [illegible] les sujets : [illegible] et Stanley ; L'Afrique [illegible] ; Zanzibar ; Les

États barbaresques; Liberia et notre colonie de Maryland; Les Petites Guerres de l'Angleterre; Les Champs de diamants et les mines d'or; Rhodesia (le pays de Cecil Rhodes); La France en Afrique; Madagascar. Deux passions dominantes influent sur les opinions et même sur la manière de présenter les faits: haine du catholicisme et hostilité contre la France. Pour Mrs Latimer, l'islamisme est un grand progrès, et le musulman qui appuie sa foi sur les deux premiers préceptes du Décalogue ne peut concevoir leur accord avec le culte des images et la « mariolatrie. » Dans l'Ouganda, le capitaine Lugard a été un ange de douceur et un modèle d'impartialité. Les protestants lui reprochent même de s'être laissé séduire par les « trop fascinants Pères blancs; » Mrs Latimer se garde bien de raconter qu'il les a fait impitoyablement mitrailler, avec leurs néophytes: merci de la séduction. D'ailleurs, les prêtres catholiques voyaient avec dépit triompher l'influence anglaise, parce qu'elle devait supprimer l'esclavage, dont ils profitaient pour acheter des petits nègres et en faire des catéchumènes. Enfin le capitaine Lugard n'a-t-il pas réglé les affaires à la satisfaction générale et avec une parfaite équité? L'auteur elle-même nous dit comment: une province de l'Ouganda fut attribuée aux catholiques, trois aux musulmans et six aux protestants. Quelle admirable justice distributive! Mrs Latimer s'étonne que les Français réclament l'évacuation de l'Égypte par les troupes anglaises. Jamais le gouvernement britannique ne s'est engagé à l'évacuation; sans doute, un homme d'État a dit quelques mots de cela devant la Chambre des communes; mais cela ne tire pas à conséquence. Le roi Louis-Philippe, après 1830, ne s'était-il pas engagé formellement à évacuer l'Algérie dès que la paix et un gouvernement régulier y seraient établis? Les guerres d'Algérie ont été caractérisées par la barbarie et la férocité « des deux côtés! » Quant à la guerre du Dahomey, elle est racontée d'une manière plus fantaisiste encore. Qu'on en juge! Le général Dodds, homme de couleur comme « l'illustre » général Dumas, échoue dans une première tentative. Il est rappelé en France, mais retourne avec des renforts et triomphe enfin. Il fait venir des mercenaires d' « Arabie » pour achever la conquête du pays et ouvrir le commerce avec l'intérieur. L'ambition de la France est sans bornes et trouble la paix de l'Europe; elle prétend posséder l'Afrique de l'océan Atlantique à la mer Rouge. La preuve en est qu'elle s'est établie à Obock et à Tadjourah et envoie des agents en Abyssinie. — En ce qui concerne Madagascar, Mrs Latimer établit tout d'abord qu'il y a trois siècles l'Angleterre avait au moins autant de droits que la France à s'y établir; en effet, Charles Ier avait conçu le projet de s'en emparer! Le peuple hova a droit à toutes les sympathies, car il a une aptitude pour la civilisation à peine inférieure à celle du Japon. La reine Ranavalo III, qui est une personne de haute distinction, a été élevée à l'école des filles de la

London Missionary Society ; on croyait jusqu'alors que c'était chez les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, ce qui, d'ailleurs, est facile à vérifier. Les fameux droits historiques de la France n'ont aucune valeur, attendu que cette nation n'a jamais fondé le moindre établissement sur la grande terre : et Fort-Dauphin ! Et Tamatave ! Et Farafate ! En 1883, les troupes françaises, même aidées par les Sakalaves, ont été battues par les Hovas dans toutes les rencontres. En avril 1895, le général Duchesne débarque à « Tamatave » avec ses quinze mille hommes, et, pour conclure, l'auteur espère bien que ce siècle ne finira pas sans voir le triomphe de la juste cause de Madagascar, de sa Reine, de son premier ministre, de son peuple chrétien. — Et voilà comme on écrit l'histoire à Chicago !

9. — L'étude de M. de Kérallain sur l'histoire du Canada, depuis l'arrivée de Montcalm dans la colonie jusqu'à son abandon par les Français, a déjà paru en grande partie dans la *Revue historique*. C'est, à proprement parler, une œuvre de combat, et l'auteur ne s'en cache pas ; il en prévient même dans un court avant-propos : « Si l'allure polémique de notre travail scandalise par moments ou surprend le lecteur, d'avance nous nous inclinons devant sa critique, et, comme seul occupé de la mise en œuvre des documents de famille, nous acceptons personnellement tout le blâme dont on voudra nous charger. » Une telle déclaration a de quoi nous désarmer, et cependant il faut bien exposer ici la question en litige. Pendant les dernières années de la domination française au Canada, un fâcheux antagonisme s'était développé entre les habitants originaires du pays et les employés ou militaires envoyés de France pour l'administration ou la défense du territoire. Le marquis de Vaudreuil, gouverneur, était considéré comme le chef des Canadiens, tandis que le marquis de Montcalm, général en chef des troupes françaises, était le principal personnage du parti métropolitain. Des deux côtés on s'accusait de bien des méfaits, et l'on devait, en définitive, se rendre mutuellement responsable de la perte de la colonie. Ces accusations étaient généralement excessives et même injustes. L'impartiale histoire doit admettre que Canadiens et Français ont fait de leur mieux pour la défense commune, et que ni les uns ni les autres n'ont manqué de patriotisme ; d'autre part, il y a eu dans l'administration de graves dilapidations, le fait n'est pas contestable ; mais, si l'intendant Bigot, qui était un fonctionnaire français, fut le plus coupable des commissionnaires, d'autre part, les fonctionnaires d'origine canadienne ne se faisaient pas faute de piller sans vergogne les finances royales. En somme, on peut dire qu'il y avait du bon et du mauvais des deux côtés, et, quant aux personnalités, le marquis de Vaudreuil pouvait être accusé de faiblesse, mais le marquis de Montcalm ne renonçait pas suffisamment à la morgue aristocratique de son état-major. Quoi qu'il en soit, cette regrettable désunion entre Français et Canadiens n'a pas été sans influer de la manière la

plus fâcheuse sur l'issue de la guerre, et les échos n'en sont pas encore éteints. Parmi les écrivains qui ont entrepris de donner le récit de ces événements, les uns, comme M. l'abbé Casgrain, ont pris la défense des indigènes et ont exalté Vaudreuil aux dépens de Montcalm, tandis que d'autres, en plus grand nombre peut-être, se sont inspirés des rapports officiels et lettres privées des généraux et de leurs aides de camp : le marquis de Montcalm, le chevalier de Lévis, de Bourlamaque, de Bougainville. M. de Kérallain s'est ému des attaques assez véhémentes de M. l'abbé Casgrain contre Bougainville, aide de camp de Montcalm, dont il descend, et il a entrepris de justifier cet officier distingué, qui devint par la suite un grand navigateur. Il est regrettable, disons-le tout de suite, que sa défense ne soit pas moins violente et excessive que l'agression. L'auteur va jusqu'à découvrir de grandes qualités à la marquise de Pompadour, et à trouver très naturel le dédain de Voltaire pour les « quelques arpents de neige du Canada. » Tant qu'il se borne à prendre pour l'héroïque figure de Montcalm, on ne peut qu'y applaudir; mais, parti lorsqu'il prend la défense de la misérable cour de Louis XV, il est plus difficile d'approuver. En somme, cette étude est une importante contribution à l'histoire du Canada, parce qu'elle met au jour de nombreux documents; mais la lecture en est attristante, et il est impossible de s'associer sans réserves aux conclusions de l'auteur.

10. — La grande situation scientifique de M. Boutmy donne à sa brochure : *Le Recrutement des administrateurs coloniaux* une haute importance ; elle intéressera vivement les personnes qui s'occupent des questions coloniales, et pèsera sans doute d'un certain poids sur les déterminations du gouvernement. On conçoit combien il importe de recruter convenablement le personnel appelé à l'administration de nos possessions d'outre-mer, de jour en jour plus considérables. Un mauvais préfet en France peut sans doute faire beaucoup de mal ; mais jamais, s'il est concussionnaire, ses prévarications ne peuvent aller bien loin ; d'autre part, ses procédés tyranniques ne peuvent provoquer de dangereuses insurrections, ou du moins seraient-elles promptement et facilement réprimées ; il en va tout autrement des fonctionnaires coloniaux, dont l'initiative est nécessairement considérable, et qui gèrent, presque sans contrôle, des intérêts d'une importance capitale ; parfois la maladresse d'un de ces représentants de la France en pays lointain peut entraîner de graves complications diplomatiques. Et cependant, par une étrange et coupable insouciance, nous avons toujours paru traiter très légèrement le choix de ces fonctionnaires. L'opinion publique semble trouver tout naturel que le gouvernement envoie aux colonies les hommes qui le gênent, soit par leur turbulence politique, soit par leurs agissements compromettants et indélicats, ou encore les protégés de députés ou de sénateurs jugés incapables de servir d'une façon con-

venable dans la métropole. Il est inouï qu'on méconnaisse le danger de tels errements. Ce n'est cependant pas là ce qui préoccupe M. Boutmy. Il s'en prend à l'École coloniale créée à Paris pour préparer des fonctionnaires de tout ordre et pour tous pays. Il estime, à juste titre, qu'il est impossible de former dans un même moule des hommes destinés à des emplois extrêmement variés. Il faudrait élargir le cadre de cette initiation, en créant plusieurs écoles, ou plutôt divers centres d'instruction où des stagiaires se prépareraient presque en liberté. Au bout de deux ans, une commission les examinerait et déciderait de leur aptitude à remplir tel ou tel emploi dans la colonie de leur choix. A l'appui de sa thèse, M. Boutmy cite l'exemple des Anglais et des Hollandais, qui forment ainsi d'excellents corps de fonctionnaires coloniaux. Cette thèse est exposée avec une argumentation convaincante et un style élégant, et nous croyons qu'il y a grand profit à en tirer pour perfectionner le mode de préparation aux carrières coloniales adopté en France; mais, pour Dieu! qu'on ne nous rejette pas dans l'arbitraire et le favoritisme, mille fois pires que le système actuel, qui, d'ailleurs, n'en est pas exempt.

COMTE DE BIZEMONT.

THÉOLOGIE

Bible, science et foi, par le R. P. ZAHM. Trad. de l'anglais par l'abbé FLAGHOLET. Paris, Lethielleux, 1896, in-12 de XVI-320 p. — Prix : 3 fr. 50.

Trois parties, correspondant à trois questions bien distinctes, se partagent ce volume : 1° *L'Hexaméron* mosaïque; 2° *Le Déluge* de Noé; 3° *L'Antiquité de l'homme*.

Au sujet de l'*Hexaméron*, sans en donner lui-même une interprétation qui lui soit personnelle, l'auteur résume les principales de celles qui ont été proposées aux diverses époques. Il fait notamment ressortir d'une manière heureuse les intuitions de génie qui, chez saint Grégoire de Nysse, lui ont fait entrevoir, au moins dans la mesure que lui permettait l'état des connaissances de son temps, la théorie cosmogonique à laquelle Laplace a attaché son nom, et, chez saint Augustin, ont amené ce Père de l'Église à poser des bases sur lesquelles peut légitimement s'appuyer le système de l'évolution, tel du moins qu'une saine philosophie lui peut l'admettre. Notre auteur insiste avec raison sur ceci, que les plus illustres des Pères et des Docteurs ont toujours attribué, dans l'œuvre de la création et à la suite du commandement divin donné à l'univers, un plus large part à l'action des causes secondes et des lois naturelles.

Dans la question du *Déluge de Noé*, l'auteur résume d'abord les opinions des anciens naturalistes sur les phénomènes géologiques qu'ils avaient supposé provenir de ce grand cataclysme, mais qu'une géologie

plus avancée et plus éclairée a été contrainte, dans le courant de notre siècle, d'expliquer par des causes qui lui sont étrangères. Il expose ensuite les difficultés de plus en plus insolubles que les progrès des sciences ont soulevées contre la vieille interprétation qui attribuait au déluge de Noé l'universalité, d'abord géographique ou absolue, ethnographique ensuite, c'est-à-dire relative à la portion habitée du globe terrestre. Le R. P. Zahm a suivi principalement, sur ce point, les remarquables travaux de feu l'abbé Motais, et combattu facilement les oppositions, plus spécieuses que fondées, rencontrées par la nouvelle interprétation auprès des exégètes de l'ancienne école.

L'Antiquité de l'homme peut être envisagée dans trois ordres d'activité intellectuelle : dans la légende mythologique, dans la science humaine, dans l'Écriture sainte. Inutile de s'arrêter aux légendes des Hindous, des Chinois, comme à celles de Manéthon et de Bérose concernant l'Égypte et la Babylonie : les centaines de milliers d'années ou de siècles qu'ils prêtent à l'antiquité de leurs nations respectives n'ont jamais été prises au sérieux. En astronomie, on arguait des tables des Hindous et des fameux Zodiaques de Denderah et d'Esneh; en géologie et en archéologie préhistorique, des ossements humains et des silex taillés des âges interglaciaires; en histoire, des papyrus égyptiens et des inscriptions cunéiformes des tablettes, stèles et monuments assyriens; enfin, au moyen des théories évolutionnistes poussées à l'extrême, on arrivait à reculer l'apparition des premiers hommes dans un passé presque infini.

Comment les calculs fondés sur les tables astronomiques des Hindous ont été reconnus établis à l'aide de données purement mythologiques; comment Champollion a constaté que les fameux zodiaques égyptiens ne remontent pas plus haut que les deux premiers siècles de notre ère; comment les plus récents travaux des géologues, principalement en Amérique, réduisent à quelque dizaine de mille ans les centaines de milliers d'années réclamées par une certaine école préhistorique pour l'intervalle qui nous sépare de la dernière période glaciaire; comment enfin l'évolutionnisme spontané des Haeckel, des Carl Vogt, des Clémence Royer, des Virchow, des Buchner, etc., ne repose que sur des hypothèses inadmissibles et se trouve contredit par ses adeptes mêmes : c'est ce qu'il faut suivre dans la traduction, par M. Flageolet, du livre du R. P. Zahm. Doit-on, néanmoins, s'en tenir à la chronologie biblique, telle que la donne la Version hébraïque suivie par la Vulgate ? D'après elle, 1,656 ans seulement se seraient écoulés de la création d'Adam au déluge, 367 ans du déluge à la Vocation d'Abraham, en tout 4,004 ans d'Adam à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Sans entrer ici dans les développements nécessaires pour montrer, avec l'auteur, comment la chronologie de la Genèse, n'intéressant ni la foi ni les mœurs, n'est point imposée à notre croyance,

il suffira de faire observer que des différences considérables existent, sous ce rapport, entre le texte hébreu et les textes samaritain et grec de la Genèse : là où le premier compte 1,656 et 367 ans, le second porte 1,307 et 1,656, le troisième 2,242 et 1,147 ! ! Il y a donc incertitude complète sur la véritable chronologie biblique, d'autant plus qu'il n'est pas certain que les deux généalogies patriarcales ne contiennent pas des lacunes. Toute latitude est donc laissée à la science honnête et sérieuse pour affecter à l'âge de l'humanité le nombre de siècles qu'elle jugera nécessaire. Et toutefois, par une appréciation qui nous semblerait au moins prématurée, le savant P. Zahm pense que cet âge ne doit pas s'éloigner de celui qui résulterait de la Version des Septante.

Le mérite principal de ce livre est moins dans l'originalité proprement dite que dans le groupement analytique, en un nombre de pages relativement peu élevé, de données et de considérations éparses dans un grand nombre de travaux différents, articles de revues ou bien ouvrages spéciaux.

JEAN D'ESTIENNE.

Conférences de Notre-Dame. Carême de 1895, par Mgr D'HULST. Paris, Poussielgue, 1895, in-8 écu de IV-410 p. — Prix : 5 fr.

Les conférences du carême de 1895 ont eu une importance particulière. Mgr d'Hulst y a abordé avec une liberté tout apostolique les grandes questions qui touchent aux droits de l'État comme à ses devoirs envers les citoyens et envers l'Église. Il a montré en Dieu l'origine du pouvoir social, bien que l'institution qui l'exerce soit presque toujours établie par un fait humain. Cette origine explique tous les droits de l'État et aussi tous ses devoirs. Il a tout pouvoir pour le bien, mais il est responsable envers Dieu de l'accomplissement de ses obligations. Quand l'autorité est partagée, chacun de ceux qui en exercent une part est moralement responsable de l'emploi qu'il en fait. Il est coupable s'il viole le respect dû naturellement à Dieu, les droits des inférieurs et les règles constitutionnelles de la division des pouvoirs. « Quand on croit, s'écrie l'orateur, on est soumis, mais on n'est jamais esclave. La liberté trouve sa première garantie dans la conscience de celui qui commande et son dernier refuge dans la conscience de celui qui obéit. » — L'éminent conférencier montre ensuite que l'État est obligé, comme les particuliers, de reconnaître la religion positive fondée sur la révélation divine, que la situation naturelle de l'État vis-à-vis de l'Église est une entente sur les objets qui intéressent à la fois l'un et l'autre, qu'enfin, le christianisme a été la première source de la civilisation moderne, et qu'il agit même encore pour améliorer notre état social, malgré l'apostasie d'un grand nombre.

On entend bien rarement ces hauts enseignements dans la chaire chrétienne. Pour les connaître, il faut aller les chercher dans les cours

de théologie morale. Aujourd'hui cependant que chacun est censé posséder une part du pouvoir, n'est-il pas de la première importance de se rendre un compte exact de ses droits et de ses limites? Mgr d'Hulst a rendu un service inappréciable à la religion et à la liberté en profitant de sa haute situation et de l'autorité qui s'attache à sa parole pour faire sortir ces importantes vérités du demi-jour des écoles ecclésiastiques et les exposer devant un auditoire d'élite. Grâce à la publication de ce volume, cet auditoire sera toute la France intellectuelle. Nous oserions former un vœu, c'est qu'un résumé populaire de ce bel enseignement fût répandu partout dans les masses. Le journal *la Croix* est tout indiqué pour cette diffusion. Il ne suffit pas d'affirmer la vérité devant les hautes classes; il faut la faire pénétrer partout. Puisque tous sont électeurs aujourd'hui, il faut que tous apprennent où sont les vrais défenseurs de la dignité humaine, et que la liberté vraie et pratique consiste moins dans le droit, souvent illusoire, de choisir ses maîtres, que dans le respect imposé à ceux-ci pour les droits et les initiatives légitimes de leurs subordonnés. D. V.

JURISPRUDENCE

Die Unauflösbarkeit der christlichen Ehe und die Ehescheidung nach Schrift und Tradition, von Dr Aloys Cigoi, O. S. B., Professor der Theologie in Klagenfurt. Paderborn, Schöningh, 1895, in-8 de xvi-248 p.

Étude sérieuse, faisant preuve de consciencieuses recherches personnelles et du commerce assidu des Pères ou écrivains ecclésiastiques, le travail du savant bénédictin sera apprécié de tous ceux qui se préoccupent des questions matrimoniales. Le divorce s'est introduit dans nos sociétés chrétiennes à la suite de l'union adultère de Henri VIII, des débordements impies d'un moine allemand, du schisme russe, et voici que la France, l'Italie, la Hongrie, l'Autriche, lui font aujourd'hui une place dans leur législation. En vain un éloquent orateur protestait-il naguère dans les chaires parisiennes au nom du droit naturel; en vain dans d'autres pays, aussi bien que chez nous, des philosophes indépendants de toute idée religieuse ont-ils proclamé les funestes résultats de la destruction de l'indissolubilité du mariage ; il n'était donc pas inutile d'interroger l'histoire avec les lumières de la critique moderne et de lui demander si réellement les novateurs qui altèrent nos législations pouvaient s'appuyer sur ses documents. Le R. P. Cigoi a démontré qu'il n'en est rien et, depuis le Pasteur d'Hermas et les Canons apostoliques jusqu'à nos jours, il a victorieusement démontré la persistance du dogme de l'indissolubilité. Son plan est fort net : il suit l'évolution chronologique, interrogeant écrivains et conciles à chaque siècle et dans chaque pays. En quelques mots il résume la doctrine, il explique les idées et

renvoie au texte cité par une référence exacte et complète. On ne pouvait désirer une méthode plus simple et plus profitable à la fois pour l'étude personnelle et pour l'argumentation apologétique. Le livre se termine par deux chapitres consacrés à l'exégèse catholique et protestante du texte παρεκτὸς λόγου πορνείας et μὴ ἐπὶ πορνείᾳ de saint Matthieu (v, 32; xix, 9). Théologiens, canonistes, controversistes, publicistes, trouveront dans ce savant petit traité une foule d'informations précises qui leur seront à l'occasion de la plus grande utilité. Les penseurs et les hommes de bonne foi, même non chrétiens, s'y convaincront de la fidélité persévérante avec laquelle l'Église a constamment protégé l'honneur des familles, la paix des ménages et la propagation de l'espèce. Puissent nos sociétés modernes, si cruellement affaiblies aujourd'hui par la disparition de ces éléments de prospérité et de développement, se convaincre qu'en obéissant à la loi divine interprétée par l'Église, elles s'assureraient bien vite le bonheur qu'elles s'obstinent si inutilement à poursuivre en dehors d'elle ! G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

Essais et études, par Émile de Laveleye. 1re série, 1861-1875; 2e série, 1875-1882. Gand, Vuylsteke; Paris, Alcan, 1894-1895, 2 vol. in-8 de 412 et 418 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Tout le monde connaît la merveilleuse fécondité de M. Émile de Laveleye. Bien peu de sujets sont restés étrangers à ses réflexions ou à ses études, et ses publications formeraient à elles seules comme une petite bibliothèque. Après sa mort, survenue au commencement de 1892, une main fidèle vient de réunir un grand nombre de ses articles, publiés jadis dans des revues de Belgique, de France et d'Angleterre. Art, littérature, économie politique, droit international public, politique européenne, religion, histoire intérieure de la Belgique, M. de Laveleye a traité ou effleuré tous les sujets, souvent avec des vues neuves et originales, toujours dans un style élégant et facile, mais trop souvent aussi avec les préjugés et les passions qui aveuglaient sa haute intelligence.

Ces deux volumes sont du plus vif intérêt pour qui veut apprécier ses opinions et l'influence que son talent et son activité ont nécessairement exercée autour de lui. Sans doute les articles sur la politique contemporaine d'alors (par exemple, la nouvelle politique russe [1871]; — la crise de 1873 en France [1873]; — les conférences de Bruxelles et de Saint-Pétersbourg [1875], etc., etc.) ne jetteront pas un grand jour sur l'histoire de ces temps-là; mais il est beaucoup d'autres études d'une portée générale et que les années n'ont pas encore vieillies.

Sur le terrain de l'économie politique, M. de Laveleye prend chaudement parti pour l'école historique : on pourrait même, à propos de Cliffe

Leslie (2e série, p. 228-254), le trouver injuste pour les économistes anciens, Smith et Ricardo en particulier. Adversaire des lois économiques naturelles, il nie, pour ainsi dire, la science ou tout au moins la réduit à l'art d'observer le devenir social selon les formules hégéliennes.

Au point de vue religieux et politique, il est partout un ardent adversaire de la Papauté, de l'Église et du catholicisme. La pensée du confessionnal, cet instrument de domination du prêtre sur la société, le met en fureur. Dans le premier volume notamment, sur les seize articles qui le composent, il n'y en a pas moins de six qui sont consacrés à la polémique religieuse. Nous signalons particulièrement en ce sens les études sur la liberté de l'enseignement supérieur en Belgique (1870 : très intéressant pour l'histoire de l'Université catholique de Louvain et de l'Université libérale de Bruxelles, créée en 1834 par la franc-maçonnerie belge), et sur le protestantisme et le catholicisme dans leurs rapports avec la liberté et la prospérité des peuples (1875). Dans la seconde série, l'article sur l'avenir religieux des peuples civilisés (1875) revêt les mêmes préoccupations d'une forme plus générale. M. de Laveleye voudrait-il cependant se passer de religion? Non, certes. Au contraire, l'homme est pour lui « un être essentiellement religieux. La morale n'a ni base ni sanction en dehors des idées religieuses ; et sans morale point de justice, point d'ordre social. Si dans l'avenir une religion doit survivre (car M. de Laveleye n'affirme rien à cet égard), ce sera le christianisme de Jésus » (2e série, p. 100), à la condition de bien observer que « la religion du Christ n'a point de dogme et presque point de morale » (ibid., p. 95). Voilà la plus claire de ses professions de foi.

Les partis pris ne sont guère clairvoyants : aussi le temps a-t-il vieilli, voire même démenti plus d'une prophétie de M. de Laveleye. Par exemple, ses disciples eussent bien fait, pour la mémoire de leur maître, de ne pas réimprimer en gros caractères, onze ans après la victoire électorale des catholiques, cette phrase : « Le triomphe du véritable parti ultramontain nous exposerait à deux dangers évidents, indéniables : la guerre civile à l'intérieur; l'hostilité de l'Europe à l'extérieur » (1re série, p. 279). C'est que, sur ce terrain des questions religieuses, le libéralisme de M. de Laveleye se tourne en un dogmatisme à rebours, comme aussi toute sa tolérance s'évanouit quand il aperçoit dans un lointain quelconque la cornette d'une religieuse. Il faut bien de petits côtés à un grand écrivain.

JOSEPH RAMBAUD.

The Pamunkey Indians of Virginia, by INV. GARLAND POLLARD. Washington, Government printing office, 1894, in-8 de 19 p. (Publication de la *Smithsonian Institution*).

Les Indiens Pamunkey étaient une des tribus les plus puissantes parmi la grande confédération des Algonquins. En 1607, elle comptait

calées par lui dans sa pièce ; il y a en effet un abîme entre ces mélodies un peu rudimentaires, mais d'une tonalité encore appréciable, et les rondeaux ou les motets de sa composition, dont l'enchevêtrement et la complication n'ont pas pour nous de signification musicale. J. C. P.

HISTOIRE

Manuel des antiquités romaines, par Th. Mommsen et J. Marquardt. V. *Le Droit public romain*, par Théodore Mommsen. Trad. par Paul-Frédéric Girard. Paris, Fontemoing, 1896, in-8 de IV-496 p. — Prix : 10 fr.

Le cinquième volume de la traduction du *Droit public romain*, de M. Mommsen, entreprise par M. P.-F. Girard, est tout entier consacré à l'étude du principat. Personne, jusqu'à l'illustre savant d'outre-Rhin, n'avait encore osé tenter la solution de ce grave et délicat problème. Deux causes peuvent expliquer cette prudente abstention. La première en est que les textes des jurisconsultes romains jetaient peu de lumière sur la question, et la seconde, que les seuls écrivains de l'antiquité qui nous fournissent des indications théoriques sur la nature de la puissance impériale, nous voulons dire Appien et Dion Cassius, étaient des Asiatiques et des Alexandrins d'éducation hellénique du IIe et du IIIe siècle, pleinement ignorants des caractères propres et essentiels de la constitution romaine. Aussi, en face de cette pénurie de sources authentiques, M. Mommsen s'est-il « avant tout efforcé de montrer le principat du Ier siècle dans sa liaison intime avec la république, et de rendre intelligible à nos façons de penser modernes cette production dernière de la force politique créatrice de la république romaine, dans sa physionomie à la fois étrange et grandiose, dans sa physionomie individuellement romaine en même temps que caractéristique de la fin de l'État romain proprement dit. » Point n'est utile d'insister sur l'intérêt considérable que présente cette savante analyse du régime conçu et inauguré par Auguste. L'auteur excelle à mettre en relief que la conception officielle était celle du gouvernement du Sénat et du peuple ; qui veut aller au fond des choses ne tarde pas à reconnaître que c'était en réalité la division singulièrement inégale du pouvoir entre le prince, considéré comme l'homme de confiance du peuple, et le Sénat. Comme la république qui l'a précédé, le principat se fonde sur la souveraineté du peuple : le *princeps* n'est que le premier des citoyens. Sa magistrature étant viagère, sa mort laisse par cela même le pouvoir vacant. Et, ainsi que l'observe M. Mommsen avec autant de finesse que d'exactitude, le principat romain est, en théorie même et non pas seulement en pratique, une autorité tempérée par la révolution légalement permanente. Ce qui, avant tout, constitue le principat, c'est l'*imperium*, ou puissance proconsulaire, c'est-à-dire le commandement en chef exclusif des forces militaires de tout l'empire. Mais tel n'est pas

son unique élément : il y faut joindre la puissance tribunitienne permanente, sans aucune limitation de temps ni de lieu, pourvue de tous les accroissements dus à la démagogie républicaine, « devenue et demeurée, spécialement au point de vue théorique, l'expression exacte et intégrale du pouvoir souverain, » écrit l'auteur. C'est en vertu de cette précieuse puissance que le prince peut faire voter les lois par la plèbe ; seulement, à partir de Tibère, l'autorité législative est exercée par le Sénat, dans les étroites limites qui lui sont désormais assignées. Le Sénat, d'ailleurs, n'est pas pour apporter une gêne bien considérable à l'omnipotence du souverain, qui tire de sa puissance tribunitienne le droit d'annuler les sénatus-consultes. Le principat subsista dans cette forme depuis son origine jusqu'au IIIe siècle : c'est à Dioclétien qu'est due la construction de l'édifice monarchique, et M. Mômmsen estime que la différence qui vint, en droit public, séparer ce dernier régime du principat fondé par Auguste et par Tibère, est pour le moins aussi considérable que celle qui existe entre celui-ci et l'ancien régime républicain.

Telles sont, trop brièvement résumées, les idées maîtresses de ce beau livre, dans lequel se retrouvent les qualités et les défauts ordinaires de l'historien allemand : une érudition que sa profondeur rend souvent obscure, un style qui gagnerait à avoir été pensé par un esprit moins touffu, des conjectures qui parfois cessent d'être de l'histoire. Quant à la traduction, M. Girard a eu le talent de rester égal à lui-même. On ne pouvait lui demander plus ni mieux. P. L.-L.

Les Assemblées provinciales de la Gaule romaine, par Ernest Carette. Paris, A. Picard, 1895, in-8 de 503 p. et 1 héliogravure. — Prix : 6 fr.

L'organisation et le rôle des assemblées provinciales sous l'Empire romain commencent seulement d'être connus. Il fut une époque où les érudits n'attachaient aucune importance à cette institution ; plusieurs, dans la suite, y voulurent voir un essai de parlementarisme ; ces deux opinions, aujourd'hui, sont l'une et l'autre répudiées. Le livre de M. Guiraud, publié en 1887, a savamment débrouillé la question, et l'on y doit toujours recourir. En janvier 1888, enfin, la découverte d'une plaque de bronze indiquant les privilèges du flamine de la Narbonnaise a précisé et enrichi nos connaissances.

M. Ernest Carette, dans son livre sur les assemblées provinciales de la Gaule romaine, se montre fort bien informé des travaux antérieurs. Il les discute et les critique avec aisance. Il aborde de front, lui-même, tous les problèmes que soulève le sujet, dût-il, au terme de son enquête, les déclarer insolubles (ainsi fait-il pour la question, tant controversée, de l'*inquisitor Galliarum*).

Voici quelques-unes des solutions personnelles de M. Ernest Carette.

L'assemblée gauloise qui sollicita l'expédition de César contre Arioviste, et les deux assemblées qui, durant la guerre des Gaules, s'efforcèrent d'organiser la résistance contre César, ne prouvent en aucune façon l'existence d'un système de *concilia* nationaux antérieurs à la conquête. — Les cinq assemblées que César tint en Gaule durant la campagne sont comme des cours d'honneur ; elles se laissent convoquer, puis dissoudre, par le vainqueur; on ne les voit pas agir de plein droit. — L'assemblée provinciale de la Narbonnaise fut organisée par une *lex data;* M. Carette attribue cette origine et cette portée au texte épigraphique trouvé à Narbonne, et il s'élève contre M. Guiraud, qui assimile les premières assemblées provinciales à des *collegia licite coeuntia.* Dans les diverses régions des Gaules, c'est vraisemblablement une loi qui organisa le culte de Rome et d'Auguste, tout comme en Narbonnaisé. — Aucun rapport de hiérarchie n'existait entre le prêtre provincial et les prêtres municipaux de Rome et d'Auguste. — Dans la région des trois Gaules, où les villes étaient d'une condition inférieure, le droit de cité, à l'origine, ne dut point être requis pour l'exercice du sacerdoce de Rome et d'Auguste. — Les *concilia*, quoi qu'en dise Mommsen, ne jouèrent point de rôle dans la perception de l'impôt impérial. — Le *jus signandi* dont jouissaient les *sacerdotales* dans l'assemblée provinciale était sans doute le droit d'envoyer leur vote sans assister en personne à la séance. — La diète d'Arles qui, en 455, éleva Avitus à l'Empire, serait à tort considérée par M. Guiraud comme un *concilium* régulier fonctionnant en vertu du célèbre édit d'Honorius. — Le préfet du prétoire, au Bas-Empire, ne serait point, quoi qu'il semble à M. Guiraud, le président du *concilium.* — Dans ces *decemviri*, mentionnés par Sidoine Apollinaire, qui jugèrent Arvandus, préfet du prétoire des Gaules, il faut reconnaître, non point une institution spéciale, mais simplement une commission de dix sénateurs, qui s'acquittaient de leur mission de juges en présence du Sénat. — Il nous a paru bon d'énumérer ces détails, par lesquels M. Carette se distingue de ses prédécesseurs, pour faire apprécier la minutie de l'étude de M. Carette et pour en faire mesurer la nouveauté.

Sur certaines questions qui ne touchent que fort indirectement à l'objet même du volume, les références sont légèrement surannées : par exemple, page 425, au sujet de la création du vicariat d'Arles, récemment étudiée dans un très important travail de M. l'abbé Duchesne, on est surpris de voir M. Carette renvoyer à Gorini. Nous avons relevé, çà et là, quelques fautes d'impression vraiment fâcheuses. (Sont-ce toujours, même, des fautes d'impression ?) Page 100, il est question de la « *consecratio* de Julia Augusta, » sous le règne de Claude ; il s'agit vraisemblablement de Livie, qu'on honora sous le nom de *Diva Augusta.* Page 246, la Bagaudie est rapportée à l'année 368, tandis que, page 235, l'auteur en rattache les débuts, avec une approximative exactitude, à l'an-

née 277. Page 272, au lieu de Maximien, il faut lire : Maximin Daia. Page 321, au lieu de Magnence, il faut lire : Maxence. Les *Additions et corrections* qui terminent le volume ne signalent point ces erreurs.

GEORGES GOYAU.

Il Nome personale nella Lombardia durante la dominazione romana, del Dr BARTOLOMEO NOGARA. Premiato dalla R. Accademia scientifico-letteraria di Milano col premio Lattes. Milano, Ulrico Hoepli, 1895, in-8 de 272 p. — Prix : 12 fr.

On se rappelle que M. Camille Jullian, dans ses *Inscriptions de Bordeaux*, et M. Gaston Boissier, dans le *Journal des savants*, par la simple étude des prénoms, des noms et des surnoms que nous ont conservés les inscriptions de l'Aquitaine, sont arrivés à de précises et curieuses conclusions sur les développements de la civilisation romaine en Gaule. Observée avec minutie, interprétée avec finesse, l'onomastique apporte à l'histoire une utile contribution : le livre de M. Nogara, relatif à la Lombardie, nous en est une preuve nouvelle.

Le cinquième volume du *Corpus* et les *Supplementa italica* publiés par M. Pais renferment plus de deux mille inscriptions lombardes ; M. Nogara les a toutes passées en revue, et les résultats de ses recherches sont classés sous les rubriques suivantes : types onomastiques masculins, types onomastiques féminins, types onomastiques des affranchis et des affranchies, types onomastiques des esclaves, prénom, nom, surnom, éléments accessoires, noms de forme étrangère.

La conclusion d'ensemble, qui résulte de ces divers chapitres, c'est que l'onomastique romaine, à mesure qu'on descend dans l'histoire de l'Empire, s'altère profondément. Mais cette altération même en symbolise une autre plus grave, qui dissolvait peu à peu le concept de la famille et de la *gens*. Il se produisit, dans les premiers siècles de notre ère, une dislocation des noms. Auparavant, ils étaient de véritables organismes ; les divers vocables qui les composaient avaient chacun son but et sa portée ; le *praenomen* désignait personnellement l'individu ; le *nomen* rattachait cet individu à sa *gens ;* le *cognomen*, à sa *familia*. Avec le temps, le *praenomen* et le *nomen*, déformés ou bizarrement formés, déchurent de leur valeur, et leur raison d'être fut oubliée ; le *cognomen* seul conserva une grande importance ; mais au lieu d'être l'étiquette familiale du personnage dénommé, il devint, par excellence, une étiquette individuelle ; et, dans cet office, il eut à subir la concurrence imprévue du sobriquet (*signum*), qui, dans beaucoup d'inscriptions lombardes, a plus d'importance que les noms authentiques. A ces dissolutions internes, ajoutez l'influence du christianisme, qui crée des *cognomina* tout nouveaux, et celle des infiltrations étrangères : les vieilles habitudes de langage ne pouvaient manquer d'être bouleversées.

M. Nogara donne des preuves quasi mathématiques de ces diverses affirmations. Soit, par exemple, son chapitre sur l'onomastique masculine. Il relève 2,232 noms masculins : 1,200, conformément au type usuel, ont les trois éléments : prénom, nom, surnom; 55 ont plus de trois éléments ; dans 208, le surnom fait défaut ; 330 manquent du prénom ; et 439, enfin, se réduisent à un seul mot. Presque toutes les inscriptions où sont mentionnées des fonctions publiques se rattachent aux trois premières catégories. Dans les deux dernières, postérieures à l'an 300 de notre ère, les inscriptions chrétiennes prennent place ; et la cinquième, à elle seule, contient 150 noms chrétiens.

De ces calculs, M. Nogara induit les plus ingénieuses hypothèses. A la différence de beaucoup d'écrits du même genre, publiés en Allemagne, et qui se résument en des additions sans donner aucune satisfaction à l'esprit du lecteur, M. Nogara, par ce dépouillement épigraphique en apparence ingrat, éveille et satisfait la curiosité historique.

GEORGES GOYAU.

Le Système du moins possible et Demain dans la société chrétienne, par Mgr ISOARD, évêque d'Annecy. Paris, Lethielleux, 1896, in-12 de 346 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons lu ce livre avec beaucoup d'intérêt. Il est un nouveau témoignage du talent et du zèle sacerdotal bien connu de Mgr Isoard. Hélas ! l'éminent prélat a trop raison. Si depuis une trentaine d'années les églises se sont remplies dans les grandes villes, si les hautes classes sont revenues au catholicisme et si la pratique religieuse est devenue de bon ton, ce mouvement, si consolant à la surface, cache bien des misères, bien des laisser-aller. Où est l'esprit de sacrifice, de pénitence et de mortification qui fait les grandes âmes ? Combien de gens vont à l'église par habitude, n'ayant qu'une idée très vague des mystères qui s'y accomplissent ! Combien de personnes même s'approchent à chaque instant des sacrements et qu'on ne trouve ni plus modestes, ni plus conciliantes, ni plus désintéressées que tant d'autres dans leurs relations habituelles ! Que de chrétiens de nom absolument ignorants des vérités de la foi, insouciants de leurs misères spirituelles et croyant bonnement que Jésus-Christ n'a parlé de l'enfer que pour effrayer les naïfs !

Mgr Isoard met à nu toutes ces plaies avec une rare vigueur.

A quoi tient une semblable situation ? Est-elle le résultat naturel de la rentrée des classes riches dans l'Église ? Est-il inévitable que la proportion des faiblesses et des défaillances augmente plus rapidement que le nombre des fidèles ? Est-elle au contraire le résultat regrettable d'un système de laisser-aller qu'aurait adopté le clergé ?

Mgr Isoard incline vers cette dernière opinion. Jusqu'à quel point est-elle fondée ? C'est aux vénérables collègues de l'auteur et au Saint-Siège

à décider. Il nous semble bien que le savant prélat signale des tolérances excessives. Il est tel grand mariage, tel concert dit spirituel où l'église ressemble plus à une place publique qu'au temple de Dieu. D'un autre côté, Mgr Isoard ne s'alarme-t-il pas trop de faits jugés généralement fort innocents, par exemple, de voir un collège catholique donner une représentation de la fille de Roland travestie en fils de Ganelon ? Quant au laisser-aller dans l'administration des sacrements, aux saluts multipliés, aux expositions continuelles du Saint Sacrement, etc., nous n'oserions essayer de prévenir, sur des points si délicats, le jugement de l'autorité suprême ecclésiastique.

La controverse soulevée par Mgr Isoard nous rappelle de très loin, il est vrai, la célèbre discussion sur les *lapsi* dans les premiers siècles de l'Église. Saint Cyprien avait raison sans doute de déclarer très imparfaits et peu dignes de l'Église ces chrétiens qui n'avaient eu ni assez de foi ni assez de courage pour résister à la crainte des supplices. Le Saint-Siège eut alors d'autres vues. Chargé de la formation de l'Église visible du Christ, il jugea qu'il ne fallait décourager aucune bonne volonté et qu'en n'admettant que les chrétiens parfaits, toujours en trop petit nombre, il n'arriverait pas à former ce grand fait social qui est le catholicisme et que son importance rend visible à tous les yeux comme un phare placé sur une montagne élevée.

Jugera-t-il aujourd'hui que la mesure de mansuétude soit dépassée?

D. V.

La Crise religieuse en Angleterre, par le P. Ragey, mariste. Paris, Lecoffre, 1896, in-18 de VIII-304 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'Église d'Angleterre traverse dans notre siècle une crise importante: ce grand pays, arraché de l'unité romaine il y a trois siècles par la passion d'un despote, est agité aujourd'hui d'un violent désir d'y rentrer. Quiconque s'intéresse au progrès de la foi et au triomphe du règne de la grâce ne saurait rester indifférent à ce grand mouvement. Déjà le rapprochement s'est opéré de fait sur un certain nombre de points ; des conversions individuelles relativement nombreuses ont réjoui l'Église; mais pour qui ne voit pas les choses d'un regard superficiel, il existe encore un abîme entre les deux Églises et des obstacles considérables s'opposent à l'union définitive. Le P. Ragey, qui a séjourné longtemps en Angleterre et qui, l'année dernière particulièrement, a pu y étudier les choses de très près, publie un livre qui se recommande de lui-même à l'attention des cœurs chrétiens. Le caractère miraculeux qui marque la renaissance du catholicisme en Angleterre, les difficultés que rencontre l'union chez les anglicans, dont la bonne foi et la bonne volonté sont contre-balancées par des préjugés enracinés et presque invincibles contre l'Église catholique et parfois par l'ignorance théologique,

quents de professeurs. Nous constatons, en parcourant ces pages, que la manie bureaucratique n'est pas exclusivement française et que le gouvernement autrichien, depuis Marie-Thérèse surtout, en a singulièrement abusé. C'est ce qui explique le volume véritablement anormal de l'ouvrage. Il était nécessaire, si l'on voulait être complet, d'entrer dans une foule de détails secondaires, mais nous sommes obligé de reconnaître (sans en vouloir faire de reproche à l'auteur), que cette multiplicité de faits ou de documents officiels sans importance alanguit quelque peu l'intérêt général.

Il n'est que juste pourtant d'ajouter aussitôt qu'une autre raison de l'étendue de ce travail se trouve dans la singulière variété des institutions où il nous fait pénétrer. Mgr Zschokke ne pouvait se dispenser de nous les présenter tour à tour, car il a compris combien il est important de pouvoir comparer le degré d'avancement relatif de l'enseignement dans les séminaires ou monastères allemands, croates, slaves, grecs, bohémiens, etc. Dans un pays où se rencontrent tant de nationalités et de rites divers, il est certain que l'importance d'un pareil travail est considérable, tant au point de vue politique qu'au point de vue de la pédagogie théologique, si cette expression « pédagogie » peut être adaptée à ces matières.

En face des monuments du développement constant de la haute formation cléricale et religieuse, on comprend combien sont injustes les reproches si légèrement infligés à l'Église de n'avoir pas su garder la tête de l'enseignement scientifique en nourrissant chez ses ministres l'amour du savoir et le zèle de l'enseignement. Les gouvernements modernes ont profité de son expérience et des résultats qu'elle a su acquérir : si seulement ils n'avaient pas entravé sa généreuse concurrence, peut-être la science y aurait-elle gagné quelque chose ; en tout cas, la moralité générale et les nobles ambitions n'en auraient certes pas été diminuées.

G. Péries.

The English Church in the nineteenth century (1800-1830), by John H. Overton. London, Longmans, Green and Co, 1894, in-8 de 350 p.

L'auteur avait publié, il y a quelques années, une *Histoire de l'Église anglicane au XVIIIe siècle*, et s'est trouvé amené, par l'entraînement du sujet, à écrire l'*Histoire de la même Église au XIXe siècle*. C'était un sujet plus séduisant que le premier, car chacun sait combien l'Église anglicane, au XVIIIe siècle, était effacée et languissante. Malheureusement, M. Overton, soit prudence, soit frayeur d'entrer dans des controverses délicates et épineuses, s'est arrêté juste au moment où l'intérêt devient palpitant, à la veille du célèbre mouvement d'Oxford, provoqué par le docteur Newman et ses amis.

n'y toucher qu'avec une extrême prudence et tenir compte de ce qu'ils ont produit depuis près de cent ans. Puis on ne doit pas oublier que la vie locale ne se crée pas uniquement par des actes administratifs; sa renaissance dépend aussi des mœurs. Mais je persiste à croire que pour faire œuvre sérieuse et vraiment féconde, il faudrait tenter hardiment une sorte de reconstitution provinciale. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Die theologischen Studien und Anstalten der katholischen Kirche in Oesterreich, von Dr HERMANN ZSCHOKKE. Wien und Leipzig, Wilhelm Braumüller, 1894, gr. in-8 de x-1235 p. — Prix : 37 fr. 50.

L'étude très complète, nous allions dire monumentale, consacrée par Mgr Hermann Zschokke aux écoles de théologie catholique en Autriche et à leurs méthodes, n'a pas, pour le lecteur français en général, un intérêt immédiat, mais elle est une source excellente d'informations pour ceux qui se préoccupent de comparer les divers systèmes d'instruction supérieure. Pendant de longues années d'assidu labeur, l'auteur a dépouillé avec une véritable conscience les archives du ministère de l'instruction publique à Vienne et compulsé une littérature immense en ayant soin, comme il le dit lui-même, de s'effacer autant que possible pour laisser parler les documents. Tout d'abord le docteur Zschokke s'attache à nous décrire l'enseignement de la théologie dans les Facultés, puis il l'envisage dans les séminaires et enfin dans les maisons religieuses. Ce sont ses trois grandes divisions. Méthodes, bibliothèques, histoires de fondation et de développement, usages scolastiques, activité des professeurs, administration, statistique, revenus, etc., tous ces renseignements s'accumulent avec ordre et précision. L'auteur a recouru, pour l'histoire de chaque école en particulier, à la collaboration des hommes les plus compétents et a ainsi assuré une valeur très spéciale à son œuvre. Nous rencontrons successivement l'historique des séminaires de Vienne, Salzbourg, Göritz, Zara, Prague, Olmütz, Lemberg, et plus loin, celui des écoles religieuses des chanoines de Saint-Augustin, des cisterciens, des prémontrés, bénédictins, franciscains et capucins, rédemptoristes, lazaristes, dominicains, jésuites, méchitaristes, etc. On conçoit que nous ne puissions entrer dans de grands détails sur les événements rapportés dans chacune de ces monographies : qu'il nous suffise d'avoir indiqué le soin extrême avec lequel elles sont rédigées et la bibliographie souvent considérable qui les accompagne. Où ce bel ouvrage devient plus pratique pour nous, c'est dans les quelques chapitres consacrés aux vues plus générales : par exemple dans les considérations si justes que l'érudit auteur consacre aux institutions ecclésiastiques, à l'acquisition des grades, etc. On trouvera en particulier des réflexions instructives sur les inconvénients causés par les changements trop fré-

dans son sein : les orthodoxes, l'école évangélique et les libéraux. Les orthodoxes, ou *high churchmen*, revendiquaient hautement le caractère sacré et divin de l'ordre sacerdotal et de l'Église, et refusaient d'être les simples serviteurs de l'État. Mais ces hommes ne marchaient pas avec leur siècle. Car, comme le dit sir W. Palmer, la notion de l'Église, corps spirituel, autonome, ayant une foi à part, n'avait plus de prise sur les âmes. Malgré le talent et le mérite de beaucoup d'entre eux, les orthodoxes ou *high churchmen*, dit M. Overton, n'exercèrent aucune influence sur la nation. Ceux qui étaient encore attachés à l'Église anglicane ne voyaient en elle qu'une grande institution nationale, la garantie de l'ordre et la protectrice des lettres. Quant à l'esprit intérieur, au sérieux des convictions, c'était dans la basse Église, *the low Church*, dans l'école évangélique, qu'il fallait les chercher.

L'école évangélique eut la majorité dans l'Église anglicane pendant les trente premières années du XIXe siècle. Cette école avait une âme, à savoir, le désir passionné de faire revivre certains principes chrétiens, et une discipline, à savoir, le renoncement à certaines récréations ou jouissances naturelles, en elles-mêmes indifférentes. Ce manteau d'austérité, dont l'évangélique s'affublait, s'alliait parfaitement avec la bonne chère et la vie la plus douce. Honni soit qui mal y pense! Mais alors de quel droit s'élevait-il contre d'autres jouissances aussi naturelles, aussi permises? C'est ce qu'il est impossible de comprendre. Aussi bien les évangéliques, une fois la première vogue passée, tombèrent rapidement. Leurs propres enfants les abandonnèrent. Leur théorie sur leur christianisme raide et sec n'était pas non plus exempte de contradiction : ils admettaient l'Église anglicane et ils professaient pour les sectes dissidentes une sympathie couverte et scandaleuse. L'Évangile! l'Évangile! criaient-ils, voilà l'essentiel! et ils s'arrangeaient de toute Église qui ne contredisait pas ouvertement leur *Credo*. Au fond, ils poussaient l'individualisme en religion jusqu'aux dernières limites. Sous leur souffle, les sectes dissidentes ont pullulé.

Les libéraux auraient étouffé dans l'orthodoxie des *high churchmen*, ou dans l'interprétation étroite des évangéliques. Beaucoup de membres du clergé se trouvaient loin des *high churchmen* et des évangéliques, et ne pouvaient dire pourquoi. Les évangéliques suivaient mieux ce qu'ils voulaient. Les libéraux étaient des rationalistes, qui ne se rendaient pas encore bien compte de leurs tendances et de leurs aspirations. Peu à peu ils prirent position contre l'Église officielle, et se firent les alliés des catholiques et des dissidents pour forcer le Parlement de supprimer les mesures d'exception.

Après avoir esquissé la physionomie de chacun de ses groupes, l'auteur se livre à une sorte de revue générale de l'Église anglicane, et la conclusion qu'il en tire, c'est que à l'image du clergé. Le ser-

vice de la communion, célébré seulement quatre fois par an, est un fait commun et admis par l'épiscopat ; l'absence des desservants de leurs paroisses est un abus si répandu et si criant, que le Parlement entreprend, en 1816, d'y remédier ; la prédication était en pleine décadence, les offices se célébraient sans dignité, le peuple désertait les temples et les sectes dissidentes se multipliaient d'une manière alarmante, en même temps que grandissait à vue d'œil l'Église catholique, libre enfin, après deux siècles et demi de persécution, de respirer et de vivre au soleil. De cet ensemble de faits naquit un parti politique très fort et très populaire qui, dès 1820, eut pour programme la séparation de l'Église et de l'État. C'est ce parti qui, appuyé sur les sectes dissidentes, après une résistance acharnée et des péripéties émouvantes, fit triompher, en 1828, le *Roman catholic Relief bill* et le bill qui rapportait *the test and corporation acts*, ou l'obligation de faire acte de protestant avant d'entrer dans aucune carrière officielle : deux bills qui constituaient l'émancipation des catholiques. Avant le mouvement d'Oxford, c'est l'événement principal du siècle pour l'Église anglicane, et nous regrettons que M. Overton, souvent prolixe sur d'autres sujets, se soit montré sur celui-ci si concis et si réservé.

J. Forbes-L.

Aegypten und die ägyptische Frage, von Karl Kron. Leipzig, Rengersche Buchhandlung, 1895, in-8 de viii-278 p. — Prix : 5 fr.

Voici un livre qui vient à son heure. La question d'Égypte est à l'ordre du jour en permanence, la question d'Orient est brûlante. Si pour la France la politique à suivre est claire, il n'en est pas de même pour l'Allemagne et pour l'Autriche. L'Égypte aux Anglais ? Mais c'est la mort du commerce des nations du continent. Il est intéressant de se l'entendre dire en bon allemand.

M. Kron est Autrichien ; on ne saurait donc lui reprocher d'être partial en la matière ; et aussi bien son dessein est-il de combattre les préjugés qui ont cours dans son pays comme en Allemagne et qui influent d'une façon néfaste sur leur politique. Il le dit sans ambages dans son Avant-propos : « L'alliance des puissances de l'Europe centrale sacrifie sans raison les intérêts vitaux du développement économique de l'Europe continentale. » C'est être dupe que d'appuyer les prétentions de l'Angleterre en Égypte. La question d'Égypte est une question d'intérêt général : parce que qui est maître de l'Égypte est maître du canal de Suez et, par suite, du commerce des Indes et de l'Extrême Orient ; parce que le Nil est la grande route que doit suivre la civilisation pour pénétrer à l'intérieur de l'Afrique et pour ouvrir le Soudan ; parce qu'enfin l'Égypte elle-même est à la fois un important débouché et un centre producteur qu'il importe de ne pas laisser accaparer. Le « Grand Corse » l'avait bien compris. Et les Anglais eux-mêmes l'ont prouvé par l'oppo-

sition qu'ils ont faite au canal de Suez d'abord, par la persévérance et l'obstination qu'ils ont mises à s'en emparer ensuite. A ce propos, une observation. Au sujet de l'acquisition des cent soixante-seize mille six cent deux actions du canal de Suez, faite en 1875 par Beaconsfield, M. Kron omet de dire qu'Ismaïl, à court d'argent, en avait préalablement détaché les coupons pour une période de vingt ans (p. 132). L'opération n'en est pas moins lucrative. M. Kron veut, et nous aussi, la neutralisation effective du canal; une analyse pénétrante du traité du 2 décembre 1888 montre combien il serait facile, dans l'état de droit actuel, d'en arriver à la mainmise complète de l'Angleterre. La gardienne naturelle de cette neutralité, c'est l'Égypte libre, l'Égypte aux Égyptiens. Mais les Égyptiens sont-ils capables de se gouverner tout seuls? Non, d'après la théorie anglaise. Oui, dit M. Kron, et il le prouve chiffres et dates en main. Les plaines du Nil sont assez fertiles et assez riches pour subvenir aux besoins d'un gouvernement égyptien. Des tableaux comparatifs fort bien faits l'établissent. Et la dynastie khédiviale a montré ce dont elle était capable en faisant de l'Égypte ce qu'elle était il y a une vingtaine d'années. Les progrès accomplis ont été immenses. La seule ombre au tableau, c'est la série de faits regrettables qui provoquèrent l'intrusion de l'étranger dans l'administration du pays. Or, depuis l'occupation anglaise il y a recul dans le développement matériel et intellectuel. On ferme les écoles; plus de travaux d'utilité générale; rien pour le fellah. L'argent est drainé par les fonctionnaires anglais aux gros appointements; leurs économies, ils les envoient en Angleterre, ils ne dépensent rien dans le pays. Le chapitre *Das englische Dominat* est à lire en entier et à méditer. Toutefois, et quoiqu'il s'en défende, l'auteur ne pousse-t-il pas trop loin l'admiration pour Mehmet-Ali, pour Ibrahim, pour Ismaïl le dissipateur? Ils eurent les qualités, soit. Mais il ne faudrait pas s'aveugler sur leurs défauts. Nous ne saurions non plus suivre l'auteur dans ses élucubrations sur la politique de l'avenir : le partage de l'empire ottoman, quel beau sujet à mettre en vers latins! N'importe d'ailleurs, les faits sont les faits. Sur la totalité du commerce du monde entier, 52 % reviennent à la Grande-Bretagne et à ses possessions, 31 %, à l'Amérique, 17 %, seulement restent à se partager entre les nations du continent. Ces chiffres sont importants. Sans entrer dans le détail des documents et des chiffres [illegible] M. Kron et de son argumentation, les conclusions s'imposent : la liberté pour l'Égypte et pour les possessions coloniales, l'affranchissement économique de l'Angleterre. — Il serait à souhaiter que les idées exprimées dans ce livre devinssent celles des gouvernants allemands et du peuple; il en est temps, qui sait, d'ailleurs si le gouvernement prussien n'a pas observé en différentes occasions [illegible] au sens des temps, une preuve que ses idées commencent à pénétrer.

JEAN NEUBOURG.

Histoire et littérature, par Edmond Biré. Lyon, Vitte, 1895, in-8 de 396 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un excellent volume que M. Ed. Biré vient d'ajouter à tant d'autres non moins remarquables par la pensée et le style. Ici encore, comme dans son précédent livre, ce sont des publications récentes, historiques surtout, qui lui fournissent le thème de ses articles, mais, par l'érudition et le tact de sa critique, sur le travail d'autrui il fait une œuvre bien à lui. Pourrait-on le comparer à un habile compositeur qui, sur un thème étranger, se plaît à composer de belles variations où le talent original se révèle avec éclat? La première et la plus longue étude a été inspirée par Taine. M. Biré le suit pas à pas dans toute sa laborieuse carrière, signalant franchement de premières erreurs et rendant une complète justice à l'impartial tableau de l'époque révolutionnaire. Une foule de considérations jaillissent de ces pages vengeresses, et celui qui les écrivit apparaît à M. Biré non seulement comme un grand historien mais comme un grand honnête homme (p. 80).

Le livre émotionnant auquel M. le marquis Costa de Beauregard a donné le titre peu exact de *Roman d'un royaliste sous la Révolution*, a fourni à M. Biré l'occasion de raconter la vie trop peu connue du comte de Virieu. C'est un autre héros de la même époque, Cathelineau, que l'auteur nous présente ensuite, en prouvant de la manière la plus irréfutable, que quoi qu'ait dit M. Célestin Port, le modeste et grand Vendéen fut bien généralissime de l'armée catholique et royale. Les pages suivantes ne nous éloignent pas de la Révolution, mais nous passons dans un autre camp avec Julien, de Paris, le grand-père de M. Lockroy. M. Biré nous fait voir que le petit-fils a souvent singulièrement adouci les actes de son aïeul, très digne émule des plus purs sans-culottes. Avec le chapitre suivant nous arrivons à l'Empire. M. Biré, avec son impartialité accoutumée, examine et rectifie sur bien des points les livres de M. Henry Houssaye, montrant les contradictions de l'historien, des lacunes intentionnellement laissées, des erreurs de dates.

La seconde partie du volume, qui porte le titre littérature, débute par un portrait authentique de Mgr de Miollis, défiguré par Victor Hugo dans les *Misérables*. Nous croyons qu'un romancier comme un dramaturge a le droit d'altérer un personnage historique, et sans doute M. Biré le pense aussi, mais si derechef il s'attaque à Victor Hugo, c'est que le grand poète avait prétendu qu'il n'affirmait rien qui ne fût exact touchant l'évêque de son roman. En se donnant ainsi un air d'historien, il autorisait le critique à le traiter comme tel.

Un charmant article, c'est celui que M. Biré écrit sur John Lemoine. Qu'on lise la page 273, où sont rappelées les plaisanteries que le rédacteur du *Journal des Débats* après s'être rallié à la fusion, et retournant à son point de départ, prodigue aux niais qui peuvent avoir la crainte en-

fantine des radicaux et des socialistes. Les pages sur Lamennais mettent bien en relief le caractère du grand écrivain. C'est l'orgueil, orgueil avoué par lui dans bien des lettres, qui l'a perdu. Mais nous ne pouvons nous arrêter autant que nous le voudrions à toutes ces études, à un examen des œuvres du P. Delaporte, à un portrait du vicomte Melchior de Vogüé, à une critique charmante de la critique universitaire représentée surtout par M. Gidel, à une biographie — qui est tout un roman — de Villiers de l'Isle-Adam.

Je ne me dissimule pas que toutes ces lignes ne donneront pas du tout l'idée du travail de M. Biré. Ce qu'il faudrait faire comprendre, c'est quelle est la limpidité de sa phrase, la netteté de sa pensée, la courtoisie de ses critiques. Certes, bien des choses dont il parle ont dû l'irriter profondément, mais jamais la colère n'apparaît. Il fait voir avec calme que l'écrivain dont il parle a commis des bévues, il lui prouve que les dates qu'il cite sont erronées, que les faits qu'il allègue sont faux, mais tout cela en homme de bonne compagnie.

Livre bien français de sentiment, d'esprit et de style. Lecture sérieuse, et à la fois pleine d'agrément. TH. DE P.

Gaston IV, comte de Foix, vicomte souverain de Béarn, prince de Navarre (1423-1472), par HENRI COURTEAULT. Toulouse, Privat, 1895, in-8 de XXXII-411 p. *Bibliothèque méridionale*, publiée sous les auspices de la Faculté des lettres de Toulouse.] — Prix : 7 fr.

On ne s'étonnera pas de voir l'éditeur de Guillaume Leseur écrire la vie du prince dont il fut le panégyriste contemporain. M. Courteault nous donne en effet, en même temps que le présent livre, fruit de recherches persévérantes dans les archives françaises et espagnoles, une très bonne édition de ce chroniqueur dans les publications de la Société de l'histoire de France. Le personnage qu'il nous présente, Gaston IV de Foix, est sympathique et intelligent : en lui, dernier représentant de la grande féodalité méridionale, on retrouve quelques-unes des qualités qui distinguent les derniers ducs de Bourgogne, avec qui il a plus d'une affinité : si, plein de force, il meurt jeune avant d'avoir pu atteindre un but poursuivi très longtemps, la conquête de la Navarre, au moins a-t-il mieux que son contemporain Charles le Téméraire préparé les voies à une annexion prochaine, puisque son vœu était se réaliser sept ans seulement après sa mort. Frédéric successivement de la décadence de la maison d'Armagnac, des besoins de la politique de Charles VII qui lui offre son alliance, des guerres intestines qui ne cessent de déchirer l'Aragon et la Navarre, des mécontentements des grands dont il sera en la cause contre Louis XI, enfin pendant la guerre du Bien public, Gaston IV sait se tenir neutre aux uns, se faire craindre des autres, se mettre de son côté les circonstances utiles à l'ac-

croissement de sa puissance et au renom de son pays. M. Courteault a bien étudié et bien compris ce rôle, et le portrait qu'il en a tracé nous semble très véridique. Il écrit dans un style simple qui intéresse sans fatiguer.

H. Stein.

Bibliotheca bibliographica italica. Catalogo degli scritti di bibliologia, bibliografia e biblioteconomia pubblicati in Italia e di quelli risguardanti l'Italia pubblicati all' estero, comp. da G. Ottino e G. Fumagalli. II (Supplemento). Torino, Clausen, 1895, in-8 de xxiv-243 p. — Prix : 15 fr.

Ce second tome d'une publication à laquelle nous n'avons pas ménagé les éloges (*Polybiblion*, t. LVI, p. 258), lorsque la première partie parut, la complète dignement et nous fournit l'indication de plus de deux mille deux cents ouvrages ou articles qu'on pourra consulter sur tous les sujets. Pour une œuvre de ce genre, toujours susceptible d'améliorations, un supplément qui rectifie et qui complète est toujours le bienvenu. Nous avons donc salué avec un vif plaisir l'apparition de ce tome II, qui nous donne, autant que faire se peut, l'état actuel de la bibliographie italienne, avec tous les moyens de recherche dont nous pouvons disposer. Les auteurs ont procédé comme antérieurement, et leurs index très complets sont de bons modèles à suivre. Souhaitons qu'ils soient récompensés de leurs peines par le succès de leur œuvre, et invitons les bibliographes de tous les pays à suivre cet exemple.

H. Stein.

BULLETIN

Eurythmie et harmonie, *commentaire d'une page de Platon*, par Son Ém. le cardinal Perraud. Paris, Téqui, 1896, in-16 de vi-33 p. — Prix : 1 fr.

S'inspirant d'une pensée célèbre de Platon qui sert d'épigraphe à son travail : « Toute la vie de l'homme a besoin d'eurythmie et d'harmonie, » Mgr Perraud expose, avec non moins de charme que de savoir, « ce qu'il y a de poésie et de philosophie dans la musique, rattachée à sa noble origine et ramenée à sa véritable fin. » Nous assistons successivement au rôle qu'elle joue chez les Hébreux, puis dans l'éducation des jeunes Athéniens aux plus beaux jours de la Grèce, enfin comme ornement préféré du culte divin tant dans l'ancienne loi que sous la nouvelle. Non content de nous faire apprécier dans cet art humain un écho et comme une imitation lointaine de l'eurythmie des sphères et de l'harmonie des mondes, l'éminent auteur consacre un de ses plus beaux et de ses plus curieux chapitres à la musique considérée « dans ses rapports avec les obligations de la vie mórale. » A la suite de Platon, il y rappelle que Dieu, l'éternel géomètre, a voulu que l'eurythmie fût la loi suprême de la création, où tout est disposé « avec ordre, poids et mesure, » tandis que l'Évangile fait de l'harmonie le symbole par excellence de la charité, laquelle n'est que « l'accord parfait des âmes entre elles et avec Dieu par l'amour. » Cet opuscule, d'un parfum tout platonicien en même temps que d'une inspiration profondément chrétienne, s'adresse

particulièrement aux maîtres chargés de l'éducation et de la formation des âmes; mais tous les lecteurs croyants le feuilletteront avec autant d'édification que d'intérêt. C. Huit.

Les Aurores polaires, par Alf. Angot. Paris, Alcan, 1895, in-8 de 318 p., avec grav., cartonné à l'anglaise. — Prix : 6 fr.

Les aurores boréales, que M. Angot appelle avec raison aurores polaires, puisqu'elles se produisent également vers les deux pôles de la terre, sont incontestablement le plus beau et le plus saisissant des météores optiques que nous offre la nature. Il est aussi l'un de ceux que la science est encore le moins complètement en état d'expliquer, soit à raison de la complexité de ses causes, soit peut-être aussi parce que dès similitudes d'apparences ont fait englober sous la même dénomination des phénomènes en réalité très divers. — Un ouvrage sur l'aurore polaire, et surtout un ouvrage destiné au grand public, doit donc être avant tout descriptif et historique ; accumulér des faits, des renseignements, des statistiques, tel est son objet principal, sauf à présenter sommairement à la fin les théories par lesquelles on a cherché à relier tous ces faits. C'est là, en effet, le programme que s'est tracé M. Angot et qu'il a réalisé avec l'abondance d'informations, le discernement et la sûreté d'appréciation d'un météorologiste et d'un physicien consommé, avec l'élégance et la clarté d'un de nos meilleurs écrivains scientifiques. En deux cent trente pages, car le reste du volume est consacré à un catalogue d'aurores boréales observées dans les latitudes moyennes de l'Europe, il a su résumer d'une manière très complète et très intéressante les observations et les essais théoriques disséminés dans un nombre considérable de mémoires et d'ouvrages. Une quinzaine de planches gravées d'après celles des auteurs originaux ou même d'après des dessins inédits, font connaître les diverses formes de l'aurore polaire.

Ceux qui veulent acquérir sans de grandes recherches une connaissance suffisante de cet intéressant phénomène ne sauraient trouver un meilleur guide. E. Daram.

---

1. — **La Jeunesse de Charles V,** drame historique en quatre actes, par Jacques d'Ars. Paris, Bricon, 1895, in-12 de 136 p. — Prix : 1 fr.

2. — **Nos bicyclistes,** opérette en un acte, par Théodore Botrel. Même librairie, 1895, in-12 de 70 p. — Prix : 1 fr.

3. — **Le Renard et le Bouc,** fable de La Fontaine, mise en action et arrangée pour plusieurs personnages, par V. Thorelle. Même librairie, 1895, in-12 de 15 p. — Prix : 0 fr. 50.

4. — **Miss Arabella fait ses confitures,** comédie en un acte, par Ch. Le Roy-Villars. Même librairie, 1895, in-12 de 87 p. — Prix : 1 fr.

5. — **Le Petit Noël,** comédie enfantine en un acte, par Louise-Marguerite d'Estrelles. Même librairie, 1895, in-12 de 28 p. — Prix : 0 fr. 80.

6 à 12. — **Une Soirée à Strasbourg,** par Th. Botrel. — **La Panacée universelle, ou le Kneippisme,** par François Praz. — **Je ne suis pas pressé,** par René Sosta. — **L'Honneur de Bidouillac,** par H. Denizot. — **Trop connu,** par Tony d'Ulmès. — **Pour devenir célèbre,** par le même — **Le Noël du mousse,** récit de Bretagne, par Th. Botrel. Même librairie, 1895, 7 broch. in-12 de 7, 8, 10, 9, 6, 10 et 6 p. — Prix, chacune : 0 fr. 25.

13. — **Le Revenant vivant,** comédie en deux actes, par Jean Ry. Paris, Haton, in-12 de 58 p. — Prix : 1 fr.

14. — **Les Chanteurs en déconfiture,** comédie en trois actes, par le même. Même librairie, in-12 de 72 p. — Prix : 1 fr.

15. — **Les Malheurs d'un bicycliste,** monologue en prose, par Charles Questé. Même librairie, in-12 de 11 p. — Prix : 0 fr. 50.

16. — **L'Élection de Mme Robineau,** comédie en un acte, par Marie Vernet. Même librairie, 1896, in-12 de 35 p. — Prix : 1 fr.

17. — **Le Château des Églantiers,** comédie en un acte, par la même. Même librairie, in-12 de 35 p. — Prix : 1 fr.

18. — **Dialogues enfantins,** saynètes pour les enfants de six à douze ans, par Hortense Barrau. Paris. Delarue, in-12 de 124 p., 38 illustr. — Prix : 1 fr. 25.

19. — **Théâtre du Jeune âge,** comédies enfantines et saynètes, par Mme Bellier (Marie Klecker), 3e éd. Paris, Ollendorf, 1895, petit in-8 de II-352 p., illustré. — Prix : 3 fr. 50.

J'ai reçu depuis quelque temps un assez grand nombre de pièces, drames, comédies, monologues, dialogues, scènes diverses, dont l'indication peut être utile pour les directeurs d'écoles, d'œuvres de jeunesse, et même maîtresses de maisons où les enfants s'amusent. C'est pourquoi j'en fais l'objet d'un compte rendu d'ensemble, qui aidera, je l'espère, ceux et celles que ces choses intéressent, à faire leur choix.

1. — Voici d'abord *la Jeunesse de Charles V*, un drame historique en quatre actes, qui met en scène la révolte des gens de Paris, conduits par Étienne Marcel, et la tentative d'empoisonnement dirigée contre le Régent par Charles le Mauvais, roi de Navarre. Deux vilains personnages, mauvais chrétiens et mauvais Français, ce qui a valu, au premier du moins, une statue équestre, élevée à sa mémoire par le conseil municipal de Paris, à nos frais, bien entendu. Cet honneur volé ne le sauvera pas des flétrissures de l'histoire. Le drame de Jacques d'Ars est intéressant. Il comporte un assez grand nombre de personnages, douze, sans compter la figuration, tous appartenant au sexe laid.

2. — *Nos bicyclistes* est aussi une pièce pour jeunes gens, mais j'ai à peine besoin de le dire, d'un genre tout à fait différent. Personnages : trois bicyclistes, un brigadier de gendarmerie, Galichon, l'adjoint de l'endroit, et Eustache, son domestique. La scène se passe à Arpajon, dans le jardin de M. Galichon. Quant au sujet, je pense bien que nos lecteurs ne tiennent pas outre mesure à le connaître, d'autant que ce serait un peu long à raconter ; je dois noter tout simplement que, malgré le titre, les vélos jouent là dedans un rôle assez effacé. Mais c'est très drôle, non pas d'un comique très fin ni très original, mais suffisant pour faire rire en un après-midi de carnaval.

3. — Comme l'indique son titre, *le Renard et le Bouc* n'est pas précisément une pièce, mais la mise en action d'une fable de La Fontaine. Commentaire plein de bon sens, et qui se termine par une leçon très pratique dont sans doute le jeune Paul, victime de son étourderie, comme le bouc de la fable, ne manquera pas de tirer profit. Six personnages, six écoliers, et pour scène, une simple classe : c'est peu compliqué et c'est court.

4. — Place au beau sexe : c'est pour lui seul que *Miss Arabella fait ses confitures*. L'idée de cette petite pièce est charmante, et charmante aussi son exécution, où l'on sent une main délicate et expérimentée. Miss Arabella fait ses confitures et elle ne veut pas que personne la dérange pendant cette grave opération. Et c'est ce moment que choisissent ses trois gentilles petites nièces orphelines pour s'introduire dans l'antre redouté de la vieille fille. Elles y sont bien reçues, et je crois qu'elles finiront par y rester. Com-

ment cela se fait-il ? Demandez à Maud, la vieille servante d'Arabella ; elle ne saura peut-être pas très bien expliquer la chose, mais elle vous dira qu'elle est heureuse et tout le monde s'associera à sa joie : la Providence s'est servie d'elle pour faire le bonheur des quatre bonnes créatures, et elle a été un instrument docile de ses desseins. Cette petite comédie, toute mouillée de douces larmes, est touchante et gracieuse. Cinq personnages, d'âges très divers : cela s'échelonne de sept à soixante-dix ans. Mais la vieillesse se rajeunit à faire le bien : « le vieux rosier refleurit. » C'est le mot de la fin !

5. — Le *Petit Noël* est aussi une pièce pour fillettes. C'est la mise en scène de la légende si douce, qui montre le petit Jésus envoyant aux enfants leurs étrennes pendant la nuit de Noël : rien que dans la petite chaumière où se passe la scène, il a fait cette fois cinq heureux, les enfants qui ont reçu les étrennes et celles qui se sont faites les bonnes commissionnaires du petit Jésus. C'est gentil, touchant et chrétien.

6 à 12. — Voici maintenant sept monologues de genres fort divers : *Une Soirée à Strasbourg*, conte en vers, qui nous reporte au temps de la guerre, genre patriotique ; *La Panacée universelle, ou le Kneippisme :* c'est en vers aussi, mais plus courts et plus légers, comme il convient à l'épître satirique ; *Je ne suis pas pressé,* chansonnette comique, mêlée de prose, assez drôle, un genre facile, mais qui réussit toujours ; *l'Honneur de Bidouillac*, une paraphrase en prose de la formule célèbre : « l'honneur est satisfait, » assaisonné d' « assent » marseillais ; *Trop connu*, même genre, mais sans « assent, » et comme cela se passe sur les bords de la mer, on y rencontre de « sales bêtes ! » mais pas de homards ! *Pour devenir célèbre*, même ton, même auteur, au demeurant, succès assuré ; *Le Noël du mousse*, d'un ton tout à fait différent : vers mélancoliques naïfs, comme toutes les ballades de mousses : un gentil conte de Noël, où la mort apparaît bien douce, éclairée par un sourire de Jésus. J'en ai fini avec la librairie Bricon, qui, pour la quantité au moins, mérite aujourd'hui le premier rang, ce qui ne veut pas dire le moins du monde que la qualité soit méprisable.

13. — La librairie Haton a cinq numéros pour elle. Le premier a pour titre : *Le Revenant vivant.* Un homme d'œuvres cherche parmi ses neveux celui qui pourra le mieux le remplacer et continuer après lui ses bienfaits. Il le découvre à l'aide d'un stratagème quelque peu renouvelé du *Légataire universel.* Mais le truc n'est pas si usé qu'il ne puisse encore servir. La comédie est d'ailleurs très gaie, à la fois amusante et saine. Sept personnages, sept garçons.

14. — Sept personnages encore, et du même sexe, peuvent jouer les *Chanteurs en déconfiture.* Chanteur est pris dans le sens moderne du mot : c'est dire assez qu'il y a des juifs en scène. Mais ici du moins, ils finissent mal et ce sont les chrétiens qui triomphent. Cela nous change un peu de ce qu'on voit ailleurs. La pièce est à la fois gaie et émouvante.

15. — La librairie Haton a aussi son bicycliste qui, dans un monologue fort bien enlevé, nous conte ses malheurs. Sa machine a causé tant de dégâts partout où elle a passé, que son propriétaire est contraint de la mettre au mont-de-piété et d'écorner fortement les économies de sa femme. Gageons pourtant que cela ne corrigera personne, pas même l'auteur, sans doute. Et les spectateurs qui auront ri du bicycliste n'en continueront pas moins à pédaler ferme. Et ils auront, ma foi ! bien raison.

16. — On a de singuliers moyens de préparer les élections dans le pays de Mme Robineau. On empêche les adversaires de prendre part au scrutin, au moyen de diverses ruses dues à l'imagination de Suzette, sa futée de bonne. Mme Robineau est donc nommée à l'unanimité présidente de la Société de

secours mutuels. Pièce à tiroirs, qu'on peut raccourcir ou allonger à volonté, suivant la circonstance. Je n'oserais dire, par exemple, que mamzelle Suzette donne là de très bons exemples, car elle ment, la gredine ! Riez, spectatrices, mais ne l'imitez pas, même pour faire triompher vos candidats.... quand vous voterez.

17. — *Le Château des Églantiers* est aussi une pièce à tiroirs. Il s'agit de savoir qui héritera du château des Églantiers, et rien n'empêche d'augmenter ou de diminuer, suivant le personnel dont on dispose, le nombre des héritiers prétendus. L'héritière choisie par Mlle de Saint-Ange est incontestablement celle qui en fera le meilleur usage. Tout est bien qui finit bien.

18. — Mme Hortense Barrau ne nous donne pas une pièce, mais tout un recueil, qui, dans les familles et les écoles, pourra rendre de réels services. Douze dialogues, dont quatre pour petits garçons, quatre pour petites filles, quatre pour garçons et filles, le tout précédé de conseils très pratiques pour les metteurs en scène et les acteurs de ces petites comédies, toutes à deux rôles, les unes en vers, les autres en prose, toutes fort agréables. Le livre est semé de jolies illustrations qui en augmenteront le charme.

19. — Mme Bellier nous donne aussi tout un recueil, illustré comme le précédent, mais beaucoup plus gros, un vrai livre. On y trouve vingt-cinq petites pièces, comédies et saynètes, qui varient de deux à neuf personnages. Les deux sexes sont représentés dans toutes ces pièces, qui sont faites pour les familles plutôt que pour les écoles. Mais il y a un très large choix, de quoi organiser nombre de représentations enfantines pendant les vacances ou durant l'hiver. Les pièces les plus courtes pourront servir de levers de rideau. Mme Bellier s'efforce d'ailleurs de plaire aux enfants en les amusant et, ce qui vaut mieux, de leur faire du bien en les instruisant. Il y a là tantôt de beaux sentiments, tantôt de petites leçons usuelles et pratiques. S'il y avait une note chrétienne plus accentuée, je n'hésiterais plus à dire que c'est un très bon livre. C'est du moins un livre moral et pratique. P. Talon.

Pour qui voterons-nous? par Mgr l'évêque d'Annecy. Paris, Lethielleux, 1896, in-32 de 64 p. — Prix : 0 fr. 05.

N'est-ce pas une chose déplorable de voir un grand nombre de départements où l'on tient encore aux vieilles mœurs et aux anciennes croyances élire des représentants qui, une fois dans les Chambres, semblent n'avoir d'autre souci que de détruire ces mêmes croyances? Mgr Isoard avertit les électeurs catholiques de l'obligation où ils sont de voter, et de voter pour un candidat capable de travailler utilement au bien du pays et respectueux des droits de la religion. Il relève très à propos tant de petites considérations d'intérêt, de crainte, d'amitié, de rivalité, qui inspirent la plupart des votes. Il n'est pas possible à un chrétien, conclut le vénérable prélat, de se dépouiller, au jour du vote, de ce titre sacré et de voter comme s'il n'était pas chrétien. — Excellente petite brochure très utile à répandre. La librairie Lethielleux a établi des prix de vente en gros qui permettent, sans grande dépense, de la distribuer par milliers. La valeur sociale et politique du suffrage universel est fort contestable. Mais, puisqu'il existe, il est de la plus haute importance que les électeurs sachent bien à quel point l'exercice du droit de vote engage leur conscience. D. V.

Les Congrégations religieuses en France, *leurs services et leurs droits,* par Émile Keller, ancien député. Paris, bureau du Comité catholique. 35, rue de Grenelle, 1896, in-32 de 64 p. — Prix : 0 fr. 10 l'exemplaire ; le cent, 8 fr.

Excellent exposé, fait de main de maître, de tout ce que nous devons aux congrégations religieuses et de l'injustice criante qu'il y a à les poursuivre et à attenter au droit qui devrait leur être reconnu dans tout pays civilisé. Il faut que la France soit tombée bien bas pour que leur existence soit mise en question, pour que leur admirable mission ne leur assure pas une universelle sympathie ; pour que leur droit, ne fût-ce qu'à titre de membres de la patrie française, puisse leur être dénié. On tiendra à répandre à profusion cette brochure vengeresse, qui vient à son heure. L. C.

Histoire de France, par E. Darsy et T. Toussenel (*Enseignement secondaire des jeunes filles*). Paris, Delagrave, 1893, in-18 de 882 p. — Prix : 5 fr. 50.

Cet ouvrage de MM. E. Darsy et T. Toussenel n'est pas inférieur à ceux déjà publiés sous les noms des mêmes auteurs et se recommande comme les précédents par de précieuses qualités de clarté et de méthode, acquises dans une longue pratique de l'enseignement. Aucun fait véritablement essentiel n'est laissé de côté, et les chapitres consacrés aux institutions ainsi qu'au développement littéraire, scientifique et artistique, ne sont pas moins développés que ceux qui ont trait à l'histoire extérieure et intérieure. Chaque fois que la politique étrangère de la France se trouve liée à celle des autres puissances de l'Europe, les auteurs ont eu soin de rappeler les événements qui déterminèrent l'intervention de notre pays, comme par exemple pendant la guerre de Trente ans. Les noms des auteurs sont un sûr garant que cet ouvrage, composé dans le meilleur esprit, répond de tout point à sa destination. Albert Isnard.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Arsène Houssaye, de son vrai nom Housset, est mort à Paris, le 26 février. Né à Bruyères (Aisne), le 28 mars 1815, il vint de bonne heure dans la capitale, débuta, ayant à peine vingt et un ans, par deux romans : *La Pécheresse* et *la Couronne de bleuets*, et se lia d'amitié avec Jules Janin, Théophile Gautier et Sandeau, qui l'aidèrent à faire sa réputation. Esprit souple et brillant, il s'exerça dans de nombreux genres et toujours avec succès. A côté de ses romans, il faut signaler des ouvrages d'un genre plus sérieux. C'est ainsi que d'assez bonne heure il se livra à la critique d'art et aux recherches d'histoire artistique. Son *Salon* de 1844, son *Histoire de la peinture flamande et hollandaise*, furent des titres suffisants pour le faire nommer inspecteur des musées quand des considérations personnelles le déterminèrent, en 1856, à résigner les fonctions de directeur de la Comédie française, qu'il avait obtenues en 1849, sur la recommandation de Rachel, et qu'il n'avait pas exercées sans éclat. Même pendant ces fonctions, son activité littéraire ne se ralentit pas. Tant sous son nom que sous des pseudonymes divers, il donnait une active collaboration aux journaux, notamment à la *Presse* et au *Constitutionnel*, et aux revues, *Revue de Paris*, *Revue des Deux Mondes*, *Artiste*, etc. Dans la liste qui suit, nous n'avons pas la prétention de donner l'indication complète des volumes publiés par M. Arsène Houssaye ; encore moins nous sommes-

nous occupé d'indiquer les diverses éditions dont la plupart de ces volumes ont eu les honneurs : *La Pécheresse* (1836, in-12) ; — *La Couronne de bleuets* (1836, in-12) ; — *Fanny* (1840, in-8) ; — *Les Onze Maîtresses délaissées* (1840, 2 vol. in-8) ; — *Poésies. Les Sentiers perdus* (1841, in-12) ; — *Le Café de la Régence* (1842, 2 vol. in-8) ; — *Madame de Vandeuil* (1842, 2 vol. in-8), avec J. Sandeau ; — *Mademoiselle de Kerouare* (1842, in-8), avec le même ; — *Milla* (1842, in-8), avec le même ; — *Marie* (1843, in-8), avec le même ; — *Les Caprices de la marquise*, comédie (1844, in-12) ; — *Histoire de la peinture flamande et hollandaise* (1844-1847, in-fol. Nouv. édit. en 2 vol. in-8, 1847) ; — *Madame de Favières* (1844, 2 vol. in-8) ; — *Revue du Salon de 1844* (1844, in-4) ; — *La Poésie dans les bois* (1845, in-12) ; — *Galerie du* XVIIIe *siècle* (1845, 5 vol. in-8. Nouv. édit., 1858) ; — *Romans, contes et voyages* (1846, in-12) ; — *Les Trois sœurs* (1847, 2 vol. in-8) ; — *Voyage à Venise* (1850, in-12) ; — *Poésies complètes* (1850, in-12. Nouv. édit., 1852) ; — *Le Royaume des roses* (1851, in-16) ; — *Voyage à ma fenêtre* (1851, in-8) ; — *Philosophes et comédiennes* (1851, 2 vol. in-12) ; — *Œuvres de Chamfort* (1852, in-12) ; — *Œuvres de Boufflers*, avec une *Histoire de Boufflers* (1852, in-12) ; — *La Comédie à la fenêtre* (1852, in-12) ; — *Les Filles d'Ève* (1852, in-12) ; — *La Pantoufle de Cendrillon* (1852, in-8) ; — *La Vertu de Rosine* (1852, in-24) ; — *Sous la Régence et sous la Terreur. Talons rouges et bonnets rouges* (1853, in-12) ; — *Le Repentir de Marion* (1854, in-16) ; — *Le Violon de Franjolé* (1855, in-12) ; — *Histoire du quarante et unième fauteuil de l'Académie française* (1855, in-8 ou in-12) ; — *Œuvres de Piron* (1855, in-12) ; — *Voyages humoristiques, Amsterdam, Paris, Venise* (1856, in-12) ; — *Le Duel de la tour*, comédie (1856, in-12) ; — *Les Femmes comme elles sont* (1857, in-12) ; — *Galerie flamande et hollandaise* (1857, in-fol.) ; — *Œuvres poétiques* (1857, in-12) ; — *Le Roi Voltaire* (1858, in-12) ; — *L'Amour comme il est* (1858, in-12) ; — *Mademoiselle Mariani* (1859, in-12) ; — *Romans parisiens* (1859, in-12) ; — *Histoire de l'art français au* XVIIIe *siècle* (1860, in-8) ; — *Mademoiselle de La Vallière et Mme de Montespan* (1860, in-8) ; — *Voyage à ma fenêtre. Voyage à Venise. Voyage au pays des tulipes. Voyage au paradis* (1860, in-8) ; — *Princesses de comédie et princesses d'opéra* (1861, in-8) ; — *Les Charmettes, Jean-Jacques Rousseau et Mme de Warens* (1863, in-8) ; — *Les Dieux et les demi-dieux de la peinture* (1863, in-8), avec Théophile Gautier ; — *Mademoiselle Cléopâtre* (1864, in-8) ; — *Blanche et Marguerite* (1864, in-12) ; — *Le Roman de la Duchesse* (1865, in-8) ; — *Les Légendes de la jeunesse* (1865, gr. in-8) ; — *Les Aventures galantes de Margot* (1866, in-12) ; — *Notre-Dame de Thermidor. Madame Tallien* (1866, in-8, 2e édit., avec appendice, 1867) ; — *Les Femmes du diable* (1867, in-12) ; — *La Symphonie des vingt ans ; poèmes et sonnets* (1867, in-8) ; — *Dialogue des morts sur les vivants*, en tête des *Reines légitimes*, par E. de Lorne (1867, in-8) ; — *Les Grandes Dames* (1868-1870, 12 vol. in-8. Édit. illustrée gr. in-8, 1874) ; — *Merveilles de l'art flamand* (1868, in-4) ; — *Histoire de Léonard de Vinci* (1869, in-8, 2e édit., 1876) ; — *Le Chien perdu et la femme fusillée* (1872, 2 vol. in-8) ; — *Juliette et Roméo*, comédie (1873, gr. in-8) ; — *Lucie, histoire d'une fille perdue* (1873, in-12) ; — *Mademoiselle Trente-six Vertus* (1873, in-8) ; — *Tragiques Aventures de bal masqué* (1873, in-12) ; — *Le Roman des femmes qui ont aimé* (1874, in-8) ; — *La Belle Rafaella* (1874, in-12) ; — *Les Cent et un Sonnets* (1874, in-4) ; — *Les Mains pleines de roses, pleines d'or et pleines de sang* (1874, in-8) ; — *Les Peintres du cabaret. Van Ostade, sa vie et ses œuvres* (1875, gr. in-8) ; — *Les Amours de ce temps-là* (1875, in-12) ; — *Les Dianes et les Vénus* (1875, in-12) ; — *Jacques Callot, sa vie et son œuvre* (1875, in-4) ; — *Les Mille et une Nuits parisiennes* (1875, 4 vol. in-8) ; — *Histoire étrange d'une fille du monde* (1876, in-8) ; — *Tableaux rustiques. Le Cochon* (1876,

in-4); — *Alice, roman d'hier* (1877, in-12); — *Poésies* (1877, in-12); — *Les Trois Duchesses* (1878, 4 vol. in-12); — *Histoire de Madame du Barry*, en tête de *la Comtesse du Barry, causeries d'un curieux* (1878, in-8); — *Les Larmes de Jeanne* (1878, in-12); — *Les Charmeresses* (1878, in-12); — *Les Comédiennes de Molière* (1879, in-8); — *Des Destinées de l'âme* (1879, in-8); — *L'Éventail brisé* (1879, 2 vol. in-12); — *Histoires romanesques* (1879, in-12); — *La Robe de la mariée* (1879, in-12); — *La Comédie française* (1880, in-fol.); — *Molière, sa femme et sa fille* (1880, in-fol.); — *Les Princesses de la ruine* (1881, in-12); — *Mlle Rosa* (1882, in-12); — *Les Douze Nouvelles nouvelles* (1883, in-12); — *La Comédienne* (1884, in-12); — *Les Confessions, souvenirs d'un demi-siècle* (1830-1880) (1885-1891, 6 vol. in-8); — *Contes pour les femmes* (1885, 5 vol. in-12); — *Les Onze mille Vierges* (1885, in-12); — *La Comédie au coin du feu* (1886, in-12); — *Les Comédiens sans le savoir* (1886, in-12); — *La Femme fusillée* (1887, in-12); — *Le Livre de minuit* (1887, in-32); — *Madame Lucrèce* (1887, in-12); — *Rodolphe et Cynthia* (1888, in-12); — *Lucia* (1888, in-16), tome XLI des *Auteurs célèbres;* — *La Confession de Caroline* (1889, in-16), tome CXLII du même recueil; — *La Révolution* (1892, in-18); — *Les Larmes de Mathilde* (1895, in-18); — *Les Femmes démasquées* (1895, in-18).

— Avec M. Charles-Louis-Ambroise Thomas, directeur du Conservatoire, mort le 12 février, disparaît un des représentants les plus remarquables de l'art musical français. Né à Metz le 5 août 1811, admis comme élève au Conservatoire de musique en 1828, il obtint tour à tour le premier prix de piano (1829), le premier prix d'harmonie (1830) et le premier grand prix de composition musicale (1883). Trois années passées en Italie mûrirent son talent et lorsqu'à son retour, âgé de vingt-six ans, il fit jouer à l'Opéra-Comique sa première œuvre, *Double échelle*, il eut un véritable succès. *Le Caïd* établit solidement sa réputation, que portèrent au plus haut point *le Songe d'une nuit d'été* et *Raymond*. Dès 1851, l'Académie des beaux-arts s'honorait de le compter parmi ses membres, et Ambroise Thomas continuait à multiplier les chefs-d'œuvre en donnant tour à tour : *Tonelli, Psyché, le Carnaval de Venise, Mignon*, récemment arrivé à sa millième représentation, *Hamlet, Françoise de Rimini*. C'est à la mort d'Auber (1871) qu'il accepta la direction du Conservatoire. Ses fonctions, dont il s'acquitta avec un zèle qui ne se démentit jamais, ne ralentirent pas son activité musicale. C'est en 1889 qu'il donnait *la Tempête*, son dernier chef-d'œuvre. M. Ambroise Thomas avait été nommé grand-croix de la légion d'honneur en 1894.

— M. Louis de Backer est mort à Paris, le 4 février. Né à Saint-Omer, le 16 avril 1814, il vint faire son droit à Paris, se fit recevoir avocat et exerça quelque temps les fonctions de juge de paix à Bergues. Mais il se laissa vite absorber par les travaux d'érudition. L'histoire de son cher pays de Flandre, la linguistique, l'archéologie, l'histoire littéraire, l'occupèrent tour à tour. Il fit pendant quelques années, sous l'Empire, des cours sur la littérature néerlandaise à la salle Gerson, dépendance de la Faculté des lettres de Paris. C'est la reproduction de ces cours qui forma son *Histoire de la littérature néerlandaise*. Aux qualités du savant M. Louis de Backer joignait les vertus du chrétien. Chevalier de la légion d'honneur, commandeur de l'ordre du Christ, il fut pendant plusieurs années président de la Société des antiquaires de Picardie, et avait été nommé correspondant du ministère de l'instruction publique. Nous donnons ici l'indication des principaux ouvrages dus au regretté savant : *De l'organisation politique, administrative et judiciaire de la Belgique pendant les trois derniers siècles* (Paris, 1841, in-12); — *Château de la Motte-aux-Bois* (Douai, 1843, in-4); — *Églises du moyen âge dans les villages flamands du nord de la France* (Bruges, 1848, in-4); — *Recherches his-*

toriques sur la ville de Bergues en Flandre (Bruges, 1849, in-8); — *Les Flamands de France* (Gand, 1851, in-8); — *Des Nibelungen, saga mérovingienne de la Neerlande* (Paris, 1852, in-8); — *De la religion du nord de la France avant le christianisme* (Lille, 1854, in-8); — *Histoire de sainte Godelive de Ghistelle* (Nancy, 1854, in-32); — *Chants historiques de la Flandre (400-1650)* (Lille, 1855, in-8); — *Pénalité et iconographie de la calomnie* (Amiens, 1857, in-8); — *Analogie de la langue des Goths et des Franks avec le sanscrit* (Gand, 1858, in-8); — *La Noblesse flamande de France en présence de l'article 259 du code pénal* (Paris, 1859, in-12); — *Grammaire comparée des langues de la France* (Clermont-Ferrand, 1860, in-8); — *Le Duc de Brunswick, Erich II, comte de Clermont* (Clermont en Beauvaisis, 1862, in-8); — *Rapport à M. le ministre de l'instruction publique et des cultes en France sur l'histoire et l'état des lettres en Belgique et dans les Pays-Bas* (Paris, 1862, in-8); — *Les Tables Eugubines* (Paris, 1867, gr. in-8); — *De l'Origine du langage d'après la Genèse* (Paris, 1869, in-8); — *De la Langue néerlandaise et des Premiers Monuments littéraires écrits en néerlandais* (Paris, 1869, in-8); — *Essai de grammaire comparée des langues germaniques* (Paris, 1872, in-8); — *Histoire de la littérature néerlandaise depuis les temps les plus reculés jusqu'à Vondel* (Louvain, 1873, in-8); — *L'Archipel indien* (Paris, 1874, in-8); — *Bidasari, poème malais* (Paris, 1875, in-8); — *L'Extrême-Orient au moyen âge* (Paris, 1877, in-8); — *Guillaume de Rubrouck, ambasssadeur de saint Louis en Orient. Récit de son voyage*, traduit de l'original latin (Paris, 1878, in-18), tome XIII de la *Bibliothèque orientale elzévirienne;* — *Histoire de la ville de Bourbourg* (Paris, 1879, in-8); — *Le Droit de la femme dans l'antiquité, son devoir au moyen âge* (Paris, 1880, in-8); — *Le Présent et le passé* (Paris, 1884, in-16); — *La Liberté chrétienne et le Pape Léon XIII* (Caen, 1885, in-8).

— M. Abel Hovelacque, mort le 22 février, était né à Paris, le 14 novembre 1843. Il fit de fortes études de droit, mais abandonna le barreau pour la linguistique, vers laquelle il se sentait entraîné et pour laquelle il avait de véritables dispositions. En 1876, il fut nommé professeur d'anthropologie linguistique à l'École d'anthropologie fondée par Broca. Dans son enseignement comme dans ses livres, dont quelques-uns ont obtenu un assez grand succès, il propagea malheureusement les idées matérialistes, de même qu'en politique, tant au conseil municipal de Paris, où il siégea de 1878 à 1889, qu'à la Chambre des députés, où il représenta le treizième arrondissement de 1889 à 1894, il se montra l'adversaire décidé des idées religieuses et conservatrices. Voici, outre sa collaboration aux périodiques, notamment à la *Revue de linguistique*, dont il était le directeur, l'indication de ses principaux ouvrages : *La Théorie spécieuse de Lautverschiebung* (1868, in-8); — *Racines et éléments simples dans le système linguistique indo-européen* (1869, gr. in-8); — *Grammaire de la langue zende* (1869, in-4, 2e éd. en 1878); — *Instructions pour l'étude élémentaire de la linguistique indo-européenne* (1872, in-12); — *Langues, races, nationalités* (1873, in-16, 2e éd. in-8, 1875); — *Mémoire sur la primordialité de la prononciation du Rvocal sanscrit* (1873, in-8); — *Morale de l'Avesta* (1874, in-8); — *Observation sur un passage d'Hérodote concernant certaines institutions perses* (1875, in-8); — *Lettre sur l'homme préhistorique du type le plus ancien, sur la structure de ses restes et sur son origine* (1875, in-8); — *La Linguistique* (1875, in-12, 4e éd. en 1888); — *Le Chien dans l'Avesta* (1876, in-8); — *Le Crâne savoyard* (1877, in-8); — *Les Médecins et la Médecine dans l'Avesta* (1877, in-8); — *Notre ancêtre, recherches d'anatomie et d'ethnologie sur le précurseur de l'homme* (1877, in-12, 2e éd., 1878); *Études de linguistique et d'ethnographie* (1878, in-12), avec M. Julien Vinson; — *L'Avesta, Zoroastre et le Mazdéisme*, tome IV des *Littératures de l'Orient*

(1880, gr. in-8); — *L'Enseignement primaire à Paris. Laïques et congréganistes* (1880, in-8); — *Mélanges de linguistique et d'anthropologie* (1880, in-12), avec MM. Émile Picot et Julien Vinson; — *Les Races humaines* (1882, in-12); — *Les Débuts de l'humanité, l'homme primitif contemporain*, t. II de la *Bibliothèque matérialiste* (1882, in-12); — *Précis d'anthropologie* (1887, in-8), avec M. G. Hervé, tome IV de la *Bibliothèque anthropologique*; — *Les Nègres de l'Afrique sus-équatoriale* (1889, in-8), tome IX de la même collection.

— L'un des meilleurs élèves de l'illustre et regretté commandeur DE Rossi, l'un de ceux sur qui l'archéologie chrétienne fondait justement le plus d'espérances, M. Mariano ARMELLINI vient d'être enlevé dans la pleine maturité de son talent, le 24 février dernier. Il était né à Rome en 1845, et c'est à l'histoire et à l'archéologie de la Ville éternelle que se rapportent toutes ses publications, qui toutes sont fort appréciées. Aux ouvrages suivants, les seuls qui, à notre connaissance, aient été publiés à part : *Scoperta d' un graffito storico nel cemeterio di Pretestato sulla via Appia* (Roma, 1874, in-16); — *Scoperta di un antico oratorio presso la via Appia dedicato all' arcangelo Gabriele ed ai sette dormienti* (Roma, 1875, in-4); — *Il Cimitero di S. Agnese sulla via Nomentana* (Roma, 1880, in-8); — *Il Reggimento civile di Roma nel medio evo* (Roma, 1881, in-8); — *Vita di santa Francesca Romana, scritta nell' idioma volgare di Roma del secolo XV* (Roma, 1882, in-8); — *Lezioni popolari di archeologia cristiana* (Roma, 1883, in-16); — *Guide de Rome* (Rome, 1888, in-16); — *Le Chiese di Roma dalle loro origini sino al secolo XVI* (Roma, 1888, in-8); — *Antichi cimiteri cristiani di Roma e d'Italia* (Roma, 1893, in-8), il faut ajouter plusieurs travaux inédits, qu'il laisse, dit-on, en manuscrit. Il avait commencé en 1882 la publication d'une *Cronichetta delle più recenti scoperte*, qui n'a pas été continuée, croyons-nous.

— On annonce encore la mort du frère ANANIAS, directeur de la communauté des Frères des écoles chrétiennes de Vire, mort à Paris, à la fin de février; — de M. Alfred BLAU, à qui l'on doit, entre autres livrets d'opéras, ceux de *Salammbô* et d'*Esclarmonde*, mort le 24 février; — de M. Jacques BULLIER, l'un des fondateurs de l'agence Havas, mort le 6 février, âgé de soixante et onze ans; — de M. le marquis DE CAULAINCOURT, duc DE VICENCE, fils aîné du ministre de Napoléon Ier, sénateur pendant toute la durée du second Empire et auteur de travaux historiques distingués, mort le 29 février, âgé de quatre-vingt-un ans; — de M. l'abbé Auguste CIZEL, curé de Navenne (Haute-Saône), membre de l'Académie de Besançon, mort au commencement de mars; — de M. Gustave CLAUDIN, brillant chroniqueur et romancier, collaborateur de la *Presse*, du *Moniteur universel*, du *Figaro*, mort le 3 mars, à Paris, âgé de soixante-treize ans; — de M. Félix COHEN, homme de lettres, membre de la Société des auteurs dramatiques; — de M. le marquis DE DAMPIERRE, président de la Société des agriculteurs de France, ancien membre de la Chambre des députés et auteur d'ouvrages fort estimés sur l'agriculture et l'élevage, mort, âgé de quatre-vingt-deux ans, le 12 février, à Paris; — de M. Pierre DOUÉ, médecin en chef de la marine, mort le 23 février, à Toulon; — de M. DOYEN, maire de Fontenay-aux-Roses, chansonnier plein de talent, mort le 11 février; — de M. le chanoine GOSSIN, président de l'œuvre de Saint-François de Sales, mort le 12 février, à Paris; — du docteur LAENNEC, ancien directeur de l'école de médecine de Nantes, mort le 14 février; — de M. Albert DE LOQUEYSSIE, ancien député et ancien directeur du *Pays*, mort le 20 février; — de M. Joseph DE MALAFOSSE, collaborateur du *Messager de Toulouse* et auteur de recherches sur l'archéologie et l'histoire de l'art dans le midi de la France, mort en février, à Toulouse; — de M. le chanoine MARTIN, curé de Saint-Gilles d'Abbeville et ancien professeur de

rhétorique au petit séminaire de Saint-Riquier, mort à quatre-vingt-un ans, le 23 février ; — de M. François-Jacques Massieu, inspecteur général des musées ; — du R. P. Milon, orateur fort apprécié de l'ordre de Saint-Dominique, mort le 6 février ; — de M. le comte Alexandre de Monti, ancien conseiller général de la Loire-Inférieure, auteur d'un ouvrage estimable sur la famille de Charette, mort le 20 février, âgé de quatre-vingt-un ans, à Nantes ; — de M. Frantz Perréal, ancien collaborateur du *Temps*, mort le 19 février ; — de M. Reiset, membre de l'Académie des sciences, mort à soixante-dix-sept ans, le 6 février ; — de M. Jules Rolland, collaborateur de l'*Express du Midi* et de la *Gazette de France*, mort le 26 février ; — de M. André de Sarrebourse d'Audeville, directeur de l'*Armorial français*, membre du conseil héraldique de France, mort le 12 février, à quarante ans, à Paris.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Aubert, professeur de droit à l'Université de Christiania, mort le 5 février, à cinquante-sept ans ; — de M. Peter Bayne, journaliste, auteur de poésies et d'une biographie de Hugh Miller, mort en février ; — de M. R. Benedikt, professeur de chimie analytique à l'École technique supérieure de Vienne, mort âgé de quarante-quatre ans, le 7 février ; — de M. J.-V. Bergenstamm, naturaliste, mort à Vienne, le 31 janvier ; — de M. Ben Brierley, l'un des meilleurs et des plus estimés écrivains en dialecte du Lancashire, mort dans sa soixante et onzième année, le 18 janvier, à Morton ; — de M. G. Brill, professeur de philologie néerlandaise à l'Université d'Utrecht, mort le 29 janvier, dans cette ville, à trente-quatre ans ; — de M. Paul Brunnemann, professeur de droit criminel à l'Université de Vienne, mort le 22 janvier, dans cette ville, à l'âge de quarante et un ans ; — du R. P. Giovanni Calendoli, O. P., de la province dominicaine de Sicile, inventeur d'une machine à composer pour l'imprimerie, mort le 17 janvier, à Paris ; — du chevalier Christian d'Elvert, historien, mort à quatre-vingt-douze ans, le 28 janvier, à Brünn ; — de M. Giuseppe Fiorelli, sénateur du royaume d'Italie, directeur des antiquités italiennes à Naples, où il est mort, dans sa soixante-treizième année, le 29 janvier ; — du docteur William-Henry Furness, ministre « unitarien » à Philadelphie, traducteur d'ouvrages allemands, notamment de : *Mirror of Nature* (1849) de Schubert ; *Gems of German Verse* (1851) ; *Julius and other Tales* (1856), dont la plus belle œuvre poétique est l'adaptation du *Lied von der Glocke*, de Schiller ; auteur également d'ouvrages théologiques parmi lesquels il convient de citer : *Remarks on the four Gospels* (1835) ; *Jesus and his Biographers* (1838) ; *A History of Jesus* (1850) ; *Thoughts on the Life and character of Jesus of Nazareth* (1859) ; *The unconscious Truth of the four Gospels* (1858) ; *The Power of Spirit* (1877) ; *The Story of Resurrection told once more* (1885), mort à Philadelphie ; — de Enrique-Claudio Girbal, archéologue et historien distingué, à qui l'on doit notamment un ouvrage sur Girone et de nombreuses monographies, dont quelques-unes ont paru dans la *Revista de Gerona*, mort dans cette ville, le 25 janvier ; — de M. Graindorge, professeur ds physique à l'Université de Liège, mort dans cette ville, âgé de cinquante-deux ans, le 25 janvier ; — de M. Per Hedenius, professeur de pathologie à l'Université d'Upsal, mort le 1er janvier, âgé de soixante-sept ans ; — du capitaine Andrew-M. Irving, auteur canadien qui a écrit notamment sous le pseudonyme de Maxwell Drew, mort le 11 janvier, dans sa trente-sixième année ; — de M. Joseph Mackey, fondateur (1862) du *Mackey A B C Guide*, mort le 4 février, à Fordham, N. Y. ; — de M. Alexander Macmillan, le célèbre éditeur anglais fondateur du *Macmillan's Magazine*, la première revue mensuelle à un shilling (1859) et qui, entre autres collections importantes,

a édité *Golden Treasury*, une édition générale de Shakespare; *the English Men of letters*, mort à Londres, le 25 janvier; — du major-général H.-A. Majew, écrivain scientifique, mort le 14 janvier, à Saint-Pétersbourg; — de M. Jean Müller, directeur du jardin botanique de Genève, mort en janvier; — du Rév. John Owen, recteur de East Anstey, philosophe et théologien fort apprécié, de qui nous citerons : *Evenings with the Skeptics* (1881); *The Skeptics of the Italian Renaissance* (1892); *The Skeptics of the French Renaissance* (1893); *Religions Systems of the World* (1893); mort le 6 février; — de M. Matteo Ricci, sénateur du royaume d'Italie, président du cercle philologique de Florence, traducteur d'Hérodote, mort le 11 février; — de M. Reinhold Rost, orientaliste anglais, mort le 7 février, à Canterbury; — de M. Rózsahegyi, professeur d'hygiène à Clausenburg, mort à quarante et un ans, le 27 janvier; — de M. Schadenberg, ethnographe, mort à Manille; — de M. R. Schirmer, professeur d'ophtalmologie à l'Université de Greifswald, mort le 27 janvier, âgé de soixante et un ans; — de M. Schmitt, directeur du laboratoire qui porte son nom, mort le 23 janvier, à Wiesbaden; — de M. Johann-Gustav Stickel, professeur de théologie à l'Université d'Iéna, où il enseignait depuis 1827, arabisant et numismate éminent, mort le 21 janvier, à quatre-vingt-dix ans; — de M. K. Stoelzel, professeur de technologie chimique à l'École technique supérieure de Karlsruhe, mort à soixante-neuf ans, dans cette ville, le 3 février; — de M. Nicolas-Nicolaievitch Strakhov, naturaliste et littérateur russe, mort en février; — de M. Henry Van Laun, connu en Angleterre par de nombreuses traductions du français, mort à soixante-seize ans, le 9 janvier, à Londres; — de lady Wilde, mère du trop fameux Oscar Wilde, qui sous son nom de demoiselle (miss Elgee) et sous le pseudonyme de Speranza, s'est fait connaître par des poésies et des articles dans les journaux, morte au commencement de février; — de M. Eduard Winkelmann, historien estimé, qui a collaboré aux *Monumenta Germaniae* et a publié le cartulaire de l'Université d'Heidelberg, mort dans cette ville.

Institut de France. — *Élections.* — *Académie des sciences morales.* — M. de Foville a été élu, en remplacement de M. Cucheval-Clarigny, par 19 voix contre 7 à M. Stourm, 4 à M. Cheysson et 2 à M. O. Noël. — M. Lachelier a été élu, en remplacement de M. Barthélemy-Saint-Hilaire, par 21 voix contre 15 données à M. Ollé-Laprune.

Académie de médecine. — MM. les docteurs Fressinger (d'Oyonnax), Soulier, Lepine et Renaut (de Lyon), ont été élus correspondants nationaux dans la division de médecine.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 31 janvier, M. Cagnat a communiqué quatre inscriptions latines relevées à Assouan, qui nous renseignent sur les préfets d'Égypte à différentes époques; M. S. Reinach a présenté les photographies de deux autels gallo-romains découverts à Sarrebourg. — Le 7 février, M. Foucart a donné lecture d'une note de M. Radet sur deux chapitres de Polybe, racontant une campagne d'Attale contre Achæus, qui assiégeait Selgé; M. Müntz a communiqué une notice de M. Maxe-Werly sur le séjour à Bar-le-Duc du célèbre sculpteur et médailleur italien Pierre de Milan; M. Héron de Villefosse a donné lecture d'une lettre du P. Delattre sur les résultats de sa nouvelle campagne à Carthage; M. S. Reinach a fait une communication sur un vase à figures rouges, rehaussé de dorure, découvert à Rhodes (peint à Athènes vers 410 av. J.-C.). — Le 14, M. Müntz a fait une communication sur les tiares du pape Jules II; M. Clermont-Ganneau a expliqué et commenté quatre inscriptions romaines gravées sur trois colonnes milliaires décou-

vertes sur les bords du Baraba (anc. Chrysorrhoas) qui arrose Damas. — Le 21, M. Heuzey a décrit le vase d'argent de Tello, offert par le sultan Abdul-Hamid au musée du Louvre; M. Clermont-Ganneau a expliqué un cachet en pierre dure, d'origine israélite, datant environ du VIe siècle av. J.-C., récemment entré au cabinet des médailles; M. Müntz a fait une communication sur un sculpteur dalmate à Rome (1471-1509); M. Villain a lu un mémoire sur la topographie de Paris aux premiers siècles de notre ère (région du Xe arrondissement); M. S. Reinach a entretenu l'Académie d'une statue d'Hécate par Menestrate, que Pline signale au temple de Diane à Éphèse. — Le 28, lecture est donnée d'une lettre de MM. Boucher et Néron sur un procédé nouveau pour reconstituer les manuscrits avariés par le temps ou par les parasites du papier; M. Oppert a ensuite communiqué la traduction rectifiée d'un texte antique chaldéen publié par M. Perser.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 1er février, M. A. Desjardins a présenté la *Loi roumaine sur la faillite, du 25 juin 1895*, et fait ressortir l'intérêt de la réforme de la législation commerciale roumaine.— Le 8, M. A. Desjardins a communiqué un fragment de son ouvrage en deux volumes sur Proudhon; M. Léon Say a donné lecture d'une critique, faite par lui-même, de ses discours sur le socialisme à l'Académie et à la Chambre. — Le 15, M. F. Passy a donné lecture de son ouvrage, *l'Art de s'ennuyer*, et M. Levasseur a continué celle de son mémoire sur *les Syndicats et les unions et fédérations ouvrières aux États-Unis*. — Le 22, M. Luchaire a présenté le livre de M. James Westfall Thomson sur *le Développement de la monarchie française sous Louis VI le Gros* (1108-1137), et formulé quelques observations; M. Gardair a commencé la lecture de son *Exposé critique des preuves de l'existence de Dieu données par saint Thomas*.

Paris. — La très curieuse communication faite à l'Académie des inscriptions par M. Ernest Babelon sur *la Glyptique à l'époque mérovingienne et carolingienne*, vient d'être tirée à part des *Comptes rendus* de cette compagnie (Paris, Imp. nationale, A. Picard, in-8 de 32 p.). Le savant conservateur du département des médailles de la Bibliothèque nationale établit que du VIe au IXe siècle s'étend une période de barbarie pendant laquelle la glyptique occidentale a complètement disparu; les gemmes que l'on rencontre sont toutes de travail byzantin; sous les successeurs de Charlemagne, au IXe siècle, il y a une véritable renaissance. Aux gemmes de cette époque, que nous avons conservées, M. Babelon ajoute d'autres pierres perdues, mais dont nous avons gardé des empreintes sur des sceaux au bas des actes; on était habitué à les regarder comme antiques; il établit qu'elles sont l'œuvre d'artistes carolingiens. Cette renaissance, d'ailleurs, n'eut pas de durée; au Xe siècle, la glyptique fut de nouveau replongée dans la barbarie.

— Dans un court et substantiel article de *la Quinzaine* (tiré à part, Paris, Fontemoing, in-8 de 12 p.), M. Jules Cauvière résume avec beaucoup de clarté la saine doctrine sur *le Régime du bon plaisir*. Il rappelle que c'est une fausse interprétation du terme « plaisir » qui a fait croire à ce singulier régime. Nous devons le remercier et le féliciter d'avoir fait connaître au grand public une vérité qui n'était encore connue que des hommes d'étude.

— M. Henri Omont publie, d'après les manuscrits de Paris et Udine, le *Journal autobiographique du cardinal Jérôme Aléandre, 1480-1530* (Paris, Imp. nationale, in-4 de 116 p. Tiré des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale* et autres bibliothèques. Tome XXXV, 1re partie). La publication est des plus précieuses pour la biographie d'Aléandre et pour l'histoire civile et littéraire de la fin du XVe siècle et des trente premières

années du XVIe siècle. Voici les divisions du recueil : *Introduction ; Éphémérides* (1492-1517) ; *Carnet de voyages d'Aléandre en France et à Liège* (1510-1516) ; *Notes de la jeunesse d'Aléandre* (1480-1502) ; *Notes diverses* (1479-1524); *Journal d'Aléandre* (1524-1531) ; *Testament d'Aléandre* (24 janvier 1542) ; *Addenda.* 1° *Lettre d'Aléandre à Erard de la Mark, évêque de Liège* (25 janvier 1518) ; 2° *Lettre du même au pape Clément VII*, au sujet de sa première entrevue avec François Ier (novembre 1524). Signalons encore des fac-similés des journaux du cardinal, d'après les autographes conservés à Udine, et un portrait du grand humaniste. Soit comme éditeur soit comme annotateur du journal autobiographique de celui qui fut un des plus illustres recteurs de l'Université de Paris, M. Omont a mérité toutes les félicitations et tous les éloges.

— M. Eugène Halphen nous donne un nouveau recueil de *Lettres inédites du roi Henri IV à M. de Béthune, ambassadeur de France à Rome, du 15 janvier au 22 mars 1603*, d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale (Paris, Champion, in-8 de 67 p.). Cette plaquette contient sept lettres négligées à tort par les éditeurs des *Lettres missives*. Ces lettres éclairent l'histoire des relations du Pape et du Roi et dévoilent une série de faits qui n'ont pas été sans influence sur les affaires de l'Europe. Il y a là un filon à explorer et qu'il faut recommander aux curieux des détails de l'histoire.

— M. Charles de Ribbe a consacré à l'un de ses meilleurs amis des pages écrites avec la plus éloquente émotion : *Mes souvenirs sur Claudio Jannet, 1857-1894* (gr. in-8 de 68 p. Extrait de *la Réforme sociale*). De même que M. de Ribbe a fait revivre, en 1884, la figure de son illustre et vénéré maître Le Play, il a rempli avec non moins de succès une semblable tâche au sujet d'un des disciples les plus chers de ce grand penseur et observateur, « devenu maître à sa suite et à son tour. » La biographie que l'excellent écrivain retrace de Claudio Jannet est aussi complète qu'attachante. On y trouvera mille détails qui feront aimer à la fois le héros et le narrateur.

— M. Georges-Claudius Lavergne avait signalé, dans la *Vérité* du 4 mars 1895, l'existence, l'objet et les caractères de la *Corporation des artistes chrétiens de France*, et il avait montré les liens qui rattachent cette œuvre salutaire à celle que fonda Lacordaire sous le titre de Confrérie de Saint-Jean ; mais, tandis que cette dernière ne comprenait que des peintres, la nouvelle association s'adresse également aux architectes et aux sculpteurs. L'article de M. Lavergne vient d'être réédité en brochure (Paris, imp. Dumoulin, in-8 de 20 p.).

— Un intéressant mémoire de M. L. Cloquet paru dans la *Revue de l'art chrétien* sous le titre : *Diorama, panorama, olorama*, et tiré à part (Gand, Desclée, de Brouwer, in-4 de 7 p.), expose les différents procédés usités jusqu'ici pour obtenir par la peinture un rendu réalistique et une illusion d'optique. Ni le diorama ni le panorama n'étaient parvenus à représenter d'une manière satisfaisante des vues intérieures de monuments. M. Cloquet applique le nom d'olorama à un procédé inventé par lui avec deux de ses amis et par lequel il espère obtenir ce résultat.

— Une conférence faite à Nantes le 21 août 1895, par M. A. Hamon, vient d'être mise en vente sous ce titre : *Patrie et Internationalisme* (Paris, au bureau des « Temps nouveaux, » in-16 de 24 p.). Elle forme le premier fascicule des *Publications des « Temps nouveaux »* et se vend « au profit du comité d'action pour l'édification de la verrerie ouvrière. » Ces indications suffisent à indiquer à nos lecteurs que les tendances de l'auteur sont à l'internationalisme et qu'il combat l'idée de patrie.

— Dernier écho, bien tardif, des publications illustrées dites d'étrennes :

Les Lundis de Caran d'Ache, album pour les enfants de 40 ans et au-dessus (Paris, Plon, in-folio de 64 p. — Prix, 3 fr. 50). On connaît le genre du spirituel dessinateur. Pleines d'humour, ces fantaisies, le titre le dit assez clairement, ne s'adressent pas aux jeunes gens.

— *Cosmopolis*, revue internationale nouvelle dont l'éditeur parisien est M. Armand Colin (le numéro 3 fr. 25, l'abonnement 38 fr. pour Paris, 40 fr. pour la France, 42 fr. pour l'Union postale), est un recueil qui se présente avec un caractère tout nouveau. Jamais encore, que nous sachions, l'on ne s'était avisé de solliciter le public de s'abonner à une revue générale dont les articles fussent écrits en langues diverses. Car c'est là surtout ce qui distingue cette nouvelle entreprise : des collaborateurs français, anglais et allemands y écrivent dans leur langue. L'idée ne peut être qu'approuvée; le prix très modeste de la revue et le nom des collaborateurs qui lui ont promis leur concours semblent en assurer le succès. Nous regrettons, pour notre part, que l'élément protestant et libre penseur y tienne une si large place.

Auvergne. — Le tome Ier de novembre des *Acta sanctorum* (tome LXIII de la collection) contient sur saint Florus une notice dans laquelle on déclare qu'il n'existe pas sur le saint de document plus ancien que le XIVe siècle. M. Marcellin Boudet, auquel on doit déjà plusieurs travaux intéressants sur l'histoire d'Auvergne, a combattu cette assertion dans un article des *Annales du Midi*, dont le tirage à part vient d'être distribué : *La Légende de saint Florus, d'après les textes les plus anciens* (Toulouse, Privat, in-8 de 49 p.). Ce travail jette sur la question des lumières toutes nouvelles : de la fin du Xe siècle à 1131 seulement, huit papes ont nommé dans leurs bulles saint Florus. Ces documents et ceux que M. Boudet a retrouvés, antérieurs au XIVe siècle, forment un dossier de dix-sept pièces, d'où il ressort que saint Florus était plus connu dans la haute Auvergne que ne le pensent les hagiographes belges.

Bretagne. — M. le président Trévédy publie une brochure piquante (*Compagnie d'assurances contre les erreurs historiques*, Saint-Brieuc, gr. in-8 de 12 p.). Le critique propose aux savants bretons de s'associer pour faire campagne contre les recueils qui, se copiant les uns les autres, propagent à l'infini toute sorte d'erreurs. Il cite, entre autres, la vaste compilation qui porte le nom de Larousse et qui a été invoquée en plein Parlement comme une autorité historique, et aussi divers livres destinés à l'instruction primaire. Le relevé de certaines erreurs géographiques et autres commises par M. Lavisse, auteur de l'*Histoire de France à l'usage des écoles primaires*, arrivé à sa 40e édition, est bien amusant.

— La section de géographie historique et descriptive instituée au ministère de l'instruction publique invite chaque année les travailleurs de la province à lui apporter l'inventaire des richesses cartographiques de leur pays. Elle estime avec raison devoir parvenir ainsi peu à peu à connaître les cartes intéressantes qui existent dans les départements, et ne désespère jamais d'une découverte précieuse pour l'histoire de la géographie. Il n'est pas répondu régulièrement à cette demande; mais de temps à autre un érudit entreprend d'exécuter pour sa province, son département ou sa localité le travail proposé par le comité; tel est le cas de M. Léon Vignols, qui a présenté en 1894, au Congrès des sociétés savantes, un *Inventaire cartographique des archives d'Ille-et-Vilaine, du musée archéologique de Rennes et de la bibliothèque de M. de Palys pour les époques antérieures à 1790*, qui, remanié depuis, a été inséré au *Bulletin de géographie historique et descriptive*, puis tiré à part (Paris, Imp. nationale, in-8 de 40 p.). Ce travail signale l'existence à Rennes de cent douze pièces cartographiques, dont cinquante-neuf manus-

crites; vingt d'entre elles, toutes imprimées, sont du XVIIe siècle, et six sont anonymes; il met en outre en lumière plusieurs documents curieux, entre autres une « carte géométrique et détaillée de la partie des costes de Bretagne qui s'estend depuis Saint-Malo jusqu'au cap Frehel, » levée par l'abbé de Lespinasse de Villiers (no 44), qui manque aux collections de la Bibliothèque nationale. Aussi faut-il remercier M. Léon Vignols du service qu'il a rendu en rédigeant cet inventaire, dont deux tables bien faites facilitent le maniement.

— Lors de la rentrée de l'École de plein exercice de médecine et de pharmacie et de l'École supérieure des sciences et des lettres de Rennes, au moment de la distribution des prix aux étudiants, le 4 novembre 1895, M. Adam, professeur à l'École des sciences, a lu un discours qui mérite d'être signalé. Il l'a intitulé : *La Faillite de la science et Pasteur*. Hommage très simple rendu dans les meilleurs termes au grand homme et à la science dont il a été l'une des plus hautes incarnations du siècle.

Champagne. — Ayez de l'*Initiative!* Telle est la recommandation suprême que M. l'abbé Marcel, préfet des études du petit séminaire de Langres, adressait, le 6 août dernier, aux jeunes gens, laïques ou ecclésiastiques, qui assistaient pour la dernière fois à la distribution des prix dans la maison où ils avaient reçu l'instruction (Langres, Rallet-Bideaud, in-8 de 20 p.). Ces solides conseils et ces fortes leçons méritent d'être médités; c'est à ce titre que nous recommandons le discours de M. l'abbé Marcel.

Dauphiné. — Érudit collectionneur dauphinois, M. Paul Guillemin vient de publier à trente exemplaires, tous numérotés et distribués, ainsi qu'il appert de la justification nominative placée au verso du faux-titre, une luxueuse plaquette : *L'Imagerie de Stendhal entre-bâillée* (Grenoble, imp. Joseph Baratier, gr. in-4 de 25 p., avec reproduction d'un fusain de M. Émile Guigues). Nous considérons Stendhal (Henri Beyle, d'après l'état civil) comme un écrivain détestable; heureusement l'antidote se trouve dans le poison même : les œuvres de Stendhal sont, en général, lourdes, peu compréhensibles et, partant, assez soporifiques. Il en va tout autrement de M. P. Guillemin qui, dans son travail de bénédictin, a « cristallisé » (style stendhalien) tout ce qu'il a pu saisir en fait d'images relatives à Stendhal et à certaines éditions de ses œuvres, sans omettre les dessins exécutés personnellement par l'écrivain. Le tout, disposé dans l'ordre chronologique et compris sous cent cinquante-six numéros, débute avec le siècle et finit en 1895. Huit numéros complémentaires (157-164) sont consacrés, sous le titre : *Famille de Stendhal*, au grand-père et aux deux sœurs du personnage. Brochure curieuse, admirablement imprimée sur simili-japon, mais qui, en dehors des trente privilégiés servis gratuitement, ne pourra être acquise par personne.

— Depuis longtemps, M. l'abbé F. Allemand s'attache à prouver que les plus modestes villages ont leur histoire particulière, et qu'à bien l'étudier elle devient attrayante et donne lieu à de véritables surprises; c'est ce qu'il a fait pour Veynes, le Val-d'Oze, Montmaur, Chaillol, etc. Il s'attaque aujourd'hui à l'*Histoire de Jarjayes* (Gap, Jouglard, in-8 de 65 p.), petite commune du canton de Tallard. Il prend le village dans sa topographie, ses productions, sa population, sa viabilité, et le suit, sans fatigue pour le lecteur, dans sa vie ancienne, sa seigneurie, sa communauté et sa paroisse. Les pièces justificatives n'ont pas été oubliées. Œuvre d'un érudit, d'un chercheur, qui entend trop limiter ses visées, mais auquel viendront les ailes.

— Sous ce joli titre : *L'Étoile filante, babillage hebdomadaire d'escholiers en*

vacances (Grenoble, imp. Jourdan, 10 numéros in-8), M. Jules Bouvier a voulu intéresser les collégiens aux choses de l'esprit, pendant la saison des vacances, et ce, pour la modique somme de 2 fr. 50; il a pleinement réussi et il convient de l'encourager pour l'avenir. Les articles sont courts, bien choisis, variés, semés d'amusants jeux d'esprit, de communications photographiques, timbrologiques, etc. La rédaction est d'ailleurs dans le mouvement; des phototypies agréables sont jetées çà et là dans une élégante et large impression. Ajoutons qu'elles sont nouvelles, ce qui est à approuver. N'est-il pas, en effet, surprenant de voir des feuilles soi-disant illustrées se borner à resservir les clichés tantôt séculaires de Dardelet ou ceux des syndicats d'initiative! *L'Étoile filante* est appelée à « filer » et à rester en place dans les bibliothèques des petits et des grands enfants.

— M. l'abbé Moutier est passé maître en l'art de se jouer au milieu de nos dialectes méridionaux. Dans sa plaquette: *Lou Tiatre d'Aurenjo* (Valence, Impr. valentinoise, in-8 de 15 p.), il marche de pair avec les meilleurs poètes, dans l'emploi d'un rythme étonnant, du dialecte rhodanien, bas-dauphinois. C'est l'évocation du passé du théâtre d'Orange et le rêve d'une restauration prochaine. Une belle phototypie est ajoutée.

Franche-Comté. — La perte de M. Auguste Castan, l'infatigable travailleur qui, pendant de longues années, a donné à la Société d'émulation du Doubs un lustre tout particulier, se fera longtemps sentir, non seulement au sein de cette laboriense société, mais aussi dans la Franche-Comté entière. Ce n'est pas tout de suite qu'un tel vide se comblera. Si l'on ajoute à ce malheur la disparition de M. Édouard Besson, il faut bien convenir que la situation n'est pas des plus favorables. Cependant, le premier volume de *Mémoires* qui paraît après ces deux morts si peu prévues, et qui porte la date de 1894 (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de XL-458p.), s'impose quand même à l'attention. En effet, nous relevons ici les études ou articles suivants : *La Société d'émulation du Doubs en 1894*, par M. le docteur Baudin ; — *Les Abiétinées du département du Doubs, au point de vue de l'arboriculture et de la sylviculture*, par M. P. Parmentier; — *Essai historique sur Ornans*, par M. le docteur J. Meynier (suite et fin). L'ensemble du travail de M. Meynier a été ici spécialement signalé le mois dernier. — *Flore des lichens de Franche-Comté et de quelques localités environnantes* (5e partie), par M. C. Flagey; — *Trois petits Poèmes de M. Édouard Grenier*, par M. E. Sayous; — *Essai de géographie médicale du département du Doubs*, par M. le docteur Richard, avec 7 tableaux, 1 graphique et 48 cartes formant un ensemble aussi instructif que curieux; — *Le Mathématicien franc-comtois François-Joseph Servois*, par M. J. Boyer, étude dont nous avons parlé dans notre dernière livraison; — *Annotations et additions aux flores du Jura et du Lyonnais et remarques sur l'inégale répartition de quelques plantes considérées comme communes*, par le docteur A. Magnin. On le voit, la science en général occupe une place prédominante dans le présent volume.

— M. Henry Jouin a publié dans la revue *l'Artiste*, puis a fait tirer à part le travail aussi curieux que richement documenté qu'il a consacré à un grand peintre, mort en ces derniers temps. Titre : *Jean Gigoux. Artistes et gens de lettres de l'époque romantique* (Paris, bureaux de l'*Artiste*, gr. in-8 de 128 p., avec un portrait). L'auteur a su tirer bon parti des documents particuliers, notamment des nombreuses lettres inédites adressées à Gigoux par des illustrations de toutes sortes et qui lui ont été communiquées. Il a suivi le peintre franc-comtois à travers les diverses phases de son existence et il a tracé du personnage et de son œuvre si considérable un tableau qui restera. Ceci dit sans jeu de mots. Nous estimons même que nul ne pourra

plus écrire sur Jean Gigoux s'il ne consulte cette excellente brochure. L'érudit secrétaire de l'École des beaux-arts a semé dans son livre quantité d'anecdotes ou touchantes ou empreintes d'une gaieté de bon aloi. Quant à sa critique, nous ne surprendrons personne en disant qu'elle est aussi sérieuse que bienveillante. En définitive, Gigoux est mis ici à sa vraie place, c'est-à-dire que tout en rendant hommage à son talent réel, le biographe constate « qu'il n'a pas pris rang parmi les plus illustres. » De l'homme, par exemple, il fait un éloge absolu. Une ample table alphabétique termine ce gracieux et consciencieux volume, qui sera d'autant plus recherché et apprécié que, tiré à petit nombre, on ne peut le tenir que de la seule libéralité de M. Jouin : il ne se vend pas.

— L'on a beaucoup écrit sur l'abbaye de Luxeuil. Cela n'a point empêché M. H. Baumont d'apporter à son tour une remarquable contribution à l'histoire de cette localité en publiant *l'Étude historique sur l'abbaye de Luxeuil (590-1790)* (Luxeuil, Marcel Pattegay, in-8 de 114 p.), que nous recevons aujourd'hui. Le but que s'est proposé l'auteur a été de montrer « de quelle puissance les abbés de Luxeuil ont joui dans le cours des siècles, depuis la fondation du monastère jusqu'à la fin de l'ancien régime ; comment la terre de Luxeuil, quasi souveraine pendant la plus grande partie du moyen âge, fut ensuite réunie au comté de Bourgogne, mais conserva jusqu'à la Révolution ses coutumes particulières et sa physionomie propre. » Il faut reconnaître que M. Baumont a rempli son programme de point en point. Les copieuses notes inscrites au bas des pages, avec une précision à laquelle ne s'astreignent pas tous les historiens, prouvent que l'érudit écrivain a consulté des sources nombreuses, imprimées ou manuscrites. Il les a utilisées de la manière la plus solide et la plus agréable. En appendice, M. Baumont donne : 1° *La Liste des abbés de Luxeuil depuis saint Colomban* (590-610) jusqu'à Jean IV Louis Aynard de Clermont-Tonnerre (1743-1790) ; 2° *La Mense abbatiale de 1789 ;* 3° *La Mense conventuelle en 1789.* Bien que cette monographie ne renferme ni carte, ni plan, ni vues, ce qui est un tort, nous n'hésitons pas à déclarer que rarement nous avons eu sous les yeux un travail du genre aussi bien exécuté.

— Petite ville du département actuel de la Haute-Saône, située près des frontières des deux anciennes provinces de Franche-Comté et de Bourgogne, Pesmes vient de trouver en M. Gaston de Beauséjour un historien compétent. Son travail : *Pesmes et ses seigneurs du XIIe au XVIIIe siècle,* sera divisé en deux parties. La première, seule encore imprimée (Vesoul, imp. A. Suchaux, in-8 de VII-177 p.), va des origines jusqu'au XIVe siècle. Ce fascicule ne se borne pas à relater les faits et gestes des possesseurs de la seigneurie, il donne aussi des détails curieux et bien exposés sur les mœurs, les coutumes, la législation de ce coin de pays et même de la province à laquelle il appartenait. L'histoire proprement dite s'arrête à la page 96. Tout le reste (presque une moitié du volume) se compose de *Preuves* (*Documents justificatifs et catalogues des actes*) qui établissent que M. de Beauséjour a eu connaissance des sources les plus variées et les plus authentiques. L'intéressante brochure est ornée d'un plan de l'église paroissiale, de trois planches représentant douze sceaux seigneuriaux, d'une vue des ruines du château de Rupt en 1825, et d'une carte des environs de Pesmes indiquant les maisons fortes antérieures à la fin du XVe siècle, laquelle a été dressée par l'auteur, d'après la carte de Querrot, gravée en 1748. Cette monographie remplit toutes les conditions exigées en pareil cas. Espérons que la suite ne se fera pas trop attendre.

— L'esprit qui a inspiré l'auteur anonyme du *Grand almanach jurassien*

pour l'an de grâce 1896 (Lons-le-Saunier, imp. C. Martin, gr. in-8 de 125 p., illustré) est excellent. Grâce aux renseignements d'ordre religieux, politique et administratif qu'il renferme sur le département du Jura, cet almanach participe un peu de l'annuaire. Il donne aussi l'état présent des messageries du Jura auquel, dans un avenir prochain, l'on se reportera comme à une page close de l'histoire des moyens de communication sur cette portion du territoire; car le chemin de fer ne tardera pas à réduire sinon même à faire disparaître cette nomenclature. On trouve là aussi un article biographique sur le grand Dolois Pasteur (avec un portrait emprunté à la *France illustrée*). Si intéressantes et utiles que soient les matières rassemblées dans cette publication, qui mérite nos sympathies, nous devons conseiller à l'éditeur de s'attacher davantage à la couleur locale, tant sous le rapport des articles qu'en ce qui concerne l'illustration; moins de « recettes, » moins d'anecdotes quelconques et plus de récits tirés de l'histoire du pays : il n'y a que l'embarras du choix.

Guyenne et Gascogne. — M. G. Clément-Simon consacre une attachante étude à *la Maréchale de Saint-André et ses filles* (Paris, gr. in-8 de 41 p. Extrait de la *Revue des questions historiques*, livr. de janvier 1896). On trouve là les renseignements les plus exacts, les plus complets, sur la maréchale (Marguerite de Lustrac), sur son premier mari (Jacques d'Albon Saint-André), sur sa première fille (Catherine d'Albon), sur son second mari (Geoffroy de Caumont, abbé de Clairac), sur sa seconde fille (Anne de Caumont). Les pages relatives à Anne, qui devint la comtesse de Saint-Paul, sont particulièrement intéressantes. On peut les rapprocher de la notice spéciale que vient de publier, dans la *Nouvelle Revue*, le comte H. de la Ferrière sur *Anne de Caumont*. Les deux écrivains s'accordent à louer autant la fille qu'à condamner la mère.

— Sous le titre : *L'Éducation dominicaine*, un auteur qui signe du pseudonyme Spectator fait le compte rendu de la distribution des prix, le 21 juillet dernier, à l'institution Saint-Dominique d'Arcachon, dirigée par des religieuses dominicaines de Sèvres (Bordeaux, imp. A. de Lanefranque, in-16 de 25 p.). Les réflexions que cette cérémonie, présidée par le R. P. Libercier, inspire au spectateur inconnu, tendent à établir la supériorité infinie de l'école religieuse sur l'école laïque. Ce n'est pas nous qui y contredirons.

— Le lendemain du jour où il présidait la distribution des prix de l'institution Saint-Dominique, l'infatigable frère prêcheur allait en présider une autre à l'*École Saint-Elme* (*Arcachon*). Son *Allocution*, que nous avons sous les yeux (Paris, imp J. Mersch, in-12 de 11 p.), contient de salutaires conseils aux jeunes gens prêts à quitter les bancs du collège. Ses auditeurs de l'école Saint-Elme ne seront pas les seuls, nous l'espérons, à en profiter.

Ile-de-France. — La *Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise*, que préside M. Pierre de Nolhac, a récemment transformé la publication de ses Mémoires. Elle donne désormais un *Bulletin* périodique qui tend à devenir de plus en plus un recueil sérieux et curieux d'histoire locale. La ville de Versailles, par son glorieux passé, les merveilles de son château, les ressources documentaires conservées en si grand nombre dans ses Archives et sa Bibliothèque, est un centre historique exceptionnel parmi les villes de province. Nous citerons, comme travaux parus en 1895, une étude de M. Coüard sur *Un Autographe nouveau de Marie-Antoinette* (lettre à la comtesse d'Ossun au moment de la fuite à Varennes), un article de M. Moussoir sur *Richaud*, qui fut maire de Versailles en 1792, et le commencement d'une série d'études de M. de Nolhac sur *le Château de Ver-*

sailles au temps de Louis XV, où sont rectifiées beaucoup d'erreurs du livre de Dussieux et précisés les faits nécessaires à connaître pour l'intelligence des mémoires sur l'ancienne Cour. Des plans, un fac-similé de la lettre de Marie-Antoinette, une chronique et une bibliographie tenue à jour sur Versailles et Seine-et-Oise, complètent le recueil.

Languedoc. — Le tome VII de la neuvième série des *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse* (Toulouse, imp. Douladoure-Privat, gr. in-8 de xv-709 p.) contient les morceaux suivants : *L'Équilibre européen, ses origines et son utilité*, par M. A. Duméril ; — *Documents inédits sur le voyage du roi Charles IX à Toulouse*, par M. E. Roschach ; — *Histoire naturelle. Considérations sur les monotrèmes*, par M. A. Lavocat ; — *Souvenirs universitaires.* 2e partie : *Le Clergé et l'Université de 1830 à 1852. Liberté de l'enseignement*, par M. Deschamps ; — *L'Allemagne en 1848*, par M. Hallberg ; — *Du Croisement continu dans les races d'animaux domestiques*, par M. C. Baillet ; — *Le Gesta Dei per Francos de Guibert de Nogent*, par M. A. Duméril ; — *Recherches des métaux volatils dans les dépôts naturels des eaux minérales*, par M. le docteur Garrigou ; — *La Somme des autorités à l'usage des prédicateurs méridionaux au XIIIe siècle*, par M. l'abbé Douais ; — *Phytostatique du Sorézois, bassin méridional du département du Tarn*, par M. D. Clos (important travail de près de 60 p.) ; — *Peines et stipulations du double et de l'hémiolion* (une fois et demie) *dans le droit grec*, par M. Lécrivain ; — *Archéologie mathématique. Pierre Forcadel, lecteur du Roy ès mathématiques (1560-1573)* (suite), par M. Fontès ; — *La Mission patriotique des professeurs de langues*, par M. Henri Duméril ; — *L'Art paradoxal. Ses origines en Europe et son établissement en Angleterre. Ses développements en France et en Allemagne. Son influence sur les artistes toulousains*, par M. le baron Desazars de Montgailhard ; — *Ce que mangeaient les Romains*, par M. Antoine ; — *De la Protection de la personne et de l'autorité du Président de la République*, par M. le premier président P. Fabreguettes ; — *Recherches sur la tutelle des femmes dans l'ancien droit franc*, par M. J. Brissaud ; — *Les Variations du climat de Toulouse*, par M. Massip ; — *La Littérature humoristique en Allemagne. Les Propos de table de Luther*, par M Hallberg ; — *Essai sur un groupement orogénique des chaînons pyrénéens*, par M. J. Caralp ; — *Sur l'organisation du service magnétique à l'observatoire de Toulouse*, par M. B. Baillaud.

— M. Sahuc vient de faire paraître le premier fascicule de ses études sur *Saint-Pons-de-Thomières* (Hérault), *ses vieux édifices, ses anciennes institutions* (Bergerac, imp. du Sud-Ouest, petit in-4 de 155 p., illustré). Ce premier fascicule traite spécialement de l'abbaye et de l'évêché.

Limousin. — M. Émile Picot, dans *Une Conjecture sur le poète italien Amomo* (Mâcon, Protat, in-8 de 19 p. Extrait des *Mélanges de philologie romane dédiés à Carl Wahlund*), cherche ingénieusement à montrer que le prétendu poète italien Amomo ne serait autre que l'érudit Jean de Maumont, qui appartenait à une ancienne famille du Limousin et dont on possède deux sonnets italiens mêlés aux œuvres d'Hugues Salel (1553). Que l'on approuve ou que l'on n'approuve pas la thèse soutenue par le savant critique, on devra le féliciter d'avoir, à cette occasion, donné une notice si bien faite et si intéressante sur le recueil de poésies intitulé : *Rime toscane d'Amomo* (Paris, Simon de Colines, 1535) et sur le très oublié personnage auquel il est tenté de l'attribuer, et dont son parent Brantôme disait avec fierté que ce « fut un des sçavans hommes de France, duquel M. de Ronsard parle. »

Lorraine. — Ce sont des *Inscriptions de cheminées* que nous présente M. Léon Germain, dans le nouveau fascicule de ses *Excursions épigraphiques* (Nancy, Sidot frères, in-8 de 30 p. Extrait des *Mémoires de la Société*

des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc), et nous pouvons assurer nos lecteurs que ce fascicule n'est pas le moins curieux de la série. Tout n'est pas lorrain dans ce recueil ; M. Léon Germain a poussé aussi sa curiosité du côté de la Franche-Comté, et il n'a pas résisté au plaisir de grossir sa brochure de quelques inscriptions protestantes retrouvées sur divers points de la France. Nous souhaitons que son exemple trouve beaucoup d'imitateurs, et que tous soient aussi heureux et aussi savants que le secrétaire perpétuel de la Société d'archéologie lorraine.

— Le même érudit nous fait connaître *Deux Projets de tombeaux, école des Richier* (Nancy, Sidot frères, in-8 de 10 p. et 2 planches).

Maine. — M. le comte Anatole de Bremond d'Ars publie une *Notice sur la maison de la Lande, seigneurs de Beauvais, de Saint-Martin de Villenglose, des Plains-du-Plessis, de Portebize et de Cimbré, vicomtes de Tiercé, Maine et Anjou*, d'après un mémoire manuscrit de 1709 (Vannes, Ve Lafolye, gr. in-8 de 52 p. Extrait du tome X de la *Revue historique de l'Ouest*). Le mémoire contient beaucoup de renseignements sur les La Lande du Maine et de l'Anjou et aussi de la Bretagne et de la Guyenne, mais ces renseignements avaient besoin d'être parfois contrôlés et complétés. C'est ce qu'a fait avec beaucoup de compétence l'éditeur de ce document.

Normandie. — Le tome XII des *Mémoires de la Société d'archéologie, littérature, sciences et arts des arrondissements d'Avranches et de Mortain* vient de paraître (in-8 de 350 p.). Nous avons déjà eu l'occasion de signaler quelques-uns des excellents travaux qui composent ce volume. Ainsi le paillé et le diapré héraldique, par M. Alfred de Tesson; l'Étude sur les étymologies des noms de lieux et des noms de famille dans l'Avranchais ; la Pancarte armoriée du Mont-Saint-Michel ; les Preuves pour l'ordre de Malte, par M. A. de Tesson ; l'Aveu et le dénombrement de la baronnie de Saint-Pair en 1556, publié par notre collaborateur M. Joseph Couraye du Parc. Nombreuses sont les notices qui concernent la Révolution ; on y trouve : l'État de l'argenterie des églises du district d'Avranches, par M. l'abbé Laveille ; Granville-la-Victoire, par M. le vicomte M. de Potiche ; les Effets d'or et d'argent provenus des établissements des diverses communes du district de Mortain, par M. Hippolyte Sauvage ; un chapitre de l'Histoire de la Terreur à Avranches, par Mgr Deschamps du Manoir ; la Généalogie des frères Tesson, guillotinés à Granville en nivôse an II, par M. A. de Tesson. Voilà d'utiles et fructueuses contributions pour l'histoire locale que nous félicitons la Société d'avoir mises au jour.

— Dans notre livraison de janvier dernier, p. 89, nous avons parlé du *Théâtre à Caen*, œuvre fort importante de M. P. de Longuemare. Mais une ligne sautée au tirage a fait sauter en même temps le nom de l'auteur. Nous le restituons avec excuses et félicitations nouvelles.

Orléanais. — Le cas de la Société archéologique et historique de l'Orléanais n'est certes pas commun. Nous venons de recevoir le tome XXVI de ses *Mémoires* (Orléans, H. Herluison, in-8 de xviii-635 p., avec atlas gr. in-4 de 7 planches). Le cas dont il s'agit consiste en ce que le volume est consacré en entier à un seul travail dont l'importance est vraiment considérable. Le titre principal : *Le Pont des Tourelles à Orléans (1120-1760)*, est complété par ce deuxième titre nécessaire : *Étude sur les ponts au moyen âge*. Encore n'est-il pas tout à fait suffisant. C'est l'œuvre de M. A. Collin, inspecteur général des ponts et chaussées, mort en 1890. Le volume s'ouvre par une notice biographique due à notre distingué collaborateur M. G. Baguenault de Puchesse. Les quinze premiers chapitres sont consacrés à l'étude des ponts en Gaule depuis les temps antérieurs à la conquête romaine jusqu'à

l'époque capétienne et féodale. Avec le seizième chapitre commence seulement l'histoire du pont des Tourelles, démoli en 1760 et qui a duré six siècles et demi, à dix ans près. Écrit avec une compétence toute spéciale, ce travail est aussi savant qu'intéressant. L'atlas qui l'accompagne ne laisse rien à désirer soit comme détails techniques, soit comme exécution.

Poitou. — La *Revue poitevine et saintongeaise* vient de fusionner, après douze ans de bons et loyaux services, avec la *Revue du Haut-Poitou*. Depuis le mois de janvier 1893 (n° 145 de la collection), elle porte le nom de *Revue poitevine et des confins de la Touraine et de l'Anjou* (M. A. Roiffé, imp. à Loudun).

Provence. — M. G. de Rey nous donne, pour la neuvième fois, son *Almanach des saints de Provence pour l'année 1896, contenant le calendrier romain et le calendrier provençal* (Marseille, Imp. marseillaise, in-8 de 63 p.). Le calendrier proprement dit est suivi de notices très bien faites sur saint Prosper d'Aquitaine, saint Leonce, évêque de Fréjus; saint Armentaire et saint Menellale, saint Mitre, saint Rustique, évêque de Narbonne; saint Maxime, abbé de Lérins et évêque de Riez; saint Eutrope II, évêque d'Orange; saint Loup, saint Vincent, saint Patrice, saint Vincent de Lérins, saint Valère et saint Anselme, moines de Lérins; les persécutions d'Euric en Provence; saint Austre, évêque de Fréjus et martyr; saint Pétrone et saint Marcel, évêques de Die; saint Cannat, évêque de Marseille.

Alsace. — M. Rodolphe Reuss publie le *Journal du voyage et du séjour que le P. Louis Lagrande a fait à Paris pour l'affaire de Sélz*, d'après un manuscrit de la Bibliothèque municipale de Strasbourg (Belfort, in-8 de 23 p. Extrait de la *Revue d'Alsace*). Comme le constate le savant éditeur, ce document inédit présente un double intérêt : d'abord celui d'amener d'un érudit qui, le premier, entreprit d'écrire en français une histoire d'Alsace et s'acquitta de la tâche, mais non sans de nombreuses difficultés, avec un succès qu'on ne saurait méconnaître, ensuite celui de jeter quelques renseignements à l'histoire de la Compagnie de Jésus en Alsace au XVIIe siècle, en ce qui regarde les rapports de cette province de Sélz avec la cour du XVe siècle par l'empereur Ad. Adolphe, vieux d'environ trente ans, revendiqué de la juridiction des évêques et voulant dépossiéder les chanoines de Sélz.

Angleterre. — M. [illegible] Morris vient de publier *The Letters of Frederic and Sir Morris*, [illegible] par M. G. F. Marshall, [illegible] plus connu sous le nom de [illegible], fut successivement à Eton aux colonies [illegible] le clergé, [illegible] à M. [illegible].

— M. [illegible] Cass [illegible] *Lettres* [illegible] A. Griffith [illegible] W. V. Herbert, [illegible].

— M. [illegible] *The* [illegible] *the Spanish* [illegible].

— [illegible] *The* [illegible] et [illegible] à Angleterre [illegible] plusieurs [illegible].

[illegible] *The* [illegible] Seigneur [illegible] secré- [illegible] qui fran- [illegible].

— MM. Hodder et Stoughton préparent une biographie de *Sir Arthur Blackwood*, ancien chef secrétaire du Post Office.

Espagne. — Appelé à prendre dans l'Académie des sciences morales et politiques de Madrid le siège laissé vacant par la mort du cardinal Zeferino Gonzalez, don Damián Isern y Marcó a prononcé à cette occasion un discours que nous signalons avec plaisir : *De las evoluciones sociales y los métodos en la politica* (Madrid, imp. de los hijos de J. A. Garcia, gr. in-8 de 57 p.). Après un juste tribut d'éloges payé à l'éminent philosophe, dont il donne la bibliographie et la bio-bibliographie, il établit la réalité de l'évolution des sociétés et étudie la méthode et les procédés que doit employer la politique, science tout ensemble théorique et pratique, montrant, en passant, que la méthode positiviste n'est ni aussi originale dans ses moyens ni aussi sûre dans ses résultats qu'elle le prétend.

Italie. — M. l'abbé Giovanni Mercati, de l'Ambrosienne de Milan, a présenté à l'Académie des sciences de Turin des considérations fort intéressantes sur un manuscrit de Georges Phrantzès, conservé dans la bibliothèque à laquelle il est attaché. Les *Alcune note sul cronico del Franza* viennent d'être tirées à part (Torino, Clausen, in-8 de 24 p.). Selon M. Mercati, les lacunes que présente l'œuvre du chroniqueur byzantin sont le fait non des copistes, mais de l'auteur même, à qui, de son propre aveu, la mémoire de certains faits ou de certains noms manquait au moment où il rédigeait son histoire ; la mort l'a empêché de combler ces lacunes. Le manuscrit sur lequel M. Mercati appelle l'attention (Cod. Ambros., P. 123), écrit au xvie siècle et préparé pour l'impression, offre un texte parfois différent de celui des éditions, plus complet ou meilleur sur certains points. Les notes marginales offrent un certain intérêt, surtout géographique ou historique.

— Du même érudit, nous citerons une curieuse et savante dissertation parue dans les *Studi e documenti di storia e diritto*, et tirée à part sous le titre : « *Pietro peccatore* » *ossia della vera interpretazione di Paradiso, XXI, 121-123.* (Roma, tip. poliglotta, in-4 de 34 p.) Il s'agit des vers suivants :

In quel luogo fu' io Pier Damiano
E Pietro peccator fui nella casa
Di Nostra Donna in sul lito Adriano.

L'opinion, fort plausible, et fortement appuyée, du commentateur, c'est que *Pier Damiano* et *Pietro peccator* ne sont qu'un seul personnage et que l'événement auquel il est fait allusion est le séjour de saint Pierre Damien au monastère de Pomposa, près des bouches du Pô, dédié à Notre-Dame. Il combat par de solides raisons l'opinion qui voit dans le second vers une allusion à Pietro degli Onesti, qui se serait appelé lui-même *peccator* et aurait rédigé la règle de Porto.

— Un autre extrait du même recueil, dû également à M. l'abbé G. Mercati, a paru sous le titre un peu long que voici : *Cosma Raimondi Cremonese, lettera sulla ven. Giovanna d'Arco. Seguono alcune note storiche sulla vita e sugli scritti di Cosma Raimondi, d'Antonio Panormita, e di Ciriaco d'Ancona e sull' Epitafio di Francesca Petrarca, con documenti inediti.* (Roma, tip. poliglotta, in-4 de 49 p.). La lettre sur Jeanne d'Arc, écrite avant que l'on sût en Italie la prise de l'illustre héroïne, est un document intéressant. D'Antonio Beccadelli, M. Mercati nous fait connaître une pasquinade relative à Jeanne d'Arc. Les notes qui suivent apportent des renseignements nouveaux pour l'histoire de la littérature italienne.

— Le 15 février, a paru à Sienne, à la librairie S. Bernardino, le premier fascicule d'une nouvelle revue mensuelle : *Rivista delle scienze ecclesiastiche*

(5 fr. par an, 6 fr. pour l'étranger). Destinée non seulement à publier des articles sur les diverses parties des sciences sacrées, mais aussi à tenir ses lecteurs au courant du mouvement intellectuel et des progrès des universités catholiques chez les nations d'Europe et d'Amérique, la nouvelle publication rendra certainement des services au clergé italien.

— M. A. G. Tononi a consacré quelques pages à la mémoire d'un prêtre modeste et savant, G.-B. Tornatore, de la congrégation de la Mission, fondateur des Filles de Sainte-Anne, ancien professeur de théologie à Plaisance, mort en odeur de sainteté, le 31 janvier 1895 : *Biografia del professore Giovanni-Battista Tornatore, sacerdote della missione, 1820-1895* (Piacenza, Tononi, in-8 de 19 p.). Nos lecteurs, qui se souviennent des éloges donnés ici à plusieurs reprises à la doctrine philosophique du pieux professeur, liront avec intérêt cette brochure, ornée d'un portrait du regretté défunt.

— Le professeur G. Ferraro a publié en 1877, dans la *Scelta di curiosità letterarie inedite o rare*, les poésies recueillies, vers 1446, par un jésuate, Giovanni Pellegrini, d'après le manuscrit 307 de la bibliothèque de Ferrare. M. Antonio-Fernando Pavanello, amené par l'étude du manuscrit 409 de la même bibliothèque, qui contient partie desdites poésies, à examiner à son tour le manuscrit 307, nous présente le résultat de son étude : *Dei codici ferraresi N. 307 et N. 409* (Ferrara, tip. Taddei, gr. in-8 de 50 p.). Il donne à la suite de son étude la première strophe de toutes les poésies contenues dans les deux manuscrits, et en appendice, six d'entre elles d'après le manuscrit 409. Le travail de M. Pavanello, fort intéressant, n'est tiré qu'à cent exemplaires, dont cinquante seulement sont dans le commerce.

— L'établissement de S. Em. le cardinal Galimberti à la tête des Archives vaticanes a fourni l'occasion à M. Carlo Crispo Moncada, vice-secrétaire de la Société sicilienne d'histoire nationale, de publier une brochure : *Il Cardinal Galimberti e l' insegnamento della storia ecclesiastica* (Palermo, tip. Priulla, in-16 de 40 p.), dans laquelle il rappelle les services rendus aux études historiques par l'initiative de Léon XIII, qui a ouvert aux érudits les archives vaticanes, les publications officielles ou autres, — parmi lesquelles celles de notre École de Rome tiennent une haute place, — qui ont commencé à mettre ces trésors à la portée des lecteurs, les qualités qui distinguent le nouveau préfet et les travaux par lesquels il a déjà honoré son nom.

— L'opinion traditionnelle qui faisait de la Sicile le berceau de la littérature italienne a été fort battue en brèche depuis quelques années, et des critiques distingués ont voulu donner à Bologne l'honneur qu'ils refusaient à Palerme. Les écrivains siciliens naturellement n'ont pas adopté avec plaisir ces conclusions et ils ont apporté des faits qui leur semblaient la démentir. A son tour, M. Francesco Empedocle Restivo, sous forme de lettre à M. Vincenzo di Giovanni, vient à la défense de l'école sicilienne. Sa brochure : *La Scuola siciliana e Odo della Colonna* (Messina, tip. G. Nicotra, gr. in-8 de 16 p.), nous paraît mettre hors de doute ce fait qu'Odo della Colonna était originaire de Messine et n'appartenait pas à la famille romaine de ce nom dont une branche aurait été transportée en Sicile.

— Dans un autre opuscule : *Decadenza parlamentare* (Trani, V. Vecchi, in-8 de 23 p.) le même écrivain essaie de mettre en lumière les causes de la crise que traverse le régime parlementaire. Le salut, pour lui, consiste dans la décentralisation et dans la suppression de la corruption électorale. Hélas !

— M. Antonio Favaro nous donne deux nouvelles brochures importantes, la première tirée des *Actes* de l'Académie des sciences de Turin, la seconde extraite des *Actes* de l'Académie des sciences, lettres et arts de Padoue :

Sette Lettere inedite di Giuseppe Luigi Lagrange al P. Paolo Frisi tratte dagli autografi nella Biblioteca Ambrosiana di Milano (Torino, Clausen, gr.in-8 de 15 p.). — *Serie undecima di scampoli Galileiani* (Padova, tip. Randi, gr. in-8 de 50 p.). Les lettres du comte Joseph-Louis Lagrange, que l'on a appelé un des plus grands géomètres des temps modernes, adressées, de 1756 à 1782, à son ami le R. P. Paul Frisius, professeur dans l'Université de Pise, puis de Milan, sont les unes en langue italienne, les autres en langue française. L'éditeur n'a pas manqué de les entourer de savantes notes. — Dans son nouveau recueil de petites trouvailles galiléennes, qui vont du numéro LXXII au numéro LXXIX, on remarque une notice sur Jean Prévot, disciple de Galilée à Padoue, des contrats relatifs à des acquisitions faites par l'illustre mathématicien, des extraits du recueil des *Lettres de Peiresc* à J.-J. Bouchard, à Pierre Dupuy, à Pierre Gassendi, à Luc Holstenius, au sujet des travaux et des malheurs de Galilée, une note au sujet de la publication de la sentence contre Galilée, une note sur la publication des ouvrages de Galilée sur les planètes dites de Médicis, enfin un appendice aux recherches de 1887 sur la bibliothèque de Galilée.

— Les revues spéciales se multiplient au grand profit des études : en voici encore une qui contribuera utilement à la connaissance de l'antiquité : *l' Ellade italica*, publication mensuelle dont l'objet est de recueillir les résultats des nouvelles découvertes d'antiquités dans la Grande-Grèce. Ce recueil, qui intéresse tout à la fois l'histoire, l'archéologie et l'art, a commencé sa publication en juillet 1895. Le fondateur-directeur est le professeur Francesco Morabito Calabio (Reggio di Calabria, tip. Luigi Ceruso, 22 fr. 50 l'année).

— *Sulla elementare trisezione in parte eguali dell' angolo piano, rettilineo*, par le chevalier D. Cesare Giavarini (Modena, A. Rossi, in-18 de 12 p.), est un essai confus et infructueux du problème de la trisection de l'angle démontré depuis longtemps insoluble à l'aide de la règle et du compas seulement ; ce petit travail est d'une lecture pénible à cause de la multiplicité des lignes employées par l'auteur ; la méthode employée, à supposer qu'elle fût exacte, manquerait absolument de simplicité.

Pologne. — M. Gaston Gauthier a été bien inspiré de publier les *Lettres de Pologne (XVIIe siècle), fragments inédits de la correspondance de Marie-Cazimire de la Grange d'Arquian, reine de Pologne, du cardinal marquis d'Arquian, son père, de Louis de la Grange, comte de Maligny, son frère* (Nevers, imp. G. Vallière, in-8 de 23 p. Publication de la Société nivernaise), qu'il a recueillis dans les archives du château des Bordes. La plus grande partie de ces lettres (5 sur 8) se rapportent au mariage de la fille de Marie-Cazimire et du grand Sobieski avec l'électeur de Bavière. On y verra une curieuse description des fêtes données à cette occasion. Deux lettres sur l'élévation au cardinalat du père de la Reine, une sur la prétendue tentative d'empoisonnement dirigée contre Sobieski et une épitaphe de ce prince illustre terminent le recueil.

Syrie. — C'est pour répondre aux vœux de beaucoup de ses amis de France que le P. Ludovic, directeur de l'Orphelinat agricole d'Al-Koussaïr à Gedaïdat-Margyoun, près de Beyrouth, entreprend la publication d'un Bulletin trimestriel, où il ne donnera pas seulement des renseignements sur l'état de *l'Agriculture en Syrie*, mais où l'on trouvera encore des notices d'un caractère plus général, et naturellement toutes les indications relatives à l'orphelinat qu'il dirige. Le 1er fascicule va de novembre 1895 à janvier de la présente année.

Égypte. — M. Charles Joret a fourni au recueil des *Mélanges de philologie*

romane dédiés à Carl Wahlund un remarquable article sur *le Papyrus et sa représentation sur les monuments de l'ancienne Égypte* (Mâcon, Protat, in-8 de 8 p. avec illustrations). Le savant professeur établit que le lotus a été, dans les peintures pharaoniques, figuré tel qu'il est dans la nature, parce que sa représentation n'offrait aucune difficulté, mais que la reproduction du papyrus étant, au contraire, fort difficile, à cause des pédicelles nombreux et ténus, dont l'ensemble confus constitue sa panicule, les artistes égyptiens ont simplifié l'opération en peignant cette panicule avant son complet développement. Comme le démontre fort bien M. Joret, contre l'opinion de plusieurs égyptologues renommés, il est impossible de ne pas voir des papyrus incomplets soit dans les peintures des hypogées soit dans les enluminures du *Livre des morts*.

Chili. — Il n'est pas sans intérêt de connaître la composition de l'air confiné, soit dans les habitations, soit dans les théâtres. C'est à ce genre d'étude que se rapporte le mémoire que MM. Saluzar et Newmann ont fait insérer dans les *Actes de la Société scientifique du Chili*, *Estudios ijiéniqos del aire* (Santiago, petit in-folio de 20 p. et 3 pl.). Les observations portent sur trois théâtres, deux à Valparaiso et un à Santiago, et aussi sur différents locaux et sur plusieurs salles d'hôpital. On y a joint en appendice une note relative à l'instabilité de l'acide oxalique en dissolution dans l'eau.

République argentine. — De l'Amérique du Sud nous arrive une plaquette intitulée : *A. Louis Pasteur, le Collège Lacordaire des dominicains-enseignants* (Buenos-Ayres, Mariano Moreno, in-16 de 16 p.). Le jeudi 14 novembre 1895, une imposante solennité funèbre, véritable manifestation religieuse et patriotique française, a été célébrée dans la capitale de la République argentine à la mémoire de l'illustre savant que la France a récemment perdu. A cette occasion, le R. P. Sisson avait préparé un discours qu'une indisposition l'a empêché de prononcer. Mais le texte en a été imprimé ; nous le retrouvons ici, et l'on peut dire qu'il renferme tous les caractères de l'éloquence sobre et vibrante, de l'exposé scientifique compréhensible pour tout le monde, et des affirmations les plus hautes de la religion.

Publications nouvelles. — *Histoire du péché originel et des origines de l'Église*, par H. Roodrigues (gr. in-8, Calmann-Lévy). — *Allocutions pour les jeunes gens*, par P. Lallemand (in-16 carré, Retaux). — *Le Missionnaire moderne*, par l'abbé Baurens de Molinier (in-18, Retaux). — *Les Jeunes Filles*, par l'abbé H. Bolo (in-18, Haton). — *The Principles of international law*, by T.-J. Lawrence (in-8 cart., London, Macmillan). — *Manuel de législation, d'administration et de comptabilité militaires à l'usage des officiers et des sous-officiers de toutes armes*, par L. Beaugé (2 vol. in-18, Baudoin). — *Code de la marine marchande italien*, trad. par H. Prudhomme (in-18, Pedone). — *Loi roumaine sur la faillite*, trad. par E. de Bonnemains et R.-P. Voinesco (in-8, Pedone). — *Le Réalisme métaphysique*, par É. Thouverez (in-8, Alcan). — *Du Fondement de l'induction, suivi de Psychologie et métaphysique*, par J. Lachelier (in-18, Alcan). — *Les Principes du positivisme contemporain*, par J. Halleux (in-8, Alcan). — *Essai sur le libre arbitre*, par G.-L. Fonsegrive (in-8, Alcan). — *Études philosophiques et religieuses sur les écrivains latins*, par M. Morlais (in-18, Poussielgue). — *Pensées de l'abbé J.-M.-J. Bodson*, recueillies par sa famille et ses amis (2 vol. in-18, Lecoffre). — *Les Caractères de l'éducation morale*, par F. Queyrat (in-18, Alcan). — *La Storia nell' educazione*, di C. Trivero (in-18, Torino, Loescher). — *L'Europe politique, gouvernement, parlement, presse*, par L. Sentupéry (8e fasc.) (gr. in-8, Lecène et Oudin). — *L'Évolution sociale*, par B. Kidd ; trad. par P.-L. Le Monnier

(in-8, Guillaumin). — *Le Mécanisme de la vie moderne*, par le vicomte G. d'Avenel (in-18, Colin). — *Contre le socialisme*, par L. Say (in-18, Calmann-Lévy). — *Essai critique sur l'hypothèse des atomes dans la science contemporaine*, par A. Hannequin (gr. in-8, Masson). — *Cours de physique de l'École polytechnique*, par J. Jamin, *1er supplément*, par Bouty (in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons de physique*, par G. Foussereau. *Optique* (in-8 en 2 fasc., Société d'édit. scientif.). — *Les Tabacs*, par F. Bère (in-8 cart., May et Motteroz). — *La Santé de la femme*, par E. Monin (in-18, Doin). — *Résultats de l'examen de dix mille observations de hernies*, par P. Berger (in-8, Alcan). — *Les Lapidaires indiens*, par L. Finot (in-8, Bouillon). — *La Photographie à travers les corps opaques*, par E.-N. Santini (in-18, Mendel). — *Les Chemins de fer aux États-Unis*, par L. Paul-Dubois (in-18, Colin). — *Les Méthodes de guerre actuelles et vers la fin du* XIXe *siècle, manuel pratique pour les reconnaissances militaires*, par le général Pierron (in-18, Baudoin). — *Le Vin et l'eau-de-vie de vin*, par H. de Lapparent (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Cours complet de viticulture*, par G. Foëx (gr. in-8, Masson). — *Essais sur la théorie du dessin et de quelques parties des arts*, par E. Guillaume (in-18, Perrin). — *Lexique de la langue de Molière, comparée aux écrivains de son temps, avec des commentaires de philologie historique et grammaticale*, par C.-L. Livet. T. Ier (in-8, Imp. nationale). — *Œuvres complètes d'Horace*, traduites vers pour vers par le comte U. de Séguier (in-18 carré, Firmin-Didot). — *Les Dernières Poésies de Marguerite de Navarre*, publiées avec introd. et notes par A. Lefranc (in-8, Colin). — *La Chanson du Sud*, par A. Bellessort (in-18, Lemerre). — *Heures tristes*, par A. Verchin (in-18 carré, Vanier). — *Miscellanées*, poésies, par G. P. (petit in-8 carré, Vanier). — *Poésies*, par G. Nigond (in-18, Vanier). — *Au Pays du rêve*, par F. Casale (in-18, Lemerre). — *Poèmes*, par E. Verhaeren (in-18, Mercure de France). — *Ronces et fleurs*, par C. Ganem (in-18, Lemerre). — *Le Verger doré*, par Y. Rambosson (in-18, Mercure de France). — *Jours d'autrefois*, par H. Potez (in-8, Lemerre). — *Monologues en vers*, par Lemercier de Neuville (in-18, Bornemann). — *Voies secrètes de l'âme, nouvelles et récits*, par la baronne S. H*** (in-18, Retaux). — *Cœur malade*, par E. Benjamin (in-18, Lemerre). — *Notre-Dame-d'Amour*, par J. Aicard (in-18, Flammarion). — *Triomphe de la mort*, par G. d'Annunzio, trad. par G. Hérelle (in-18, Calmann-Lévy). — *Le Bonheur de Ginette*, par Gyp (in-18, Calmann-Lévy). — *La Fortune de Dambro*, par E. Marcel (in-18, Hennuyer). — *Le Livre de l'épousée*, par M. de Valandré (in-18, Lemerre). — *Fumeurs d'opium*, par J. Boissière (in-18, Flammarion). — *Drapeaux ennemis*, par E. Daudet (in-18, Plon et Nourrit). — *La Beauté*, par Mme H. Malot (in-18, Flammarion). — *Les Tragédies et les théories dramatiques de Voltaire*, par H. Lion (in-8, Hachette). — *Les Contemporains*, par J. Lemaître. 6e série (in-18, Lecène et Oudin). — *Au Nord de l'Afrique*, par F. Drouet (in-4, Nice, place Sasserno). — *Le Nouveau Monde Sud-Africain*, par E. Manheimer (in-18, Flammarion). — *Le Diable dans les missions*, par P. Verdun (2 vol. in-18, Delhomme et Briguet). — *Les Martyrs en Orient*, par le cardinal Lavigerie (in-8, Œuvre de Saint-Paul). — *La Comtesse de Pontbriand*, par le R. P. M.-D. Chapotin (in-8, « l'Année dominicaine »). — *La Russie et le Saint-Siège*, par le R. P. Pierling. I (in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire de la monnaie, 1252-1894*, par W.-A. Shaw; trad. par A. Raffalovich (in-8, Guillaumin). — *La Papauté et la future guerre européenne*, par le comte de la Barre de Nanteuil (in-18, Lamulle et Poisson). — *A travers l'histoire de France*, par A. Lecoy de la Marche (in-18, Téqui). — *Histoire de France*. Tome XI. *Richelieu. La Fronde*, par J. Michelet (gr. in-8, Flammarion). — *La Conjuration de Cinq-Mars*, par J.-P. Basserie (in-18,

Perrin). — *Napoléon et Alexandre Ier. L'Alliance russe sous le premier Empire. III. La Rupture*, par A. Vandal (gr. in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires du duc de Persigny*, publiés par H. de Laire, comte d'Espagny (in-8, Plon et Nourrit). — *Napoléon III avant l'Empire*, par H. Thirria. II (gr. in-8, Plon et Nourrit). - *Mémoires du général comte de Saint-Chamans, ancien aide de camp du maréchal Soult, 1802-1832* (in-8, Plon et Nourrit). — *La Vie privée d'autrefois*, par A. Franklin. *L'Enfant. Les Magasins de Nouveautés*. T. III (2 vol. in-18, Plon et Nourrit). — *Un Hiver à Paris sous le Consulat, 1802-1803, d'après les lettres de J.-F. Reichardt*, par A. Laquiante (in-8, Plon et Nourrit). — *La Nomination aux bénéfices ecclésiastiques avant 1789*, par l'abbé Sicard (in-8, Lecoffre). — *Les Registres de l'Académie française, 1672-1793* (3 vol. in-8, Firmin-Didot). — *Les Mémoires d'un instituteur français*, par N. Vauclin (in-18, Picard et Kaan). — *Histoire de la Vendée militaire*, par J. Crétineau-Joly. T. II (gr. in-8, Maison de la Bonne Presse).—*Lofficial, représentant du peuple. Journal d'un conventionnel en Vendée*, publié par C. Leroux-Cesbron (in-18, Flammarion). — *Les Derniers Mois de Murat. Le Guet-apens du Pizzo*, par le marquis de Sassenay (in-18, Calmann-Lévy). — *Notes sur la guerre de l'indépendance grecque*, par A. Lemaitre (in-18, Martin). — *Correspondance de Sa Majesté l'Impératrice Marie Féodorowna avec Mlle Nélidoff, sa demoiselle d'honneur, 1797-1801*, publiée par la princesse L. Troubetzkoï (in-16, Leroux). — *Les Catacombes de Rome*, par H. de Lépinois, nouv. édit. revue, augmentée par P. Allard (in-8, Bruxelles, Vromant). — *Œuvres de Julien Havet, 1853-1893* (2 vol. gr. in-8, Leroux). — *Renée de France, duchesse de Ferrare*, par E. Rodocanachi (gr. in-8, Ollendorff). — *Malherbe, points obscurs et nouveaux de sa vie normande*, par l'abbé V. Bourrienne (in-8, Picard). — *Un Prélat janséniste : F. de Caulet, réformateur des chapitres de Foix et de Pamiers*, par G. Doublet (gr. in-8, Picard). — *La Vie de Mirabeau*, par A. Stern ; trad. par Lespès, Pasquet, P. Péret et H. Buisson (2 vol. in-8, Bouillon). — *Les Trois Girondines, Madame Roland, Charlotte de Corday, Madame Bouquey et les Girondins*, par A. Ducos (in-8, Chevalier-Marescq). — *Le Mariage de Madame Roland, trois années de correspondance amoureuse, 1777-1780*, publié avec introd. et notes par A. Join-Lambert (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Baron de Batz, 1792-1795*, par G. Lenotre (in-8, Perrin). — *P.-J. Proudhon, sa vie, ses œuvres, sa doctrine*, par A. Desjardin (2 vol. in-18, Perrin). — *Maurice Maignen, les Œuvres ouvrières*, par V. de Marolles (gr. in-8, Desclée et de Brouwer). — *Pierre de Nolhac et ses travaux*, par P. de Bouchaud (in-8, Bouillon). — *Éléonore d'Autriche et de Bourgogne, reine de France*, par C. Mœller (gr. in-8, Fontemoing). — *Une Cour et un aventurier au* XVIIIe *siècle. Le Baron de Ripperda*, par G. Syveton (in-18, Leroux). — *Life of cardinal Manning archbishop of Westminster*, by E. Sheridan Purcell (2 vol. in-8 cart., London, Macmillan). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMP. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Pays et paysages*, par Émile Pouvillon. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 271 p., 3 fr. 50. — 2. *Chemin de la croix*, par Léonce de Larmandie. Paris, Chamuel, 1896, in-18 de 168 p., 2 fr. — 3. *Fumeurs d'opium*, par Jules Boissière. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 382 p., 3 fr. 50. — 4. *Masques et visages*, par le comte de Saint-Aulaire. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 5. *La Beauté*, par Mme Hector Malot. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 307 p., 3 fr. 50.— 6. *Les Vendanges*, par Georges Beaume. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 286 p., 3 fr. 50. — 7. *Notre-Dame d'Amour*, par Jean Aicard. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 341 p., 3 fr. 50. — 8. *Journal d'un anarchiste*, par Augustin Léger. Paris, Savine, 1895, in-18 de 397 p., 3 fr. 50. — 9. *Conquête de Fulda*, par Marie Desprès. Paris, Grasillier, 1895, in-18 de 236 p., 3 fr. — 10. *La Comédie du pêcheur*, par John-Oliver Hobbes, trad. de l'anglais par Marie Dronsart. Paris, Colin et Cie, in-18 de 342 p., 3 fr. 50. — 11. *Sorcière!* par Isabelle Kaiser. Paris, Perrin, 1896, in-18 de 302 p., 3 fr. 50. — 12. *Le Roman d'un égoïste*, par Champol. Paris, Henri Gautier, 1896, in-18 de 312 p., 3 fr. — 13. *Le Roman de Jehanne*, par la comtesse Serrurier. Paris, Téqui, 1896, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 14. *L'Affaire Padelewski*, par Pierre Froment. Paris, H. Gautier, 1896, in-18 de 249 p., 2 fr. — 15. *Germaine de Puiselaye*, par Dupin-Durbec. Paris, H. Gautier, 1896, in-18 de 296 p., 2 fr. — 16. *Sous les galons*, par Jean Rolland. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de 322 p., 3 fr. 50. — 17. *Le Bonheur de Ginette*, par Gyp. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-18 de 367 p., 3 fr. 50. — 18. *Dernier Refuge*, par Édouard Rod. Paris, Perrin, 1896, in-18 de 354 p., 3 fr. 50.

1. — Les recueils de contes et nouvelles sont peu nombreux ce trimestre : quatre à peine, et encore y en a-t-il un, le premier, *Pays et Paysages*, qui n'est qu'un recueil de paysages, de descriptions, de fantaisies lyriques en prose et quelques-unes en vers. On y retrouve l'auteur de *Cosette*, avec son talent, délicat et robuste à la fois, auquel nous serons heureux de rendre hommage dans une autre occasion, qu'il faut souhaiter prochaine. Nous nous contentons aujourd'hui de signaler aux amateurs de belle prose, savoureuse, précieuse, poétique, les soixante-huit « morceaux » qui composent ce petit volume.

2. — Quant aux cinquante qui forment *le Chemin de la croix*, lequel est le « deuxième degré de *la Montée au ciel*, » laquelle est la troisième période « de l'involution et de l'évolution d'une âme, » laquelle a passé déjà par les trois degrés de *la Chevauchée de la chimère*, les trois degrés de *la Course à l'abîme* et le premier degré de *la Montée au ciel* ou *le Sentier des larmes*, je n'en dirai rien, parce qu'il ne faut pas se répéter, parce que les lecteurs sont déjà fixés sur les idées et l'état d'esprit de l'auteur et parce qu'il ne faudrait pas s'exposer à faire de la peine à M. de Larmandie, sans avoir au moins l'espoir de lui faire du bien. Il n'aime pas la critique et il a dû le montrer quelquefois. Quoi

qu'il en soit, il connaît, il devine « l'état d'âme » d'un auteur qui n'aime pas la critique, — lorsqu'elle n'est pas élogieuse ; il a su nous donner une idée des douleurs cuisantes, de l'exaspération injurieuse, de la rage hurlante et baveuse que peuvent provoquer les sifflets dans une âme d'écrivain, témoin la lettre qu'il prête à « un néophyte de la R+C+C, » trop peu admiré par sa famille : « Ma chère tante, mes chers cousins ... Si dans un hymen fantastique, on pouvait unir la vipère et l'hyène, l'âne et la dinde, la buse et le loup-cervier, on verrait éclore, bien chère tante et bien chers cousins, des êtres vivants à vous semblables. Notez que je vous parle sans colère ! O insulteurs malavisés, songez que toute une vie de purification ne suffira pas à votre langue pour que, décemment, elle prétende au décrottage de mes souliers » (p. 19). C'est la vanité du « gendelettre » dans toute sa sauvage naïveté. Si M. de Larmandie ne la connaît que par divination, il n'est pas un médiocre psychologue, et je lui en fais mon sincère compliment.

3. — Il y a du talent dans *Fumeurs d'opium*, mais trop de « littérature » et pas assez d'intérêt. Ces sept récits, que M. Boissière a rapportés de l'Indo-Chine, évoquent d'étranges paysages et des personnages plus étranges encore. Chinois, Annamites, Européens, petits troupiers français, tous hantés par « les mornes génies de l'opium » et provoqués aux rêves, aux désirs, aux actes les plus fous et souvent les plus criminels. Il y a une certaine espèce de couleur locale dans ce livre : il sent « la fièvre du Tonkin » et donne mal à la tête. C'est trop, surtout si c'est tout, et si la valeur documentaire n'en dépasse pas la valeur littéraire, — ce qu'il est peut-être inutile de rechercher.

4. — Le nouvel ouvrage de M. de Saint-Aulaire : *Masques et visages*, a la verve, l'entrain, la netteté qui sont les qualités ordinaires de l'auteur ; il manque, peut-être plus encore que les précédents ouvrages, de finesse littéraire ; c'est un peu gros. Ce sont deux caractères dessinés au fusain (un fusain qui appuie et fait des bavures) sur une toile d'emballage mal tendue. Les deux font pendant : le premier, c'est *la Dévote* ; le second, c'est *la Chrétienne* ; la Dévote a le « masque, » la Chrétienne a le « visage » de la piété. La dévote s'appelle Rosalie-Dorothée ; elle s'installe chez un cousin dont la femme est malade, et elle fait de sa maison un enfer, sous prétexte d'en faire un paradis. Elle inquiète, exaspère et oblige à partir tous les domestiques ; elle sermonne à tout propos son cousin sur son impiété ; elle épouvante la malade et la torture en lui parlant toute la journée de la mort ; et comme elle se rend compte que, si on la tolère, on la déteste, elle accuse tout le monde d'ingratitude ; elle reçoit et montre des lettres de félicitations sur « son admirable dévouement, » et c'est elle qui a écrit ces lettres. Bref, c'est l'égoïsme et la vanité se ruant à toutes les satisfactions sans retenue et sans pudeur, avec l'inconscience, les cruautés et les fureurs qui semblent n'appartenir

qu'à la volupté. Et cette vue n'est pas sans valeur : les chastes ont leurs débauches, eux aussi, où la « chair » n'est pour rien, mais où « l'humanité » trouve quand même son compte. Il arrive souvent que la vanité soit la rançon de la continence. Il y a lieu de féliciter M. de Saint-Aulaire d'avoir eu le sentiment, si vague et si inexprimé qu'il soit, de cette vérité ou du moins de la suggérer à qui lit le portrait caricatural de sa fausse dévote.—La vraie chrétienne, Clotilde-Angèle, a toutes les qualités et toutes les vertus : non seulement elle fut une bonne fille, une bonne épouse, une bonne mère, mais elle est encore une bonne belle-mère, une belle-mère idéale, idéale au point qu'elle est, elle aussi, une belle-mère de vaudeville : elle va jusqu'à décrotter elle-même les bottines de son gendre ! Aussi vit-elle aimée, honorée, soignée par ses enfants, et elle en profite pour prolonger sa vie de dévouement et de bonheur jusqu'à quatre-vingt-dix ans ! Avis aux belles-mères qui trouvent de la joie à vivre : le secret de vivre longtemps, c'est de décrotter son gendre !

5.— Ce troisième roman de Mme Hector Malot : *La Beauté*, nous raconte les amours d'un modèle et d'un sculpteur. Elles auraient pu être malhonnêtes, ces amours ; elles furent très pures et très touchantes, et se terminèrent par de justes noces. Une jeune fille, orpheline, pauvre, sans travail, se résout à servir de modèle ; le statuaire n'a qu'à la reproduire telle qu'elle est pour faire un chef-d'œuvre, qui lui vaut de sortir de la misère où il végétait. L'enfant s'offre comme domestique et fait la soupe de celui dont elle fait déjà la gloire. Elle lui reprise son linge, lui frotte ses meubles ; bref, elle fait tant et si bien que l'artiste s'aperçoit qu'elle est aussi vertueuse que belle, qu'il lui doit tout et qu'il n'a plus qu'à l'épouser pour être le plus heureux des hommes. Les honnêtes nudités de cette histoire sentimentale sont décrites avec pudeur et écrites avec soin, — avec plus de soin que de succès.

6. — Le jour viendra, espérons-le, où nous pourrons louer sans réserve un des nouveaux ouvrages de l'honnête et fécond travailleur qu'est M. G. Beaume. En attendant, disons que *les Vendanges* se passent dans le même pays de l'Hérault que les derniers romans du même auteur et qu'on y trouve la même préoccupation de la couleur locale, le même effort à représenter dans toute leur vérité les mœurs de nos populations viticoles, la même application à « bien écrire » et la même insuffisance dans les résultats. La petite histoire qui sert de prétexte et de cadre à la description des vendanges dans le Bas-Languedoc peut tenir en quelques lignes : une jeune montagnarde, Lise, arrive dans la plaine de Pézenas, avec une « colle, » une troupe de ces vendangeurs qui descendent chaque année du « pays haut » dans le « pays bas ; » elle « se loue » chez M. Pastorel, lequel a un fils, lequel remarque Lise, laquelle est très flattée d'être distinguée ainsi par le jeune propriétaire, à ce point qu'elle en oublie son fiancé, Fulcrand, qui fait partie de la même « colle. » Le

père Pastorel contrarie les amours, un peu naturalistes, des deux jeunes gens; mais il meurt, et Fulcrand se noie dans une inondation de l'Hérault. Ce double obstacle levé, Lise devient la femme de l'héritier. L'Hérault, la vigne, la « colle, » la cave, le vin, sont les principaux personnages de ce récit et ils ont autant de vie, pas plus, que Lise, Pastorel et Fulcrand, qui n'en ont pas assez.

7. — Nous sommes encore dans le Midi, mais cette fois dans le Midi de Mistral et de Mireille, avec la *Notre-Dame d'Amour* de Jean Aicard; nous y retrouvons les qualités de l'auteur de *Diamant noir*, notamment cette habileté à agencer et conduire les différentes parties d'un récit, en excitant et soutenant toujours l'intérêt. Quant à « l'écriture » et à la « psychologie, » elles sont presque sommaires, et si je n'en fais pas un mérite à M. Jean Aicard, je ne lui en fais pas un tort bien grave. La scène se passe dans la Camargue, en pays d'élevage, où garçons et filles sont de bonne heure habitués à sauter sur le dos des poulains et à galoper sans selle pendant des lieues. Fouetté par ces exercices, chauffé par le soleil, le sang y galope aussi dans les veines, les passions y sont violentes et naïves à la fois. Le drame qu'y place M. Jean Aicard sera violent et naïf. Il a pour acteurs Zanette, l'ingénue, Jean, le jeune premier, Rosseline, le traître! Zanette avait une grande dévotion pour une sainte Vierge du pays d'Arles, qui s'appelle *Notre-Dame d'Amour;* elle lui confiait toutes ses petites affaires et la chargeait de les mener à bien. Quand elle était contente de la céleste intermédiaire, elle lui offrait des bouquets; lorsqu'elle avait à s'en plaindre, elle la boudait. Un jour, elle lui demande de conserver son chien qui était malade; le chien meurt. Zanette, furieuse, jure d'abandonner les autels de Notre-Dame; mais on fait l'autopsie du chien et l'on découvre qu'il était enragé! Zanette de revenir au galop aux pieds de la bonne Mère et de la remercier de n'avoir pas exaucé sa prière. Elle fera de même quand il s'agira non plus de son chien, mais de son amoureux Jean, lequel était le plus hardi cavalier et le plus habile dompteur de la Camargue. Sa bonne grâce avait touché le cœur de Zanette; un exploit équestre lui valut sa main. Mais il était déjà engagé dans une liaison coupable avec la belle et ardente Rosseline, que ce mariage exaspère. Aussi, le jour même de la cérémonie, la maîtresse se venge de l'épouse : elle enfonce dans le flanc du cheval que doit monter Jean, au sortir de l'église, une épingle qui rend l'animal furieux; Jean est tué, et Zanette se plaint de ne plus avoir foi en Notre-Dame d'Amour. Ses doutes durent peu, car la mère de Jean elle-même lui apprend les illégitimes amours du malheureux jeune homme et lui révèle qu'il était décidé à ne pas y renoncer. Et Zanette demande pardon à Notre-Dame d'avoir douté d'elle!.— Livret d'opéra-comique.

8. — *Le Journal d'un anarchiste* ne ressemble pas au nom de l'auteur:

il est lourd le livre de M. Léger, lourd de style surtout. Il a voulu faire parler à un anarchiste d'humble condition le langage des faubouriens de Paris; ces grossièretés et vulgarités, si vraies et naturalistes qu'elles soient, durent trop longtemps; au bout de dix pages, on en a assez, mais il en reste trois cent quatre-vingt-sept autres. Ceux qui les achèveront seront rares. Et ce sera fâcheux, car ils y verraient sous quelles influences extérieures et par quel lent travail intérieur un homme peut passer du simple mécontentement à la révolte violente contre la société. Girolt, ouvrier typographe, a été entamé par de mauvaises lectures; devenu soldat, il est achevé par un mauvais camarade, le nommé Merluchat. Il ne sait pas se résigner aux souffrances, aux misères de la caserne; il s'autorise de certains vices, trop réels, de la vie militaire pour en repousser les devoirs et pour se jeter dans les théories anarchistes. A partir de ce moment, il ne rêvera plus qu'à « l'acte philanthropique de l'évolution civilisatrice et de la reconstruction internationale. » Rentré dans la vie civile, il ne travaille plus qu'à son gré et à ses heures, il récrimine contre le patronat et le capital, et il se révolte parce qu'il est chassé par ses patrons. Il est mûr pour « le beau geste. » Il le fait, il commet un attentat qui lui mérite d'être condamné à mort. Dans sa prison, il continue à rédiger son journal. Il nous raconte les tentatives de l'aumônier pour le ramener à la résignation, au repentir, à la foi du chrétien; il nous avoue que son âme s'est entr'ouverte, qu'il est touché, qu'il va croire; mais que diraient les camarades? La vanité du cabotin du crime l'emporte; il marchera à l'échafaud sans baiser le crucifix et en proférant un dernier cri de haine contre la société. La conclusion qui se dégage de cette lecture, c'est que le remède de la société est surtout dans la réforme de l'individu. Soyons de bons chrétiens, et le reste viendra par surcroît.

9. — La *Conquête de Fulda* n'a rien de militaire ni peut-être de littéraire; quatre fois nous essayâmes de lire ce petit livre d'aspect bénin et facile, quatre fois notre courage défaillit dès les premiers feuillets. — Il a fallu prendre des troupes de renfort; grâce à quoi nous avons pu enfin pénétrer dans l'intérieur de l'inexpugnable ouvrage. Nous l'avons trouvé vide d'intérêt et de vie. On y rencontre cependant un pensionnat de six grandes filles, gouvernées par Fräulein Wildeman, vénérable personne aux grands pieds, aux grands bras, au long cou, au long bec; les six péronnelles s'occupent surtout de conquérir la ville de Fulda et de trouver un mari. L'institutrice ne reste pas en arrière dans cette chasse à l'homme; elle a pour rivale une jeune fille française, qui a toutes les perfections, quoiqu'elle soit — ou parce qu'elle est athée. Pour se débarrasser d'elle, la Wildeman la calomnie, et elle allait parvenir à la faire condamner comme incendiaire, lorsque, grâce à l'intervention d'un admirable capitaine, l'innocence est vengée et la ca-

lomnie découverte et punie. Et tout cela prouve que « parmi les prêtres et surtout parmi les jésuites et les moines, il y a deux catégories d'hommes bien marquées : les hypocrites et les imbéciles » (p. 234). Et je pense que la démonstration est claire et convaincante !

10. — La *Conquête de Fulda* avait l'air d'être une traduction et un résumé; ceci est bien réellement une traduction de l'anglais, mais ce n'est pas plus clair, c'est peut-être un peu plus obscur et ennuyeux. A quoi pensent donc les traducteurs pour ajouter ainsi au supplice de la critique? Trouvent-ils que nos romanciers français ne suffisent pas à nous ennuyer? Dans cette *Comédie du pêcheur*, il y a un lord qui aime une femme, puis l'abandonne pour en épouser une autre. L'abandonnée se console avec un révérend, et sa remplaçante essaie de se distraire, elle aussi, avec le même révérend. Tous les trois font beaucoup de dissertations et de philosophie et y prennent un plaisir extrême. Je défie un seul lecteur français d'en faire autant.

11. — *Sorcière* est un roman intéressant; on y voit la bonté, l'intelligence, le dévouement d'une jeune fille en lutte avec l'ignorance, les bassesses, les vilenies de son milieu et en triomphant. C'est une magicienne au sens métaphorique du mot; les paysans disent qu'elle est une « sorcière, » sans métaphore, ils veulent la brûler, et finissent par la respecter. Son premier acte de sorcellerie avait été de changer un pauvre forçat, de brute qu'il était, en honnête homme; il lui avait suffi, pour opérer ce miracle, de le traiter avec douceur, de lui adresser la parole sans l'injurier, de soigner ses plaies, de l'aider à se guérir; l'âme du malheureux guérit en même temps que son corps. La jeune fille fait d'autres merveilles, qui étonnent le village et qui permettent à une servante, jalouse d'elle, de l'accuser de je ne sais quelles intelligences avec le diable. Elle va être brûlée, lorsque le forçat la délivre. Les accusations de la servante sont d'ailleurs bientôt retirées, et le pays reconnait que toute la sorcellerie de la noble enfant réside dans la puissance d'un cœur généreux aidé par une intelligence attentive. La scène se passe en Russie, dans un de ces villages où persistent encore les plus barbares préjugés de l'ignorance. L'auteur en fait un tableau des plus animés, qui peut être mis sous les yeux d'une honnête femme — je ne dis pas d'une jeune fille.

12. — De même pour *le Roman d'un égoïste*, dont les aventures sont plus banales, mais aussi honnêtes que celles de *la Sorcière*. Il y avait une fois un égoïste qui, étant riche, n'avait rien à faire qu'à penser à lui, à s'occuper de lui, à travailler pour lui. Un jour qu'il était en chemin de fer, un jeune homme, pâle, mourant, monte dans son compartiment, s'affaisse, et meurt en lui remettant un pli cacheté et en lui disant : « Donnez ceci à Françoise ! » Et voilà notre égoïste occupé à chercher Françoise ! Qui est-elle ? Où est-elle ? Il cherche, et il trouve : Françoise

était la demi-sœur du jeune homme mort en chemin de fer; elle vivait dans une famille sans dignité; c'était un ange chez des bohémiens! Elle y souffrait beaucoup. L'égoïste la plaint et veut la délivrer; il prépare sa fuite, mais il la compromet, et il est obligé de l'épouser, ce dont il est ravi, car l'ange a toutes les vertus, toutes les qualités, et une petite fortune, contenue dans le pli qu'on lui a remis. Et voilà comment un égoïste fut transformé en Don Quichotte et en mari d'une femme charmante.

13. — Encore plus honnête, mais encore plus banal, *le Roman de Jehanne*. Jehanne est une jeune fille parfaite, mais pauvre; elle a une demi-sœur, Berthe, très laide, très sotte, très méchante, mais riche. — Un jeune marquis épouse Berthe, malgré ses préférences pour Jehanne. Mais le ménage va mal, et après quelques mois d'une union malheureuse, les époux se séparent. — Jehanne est distinguée par un comte qui la dédommage du dédain du marquis; elle est sensible à son amour, d'autant que le comte a une âme vraiment noble, et qu'il le prouve en quittant un moment ses amours pour faire acte de patriote et aller à Madagascar. — A son retour, il épouse, il est heureux, elle est heureuse. Jehanne est vengée et consolée de tout ce que sa marâtre et sa demi-sœur lui ont fait souffrir.

14. — *L'Affaire Padelewski* est intéressante. — Il y a du mouvement, de la vie, un style suffisant, et une fable touchante, imitée en partie d'une histoire récente. — Un juif de Russie tue à Paris un officier russe qui l'avait fait chasser d'une maison qu'il exploitait. L'assassin reste inconnu, jusqu'au jour où un jeune anarchiste, persuadé par le juif qui lui a montré dans l'officier mort un des plus cruels adversaires de « l'idée, » se déclare l'auteur du meurtre. Emprisonné et condamné à mort, il est sauvé par Véra, une anarchiste de vingt ans, qui ménage au « martyr » volontaire les moyens de fuir en Italie. Elle l'y suit, et l'y épouse; mais le bonheur semble se refuser à habiter leur foyer; ils perdent tous leurs enfants. L'épreuve — et l'âge aussi, — calment leur cerveau surexcité par les idées révolutionnaires, ils se convertissent à « l'idée » religieuse, et ils rentrent en paix avec eux-mêmes et avec la société. Ils pardonnent le bonheur des autres, et alors ils sont heureux.

15. — Accordons une mention à *Germaine de Puiselaye*, une jeune fille qui supplée sa marâtre dans ses devoirs de mère et d'épouse. C'est elle qui élève le petit frère qui survient, elle qui tient compagnie à son père, pendant que la marâtre court les bals, elle enfin qui le console et le sauve, lorsque, ruiné par la faillite d'un banquier, il est abandonné définitivement par la volage et infidèle épouse.

16. — Le nouveau roman de l'auteur de l'aimable *Oncle Chambrun* mérite plus qu'une mention; il est de beaucoup supérieur à la plupart des banalités sentimentales que nous venons de dépêcher. C'est une

œuvre de bonne compagnie. Elle a les défauts de tous les romans idéalistes; la bonté des hommes et des femmes y a des proportions outrancières; mais n'importe, elle est intéressante. On y voit un lieutenant qui a un camarade comme il y en a peu : ils aiment tous deux la même jeune fille; son camarade s'efface devant lui; il est pauvre; son camarade, qui est riche, lui donne la moitié de sa fortune. Comment tant de vertus se trouvent *Sous les galons*, et comment le lieutenant peut tant accepter de son ami, c'est ce que Jean Rolland (Marguerite Belin) explique parfaitement bien. Il est si persuasif, qu'on n'ose pas lui faire la moindre objection. « Contez, contez, Madame, nous vous écoutons ravis et reconnaissants ! »

17. — Nous voici enfin devant deux œuvres d'un sérieux mérite littéraire et qui valent la peine qu'on les regarde de près. La plus légère est celle de Gyp, *le Bonheur de Ginette*. Elle n'est pas chargée de matière, et la fable en peut être résumée brièvement : Geneviève (Ginette) n'a jamais été heureuse, quoiqu'elle ait entendu souvent parler de son bonheur. Quand sa mère voulait faire une robe neuve ou donner un dîner, elle invoquait le « bonheur de Ginette, » et quand son mari voulait satisfaire son ambition politique ou d'autres goûts encore moins élevés, il prétextait le bonheur de sa femme. Entre des parents égoïstes et un mari imbécile, Ginette a pris bravement son parti d'être une honnête femme et de ne pas faire de rêves. Elle est protégée contre les suggestions de l'imagination et contre les consolations des flirtages mondains par son activité : elle s'occupe d'art, d'agriculture, et même de politique, mais tant que son mari reste un fidèle royaliste; elle lui sert de secrétaire et d'agent électoral; du jour où il devient un « rallié, » elle l'abandonne. Mais alors survient, pour la remplacer, un jeune secrétaire, qui se trouve être un homme des plus remarquables. Elle le remarque, et un sentiment nouveau, l'amour, s'introduit peu à peu dans cette âme de mondaine sceptique, railleuse et « blagueuse. » C'est tout un petit drame, tendre et touchant, qui se déroule à travers les petites scènes et les dialogues satiriques qui constituent la manière ordinaire de l'auteur du *Petit Bob*. Il me paraît des mieux réussis, dans son pathétique discret et toujours souriant; il y a notamment la scène du dîner improvisé et servi par Ginette, à la campagne, qui constitue un tableau délicieux, d'une émotion chaste et spirituelle, d'une élégance aristocratique et gamine à la fois, un Boucher retouché par Grévin. Le drame psychologique se termine par le triomphe de l'amour, un triomphe sans phrases, sans déclamation, sans fracas, sans assez de fracas. Si rien ne se brise et n'éclate dans l'âme de Ginette, c'est qu'elle est vide de sentiments sérieux; la pudeur et la morale ne sont pas d'ordinaire sacrifiées aussi simplement. Ginette n'est ni une chrétienne ni une honnête femme; c'est une mondaine, c'est-à-dire une âme amputée du sens moral. — La vie du monde n'est pas

conciliable avec le sens moral ; l'est-elle même avec le sens commun ? Sans doute elle affine les qualités de l'esprit, elle peut augmenter les délicatesses de la probité et le sentiment de l'honneur, mais elle use et supprime le sentiment de la pudeur ; une femme y peut tout au plus rester un honnête homme. — Ginette est un honnête homme, malgré quelques gamineries un peu fortes, comme celle qui consiste à susciter en cachette à son mari un rival politique et à payer les frais de son élection. Elle connaît « le bonheur, » au sens mondain du mot, mais elle ne le garde que quelques mois. Le « secrétaire » est obligé de la quitter, et la séparation se fait sans phrases ni tragédie, comme s'était faite l'union. Son aventure est « un des meilleurs Gyp » que j'aie encore lus ; mais il ne faut pas la faire lire à vos filles.

18. — Pas plus que *Dernier Refuge* (du reste il est bien entendu, n'est-ce pas ? que la littérature romanesque n'est pas faite, en général, pour les enfants). Ce roman est encore une aventure d'amour, mais poussée au tragique. M. Rod ne badine pas avec l'amour, il ne badine avec rien d'ailleurs, et il reste grave et un peu gourmé jusque dans ses moments — assez nombreux d'ailleurs — de simplicité et d'amabilité. Il aime une femme mariée ; elle l'aime ; ils se voient très peu souvent, parce qu'elle est prudente et qu'elle a du bon sens. Lui, qui n'a que du génie, rêve de l'enlever à son mari, à ses enfants, à son milieu, et à la transplanter au loin, dans un pays inconnu où ils seront seuls en tête à tête et n'ayant rien à faire qu'à être heureux l'un par l'autre. Elle résiste doucement mais implacablement à ce désir insensé, un peu par égoïsme et pour conserver les joies du bien en y ajoutant les joies du mal, un peu aussi par sagesse et parce qu'elle comprend que la solitude à deux, c'est la fin de l'amour et du bonheur. Mais elle est précipitée à cette solution par un incident dramatique : son mari découvre la vérité et congédie son amant. Elle va le rejoindre, et au bout de quelques mois il ne peuvent plus supporter ni l'un ni l'autre leur vie à deux ; ils en rougissent, ils sentent ce qu'elle a de contraire à l'Ordre et à la Vérité, et ils se décident à mourir. La mort est le « dernier refuge. » Pourquoi ? C'est ce qui aurait pu être mieux expliqué, et ce qui aurait pu accuser la leçon morale que contient cette aventure banale — racontée toutefois sans banalité, par un psychologue et un écrivain dont nous avons déjà, en plusieurs circonstances, vanté la pénétration, l'élévation et l'agrément.

CH. ARNAUD.

REVUE DES SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Traité de thérapeutique physiologique*, par le Dr DE BUCK. 2e édit. Paris, Doin ; Haarlem, de Herven et F. Bohn, 1896, gr. in-8 de 300 p., 4 fr. — 2. *Les Fermentations*, par P. SCHUTZENBERGER (de l'Institut). 6e édit. Paris, Alcan, 1896, in-8 de 315 p., avec 28 fig., rel. toile, 6 fr. — 3. *Les Ferments thérapeutiques*, par le Dr DE BACKER.

En collaboration avec M. Brubat et le Dr Charlier. Paris, Soc. d'édit. scient., 1896, in-8 de 570 p., 10 fr. — 4. *Saint François d'Assise, étude médicale*, par le Dr Cotelle. Paris, Poussielgue, 1895, in-18 de 190 p., 1 fr. 50. — 5. *Hippocratis opera quae feruntur omnia.* Vol. I recensuit Hugo Kuchlewein. Prolegomena conscripserunt Joannes Ilberg et Hugo Kuchlewein. Lipsiae, Teubnerus, 1895, in-16 carré de 250 p., 7 fr. 50. — 6. *L'Homme*, par Saint-Georges-Mivart. Trad. de l'anglais par J. Segond, sous la direct. et avec avant-propos de E. Segond. Paris, Lethielleux, 1895, in-12 de 395 p., 3 fr. 50. — 7. *La Femme devant la science contemporaine*, par Jacques Lourbet. Paris, Alcan, 1896, in-16 de 180 p., 2 fr. 50. — 8. *Le Crâne des criminels*, par Debierre. Paris, Masson ; Lyon, Storck, 1895, in-8 de 465 p., avec 137 fig., 9 fr. — 9. *Les Émotions. Étude psycho-physiologique*, par le professeur Lange (de Copenhague). Trad. d'après l'édit. allemande du Dr Kurella, par G. Dumat. Paris, Alcan, 1895, in-12 de 166 p., 2 fr. 50. — 10. *La Musique et la psychophysiologie*, par Mme Marie Jaëll. Paris, Alcan, 1896, in-12 de 170 p., 2 fr. 50. — 11. *Essais de psychophysiologie sur la musique*, par le Dr Ferrand. Paris, Masson, 1895, in-8 de 27 p., 1 fr. — 12. *Traitement de la tuberculose par l'altitude*. Paris, Doin, 1896, in-16 de 290 p., 3 fr. — 13. *L'Opération du trépan*, par le professeur Terrier et le Dr Péraire. Paris, Alcan, 1895, in-12 avec 222 grav., cart. à l'anglaise, 4 fr. — 14. *Résultats de l'examen de dix mille observations de hernie*, etc., par le professeur Berger. Paris, Alcan, 1896, gr. in-8 de 200 p., 4 fr. — 15. *La Santé de la femme*, par le Dr Monin. Paris, Doin, 1896, in-12 de 380 p., 4 fr. — 16. *Éléments de démographie*, par le Dr J. Bertillon. Paris, Soc. d'édit. scient., 1896, gr. in-8 de 125 p. avec tableaux. — 17. *Les Variations de la mortalité à Paris ; leur cause météorologique*, par le Dr Chiais. Paris, Société d'édit. scient., 1895, gr. in-8 de 40 p. avec 9 pl. et 47 tableaux. 3 fr. — 18. *Le Pain*, par Galippe et Barré. Paris, Masson ; Gauthier-Villars, 1895, petit in-8 de 220 p., 2 fr. 50 ; cart., 3 fr. — 19. *L'Hygiène des troupes européennes aux colonies*, par le Dr Legrand, médecin de Ire classe de la marine. Paris, Limoges, Charles-Lavauzelle, 1895, in-8 de 420 p., 5 fr. — 20. *Pour nos soldats. Conseils pratiques, hygiène et morale du service militaire*, par Niewenglowski et L. Ernault. 2e édit. Paris, Soc. d'édit. scient., 1895, in-12 de 72 p., 1 fr. 25. — 21. *Physiologie, hygiène et thérapeutique de la voix parlée et chantée*, par le Dr Garnault. Paris, Maloine et Flammarion, 1895, in-18 de 464 p. avec 82 fig. et un questionnaire, cart., 5 fr. — 22. *L'Hypnotisme scientifique*, par le Dr Crocq fils (de Bruxelles). Rapport au ministre de l'intérieur et de l'instruction publique de Belgique, introd. du professeur Pitres (de Bordeaux). Paris, Soc. d'édit. scient., 1896, gr. in-8 de 450 p., avec 98 fig. hors texte, 10 fr. — 23. *Méthode et principes des sciences naturelles. Introduction à l'étude de la médecine*, par Funck-Brentano. Paris, Baillière, 1896, in-8 de 140 p., 3 fr.

1. — Le docteur de Buck, auteur d'un livre remarquable sur *la Série aromatique*, nous donne aujourd'hui un traité plein d'intérêt, lequel est moins un *Traité de thérapeutique*, comme il l'intitule, qu'un volume d'introduction à l'étude de la pharmacodynamique et de la thérapeutique proprement dite. C'est lui-même qui nous en prévient ; précaution dont il eût pu se dispenser d'ailleurs, puisque ce livre, arrivé à sa deuxième édition, a déjà fait ses preuves. L'auteur justifie toutefois ses réserves en montrant que les difficultés inhérentes à la pharmacodynamique et à la thérapeutique se résolvent par la connaissance des données physiologiques sur lesquelles ces sciences s'appuient ; si bien, dit-il, qu'elles ne forment, pour ainsi dire, qu'un chapitre de la physiologie. Envisagée de ce point de vue élevé, la thérapeutique n'est plus une collection de recettes empiriques, mais une science rationnelle et expérimentale, qui prête une base solide au noble art de guérir. L'auteur, qui se défend modestement d'avoir fait une œuvre entièrement neuve et

une œuvre de savant, a cependant mené à bien un travail fort original et profondément utile. Comme le dit le professeur Lépine, dans la préface de ce livre, la pharmacologie n'est pas seulement la science des remèdes, elle est aussi celle des poisons; elle intéresse donc le physiologiste autant que le médecin, aujourd'hui surtout que, grâce à la direction récemment imprimée à la pathologie générale, on fait une part si large à la toxicité dans la production des maladies. Il est certain que beaucoup d'intoxications par des substances médicamenteuses réalisent le type d'une maladie proprement dite. Il est encore exact que ces vues générales manquent dans la plupart de nos traités de thérapeutique, ou du moins, qu'elles y sont trop implicitement et pas assez explicitement formulées. Aussi l'auteur a-t-il eu raison de faire cette nouvelle édition de son livre, en y ajoutant bien des observations qui sont venues à l'ordre du jour dans les dernières années, notamment les articles qui traitent du sang et de la lymphe. L'esprit philosophique qui inspire cet ouvrage nous paraît être des plus larges et des plus solides, tout en demeurant dans la note d'une œuvre de pure science d'observation. Le chapitre qu'il consacre aux fonctions intellectuelles et psychiques, dès ses premières pages, en fournit tout de suite la preuve; et, malgré les quelques lacunes qu'on y rencontre, il donne une excellente idée de l'ouvrage entier. Après avoir étudié successivement toutes les fonctions de l'économie vivante, y compris les fonctions de nutrition par lesquelles il termine, l'auteur, dans un résumé de chimie physiologique, trace un tableau d'ensemble où sont notés, en quelques mots, les caractères de toutes les substances organiques et inorganiques que l'analyse découvre dans la composition du corps humain. Ce résumé synoptique clôt l'étude de la vie végétative, qui est le substratum de notre organisme et à laquelle l'art de guérir doit s'adresser si souvent, pour y ramener l'équilibre troublé par la maladie. Mais la partie la plus intéressante du volume est sans contredit celle où le docteur de Buck expose la vie de relation et l'action des différents poisons dont on peut faire des remèdes. On y trouve entre autres, très heureusement exposée, cette loi en vertu de laquelle l'action d'un médicament dépend de son électivité pour un organe, ou pour un groupement naturel d'organes, électivité qui démontre à sa manière la différenciation des divers organes. C'est donc là un livre utile à la pratique; et ce n'en est pas moins un livre de science, par la hauteur de ses vues, et par le caractère de sa méthode. N'est-ce pas encore faire œuvre de science, que de savoir choisir avec discernement, parmi les auteurs les plus autorisés, les documents les plus concordants et les plus démonstratifs?

2. — C'est encore là un livre de science et qui a fait ses preuves: C'est la sixième édition des *Fermentations* que nous présente aujourd'hui M. Schützenberger. Le savant membre de l'Institut n'a pas sans

doute les conceptions synthétiques du précédent auteur, mais il nous offre le guide le plus solide et le plus sûr, dans l'analyse de ces actes si curieux et si complexes, que la science a toujours curieusement scrutés, et que le génie de Pasteur a éclairés d'une si vive lumière. C'est une question du plus haut intérêt que celle des fermentations; elle touche aux problèmes les plus élevés des sciences naturelles. Elle a été le champ de bataille sur lequel les partisans de la génération spontanée ont dû rendre les armes à leurs adversaires, après bien des luttes et bien des résistances. Ses applications touchent à tout, à la chimie, bien entendu, dont elle forme à elle seule tout un chapitre; à une quantité d'industries diverses, à l'agriculture, sans compter encore l'hygiène et la médecine. Dans la première partie de ce volume, l'auteur traite des fermentations attribuables à l'intervention d'un ferment organisé ou figuré, des fermentations alcooliques, visqueuses, lactiques, acétiques, ammoniacales, butyriques, etc.; dans la seconde partie sont étudiées les fermentations provoquées par des produits solubles élaborés par des organismes vivants (Zymase de Béchamp, ferment inversif de Berthelot). On lira avec un grand intérêt les pages consacrées aux ferments putrides et à la putréfaction, dont le mécanisme est si curieux pour l'observateur et si suggestif pour le philosophe. Ce qui ne l'est pas moins, ce sont les chapitres consacrés à l'historique des diverses questions que comporte un problème aussi complexe. Celui où sont exposées les théories relatives à l'origine des ferments est à cet égard du plus sérieux enseignement. Sans rien enlever aux grands mérites et à la puissante initiative de Pasteur, il montre que ce grand homme ne fut pas un savant sans précurseur, et que la révolution qu'il a déterminée dans cet ordre d'études fut moins extraordinaire qu'on n'est généralement disposé à le croire. Livre de bonne et de sûre science, sur le terrain des faits et de la discussion scientifique.

3. — Nul n'ignore la part considérable que les études relatives à la fermentation ont prise dans le traitement des maladies, soit qu'il s'agisse de prévenir les fermentations malsaines, soit qu'il s'agisse d'en provoquer de bienfaisantes, soit qu'il s'agisse de substituer les unes aux autres. Dans *les Ferments thérapeutiques*, le docteur de Backer s'est attaché à l'étude de ces cas divers. Sans doute, un grand nombre des faits sur lesquels s'appuie la méthode thérapeutique par les ferments en sont encore à la période de l'expérimentation et de la recherche. Les interprétations ne font pas défaut, il est vrai, mais beaucoup restent encore à l'état de pure hypothèse; et les applications utiles de ces données comportent encore de nombreuses réserves. Néanmoins, la méthode est créée, comme l'a dit le docteur Lemière et comme le répète M. de Backer; reste à en déterminer les applications; les indications de ses agents, leur opportunité, leur dosage, toutes conditions sur les-

quelles on varie encore quelque peu, sans renier toutefois ce qu'il y a de vrai dans les expériences observées et ce qu'il peut y avoir de bon et d'utile à en tirer. Peut-être, en raison de ces réserves, pourrait-on souhaiter de voir se multiplier davantage les travaux spéciaux et les monographies particulières sur les divers éléments du problème, avant de tenter de réaliser une œuvre d'ensemble, comme celle qu'a entreprise notre auteur.

Les ferments, les levures, la phagocytose, la mycodermothérapie, et les applications de ces études à la tuberculose et aux autres maladies notoirement microbiennes, ce sont là les chapitres principaux de ce livre, chapitres dont un seul réclamerait une étude propre et monographique, pour permettre d'établir sûrement ce qu'il convient de penser de chacun d'eux. Il y a dans l'évolution des sciences d'observation une phase intermédiaire à celle des premières découvertes élémentaires et à celle de la synthèse générale, phase intermédiaire dans laquelle les faits s'accumulent, appelant une systématisation qui les résume et incapable encore d'en fournir les cadres. La microbiologie en est à cette phase ; elle cherche sa voie.

4. — La plupart des lecteurs du *Polybiblion* seront certainement heureux de lire une étude médicale sur *Saint François d'Assise*. Le livre du docteur Cotelle leur donnera en effet, à ce sujet, une véritable satisfaction. Je n'ose dire que cette satisfaction sera sans regrets ; car c'est un problème délicat et difficile à tous égards, celui qui consiste à prendre dans les récits biographiques d'un personnage historique ce qui peut concerner les maladies de ce personnage, et à réunir ces données pour tenter de formuler le diagnostic qui leur convient. Et quand ce personnage est, comme François, un des plus grands saints qu'honore l'Église et que vénère la piété des fidèles, les difficultés s'accroissent encore : il faut alors joindre à la perspicacité des recherches la mesure dans les appréciations, le respect dans les jugements à porter sur les données que l'on rencontre. M. le docteur Cotelle n'a manqué à aucune de ces obligations, et il a su nous retracer un tableau singulièrement attachant des misères physiques de saint François, un tableau réaliste à la fois et religieusement inspiré, que tous liront avec intérêt. L'auteur, ai-je dit ailleurs, mérite de prendre sa place au milieu des poètes, des orateurs, des historiens, qui se sont rencontrés, comme il dit à ses premières pages, pour rendre hommage à cet homme extraordinaire, à ce réformateur qui, sous sa livrée de pauvre et sous une forme naïve, a illustré le monde par l'éclat de ses vertus et par la grandeur de ses œuvres.

5. — Les amateurs de l'antiquité grecque et ceux que la curiosité pousse à rechercher dans les textes originaux les documents les plus anciens de la science, et en particulier de la science médicale, ceux-là sauront gré à l'éditeur de Leipzig qui vient de commencer la publication nouvelle des *Œuvres d'Hippocrate*, et de tout ce qui nous reste sous le

nom du grand médecin grec (*quae feruntur omnia*); ils en sauront encore gré aux savants qui ont entrepris cette importante et intéressante restauration. Le premier volume, dont j'ai à rendre compte aujourd'hui, comprend d'abord un chapitre de *Prolegomena*, qui traite : *De Codicibus manu scriptis*, puis : *De memoria secundaria*, et enfin : *De dialecto Hippocratis*. La haute érudition avec laquelle sont traités ces trois chapitres est faite pour intéresser les amateurs curieux de vieux livres et de vieux textes. Suivent les textes mêmes, fort étudiés, des Prénotions de Cos, du traité des eaux et des lieux, des épidémies, etc. Une reproduction autographique d'un manuscrit grec, emprunté au Codex Parisinus, termine ce premier volume et témoigne du scrupule que l'auteur a mis à reproduire fidèlement la lettre des œuvres hippocratiques.

6. — Le livre de Saint-Georges-Mivart est plus qu'une étude sur *l'Homme*. Bien que le sujet ainsi posé soit par lui-même des plus vastes, l'auteur a su le rendre plus compréhensif encore; il en a fait un type de ces études dans lesquelles l'histoire naturelle de l'homme, réunissant tout à la fois les données de l'anthropologie, celles de l'ethnologie et de la psychologie, nous présente un ensemble des plus curieux et des plus féconds. La structure du corps humain est sans doute le substratum sur lequel repose cette étude, comme elle est celui sur lequel repose la connaissance de la vie. Aussi l'auteur a-t-il pu dire avec raison : une certaine connaissance du corps est nécessaire pour arriver à une pleine connaissance de l'esprit. C'est en effet, après avoir présenté à grands traits les éléments de la constitution matérielle de l'organisme, après avoir exposé l'analyse de ses fonctions élémentaires et des modes de l'activité corporelle, que Mivart s'élève ensuite à l'analyse des facultés mentales. L'étude du langage lui sert comme d'une transition naturelle, pour atteindre les hautes intuitions du vrai, du beau et du bien, ainsi que l'étude de la volonté qui complète cet ensemble. « Avec son ferme bon sens, nous dit M. Segond, dans la préface, il maintient énergiquement, contre le scepticisme de l'école empirique, les vérités fondamentales qui sont le patrimoine commun de tous les esprits; sa philosophie est également éloignée des deux systèmes qui ont séduit beaucoup de penseurs de ce siècle : le pur mécanisme et l'idéalisme. On le comprend aisément; c'est de ce côté que devait aller de lui-même, en suivant sa pente, un naturaliste qui, comme Aristote, se place plus volontiers, pour envisager l'univers, au sein du monde vivant, sans oublier d'ailleurs que la vie a des formes et des degrés multiples, que la vie physique n'en est que la forme la plus grossière et le degré le plus infime, et qu'il en faut chercher le type suprême dans la vie de l'esprit. » On sera frappé, ajoute-t-il encore de la largeur de vues avec laquelle il rapproche et concilie les doctrines les plus opposées dans l'unité d'une conception qui tient compte de tous les éléments et de tous les aspects de la réalité, sans en sacrifier

aucun pour les besoins de l'ensemble. On remarquera surtout les rapprochements ingénieux que l'auteur reconnaît et démontre entre la vie sensible et la vie intellectuelle de l'homme, et les heureuses déductions qu'il tire de ces rapprochements pour combattre le scepticisme, qu'il appelle une paralysie de l'esprit. Quand la science ne craint pas de s'élever ainsi, par la combinaison des diverses branches du savoir, jusqu'au-dessus d'elle-même, elle arrive à toucher du doigt la solution de ces grands problèmes que lui propose la foi, et elle nous apparaît brillante et belle de toute la splendeur du vrai.

7. — *La Femme devant la science contemporaine* est une étude moins large et moins élevée, entreprise dans le but de soutenir une thèse au moins discutable sur l'égalité mentale de l'homme et de la femme. C'est un livre d'une certaine actualité, étant donné le mouvement fort accusé qui s'est produit, en ces derniers temps, en faveur de ce que ses promoteurs appellent d'eux-mêmes : le féminisme. L'auteur s'insurge contre l'opinion toute masculine, dit-il, qui proclame et soutient l'incurable faiblesse mentale de la femme; et c'est sur le terrain scientifique qu'il porte la question. C'est à la science expérimentale qu'il demande tout à la fois les raisons de ce qu'il appelle le misogynisme, et la démonstration de ce que contient d'erroné une opinion qui fait de la femme la vassale de l'homme. Ce livre intéressera certainement les penseurs et peut offrir le thème de controverses savantes et curieuses. Je ne saurais ajouter qu'il convaincra ses lecteurs; car s'il est nourri de faits et appuyé d'autorités savantes, telles que celles de Lombroso, de Ch. Richet, de A. Gautier, de Manouvrier, de Topinard, de Beaunis, de Binet, de Féré, de Herzen, de Schiff, de Mosso, etc., je doute que tous ces auteurs partagent entièrement les idées de l'auteur et soient décidés à le suivre jusqu'au bout dans la campagne qu'il a entreprise. J'aurais voulu, pour ma part, qu'une analyse psychologique plus approfondie vînt éclairer les faits habilement groupés d'ailleurs par M. Lourbet. J'aurais voulu surtout qu'il montrât davantage comment l'état de nature déchue conduit la femme à l'état de servage dans lequel elle tombe au milieu des civilisations en décadence, et qu'il ne méconnût pas la grande influence qu'a eue et que peut avoir encore le christianisme pour sa réhabilitation. Tout en maintenant nos réserves sur le fond de la thèse de l'auteur, nous pouvons tirer un réel profit de son livre. Ses conclusions, d'ailleurs plus tempérées que son argumentation ne semble l'indiquer, sont pour la plupart admissibles : ce n'est pas l'égalité des sexes qu'il y formule, mais bien leur équivalence, ce qui, à la vérité, nous semble incontestable. Quant à croire que la liberté seule est la raison suffisante de la progression de la vigueur intellectuelle des femmes, c'est une question bien autrement douteuse et dont la discussion demanderait plus de place que je n'en ai ici à ma disposition.

8. — Les études sur la criminalité entreprises par les naturalistes de l'anthropologie se poursuivent avec des fortunes diverses. M. Debierre rappelle justement, dans l'avant-propos de son livre sur *le Crâne des criminels*, que deux écoles aujourd'hui se séparent nettement l'une de l'autre sur le terrain de l'anthropologie criminelle. L'une, l'école italienne, croit, avec son chef Lombroso, qu'il existe un type organique spécial, entraînant avec lui une sorte de prédestination fatale au crime; l'autre école, qui ne reconnaît d'autre autorité que l'expérience et la tradition, pense que le criminel-né n'existe pas et qu'il n'y a pas une organisation physique qui soit spéciale au criminel, si ce n'est celle qui peut résulter de l'usage et de l'habitude du crime. Le docteur Debierre semble vouloir prendre entre ces deux écoles une position intermédiaire, difficile à tenir, selon nous, plus rapprochée toutefois de la seconde que de la première; car il n'hésite pas à dire, dans ses conclusions, qu'aucun caractère spécial, net, tranché, constant, décisif, ne distingue l'encéphale du criminel de celui du reste des hommes, et qu'aucun caractère extérieur ne permet de préjuger qu'un sujet soit un assassin. Néanmoins, il ne tarde pas à formuler cette restriction : il y a quelque chose dans l'organisme nerveux du criminel d'instinct, qui ne fonctionne pas comme à l'habitude, et contre lequel « le sujet, en vertu du déterminisme scientifique, ne peut rien. » Mais, si l'on va au fond de cette argumentation, on peut facilement se convaincre que l'auteur cherche une interprétation déterministe qui s'accorde avec les faits qu'il a recueillis et qu'il n'arrive pas à la trouver. Aussi ce que nous voulons retenir de ce livre, ce sont les faits intéressants et les nombreux documents qui y sont rapportés. L'auteur a visité les collections nombreuses de crânes de criminels que possèdent les musées anatomiques de Paris, de Gand, de Bruxelles, de Liège et de Lyon ; il a eu entre les mains plusieurs centaines de crânes de voleurs, d'assassins, d'incendiaires, etc., dont le moindre a été condamné à dix ans de travaux forcés et dont les deux tiers ont été condamnés à mort. Ces observations sont résumées dans des tableaux dressés en tête de son livre. Et comme le crâne est l'asile du cerveau et qu'il présente avec lui des relations intimes, il en résulte qu'il fournit à cette étude plus d'une donnée importante. Du reste, tout en refusant de croire au criminel-né, l'auteur avoue qu'il ne croit pas davantage au libre arbitre, ce qui, sans nous faire suspecter ses documents, nous inspire les plus grandes réserves quant à ses conclusions.

9. — Nous savons tous ce qu'il faut entendre par la joie, nous connaissons tous la tristesse par expérience; mais on ne saurait s'en tenir à ces évocations intimes, si l'on veut connaître à fond ce que renferment *les Émotions*, ce en quoi elles consistent. Pour arriver à cette connaissance, il faut analyser d'abord les signes objectifs de la joie et de la tristesse, et remonter, s'il est possible, de ces signes aux conditions

immédiates qui les déterminent, et ainsi, d'échelon en échelon, étudier jusqu'aux premiers éléments de leur genèse organique, si je puis ainsi dire. Tel est l'objet du livre du professeur Lange, de Copenhague : c'est surtout l'analyse des éléments somatiques de l'émotion, étudiés dans leurs rapports de relation ou de succession, en remontant jusqu'aux éléments psychologiques auxquels ils se rattachent.

Ces caractères objectifs des émotions sont, on le sait, des gestes, des attitudes, des phénomènes organiques qu'on rencontre souvent dans l'usage ordinaire de la vie, mais qu'on observe rarement. M. Lange les étudie par le menu dans les divers genres d'émotion auxquels ils prêtent leurs manifestations. La joie, la tristesse, la colère, la peur, le désappointement, l'embarras, l'impatience, ont leurs caractères propres dont la source se retrouve dans l'étude des modifications présentées par le système nerveux sans doute et par les muscles qu'il gouverne directement, mais aussi par les troubles vaso-moteurs, par les troubles viscéraux et d'ordre purement organique. La part que ces troubles somatiques divers prennent à l'émotion la constitue-t-elle tout entière ? C'est la pensée de l'auteur. Ce ne saurait être la nôtre. Mais il n'en est pas moins intéressant de rechercher en quoi ils consistent et comment ils se comportent dans les différents genres d'émotion. — « J'ignore, dit l'auteur dans les *addenda* de son livre, si une théorie des émotions semblable à celle-ci a jamais été exposée ; dans tous les cas, je n'en trouve aucune indication dans la psychologie scientifique ; sauf peut-être dans un passage de Spinoza. » Ceci n'est pas pour atténuer les réserves que j'indiquais tout à l'heure et pour nous consoler de l'exclusivisme physiologique dont l'auteur a fait preuve dans son étude ; ce qui n'empêche que, sur le terrain où il s'est placé, elle part d'un point de vue intéressant et constitue une sérieuse analyse.

10, 11. — La psychologie se laisse envahir de toutes parts. Les physiologistes se sont installés largement dans ses domaines ; voici maintenant les artistes qui s'en mêlent ; ou plutôt, voici que l'art s'essaie à chercher dans les lois de l'esprit celles qui, concordant avec les siennes propres, peuvent renforcer les unes et les autres. Nous ne pensons donc pas qu'il y ait à s'en plaindre ni à le regretter. D'ailleurs, ces études psychologiques, outre qu'elles offrent par elles-mêmes un grand intérêt esthétique, présentent de plus un intérêt pratique pour la solution des questions d'éducation et d'enseignement. C'est le point de vue de l'enseignement qui a préoccupé surtout Mme M. Jaëll dans son livre intitulé : *La Musique et la psychophysiologie ;* ce qu'on y trouve d'analyse psychologique n'est que sobrement indiqué, comme pour justifier seulement les conseils et les avis d'un professeur autorisé d'ailleurs à les formuler. Envisager la musique au moyen du perfectionnement raffiné de notre activité organique, c'est s'en approcher par une

voie inexplorée, dit finement l'auteur en son avant-propos; et cette voie n'en conduit pas moins à des découvertes des plus intéressantes et confirmatives des meilleurs préceptes de l'art. Le mécanisme de l'expression musicale, l'attention et le sens musculaire, l'étude et l'interprétation, les facteurs de la mémoire musicale, etc., tels sont les titres des principaux chapitres que l'auteur a traités avec une grande finesse d'analyse et un réel bonheur d'expression. Ce n'est pas que certaines réserves ne soient à faire, sur des points de détails, voire même sur certaines appréciations générales, telles que l'intellectualité de la musique. Mais je ne saurais insister sur ce point : je paraîtrais plaider une cause par trop personnelle.

— Et ceci me sert de transition pour parler d'une brochure dont je ne saurais dire ni bien ni mal, et pour cause, mais qui a aussi pour objet : *La Psychophysiologie de la musique*. L'auteur s'est préoccupé d'analyser quels sont les éléments physiologiques et psychologiques de cet art si passionnant. Cette analyse l'a conduit à reconnaître que la musique consiste surtout en images motrices. Ce sont, en effet, ces images qui, à elles seules, constituent le rythme, et qui entrent encore, bien que secondairement, dans les images auditives, qu'elles soient simples, comme elles le sont dans la mélodie, ou complexes, comme celles que nous présente l'harmonie. L'analyse des sensations musicales dans les étapes physiologiques qu'elles parcourent, depuis les surfaces d'impression sensorielle jusqu'aux centres de réception et de conservation des images sonores, est poursuivie par l'auteur et l'amène à conclure que, toute puissante qu'elle soit pour l'expression quantitative des sentiments et des passions, la musique ne traduit guère leur expression qualitative, parce qu'elle ne saurait traduire l'idée pure, autrement dit : l'idée intellectuelle. Le rythme purement moteur ne s'adresse qu'aux éléments inférieurs de l'organisme. La mélodie, plus vivante, participe davantage des actes physiologiques. Dans l'harmonie, la sensation prédomine encore mieux sur le phénomène physique et semble encore davantage participer à la vie. Mais tout ceci ne sort guère de la sphère sensible; aussi l'auteur peut-il dire, avec M. Dauriac, que la musique peut être regardée comme la réalisation d'un idéal peu relevé, et ajouter encore avec lui que cette infériorité de la musique tient à ce que la matière de son idéal ne peut être cherchée que dans le nombre et le temps. Le travail se termine par quelques données générales sur l'utilité que la médecine peut trouver dans l'usage de la musique.

12. — Les altitudes sont devenues récemment fort à la mode, si je puis ainsi parler, dans le traitement des maladies tuberculeuses. Le fait est que l'on se préoccupe partout, non seulement dans les classes où les ressources et le loisir le permettent facilement, mais aussi dans le domaine de l'assistance hospitalière, de la création de *sanatoria*, qui per-

mettent de recueillir les malades de nos grandes villes, et de leur offrir, avec une retraite hygiénique, un air salubre, un régime de vie favorable et une médication capable de les guérir. La campagne, la mer, le midi, les montagnes offrent à cette thérapeutique des moyens d'action divers et souvent efficaces. La montagne a surtout été étudiée à cet égard, dans ces derniers temps; elle réalise ce qu'on appelle la cure par l'altitude. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer en quoi elle consiste, et par quel concours heureux de conditions hygiéniques l'air des montagnes offre à beaucoup de valétudinaires et à nombre de malades les moyens d'une défense effective de leur économie contre les agents qui la menacent. Les résultats obtenus jusqu'ici de cette pratique sont des plus encourageants; et, si l'on ne peut encore donner la formule nette et précise d'un semblable traitement, on possède cependant un assez grand nombre de faits relatifs à cette question pour les classer et en tirer déjà quelques conclusions. C'est ce qu'a fait M. le docteur Lauth. Après avoir passé lui-même deux années dans un de ces sanatoria, à Leysin, il a réuni tous les faits qu'il a pu y recueillir, et de cette moisson il a extrait les fruits les plus mûrs. Ce livre comprend une étude générale de la météorologie et de la climatologie des altitudes, puis, une application de ces données au traitement des maladies tuberculeuses. Programme bien défini et que l'auteur a sévèrement suivi et scientifiquement rempli.

13. — Tout le monde sait ce que c'est que l'opération du trépan, mais beaucoup ignorent que l'histoire de cette opération remonte jusqu'à la préhistoire : c'est ce que rappellent très bien, avec planches à l'appui, les leçons du professeur Terrier, recueillies par les soins de M. Péraire, et publiées en volume par ces deux auteurs. Ce n'est là, du reste, qu'un côté curieux de la question ; si l'on trouve dans ce livre un résumé historique complet de l'histoire de la trépanation du crâne dans les temps préhistoriques, dans l'antiquité, au moyen âge et aux temps modernes, on y trouve encore mieux une étude largement exposée de la topographie cérébrale permettant de reconnaître les points où l'opération doit être pratiquée, la description des instruments employés à cet effet et celle du manuel à suivre pour l'exécuter. Un dernier chapitre est réservé à l'appréciation des cas dans lesquels il convient de la mettre en œuvre, et de ceux où il convient de s'abstenir. M. Péraire a dessiné lui-même les planches qui ornent le volume.

14. — Les statistiques ne valent que par la méthode avec laquelle on les établit et par la réserve avec laquelle on en tire des conclusions. En tous cas, lorsque les nombres sur lesquels roule la statistique se chiffrent par dix mille, et que l'auteur est un maître comme le professeur Berger, on ne saurait manquer d'en tirer d'utiles conséquences. L'élément critique est en effet celui qui domine dans cette riche nomenclature : les *Résultats de l'examen de dix mille observations de hernies* forment

un recueil plein d'enseignements sur une infirmité malheureusement trop répandue, sur les moyens d'y obvier ou même de s'en affranchir.

15. — On se pourrait exempter d'une infinité de maladies, a dit Descartes, si on avait assez de connaissances de leurs causes et de leurs remèdes. Cette citation, mise par le docteur Monin en tête de son livre sur *la Santé de la femme*, en est à la fois l'explication et la justification. La femme, malgré les épreuves de toute sorte qu'elle rencontre dans le cours de son existence, vit plus longtemps que l'homme. Il semble que la nature ait voulu ainsi réparer le déficit relatif qui résulte pour la femme de ce fait que, dans l'ordre régulier des choses, il naît plus de garçons que de filles. La femme, douée d'un organisme frêle en apparence, résiste cependant plus efficacement que l'homme à beaucoup de causes de maladie et de mort ; peut-être parce qu'elle leur résiste plus passivement. En tout cas, cette résistance est faite pour encourager l'être qui en est doué à la favoriser encore par les soins et les précautions que dicte une hygiène sagement entendue, aussi éloignée des minuties et des appréhensions extrêmes que des insouciances et des bravades sans motif. Je n'ai pas à analyser par le menu les articles de ce volume, trop spécial pour être détaillé ici, et même pour être laissé à la portée de tous les lecteurs ou de toutes les lectrices. Ce n'est pas le premier volume que publie son auteur ; et s'il revêt une forme un peu extrascientifique, on peut dire qu'il n'en est pas moins sérieux au fond, et d'une réelle utilité pratique.

16. — On sait que la démographie est l'étude statistique des collectivités humaines : c'est ce que nous rappelle M. Bertillon, à la première page de ses *Éléments de démographie*. On y apprend, entre autres choses curieuses, qu'il y a un milliard et demi d'habitants sur notre planète ; que les trois empires russe, britannique et chinois comprennent à eux seuls plus de la moitié de l'humanité, etc., etc. D'autres questions plus intéressantes et plus graves relèvent encore de cette étude et sont traitées dans le volume ; notamment celles qui se rapportent à l'accroissement de la population, question si douloureusement palpitante pour notre avenir. Un chapitre est consacré à la nuptialité, un à la natalité, un à la mortinatalité, un à la mortalité, un aux migrations ethniques. Enfin, dans un dernier chapitre, l'auteur étudie sous ce titre : « Statistique morale, » les questions de religion, d'instruction, de criminalité, de suicide et de divorce. Inutile d'insister sur l'importance de ces études et les conséquences qu'on en peut tirer : elles sont tristes souvent, mais il n'importe que mieux de les connaître. Ces tableaux de chiffres ne sont peut-être pas sans reproches et sans quelques lacunes ; tels qu'ils sont cependant, ils constituent de graves documents qu'on aurait tort de négliger. Différents diagrammes et différentes échelles, parlant aux yeux en même temps qu'à l'esprit, rendent encore plus évidents les

résultats de la statistique. Entre autres données, le livre se ferme sur celle-ci, qui ne saurait nous être indifférente : Le divorce et le suicide semblent varier ensemble, ce qui constitue un rapprochement curieux entre ce que l'auteur appelle ces deux déviations de l'esprit. Et il constate, de plus, leur plus grande fréquence dans les pays protestants. Je n'en tirerai aucune conclusion.

17. — *Les Variations de la mortalité à Paris* est un autre travail de même genre, statistique aussi, dans lequel le docteur Chiais étudie ces données dans leurs rapports avec les variations atmosphériques ; ce qui le conduit à soutenir cette thèse, qu'il est des variations météorologiques absolument nuisibles et qui sont de véritables agents de maladie. Ce sont surtout les variations d'humidité de l'atmosphère que l'auteur s'est attaché à observer et à noter ; et c'est surtout à ces variations qu'il rattache les fluctuations de la mortalité. De nombreux graphiques et de nombreux tableaux semblent confirmer ce fait, que la mortalité due aux maladies aiguës des voies respiratoires augmente rapidement quand la tension de la vapeur d'eau baisse au-dessous de cinq millimètres, et que cette donnée semble avoir plus d'importance que les variations de la température elles-mêmes, auxquelles cependant on attribue communément le principal rôle.

18. — Toute la presse scientifique et non scientifique s'est occupée recemment de la question du pain ; car il y a une question du pain fort controversée, un défi du pain bis contre le pain blanc, et des partisans qui se séparent en deux camps à ce sujet. C'est bien le cas de recommander la lecture du petit volume de MM. Galippe et Barré, et même des deux petits volumes de ces messieurs, car il y en a deux sur ce sujet, l'un consacré aux procédés de panification, aux altérations et falsifications du pain, l'autre à la composition, au rôle physiologique et à l'hygiène du pain. C'est ce dernier qui nous intéresse surtout, et dont je recommande la lecture, sinon comme étant le plus instructif, du moins comme le plus utile et le plus pratique. Le professeur Tarnier, qui en a écrit la préface, n'a pas de peine à montrer quel intérêt s'attache à cette question, tout en accordant son suffrage au pain bis. Le pain est un réservoir de phosphates ; et les phosphates sont un excellent agent de nutrition pour les végétaux et pour les animaux, qui les puisent en général dans leur ration végétale. Après avoir dit comment ces sels se répartissent dans l'économie après y avoir été introduits, et comment ils en sont éliminés, les auteurs n'ont pas de peine à faire comprendre quel rôle important ils y jouent et quels dangers résultent aussi bien de leur suppression dans le régime que des écarts de leur élimination. Enfin, un chapitre sur l'utilité du son dans le pain, et un sur l'utilité du germe de blé, terminent cet intéressant ouvrage, dans lequel on trouve non seulement un enseignement solide sur le rôle du pain dans l'ali-

mentation, mais les meilleurs conseils relativement à l'usage qu'il convient d'en faire.

19. — Les douloureux résultats qui ont signalé notre campagne de Madagascar et l'effrayant contingent que nos troupes ont payé à la maladie, au cours de ces opérations militaires, justifient l'importance qui s'attache à l'étude de la santé des troupes dans les expéditions coloniales et donne une réelle actualité à *l'Hygiène des troupes européennes aux colonies*. Le docteur Legrand se défend, dans sa préface, de refaire ce qui a été déjà bien fait par nombre de médecins distingués de la marine; mais il veut étudier plus spécialement les conditions dans lesquelles se trouvent nos soldats aux colonies ou dans les expéditions coloniales, voir ce qu'il y aurait à faire pour améliorer leur situation de santé, au milieu des dangers que leur suscitent les diverses conditions climatériques, rechercher dans quel sens l'hygiène militaire doit, sous les tropiques, se plier aux exigences de la vie coloniale et réciproquement : c'est donc une étude d'hygiène militaire appliquée aux pays chauds. Après une introduction relative à l'historique des troupes coloniales, l'auteur passe en revue d'abord les conditions afférentes à l'habitation, puis à l'alimentation, puis au vêtement et à l'uniforme, enfin aux occupations du soldat et à la vie militaire aux colonies. Il y a là des chapitres sur les ennemis du soldat, sur l'insolation, sur le paludisme, sur les abus alcooliques et autres, enfin sur les animaux dangereux. Un dernier chapitre traite du recrutement des troupes coloniales et donne à ce sujet, sur l'âge et les conditions de santé du soldat appelé à opérer aux pays d'outre-mer, les meilleurs avis.

20.— *Pour nos soldats* est une petite plaquette de MM. Niewenglowski et Ernault, dans laquelle sont réunis les meilleurs conseils pratiques que peut inspirer une saine entente de l'hygiène et de la morale aux hommes que leur âge appelle sous les drapeaux. Et ce sont tous les hommes, puisque, selon le mot que les auteurs ont pris pour épigraphe : le régiment est la grande école par laquelle passe aujourd'hui toute la nation. — Dans un tableau court, mais complet, de la vie du soldat, en caserne d'abord, en manœuvres ensuite, les auteurs initient à cette existence ceux qu'elle effraie souvent d'autant plus qu'ils l'ignorent davantage. Utile aux hommes qu'il renseigne sur leurs devoirs, ce travail le sera encore aux jeunes officiers, auxquels il peut faire connaître les besoins, les sentiments, les idées, des hommes qu'ils sont appelés à dresser, pour ainsi dire, et à commander.

21. — Le docteur P. Garnault, qui donne à l'institut Rudy un cours théorique et pratique sur la physiologie, l'hygiène et la thérapeutique de la voix parlée et chantée, a réuni ces leçons en un volume élégant, illustré de planches explicatives, d'une méthode claire et précise et formant une véritable monographie de *la Voix parlée et chantée*. Tout ce

qui touche à l'anatomie des organes de la voix est décrit ou tout au moins résumé avec soin, ainsi que les expériences de physiologie appelées à démontrer le fonctionnement de cet appareil. L'hygiène et les maladies du chanteur et de l'orateur sont ensuite dûment exposées, et certaines questions qui s'y rattachent, celle du corset par exemple. Un questionnaire très complet, relatif aux questions capables d'intéresser le chanteur et l'orateur, est joint à l'ouvrage et sollicite les réponses de quiconque se croira autorisé à les adresser à l'auteur.

22. — Depuis une vingtaine d'années, écrit M. le professeur Pitres, les travaux relatifs à l'hypnotisme se sont succédé avec une vertigineuse rapidité. Ils forment aujourd'hui une masse énorme de documents de très inégale valeur, au milieu desquels il est fort difficile de reconnaître le bon grain et l'ivraie. Il importait donc qu'un homme de science, n'ayant pas pris directement parti dans les luttes de la première heure, n'étant engagé dans aucune école, consentît à se charger de la tâche fort délicate de dresser le bilan sincère et détaillé de cette question, et d'établir l'état actuel de nos connaissances réelles en matière d'hypnotisme. C'est le but que s'est proposé M. le docteur Crocq, but qu'il était laborieux et difficile d'atteindre, mais qu'il a heureusement poursuivi, et qui nous vaut aujourd'hui : *De l'Hypnotisme scientifique*. Il est entendu que l'auteur a fait surtout œuvre critique et que, dans ce but, il a écarté de son sujet tous les faits apocryphes ou douteux et tous les auteurs que le merveilleux de ces faits a séduits plus que ne les a attachés leur côté scientifique. La façon dont il rejette l'occultisme hors de son cadre est à noter, à cause de sa mesure sage et prudente, car, s'il le laisse de côté, il se garde bien de le juger : fussent-elles, dit-il, en contradiction complète avec les données fondamentales de la science moderne, il ne faut pas condamner ces appréciations sans les avoir étudiées. Il faut éviter avec autant de soin l'enthousiasme et la négation de parti pris. Tout nier ou tout admettre, ce sont deux alternatives aussi peu scientifiques l'une que l'autre. Et le sujet en vaut la peine : car l'hypnologie est une science sans doute, et ce n'est pas seulement une science médicale, mais elle est encore une science juridique, philosophique, morale et sociale. C'est pourquoi elle intéresse à peu près tout le monde. L'auteur va plus loin ; il aspire à voir l'hypnologie entrer et prendre sa place dans le cadre des sciences que l'on exige du futur docteur ; parce que le médecin doit connaître de tout ce qui soulage les misères de l'humanité, et que l'hypnotisme peut, à ce point de vue, rendre d'éminents services. Et comme ce volume n'est autre chose qu'un rapport adressé par l'auteur à M. le ministre de l'intérieur et de l'instruction publique de Belgique, il présente une importance qui en accroît d'autant la valeur. Six chapitres y sont traités : le premier est consacré à un court historique ; le second expose les doctrines des partisans de l'école de

Paris ; le troisième, celles de l'école de Nancy ; le quatrième et le cinquième traitent des théories de Durand (de Gros) et de Baraduc ; enfin le sixième résume toutes ces données et tous ces faits et en tire les conclusions qu'ils comportent. C'est une étude de physiologie psychologique des plus attrayantes et en même temps des plus sérieuses. Rien de plus curieux que le dernier chapitre, qui résume, sous une forme souvent alerte, quelquefois piquante, les discussions et opinions personnelles que provoquent ces graves problèmes.

23. — « Il n'est guère d'entreprise plus difficile que d'exposer des principes et des règles élémentaires, parce que ces principes et ces règles ne représentent que des rapports d'identité, et que ceux-ci ne se démontrent pas.... L'on peut dire que les rapports d'identité sont aussi difficiles à comprendre quand on ne les saisit pas immédiatement, que faciles à concevoir quand on en a les ressources intellectuelles. La méthode n'a d'autre objet que l'étude des moyens multiples par lesquels la pensée y parvient, et les principes ne sont autre chose que l'expression des rapports d'identité les plus élevés que la pensée puisse concevoir. » J'ai cru que cette citation des premières et des dernières lignes de la préface de *Méthode et principes des sciences naturelles* donnerait une bonne idée de l'esprit dans lequel est conçu le livre de M. Funck-Brentano. En visant surtout ce qui regarde les sciences médicales, l'auteur fait de la philosophie des sciences naturelles en général ; étudiant successivement la méthode et ses procédés, les principes et leurs caractères formels, enfin les origines, celle du système solaire, celle du globe terrestre et celle de la vie. C'est un vaste ensemble que l'auteur synthétise heureusement et qu'il termine par un appendice consacré à la question du jour : la photographie de l'invisible. On reconnaît dans ces pages l'auteur des études de philosophie, de morale, de politique, de médecine même, que beaucoup ont lues et que ceux-ci ont tous appréciées pour leur ton de franchise sympathique, pour leur saine doctrine, pour leur portée morale et leur science solide. Docteur A. FERRAND.

HISTOIRE PROVINCIALE

1. *Annales du diocèse de Soissons*, par l'abbé PÉCHEUR. T. X. Soissons, imp. de « l'Argus Soissonnais, » 1895, in-8 de XV-411 p. — 2. *Recueil de mémoires et documents sur le Forez publiés par la Société de la Diana*. T. XI. Montbrison, imp. Brassart, in-8 de XLV-258 p. — 3. *Voyages de Courtépée dans la province de Bourgogne, en 1776 et 1777*, publiés par A. DE CHARMASSE et G. DE LA GRANGE (Extrait des *Mémoires de la Société éduenne*). Autun, imp. Dejussieu, 1895, in-8 de 223 p. — 4. *Histoire des paroisses du diocèse de Vannes*, par J.-M. LE MENÉ. T. I. Vannes, imp. Galles, in-8 de II-550 p., 6 fr. — 5. *Histoire de l'administration civile dans la province d'Auvergne et le département du Puy-de-Dôme, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, suivie d'une revue biographique illustrée des membres de l'État politique moderne (députés et sénateurs)*, par GEORGES BONNEFOY. T. I. Paris, Lechevalier, 1895, in-8 de XV-684 p. et pl., 10 fr. — 6. *Études sur la ville de Thiers (Auvergne)*, par HUBERT

JACQUETON. Première partie. *La Communauté des habitants (1272-1789)*. Paris, A. Picard, 1894, in-8 de XV-436 p., 7 fr. 50. — 7. *Histoire de Chevrières. La Seigneurie et la paroisse depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, par l'abbé CHARLES SIGNERIN. Saint-Étienne, imp. de Théolier; Chevrières, chez l'auteur, 1894, in-8 de IX-400 p. et 32 photogr. — 8. *Histoire de Dun-le-Roi, précédée d'une notice sur le canton*, par PAUL MOREAU. Ouvrage posthume publié par ses enfants. T. I. Saint-Amand, imp. Pivoteau, 1895, in-8 de XCI-663 p. et pl. — 9. *Histoire des deux villes de Saint-Amand et du château de Montrond*, par C.-N. VICTOR MALLARD, publiée par les soins de son fils C.-L. GUSTAVE MALLARD, avec une préface de l'abbé S. CLÉMENT. Saint-Amand, imp. de Bussière, 1895, in-8 de 509 p. et pl., 12 fr. — 10. *Manonville et ses seigneurs*, par HENRI LEFEBVRE (Extrait des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*). Nancy, Sidot, 1891, in-8 de 221 p. et pl. — 11. *Le Marquisat de Noviant-aux-Prés et ses origines*, par HENRI LEFEBVRE (Extrait des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*). Nancy, Sidot, 1895, in-8 de 188 p. et pl. — 12. *Histoire militaire de Redon, avec notices sur le Pont-de-Rieux, Aucfer, Beaumont, Beaubois et Renac, le Plessis-Ressac, les châteaux de Rochefort et Rieux, la Croix d'Aucfer*, par J. TRÉVÉDY (Extrait du « Journal de Redon »). Redon, Caillière, 1893, in-8 de 272 p. et pl., 3 fr. 50.— 13. *Essonnes pendant la Révolution et pendant les invasions de 1814 et de 1815*, par l'abbé AUGUSTE PÉTEL. Troyes, Frémont, 1895, in-8 de 336 p., 4 fr. — 14. *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise, publié d'après les documents inédits*, par J. DEPOIN (1er fasc.). Pontoise, bureaux de la « Société historique du Vexin, » 1895, in-4 de VIII-112 p. — 15. *Histoire de l'abbaye bénédictine de Saint-Sauveur-le-Vicomte*, par A. LEROSEY. Abbeville, Paillart, 1894, in-8 de XIV-318 p. et pl. — 16. *L'Hôtel de ville de Paris et la Grève à travers les âges*, d'après Ed. Fournier, par JEHAN DE LA CITÉ. Paris, Firmin-Didot, 1896, in-8 de 320 p. et pl., 3 fr. 50. — 17. *L'Hôpital de Saint-Yves de Rennes et les religieuses augustines de la Miséricorde de Jésus*, par le comte DE BELLEVUE. Rennes, Plihon et Hervé, 1895, in-8 de XI-469 p. et pl. — 18. *Archives historiques de la Gascogne*, 2e série, fasc. 1er. *Mémoires du marquis de Franclieu (1680-1745)*, publiés pour la Société historique de Gascogne, par LOUIS DE GERMON. Paris, Champion; Auch, Cocharaux, 1896, in-8 de XXV-292 p. et pl., 8 fr.

1. — M. l'abbé Pécheur a fait paraître dans le courant de l'année dernière le tome X et dernier de ses *Annales du diocèse de Soissons*, dont nous avons déjà entretenu les lecteurs du *Polybiblion* (t. LXV, p. 153, et t. LXX, p. 314). Ce volume va du Concordat de 1802 à la mort de Jules-François de Simony, évêque de Soissons, en 1849. Il est inutile, croyons-nous, de chercher à faire ressortir tout l'intérêt que peut présenter ce travail; les événements qui se sont déroulés pendant cette période le feront comprendre. C'est le rétablissement du culte par toute la France, puis les tracasseries que suscita Napoléon aux cardinaux, aux évêques et aux prêtres fidèles au Pape. Nous voyons ensuite l'esprit révolutionnaire et voltairien qui peu à peu cherche à reprendre le dessus sous la Restauration; nous assistons aux grandes luttes de Lamennais et, hélas! à sa défaillance; nous voyons l'instruction religieuse se développer dans le diocèse sous l'impulsion de prélats zélés. Tout cela est présenté avec beaucoup de détails empruntés souvent à des témoins oculaires. Aussi ce dernier volume ne sera-t-il pas un des moins consultés de ce grand travail. Nous ne pouvons, en terminant cette rapide analyse, qu'adresser toutes nos félicitations à M l'abbé Pécheur pour avoir su mener jusqu'à son complet achèvement une œuvre aussi considérable et qui ne pourra manquer de rendre de réels services à ceux qui voudront étudier l'histoire religieuse de notre pays.

2. — On connaît l'importance des visites pastorales faites par les évêques sous l'ancien régime. Dans ces documents, l'histoire, la géographie et l'archéologie peuvent puiser les éléments les plus précis et les plus authentiques; on y trouve, sous forme de procès-verbal, les renseignements les plus exacts et les plus détaillés sur l'état des paroisses. Aussi, est-ce généralement une bonne fortune quand des pièces de ce genre sont publiées. La *Diana*, dans le tome XI de son *Recueil de mémoires et de documents sur le Forez*, donne la visite pastorale faite en 1745 et 1746 par Mgr Henri-Constance de Lort de Sérignan, évêque de Mâcon, de la partie de son diocèse comprise aujourd'hui dans le département de la Loire. Cette publication est faite par M. J. Déchelette avec tous les soins qu'exigeait un morceau de cette importance. Le manuscrit de ces visites, gros in-folio de trois cent soixante-dix-sept feuillets, appartient à M. l'abbé Méhu, curé de Poisson-en-Brionnais. Quoique restreinte aux paroisses du département de la Loire, la publication n'en exigera pas moins deux volumes. Dans le premier, on a les visites des paroisses de Boyes, Saint-Denis-de-Cabanne, Chandon et Charlieu. Le second volume comprendra les autres paroisses, plus une table générale des noms de lieux et de personnes, et un appendice. Le texte original a été fidèlement transcrit; cependant, comme ce document ne pouvait présenter aucun intérêt philologique, l'orthographe a été rajeunie. Une introduction placée en tête du premier volume donne une étude sur un certain nombre de manuscrits de visites et fait connaître la manière dont la publication est comprise.

3. — Tous les érudits qui s'occupent de l'histoire de nos anciennes provinces connaissent Courtépée, l'auteur de la *Description du duché de Bourgogne*. Pour faire cet ouvrage, le savant professeur du collège des Godrans, de Dijon, employa chaque année ses mois de vacances à parcourir le pays en tous sens, interrogeant les gens instruits, consultant les documents, relevant toutes les particularités qu'il rencontrait. C'est grâce à ces investigations qu'il a pu nous faire connaître avec exactitude l'état d'une partie de la France avant la Révolution. A côté de ce grand travail, il fit une narration plus sommaire et moins apprêtée des différents voyages qu'il effectua pour en réunir les matériaux. Plusieurs de ces récits sont déjà publiés; mais d'autres sont encore inédits, tels les trois dont MM. de Charmasse et J. de la Grange ont voulu faire profiter le public : 1° Relation abrégée d'un voyage fait dans les parties orientale et méridionale de la Bourgogne, par un curieux, en septembre et octobre 1776; 2° Récit de mes courses en Chalonois, en Charolois et Brionnois pendant les vacances de Pâques, depuis le 22 mars au 10 avril 1777; 3° Itinéraire d'un voyageur curieux qui a parcouru l'Auxois, l'Autunois, le Charolois, partie du Mâconnois, du Beaujolois, de la Dombe, du Lyonnois, du Forez et du Brionnois en septembre et octobre 1777. On n'a là

qu'une description très superficielle mais cependant attrayante des pays traversés. Le voyageur retrace la physionomie des personnes qui l'accueillent, donne ses impressions, sans s'attarder à des discussions ou à de savantes dissertations. Tout à fait imbu des doctrines jansénistes, il ne laisse échapper aucune occasion de les manifester; il ne peut pas plus souffrir les jésuites et les sulpiciens que les dévotions nouvelles et le culte du Sacré Cœur. Nous saisissons ainsi sur le vif, dans ces pages écrites au courant de la plume, l'esprit qui animait la majeure partie de la société à la fin du XVIIIe siècle; nous voyons quels ravages le jansénisme et les doctrines de l'Encyclopédie avaient faits jusque dans les provinces les plus reculées. Aussi ce volume sera-t-il très utile à tous ceux qui voudront connaître l'état de notre pays à la veille de la Révolution.

4. — Le tome Ier de l'*Histoire des paroisses du diocèse de Vannes* remonte déjà à l'année 1891. Nous avons la notice de cent quarante et une paroisses rangées par ordre alphabétique. Chacune de ces notices est à peu près de même étendue, sauf quelques-unes consacrées à des paroisses importantes, telles que Josselin, Lorient, Hennebont. Dans ces notices, l'auteur fait connaître la situation géographique de la localité, son étendue, sa population, les cours d'eau qui l'arrosent ou qui y prennent naissance, ses particularités, au point de vue géologique et archéologique. Après, il en esquisse rapidement l'histoire, donnant quelques renseignements sur les principaux événements qui s'y passèrent; il indique ensuite les seigneuries qui la composaient, consacre quelques lignes à son église, à ses chapelles, à ses confréries, à ses chapellenies, s'il en existait. Enfin, il fournit quelques détails sur l'histoire de la paroisse pendant la Révolution et après le Concordat. On a ainsi, groupées, une suite de monographies succinctes de toutes les localités du diocèse de Vannes. C'est un peu une imitation de ce qu'a fait l'abbé Lebeuf pour le diocèse de Paris. Ce qui donne un intérêt particulier à cette publication, c'est l'indication de tous les monuments celtiques qui couvrent encore le sol de cette région. Avec cet ouvrage, l'archéologue et le touriste auront un bon guide pour la parcourir et y retrouver les dolmens, menhirs et autres vestiges des temps passés qui y sont si nombreux. En somme, cette histoire, concise, sobre, faite à l'aide de bons travaux, des archives locales et départementales, n'est pas sans valeur, et il serait à désirer que dans chaque diocèse un travail analogue fût accompli.

5. — M. Georges Bonnefoy fait paraître aujourd'hui le premier volume d'une *Histoire de l'administration civile dans la province d'Auvergne et le département du Puy-de-Dôme, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, qui formera un ouvrage considérable; il n'annonce en effet pas moins de quatre volumes pour traiter ce sujet. Afin de donner une idée de ce qu'il contiendra, nous ne pouvons mieux faire que de nous en rapporter à ce que dit l'auteur lui-même dans son introduction :

« Ce travail embrassera l'histoire de l'ensemble des services publics destinés à concourir à l'exécution des lois et des actes du gouvernement, et contiendra l'exposé de la législation organique de l'administration civile, mais seulement en ce qui concerne la province d'Auvergne et le département du Puy-de-Dôme; nous y joindrons, pour rendre cette étude plus complète, la revue biographique des membres de l'État politique moderne, ou pouvoir législatif (députés et sénateurs), qui forment, eux aussi, une autre branche du même pouvoir exécutif, en raison de leur intervention dans l'action de ce pouvoir. Nous mettrons ensuite en appendice, à la fin de cet ouvrage, le texte complet des lois de pluviôse an VIII, du 10 août 1871, les lois constitutionnelles des 24 et 25 février 1875, du 16 juillet 1875, sur les rapports des pouvoirs publics, la loi municipale du 5 avril 1884 et celle du 9 décembre 1884, qui a modifié sur plusieurs points la loi organique du Sénat. » — Le premier volume comprend : la première partie, l'histoire de l'administration civile de la province d'Auvergne depuis les temps les plus reculés jusqu'à la Révolution de 1789, et des notices biographiques sur chacun des intendants; la deuxième partie, l'histoire de l'administration civile depuis la Révolution de 1789 jusqu'à 1895. L'auteur fait connaître toutes les différentes phases par lesquelles passa cette administration pendant la Révolution, et ensuite la législation organique depuis l'an VIII jusqu'à nosjours. Vient ensuite une biographie des préfets, des listes des sous-préfets, des conseillers généraux et des conseillers de préfecture. Des tableaux résumant par arrondissement les résultats des élections aux conseils généraux de 1833 à 1895 et une liste des membres de la commission départementale de 1871 à 1895 terminent ce volume, orné d'un très grand nombre de portraits.

6. — M. Hubert Jacqueton, descendant de maîtres couteliers établis à Thiers depuis la fin du XVIIe siècle, n'avait d'abord eu l'intention que d'étudier les origines de la coutellerie thiernoise; mais peu à peu son cadre s'est élargi, et voulant mettre à profit les nombreuses recherches qu'il fit en plusieurs dépôts d'archives, il nous donne une histoire très complète de la ville de Thiers. Deux études seulement avaient paru avant la sienne sur cette cité et toutes deux bien incomplètes : l'une en 1864 par M. G. Saint-Joanny; l'autre, en 1878, par un ancien magistrat, M. H. Andrieux, mort avant l'achèvement de son œuvre. M. Jacqueton l'emportera de beaucoup sur ses prédécesseurs par l'étendue de son travail, le soin avec lequel il met en œuvre les documents qu'il a pu réunir. Son ouvrage, en effet, devra comprendre quatre volumes. Le premier, que nous annonçons, donne l'histoire municipale de Thiers et a pour titre : *La Communauté des habitants*. Le second traitera de *l'Industrie, du commerce et de l'agriculture;* le troisième, des *Seigneurs;* enfin le quatrième, des *Établissements ecclésiastiques*. Ces indications font entrevoir avec quel luxe de détails sera écrite l'histoire de cette ville.

Des deux chartes accordées à la *Communauté des habitants*, la première remonte à 1272; elle fut octroyée par Guy VIII, seigneur de Thiers. La deuxième est de 1301 et reproduit intégralement la teneur de la première. Deux copies du commencement du XIVe siècle ont servi à M. Jacqueton pour en établir le texte, qu'il donne en appendice. Le cadre trop restreint dans lequel nous sommes obligé de nous renfermer ne nous permet pas de faire ressortir tous les points intéressants de ce travail; nous nous bornerons à en indiquer les principaux chapitres. Après un aperçu très rapide des origines de Thiers, dans une introduction de quelques pages, l'auteur aborde l'étude de l'organisation municipale dans les différentes phases qu'elle parcourut de 1272 à 1569, de 1569 à 1692 et enfin de 1692 à 1789. Les autres chapitres sont consacrés successivement aux rapports du corps de ville avec la châtellenie et du corps de ville avec les représentants de l'autorité royale, aux services municipaux, aux guerres, aux pestes et épidémies, aux famines et disettes, aux finances municipales, au mouvement de la population. Enfin, vingt-deux appendices et pièces justificatives terminent ce volume. L'on doit féliciter M. Jacqueton de la manière dont il a présenté son ouvrage. On y trouve une quantité considérable de renseignements, tous établis avec la plus scrupuleuse exactitude, des tableaux faisant ressortir l'état des finances de la ville à différentes époques et le mouvement de la population; des listes des consuls, maires et échevins de 1569 à 1785. La mort est venue malheureusement interrompre ce grand travail; mais nous espérons que M. Gilbert Jacqueton, fils de l'auteur et lui-même érudit distingué, ne le laissera pas inachevé, et que, mettant à profit les notes accumulées par son père, il donnera bientôt la suite de l'histoire de Thiers.

7. — Obligé de soutenir l'école libre de Chevrières, M. l'abbé Signerin s'est ingénié à trouver quelque moyen qui pût lui rapporter les sommes nécessaires à l'entretien de cent vingt élèves. Pour cela, il a recueilli à Chevrières même les faits qui pouvaient intéresser le public; il est ainsi parvenu à composer déjà plusieurs brochures réellement bien écrites et bien présentées. Aujourd'hui, il donne une histoire même de la paroisse à la tête de laquelle il est placé. Il ne faut pas chercher dans ce travail un ouvrage d'érudition; le digne curé ne s'est pas mis en peine d'approfondir son sujet. Sous forme d'introduction, il donne un chapitre intitulé: *Coup d'œil général sur le développement de l'architecture en France.* Ce chapitre, qui serait bon en tête d'un ouvrage archéologique, n'a guère que faire ici. Après, on a une description de Chevrières et de la région dans laquelle cette localité est située; quelques notes font connaître d'anciennes coutumes, le patois, l'état de la paroisse en 1697. Viennent ensuite deux chapitres sur le château-fort des Mitte de Chevrières et sur les divers possesseurs de cette seigneurie. Les autres chapitres sont consacrés à l'église, à l'histoire du culte qui y est rendu à saint Maurice,

aux curés et vicaires qui se succédèrent dans cette paroisse depuis 1349, aux sépultures qui existent dans l'église de Chevrières, aux anciennes chapelles de cette église, aux anciennes croix et enfin aux écoles chrétiennes de garçons et de filles qui y sont établies. Un bon nombre de photogravures ornent ce volume.

8. — *L'Histoire de Dun-le-Roi,* par M. Paul Moreau, est un ouvrage posthume que ses enfants ont livré à l'impression. Nous ne pouvons que les en féliciter, car ils ont ainsi doté cette ville d'une bonne histoire. Peut-être l'exigence de l'érudition moderne ne se trouvera-t-elle pas entièrement satisfaite, car bien des sources, telles que les Archives nationales et la Bibliothèque nationale, n'ont pas été explorées par l'auteur. Malgré les quelques lacunes que l'on relèvera, ce livre n'en reste pas moins un ouvrage bien fait et donnant une histoire complète de Dun-le-Roi. Le tome Ier, divisé en trois livres, comprend l'histoire proprement dite de la ville, des origines jusqu'à nos jours. En tête de l'ouvrage est une notice géographique, statistique et administrative sur le canton. On a des renseignements précis sur la population, l'agriculture, l'industrie, le commerce de la région dans laquelle est placé Dun-le-Roi. Le premier livre va des origines de la ville jusqu'à son acquisition par Philippe Ier. Pour faire connaître cette période, l'auteur a mis à profit les fouilles exécutées dans ce pays, les histoires de Raynal et de la Thaumassière, et enfin tous les travaux particuliers portant sur différents points d'archéologie. A partir de 1100, Dun, incorporé au domaine royal, obtient alors des franchises et des privilèges tels que l'exemption d'impôts et d'une partie du service militaire ; les rois le gratifient d'un donjon, de fortifications, y créent une chambre à sel et en font ainsi la troisième ville du Berry. Aussi demeura-t-il toujours inviolablement attaché à la royauté au milieu des péripéties et des vicissitudes de la guerre de Cent ans, des guerres de religion et de la Fronde. Pour cette partie, comme pour les suivantes du reste, l'auteur a mis à profit, outre les histoires générales et particulières relatives à cette région, les archives de la ville et celles du département, ce qui lui a permis de donner d'utiles détails sur tous les faits dont Dun fut le théâtre. Le troisième livre va de la Révolution aux temps modernes ; on y trouve un tableau exact de ce qui s'y passa pendant la Révolution. On peut dire que l'histoire de cette ville s'arrête à 1804, car le dernier chapitre n'est qu'un résumé très rapide de tous les événements qui s'y accomplirent jusqu'en 1880. Un deuxième volume, qui, nous l'espérons, paraîtra bientôt, donnera l'histoire des institutions, des usages, une notice sur les principaux lieux dits de la commune, et enfin son histoire ecclésiastique.

9. — L'*Histoire de Saint-Amand et du château de Montrond* est également un ouvrage posthume publié par les soins de M. Gustave Mallard, fils de l'auteur, M. Victor Mallard. Moins peut-être encore que

pour Dun-le-Roi, on a dans l'histoire de cette ville une œuvre d'érudition. L'auteur, en effet, pour exécuter ce travail en somme bien présenté, s'est plutôt servi d'ouvrages de seconde main que de pièces d'archives. Aussi, quoique renfermant de nombreux détails, il ne peut être considéré comme définitif. Tout en en tenant grand compte, un nouvel historien de Saint-Amand devrait fouiller avec soin tant les archives et les bibliothèques de la région que les grands dépôts de Paris, afin d'établir son œuvre sur des bases plus solides. L'ouvrage de M. Mallard est divisé en trois parties. Dans la première, il s'occupe des origines de Saint-Amand, de l'abbaye, du château et des différentes familles seigneuriales qui le possédèrent; un chapitre donne quelques détails très succincts sur les arrière-fiefs de la châtellenie de Saint-Amand, tels que Drevant, le Vernay, le Creuzet, Meslon, Changy, Colombier. La deuxième partie, tout en retraçant l'histoire de Montrond, continue aussi celle de Saint-Amand, à laquelle elle est intimement liée. Plusieurs chapitres sont consacrés aux grandes familles qui possédèrent ce château, telles que les familles d'Albret, de Nevers, de Sully, etc. Après la Fronde et la ruine de Montrond, l'auteur passe à la Révolution. Les derniers chapitres sont réservés à la période contemporaine. Tous sont très courts et ne font connaître que rapidement les événements qui agitèrent cette ville. La troisième partie donne l'histoire des châtellenies de Bruère, Orval, Epineuil et Meillant. Deux appendices contenant des recherches généalogiques sur d'anciennes familles bourgeoises de Saint-Amand et des notices biographiques sur plusieurs habitants de cette ville, précèdent dix-neuf pièces justificatives qui terminent l'ouvrage. Un certain nombre de gravures en augmentent l'intérêt et une bonne table alphabétique placée à la fin permet de le consulter facilement.

10. — *Manonville*, bourg du département de Meurthe-et-Moselle, dépendant autrefois de la prévôté et bailliage de Pont-à-Mousson et du diocèse de Toul, méritait bien une monographie, tant à cause de son curieux château que des familles seigneuriales qui l'habitèrent. M. Lefebvre, qui a entrepris cette tâche, s'en est très bien acquitté, et a publié d'abord dans les *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine* le travail que nous annonçons aujourd'hui. C'est surtout aux archives du château de Manonville même qu'il a puisé les renseignements qui lui ont servi à composer son ouvrage. Il n'a pas cependant négligé non plus les archives du département de Meurthe-et-Moselle ni les différentes publications locales ou générales qui concernaient les familles dont il eut à s'occuper. Quatre familles possédèrent successivement le fief de Manonville. C'est d'abord celle de Manonville, jusqu'au milieu du xve siècle. Il passa ensuite dans celle de Beauvau par le mariage de Jeanne de Manonville avec Jean III de Beauvau. Henri II de Beauvau vendit en 1618 le château de Manonville à Simon II de Pouilly, baron

d'Esne. Ce fut enfin la famille Barrois qui posséda ce château au moment de la Révolution et encore au commencement de ce siècle. Quinze pièces justificatives et appendices concernant le château, la paroisse, le village de Domèvre en Haye, etc., terminent ce volume, orné d'un bon nombre de photogravures.

11. — L'histoire du *Marquisat de Noviant-aux-Prés* est un utile complément de l'ouvrage précédent. Noviant-aux-Prés et Tremblecourt qui formèrent le noyau de ce marquisat sont, en effet, voisins de Manonville. Autrefois, ils faisaient partie du Barrois non mouvant et du diocèse de Toul, et maintenant, du département de Meurthe-et-Moselle, arrondissement de Toul, canton de Domèvre. Ce qui rattache encore plus intimement Noviant à Manonville, c'est que la maison de Beauvau, qui possédait déjà cette terre, eut encore le marquisat de Noviant; de cette manière, pendant plusieurs années, l'histoire de ces localités se trouve en quelque sorte confondue. En dehors des renseignements qu'il donne sur ces villages, ce travail est encore utile à consulter pour la généalogie des grandes familles de la région, telles que celles de Tremblecourt, Noviant, de Mandres, d'Ornes, de Lénoncourt, de Beauvau, de Raigecourt, etc. On suit ainsi toutes les vicissitudes de ce domaine jusqu'à la Révolution. Seize pièces justificatives complètent cet opuscule, que tout historien de la Lorraine devra consulter.

12. — L'ouvrage de M. Trévédy sur l'*Histoire militaire de Redon*, tout en offrant beaucoup d'intérêt, n'est cependant pas un travail de premier ordre, car fait uniquement d'après l'histoire de Bretagne de Dom Lobineau ou d'après les travaux de M. de la Borderie, de M. de Courson ou d'autres érudits, on n'y trouve pas la mise en œuvre de nouveaux documents découverts dans les archives. Sur certains points, il n'est pas très au courant des ouvrages parus récemment. Ainsi, à propos du connétable de Richemont, il semble ignorer les travaux de MM. Cosneau et A. Le Vavasseur et ceux de M. le marquis de Beaucourt sur tous les événements auxquels il fut mêlé. Ce que M. Trévédy a eu surtout en vue, ç'a été de compléter l'*Histoire de la ville et abbaye de Redon*, de M. l'abbé Jausions, qui s'était borné à en retracer uniquement l'histoire civile et religieuse et avait négligé le côté militaire. Pour cela, l'auteur suit l'histoire de Bretagne époque par époque, et fait très bien ressortir le rôle que joua Redon dans toutes les guerres qui agitèrent ce pays. Dans les additions, on trouve un certain nombre de notes utiles à consulter. Enfin, en appendice, il donne de curieux détails sur le pont et passage de Rieux, le passage, chaussée et pont d'Aucfer, sur Beaumont, Beaubois et Renac, le château de Rochefort, le château de Rieux, la Croix d'Aucfer.

13. — Nous avons déjà rendu compte de la première partie de l'*Histoire d'Essoyes* (t. LXXIII, p. 326). M. l'abbé Pétel s'était alors arrêté à

1789. Dans cette deuxième partie, l'auteur s'occupe de cette commune pendant la Révolution et pendant les invasions de 1814 et 1815. Comme il le fait remarquer dans sa préface, jusqu'alors on s'est surtout occupé d'étudier cette période néfaste à Paris et dans les grands centres, ou encore les actes généraux du pouvoir central. Mais pour bien comprendre toutes les atrocités qui se commirent sous le gouvernement révolutionnaire, il faut parcourir les campagnes. Là, on verra une population honnête et laborieuse, terrorisée, outragée, spoliée, ruinée par une poignée de malfaiteurs qui s'intitulent agents du gouvernement; on y saisira sur le fait l'action des jacobins et des terroristes. Aussi M. l'abbé Pétel a-t-il été heureusement inspiré d'étudier en détail ce qui se passa dans son pays pendant les dix années de trouble qu'on appelle la Révolution. Trois appendices terminent ce travail consciencieux. Dans le premier, l'auteur rectifie les erreurs qu'il avait pu commettre dans le précédent volume et ajoute de nouveaux détails qui lui avaient échappé. Le second appendice est une table alphabétique des noms de lieux et des noms de personnes cités dans les deux volumes. Enfin le troisième est une étude de M. l'abbé Alphonse Garnier, curé de Lusigny, sur les origines d'Essoyes, d'après les lieux dits du cadastre. On a dans cette dernière partie, malgré quelques points discutables, une bonne étude sur les lieux dits de cette localité. Maintenant M. Pétel peut se rendre ce témoignage qu'il a fait un travail bien complet sur son pays natal.

14. — Le *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise*, dont nous ne pouvons annoncer encore que le premier fascicule, est des plus intéressants, non seulement pour la ville de Pontoise, mais aussi pour tout le Vexin. On n'a pas là, à proprement parler, un cartulaire, c'est-à-dire un recueil de chartes, mais plutôt un essai de reconstitution du grand cartulaire de Saint-Martin de Pontoise, disparu probablement au XVIIIe siècle. Comme il renfermait les actes relatifs à ce monastère antérieurs au XIIIe siècle, on peut juger de son importance et de l'intérêt qu'il offrait pour les études historiques. Au XVIIe siècle, Dom Claude Estiennot, prieur de cette abbaye, y fit de nombreux emprunts pour écrire son *Histoire de l'abbaye de Saint-Martin-sur-Viosne-lez-Pontoise*. Ce travail, qui comprend trois parties, une histoire des abbés, un recueil de documents liturgiques, biographiques, archéologiques, etc., extraits des archives du monastère, et enfin une transcription souvent intégrale, ou tout au moins analytique, des principaux chapitres du grand cartulaire, est conservé à la bibliothèque municipale de Pontoise. M. Depoin l'a utilisé et l'a pris comme base de son essai de reconstitution. D'autres œuvres, telles que les *Antiquitates Velocassium* du même bénédictin, conservées à la Bibliothèque nationale, et une *Histoire de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise*, par dom Robert Racine, moine de Saint-Denis, conservée à la Bibliothèque Mazarine, ont été également mises à profit.

Il n'a pas négligé non plus de recourir aux grandes collections de la Bibliothèque nationale et aux archives de Seine-et-Oise, à Versailles, qui conservent le fonds de Saint-Martin et ont pu lui fournir quelquefois des pièces originales. Ce premier fascicule, enrichi de notes nombreuses, renferme cent trente-sept chartes ou extraits; le fascicule suivant contiendra les annexes, les appendices et la table.

15. — Nous avions déjà l'*Histoire du château et des sires de Saint-Sauveur-le-Vicomte*, écrite par M. L. Delisle. Aujourd'hui, M. l'abbé Lerosey, voulant compléter les renseignements que l'on possédait sur cette localité, retrace l'histoire de son abbaye bénédictine. Les premiers chapitres sont consacrés à sa fondation et aux abbés qui furent appelés à la diriger jusqu'au milieu du XIVe siècle. C'est à Néel II, sans doute l'un des seigneurs de Saint-Sauveur vivant au XIe siècle, qu'il faut faire remonter l'établissement du monastère de Saint-Sauveur. Il se développa ensuite par les donations nombreuses que lui firent ses successeurs. En même temps que l'auteur fait connaître les débuts de l'abbaye, il esquisse aussi l'histoire de ses principaux bienfaiteurs appartenant aux trois grandes familles qui possédèrent successivement la baronnie de Saint-Sauveur-le-Vicomte. Ce sont les familles de Richard le Danois, de la Roche-Tesson et d'Harcourt. Il s'étend en particulier sur cette dernière, qui joua un certain rôle au début de la guerre de Cent ans, surtout dans la personne de Godefroy d'Harcourt. Après la guerre de Cent ans, l'abbaye chercha à se relever; mais son état fut longtemps précaire, et les abbés commendataires lui portèrent le dernier coup, si bien qu'à la veille de la Révolution, il n'y avait plus de prieur, mais seulement quelques prêtres pour assurer le service divin. Après la tourmente révolutionnaire, l'abbaye se releva de ses ruines et servit de berceau à la communauté des sœurs des Écoles chrétiennes de la Miséricorde, fondée par Julie Postel, en religion sœur Marie-Madeleine. A la fin de son étude, l'auteur consacre un chapitre à donner la liste des privilèges et possessions de l'abbaye de Saint-Sauveur-le-Vicomte et un autre à retracer l'histoire de son chartrier et de ses archives. Six pièces justificatives terminent ce travail, qui donne de bonnes indications sur l'histoire religieuse de la région.

16. — Le volume de Jehan de la Cité sur *l'Hôtel de ville de Paris et la Grève à travers les âges*, d'après Éd. Fournier, n'est pas présenté comme un ouvrage d'érudition. L'auteur a voulu seulement « porter à la connaissance des enfants, et par leur moyen à celle des parents, les études véritablement remarquables qui forment le texte de l'ouvrage intitulé : *Paris à travers les âges*. » On a donc dans cet in-octavo une partie de ce grand travail, et une partie intégrale, car les cinq premiers chapitres de l'œuvre d'Ed. Fournier sont donnés sans changement; les trois derniers chapitres, tout en gardant l'essentiel de l'œuvre primitive,

ont été cependant modifiés dans la forme et dans le fond. Nous devons, en général, louer la manière dont le sujet est traité. On a dans ces huit chapitres une quantité de renseignements très intéressants sur l'hôtel de ville et sur le quartier qui l'environne. On suit à travers les siècles les différentes transformations que subirent l'ancien « Parloir aux bourgeois » et la « Maison aux piliers. » L'auteur raconte tous les événements qui eurent l'hôtel de ville pour théâtre ; on a là, en un sens, une sorte d'histoire générale de Paris, car l'hôtel de ville est le centre de la vie municipale. Aussi, dans toutes les révolutions, est-ce sur lui que convergent les efforts des émeutiers. Les trois derniers chapitres sont particulièrement intéressants à ce point de vue, car ils sont consacrés à ce qui se passa dans ce monument depuis 1789 jusqu'à nos jours. Or, on sait quel rôle il joua pendant la Révolution, en 1848, et enfin en 1871, année dans laquelle l'ancien édifice disparut pour faire place à un nouveau palais. Si, au récit de tous ces événements, on ajoute celui des principales exécutions qui se firent au cours des âges en place de Grève, on se rendra compte de l'intérêt que présente ce volume illustré de cinquante-neuf gravures venant à l'appui du texte.

17. — Le superbe volume que M. le comte de Bellevue a consacré à *l'Hôpital Saint-Yves de Rennes, et aux religieuses augustines de la Misericorde de Jésus*, est intéressant non seulement pour l'histoire de la charité, mais aussi pour l'histoire locale. Le premier chapitre, de peu d'étendue, va de la fondation de l'hôpital Saint-Yves en 1358, jusqu'à l'arrivée des religieuses augustines en 1644. Le second chapitre s'étend jusqu'à la Révolution et relate bien des faits concernant la ville de Rennes, tels que la révolte du papier timbré, l'incendie de la ville en 1720, etc. La majeure partie de ce chapitre et de ceux qui vont suivre est empruntée aux Annales rédigées par les religieuses depuis leur arrivée à Rennes, en 1644, et qui se continuent encore de nos jours. Les pages dans lesquelles elles font connaître ce qu'elles eurent à souffrir pendant la Révolution mettent bien en relief l'intensité de la persécution qui sévit sur cette province comme sur le reste de la France. Après la tourmente de 1793, les religieuses ne purent rentrer tout de suite dans leur communauté, et ce ne fut qu'en 1804 et 1805 qu'elles s'y retrouvèrent au complet. Cette partie de l'ouvrage fait connaître les sentiments des populations de l'Ouest à l'égard de Napoléon Ier et leur profond attachement à la royauté. Les derniers chapitres sont consacrés à des notices biographiques sur les religieuses augustines de Rennes, de 1644 à 1858, à un aperçu historique sur les hôpitaux desservis en Bretagne par ces religieuses, et enfin à un certain nombre de notes et de pièces justificatives. L'aperçu historique sur les hôpitaux est particulièrement intéressant, car on y trouve des renseignements sur plusieurs de ces établissements en Bretagne. Bonne étude à divers points de vue.

18. — Les *Mémoires du marquis de Franclieu* n'avaient pas été destinés à la publicité par leur auteur. Œuvre de distraction pendant les loisirs que lui procura son séjour à la campagne, il ne les avait écrits que pour ses enfants. Il ne faut pas chercher dans ces Mémoires, qui s'étendent de 1680 à 1745, des faits nouveaux sur les guerres auxquelles prit part le marquis de Franclieu : on serait désappointé; mais si l'on veut des traits piquants, des anecdotes amusantes, on en trouvera en quantité dans ce livre. L'auteur est un conteur agréable qui a beaucoup vu, pris part à bien des faits d'armes et a su principalement mener joyeuse vie dans toutes les villes où il a séjourné. Le marquis de Franclieu naquit à Brie-Comte-Robert, le 26 avril 1680. Sa mère, qui eût voulu le conserver près de lui, le destinait à la cléricature, mais ne se sentant de goût que pour le métier des armes, il la quitta en 1710 pour aller chercher fortune en Espagne, où s'écoula la majeure partie de sa vie. Depuis 1697, il avait déjà servi le Roi sur bien des théâtres et était parvenu à pouvoir acheter un régiment; mais c'est surtout du jour où il passa en Espagne que ses Mémoires deviennent des plus intéressants. Blessé au bras à Villaviciosa, il n'en continua pas moins à prendre part dans la suite à bien des actions. Attaché à la fortune de Philippe V et promu par ce souverain au grade de brigadier, il se trouva en 1719 dans la cruelle alternative d'avoir à quitter son grade ou à combattre la France. Il n'hésita pas à rester fidèle au roi d'Espagne. En 1720, la campagne terminée, le marquis alla souvent à Bagnères-de-Bigorre pour soigner ses blessures. Là, il fit connaissance d'une famille de Busca, dont il épousa une des demoiselles le 3 novembre 1720. Après un séjour de quelques années en Espagne, il revint s'établir à Lascazères, actuellement commune de l'arrondissement de Tarbes, où étaient situés les biens de sa femme. C'est là que, pour occuper ses loisirs, il écrivit ses Mémoires, dont la dernière partie renferme d'intéressants détails sur les mœurs et les coutumes de la région qu'il habitait. L'éditeur nous en donne une bonne édition établie non d'après le manuscrit original, mais à vue d'une copie du commencement de ce siècle. De nombreuses notes, cinq appendices et une table analytique permettront à tous ceux qui s'occupent du XVIIIe siècle de consulter utilement ce volume.

JULES VIARD.

THÉOLOGIE

Dictionnaire grec-français des noms liturgiques en usage dans l'Église grecque, par L. CLUGNET. Paris, Picard, 1895, petit in-8 de XII-288 p. — Prix : 6 fr.

Ce qui contribue à retarder le retour à l'unité des Églises orientales, c'est en grande partie l'ignorance réciproque des traditions et usages ecclésiastiques propres à l'un ou l'autre rite. Nous en trouvons un exemple

dans la lettre arrogante par laquelle le Saint-Synode de Constantinople vient de répondre aux paternelles exhortations de Léon XIII; sur huit griefs énumérés par les Grecs, quatre portent sur des points purement liturgiques; l'étude attentive et impartiale de l'histoire des rites ecclésiastiques amènerait sans aucun doute des adversaires de bonne foi à reconnaître que des usages peuvent différer sans pourtant cesser d'être les uns et les autres légitimes.

Les Latins, d'autre part, ne comprennent pas tous que les rites orientaux remontant tout au moins au temps de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Jean Chrysostome, sont profondément respectables, et, loin de s'en scandaliser, comme l'ont fait quelques esprits étroits, loin de les combattre, au mépris des instructions formelles du Saint-Siège, ne devraient-ils pas chercher à les mieux connaître, ce qui les amènerait à les admirer? « N'est-ce pas chez elles, dit M. Clugnet, dans sa préface, que le Latin retrouvera les formes les plus anciennes de la plupart des rites en usage dans les Églises orientales, et cette comparaison qu'il fera des prières et des cérémonies de l'Orient grec avec celles de l'Europe latine n'augmentera-t-elle pas son respect pour le culte qu'il rend à Dieu, puisqu'elle l'amènera à en mieux connaître tous les détails? Mais pour bien connaître cette liturgie, pour en saisir toutes les beautés, pour être pénétré par le charme qui se dégage de ses formes archaïques et de ses admirables prières, il faut l'étudier dans le texte original, c'est-à-dire dans le texte grec des livres ecclésiastiques. »

C'est pour faciliter ce travail qu'un homme pieux et érudit a composé un dictionnaire où sont réunis en moins de deux cents pages les termes de la langue liturgique qu'on chercherait vainement dans les dictionnaires classiques; il est difficile d'ailleurs de recourir aux ouvrages spéciaux d'Allatius, de Ducange, du cardinal Pitra, qui sont rares, encombrants et dispendieux. Le grand savoir de l'auteur n'exclut pas une grande modestie; dans l'introduction, M. Clugnet demande à ses lecteurs de lui signaler les erreurs et lacunes qu'ils ont pu relever; je me permettrai donc, bien que moins compétent que lui, de lui indiquer les mots ὁδηγητρίας employé pour désigner la fuite en Égypte, ταξιάρχος dans le sens d'archange, et le qualificatif σταυροπήγιον, qui appartient à une catégorie de couvents qui présentent quelque analogie avec les abbayes *nullius dioceseos* de l'Église latine.

P. Pisani.

Nomenclator literarius recentioris theologiae catholicae, theologos exhibens qui inde a concilio Tridentino floruerunt, aetate, natione, disciplinis distinctos. Tomus III. Edidit et commentariis auxit H. Hurter, S. J. Œniponte, Wagner, 1895, in-8 de 1746-XLII p.

L'année 1895 a enfin vu la publication du troisième volume du répertoire théologique du P. Hurter. Cette seconde édition du savant travail du professeur d'Innsbrück vient à son heure. Les services rendus par la

première étaient considérables, mais l'usage avait démontré certaines imperfections que l'auteur a heureusement fait disparaître. En présence d'œuvres aussi sérieuses, si richement informées et si orthodoxes dans leurs inspirations et dans toutes leurs parties, il n'y a place que pour des éloges. Peut-être aussi, néanmoins, pour des souhaits?.... Pourquoi ne pas entreprendre, sur le même plan, pour les périodes antérieures au concile de Trente, ce qui a été si utilement fait pour ces derniers siècles? Une méthode d'une telle exactitude, dont le profit a été considéré comme si avantageux par tous les bibliothécaires et par les spécialistes des sciences théologiques, ne doit pas être abandonnée : ses résultats ont été trop estimables pour ne pas engager à l'étendre à l'ensemble de la littérature ecclésiastique en remontant au delà des bornes que s'était d'abord tracées l'auteur. L'expression de ce désir, qui est assurément celui de tous ceux qui se sont servis du *Nomenclator literarius*, est la meilleure preuve de la haute estime dont nous entourons une œuvre qui restera comme un des témoignages les plus honorables de l'érudition bibliographique à notre époque. G. P.

SCIENCES ET ARTS

Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters, Band II, Heft I. *Die Erkenntislehre des Wilhem von Auvergne,* von Doctor MATTHIAS BAUMGARTNER. Münster, Aschendorff, 1895, in-8 de VIII-100 p. — Heft II. *Die Philosophie des Josef (Ibn) Zaddik* von Doctor MAX. Ibid., in-8 de 52 p.

Nous avons déjà fait connaître à nos lecteurs cette série de publications sur l'histoire de la philosophie au moyen âge entreprise par M. le professeur Baeumker, de l'Université de Breslau, auquel s'est adjoint depuis l'éminent professeur baron von Hertling, de Munich. Sous leur direction, une pléiade de jeunes savants s'est mise à étudier dans ses origines cette belle philosophie du moyen âge rappelée à la vie à la parole du pape Léon XIII. Un premier volume nous a donné les textes soigneusement revus du *De Unitate* attribué à Boèce et du *Fons vitae* d'Avencebrol ou Gebirol.

MM. Baeumker et von Hertling commencent la publication du second volume par deux fascicules, contenant, le premier, une étude sur Guillaume d'Auvergne, par le docteur Baumgartner, et le second, une étude sur Josef Zaddik, par le docteur Max.

Guillaume d'Auvergne est peu connu aujourd'hui. Né à Aurillac à une date que l'on n'a pu préciser, il commença à enseigner dans l'Université de Paris en 1228. Il devint évêque de Paris et mourut en 1249. M. le docteur Baumgartner appelle spécialement l'attention sur sa théorie de la connaissance. Bien que ses ouvrages accusent un enseignement assez peu méthodique, ils sont intéressants, en ce que Guillaume d'Auvergne,

appelé aussi Guillaume de Paris, professa précisément à cette époque de transition où la philosophie d'Aristote commençait à pénétrer dans l'école. Guillaume, dans ses doctrines, est platonicien et augustinien, mais on sent déjà sur quelques points l'influence du philosophe de Stagyre. Il est donc un des précurseurs de cette grande école péripatéticienne, qui s'est constituée au milieu du XIIIe siècle par les travaux d'Alexandre de Halès, d'Albert le Grand et surtout de saint Thomas d'Aquin.

Joseph Zaddik appartient à l'école juive espagnole du XIe et du XIIe siècle. Il vivait à Cordoue, où il devint chef de la communauté juive et mourut en 1149. Il acquit une grande réputation par ses poésies religieuses et profanes, par ses travaux sur le Talmud et sur la philosophie. Son principal ouvrage est le *Microcosme*, où il a résumé la science de son temps. Cet ouvrage, écrit d'abord en arabe, fut traduit en hébreu par un certain Moïse que l'on croit être Moïse Ibn Tibbon. On y rencontre beaucoup d'emprunts au *Fons vitae* de Gebirol. Il était très apprécié de Maimonides. Joseph Zaddik n'eut pas de système propre, mais se contenta de choisir parmi les doctrines des philosophes anciens ou arabes et juifs. Son influence sur l'école a été nulle. Il est très rarement cité par les scolastiques. D. V.

La Cité antichrétienne au XIXe siècle. — *La Franc-Maçonnerie*, par Dom P. Benoit. 2e édition refondue et augmentée. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, 2 vol. in-12 de 495 et 567 p. — Prix : 8 fr.

Ouvrage considérable et d'une haute valeur. *La Cité antichrétienne* comprend deux parties : la première, *les Erreurs modernes*, est une somme contre le naturalisme et toutes les erreurs contemporaines qui s'y rattachent (*Polybiblion*, tome L, p. 130); la seconde : *La Franc-Maçonnerie*, en est le complément. Ni le christianisme ni l'antichristianisme ne sont chose abstraite, le christianisme vivant et concret, c'est l'Église, la franc-maçonnerie est l'antichristianisme organisé, vivant et concret. Ce point de vue, qui frappe dès l'abord par son élévation et par sa justesse, domine toute cette seconde partie et lui donne son caractère particulier. Quel est le temple que la franc-maçonnerie veut élever à la place de l'Église du Christ, quels sont les ouvriers, quel est le travail de construction? Trois questions, trois livres qui indiquent les lignes générales d'une vaste synthèse.

Dans le premier livre, l'auteur, s'appuyant sur les témoignages des écrivains maçonniques anciens et modernes et sur les faits les mieux constatés, montre quel est dans ses trois étapes ou degrés le but poursuivi. Le but final n'est rien moins que l'anéantissement de la société et de la famille, l'établissement de l'état de pure nature et la substitution de l'homme à Dieu. Mais avant d'atteindre cet idéal, il faut faire une grande étape, bâtir un temple intermédiaire qui consiste dans l'organisation de

la société sur des bases entièrement nouvelles, en rejetant tout ce qu'elle a reçu de Dieu et de son Christ. Le vestibule ou le temple initial, le but immédiat, c'est de s'emparer par tous moyens de la puissance publique et de diriger le gouvernement. Il faut avouer que lorsqu'on les considère sous ce jour, les événements de ce siècle et du précédent se comprennent merveilleusement; tout s'explique : la théorie du contrat social, la révolution, les formules qu'indiquent les revendications diverses contre l'ordre établi, le sens maçonnique de certaines expressions qui font illusion aux masses parce qu'elles signifient en elles-mêmes tout autre chose. Avec le second livre nous entrons dans le labyrinthe des sectes multiples. Notre guide nous présente d'abord les sociétés maçonniques parfaites, c'est-à-dire celles qui ont la double hiérarchie des grades et du gouvernement; il décrit ces grades, leurs symboles, leurs emblèmes, l'organisation intérieure des instituts maçonniques; il nous montre la loge et l'arrière-loge, les tenues ou séances, la maçonnerie d'adoption ou les sœurs maçonnes et les louveteaux. Viennent ensuite les sociétés secrètes constituées avec la seule hiérarchie de gouvernement, en tête desquelles apparaît l'Internationale. Dans une troisième classe sont groupées des sociétés qui ont un but étranger, elles ne sont pas secrètes, mais ou bien elles sont constituées d'après les principes maçonniques, ou bien elles dépendent plus ou moins des loges et en subissent l'influence; on les nomme sociétés vassales de la franc-maçonnerie. Quant à l'origine, elle est diverse suivant que l'on considère la forme actuelle ou seulement l'essence de la franc-maçonnerie. Il est très curieux de retrouver dans la physionomie et sur les lèvres des maçons d'aujourd'hui les traits et le langage des manichéens et des gnostiques d'autrefois. Il ne reste plus qu'à nous montrer le travail lui-même. Après le travail interne, c'est-à-dire le travail de la maçonnerie pour recruter ses membres, les former et les employer utilement, on nous fait voir le travail externe, qui consiste à agir sur les sociétés pour les transformer. La loi suprême de ce travail, c'est que la fin justifie les moyens ; ces moyens sont la mise en œuvre habile du mensonge, des passions et de la violence. Il est un autre travail qu'on pourrait nommer liturgique et qui substitue au culte que l'Église rend à Jésus-Christ le culte de Satan, aux sacrements de Jésus-Christ d'abominables profanations.

Avant de terminer, Dom Benoît rappelle toutes les condamnations dont la franc-maçonnerie a été l'objet de la part du Saint-Siège depuis Clément XII en 1738, jusqu'à Léon XIII. Il voit, dans le texte même de ces condamnations et en particulier dans la récente encyclique *Humanum genus*, la preuve et comme le résumé de ses deux volumes. Ils sont en effet le commentaire très exact, le développement très complet, très méthodique et parfaitement présenté de la célèbre encyclique. Nous les recommandons à tous ceux qui ont pour mission de diriger la jeu-

nesse, à tous ceux qui ont besoin de connaître le temps dans lequel ils vivent et d'être renseignés sur l'ennemi qu'ils ont à combattre, sur les périls qu'ils doivent éviter et sur le terme où aboutissent certaines voies qui s'ouvrent devant eux. En parlant ici même de la première édition, M. Claudio Jannet disait de cet ouvrage (*Polybiblion*, t. XLVII, p. 136) : « qu'il ne fait nullement double emploi avec les autres ouvrages publiés sur la maçonnerie, car il est conçu d'après un plan éminemment philosophique et très propre à faire travailler l'esprit de ses lecteurs. » Nous ajouterons que par la manière dont le plan est rempli, il satisfait pleinement l'esprit des lecteurs, de ceux du moins qui aiment qu'un sujet soit envisagé sous toutes ses faces, que la lumière soit portée jusque dans les recoins les plus cachés et que rien ne soit avancé sans preuves solides. LAMOUREUX.

The Maya year, by CYRUS THOMAS. Washington, Government printing office, 1894, in-8 de 64 p. (Publication de la *Smithsonian Institution*).

Les anciens habitants du Yucatan, les Mayas, furent un des peuples les plus civilisés de l'Amérique avant la conquête. Ils n'étaient point autochtones et seraient venus du Nord, comme les Aztecs, leurs proches parents. Ils forment actuellement une race mêlée. Leur langue est très simple, analytique, et pourrait être comparée à l'anglais. Les Mayas possédaient des chroniques manuscrites ; les unes, très rares, datent des temps antérieurs à la conquête. Les autres, plus récentes, sont écrites avec l'alphabet européen. — L'auteur s'est appliqué à retrouver dans ces documents les éléments du calendrier maya. Les jours étaient groupés de deux manières différentes. Il y avait des mois de vingt jours, formés de quatre séries de cinq jours chacune. Dix-huit de ces mois formaient l'année, avec cinq jours complémentaires. Il y avait dans l'année soixante-treize périodes de cinq jours ou semaines. Suivant l'autre système, une année comprenait vingt-huit groupes de treize jours. Un cycle de deux cent soixante années formait ce qu'on appelait l'année sacrée. M. Thomas a montré que le même système chronologique se retrouve dans les inscriptions de Palenqué, de Lorillard city et de Tikal. Il croit pouvoir attribuer l'origine de ce calendrier aux Polynésiens et aux Mélanésiens. Le calendrier d'Hawaï possède presque tous les éléments essentiels du calendrier de l'Amérique centrale. A. ARCELIN.

Les Anciens Glaciers, par A. DE LAPPARENT. Tours, Mame, s. d., in-12 de 166 p. avec figures. — Prix : 0 fr. 65.

Les lecteurs du *Correspondant* n'ont pas oublié les brillants articles que M. de Lapparent fit paraître dans ce recueil en 1892 sur *les Anciens Glaciers*. La librairie Mame a eu l'heureuse idée de réimprimer en volume ce travail de vulgarisation savante, dont la lecture n'exige nulle-

ment, comme d'aucuns pourraient le croire, une initiation préliminaire aux études techniques : sous la plume de l'éminent auteur, les sujets les plus arides deviennent captivants. — Parmi les résultats des recherches géologiques contemporaines, il en est peu qui surprennent davantage, au premier abord, que cette énorme extension des glaces quaternaires, dans les Alpes, les Pyrénées, les Vosges, l'Auvergne, dans l'Europe septentrionale et dans le nord de l'Amérique ; il n'en est pas cependant de mieux établis, ni dont la démonstration soit plus clairement écrite dans les formes mêmes et dans l'aspect extérieur du sol. C'est cette démonstration que le savant professeur de l'Institut catholique nous donne, dans la langue claire et élégante dont il a le secret. Après une courte introduction historique et un rapide aperçu des conditions dans lesquelles s'opère le travail des glaciers actuels, comme agents de transport, d'érosion et de dépôt, viennent une série de chapitres sur la distribution géographique du phénomène, sur les phases alternatives d'avancée et de recul des anciens glaciers, et sur les mouvements de l'écorce terrestre après le départ des glaces : M. de Lapparent s'y fait l'avocat de l'ingénieuse théorie thermique proposée par un géodésien allemand, M. E. de Drygalski. La question du mammouth est ensuite résumée d'après les recherches d'un voyageur russe, M. E. de Toll, qui ont montré comment le refroidissement progressif de la Sibérie permet d'expliquer facilement la disparition de cet éléphant fossile. Enfin, quelques pages sont consacrées à l'examen des causes de l'ancienne extension des glaciers, problème dont la solution complète est encore loin d'être acquise ; M. de Lapparent met toutefois bien en lumière le rôle capital qu'a dû jouer la plus ou moins grande abondance des précipitations atmosphériques, résultant elle-même, en dernière analyse, de modifications dans les circonstances d'ordre géographique. Les lecteurs que ce côté de la question intéresse pourront se reporter au numéro d'octobre 1893 de la *Revue des questions scientifiques*, où M. de Lapparent a développé ses vues personnelles sur ce sujet.

Il est regrettable que l'éditeur n'ait pas soigné davantage l'illustration du volume : les clichés, d'ailleurs peu nombreux, sont tous de vieilles connaissances et, sauf une « Mer de glace » et un « Gulf-Stream, » les cartes manquent totalement. E. M.

Annuaire du Bureau des longitudes pour l'an 1896. Paris, Gauthier-Villars, in-18 de v-746 p. (A 26, B 35, C 6, D 11, E 17, F 7, G [tables] 42, en tout 895 p.) — Prix : 1 fr. 50.

Annuaire de l'Observatoire municipal de Montsouris pour l'année 1895 (Analyse et travaux de 1894). — Météorologie, chimie, micrographie, applications à l'hygiène. Paris, Gauthier-Villars, in-18 de IX-(28+503) p. (La page 23 est répétée 28 fois). — Prix : 2 fr.

Les changements, ou plutôt les additions, apportés cette année à l'*An-*

nuaire du Bureau des longitudes, sont relativement considérables, au moins dans sa partie technique, de beaucoup la plus volumineuse. Nous allons les énumérer rapidement.

Le calendrier chinois a été ajouté aux sept autres, tant solaires que lunaire et luni-solaire, donnés précédemment. — Deux éclipses de soleil, l'une annulaire, l'autre totale, et deux éclipses de lune sont annoncées pour 1896. — Vingt-cinq nouvelles étoiles ont été ajoutées au tableau des « Étoiles supposées variables, » qui en contient ainsi 190. — M. Lœwy fournit quelques données sur le point du ciel nommé *apex*, vers lequel se dirige la trajectoire que suit le soleil dans sa course à travers l'espace. — Signalons deux notes de M. Cornu constatant l'identification, par l'analyse spectrale, de divers gaz jusqu'alors inconnus, constatés dans l'atmosphère du soleil et dans les étoiles, avec des gaz extraits de certains minéraux terrestres d'ailleurs fort rares. — Au « Tableau des grandes marées de l'année » a été ajoutée une table détaillée des plus grandes marées à Brest et au Havre en 1896. — Le nombre des petites planètes infra-joviennes s'est encore accru ; de 402 qu'il était en fin 1894, il s'est élevé à 416 en fin 1895. — L'*Annuaire* contient les éléments des comètes parues, au nombre de cinq, dans le cours de l'année 1894. — Dans l'énumération détaillée des monnaies étrangères avec leurs valeurs respectives, on a fait figurer celles de l'empire éthiopien et du Guatémala, que ne mentionnaient pas les Annuaires des années antérieures. — L'heure légale des États étrangers a été ajoutée, cette année, à celle de l'État français. — Les cartes magnétiques de la France sont encore les mêmes que précédemment. Mais M. Moureaux, qui, depuis 1888, s'est livré à un minutieux travail de revision portant sur 644 points d'observation, annonce que son œuvre est terminée et que, dès qu'il aura pu ramener cet ensemble d'observations à une même époque, il donnera, dans l'*Annuaire*, des cartes rectifiées en conséquence. — Les tableaux des densités d'un grand nombre de substances très diverses ont été enrichis des densités de dix-sept composés nouveaux obtenus par M. Moissan. — Un chapitre, dû à M. Cornu, concernant les chaleurs spécifiques d'un certain nombre de corps et les chaleurs latentes de fusion et de vaporisation de l'eau, clôt la liste des additions apportées à l'*Annuaire* dans sa partie technique. L'importance de ces additions et la place qu'elles occupent, même dans la sèche et sommaire énumération qui précède, nous oblige à n'analyser les notices qu'avec une extrême brièveté.

Dans la notice A, intitulée : *Les Forces à distance et les ondulations*, M. Cornu expose la théorie optique des ondulations, et, s'appuyant sur les faits qu'elle met en lumière et en généralisant les conséquences à tous les cas possibles, en conclut d'une manière injustifiée, croyons-nous, à l'impossibilité, voire à l'absurdité (*sic*), de l'hypothèse des actions à distance. Le même savant académicien, dans la notice B. *les Travaux de*

Fresnel en optique, donne un rapide historique de la vie scientifique de Fresnel, l'auteur de la théorie des ondulations, et qu'il appelle le père de l'optique moderne. — M. le capitaine de vaisseau de Bernardières trace, sous la rubrique C et avec ce titre : *Notice sur la construction de nouvelles cartes magnétiques du globe*, le programme des travaux confiés à huit commissions d'officiers de marine réparties sur le monde entier, en vue de la construction d'une carte magnétique du sphéroïde terrestre.

Observatoire du Mont-Blanc est le titre principal de la Notice D. Elle a pour auteur M. Janssen, directeur de l'Observatoire de Meudon et l'intrépide fondateur de l'Observatoire du Mont-Blanc, construit sur la neige et les névés. Le sous-titre donne une analyse sommaire du mémoire lui-même. Il est ainsi conçu : « Sur une troisième ascension à l'observatoire du sommet du Mont-Blanc et les travaux exécutés pendant l'été de 1895 dans le massif de cette montagne. » L'installation d'une lunette parallactique, la remise en état du météorographe enregistreur qui s'était légèrement dérangé, et enfin de nouvelles observations, à cette grande altitude, de l'atmosphère solaire, constatant qu'elle est dépourvue de vapeur d'eau comme d'oxygène, tel est le résumé de ces travaux.

Une excellente *Notice* biographique *sur la vie et les travaux du contre-amiral Fleuriais*, mort presque subitement, en 1895, à l'âge de cinquante-cinq ans, par M. le capitaine de vaisseau de Bernardières, son collègue au Bureau des longitudes, est comprise sous la lettre E. Tout serait à citer dans cette vie aussi glorieuse, en tant que militaire, que distinguée et brillante par les importantes découvertes et le dévouement à la science. Mieux vaut y renvoyer le lecteur.

Enfin, sous la lettre F, on a réuni deux discours funèbres prononcés l'un par M. Janssen, l'autre par M. Tisserand, aux funérailles de M. Émile Brunner, le très habile artiste constructeur des instruments de haute précision nécessaires aux observations astronomiques, et qui faisait partie du Bureau des longitudes en cette qualité.

— Passons à l'*Annuaire de l'Observatoire de Montsouris*. Bien que les rubriques de l'intérieur du volume ne soient ni complètes ni toujours très claires, les matières s'en répartissent cependant assez naturellement en quatre grandes divisions. La première contient, avec le calendrier et les données essentielles qui s'y rattachent, un tableau très détaillé en vingt-huit pages (p. 23 à 23_{28}) des heures et hauteurs des pleines et basses mers à Dieppe et au Tréport pendant chaque jour de l'année, plus des tableaux mensuels comparatifs de la pluie, de la température et de la pression atmosphérique depuis 1808 jusqu'à 1894. — La seconde partie consiste en un long et documenté mémoire de M. Léon Descroix sur la *Climatologie parisienne*. Le texte proprement dit y occupe moins de place que les innombrables tableaux qui résument les minutieuses observations de chaque jour sur les variations de la température, de la pression baro-

métrique, de l'état hygrométrique, à différentes heures, à différentes dates, au plein air, sous abri; sur les phénomènes accidentels (vents, électricité, etc.) pouvant modifier le caractère climatérique de chaque mois de l'année, comme de chacune des quatre saisons. — Sous la rubrique générale : *Chimie*, qui, d'ailleurs, n'est pas reproduite à la table des matières, figure le mémoire annuel de M. Albert Lévy sur l'*Analyse chimique de l'air et des eaux*. C'est la troisième division : eaux météoriques, eaux de sources, eaux de rivières, eaux d'égout et de drainage, eaux souterraines; l'air analysé provient de prélèvements faits sur divers points de Paris et du parc de Montsouris, à ciel ouvert et dans les égouts : on y constate les proportions d'ozone, d'azote ammoniacal, d'acide carbonique, suivant les lieux de prélèvement, comme aussi suivant les heures du jour ou de la nuit. — Le titre hors texte de *Micrographie*, également non reproduit à la table, se rapporte à la quatrième divison de l'Annuaire, consistant dans le *Dix-septième mémoire sur les poussières organisées de l'air et des eaux*, de M. le docteur Miquel. C'est, au point de vue de la biologie microscopique, un travail d'analyse analogue au précédent au point de vue de la composition chimique. Ce mémoire comprend trois paragraphes : il donne et résume, dans le premier, en de nombreux tableaux ou diagrammes, les résultats d'analyses micrographiques de l'air du parc de Montsouris, du centre de Paris et des égouts. Le second paragraphe a pour objet l'analyse, au même point de vue, des eaux puisées dans diverses sources, dans la Vanne et la Dhuis, dans les rivières, et donne, comme la première, d'intéressantes moyennes sur les nombres de bactéries constatés suivant les différents cas. L'objet du troisième paragraphe est un ordre d'observations qui s'offre, croyons-nous, pour la première fois, aux lecteurs de l'*Annuaire*. C'est une longue série de curieuses expériences sur le degré de résistance des spores des bactéries, aux températures humides supérieures à 100° C ou voisines de ce chiffre, et suivant le plus ou moins de durée d'exposition à ces températures. Ces expériences toutefois ne sont pas encore concluantes et demandent à être poursuivies.

JEAN D'ESTIENNE.

Diophanti Alexandrini opera omnia, cum graecis commentariis edidit PAULUS TANNERY. I. *Diophanti quae exstant omnia*. II. *Pseudepigrapha, testimonia veterum, etc.* Leipzig, Teubner, 1893, 2 vol. in-16 de IX-481 et XLVII-298 p. — Prix des 2 vol. : 12 fr. 50.

Qu'un éditeur français de textes classiques ait recours à l'expérience d'un érudit germanique, la chose autrefois n'était que trop fréquente : mais qu'en pareil cas l'Allemagne s'adresse à un de nos savants, c'est une exception des plus rares et qui fait honneur à M. Tannery.

Le mathématicien Diophante d'Alexandrie (lequel vécut très probablement au IIIe siècle) est le plus ancien auteur connu qui ait fait usage de signes algébriques, et son livre, comme celui de Nicomaque, a servi de

point de départ aux travaux des Arabes. Négligé par les Byzantins jusqu'à l'époque de Planude, il a été traduit en latin par Xylander en 1575 et longuement commenté par Bachet dès 1621. Les manuscrits existants sont ramenés par M. Tannery à deux prototypes distincts : le *Matritensis* 48 (A) du xve siècle, et le *Marcianus* 308 (B) du xiiie siècle. Notons, à propos de ces manuscrits, ce fait curieux, que primitivement les fractions étaient écrites en plaçant le dénominateur non pas comme aujourd'hui au-dessous, mais bien au-dessus du numérateur.

Le premier des deux volumes que comporte cette nouvelle édition comprend tout ce qui reste d'authentique de Diophante, savoir, six livres (sur 13) de ses *Arithmétiques* et l'opuscule *Des Nombres polygones*. Le second, à la suite de prolégomènes étendus, donne une série de pièces presque toutes inédites, à savoir : trois morceaux faussement attribués à notre mathématicien, un recueil de témoignages relatifs à sa personne ou à ses méthodes, enfin une série de chapitres extraits du *Tétrabiblos* de Georges Pachymère, et les scholies de Planude. Les problèmes abordés par Diophante (quelques-uns attendent encore aujourd'hui leur solution définitive) sont posés par lui avec une netteté toute scientifique, au lieu d'être présentés comme ils le sont dans l'*Anthologie* sous forme d'historiettes ou d'énigmes coulées en général dans un moule mythologique. Si cette circonstance, comme M. Tannery le suppose, a contribué à faire abandonner ce procédé dans un livre destiné par un maître chrétien à des étudiants chrétiens, des scrupules religieux auraient de la sorte contribué efficacement au développement de l'abstraction algébrique.

M. Tannery a fait ses preuves non seulement comme savant et comme érudit, mais encore comme philologue, et son deuxième volume se termine par un *Index* précieux de la grécité de Diophante. Les débats que ne manqueront pas de soulever certaines assertions de ses prolégomènes contribueront, on doit l'espérer, à faire la lumière sur divers points d'histoire depuis longtemps controversés. C. Huit.

BELLES-LETTRES

Collection de contes et chansons populaires. *Contes populaires des Bassoutos (Afrique du sud)*, recueillis et traduits par E. Jacottet, de la Société des Missions évangéliques de Paris. Paris, Leroux, 1895, in-18 de xxiii-292 p. — Prix : 5 fr.

Dans une introduction intéressante à bien des points de vue, M. Jacottet m'apprend et apprendra peut-être à plus d'un de nos lecteurs, que les Bassoutos font partie de la grande race des peuples Hanton et forment une des tribus les plus fortes et les mieux connues du sud de l'Afrique. C'est dans cette tribu que M. Jacottet a vécu dix années. Le

désir de bien comprendre, de bien parler la langue du peuple qu'il cherchait à convertir l'a conduit à apprendre ses proverbes et ses contes populaires. Il devint ainsi un folkloriste sans d'abord s'en douter, et nous donne aujourd'hui un très curieux recueil de récits étranges dont primitivement il n'avait pas apprécié toute la valeur.

Les contes de Bassoutos diffèrent beaucoup de ceux que nous connaissons et qui offrent entre eux des similitudes provenant, suivant une école, d'une origine aryenne commune. Une autre école, l'école anthropologique, prétend au contraire que les hommes, étant foncièrement partout les mêmes, ont dû tout naturellement arriver à avoir des pensées identiques et à imaginer, sans transmissions adventices, des situations semblables. Le premier système, vaillamment défendu par M. Emmanuel Cosquin, a été fort attaqué récemment, mais semble néanmoins le plus admissible, en reconnaissant toutefois qu'à côté des transmissions aryennes, il faut faire une place à des héritages plus ou moins altérés de la mythologie antique.

Dans les vingt-trois contes que nous offre M. Jacottet, nous apercevons à peine un ou deux faibles reflets d'influence aryenne ou indienne. Ne peuvent-ils être un argument contre la seconde théorie? Ces conteurs africains n'ont par eux-mêmes rien produit de ce qui appartiendrait au fonds commun de toutes les races humaines. Ils ont raconté des aventures extraordinaires, d'un merveilleux particulier, ils se sont plu à narrer des épisodes qui les amusaient, mais ne se sont pas rencontrés avec la généralité des autres conteurs. Chez eux donc, l'imagination qui, d'après les anthropologistes, est partout à peu près identique, n'a pas produit les mêmes résultats qu'ailleurs. Pourquoi cette exception?

Pourquoi les Bassoutos seraient-ils une exception dans l'uniformité de conceptions attribuée à la race humaine? Si les autres peuples n'ont pas, comme eux, pensé et créé avec une originalité particulière, et si leurs fables ont entre elles d'incontestables parentés, n'est-ce pas parce qu'elles dérivent d'une source commune ?

Mais revenons aux contes mêmes. Ils sont très curieux, moins attachants que les nôtres, moins jolis, si l'on veut, mais ils doivent surtout leur valeur à ce qui les rend si différents. M. Jacottet a bien mérité des folkloristes en les réunissant, en les traduisant sur la dictée naïve des conteurs et en y joignant des notes expliquant des usages, des croyances pour lesquels des éclaircissements sont tout à fait nécessaires.

TH. DE P.

L'Ystorie et la vie de saint Genis, nach der einzigen bekannten Handschrift, zum ersten Mal veröffentlicht, von W. MOSTERT und E. STENGEL (*Ausgaben und Abhandlungen aus dem Gebiete der romanischen Philologie*, veröffentlicht von E. Stengel. XCIII). Marburg, Elwert, 1895, in-8 de IV-12 p. — Prix : 4 fr.

Cette édition est faite avec le plus grand soin. On reconnaît dans le

manuscrit de ce mystère, écrit seulement au XVIe siècle, le travail de quatorze copistes : les particularités propres à chacun d'eux, des corrections anciennes et des interpolations sont l'objet, de la part des éditeurs, d'un examen des plus minutieux ; le texte est suivi de remarques philologiques intéressantes et d'un glossaire qui paraît complet ; méritait-il d'être publié avec un tel renfort d'érudition ? On peut en douter : le théâtre est resté le genre littéraire le plus imparfait au moyen âge, et parmi les mystères celui de saint Genis n'est pas des meilleurs ; sa valeur littéraire est nulle et il a pour source exclusive une légende latine connue d'ailleurs. J. C. P.

Œuvres complètes de PIERRE DE BOURDEILLES, abbé et seigneur DE BRANTHÔME, publiées pour la première fois selon le plan de l'auteur, avec une introduction et des notes par PROSPER MÉRIMÉE, de l'Académie française, et LOUIS LACOUR, archiviste paléographe. Paris, Plon et Nourrit, 1894, t. XII et XIII de 437 et 330 p. — Chaque vol., 5 fr.

La librairie Plon ayant repris la publication des charmants volumes édités sous le titre de *Bibliothèque elzévirienne* par Jannet d'abord, puis par Viewèg, vient de compléter les œuvres de Branthôme restées inachevées. Le tome XII contient la fin des *Dames*, le XIIIe commence par quelques opuscules du fécond auteur et se termine par une table générale parfaitement exécutée. Elle est précédée d'une introduction succincte et fort judicieuse où Branthôme est apprécié avec beaucoup d'impartialité. On y exprime le regret qu'il ne se soit pas borné à raconter ses souvenirs personnels et qu'il ait préféré compiler de tous les côtés, se répéter d'une manière fastidieuse et se perdre dans d'inutiles digressions. Il s'est complu surtout dans les sujets les plus licencieux. Saint-Marc Girardin et bien d'autres ont dit que Branthôme était indifférent au bien comme au mal, mais il n'en était pas ainsi, c'est ce que l'introduction nous fait voir par diverses citations, le sens moral lui manquait. Il avait pour certaines choses des préférences bien marquées, et lui qui s'enthousiasmait souvent pour les faits de prétendus grands capitaines restait froid et dédaigneux à l'égard de belles actions ou de généreux sacrifices. « Pas un mot d'estime pour l'héroïsme inspiré de Jeanne d'Arc, pas une parole de regret pour son martyre. Elle a été brûlée ! eh bien, tant pis pour elle, cela servira d'enseignement aux filles qui font les garçonnières » (p. 165). Et puis Jeanne d'Arc n'était qu'une paysanne ; ah ! si elle avait été une de ces nobles et vertueuses dames dont Branthôme aimait tant à parler !

A la fin du tome XII, à la suite des *Dames*, les éditeurs font une observation très juste : c'est ce scandaleux livre qui a popularisé le nom de son auteur chez une foule de lecteurs qui ont fort peu le goût des études historiques. C'est le seul de ses ouvrages qu'ils achètent et connais-

sent, et la réimpression n'en devrait vraiment être autorisée qu'avec celle des œuvres complètes. TH. DE P.

HISTOIRE

Acta Andreae cum laudatione contexta et martyrium Andreae graece, passio Andreae latine a se primum edita ex Analectis Bollandianis repetiit praefatus et indices adiecit MAX BONNET. Parisiis, C. Klincksieck, 1895, in-8 de XVI-80 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. Max Bonnet, à qui nous devons déjà une excellente édition des *Acta Thomae*, nous donne un nouveau supplément au recueil des actes apocryphes des apôtres. La littérature légendaire concernant saint André était loin d'avoir été épuisée par Tischendorf. Ses *Acta apostolorum apocrypha* ne renferment que le récit des prêtres et des diacres d'Achaïe, les actes d'André et Matthieu, d'André et Pierre. Le supplément de M. Bonnet apporte deux nouveaux textes grecs et un texte latin. Les *Acta et peregrinationes S. Andreae cum laudatione contexta* sont édités d'après deux manuscrits de Paris (Grec 1463, du XIe siècle, Coislin 105, du XIIe), et un de Naples (II, c. 26, du XIe siècle). Quatre manuscrits ont été collationnés pour le *Martyrium S. Andreae :* un de Paris (gr. 1485, Xe siecle), un de G. Froehner du XIe siècle, le numéro 96 de Saint-Pétersbourg (Xe-XIe siècles), et le cod. B 35 de la Vallicellane (XIe siècle). La Passion latine est tirée de trois manuscrits de Paris (latin 18298, IXe-Xe siècle, 12604 et 12603, XIIe siècle), d'un manuscrit de Wolfenbüttel (Wissemb. 48, Xe siècle) et d'un manuscrit de Bamberg, (q. VI, 59, XIe siècle). La pièce latine paraît particulièrement intéressante à M. Bonnet, qui y retrouve des restes des anciens Actes de saint André, perdus depuis longtemps.

Tous ces textes sont établis avec le soin et la précision que l'on devait attendre d'un philologue de la valeur de M. Max Bonnet. Il reste à étudier les rapports de ces pièces entre elles et avec la littérature apocryphe déjà connue. Elles jetteront un nouveau jour sur le développement de la légende de saint André, dont on savait peu de chose malgré l'énorme volume de Du Saussay et les savantes recherches de Lipsius. L'histoire de l'apôtre André, cela va sans dire, n'a pas un trait à recueillir dans ces documents purement légendaires. M. Bonnet a publié toutes ces pièces inédites dans les *Analecta Bollandiana*, 1894. Il a complété sa publication par des tables qui seront bien reçues des lexicologues et des grammairiens. Le volume s'ouvre par une préface générale que je n'oserais proposer comme un modèle de style dégagé et limpide. Je gagerais que plus d'un lecteur sera obligé, comme moi, de la relire deux ou trois fois avant de bien comprendre. La philologie ne perdrait rien de son prestige en cherchant à se rendre un peu aimable. H. D.

Étude sur la Peregrinatio Silviae. — *Les Églises de Jérusalem, la discipline et la liturgie au IVe siècle*, par le R. P. Dom Fernand Cabrol. Paris, Oudin, 1895, in-8 de viii-208 p. et deux planches. — Prix : 5 fr.

Tous les érudits connaissent ce célèbre document retrouvé, il y a quelque dix ans, dans la bibliothèque d'Arezzo; toutefois ils n'ont pas encore épuisé les données variées et nombreuses qu'il renferme sur toutes sortes de sujets. Dom Cabrol vient d'examiner la *Peregrinatio* à un double point de vue : la topographie de Jérusalem et la liturgie de cette ancienne église. Le récit de Silvia est, en effet, pour ces deux questions, d'une importance capitale. Voici pourquoi : c'est, d'une part, que peu de témoignages nous restent de la Jérusalem du ive siècle, telle que Constantin l'avait faite, et, de l'autre, qu'au ive siècle aussi la liturgie chrétienne subit une transformation qui eut son principal théâtre à Jérusalem. Comme le dit très justement l'auteur, ces deux questions sont moins étrangères l'une à l'autre qu'on ne pourrait le croire à première vue. La description topographique sert de cadre à la liturgie, « c'est comme le fond de la scène sur laquelle se déroulent les différentes phases des rites sacrés. » En effet, chacune des églises décrites par Dom Cabrol, d'après le récit de Silvia, était affectée à quelqu'un des offices de la journée ou à l'une des fêtes du cycle. « Suivant les solennités, on se transportait du Calvaire au Golgotha, du Golgotha à la croix, de la croix à l'église de Sion ou au mont des Oliviers. » On conçoit que nous ne cherchions pas à résumer ici l'ouvrage de Dom Cabrol. Aussi bien un travail de ce genre ne s'analyse guère. Les liturgistes l'étudieront soigneusement et y recourront souvent quand ils auront à élucider quelque point de l'ancienne liturgie. Voilà pourquoi nous aurions bien voulu voir à la fin du livre une table onomastique très détaillée qui eût facilité les recherches. Ce sera pour une seconde édition, que nous souhaitons de tout cœur à l'excellent ouvrage de Dom Cabrol. J. Van den Gheyn.

Saint Césaire, *évêque d'Arles* (503-543), par A. Malnory, ancien élève de l'École pratique des hautes études. Paris, Bouillon, 1894, in-8 de xxxvi-316 p. — Prix : 8 fr.

Ce livre est certainement l'un des meilleurs qui aient été écrits sur l'histoire religieuse et politique du vi^e siècle. On y pourrait noter quelque défaut de vivacité ou d'agrément dans la forme; mais les qualités du fond sont toutes de premier ordre. J'ajoute que si, par la liberté d'esprit, la sûreté de critique, l'impartialité complète, l'étude sur saint Césaire se montre dégagée de toute préoccupation étrangère à l'histoire, elle traduit heureusement, sur certains points, l'érudition ecclésiastique de l'auteur : le chapitre IX, où sont analysées avec tant de précision les homélies et les admonitions de saint Césaire, gagne beaucoup en intérêt

à ce fait qu'il a été écrit par un théologien : je connais peu de lectures aussi propres non seulement à faire comprendre l'état religieux et moral de la société chrétienne au siècle de Clovis, mais encore à mettre en lumière certains points de dogme ou de discipline sur lesquels saint Césaire a eu particulièrement à appuyer.

On jugera de l'intérêt du livre, de la méthode qui a présidé à sa composition et de la variété des sujets traités, par la simple énumération des chapitres : I. *Commencements de Césaire, son stage à Lérins* (470-496). — II. *Césaire à Arles. Commencement de son épiscopat* (503). — III. *Métropole et primatie d'Arles. Les Statuts de Césaire. Persécution d'Alaric.* — IV. *Le Concile d'Agde* (506). — V. *Théodoric le Grand en Provence. Césaire comparaît devant ce prince en Italie* (508-513). — VI. *Premières Relations de Césaire avec le Saint-Siège. Différend avec saint Avit. Privilège primatial* (513-514). — VII. *Réunion des Églises de la province d'Arles sous le sceptre de Théodoric. Conciles provinciaux de Césaire* (523-533). — VIII. *Réunion d'Arles au royaume de Childebert* (536-538). *Conciles francs.* — IX. *Prédication de Césaire. Homélies sur l'Ancien Testament. Admonitions.* — X. *Règles monastiques de Césaire.* — XI. *Épilogue.* Le seul énoncé de ces titres de chapitres suffit à montrer les nombreuses attaches de la biographie de saint Césaire avec l'histoire générale. Le chapitre V, par exemple, sera lu avec grand profit à côté des chapitres VIII et IX du beau livre récemment consacré à Clovis par M. Kurth (qui, ayant plusieurs fois à parler de saint Césaire, ne paraît point avoir connu l'ouvrage de M. Malnory).

Ajoutons que cet ouvrage se termine par trois appendices, dont le plus important reproduit, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale, un traité encore inédit, que la similitude du style avec celui des œuvres déjà connues de saint Césaire autorise M. Malnory à lui attribuer.

PAUL ALLARD.

Précis d'histoire moderne et contemporaine, à l'usage des candidats à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, par F. CORRÉARD. Paris, Masson, 1895, in-8 de 800 p. — Prix : 15 fr.

En composant ce précis à l'usage des candidats a l'École de Saint-Cyr, M. F. Corréard est parti de cette idée très juste et que nous avons exprimée ici à plusieurs reprises, qu'un même manuel ne saurait convenir à la fois à la préparation du baccalauréat et à celle de notre grande école militaire. Les exigences des programmes sont diverses; l'on doit demander et en fait l'on demande autre chose à un jeune homme de seize ans, dont on ne peut attendre qu'une connaissance générale et très superficielle de l'histoire, et à un futur officier de vingt ans, qui, au cours de sa carrière, aura sans cesse à s'entretenir dans cette étude. Il est regrettable que l'exécution de ce travail ne réponde point à l'attente des

professeurs et aux besoins des élèves, comme le fait pour la géographie le précis de M. Marcel Dubois, publié à la même librairie.

Certes, en maints chapitres de son livre, M. Corréard montre bien qu'il songe aux promesses de son titre et se préoccupe des questions spéciales qui seront posées aux candidats officiers. Le récit de la guerre de Trente ans est coupé de digressions utiles sur la composition, le mode de recrutement et la valeur des armées que les incidents de la lutte mettent en présence. L'auteur donne de suffisants développements à l'organisation de l'armée sous Louis XIV et les accompagne de pages intéressantes sur Vauban et les fortifications de la France à cette époque. Il fournit de bonnes indications sur l'armée de Frédéric II et sur sa politique. Les chapitres relatifs aux beaux-arts et en partie ceux qui sont relatifs au mouvement intellectuel (p. ex. 2 du livre III) sont plus soignés qu'ils n'ont coutume de l'être dans les manuels. Les principaux généraux du premier Empire ont été l'objet de notices biographiques particulières qui permettent aisément de porter sur chacun d'eux un jugement d'ensemble et d'embrasser pour ainsi dire leur carrière d'un seul coup d'œil.

Mais à côté de ces mérites réels, que de lacunes regrettables! Trop souvent, surtout pour la période antérieure à 1789, nous n'avons même pour les événements militaires qu'un froid et sec résumé, beaucoup moins développé que nous ne le trouvons dans les ouvrages de MM. Vast et Jalliffier et de M. Melin. Citons au hasard de nos souvenirs les chapitres sur l'histoire intérieure de la France sous Louis XIII, sur les Stuarts, sur la guerre de Trente ans, sur la guerre d'Espagne de 1808 à 1814, qui nous semblent absolument insuffisants. Ajoutons que l'auteur ne paraît pas très au courant des derniers travaux historiques qui, en plus d'un point, ont modifié les jugements jusqu'alors reçus. Il nous parle (p. 14) du Grand Projet et nous dit que c'est un « rêve de Henri IV ; » MM. Kükelhaus et Ch. Pfister ont prouvé que ce « rêve » a été inventé de toutes pièces par Sully dans ses *Économies royales*. C'est à tort que la conspiration des poudres est représentée comme l'œuvre du parti catholique tout entier (p. 65). Il eût été intéressant d'emprunter sur cet événement quelques détails à l'étude du P. Prampain parue dans la *Revue des questions historiques*. S'il est vrai que Jacques Ier ait rendu la « royauté odieuse et ridicule, » l'on ne peut dire de l'élève du célèbre G. Buchanan qu'il ait été d'une « intelligence bornée » (p. 63). Charles Ier n'a pas réuni de parlement en 1624, mais seulement en 1625 (p. 66). Après les deux beaux volumes de M. Fagniez il paraît étrange de ne pas même citer le nom du P. Joseph dans l'histoire du règne de Louis XIII. L'on pourrait grossir encore cette liste des omissions et des erreurs contenues dans le précis de M. Corréard. Qu'il nous suffise d'ajouter qu'il ressemble trop à ces manuels que l'on voit s'étaler dans les librairies classiques au retour de l'année scolaire, ne différant guère que

par le nom de l'auteur et la couverture du volume. Rédigés à la hâte d'après les notes qui ont servi au professeur à faire son cours et prises dans d'autres manuels, ils perpétuent les erreurs historiques. Leur seul objet paraît être de compléter une collection commencée et de fournir le cours de la classe de philosophie après celui de la rhétorique. Il y avait un précis d'histoire à écrire pour les candidats à Saint-Cyr. M. Corréard l'a compris et a tenté quelques louables efforts pour le leur donner; mais la routine et la précipitation que l'on apporte volontiers à ces sortes de travaux l'a empêché de mener à bien la tâche entreprise, et l'ouvrage reste à faire.

ALBERT ISNARD.

Livre d'or du cortège des Croisés à Clermont-Ferrand *(19 mai 1895)*, par AMBROISE TARDIEU. Clermont-Ferrand, chez l'auteur, 1895, in-4 de 180 p., avec 20 planches hors texte.

Qu'est-il resté de la superbe cavalcade de Clermont, en mai 1859? Une gravure dans le *Monde illustré*. Et de celle organisée en 1867? Une grande affiche-programme. Et de celle, enfin, de 1880? Un simple souvenir. Tout autre, heureusement, est le résultat de la dernière cavalcade, celle du 19 mai 1895, à l'honneur de laquelle est consacrée une œuvre précieuse aux points de vue héraldique et historique.

La bonne pensée d'une organisation de grandes fêtes, en vue de célébrer le huitième centenaire de la première croisade, est due à Mgr Boyer, alors évêque de Clermont; cet admirable apôtre, si pénétré de l'esprit évangélique et de sentiments patriotiques, ayant été appelé au siège archiépiscopal de Bourges, a eu la joie de voir son digne successeur, Mgr Belmont, poursuivre avec enthousiasme la réalisation d'une si heureuse inspiration. Un brillant cortege fut donc organisé par les soins du docteur Hospital, maire de Clermont, mais la manifestation devant être purement civile, le prélat, de son côté, prépara pour le 19 mai une cérémonie religieuse qui fut célébrée à la cathédrale avec un éclat aussi grandiose que digne d'une « fête de la Croix. »

On ne saurait trop féliciter M. Ambroise Tardieu du concours artistique apporté par lui à la célébration de ces fêtes, et surtout du courage qui lui a permis de surmonter tous les obstacles qu'il a rencontrés.

Ne pouvant entrer dans le détail de toutes les déceptions qu'il a dû subir, disons seulement que la plus pénible a certainement été le refus du concours des cavaliers de l'armée, étant invoquée la circulaire ministérielle de M. de Freycinet (1891). Nous comprenons fort bien que, guidé par un sentiment de « respectabilité, » on ait interdit aux militaires de figurer dans les cortèges carnavalesques, vêtus en bouffons ou en grotesques, mais nous croyons qu'un ministre « soldat, » un général, n'aurait point porté l'ostracisme sur un cortège historique rappelant des souvenirs patriotiques et des faits d'armes si glorieux.

Malgré cela, à tous les points de vue, la fête de l'anniversaire du hui-

tième centenaire de la première croisade a été splendide et vraiment française ; les malheureux ont été secourus, et les amis du beau et du bien sont d'autant plus satisfaits que le souvenir de cette grande manifestation est consacré par une œuvre, un monument historique : le *Livre d'or des croisés.*

Si nous constatons plus haut que les précédentes fêtes n'ont laissé que des traces fugitives, nous sommes certain qu'il n'en sera pas de même pour celle du 19 mai; car, dans le beau volume que nous avons sous les yeux, l'on voit revivre la grande époque des croisades, non point en une histoire contée ou commentée, mais en une nomenclature complète de toutes les familles qui ont pris part à ce généreux effort de foi, de civilisation et de patriotisme. L'ouvrage, édité avec soin, illustré d'armoiries et d'ornements d'un sentiment tout archaïque, contient une notice généalogique des familles croisées qui comptent encore des descendants directs. Or, cette liste complète n'avait pas été publiée depuis bien des années. Empruntons à ce sujet, en terminant, la conclusion de l'auteur : « Qu'était donc cette aristocratie féodale? C'était l'armée! Cette noblesse, tant jalousée, tant enviée, a donné son sang à la France sur les champs de bataille; c'est elle qui a chassé jadis les Anglais et tant d'autres ennemis de notre sol et qui mérite, malgré tout, honneur et gloire. La fête du huitième centenaire des croisades à Clermont a été réellement celle de la noblesse et des armoiries. C'était justice. »

L.-A. Duhoux d'Argicourt.

La Diplomatie de Louis XV et le Pacte de famille, par André Soulange-Bodin. Paris, Perrin, 1894, in-12 de 286 p. — Prix : 3 fr. 50.

Si Louis XIV avait cru qu'après l'avènement de son petit-fils au trône d'Espagne, il n'y avait plus de Pyrénées, les événements avaient donné plus d'un démenti aux prévisions du grand Roi. La politique de la France et de l'Espagne fut plus d'une fois divergente et opposée au XVIIIe siècle, et du vivant même de Philippe V. Sous son successeur Ferdinand, ce fut pis encore, et sous l'influence d'une reine portugaise, l'hostilité fut réelle. Il fallut l'avènement de Charles III pour réaliser entre les deux branches de la maison de Bourbon un accord qui semblait bien naturel et que scella le *Pacte de famille.* Et encore au début, le roi des Deux-Siciles, devenu, par la mort de son frère, roi d'Espagne, avait-il peu de sympathies pour son royal cousin; sa femme surtout, née princesse de Saxe, ne pardonnait pas à Louis XV de lui avoir enlevé un gendre, — et quel gendre, le futur empereur d'Autriche! — pour le donner à sa propre petite-fille, Isabelle de Parme. Ce ne fut qu'à la mort de la femme de Charles III que l'union se fit entre les deux cours, grâce à la persévérance de Choiseul et à l'habileté de l'ambassadeur de France, le marquis d'Ossun, *persona grata* à Madrid.

L'histoire des négociations délicates qui aboutirent au Pacte de famille n'avait point encore été faite. M. André Soulange-Bodin vient de l'écrire à l'aide des documents conservés au ministère des affaires étrangères et aux archives de Naples, dans un livre plein d'intérêt. Cette union d'ailleurs de la France et de l'Espagne, se produisant à la fin de la guerre de Sept ans, lorsque la France était déjà épuisée et sa marine détruite, fut désastreuse pour l'Espagne, qui n'était point suffisamment armée. Elle aboutit deux ans après à cette malheureuse paix de Paris qui entraîna pour notre pays tant de sacrifices. M. Soulange-Bodin en raconte toutes les péripéties et rend un juste hommage au patriotisme du duc de Nivernais, qui, grâce à sa dignité, sut imposer aux partis et triompher d'oppositions puissantes. Mais il est un point sur lequel nous ne saurions être d'accord avec l'auteur : il attribue tous les désastres de la guerre de Sept ans à l'alliance autrichienne, et semble insinuer que la France eut tort d'abandonner Frédéric II. Il est aujourd'hui démontré, et après les études magistrales de M. le duc de Broglie, incontestable, que ce n'est pas le gouvernement français qui se sépara de la Prusse, c'est Frédéric qui, volontairement et délibérément, consomma sa défection. Quant à l'alliance autrichienne, elle était devenue nécessaire, et des ministres plus habiles eussent pu en tirer meilleur parti. Et n'est-ce pas elle d'ailleurs qui — avec le Pacte de famille — a permis au gouvernement de Louis XVI de prendre contre l'Angleterre cette revanche glorieuse qu'avait prévue Choiseul, et qui aboutit à l'indépendance des États-Unis.

M. DE LA ROCHETERIE.

La Chute de l'ancienne France. La Fédération, par MARIUS SEPET. Paris, Retaux, 1896, in-18 de XI-436 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce troisième volume de ses études sur la Révolution, M. Marius Sepet parcourt la période comprise entre les journées des 5 et 6 octobre 1789 et la journée de la Fédération (14 juillet 1790). C'est la période des grandes destructions, puisqu'elle vit disparaître légalement les trois ordres de l'État, et en particulier le clergé frappé à la fois dans ses richesses et sa constitution intérieure, les parlements, les provinces. M. Sepet, appuyé sur de récentes publications, documents contemporains, comme le *Journal* de Duquesnoy, ou livres faisant autorité, comme *les Fédérations* de M. Maurice Lambert, a rajeuni le récit de ces semaines et de ces mois, où les espérances toujours vaines et les anxiétés toujours croissantes se succèdent sans interruption dans l'âme des gouvernants et des gouvernés. Entre les Tuileries et le Manège, ce ne sont qu'accès de « sensibilité » suivis de manifestations plus ou moins apparentes de défiance; dans les rues de Paris comme dans les provinces, les instincts cupides ou meurtriers se donnent de plus en plus carrière.

A côté de ces grands tableaux, M. Sepet n'oublie pas les épisodes qui

représentent les « dessous » de la politique, tels que l'affaire Favras et les négociations secrètes de Mirabeau avec la cour. Puis, comme contraste, nous assistons avec lui à ce mouvement général des fédérations départementales ou régionales qui aboutit, le jour anniversaire de la prise de la Bastille, à la cérémonie du Champ de Mars, première édition, en plein air, du baiser Lamourette de 1792. L'auteur fait bien ressortir le caractère de ce mouvement, où la sensiblerie exaltée de l'époque eut trop de part, mais qui était né cependant d'un instinct politique sérieux, en face de la dissolution générale du royaume, et dont la royauté eût pu profiter pour se relever, si le Roi n'eût été Louis XVI. Quelques pages, trop abrégées peut-être dans un livre sur la chute de l'ancienne France, nous font entrevoir cette France transplantée à l'étranger, essayant de se reconstituer et d'agir. M. Sepet s'étendra sans doute davantage sur ce sujet, dans la suite de ses études, où prendra place l'épisode capital de Varennes. Dans ce volume comme dans les précédents, il a eu à cœur, sans dissimuler ses convictions, de justifier ces paroles de sa préface : « L'impartialité n'est pas l'indifférence. Elle peut concourir avec la sévérité, même avec l'indignation. Mais l'histoire doit être avant tout un miroir fidèle. »

L. P.

L'Invasion austro-prussienne (1792-1794). Documents publiés pour la *Société d'histoire contemporaine*, par Léonce Pingaud. Paris, Alph. Picard, 1895, in-8 de xvi-319 p., avec un portrait et une carte. — Prix : 10 fr.

La faveur du public est actuellement aux Mémoires sur la Révolution et le premier Empire. L'engouement a commencé à la lecture des *Souvenirs* de Marbot qui, il faut l'avouer, étaient bien faits pour le provoquer, et depuis, cet enthousiasme s'étend, sans rime ni raison parfois, à des ouvrages dont le seul mérite est de nous parler, souvent d'une façon plus ou moins authentique, des « braves » de la grande armée, et des chefs, surtout du « chef » qui la conduisait. Les éditeurs s'ingénient à déterrer des manuscrits dont le titre seul est une mine d'or, et les manuscrits inédits manquant, on réimprime sans vergogne de vieux volumes sans valeur, par la seule raison qu'ils nous parlent, même d'une façon notoirement erronée, de la Révolution et du premier Empire. C'est ainsi que nous avons vu rééditer récemment les Mémoires de Constant, ceux de Bourrienne, ceux du général Rapp, les Souvenirs du général Séruzier, rapsodies composées de toutes pièces sous la Restauration, dans l'officine du libraire Ladvocat, et qui ne présentent pas la moindre authenticité.

La période de la Révolution et du premier Empire demeure, encore aujourd'hui, une page mal connue de notre histoire, une page qu'on aurait intérêt à bien connaître ; mais ce n'est point en mettant au jour des ouvrages comme ceux que nous venons de citer qu'on arrivera à la vul-

gariser d'une façon véridique. Il est incompréhensible et impardonnable qu'après un siècle ou peu s'en faut, nous voyions encore en France la légende prendre effrontément la place de la vérité. Or, pour arriver à cette vérité, il faudrait nous résoudre à ne lire que des productions authentiques, comme celles dont nous avons sous les yeux un spécimen, cette page des Mémoires de Langeron et ces extraits relatifs à la campagne de Wurmser en Alsace, en 1793, que la *Société d'histoire contemporaine* vient de publier par les soins de M. Léonce Pingaud. Nous trouverons dans des récits de ce genre toutes les qualités des écrits originaux, leurs mérites et leurs travers, mais nous aurons au moins du nouveau et de l'authentique. Un autre avantage que nous rencontrerons dans ces récits écrits par des étrangers est celui de voir les événements envisagés à un point de vue différent de celui sous lequel ils nous sont présentés par les écrivains nationaux.

Langeron, l'auteur du premier Mémoire édité par M. Léonce Pingaud dans le volume qu'il a intitulé : *L'Invasion prussienne de 1792-1794*, était un Français au service de la Russie, dont le nom revient fréquemment dans l'histoire des guerres du premier Empire, notamment depuis 1812. Il paraît avoir été, s'il en faut croire l'éditeur — et nous l'en croyons — de la lignée de ces grands aventuriers d'humeur errante et de conscience peu scrupuleuse qui, durant le XVIIIe siècle, promenèrent d'armée en armée leur courage et quelquefois leurs talents. Le maréchal de Saxe et le maréchal de Lowendal sont les plus connus en France : mais il y en eut beaucoup d'autres et Langeron semble pouvoir être classé entre Korneberg et Béniowski, avec plus d'honnêteté sans doute et moins de talent peut-être. On ne savait pas que Langeron, homme d'action, eût écrit. Mais sous ce rapport, aucun étonnement n'est plus permis quand on voit l'avalanche de publications authentiques — sans compter celles qui ne le sont pas — quand on voit, disons-nous, le déluge de Mémoires écrits par ceux que nous étions habitués à appeler les sabreurs du premier Empire et que nous eussions crus volontiers enclins, comme les chevaliers du moyen âge, à se vanter de ne pas savoir signer leur nom. Langeron a donc fait comme ses camarades de France et de l'étranger : il a écrit, il a écrit beaucoup même, car en dehors des deux Mémoires sur les campagnes de 1793 et de 1794, publiés aujourd'hui par M. Pingaud, il a laissé toute une série d'écrits littéraires, politiques ou militaires, et notamment six gros volumes de Mémoires dont la valeur historique est, paraît-il, très sérieuse.

Les deux Mémoires sur les campagnes de 1793 et de 1794 que nous avons à examiner spécialement aujourd'hui ne sont en réalité qu'un sommaire, un journal des événements Rien à y glaner de nouveau, d'inédit, au point de vue historique. Mais ce qui leur donne un intérêt très particulier, ce sont les jugements qu'y insère Langeron sur nombre d'hom-

mes, sur toute une série de faits à propos desquels l'opinion d'un contemporain, d'un acteur appréciant les événements dans le camp étranger, est nouvelle et curieuse. Évidemment les jugements de Langeron ne sont pas impeccables. Si nous devons l'en croire quand il nous dit que Cobourg est un homme « absolument nul, qui ne donne jamais un ordre, qui ne dirige pas une seule opération et qui ne fait jamais un pas sans son chef d'état-major, » nous n'admettrons pas facilement qu'il soit dans le vrai quand il nous parle de Mack comme d'un grand homme de guerre; mais il faut nous rappeler que c'est un contemporain qui parle et que nous sommes encore loin de la capitulation d'Ulm. Les appréciations de Langeron sur les armées de la République et sur les qualités des Français ses compatriotes, qu'il avait à combattre, ne sont pas moins curieuses : elles sont généralement justes. Nous y avons trouvé, notamment, cette remarque sur laquelle l'écrivain insiste à diverses reprises et que nous citons pour sa profonde vérité : « On ne doit point se lasser de répéter, écrit Langeron, que le Français, quel qu'il soit, attaquant à nombre égal ou même inférieur, est souvent victorieux, et que supérieur en nombre, il est souvent battu quand il est attaqué. » On peut dire que la raison de tous les succès de l'épopée napoléonienne est contenue dans ces lignes.

Le Mémoire sur la campagne du comte de Wurmser, en 1793 — qui forme la seconde partie du volume de M. Pingaud, — est d'un auteur inconnu, mais présente, nous dit l'éditeur, toutes les qualités de l'authenticité et de l'originalité. De même que dans le précis de Langeron, on ne trouvera dans ces pages rien de bien nouveau au point de vue des événements : c'est surtout par les jugements sur les hommes et les faits, par les remarques, que ces dernières pages sont intéressantes. Elles confirment d'ailleurs entièrement cette vérité connue, que nos succès, au début des guerres de la Révolution, furent dus beaucoup moins aux capacités de nos généraux républicains qu'à la faiblesse extraordinaire de nos ennemis. Il est assez intéressant d'en constater, dans les écrits de nos adversaires, l'aveu dépouillé d'artifice.

En somme, le nouveau volume édité par la Société d'histoire contemporaine est tout à fait digne d'attirer l'attention des militaires, des historiens, des lettrés : il demeure une contribution sérieuse à l'histoire d'une époque extrêmement fertile en enseignements, d'une période dont l'étude est de plus en plus profitable, de plus en plus attachante au fur et à mesure qu'on la dissèque et qu'on la fouille. ARTHUR DE GANNIERS.

La Police et les chouans sous le Consulat et l'Empire (1800-1815), par ERNEST DAUDET. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de 359 p. — Prix : 3 fr. 50.

Au milieu des nombreux ouvrages, de première ou de seconde main,

publiés durant ces dernières années, sur les guerres de l'Empire, en voici un d'un caractère très spécial et qui pourrait être intitulé : La guerre civile en France sous Napoléon Ier. Quoi ! dira-t-on, sous ce gouvernement despotique, obéi en silence, il y avait des opposants à main armée ! Oui, sans doute, mais c'étaient des conspirateurs et non des combattants ; ils se réunissaient par bandes presque aussitôt dispersées que formées, et attaquaient les diligences plutôt que les villes. Le parti royaliste n'avait pas désarmé ; il manifestait dans l'ouest, de Rouen à Bordeaux, son hostilité irréconciliable, tantôt en enlevant et en mettant à rançon un sénateur (Clément de Ris) ou un évêque (Mgr de Pancemont), tantôt en organisant, à Jersey et à Bordeaux, des agences payées par l'Angleterre et impuissantes à rien tenter de sérieux.

M. Ernest Daudet, après M. Forneron (*Histoire des émigrés*, t. III), a été tenté par cette histoire d'un parti vaincu, qui côtoie mystérieusement la grande épopée napoléonienne, et il l'a cherchée, pendant plusieurs années, dans les dossiers de police conservés aux Archives nationales. La reconstituer dans son ensemble eût été une tâche difficile et en définitive stérile ; il a recueilli et exposé les principaux épisodes qui la caractérisent dans une série d'études qui promènent le lecteur à travers les châteaux et sur les grandes routes de la Normandie et de la Bretagne. Il avoue lui-même n'avoir pu porter la lumière dans tous les recoins de ce monde souterrain et en somme peu intéressant. Il a pu du moins replacer d'une façon générale, en face les uns des autres, les derniers chouans, la plupart aventuriers sans moralité et sans scrupules, et les serviteurs de l'Empire, Fouché et Réal, portant à la fois dans l'exercice de leurs fonctions l'esprit révolutionnaire dont ils sont issus, et l'esprit césarien qui les possède désormais. Les récits de M. Daudet, bien que dépourvus de cette justification apparente qui s'étale dans les notes des livres contemporains, nous offrent une série d'aventures dramatiques aboutissant à des procès criminels où la fiction n'entre pour rien ; c'est dire qu'ils joignent à l'intérêt du roman — cet intérêt que Balzac avait déjà vivement excité dans *les Chouans* et *Une Affaire mystérieuse* — une valeur historique certaine. L. P.

Histoire du Parlement de Paris, de l'origine à François Ier (1250-1515), par Félix Aubert. T. I. *Organisation. — Compétence et attributions.* T. II. *Procédure.* Paris, A. Picard, 1894, 2 vol. in-8 de 400 et 340 p. — Prix : 16 fr.

M. Félix Aubert a déjà donné sur l'organisation, la compétence et les attributions du Parlement, de Philippe le Bel à Charles VII (1314-1422), deux volumes dont on a précédemment rendu compte ici même (t. XLIX, p. 522, et t. LIX, p. 61). Aujourd'hui, reprenant son premier travail, cet auteur présente une étude qui s'étend sur une période plus considé-

rable, et en outre il ajoute une partie qu'il n'avait pas encore traitée, la procédure. Dans ces deux volumes, il donne ainsi une histoire bien complète de cette grande institution, depuis ses origines jusqu'à François Ier.

Le premier volume expose l'organisation, la compétence et les attributions du Parlement. On ne devra donc pas y chercher, pour la période qui s'écoule entre les années 1314 et 1422, autre chose qu'un résumé de ce qui a été présenté dans les deux volumes consacrés à ces questions. Sur bien des points cependant, M. Aubert, mettant à profit de nouvelles études ou de nouvelles découvertes, a un peu modifié les résultats de son précédent travail; mais cette modification ne porte que sur des points secondaires, et l'ensemble ne change pas.

Dans le premier livre de ce volume, l'auteur fait connaître successivement l'origine et les divisions du Parlement, le recrutement de ses membres, comment les présidents et les conseillers étaient nommés, quels étaient leurs gages et les privilèges attachés à leur charge. On trouve là des détails sur le chancelier, le premier président, les présidents de la grand'chambre, des enquêtes, des requêtes, les procureurs royaux, les avocats, les greffiers, les notaires, les huissiers. Nous saisissons, grâce à tous les détails que fournit M. Aubert, les différents rôles que remplissent ces personnages pendant le moyen âge. Enfin, tout un chapitre est consacré également aux sessions et audiences de cette cour; nous savons ainsi comment ses séances étaient divisées, quels étaient les jours où elle ne siégeait pas et comment la justice s'exerçait pendant les vacations.

La compétence et les attributions du Parlement, qui étaient très étendues, remplissent le deuxième livre. Au point de vue administratif, il s'occupe des monuments publics, de la police et des hôpitaux, de l'administration des communes, des universités et des collèges; il est appelé aussi à remplir les fonctions de tribunal de commerce. Bien que les clercs et tout ce qui touchait en quoi que ce soit à l'Église dussent ressortir des tribunaux ecclésiastiques, cependant le Parlement évoquait à sa barre le plus de causes de ce genre qu'il pouvait et restreignait ainsi la juridiction ecclésiastique, surtout en matière de mariages, douaires, tutelles, testaments, etc. Cette cour joua aussi un rôle politique assez considérable. Les missions diplomatiques souvent confiées à ses membres par nos rois, les rapports qu'elle avait avec le grand conseil, la publication des actes politiques et enfin les jugements qu'elle était appelée parfois à rendre dans les différends entre les princes, lui donnèrent occasion de se mêler à tout ce qui concernait le gouvernement du royaume et furent souvent l'origine des conflits qui surgirent entre ce corps et l'autorité royale. Enfin, il ne restait pas indifférent dans les questions religieuses. Il se montra toujours le défenseur de ce qu'on

appelait les libertés de l'Église gallicane, et pendant le grand schisme d'Occident, il intervint directement pour décider quel était le pape légitime. Un appendice et neuf pièces justificatives, suivies de sept listes des présidents, procureurs, avocats, notaires, huissiers, terminent ce premier volume.

Le deuxième traite de la procédure. Comme la partie la plus considérable des procès jugés au Parlement lui arrivait par la voie de l'appel, M. Aubert commence par expliquer la nature, les conditions et les effets de l'appel aux XIVe et XVe siècles. Après cette sorte d'introduction, il fait connaître ce qu'étaient l'ajournement, la présentation, le défaut, le congé, et expose ensuite les principes de la demande et de la défense, les exceptions et les délais qui pouvaient être accordés ; ensuite il passe aux enquêtes, à l'audition des témoins, au serment, à l'expertise, etc. Enfin vient le jugement avec tout ce qui en découle, exécution des arrêts, frais, amendes, etc., ou l'arbitrage et l'accord. Quatre appendices et quarante-trois pièces justificatives terminent ce volume. A la fin, une table alphabétique de quatre-vingts pages permet de consulter facilement tout cet ouvrage et de profiter des renseignements qui y sont accumulés. M. Aubert s'est livré à de nombreux dépouillements de textes; de plus, il a eu recours à une quantité énorme de travaux dans lesquels il a puisé les détails les plus intéressants. Les notes placées au bas de chaque page feront connaître, mieux que tous les commentaires, quelle conscience l'auteur a apportée dans cette étude. Nous ne pouvons que le féliciter d'avoir accompli ce premier travail, espérant que dans d'autres volumes il achèvera une œuvre si bien commencée. JULES VIARD.

Comment les femmes ont été exclues en France de la succession à la couronne, par PAUL VIOLLET. Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*. T. XXXIV, 2e partie. Paris, C. Klincksieck, 1893, in-4 de 58 p. — Prix : 2 fr. 60.

Les États de Paris en février 1358, par le même. Extrait du même recueil. Ibidem, 1894, in-4 de 36 p. — Prix : 1 fr. 70.

Les deux mémoires dont je viens de transcrire les titres ont été communiqués par leur auteur à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en décembre 1892 (Cf. *Polybiblion*, t. LXVII, p. 85) et décembre 1893 (t. LXX, p. 179); mais les tirés à part, malgré la date qu'ils portent, ont été distribués il y a seulement quelques mois, et nous sommes moins en retard pour en parler qu'il ne pourrait sembler tout d'abord.

Dans le premier travail, M. Viollet étudie comment le principe de l'exclusion des femmes qui, lorsqu'il s'est posé pour la première fois, à la mort de Louis le Hutin et de son fils posthume le roi Jean, ne paraît point s'être imposé dès l'abord à l'opinion publique, s'est établi peu à peu en fait, grâce aux manœuvres habiles et à la ténacité de Philippe V;

puis a passé du fait dans le droit, de la pratique dans la théorie; si bien qu'à l'avènement de Philippe de Valois il n'était plus guère contesté. Mais alors l'ambition d'Édouard III a fait surgir une autre question : bien qu'exclue, la femme, selon les théories émises par le prétendant anglais et soutenues par lui dans des mémoires largement analysés par M. Viollet, aurait pu transmettre à son fils l'héritage de son père, le droit auquel elle ne pouvait prétendre. Cette doctrine a été abandonnée plus tard même par les Anglais, et le traité de Troyes contient la reconnaissance implicite du droit des Valois, l'aveu de leur légitimité.

Le deuxième mémoire, dans lequel M. Viollet fait preuve de la même érudition abondante et précise, nous apporte des détails nouveaux sur une assemblée des États à Paris, en février 1358, assemblée mentionnée par les chroniqueurs, mais sur laquelle les renseignements qu'ils nous fournissent étaient fort maigres. M. Viollet a retrouvé l'ordonnance qui a résumé les décisions prises par cette assemblée, et dont une bonne partie a passé dans l'ordonnance issue des états de Compiègne en mai 1358. C'est ce document qu'il analyse, publie et commente. Cette publication sera précieuse aux historiens du XIVe siècle. E.-G. L.

Pagan Ireland, *an archæological sketch; a handbook of Irish prechristian antiquities*, by W.-G. Wood-Martin, M. R. I. A. London, Longmans, 1895, in-8 de XXVII-689 p., cartonné. — Prix : 18 fr. 75.

Jusqu'à la dernière génération, les origines de l'histoire irlandaise avant le christianisme étaient traitées par les écrivains indigènes avec plus de patriotisme et d'imagination que de méthode et de critique. Les fables des chroniqueurs du moyen âge, semblables à celles que nos propres annalistes racontaient sur Francus, fils d'Hector, étaient encore acceptées comme vraies ou au moins comme traditions respectables. L'ouvrage de M. Wood-Martin sur l'Irlande païenne nous montre que cette ère de celtomanie patriotique est bien finie en Irlande, et que ces questions d'origine et d'histoire sont traitées d'une façon absolument scientifique.

M. Wood-Martin est un archéologue connu et estimé en Irlande; et dans le sujet qu'il traite ici, c'est l'archéologie qui est la principale source d'information, puisque l'histoire, la littérature et tout ce qui est document écrit sont postérieurs à l'établissement du christianisme. Mais, comme les descriptions de l'auteur s'étendent à la fois sur l'époque préhistorique et sur les temps historiques en tant qu'ils ont continué l'ancienne civilisation, c'est bien l'Irlande païenne que décrit M. Wood-Martin, même quand il descend aux temps modernes et jusqu'à notre époque. Voici un sommaire rapide du livre : ce que l'on sait de certain (par l'histoire) sur l'ancienne Irlande; — les rites funéraires, avec quelques digressions un peu longues sur l'hypothèse du canniba-

lisme; — les anciennes croyances et leurs traces dans les croyances et usages du temps présent (ce chapitre sera un des plus intéressants pour le grand public, quoiqu'il ne soit pas aussi précis et aussi nourri qu'on eût pu le désirer). Vient ensuite, avec de larges développements et de nombreuses gravures, la civilisation matérielle de l'ancienne Irlande; l'architecture, les instruments, les armes, les bijoux (surtout les bijoux d'or, extrêmement nombreux), les instruments de musique, les chars, les bateaux, les monuments mégalithiques, avec les pierres de tout ordre (y compris les amulettes).

Les philologues pourront critiquer certains détails, et surtout regretter que M. Wood-Martin n'ait pas emprunté davantage à ce qui est aujourd'hui publié et traduit de l'ancienne littérature irlandaise; mais, cette réserve faite, nous devons reconnaître que son livre présente un tableau très détaillé et richement illustré (plus de quatre cents gravures) de l'ancienne civilisation irlandaise. Les amateurs d'archéologie préhistorique trouveront ce livre particulièrement utile, comme leur fournissant le résumé de tout ce qui a été fait en Irlande dans ce domaine; et pour ceux qui voudront en savoir davantage, M. Wood-Martin a terminé son livre par une bibliographie du sujet qui occupe cinquante pages : c'est là un véritable service, quoique beaucoup de ces publications soient à peu près inaccessibles en dehors des Iles Britanniques. H. Gaidoz.

La Vita italiana nel cinquecento. I. *Storia.* II. *Letteratura.* III. *Arte.* Milan, Treves, 1894, in-12 de 618 p.

La quatrième année (1893) des conférences Ginori n'a pas été moins brillante que les précédentes. Il est curieux de constater que les conférences sur les questions d'art sont toujours sensiblement inférieures aux deux autres séries. Voici les sujets de ces conférences. Luigi Alberto Ferraï, sur *François Ier et Charles Quint*, a fait un brillant et superficiel résumé de l'histoire de ces deux princes; des observations justes et des hypothèses. Masi, sur *la Réforme en Italie*, a admis la venue de Calvin et de Du Tillet à Ferrare en mars 1536, a insisté sur le caractère religieux de l'Italie avant la Réforme, montré les trois tendances qui se sont produites au XVIe siècle, réforme plus radicale que celle de Luther, conciliation des doctrines, restauration catholique. Il a insisté sur Renée de France, dont il a fait ressortir le caractère résolument français et la politique purement religieuse. Del Lungo a fait un récit du *Siège de Florence*, long, diffus, mais éloquent. Dans sa leçon sur *les Conditions de l'Économie politique au XVIe siècle*, M. Jehan de Johannis combat deux idées trop absolues pour être vraies : que la découverte de l'Amérique et le déplacement des grandes routes commerciales aient été les causes de la décadence de Venise et autres villes italiennes; que la domination espagnole ait été assez lourde pour gêner le commerce en Italie. Il y

ajoute, comme causes non moins importantes, l'influence du luxe et du relâchement des mœurs, celle du protectionnisme d'état à état, et trace un tableau précis du mouvement financier du XVIe siècle. Rondoni a étudié avec éclat *Sienne au XVIe siècle*, de Pandolfo Petrucci à Blaise de Monluc, avec des aperçus sur les peintres, les factions et Pier Strozzi. Cesare Paoli a passé en revue, d'une façon succincte mais vigoureuse et claire, *les Écrivains politiques de l'Italie*, Macchiavelli, Donato Giannoni, Guicciardini, Burlamacchi, Paolo Paruta, Foglietta; le poète Carducci a parlé plus en confrère qu'en critique de l'*Orlando furioso;* il a fait notamment un brillant parallèle entre Dante, Arioste et Manzoni considérés tous trois comme auteurs et types d'une renaissance littéraire. Nencioni a parlé du *Tasse*, en montrant son caractère exceptionnel de sensibilité personnelle dans la Renaissance, et en détruisant les deux légendes du Tasse romantique et du Tasse névropathe. Une des conférences les plus ingénieuses est celle de Mazzoni sur *la Lirica del Cinquecento :* il en a montré le vide et l'imbécillité dans sa caricature, le lyrique Mariano Buonincontro de Palermo, et il a prouvé que la vraie lyrique est alors dans les chansons populaires et religieuses. Les conférences de Panzacchi sur *Raphaël* et de John Addington Symonds sur Michel Ange sont peu originales. Tommaso Salvini était un peu dépaysé dans le rôle de conférencier, il a dit cependant des choses fines sur le *Théâtre du XVIe siècle*, dont il a fait surtout d'abondantes citations. G.-A. Biaggi a traité avec éclat de la *Musique du XVIe siècle* et a déclaré que « la messe du pape Marcel est la pierre angulaire de l'art italien. »

On peut regretter que les directeurs de cette série de conférences n'aient pas su y faire entrer au moins un chapitre d'histoire pontificale, et une biographie typique d'un grand homme de guerre : s'il y manque Paul III Farnèse, André Doria, Emmanuel Philibert, le Titien, peut-on dire que l'on ait une image exacte des traits essentiels du XVIe siècle italien?

L.-G. Pélissier.

Carlo Emanuele I secondo i più recenti studi, da Giovanni Curti. Milano, tip. Bernardoni, 1894, gr. in-8 de 254 p.

On sait que les cérémonies patriotiques de septembre 1891 en l'honneur de Charles-Emmanuel de Savoie et l'érection de sa statue à Vicoforte ont remis en honneur ce prince, qui jusqu'alors avait été peu étudié, sauf par Ricotti et D. Carutti dans leurs ouvrages : *Storia della monarchia piemontese* et *Storia della diplomazia della corte di Savoia*. Beaucoup de travaux de détail, riches en documents inédits, mais parfois gâtés par une trop constante préoccupation laudative et des allusions latentes aux événements de ce siècle, ont alors paru. Il a semblé utile à M. Curti d'en faire un résumé et de renouveler, d'après leurs données, le portrait historique de ce guerrier malheureux. Peut-être eût-il

mieux fait d'attendre le résultat de la vaste enquête que poursuit en ce moment, sur le même sujet, à travers les documents originaux, le professeur Raulich, mais peut-être aussi qu'alors son livre n'aurait pas eu de raison d'être. Il ne faut pas chercher dans le volume de M. Curti plus et mieux que ce qu'il a voulu faire ; on n'y trouvera rien de nouveau sur la vie du prince ni sur son gouvernement ; il y a même plus d'obscurité que n'en comportait l'état présent de la question, sur sa jeunesse et dans le tableau de quelques-unes de ses qualités caractéristiques, mais la biographie en général est élégante et se lit fort agréablement. Après quelques mots peu précis sur l'œuvre de restauration d'Emmanuel-Philibert, vient en douze chapitres l'histoire du long règne de Charles-Emmanuel, considéré comme homme politique et comme homme de guerre : I. Première tentative contre Genève (1582) ; négociations matrimoniales avec l'infante d'Espagne (1585) ; seconde tentative contre Genève (1586) ; occupation du marquisat de Saluces ; alliance avec la Ligue contre les huguenots et Henri IV, jusqu'au traité de Vervins (1589-1598). II. Affaire du marquisat de Saluces et traité de Lyon (1601). III. Politique espagnole, escalade de Genève, renversement de l'alliance et rapprochement avec la France ; projets d'une expédition en Orient, en vue de la conquête de Chypre et de la Macédoine. IV. Traité de Brosolo (1610) et attitude du duc après l'assassinat de Henri IV. V. Guerre de la succession de Mantoue jusqu'à la paix d'Asti (1615). VI. Nouvelle guerre avec l'Espagne. VII et VIII. Guerre de la Valteline ; affaire de Gênes ; conjuration de Vacchero. IX-X. Seconde succession de Mantoue et mort du duc à Savigliano (26 juillet 1630). XI. Portrait de Charles-Emmanuel poète, et ses relations avec les littérateurs. XII. Administration et travaux pacifiques. C'est donc un résumé fort suffisant de l'état actuel des connaissances de la critique historique, sur la question de Charles-Emmanuel. On peut regretter que M. Curti n'ait pas essayé de fondre plus complètement les très nombreuses citations qu'il a faites dans le corps de son récit, et que son style en ait ainsi gardé une tournure étrange.

L.-G. Pélissier.

Les Derniers Mois de Murat. *Le Guet-Apens du Pizzo*, par le marquis de Sassenay. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-12 de 306 p. — Prix : 3 fr. 50.

La dernière expédition de Murat et sa mort au Pizzo étaient jusqu'ici un des épisodes les plus célèbres et les moins connus de l'histoire contemporaine. Les récits fantaisistes d'Alexandre Dumas avaient attiré l'attention sur les derniers jours du roi de Naples, idéalisé sa figure et popularisé ses réponses à ses juges ; ils avaient laissé dans l'ombre toute la partie de sa vie qui s'étend entre son départ de Naples et son débarquement au Pizzo. Les historiens napolitains ou français n'avaient été ni

plus exacts ni plus complets que le romancier ; aucun d'eux n'avait réussi ni même cherché à expliquer par quel concours de circonstances et sous l'impulsion de quels mobiles Murat avait été amené à tenter une entreprise que ses amis et ses conseillers mêmes regardaient comme un coup de tête et qui nous apparaît aujourd'hui comme une folie. A ce double point de vue, M. de Sassenay est parvenu à corriger et à compléter les travaux de ses prédécesseurs et à composer un récit partout intéressant et parfois définitif.

Tout d'abord il a pu reconstituer presque heure par heure l'existence de Murat pendant ses derniers jours, en allant chercher, dans les brochures et les périodiques où ils avaient été publiés, les dépositions d'humbles témoins qui purent assister à son arrestation et à sa condamnation. Il est à regretter toutefois que l'auteur n'ait pas eu connaissance de celles qu'a recueillies M. Capialbi dans son dernier volume, et dont il aurait trouvé l'examen critique dans la *Rivista storica italiana* de janvier 1894. Ses recherches lui ont fourni une foule de détails caractéristiques qui donnent à son livre tout l'attrait d'un roman. Il n'est guère en effet d'aventures aussi dramatiques que celle de ce roi qui s'échappe de Naples sur un bateau de pêche ; traverse à grand'peine la flotte anglaise, parvient à se réfugier en Provence, où le surprend la réaction royaliste; erre plusieurs jours dans les bois pour échapper aux bandes armées qui le menacent ; réussit à se jeter dans une barque qui le transporte en Corse au milieu d'une épouvantable tempête, se réfugie dans un village où il est assiégé par les gendarmes et défendu par les habitants, projette un débarquement en Toscane et finit par tenter une descente dans les Abruzzes ; il faudrait remonter jusqu'à Charles XII pour trouver une pareille suite de tragiques péripéties.

Avec le séjour en Corse commence la partie plus proprement critique du travail de M. de Sassenay. Comment « le même homme qui pendant son séjour en Provence ne songeait qu'à obtenir un asile des souverains alliés, se reprend-il pour ainsi dire, au lendemain de son installation à Vescovato, à l'idée de reconquérir le royaume qu'il venait de perdre et qu'occupait toujours l'armée victorieuse qui l'en avait chassé ? » Des documents récemment découverts permettent à M. de Sassenay d'élucider en partie cette question. Ce sont les lettres du baron de Koller, intendant général de l'armée autrichienne d'occupation à Naples en 1814; il en résulte que Murat fut attiré dans un guet-apens préparé par le ministre bourbonien Medici. Ce dernier, décidé à se débarrasser à tout prix de l'ancien roi, dont la présence en Corse l'effrayait, aurait, par menaces ou par corruption, obtenu de quelques-uns de ses partisans supposés qu'ils lui écrivissent des lettres destinées à lui représenter la population du royaume comme prête à se soulever, et celle du Pizzo comme particulièrement favorable à un débarquement. Ce fut sur la foi de ces

lettres, dont M. de Sassenay n'a pu malheureusement découvrir les auteurs, que Murat serait parti à la conquête de ses États. On sait quel accueil il devait y trouver.

Dans le dernier chapitre de son livre, l'auteur nous refait le récit du long supplice par lequel passa le malheureux roi avant de tomber sous les balles du peloton d'exécution ; il nous montre un Murat moins continuellement héroïque mais plus humain que celui de la légende, et le représente comme s'abandonnant lui-même en un instant de défaillance avant de se ressaisir pour mourir en héros. La fin du volume est remplie par la reproduction des principaux documents qui ont permis à M. de Sassenay de renouveler le sujet qu'il traitait : lettres de M. de Koller et correspondances diplomatiques. On ne pouvait mieux terminer un ouvrage que l'étendue des recherches faites et l'agrément de la narration rendent aussi instructif qu'attrayant. L. TARCENAY.

La Russie contemporaine, par J.-M. VILLEFRANCHE. *Les Tsars du XIXe siècle.* Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de LXV-352 p. — Prix : 4 fr.

L'histoire de la Russie attire de plus en plus l'attention du public français. Des ouvrages remarquables ont déjà paru sur ce sujet. Quelques écrivains ont même cru devoir se familiariser avec la langue russe, afin de pouvoir remonter jusqu'aux sources nationales, et leurs travaux y ont beaucoup gagné. M. Villefranche a adopté un autre système. Renonçant aux publications russes, il s'est borné aux livres publiés en France, soit par des Français, soit par des Russes. Même dans ce cercle restreint, il y a quelques lacunes regrettables : ainsi l'excellent ouvrage de M. Vandal, *Napoléon et Alexandre Ier*, n'est pas cité. Il est cependant d'une importance capitale, ne fût-ce qu'au point de vue des recherches et des nouveaux matériaux.

Cette réserve faite, nous constatons avec plaisir que le livre de M. Villefranche accuse un grand progrès sur les publications du même genre qui se faisaient, il y a encore quelques années, dans des conditions analogues. Volontiers nous rendons aussi justice au talent d'exposition de l'auteur. Il présente les choses par leur côté intéressant, les détails sont donnés avec mesure, de manière à ne jamais entraver la marche du récit. Après avoir parcouru ces pages, on aura une idée sommaire de l'histoire générale de Russie, traitée dans l'introduction, et l'on connaîtra les grandes lignes des six derniers règnes qui forment le sujet d'autant de chapitres. P. S. P.

Les Catacombes de Rome, par HENRI DE L'ÉPINOIS. Nouvelle édition revue, augmentée par PAUL ALLARD. Bruxelles, Alfred Vromant; Paris, A. Savaète, 1896, in-8 de 292 p. et 17 pl. — Prix : 4 fr.

Les admirables travaux du regretté commandeur de Rossi et des nombreux élèves qu'il a formés à la rigueur de sa méthode et animés de l'ar-

deur de son zèle, ont ressuscité à nos yeux la Rome chrétienne des premiers siècles ; l'histoire en a reçu des lumières nouvelles ; d'innombrables monuments sortis de l'ombre où ils étaient ensevelis sont venus apporter leur témoignage véridique contre les détracteurs de la foi catholique; car c'est une admirable apologie des traditions de l'Église romaine qui est venue des catacombes ; la conformité des croyances des premiers chrétiens avec les nôtres est mise en évidence par ces monuments ; bien des points rejetés par le protestantisme comme des nouveautés se rencontrent dès les premières origines de la foi. Il n'est donc guère de connaissance, après celle des saintes Écritures, qui soit plus profitable à un catholique que celle des catacombes. L'un des meilleurs manuels élémentaires écrits en français, où l'on puisse s'initier à ces études, est assurément celui que feu le comte de l'Épinois, dont nos lecteurs ont apprécié autrefois les articles dans cette Revue, a publié sous les auspices de la Société bibliographique. La seconde édition de ce livre, datée de 1879, était épuisée ; la maison Vromant, de Bruxelles, a été bien inspirée de le réimprimer ; et comme naturellement depuis dix-huit ans de nouvelles fouilles ont amené de nouvelles découvertes qui rendaient nécessaire une refonte de l'ouvrage, elle s'est adressée pour ce travail délicat à M. Paul Allard. Nul homme en France peut-être ne pouvait le faire avec plus de compétence que le savant auteur de *l'Histoire des persécutions*, nul ne pouvait s'en acquitter avec plus de délicatesse que le traducteur ou plutôt l'adaptateur de *la Rome souterraine* de MM. Northcote et Brownlow. L'œuvre de M. Allard est ce qu'on pouvait attendre de lui : il a respecté autant que possible le texte de M. de l'Épinois ; il y a introduit toutes les additions nécessaires. Dans quelques pages en tête du livre, il a retracé la carrière scientifique et apprécié la valeur d'historien de M. de l'Épinois. Trois appendices, qui sont l'œuvre propre de l'éditeur, contiennent trois dissertations excellentes : dans la première, M. Allard établit que les mots DEPOSITUS, DEPOSITIO, tels qu'ils sont employés dans les épitaphes des catacombes, sont des termes propres à la langue ecclésiastique et que jamais les païens ne leur ont attribué un sens analogue ; la seconde est consacrée à l'épitaphe d'Abercius, dont la critique rationaliste allemande a tenté récemment une si étrange explication ; la troisième donne quelques indications sur la représentation des martyrs dans les catacombes. Un détail sans importance : pourquoi sainte Sotère est-elle désignée tantôt sous cette forme française, tantôt sous la forme gréco-latine Soteris ? Aux dix-sept planches d'une fort bonne exécution qui accompagnent le volume, nous aurions aimé qu'on joignît une carte où le lecteur eût pu se rendre compte de l'emplacement des divers cimetières.

Nous terminons en souhaitant de voir ce petit livre prendre la place à laquelle il a droit dans toute bibliothèque chrétienne. E.-G. LEDOS.

The Rise and development of the bicameral system in America, by THOMAS-FRANCIS MORAN. *(John Hopkins university studies.)* Baltimore, the John Hopkins Press, 1895, in-8 de 54 p. — Prix : 50 cents.

English Institutions and the American Indian, by JAMES ALTON JAMES. (Même collection.) Baltimore, the John Hopkins Press, 1894, in-8 de 59 p. — Prix : 25 cents.

Depuis longtemps déjà, historiens et économistes savent quel vif intérêt présentent, aux points de vue historique et politique, les publications mensuelles de l'Université John Hopkins. L'Amérique surtout, et plus particulièrement encore dans ce vaste continent les pays anglo-saxons, voilà les sujets qu'étudient avec une prédilection marquée les *fellows* de l'Université de Baltimore. Tantôt (comme l'a démontré un récent compte rendu) ils s'occupent de points de détail, sur lesquels ils font des travaux approfondis, tantôt ils abordent des études plus générales. Tel est le cas de M. Thomas-Francis Moran, qui vient de faire paraître une brochure intéressante sur l'origine et le développement du système des deux Chambres aux États-Unis. Il a essayé — et avec succès, — de retracer l'évolution historique de ce système depuis l'époque où, en 1632, il apparaît avec timidité dans le Massachusetts jusqu'à son incorporation dans la Constitution fédérale. Après avoir étudié successivement son histoire dans chacune des colonies de la Nouvelle-Angleterre (ch. I), du centre (ch. II) et du sud (ch. III) de la côte orientale des États-Unis, et noté soigneusement les causes différentes pour lesquelles les législatures coloniales se sont séparées en deux partis sur la question, l'auteur termine son travail en montrant comment le système des deux Chambres est entré dans la constitution fédérale ; il reconnaît aussi avec franchise que, si ce système est essentiellement américain, le principe qui en est le germe se trouve dans la constitution anglaise. C'est encore (M. Moran l'admet sans hésitation) sous l'influence consciente ou inconsciente d'un modèle anglais que le système a graduellement évolué aux États-Unis.

— A-t-il jamais existé une question indienne dans ce pays? On serait en droit d'en douter en voyant combien peu de place tiennent, dans les publications de l'Université John Hopkins, les travaux relatifs aux Indiens. A peine en peut-on citer un seul dans les onze premières séries des études historiques et politiques sorties de l'imprimerie de Baltimore (*Indian Money as a factor in New-England civilization*, de William B. Weeden, 1884). Et cependant, comme le remarque M. James (p. 7), la bibliographie de la question de l'esclavage est peut-être la seule à surpasser, aux États-Unis, celle de la question indienne. Aussi y a-il intérêt à résumer les différentes faces du sujet, et à en suivre les évolutions à travers le temps. M. James Alton James a tenté de le faire dans son travail sur les institutions anglaises et l'Indien américain. Bien que

constituant une simple esquisse, dans laquelle l'auteur, au lieu d'étudier l'ensemble des colonies de la côte orientale, a surtout noté ce qui s'était passé dans les trois pays de Massachusetts, de New-York et de Virginie, cette brochure est une œuvre de valeur, et digne d'être consultée, car elle constitue un excellent programme pour un livre plus considérable. On y relève de très curieux paragraphes, tels que celui sur l'esclavage des Indiens (p. 42-48), ou encore sur les anciennes tentatives des colons anglais pour l'éducation des Indiens (p. 49-57); mais il en est d'autres qui semblent insuffisants et écourtés, celui dans lequel il est traité de la répartition géographique des Indiens au début de la colonisation anglaise, par exemple (p. 8-9). Il faut encore reprocher à M. James de citer trop souvent Parkman comme une autorité scientifique, et de n'avoir annexé à son essai ni bibliographie ni carte. Mais un Français a-t-il le droit de se montrer sévère pour un auteur déclarant, avec une bonne foi remarquable, que les Anglais ont essayé d'employer, en Amérique comme dans l'Inde, les moyens diplomatiques dont nos compatriotes avaient fait usage avec un plein succès à l'égard des Indiens? (p. 12.) Cette seule remarque suffirait pour qu'il fût beaucoup pardonné à M. James s'il en était besoin ; et tel n'est nullement le cas.

HENRI FROIDEVAUX.

Supplément au Dictionnaire des devises historiques et héraldiques, par HENRI TAUSIN.. Paris, Lechevalier, 1895, 2 vol. in-12 de 580 p. et 152 p. de table. — Prix : 10 fr.

Nous avons déjà eu à nous occuper des premiers volumes de ce recueil qui, aujourd'hui, est doublé par ce nouveau supplément, et rien ne prouve que nous ne verrons pas, dans quelque temps, encore un second supplément. Il n'y a pas à insister sur l'utilité de cette collection de devises qui, avec le travail de M. de Renesse, est d'un grand secours aux archéologues et aux héraldistes pour retrouver les blasons dont on cherche à déterminer les titulaires. Dans ces volumes nous constatons un perfectionnement qui n'est peut-être pas assez généralisé ; ce sont des indications de dates et de faits expliquant l'origine de quelques devises. — Signalons aussi l'excellente préface due à feu Alcide Georgel.

L'origine des devises a une certaine importance; elle peut, par la date, faire connaître si la devise est traditionnelle, si elle se rattache à un événement historique, si elle est simplement due au caprice moderne de quelque individualité qui cherche à être originale. Il peut arriver qu'on se trouve en présence de légendes familiales — j'ai grande défiance de ces légendes — que l'éditeur n'a pas à discuter, certainement, mais que le lecteur a le droit d'apprécier. A. DE B.

Vieilles Chevaleries. *Les Ordres de l'épée*, par le vicomte Oscar de Poli. Paris, Conseil héraldique de France, 1894, in-8 de 50 p.

Inventaire des titres de la maison de Billy, par le vicomte Oscar de Poli. Paris, Conseil héraldique de France, 1894, petit in-8 de xlv-300 p. avec six planches.

A l'occasion de deux chartes latines du milieu du xiie siècle, qui se trouvaient dans le chartrier de l'abbaye du Lieu-Restauré (diocèse de Soissons) et dont il prend soin de nous donner la traduction (p. 7 et suiv.) et le texte original (*Preuves*, V et VI, p. 38 et suiv.), M. le vicomte O. de Poli recherche avec beaucoup d'érudition qui étaient deux personnages dont elles mentionnent les noms : M. de la Chapelle et un certain Pierre Bremond, maître et gardien des terres de l'ordre de l'Épée en France. M. de la Chapelle n'était autre que Milon de la Chapelle, qui, ayant encouru la colère du roi d'Angleterre Henri II et de Guillaume comte de Glocester, parce qu'il avait osé prétendre à la main de leur cousine et mère, recourut à frère Pierre Bremond pour désarmer l'ire de ses puissants ennemis. Ce dernier est identifié par le savant auteur avec Pierre Bremond, ambassadeur de Henri II d'Angleterre, en 1183, auprès du pape Luce III. Ces points une fois acquis, M. de Poli précise quel était cet ordre de l'Épée, dont Pierre Bremond fut dignitaire vers le milieu du xiie siècle. Il nous montre à merveille que ce n'est pas à l'ordre de l'Épée de Chypre que, vers 1156, appartenait frère Pierre Bremond, et que force nous est de nous retourner vers le très illustre ordre de Saint-Jacques de l'Épée.

Comme le dit avec beaucoup de vérité l'auteur en terminant sa très intéressante brochure, à la suite de laquelle se trouvent rapportées onze preuves des ordres de l'Épée, suivies elles-mêmes d'un index fort utile des noms : « Si restreint que soit le cadre de cette étude, elle a du moins cette heureuse fortune d'apporter de précieux documents inédits à l'ordre chevaleresque de Santiago, et un augment d'honneur historique à ce vieux et noble nom de Bremond d'Ars, justement inscrit au premier rang dans le Livre d'or du Conseil héraldique de France. »

— Estimant avec juste raison que rien n'est plus propre à faire la lumière qu'un inventaire chronologique des titres de la famille dont on recherche la généalogie, puisque l'indication des sources rend aisée la vérification de chaque article et fixe pour les érudits le degré d'autorité qu'il comporte, c'est à ce procédé qu'a eu recours M. le vicomte Oscar de Poli pour établir, avec une entière certitude historique, la généalogie de l'illustre maison de Billy. L'érudit auteur, désireux de dresser un inventaire aussi complet que possible des titres de cette maison, ne s'est point contenté d'y analyser uniquement les actes authentiques ; il a pris le soin d'y mentionner également, en les résumant, tous les documents qui sont de nature à préciser le point de jonction ou à démontrer l'inanité

des prétentions des familles homonymes. L'inventaire qu'il nous offre est donc, ainsi qu'il l'écrit lui-même, « le recueil de tout ce que l'on a pu découvrir sur le nom, de tout ce qui peut éclairer sur ses origines, sur le berceau, les migrations, les vicissitudes de la race, en un mot de tous les matériaux d'une consciencieuse histoire généalogique. »

Le livre s'ouvre par une *Introduction*, dans laquelle M. de Poli commence par rechercher l'étymologie du nom de la famille de Billy et par nous indiquer les sources généalogiques; puis il nous retrace les origines de cette maison, nous dépeint ses armoiries et passe rapidement en revue les différentes familles du nom de Billy, Billey, Billé, dont il rencontre la trace dans nos anciennes provinces, en indiquant pour chacune d'elles s'il est encore possible de la rattacher au tronc des seigneurs de Billy-sur-Ourcq. Cette remarquable et savante introduction est suivie de l'inventaire des titres de la maison de Billy, qui ne contient pas moins de douze cent dix-neuf numéros en y comprenant les *Addenda*, dont toutes les dates sont en style moderne, et dont la pièce la plus ancienne remonte à la fin de la première moitié du VIIe siècle (année 647). Viennent ensuite deux *Index* fort utiles, l'un des sources et l'autre des noms de famille.

Le présent ouvrage ne manquera pas, par le soin qui a présidé à sa confection, de recevoir le meilleur accueil de tous ceux qu'intéressent les questions de généalogie et de leur paraître, ainsi qu'à nous, un véritable modèle du genre. P. L.-L.

La Vie de Mirabeau, par ALFRED STERN, professeur à l'école polytechnique fédérale de Zurich, traduite de l'allemand. Paris, Bouillon, 1895, 2 vol. in-8 de 395 et 398 p. — Prix : 15 fr.

Cet ouvrage du distingué professeur de Zurich est un des nombreux livres dont le centenaire de 1789 a provoqué la publication en France et à l'étranger. M. Stern a pensé que le « centenaire ne pouvait se passer sans voir naître un travail allemand relatif au personnage le plus grandiose de cette révolution incomparable, » et il a « osé faire paraître une biographie de Mirabeau en deux volumes, » et à Berlin encore! (Crombach, 1889.) Il a pu mettre à profit, « grâce à la libéralité de leurs administrateurs, » les Archives nationales et celles des Affaires étrangères à Paris, les archives d'État de Vienne, de Berlin et de Neuchâtel. M. Charles de Loménie, qui a continué les études importantes, si malheureusement interrompues par la mort de son père, lui a gracieusement communiqué des documents dont il disposait. Enfin, la publication de la deuxième partie des « Mirabeau » lui a permis de mettre la traduction française de son ouvrage tout à fait à jour. Il s'est servi, d'ailleurs, de tous les ouvrages français ou étrangers qui pouvaient l'aider. Sa bibliographie est des plus riches.

La Vie de Mirabeau est divisée en deux parties : 1° Avant la Révolution ; 2° Pendant la Révolution. Elles font chacune l'objet d'un volume. La première partie a été traduite par MM. Lespès, Pasquet et Pierre Péret. Elle traite successivement : de la famille de Mirabeau ; de son père ; de son père comme écrivain ; de la guerre entre ses parents ; de sa jeunesse ; de ses difficultés domestiques et de son emprisonnement à Manosque, au château d'If et au fort de Joux ; de sa captivité à Dijon ; de sa captivité à Vincennes ; des procès de Pontarlier et d'Aix ; de son séjour en Angleterre ; de son voyage en Allemagne ; de son séjour à Brunswick ; de la convocation des États généraux ; des élections. La seconde partie, traduite par M. H. Busson, est l'histoire de la vie politique de Mirabeau. L'auteur y passe en revue : l'ouverture des États généraux ; l'effondrement du gouvernement ; les décrets du 4 août et la déclaration des droits de l'homme ; les débats sur l'état des finances ; les journées d'octobre ; les relations avec le comte de Provence ; Mirabeau au service du Roi ; les tentatives pour renverser Lafayette ; l'enquête du Châtelet ; le rapprochement avec les jacobins ; l'alliance avec Montmorin ; Mirabeau et la politique étrangère ; la présidence de l'assemblée ; la fin.

Le texte de M. Stern, qui n'est point par trop germanique et participe même, souvent et dans une très louable mesure, des qualités littéraires françaises, a été fort bien rendu par les traducteurs. J. Meynier.

Un Homme de bien. Honoré Arnoul, fondateur de la Société nationale d'encouragement au bien, par J. de la Faye. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de 229 p., avec portrait.—Prix : 2 fr. 50.

M. J. de la Faye, l'aimable et fécond auteur des biographies du général de Sonis, de l'amiral Courbet et de plusieurs autres, vient d'entreprendre le récit de la vie d'un des grands bienfaiteurs de l'humanité : Honoré Arnoul. Il convient de lui en savoir gré, car c'est à peine si les jeunes gens connaissent aujourd'hui, même de nom, cet admirable chrétien qui toujours conforma ses actes à cette belle devise qu'il avait adoptée : Aimons-nous, aidons-nous. Né pauvre, il parvint à force de travail à conquérir une situation honorable ; ce qui stimula ses premiers efforts, ce fut le désir d'épouser une personne plus fortunée que lui. Il y réussit, mais eut la douleur de la perdre peu de temps après son mariage. Dès lors, il se consacra tout entier à la littérature d'abord, puis aux œuvres philanthropiques et chrétiennes. Il fut quelque temps le secrétaire d'Émile de Girardin pour la rédaction du journal *la Presse;* mais il ne tarda pas à se séparer de cet égoïste et sceptique écrivain. Il fonda la Société d'encouragement au bien, qui récompense largement les actes de vertu et les bons livres. Sur cette institution rapidement prospère, il greffa successivement la Société libre d'instruction et d'éducation populaires, l'Union centrale des sauveteurs et la Société du sou du bon

Dieu. Il mourut au commencement de 1893, plein de jours et d'œuvres; son confesseur et ami, l'abbé Lanusse, s'écria sur sa tombe à peine fermée : C'était un saint !

Tel est l'homme dont M. J. de la Faye nous conte la vie de sa plume élégante et nerveuse ; c'est un grand exemple à mettre sous les yeux de la jeunesse, et son livre est de ceux qu'on ne saurait trop répandre dans les bibliothèques populaires. COMTE DE BIZEMONT.

BULLETIN

Le Miracle et ses contrefaçons, par le P. DE BONNIOT. 5e édit. Paris, Retaux, 1895, in-12 de XVI-488 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous n'avons pas à analyser cet excellent ouvrage déjà bien connu des lecteurs. Nous nous contentons d'annoncer sa cinquième édition. Cela seul est un éloge et prouve l'accueil empressé que lui a fait le public. Aussi ce livre offre-t-il un vif intérêt. Il n'est personne dont la curiosité ne soit piquée par le récit de ces faits extraordinaires de possession, de magie, de spiritisme, d'hypnotisme, etc. Tout le monde les lit avec plaisir quand ils sont racontés avec l'humour et l'entrain qu'y apportait le P. de Bonniot, et avec profit, quand ils sont jugés aux lumières de la foi par une raison aussi ferme qu'impartiale. Nous recommandons particulièrement aux lecteurs sérieux le premier chapitre, qui est une dissertation magistrale sur la nature du miracle. D. V.

L'Enseignement de l'histoire et de la géographie dans les collèges, par R. HORNER. Fribourg (Suisse), Librairie de l'Université (B. Veith), 1895, in-8 de 63 p. — Prix : 0 fr. 80.

Brochure qui présente un réel intérêt, mais qui appelle aussi les critiques. L'auteur, en effet, ne semble pas avoir connu toutes les études pédagogiques sur l'enseignement de la géographie et de l'histoire publiées en France dans ces derniers temps, soit dans le *Bulletin de correspondance universitaire*, soit dans la *Revue universitaire*. Il ignore (ou du moins il ne cite nulle part) le travail de M. Pâquier sur l'*Enseignement de la géographie* et la conférence de M. Marcel Dubois aux anciens élèves de l'École normale de la Seine (*Bullet.* de juin 1893). Il a en outre le grave tort de ne pas condenser en quelques lignes, à la fin de son travail, les différentes indications pratiques qu'il a données au cours de son exposé. La plaquette de M. Horner, malgré ces réserves, sera lue avec plaisir par tout le monde, même par les professeurs dont elle critique les méthodes d'enseignement. HENRI FROIDEVAUX.

Les Soirées de ma tante Rosy, par JEAN MACÉ. Paris, Hetzel, s. d. (1895), in-12 de 330 p., illustrées de 34 dessins et figures. — Prix : 3 fr.

Le talent de M. Jean Macé, pour mettre la science à la portée des jeunes intelligences, est établi par le succès de *la Bouchée de pain* et d'autres ouvrages analogues. L'exposé de l'astronomie, que nous présentent *les Soirées de ma tante Rosy*, répond à ce qu'on devait attendre de lui. Cette belle science s'y trouve résumée d'une façon vraiment très complète, généralement très exacte et en même temps attrayante. L'auteur trouve moyen de faire comprendre d'une manière suffisante, même la partie mathématique,

traitée, cela va sans dire, sans le secours de formules ou de constructions géométriques. La forme dialoguée qu'il a adoptée permet une agréable liberté d'allures et quelques digressions qui reposent l'esprit ; elle encourage le jeune lecteur par une apparence et un titre moins austères.

M. Jean Macé est, chacun le sait, le fondateur de la Ligue de l'enseignement et l'un de ceux qui ont le plus contribué, en France, à la laïcisation de l'instruction. On ne sera donc pas surpris si, en présence des merveilles du ciel, sa pensée ne s'élève pas au delà d'une froide admiration et ne songe pas à s'incliner devant le divin Auteur de ces merveilles ; cependant, si Dieu n'est pas appelé, il n'est pas totalement exclu : son nom est prononcé deux fois, si j'ai bien compté. La laïcisation n'est pas encore absolue.

Dans le détail, nous aurions un certain nombre d'erreurs à relever. Ainsi le volume de la lune est le cinquantième et non le cinquante-neuvième de celui de la terre (p. 19) ; c'est par les éclipses et non par les occultations du satellite de Jupiter que Rœmer a mesuré la vitesse de la lumière, et l'explication du procédé est donnée peu exactement (p. 65). Les étoiles filantes ne forment pas des anneaux tournant autour du soleil ; elles se meuvent sur des orbites presque paraboliques et il eût été préférable de n'en parler qu'après les comètes (p. 121). L'étymologie de « nébuleuse » serait plutôt *nebula* que *nubilum* (p. 141). Le mot de « directrice » est employé plusieurs fois (p. 156 et suiv.) pour désigner la droite sur laquelle est placée le grand axe d'une ellipse. C'est une erreur. E. Daram.

La Configuration du système solaire. — Le Mouvement apparent de la sphère céleste. — Le Mouvement apparent du soleil, par August Tischner. Leipzig, Gustav Fock, 1895, in-18 de 58 p.

M. Tischner est décidément infatigable, infatigable autant qu'incompréhensible, ce qui n'est pas peu dire. Remercions-le, du moins, d'avoir réuni trois de ses œuvres sous la même couverture ; cela nous dispensera de répéter trois fois la même chose. Le style étonnamment tudesque dans lequel il écrit a cependant un avantage. Il permet de supposer que si l'on comprenait, on découvrirait peut-être une idée sous ces phrases étranges. Mais je dois charitablement avertir le lecteur que le peu qu'on parvient à comprendre n'est pas favorable à cette supposition. Ainsi, nous apprenons (p. 8) que la ligne décrite par le soleil en marche est dans le plan de l'équateur céleste, « d'où il suit que c'est la position du soleil qui détermine celle de l'équateur. » Et la figure de la page 10 nous montre toutes les planètes échelonnées sur un cône dont le soleil occupe le sommet, dont l'axe est l'équateur céleste « ou ligne dans laquelle le soleil marche, » et dont l'ouverture est le double de l'obliquité de l'écliptique !

Après cela, il faut tirer l'échelle et supplier M. Tischner de nous épargner ses envois pour l'avenir. E. Daram.

Essai sur la théorie des nombres ; *premiers éléments*, par T.-J. Stieltjes. Paris, Gauthier-Villars, 1896, in-4 de 103 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le professeur à la Faculté des sciences de Toulouse, dont la mort prématurée a interrompu les travaux, a présenté dans cet essai quelques vues originales sur la divisibilité des nombres, les congruences, les équations linéaires indéterminées et les systèmes de congruences linéaires, bien que la plupart des théories exposées dans ce livre soient empruntées au célèbre mémoire de M. H.-J. Stephen Smyth sur la théorie des nombres, et à la

théorie des formes linéaires de Frobenius. L'auteur a joint à ce travail de précieux renseignements bibliographiques. H. Courbe.

Traité élémentaire d'électricité, par J. Joubert. Paris, Masson, 1895, in-12 de xvi-565 p. — Prix : 8 fr.

Traité élémentaire d'électricité, par Ed. Branly. Paris, Poussielgue, 1895, in-8 de viii-212 p. — Prix : 8 fr. 75.

Cours élémentaire d'électricité, par B. Brunhes. Paris, Gauthier-Villars, 1895, in-8 de vii-265 p. — Prix : 5 fr.

C'est la troisième édition de l'ouvrage publié par M. J. Joubert, autrefois professeur au collège Rollin et maintenant inspecteur général de l'instruction publique. Tout en augmentant le nombre des chapitres et en ajoutant d'assez longs développements, l'auteur a conservé le caractère de ce livre ; c'est un exposé simple, mais complet, de la théorie de l'électricité telle qu'on la conçoit aujourd'hui, et des applications qui s'y rattachent. Les chapitres relatifs aux *Diélectriques*, au *Magnétisme*, à l'*Électromagnétisme*, aux courants alternatifs et aux oscillations électriques, sont ceux qui ont reçu les modifications les plus importantes. Soigneux d'écarter les hypothèses, mais exact et concis dans l'exposé des faits, M. Joubert n'exige du lecteur que les notions élémentaires des mathématiques, pour l'initier à la connaissance des phénomènes électriques : son livre peut servir d'introduction à une étude plus approfondie de cette science encore mystérieuse, et dans laquelle le luxe des formules ne suffit pas toujours à masquer l'indigence d'explications satisfaisantes.

— Le but de M. Branly est, comme celui de l'ouvrage précédent, d'initier les commençants à la connaissance des phénomènes électriques. Mais mieux inspiré, croyons-nous, que M. Joubert, le savant professeur de l'Institut catholique a écarté systématiquement les mathématiques d'une étude élémentaire dont le caractère doit être purement expérimental. Il ne faudrait pas croire cependant que cet exposé perde en clarté et en précision à cette sage élimination d'un élément étranger à l'objet dont il est question. Les applications industrielles sont suffisamment indiquées, et de nombreux exercices numériques d'un genre tout nouveau et conformes à l'état actuel des connaissances électriques rendront de grands services soit aux élèves, soit aux maîtres ; on trouverait difficilement ailleurs un recueil de ce genre ; nous regrettons cependant que toutes les solutions aient été indiquées dans un livre destiné à devenir classique.

— Dans l'ouvrage de M. Brunhes, nous avons un cours fait aux élèves de la section du Génie civil de l'Institut industriel du nord de la France. Le but est d' « introduire d'une façon rigoureusement scientifique, mais aussi élémentaire que possible, toutes les notions indispensables pour l'étude de l'électrotechnique. » Aussi l'auteur s'abstient-il à dessein de recourir aux comparaisons empruntées à l'hydrodynamique ; faut-t-il l'en louer ? Sans doute comparaison n'est pas raison ; mais les analogies aident à comprendre des faits et des théories qui demeurent parfois obscurs quand on les considère isolément. Rien ne paraît plus légitime que de tâcher de s'expliquer à soi-même un phénomène physique en le rapprochant d'un autre, même d'un genre différent ; la nature dans sa variété nous présente une assez large unité pour justifier cette méthode, dont l'expérience d'ailleurs a montré l'efficacité. Mais nous ne pouvons que féliciter l'auteur de s'être refusé à « asseoir une idée physique essentielle sur des notions mathématiques. » Ces remarques suffisent à faire saisir le caractère particulier de cet ouvrage

« utile surtout, dit son auteur, aux personnes qui ont appris les éléments de l'électricité à une époque déjà vieille de quelques années. » Comme détails, nous nous bornerons à signaler les remarques sur l'énergie perdue par l'hystérésis, et l'intéressant chapitre sur les unités électriques, avec les modifications introduites en 1893 par le Congrès d'électricité de Chicago.

H. C.

Leçons élémentaires de télégraphie électrique, par L. Michaut et L. Gillet. 2e éd. Paris, Gauthier-Villars, 1895, in-12 de x-232 p. — Prix : 3 fr. 75.

Il y a dix ans, MM. Michaut et Gillet publiaient la première édition de ces leçons comme un vade-mecum destiné à procurer aux opérateurs la solution sûre et rapide des cas embarrassants qui peuvent se présenter dans la manipulation des appareils télégraphiques. Ce n'est donc pas un ouvrage scientifique, mais un manuel que l'expérience professionnelle des auteurs rendra particulièrement utile aux jeunes gens destinés à suivre la même carrière. La nouvelle édition complète l'ancienne, surtout relativement aux unités de résistance, d'intensité et de force électromotrice. Quelques problèmes résolus en appendice sont propres à faire saisir les notions usuelles exposées dans le corps de l'ouvrage.

H. C.

Les Auteurs grecs du baccalauréat au point de vue théorique et pratique, par M. L., ancien professeur de rhétorique. Tome I : *Les Poètes*. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1896, in-12 de 294 p. — Prix : 2 fr.

Le jour où disparaîtra le baccalauréat, ce qu'il faudra le moins regretter, ce sont les manuels, sommaires et abrégés de toute espèce qu'il a fait naître et qu'il continue à faire vivre : mais jusque-là tout procédé destiné à en faciliter la préparation sera le bienvenu auprès de la plupart des élèves, sans en excepter quelques-uns de leurs maîtres.

Dans ce tome Ier, à s'en tenir à la lettre des programmes, trois noms seulement auraient dû trouver place : Eschyle n'est pas « un auteur du baccalauréat. » L'auteur a pensé néanmoins, non sans raison, que le rôle de Sophocle et d'Euripide ne pouvait être ni expliqué ni compris si on laissait absolument de côté le vieux poète dont le génie leur a frayé si glorieusement la voie. Au même titre la poésie lyrique des deux siècles précédents n'aurait-elle pas des réclamations à faire entendre? Dans le développement des formes littéraires tout se tient, tout s'enchaîne, et cet enchaînement est forcément brisé dans des livres tels que celui-ci.

Rendons à M. L. cette justice qu'il a corrigé ce défaut autant qu'il était en lui par la largeur de ses vues : outre des considérations théoriques assez étendues sur l'épopée et sur le drame, il n'a négligé aucun des divers sujets de dissertation qui se posent au sujet des trois poètes grecs inscrits dans le plan d'études de nos collèges : ainsi, à propos d'Homère, les théories de Boileau sur le merveilleux, le caractère des dieux et des héros dans l'*Iliade*, Andromaque considérée successivement chez Homère, Euripide, Virgile et Racine, le parallèle entre l'épopée grecque et nos vieilles chansons de gestes, etc. Dans la partie biographique, si courte qu'elle soit en raison de la pénurie de nos renseignements, il y aurait, à mon sens, plus d'une ligne inutile ou même fâcheuse à supprimer. Le luxe des dissections, divisions et subdivisions est poussé bien loin : si la clarté du détail y gagne, la netteté de l'ensemble en souffre. Des emprunts suffisamment discrets sont faits à nos meilleurs critiques, MM. Croiset en tête : parmi les jugements qui semblent appartenir plus particulièrement à l'auteur, il en est d'ingénieux

habilement exprimés, et d'autres contestables, au moins sous la forme qu'ils revêtent, par exemple lorsqu'à la page 183 on lit que « le rayon qui éclaire la plupart des physionomies dont se compose la galerie de Sophocle n'est autre que le sentiment de l'amour. »

Maintenant cet ouvrage, ou tout autre conçu sur le même plan, ne sera-t-il pas jugé trop étendu, trop savant, disons le mot, trop consciencieux par l'insouciance et la paresse, tandis que l'élève vraiment intelligent, vraiment studieux, préférera s'attacher à d'autres guides qui ne lui laisseront ignorer aucun des éléments dont l'harmonie constitue le secret de la grande poésie ou de la grande éloquence en Grèce? Voilà le problème que je me pose en terminant ce compte rendu. C. Huit.

La Campagne bimétalliste, par le comte Rochaïd. Paris, Guillaumin, 1895, in-16 de 164 p. — Prix : 2 fr.

Revenant à une question d'un intérêt très actuel qu'il avait déjà abordée dans son *Libre-échange monétaire*, le comte Rochaïd combat, avec beaucoup de verve et de vivacité, la campagne bimétalliste, dans laquelle se laissent engager nombre de protectionnistes et d'agriculteurs. Il est trop facile d'expliquer les souffrances de l'agriculture française par la dépréciation de la monnaie de certains pays importateurs de céréales : mais, en réalité, nous recevons très peu de blé des Indes, et ce qui nous rend la concurrence difficile, ce sont, avec la cherté de la main-d'œuvre, les charges fiscales exceptionnelles dont nous sommes écrasés. — On dit que l'appréciation de l'or a produit une baisse générale des prix. Mais tous les prix n'ont pas baissé; leur marche révèle surtout un grand phénomène économique, qui opère lentement une sorte de révolution sociale : l'avilissement du capital et le renchérissement des salaires. Pourquoi donc le métal argent trouve-t-il de si chauds défenseurs ? Les États-Unis détiennent un stock gênant de cette marchandise dépréciée. En Angleterre, les tenanciers irlandais espèrent, grâce à lui, alléger leurs charges, et les industriels du Lancashire lutter plus facilement contre leurs concurrents d'Orient. En Prusse, les agrariens lui demandent secours contre les blés de la Russie et les créanciers hypothécaires. L'auteur conjure la France de ne pas renoncer à la situation privilégiée que lui donnent ses réserves d'or, pour faire naïvement le jeu de ses voisins embarrassés et des spéculateurs inflationnistes.

Baron J. Angot des Rotours.

Considérations sur l'état de la France, par le comte de Chaudordy. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de vii-69 p. — Prix : 1 fr.

L'état de la France est effrayant pour qui ne s'arrête point à la surface des choses. Le comte de Chaudordy l'expose avec le sentiment inquiet d'un vrai patriote et l'autorité d'un homme qui a rempli de hautes fonctions. On ne lui reprochera pas de pousser au renversement des institutions. Il les admet; mais il montre les périls du régime parlementaire tel qu'il est pratiqué, et indique les réformes qui lui paraissent souhaitables. On ne trouve dans le régime actuel ni autorité ni responsabilité : de là le gaspillage des finances. La démoralisation s'accroît tous les jours, parce que l'on ne s'occupe que de l'instruction et nullement de l'éducation. La religion, qui est la meilleure garantie de l'ordre et du patriotisme, est incessamment combattue. M. de Chaudordy n'a pas de peine à montrer qu'à tous ces points de vue notre politique est absolument contraire à celle des républiques pros-

pères. Hélas! ces sages avis seront-ils entendus? Nous craignons qu'ils ne parviennent ni assez haut ni assez bas. Le peuple, que l'on conduit par des mots, est hors d'état de les comprendre, et dans les régions gouvernementales, on a un parti pris : celui de détruire la religion. Les opportunistes essayaient d'y arriver sans nuire sensiblement à la prospérité publique. Les radicaux n'auront pas même ce scrupule. D. V.

La Guerre et la frontière du Rhin. *La Solution*, par Jean Heimweh. Paris, A. Colin et Cie, 1895, petit in-12 de III-111 p. — Prix : 1 fr.

Le *Polybiblion* a signalé à plusieurs reprises les travaux, tout de verve et de polémique, de M. Heimweh en faveur du droit des Alsaciens-Lorrains. MM. Pan-Ayran et Love, citoyens américains, proposent de partager l'Alsace-Lorraine : la partie qui parle allemand irait à l'Allemagne ; celle qui parle français à la France. A quoi M. Heimweh répond que ce sont précisément les Alsaciens les plus rapprochés de l'Allemagne par le langage et par la position sur la frontière qui émigrent en plus grand nombre. Pour lui, la solution consisterait à neutraliser l'Alsace-Lorraine avec Strasbourg ville libre. L'Allemagne serait indemnisée par une somme d'argent et par la cession d'une bonne colonie. D'un autre côté, M. Wirth reconnaît à tous les peuples le droit de choisir leur gouvernement, et il refuse aux Alsaciens le droit de choisir une autre patrie que l'Allemagne : il était facile de le mettre en contradiction avec son propre principe. Chemin faisant, il s'attaque à Louis XIV « le poliorcète » et prend à partie les langues mortes, le grec et le latin. *Non erat his locus.*

« Les circonstances paraissent propices pour une transaction. La France et l'Allemagne viennent d'agir de concert dans l'extrême Orient, d'accord avec la Russie.... Si la France et l'Allemagne continuaient à s'entendre pour affermir la paix de l'Europe, en appliquant le même principe à notre continent, la question d'Alsace-Lorraine se trouverait résolue. » Les dernières manifestations de l'empereur Guillaume en ces provinces sont-elles de nature à encourager l'espoir d'une solution de cette nature? A. d'Avril.

L'Anglais est-il un juif? *Mœurs anglaises*, par Louis Martin. Paris, Savine, 1895, in-12 de 400 p. — Prix 3 fr. 50.

Le mot anglais *hurrah !* ressemble tant soit peu au mot hébraïque *houzé;* lord Aberdeen, gouverneur du Canada, et certains Écossais présentent « le type du juif brun, avec les cheveux collants, le teint pâle, les formes insexuelles et sans vigueur; » les noms de baptême anglais contiennent en assez notable quantité des noms juifs christianisés, tels que *Dan*, abréviation de Daniel, Joe, abréviation de Joseph....; il n'en faut pas davantage à M. Louis Martin pour affirmer que les mots « anglais » et « juifs » sont identiques.

Quant aux « mœurs anglaises, » dont parle le sous-titre, elles sont étudiées de façon bien superficielle et bizarre. L'auteur parle surtout des sémites et des francs-maçons d'Europe et d'Algérie ; il a recueilli une foule d'anecdotes, d'extraits de journaux sur les sujets les plus variés. Quelques-uns de ces documents sont curieux, mais leur nombre est minime. Quant à la conclusion de ce singulier volume, je la cite sans la commenter : « Nous ne doutons pas que les nations européennes ne finissent par mettre hors la loi les races anglaise, juive et chinoise, races disqualifiées, et par les prier de vouloir bien garder chez elles leurs ambassadeurs » (p. 392). R.

Les Chroniqueurs français du moyen âge, études, analyses et extraits, conformes au programme de l'enseignement moderne, par A. Debidour et E. Étienne (*Bibliothèque de l'enseignement moderne*). Paris, Lecène, Oudin et Cie, 1895, in-18 de 401 p. — Prix : 5 fr.

Après avoir été inscrits au programme de l'enseignement secondaire classique, les chroniqueurs français du moyen âge ont pénétré dans l'enseignement secondaire moderne. L'on n'a point voulu que notre vieille littérature nationale fût lettre morte pour les jeunes Français qui n'entendraient point le grec et le latin. Et certes nul choix ne pouvait être meilleur que celui de Villehardouin, de Joinville, de Froissart et de Comines pour la représenter. Leur langue est d'une clarté suffisante, aussi pour les comprendre n'est-il pas besoin de l'initiation qu'auraient exigée des textes purement littéraires de la même époque. Au reste, les éditeurs du présent volume n'ont rien négligé pour que les élèves auxquels il s'adresse ne fussent point rebutés par les difficultés du texte. Les notes historiques, géographiques et philosophiques sont distribuées en assez grand nombre au bas des pages pour leur permettre de résoudre aisément toutes celles qui pourraient les arrêter. Les extraits de chacun de nos grands chroniqueurs sont précédés d'une notice où les éditeurs font connaître la vie et le caractère de l'écrivain, sa valeur historique et son mérite littéraire, permettant ainsi à l'enfant de tirer un plus grand profit de sa lecture. Suivant en cela l'exemple donné dans certaines éditions classiques des chroniqueurs français, MM. A. Debidour et E. Étienne ont relié leurs extraits de Villehardouin, de Joinville, de Froissart et de Comines par une étude abrégée des chroniqueurs de quelque renom qui se placent entre eux, en suivant l'ordre des temps. De la sorte, nous avons sous les yeux un tableau complet de l'évolution historique accomplie depuis la formation de la prose française jusqu'au début de la Renaissance. Des notions sommaires sur les déclinaisons et les conjugaisons dans l'ancien français ont été rejetées en appendice. Un index alphabétique des notes grammaticales et philologiques qui ont trouvé place dans le corps du volume termine l'ouvrage. Albert Isnard.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Le docteur Marie-Philibert-Constant Sappey est mort à Paris, le 15 mars, âgé de quatre-vingt-six ans. Né à Bourg (Ain) en 1810, c'est dans la capitale qu'il fit sa médecine et fut reçu docteur en 1843. Chef des travaux anatomiques à la Faculté de Paris, il y professa un cours libre depuis 1860 et jusqu'au moment où la mort de Jarjavey le fit nommer professeur titulaire (1868). Membre de l'Académie de médecine depuis 1862, il se vit également honoré d'un des fauteuils de l'Académie des sciences. Son ouvrage le plus populaire et qui est devenu classique est le *Traité d'anatomie descriptive* (1847-1863, 3 vol. in-18; 4e édit. en 4 vol., 1895). Mais il convient encore de citer les travaux suivants : *Recherches sur l'appareil respiratoire des oiseaux* (1847, in-4) ;—*Recherches sur la conformation extérieure et la structure de l'urèthre de l'homme* (1854, in-8) ; — *Anatomie, physiologie, pathologie des vaisseaux lymphatiques considérés chez l'homme et les vertébrés* (1875-1885, in-fol.) ; — *Atlas d'anatomie descriptive* (1877, gr. in-8) ; — *Études sur l'appareil mucipare et sur le système lymphatique des poissons* (1880, in-fol.) ; — *Les Éléments figurés du sang dans la série animale* (1881, in-8) ; — *Description et iconographie des vaisseaux lymphatiques considérés chez l'homme et les vertébrés* (1886, in-fol.).

— L'auteur bien connu du *Nobiliaire de France*, M. André Borel d'Hauterive, est mort le 16 mars, à Paris. Né à Lyon le 3 juillet 1812, élève de l'École des chartes de la promotion de 1835, il reçut, en 1837, le diplôme d'archiviste paléographe. Tour à tour attaché aux travaux historiques entrepris par l'État, puis secrétaire de l'École des chartes, il devint, en 1864, bibliothécaire de la bibliothèque Sainte-Geneviève, où il fut nommé conservateur adjoint en 1874. C'est surtout par ses travaux généalogiques et nobiliaires qu'il s'est fait connaître. Nous citerons de lui : *Précis historique sur la maison royale de Saxe et sur ses branches ducales de Weimar, Meiningen, Altenbourg et Saxe-Cobourg-Gotha* (1843, in-4) ; — *Annuaire de la noblesse de France et des maisons souveraines de l'Europe* (1842 et suiv., in-12) ; — *Les Grands Corps politiques de l'État. Biographie complète* (1852, in-12) ; — *Armorial de Flandre, du Hainaut et du Cambrésis. Recueil officiel dressé par les ordres de Louis XIV, 1696-1710* (1856, gr. in-8) ; — *Armorial d'Artois et de Picardie, généralité d'Amiens. Recueil officiel dressé par les ordres de Louis XIV, 1696-1710* (1866, gr. in-8) ; — *Le Monarque de la sagesse, son tombeau et sa famille* (1869, in-8) ; — *Les Sièges de Paris, annales militaires de la capitale* (1871, in-12) ; — *Armorial de Picardie, généralité de Soissons. Recueil officiel dressé par les ordres de Louis XIV* (1878, gr. in-8).

— L'Allemagne perd un de ses poètes les plus estimés avec M. Otto Roquette, mort le 19 mars, âgé de soixante-douze ans. Né le 19 avril 1824, à Krotoschin (grand-duché de Posen), d'une famille d'origine française, c'est à Francfort-sur-l'Oder qu'il fit ses études secondaires. En 1846, pendant qu'il suivait les cours de l'Université d'Heidelberg, il composa quelques-uns de ses plus jolis poèmes ; en 1848, il passait à l'Université de Halle, et c'est pendant le séjour qu'il y fit que parut le récit qui fonda sa réputation d'écrivain : *Des Waldmeisters Brautfahrt* (Halle, 1851), dont le succès fut tel qu'en dix ans il y en eut plus de vingt éditions ; c'est à la même époque que fut publié son roman d'*Orion*. Il se mit alors à parcourir l'Allemagne du Sud, la Suisse et l'Italie septentrionale et y puisa l'inspiration de plusieurs œuvres remarquables. De 1854 à 1857, il accepta de professer la langue et la littérature allemandes à l'institut Blochmans de Dresde. C'est ainsi qu'il prépara une histoire de la littérature allemande publiée par lui quelques années plus tard et assez estimée (*Geschichte der deutschen Literatur*, Stuttgart, 1861-1863, 2 vol. in-8). Il alla ensuite professer l'histoire universelle à l'Académie militaire de Berlin (1862), puis la littérature allemande et l'histoire à l'École polytechnique de Darmstadt (1869). Parmi ses œuvres les plus célèbres, il nous suffira de mentionner le *Liederbuch* (Stuttgart, 1852, in-8) ; — *Heinrich Falk*, roman (Breslau, 1858, in-8) ; — *Hans Haidekuckuck*, récit en vers (Berlin, 1864, in-8) ; — *Novellen* (Berlin, 1875, in-8) ; — *Euphrosyne* (Stuttgart, 1877, in-8) ; — *Das Buchstaberbuch der Leidenschaft* (Berlin, 1878, 2 vol. in-8) ; — *Im Hause der Väter* (Berlin, 1878, in-8) ; — *Friedrich Preller* (Frankfurt-a.-Mein, 1883, gr. in-8).

— M. Henri Du Cleuziou, mort le 10 mars, à Paris, s'est fait connaître par des travaux artistiques et archéologiques, parmi lesquels il convient de citer : *L'Œuvre de Delacroix* (1865, in-12) ; — *De la Poterie gauloise. Étude sur la collection Charvet* (1872, in-8) ; — *L'Art national. Étude sur l'histoire de l'art en France*. Tome I : *Les Origines ; la Gaule ; les Romains* (1881, gr. in-8) ; tome II : *Les Francs ; les Byzantins ; l'art ogival* (1883, gr. in-8) ; — *La France artistique et pittoresque. Bretagne* (1886-1887, 2 vol. in-4) ; — *La Création de l'homme et les premiers âges de l'humanité* (1886-1887, in-4) ; — *Monuments historiques de France* (1886, in-fol.).

— On annonce encore la mort : de Me Angeli, avocat distingué, secrétaire

de Me Demange, mort à Paris, le 13 mars ; — de M. Amédée Bocher, ancien officier de marine, frère de l'ancien représentant en France du comte de Paris et auteur de quelques ouvrages, parmi lesquels nous accorderons une mention spéciale aux réflexions sur *le Passé et l'avenir de l'Europe*, mort le 18 mars ; — de M. Pierre-Gabriel Boyaval, rédacteur à la *Vraie France* de Lille, mort dans cette ville, le 8 mars, âgé de cinquante ans ; — de M. l'abbé Pierre Bressange, des lazaristes, ancien professeur au grand séminaire de Cambrai ; — de M. Emmanuel de Curzon, frère du peintre, écrivain distingué, longtemps directeur de l'*Abeille de l'Ouest*, mort le 19 mars, âgé de quatre-vingt-cinq ans, à Poitiers ; — de M. Joseph-Charles Demangeat, jurisconsulte éminent, conseiller à la cour de cassation, professeur suppléant (1851) puis titulaire (1862) de droit romain à la Faculté de droit de Paris, mort le 22 mars, âgé de soixante-seize ans ; — de M. Cyprien Fabre, ancien président de la chambre de commerce de Marseille, mort en mars ; — de M. Alexandre Gibon, ancien président de la Société d'économie sociale, mort en mars ; — du docteur Lernout, l'un des soutiens du parti catholique dans la Flandre française, mort le 19 mars, à Wormhoudt (Nord) ; — de M. Ruel, professeur de littérature à l'École des beaux-arts, mort le 6 mars ; — de Mgr Sauvé, chanoine théologal de Laval et ancien recteur de l'Université catholique d'Angers, mort le 9 mars.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Cesary Biernacki, bibliographe et archéologue, mort à soixante-neuf ans, le 27 janvier, à Varsovie ; — de M. Henry C. Bowen, éditeur du *The Independent*, mort à soixante-dix-huit ans, le 22 février, à Brooklyn, N. Y. ; — de lady Burton, veuve du célèbre voyageur, dont elle a donné la biographie et publié quelques œuvres, morte le 24 mars ; — de M. Charles Carleton Coffin, journaliste, auteur de nombreux ouvrages, dont plusieurs se rapportent à la guerre de Sécession, et de deux biographies de Lincoln et de Garfield, collaborateur du *Harper's Magazine* et de l'*Atlantic Monthly*, mort à soixante-treize ans, le 2 mars, à Brooklyn ; — de M. Joh Dempsey, chef de la maison Dempsey and Carroll, mort à New-York, le 2 mars ; — de l'archidiacre Denison, l'un des chefs de l'anglicanisme, mort à quatre-vingt-dix ans, en mars ; — de M. Ch.-G. Fisher, éditeur du *Reformed Church Messenger*, et chef d'une importante maison de publication de Philadelphie, mort à cinquante-sept ans, dans cette ville, le 25 février ; — du général Douglas Fraser, collaborateur du *Harper's Magazine*, auteur de *The Log of the « Maryland »* et d'autres ouvrages, mort le 20 février, à Somerville, Mass. ; — de M. Fred.-George Gibbs, éditeur, mort à cinquante et un ans, le 3 février, à Detroit, Mich. ; — de M. William P. Judge, président de la Société théosophique de New-York, mort dans cette ville, le 23 mars ; — de M. E. Kapp, auteur de *Philosophie der Technik*, mort en mars, âgé de quatre-vingt-huit ans ; — de M. William Lothrop Kingsley, éditeur de *The New Englander and Yale Review*, philosophe et écrivain distingué, auteur, entre autres ouvrages, d'une histoire du Yale College, mort le 14 février, à soixante-douze ans, à New-Haven, Conn. ; — de M. Teodor Korczack Luszczynski, archiviste, mort à quatre-vingt-cinq ans, le 21 février, à Cracovie ; — de M. Edgar W. Nye, plus connu sous le nom de Bill Nye, journaliste et humoriste américain, mort le 22 février, à quarante-six ans, à Buch Shoals, N. C. ; — de M. Harry de Silver, libraire-éditeur, mort en janvier, à Germantown, Pa. ; — de M. G. Wagener, professeur d'anatomie à Marbourg, mort le 10 février, âgé de soixante-quatorze ans ; — de M. Wladyslaw Wszelaczynski, professeur au conservatoire de Leopol, auteur d'ouvrages de bibliographie et de littérature, et notamment d'une curieuse étude sur *Mickiewicz w muzyce*, mort à quarante-huit ans,

le 12 février, à Leopol ; — de M. Zegota Jak Wywiatkowski, dont nous citerons *Slowniczek wyrazen polskich*, mort le 19 février, âgé de soixante-trois ans, à Varsovie

Institut de France. — *Élections.* — *Académie des sciences morales.* — M. le prince Georges Bibesco a été élu associé étranger, en remplacement de M. Reere, décédé.

Académie de médecine. — M. Pozzi a été élu membre titulaire dans la section de pathologie chirurgicale, en remplacement de M. le baron Larrey, décédé, par 54 voix, contre 28 à M. Delorme.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 6 mars, il a été présenté, de la part de M. J. Gauthier, un estampage d'une inscription funéraire du IIe siècle ap. J.-C., découverte à Mandeure, et M. Collignon a communiqué trois grandes fibules de bronze découvertes en Béotie. M. Maspero a communiqué un texte trilingue (hiéroglyphique, latin et grec) découvert à Philae ; Cornélius Gallus y célèbre les victoires d'Auguste sur les Égyptiens du Saïd révoltés. M. Perrot a rendu compte des fouilles de M. Graillot à Conca, au pied des montagnes des Volsques, et M. Havet restitue le vers d'une épitaphe latine (n° 1939 du *Corpus inscript.*). — Le 13, M. Oppert a rectifié et traduit un texte très curieux d'Artaxercès Memnon, roi de Perse, 405 à 360 ; M. Clermont-Ganneau a présenté les deux stèles de Nerab acquises pour le compte de la commission du *Corpus inscriptionum semiticarum*, et destinées au Louvre ; M. Haussoullier a rendu compte de ses fouilles sur l'emplacement du temple d'Apollon Didyméen, non loin de Milet ; M. L. Dorez a fait quelques remarques sur la correspondance des humanistes italiens du xve siècle. — Le 20, M. Delisle a communiqué un dossier envoyé par M. Blancard, contenant le résultat de recherches et d'analyses exécutées pour déterminer l'origine des stèles à idoles trouvées dans le sol du vieux Marseille ; M. E. Le Blant a lu un mémoire intitulé : *720 inscriptions de pierres gravées inédites ou peu connues* ; M. d'Arbois de Jubainville a communiqué une note sur un récit de Grégoire de Tours, relatif à une expédition des Francs contre les Lombards, en 590 ; M. Th Reinach a fait une communication sur un papyrus gréco-égyptien, qui est une audience criminelle tenue par l'empereur Claude ; M. Héron de Villefosse a lu une lettre du P. Delattre, annonçant de nouvelles découvertes à Carthage. - Le 27, M. Heuzey a entretenu l'Académie de l'architecture chaldéenne ; M. J. Delamarre a lu un mémoire sur une importante inscription d'Amorgos ; M. Oppert a commenté l'inscription de Nabonide, du musée de Constantinople.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 29 février, M. Frédéric Passy a présenté un ouvrage de M. le chevalier Descamps, sénateur de Belgique, intitulé : *Essai sur l'organisation de l'arbitrage international.* — Le 7 mars, M. A. Desjardins a présenté le *Code de la marine marchande italienne*, traduit et annoté par M. H. Prudhomme ; M. Léon Lallemand a lu un mémoire sur les Associations charitables dans la province de Québec (Canada), et M. P. Bonnefon a commencé la lecture d'un mémoire sur la vie et les ouvrages de Pierre Charron. — Le 14, M. Desjardins a présenté un ouvrage du général Mitre sur les *Langues américaines* ; M. Levasseur a continué sa communication sur l'*Ouvrier américain.* — Le 21, M. Xavier Charmes a présenté le *Répertoire numérique de la Chambre des comptes de Paris*, de M. A. Bruel ; M. Glasson, les *Études sur l'histoire de la procédure civile chez les Romains*, de M. Jobbé-Duval ; M. G. Picot a lu le douzième rapport de la commission chargée de la publication des *Ordonnances des rois de France* ; M. P. Bonnefon a achevé sa lecture sur Pierre Charron ;

M. Levasseur a commencé celle de son travail : *La Grève aux États-Unis.* — Le 28, après diverses présentations d'ouvrages, M. Gardair a terminé la lecture de son *Exposé critique* des preuves de l'existence de Dieu données par saint Thomas; M. Lefèvre-Pontalis a présenté un mémoire de M. A. Marre, publié à l'occasion du centenaire de l'école des langues orientales; M. Levasseur a continué la lecture de son mémoire sur les grèves en Amérique.

Prix. — L'Académie française a décerné : 1° le prix Estrade Delcros (8,000 fr.) à M. Léon Dierx, pour l'ensemble de ses poésies; — 2° le prix Alfred Née (5,000 fr.) à M. le commandant Roussel, auteur d'une Histoire générale de la guerre franco-allemande (1870-1871); — 3° le prix Vitet à M. René Bazin, pour l'ensemble de ses œuvres littéraires.

L'*Académie des beaux-arts* a décerné le prix Achille Leclère (1,000 fr.), dont le sujet était : *Porte d'entrée d'une capitale*, à M. Léon Chiplot; des mentions honorables ont été accordées à MM. Prudon, Émile Toussaint et Alphonse Goujon.

Académie des sciences morales. — Prix François-Joseph Audiffred : 1° M. Jules Roy (1,000 fr.), pour son livre intitulé : *Turenne, sa vie, les institutions militaires de son temps.* — 2° M. Augustin Bernard (1,000 fr.), pour son ouvrage intitulé : *L'Archipel de la Nouvelle-Calédonie.* — 3° M. de la Hautière (1,000 fr.), pour son livre intitulé : *Cours de philosophie morale.* — Quatre récompenses de 500 fr. ont été accordées au commandant Péroz (*Au Niger. — Récits de campagne 1891-1892*); au lieutenant-colonel Famin (*Au Tonkin et sur la frontière du Kwang-Si*); au capitaine Loizillon (*La Campagne de Crimée*); à M. F. Naudier (*L'Écho des communes, 1re année, 1895.* Revue bimensuelle). Deux mentions honorables ont été décernées à M. l'abbé Louvet (*Les Missions catholiques au dix-neuvième siècle*), et à M. Maurice Block (*Femmes d'Alsace*). — L'Académie a adopté pour le « prix Rossi, » à décerner en 1896 (4,000 fr.), le sujet suivant : « Exposer l'ensemble des causes de ce qu'on appelle *la crise agricole*, et les circonstances diverses, techniques, économiques, politiques, sociales, qui ont exercé, ou peuvent exercer, une influence sur l'état des choses. »

Denys le Chartreux. — Les RR. PP. Chartreux de Notre-Dame des Prés, près de Boulogne-sur-Mer, préparent depuis quelques années une édition des œuvres complètes du célèbre docteur qui fut une des lumières et une des gloires de leur ordre et que l'on a nommé le docteur extatique. Mais pour donner à cette édition un caractère tout à fait critique, ils recherchent les manuscrits autographes du chartreux belge. L'on sait que tous ses ouvrages ont été écrits de sa main, parfois en plusieurs exemplaires. Que sont devenus ces autographes jadis conservés au couvent de Ruremonde, où il a terminé sa vie? Un fureteur infatigable et heureux, le R. P. Ingold, s'est mis *A la recherche des manuscrits de Denys le Chartreux;* jusqu'ici ses tentatives ont été vaines; mais dans un article publié par le *Messager des sciences historiques* (tome LXIX, tiré à part, s. l. n. d., in-8 de 5 p.), il fait appel à tous les chercheurs. C'est cet appel que nous nous faisons un devoir et un plaisir de transmettre aux curieux et savants lecteurs du *Polybiblion.* S'ils ont des renseignements sur quelque manuscrit de l'illustre écrivain, qu'ils veuillent bien les transmettre au P. Ingold.

Paris. — Une *Revue d'histoire et de littérature religieuses* (Paris, Adam, 30, rue des Écoles) vient de publier son premier numéro, qui s'adresse aux esprits sérieusement préoccupés des questions d'histoire religieuse. L'histoire générale du christianisme, l'histoire d'Israël, l'histoire ecclésiastique, la littérature biblique et chrétienne, rentrent dans son cadre. Elle annonce des mémoires originaux, des chroniques complètes et des exposés du mouvement

scientifique et littéraire, destinés à préciser l'état actuel des questions et à servir aux lecteurs de point de départ pour des travaux personnels. La *Revue* est purement historique et critique; la collaboration, composée en grande partie de professeurs de l'Institut catholique de Paris et de savants universitaires et étrangers ayant fait leurs preuves dans la science, donne à la publication un sérieux caractère. Nous y relevons les noms de MM. Baudrillart, H. Cochin, G. Digard, l'abbé Duchesne, Paul Fabre, Paul Fournier, G. Goyau, E. Jordan, l'abbé Lejay, l'abbé Loisy, l'abbé Margival, P. de Nolhac, Fr. Thureau-Dangin; MM. Cumont, de Bruxelles; Paul Thomas, de Gand; Waltzing, de Liège; Weyman, de Munich, etc. La Revue est bimestrielle et l'abonnement de 10 fr. Le premier numéro de 1896 contient des études de M. l'abbé Margival sur Richard Simon, de M. l'abbé Loisy sur un nouveau livre d'Énoch, de M. Weyman sur les poésies du pape saint Damase, et de M. Paul Fabre sur les colons de l'Église romaine au temps de saint Grégoire le Grand. Le prochain contiendra des travaux de M. l'abbé Duchesne sur les premiers siècles de l'État pontifical, de M. Henry Cochin sur les Chartreux au XIVe siècle, etc., et la fin d'une très utile chronique générale de M. Lejay sur la littérature ecclésiastique.

— La Société d'histoire littéraire de la France, dont le siège est à la librairie Armand Colin, à Paris, et qui édite la *Revue d'histoire littéraire*, entrant aujourd'hui dans sa troisième année, organise un service d'informations entre ses adhérents. Le bureau offre aux membres de la Société, qui travaillent isolés en province sur des matières d'histoire littéraire, de les mettre en relations avec les confrères spécialistes capables d'échanger avec eux des renseignements. Nous ferons observer que la Société bibliographique remplit déjà cet office pour ses membres, ce qui ne nous empêche pas d'applaudir à l'initiative de la Société d'histoire littéraire.

— Sous la direction de M. Henry Carnoy paraissent depuis quelque temps déjà, en livraisons, une série de dictionnaires biographiques spéciaux (Paris, imp. de « l'Armorial français, » 4, rue Cassette, gr. in-8 avec portraits), qu'il importe de signaler, savoir : *Dictionnaires biographiques des membres du clergé catholique; — Dictionnaire biographique international des écrivains; — Dictionnaire biographique des membres des sociétés savantes; — Dictionnaire biographique international des médecins et chirurgiens; — Dictionnaire biographique international des artistes; - Dictionnaire international des folkloristes contemporains*; — *Dictionnaire biographique international des collectionneurs; — Dictionnaires biographiques des hommes du Nord; — de l'Est; — du Midi* Cette nomenclature déjà importante ne donne qu'une idée vague de l'œuvre. Nous avons remarqué que certains personnages se retrouvent dans plusieurs dictionnaires à la fois, ce qui fait des doubles emplois pour le lecteur; mais cela était inévitable.

— Par une *Note sur un manuscrit interpolé de la chronique de Bède conservé à Besançon* (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, gr. in-8 de 9 p. Extrait du tome LVI de la *Bibliothèque de l'École des chartes*), M. Delisle établit que le manuscrit 187, de Besançon, nous offre un texte très voisin de celui que renferme le manuscrit latin 4886 de la Bibliothèque nationale et qui est connu sous le titre de *Chronicon Moissiacense*, et que dans l'un et dans l'autre, la chronique de Bède a été développée et complétée par de longues et nombreuses interpolations, qui ont généralement trait à l'histoire de France. Pour montrer dans quel rapport sont entre eux : 1° le texte original de la chronique de Bède, représenté par la récente édition de M. Mommsen; 2° le texte interpolé du manuscrit de Besançon; 3° le texte de la chronique de Moissac, représenté par le manuscrit latin 4886 de la

Bibliothèque nationale, il reproduit les chapitres relatifs aux règnes des empereurs Maurice et Anastase, le premier d'après le manuscrit bisontin, le second d'après le manuscrit parisien. L'éminent critique déclare que le manuscrit bisontin devra être attentivement étudié par les érudits qui voudront se rendre compte de la composition de la Chronique de Moissac et des Annales d'Aniane.

— Dans ses *Notes sur quelques manuscrits du baron Dauphin de Verna* (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, gr. in-8 de 50 p. Extrait du même recueil), M. Delisle nous fournit d'abondants détails sur une des plus importantes ventes de manuscrits auxquelles, dit-il, il lui ait été donné d'assister. Après avoir raconté avec une verve charmante ses impressions à la lecture du *Catalogue* de la collection de feu le baron L.-M.-Fr. Dauphin de Verna et à la vue des manuscrits de cette remarquable collection qui lui furent communiqués avant la mise en vente, et dont les plus précieux sont entrés à la Bibliothèque nationale, il décrit un certain nombre de ces volumes en commençant par le fragment d'une antique version latine de la Bible, qui a été acquis par la Bibliothèque de Lyon, où il est allé rejoindre les cent quarante-quatre feuillets de la même version qui ont été publiés, en 1881, par M. Ulysse Robert. Les autres manuscrits dont s'occupe le prince des paléographes sont : Fragment d'un très ancien exemplaire de la Vulgate; Commentaires de saint Jérôme sur Jérémie; Commentaire de Cassiodore sur les Psaumes; Sermons et Commentaire sur le Cantique des Cantiques; Martyrologe de Usuard; Notes à l'usage des prédicateurs; Somme des vices; Traités de médecine; Traités de saint Bonaventure et d'autres théologiens, etc.

— *A propos des* mêmes *manuscrits de la bibliothèque de Verna*, M. Steyert soulève une grave question qui va être résolue devant les tribunaux (Lyon, imp. X. Jevain, in-16 de 31 p.) : l'administration préfectorale avait-elle le droit qu'elle s'est arrogé dans la circonstance de mettre la main sur des pièces d'une collection particulière supposées avoir appartenu à des dépôts publics et en avoir été soustraites? Pour quelques-uns au moins des manuscrits ainsi saisis par l'administration - mais non pas pour tous — M. Steyert montre qu'ils ont le caractère d'une propriété privée. Nous nous contentons de signaler le factum sans vouloir préjuger la suite qu'y donnera le tribunal.

— M. Albert Cim a inséré dans la *Revue encyclopédique* (numéros du 8 et du 15 février dernier) un article important (neuf colonnes) sur *les Droits d'auteurs*. Psychologie et comptabilité melées : ce n'est pas banal, certes. M. A. Cim, avec autant d'humour que de netteté, fait passer sous nos yeux éblouis un certain nombre d'écrivains, célèbres à divers titres et qui ont trouvé le moyen de faire passer le Pactole sur leurs domaines. Mais, en peintre logique, il n'a eu garde d'oublier les ombres dans ses tableaux prestigieux. Ce travail est éminemment suggestif et nous aimerions voir M. A. Cim en faire le sujet documenté d'un livre que les intellectuels et les simples curieux goûteraient beaucoup. Par exemple, nous ne doutons pas que cette étude serait loin de lui valoir en bénéfices autant que le roman-feuilleton le plus vulgaire. Mais il est encore des désintéressés de la plume. Entre autres choses bien pensées et vigoureusement exprimées dans le trop court aperçu de M. Albert Cim, nous retiendrons ces lignes qui nous ont ravi : « L'art est un élément d'aristocratie. Il faut du loisir, beaucoup de loisir, et partant de la fortune, pour s'instruire, pour se former le jugement et s'épurer le goût. Obligée de gagner son pain et de peiner, la foule n'a pas le temps de faire ce long apprentissage. Ce qu'elle recherche, ce qu'apprécie le plus et savoure le mieux toute démocratie, c'est forcément le mensonge et l'em-

phase, la banalité. — banalité de choix et médiocrité de premier ordre, si vous voulez. » Observation cinglante, de toute justesse. Nos compliments à M. A. Cim.

— Nous avons eu déjà l'occasion de signaler les *Ex-libris Ana* (*Polybiblion*, t. LXVIII, p. 468; t. LXI, p. 86), alors en cours de publication. Tout ce qui a paru de cette collection a été récemment réuni en volume sous ce titre : *Ex-libris Ana, notices historiques et critiques sur les ex-libris français depuis leur apparition jusqu'à l'année 1895*, par H. Jadère (Paris, L. Joly, s. d., in-8 de IV-110 p., avec 32 planches gravées; prix : 15 fr.). Voilà, certes, un recueil des plus curieux et des plus actuels; et malgré les tendances fâcheuses qui gâtent certaines de ces pages définitives, nous estimons que le public d'amateurs spéciaux et distingués auxquels l'ouvrage s'adresse peut utilement se le procurer. On trouve là, outre de fort belles gravures, quantité de renseignements et de notices que l'on chercherait vainement ailleurs. Ce que nous appellerons le vestibule de cette galerie, si suggestive en son genre, se compose d'un *Avant-propos* de M. L. Joly, qui expose avec beaucoup de netteté le but envisagé, lequel consiste non point à faire l'histoire de l'ex-libris, mais « à apporter une contribution à cette histoire qui reste encore à faire. » L'on doit reconnaître que la tâche de l'auteur a été bien remplie. Ajoutons que la luxueuse brochure se termine par une *Table alphabétique des noms cités*, suivie d'un *Index bibliographique des ouvrages et articles de revues, journaux français et étrangers se rapportant aux ex-libris*, et d'une liste de *Corrections et additions* (3 pages).

— Un auteur anonyme, qui signe des initiales F. S., vient de publier l'*Ex-libris de F. de la Rochefoucauld, abbé de Tournus* (Paris, L. Joly, in-8 de 16 p.). Le titulaire de cet ex-libris n'est autre que François de la Rochefoucauld-Randan, qui, né à Paris le 8 décembre 1558, mourut cardinal, le 14 février 1645. Cette gracieuse brochure, tirée seulement à trois cent cinquante exemplaires, renferme d'abord une biographie abrégée de François de la Rochefoucauld; puis l'auteur disserte avec beaucoup de sagacité sur l'ancienneté de l'ex-libris reproduit en tête de l'opuscule. Aussi peut-on très bien admettre, jusqu'à preuve absolue du contraire, que nous sommes là en présence de la « première marque française armoriée, » dont la date peut se déterminer entre les années 1575 et 1584.

— Sous le titre de *Luigi Ferri* (Versailles, imp. Cerf, gr. in-8 de 4 p.), M. Charles Dejob nous donne une notice nécrologique complète sur Luigi Ferri, né à Bologne le 15 juin 1826, mort à Rome le 19 mars 1895, doyen de la Faculté des lettres, correspondant de l'Institut de France. Il avait fait ses études à Paris, au collège Bourbon et à l'École normale (promotion de 1847). Ferri aima toujours beaucoup la France; c'est en notre langue qu'il écrivit ses deux remarquables ouvrages (*Essai sur l'histoire de la philosophie en Italie au XIXe siècle* (1869) et *Psychologie de l'Association depuis Hobbes jusqu'à nos jours* (1882).

— Dom M. de la Tremblaye, prieur de Sainte-Marie, adresse « aux amis du vieux maître » *le Drame paschal de la résurrection*. Nouvelle édition revue sur le manuscrit unique de la bibliothèque de Tours, par Anatole de Montaiglon (Tours, imp. Paul Boudry, gr. in-8 de 32 p.). La plaquette est digne, par son élégance, du délicat bibliophile, qui a mis tous ses soins à collationner le manuscrit de Tours n° 927. Dom M. de la Tremblaye nous présente l'opuscule de son ami regretté comme une réédition beaucoup plus correcte et mieux disposée du *Drame liturgique* publié par V. Luzarche en 1856, et réimprimé sans collation nouvelle par E. de Coussemaker en 1861.

— C'est un autre produit de la littérature dramatique du moyen âge, *le*

Miracle de Théophile, que M. Remy de Gourmont se propose de vulgariser par une traduction littérale (Extrait de l'*Ymagier*. Paris, 15, rue de l'Échaudé, in-4 de 30 p.). Nous avons eu, il y a quelques mois, l'occasion de signaler à nos lecteurs une savante étude de notre collaborateur M. Sepet sur les développements de la légende et sur son passage dans la littérature du moyen âge. Le texte que nous donne ici M. de Gourmont est celui de Rutebeuf un peu rajeuni. On ne peut qu'applaudir à cette tentative : inutile de parler de l'élégance extérieure et du caractère original que présente une publication de l'*Ymagier*.

— Nous appelons l'attention de ceux de nos lecteurs qui s'intéressent aux littératures méridionales sur la *Revue hispanique* (Paris, A. Picard), recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais. Entre autres articles, on remarque dans ce périodique, fondé et dirigé par M. Foulché Delbosc, une étude de M. E. Ménimée sur Jovallenos, une autre étude du même sur Melendez Valdez, un travail du comte de Puymaigre sur Argote de Molina, une très curieuse dissertation de M. Foulché Delbosc sur l'auteur du fameux sonnet *A Cristo crucificado*, attribué à sainte Thérèse, une série de proverbes judéo-espagnols rassemblés par M. Foulché Delbosc et rattachés souvent à des faits historiques ou des traditions. Ces proverbes ont été, en outre, publiés dans une brochure par l'éditeur de la Revue (Paris, A. Picard, in-8 de 45 p.). La *Revue hispanique* a donné à diverses reprises des poésies inédites d'écrivains célèbres, des comptes rendus bibliographiques, des articles de critique ou de linguistique.

— Dans une note adressée à l'Académie des sciences, intitulée : *Résistance des poutres droites à travées solidaires sur appuis élastiques* (Paris, Gauthier-Villars, in-4 de 5 p.), M. Paul Toulon s'est proposé d'étendre les calculs de résistance pour les poutres droites à travées solidaires, faits en général dans l'hypothèse où les points d'appui sont rigoureusement invariables, au cas où les points d'appui sont élastiques et compressibles. La conclusion est qu'il suffit, pour passer du cas général au cas particulier considéré ici, de substituer au principe connu dans cette théorie sous le nom de « théorème des trois moments, » un autre qui mériterait le nom de « théorème des cinq moments. »

Anjou. — M. J. Le Breton, instituteur à Fontaine-Guérin, a extrait du *Bulletin de la Société d'études scientifiques d'Angers* une étude fort intéressante qu'il a publiée sur la *Création de Musées communaux par les élèves des écoles communales sous la direction de leurs instituteurs* (Angers, Germain et Grassin, in-8 de 16 p.). Nous complimenterons sincèrement l'auteur : ses idées sont présentées d'une façon aussi simple que claire; appliquées avec intelligence, elles peuvent rendre de réels services. Il s'agit, dans le cas particulier, de collections scientifiques locales à constituer sans frais, pour ainsi dire. Mais dussent les municipalités grever annuellement leurs budgets de quelque petite somme, nous aimerions à voir se former des musées communaux renfermant, à côté des échantillons et objets divers trouvés dans le sol, des collections de portraits de personnages célèbres du pays, de vues, de cartes et de plans relatifs à la localité. Cet ensemble, que M. Le Breton n'a d'ailleurs pas visé, c'est de l'histoire parlant aux yeux, et si l'histoire du coin de terre natal fait aimer davantage le clocher qui en est l'emblème, elle est aussi le point de départ solide de l'amour que nous devons tous à la grande patrie commune.

Bretagne. — Le 21 octobre 1895, était inauguré à Pontivy un monument commémoratif de la *Fédération bretonne*, que deux assemblées formèrent

dans cette ville en 1790. A cette occasion, quatre discours furent prononcés par le maire de Pontivy, le maire d'Angers, le délégué du gouvernement et le conseiller général du département. Les orateurs ont prétendu retracer l'histoire de cette fédération ; mais M. Trévédy, les ayant trouvés bien au-dessous de leur tâche, a voulu combler les lacunes et les imperfections de leurs discours par sa brochure extraite de la *Revue morbihannaise* et intitulée : *Les Deux Fédérations de Pontivy. Janvier et février 1790* (Vannes, Lafolye ; Rennes, Caillière, in-8 de 104 p.). Se plaçant au point de vue historique et armé de bons documents, il fait bien ressortir le caractère religieux et monarchique de ces deux fédérations, et dissipe les légendes répandues sur ce fait par un certain nombre d'historiens.

— M. H. Baguenier-Desormeaux publie *Un Compte de tailleur de Bonchamp* (Vannes, Lafolye, gr. in-8 de 19 p. Extrait de la *Revue historique de l'Ouest*). Ce document, dont l'original est conservé aux archives départementales de Maine-et-Loire, sous ce titre : *Mémoire de ce que doit M. de Bonchamp de la Baronnière à Fontaine, tailleur à Angers*, est précédé d'une petite notice sur le célèbre général vendéen, où nous voyons qu'il naquit, non en 1759, comme on le dit dans plusieurs recueils biographiques, notamment dans le *Dictionnaire historique de la France*, mais en 1760, le 10 mai, au château de Crucifix, sur la paroisse de Juvardeil. L'éditeur du document dit avec raison qu'on y trouvera d'intéressants détails sur la façon dont s'habillait, à la fin de l'ancien régime, un jeune homme de bonne noblesse, mais de petite aisance.

Forez. — M. l'abbé Charles Signerin a donné dans son opuscule intitulé : *Le Roi de Chevrières, curieux épisode du règne de la Terreur (1793)* (Lyon, Vitte, in-8 de 76 p.), des détails sur la résistance des habitants d'une partie du Forez à la tyrannie révolutionnaire. Celui qui fut surnommé le « roi de Chevrières,» Antoine Croizier, à la tête de quelques hommes résolus, put sauver nombre de prêtres ; il échappa aux recherches et aux attaques des troupes envoyées contre lui, et fut décoré et pensionné par Louis XVIII. Ce travail, composé surtout d'après le témoignage des descendants directs de ceux qui prirent part à ces luttes, est des plus intéressants ; ajoutons, pour le recommander, qu'il se vend au profit de l'œuvre des écoles chrétiennes de Chevrières.

— Un second opuscule du même auteur, se vendant au profit de la même œuvre, est aussi à signaler. Il est intitulé : *Paroisse de Chevrières, par Saint-Galmier* (Loire). *Les Trois vieux Chantres de bronze de mon église. Étude honorée d'une lettre de S. G. Mgr Coullié, archevêque de Lyon* (Lyon, Vitte, in-8 de 67 p.). M. l'abbé Signerin nous donne dans cette étude la description des trois cloches de sa paroisse qui datent, la petite de 1602, la deuxième de 1537, et la grosse de 1674. On a là d'utiles détails sur ces anciens monuments, sur leurs parrains et marraines, sur leur sauvetage en 1793. Un dernier chapitre fait connaître comment on fondait les cloches au moyen âge.

— L'histoire générale du Forez ne contient pas les faits et gestes des routiers pendant les années 1386-1389. Dans ses *Notes sur les incursions des bandes anglo-saxonnes en Forez* (Montbrison, Brassart, in-8 de 16 p.), M. l'abbé Reure y supplée heureusement avec des documents d'archives très intéressants pour cette phase de l'histoire forézienne, et il incline à croire que « tout s'est borné cette fois à quelques courses d'aventuriers » qui furent néanmoins la cause de vives alarmes pendant plusieurs années.

Franche-Comté. — M. Émile Longin a extrait des *Annales franc-comtoises* (livraison de novembre-décembre 1895) un bien intéressant travail sur *Girardot de Nozeroy et « la Bourgongne délivrée »* (Besançon, imp. Paul Jacquin,

in-8 de 11 p.). L'auteur, critique des plus distingués, discute d'un ouvrage historique que l'on croyait perdu : *La Bourgongne délivrée*. Après avoir épuisé divers arguments pour prouver que l'ouvrage a paru en novembre 1636, et que son auteur est bien Girardot de Nozeroy, M. Longin, en un post-scriptum assez inattendu, nous apprend que le livre introuvable dont il s'occupe existe en Franche-Comté, au moins à un exemplaire. Ce précieux volume ayant été communiqué à l'auteur par M. Julien Feuvrier, nous supposons que c'est à la bibliothèque de Dole qu'il est déposé. Il s'intitule, en réalité : *La Franche-Comté protégée de la main de Dieu contre les efforts des Français, en l'an 1636* (petit in-4 de 40 p.). Nous espérons, comme M. Longin, que cette plaquette, bien qu'incomplète de deux pages, sera prochainement réimprimée : nous ne pourrons, en ce qui nous concerne, que lui faire bon accueil.

— Extraite des Mémoires de la Société d'émulation du Jura, l'étude que M. H. Libois, archiviste départemental, a donnée sous le titre : *Les Emprunts forcés de l'an IV et de l'an VII* (Lons-le-Saunier, imp. L. Déclume, in-8 de 133 p.), s'impose à l'attention. L'étrange idée révolutionnaire de l'emprunt forcé reviendra-t-elle jamais sur le tapis politico-économique ? Il serait téméraire de répondre par la négative. Quand le crédit de la France sera tari par les agissements de nos modernes jacobins, peut-être sera-t-on obligé d'y recourir encore — avec le même insuccès d'antan. Il y a bien des enseignements dans cette brochure ; et malgré la sécheresse du sujet, l'on peut y voir plus d'une note attristante, et y savourer aussi certaines dénonciations évacuées dans un style et avec une orthographe de la plus haute fantaisie. Le Tableau de taxation suivant l'ordre des contributions pourrait servir de base pour évaluer les principales fortunes du département du Jura à cette époque, s'il avait été dressé d'une façon équitable ; mais en ces temps d'arbitraire, la juste proportion était chose inconnue et impossible. L'on ne peut que savoir gré à M. Libois de nous avoir si bien renseignés en ce qui concerne le Jura ; il serait intéressant de voir pareille étude publiée pour les autres départements. Et maintenant, si nous avions à caractériser l'absurde système de « l'emprunt forcé, » volontiers nous juxtaposerions ces deux formules charmantes : « La bourse ou la vie ; » « Sois mon frère, ou je te tue ! »

Languedoc. — M. L.-G. Pélissier a détaché de la livraison de janvier-mars 1896 de la *Revue des Universités du Midi* le *Bulletin historique régional* relatif au *Bas-Languedoc* qu'il a fourni à cette livraison (Bordeaux, gr. in-8). En une vingtaine de pages, le savant critique a parfaitement analysé et apprécié tout ce qui, depuis 1890, a été publié touchant le département de l'Hérault en général, la ville de Montpellier en particulier. Rien n'est omis, même les plus petits travaux, même les simples articles insérés dans les recueils périodiques.

Limousin. — L'on peut dire que l'image est à l'ordre du jour. M. A. Fray-Fournier a inséré dans le *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin* et a fait tirer à part un travail considérable : *Catalogue de portraits limousins et marchois reproduits par la gravure, la lithographie et autres procédés* (Limoges, Ve H. Ducourtieux, gr. in-8 de XII-115 p.). Tout d'abord, nous remarquerons la modestie du titre. L'auteur, qui s'est livré cependant à des recherches énormes, a repoussé ainsi toute prétention d'être complet : c'est un praticien qui n'ignore pas que le meilleur travail du genre, même accompli en collaboration, offre toujours des omissions. L'inventaire qu'il publie aujourd'hui comprend « les personnes originaires des territoires formant les trois départements limousins, celles qui ont exercé des fonctions ou des charges publiques et celles dont le nom se trouve, pour un motif

quelconque, mêlé aux événements locaux. » Bien. M. Fray-Fournier a peut-être eu tort (nous disons : peut-être) de ne pas diviser son travail en deux parties distinctes. Dans la première partie, il aurait noté les « natifs; » dans la seconde, il aurait compris les personnes non originaires du pays, mais s'y rattachant par des liens divers. Sur ce point, d'ailleurs, les avis peuvent être partagés. M. Fray-Fournier ne s'est pas borné à dresser une simple nomenclature de portraits ; il a aussi recueilli pour les biographes futurs de sérieuses indications de faits et de dates. Ses descriptions de portraits sont parfaites dans leur concision et leur précision. Il est permis toutefois de se demander si les formats, qui laissent trop souvent du vague dans l'idée, sont préférables à la mensuration. Mais, pourra-t-on nous objecter, la mensuration d'un portrait n'est pas toujours chose facile : doit-on tenir compte de la seule gravure, ou de la gravure et de la lettre réunies, ou enfin de la pièce entière avec ses marges ? Nous laisserons aux iconographes le soin d'en décider. Somme toute, travail fort bien fait et dont très peu de provinces, croyons-nous, sont à même de présenter l'équivalent.

Lyonnais. — *Le Bureau des consultations gratuites et l'ancien bureau du conseil charitable à Lyon*, par M. A. Vachez (Lyon, imp. Mougin-Rusand, in-8 de 18 p.), prouve que l'assistance judiciaire gratuite, réorganisée à Paris par Me Pouillet, n'est pas une nouveauté. Au moins cinquante ans avant la Révolution, il existait, à Lyon, une institution appelée « Bureau du conseil charitable, » qui remplissait à la fois le rôle du bureau d'assistance judiciaire de nos jours et celui du bureau des consultations gratuites. C'était une œuvre de bienfaisance privée, organisée avec le concours des membres de la magistrature et du barreau et sous le patronage de l'archevêque.

Normandie. — Ouvrage d'érudition entièrement recommandable, *Malherbe, points obscurs et nouveaux de sa vie normande*, fait le plus grand honneur à son auteur, M. l'abbé V. Bourrienne (Paris, A. Picard, in-8 de 263 p.). C'est avec une patience admirable, une sagacité qui ne se dément pas, que M. Bourrienne s'est démené au milieu d'un fatras de documents qui permettent de reconstituer une par une toutes les périodes de la vie normande du poète. Une question particulièrement délicate a été traitée avec un rare succès : il s'agit de la religion protestante ou catholique de la famille Malherbe. Un livre pareil ne réjouit pas seulement les amis de la science et les curieux qui ont la bonne fortune de le lire, il est un honneur pour celui qui en a rassemblé et mis en œuvre les éléments. Neus espérons que M. Bourrienne n'en restera pas là et qu'il nous donnera bientôt encore l'occasion d'admirer ses rares qualités d'historien et de critique. Ajoutons que dix-neuf pièces justificatives permettent de pénétrer davantage, si faire se peut, au cœur du sujet.

— Plein de verve et d'esprit, le discours prononcé à la séance publique tenue à Caen, le 5 décembre 1895, par la Société des antiquaires de Normandie. Le directeur, M. J. Félix, a rappelé *le Procès soutenu en 1657 par l'Université de Caen* (Caen, H. Delesques, in-8 de 44 p.). L'admirable « adventure ! » et comme il en faut rire quand elle est contée par un savant et un juriste aussi expert que M. Félix.

— Bien digne de toute recommandation, le charmant petit guide du *Mont-Saint-Michel* qu'a édité l'excellent éditeur C. Paillart à Abbeville (in-16 de 32 p., avec de nombreuses gravures).

— Qu'il y a loin du mois de mai où nous allons vivre, au mois d'avril 1895, où M. le président de la République Félix Faure entrait dans ses bonnes villes normandes, Rouen et le Havre, après avoir remis le drapeau au 200e, à Sathonay. Il semble que la mort a passé par là. Merci à M. H. Valoys,

un historiographe de mérite, merci à M. Pierre Petit, un photographe de talent, de nous avoir fourni des documents pour l'histoire. Nous demandons maintenant aux mêmes auteurs les voyages de M. Bourgeois. Ce seront nos étrennes de 1897. En attendant, nos lecteurs, soucieux comme nous des témoignages historiques, feront bien de se hâter en réclamant *les Voyages présidentiels de M. Félix Faure* (Paris, Ch. Mendel, in-8 de 157 p. — Prix : 3 fr. 50).

Alsace-Lorraine. — L'accueil fait à la première série des *Miscellanea Alsatica* décide le P. Ingold à nous en présenter une seconde série. Les amateurs, mis en goût par le premier recueil, voudront certainement acquérir celui-ci, qui n'est pas moins intéressant. Nous y trouvons d'abord treize lettres du fameux Schoepflin à Gerbert, abbé de Saint-Blaise ; de curieuses conjectures du R. P. Balme sur *Pierre l'Ermite et les Origines de la maison de Savoie ;* trois lettres de Grandidier à Dom Berthod, qui feront la joie des possesseurs du n° 1 des *Correspondants de Grandidier ;* l'inscription funéraire de G. de Kaysersberg en 1358 ; des renseignements sur Murbach qui ont échappé au dernier historien de cette illustre abbaye ; une lettre, curieuse par l'orthographe, d'une grande dame colmarienne du siècle dernier, dont on regrette que le savant éditeur ait cru devoir cacher le nom ; de courts extraits de l'*Itinerarium* du P. Conrad Burger en France, dans lesquels on voit entre autres choses ce cistercien déclarer qu'il aimerait mieux être un chien en Allemagne qu'un moine en France ; d'amusantes anecdotes sur Jean-Évangéliste Zœpffel, évêque de Liège au commencement du siècle ; des notes sur les derniers d'Andlau-Wittenheim ; la description du tombeau de Mgr Berdolet à Aix-la-Chapelle ; une discussion pour prouver que sainte Odile était bien bénédictine, comme le voulait Mabillon, et non chanoinesse, comme l'a cru Grandidier ; enfin des détails sur quelques membres de la famille Ingold. Quand nous disons « enfin, » nous oublions trois notules, l'une sur Maurice Schmidt, que le P. Sommervogel affirme ne pas se rencontrer parmi les jésuites ; la seconde, sur Barbe de Beroldingen, belle-sœur d'un abbé de Murbach ; la dernière, rapportant quelques vers sur des cités alsaciennes. Ajoutons que cinq gravures ornent ce volume élégamment imprimé (Colmar, H. Huffel ; Paris, A. Picard, in-16 de 172 p.).

— Le même érudit a donné dans la *Revue bénédictine* et en tirage à part une note sur *les Bénédictins de Munster en Alsace et la question de l'auteur du livre de l'Imitation de Jésus-Christ* (Paris, A. Picard, in-8 de 21 p.). Il s'agit des démarches faites pour obtenir communication de divers manuscrits de l'Imitation conservés dans des abbayes allemandes et que l'on voulait produire pour justifier l'ordre du reproche d'avoir altéré les documents.

Allemagne. — Les études celtiques ont pris un grand développement en Europe depuis le jour déjà éloigné où notre collaborateur, M. Gaidoz, fondait (en 1870) la *Revue celtique*, dont il a plus tard abandonné la direction à M. d'Arbois de Jubainville. Les *Annales de Bretagne*, qui paraissent depuis une dizaine d'années à Rennes, sont aussi, pour une part, une revue de philologie celtique. L'Allemagne, où toutes les études humaines sont représentées dans une presse scientifique, à la fois abondante et travailleuse, n'avait pas encore d'organe consacré aux études de philologie celtique, quoiqu'elle en soit la patrie première et que ses celtistes soient toujours au premier rang. Cela tenait à deux raisons : la première, c'est que la *Revue celtique* de Paris avait dès le début un caractère international et que la guerre de 1870 n'avait pas empêché les savants allemands de continuer à y collaborer ; la seconde est la guerre intestine qu'un celtiste, et des plus actifs, a introduite dans les études celtiques en Allemagne et qui empêchait la

création d'un organe commun et la fin de ce « particularisme. » La lacune vient pourtant d'être comblée, grâce aux efforts réunis de deux philologues qui ont su se tenir en dehors de toutes les querelles et qui ont montré, par de nombreuses publications, qu'on peut faire œuvre utile et scientifique sans polémiques personnelles. Leur revue, *Zeitschrift für celtische Philologie*, dont le premier numéro vient de paraître (Halle, Niemeyer, 174 p. in-8, prix : 7 fr. 50; en dépôt à Paris à la librairie Bouillon), est, comme la *Revue celtique* de Paris, une publication internationale, et ses directeurs sont bien placés pour lui donner ce caractère et en faire une revue variée et largement renseignée. L'un, M. Kuno Meyer, est professeur à l'*University College* de Liverpool : si on jette les yeux sur une carte, on voit que Liverpool est à peu près au centre de l'archipel britannique et qu'on y est tout voisin du pays de Galles, de l'Irlande, de l'île de Man et de l'Écosse. L'autre, M. Stein, est un des conservateurs de cette riche Bibliothèque royale de Berlin qui n'est en arrière d'aucune autre pour la vigilance de son accroissement scientifique. Une large information présidera donc dans la direction de la nouvelle revue, et on se propose d'y faire entrer non pas seulement la philologie celtique proprement dite, mais les littératures néo-celtiques des derniers siècles; le folklore celtique doit aussi y être représenté. Le premier numéro montre que ce programme de la revue allemande est brillamment réalisé. Au point de vue international, on voit parmi les écrivains qui lui ont donné des articles : des Allemands, trois Français (MM. Gaidoz, Ernault et Loth), des Anglais, parmi lesquels le maître actuel des études celtiques, M Whitley Stokes, des Gallois, des Irlandais, des Écossais et un Mannois : les articles sont, suivant les auteurs, rédigés en allemand, en français et en anglais. Au point de vue des sujets traités, la variété n'est pas moins grande : on y trouve des articles de phonétique, de syntaxe et d'étymologie, des gloses inédites, une inscription galloise sur une croix sculptée de l'île de Man (avec planche), des textes épiques et religieux de l'ancienne littérature irlandaise; et, comme textes populaires modernes, nous citerons un chant mannois et un conte irlandais, tous deux avec traduction anglaise. Une bibliographie sans phrases inutiles, mais qui se borne aux critiques et informations nécessaires, termine ce numéro.

— La Société historique d'Aix-la-Chapelle vient de publier une copieuse table pour les années VIII-XV de sa revue : *Zeitschrift des Aachener Geschichts-Vereins. Register zu Band VIII-XV* (Aachen, Cremer, in-8 de VII-293 p.). Cette table, dressée avec beaucoup de soin par M. Philipp Nottbrock, comprend les divisions suivantes : I. Notes relatives à la Société; II. Regeste des actes publiés ou analysés; III. Liste des sources et monuments mis au jour; IV. Histoire de la civilisation; V. Histoire de l'art; VI. Histoire du droit et des institutions; VII. Glossaire; VIII. Numismatique, sigillographie et héraldique; IX. Époque romaine; X. Comptes rendus; XI. Table des auteurs; XII. Table des gravures; XIII. Aix-la-Chapelle; XIV. Table alphabétique des matières. Toutes les précautions sont prises pour en rendre l'usage aussi commode que possible.

Angleterre. — M. W. R. Williams, l'auteur de *The Parliamentary History of Wales*, met la dernière main à une étude similaire sur le Herefordshire de 1213 à nos jours. L'ouvrage sera édité par souscription, et le nombre des exemplaires en est strictement limité.

— M. John Murray vient de mettre en vente une *Life of Sir John Franklin*, par M. A. D. Traill, rédigée d'après des documents inédits et ornée de cartes et portraits.

— Les troisième et quatrième volumes de la *History of the French Revolu-*

tion, de Justin H. Mac Carthy, seront prochainement publiés par MM. Chatto et Windus. Ils ont trait à l'Assemblée constituante, de 1789 à 1791.

— Le 25 mars a paru, chez les éditeurs Longmans et Cie, le nouvel ouvrage de W. E. H. Lecky : *Democracy and Liberty*, où sont abordées par le grand historien une série de questions d'un haut intérêt, telles que la réforme de la Chambre des Lords, le socialisme en Allemagne, les nationalités en Amérique, la réforme agraire en Irlande.

— M. F. Marchmont se propose de rééditer un livre des plus rares, *The history of the London Clubs*, intitulé aussi *The Citizen's Pastime* de Ned Ward, l'auteur de *The London Spy ;* cet ouvrage, publié en 1709, n'a jamais été réimprimé, et il contient une foule de renseignements curieux.

— M. John Murray annonce la prochaine publication de *The Japanese Alps*, compte rendu d'explorations et de promenades dans les chaînes montagneuses du Japon central, faites par le Rév. Walter Weston, ancien chapelain à Kobé.

Hollande. — MM. Henri Adam et Charles Adam, qui préparent avec un zèle et un soin infinis une nouvelle édition des œuvres complètes de Descartes, ont rapporté de la bibliothèque de l'Académie royale des sciences d'Amsterdam de précieux documents inédits qu'ils viennent de publier sous le titre de *Lettres de Constantin Huygens à Descartes* (Dijon, imp. Darantière, in-8 de 48 p.). Ces lettres, savamment annotées, sont au nombre de dix-sept (octobre 1635-juillet 1645) et sont suivies (*Appendice*) d'une lettre du même Huygens (26 juillet 1650) au grand ami et protecteur de l'illustre philosophe, Pierre Chanut, ambassadeur de France en Suède. Le recueil de MM. Adam est fort intéressant, soit pour l'histoire des relations de Descartes avec Constantin Huygens, le poète (père de Christian Huygens, le mathématicien), soit pour l'histoire de la science en général.

Italie. — M. Léon-G. Pélissier, continuant son recueil intitulé : *Note italiane sulla storia di Francia*, s'occupe, cette fois, de *Porto Longone durante il primo Impero* (Florence, gr. in-8 de 8 p. Extrait du tome XVI, 5e série, de l'*Archivio storico italiano*). Le document est tiré de la collection de manuscrits de la bibliothèque de Carcassonne, collection qui a déjà fourni au vaillant érudit les matériaux de plusieurs autres brochures mentionnées ici.

— Nous avons signalé une note *Sui rapporti tra capitale e lavoro*, lue l'an dernier à l'Académie des géorgophiles de Florence par le professeur A. Jéhan de Johannis. Cette note a soulevé quelques discussions à l'Académie, et l'auteur en a présenté une nouvelle avec le même titre, où il répond aux objections et précise les conclusions auxquelles il est arrivé (Firenze, tip. M. Ricci, in-8 de 22 p.).

— Bien intéressant et bien touchant le *Calendario del santuario di Pompei* (Valle di Pompei, scuola tipogr. Bartolo Longo, in-16 de 256 p.), offert par les orphelines et les fils des prisonniers aux bienfaiteurs de ces œuvres que nous avons déjà signalées à nos lecteurs. La lecture de ce petit volume, illustré des portraits de quelques-uns des enfants qui profitent de l'œuvre, et où l'on trouvera sur quelques-uns d'entre eux et sur ce qui se fait pour eux et par eux des renseignements précis, ne manquera pas, nous le souhaitons de tout cœur, d'attirer à l'œuvre de nouveaux concours.

Pologne. — La Revue générale de Cracovie vient de mettre en distribution la table des années 1890-1895 de son recueil : *Spis rzeczy z drugiego szesciolegia Przeglandie powszechnego, 1890-1895* (Kraków, W. L. Anczyc et Cie, in-8 de 112 p.) La table comprend deux grandes sections : 1° par matières; les articles de fond sont classés sous douze rubriques différentes (théologie, philosophie, etc.); pour la bibliographie, les articles généraux, sur la litté-

rature récente de tel ou tel pays, par exemple, sont classés suivant l'ordre chronologique de leur publication, les comptes rendus suivant l'ordre alphabétique des noms d'auteurs; les revues également dans l'ordre alphabétique; la chronique est disposée suivant l'ordre chronologique; 2° par ordre alphabéthique des noms d'auteurs. La disposition typographique, fort nette, rend commode l'usage de cette table.

Publications nouvelles. — *L'Année ecclésiastique, dans ses fêtes et ses temps de solennité*, par Mgr C. Martin (in-18, Vic et Amat). — *Meditationum et contemplationum S. Ignatii de Loyola puncta*, libri exercitiorum textum diligentur secutus, explicavit F. de Hummelauer (in-18, Friburgi, Herder). — *Les Sept Paroles de la croix, une station au Calvaire*, par Mgr Latty (in-18, Delagrave). — *Jésus dans sa gloire*, par l'abbé M. Caron (petit in-16, Haton). — *L'Eucharistie mieux connue*, par l'abbé Brulon (petit in-16, Haton). — *Apologie du christianisme au point de vue des mœurs et de la civilisation*, par le R. P. A.-M. Weiss, trad. de l'allemand par L. Collin. T. III et IV (2 vol. in-8, Delhomme et Briguet). — *De la Validité des ordinations anglicanes*, par A. Boudinhon (in-8, Lethielleux). — *Mélanges religieux, philosophiques et littéraires*, par l'abbé Gillet (in-18, Delhomme et Briguet). — *Philosophie de la religion*, par F. Réthoré (in-8, Pedone). — *De la Croyance*, par J. Payot (in-8, Alcan). — *Cours de philosophie*. T. II. *La Psychologie*, par D. Mercier (in-8, Louvain, Uystpruyst-Dieudonné; Paris, Alcan). — *Éléments d'économie politique pure*, par L. Walras (in-8, Pichon). — *La Science sociale traditionnelle*, par M. Hanrion (gr. in-8, Larose). — *L'École saint-simonienne*, par G. Weill (in-18, Alcan). — *Le Monde socialiste, groupes et programmes*, par L. de Seilhac (petit in-16, A. Colin et Cie). — *La Coopération de production dans l'agriculture*, par le comte de Rocquigny (in-8, Guillaumin). — *Méthode et principes des sciences naturelles. Introduction à l'étude de la médecine*, par T. Funck-Brentano (in-8, Bataille). — *Leçons de géométrie*, 1re partie, et *Solutions détaillées des exercices et problèmes énoncés dans les leçons de géométrie*, 1re partie, par E. Rouché et Ch. de Comberousse (2 vol. in-18, Gauthier-Villars). — *Cours élémentaire de mécanique à l'usage des élèves de la classe de mathématiques élémentaires*, par O. Mondiet et V. Thabourin (in-8, Hachette). — *L'Astronomie pittoresque*, par l'abbé J. Loridan (gr. in-8, Desclée et de Brouwer). — *Les Fermentations*, par P. Schützenberger (in-18 cart., Alcan). — *Jésus*, par J. Aicard (in-18, Flammarion). — *Le Sol sacré*, par Poté (in-18, Lemerre). — *Fleurs de Symbole*, par E Jaubert (in-18, Lemerre). — *Ressorts poétiques*, par G. Homsy (in-18, Perrin). — *Pages choisies des grands écrivains. Homère*, par M. Croizet (in-18, Colin et Cie). — *Le Chaloupier*, par G. Bastard (in-18, Lemerre). — *La Margotte*, par G. de Peyrebrune (in-18, Lemerre). — *Lettres d'honnêtes femmes*, par C. Sénéchal (in-18, Lemerre). — *Mauvaise Étoile*, par J. Pradel (in-18, Flammarion). — *Le Petit Charbonnier*, par P. Sales (in-18, Flammarion). — *Mademoiselle Huguette*, par G. Franay (in-18, Colin). — *Le Roman d'une héritière*, par M. Maryan (in-18, H. Gautier). — *Le Maître de l'avenir*, par P. Verdun (in-18, Vic et Amat). — *Pages choisies des grands écrivains. Lesage*, par P. Morillot (in-18, Colin et Cie). — *La Littérature contemporaine en Italie. Dernière Période, 1883-1896*, par A. Roux (in-18, Plon). — *Xénophon (extraits)*, par M.-V. Glachant (in-18 cart., Masson). — *Cicéron (extraits)*, par H. Lantoine (in-18 cart., Masson). — *Sénèque (extraits)*, par M.-J. Legrand (in-18 cart., Masson). — *Journal de Madame Cradock. Voyage en France, 1783-1786*, trad. par Mme O.-D. Balleyguier (in-18, Perrin). - *Indo-Chine, notes de voyage et de campagne, 1858-1860*, par le colonel H. de Ponchalon (gr. in-8, Mame). — *Précis d'histoire du commerce*, par H. Cons (2 vol. in-8, cart. toile, Berger-Levrault). — *Rome et*

la franc-maçonnerie. Vicissitudes politiques du pouvoir temporel des papes de 1789-1895, par C. Van Duerm (in-8, Desclée et de Brouwer). — *Le Socialisme en Grèce*, par G. Platon (gr. in-8, Giard et Brière). — *Moines et papes, essais de psychologie historique*, par E. Gebhart (in-18, Hachette). — *Vie de la Très Sainte Vierge*, par S. Ém. le cardinal P. Melchers, trad. par l'abbé D. Duchemin (in-18, Haton). — *Vie de saint Antoine de Padoue*, par A. de Condé (in-18, Desclée et de Brouwer). — *Le Bienheureux Bernardin Realino, prêtre de la Compagnie de Jésus*, par R. Bouman, S. J. (in-8, Desclée et de Brouwer). — *Le Curé d'Ars. Vie de Jean-Baptiste-Marie Vianney*, par l'abbé A. Monnin (in-18, Téqui). — *Vie du R. P. Pierre-Michel Fessard, de la Compagnie de Jésus*, par le P. P.-X. Pouplard (in-8, Haton). — *Vie du Père F.-X. Gautrelet, de la Compagnie de Jésus, 1807-1886*, par le P. J. Burnichon (in-18, Retaux). — *Devant le siècle*, par le vicomte E. Melchior de Vogüé (in-18, Colin). — *Vers l'avenir*, par l'abbé Naudet (in-18, Lecoffre). — *Contre le Prussien, hier, aujourd'hui, demain*, par le docteur Chassagne (in-18, Charles-Lavauzelle). — *Histoire de France*, par J. Michelet. T. XII. *Louis XIV et la Révocation de l'édit de Nantes* (in-8, Flammarion). — *Louis XV et le Renversement des alliances, préliminaires de la guerre de Sept ans, 1754-1756*, par R. Waddington (in-8, Firmin-Didot). — *Les Défenseurs de Louis XVI*, par E. Biré (in-18, Lyon, Vitte). — *La Déportation ecclésiastique sous le Directoire*. Documents inédits, recueillis et publiés pour la Société d'histoire contemporaine par V. Pierre (in-8, A. Picard). — *Une Conspiration en l'an XI et en l'an XII*, par H. de Penanster (in-18, Plon et Nourrit). — *Mémoires de Mme de Chastenay, 1771-1815*, publiés par A. Roserot. T. I. *L'Ancien Régime, la Révolution* (in-8, Plon et Nourrit). — *Journal du maréchal de Castellane, 1804-1862*. T. III (in-8, Plon et Nourrit). — *Les Gloires de la France chrétienne au* XIXe *siècle, essais anecdotiques sur le temps présent*, par G. Loth (in-8, Haton). — *Histoire du droit et des institutions de la Lorraine et des Trois-Évêchés (843-1789)*, par E. Bonvalot (in-8, Pichon). — *Origines et développement du régime des travaux publics en France*, par A. des Cilleuls (in-8, Pichon). — *Les Premiers Combats de 1814*, par F. Bouvier (in-18, Cerf). — *La Guerre de 1870*, par le maréchal comte de Moltke, édition française par E. Jaeglé (in-18, Le Soudier). — *La Vie à Paris pendant une année de la Révolution (1791-1792)*, par G. Isambert (in-18, Alcan). — *Histoire religieuse du département de l'Hérault pendant le Consulat et les premières années de l'Empire*, par le chanoine F. Saurel. T. IV (in-8, Champion). — *L'Unité italienne, période de 1860-1861, aperçus d'histoire politique et diplomatique*, par G. Giacometti (in-18, Plon et Nourrit). — *Souvenirs diplomatiques de Russie et d'Allemagne, 1870-1872*, par le marquis de Gabriac (in-8, Plon et Nourrit). — *La Guerre sino-japonaise au point de vue du droit international*, par Nagao Ariga (in-8, Pedone). — *Histoire de l'éducation en Angleterre*, par J. Parmentier (in-18, Perrin). — *La Chambre des représentants, 1894-1895* (in-18, Bruxelles, Société belge de Librairie). — *Voltaire et le voltairianisme*, par Nourrisson (in-8, Lethielleux). — *Mémoires de Mlle d'Avrillon, première femme de chambre de l'Impératrice, sur la vie privée de Joséphine, sa famille et sa cour*. T. Ier (in-18, Garnier). — *Monsieur le comte de Bussière*, par L. de la Rallaye (in-8, Delhomme et Briguet). — *Correspondance de Michel Bakounine, lettres à Herzen et à Ogareff, 1860-1874* (in-18, Perrin).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMP. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

Droit civil. — 1. *Supplément aux principes de droit civil français de François Laurent*, par Raymond Jánssens, Jean Servais et Paul Leclercq. T. I, 1re livr. Bruxelles, Bruylant-Christophe; Paris, Chevalier-Marescq, 1896, in-8 de 152 p., 9 fr. le vol. — 2. *L'Évolution historique du droit civil français*, par Edmond Picard. Bruxelles, Ve Larcier, 1895, in-8 de 78 p. — 3. *Traité de la capacité de disposer. La Quotité disponible et son calcul*, par C. de Bock-Bauwens. Gand, A. Siffer, 1895, in-8 de 440 p. — 4. *Du Passif des successions*, par Raoul de la Grasserie. Paris, Giard et Brière, 1896, in-12 de 268 p., 3 fr. — 5 et 6. *Résumés analytiques des principaux codes civils de l'Europe et de l'Amérique*, par Raoul de la Grasserie. T. I. *Code civil mexicain*. Paris, Giard et Brière, 1896, in-8 de 258 p., 6 fr. T. II. *Code civil péruvien, précédé d'une introduction et suivi des traités de droit international privé*. Paris, Giard et Brière, 1896, in-8 de 277 p., 6 fr. — 7. *Code civil annoté*, par Fuzier-Herman, continué par Alcide Darras. T. III, 3e et 4e parties. Paris, Larose, 1896, gr. in-8, 60 fr. l'ouvrage complet. — 8. *La Saisie-arrêt sur les salaires*, par Victor Emion. Paris, Giard et Brière, 1896, gr. in-8 de 94 p., 3 fr.

Droit commercial. — 9. *Traité de droit commercial*, par Ch. Lyon-Caen et L. Renault. 2e édit., t. VI. Paris, Pichon, 1896, in-8 de 685 p., 9 fr. — 10. *Étude sur la lettre de change en droit international privé*, par J. Champcommunal. Paris, Rousseau, 1895, gr. in-8 de 81 p., 3 fr. — 11. *Du Nantissement constitué sur les fonds de commerce*, par J.-B. Magnier et Octave Pruvost. Paris, Chevalier-Marescq, 1895, in-8 de 76 p., 3 fr. — 12. *De la Concurrence déloyale*, par René Barbier. Paris, Chevalier-Marescq, 1895, in-8 de 193 p., 4 fr. — 13. *Traité pratique de la procédure des faillites et des liquidations judiciaires*, par Constantin Maréchal. Paris, Chevalier-Marescq, 1896, in-8 de 241 p., 5 fr. — 14. *Code maritime britannique. Loi anglaise sur la marine marchande*, traduite, annotée, précédée d'une introduction et suivie d'une table alphabétique, par Henri Fromageot. Paris, Pedone, 1896, in-8 de lvi-460 p., 8 fr. — 15. *Code de la marine marchande italien, promulgué le 24 octobre 1877*, traduit, annoté et précédé d'une introduction par Henri Prudhomme. Paris, Pedone, 1896, in-8 de lxxx-284 p., 8 fr. — 16. *Loi roumaine sur la faillite*, trad. par Édouard de Bonnemains et Romulus P. Voinesco. Paris, Pedone, 1896, in-8 de 111 p., 3 fr. — 17. *Le Régime des sociétés civiles et commerciales en Belgique et à l'étranger*, par Georges-N. Bertrand. Bruxelles, Istace et Kats; Paris, Guillaumin, 1894, in-8 de 126 p., 2 fr.

Droit public et administratif. — 18. *De la Revision des constitutions*, par Gabriel Arnoult. Paris, Rousseau, 1896, in-8 de viii-782 p., 12 fr. — 19. *Le Droit de grâce sous la constitution de 1875*, par Louis Gobron. Paris, Pedone, 1894, gr. in-8 de 260 p., 6 fr. — 20. *De l'Occupation temporaire en vue de l'exécution des travaux publics*, par G. Bourcart. Paris, Pedone, 1895, gr. in-8 de 167 p. — 21. *Della Istituzione di un consiglio privato della corona nel nostro regimine parlamentare*, par Ignazio Brunelli, con lettera di Ruggero Bonghi. Bologne, Zanichelli, 1895, gr. in-8 de 118 p., 2 fr. — 22. *L'Administration locale de l'Angleterre*, par Pierre Arminjon. Paris, Chevalier-Marescq, 1895, in-8 de 345 p., 6 fr. — 23. *L'Impôt sur le capital et le revenu en Prusse. Réforme de 1891-1893*, par Georges Legrand. Bruxelles, Société belge de librairie; Paris, Pedone, 1894, in-12 de xi-103 p., 2 fr. 25.

Droit international. — 24. *Études sur les principes du droit international*, par John Westlake, traduit de l'anglais par Ernest Nys. Paris, Thorin, 1895, gr. in-8 de xvi-304 p., 7 fr. 50. — 25. *Précis de droit international public ou droit des gens*, par R. Prédelièvre. T. II. *Des Litiges internationaux et de leurs solutions*. Paris, Pichon, 1895, in-8 de 588 p., 10 fr. — 26. *Études sur la compétence civile à l'égard des États étrangers*

et de leurs agents politiques, diplomatiques ou consulaires, par P. DE PAEPE. Bruxelles, Bruylant-Christophe; Paris, Chevalier-Marescq, 1894, gr. in-8 de 302 p., 7 fr. — 27. *Étude théorique et pratique sur l'occupation comme mode d'acquérir les territoires en droit international*, par GASTON JÈZE. Paris, Giard et Brière, 1896, in-8 de 387 p., 8 fr.

DROIT CIVIL. — 1. — Suivant quelques-uns, le premier des commentateurs de notre code civil serait un Belge : ce serait François Laurent, l'auteur des *Principes de droit civil français*. Nous ne souscrirons jamais à cette assertion. On ne peut, il est vrai, contester à Laurent de grandes qualités, la clarté, une logique puissante. Il est sans égal pour élucider les matières les plus ardues. Mais dans les questions qui touchent à la morale, à la famille, à la religion, son esprit est presque toujours mauvais. Tout en proclamant sa croyance en Dieu, Laurent a fait une œuvre matérialiste. Le droit pour lui est une création arbitraire du législateur; il est tout entier dans les textes, et les textes doivent être appliqués à la lettre. Cette méthode d'interprétation, qui ne s'inquiète ni des précédents historiques, ni des principes supérieurs, ni de l'esprit de la loi, est essentiellement antiscientifique. Enfin, tout en se donnant pour un libéral, Laurent a fait une œuvre aussi antilibérale que possible. Sa manie de sectaire s'efforce de réduire encore la part, déjà trop étroite, laissée par le code civil à la liberté. — Avec ces défauts, et peut-être grâce à ces défauts non moins qu'à ses qualités réelles, l'ouvrage de Laurent n'a exercé que trop d'influence sur la science du droit depuis vingt ans. Plusieurs professeurs des Facultés officielles en ont adopté les théories, et c'est un arsenal où les juristes de la franc-maçonnerie vont chercher des armes pour pourfendre les congrégations, la mainmorte et le cléricalisme. — Bien que cet ouvrage n'ait pas encore beaucoup vieilli, quelques magistrats belges ont entrepris d'y ajouter un *Supplément*, qui a pour but de le mettre au conrant de la doctrine et de la jurisprudence. Mais ils n'entendent pas s'astreindre à adopter toutes les opinions de leur auteur. Ils commencent par résumer en une ou deux phrases la doctrine contenue dans un ou plusieurs paragraphes de Laurent, et ils citent ensuite les auteurs et les arrêts conformes ou contraires à cette doctrine; puis, eux-mêmes parfois, ils la discutent et la combattent. En suivant cette méthode, ils peuvent donc rectifier les erreurs de Laurent, tout en complétant son ouvrage et en lui donnant une utilité plus actuelle et plus pratique. Comment et dans quel esprit ce programme sera-t-il rempli? Nous ne pouvons encore guère en juger, n'ayant entre les mains que la première livraison (environ le tiers du premier volume) de ce *Supplément*, qui comprendra, nous dit-on, huit volumes. Nous sommes surpris toutefois d'y trouver sans aucunes réserves, sans indications contraires, des propositions comme celles-ci : « Le prétendu droit des citoyens de désobéir à une loi qu'ils estiment injuste n'existe pas. — Le législateur seul peut donner des droits à d'autres qu'aux personnes réelles et créer ainsi ce que l'on appelle des personnes civiles.

— La loi peut supprimer les personnes civiles; et en principe elle seule peut le faire. Les biens des personnes civiles supprimées appartiennent à l'État. » Ce sont bien là les théories de Laurent; mais il aurait été bon d'indiquer qu'elles ne sont pas universellement admises.

2. — M. Edmond Picard, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles, vient de publier le syllabus de son cours sur *l'Évolution historique du droit civil français*. Ce n'est qu'une table des matières, mais très développée et intéressante à parcourir. M. Picard distingue quatre grandes périodes dans l'histoire du droit français : celle de sa formation par « les grandes composantes » qui ont concouru à sa constitution (droits gaulois, romain, germanique, canonique, mœurs nationales); la période de la diversité du droit au moyen âge; la période moderne, où le droit français a marché vers l'unification, et enfin la période contemporaine, généralement négligée dans les cours d'histoire du droit et que M. Picard caractérise comme étant celle de la « socialisation » du droit. Il entend par là que le droit civil, après ne s'être occupé exclusivement que des intérêts de la classe capitaliste, tend à étendre sa protection sur les autres classes par la réglementation des droits du travailleur intellectuel et du travailleur manuel. L'idée est juste : l'absence de toutes dispositions sur la propriété littéraire, artistique et industrielle, l'insuffisance des quelques articles relatifs au contrat de travail, ce sont là des lacunes de notre code civil, et M. Picard a raison de s'étonner que dans les projets de réforme de ce code qui ont été élaborés en Belgique on n'ait même pas songé à combler ces lacunes.

3. — Le *Traité de la capacité de disposer*, par M. C. de Bock-Bauwens, nous vient, lui aussi, de Belgique. Cet ouvrage s'adresse à la pratique notariale. Il renferme une étude approfondie des règles sur les incapacités de disposer et de recevoir, sur la réserve, la quotité disponible et la réduction. Il montre par des chiffres comment ces règles doivent être appliquées dans les liquidations de succession.

4. — M. Raoul de la Grasserie, le savant juge de Rennes, vient encore d'ajouter à la série de ses ouvrages juridiques une dissertation sur le *Passif des successions*. Il y critique, un peu trop sévèrement, à notre sens, le système adopté par le code civil pour le règlement des droits des créanciers dans les successions. L'héritier étant considéré comme le continuateur de la personne du défunt, les créanciers de celui-ci deviennent de plein droit les créanciers de l'héritier. Lorsqu'il y a plus de dettes que de biens, l'application de ce principe peut être préjudiciable à l'héritier, et alors la loi met à sa disposition un préservatif, qui est le bénéfice d'inventaire. Lorsqu'au contraire c'est l'héritier qui a des dettes, les créanciers de la succession seraient lésés s'ils étaient obligés de subir le concours des créanciers personnels de l'héritier, et dans ce cas, pour les

créanciers de la succession il y a aussi un préservatif : la séparation des patrimoines. Tel est, en gros, le système du code : il laisse aux héritiers et aux créanciers le soin de pourvoir eux-mêmes à la sauvegarde de leurs intérêts. Nous ne prétendons pas que ce système soit sans défauts, mais il nous paraît encore de beaucoup préférable à celui que voudrait lui substituer M. de la Grasserie. Pour la grande majorité des successions, l'actif dépasse le passif, et, par suite, l'acceptation d'une succession sous bénéfice d'inventaire est un fait exceptionnel. Avec M. de la Grasserie, ce fait deviendrait général : tout décès devrait être suivi d'un inventaire dans la huitaine. Le juge de paix, constitué conservateur de toutes les successions, aurait le droit de faire procéder d'office à l'inventaire. Des publications, destinées à inviter les créanciers à se faire connaître, devraient avoir lieu, quand même il n'y aurait pas de créanciers. Ce seraient, en somme, toutes les successions soumises au régime de la liquidation judiciaire. Comment M. de la Grasserie n'a-t-il pas vu qu'une telle réforme entraînerait des inconvénients beaucoup plus graves que ceux qu'il déplore actuellement et qui du moins ne se produisent que dans les successions obérées? Que deviendraient, avec son projet, le repos et les secrets des familles? Les formalités et les frais qu'entraîne la mort d'un père ou d'un parent ne sont-ils pas déjà assez grands et faut-il encore les multiplier?

5 et 6. — Tout en se livrant à ces études théoriques, M. Raoul de la Grasserie poursuit ses travaux de législation comparée. Non content d'avoir traduit plusieurs codes étrangers, il a entrepris d'offrir aux juristes et aux praticiens français, à défaut de traductions complètes, des résumés analytiques des principaux codes civils de l'Europe et de l'Amérique. Deux de ces résumés ont déjà paru ; ce sont ceux du *Code civil mexicain* et du *Code civil chilien*. Chacun d'eux forme un volume. D'aussi complètes analyses, où rien d'utile n'est omis, sont certainement suffisantes pour la plupart des personnes qui ont besoin de connaître les législations étrangères ; toutefois nous regrettons que l'auteur n'ait pas indiqué entre parenthèses les numéros des principaux articles, afin de permettre aux lecteurs de se référer directement aux textes en cas de besoin.

7. — *Le Code civil annoté*, de M. Ed. Fuzier-Herman, se distingue des autres ouvrages du même genre en ce qu'il est de tous le plus complet et en ce qu'il renvoie aux trois principaux recueils d'arrêts (Sirey, le *Journal du palais* et Dalloz). La publication de cet excellent ouvrage a été beaucoup retardée par la maladie de son principal auteur. Cette maladie s'étant malheureusement terminée par la mort, M. Alcide Darras, qui était déjà depuis plusieurs années le collaborateur de l'éminent arrêtiste, s'est chargé de continuer son œuvre et espère la mener à fin avant trois ans. La quatrième livraison du tome III, qui vient de pa-

raître, va jusqu'à la fin du titre des Obligations. Le seul commentaire des articles 1382 et 1383 en remplit la plus grande partie et ne comprend pas moins de 2,230 numéros !

8. — On se plaint depuis longtemps en France de l'abus qui est fait des saisies-arrêts, ainsi que des frais excessifs occasionnés par ces procédures. Ces plaintes ont fini par être entendues du législateur, et une loi nouvelle, qu'on pourrait classer dans la catégorie des « lois sociales, » celle du 12 janvier 1895, a restreint la faculté de saisir les salaires des ouvriers et les traitements des petits employés et en même temps diminué les formalités et les frais de la saisie lorsqu'elle est permise. Cette loi décide que les salaires des ouvriers et gens de service et les appointements des employés, commis ou fonctionnaires, lorsque ces appointements ne sont pas supérieurs à 2,000 francs par an, ne sont saisissables que pour un dixième. Elle charge les juges de paix de statuer sur la validité des saisies-arrêts et de distribuer les sommes saisies entre les créanciers. Cette loi établit une réglementation un peu compliquée et pour l'application de laquelle le commentaire pratique qu'en a publié M. Victor Emion, juge de paix à Paris, sera fort utile aux magistrats et aux hommes d'affaires. On a craint que la plus grande facilité donnée pour les saisies n'ait pour effet de les multiplier ; M. Emion se montre rassuré à cet égard ; il voit une garantie contre tout abus dans « la juridiction paternelle des juges de paix » à laquelle est remise l'exécution de la loi.

Droit commercial. — 9. — *Le Traité de droit commercial* de MM. Lyon-Caen et Renault est un ouvrage qui fait honneur à la science juridique française. Par l'abondance des renseignements qu'il renferme, il constitue une véritable encyclopédie ou, comme on disait autrefois, une « somme » du droit commercial français à la fin du XIXe siècle. On peut se rendre compte des développements et des progrès de cette partie du droit, depuis un siècle, en comparant cet ouvrage avec d'autres plus anciens. Tandis qu'autrefois les textes du code et, avant le code, les ordonnances de Louis XIV étaient, avec quelques textes de droit romain et les usages du commerce, à peu près les seuls matériaux mis en œuvre par les auteurs qui écrivaient sur le droit commercial, aujourd'hui un traité approfondi exige de plus le dépouillement d'innombrables décisions de jurisprudence, l'étude d'un grand nombre de publications, générales et spéciales, la connaissance des conventions internationales et des législations étrangères. Le principal mérite de MM. Lyon-Caen et Renault est de n'avoir négligé aucun de ces éléments du droit nouveau. Ce mérite se fait remarquer en particulier dans leurs deux derniers volumes, qui sont consacrés au droit maritime. Nous avons déja signalé le premier de ces volumes (*Polybiblion*, t. LXX, p. 490). Le second, qui vient de paraître et forme le sixième de l'ouvrage complet, traite des

avaries, des abordages, des assurances maritimes, du prêt à la grosse, de l'hypothèque, de la saisie et de la vente des navires.

10. — La lettre de change a cela de commun avec les navires qu'elle est, comme eux, destinée à voyager. Lorsqu'elle passe d'un pays dans un autre, il y a lieu de se demander dans quelle mesure elle reste soumise à la législation de son lieu d'origine, sous quels rapports elle est régie par la loi du lieu où elle est endossée et où elle est payable. M. Champcommunal, dans une excellente *Étude sur la lettre de change en droit international privé*, répond à ces questions. Il examine quelle est la loi applicable au contrat de change en ce qui concerne la capacité des souscripteurs, les conditions de forme, les droits et obligations résultant du contrat, l'échéance, le paiement, les recours, le timbre, l'enregistrement et les règles de compétence. Claire, précise, complète, cette monographie donne la solution d'une foule de questions embarrassantes pour les banquiers et les négociants.

11. — Depuis quelques années, tout le monde voulant être marchand de vin, on a trouvé un moyen ingénieux de faciliter l'accès de cette noble profession même à ceux qui n'ont rien. On les fait emprunter sur le fonds de commerce qu'ils exploitent et qui est donné en gage au prêteur. La loi, il est vrai, exige pour la validité du gage que le créancier soit mis en possession de l'objet; mais un arrêt de la cour de cassation a admis qu'un fonds de commerce, consistant principalement dans l'achalandage et le droit au bail des lieux où il est exercé, peut être cédé en nantissement à la façon des créances. La pratique est partie là-dessus. Il en résulte de nouveaux mécomptes dans les faillites : tout l'actif se trouve absorbé par un créancier gagiste dont on ne soupçonnait pas l'existence. Les tribunaux de commerce ont senti la nécessité de réagir contre une jurisprudence désastreuse pour les négociants honnêtes et de bonne foi. Les cours d'appel, au contraire, tendent à maintenir la doctrine de la cour de cassation. Cette controverse intéressante est fort bien exposée par MM. Magnier et Octave Pruvost, avocats à la cour d'appel de Paris, dans leur brochure intitulée : *Du Nantissement constitué sur les fonds de commerce.* En terminant, ils font appel à l'intervention du législateur et indiquent divers procédés par lesquels on pourrait rendre publique la mise en gage des fonds de commerce pour empêcher qu'elle ne soit un moyen de tromper les tiers.

12. — La concurrence déloyale est une autre forme de tromperie, plus ancienne, mais toujours nouvelle. Elle a existé de tout temps, et le *Registre des mestiers*, d'Estienne Boileau, en fournit déjà des exemples sous saint Louis. Mais combien elle s'est perfectionnée depuis ce temps-là! Et surtout combien elle s'est multipliée depuis l'établissement de la liberté du commerce et grâce au développement de la publicité!.... Aujourd'hui, ses ruses, ses manœuvres, ses stratagèmes sont

innombrables. M. René Barbier a pourtant essayé de les classer sous quatre chapitres : il distingue ce qui a pour but d'amener une confusion entre les produits, ce qui tend à la confusion entre établissements rivaux, les actes de dénigrement et les abus de la réclame. M. Barbier détermine exactement où finit la concurrence honnête, où commence la fraude ; il indique ensuite à quelles conditions et suivant quelles règles les victimes peuvent obtenir réparation. Son traité *De la Concurrence déloyale* compte moins de deux cents pages, et résume pourtant toutes les décisions de la jurisprudence sur ce sujet aussi vaste que délicat.

13. — Un autre fléau du commerce, qui tend aussi beaucoup à se multiplier, ce sont les faillites.... Mais non, les faillites diminuent : ce sont seulement les « liquidations judiciaires » qui augmentent. « Aujourd'hui, dit M. Constantin Maréchal, les meilleurs esprits se demandent si la liquidation judiciaire n'est pas devenue, pour une foule de gens peu scrupuleux, un moyen facile de s'enrichir en ne payant pas leurs dettes; quelques liquidations judiciaires heureuses, et l'on peut aller tranquillement vivre de ses rentes, devenir grand électeur de son arrondissement et fleurir sa boutonnière. » Le *Traité pratique de la procédure des faillites et des liquidations judiciaires* ne s'adresse, dit l'auteur, ni aux juges des tribunaux de commerce, ni aux greffiers, ni aux syndics de faillite, qui savent ce qu'ils ont à faire : il est destiné « aux créanciers, aux liquidés et aux faillis, » et a pour but de leur fournir les renseignements dont ils ont besoin pour défendre leurs intérêts. Il contient un résumé des règles légales et des formules pour les divers actes que requiert la procédure des faillites et des liquidations.

14 à 16. — L'excellente collection de codes étrangers, en cours de publication chez Pedone, s'est enrichie de trois nouveaux volumes se rapportant au droit commercial. Le premier, intitulé *Code maritime britannique*, sera certainement fort bien accueilli par tous nos armateurs et navigateurs français : il comprend la traduction de la loi anglaise de 1894 sur la marine marchande. Cette loi, entrée en vigueur le 1er janvier 1895, a réuni et coordonné quarante-sept lois antérieures, relatives à la propriété des navires marchands, au recrutement des équipages et des officiers, à la police des paquebots et des navires à émigrants, à la pêche maritime, aux juridictions spéciales, aux épaves, au pilotage, aux phares, etc. La traduction est aussi littérale que possible. Elle est l'œuvre de M. Henri Fromageot, docteur en droit, avocat à la cour d'appel de Paris.

— Le volume suivant nous offre le *Code de la marine marchande italien*, traduit et annoté par M. Henri Prudhomme. Ce code date de 1877, mais a été modifié en 1881 et en 1886. Il se divise en deux parties. La première comprend, outre les règles ordinaires sur l'administration et la police de la marine marchande, des dispositions remarquables sur le

droit maritime en temps de guerre ; la plupart des principes consacrés par le droit des gens pour le cas de guerre maritime y sont formulés en règles légales. La seconde partie du code italien est toute pénale : elle détermine les peines applicables aux divers méfaits maritimes, mais elle en laisse la répression aux tribunaux ordinaires.

— La *Loi roumaine sur la faillite* est l'objet d'un petit volume, qui forme le complément du *Code de commerce roumain*, déjà publié antérieurement. La partie de ce code où il est traité de la faillite a été modifiée par une loi du 20 juin 1895, et c'est cette loi que MM. Édouard de Bonnemains et Romulus Voinesco ont traduite. Elle contient quelques innovations dignes de remarque : notamment, la fixation à 40 0/0 du taux minimum auquel le failli peut obtenir un concordat ; l'interdiction pour le failli concordataire d'aliéner aucune partie de son patrimoine tant qu'il n'a pas rempli ses engagements ; la défense de consentir un concordat à celui qui tombe en faillite pour la seconde fois.

17. — Pendant que nous en sommes au droit étranger, c'est le cas de mentionner une brochure de M. Georges Bertrand, candidat notaire, sur le *Régime des sociétés civiles et commerciales en Belgique et à l'étranger*. On y trouve une analyse de la législation belge en matière de société et un aperçu des autres législations sur le même sujet. L'auteur a eu seulement le tort de se laisser aller à des réflexions personnelles d'un goût plus que douteux. Il représente les prêtres et les moines « déambulant par voies et par chemins, » et « cherchant à tomber les moyens d'existence des récalcitrants du casuel. » Ce n'est pourtant pas un moine, mais un « courtier d'annonces » qu'il accuse de lui avoir dérobé son manuscrit, de l'avoir publié subrepticement, et, qui plus est, d'en avoir éliminé des phrases comme celle-ci : « De même que les portes de bronze garantissaient la ville d'Ys contre l'invasion des flots, elle (la législation) défend le patrimoine de la nation contre la main-morte. » Nos lecteurs sauront donc que la bonne édition est celle qui contient cette phrase à la page 8.

Droit public et administratif. — 18. — La *Revision des constitutions* n'est pas un des moindres problèmes du droit public, mais c'est un problème qu'on a quelque peine à prendre au sérieux en France, depuis qu'on y a vu tant de constitutions revisées tout autrement que ne l'avaient prévu leurs auteurs. Au début de l'ouvrage qu'il vient de publier sur ce sujet, M. Gabriel Arnoult, docteur en droit et avocat à Nancy, se demande si l'ancienne France avait une constitution. Il résout cette question négativement : la France, dit-il, « n'avait ni constitution ni institutions, si l'on excepte le Parlement, » et, après M. Thiers, il croit justifier ainsi la Révolution, parce que la Révolution a eu pour but de doter la France de cette « loi fondamentale » qui lui manquait. Cette prétendue justification de la Révolution tombe devant deux observa-

tions dont nous sommes surpris que M. Arnoult n'ait pas eu l'idée. Tout d'abord, il faut croire que cette loi qui manquait à notre pays n'était pas aussi « fondamentale » qu'on veut bien le dire, puisque son absence n'avait pas empêché la France de parcourir une assez longue carrière et de faire quelque figure dans le monde. En second lieu, si la Révolution n'a pour se justifier que les constitutions qu'elle a données à la France, elle est par cela même irrémissiblement condamnée, car aucune de ses constitutions n'était viable ni n'a pu s'accommoder au génie français. La première de nos constitutions écrites qui ait eu quelque durée est la charte de 1814, et celle-là n'avait pas une origine révolutionnaire. En réalité, d'ailleurs, il est faux de dire que l'ancienne France n'avait pas de constitution, car tous les cahiers de 1789 se sont trouvés d'accord sur un certain nombre de principes constitutionnels; ces principes, il est vrai, n'avaient pas jusque-là été écrits dans une charte, mais ils étaient gravés dans le cœur de la nation, ce qui vaut encore mieux. M. Arnoult ne reconnaît-il pas lui-même que l'Angleterre a bien réellement une constitution, alors même qu'encore aujourd'hui cette constitution n'est pas écrite? Et qui pourrait en nier l'existence, quand elle a servi de modèle à la plupart des constitutions du monde? — Cela dit, surtout pour faire connaître l'esprit dans lequel est conçu l'ouvrage de M. Arnoult, nous n'avons plus qu'à en constater les réelles et sérieuses qualités. La première partie comprend l'historique des méthodes de revision adoptées par toutes les constitutions françaises; puis l'auteur étudie, d'une manière très complète, la procédure de revision établie par la constitution de 1875, et les applications qui en ont été faites déjà deux fois, en 1879 et en 1884. Il soutient que la compétence du Congrès peut être limitée par les votes des deux Chambres sur la question de revision : c'est, comme on sait, le système qui a prévalu en 1884. Une brèche toutefois y a été faite pour introduire dans la loi constitutionnelle un article déclarant inéligibles à la présidence de la République les membres des familles ayant régné sur la France, car cet article n'avait pas été présenté à l'avance au Sénat. C'est là un précédent qui peut avoir dans l'avenir de graves conséquences. Dans la seconde partie de son livre, presque aussi étendue que la première, M. Arnoult relate les modes de revision consacrés par presque toutes les constitutions étrangères.

19. — Le droit constitutionnel a fourni aussi à M. Louis Gobron, docteur en droit, le sujet d'un ouvrage intéressant : *Le Droit de grâce sous la constitution de 1875*. De tout temps le droit de grâce a été un des attributs du Souverain. Sous l'ancien régime, les Parlements, prétextant des abus, avaient déjà cherché à le restreindre en mettant des conditions à l'entérinement des lettres de grâce. En 1791, la Constituante vota d'enthousiasme la suppression de cette prérogative de la Couronne; elle l'exerça pourtant elle-même en abolissant tous les jugements prononcés

pour faits relatifs à la Révolution. Mais le droit de grâce fut rétabli dix ans après, par le sénatus-consulte du 16 thermidor an X, qui l'attribua au Premier Consul, et l'article 3 de la loi du 25 février 1875 l'accorde au Président de la République. Bien qu'il ne paraisse susceptible d'aucune restriction, puisqu'il dépend uniquement de la volonté du chef de l'État, ce droit soulève cependant, dans son exercice, d'assez nombreuses difficultés. Ainsi, l'on n'est pas d'accord sur le point de savoir si la grâce peut s'appliquer aux peines disciplinaires. Sous le second Empire, le Conseil de l'instruction publique s'est prononcé pour l'affirmative, en principe et sauf quelques exceptions. Récemment, le Conseil d'État a, au contraire, adopté une opinion moins libérale. M. Gobron combat, avec raison, cette nouvelle jurisprudence : la grâce, en effet, par cela même qu'elle est l'exercice du pouvoir suprême, ne comporte aucune limite, en dehors des droits acquis à des tiers. Peines proprement dites, déchéances, mesures disciplinaires, en un mot, tout ce qui a un caractère pénal est susceptible d'être effacé par le pardon, quand le pardon ne peut nuire à personne. Au point de vue pratique, l'ouvrage de M. Gobron donne des renseignements utiles sur l'instruction des recours en grâce et les formes dans lesquelles ils sont soumis à la signature du Président de la République.

20. — Comme le droit de grâce, le droit d'occuper temporairement des propriétés privées pour l'exécution de travaux publics remonte à l'ancien régime. Alors que les transports étaient difficiles, il fallait, pour construire des routes à travers le royaume, que l'administration eût la faculté de prendre ses matériaux sur place, de les extraire des terrains avoisinant les travaux. Cette servitude d'utilité publique permit à la monarchie d'établir partout de belles voies de communication, à une époque où les ressources faisaient défaut. Elle était complétée par la corvée; mais tandis que celle-ci a succombé sous l'impopularité, sauf pour l'entretien des voies vicinales et communales, l'occupation temporaire a résisté aux critiques dirigées contre elle, et des lois postérieures à la Révolution l'ont maintenue et affermie. Une nouvelle réglementation de cette servitude a été faite par une loi du 29 décembre 1892, et M. Bourcart, professeur à la Faculté de droit de Nancy, vient de publier un excellent commentaire de cette loi, qu'il appelle, à juste titre, une bonne loi, une loi d'affaires et de défense de la propriété.

21. — Dans une brochure en langue italienne, intitulée *Della istituzione di un consiglio privato della corona nel nostro regimine parlamentare*, M. Ignazio Brunelli soutient cette thèse : qu'il conviendrait d'introduire un nouveau rouage dans le mécanisme de la monarchie parlementaire, et en particulier dans la constitution italienne. Il constate que le principal défaut de tout gouvernement parlementaire est d'être un gouvernement de parti : la majorité de la Chambre des

représentants tend à tout absorber; tous les avantages sont pour les amis du gouvernement, toutes les charges pour le parti opposé. Seul, le Roi est au-dessus des partis, et son autorité s'étend à la fois sur le pouvoir législatif, auquel il participe par la sanction des lois et par la nomination des membres de la Chambre haute; sur le pouvoir exécutif, dont il est le chef, et sur le pouvoir judiciaire, qui dépend de lui par la nomination des juges. M. Brunelli voudrait que la Couronne pût, grâce à ces prérogatives, résister aux empiétements des majorités parlementaires et défendre les droits des minorités : pour cela, il estime que le Roi aurait plus de force s'il pouvait s'appuyer sur l'avis d'un conseil privé, nommé par lui, mais composé des hommes les plus éminents de la nation. A notre avis, c'est une illusion : ou le conseil privé ne ferait rien ou, s'il voulait agir, il se trouverait en conflit avec le ministère. M. Ruggero Bonghi, député et ancien ministre, dans une lettre adressée à l'auteur, et publiée par celui-ci en tête de sa brochure, ne lui dissimule pas que l'institution du conseil privé ne serait pas un remède efficace contre la tyrannie ministérielle, « cette plaie des gouvernements constitutionnels. »

22. — Le vrai, le seul remède à la tyrannie des ministres et des majorités parlementaires, c'est la décentralisation, c'est une organisation analogue à celle que nous décrit M. Pierre Arminjon dans son livre sur l'*Administration locale de l'Angleterre*. Mais cette organisation diffère tellement de ce que nous voyons en France qu'il est difficile de la faire bien comprendre sans des comparaisons auxquelles M. Arminjon n'a peut-être pas eu assez fréquemment recours. Les institutions provinciales de l'Angleterre nous étonnent tout d'abord par leur extrême diversité. « Les Anglais n'admettent pas que Birmingham, avec ses 450,000 habitants, puisse être administrée comme Hedon avec ses 979 habitants. » Nous, au rebours : nous trouvons même étrange que l'administration municipale de Paris soit faite sur un autre plan que celle de Nanterre. En Angleterre, le régime des villes diffère de celui des campagnes; les villes elles-mêmes sont différemment administrées suivant leur importance. Les principales, constituées en bourgs municipaux, jouissent de plus d'indépendance que les moindres. Les campagnes sont gouvernées par les conseils de comté, auxquels une loi de 1888 a transféré la plupart des attributions administratives exercées jusque-là par les justices de paix, pour ne laisser à celles-ci que leurs attributions judiciaires. Les conseils de comté se divisent en comités spéciaux, qui constituent autant d'organes distincts. Un autre trait bien surprenant pour nous de l'administration anglaise est l'absence de tout représentant actif de l'autorité centrale auprès des corps locaux : ceux-ci ne sont pas réduits à remettre l'exécution de leurs décisions à des fonctionnaires dépendant uniquement du gouvernement. Enfin, chose plus étrange encore, la politique reste là-bas étrangère à l'administration, qui s'inspire de l'intérêt public plus

ou moins bien compris, jamais de visées électorales. M. Arminjon signale néanmoins les progrès incontestables qu'a faits la centralisation en Angleterre dans ces dernières années; elle est la conséquence nécessaire de l'introduction de la démocratie dans la constitution des pouvoirs locaux; elle a pour organe le *Local government board*, département ministériel sur lequel le Parlement s'est déchargé en partie de la haute direction qu'il avait toujours conservée jusqu'ici sur les affaires provinciales.

23. — En France, à cette heure, on se préoccupe beaucoup moins d'emprunter à l'étranger le *self government* que d'y aller chercher de nouveaux genres d'impôts. Voltaire serait toujours en droit de dire :

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière;

et pour bien connaître les agréments que procure aux peuples l'impôt sur le revenu cher aux radicaux, on ne saurait mieux faire que de lire le petit volume dans lequel M. Georges Legrand fait connaître *l'Impôt sur le capital et le revenu en Prusse*. La Prusse jouit déjà depuis longtemps de l'impôt sur le revenu; mais une loi du 24 juin 1891 en a élevé le taux et perfectionné l'assiette, et cette loi a servi de modèle à M. Doumer pour son fameux projet. L'impôt ne frappe que les contribuables ayant plus de 900 marcs (1,125 fr.) de revenu : en Prusse, les deux tiers des habitants sont par cela même exemptés. Le taux est gradué; il s'élève de 0,62 pour cent pour les plus faibles revenus taxés jusqu'à 4 pour cent pour les revenus de 100,000 marcs. Tout contribuable dont le revenu net dépasse 3,000 marcs (3,750 fr.) est tenu d'en faire la déclaration détaillée. Pour ceux qui n'ont pas plus de 3,000 marcs, la déclaration est facultative, en principe, mais peut toujours être requise par la commission de taxation. Cette commission est, d'ailleurs, armée des moyens d'investigation les plus puissants et qui vont jusqu'à lui permettre de faire expertiser les fortunes et d'entendre des témoins sous la foi du serment. L'impôt sur le revenu est, en effet, inséparable de ces procédés inquisitoriaux. Il conduit aussi fatalement à un impôt sur le capital, car, de même que l'impôt sur le revenu est préconisé comme un remède aux inégalités des taxes indirectes, l'impôt sur le capital est à son tour un remède nécessaire aux inégalités de l'impôt sur le revenu. M. Georges Legrand, dont le travail ne compte pas plus de cent pages, n'a voulu faire qu'une simple analyse du système fiscal prussien, et non une critique; il constate cependant, en finissant, « les énormes difficultés auxquelles cette forme d'impôt se heurte et les immenses dangers qu'elle suscite. »

Droit international. — 24. — M. Ernest Nys, professeur à l'Université de Bruxelles et juge au tribunal de cette ville, a déjà publié de remarquables travaux sur l'histoire du droit des gens; il a aussi traduit les *Principes de droit international*, de J. Lorimer, et c'est encore grâce

à lui que nous pouvons lire en français les *Études sur les principes du droit international*, de M. John Westlake, professeur à Cambridge. Le titre de cet ouvrage pourrait faire croire qu'il s'agit d'une étude complète et méthodique sur l'ensemble du droit des gens ; mais M. Westlake s'est attaché plus particulièrement à l'examen des principes qui doivent servir à résoudre les questions pratiques les plus actuelles. Les premiers chapitres de son livre sont cependant purement théoriques. Il discute et réfute la thèse de John Austin, pour qui le droit des gens n'est pas un véritable droit, mais seulement une application des règles de la morale aux relations des États. M. Westlake montre fort bien que c'est là une idée fausse et qu'il y a autre chose dans le droit des gens que de simples préceptes moraux. Il est d'accord en cela avec Grotius, qui a déjà signalé de son temps des règles conventionnelles, établies par la coutume et qui dépassent le droit naturel : ainsi, le droit des gens interdit, dans la guerre, l'emploi du poison, qui, aux yeux du droit naturel, n'est pas plus coupable que l'emploi de l'épée ou du canon. M. Westlake étudie ensuite historiquement les événements les plus importants et les penseurs les plus éminents de la science du droit international. Ayant remarqué qu'en passant de mains en mains les notices sur les anciens écrivains perdent de leur ressemblance avec l'original, il s'est efforcé, dit-il, de reproduire fidèlement les doctrines des principaux auteurs, en particulier de Grotius. Après cette partie historique, le savant professeur résume en un seul chapitre les principes généraux du droit international ; il entend par là moins les règles elles-mêmes que les idées dirigeantes qui doivent présider à leur application. Les chapitres suivants sont tous consacrés à des questions importantes et à l'ordre du jour. Le chapitre VII traite de la situation des petits États par rapport aux grandes puissances et de la protection exercée par les États sur leurs nationaux en pays étranger. Le chapitre VIII démontre que le droit de préservation personnelle n'est pour les États, pas plus que pour les individus, un droit absolu et sans limites. Le chapitre IX étudie le grave problème des moyens d'acquérir la souveraineté territoriale sur les régions non civilisées. Établissant une distinction bien tranchée entre la souveraineté et la propriété, M. Westlake n'applique pas ici par analogie les règles du droit romain sur l'occupation ; il tire de la notion même de souveraineté les conditions auxquelles les peuples civilisés peuvent étendre leur suprématie sur des peuples moins avancés ; il est ainsi amené à traiter des protectorats et des « sphères d'influence. » Le chapitre X contient un exposé intéressant du régime de l'Inde sous la domination anglaise ; la situation des rajahs indiens par rapport à l'empire britannique pourrait être rapprochée de celle qui vient d'être faite par la France à la reine des Hovas ; ces princes ont conservé quelque autorité à l'égard de leurs sujets, mais n'ont plus d'existence en droit international. Le chapitre XI

et dernier est relatif aux lois de la guerre. M. Westlake s'élève contre la théorie de M. Lueder, professeur à l'Université d'Erlangen, qui distingue les règles ordinaires de la guerre et les cas exceptionnels où l'on peut y déroger par nécessité. M. Westlake répond avec raison que « les moyens les plus doux que l'on emploie dans la guerre se basent sur quelque nécessité, car la guerre elle-même n'a pas d'autre base légitime. » En revanche, il soutient, avec tous les publicistes anglais, que le droit de prise maritime s'étend non seulement à la contrebande de guerre, mais à toute marchandise ennemie, et il soumet à une analyse fine et précise la théorie de Rousseau, d'après laquelle la guerre n'établit d'hostilité qu'entre les États belligérants et non entre leurs sujets.

25. — L'étude de la guerre en droit international remplit presque entièrement le second volume du *Précis de droit international public*, de M. Piédelièvre, professeur agrégé à la Faculté de droit de Rennes. Nous avons déjà rendu compte du premier volume et nous avons constaté que cet ouvrage, bien que présenté comme un livre élémentaire, est suffisamment développé pour que la lecture en soit facile et intéressante (*Polybiblion*, t. LXXI, p. 319). Avant d'en venir aux conflits armés, M. Piédelièvre s'occupe des moyens de les prévenir ; il fait l'historique de l'arbitrage dans le passé et recherche quel pourra en être le développement dans l'avenir ; il se demande si l'on peut espérer voir jamais l'établissement d'une juridiction suprême et permanente, devant laquelle les États seraient tenus de porter leurs différends et dont ils seraient obligés d'exécuter les sentences. Il écarte un peu trop dédaigneusement peut-être le système qui consisterait à conférer à la Papauté le rôle d'arbitre universel entre les peuples ; puisque l'on cherche un tribunal suprême, permanent et impartial, celui du Pape a un premier avantage sur tout autre : il n'est pas à créer, il existe. M. Piédelièvre espère seulement que les peuples prendront de plus en plus l'habitude de faire trancher leurs litiges par des arbitres choisis spécialement pour chaque cas particulier. Mais l'insuffisance de ce système est évidente : c'est dans le moment où le conflit est allumé qu'il faut que l'accord se produise pour la signature du compromis d'arbitrage, et l'accord sera toujours d'autant plus difficile que le conflit portera sur des questions plus présentes et plus agitées. Le *Précis* de M. Piédelièvre se termine par un appendice sur la situation de la Papauté en droit international. L'auteur s'y montre fort peu favorable à l'Église et au Pape. Il soutient que le pouvoir temporel n'existait que dans l'intérêt des populations sur lesquelles il s'exerçait, d'où la conséquence que le renversement de ce pouvoir est un événement intérieur de l'Italie, auquel le monde catholique n'a rien à voir ! M. Piédelièvre va même jusqu'à enseigner que le gouvernement italien n'est pas tenu d'accorder aux représentants des puissances catholiques auprès du Souverain Pontife les immunités des

agents diplomatiques, d'où il résulte que ces ambassadeurs pourraient être expulsés sans que le Pape ni les puissances eussent le droit de se plaindre !

26. — M. de Paepe, conseiller à la cour de cassation de Belgique, est l'auteur d'un ouvrage estimé sur la compétence des tribunaux civils. Poursuivant l'étude du même sujet jusque sur le terrain du droit international, il traite dans un nouveau volume de *la Compétence civile à l'égard des États étrangers et de leurs agents politiques, diplomatiques ou consulaires*. Dans la plupart des pays, les tribunaux se déclarent incompétents pour connaître des actions intentées aux États étrangers qui n'acceptent pas leur juridiction. M. de Paepe combat avec force cette jurisprudence. Il montre qu'aucune nécessité d'ordre public n'impose d'affranchir du droit commun, au préjudice des citoyens, les États étrangers qui ont fait avec ceux-ci des contrats civils. On admet bien qu'un souverain étranger peut être assigné pour les actes qu'il a passés comme personne privée. Pourquoi traiter différemment les États ? M. de Paepe ne combat pas moins les immunités accordées aux agents diplomatiques en matière civile. Il recherche l'origine historique de ces privilèges et soutient qu'on leur a donné peu à peu une extension excessive : les seuls actes qui devraient être soustraits à la compétence des tribunaux sont ceux accomplis par les agents diplomatiques en leur qualité officielle.

27. — M. Gaston Lèbre, docteur en droit, a écrit une monographie intéressante sur *l'Occupation comme mode d'acquérir les territoires en droit international*. Ce travail, qui est sans doute une thèse de doctorat, a été couronné par la Faculté de droit de Toulouse et par l'Académie de législation. Contrairement à l'opinion de M. Westlake, que nous citions tout à l'heure, M. Lèbre estime que la théorie de l'occupation en droit privé peut être étendue, sous certaines réserves, à l'acquisition de la souveraineté territoriale. Il en déduit que les conditions requises pour la légitimité de cette acquisition sont les suivantes : 1° un territoire susceptible de souveraineté et non encore occupé par un État ; 2° l'intention bien arrêtée chez l'État occupant de se comporter comme souverain (c'est l'*animus domini* du droit privé) ; 3° une prise de possession réelle (*adprehensio*). Le droit des gens exige en outre une condition de forme : la notification de la prise de possession aux puissances par la voie diplomatique. Cette condition est exigée notamment par l'acte général de la Conférence de Berlin de 1885 pour l'acquisition des possessions nouvelles sur les côtes du continent africain. L'examen attentif de la manière dont ces conditions sont observées oblige à reconnaître que la conduite des États civilisés ne répond pas toujours à leurs théories. On pose en principe le respect des souverainetés indigènes ; mais, en pratique, les agents actifs de la politique coloniale emploient trop souvent

des subterfuges déloyaux ou des violences barbares pour assujettir les peuples auxquels ils prétendent apporter la liberté et la civilisation.

MAURICE LAMBERT.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *La Relique d'Argenteuil*, par le chanoine V. DAVIN. Paris, « Revues indépendantes, » s. d. (1895), in-8 de 55 p., 2 fr. — 2. *Saint Joseph, Époux de Marie, Père nourricier de Jésus, Patron de l'Église*, d'après l'Écriture et la Tradition, par le P. MERCIER, S. J. Paris, Lethielleux, s. d. (1895), in-12 de XV-411 p., 3 fr. 50. — 3. *La Légende de sainte Thècle*, par D. F. CABROL. Paris, bureaux de « l'Armorial français, » 1895, in-8 de 28 p. — 4. *Sainte Hedwige, sa vie et ses œuvres*, par G. BAZIN. Paris, Bloud et Barral, s. d. (1895), in-8 de XXVII-336 p., 4 fr. 50. — 5. *Vie, gloires et merveilles de saint Antoine de Padoue*, par GEORGES LOTH. Paris, Bloud et Barral, s. d. (1895), in-12 de XIX-232 p., 1 fr. 75. — 6. *Saint Albert de Messine, de l'ordre des Carmes*, par la Cte D. DE BEAUREPAIRE DE LOUVAGNY (ROUXEL-LECRAY). Paris, Téqui, 1895, in-12 de XXVI-289 p., 2 fr. 50. — 7. *Vie de saint Pierre Thomas, de l'ordre des Carmes*, par l'abbé PARRAUD. Avignon, Seguin, s. d. (1895), in-12 de XVI-363 p., 3 fr. — 8. *Sainte Angèle Mérici et les Origines de l'ordre des Ursulines*, par l'abbé LÉON BOUTHORS. Abbeville, Paillart, 1894, in-8 de 240 p., avec illustr., 1 fr. — 9. *Saint Philippe de Néri*, par la Cte D'ESTIENNE D'ORVES. Paris, Lecoffre, 1895, in-12 de XIX-407 p., 3 fr. — 10. *Biografia compendiada de la Excma. Sra. Doña Teresa Enriquez llamada la Loca del Sacramento*, por D. MIGUEL-ANTONIO ALARCÓN. Valencia, Domenech, 1895, in-32 de 150 p. — 11. *Le Martyrologe de l'Église du Japon (1549-1649)*, par l'abbé PROFILLET. T. I. *Les Saints et les Bienheureux*. Paris, Téqui, 1895, in-12 de VII-410 p., 10 fr. 50. — 12. *Histoire du vénérable Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus*, par le P. X.-A. SÉJOURNÉ, S. J. Paris, Oudin, 1895, 2 vol. in-8 de X-450 et 432 p., 8 fr. — 13. *Vie du bienheureux Théophile de Corte, prêtre des Mineurs de l'Observance de Saint-François*, par l'abbé ABEAU. Paris, Téqui, 1896, in-8 de XXVII-412 p., 5 fr. — 14. *La Comtesse de Pontbriand*, par le P. M.-D. CHAPOTIN. Paris, « Année dominicaine, » 1896, in-8 de XI-342 p., 5 fr. — 15. *L'Abbé Gruget, curé de la Trinité d'Angers. Sa paroisse, son diocèse, son temps (1751-1840)*, par le chanoine PORTAIS. Paris, Delhomme et Briguet, 1896, in-8 de VIII-624 p., 4 fr. — 16. *Frédéric Ozanam*, par JEAN LAUR. Abbeville, C. Paillart, s. d. (1895), in-8 de 160 p., 1 fr. 15. — 17. *La Vie du R. P. Xavier de Ravignan, de la Compagnie de Jésus*, par le P. A. DE PONLEVOY, S. J. Paris, Téqui, 1895, 2 vol. in-12 de VIII-458 et 506 p., 7 fr. 50. — 18. *Lettres de l'abbé Henri Perreyve (1850-1865)*. Paris, Téqui, 1896, in-12 de XVII-507 p., 4 fr. — 19. *La Mère Clara de Gondrecourt et la Congrégation du Saint-Cœur de Marie de Nancy*, par l'abbé E. MARTIN. Nancy, Vagner, 1895, in-8 de VII-441 p., 5 fr. — 20. *Esprits et vertus de C.-J. Eugène de Mazenod, évêque de Marseille, fondateur de la Congrégation des oblats de Marie-Immaculée*, par le P. E. BAFFIE, O. M. I. Paris, Delhomme et Briguet, s. d. (1895), in-8 de XIII-633 p., 3 fr. 50. — 21. *Alexis Clerc, marin, jésuite et otage de la Commune*, par le P. CH. DANIEL. Paris, Téqui, 1895, in-12 de VIII-406 p., 4 fr. — 22. *Le Père Laverlochère, missionnaire oblat de Marie-Immaculée*, par le P. A. SOULERIN, O. M. I. Paris, Delhomme et Briguet, in-8 de 284 p., 3 fr. — 23. *S. S. Pie IX, sa vie, ses écrits, sa doctrine*, par l'abbé PAGÈS. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-8 de 288 p., 3 fr. — 24. *S. Ém. le cardinal Pie, sa vie, sa doctrine, ses écrits*, par l'abbé PAGÈS. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-8 de 320 p., 3 fr. — 25. *Correspondance du cardinal PIE, évêque de Poitiers, et de Mgr COUSSEAU, évêque d'Angoulême (1849-1873)*. Paris, Oudin, 1894, in-8 de XII-652 p., 6 fr. — 26. *S. Ém. le cardinal Lavigerie, sa vie, ses écrits, sa doctrine*, par l'abbé PAGÈS. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-8 de 284 p., 3 fr. — 27. *Mgr Freppel, sa vie, sa doctrine*, par l'abbé PAGÈS. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-8 de 288 p., 3 fr. — 28. *Vie du Père Fr.-X. Gautrelet, de la Compagnie de Jésus*, par le P. J. BURNICHON, S. J. 2e édit. Paris, Retaux, 1896, in-12 de VI-352 p., 3 fr. 50. — 29. *Un Homme d'œuvres. Ferdinand-Jacques Hervé-Bazin*. Tours, Mame, 1895, gr. in-8 de 367 p., 3 fr. 50. — 30. *Un Artiste. Le P. F. IMBERT*,

de la Société de Marie. Pensées, fragments et lettres. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de XXVIII-255 p., 3 fr. 50. — 31. *Jeunes Martyrs*, par CAT. Paris, Lefort, s. d., in-12 de 140 p., 1 fr. — 32. *Les Grands Initiateurs des œuvres catholiques.* Paris, Lefort, s. d., gr. in-8 de XVI-366 p., 4 fr. 25. — 33. *Le Culte des saints de France. Histoire. Coutume. Liturgie*, par les abbés FLAMENT et HAGUE. Paris, Oudin, 1895, 2e édit. 2 vol. in-12 de XXXII-576 et 624 p., 7 fr. — 34. *Les Saints de France du XIIIe au XIXe siècle*, par Mlle ISABELLE VERNY. Paris, Desclée et de Brouwer, 1895, in-4 illustré de 512 p., 5 fr.

1. — Encore *la Relique d'Argenteuil!* M. Davin prend parti pour la Tunique inconsutile de Trèves, seule authentique comme telle, estime-t-il. Avec Calvin il prétend que le vêtement divin d'Argenteuil est un manteau « de la forme d'une chasuble » (p. 47), et, à l'aide « d'éléments nouveaux, » il s'efforce de le prouver avec subtilité plus que par des arguments décisifs. Que penser de cette *tunica* traditionnelle depuis tant de siècles, qui, dans les conclusions du chanoine versaillais, devient un manteau, muni de manches? Selon lui, la *tunica inconsutilis* serait une « expression substituée, au XIIIe siècle, à celle de *cappa* et *cappa inconsutilis* du XIIe siècle » (p. 16). Remarquons seulement avec Du Cange que « la cape, au moyen âge, était une sorte de tunique plus large et allant jusqu'aux talons, qui se surajoutait aux autres vêtements » (ve *Cappa*). Tout naturellement, à la même époque, on a donc pu prendre un mot pour synonyme de l'autre. Puis *cappa* n'aurait été employé d'abord qu'au milieu du XIIe siècle par Hugues, archevêque de Rouen, et par Robert, abbé du Mont-Saint-Michel, qui affirme que cette *cappa subrufi coloris* de notre Sauveur « lui avait été faite par sa glorieuse mère, quand il était encore enfant » (p. 19). Euthymius, savant moine grec, se range, au commencement du XIIe siècle, à l'opinion « très ancienne » qui assure que « la Tunique inconsutile a été faite pour le Christ encore enfant par sa sainte Mère » (p. 29). Or, le manteau, chez les Juifs, était-il à l'usage des enfants? Avait-il des manches? Ce n'est pas admissible. Barbe Raffron, qui a vu la Tunique d'Argenteuil dépliée, dépose, en 1647, qu'elle avait des manches « pouvant dépasser les coudes des bras » (p. 37-38). Plusieurs autres témoins parlent expressément du même détail des manches. Dom Gerberon, moine d'Argenteuil, donne une gravure « avec la forme de tunique et des manches » (p. 39).

2. — Moins sujet à controverses, plus reposant est le *Saint Joseph*, père nourricier de Jésus, du P. Mercier. Cependant on formerait une riche bibliothèque des livres pieux composés en l'honneur du saint Patriarche; mais les anciens sont trop étendus et se trouvent difficilement; les plus récents, malgré d'ingénieux aperçus, laissent souvent trop à désirer pour la solidité de la doctrine. Le présent volume offre une nourriture substantielle aux âmes aimant saint Joseph, en même temps qu'un bon résumé des principales questions théologiques, morales, historiques, qui concernent l'Époux de Marie. Bien que l'ou-

vrage n'ait pas pour but principal d'être un traité ou une histoire d'érudition mais de dévotion, néanmoins, au point de vue de la précision des faits, il donne les derniers résultats acquis par une critique pondérée et consciencieuse, et distingue rigoureusement ce qui est certain de ce qui n'est que probable. Il est divisé en six parties qui embrassent toute la vie du saint : 1° Préparation de saint Joseph à sa mission providentielle; 2° Saint Joseph, époux de Marie ; 3° Saint Joseph, père nourricier de Jésus ; 4° Prérogatives, vertus et grandeurs de saint Joseph ; 5° Couronnement de la vie de saint Joseph ; 6° Saint Joseph patron de l'Église catholique. Le P. Mercier s'est inspiré, pour la trame de son livre, de l'Écriture sainte, des saints Pères, surtout de ceux qui se rapprochent le plus de l'âge apostolique, car « les disciples des apôtres ont presque la même autorité que leurs maîtres, et ceux qu'ils formèrent directement n'en ont pas moins » (p. XI). Il n'a pas négligé non plus les écrivains les plus autorisés tant anciens que modernes. Un plan spécial indique aux personnes pieuses et aux pasteurs des âmes des sujets de méditations et de lectures pour le mois de mars. C'est donc un maître livre qui aidera beaucoup à la diffusion du culte éclairé du chef de la Sainte Famille.

3. — *Sainte Thècle* était contemporaine de saint Joseph, puisqu'elle fut martyrisée au premier siècle, après avoir été convertie par saint Paul. Avec sa haute compétence, Dom Cabrol examine la valeur littéraire et historique des actes ou de la « Légende de sainte Thècle. » Pour Tertullien ces Actes étaient l'œuvre d'un faussaire, en raison surtout de l'insistance que met l'auteur à reconnaître à la vierge chrétienne le droit d'enseigner la parole de Dieu. Saint Jérôme, dans son « Catalogue des écrivains ecclésiastiques, » les rejette au nombre des écrits apocryphes. Enfin le décret gélasien range ces mêmes Actes parmi les livres que l'Église romaine condamne. Or un savant anglais du dernier siècle, Grabe, a édité pour la première fois des Actes de sainte Thècle, qui, à son sens, sont les mêmes, au moins en substance, que ceux visés par Tertullien et saint Jérôme. Au point de vue littéraire, ils ne sont pas dénués d'intérêt ni d'habileté. Le récit est sobre, vivant, le charme se maintient jusqu'au bout; les situations et les personnages sont peints en quelques traits caractéristiques; les discours et dialogues varient la narration des événements et la rendent intéressante par leur brièveté et leur vraisemblance. Cette légende renferme des traits vraiment antiques qui sont un miroir fidèle des mœurs de l'époque primitive. Sous le rapport critique, Dom Cabrol ne peut l'admettre dans son intégrité, à cause des invraisemblances, des incidents bizarres, des erreurs historiques ou théologiques qui s'y rencontrent. Cependant, conclut-il, « ces actes contiennent des traits antiques et dignes de foi; passés au creuset de la critique, ils laissent un résidu qui doit appartenir à la fin du premier siècle de notre

ère. Par ce côté, ce document serait donc le plus ancien de ce genre que possède la littérature chrétienne » (p. 25). Ainsi, le savant bénédictin s'accorde dans son appréciation avec M. E. Le Blant, qui s'est occupé de la restitution des actes de sainte Thècle, et avec le grand archéologue anglais Ramsay, frappé, lui aussi, par le caractère d'antiquité que présentent ces Actes.

4. — Si, comme sainte Thècle, la princesse silésienne *Sainte Hedwige* ne subit point le martyre du sang, elle connut le martyre des larmes, plus douloureux peut-être. La note dominante de sa vie fut, en effet, une souffrance sans trêve, doucement supportée, vaillamment vaincue — note bien rendue par l'épigraphe heureusement empruntée à L. Veuillot : « Souffrir, c'est triompher. » M. G. Bazin, en un style châtié, a retracé la vie de la sainte princesse qui fut la nièce d'Élisabeth de Hongrie, immortalisée par la plume de Montalembert. Il se prépara à cette œuvre par des voyages en Allemagne, où il fut frappé du culte rendu, dans toute la Silésie, à Breslau principalement, à la pieuse duchesse de Silésie et de Pologne; il visita le lieu de sa naissance, la capitale du duché où elle fut honorée comme une reine et le monastère de Trebnitz, où on l'aima comme une mère, en contrôlant sur place les documents et les faits. C'est une garantie sérieuse d'exactitude et d'authenticité. M. Bazin, pour établir la sainte dans son cadre, commence par ébaucher à traits rapides l'Allemagne au XIIe siècle. Puis, c'est, dans les grandeurs, la vie toute surnaturelle d'Hedwige, qui se déroule selon l'ordre chronologique, et se mêle à tous les événements contemporains. Elle se compose de faits connus résumés, il est vrai, mais aussi d'éléments inédits et négligés, d'un petit nombre de témoignages nouveaux, trop incomplets pour être mis en œuvre sans le secours d'une lumineuse dissertation qui les relie en les expliquant. C'est donc un livre de fond. Une seule remarque sur un point fautif : il y en a un de trop entre Paulin et Pâris, il dénature le nom d'un érudit célèbre (p. 82, n. 1).

5. — Sur *Saint Antoine de Padoue*, le descendant de la race illustre des Bouillons, tout semble avoir été dit. M. Georges Loth n'a pas eu, déclare-t-il, la prétention de faire œuvre de critique historique. En utilisant les documents de ses devanciers, il a essayé de ciseler la figure du thaumaturge avec de plus accentués reliefs. Dans ce but, il a groupé les événements qui sont comme les traits de cette angélique physionomie; il a précisé, chemin faisant, son genre d'éloquence, son action oratoire, leur originalité qui le fit qualifier le plus grand orateur du XIIIe siècle. Ce livre nous montre aussi comment Antoine est « nôtre » par son apostolat : Montpellier, Toulouse, le Velay, l'Auvergne, le Limousin, le Berry, la Provence, furent le théâtre de ses prédications enflammées. Elles furent la bonne semence qui eut, sous saint Louis, sa luxuriante germination. C'est en France, à Châteauneuf, qu'il fut favo-

risé de l'apparition et des caresses du divin Enfant. Ensuite, quelle abondance de merveilles : esprit prophétique, vision à distance, pénétration des cœurs, bilocation, extases, empire sur les éléments, les animaux, les mauvais esprits, multiplication des substances, guérison de toutes sortes de maladies et d'infirmités, résurrection des morts, don des langues! Il a été particulièrement populaire à cause des choses perdues qu'il faisait retrouver à ceux qui l'invoquaient à cette fin. Toutefois il n'a pas eu le monopole de ce privilège surnaturel, comme le prétend M. G. Loth. L'Église attribue aussi ce pouvoir à un autre saint Antoine, dominicain. On lit dans les leçons de la fête du bienheureux Antoine Pavone que, « depuis la mort de ce saint martyr, les fidèles n'ont pas cessé de lui rendre un culte religieux, et que, parmi les témoignages de reconnaissance qui entourent son tombeau, on remarque surtout les ex-voto de ceux qui ont imploré son secours pour retrouver les choses égarées. » — Écrite avec une pieuse onction, le désir de l'auteur est que cette histoire édifie en intéressant. Il y a réussi.

6. — On pourrait appeler *Saint Albert de Messine* le frère d'âme d'Antoine de Padoue, tant leurs deux vies ont des affinités. Mme la comtesse de Beaurepaire de Louvagny a dépensé tout son esprit de foi, c'est dire qu'il y en a beaucoup, à écrire la vie du saint carme. Elle l'a choisi pour combattre les critiques répandues « sur l'inutilité prétendue de ces hommes qui.... cherchent, dans le repos du cloître, à échapper à toutes les obligations sociales, à vivre dans la paresse et le bien-être » (p. II). Et elle a bien choisi, car l'existence de son héros fut une prière continuelle pour les pécheurs ; elle fut remplie de mortifications effrayantes pour les charnels, de miracles éclatants pour éclairer les incrédules. Cependant Albert était né dans l'opulence, il pouvait prétendre éventuellement à la couronne royale. Ses mortifications et ses prières sauvèrent le peuple de Messine des désolations de la guerre et de l'invasion ; il guérit les malades à l'article de la mort, il rendit des fils prodigues à des parents désespérés. Telle est la démonstration vivante de l'utilité des saints contemplatifs faite par ce livre tout de piété suggestive. L'auteur nous expose dans sa préface les origines de l'ordre du Mont-Carmel : son berceau remonterait au prophète Élie, son patriarche. Mme de Beaurepaire tire ses preuves, qu'elle croit trop facilement indiscutables, de l'ouvrage du P. Albert de Saint-Sauveur, intitulé *Carmes et Carmélites* Or (p. IX) le P. Albert lui-même reconnaît que « ces origines de l'ordre du Carmel ont rencontré de très âpres contradicteurs et qu'il n'est pas rare encore qu'elles provoquent le sourire, malgré les travaux récents de l'épigraphie qui concourent à les montrer respectables. » Mais déterminantes?.... Ces lointaines origines ne sont donc rien moins que sûres et par conséquent sont fort sujettes à la discussion. — Un usage liturgique curieux conservé dans l'ordre du Carmel, c'est celui de bénir l'eau avec

les reliques de saint Albert, le jour de sa fête, le 7 août. La relique est plongée dans l'eau en formant une croix, avec des prières appropriées. L'appendice (p. 287-289) en donne le cérémonial.

7. — C'est encore un carme, *Pierre Thomas*, mais qui, à la différence de saint Albert, eût une influence extérieure considérable sur les destinées de l'Église militante comme patriarche de Constantinople et comme légat de la croisade de 1365. Fils de paysans périgourdins, par ses hauts mérites il atteignit les premières dignités ecclésiastiques. Théologien savant, orateur entraînant, il fut le panégyriste de Clément VI. Parmi ses nombreuses légations, il reçut le titre de chef de l'ambassade romaine à Constantinople pour ramener à l'unité de l'Église les Grecs prétendus orthodoxes ; l'empereur Paléologue se convertit, et toute la nation parut ébranlée. Ces succès le firent investir par Innocent VI des fonctions de légat universel en Orient pour l'Empire de Constantinople, le royaume de Chypre, la Thrace, la Grèce, Candie, Smyrne, et d'Inquisiteur de la foi pour ces mêmes pays. Il fut aussi chargé de préparer une nouvelle croisade. Les chrétiens, sous ses ordres, s'emparent de Lampsaque, au centre du détroit des Dardanelles, point stratégique de la plus grande importance ; il défendit contre les armes turques la ville de Smyrne, qui, à cause de sa situation, était très convoitée. Avec Pierre de Lusignan, roi de Chypre, il revint, couvert de gloire, à la cour d'Avignon. Il y exposa les besoins urgents de l'Église d'Orient et les généreuses dispositions de Pierre de Lusignan pour l'entreprise de la croisade. Urbain V prêcha la guerre sainte, le 31 mars 1363, et, le 14 avril, Venise fut choisie comme lieu de rendez-vous des croisés. Pierre de Lusignan devint le général en chef de l'armée, et Pierre Thomas fut légat de la croisade. Sous leur direction, Alexandrie, l'entrepôt commercial de l'Afrique et de l'Asie, fut prise en 1365, mais abandonnée, quatre jours après, sous la pression de sentiments peu courageux. Par suite de divisions intestines, cette expédition, brillante au début, fut une croisade avortée. Tels sont les points capitaux de cette vie qui fut mêlée à tant d'événements politiques. Ce livre est bien au courant des sources ; toutefois, l'auteur paraît ignorer l'une des principales de la campagne d'Alexandrie : le poème français de Guillaume Machaut, publié par M. de Mas-Latrie ; il y aurait trouvé une foule de renseignements sur cette aventure chevaleresque. De ci, de là, quelques réflexions communes, un style parfois lâche et des expressions manquant de goût littéraire.

8. — Avec *Sainte Angèle Mérici*, nous revenons à une mystique féconde en œuvres sociales. D'origine italienne, elle fut une âme angélique de jeune fille, douée des grâces les plus précieuses de l'intelligence et du cœur. Elle fonda l'ordre des Ursulines, qui lui assigne une place de choix parmi les grands éducateurs. Sa *Vie* est son histoire

intime aussi bien que celle des origines et du développement de son Institut. En 1612, Paul V érigeait la congrégation en vrai monastère sous la règle réformée de saint Augustin, avec le titre de Sainte-Ursule. Il approuva les constitutions qui admettent les trois vœux de religion, auxquels il permit de joindre celui d'instruire les petites filles. « La France lui doit l'initiative d'une réforme dont nous apprécions de jour en jour les fruits merveilleux : les exercices préparatoires à la première communion solennelle des enfants » (p. 233). L'histoire de sainte Angèle a été souvent écrite par des auteurs de marque : le P. Salvatori, en Italie, l'auteur anonyme des chroniques, celui de l'ordre de Sainte-Ursule, et récemment l'abbé Postel, en France. Ils ont composé des ouvrages savants, semés de réflexions élevées; ils ont écrit pour les mères, M. Bouthors s'adresse aux enfants, et il dédie son livre aux Enfants de Marie. Aussi son style est-il fleuri.

9. — Pareillement, *Saint Philippe de Néri* fut un mystique et un instituteur d'ordre : l'Oratoire. La dilatation miraculeuse de son cœur par l'amour divin le fit surnommer, en Italie, « le saint amoureux. » Sa vie se confond avec l'histoire de son ordre et de son extension dans le monde. Les religieux de l'Oratoire, tout en suivant de près le mouvement intellectuel de la Renaissance, se livraient en particulier à l'étude de la Bible, des Pères et des monuments des premiers siècles de l'Église, et avaient pour but immédiat le salut du prochain. Les exemples des saints furent l'un des premiers traits de leurs prédications, mais ils avaient soin de les puiser dans l'*Histoire de Baronius* et dans d'autres œuvres critiques émondées de la végétation parasite des fausses légendes. De concert avec Baronius, saint Philippe agit auprès de Clément VIII pour faire absoudre Henri IV, roi de France, du crime d'hérésie, pour le bien de l'Église et la paix du royaume, et, le 17 septembre 1595, Clément VIII reçut en grâce Henri de Bourbon, et le réconcilia solennellement avec l'Église, dans la personne de ses ambassadeurs, du Perron et d'Ossat. Il serait à souhaiter que l'indication des sources (p. 401), dans l'énumération des *Vies* de saint Philippe, eût comporté le titre rigoureux de l'ouvrage, son format, l'année et le lieu de son impression, toutes choses nécessaires à une bibliographie exacte. Comme la vie de sainte Thérèse, du même auteur, celle de saint Philippe brille par une connaissance approfondie de l'histoire générale de l'Église, un sens très fin dans les analyses psychologiques, une doctrine sur la spiritualité sûre et calme, sans compter l'attrait de la phrase, d'une élégance classique, tout empreinte de pieuse tendresse.

10. — *Teresa Enriquez*, elle, fut « la sainte amoureuse » de Jésus-Hostie. Sa dévotion particulière était le Très Saint Sacrement, qu'elle voulut étendre de toute la puissance de son grand cœur et de son immense fortune. Elle érigea, à Rome, une chapelle et une confrérie en

l'honneur de l'Eucharistie. Aussi, le pape Jules II la surnomma-t-il *la Loca del Sacramento*. En Espagne, sa patrie, elle fit bâtir une collégiale sous le titre du *Corpus Christi*, un séminaire pour la desservir, un couvent de religieuses de l'Immaculée-Conception, les hôpitaux de la Sainte-Trinité, de Notre-Dame de Consolation, un monastère de franciscains.

11. — *Le Martyrologe de l'Église du Japon*, c'est l'histoire sanglante de cette chrétienté fondée, en 1549, par François-Xavier. Les conversions s'y opèrent par centaines de mille ; en 1597, le sang coula à Nangasaki, puis succéda une ère de paix, qui dura jusqu'au début du XVIIe siècle. Vers 1612, la persécution éclate encore et sévit pendant trente ans. C'est par milliers que moururent les victimes de leur foi, gens de tout âge, de tout sexe, de toute condition. De tous ces noms, quatorze ou quinze cents sont parvenus jusqu'à nous, mais leur histoire n'existe pas. Le martyrologe de M. Profillet comble cette lacune opportunément, car les Mikados, victorieux d'une race persécutrice, professent une vraie tolérance religieuse, et nos missionnaires peuvent y faire de nouvelles conquêtes. L'ouvrage se divise en quatre chapitres : 1° Les Saints, c'est-à-dire les martyrs, béatifiés par Urbain VIII, le 14 septembre 1627, et canonisés par Pie IX, le 8 juin 1862, et au nombre de vingt-six. Ils moururent crucifiés et percés à coups de lance à Nangasaki, le 5 février 1597 ; ils étaient six religieux franciscains, trois jésuites et dix-sept tertiaires de l'ordre de Saint-François. 2° Les Bienheureux, martyrs béatifiés par Pie IX, le 7 juillet 1867, au nombre de deux cent cinq : treize jésuites, douze dominicains, dix franciscains, cinq religieux de l'ordre de Saint-Augustin et un prêtre japonais séculier. 3° Les Vénérables, soit : douze cent quarante-trois. 4° Les pieux personnages qui ont illustré l'Église japonaise par leurs vertus ; on en compte deux cent quatre-vingts. Le tome I, seul paru, comprend les deux premières catégories. Hagiographe précis dans l'exposition des faits, M. Profillet dit avec trop de modestie qu'il n'a cherché, avec l'édification du lecteur, que la stricte exactitude des événements. « Si, ajoute-t-il, les notices ne sont pas plus nombreuses, c'est que les documents nous ont fait défaut » (p. v). C'est une page de l'histoire générale de l'Église indispensable à connaître pour quiconque s'occupe des progrès de l'Évangile et de l'esprit français en Extrême-Orient.

12. — Un émule de François-Xavier, l'apôtre du Japon, fut le *Vénérable Julien Maunoir*, qui fut également un convertisseur prodigieux, mais confina son apostolat en Bretagne. Il appartient à la Compagnie de Jésus, dont il est l'une des gloires. Breton, Dieu l'appela dans la Basse-Bretagne, qui était alors profondément atteinte dans sa foi et ses mœurs chrétiennes. C'était en 1640, et il y travailla à l'œuvre de Dieu pendant quarante-trois ans. La Bretagne fut renouvelée avec l'aide seulement d'abord du P. Pierre Bernard. Mais bientôt il associa à ses missions des prêtres de

tout âge et de tout rang : des docteurs de Sorbonne, des grands vicaires, même des évêques. Ils arrivèrent rapidement au nombre de mille. Avec eux, il parcourait toute la Bretagne : les évêchés de Léon, de Dol, de Quimper, Tréguier, Saint-Brieuc, Vannes et Rennes. Enfin, il tomba, brisé par les ans et une fatigue surhumaine, et mourut dans un humble village de Cornouailles : Plévin, qui, inconnu jusqu'alors, garda son tombeau. Cette sainte vie a été déjà racontée par le P. Baschet, en 1697, sous ce titre : *Le Parfait missionnaire, ou la Vie du R. P. Julien Maunoir, missionnaire en Bretagne*, et par le P. Le Roux, en 1715, dans son livre intitulé : *Recueil des vertus et des miracles du R. P. Julien Maunoir*. A ces éléments le P. Séjourné a ajouté des documents inédits importants puisés dans les bibliothèques publiques ou privées de la Bretagne et dans les archives romaines. Cette biographie est composée avec ponctualité et méthode scientifique, dans le style traditionnel de l'illustre Compagnie, où la simplicité et la noblesse du grand siècle sont restées en honneur. Une carte finale des anciens diocèses bretons permet de suivre pas à pas le serviteur de Dieu dans ses pérégrinations apostoliques.

13. — C'est encore un missionnaire le *Bienheureux Théophile de Corte*. Il répandit la bonne parole dans sa patrie, la Corse, et en Italie. Cette vie nous dépeint le religieux, le supérieur, le missionnaire, le saint à miracles que fut le mineur de l'observance de Saint-François; puis c'est sa vie posthume : l'histoire de ses reliques, de ses prodiges et de son procès canonique pour la béatification. Comme Corse, il doit toucher la France catholique, car l'île napoléonienne était française de cœur avant de l'être territorialement. N'a-t-elle pas versé son sang généreux sur nos champs de bataille, notamment sous les Valois et sous Henri IV? Les vertus et les exemples du bienheureux démontreront aux Corses ce dont ils sont capables, quand ils répondent à la grâce. Ces insulaires jouiront, loin de leur pays natal, à la lecture de ce livre, de la physionomie fidèle des lieux qu'habita Théophile et que l'auteur parcourut. C'est encore l'histoire de l'île, aux XVIIe et XVIIIe siècles, écrite avec une parfaite connaissance des mœurs et des hommes de cette époque. La séduction de la narration s'y unit à la rectitude des principes doctrinaux et à la suavité de la piété.

14. — D'abord une sainte, non dans le cloître, mais dans le monde, *la Comtesse de Pontbriand* était issue d'une race aussi chrétienne que noble. Sa devise était : Aimer, se sacrifier, être ignorée. Son existence, bouleversée à trente-trois ans par la mort de son époux, fut, au début de son veuvage, entièrement renfermée dans l'éducation d'une famille nombreuse et dans les œuvres d'une charité qui ne désirait rien tant que d'avoir Dieu seul pour témoin. Un jour, la pieuse veuve, ayant pourvu à l'avenir de ses trois filles et de ses six fils, après être devenue tertiaire

de l'ordre dominicain, alla s'ensevelir dans l'hôpital de Josselin, pour y consacrer le reste de sa vie au service des pauvres, des malades, qu'elle chérissait. Une épidémie l'emporta. Pour retracer cette histoire, le P. Chapotin a profité des œuvres de ses devanciers, mais il s'est surtout servi des lettres de la sainte comtesse, de ses notes intimes recueillies en Bretagne, en Anjou, à Rome; de jolies vignettes reproduisent les lieux où vécut Mme de Pontbriand, et qui ont conservé son impérissable souvenir.

15. — Avec *l'Abbé Gruget*, nous entrons dans la période révolutionnaire, si féconde en héroïques dévouements et en glorieux martyres. Sa longue et sublime vie est un chapitre palpitant de l'histoire angevine. L'existence du curé de la Trinité d'Angers, un beau type de l'ancien clergé, paraît tenir du roman, tant elle est extraordinaire. Durant la Révolution, confesseur de la foi, il resta à son poste, au péril de sa vie, et laissa dans sa paroisse les traces ineffaçables d'un ministère de soixante-cinq ans. Sa biographie est, en outre, un tableau magistralement dessiné des événements que le héros vit se dérouler pendant plus de quatre-vingts ans. S'y mêlent des perspectives entièrement nouvelles sur l'ancien régime, les élections de 1789 et la Révolution en Anjou, des détails inédits sur les personnes et les choses de ce temps, le tout d'après les Mémoires et le journal composés par le vaillant curé aux jours mêmes de la Terreur. « En réalité, écrit justement Mgr Mathieu à M. Portais, c'est toute l'histoire religieuse de l'Anjou pendant un siècle que vous venez d'esquisser avec une érudition à laquelle je ne puis que rendre hommage.... Vous intéressez toujours, mais votre récit devient surtout dramatique quand vous racontez la Terreur angevine, le dévouement des martyrs, les supplices des chrétiens fidèles, l'existence de M. Gruget...., qui pouvait voir les condamnés monter à l'échafaud.... Il y a là des pages qui semblent détachées des « Acta SS., » et qui feront verser des larmes » (p. VI-VII). Le clergé angevin resta généralement ferme dans sa foi. Les défaillances des jureurs se produisirent en particulier dans les ordres religieux, qui fournirent le principal appoint au schisme, et dont les sujets les plus relâchés se hâtèrent de prendre du service dans le ministère paroissial. Un quart environ des prêtres du diocèse se laissa gagner, les uns par une sorte de bonne foi, les autres par une lâcheté lamentable, plusieurs par des motifs d'intérêt.

16. — *Ozanam*, avec son groupe de jeunes, représente « l'esprit nouveau » parmi les catholiques de la période de 1830. Il fut en relations étroites avec Ampère, Chateaubriand, Lamartine, Lacordaire, Montalembert. Chacun sait qu'il fut le père de la Société des conférences de Saint-Vincent de Paul à son berceau. La première conférence de charité fut fondée, en 1833, sur la paroisse de Saint-Étienne du Mont, sous l'inspiration de la légendaire sœur Rosalie et du dévoué M. Bailly. Alors

Ozanam ne comptait pas vingt ans ! et il avait pour compagnons d'œuvres des noms que l'histoire de la bienfaisance gardera, tous dans l'ardeur de leurs vingt ans : Letaillandier, Devaux, Lamache, Lallier, Clavé. La Société prospéra si bien qu'en 1853 il put dire, dans le dernier discours qu'il prononça : « A Paris seulement, nous sommes deux mille, et nous visitons cinq mille familles, ou environ vingt mille individus, c'est-à-dire le quart des pauvres que renferme cette immense cité » (p. 56). Aujourd'hui les conférences embrassent le monde entier, où elles font par an pour plus de dix millions d'aumônes. Ce fut Ozanam qui, avec quelques jeunes catholiques, alla, en 1833, demander à Mgr de Quélen l'établissement dans la chaire de Notre-Dame de conférences capables de détruire les pernicieux effets des leçons universitaires. Il échoua. L'année suivante, il revint. Enfin, dans ce but, Lacordaire prenait possession, en 1835, de cette chaire qui devait être la première du monde. Reçu docteur en droit l'année 1836, il prit son doctorat ès lettres avec un éclatant succès. Après l'agrégation non moins brillante, il suppléa, à la Sorbonne, le célèbre philologue Fauriel, professeur de littérature étrangère. C'était à la fin de 1840 ; Ozanam avait vingt-sept ans. Il s'appliqua surtout à démontrer les bienfaits et les grandeurs de l'humanité chrétienne, grâce à la foi du Christ. Cette idée l'amena à la justification du christianisme par l'histoire, et particulièrement par l'histoire des premiers siècles du moyen âge. « Aussi son œuvre, dit C. Huit, peut être comparée à un second « Génie du christianisme, » moins poétique mais plus scientifique que le premier, et mieux approprié aux exigences de l'esprit moderne. » Tous ses travaux concouraient à un grand projet d'apologétique chrétienne. En 1844, à la mort de Fauriel, il lui succéda comme titulaire de sa chaire en Sorbonne. Il publiait, en 1847, ses « Études germaniques, » exposant la barbarie de ces races, la conquête romaine et leur civilisation par la morale de Jésus. *La Civilisation au Ve siècle*, livre posthume, fut son œuvre maîtresse. Son érudition scrupuleuse eut pour compagne inséparable sa délicatesse d'écrivain séduisant ; le volume de ses lettres est un écrin de perles fines. C'est une heureuse idée qu'a eue M. Laur de proposer Ozanam comme modèle à la jeunesse studieuse ; elle trouvera dans ce charitable, ce travailleur consciencieux, ce patient érudit, un idéal émouvant, bien présenté.

17. — Le P. *Xavier de Ravignan* fut un des continuateurs des conférences de Lacordaire, dont Ozanam avait pris l'heureuse initiative. C'est la quatorzième édition de sa vie ; la première parut en 1860. Ce succès marque la valeur du livre du P. de Ponlevoy. On ne remarque aucun élément nouveau dans cette dernière édition qui, bien que populaire, devrait être expurgée de nombreuses fautes typographiques. Poujoulat, dans son livre : *Le P. de Ravignan, sa vie, ses œuvres*, nous montre le dehors de ce caractère, de cette âme. Il restait donc à compléter cette

histoire par le récit de la vie cachée du religieux. C'est ce que fit la plume du P. de Ponlevoy, l'ami et le confident du conférencier de Notre-Dame. Du reste, le religieux qui résuma sa vie, dans cette devise : Ou souffrir ou combattre, c'est-à-dire combattre la nature déchue, il importait souverainement de le faire connaître, puisqu'il était tout à la fois le moins connu et le plus propre à être imité. A cette fin, les cartons et les manuscrits du P. de Ravignan, les archives de la Compagnie à Paris comme à Rome, un très grand nombre de lettres, ont été largement mis en œuvre et sont l'un des charmes, tout spontané, de cette figure de saint.

18. — *L'Abbé Henri Perreyve* vivait au temps du P. de Ravignan, de Lacordaire, du P. Gratry, du cardinal Perraud, et fut leur ami. Ses lettres, dont voici la sixième édition, sont une biographie vivante de cette belle âme, d'une suavité mélancolique, d'une vaillance surprenante, en un corps si chétif. On y retrouve non seulement les principaux événements de sa vie et le souvenir de ses travaux, mais encore ce qui fit noblement cortège à sa jeunesse éphémère : les grâces de la vocation, le zèle de l'apôtre, les saintes et douces amitiés de l'homme. Ces pages intimes sont comme un héritage d'édifiants exemples, d'encouragements consolants laissés par sa débordante charité, surtout à ceux qu'il affectionna le plus tendrement : les jeunes gens et les affligés.

19. — L'Œuvre maternelle des petites filles abandonnées eut la prédilection de *la Mère Clara de Gondrecourt*. Elle fut véritablement cette « comtesse couturière » dont parle L. Veuillot dans *Çà et là*, et qui payait patente pour avoir le droit de donner un asile, du pain et des vertus à une cinquantaine de fillettes délaissées. Sa congrégation, fondée à Nancy sous le vocable du « Saint Cœur de Marie, » malgré quelques transformations, garda toujours son but primitif. Comme chaque entreprise providentielle naissante, elle reçut le baptême des larmes : la Mère Clara dut se soumettre, non sans un vif chagrin, au changement des règles de sa congrégation, qu'opéra Mgr Lavigerie. Après l'épreuve, le Saint-Cœur de Marie reprit son essor et continua sa mission préservatrice. Cette monographie est composée en un style élégant, mais recherchant quelquefois l'effet. C'est une histoire exacte et non un panégyrique, déclare son auteur. Cependant Mgr Turinaz, évêque de Nancy, assure que, « au dire de ceux qui ont vu et entendu, les appréciations sur certains points sont d'une extrême bienveillance. » L'introduction sur le mouvement catholique à Nancy de 1830 à 1850 est peut-être un beau frontispice, mais certainement un hors-d'œuvre. Ce volume convient spécialement à ceux qui s'occupent de l'histoire des congrégations en France, aux personnes pieuses qui se dévouent aux œuvres, aux communautés religieuses enseignantes, et il sera fort goûté des maîtresses et élèves chrétiennes aux distributions de prix. Tout le monde sera ravi de la conversation spirituelle de cette sainte religieuse qui resta grande dame.

20. — Sans prétention littéraire, cette vie de *Mgr de Mazenod* se compose de deux parties : l'une, c'est sa vie intérieure; l'autre, son administration épiscopale. L'auteur, fils spirituel de Mazenod, a découvert des renseignements souvent nouveaux dans les lettres du fondateur de la congrégation des oblats de Marie, conservées aux archives de l'ordre, dans son journal, où le saint prélat consignait tous les soirs les actes principaux de la journée, et quelquefois les plus intimes impressions de son âme (p. XII). Il a dépouillé aussi la vie du patriarche, retracée par le P. Lambert en deux gros volumes destinés particulièrement à ses frères en religion, et où sont réunis tous les documents se rapportant à l'évêque. Mazenod, évêque de Marseille pendant vingt-cinq ans, réorganisa ce grand diocèse encore désolé par les ruines de la Révolution. Parmi une multiplicité d'œuvres qu'il fonda ou remit en vigueur, l'une d'entre elles frappe l'attention par son originale difficulté. Elle consistait dans la centralisation du casuel de toutes les paroisses urbaines, pour le répartir ensuite également entre tous les prêtres de Marseille; il estimait que c'était non seulement faire acte de bonne administration, mais encore acte de justice, les prêtres les plus occupés et dont le ministère est le plus fatigant ne devant pas être moins bien dotés que leurs confrères des paroisses aristocratiques. Cette répartition dure encore parmi les prêtres marseillais, après plus d'un demi-siècle (p. 524-525). Dans l'ordre matériel, l'entreprise capitale de Mgr de Mazenod fut la construction de la cathédrale, qui est le plus riche monument moderne de la Provence et le plus beau temple élevé en France pendant notre siècle. Pourquoi le fils spirituel de Mgr de Mazenod ne parle-t-il pas de lui comme fondateur d'ordre? D'une inébranlable fermeté dans ses rapports avec les puissants peu soucieux de respecter les droits de l'Église, il fut pour les humbles d'une bonté d'âme toute paternelle.

21. — Mazenod donna sa vie entière à l'Église; *Alexis Clerc* lui donna son sang : il mourut pour la foi. Ce fut une âme de marin, un lieutenant de vaisseau qui fit aussi voile vers Dieu. Quelle admirable vie de religieux? Quelle émotion poignante vous envahit à la lecture de son emprisonnement à Mazas, à la Roquette, de son martyre sous le feu des balles des apôtres de la Commune! Son allégresse généreuse et sereine, au dernier soir de sa vie terrestre, fait songer involontairement au soir d'un beau jour. Au moment suprême de la fusillade, pour faire bon accueil à la mort, il ouvrit sa soutane et présenta son cœur. — Un de ses amis avait dit longtemps à l'avance : « Clerc fera une mort magnifique. » Il la fit. Que nos jeunes gens parcourent ces pages, ils y verront comment, en dépit des égarements les plus désespérants, on revient à Dieu et comment un grand chrétien sait mourir.

22. — Ceux qui désirent connaître le Canada et les progrès du christianisme dans cette vieille terre française, malgré la séculaire occupation

anglaise, liront la vie de cet autre religieux, oblat de Marie-Immaculée, qui fut le *P. Laverlochère*. C'est dans la baie d'Hudson qu'il exerça son zèle apostolique, cet enfant du Dauphiné. Il décrit d'abord avec intérêt et précision la physionomie physique, les mœurs, la religion du pays et les conquêtes des missionnaires dans cette terre nouvelle. Après un séjour fructueux chez les Esquimaux, il revint en France pour faire une campagne oratoire en faveur de la Propagation de la foi ; il commença à Marseille, puis il vint à Aix, Toulon, Avignon, Nîmes, Valence, Notre-Dame de l'Osier, Grenoble, Vienne, Lyon, Nancy, à Notre-Dame des Victoires et à Saint-Sulpice à Paris, au Havre. Les vocations de missionnaires furent nombreuses et les aumônes abondantes. L. Veuillot disait de lui : « Nul missionnaire ne m'a impressionné à l'égal du P. Laverlochère. » Bien vite il retourna vers sa chère mission, où il fut bientôt frappé de paralysie. Il vécut encore trente-deux ans, impuissant et résigné à la volonté divine, priant, conseillant, édifiant. Il eut enfin la suprême joie de recevoir les derniers sacrements d'un Père dauphinois, le Père Mourier, du diocèse de Valence, son voisin de cellule, le dépositaire de ses plus secrètes intimités.

23. — Voici une série de gloires sacerdotales contemporaines : *Pie IX* d'abord. Avec son genre populaire, cette histoire dissipera les préjugés des masses hostiles à la Papauté ; elle fera mieux apprécier le rôle religieux et social du Pape de l'Immaculée-Conception, du Syllabus, de l'infaillibilité pontificale si calomniée jadis. Les Français sentiront, à travers ces pages simples et claires, le grand amour de Pie IX pour notre patrie. Pour s'en justifier aux yeux de ceux qui s'en étonnaient, il disait : « Mais je suis de race française, » faisant ainsi allusion à son pays natal, Sinigaglia (« Sena Gallica »), d'origine gauloise, croit-on. Un autre caractère de Pie IX, c'est qu'il n'était pas antisémite. A son avènement, il fit distribuer des aumônes aux juifs. Après une inondation du Ghetto, une épidémie y éclata ; le Pape aussitôt fit assainir le quartier et permit aux israélites d'habiter hors de leur circonscription nationale. Il fut regardé dès lors par eux comme le Messie, en attendant que plus tard ils l'abreuvent d'amertumes. En cela ils imitèrent les révolutionnaires italiens qui, pour reconnaître les bienfaits du commencement du règne, le forcèrent à prendre le chemin de l'exil. Livre à lire pour mieux juger la profonde bonté de Pie IX, sa souveraine énergie et la fécondité de son grand pontificat.

24. — *Le Cardinal Pie* fut évêque de Poitiers à trente-trois ans. Il fut l'une des plus hautes figures de l'épiscopat de ce siècle. Passionnément attaché à l'autorité papale, il fut l'un des plus vigoureux et des plus éclairés champions de l'infaillibilité du pontife romain et un ennemi sans démenti du libéralisme prétendu catholique. Théologien érudit, écrivain puissant, il composa plusieurs ouvrages qui resteront. En fé-

vrier 1861, parut une brochure perfidement hostile au Saint-Siège et dont la conclusion était que les malheurs de la Papauté provenaient de ce que Pie IX n'avait pas voulu se prêter à une entente politique avec la royauté piémontaise, et que l'Italie et la Papauté temporelle n'avaient pas encore trouvé leurs conditions d'équilibre. Mgr Pie fut indigné de tant d'hypocrite audace. Sa colère déborda dans une lettre pastorale célèbre qui lui valut d'être traduit devant le Conseil d'État, où il fut condamné comme d'abus. L'opinion publique lui fit un triomphe. L'évêque de Poitiers écrasa de toute la force de son invincible logique la *Vie de Jésus*, par Renan, dans un écrit où les principes sophistiques de ce roman historique, les subtiles tromperies de sa méthode ondoyante, les mensonges de son récit captivant furent mis à nu et ruinés sans merci. Là où Mgr Pie se révéla orateur de large envergure fut surtout dans le panégyrique de Jeanne d'Arc, à Orléans, le 8 mai 1844. Il enleva si bien tous les suffrages, que le conseil municipal en demanda l'impression aux frais de la ville. Prince de l'Église, il fut aussi un prince de la parole. En politique, il fut un monarchiste convaincu, et, en 1873, Henri V lui demanda de formuler, pour son usage, les principales bases de la constitution monarchique en France. Mgr Pie s'exécuta le 5 mars, et traça un programme de la royauté telle que la conçoit l'Église, repoussant toute idée d'absolutisme et acceptant le fait de la monarchie constitutionnelle. Il voulait que la prérogative de la véritable Église fût sauvegardée par la reconnaissance de la religion catholique comme religion du pays et de ses institutions, tout en laissant la liberté aux autres cultes garantie par la loi. L'évêque de Poitiers fut chargé, sans succès, de faire accepter au comte de Chambord le drapeau tricolore. Dans cet ouvrage intéressant, il faudrait retrancher, comme inutilités tout au moins, l'exaltation de l'œuvre de M. Olier (p. 26), l'histoire de la révolution de 1848 et de l'exil de Pie IX à Gaëte, racontée au livre précédent (p. 73 et suiv.).

25. — La *Correspondance* de l'illustre cardinal Pie, c'est l'histoire de son âme dans tout l'abandon de l'intimité. Elle servira particulièrement à juger le règne impérial. Pour le successeur de saint Hilaire, Napoléon III fut l'un « des plus grands désorganisateurs de la société chrétienne » (p. 579) ; son gouvernement enlevait graduellement à l'Église ses libertés, tandis qu'il donnait de plus en plus carrière à la Révolution ; il en arriva même à être l'agent et l'esclave des sectes maçonniques jusqu'à ce qu'il fût leur victime (p. 367). Mgr Pie ne laissa jamais s'accomplir aucun empiétement du pouvoir sur les immunités des congrégations, aucun acte injuste contre la religion, sans faire entendre à toute la France ses protestations enflammées. « Si nous avons quelque fermeté, écrit-il à son ami d'Angoulême, et si nous ne cédons pas de guerre lasse, nous les materons bien vite ; ils nous craignent s'ils ne

nous aiment pas » (p. 260). Qu'en pense aujourd'hui M. É. Ollivier? Mgr Cousseau, habile écrivain, orateur plein de grâce, était moins militant, tout en se tenant ostensiblement en communauté d'idées et de sentiments avec le cardinal de Poitiers, qu'il encourageait, félicitait, comme en témoignent ses lettres. Cependant cette correspondance ne renferme guère des appréciations suivies sur les événements d'alors, parce qu'on s'écrivait à la hâte et avec le soupçon que la poste ne gardait pas tous les secrets. Ainsi, si une série des lettres des deux évêques éclairent les événements généraux de leur temps et l'histoire religieuse de leurs diocèses respectifs, un certain nombre d'entre elles mettent en pleine lumière leurs beaux caractères et leurs qualités exquises.

26. — L'unique ambition du *Cardinal Lavigerie* fut l'assimilation à la France des peuples africains conquis, par son évangélisation. Aussi, avec l'auteur, ne saurait-on assez blâmer, comme antifrançaises, les difficultés qu'eut à essuyer, de la part du gouverneur général, l'apôtre de l'Afrique, non moins que les dépenses énormes que fit l'État pour favoriser le développememt du mahométisme en créant des écoles, des mosquées; on allait jusqu'à couvrir les frais de transport du pèlerinage de la Mecque, d'où les Arabes rapportaient une haine plus âpre contre les chrétiens et la France elle-même. L'une des gloires de Mgr Lavigerie, c'est qu'il fut le Pierre l'Ermite de la croisade antiesclavagiste. Qui ne connaît aujourd'hui les Pères blancs et les Sœurs missionnaires qu'il fonda pour la conversion des musulmans? Pour arriver plus facilement auprès d'eux et des Kabyles, ils en prirent la langue, le costume, la nourriture, même les mœurs dans la mesure du possible. Une autre de ses créations fut celle, trop vite disparue, des Frères armés du Sahara, qui bientôt, nous l'espérons, sera remplacée par les « Pionniers de l'Afrique. » Ils devaient aider à détruire l'esclavage et à établir des centres protecteurs pour les esclaves fugitifs. M. Pagès fait ses volumes avec le système des coupures; il serait utile pour des reproductions, quoique de vulgarisation, de nous fournir les indications bibliographiques qui font presque totalement défaut.

27. — *Mgr Freppel* fut un vaillant de la parole, de la plume et de l'action. Ses œuvres comprennent près de quarante volumes, et c'est là la principale source où puiser pour écrire sa vie d'une manière sûre et variée. Professeur à la Sorbonne, ses écrits sur saint Irénée et les Pères de l'Église nous révèlent un puissant apologiste, un critique aigu, un littérateur du grand siècle. « L'examen critique de la Vie de Jésus par Renan » fut un écrasement tel pour celui-ci qu'il ne trouva rien à répondre. Cet examen eut quinze éditions successives et fut traduit dans toutes les langues européennes. Mgr Freppel fut doyen des Chapelains de Sainte-Geneviève, et les églises de Paris se rappellent ses brillants succès oratoires. En 1862, il prêcha le carême aux Tuileries. Au concile, comme

consulteur, il fut un infaillibiliste déterminé, et, sur ce sujet, il eut avec Mgr Maret des discussions acérées, d'où l'ancien doyen de la Faculté de théologie de Paris ne se tira pas sans quelques blessures. Évêque, il visa surtout à élever le niveau intellectuel de son clergé, et l'une de ses œuvres capitales fut l'organisation de l'Université catholique d'Angers, qui devait en même temps offrir à la jeunesse un enseignement supérieur chrétien. Il s'imposa à la Chambre des députés, tant il avait une intelligence prompte à s'assimiler les questions les plus diverses et à les éclairer; sa politique sur l'expansion coloniale, tout le monde la connaît, sans toujours l'approuver. Il fut un caractère.

28. — Pour pénétrer dans une âme intérieure, dans la vie vraie d'un jésuite, on ne lira pas sans fruit la *Vie du P. Fr.-X. Gautrelet*. Il combattit, lui, pour l'Église, spécialement avec les armes de la prière. L'historien nous dévoile la vie intime de ce saint religieux, puis il le suit dans ses différentes fonctions : directeur des âmes, professeur de philosophie à Vals, père spirituel au scolasticat de Vals et fondateur de l' « Apostolat de la Prière, » recteur, provincial, supérieur de la Mission de Syrie et enfin père spirituel au scolasticat de Fourvières et supérieur de la résidence de Lyon. Le P. Gautrelet fut avant tout un homme intérieur, d'une extrême humilité, fuyant le bruit et n'aimant guère se produire. Le P. Burnichon s'applique à faire parler le fervent religieux lui-même, en se servant beaucoup de sa correspondance, de ses notes personnelles et de ses ouvrages nombreux. La bibliographie de ce fils de saint Ignace compte vingt-huit numéros (p. 343-345) ayant presque tous trait à la perfection chrétienne ; ils se remarquent par un style substantiel et une solide doctrine mystique.

29. — Un saint laïque, homme d'œuvres, tel fut *Hervé-Bazin*. Étudiant à Paris en 1866, il a un cœur encyclopédique et se donne à toutes les œuvres : il fait le catéchisme aux petits ramoneurs, il est membre du cercle catholique du Luxembourg, de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, secrétaire de l'Œuvre de la Sainte-Famille, et nous en oublions. Son doctorat en droit obtenu, il retourna à Angers, sa patrie. En 1873, il donnait d'éloquentes conférences au Patronage Saint-Serge, et prit une active part, avec Mgr Freppel, à la fondation de l'Université catholique d'Angers ; il y occupa la chaire de procédure civile, la première établie, puis celle d'économie politique. Ses principes, publiés en un volume, eurent les chaleureuses adhésions de Le Play et de Claudio Jannet. Il était l'âme de plusieurs publications périodiques, de la *Revue d'Anjou* qu'il créa. Il composa pour les jeunes gens un opuscule intitulé : *Un Jeune Homme chrétien*, qui présente l'idéal du jeune chrétien au XIXe siècle, en un style sensé et chaud. Entre temps, il composait les *Grandes Journées de la chrétienté*, dont la pensée est de montrer les triomphes de l'Église, qui furent les victoires de la civilisation. Il s'occupa aussi

des œuvres ouvrières, et groupa d'abord les jardiniers, puis les menuisiers et les industries textiles. Il mourut à la fleur de l'âge, quarante et un ans. Ce livre est le travail de l'un de ceux « qui vécurent près de lui pendant vingt ans, dans une intime et perpétuelle fraternité d'idées, d'affection et de travaux » (p. 8). Une seule remarque, bien superficielle puisqu'elle porte sur la couverture : pourquoi ce papier grossier, nu, bleu sombre, sans titre? On dirait un suaire.

30. — Oui, il fut un vrai artiste de pensée, de pinceau et de plume, cet humble *P. Imbert*. Chaque pensée, en effet, porte l'empreinte d'une personnalité, d'une originalité fine. Il vécut et mourut professeur, comme Hervé-Bazin, mais la littérature le charmait, et il charmait ses disciples par la délicatesse de ses aperçus et les nuances de ses horizons. Il ne publia jamais rien; il se contenta d'observer et de diriger des âmes, d'éveiller des intelligences, d'élever des cœurs, tout en contemplant le monde en artiste. Il a beaucoup médité et parlé, écrit à peine pour deux ou trois intimes. Quelques réflexions détachées, de courts fragments, deux sonnets, c'est tout Heureusement la main d'un ami a pu en faire une gerbe pour nous laisser le parfum de cette âme. Ses pensées, le P. Imbert les frappa en médaillons d'un ferme contour, d'arêtes franches et lumineuses. C'est sur l'art, la religion, l'enseignement, la vie, les événements contemporains, les littérateurs à la mode : L. Veuillot, Loti, de Vogüé, A. France, J. Lemaître, O. Feuillet, sur les hommes et les choses du monde. Entendons-le. Sur la religion parisienne : « A Paris, on décore une église comme un appartement. On facilite la transition du salon et du boudoir ; » et sur la littérature pieuse de notre temps : « Petits livres dévotieux, fabriqués avec les raclures de la doctrine des bons auteurs. On y trouve, dans un encadrement rouge ou bleu, des exclamations quintessenciées et pas une raison au bout, parce que, au bout, ce serait la chute sans merci. » — « Aimer, affaire d'un jour où l'on rêve; souffrir, affaire des années où l'on pense; prier, unique moyen d'oublier le rêve et de supporter le vrai de la vie. » — « Quel admirable directeur j'ai rencontré! — Que vous dit-il? — Il m'écoute. » — « Dames et jeunes filles ne demandent jamais d'un orateur : Comment parle-t-il? mais : Comment est-il? » — « Une femme n'a jamais cru à la beauté des autres. » N'est-ce pas tout plein de vérité psychologique?....

31. — En composant ses *Jeunes Martyrs*, M. Cat a songé aux enfants des écoles primaires, qui s'édifieront à la lecture de la vie de saint Mammès renouvelant le miracle de Babylone en se promenant sans dommage dans une fournaise ardente durant trois jours; du jeune Cyrille décapité pour Jésus-Christ; de saint Agapit, qui subit le même supplice; de saint Babylas et des trois enfants, ses disciples, qui eurent la tête tranchée; de saint Conon et de son fils, qui périrent dans les flammes, les mains broyées.

22. — *Les Grands Initiateurs des œuvres catholiques* ont pour but d'éclairer et de dissiper les préjugés faux et malveillants que les classes laborieuses nourrissent contre l'Église. Ces initiateurs, ce sont des saints dont on montre non seulement les vertus, mais encore l'action sociale par la prière, la prédication, l'éducation, la charité : saint Bruno, le bienheureux Urbain II, saint Bernard, saint Jean de Matha, saint François d'Assise, saint Dominique, saint Ignace de Loyola, saint François de Sales, saint Vincent de Paul et Mme Le Gras, le bienheureux de la Salle. Une même pensée domine et relie l'ensemble de ce travail : la fécondité de l'Église dans les œuvres de bienfaisance. A quel titre rencontre-t-on le portrait de Mgr Freppel dans la biographie d'Urbain II et celui du cardinal Lavigerie dans celle de saint François d'Assise?

23. — Les deux volumes sur *le Culte des saints de France* nous fournissent la liste des saints et bienheureux honorés dans chaque diocèse et gardent le souvenir des coutumes liturgiques locales, des cérémonies particulières à chaque église. « Il ne s'agit pas, dit la préface, d'un travail hagiographique mais liturgique, c'est-à-dire l'étude du culte des saints et ses motifs dans l'ensemble ou le particulier des diocèses.... » (p. xvi). Le plan suivi « n'est autre que le groupement naturel des monuments épars, élevés par la liturgie de nos églises à la gloire des saints français. Par conséquent, après la connaissance du culte, sont devenues nécessaires les indications relatives aux fêtes, aux mémoires, aux temples, aux pièces liturgiques, etc., ensemble qui justifie le titre de l'ouvrage » (p. xvii). Les provinces ecclésiastiques, telles qu'elles existent aujourd'hui, groupent les diocèses dans leur rang de fondation. Ce livre soutient la thèse de l'apostolicité de fondation de nos Églises, en grand nombre, et ne paraît point être au courant des importants travaux récents en faveur de la non-apostolicité. La chronologie y est trop en défaut; les références bibliographiques sont bien négligées; enfin, l'historique du saint ne contient assez souvent que le nom et le titre de confesseur ou de vierge avec le degré du rite : c'est trop peu. Quand le saint est l'objet d'un culte dans plusieurs diocèses, pourquoi ne pas renvoyer là où la note hagiographique est entière? La correction du style n'est pas toujours suffisante et quelquefois il y a recherche d'expressions surannées. Mais, chose plus inquiétante, voici des erreurs : (p. 2, t. I) le « frêle esquif » qui transporta à Marseille Lazare et ses compagnons d'exil était, d'après la tradition, un navire sans agrès; on lit (I, 254) « Vacontiorum » pour « Vocontiorum; » (p. 256, 430) saint Bernard pour saint Barnard, archevêque de Vienne; (p. 286) Notre-Dame des Dombs pour « Doms. » Et cette appréciation n'est-elle pas surprenante pour qui connaît le Paris religieux : « Le Paris chrétien semble avoir condensé tout ce qu'il possède de vie catholique dans les deux paroisses de Sainte-Madeleine et de Saint-Sulpice. » Non, la Madeleine ne peut pas

être classée parmi les paroisses parisiennes « qui condensent tout ce que Paris possède de vie catholique. » Venons à la chronologie : saint Pétrone (Valence-Die), d'après Gams et de Mas-Latrie, fut intronisé vers 450 (?) et mourut le 10 janvier 463 et non 453 (I, 256) ; d'ailleurs l'auteur du *Culte des saints* lui donne pour successeur (p. 259) saint Marcel. Or, saint Marcel, selon ledit auteur, Gams et autres, n'aurait été sacré que vers 480 (*Trésor de chronologie*, de Mas-Latrie, col. 1417). Saint Apollinaire de Valence fut élu en 499 (col. 1509) et non en 486 (I, 453); l'épiscopat de saint Nizier de Lyon est étendu jusqu'à 575 ; il mourut le 2 avril 573 (col. 1439); saint Just (p. 464) est élevé au siège de Lyon en 350, c'est douteux, car on ne connaît d'acte épiscopal de saint Just qu'à la date de 374, année où il assista au concile de Valence; saint Remi, trente-sixième archevêque de Lyon, ne mourut pas le 26 octobre 675, mais le 28 du même mois (col. 1439); saint Genès fut promu au siège de Lyon vers 657, non en 678, et décéda le 1er novembre 679 au lieu de 678 (*Ibid.*); saint Eucher, élu vers 435 et non 433, mourut le 16 novembre 450, non 452. On peut avoir des données chronologiques contraires à la date traditionnelle, alors il faut en faire la preuve. Saint Landry devint évêque de Paris en 653 et non 652 (II, 350); saint Denis, évêque du même diocèse, est identifié avec saint Denis l'Aréopagite (II, 360). Rien n'est moins sûr, car, selon Grégoire de Tours, saint Denis fut envoyé en Gaule et fut évêque de Paris au temps de l'empereur Dèce (249-251) (*Hist. Fr.*, I, 30, éd. Krusch, p. 47-48). Or l'affirmation qui fait de saint Denis un contemporain de Dèce paraît être en somme le seul renseignement historique positif sur l'époque où vécut le premier évêque de Paris (*Bibl. de l'Éc. des Chartes*, LI, 1890, p. 33-36). Remarquons encore (II, 314, nr 1) que la prophétie de Malachie sur la succession des Papes « est d'une indiscutable authenticité. » C'est beaucoup dire : aucun auteur contemporain de l'archevêque d'Armagh ne parle de ce document, pas même saint Bernard, qui a écrit la vie du saint prélat et mentionne pourtant de lui d'autres prophéties moins importantes; Baronius, H. de Sponde, Raynaldi, n'en disent mot dans les *Annal. eccl.* Ensuite, Malachie mourut en 1148, et sa soi-disant prophétie n'est publiée qu'en 1594 par le bénédictin Arnold Wion en son *Lignum vitae* (Venise, 1595). Et il assure ne point savoir de qui lui vient cette prophétie, ni par quel intermédiaire, comment et où, pendant quatre siècles, elle a été conservée, éléments nécessaires pour admettre son authenticité. De plus, des historiens d'une grave autorité et d'une probité absolue précisent quand et par qui elle a été faite, Moréri : *Dict. hist.* (1547), V, 53; Moroni cite les Bollandistes : *Propyl. ad Act. SS.*, part. I, p. 4 ; Zimmermann : *Kirchenlexicon* de Wetzer et Welte (1893), VIII, p. 541 ; Gams, même ouvrage (1870), XIV, p. 142; Fr. Carrière : *Refut. des prophét. faussement attribuées à saint Malachie* (1689). L'auteur de la prophétie aurait existé

vers 1590, ce qui expliquerait l'exactitude parfaite des devises de Célestin II à Grégoire XIV (1143-1590) et le vague des autres. Il était facile de parler des papes précédents, mais non de ceux de l'avenir *(La Civiltà cattolica*, série VI, t. III, n° 1084). Cet ouvrage, qui a exigé une considérable somme de travail, demande des retouches. Après, il sera un précieux livre de bibliothèque.

34. — Mlle Verny ne vise point à l'érudition, bien que son beau livre suppose de patients et nombreux dépouillements. Elle écrit pour la jeunesse catholique, ce qui explique le genre simple et la grâce émue de ses *Saints de France*, œuvre de haute moralisation chrétienne et d'excellent patriotisme. En notre prime jeunesse, quelle part infime on faisait dans l'éducation à ces glorieux immortels : nos saints de France ! Pensait-on, en nous parlant du roi saint Louis, à autre chose qu'à son rôle politique ? N'attirait-on pas, avec trop de complaisance, notre attention sur les personnages illustres de notre histoire profane ? Et ceux qui ont fait la France chrétienne restaient dans un effacement systématique. On regardait leur histoire comme des légendes poétiques qui devaient s'évanouir devant la lumière de la critique scientifique. Grâce au premier volume de notre auteur, qui nous conduit depuis nos origines nationales jusqu'au XIIIe siècle, et au second, qui nous fait pénétrer dans le grand siècle de la Renaissance chrétienne, notre jeunesse ne pourra désormais ignorer les origines de la France catholique et ses merveilleux développements à travers l'histoire. Pour ne parler que de quelques-uns des principaux personnages, nommons saint Louis, le roi très chrétien; saint Dominique et saint François d'Assise, ces mendiants qui résolurent avec plus de succès la question sociale que nos économistes modernes; Jeanne d'Arc, la libératrice de la France et la restauratrice de la Royauté tombée; le bienheureux de la Salle, le sauveur de l'âme des enfants du peuple; saint Vincent de Paul, « le sublime amoureux des miséreux. »

LOUIS ROBERT.

OUVRAGES RÉCENTS SUR JEANNE D'ARC

1. *A la gloire de Jeanne d'Arc. Variétés historiques*, par A. LECOY DE LA MARCHE. Paris, Lethielleux et Ané, 1895, in-8 de III-242 p., 4 fr. — 2. *Figure exquise*, par LÉONIE DE BAZELAIRE. Paris, Retaux, 1895, in-18 de XII-326 p., 3 fr. 50. — 3. *Jeanne Darc* (sic). *Sa vraie mission*..... par J.-E. CROUSSY. 2e édit. Orléans, Herluison; Moulins, Impr. bourbonnaise, 1896, in-8 de 150 p., 3 fr. — 4. *Jeanne d'Arc Champenoise*. Deuxième réponse à M. l'abbé L'Hôte, professeur au grand séminaire de Saint-Dié, par E. MISSET. Paris, Champion; Orléans, Herluison, 1895, in-8 de 29 p. — 5. *Jeanne d'Arc Champenoise*. Réponse à M. Poinsignon, inspecteur honoraire de l'Académie de Paris. *La Prévôté de Vaucouleurs et la prévôté d'Andelot*, par E. MISSET. Mêmes librairies, 1895, in-8 de 32 p. — 6. *Compte rendu critique de l'ouvrage de M. l'abbé Misset : « Jeanne d'Arc Champenoise »*, par LÉON GERMAIN. Nancy, impr. Crépin-Leblond, in-8 de 32 p. — 7. *La Chronique d'Antoine Morsiani*, par LÉOPOLD DELISLE. Paris, Impr. nationale, in-4 de 8 p. (Extrait du *Journal des savants*, août 1895). — 8. *Choix de panégyriques et plans de discours des plus célèbres orateurs contemporains en l'honneur de*

la vénérable Jeanne d'Arc, par l'abbé J. Guillermin. Paris, Bloud et Barral, s. d. (1895), in-8 de 376 p., 3 fr. 50.—9. *Le Surnaturel dans la vénérable Jeanne d'Arc*. Conférence de S. Ém. Rév. le cardinal L.-M. Parocchi, au couvent des Dames de l'Assomption de Rome, le 17 janvier 1895. Orléans, Herluison, 1895, in-8 de 23 p. — 10. *Les Auréoles de Jeanne d'Arc*, par le R. P. Belon. Lyon, Vitte, 1895, in-8 de 54 p. (Extrait de l'*Université catholique*). — 11. *L'Hôte de Jeanne d'Arc à Poitiers. Maître Jean Rabateau, président du Parlement de Paris*, par Henri Daniel-Lacombe Paris, Lecheva ier : Niort, Clouzot, 1895, in-8 de 192 p. (Extrait de la *Revue du Bas-Poitou*). — 12. *La Fausse Jeanne d'Arc*, par Germain Lefèvre-Pontalis. Paris, Bouillon; Orléans, Herluison, 1895, in-8 de 31 p (Extrait du *Moyen âge*).

1. — Le volume consacré par M. Lecoy de la Marche *A la gloire de Jeanne d'Arc* et au moyen duquel il s'est proposé pour but « d'apporter une petite pierre au monument grandiose que prépare à notre héroïne nationale un avenir prochain, » se compose de *variétés historiques* antérieurement publiées par l'auteur dans la presse périodique. Son nom bien connu, son érudition et son talent si justement estimés du public chrétien, suffisent à coup sûr pour appeler la sympathique attention de nos lecteurs sur ces études, où sont traités les sujets suivants : I. Traits généraux de la physionomie de Jeanne d'Arc. II. La Nationalité de la vierge de Domremy. III. Inspiration ou hystérie? IV. Les Miracles de la Pucelle. V. Jeanne fut-elle abandonnée par la Royauté et brûlée par l'Église? VI. Jean Bréhal. VII. La Fausse Jeanne d'Arc. VIII. Résurrection de la légende de la dame des Armoises. IX. Le Procès de réhabilitation. X. La Mémoire de Jeanne du xve au xviiie siècle. XI. La Mémoire de Jeanne au xixe siècle. XII. Les Historiens de Jeanne d'Arc.

2. — La composition de Mlle Léonie de Bazelaire : *Figure exquise*, appartient à la poésie autant et plus qu'à l'histoire et rappelle, mais avec de notables différences, le livre de Marie-Edmée Pau : *Notre petite sœur Jeanne d'Arc*. Mlle de Bazelaire expose en ces termes l'idée de son livre : « C'est un essai d'art chrétien que j'ai voulu faire. J'ai voulu composer à la mémoire de Jehanne (pourquoi *Jehanne?*) un tableau, sorte de triptyque, où l'esprit envisagerait du même coup d'œil les mystérieux rapports de sa mission avec les trois ordres : céleste, terrestre et infernal. En sorte que la « fiction » qui rend sensible les faits invisibles enchâsserait l'historique de sa vie comme le cadre enchâsse le tableau.— La vie de Jehanne est un tissu de merveilleuses choses, du reste, et à la distance où nous sommes d'elle, on perçoit mieux peut-être les enchaînements de son extraordinaire destinée. — J'ai essayé aussi, en gardant authentique et inaltérée son histoire, d'esquisser les traits de cette figure originale et si vivante dans sa première enfance au village; je me suis permis d'interpréter les détails de sa vie simple et son langage d'enfant; mais à partir de l'apparition de l'archange et des débuts de la mission de Jehanne à Vaucouleurs, toutes ses paroles sont véridiques et conformes à la tradition. » Les trois parties du livre sont intitulées : I. Pastorale. II. Épopée. III. Le Drame. Elles correspondent à l'enfance, à la vie guerrière, au martyre de la Pucelle.

3. — Nous avons, l'an dernier, rendu compte (*Polybiblion*, t. LXXIII, p. 424-425) de l'opuscule de M. J.-E. Choussy : *Jeanne Darc* (*sic*), *sa vraie mission*. L'auteur vient d'en donner cette année une seconde édition, considérablement augmentée, et « contenant plus du double de preuves et de documents. » Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons dit de la composition et de l'utilité relative de ce travail. Nous nous bornerons à regretter que l'auteur s'obstine à contester l'authenticité, absolument incontestable, de la célèbre *Lettre aux Anglais*.

4, 5 et 6. — La polémique relative à la « nationalité provinciale » de Jeanne d'Arc continue toujours. Nous avons à enregistrer sur cette question deux nouveaux opuscules de M. l'abbé Misset : *Jeanne d'Arc Champenoise. Deuxième réponse à M. l'abbé L'Hôte.— Jeanne d'Arc Champenoise. Réponse à M. Poinsignon. La Prévôté de Vaucouleurs et la prévôté d'Andelot.* — En outre, M. Léon Germain nous a adressé le tirage à part d'un article publié dans une revue lorraine (dont le titre n'est pas indiqué sur ce tirage) et où, sous forme de compte rendu critique, il discute la thèse de M. l'abbé Misset.

7. — Un fait de notable importance pour l'histoire de Jeanne d'Arc s'est produit dans le courant de l'an dernier ; la découverte de la chronique vénitienne de Morosini. On trouve d'intéressants détails sur cette découverte et sur le document lui-même, dans un article du *Journal des savants*, dû à M. Léopold Delisle, et dont nous avons sous les yeux le tirage à part. Nous indiquerons sur le même sujet les articles du R. P. Ayroles dans les *Études religieuses* (octobre, novembre et décembre 1895 et février 1896) et la *Chronique* de la *Revue des questions historiques* (janvier 1896).

8. — M. l'abbé J. Guillermin a eu l'idée de réunir en un volume un choix des panégyriques prononcés en l'honneur de Jeanne d'Arc et, comme l'espace lui était mesuré, d'y ajouter du moins les plans d'un certain nombre de discours sur le même sujet qui, cela est certain, sera traité de jour en jour davantage dans la chaire chrétienne. Les panégyriques donnés *in extenso* sont ceux de Mgr Dupanloup (1869), de Mgr Freppel, de S. Ém. le cardinal Langénieux, de S. Ém. le cardinal Perraud, de Mgr Turinaz (Orléans, 1879), du R. P. Monsabré, de S. Ém. le cardinal Mermillod, de M. l'abbé Perreyve, de S. Ém. le cardinal Thomas (Rouen, 1886), de Mgr Frayssinous, de Mgr Pagis, de Mgr Turinaz (Nancy, 1890), de S. Ém. le cardinal Parocchi. — Les plans et analyses se rapportent aux orateurs suivants : R. P. Senault (8 mai 1672), Mgr Germain, Mgr Besson, Mgr Dupanloup (1855), S. Ém. le cardinal Pie, Mgr Lagrange, Mgr Bougaud, S. Ém. le cardinal Thomas (Rouen, 1882 et 1891), M. l'abbé Deguerry, Mgr Fava, Mgr d'Hulst, M. l'abbé Chevojon, Mgr de Cabrières, Mgr Gillis, M. l'abbé Joseph Lémann (Orléans, 1873 et 1891 ; Aix, 1894 ; Reims, 1887), M. l'abbé Augustin Lé-

mann, S. Ém. le cardinal Lecot, Mgr Touchet, le R. P. Feuillette, M. l'abbé Planus, M. l'abbé Gauthey, M. l'abbé Le Nordez, M. l'abbé Bernard, Mgr Gonindard, Mgr Turinaz (discours déjà publié par M. l'abbé Guillermin dans son *Choix de discours sur la Très Sainte Vierge*, t. II, p. 273), M. le chanoine Brettes. — L'auteur a encore ajouté quelques plans divers, moins étendus, dont deux, qui semblent de sa composition, sur ce thème : « La fête de Jeanne d'Arc est une fête nationale. » — Il a terminé son recueil par un *Appendice* ainsi conçu : *Analyse d'une conférence* de M. Chesnelong, sénateur, sur *Jeanne d'Arc et la Vocation chrétienne de la France*. — Note sur *la Canonisation de Jeanne d'Arc et l'Angleterre*, d'après Mgr Freppel. — *Tableau chronologique* des *panégyristes de Jeanne d'Arc* à la fête annuelle d'Orléans. — *Table alphabétique* des *orateurs* dont cet ouvrage contient des panégyriques ou plans de discours.

9. — Le discours de S. Ém. le cardinal Parocchi : *Le Surnaturel dans la vénérable Jeanne d'Arc*, conférence faite, le 17 janvier 1895, au couvent des Dames de l'Assomption à Rome, figure, nous venons de le constater, dans le recueil de M. l'abbé Guillermin. Mais une édition spéciale en avait été antérieurement publiée par les soins de Mgr Touchet, évêque d'Orléans, qui le caractérise en ces termes : « Lorsque j'arrivai à Rome, dans la seconde quinzaine de janvier, je trouvai la colonie française très émue d'une conférence que venait de prononcer le cardinal Parocchi, vicaire de Sa Sainteté, dans la chapelle des Dames de l'Assomption. Le cardinal Parocchi, qui est l'un des plus savants hommes d'Italie, est aussi l'un des plus éloquents, de cette éloquence pleine, virile, sobre, qui emprunte fort peu à l'image, parce qu'elle sait tirer ses meilleurs effets de l'idée. Or, me disait-on de toute part, rarement il avait été mieux inspiré que dans son discours sur *le Surnaturel dans la vie de Jeanne d'Arc*. Argumentation serrée, mouvements d'une puissance contenue, vues larges sur l'histoire, admiration hautement manifestée pour le rôle séculaire de la France, en un pays où l'expression de pareilles sympathies n'est pas fréquente, rien n'avait manqué à cette harangue de l'illustre orateur pour enchanter nos compatriotes de là-bas. — Il me parut que je devais à la ville d'Orléans et à sa libératrice de répandre ce discours si l'auteur y consentait. Celui-ci daigna me promettre d'en faire la traduction. Je la présente aujourd'hui au public. On n'y a rien changé. On a même respecté certaines tournures de phrase, certaines locutions qui la rapprochent de très près de l'original italien. Ces manières de dire ont une saveur spéciale, laquelle, si je ne m'abuse, n'est pas faite pour déplaire aux délicats. »

10. — Dans une remarquable étude, où l'auteur a également mis en œuvre sa science théologique et ses connaissances historiques, puisées aux sources originales, le R. P. Belon, des Frères prêcheurs, a reven-

diqué pour Jeanne d'Arc, sous les réserves de droit, mais avec conviction et avec éloquence, la triple auréole des docteurs, des vierges et des martyrs.

11. — Rien de ce qui touche à l'histoire de l'héroïque vierge ne saurait plus aujourd'hui nous être indifférent. L'intérêt que chacun des traits de cette céleste figure, chacun des pas de cette étonnante carrière nous inspire, rejaillit sur tous ceux des contemporains de Jeanne, qui ont été, même d'une façon passagère, mêlés à son existence. C'est par là que son hôte de Poitiers, maître Jean Rabateau, s'est attiré l'attention d'un érudit poitevin, M. Henri Daniel-Lacombe, qui vient de lui consacrer une remarquable étude, où il s'est attaché à recueillir, autant que cela était possible, les éléments subsistants d'une biographie difficile à reconstituer, et où il a, du même coup, apporté d'utiles éclaircissements à l'histoire des institutions et des mœurs du XVe siècle. Ce travail, tout à fait digne d'éloge, fruit de recherches assidues et originales, soutenu et enrichi de documents inédits, contient treize chapitres, intitulés : I. Les Origines. Le Procureur et l'Avocat. Le Conseiller au Parlement. II. L'Hôte de la Pucelle. III. La Maison de la Rose. IV. Jeanne d'Arc chez Rabateau. V. L'Avocat général criminel. VI. Le Procès d'un magistrat au XVe siècle. VII. Le Conseiller du Roi. VIII. Le Président de la Chambre des comptes. IX. Le Président au Parlement de Paris. X. Le Vice-Chancelier. XI. Le Diplomate. XII. Dernières Années. XIII. Les Filles du président Rabateau.

12. — Nous avons, l'an dernier, caractérisé (*Polybiblion*, t. LXXIII, p. 124) la tentative étourdie d'un écrivain, ce jour là bien mal inspiré, pour reprendre et soutenir le paradoxe insoutenable de l'identité de la vraie Pucelle avec l'impudente aventurière qui, en 1436, osa usurper son nom. Ce fâcheux opuscule a été l'occasion d'une excellente étude de bibliographie et de critique : *La Fausse Jeanne d'Arc*, par M. Germain Lefèvre-Pontalis, où se trouvent rassemblées, avec l'abondante précision qui caractérise les travaux de ce jeune savant, toutes les indications relatives à cette audacieuse supercherie et aux nombreux écrits auxquels elle a donné lieu.

M. S.

THÉOLOGIE

De utroque Commonitorio Lirinensi. Disseruit Dr R. Poirel. Nancy, imp. Berger-Levrault, 1895, in-8 de VIII-255 p. — Prix : 5 fr.

Sur le célèbre ouvrage de Vincent de Lérins, bien connu de tous les théologiens, M. Poirel a présenté à la Faculté de théologie de Lille une thèse remarquable, qui lui a valu le titre de docteur. Les questions que soulève le Commonitorio et la *regula fidei*, si bien formulée par le moine de Lérins, y sont étudiées de la manière la plus satisfaisante ; il faut signaler en particulier le chapitre IV, consacré à exposer les enseignements

de Vincent de Lérins sur la révélation et sur le rôle des théologiens. La critique des erreurs modernes, le principe du « libre examen » et le traditionalisme étudiés à la lumière de la *regula fidei*, est remarquablement conduite.

Mais ce qui attirera surtout l'attention des lecteurs et donnera lieu à des discussions parmi les critiques, ce sont les vues personnelles de l'auteur sur le second commonitoire et l'identification de Vincent de Lérins avec Marius Mercator. L'œuvre primitive de Vincent comprenait deux commonitoires ou deux traités. Le second est perdu, sauf un résumé fait par l'auteur lui-même; Gennade raconte qu'il aurait été dérobé avant d'être publié. Or, M. Poirel croit l'avoir retrouvé parmi les œuvres de Marius Mercator. Le résumé du second commonitoire énumère en effet, à très peu près, les pièces mêmes qui figurent parmi les œuvres de Mercator. Cette conclusion, solidement documentée, sera sans doute accueillie favorablement. Mais comment expliquer cette transposition? M. Poirel voit la solution dans l'identification entre les deux personnages. Marius Mercator aurait pris, en se faisant moine à Lérins, le nom de Vincent, et aurait conservé de quelque façon le nom de Mercator sous le pseudonyme de *Peregrinus*, sous lequel il a publié son commonitoire. Mais cette seconde conclusion, indépendante de la première, bien que M Poirel les fasse trop solidaires l'une de l'autre, est loin d'avoir la même probabilité ; elle soulèvera sans doute plus d'une objection.

Quoi qu'il en soit, l'auteur a eu le mérite de poser le problème ; et il faut d'autant plus le féliciter de son consciencieux travail qu'il l'a composé parmi les occupations du ministère paroissial, dans un presbytère de campagne, loin des ressources des bibliothèques. A. Boudinhon.

SCIENCES ET ARTS

Sur l'Origine du monde. *Théories cosmogoniques des anciens et des modernes*, par H. Faye, de l'Institut. 3e édit. Paris, Gauthier-Villars, 1896, in-8 de xi-313 p. — Prix : 6 fr.

Les deux premières éditions de cet ouvrage avaient paru à quelques mois d'intervalle, en 1884 et 1885. La troisième diffère peu de la seconde, qui, elle, différait assez sensiblement de la première.

L'originalité de ce livre consiste dans l'exposé d'une théorie cosmogonique nouvelle par laquelle l'éminent astronome ne prétend à rien moins qu'à supplanter celle de Laplace. Ce dernier envisageait la formation du système solaire par condensation centrale progressive de la nébuleuse sphérique primitive abandonnant successivement, dans son mouvement rotatoire, une série d'anneaux équatoriaux se brisant ensuite et s'enroulant en planètes. Pour M. Faye, la formation des anneaux, au sein d'une masse nébuleuse parfaitement homogène et emportée par un mou-

vement tourbillonnant, a précédé la formation du globe central et a eu lieu du centre à la périphérie, contrairement au concept de Laplace. Le savant académicien explique ainsi, de la manière la plus ingénieuse, le mouvement rétrograde des satellites d'Uranus et de Neptune. Dès 1886, M. Wolf, astronome de l'Observatoire, avait combattu la théorie de son confrère à l'Institut et pris la défense de celle de Laplace. M. Faye, dans sa troisième édition, tout en rendant courtoisement hommage au talent de son contradicteur, déclare n'en persister pas moins dans ses vues propres, sans d'ailleurs discuter la défense présentée par M. Wolf.

Mais l'ouvrage du vénérable président du bureau des longitudes ne se borne pas à la présentation de sa théorie et à la critique de celle de Laplace. Il commence par une profession de foi théiste, fort naturelle de la part d'un savant de cette valeur, mais vraiment méritoire dans les tristes temps que nous subissons. Un aperçu interprétatif sur la cosmogonie biblique témoigne, chez son auteur, d'un excellent esprit plutôt que d'une réelle compétence en pareille matière. Suit un résumé historique des idées cosmogoniques des anciens, éparses dans Platon, Aristote, Cicéron, Lucrèce, Virgile et Ovide, puis de celles des modernes représentés par Descartes, Newton, Kant et enfin Laplace. Le développement de la constitution du système solaire appliqué à l'Univers tout entier, ou, plus exactement, à l'ensemble des innombrables univers qui remplissent l'espace, forme la matière de deux chapitres d'un extrême intérêt, que suit l'exposé démonstratif du système de l'auteur et des concordances géologiques qui s'y rattachent.

Un chapitre final sur les conditions très multiples et très complexes que doit réunir une planète pour que la vie soit possible à sa surface, est une réplique indirecte aux esprits fantaisistes qui veulent voir des habitants nécessaires dans tous les astres connus et inconnus.

JEAN D'ESTIENNE.

Le Mécanisme de la vie moderne, par le vicomte G. D'AVENEL. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de xx-366 p. — Prix : 3 fr. 50.

« La connaissance du passé, affirme M. d'Avenel dans sa préface, apprend à aimer le présent. » Elle rend indulgent : elle fait sentir le peu que nous pouvons et le prix de nos petites conquêtes. Mais, en même temps, comme elle élargit l'esprit, elle empêche d'être dupe des progrès du bien-être et de prendre l'accroissement des jouissances pour un accroissement certain du bonheur. Voilà dans quel esprit l'auteur étudie quelques-uns des organes les plus caractéristiques de la vie moderne.

L'Industrie du fer, avec sa physionomie et son importance actuelles, date de la seconde moitié de notre siècle. Ses principaux produits sont les machines, les rails et les engins de guerre. Si le prix de la fonte est tombé au sixième de ce qu'il était en 1840, la France en fournit plus de

deux millions de tonnes au lieu de 350,000. Les États-Unis atteignent neuf millions, l'Angleterre six, l'Allemagne quatre et demi. Grâce aux progrès techniques réalisés par Bessemer, Thomas, Martin et Siemens, il n'existe plus guère, à dire vrai, ni fer ni acier : il y a seulement des produits diversement carburés. Des sous-produits, tels que les scories de déphosphoration, forment aujourd'hui l'un des plus clairs revenus des maîtres de forges. On verra, en se rendant compte de l'œuvre de MM. Schneider au Creusot, ce que les ouvriers doivent à la direction hardie et intelligente d'un bon patron. — Le *Travail des vins* offre aussi l'exemple de progrès sensibles. Aujourd'hui les viticulteurs qui ont vaillamment réparé les désastres causés par le phylloxera doivent viser surtout à relever la qualité de leurs denrées. Et pour abaisser les prix de vente, en supprimant les intermédiaires inutiles, on peut fonder quelque espoir sur l'accord des sociétés coopératives de consommation et des syndicats vinicoles. Ce sont les transformations contemporaines du commerce que retrace M. d'Avenel en décrivant *les Magasins de nouveautés*, *les magasins d'alimentation* et les *Établissements de crédit*. — Sur 150 millions d'affaires (en 1893), le *Bon Marché* réalise seulement 8 millions de bénéfices, soit un courtage de 5 0/0 sur les marchandises vendues ; *Le Louvre* accuse un gain de 8,300,000 fr. sur 120 millions d'affaires. On voit que ces grandes entreprises, grâce à la concurrence qu'elles se font entre elles, grâce aussi à la concurrence des sociétés coopératives qui pourraient se développer encore, réduisent leurs bénéfices au minimum. Et l'État leur prend plus de 12 0/0 sur ces bénéfices. Le consommateur profite de cet abaissement des prix non seulement par les achats qu'il fait dans ces vastes bazars, mais encore par la pression qu'ils exercent indirectement sur l'ensemble du commerce. Et la situation qu'ils assurent à leurs collaborateurs vaut bien, comme indépendance et comme rémunération, celle des anciens petits boutiquiers. Le conseil des intéressés du *Bon Marché* gagne le double du conseil des ministres. — Dans l'*Industrie de l'alimentation*, si la même évolution tend à s'opérer, elle est beaucoup plus lente. La maison Potin ne dépasse pas 45 millions de vente annuelle, bien que son principe soit de vendre des denrées de bonne qualité avec un gain médiocre. Mais ses catalogues, partout répandus, exercent une immense influence sur les prix dans l'ensemble du pays, sans parler des 160 maisons similaires qu'elle a essaimées en province. Le profit net de l'entreprise, rémunérant les deux fonctions distinctes de commerçant et d'industriel, n'atteint pas 4 0/0 du chiffre des affaires. Voilà des résultats dont peuvent seuls se plaindre les « gens de maison » privés de leur sou pour livre et les anciens détaillants qui recouraient presque tous à des procédés absolument malhonnêtes. Appliquera-t-on quelque jour les mêmes méthodes au commerce de la viande ? On se heurte ici à des diffi-

cultés particulières : mais peut-être ne paraîtront-elles pas toujours insurmontables. Pour le pain, les coopératives de consommation (sur un millier de pareilles sociétés, 400 ont pour objet la boulangerie) assurent déjà à bon nombre de consommateurs une notable réduction de prix. — C'est encore pour le bien des consommateurs que, depuis trente ans, de vastes sociétés de crédit (*Crédit Lyonnais*, *Comptoir d'escompte*, *Société générale*, *Crédit industriel*) ont démocratisé le commerce de l'argent. Pendant que diminuait, au préjudice du rentier, l'intérêt des dépôts, le taux de l'escompte est allé sans cesse s'abaissant, au profit de l'industriel. On pourra compléter les renseignements fournis sur ces questions par M. d'Avenel avec l'ouvrage de M. Raphaël-Georges Lévy (*Mélanges financiers*) dont nous avons rendu compte il y a quelques mois (*Polybiblion*, t. LXXIV, p. 132).

Cette analyse sommaire suffit à montrer combien ce livre, attachant à lire, est riche de faits et d'idées. En attendant qu'il rende aux historiens de l'avenir des services inappréciables, il réconfortera nombre de nos contemporains, en leur faisant apercevoir ce que nous méconnaissons trop souvent (p. 199), « le progrès réel qui s'accomplit en silence, dans le monde des faits, à côté du progrès imaginaire que l'on poursuit bruyamment dans le monde des paroles. »

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Les Méthodes nouvelles de la mécanique céleste, par H. POINCARÉ, membre de l'Institut. Paris, Gauthier-Villars, 1892-1893, 2 vol. in-8 de 385 et 479 p. — Prix : 14 fr.

Nous voici bien en retard pour rendre compte de cet ouvrage considérable ; déjà, porté par sa valeur propre et par la haute et légitime renommée de son auteur, il a fait son chemin dans le public auquel il s'adresse particulièrement. Il ne sera pourtant pas inutile d'essayer, en quelques lignes, d'en faire apprécier l'intérêt et la portée à un cercle plus étendu de lecteurs.

Il est consacré entièrement à l'étude d'un problème qui ne comprend pas toute la mécanique céleste, mais qui en renferme la partie la plus importante, le célèbre problème des trois corps. C'est celui qui consiste à déterminer les mouvements de trois corps célestes s'attirant mutuellement suivant la loi newtonienne. — Lorsque deux corps seulement sont en présence, la loi de leur mouvement peut être déterminée d'une manière rigoureuse, ainsi que Newton y est parvenu. Elle est conforme aux lois que Kepler avait reconnues par l'observation dans les mouvements planétaires. Mais lorsqu'un troisième corps vient interposer son action, le problème se complique tellement que jusqu'à présent on n'a réussi à le résoudre, même par approximations, que dans des conditions très particulières. Ces conditions, fort heureusement, se trouvent réalisées d'une ma-

nière suffisamment approchée dans les divers cas que présente notre système solaire. C'est ce qui a permis aux Lagrange, aux Laplace et à leurs successeurs, de calculer les mouvements des corps de ce système avec une précision qui, sauf en quelques points, égale ou surpasse celle des observations.

Les géomètres astronomes ne se tiennent cependant pas pour satisfaits. Il leur importe d'éclaircir les quelques discordances dont nous venons de parler, afin de savoir si elles sont dues à l'insuffisance des calculs ou à quelques imperfections dans les données physiques qui ont servi de base à ceux-ci. En outre, la forme même des formules auxquelles ils sont parvenus montre qu'au bout d'un certain nombre de siècles elles deviendront ou pourront devenir insuffisantes. Enfin, on peut espérer que des approximations autrement dirigées permettraient d'abréger la longueur des calculs. Depuis quelques années surtout, plusieurs géomètres se sont appliqués avec succès à modifier la marche des approximations ; au premier rang, il faut citer l'astronome suédois Gylden. M. Poincaré, de son côté, en abordant le problème des trois corps avec toutes les ressources de l'analyse moderne, et avec l'ingéniosité qui lui est propre, est parvenu à des résultats importants sur la forme des solutions que ce problème comporte ; il en a fait l'objet d'un mémoire célèbre qui a remporté le prix offert par le roi de Suède dans un concours entre tous les mathématiciens. Après la publication de ce mémoire dans les *Acta mathematica*, il est parvenu à en généraliser encore les résultats ; il a pensé, en outre, non sans raison, que la méthode suivie par lui, les considérations nouvelles qu'il a introduites dans la question, pouvaient servir à jeter un jour plus grand sur les travaux des géomètres dont nous avons parlé, à en montrer le fort et le faible, à les ordonner en un corps de doctrine. Tel est l'objet des deux volumes que nous avons sous les yeux.

Un point, entre autres, distingue spécialement l'œuvre de M. Poincaré des travaux antérieurs. Depuis longtemps on avait des doutes sur la convergence des séries auxquelles conduisent les méthodes d'approximation en usage, et je me rappelle avoir entendu, à l'Académie des sciences, Le Verrier adjurer les géomètres d'élucider cette question. Bien des années après cet appel, M. Poincaré y a répondu d'une manière décisive. Il a reconnu que ces séries ne sont pas convergentes, mais que néanmoins elles présentent une forme qui permet de les utiliser. Les termes successifs vont d'abord en décroissant, et leur somme se rapproche beaucoup de la grandeur à calculer ; mais à partir d'un certain rang, ils vont, au contraire, en augmentant, et leur somme s'éloigne de plus en plus du résultat. Si l'on dépassait ce rang, de plus longs calculs ne feraient donc qu'augmenter l'erreur. Ainsi ces séries peuvent servir jusqu'à un certain point, mais l'approximation est limitée à la différence

des séries convergentes, qui donnent une approximation indéfinie pourvu qu'on pousse assez loin les calculs. M. Poincaré a même montré comment on pourrait trouver une limite supérieure de l'erreur à redouter.

Cet exposé sommaire permet d'entrevoir quelle est l'importance de cet ouvrage, et par les résultats positifs qu'il apporte et, plus encore peut-être, par les vues nouvelles qu'il ouvre, par les méthodes qu'il suggère. Il marque incontestablement une étape dans le développement de la mécanique céleste. Déjà même les doctrines qu'il contient ont reçu çà et là de fructueuses applications. Ajoutons que ce n'est pas seulement pour les amateurs de la mécanique céleste ou même de la mécanique analytique en général qu'il offre un sujet d'étude désormais indispensable. Ceux qui cultivent l'analyse pour elle-même y trouveront aussi des conceptions nouvelles de la plus grande importance et des méthodes d'une portée beaucoup plus étendue que le problème particulier en vue duquel elles ont été imaginées. C'est donc à tous les amis des hautes mathématiques qu'il peut être recommandé. E. Vicaire.

Lehrbuch der Experimentalphysik, von Adolph Wüllner. 5. Auflage. Leipzig, Teubner, 1895 et 1896, 2 vol. in-8 de x-1,000 et de xi-936 p. — Prix : 30 fr.

Cette nouvelle édition du Traité de physique expérimentale de M. A. Wüllner diffère des précédentes surtout par l'ordre des matières. Ainsi l'étude de la lumière, qui formait autrefois le second volume de l'ouvrage, sera renvoyée au quatrième volume, après l'électricité, afin de pouvoir utiliser dans l'étude des phénomènes lumineux la théorie électro-magnétique de Maxwell. Des quatre volumes dont se composera tout le Traité, les deux premiers seuls ont paru : l'un traite de la physique générale, l'autre de la chaleur. Sous le titre de physique générale l'auteur étudie l'équilibre et le mouvement ; c'est un chapitre détaché de la mécanique. Sans doute l'expérience est souvent invoquée, même dans cette partie ; mais loin d'éliminer le calcul, M. Wüllner, pour se ménager la faculté d'avoir recours à l'analyse, introdnit, dès le début, un résumé de calcul différentiel et intégral, où le lecteur trouve les éléments nécessaires à l'intelligence des théories physiques, telles qu'on les présente aujourd'hui.

L'étude de l'équilibre et du mouvement est divisée en quatre parties, suivant que l'on considère le mouvement des corps en lui-même ou dans les parties dont les corps se composent, ou qu'il s'agit du mouvement vibratoire et du son. Le mouvement rectiligne, celui de rotation et la gravitation universelle sont traités à peu près complètement. La constitution de la matière et l'élasticité sont l'objet d'un chapitre remarquable, où l'on trouve résumés les travaux d'Amagat, de Kowalski, de Hertz, d'Auerbach, ainsi que la théorie de Boltzmann sur le frottement

intérieur dans les corps solides. Le chapitre consacré aux liquides est un véritable traité d'hydrostatique ; on y trouve une intéressante étude de la capillarité, et les recherches de Reinold et Rücker, de Drude, Quincke, Pohake, Lord Rayleigh, Röntgen ; la théorie de Fick sur la dissolution et la diffusion ; les travaux de Beilstein, Weber, Wroblewski, et en général des physiciens modernes qui se sont occupés de ces questions si importantes au point de vue de la constitution des corps. L'auteur approfondit aussi la théorie cinétique des gaz, sans omettre les hypothèses plus ou moins plausibles relatives au nombre et aux dimensions des molécules. Au lieu de mêler, comme on le fait trop souvent, les principes théoriques du mouvement d'ondulation à la description des phénomènes sonores ou lumineux, M. Wüllner les étudie d'abord en eux-mêmes, abstraction faite de toute application ; puis il considère les vibrations dans les corps soit solides, soit fluides ; enfin il aborde l'acoustique, qu'il traite dans le plus grand détail.

Le volume consacré à l'étude de la chaleur se divise en six chapitres traitant respectivement de la thermométrie et de la dilatation des corps par la chaleur, de la propagation de la chaleur, de la thermodynamique, des chaleurs spécifiques, des changements d'états, et de la chaleur produite dans les réactions chimiques. L'ouvrage de M. Wüllner est un tableau fidèle de la physique expérimentale dans son état actuel ; les méthodes les plus récentes s'y trouvent placées auprès des procédés classiques ; peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur de se montrer sous ce rapport prodigue ; il met à profit tous les travaux modernes de quelque importance, et les recherches les plus variées sont mentionnées dans ce traité, un des plus complets, peut-être le plus complet qui ait été jusqu'ici publié dans ce genre. H. Courbe.

Un Maître imagier : E. Frémiet, par Jacques de Biez. Paris, aux bureaux de l' « Artiste, » 1896, gr. in-8 de 408 p. et 13 pl. — Prix : 30 fr.

Le livre de M. Jacques de Biez sur le grand artiste qu'est M. Frémiet est un livre singulier, mais intéressant la curiosité et remuant, à propos du maître des *Jeanne d'Arc*, une quantité énorme d'idées toutes très hautes et beaucoup très justes. On en trouvera, répandues partout et notamment dans le curieux chapitre, qui n'est point tant qu'il le semble un hors-d'œuvre, intitulé : *L'Art sans le péché*. On lira avec plaisir les pages consacrées à l'analyse du monument de la place des Pyramides, à l'histoire de son inauguration au milieu de l'indifférence du public de 1874, à la signification chrétienne et patriotique du monument et à l'importance de plus en plus grande qu'il a prise dans le sentiment des Parisiens et même de la nation entière. L'auteur se plaît à retrouver, par une idée ingénieuse, dans l'ensemble très noble des œuvres de M. Frémiet, tous les caractères de celles de l' « imagier » du moyen âge. Il y re-

vient sans cesse, en se répétant peut-être un peu trop souvent. Voici, du reste, un morceau qui donnera une idée de l'esthétique de l'écrivain catholique et de sa manière : « Le jour où M. Frémiet jeta sur le marché français des statuettes comme sa *Vierge de Bethléem*, douce comme un verset de litanies, son *Saint Michel*, pareil à un plomb de pelerinages anciens, ou son *Saint Louis*, qui est un chemin et une vision, il y eut fête dans le cœur de ceux qui aiment et voudraient éternelle la puissance esthétique du christianisme. Cette puissance, on la croyait bien morte à jamais. Ne la voyons-nous point tous les jours enterrée, sous nos yeux, dans la nécropole du quartier Saint-Sulpice, chez ces marchands d'images pieuses, dont les boutiques sont pleines de chuchotements funéraires et hypocrites? Soudain la voici qui renaît, sonore et splendide, sous le ferme ciseau d'un statuaire qui cherche la vie de l'art partout, dans l'histoire comme dans la science, dans la nature comme dans la légende, dans l'esprit comme dans la foi. M. Frémiet a ravivé par l'application d'un art très élevé et très intense ces images pieuses dont nous n'avions plus que la caricature et dont la splendeur réelle était passée à l'état de chose perdue. »

La biographie de M. Frémiet, d'ailleurs très simple et dont la seule curieuse partie se rattache à l'atelier de son maître Rude et à ses débuts d'« animalier, » s'efface en ce livre devant l'analyse de son œuvre. Ses principales statues ou statuettes de commerce sont reproduites en excellentes planches, parmi lesquelles on trouvera, outre plusieurs Jeanne d'Arc, le *Saint Georges*, le *Saint Louis*, le *Vélasquez*, le *Gorille*, et cette figure, nommée *Credo*, qui devrait être populaire et qui représente le chevalier des Croisades ferme et fier derriere sa devise de foi et d'action. M. de Biez a fort bien montré, malgré quelques défauts de composition dans son livre, combien de telles œuvres pénètrent au delà des sensations plastiques et pittoresques et demeurent supérieures à tant d'autres consacrées trop vite par un succès éphémère et mondain. P. N.

BELLES-LETTRES

Chants et chansons populaires des provinces de l'Ouest, Poitou, Saintonge, Aunis et Angoumois, recueillis et annotés par Jérome Bujeaud. Niort, Clouzot, 1895, 2 vol. gr. in-8 de 336 et 371 p. — Prix : 15 fr.

C'est en 1866 que parut cette superbe collection, à une époque où les études ethnographiques étaient loin d'être aussi cultivées qu'aujourd'hui. M. Jérôme Bujeaud a, dans ces deux volumes, réuni un nombre très considérable de chansons de toute espèce : rondes, berceuses, bourrées, chansons d'amour, chansons de mariage, chants historiques, complaintes, légendes, chansons satiriques, chansons diverses. Il y a joint, ce

qu'on ne faisait guère alors, les airs notés de tous ces morceaux de genres si différents. M. Bujeaud est mort depuis l'impression de ce beau recueil qui reparaît tel que lors de sa première publication. Si M. Bujeaud avait vécu jusqu'à nos jours, il aurait sans doute indiqué de très nombreuses variantes que des collections nouvelles lui auraient offertes; il aurait aussi refait la Bibliographie des recueils de chants populaires, satisfaisante au moment où elle fut donnée : elle semble aujourd'hui bien en retard. Ce ne sont là, du reste, que des compléments accessoires, et tels qu'ils sont, ces deux volumes des *Chants populaires des provinces de l'Ouest* seront accueillis avec le plus grand empressement par tous les folkloristes. POGGIARIDO.

Les Lapidaires indiens, par LOUIS FINOT. Paris, Bouillon, 1896, gr. in-8 de LII--280 p. — Prix : 10 fr.

L'auteur publie une série de traités techniques sur « l'art de juger des pierres précieuses » dans l'Inde; les principaux sont la « Ratnaparîksâ» de Buddhabhatta; la « Brîhatsamhitâ » de Varâhamihira; l' « Agastimata, » etc. Le texte sanscrit qu'il n'a pu établir qu'au prix d'une étude comparative des plus minutieuses de manuscrits disséminés un peu partout et d'une lecture rendue souvent très pénible par suite de l'incurie ou de l'ignorance des copistes, est accompagné d'une traduction qui, outre sa scrupuleuse fidélité, se recommande par ses qualités de précision, de clarté, de sobriété.

Dans une très intéressante et savante introduction, M. Finot initie le lecteur à l'art du joaillier dans ce pays de l'Extrême-Orient, l'Inde, la terre classique des merveilles, où, suivant une tradition qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, foisonnent l'or et les diamants. Après avoir discuté l'importance relative des documents soumis à son étude, l'auteur énumère les pierres précieuses qui s'y trouvent décrites; il retrace leur origine, cite leurs variétés, leurs couleurs; dresse la liste de leurs qualités et de leurs défauts; donne l'évaluation de leur prix, etc., avec une sûreté d'informations et une abondance de renseignements qu'on ne saurait trop louer. L'auteur consacre les dernières pages de son introduction aux « ratnaçâstras, » dont il envisage l'utilité au point de vue de la philologie sanscrite et spécialement de la lexicographie. L'ouvrage se termine par un index des mots sanscrits qu'il contient et un index analytique des matières qui s'y trouvent indiquées ou traitées ; l'un et l'autre fort utiles. Vient enfin l'inévitable liste des « Additions et corrections, » à laquelle tout auteur doit se résigner, surtout lorsqu'il s'agit d'un travail de ce genre.

M. Finot nous avertit que l'édition qu'il donne ici des lapidaires indiens « n'a nullement la prétention d'être définitive. » Nous croyons bien que d'ici longtemps ce travail ne sera pas recommencé et M. Finot nous

pardonnera si nous nous en consolons, car nous estimons qu'il sera difficile à tout autre de tirer un meilleur parti des matériaux qu'il a eus à sa disposition.

A. Roussel.

Slavy Dcéra. Choix de poésies slaves, recueillies par Adolphe d'Avril. Avec le portrait de Chevtchenko et la fondation de Ravanitza *(Bibliothèque slave elzévirienne)*. Paris, Leroux, 1896, in-12 de x-167 p. — Prix : 3 fr.

Nous finirons peut-être par pénétrer peu à peu dans le monde slave, mais combien tout ce qui n'est pas le roman russe nous est resté fermé! Je n'en veux pour preuve que le titre même du joli petit volume de M. le baron d'Avril : *Slavy Dcéra*. Ces deux mots accouplés sont-ils traduits par le sous-titre : *Choix de poésies slaves?* En aucune façon. Notre auteur les a empruntés à une œuvre célèbre en Bohême, au recueil de six cents sonnets qui a fait la réputation du slovaque Kollar, et ils signifient en tchèque : *Fille de la gloire* ou *Fille de la Slavie*. Ce titre d'emprunt ne nous rappellera ni Kollar ni son chef-d'œuvre, je le crains; mais il convient assurément à un bouquet de poésies cueillies avec amour sur les différentes terres slaves : c'est bien d'un enfant de la Slavie qu'il s'agit, et d'un enfant né pour la gloire de sa mère. Et nul mieux que le rhapsode français de la *Bataille de Kossovo* n'était capable de mener à bien ce travail délicat de sélection et d'assortiment, où l'imprévu de la fantaisie égaie l'aridité de l'érudition. Il y a mis à la fois son esprit et son cœur. Laissant les routes battues, il nous mène rêver dans ces sentiers écartés dont il connaît si bien les détours, et découvre pour nous des fleurs inconnues, nous fait écouter de rares mélodies. « Oui, nous dit-il, il y a autre chose dans le monde que l'antiquité asiatique, que l'antiquité grecque, autre chose même que notre moyen âge et que notre Renaissance. Cette autre chose, je l'ai sentie, je l'ai aimée; et je voudrais la faire sentir et aimer. » Le charme si subtil de la poésie est-il passé dans la traduction? « On a médit des traductions, assure M. d'Avril; on les bafoue. Or, il y a dans ce dédain beaucoup de pédanterie : on se donne facilement sur ce terrain un air de délicatesse supérieure. » Et il démontre, par le raisonnement, qu'une traduction littérale, surtout littérale, peut être l'équivalent absolu de l'original; il le prouve non moins ensuite par l'exemple, ce qui n'est pour surprendre personne. M. d'Avril ne s'est même pas laissé arrêter par la difficulté que devait lui offrir la multiplicité des idiomes slaves : ils sont assez nombreux, et, quoique très rapprochés, ne se livrent pas par surcroît à qui en possède quelques-uns. Il fallait une conscience un peu scrupuleuse pour se croire tenu de tout traduire par soi-même. M. d'Avril a eu cette conscience, et, dans le cas présent, la vertu s'est trouvée plus d'une fois récompensée. C'est ainsi que, mentionnant les *Chants oraux du peuple russe*, de M. Achille Millien, il

évite, par son honnêteté, de faire des citations de troisième main, d'après les *Songs of the Russian people*, de Ralston. Et, bien qu'il s'en réfère plusieurs fois — et non sans raison — aux travaux de M. Louis Léger, il ne lui emprunte pas, pour *le Sage Oleg*, la traduction de Julvécourt, dans laquelle le professeur au Collège de France a reproduit sans sourciller cette stupéfiante apostrophe du prince à la carcasse de son cheval : « Et ce n'est pas toi qui porteras le coup de sabre qui doit me tuer, qui rougiras l'herbe de mon sang. »

Ce petit livre vient à son heure. La sympathie que nous éprouvons pour les Slaves n'est pas une simple mode ; il semblerait que, dupes ou complices, nous leur devons une réparation, ou que nous avons tout au moins à protester contre ce méfait séculaire dénoncé par Kollar : « Pas un ennemi n'a répandu, pour la perte de la Slavie, autant de sang et d'encre que les Allemands. »

LONGCHAMP.

Heinrich Heine, als Dichter und Mensch, von MAX NIETZCKI. Berlin, Mitscher und Rötsell, 1895, in-8 de 170 p.

Henri Heine n'est pas entré de plain-pied dans la gloire chez les Allemands. Plus d'un critique d'outre-Rhin se demande avec scepticisme, comme le fait M. Max Nietzcki, si Heine n'est qu'un météore au ciel poétique de l'Allemagne ou une étoile fixe d'un éternel et pur éclat. L'homme et le poète y sont également discutés, et nous avons vu dernièrement Düsseldorf, sa ville natale, et peu après Mayence, refuser un emplacement pour la statue de Heine. Voilà cependant quarante ans que le grand poète est mort, et il semble que la postérité qui a commencé pour lui devrait être, sinon plus calme, du moins plus équitable dans ses haines ou ses admirations, que ne le sont d'habitude les contemporains. Il n'en est rien, et M. Nietzcki lui-même, tout en procédant avec l'appareil scientifique d'une critique impartiale, se plaît visiblement à faire ressortir les taches plutôt que les côtés brillants de la vie et de l'œuvre du poète. Il se demande pourquoi la poésie lyrique de Heine ne produit pas en nous un sentiment esthétique pur et sincère, et il répond en citant un mot de Schiller : « Le talent, quelque grand qu'il soit, ne peut donner à une œuvre d'art ce qui manque à son auteur. » N'est-ce pas un peu ce que disait déjà notre Boileau?

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Partant de ce principe, notre critique conclut que les poésies de Heine manquent de vérité et de profondeur, et les pointes spirituelles qui les terminent ne réussissent point à réparer cette lacune. Ce jugement est assurément sévère, mais la critique impartiale doit reconnaître qu'il est mérité. L'observation de Heine, en effet, contrairement à celle de Gœthe, enfonce rarement dans l'âme même de la nature, et le poète se contente habituellement de représenter seulement la surface extérieure des choses.

Sa connaissance du cœur humain n'est pas profonde, car pour connaître les hommes, il faut les aimer, et Heine n'aimait pas les hommes, il n'aimait que lui-même : il n'a pas connu ou, du moins, il n'a su pratiquer cette maxime de Schiller :

Dich schuf das Herz, du wirst unsterblich leben.

« C'est le cœur qui t'a créé, tu vivras éternellement. »

Nous ne voulons pas suivre M. Nietzcki dans l'étude qu'il fait de l'homme que fut Heine. Il montre que l'égoïsme dominait dans ses rapports avec sa famille, ses parents et ses amis. Formées par le caprice, le hasard, ou l'intérêt, ses amitiés n'existent qu'autant qu'elles lui promettent des avantages matériels ou littéraires, et au moindre heurt, elles se dénouent sans aucune trace de regret ou de peine. Que dire de ses inimitiés ou de ses haines? Personne ne savait d'un trait plus aiguisé percer le cœur de ses ennemis littéraires ou politiques. Et le réquisitoire continue : versatilité en politique, cynisme en morale et en religion, rien n'est oublié. Son changement de religion provoqué par l'intérêt, ses comparaisons obscènes, ses insultes au Christ, son apologie de la matière, et la réhabilitation de la chair qu'il prêche comme morale de l'avenir, ce sont là malheureusement des points trop bien établis. Mais il ne faut pas oublier d'autre part les souffrances de sa vie, ni cette longue agonie que le poète soutint sur son grabat avec une force d'âme héroïque, ni ce retour sincère sur lui-même et cette humiliation sous la main de Dieu qui le frappe, ni ce cri d'angoisse shakespearien : « Misère la plus profonde, ton nom, c'est Henri Heine ! » Ajoutons ce désaveu infligé à ses *Reisebilder*, et ces mots suprêmes de son testament : « Depuis quatre ans, j'ai renoncé à tout orgueil philosophique et suis revenu à des idées et à des sentiments religieux : je meurs dans la croyance ferme en un Dieu unique et éternel, créateur du monde, et j'implore sa miséricorde pour mon âme immortelle. »

Tout en reconnaissant que Heine est un des écrivains les plus étonnants qu'ait produits aucune littérature, M. Nietzcki prétend cependant que son influence fut désastreuse, et qu'il constitue un danger national. Heine, dit-il, fut plutôt un feu follet trompeur qu'une étoile directrice pour son peuple. En conséquence, — et ici les admirateurs de Heine jetteront les hauts cris — élever un monument à Heine, ce serait se ravaler au niveau de ces peuples païens qui consacraient des images et des temples aux divinités malfaisantes, aux démons de la ruine et de la destruction. Nous nous plaisons à reconnaître que l'étude de M. Nietzcki est écrite avec soin, d'un style pur et châtié, parfois un peu précieux, ainsi quand il parle de « l'acier des pensées mordu par la lessive de la raillerie. » Mais dans l'ensemble, la langue est belle, souvent imagée, toujours précise et exacte.

L. Mensch.

HISTOIRE

Mademoiselle de la Vallière et Madame de Montespan, par Arsène Houssaye. Paris, Flammarion, 1895, in-12 de 318 p. – Prix : 3 fr. 50.

M. Arsène Houssaye, qui vient de mourir à plus de quatre-vingts ans, était resté jusqu'au bout étonnant de jeunesse; mais sa manière avait toujours été vieille. Il écrivait encore l'histoire comme il y a environ un siècle; et, en dépit de quelques prétentions artistiques, il se place à peu près à égale distance de l'abbé de Vertot et d'Alexandre Dumas. La sévère méthode et la nouveauté des aperçus, avec lesquelles son fils traite l'époque d'Alcibiade et celle de Napoléon Ier lui échappent entièrement. En revanche, il se garde des thèses : sa préférence est pour les anecdotes grivoises et pour les citations classiques que chacun sait. Il est vrai que le lecteur vulgaire aime surtout à entendre répéter ce qu'on lui a appris autrefois, ce qui rehausse son érudition banale ; et il est tout heureux quand, à l'occasion de Mlle de la Vallière, il entend murmurer le vers de La Fontaine :

Et la grâce, plus belle encor que la beauté,

et, à propos du grand Roi, le compliment de Racine :

En quelque obscurité que le ciel l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu son maître.

On s'attend presque à ce qu'on nous fasse remarquer qu'ici la rime est riche et que là le poète a profité de la licence d'écrire « encor » sans *e* muet.

Tout le livre est dans ce goût. Aussi bien dix pages ne sont-elles pas employées à l'adaptation de Bérénice à l'année « toute royale » de 1670, Rome voulant dire Versailles, Titus Louis XIV, et Bérénice la Vallière, sans parler d'Antiochus-Longueville narrant par avance la mort qu'il « a déjà cherchée et qu'il trouvera à la guerre de Flandre. »

Tout est prêt.. On m'attend.

Cela veut dire que la tombe est déjà ouverte aux Carmélites ; et c'est la traduction en vers de cette phrase de lettre : « Tout le monde part à la fin d'avril (on dirait aujourd'hui à la fin de juin) : je pars aussi, mais c'est pour aller dans le plus sûr chemin du ciel. »

On ne demandera pas que nous fassions une analyse détaillée de ce recueil d'*ana*. L'ouvrage, d'ailleurs, date de 1860; et on l'a réimprimé sans y faire une correction ni une annotation. Il se compose de trois parties : la Vie et la mort de Mlle de la Vallière ; la Vie et la mort de Mme de Montespan ; et le Roman de Mlle de Fontanges, épisode d'amour qui inspira, prétend l'auteur, une jalousie rétrospective à la sœur Louise de la Miséricorde, « dernière épine du cœur, à ce cœur déjà sanctifié par

des siècles de pénitence ; » car elle pardonnait bien au Roi Mme de Montespan, mais craignait que son souvenir ne fût effacé par la beauté de cette jeune fille, blonde, presque rousse, « de ce beau blond de Venise qui ruisselle dans le Décaméron du Giorgione. »

Sur cette trame assez lâche que n'a point brodé M. Arsène Houssaye? Il nous détaille la passion juvénile de Louis XIV, ses poursuites amoureuses au sortir de la chapelle de Fontainebleau, où il est gêné dans ses projets par le cilice de Mlle de la Vallière ; l'accouchement clandestin de la maîtresse en pleine cour de Versailles, le Roi lui-même recevant l'enfant ; puis les colères de la Reine apaisées par la douceur de la jeune fille, et ce tableau d'un art singulièrement immoral, où l'auteur représente Marie-Thérèse, la Vallière, Mme de Montespan, Mme de Maintenon, toutes pêle-mêle autour du Roi, faisant au reste assez bon ménage et se supportant en attendant mieux, ou bien encore Madame mourant à Saint-Cloud, « de cette mort immortalisée par Bossuet, » et Mme de la Vallière et Mme de Montespan venant ensemble pour lui dire adieu. Tout cela sans preuves, mais aussi sans une réserve, avec le ton d'un chroniqueur blasé, qui a écrit de la même façon *Madame Trois-Étoiles* ou *la Confession de Caroline*. Et dans ce spectacle à tant de personnages, la sagesse n'est pas représentée par Bossuet, dont l'intervention est pourtant signalée à chaque page, mais par Ninon de Lenclos. « Ninon était la conscience du Roi. » C'est aussi celle de M. Arsène Houssaye.

Certes le sujet qu'il a choisi avait plus d'un côté scabreux ; mais l'histoire peut toujours se traiter avec dignité et décence. Nous ne sommes plus dans un temps où l'on doive se plaindre de la pruderie exagérée du public. Bien des lecteurs cependant demandent à être regardés comme des gens sérieux. On se souvient du succès de bon aloi obtenu, il y a quelques années, par le livre de M. J. Lair sur *Louise de la Vallière et la jeunesse de Louis XIV*. C'était une étude historique, largement conçue, pleine de documents inédits, écrite avec un intérêt qui n'excluait pas la convenance. Croirait-on que M. Arsène Houssaye a consacré un demi-volume à la même « héroïne, » sans citer une seule fois l'ouvrage de son savant devancier? Ce n'est point ignorance, sans doute; mais c'est que le contraste aurait paru trop frappant! G. B. DE P.

Mémoires de Jean-François Thoury (1784-1820), publiés par CHARLES BOY. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de VIII-321 p. — Prix : 3 fr. 50.

Thoury est un Champenois, royaliste de cœur, pourtant employé de la République, qui finit par devenir, à la fin de 1793, sous le coup de dénonciations, un émigré malgré lui. Il franchit la frontière comme un déserteur tremblant d'être surpris, vécut à Aix-la-Chapelle, puis en Hollande, et passa ensuite en Russie, où il devint précepteur. Pour lui la

patrie est, selon le mot connu, où l'on vit bien. « Ce sont ces pays (la Courlande et la Russie) qui m'ont réconcilié avec le genre humain, et je les aimerai toujours plus que la France » (p 187). Il s'y attacha d'autant plus que sa femme, dont son exil l'avait séparé, avait fait prononcer son divorce Sous le Consulat, il revint à Paris chercher ses deux filles, et, ayant regagné son pays d'adoption, se fit libraire à Mittau, se remaria, et mourut en 1833.

Le récit de ses voyages et de ses misères est assez peu intéressant, pour le fond comme pour la forme. On peut toutefois y relever quelques pages curieuses sur la vie des précepteurs dans les grandes familles russes ; puis et surtout celles où passent des figures historiques ; Dumouriez, auprès duquel il a été envoyé en mission (p. 83-88) ; Bonaparte, qu'il a pu contempler durant une revue dans la cour des Tuileries (p. 238-239) ; enfin Louis XVI, qu'il a vu traverser Sainte-Menehould, allant à Varennes et en revenant (p. 93-104). Il y a sur ce dernier épisode quelques traits nouveaux à recueillir dans la déposition de ce témoin oculaire ; mais pourquoi l'éditeur a-t-il défiguré les noms bien connus des gardes du corps de Maldan et de Moustier, qui deviennent ici de Moldau et du Moutier ? L. P.

Napoléon III avant l'Empire, par H. Thirria. Tome II. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 592 p. — Prix : 8 fr.

Études sur le second Empire, par Étienne Lamy. Paris, Calmann-Lévy, 1895, in-8 de 484 p. — Prix : 7 fr. 50.

Mémoires du duc de Persigny, publiés avec des documents inédits, un avant-propos et un épilogue, par H. de Laire, comte d'Espagny. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de xx-512 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le second volume de l'ouvrage de M. H. Thirria complète admirablement la genèse de la restauration de l'Empire. L'ère des conspirations est close ; c'est presque au grand jour, en utilisant le prestige qu'il tient du suffrage populaire et les armes dont l'a muni la Constitution, que Louis-Napoléon travaille à consolider son gouvernement personnel. La lutte est vive engagée entre l'Assemblée législative et le pouvoir exécutif, et il semble que les contemporains aient été vraiment frappés de cécité pour ne pas en avoir prévu l'issue. D'une part : une Chambre très divisée, puisqu'elle comprend deux cents montagnards, cinquante républicains modérés, deux cents légitimistes, trois cents orléanistes, catholiques et conservateurs indécis, et un groupe insignifiant de bonapartistes ; d'autre part, le Prince-Président, fort de sa popularité napoléonienne, soutenu par des amis ardents et résolus à tout tenter. A l'Assemblée, on parle, on discute, on fait des combinaisons politiques. Aucun parti n'a les moyens de s'imposer, mais aucun ne s'efface pour laisser le champ libre aux autres. A l'Élysée, on agit. On se soucie peu des intrigues et

des ordres du jour du Palais-Bourbon ; on s'adresse au pays, on tourne en ridicule les législateurs impuissants; on flatte l'armée, on attire à Paris ceux de ses chefs sur qui l'on sait pouvoir compter. Le message du 31 octobre 1849 produit l'effet d'un coup de théâtre. En constituant un nouveau cabinet, le Prince signifie aux représentants qu'il entend gouverner et que le mandat présidentiel qu'il tient de six millions d'électeurs lui paraît supérieur aux sept cent cinquante mandats minuscules et disparates des membres de l'Assemblée législative. Dès lors l'action bonapartiste s'exerce librement sur le pays: Louis-Napoléon entreprend une série de voyages dans les départements, passe des revues, offre des banquets militaires. Toutes les cérémonies se terminent par des cris de « Vive l'Empereur ! » La Chambre n'a pas osé s'insurger contre la révocation du général Changarnier; elle se borne à rejeter le projet de revision déposé par le ministère ; elle n'ose même pas voter la fameuse proposition des questeurs et s'imagine avoir gagné une bataille en supprimant le crédit alloué à l'Agence Havas, organe officieux de l'Élysée. Son agonie est véritablement lamentable. Enfin, le 1er décembre 1851, MM. de Morny, de Persigny, le préfet de police de Maupas, le général de Saint-Arnaud, ministre de la guerre, se réunissent dans le cabinet du Président et arrêtent les détails du coup d'État : l'Empire est fait. M. H. Thirria, très sobre de réflexions personnelles, a cité avec méthode tous les documents concernant les épisodes de cette lutte de quatre années ; il a résumé les débats parlementaires, fait appel aux souvenirs des contemporains, dépouillé les collections des principaux journaux : l'*Union*, la *Gazette de France*, le *Constitutionnel*, le *National*, les *Débats*, etc., et l'ensemble de ses recherches, heureusement condensées, constitue un véritable monument historique.

— Dans ses *Études sur le second Empire*, M. Étienne Lamy cherche à dégager les résultats matériels et moraux de l'Empire restauré et raconte sa fin tragique. La peur de l'anarchie, l'orgueil militaire, l'appât des richesses, furent les trois passions que flatta le régime issu du Deux-Décembre ; ces passions facilitèrent son avènement, contribuèrent à sa durée et déterminèrent sa chute. Napoléon III, avide de popularité et rêveur social, devait encourager les revendications ouvrières, sans se préoccuper de leurs dangereuses conséquences. En 1862, il favorisa l'envoi d'une délégation d'ouvriers à l'exposition universelle de Londres, et c'est à cette occasion que furent jetés les premiers fondements de « l'Internationale des travailleurs. » M. Étienne Lamy étudie la formation de cet organisme socialiste, d'abord dirigé par l'ouvrier ciseleur Tolain, et qui devait ensuite tomber aux mains d'irréconciliables révolutionnaires, et montre la répercussion qu'eurent dans le monde du travail la loi du 23 mai 1863, facilitant la création des sociétés anonymes à responsabilité limitée, et la loi du 25 mai 1864, qui supprimait le délit

de coalition et reconnaissait le droit de grève. La politique extérieure du second Empire n'offre guère plus de secrets à découvrir; mais il n'était pas superflu de rappeler, en précisant leur caractère, les grandes fautes de la diplomatie de Napoléon III et de montrer la suite des égarements qui, « par l'unité italienne, conduisirent à l'unité allemande et condamnèrent la France à créer sur ses frontières deux nations ennemies » (p. 134). Les travaux de M. Rothan ont fixé les points de détail et établi la part de responsabilité de chacun des hommes d'État appelés à jouer un rôle durant cette période de dix-huit ans. — Les *Études sur le second Empire* portent en trois ultimes chapitres sur « le Dernier Ministère; » « la Dernière Armée » et « le Dernier Jour; » on y descend la pente rapide qui conduit le régime à l'abîme. Impéritie militaire, légèreté politique, anarchie gouvernementale : tout contribue à accélérer l'irrémédiable chute. La capitulation de Sedan est une résultante plutôt qu'une cause; et, au 4 septembre, l'Empire s'est détaché de la France ainsi qu'un fruit pourri se détache d'un arbre au souffle du plus léger coup de vent. — M. Étienne Lamy, en qui je préfère l'historien à l'économiste, a écrit sur cette triste fin d'Empire des pages magistrales, que déparent seules quelques considérations hasardées sur l'action de la démocratie dans l'ordre universel. Il termine son intéressant ouvrage par ce conseil adressé à la France : « Si elle cherche un remède aux désordres par lesquels la liberté commence, puisse-t-elle songer aux désastres dans lesquels la dictature finit ! » Je retiens cette pensée philosophique et fais observer à l'auteur des *Études* que le retour au droit national est la seule sauvegarde de nos libertés publiques, la seule garantie contre les tyrannies de tous genres auxquelles sont condamnés les peuples sortis des voies traditionnelles.

— *Les Mémoires du duc de Persigny* ajoutent aux témoignages recueillis par MM. Thirria et Lamy sur l'aurore et le déclin du règne de Napoléon III; ils éclairent de curieuse façon certains « dessous » de la politique et de la diplomatie que les historiens avaient laissés dans l'ombre. Persigny fut un des plus ardents promoteurs du coup d'État; il mit au service du Prince une activité sans bornes, une résolution à toute épreuve. Comme ministre de l'intérieur, il déploya une initiative qui ne fut pas sans effrayer ses collègues; c'est lui qui, en septembre 1852, prescrivit de sa propre autorité aux préfets des départements qu'allait visiter le Président d'arborer des aigles et de faire crier : « Vive l'Empereur ! » Son intelligence très ouverte se portait sur les sujets les plus divers, et qu'il s'agisse d'affaires extérieures à l'époque de la guerre de Crimée, ou du conflit austro-allemand, ou qu'il s'agisse d'exécuter à Paris de grands travaux publics, toujours il est de bon conseil : il voit clairement les choses et sait choisir les hommes. Malheureusement, sa brutale franchise lui suscite de terribles inimitiés; les souverains, d'ail-

Sa connaissance du cœur humain n'est pas profonde, car pour connaître les hommes, il faut les aimer, et Heine n'aimait pas les hommes, il n'aimait que lui-même : il n'a pas connu ou, du moins, il n'a su pratiquer cette maxime de Schiller :

Dich schuf das Herz, du wirst unsterblich leben.

« C'est le cœur qui t'a créé, tu vivras éternellement. »

Nous ne voulons pas suivre M. Nietzcki dans l'étude qu'il fait de l'homme que fut Heine. Il montre que l'égoïsme dominait dans ses rapports avec sa famille, ses parents et ses amis. Formées par le caprice, le hasard, ou l'intérêt, ses amitiés n'existent qu'autant qu'elles lui promettent des avantages matériels ou littéraires, et au moindre heurt, elles se dénouent sans aucune trace de regret ou de peine. Que dire de ses inimitiés ou de ses haines? Personne ne savait d'un trait plus aiguisé percer le cœur de ses ennemis littéraires ou politiques. Et le réquisitoire continue : versatilité en politique, cynisme en morale et en religion, rien n'est oublié. Son changement de religion provoqué par l'intérêt, ses comparaisons obscènes, ses insultes au Christ, son apologie de la matière, et la réhabilitation de la chair qu'il prêche comme morale de l'avenir, ce sont là malheureusement des points trop bien établis. Mais il ne faut pas oublier d'autre part les souffrances de sa vie, ni cette longue agonie que le poète soutint sur son grabat avec une force d'âme héroïque, ni ce retour sincère sur lui-même et cette humiliation sous la main de Dieu qui le frappe, ni ce cri d'angoisse shakespearien : « Misère la plus profonde, ton nom, c'est Henri Heine ! » Ajoutons ce désaveu infligé à ses *Reisebilder*, et ces mots suprêmes de son testament : « Depuis quatre ans, j'ai renoncé à tout orgueil philosophique et suis revenu à des idées et à des sentiments religieux : je meurs dans la croyance ferme en un Dieu unique et éternel, créateur du monde, et j'implore sa miséricorde pour mon âme immortelle. »

Tout en reconnaissant que Heine est un des écrivains les plus étonnants qu'ait produits aucune littérature, M. Nietzcki prétend cependant que son influence fut désastreuse, et qu'il constitue un danger national. Heine, dit-il, fut plutôt un feu follet trompeur qu'une étoile directrice pour son peuple. En conséquence, — et ici les admirateurs de Heine jetteront les hauts cris — élever un monument à Heine, ce serait se ravaler au niveau de ces peuples païens qui consacraient des images et des temples aux divinités malfaisantes, aux démons de la ruine et de la destruction. Nous nous plaisons à reconnaître que l'étude de M. Nietzcki est écrite avec soin, d'un style pur et châtié, parfois un peu précieux, ainsi quand il parle de « l'acier des pensées mordu par la lessive de la raillerie. » Mais dans l'ensemble, la langue est belle, souvent imagée, toujours précise et exacte.

L. Mensch.

HISTOIRE

Mademoiselle de la Vallière et Madame de Montespan, par Arsène Houssaye. Paris, Flammarion, 1895, in-12 de 318 p. – Prix : 3 fr. 50.

M. Arsène Houssaye, qui vient de mourir à plus de quatre-vingts ans, était resté jusqu'au bout étonnant de jeunesse; mais sa manière avait toujours été vieille. Il écrivait encore l'histoire comme il y a environ un siècle; et, en dépit de quelques prétentions artistiques, il se place à peu près à égale distance de l'abbé de Vertot et d'Alexandre Dumas. La sévère méthode et la nouveauté des aperçus, avec lesquelles son fils traite l'époque d'Alcibiade et celle de Napoléon Ier lui échappent entièrement. En revanche, il se garde des thèses : sa préférence est pour les anecdotes grivoises et pour les citations classiques que chacun sait. Il est vrai que le lecteur vulgaire aime surtout à entendre répéter ce qu'on lui a appris autrefois, ce qui rehausse son érudition banale ; et il est tout heureux quand, à l'occasion de Mlle de la Vallière, il entend murmurer le vers de La Fontaine :

Et la grâce, plus belle encor que la beauté,

et, à propos du grand Roi, le compliment de Racine :

En quelque obscurité que le ciel l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu son maître.

On s'attend presque à ce qu'on nous fasse remarquer qu'ici la rime est riche et que là le poète a profité de la licence d'écrire « encor » sans *e* muet.

Tout le livre est dans ce goût. Aussi bien dix pages ne sont-elles pas employées à l'adaptation de Bérénice à l'année « toute royale » de 1670, Rome voulant dire Versailles, Titus Louis XIV, et Bérénice la Vallière, sans parler d'Antiochus-Longueville narrant par avance la mort qu'il « a déjà cherchée et qu'il trouvera à la guerre de Flandre. »

Tout est prêt.. On m'attend.

Cela veut dire que la tombe est déjà ouverte aux Carmélites ; et c'est la traduction en vers de cette phrase de lettre : « Tout le monde part à la fin d'avril (on dirait aujourd'hui à la fin de juin) : je pars aussi, mais c'est pour aller dans le plus sûr chemin du ciel. »

On ne demandera pas que nous fassions une analyse détaillée de ce recueil d'*ana*. L'ouvrage, d'ailleurs, date de 1860; et on l'a réimprimé sans y faire une correction ni une annotation. Il se compose de trois parties : la Vie et la mort de Mlle de la Vallière ; la Vie et la mort de Mme de Montespan ; et le Roman de Mlle de Fontanges, épisode d'amour qui inspira, prétend l'auteur, une jalousie rétrospective à la sœur Louise de la Miséricorde, « dernière épine du cœur, à ce cœur déjà sanctifié par

leurs, ont l'ingratitude facile et préfèrent les courtisans aux donneurs d'avis. Persigny est exclu de la cour ; il ne correspond plus avec l'Empereur que par l'envoi de notes sur la réforme administrative, sur les inconvénients de la présence de l'Impératrice aux séances du conseil, la législation sur la presse. Napoléon III en prend lecture, parfois les communique à ses ministres, mais adopte rarement les idées qui y sont préconisées. Enfin, après avoir assisté à l'effondrement du régime qu'il avait tant contribué à fonder, Persigny meurt obscurément à Nice, des suites d'une congestion cérébrale. Abandonné par sa femme, il agonise tristement dans une chambre d'hôtel, et c'est seulement après sa mort que parvint à son adresse une lettre de son Empereur, vainement attendue par le fidèle serviteur, et qui renfermait une offre plutôt qu'une demande de pardon. — L'éditeur des *Memoires*, M. le comte d'Espagny, les a complétés par un avant-propos, un épilogue et des documents inédits qui mettent en relief le caractère du duc de Persigny et le rôle qu'il joua sur la scène politique et dans ses coulisses. ROGER LAMBELIN.

Les Fiefs du Bourbonnais. *La Palisse, notes et croquis*, par AUBERT DE LA FAIGE et ROGER DE LA BOUTRESSE. Paris, Plon et Nourrit; Moulins, Durand, 1896, in-4 de VII-648 p. et 220 dessins. — Prix : 20 fr.

Dans le Bourbonnais, la noblesse était nombreuse, mais peu riche en général ; si de grandes familles eurent de somptueuses résidences, telles que le château de la Palisse et celui de Busset, qu'on admire encore aujourd'hui, quantité de maisons fortes s'élevaient de tous côtés n'ayant souvent comme emblème seigneurial qu'une tour ou de vieilles girouettes. MM. Aubert de la Faige et Roger de la Boutresse ont voulu sauver de l'oubli tout ce qui restait de ces antiques manoirs. Ils leur ont consacré leur plume, je n'ajouterai pas et leur crayon, car c'est à la plume aussi qu'ont été faits les deux cent vingt dessins, d'une charmante exécution, qui remplissent leur intéressant ouvrage. Ils reproduisent également bien les splendeurs du château de la Palisse et de celui de Busset, et les murailles délabrées, mais d'un aspect souvent si pittoresque, des modestes gentilhommières. Un texte érudit, élégant et dont la rédaction a dû coûter bien des recherches, le déchiffrement de bien des parchemins jaunis, encadre ces illustrations de pages où sont rappelés de temps en temps des anecdotes singulières, des faits curieux, des détails de la vie d'autrefois.

Les auteurs — et il faut grandement les en louer — n'ont pas cherché à satisfaire les prétentions nobiliaires si ridicules de nos jours ; ils ont éloigné d'eux les élucubrations généalogiques qui eussent assuré un prompt et lucratif succès à leur livre. « En passant, disent-ils, en revue les logis d'autrefois, nous avons dû parler de ceux qui les ont construits et habités : nous ne nous étendons pourtant — et encore bien rarement

— que sur l'histoire des familles éteintes, celle des autres appartient à leurs représentants » (p. 1).

L'ouvrage se divise en quatre grands chapitres portant ces titres : *Les Marches de Forez; les Montagnes et les bords de l'Allier; la Plaine et la forte Terre; les Bords de la Bèbre et les Basses Marches.*

MM. de la Faige et de la Boutresse n'ont pas la prétention de nous avoir donné une histoire complète des fiefs qui parsemèrent leur province. Dans les *Noms féodaux* de Dom Bétencourt, *l'Ancien Bourbonnais* et *la Description du Bourbonnais*, de Nicolay, on trouve, en effet, la mention de fiefs dont, faute de documents sans doute, nos auteurs n'ont point parlé. Tel est, par exemple, le Mas de Premillat, qui existe encore à quelques kilomètres de Montluçon. Pour d'autres châteaux, ils ont disparu à ce point qu'on ne sait plus où ils devaient s'élever. Ainsi, dans le pays de Combrailles, il y avait un château du même nom. Dans un aveu de dénombrement du 2 avril 1672 — il n'y a pas bien longtemps — nous lisons : « Par-devant les notaires royaux soussignés, en la ville de Montluçon, a esté présent en sa personne Pierre Boudet, écuyer, seigneur du Mas et la Vermoille, demeurant en son chasteau de Combrailles. » Où était ce château? Est-il représenté par un vieux colombier que les auteurs ont remarqué à la Mothe? On n'en sait plus rien.

Le livre débute par une courte mais excellente étude sur les fiefs. Il était impossible d'expliquer plus clairement ce qu'ils étaient, de mieux élucider certains points de l'organisation féodale. MM. de la Faige et de la Boutresse nous font parfaitement comprendre d'où provenaient les terres censitaires ou censives, et comment, grâce à ces terres, les anciens petits-fils de serfs parvinrent à la richesse, puis à la noblesse, par des charges de justice ou de finance. Les auteurs nous renseignent aussi sur ce qu'était la dîme, dont le nom est encore si détesté dans les campagnes, mais, comme ils le remarquent, si, par la manière dont la perception s'en opérait, elle était irritante et vexatoire, « elle avait du moins cet avantage, que nous ne connaissons plus, que l'on ne payait que quand on récoltait. »

Ce beau et bon volume se termine par deux tables : l'une des noms de lieux, l'autre des noms de personnes et de familles. TH. DE P.

Lo Libre de memorias de JACME MASCARO (XIVe siècle), publié d'après le manuscrit de Béziers, avec un avant-propos, une notice sur la langue de Mascaro, des notes, un lexique des mots et des formes qui ne se trouvent pas dans le « Lexique romain » de Raynouard et une table alphabétique des noms propres, par CHARLES BARBIER. Montpellier, Camille Coulet, 1895, in-8 de 173 p. — Prix : 4 fr.

L'ouvrage dans lequel Jacme Mascaro, écuyer des consuls de Béziers, a consigné les principaux faits de l'histoire municipale de cette ville de

1336 à 1390, n'est pas inconnu des érudits. Il en a déjà été donné une édition médiocre dans le *Bulletin de la Société archéologique de Béziers* en 1836. M. Barbier a pensé que ce texte offrait assez d'intérêt pour mériter une nouvelle édition, et il s'est appliqué à la rendre plus correcte et plus fidèle que la précédente. N'a-t-il pas poussé la fidélité trop loin quand il laisse dans son texte des mots exponctués dans l'original, quitte à nous prévenir en note (par exemple p. 69, n. 2) que le mot doit être négligé à la lecture? Il eût été plus rationnel de négliger, en effet, le mot dans le texte et de le signaler en note. M. Barbier a vu particulièrement dans le *Libre de memorias* un document précieux pour la connaissance du dialecte biterrois au XIVe siècle; il s'est peu attaché au côté historique: ce n'est pas qu'il ait négligé l'annotation; celle qu'il a mise à la fin du volume est au contraire soignée et fort suffisante; mais il eût été utile d'examiner la valeur et la composition de l'ouvrage de Mascaro; et c'est ce que n'a pas fait M. Barbier. Il a mis au contraire tous ses soins à l'étude philologique de son texte; les pages 122 à 166 de son édition sont remplies par une intéressante notice grammaticale et par le lexique dont le caractère est suffisamment indiqué par le titre transcrit ci-dessus. A la suite du texte de Mascaro, M. Barbier a publié deux documents dont la copie se trouve dans le même manuscrit : l'un relatant l'entrée à Béziers en 1409 de l'évêque Bertrand de Malmont, l'autre sur des événements de l'an 1415. Une table des noms propres dans laquelle on trouve les personnages et à leur prénom et à leur nom, complète utilement cette bonne édition d'un document intéressant au double point de vue historique et linguistique. E.-G. LEDOS.

Marie-Thérèse, 1717-1780, par le comte DE VILLERMONT. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1895, 2 vol. in-8 de 432 et 436 p.—Prix : 12 fr.

M. le chevalier d'Arneth, l'éminent directeur des Archives de Vienne, a consacré à la glorieuse impératrice Marie-Thérese un grand et important ouvrage; mais cette œuvre, qui emprunte aux documents puisés aux Archives impériales une incontestable autorité, n'a point été traduite en français. M. le comte de Villermont, qui vient de publier une histoire très étudiée de Marie-Thérèse, n'a voulu ni traduire ni imiter M. d'Arneth; il s'est contenté de se servir des documents découverts par lui, mais ses appréciations diffèrent totalement. Là où M. d'Arneth admire, M. de Villermont juge et souvent critique. Profondément catholique, il ne pardonne pas à Kaunitz sa politique antichrétienne, ni à l'Impératrice d'avoir trop docilement suivi les inspirations du trop fameux ministre.

Il fait deux parts dans la vie de Marie-Thérèse : l'une, la première, où brusquement attaquée par des ennemis sans scrupule, comme Frédéric II, oublieux de leurs promesses, comme Louis XV, réduite à fuir

devant l'invasion de ses provinces héréditaires, à deux doigts de sa perte, elle fait tête aux agresseurs de tous côtés, et grâce au chevaleresque devouement des Hongrois, réussit à reconquérir ses États, sauf la Silésie, dont la perte fut pour elle une inguérissable blessure; l'autre, la seconde, où, affaiblie par les années, dominée par Kaunitz et par Joseph II, elle se laisse aller insensiblement à imiter les procédés dont elle a eu tant à se plaindre au début de son règne, et à envahir à son tour; c'est l'époque du partage de la Pologne et de l'annexion de la Bukovine. Elle a longtemps hésité avant de prendre sa part de la malheureuse Pologne ; mais les sophismes de son ministre et de son fils ont fini par endormir ses scrupules et arracher son consentement; disons pourtant qu'ils n'ont pas réussi à étouffer ses remords: elle en a eu longtemps qui se sont trahis dans sa correspondance intime.

M. de Villermont reproche aussi à Marie-Thérèse son caractère autocratique et ses réformes centralisatrices. Sous ce rapport, elle ne faisait que suivre le courant du temps et imiter ce qui se passait en France, en Russie et en Prusse; le système constitutionnel anglais ne séduisait guère alors les souverains. Il faut dire aussi que le particularisme à outrance des diverses provinces appartenant à la Maison d'Autriche offrait de graves inconvénients au point de vue de la force de l'Empire, de la force militaire surtout. Une réforme était nécessaire; seulement l'Impératrice a dépassé la mesure, et après elle son fils a exagéré encore le mouvement. Joseph II a été vraiment le mauvais génie de Marie-Thérèse, un mauvais génie dont elle a beaucoup souffert — ses lettres intimes l'attestent — mais qu'elle ne pouvait s'empêcher d'aimer et même d'admirer et dont, en somme, elle finissait toujours par suivre les inspirations, tout en les condamnant dans son for intérieur. M. le comte de Villermont a bien mis ce point en lumiere, et son livre, très étudié, tout en faisant certaines réserves, rend hommage au noble caractère et aux grandes qualités de l'illustre souveraine. Qu'il nous permette d'exprimer un regret, c'est qu'il n'ait pas plus souvent indiqué les sources auxquelles il puise et la date des documents qu'il cite; c'est aussi qu'il n'ait pas mis plus à profit les belles études de M. le duc de Broglie sur cette époque.

M. DE LA ROCHETERIE.

Geschichte des Collegium Germanicum-Hungaricum in Rom, von Cardinal ANDREAS STEINHUBER. Freiburg im Breisgau, Herder, 1895, 2 vol. in-8 de XVI-472, VII-560 p. — Prix : 17 fr. 50.

C'est avec un véritable regret, après avoir éprouvé un intérêt toujours croissant, que nous avons terminé la lecture des deux volumes de l'histoire du Collège germanique. Certes, l'érudit cardinal Steinhuber a fait là une œuvre qui restera pour la gloire de l'Église, de la Compagnie de Jésus, de l'Allemagne catholique, et, nous n'hésitons pas à le dire, de son auteur.

Le cardinal Steinhuber, Bavarois d'origine, a été lui-même un des plus brillants élèves du Collège germanique. Jésuite et professeur à l'Université d'Innsbrück, il ne tarda pas à revenir à Rome, où il exerça pendant treize ans les importantes fonctions de recteur dans la maison qu'il nous a si bien fait connaître Alliant à un jugement très sûr une connaissance approfondie de la théologie, il devint ensuite consulteur de la Sacrée Pénitencerie, et Sa Sainteté Léon XIII le jugea digne de la pourpre romaine. Nous le connaissions donc pour un théologien et un moraliste de premier ordre : son histoire du Collège germanique lui réserve une place des plus honorables parmi les historiens ecclésiastiques contemporains. Habile mise en œuvre des sources, sobres réflexions philosophiques tirant sans effort la moralité des faits, appréciation modérée mais toujours exacte des individus et de leurs actions, souci constant de soutenir l'intérêt sans s'écarter du sujet et sans exagérer les événements : tels sont les principaux mérites de l'ouvrage.

L'histoire du Collège germanique n'est pas tant la monographie d'une institution théologique que l'histoire religieuse de tout un peuple à l'époque la plus troublée et peut-être la plus significative de son existence, car c'est là que les apôtres qui ont sauvegardé la foi en Allemagne se sont instruits et formés. On se ferait donc une très fausse idée du plan et de la méthode du savant auteur, si l'on s'imaginait qu'il se soit borné à nous décrire les fastes intérieurs du Collège : il a dû mettre en œuvre des éléments bien plus variés, étendant ses recherches à une foule de diocèses, de chapitres, de séminaires, où les anciens élèves de la pieuse maison ont ensuite exercé leur action, tenant compte aussi des événements religieux si complexes de l'Empire et de la Hongrie. — Nous ne pouvons malheureusement qu'indiquer à grands traits la voie suivie par le consciencieux historien. Il a divisé son travail en six périodes. La première (1552-1573) présente un intérêt tout spécial : elle nous fait assister aux pénibles épreuves de l'origine. Saint Ignace et ses successeurs ont compris le bien immense qui doit sortir d'une telle entreprise et ils veulent la mener à bonne fin. Cependant, comme les fonds manquent, il faut recourir à des expédients : on se résoudra donc à admettre au collège des jeunes gens nobles qui ne se destinent pas à l'état ecclésiastique. Ceux-là aideront à l'entretien des autres. Sans doute, c'est là un pis aller, mais, ce qui importe, c'est que l'œuvre vive, on la perfectionnera ensuite! Les pieux supérieurs n'avaient pas mal jugé. Grâce à leur prévoyance, la maison se soutint ; grâce à leurs vertus, elle prospéra. Le succès fut même si éclatant, que lorsqu'il s'agit à Trente d'instituer des séminaires dans toutes les villes métropolitaines et cathédrales, les Pères du concile ne crurent pouvoir citer de meilleur exemple que la sainte maison où l'esprit de saint Ignace avait déjà opéré tant de prodiges. — (IIe période, 1573-1600). Cependant, dans la pensée des supérieurs, la

maison devait pouvoir satisfaire d'une façon assurée aux nécessités de chaque jour, et elle avait donné déjà d'assez nombreuses preuves de sa vitalité pour mériter une dotation fixe qui la mît à l'abri du besoin. Grégoire XIII le comprit et ses largesses firent de lui comme le second fondateur du Collège. Grâce à sa paternelle sollicitude, on y compta jusqu'à huit cents élèves. Peut-être nous étonnerons-nous aujourd'hui que la majorité d'entre eux fût tirée des rangs de la noblesse, mais nous en comprendrons bien vite la raison, si nous nous souvenons qu'en Allemagne comme en Hongrie, comme en France d'ailleurs, l'épiscopat se recrutait le plus souvent alors dans les chapitres, où les influences de toute sorte introduisaient principalement (et surtout dans les premières charges) des membres de la noblesse. L'Église est ainsi oppressée suivant les temps par les forces politiques. Si elle ne peut échapper complètement à leur étreinte, elle tente du moins d'en neutraliser les effets. C'est ce qu'elle entreprit alors avec succès. A la place des bénéficiers nobles ignorants et orgueilleux, elle substitua des nobles aussi, mais instruits et pieux, afin de réformer par eux alors qu'ils parviendraient aux dignités, des coutumes contre lesquelles elle se serait autrement heurtée en vain. — De 1600 à 1655 (IIIe période) le Collège acquiert une prospérité matérielle étonnante, comptant plus de mille élèves. Cette prospérité ne fait même que croître jusqu'à la fin du XVIIe siècle (1655-1700, IVe période), et il semble qu'elle soit désormais à l'abri de toute défaillance, sous les pontificats de Benoît XIII et de Benoît XIV (Ve période, 1700-1798), quand la suppression de la Compagnie de Jésus lui porte un coup terrible, et que la Révolution, survenant ensuite, semble devoir le détruire à jamais. Cependant (1818-1894, Ve période), après la tourmente, la noble maison rouvre ses portes. Nous n'y retrouvons plus l'altière aristocratie d'autrefois, mais des jeunes gens de la bourgeoisie, des enfants du peuple, pleins de zèle comme leurs devanciers, non moins aptes qu'eux à comprendre les besoins contemporains. Les cardinaux Reisach, Hergenröther, Steinhuber, ont reçu au Collège germanique cette haute formation scientifique et religieuse qui a fait d'eux à divers égards des hommes si remarquables. Denziger, Jungmann, Hurter, mon éminent collègue à l'Université de Washington, Mgr Schröder, ont passé sur ses bancs et ils ont depuis montré, par leur doctrine et leur inaltérable dévouement au Saint-Siège, quels solides enseignements les maîtres du Collège germanique donnent à leurs élèves.

Cette froide analyse ne fournit qu'une idée bien incomplète du magistral ouvrage du cardinal Steinhuber. Nous aurions dû faire mieux ressortir la façon touchante dont le vénérable auteur nous fait entrevoir la vie intérieure de la maison, ne dédaignant pas de décrire les jeux et les fêtes de famille, parlant *con amore*, et pourtant sans tomber dans le panégyrique, de ses gloires et de ses vertus; mais nous espérons en avoir

dit assez pour faire au moins soupçonner son mérite et pour en faire désirer la lecture. G. Péries.

Choses de Russie, par Norbert Lallié. Lyon, Emmanuel Vitte, 1895, in-8 de 386 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous le titre assez vague de *Choses de Russie*, M. Lallié a réuni trois études absolument disparates : un essai sur le nihilisme, un autre sur les contes populaires slaves, et un résumé des opinions du comte Joseph de Maistre sur les Russes. Cette manière de procéder semble indiquer par elle-même que l'on a principalement en vue de vulgariser des connaissances et de se faire goûter du grand public, plutôt que de traiter les sujets à fond. Si telle a été l'intention de l'auteur, il a certainement atteint son but : son livre se lit facilement et agréablement.

On y trouvera d'abord une esquisse des origines du nihilisme, des différentes phases de son développement et le récit de ses derniers efforts. Les silhouettes de Tchernichevski, Herzen et Bakounine sont tracées d'une main sûre. A propos du prince Krapotkine, notons que le corps (et non pas le collège) des Pages est réservé aux fils des grands dignitaires, et nullement aux fils de la famille impériale (p. 70), qui font leurs études ailleurs. Les réformes d'Alexandre II, l'émancipation des serfs, la transformation du nihilisme, donnent un aperçu du mouvement des idées dans la société russe de cette époque. Le meurtre de l'infortuné empereur est raconté avec une simplicité qui ne manque pas de lugubre grandeur. Après quoi, le lecteur est mis à même d'apprécier la conduite d'Alexandre III, lorsqu'il eut reçu le sanglant héritage de son père.

L'étude sur les contes populaires slaves offre une grande variété et captivera certainement les amateurs de folklore. L'auteur fait passer sous nos yeux le Baba-Yaga, Kotcheï, le diable et les autres héros de ces récits. A la page 255, un conte bohème, *Long, Large et Clairvoyant*, est reproduit en entier d'après l'excellente traduction de M. Louis Leger, professeur au Collège de France.

Quant au comte de Maistre, l'on ne saurait nier ni sa pénétration ni sa finesse. Il a bien connu le pays qu'il a tant aimé. Ne s'est-il pas cependant laissé entraîner par l'optimisme, lorsqu'il a écrit ces lignes : « Je suis persuadé qu'il ne tiendrait qu'à l'empereur de Russie de réunir les deux Églises; il peut tout ce qu'il veut. Pourquoi ne le voudrait-il pas dès qu'il le peut? La chose n'est pas si difficile qu'on le croirait » (p. 367). Les événements ne tiennent pas tout à fait le même langage. P. S. P.

Le Fort et le château Saint-Louis (Québec). Étude archéologique et historique, par Ernest Gagnon. Québec, typ. Léger Brousseau, 1895, in-12 de 376 p.

L'étude archéologique et historique que M. Ernest Gagnon, secrétaire

du ministère des travaux publics, vient de consacrer au fort et au château Saint-Louis de Québec tient plus que le titre ne semble indiquer. En réalité, l'auteur a trouvé moyen, à propos de la petite forteresse dont il écrit l'histoire depuis 1610 jusqu'en 1893, de raconter sommairement, mais d'une façon très intéressante, l'histoire du Canada entier; le sujet déborde souvent le cadre, et il est tel chapitre, — le chapitre X, par exemple, sur la féodalité au Canada, — ne se rattachant que par un lien fort lâche au château Saint-Louis. En envisageant les choses, comme il l'a fait, à un point de vue particulier, M. Gagnon a trouvé moyen de renouveler un peu son sujet et de lui donner un caractère pittoresque, anecdotique, qui charmera ses lecteurs français comme les Canadiens.

Bien que rédigé d'une façon très sérieuse et d'après les documents originaux, l'ouvrage de M. E. Gagnon n'est nullement austère; mais il a un défaut. L'auteur n'a pas voulu s'abstenir de toute référence, et il a eu le tort d'en fournir d'incomplètes. Qui, par exemple, pourra tirer parti de cette indication (p. 31) : « Archives de Paris ? » N'aurait-il pas été bon, un peu plus loin (p. 66), de citer l'excellent volume récent de M. Myrand intitulé *Sir William Phips devant Québec*, — et de rappeler (p. 200) que Choiseul avait, comme Montcalm, prévu que le soulèvement des colonies anglaises serait une conséquence de la conquête du Canada par l'Angleterre? Ce sont là de très petites critiques, qui n'atténuent en rien la valeur du travail de M. Gagnon. On y trouve des citations qui ont une réelle valeur; des extraits de Kalm (un botaniste suédois que Linné, son maître, appréciait beaucoup), par exemple, très curieux; des traits de mœurs vraiment savoureux. A noter comme d'un intérêt tout particulier les marques du loyalisme et de l'attachement conservés par les Canadiens pour le malheureux Louis XVI (p. 252-253, 270-271).

Deux appendices, dont le premier consacré à « la langue française *en* Canada » (p. 323-331), terminent le volume, qu'illustrent un certain nombre de gravures et de plans d'un tirage un peu trop primitif parfois.

HENRI FROIDEVAUX.

Jean Balue, cardinal d'Angers (*1421?-1491*), par HENRI FORGEOT. Paris, Bouillon, 1895, in-8 de XXVIII-259 p. (*Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, fasc. 106). — Prix : 8 fr.

Essayer de remonter un fort courant qui domine, tenter de réagir contre une opinion qui est faite, c'est là un mérite très louable et dont il faut tenir compte dans l'appréciation d'un livre sérieux. M. Forgeot a voulu nous montrer un Balue moins ignoble que ne l'a rendu sa réputation, et nous assurer qu'à côté de ses graves défauts, il possédait quelques qualités dont l'histoire devrait lui tenir compte. Sans doute, il

va trop loin lorsqu'il veut persuader que Balue n'a jamais trahi à Péronne et qu'il faut reléguer au rang des légendes la fameuse cage de fer construite pour le cardinal au château d'Onzain; mais il peut nous convaincre aisément qu'en fait d'intrigues et de basse ambition, il n'eut pas son pareil à la cour de Louis XI. Les interrogatoires publiés en appendice pour la première fois par M. Forgeot éclairent une partie de la vie de Balue, et c'est là peut-être la partie la plus neuve de son travail. Nous aurions eu plaisir à y trouver aussi le texte des lettres conservées à Venise et dont l'existence n'a cependant pas échappé à l'auteur; nous l'aurions vu également avec satisfaction puiser des sources d'informations nouvelles dans des dépôts d'archives qu'il n'a pas consultés, Florence et Strasbourg par exemple. Nous lui reprocherons d'être un peu trop ignorant de la topographie romaine, lorsqu'il nous parle (p. 148) de la porte Notre-Dame du Peuple et de l'église Notre-Dame la Grande; nous accueillerons avec défiance son innovation d'écrire *Hurancourt* le nom de l'évêque de Verdun, cette modification se trouvant en désaccord avec ce que l'on sait de l'origine de ce personnage. A ces observations près, le livre se présente dans de bonnes conditions. H. Stein.

Le Conseiller François Tronchin et ses amis, Voltaire, Diderot, Grimm, etc., d'après des documents inédits, par Henry Tronchin. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 399 p., avec deux portraits en héliogravure. — Prix : 7 fr. 50.

La famille Tronchin a occupé au siècle dernier, à Genève, une place prépondérante. Gouvernement, église, finances, sciences, elle était partout au premier rang. On sait quelle a été la renommée du docteur Tronchin ; un de ses cousins était fermier général, un autre conseiller d'État : c'est de ce dernier que M. Henry Tronchin a tenté aujourd'hui de faire revivre la physionomie, physionomie un peu effacée peut-être, mais comme il le dit très justement, « pour n'être qu'un reflet, le satellite ne rend que plus fidèlement la lumière de l'astre auquel il doit sa propre valeur, car il la rend avec tout son éclat et avec, aussi, toutes ses taches. » Le satellite, ici, c'est François Tronchin ; l'astre, ou plutôt les astres ne sont pas de mince valeur : ils s'appellent Diderot, Grimm, Catherine II, Voltaire surtout. Voltaire s'est lié avec les Tronchin lorsque, exilé de France et mal vu des princes, il a cherché à s'établir dans une république. Mais les lois de Genève étaient sévères pour les étrangers, et Voltaire, en outre, n'était point un hôte facile. Il lui fallait d'abord obtenir un permis de séjour, puis ce permis obtenu, calmer à plus d'une reprise les mécontentements du suprême Conseil, justement ombrageux des agissements et surtout des productions du philosophe. Ce fut François Tronchin qui obtint pour Voltaire l'autorisation de s'établir à la porte de Genève, dans la villa de Saint-Jean qu'il nomma les Délices;

ce fut lui aussi qui apaisa l'orage tout près d'éclater contre l'auteur de la *Pucelle* et des *Dialogues chrétiens*.

M. Henry Tronchin a retrouvé dans les riches archives de sa famille et publié de nombreuses lettres du philosophe, lettres charmantes de tournure et d'esprit, mais qui jettent un triste jour sur le caractère de celui qui les a écrites. Il est impossible de mentir plus effrontément et de rejeter avec une plus cynique désinvolture sur les épaules d'un innocent une responsabilité dangereuse ; nous n'en voulons pour exemple que l'histoire du libraire Grasset. Mais malgré toutes ces indignités, François Tronchin était invinciblement attiré vers l'auteur de *Zaïre*, par le charme de l'esprit d'abord, ce charme qui séduisait toute la société européenne, puis aussi par un goût commun, le goût du théâtre, qu'une législation puritaine interdisait à Genève, et qui trouvait à s'exercer aux Délices et à Ferney. C'est ce même goût qui le rapprocha également de Diderot ; mais il eut avec ce dernier un autre point commun, le goût des arts. Tronchin s'était acquis, à deux reprises différentes, une magnifique galerie de tableaux ; il céda la première à l'impératrice de Russie et fut depuis, sinon son fournisseur habituel — c'étaient Diderot et Grimm — du moins son expert attitré. Quand Catherine acquit la collection du baron de Thiers et une partie de celle du duc de Choiseul, ce fut François Tronchin qui dut estimer les tableaux et en dresser le catalogue. Ce double goût persista jusqu'à la fin : les orages mêmes de la Révolution ne purent l'affaiblir, et c'est entre ses objets d'art et ses tragédies que le conseiller s'éteignit à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, dans cette villa des Délices qu'il avait rachetée de Voltaire.

Tel est ce volume, plein d'intérêt et de charme, et qui a en plus un attrait si recherché de nos jours, l'attrait de l'inédit. Il n'y a qu'un point où nous ne pouvons être de l'avis de l'auteur. Il dit dans son introduction qu'il a trouvé à écrire ce livre une occupation plus conforme à ses goûts qu'à ses aptitudes. Je crois que tous ceux qui auront la bonne fortune de le lire seront unanimes à penser que, au contraire, les aptitudes sont chez lui parfaitement d'accord avec les goûts.

M. DE LA ROCHETERIE.

Maurice Maignen. Les Œuvres ouvrières, par VICTOR DE MAROLLES. Paris et Lille, Société de Saint-Augustin, 1895, in-8 de XI-236 p. — Prix : 1 fr. 50.

Maurice Maignen est l'une des plus belles et des plus originales figures d'hommes d'œuvres de ce temps. Artiste, écrivain, monté par une ascension constante des degrés inférieurs d'une vie simplement honnête aux sommets de la sainteté religieuse, il garde dans l'accomplissement de ses modestes fonctions de directeur d'œuvres ouvrières cette distinction native et ce genre bien personnel qui lui donnent une

physionomie véritablement à part dans la catégorie des grands hommes de bien que notre époque a vus naître. Cette physionomie, M. de Marolles, qui l'avait beaucoup pratiquée de son vivant, l'a fait très heureusement revivre dans un livre finement écrit et où il a laissé très souvent son héros se peindre lui-même. Ce livre est d'une lecture très attachante, et présente en même temps un intérêt pratique, car il est en quelque sorte le manuel de l'homme d'œuvres, et quiconque voudra s'engager dans la voie où Maurice Maignen a tracé son lumineux sillon, devra suivre ses leçons et profiter de son exemple. Nous recommandons très particulièrement ce livre, qui fait honneur à la fois au héros, qui y est peint d'une touche magistrale, et à l'auteur, qui a, d'une main si sûre, dessiné ce fier et sympathique portrait. P. TALON.

Congrès provincial de la Société bibliographique et des publications populaires. *Session tenue à Montpellier les 11, 12 et 13 février 1895.* Montpellier, imp. Gustave Firmin et Montane; au siège de la Société bibliographique, 1896, in-8 de XXVIII-853 p. — Prix : 6 fr.; pour les membres de la Société bibliographique, 5 fr.

L'espérance — que nous exprimions ici en rendant compte des travaux du Congrès du Mans, — de voir le Congrès de Montpellier aussi brillant que son aîné, s'est complètement réalisée, et le volume que nous avons à signaler aujourd'hui ne le cède pas en intérêt au précédent. Après une introduction contenant l'historique, le programme et la liste des membres du Congrès, le volume s'ouvre (pourquoi la pagination en chiffres arabes commence-t-elle à la page 21 ?) par la belle allocution prononcée à l'issue de la messe du Saint-Esprit par l'éloquent évêque de Montpellier. Dans le discours qu'il a prononcé à l'assemblée de clôture, et qui suit immédiatement, M. le comte de Bourmont a résumé avec une verve et en même temps avec une netteté remarquables les travaux du Congrès, et en a retracé la physionomie dans un tableau des plus animés. Les autres lectures faites aux assemblées générales sont un chaleureux *Panégyrique de saint Benoît d'Aniane*, par Dom Jaubert ; une curieuse étude de M. Revillout sur *Saint Benoît d'Aniane et saint Guilhem ;* une causerie de notre collaborateur M. Couture sur le *Roman et ses rapports avec la poésie*, où le *Polybiblion* est apprécié trop favorablement pour que nous en puissions dire tout le bien que nous en pensons; une instructive notice de M. Itier sur le *Musée de Montpellier ;* le récit par Dom Cabrol du *Pèlerinage d'une dame gauloise en Orient au IVe siècle*, sur lequel il a publié une savante brochure; des considérations fort justes de M. de Peyralade sur *le Caractère de la poésie actuelle en France* (décadents, etc.); l'historique, par M. le vicomte de Ginestous, de *la Société de la Croix-Rouge à Montpellier;* enfin une spirituelle causerie du R. P. Van den Brule sur *les Bons et les mauvais livres*, qui montre bien

l'utilité de la propagande par les bons livres à laquelle travaille la Société bibliographique.

Des rapports présentés sur la Société bibliographique, la Société d'histoire contemporaine, la *Revue des questions historiques*, les rapports de la Société bibliographique avec d'autres œuvres, le *Polybiblion*, nous ne dirons rien; mais nous devons signaler le vœu présenté par M. le chanoine Duilhé de Saint-Projet et ratifié par le Congrès pour l'établissement d'un pèlerinage au tombeau de saint Thomas d'Aquin. Nous voudrions pouvoir analyser les trente-huit rapports présentés à la section d'étude, publiés intégralement ou résumés dans la seconde partie du beau volume que nous avons sous les yeux. Mais obligés de nous restreindre, nous nous contenterons, tout en assurant nos lecteurs qu'ils ne perdront pas leur temps en lisant ces divers travaux, d'attirer particulièrement l'attention sur les suivants : M. le président Cauvet et M. le vicomte de Bonald ont signalé avec raison la nécessité qu'il y aurait de concentrer les anciennes minutes des notaires dans les dépôts d'archives départementales. M. le chanoine Douais ne s'est pas contenté de présenter un rapport bourré d'indications précises sur les études historiques relatives au Languedoc dans la seconde moitié du XIXe siècle; il a encore donné une savante notice sur la somme des autorités à l'usage des prédicateurs méridionaux du XIIIe siècle; les cinq textes qu'il publie à la suite de son étude (1° *Summa contra haereticos et manichaeos;* 2° autre *Summa contra haereticos;* 3° *Compilatio auctoritatum de sacramentis ecclesiae;* 4° autre *Summa contra haereticos;* 5° *Brevis summula contra herrores* (sic) *notatos hereticorum*) ont pour l'histoire de l'hérésie une importance qui n'échappera à aucun esprit sérieux. Notre savant collaborateur M. le chanoine Allain a exposé, avec sa grande compétence en la matière, les méthodes des études relatives à l'histoire de l'enseignement primaire; les rapports sur l'enseignement en Roussillon par M. l'abbé Torreilles, dans le bas Languedoc par M. l'abbé Guirauden, et dans quelques communes rurales de l'Aude par M. l'abbé Raynaud, montrent, comme l'a dit spirituellement M. le comte de Bourmont après Mgr de Cabrières, que la méthode de M. le chanoine Allain avait porté ses fruits avant d'être révélée aux congressistes. L'histoire de l'imprimerie a fourni deux mémoires, l'un considérable, de M. Émile Bonnet, sur l'art de la typographie à Montpellier; l'autre, plus restreint mais fort curieux, de M. Forestié neveu, sur l'imprimerie à Puylaurens, de 1664 à 1685. Deux Mémoires également sur les livres liturgiques du diocèse de Montpellier par M. l'abbé Maubon, et des diocèses de Rodez et de Vabre par M. l'abbé Vialette. Signalons encore une importante notice de M. l'abbé Cassan sur les archives municipales d'Aniane, qu'il classe sous la direction de notre collaborateur M. Berthelé; et la brillante conférence sur le néo-christianisme contemporain, par M. Ch. Arnaud, dont nos lecteurs

apprécient le talent. Nous nous arrêtons avec regret, mais nous indiquerons encore le mémoire de M. Charles de Ribbe sur *les Fiançailles et les mariages en Provence à la fin du moyen âge;* le nom de l'auteur nous dispense de faire l'éloge de son travail.

Et maintenant que ce nouveau volume apporte une nouvelle preuve de la vitalité et de l'influence bienfaisante de la Société bibliographique, de l'intérêt et de l'utilité de ses congrès provinciaux, nous ne pouvons qu'inviter nos lecteurs à concourir au développement de cette œuvre; beaucoup en trouveront l'occasion immédiate dans le congrès de Nancy, qui est en préparation; à tous nous faisons appel pour le congrès décennal international de bibliographie, provoqué par la Société, et qui aura lieu en 1898. Qu'ils y assistent, ils en tireront profit; qu'ils y collaborent, ils en tireront honneur! E.-G. LEDOS.

Catalogus codicum graecorum qui in bibliotheca D. Marci Venetiarum inde ab anno MDCCXL ad haec usque tempora inlati sunt. Sub auspiciis supremi studiorum ministerii recensuit et digessit C. CASTELLANI. Venetiis, F. Ongania et F.-M. Visentini, 1895, in-4 de VIII-166 p. — Prix : 15 fr.

En 1740, sous la direction de Zanetti, préfet de la bibliothèque Saint-Marc et par les soins d'Antonio Bongiovanni, a été publié le catalogue des manuscrits grecs conservés dans ce dépôt. En 1802, Morelli a commencé la publication d'un nouveau catalogue pour réparer les erreurs et combler les lacunes du précédent. Aujourd'hui le savant actif qui est à la tête de la grande bibliothèque vénitienne a obtenu du gouvernement italien les fonds nécessaires pour publier le catalogue des manuscrits ajoutés depuis 1740 au fonds grec de son dépôt. Le travail dont nous avons sous les yeux la première partie est digne en tous points de l'érudit consciencieux que les publications antérieures de M. Castellani nous ont fait connaître. Ce premier volume nous fournit la notice de soixante-dix-huit manuscrits bibliques (texte ou commentaires). M. Castellani fait suivre le numéro d'ordre de chaque article de l'ancienne cote et de la provenance, indique le contenu général du manuscrit, les notices qui lui ont été consacrées, l'emploi qui en a été fait; en fournit la description matérielle, et donne le dépouillement complet des différents morceaux qui y sont contenus. Ce n'est point ici un inventaire sommaire, mais un catalogue détaillé qui satisfait aux exigences des plus difficiles. Bien que, pour des raisons faciles à comprendre, M. Castellani n'ait pas cru devoir ajouter à ses notices les extraits des morceaux inédits contenus dans les manuscrits qu'il signale, il a fait une exception pour les prologues sur les Evangiles de Cosmas Indicopleustes; on ne pourra que lui en savoir bon gré. Il a publié également des vers sur les évangélistes contenus dans divers manuscrits. Nous signalerons aussi

comme intéressants le diplôme de 1511 publié page 52, note 3, et qu'il croit être donné en faveur du monastère Saint-Nicolas d'Épidaure, et le document sur Pacôme Rusanus de la note 1 de la page 92. Page 90, la date du manuscrit 47 est oubliée ; c'est la seule faute que nous ayons à relever dans cette excellente publication, que terminent une table des manuscrits recensés et un index des noms et des choses. Seize reproductions photolithographiques ajoutent encore à l'intérêt du volume, et comme M. Castellani a fait porter son choix particulièrement sur des manuscrits datés, les études paléographiques grecques tireront un profit évident de cette publication. Ajoutons que l'impression en est fort satisfaisante, et félicitons le ministère italien d'avoir permis de donner à ce travail une forme élégante et digne du fond. Cette première partie fait attendre impatiemment la suite, et notre seul regret est qu'elle soit tirée à un nombre assez petit d'exemplaires (300). E.-G. Ledos.

Essai de bibliographie canadienne, par Philéas Gagnon. Québec, imp A. Coté, 1895, in-8 de x-711 p. et fig. — Prix : 16 fr.

Le sous-titre de ce livre : « Inventaire d'une bibliothèque contenant imprimés, manuscrits, estampes, etc., relatifs à l'histoire du Canada et des pays adjacents, avec des notes bibliographiques, » en indique bien exactement la composition. Ce n'est en effet que le catalogue d'une collection privée, mais d'une collection qui a mis vingt ans à se former au prix d'efforts incessants et considérables, et que l'on peut difficilement égaler. Depuis la publication de la « Bibliotheca canadensis » de H.-J. Morgan (Ottawa, 1867), nous n'avions aucun guide sérieux ; M. Ph. Gagnon nous a dotés d'une bibliographie désormais indispensable à tout américanisant et d'ailleurs rédigée, présentée et imprimée avec beaucoup de soin et d'exactitude ; il a collectionné, outre les livres importants, toutes les publications les plus éphémères, brochures politiques, almanachs, discours, mandements, etc., de la littérature canadienne, et a surtout recherché les plus anciens livres sortis des presses de ce pays, où l'imprimerie (d'après les recherches mêmes de M. Gagnon) remonte à l'année 1759, et qui sont pour la plupart d'une insigne rareté. A la suite des livres, brochures et périodiques, il nous donne une longue suite d'autographes et manuscrits que renferme aussi sa bibliothèque, et une série de vues, d'estampes, de portraits et d'*ex-libris* canadiens. Nous souhaitons vivement que M. Gagnon fasse imprimer l'index indispensable qu'il nous promet, continue d'enrichir sa collection et puisse se procurer les quelques livres rares qui lui manquent ; nous le félicitons de son œuvre utile, et souhaitons surtout que sa collection ne soit jamais dispersée aux enchères : elle mérite d'être à jamais conservée intacte et une. H. Stein.

BULLETIN

Les Évangiles, par le comte Léon Tolstoï, traduit du russe par T. de Wyzewa et G. Art. Paris, Perrin, 1896, in-12 de VIII-215 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le comte Tolstoï garde en portefeuille un ouvrage qu'il ne peut faire paraître en Russie, et qui est composé de quatre parties : un exposé du cours de sa vie et de ses pensées personnelles en tant qu'elles ont contribué à lui faire trouver la vérité dans la doctrine chrétienne ; un exposé de la doctrine chrétienne telle que l'enseignent les Églises (*sic*), avec la démonstration de sa fausseté ; un essai de reconstitution de la vraie doctrine chrétienne telle que l'a entendue le Christ, avec une traduction complète des quatre Évangiles ; enfin un exposé général du sens réel de la doctrine chrétienne, des causes qui l'ont fait naître, et des suites qu'elle comporte.

Le petit volume publié par la librairie Perrin est extrait de la troisième partie. L'auteur se place au point de vue purement matérialiste, et les Évangiles sont traités en conséquence. Il est difficile de décider ce qui est le plus blâmable dans ce livre : l'insuffisance théologique du comte Tolstoï ou la suffisance choquante avec laquelle il aborde son sujet. Le critique est au-dessous du romancier. P. J. P.

L'Arithmétique amusante, par Édouard Lucas. *Introduction aux récréations mathématiques.* Paris, Gauthier-Villars, 1895, petit in-8 de VIII-266 p. — Prix : 7 fr. 50.

Traité d'arithmétique, par C.-A. Laisant et E. Lemoine, suivi de notes sur l'ortografie simplifiée, par P. Malvezin. Paris, Gauthier-Villars, 1895, petit in-8 de VIII-174 p. — Prix : 5 fr.

Les membres de la Société mathématique de France qui ont accepté la charge de publier les œuvres posthumes d'Édouard Lucas n'ont pas voulu laisser ignorés les trois cahiers intitulés *l'Arithmétique amusante* et datés de 1888, qu'ils ont trouvés dans les papiers de l'auteur. Quatre chapitres sur les calculs élémentaires, le calcul rapide, les progressions arithmétiques et les progressions géométriques, renferment quarante-quatre problèmes et une foule de questions et de remarques intéressantes qui justifient le titre d'arithmétique amusante donné à ce livre curieux. Un grand nombre de combinaisons récréatives, à l'aide de cartes ou de pions, permettront au lecteur de se rendre agréable en société, en posant des questions que, le plus souvent, il sera seul en état de résoudre. A ces calculs, dont chacun porte un nom caractéristique, comme la ballade de l'escargot rétrograde, les vilains maris jaloux, les balances de l'apothicaire, et d'autres aussi piquants, on a joint quatre notes sur des sujets du même genre, entre autres la « pipopette, » nouveau jeu de combinaisons dédié aux élèves de l'École polytechnique par un antique de la promotion de 1861. Les lecteurs des *Exercices mathématiques* se procureront certainement ce livre qui les intéresse.

— Que les adversaires de la réforme orthographique ne ouvrent pas le livre de MM. Laisant et Lemoine. Ils seraient scandalisés. « Nous avons, en effet, » convaincus que les auteurs seraient « blâmés, et à bon droit, » comme ils le prévoient. Je n'ai pas la « prétention » d'examiner si les avantages de cette réforme ne sont pas plus « apparents que réels » mais je dois avouer, habitué à la vieille orthographe, que les mots français avec lesquels j'ai si peu souvent fait connaissance dès mon bas âge, je ne les reconnais plus sous les traits nouveaux dont revêtent les partisans des réformateurs à

outrance. Le travail d'attention exigé par la lecture d'un texte où je me heurte presque à chaque ligne à des « dificultés » d'épellation, ne me laisse pas la liberté d'esprit nécessaire pour apprécier à leur juste valeur les réformes plus sérieuses introduites dans l'explication des éléments du calcul numérique et de la « téorie » des nombres. Les auteurs se sont « attachés à donner des définitions simples, claires et précises des mots employés dans le texte ; » on peut leur reprocher de raffiner sous ce rapport, et de céder en cela à une tendance fâcheuse qui se manifeste depuis quelque temps chez les mathématiciens, et qui nous semble d'un goût byzantin. Pour que rien ne manque à la bizarrerie de ce livre étrange, il se termine par un « apendice » extrait du « Dictionaire de la société filologique française, » et destiné à justifier quelques-unes des réformes adoptées par d'illustres géomètres qui n'ont peut-être pas qualité pour apprécier les modifications dont notre belle langue française est encore susceptible.

H. Courbe.

Réalités de la vie, par Louis Aigoin. Paris, Ollendorff, 1895, petit in-18 de xxxi-143 p. — Prix : 4 fr.

Par métier, bien plus que par plaisir, je le confesse, je lis beaucoup de recueils de pensées : la plupart sont remplis de paradoxes prétentieux qui m'agacent, ou de banalités plates qui m'ennuient. Tel n'est pas le cas du petit recueil de M. Aigoin. Sans doute, il est mélancolique et malicieux, c'est la loi du genre, mais d'une malice qui n'est point méchante, et d'une mélancolie qui ne blasphème ni ne désespère. J'y voudrais peut-être plus d'ailes et plus d'envolées dans les hauts parages ensoleillés de foi et d'espérance. Tel qu'il est, il est agréable à lire ; il instruit et ne blesse pas. La préface de M. Paul Perret est charmante ; elle prépare à goûter le livre. M. Aigoin a donc été bien inspiré en lui demandant de l'écrire. Tout cela est honnête et délicat : je le dis d'autant plus volontiers que ce genre de livres ne m'en donne pas souvent l'occasion.

P. Talon.

Fleurs d'exil, par Henri Gibert. Paris, Libraires associés, 1896, in-12 de 40 p. — Prix : 1 fr.

Quatre nouvelles d'une forme séduisante, et d'une curieuse portée symbolique. *Les Fées* entourent le berceau d'un prince et lui apportent des cadeaux et des talismans. *Le Prince Charmant* grandit dans l'exil et il aime tellement sa patrie, qu'il veut respirer l'air pur de ses grèves, et que ses ennemis le jettent en prison. Voulant choisir une fleur qui soit un signe de ralliement, il les examine toutes ; il admire leurs corolles et leurs pétales; et, dédaignant la rose, l'olivier, le myosotis et le laurier, il cueille *l'Œillet blanc*, symbole de la fidélité. Triste est le sort de l'héritier des rois ! *Proscrit* par droit de naissance, il quitte la prison pour l'exil et erre le long des frontières, jusqu'au jour où sa patrie, qui est femme, s'éprend de son courage, de sa mâle beauté et lui rend le trône qu'occupèrent ses ancêtres pour la gloire et le bien de tous. *Fleurs d'exil* est écrit en une prose poétique un peu négligée depuis Chateaubriand, et l'harmonie de la forme correspond à la délicatesse des pensées.

R. L.

Souvenirs de la Révolution et de l'Empire, publiés avec notes par Gaston Cerfbeer. Paris, Jouvet (s. d.), in-12 de 409 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les dix extraits de mémoires contemporains réunis dans ce volume, sous

le titre de *Souvenirs*, ne sont pas tous d'une valeur égale, surtout au point de vue de la confiance qu'ils méritent. A côté de relations authentiques comme le *Voyage à Coblentz* (par Louis XVIII), ou les extraits de Bouillé concernant l'affaire de Varennes, il y a des pages d'une autorité douteuse, comme la description, piquante d'ailleurs, des *Prisons de Paris sous le Consulat*, par Charles Nodier, ou *le Retour de l'île d'Elbe*, par Lamothe-Langon Il y aurait aussi des réserves à faire sur les prétendus Mémoires de Mme de Bonchamps, rédigés par Mme de Genlis ; dans la duchesse d'Abrantès elle-même, on ne saurait avoir qu'une demi-confiance. Mais si l'on songe que ce recueil s'adresse principalement à des lecteurs mondains, qu'il a pour but moins de les instruire d'une façon précise et sûre que de les transporter quelques instants dans le monde « fin de siècle » d'il y a cent ans, on trouvera que l'éditeur a choisi des extraits propres à être lus par tout le monde, sans fatigue, et qu'il a par conséquent atteint son but. L. P.

Guides du cycliste en France, par J. Bertot. Paris, G. Boudet, 9 vol. in-12, reliure souple, illustrés de très nombreuses cartes-itinéraires et cartes générales, plans de villes, etc. — *De Paris à toutes les localités des environs.* — *Cartes des environs de Paris, dans un rayon de 80 kilomètres.* En 4 feuilles. — *De Paris à Brest et Nantes.* — *De Paris à Saint-Malo, Cherbourg et le Havre.* — *De Paris à Perpignan et Nîmes.* — *De Paris à Bordeaux, Bayonne et La Rochelle.* — *De Paris à Metz et Strasbourg.* — *De Paris à Belfort et Genève.* — *De Paris à Grenoble, Lyon et Marseille.* — Prix de chaque vol. : 3 fr.

Au moment où les beaux jours vont remettre en marche l'armée formidable des cyclistes, M. Bertot entre en ligne avec la série complète des guides dont le détail est donné ci-dessus. M. Bertot n'est pas seulement un fervent de la pédale ; nous le connaissons aussi comme alpiniste, et les alpinistes sont gens judicieux, attentifs et pratiques. Nous sommes en présence d'un travail complet dans sa concision, dont le plan et les divisions sont judicieusement établis, où la clarté règne en maîtresse. On se retrouve sans peine grâce aux cartes en couleurs ; on voit aussitôt paraître les bonnes routes, les chemins non véloçables et les « spéculations » qui permettent de les éviter ; les cartes de détail, les plans de villes abondent ; on y rencontre toutes les indications utiles concernant les gares, les prix des billets, les bureaux télégraphiques, postaux, etc. Enfin de nombreux renseignements discrets sont fournis quant aux hôtels, auberges, prix des repas, sur les monuments, les châteaux, les usines et les curiosités locales. Grâce à toutes ces qualités, à son format commode, la série Bertot est appelée à faire oublier les guides anciens ; elle devient le *vade-mecum* de tous les touristes, qu'ils soient à pied, à cheval, en diligence ou à bicyclette. Rochebrune.

Das Moenchthum, *seine Ideale und seine Geschichte*, von D. Adolf Harnack. Vierte Auflage. Giessen, J. Ricker, 1895, in-8 de 62 p.

Réédition, presque sans changement, d'un « travail de jeunesse, » nous dit l'auteur. C'est une dissertation, écrite sans appareil scientifique, en un style très vivant et d'une lecture très agréable. Il ne peut s'agir, dans un travail aussi court, de retracer toute l'histoire de la vie religieuse en Orient et en Occident, mais seulement de mettre en relief l'idéal qu'ont voulu réaliser, tant en Orient qu'en Occident, les promoteurs du « monachisme. » En Orient, les premiers moines, anachorètes ou cénobites, voulaient avant tout fuir le monde, et cherchaient la perfection dans l' « ascèse. » Non seulement ils ne se préoccupaient guère du bien commun de la société, mais

ils ne prenaient, de la société chrétienne, que le strict nécessaire, c'est-à-dire le culte. Et telle est demeurée jusqu'à nos jours, sans histoire et sans notable influence, la vie monacale en Orient.

En Occident, au contraire, les ordres religieux ont fait, pour une large part, l'histoire de l'Église. Sous leurs formes diverses, bénédictins du VIe siècle, clunistes du XIe, mendiants du XIIIe, clercs réguliers du XVIe, ils se préoccupent autant du bien commun de l'Église et de l'extension du règne de Dieu que de la sanctification personnelle de leurs membres.

Tel est, en résumé, cet aperçu de l'idéal, très différent, qu'on s'est fait de la raison d'être des institutions religieuses dans les deux Églises. M. Harnack a développé cette idée avec la profonde connaissance de l'antiquité ecclésiastique dont il a donné tant et de si savantes preuves. A. B.

Nach fünfundzwanzig Jahren, *Reiseeindrücke aus dem Elsass von einem Mitgliede des englischen Unterhauses*, von Fritz Hoffet. Strassburg, Vomhoff, 1895, in-8 de 102 p. — Prix : 1 fr. 85.

Elles sont singulièrement suggestives ces impressions de voyage à travers l'Alsace d'un député anglais. Il visite successivement Mulhouse, la cité industrielle; Colmar, centre agricole et ville de fonctionnaires; Strasbourg, la capitale, camp retranché débordant de soldats, hérissé de canons, bardé de casemates et ville d'étudiants; il parcourt la large plaine formée par la vallée du Rhin; et, comme vingt-cinq ans auparavant — quelques semaines avant la déclaration de guerre — il avait déjà traversé ce beau pays d'Alsace, les comparaisons, les réflexions, les souvenirs évoqués se pressent dans son esprit et se succèdent sous sa plume.

Ici, il rencontre un vieux soldat médaillé de la campagne de Crimée, dont le fils est sous-officier dans la garde et tient garnison à Postdam; là il est l'hôte d'un bourgeois de Mulhouse qui lui explique les transformations opérées dans l'industrie de la basse Alsace, et lui apprend que les jeunes gens de la classe aisée parlent mieux le français qu'autrefois. La raison en est simple : au collège français de la ville, on apprenait autrefois le français comme une langue étrangère, c'est-à-dire fort mal, tandis que depuis l'annexion et la prussification de l'enseignement, les enfants vont faire leurs études à Belfort, Nancy ou Paris.

Le développement du socialisme, le mécanisme administratif, sollicitent aussi l'attention du voyageur et donnent lieu à d'intéressantes digressions; il étudie la situation respective des catholiques et des protestants, qui vivent généralement en bons termes et s'entendent même sur le terrain électoral. Aux dernières élections pour le Reichstag, à Colmar, les catholiques votèrent avec ensemble pour un candidat protestant, qui prit l'engagement d'appuyer le projet de rappel des lois d'exception frappant les jésuites.

Dans un dernier chapitre, l'auteur s'occupe des progrès de la germanisation des populations alsaciennes; il pèse les forces d'attaque et de résistance, conclut en disant qu'au point de vue politique et national, l'Alsacien est fatigué et déprimé. Il espère que la prochaine génération verra le terme des haines, et que le territoire de Strasbourg sera la « couronne de lauriers » glorifiant la paix européenne. Un Anglais peut formuler de telles espérances, mais les Français se souviennent des patriotiques paroles prononcées par M. Keller à l'assemblée de Bordeaux quand il s'agit de ratifier le traité de Versailles : « Je comprends qu'on livre des pierres, des vaisseaux; mais que diriez-vous si on livrait avec les vaisseaux les équipages, si on les forçait à servir contre la France?.... Le traité est de plus un men-

songe. On y dit qu'on cède à perpétuité l'Alsace, et cependant l'Alsace reste française. Au fond, vous le pensez bien, il n'est pas un de vous qui ne pense à la reconquérir. Un mensonge et un déshonneur, je proteste contre un tel traité. »

ROGER LAMBELIN.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Un savant orientaliste, M. le chanoine Jean-Joseph-Léandre BARGÈS, est mort à Auriol (Bouches-du-Rhône), le 2 avril. Né dans la même ville le 27 mars 1810, il avait fait ses études littéraires et théologiques à Marseille, et y avait trouvé l'occasion d'apprendre l'arabe et l'hébreu. Ordonné prêtre en 1834, il se vit trois ans après, en 1837, âgé de vingt-huit ans seulement, appelé à la chaire d'arabe de l'Université de Marseille. En 1842, il venait à la Faculté de théologie de Paris remplacer l'abbé Glaire, et il resta dans cette chaire jusqu'à l'époque où le gouvernement jugea bon de supprimer les Facultés de théologie catholiques, alors qu'il maintenait celles des protestants. En 1850, le savant professeur, déjà connu par des travaux importants, était nommé chanoine honoraire de l'église métropolitaine de Paris. Il avait le même titre au chapitre de Marseille. Tous ceux qui ont approché l'illustre savant ont pu apprécier son inaltérable bienveillance, et rendent témoignage à la modestie et à la simplicité qui étaient les compagnes de sa science. L'Académie de Marseille, la Société asiatique de Paris et autrefois la Société orientale de la même ville, le comptaient parmi leurs membres. Dans la *Revue orientale*, publiée par cette dernière compagnie, et dans le *Journal asiatique*, organe de la Société du même nom, M. le chanoine Bargès a donné un nombre de mémoires assez considérable, dont le manque de place ne nous permet pas de dresser la liste. Nous nous contentons de donner celle de ses publications particulières : *Traditions orientales sur les pyramides d'Égypte* (Marseille, in-8) ; — *Rabbi Yapheth ben Hel Bassorensis Karaïtae in librum psalmorum commentarii arabici* (Paris, 1846, in-8); — *Temple de Baal à Marseille, ou Grande Inscription phénicienne découverte dans cette ville dans le courant de l'année 1845, expliquée* (Paris, 1847, in-8 ; — *Aperçu historique sur l'Église d'Afrique* (Paris, 1848, in-8) ; — *Excursion à Sebdou, poste français sur la frontière du Maroc* (Paris, 1849, in-8) ; — *Mémoire sur deux inscriptions puniques découvertes dans l'île du Port-Cothou, à Carthage* (Paris, 1849, in-4) ; — *Histoire des Benizeiyan, rois de Tlemcen, par l'imam Cidi Abou Abd' Allah Mohammed ibn Abd' el Djelyl et Tenessy*, ouvrage traduit de l'arabe (Paris, 1852, in-12) ; — *Mémoire sur trente-neuf nouvelles inscriptions puniques* (Paris, 1852, in-4) ; — *Le Livre de Ruth expliqué par deux traductions* (Paris, 1854, in-8) ; — *Les Samaritains de Naplouse, épisode d'un pèlerinage dans les Lieux saints* (Paris, 1855, in-8) ; — *Mémoire sur le sarcophage et l'inscription funéraire d'Eschmounazar, roi de Sidon* (Paris, 1856, in-4) ; — *R. Jehuda ben Koreisch ad synagogum Judaeorum civitatis Fez epistola de studii targum utilitate et de linguae chaldaicae, misnicae, talmudicae, arabicae, vocabulorum item nonnullorum barbaricorum, convenientia cum hebraea*, en collaboration avec M. D.-B. Goldberg (Paris, 1857, in-8) ; — *Inscription phénicienne de Marseille, nouvelle interprétation* (Paris, 1858, in-4) ; — *Tlemcen, ancienne capitale du royaume de ce nom* (Paris, 1859, in-8) ; — *Libri psalmorum David regis et prophetae versio a rabbi Yapheth ben Heli Bassorensi Karaita* (Paris 1861, in-8); — *Notice sur un autel chrétien antique, orné de bas-reliefs et d'inscriptions latines, découvert dans les environs de la ville d'Auriol (Bouches-du-Rhône)* (Paris, 1861, in-4) ; — *Papyrus égypto-araméen*

appartenant au musée égyptien du Louvre, expliqué et analysé (Paris, 1862, in-4) ; — *Hébron et le tombeau du patriarche Abraham*, extrait du *Bulletin de l'œuvre des pèlerinages d'Orient* (Paris, 1863, in-8) ; — *Notice sur deux fragments d'un Pentateuque hébreu-samaritain* (Paris, 1865, in-8) ; — *Examen d'une nouvelle inscription phénicienne découverte à Carthage* (Paris, 1868, in-4) ; — *Inscription phénicienne de Marseille, nouvelles observations* (Paris, 1868, in-4) ; — *Notice sur un autel antique dédié à Jupiter, découvert à Saint-Zacharie, département du Var* (Paris, 1875, in-8) ; — *Grammatica hebraica*, du P. Slaughter, 3e édition (Paris, 1866, in-8) ; — *Homélies sur saint Marc, apôtre et évangéliste*, par Amba Sévère (Paris, 1877, in-8) ; — *Notice sur les antiquités de Belcodène* (Paris, 1883, in-4) ; — *Rabbi Yapheth Abou Aly in Canticum canticorum commentarius* (Paris, 1884, gr. in-8) ; — *Recherches archéologiques sur les colonies phéniciennes établies sur le littoral de la Celto-Ligurie* (Paris, 1884, in-8) ; — *Vie du célèbre marabout Cidi Abou Médien* (Paris, 1884, gr. in-8) ; — *Testament latin du sieur Bertrand Bomparis dit Jaussat, fait en 1407, et contenant la fondation d'une chapellenie au maître-autel de l'église paroissiale d'Auriol* (Paris, 1885, in-8) ; — *Complément de l'histoire des Beni-Zeiyan, rois de Tlemcen, ouvrage du cheikh Abd'al Djalil al-Tenessy* (Paris, 1888, in-8) ; — *Inscriptions arabes qui se voyaient autrefois dans la ville de Marseille. Nouvelle interprétation* (Paris, 1885, in-8) ; — *Notre-Dame des Victoires pendant la Commune* (Paris, 1890, in-8) ; — *Notice sur quelques autels chrétiens du moyen âge* (Paris, 1890, in-8).

— M. Jean-Barthélemy Hauréau est mort à Paris, le 30 avril. Né dans cette ville le 9 novembre 1812, il fit de solides études secondaires au lycée Louis-le-Grand. Il en était à peine sorti qu'il publiait, sous ce titre : *La Montagne*, une fougueuse apologie des hommes de la Terreur, que, plus tard, lui-même regretta (ce livre est devenu fort rare, surtout avec les portraits). Jeté ainsi brusquement dans le mouvement politique, il collabora au *National*, à la *Tribune*, etc., partit au Mans, où il dirigea pendant sept ans le *Courrier de la Sarthe* (1838-1845), devint bibliothécaire de cette ville, et, tout en continuant à s'occuper activement de politique, publia des ouvrages pleins d'érudition, se vit appelé par le gouvernement provisoire à la place de conservateur du département des manuscrits à la Bibliothèque nationale, en même temps que la Sarthe l'envoyait siéger à la Constituante, se démit de ses fonctions après le coup d'État du 2 décembre, accepta, en 1861, la charge de bibliothécaire de l'ordre des avocats et publia un excellent catalogue de cette bibliothèque. Entre temps, des travaux considérables, comme la continuation du *Gallia christiana*, assuraient sa réputation de savant, et lui ouvraient, en 1862, les portes de l'Académie des inscriptions. Il dirigea l'Imprimerie nationale de 1870 à 1882. Il était membre du conseil de perfectionnement de l'École des chartes, et dirigeait l'institut Thiers. Voici la liste de ses ouvrages, indépendamment du catalogue dont nous venons de parler : *La Montagne. Notices historiques et biographiques* (Paris, 1832, in-8) ; — *Histoire de la philosophie scolastique au IXe siècle* (Extrait de la *Revue du Nord*. Paris, 1837, in-8) ; — *Critique des hypothèses métaphysiques de Manès, de Pélage et de l'idéalisme transcendental de saint Augustin* (Le Mans, 1840, in-4) ; — *Lettre au rédacteur de l'Union* (Le Mans, 1842, in-8) ; — *Histoire littéraire du Maine* (Le Mans, 1842-1852, 4 vol. in-8 ; 2e éd., Paris, 1870-1877, 10 vol. in-12) ; — *Manuel du clergé, ou Examen de l'ouvrage de M. Bouvier, évêque du Mans : Dissertatio in sextum decalogi praeceptum* (Le Mans, 1844, in-8) ; — *Seconde partie de l'histoire de Sablé de Gilles Ménage* (Le Mans, 1845, in-12) ; — *Histoire de la Pologne* (Paris, 1846, in-16) ; — *De la Philosophie scolastique* (Paris, 1850, 2 vol. in-8) ; — *François Ier et sa cour*

(Paris, 1853, in-16; 2e éd., 1855); — *Charlemagne et sa cour* (Paris, 1854, in-16; 3e éd., 1868); — *Gallia christiana*. T. XIV-XVI (Paris, 1856-1865, 3 vol. in-fol.); — *Hugues de Saint-Victor* (Paris, 1859, in-8); — *Singularités historiques et littéraires* (Paris, 1861, in-12); — *Catalogue chronologique des œuvres imprimées et manuscrites de J.-B. Gerbier, que possède la Bibliothèque des avocats* (Paris, 1863, in-8); — *Histoire de la philosophie scolastique* (Paris, 1872-1880, 3 vol. in-8); — *Bernard Délicieux et l'Inquisition albigeoise* (Paris, 1877, in-8); — *Mélanges poétiques d'Hildebert de Lavardin* (Paris, 1882, in-8); — *Les Œuvres de Hugues de Saint-Victor, essai critique* (Paris, 1887, in-8); — *Notices et extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque nationale* (Paris, 1891-1892, 5 vol. in-8); — *Le Mathematicus de B. Silvestris et la Passio sanctae Agnetis de P. Riga* (Paris, 1895, in-8). Nous rappellerons également que M. B. Hauréau a pris part à la rédaction de *l'Histoire littéraire de la France* et qu'il a donné, dans la *Collection des auteurs latins* de Nisard, la traduction de la *Pharsale* de Lucain et celle de l'Apokolokyntose attribuée à Sénèque; nous citerons encore de lui, — outre les discours prononcés, au nom de l'Institut, aux obsèques de plusieurs de ses collègues de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et quelques lectures faites aux séances solennelles (*Histoire d'un avertissement au lecteur*, dans *Séance publique annuelle des cinq Académies*, 1868, p. 15-28, etc.), — les articles suivants : dans les *Comptes rendus* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, *le Concile de Paris en 1210* (1864, p. 291-303); — *L'Église et l'État sous les premiers rois de Bourgogne* (1865, p. 339-344); — *Notice sur Durand d'Auvergne* (1866, p. 14-17); — *Ruine et rétablissement des écoles en Occident* (1870, p. 298-305); — *De quelques auteurs imaginaires* (1871, p. 262-275); — *Des Chanceliers de Chartres appelés Pierre* (1872, p. 440-453); — *Grégoire IX et la Philosophie d'Aristote* (1872, p. 528-536); — *Les Propos de Mre Robert de Sorbon* (1883, p. 584-595); — *Sur le livre des six principes* (1888, p. 144-147); — *Philippe de Grève, chancelier de l'Église et de l'Université de Paris* (1894, p. 123-124); — dans les *Mémoires* de la même Compagnie : *Mémoire sur quelques maîtres du XIIe siècle* (t. XXVIII, p. 223-238); — *Mémoire sur les récits d'apparitions dans les sermons du moyen âge* ibid., p. 239-264); — *Mémoire sur deux écrits intitulés : De Motu cordis* (ibid., p. 317-334); — *Mémoire sur la vraie source des erreurs attribuées à David de Dinan* (t. XXIX, p. 319-330); — *Mémoire sur quelques traductions de l'Œconomique d'Aristote* (t. XXX, 1re partie, p. 463-482); — *Mémoire sur un commentaire des Métamorphoses d'Ovide* (t. XXX, 2e partie, p. 45-56); — *Mémoire sur le Liber de viris illustribus, attribué à Henri de Gand* (ibid., p. 349-358); — *Mémoire sur quelques chanceliers de l'Église de Chartres* (t. XXXI, p. 63-122); — *Les Propos de maître Robert de Sorbon* (ibid., p. 133-150); — *Mémoire sur la vie et quelques œuvres d'Alain de Lille* (t. XXXII, 1re partie, p. 1-28); — dans les *Notices et extraits des manuscrits*, *Commentaire de Jean-Scot Érigène sur Martianus Capella* (t. XX, p. 1-39); — *Quelques lettres d'Honorius III* (t. XXI, p. 163-261); — *Quelques lettres de Grégoire IX* (ibid., p. 203-247); — *La Première Ogdoade de Guillaume du Bellay* (t. XXIII, p. 195-243); — *Notice sur une exposition du canon de la messe* (t. XXIV, p. 145-156); — *Quelques lettres d'Innocent IV* (ibid., p. 157-246); — *Sur quelques écrivains de l'ordre de Grandmont* (ibid., p. 247-267); — *Notice sur un pénitentiaire attribué à Jean de Salisbury* (ibid., p. 269-287); — *Sur les œuvres authentiques ou supposées de Jean de Garlande* (t. XXVII, p. 1-86); — *Sur les Mélanges poétiques d'Hildebert de Lavardin* (t. XXVIII, p. 289-448); — *Sur un manuscrit de la reine Christine à la bibliothèque du Vatican* (t. XXIX, p. 231-362); — *Sur le n° 1544 des nouvelles acquisitions (fonds latin) à la Bibliothèque nationale* (t. XXXII, 1re partie, p. 253-316); — *Sur le n° 14590*

des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale (t. XXXII, 2e partie, p. 1-36); — *Sur le n° 8433* du même fonds (ibid., p. 83-106); — *Sur les sermons attribués à Hildebert de Lavardin* (ibid., p. 107-166); — *Sur le n° 647* du même fonds (ibid., p. 167-186); — *Sur le n° 994* du même fonds (ibid., p. 187-196); — *Sur le n° 14952* du même fonds (ibid., p. 275-338); — *Sur le n° 14883* du même fonds (t. XXXIII, 1re partie. p. 91-110); — *Sur le n° 13602* (ibid., p. 111-126); — *Sur le n° 15131* (ibid., p. 127-144); — *Sur le n° 712* (ibid., p. 193-202); — *Sur le n° 13468* (ibid., p. 203-226); — *Sur le n° 16590* (ibid., p. 227-234); — *Sur le n° 2590* (ibid., p. 235-256); — *Sur le n° 2513* (ibid., p. 237-264); — *Sur le n° 13579* (ibid., p. 265-278); *Sur le n° 8083* (ibid., p. 279-286); — *Sur le n° 14961* (ibid., p. 287-326); — *Sur le n° 14877* (t. XXXIV, 1re partie, p. 33-60); — *Le Poème adressé par Abélard à son fils Astralabe* (t. XXXIV, 2e partie, p. 153-188); — *Sur le n° 3143 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale* (ibid., p. 189-198); — *Sur le n° 16409* (ibid., p. 319-362); — dans le *Journal des savants*, abstraction faite des simples comptes rendus d'ouvrages, *Sur les poèmes latins attribués à saint Bernard* (1882, p. 106-113, 166-179, 280-294, 400-415); — *Les Filles du diable* (1884, p. 225-228); — *Quels sont les auteurs du 6e livre des Décrétales* (1884, p. 271-274); — *Un des hérétiques condamnés à Paris en 1277* (1886, p. 176-183); — *La Chronique de Hugues de Saint-Victor* (1886, p. 303-306); — *Sur quelques manuscrits latins de la bibliothèque d'Auxerre* (1889, p. 362-370); — *Un Concile et un hérétique inconnus* (1888, p. 508-550); — *Guyard de Laon, évêque de Cambrai* (1893, p. 365-374); — *Philippe de Grève, chancelier de l'Église et de l'Université de Paris* (1894, p. 427-440).

— M. Jean-Baptiste-Léon Say est mort le 20 avril, à Paris. Né dans la même ville, le 6 juin 1826, fils et petit-fils d'économiste, il s'adonna avec ardeur aux études où s'était distinguée sa famille. Député de la Seine (8 février 1871), préfet du même département (5 juin 1871), ministre des finances, une première fois en 1872, puis à diverses reprises, il devint sénateur de Seine-et-Oise. Il quitta ce siège en 1889, pour rentrer à la Chambre, où il ne conquit, d'ailleurs, que peu d'influence. Membre de l'Académie des sciences morales et politiques depuis 1880, il remplaçait Edmond About à l'Académie française depuis 1886. Il avait professé l'économie politique à l'École libre des sciences politiques. Gendre du fondateur du *Journal des Débats*, il prit une part active à la rédaction de ce journal. Il a publié : *Observations sur le système financier de M. le préfet de la Seine* (1865, in-8); — *Examen critique de la situation financière de la ville de Paris* (1866, in-8); — *Les Obligations populaires* (1866, in-8), avec M. Léon Walras; — *Rapport sur le paiement de l'indemnité de guerre et sur les opérations de change qui en ont été la conséquence* (1874, in-8); — *Dégrèvement de l'impôt foncier* (1881, in-16); — *Dictionnaire des finances* (1883 et suiv., gr in-8); — *Dix Jours dans la Haute-Italie* (1883, in-8); — *Les Finances de la France* (1883, in-8); — *La Politique des intérêts* (1883, in-8); — *Le Socialisme d'État* (1884, in-12); — *L'Impôt sur le revenu* (1885, in-16); — *Les Solutions démocratiques de la question des impôts* (1886, 2 vol. in-18); — *Les Grands Écrivains français. Turgot* (1888, in-16); — *Exposition universelle de 1889 à Paris. Rapports du jury international. Groupe de l'économie sociale* (1891, in-8); — *La Crise et la protection* (1895, in-8).

— M. Henri Marion, professeur de pédagogie à la Faculté des lettres, mort le 6 avril, était né à Saint-Parize-en-Viry (Nièvre), le 9 septembre 1846. Élevé au lycée de Nevers, puis au lycée Louis-le-Grand, à Paris, il fut reçu en 1865 à l'École normale supérieure. Agrégé de philosophie en 1868, il fut immédiatement envoyé comme professeur de cette science au lycée de

[illegible] Bordeaux (1872), puis fut appelé à Paris au [illegible] alors recevoir docteur ès lettres (1880), se con- [illegible] questions pédagogiques, fut chargé en 1883, à [illegible] d'un cours complémentaire sur l'éducation, et [illegible] de la *Revue philosophique* de M. Ribot, il [illegible] tous relatifs à la science qui faisait [illegible] *John Locke, sa vie et son œuvre* (1878, in-12); [illegible] 1880, in-12); — *De la Solidarité morale* (1880, [illegible] *appliquée à l'éducation* (1881, in-12); — [illegible] : — *L'Éducation dans l'Université* (1893, in-18). [illegible] annuaire fort estimé, les *Preussische Jahrbücher*, [illegible] Treitschke, est mort le 27 avril. Né le 15 sep- [illegible] bien qu'affecté de surdité dès son enfance, se [illegible] comme étudiant, puis comme maître, fut d'abord profes- [illegible] à l'académie rurale d'une petite ville, et se vit appelé [illegible] de Fribourg-en-Brisgau ; mais ses sentiments trop fa- [illegible] lui firent quitter ce poste en 1866, et il alla diriger à [illegible] *Jahrbücher*, auxquels il collaborait depuis 1858. Il fut [illegible] professeur à l'Université d'Heidelberg, puis (1874) à celle de [illegible] il devint membre du Reichstag et y soutint par la parole, [illegible] par sa plume, l'idée de l'unité allemande et de l'hégé- [illegible] Nous citerons de lui : *Vaterländische Gedichte* (Göttingen, [illegible] *Studien* (Leipzig, 1857, in-8); — *Die Gesellschaftswissenschaft* [illegible] in-8); — *Historische und politische Aufsätze* (ibid., 1865, in-8); [illegible] *der schleswig-holsteinischen Frage* (Berlin, 1865, in-8); — *Der Krieg* [illegible] *reform* (ibid., 1866, in-8); — *Die Zukunft der norddeutschen Mit-* [illegible] ibid., 1866, in-8); — *Historische und politische Aufsätze*, neue Folge [illegible] 1870, 2 vol. in-8); — *Was fordern wir von Frankreich?* (Berlin, [illegible] — *Zehn Jahre deutscher Kämpfe, 1865-1874* (ibid., 1874, in-8); — [illegible] *und seine Gönner* (ibid., 1875, in-8); — *Königin Luise* (ibid., [illegible] avec Theod. Mommsen ; — *Der Socialismus und der Meuchel-* [illegible] 1878, in-8); — *Deutsche Geschichte im 19 Jahrhundert* (Leipzig, [illegible] XXIV de la *Staatengeschichte der neueren Zeit* ; — *Der letzte* [illegible] *Geschichte* (Altona, 1880, in-8); — *Ein Wort über unser* [illegible] 1880, in-8); — *Luther und die deutsche Nation* (ibid., [illegible] *Die Königliche Bibliothek in Berlin* (ibid., 1884, in-8); — *Die* [illegible] *Gymnasiums* (Leipzig, 1891, in-8).

[illegible] encore la mort : de M. Alcide Amelin, ancien armateur, [illegible] Paul Bert pendant son séjour en Indo-Chine et auteur de [illegible] économie politique, mort le 22 avril, âgé de soixante-deux [illegible] Charles d'Arnau, journaliste, collaborateur du *Soir* et du [illegible] le 7 avril ; — de M. Auguste Bouchère, avocat, mort le [illegible] M. Paul Cère, ancien chef du bureau de la presse au minis- [illegible] à qui l'on doit des ouvrages estimés sur le droit admi- [illegible] avril ; — de M. Albert Chabrier, professeur de rhéto- [illegible] Grand, qui avait donné à l'Odéon des conférences [illegible] classique, et qui a publié à l'usage de l'enseigne- [illegible] auteurs classiques, mort le 14 avril ; — de M. Che- [illegible] cour de cassation, mort le 16 avril, âgé de qua- [illegible] M. Paul Debains, professeur de mécanique à l'école [illegible] Arts et Métiers, dont le traité des *Machines agricoles* jouit [illegible] mort le 24 avril ; — de M. Louis Delpech, l'un [illegible] *Égalité*, mort le 1er avril ; — du T. C. F. Domi-

NATORIS, procureur général des Frères des écoles chrétiennes, mort le 28 avril; — de M. Ferdinand DUVAL, ancien préfet de la Gironde et de la Seine, journaliste brillant, longtemps directeur du *Moniteur universel*, mort le 26 avril, dans sa soixante-dixième année; — de M. Octave FALATEUF, avocat à la cour d'appel, mort le 12 avril; — de M. GOUSSE, ancien élève de l'École normale supérieure et directeur du petit lycée Condorcet, mort le 10 avril; — de M. Eugène GUYON, ancien directeur de la *Patrie*, mort, âgé de soixante-huit ans, le 29 avril; — de M. Gabriel JOUSSET, ex-président de la chambre des imprimeurs, mort le 6 avril; — de Mme Paul LACROIX, femme du célèbre écrivain dont elle fut la collaboratrice, et qui personnellement a écrit quelques romans, morte le 20 avril; — de M. le docteur Constantin PAUL, président de la Société de thérapeutique et membre de l'Académie de médecine, mort le 12 avril, à Paris, âgé de soixante-deux ans; — de Mgr RENAUDIN, prélat de la maison de Sa Sainteté, ancien supérieur du petit séminaire d'Orléans, mort le 8 avril; — de M. André VILFEU, avocat distingué, qui s'était acquis à la Chambre, où il siégea de 1889 à 1893, la réputation d'un bon orateur, mort au Mans, âgé de quarante-cinq ans, à la fin de mars.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. R. BLACKIE, éditeur de Glasgow, mort, âgé de soixante-dix-sept ans, le 2 avril, à Cannes; — de M. BOGDANOV, célèbre zoologiste russe, qui a été le propagateur en Russie des théories darwiniennes, mort le 17 avril, à Moscou, où il professait la zoologie à l'Université; — de Mgr BUGGE, évêque de Christiania et ancien professeur de théologie à l'Université de cette ville, mort le 7 avril; — de Mrs Elizabeth CHARLES, qui depuis les *Chronicles of the Schönberg-Cotta family*, parues anonymes en 1864, a publié de nombreux ouvrages; — de M. Charles Lowe DAMRELL, éditeur de Boston, mort le 29 mars, dans cette ville; — de M. W.-H. DENNETT, éditeur de Boston, mort à Beverley, Mass., le 24 mars; — de M. F. FRITZSCHE, ancien professeur d'histoire ecclésiastique à Zurich, mort à quatre-vingt-quatre ans, le 10 mars; — de M. Farley B. GODDARD, égyptologue, mort à Eastman, Ga.; — de M. J. GUNDELACH, naturaliste allemand, mort à la Havane, le 15 mars, âgé de quatre-vingt-six ans; — de M. Ferdinand GUMBERT, librettiste, mort le 6 avril; — de M. Philip-Jacob-Arcularius HARPER, éditeur, mort le 6 mars, âgé de soixante-douze ans, à Hempstead; — de M. Augustus HOPPIN, caricaturiste, mort le 2 avril, à Flushing, Long Island; — de M. Thomas HUGHES, l'auteur célèbre de *Tom Brown's school days* et de nombreux ouvrages, mort à soixante-quatorze ans, le 22 mars, à Brighton; — de M. Karl HUMANN, archéologue allemand, qui se fit connaître par ses fouilles à Pergame, mort à Smyrne, âgé de cinquante-sept ans, en avril; — de M. William Quan JUDGE, président de la Société théosophique des États-Unis, mort le 21 mars, à New-York; — de M. Edward KING, publiciste, correspondant de journaux américains pendant la guerre franco-allemande et qui laisse, entre autres ouvrages sur notre pays : *My Paris or French characters* et *French political readers*; — de M. Victor KRAUSE, historien, mort à trente ans, le 9 mars, à Falkenstein; — de M. Ludwig LAISTNER, publiciste, mort le 22 mars, âgé de cinquante ans, à Stuttgart; — de M. Robert LITTELL, éditeur de *Littell's living age*, mort le 7 avril, à Brookline, Mass., dans sa soixante-sixième année; — de M. Adolf MERKEL, professeur de droit criminel à Strasbourg, mort le 30 mars, âgé de soixante ans; — de M. Ferd. MICHELS, rédacteur en chef de la *Hartung's Zeitung*, mort le 10 avril, à Königsberg; — de M. James Ashcroft NOBLE, collaborateur de divers journaux et revues d'Angleterre, auteur d'un ouvrage estimé sur *the Sonnet in England*, et qui dirigeait *l'Argus* de Liverpool, quand

y parurent les premières poésies de William Watson ; — de M. D. Van Haren Noman, dermatologiste, mort le 9 mars, à Amsterdam ; — du R. P. Orlando, de la Compagnie de Jésus, qui dirigea pendant plusieurs années la *Sicilia cattolica*, mort à Palerme, le 5 avril ; — de M. Jos. Rank, publiciste, mort à Vienne, le 27 mars, à quatre-vingts ans ; — de M. Alex. Ritter, compositeur russe de musique, mort au commencement d'avril, à soixante et un ans ; — de M. Otto Roquette, professeur d'histoire et de littérature à l'Université de Darmstadt, mort à soixante-douze ans, le 18 mars ; — de M. Nicholas Rowe, éditeur de *The american Field*, à qui l'on doit des écrits estimés sur les chiens, mort à cinquante-quatre ans, le 11 mars ; — du juge et éditeur Robert H. Russell, mort à Stratford, le 3 avril, à soixante-quatre ans ; — de M. Wilhelm Sabell, publiciste, mort à soixante-dix-sept ans, le 19 mars, à Berlin ; — de M K.-Marquard Sauer, qui dirigea l'école italienne de commerce de Trieste, mort le 4 avril, à Freiberg en Saxe ; — de M. Montgomery Schuyler, doyen de l'église du Christ à Saint-Louis, Mo., auteur, entre autres ouvrages, de *The Church, its ministry and worship*, mort le 20 mars, à quatre-vingt-deux ans ; — de M. Gustav Sennewald, éditeur de Varsovie, mort dans cette ville, à soixante-quatre ans ; — de M. Mariano Semmola, célèbre médecin et sénateur italien, membre correspondant de l'Institut et de l'Académie de médecine, mort à Naples, au début d'avril ; — de M. Jos. Spaeth, professeur de gynécologie à Vienne, mort à soixante-treize ans, le 29 mars ; — de M. F. Vulliet, gynécologue suisse, mort à Genève, le 19 mars, à quatre-vingt-deux ans ; — de M. Alfred Mason Williams, collaborateur de *The New-York Tribune* et auteur de divers ouvrages, mort le 20 mars ; — de M. Aaron Wise, rabbin de New-York, collaborateur du *Jewish Herald*, auteur de divers ouvrages, mort en mars ; — de M. H. Wolff, privat-docent de philosophie à Leipzig, mort le 10 mars, âgé de cinquante-trois ans.

Institut de France. — *Élections. — Académie des beaux-arts.* — Ont été élus associés étrangers : M. H. Herkomer, de Londres, déjà correspondant de l'Académie, en remplacement de lord Leighton, et M. Johannès Brams, de Vienne, en remplacement de M. Fiorelli, de Rome.

Lectures faites a l'Académie des inschiptions et belles-lettres. — Le 1er avril, M. Héron de Villefosse a présenté une merveilleuse tiare grecque en or repoussé et ciselé, acquise par le musée du Louvre. M. Le Blant a continué la lecture de son mémoire intitulé : *Sept cent vingt inscriptions de pierres gravées inédites ou peu connues*. M. d'Arbois de Jubainville a fait une communication sur la religion des Francs avant leur conversion. — Le 10, M. Le Blant a continué la lecture de son mémoire sur les pierres gravées. M. de Barthélemy a soumis le résultat des recherches faites par lui sur l'origine de la monnaie parisis. M. Viollet a fait une communication sur la réaction féodale de 1314 à 1320. — Le 17, M. Heuzey a communiqué une note sur la chronologie chaldéenne. — Le 24, M. Hamy a exposé le résultat de ses recherches en Tunisie sur les monuments funéraires des Berbères ; M. de Ruble a fait une communication sur la mort du duc de Guise ; M. d'Arbois de Jubainville, sur l'introduction de l'industrie du fer dans le nord de l'Europe.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 11 avril, M. A. Desjardins a lu un mémoire intitulé : *le Droit des gens en 1896 ;* M Adam a donné communication d'un mémoire sur la première édition des lettres de Descartes, en trois volumes in-4, par Clerselier : 1657, 1659, 1667. — Le 18, M. Lyon-Caen a lu un mémoire de M. H. Pascaud, sur les droits des femmes dans la vie civile et familiale.

Prix. — *Académie française.* — Le prix Guizot a été partagé entre M. G. Maugrat (1,500 fr.), pour son ouvrage intitulé : *Le Duc de Lauzun et la cour intime de Louis XV; le duc de Lauzun et la cour de Marie-Antoinette;* le comte Pierre de Ségur (1,000 fr.), pour *le Maréchal de Ségur (1724-1801)*; M. Lebreton (500 fr.), pour son ouvrage sur *Rivarol.* — Le prix Halphen a été partagé entre M. Munier-Jolain (500 fr.), pour *la Plaidoirie dans la langue française;* M. l'abbé Solanet (500 fr.), pour son ouvrage intitulé : *Les Gorges du Tarn;* et M. Rodocanachi, pour : *Renée de France, duchesse de Ferrare ;* une mention honorable a été accordée à M. A. Martin, pour : *Paris et ses environs (régions ouest et nord).* — Le prix pour le concours d'éloquence, d'une valeur de 4,000 fr., dont le sujet était « Ronsard, » a été partagé entre MM A. Devaux et A. Thibaudet. — Le prix Bordin a été partagé entre M. de la Sizeranne (2,000 fr.), pour *la Peinture anglaise contemporaine,* et M. Belin (1,000 fr.), pour *l'Ancienne Université de Provence (Aix).* — Le prix Marcellin Guérin a été partagé entre M. Denys Cochin (2,000 fr.) pour son ouvrage intitulé *le Monde extérieur;* M. J. Texte (1,500 fr.), pour *Jean-Jacques Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire;* M. Pellisson (500 fr.), pour son ouvrage sur *Champfort;* M. Xénopol (500 fr.), pour son *Histoire des Roumains et de la Dacie Trajane,* et M. H. Penza (500 fr.), pour son ouvrage intitulé : *L'Égypte et le Soudan égyptien.*

Académie des beaux-arts. — Le prix Duc (architecture), d'une valeur de 3,700 fr., a été décerné à M. Ridel pour son *Musée des beaux-arts de Laval;* deux mentions honorables ont été accordées, l'une à M. L. Bonnier, pour sa *Mairie de Templeure,* et l'autre à M. E. Longfils, pour son *Monument des victimes du devoir.* — L'Académie a proposé le sujet suivant pour le prix Bordin à décerner en 1898 : « De l'Influence de l'étude de l'archéologie et des avantages qui peuvent, au point de vue de l'architecture, être tirés des connaissances que procure cette science. »

Congrès. — La commission d'organisation du quatrième congrès scientifique international des catholiques a lancé, le 20 février dernier, le premier fascicule de son *Bulletin.* C'est à Fribourg, du 9 au 13 août 1897, que se tiendra cette assemblée, sous la présidence d'honneur de Sa Grandeur Mgr Deruaz, évêque de Lausanne et de Genève. Trois langues seront autorisées dans les discussions : le français, le latin et l'allemand. La commission d'organisation est dirigée par un bureau composé de MM. Sturm, Kallenbach, Kirsch et Fietta. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de la préparation de ce congrès.

— C'est dans la terre si intéressante et si belle de Bretagne que la Société française d'archéologie a donné cette année rendez-vous aux savants et aux amateurs qui prennent part à ses congrès archéologiques. Du 3 au 11 juin, les congressistes visiteront Morlaix, le cap Primel, Plougasnou, Saint-Jean-du-Doigt, Guimaec, Lanmeur, Saint-Thégonnec, Guimiliau, Lampaul, Saint-Pol-de-Léon, Kerouzeré, Kergournadech, Kerjean, Berven, Lambader, Brest, Dinant, Morgat, Camaret, le Toulinguet, Landerneau, Dirinon, Daoulas, Lohperhet, Plougastel, Goueznou, Plabennec, Lesneven, Notre-Dame du Folgoet. Parmi les quatorze questions du programme, citons au hasard les suivantes : 5. Faire connaître les traces des invasions dans la Bretagne ; 7. Étudier les cimetières et les divers monuments qui leur donnent un caractère particulier ; indiquer et décrire les calvaires, ainsi que les fontaines sacrées qui se trouvent en Léon; faire connaître les vertus attribuées à chacune de ces dernières; 12. Étudier les anciennes industries pratiquées dans le Léon et la Cornouaille ; 14. Indiquer les inscriptions curieuses des cloches les plus anciennes, ainsi que les plaques de cheminées. Nous

sommes sûrs que beaucoup de nos lecteurs enverront leur adhésion à M. Desjars de Kéranroué, trésorier du congrès, à Morlaix.

— Nous avons déjà signalé à nos lecteurs la deuxième session quinquennale des assises scientifiques, littéraires et artistiques qui se tiendra dans la ville de Rouen le 19 juin et les jours suivants. Toute société de l'un des neuf départements de Seine-Inférieure, Calvados, Orne, Manche, Sarthe, Mayenne, Maine-et-Loire, Loir-et-Cher, peut adhérer gratuitement au congrès et s'y faire représenter par un ou plusieurs membres. Sera membre du congrès également toute personne qui versera une cotisation de 10 francs. Le programme est fort large, puisque les sciences, les arts et les lettres y rentrent également. Tout esprit curieux trouvera donc à se satisfaire dans les discussions qui auront lieu, et nous ne pouvons que souhaiter de voir nos lecteurs encourager cet essai de décentralisation intellectuelle en envoyant leur adhésion à M. Le Verdier, secrétaire du comité, 47, boulevard Cauchoise, à Rouen.

Livres a l'Index. — La Congrégation de l'Index, en sa séance du 17 avril dernier, a condamné les ouvrages suivants de M. Enrico Ferri : *La Scuola criminale positiva* (Napoli, Enrico Detken, 1885) ; *Sociologia criminale* (Torino, Bocca, 1892) ; *L'Omicidio suicidio.* Quarta edizione ampliata con nuove aggiunte polemiche, e due tavole grafiche (Torino, Bocca, 1895) ; *La Teoria dell' imputabilità e la negazione del libero arbitrio* (Firenze, 1878) ; *L' Omicidio nell' antropologia criminale* (Torino, Bocca, 1895). — Elle a condamné également les ouvrages suivants: *Los Jesuitas de puertas adentro* (Barcelona, tip. de Luis Tasso, 1896) ; *Culte privé des mains divines de notre Sauveur.* Ce dernier décret interdit tous écrits, édités ou non, propageant des formules de dévotion spéciale en l'honneur des mains de Notre-Seigneur.

Paris. — Le *Banquet offert, le 28 novembre 1895, à M. le docteur Ferrand par ses élèves et ses amis à l'occasion de sa nomination à l'Académie de médecine et de sa décoration de la Légion d'honneur* (Paris, imp. F. Levé, petit in-12 de 38 p.) a été un juste témoignage d'estime et de sympathie donné à notre éminent collaborateur. Le *Polybiblion* est heureux de s'y associer en signalant à ses lecteurs l'élégante petite brochure où viennent d'être réunis, sous le titre susindiqué, les discours prononcés à cette occasion par MM. les professeurs Brouardel et Delore, M. le docteur Brault, M. Grenet, M. le docteur Le Bec et M. Léon Gautier, membre de l'Institut, ainsi que la réponse de M. le docteur Ferrand.

— Les numismates ne seront pas les seuls à tirer profit de l'excellente *Introduction au catalogue des monnaies carolingiennes de la Bibliothèque nationale*, que M. Maurice Prou vient de publier (Paris, C. Rollin et Feuardent, gr. in-8 de 89 p.). L'auteur, après avoir établi avec une critique fort sagace, le classement chronologique des types monétaires, étudie ces espèces monétaires, et retrace l'histoire de la monnaie à l'époque carolingienne, montrant les moyens que durent prendre les souverains pour donner cours forcé à leurs espèces dans un pays où l'usage des paiements en nature était encore fort répandu. Le chapitre III discute une question considérable : celle du droit de monnaie, et nous fait assister à l'évolution qui donna aux comtes et aux églises le droit régalien de la monnaie. Enfin le chapitre IV nous fournit une liste fort soignée des ateliers monétaires.

— La *Revue de l'Orient chrétien*, qui s'occupe spécialement de tout ce qui concerne la réunion des Églises, est entrée dans la deuxième année de sa nouvelle série. Obéissant à une très haute impulsion, — et sous la direction du cardinal Langénieux, — cette revue vient d'inaugurer un supplément trimestriel (144 p. in-8) consacré aux études scientifiques, historiques,

liturgiques, etc. Nous aurons certainement à revenir sur cette publication. Bornons-nous aujourd'hui à donner le sommaire de cette première livraison (Paris, Leroux) : *Notre Programme ;* — *La Serbie chrétienne*, 1re partie, par M. A. d'Avril ; — *Une Page de l'histoire de l'Église de Mardyn*, par le R. P. Scheil ; — *Les Missions latines en Orient*, par le R. P. Michel ; — *Notice sur les Kurdes*, par M. le baron Carra de Vaux ; — *La Réforme du calendrier ;* — *La Lettre d'Anastase le Bibliothécaire.*

— Toutes les personnes qui s'intéressent au théâtre contemporain connaissent et apprécient l'intéressante publication de M. Albert Soubies : *Almanach des spectacles*, reprenant et continuant l'ancien *Almanach* publié sous le même titre de 1752 à 1815. Cette publication annuelle comprend aujourd'hui vingt-trois volumes petit in-12, ornés d'eaux-fortes de Gaucherel et de Lalauze et divisés en deux séries : la première allant de 1874 à 1892 ; la seconde, commencée en 1892 et que vient d'achever le volume pour 1895 (Paris, Flammarion, petit in-12 de 126 p.). Les renseignements que ce volume contient se rapportent aux théâtres suivants : Opéra, Comédie-Française, Opéra-Comique, Odéon, Gymnase, Vaudeville, Palais-Royal, Variétés, Comédie-Parisienne, Porte-Saint-Martin, Ambigu-Comique, Gaîté, Châtelet, Renaissance, Menus-Plaisirs et Théâtre-Libre, Bouffes-Parisiens, Folies-Dramatiques, Nouveautés, Théâtre de la République, Théâtre d'Application, Cluny, Déjazet, théâtres de quartier et de la banlieue et cafés-concerts, théâtres de province. Un appendice intitulé : *Documents concernant le théâtre*, est ainsi subdivisé : I. Bibliographie ; II. Concours et prix ; III. Critique théâtrale ; IV. Nécrologie. Il est à propos de rappeler à cette occasion le volume d'exposé intitulé : *Le Théâtre en France de 1871 à 1892*, publié en 1893 par M. Albert Soubies, à titre d'annexe, de complément et de commentaire de la première série de l'*Almanach des spectacles*.

— Encore une revue internationale mensuelle, *l'Aube*, qui se publie le 15 de chaque mois depuis avril de la présente année à la librairie Nilson (8 fr. par an, 10 pour l'étranger). Parmi les collaborateurs, nous relevons les noms connus de MM. Paul Adam, Gabriele d'Annunzio, Maurice Barrès, Björnson, J. Saint-Cère, E. de Goncourt, Hamon, Ibsen, Maeterlinck, P. Mallarmé, H. de Regnier, M. Schwob, L. Tailhade, P. Vérola, etc. Nos lecteurs peuvent juger que pour intéressant que soit ce recueil au point de vue littéraire, il ne saurait être laissé à portée de toutes les mains. Le secrétaire de la rédaction est M. A. Van Bever ; le rédacteur en chef pour la partie étrangère, M. O. Ackermann.

— *L'Aube* s'intitule au sous-titre : « littéraire et artistique. » *Le Livre d'art*, autre revue mensuelle (Paris, 12 et 14, rue Séguier ; 12 fr. par an, 15 à l'étranger), s'appelle « artistique et littéraire. » Dirigé par M. Maurice Dumont, *le Livre d'art* est une revue de jeunes. Si ses collaborateurs sont moins connus que ceux de *l'Aube*, l'intérêt qu'elle offrira sera de s'efforcer de mettre en lumière une nouvelle génération d'artistes et d'écrivains. Elle a pour principal objet de soutenir le mouvement décoratif industriel de notre époque. A ce mouvement chaque numéro consacrera six pages d'études, illustrées de bois originaux. Les autres articles seront aussi ornés de planches originales ; en outre, chaque fascicule renfermera quatre planches et caricatures hors texte.

— La librairie Ollendorff a voulu aussi avoir sa *Revue générale internationale scientifique, littéraire et artistique* Bimestriel, ce recueil coûtera 25 fr. par an pour Paris, 27 fr. 50 pour les départements, 30 pour l'étranger ; il se présente avec un aspect plus sévère et plus instructif que les deux précédents. Mais nous ne pouvons nous empêcher de regretter cette extraor-

dinaire multiplication des revues, surtout des revues générales ; quant aux revues spéciales, nous les verrons toujours avec plaisir se développer.

— Signalons *l'Agenda du chimiste*, qui vient de paraître (Paris, Hachette, in-16 de XVIII-584 p., cartonnage anglais. — Prix : 2 fr. 50). Cette publication, depuis 1877, date de sa première apparition, a grandi de toutes manières. « Chimistes, pharmaciens, essayeurs, métallurgistes, ingénieurs, tous ceux, en un mot, qui s'occupent de travaux pratiques afférents à la matière et qui ont à cœur de travailler sérieusement, le consulteront avec fruit. » Deux notices spéciales, l'une sur *l'Argon et l'Hélium*, par M. Charon, pharmacien en chef de la maison nationale de Charenton, et l'autre, qui a pour titre : *Louis Pasteur (1822-1895). L'Œuvre médicale de Pasteur*, par M. E. Roux, sous-directeur de l'Institut Pasteur, attireront l'attention. Retenons cette dernière étude (22 p.) qui, bien que scientifique, n'en sera pas moins lue par tout le monde avec un vif intérêt ; car M. Roux a fait voir le savant non seulement dans ses recherches et dans leurs résultats, mais il l'a esquissé aussi dans sa méthode de travail, en donnant des détails intimes, curieux, que nul mieux que lui n'était à même de fournir. Un portrait, l'un des plus récents, est placé en tête du volume.

— Et puisque nous citons ce travail sur Pasteur, notons encore, entre beaucoup d'autres, l'étude assez importante que M. E. Bataillon, chargé de cours à la Faculté des sciences de Dijon, a publiée dans la *Revue de métaphysique et de morale* (Paris, Colin et Cie, livr. de janvier dernier, p. 1 à 33), sous le titre de *Louis Pasteur*. M. Bataillon a laissé, dit-il, « la biographie aux soins des familiers. » Cette déclaration n'est pas tout à fait exacte, car l'on trouvera dans la troisième division de son étude : *Le Savant*, plus d'un renseignement visant l'homme particulièrement, surtout l'homme qui a su si bien associer d'une façon inséparable les deux idées sacrées de Dieu et de Patrie, sans lesquelles une nation ne peut fatalement que se dissoudre. A ce titre, comme sous le rapport scientifique d'ailleurs, ce résumé mérite nos éloges.

— Deux théories se disputent aujourd'hui le champ de la chimie : la théorie atomique et la théorie dualistisque. M. Lenoble, professeur à l'Université libre de Lille, se propose de faire comprendre les principes de la première et les règles à suivre pour effectuer la transformation des formules chimiques d'une notation dans une autre. Il le fait avec succès en quelques pages (*La Théorie atomique et la théorie dualistique, actualités scientifiques*. Paris, Gauthier-Villars, petit in-12 de VII-95 p.) dont on doit recommander la lecture aux personnes qui abordent l'étude de la chimie et sont embarrassées par les notions de molécules et d'atomes qui se présentent dès le seuil de cette science.

— La suppression probable du baccalauréat fait perdre une grande partie de leur valeur aux manuels publiés en vue de faciliter aux jeunes gens la préparation de cet examen. Cependant des livres élémentaires seront toujours indispensables, et l'on pourra mettre entre les mains des débutants la *Trigonométrie* (in-12 de 72 p.) de M. L. Gérard, et l'*Algèbre* (petit in-12 de II-162 p.) de M. P. Giraud, publiées l'année dernière par la Société d'éditions scientifiques ; la simplicité de ces opuscules les recommande à ceux qui désirent trouver un résumé très bref des premiers principes des mathématiques.

— Dans son *Rapport sur une mission en Angleterre* (Paris, Imp. nationale, gr. in-8 de 7 p. Extrait du *Bulletin historique et philologique*), M. Joret rend compte du résultat de ses recherches au sujet de documents relatifs au maréchal d'Asfeld ; il s'occupe surtout des mémoires de ce grand homme de

guerre sur ses campagnes en Espagne de 1708 à 1709 retrouvés au British Museum et dont il donne une excellente analyse. — Dans une seconde brochure, le savant professeur de la Faculté des lettres d'Aix s'occupe du sculpteur *Houdon* et de *Charles-Auguste, duc de Weimar* (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, gr. in-8 de 4 p. Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, janvier-février 1896) Le récit de la visite du futur duc de Weimar au célèbre artiste (vers la fin de l'hiver 1775) est accompagné d'une lettre inédite de ce dernier, adressée, le 8 septembre 1775, au docte helléniste d'Ansse de Villoison, laquelle nous fait connaître une œuvre du grand statuaire à peu près ignorée en France, le buste de Gluck, et qui fait aujourd'hui l'ornement de la bibliothèque de Weimar. — Une troisième brochure du même auteur, beaucoup plus importante que les deux autres, est intitulée : *Le Comte du Manoir et la cour de Weimar* (Paris, A. Picard, gr. in-8 de 42 p.). M. Joret, après avoir rappelé qu'il est fait mention, dans la correspondance du duc Ch.-Aug. de Saxe-Weimar et dans les *Annales* de Gœthe, d'un émigré français, nommé « le comte Dumanoir, » se demande quel était ce gentilhomme, accueilli avec distinction à la cour saxonne. Il a le mieux du monde répondu à cette question. Son étude sur Jean-Louis Le Chanoine du Manoir (qui appartient à la famille normande des du Manoir du Bessin), enrichie de nombreuses pièces justificatives (p 23-42), est aussi complète que possible.

— Notre distingué collaborateur M. Geoffroy de Grandmaison a donné, dans l'*Univers*, une série d'articles remarqués sur les derniers ouvrages publiés sur le premier Empire. Il réunit aujourd'hui ces études historiques en un volume qui va paraître chez Perrin, sous le titre : *Napoléon d'après ses récents historiens*. M. de Grandmaison était bien préparé pour aborder ces questions controversées, puisqu'il dirige ses travaux personnels sur cette époque de notre histoire. Sa « préface » indique, avec une heureuse hardiesse, qu'il juge les hommes et les choses en catholique ; c'est le côté attachant de sa critique assez souvent sévère, toujours courtoise.

— C'est par erreur que dans notre dernière livraison, page 364, le *Traité élémentaire d'électricité* de M. Ed. Branly (chez Poussielgue), est coté 8 fr. 75. Son prix réel n'est que de 5 fr.

Comté de Nice. — A l'occasion des fêtes du centenaire que vient de célébrer la ville de Nice, nous avons reçu une brochure vraiment merveilleuse, publiée par le savant archiviste des Alpes-Maritimes, M. Moris, contenant les documents officiels inédits sur la réunion en 1793 et intitulée : *Nice à la France* (in-8 de 75 p.). Une vue et un plan de Nice au XVIIIe siècle, reproduits par la phototypie Berthaud, complète cet admirable ensemble de documents, qui prouve que Nice fut toujours française de cœur et de volonté.

Franche-Comté. — M. L. de la Brière a publié dans le *Bulletin historique et philologique, 1895*, puis a fait tirer à part les *Dépêches de Ferry Carondelet, procureur en cour de Rome (1510-1513)* (Paris, Imp. nationale, in-8 de 39 p.). On trouve là vingt et une lettres curieuses, dont vingt sont adressées à la gouvernante des Pays-Bas, Marguerite d'Autriche, et portent des dates comprises entre le 23 octobre 1510 et le 14 novembre 1512. La vingt-deuxième pièce du recueil (31 mai 1513) est un document nommant le successeur de Carrondelet. Cette correspondance, dit M. de Maulde dans sa courte préface, « offre un véritable intérêt comme source de renseignements sur la lutte de Jules II avec la France, et sous ce rapport on peut l'assimiler à la correspondance d'un résident. C'est un document historique, écrit par un homme renseigné et qui suit le Pape comme un vrai résident. Elle mérite

ainsi de fixer l'attention. » Ferry Carondelet était un homme habile, digne émule de ces diplomates comtois si grandement en estime et faveur auprès de Charles-Quint et de Philippe II. Il eut même ceci de commun avec eux tous que, tout en servant avec intelligence et dévouement les intérêts de ses souverains, il n'eut garde d'oublier les siens propres, ce qui, en somme, n'était point excessif.

— Magistrats de tout ordre, mais surtout avocats et avoués, liront avec intérêt l'opuscule de M. Rance de Guiseuil : *Saint Yves, patron des avocats et des gens de justice, son culte en France et en Franche-Comté* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 11 p.). Ce travail glisse sur le culte de saint Yves en France, mais insiste davantage sur le culte dont le saint breton a été l'objet en Franche-Comté. Il a paru d'abord dans les *Annales franc-comtoises* (livraison de novembre-décembre dernier). Le présent tirage à part, qui se vend au prix de 1 fr., à Besançon chez Lanquetin et chez Marion, et à Dole chez Jacques, est destiné, dans la pensée de l'auteur, à concourir à la restauration de la statue de saint Yves dans l'église de Dole. Nous recommandons cette brochure à nos lecteurs, autant pour elle-même que pour le but visé.

— Deux villes du Jura, Dole et Arbois, ont décidé qu'un monument serait élevé, sur l'une de leurs places publiques, à l'illustre Pasteur. L'on sait que Dole est le pays natal du grand homme; mais, d'autre part, nul n'ignore que c'est à Arbois que Pasteur a passé ses jeunes années, que c'est au collège d'Arbois qu'il a fait ses premières études, que c'est à Arbois enfin qu'il possédait la maison familiale où il aimait à venir se reposer de ses labeurs. On comprend la rivalité des deux cités jurassiennes; car leurs prétentions sont justifiées à titres divers. Cependant le gouvernement avait tout d'abord accordé son concours pécuniaire au seul monument dolois. Les Arboisiens, aussi tenaces que logiques, ont fait aussitôt parvenir leurs réclamations au chef de l'État et obtenu conditionnellement gain de cause. Ils bénéficieront, espérons-le, des subsides gouvernementaux. Déjà la souscription atteint 40,000 francs. Le comité d'Arbois pour arriver à ses fins, qui ne peuvent manquer d'être couronnées d'un plein succès, a eu l'heureuse idée de publier un « Bulletin officiel, » précieux recueil de documents variés, sous le titre d'*Arbois-Pasteur*. Trois numéros nous sont parvenus; ils sont des plus suggestifs. Nous ignorons ce que la ville de Dole a pu faire dans le même but; on nous assure cependant qu'elle n'est pas restée inactive.

Guyenne et Gascogne. — M. Alexandre Nicolaï publie une brochure ornée de nombreux dessins, sur *les Maisons d'Henry IV dans les Landes de Gascogne et d'Albret* (Bordeaux, Feret, gr. in-8 de 103 p.). L'auteur donne de fidèles descriptions des maisons qui ont été habitées par le roi de Navarre. Aux descriptions sont mêlés divers récits anecdotiques et divers documents historiques, quelques-uns inédits. Le tout forme un ensemble très attrayant.

Lorraine. — Signalons l'excellent travail de M. Léon Germain, intitulé : *Le Lit d'Antoine, duc de Lorraine, et de la duchesse Renée de Bourbon* (extrait de l'*Annuaire de Lorraine*. Nancy, imp. Sidot, in-8, 40 p.). L'odyssée de ce lit historique nous est contée d'une façon charmante par M. L. Germain. Provenant du château de Vaudémont, ce meuble fut, en 1837, transporté à Nancy, où il fut découvert, dans la boutique d'un marchand d'antiquités, par un riche amateur qui sut en apprécier la valeur artistique, le fit conduire à Paris et le céda au gouvernement (*sic*), qui, après l'avoir fait restaurer (?) le donna, à titre de restitution, au musée lorrain. Les richesses d'ornementation de cette précieuse relique, type parfait de l'art vraiment français du

XVIe siècle, sont décrites avec le plus grand soin; on trouvera là également de nombreuses reproductions d'armoiries, de devises et d'emblèmes.

— *Sainte-Marie Majeure, patronne de l'abbaye de Pont-à-Mousson* (Nancy, imp. Sidot, in-8 de 30 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*), est l'œuvre d'un érudit, d'un chercheur, dont les arguments sont solides. Des reproductions de miniatures, médaillons, motifs de sculpture fort artistiques de l'image de la patronne de l'abbaye, viennent à propos justifier les probabilités qui donnent un caractère historique aux conclusions de M. Léon Germain. Au sujet de ces reproductions, d'une scrupuleuse exactitude, nous avons remarqué que l'étoile à cinq pointes (forme du reste parfaitement héraldique de ce meuble) que nous voyons figurée sur l'épaule droite de la vierge patronne, et également, « en semé, » sur une des partitions de l'écu de l'*ex-libris* de l'abbaye, démontre une fois de plus que si les F.·. ont adopté cette forme de l'étoile dans leurs emblèmes (?), où du reste elle paraît soit flamboyante, soit ajourée, l'étoile à cinq pointes n'est pas exclusivement la caractéristique de membre de leur secte. Les Géraud de Gourdon et les Bermont d'Anduze, qui, en 1107 et en 1202, à la première et à la quatrième croisade, portaient dans leurs armes des « étoiles à cinq pointes, » ne peuvent pourtant pas être comptés parmi les F.·.

Maine. — M. le chanoine J. Hazera publie une brochure dont on ne saurait trop louer le fond et la forme : *A propos d'un voyage à Solesmes Fin octobre 1892* (Bordeaux, imp. Demachy, gr. in-8 de 116 p. Extrait de la *Revue catholique de Bordeaux*). Les récits du voyageur sont aussi variés que charmants. Il y est question du poète Jasmin, de la chapelle de Notre-Dame du Chêne, de Dom Piolin, du village et de l'abbaye de Solesmes, de saint Benoît et de son corbeau, de Dom Guéranger, de Louis Veuillot, de Frans Floris et des autres artistes venus avec lui d'Anvers en 1550 pour décorer la chapelle de Solesmes, de M. le chanoine Allain, de sainte Cécile, de saint Grégoire, du cardinal Lecot, de Gounod, etc. Aux éloges dus à l'aimable narrateur il faut joindre une réserve en ce qui regarde sa tirade contre les notes mises au bas des pages. La tirade est fort spirituelle, mais elle n'est pas convaincante.

Nivernais. — *Les Dépêches et Mémoires du ministère de la marine sur les forges et charbons du Nivernais pendant les guerres de Louis XIV*, publiés par M. René de Lespinasse (Nevers, imp. G. Vallière, in-8 de 80 p.), marquent l'activité de ces grandes industries pendant la seconde moitié du XVIIe siècle. Le Nivernais devait fournir les ancres des vaisseaux de guerre. La liste de ces forges et des hauts-fourneaux choisis pour ce travail difficile et important, les noms des propriétaires, des maîtres de forges, d'intendants et d'agents de la marine, les ordres, demandes, explications, traités et projets dispersés dans ces correspondances de 1690 à 1695 fourniront un sérieux contingent d'éléments à cette partie encore si peu étudiée de l'histoire nivernaise. Notons aussi que le charbon de terre de Decize, connu dès la fin du XVIe siècle, a été le premier exploité en France avec un certain succès et exigé dans les ateliers royaux pour faire concurrence aux charbons d'Angleterre.

— Le même écrivain vient de publier une *Notice sur le comte de Laubespin, sénateur de la Nièvre, conseiller général de Pouilly-sur-Loire* (Nevers, imp. G. Vallière, in-8 de 23 p., avec un portrait). L'auteur a esquissé parfaitement la physionomie de M. de Laubespin, et il a rappelé les discours prononcés à l'occasion de la mort de ce grand homme de bien par M. Mézières, de l'Académie française, par M. Georges Picot, de l'Institut, par M. le comte de Savigny de Moncorps, sénateur de la Nièvre, et par le préfet de ce dépar-

tement. Il n'a pas oublié non plus l'éloge du défunt fait par M. Vallon, doyen d'âge du Sénat, dans la séance du 14 janvier dernier. C'est par les télégrammes de condoléance adressés à Mme la comtesse de Laubespin par les membres de la famille royale de France que se clôt l'intéressante notice qui prouve que M. de Laubespin a été regretté autant par ses adversaires politiques que par ses amis. Cette unanimité dans un deuil est rare.

Normandie. — M. Raulin nous fait connaître, avec tout le soin qui le caractérise, deux droits fort curieux, concédés à la léproserie de Beaulieu, près Caen, sur la batellerie de l'Orne et sur la teinturerie caennaise. Ce n'est pas seulement une très fructueuse contribution à l'histoire locale, c'est encore une curieuse page de l'histoire du commerce et des corporations. Nous espérons bien que M. Raulin tirera encore d'autres fruits des nombreuses archives publiques et particulières relatives à Beaulieu et qu'il connaît si bien (*Deux Droits domaniaux octroyés aux lépreux de Beaulieu, près Caen*. Extrait du *Bulletin de la Société des antiquaires de Normandie*, t. XVII, in-8 de 32 p.).

— Le savant bibliothécaire de la ville de Caen, M. Gaston Lavalley, qui sait fouiller le vieux Caen avec beaucoup de goût et d'érudition, n'est remonté cette fois que jusqu'à *Napoléon et la Disette de 1812*. C'est *l'Émeute aux Halles* qui fait les frais de la brochure (Paris, Picard, in-8 de 113 p.), et c'est le préfet du Calvados, à cette date, le baron Méchin, dont l'auteur prouve les bons sentiments, soit à l'égard d'une foule un peu échauffée, soit vis-à-vis de condamnés trop sévèrement punis. « Il manqua d'énergie, » mais non pas de pitié. Le 17 avril 1814, il obtint du duc de Berry ce que l'impératrice Marie-Louise n'avait pas osé lui accorder : la grâce des malheureux égarés. La Restauration fut accueillie dans le Calvados avec des soupirs de soulagement et de joie. Malgré les petites pointes qu'il lui lance, M. G. Lavalley est trop bon historien pour ne pas le reconnaître.

Picardie. — La Société française d'archéologie pour la conservation des monuments en est à sa soixantième session. Le volume qu'elle a consacré aux *Séances générales tenues à Abbeville en 1893*, tout récemment paru (Paris, Picard ; Caen, Delesques, in-8 de LVIII-411 p., avec 62 planches ou figures), n'est en rien au-dessous de ceux qui l'ont précédé depuis 1888. Après les procès-verbaux des séances et les comptes rendus des excursions des membres du congrès, qui occupent les pages 21 à 137 et renferment des détails intéressants à titres divers, nous signalerons les mémoires suivants : *Les Études historiques et archéologiques dans le département de la Somme depuis cinquante ans*, par M. H. Macqueron ; — *L'Art à Amiens dans ses rapports avec l'École flamande primitive*, par Mgr C. Dehaisnes ; — *Aperçu sur la confrérie de Notre-Dame du Puy de la Conception, à Abbeville (1498-1789)*, par M. E. Delignières ; — *Le Mobilier des paysans du Santerre aux deux derniers siècles*, par M. A. Ledieu ; — *Cimetière de l'époque franque, d'Irles*, par M. Cottel ; — *Philippe Mellan, graveur d'Avignon (1657-1674)*, par M. l'abbé H. Requin ; — *Étude sur la vie et la mort de Guillaume-Longue-Épée, duc de Normandie*, par M. J. Lair ; — *L'Architecture religieuse aux XIe et XIIe siècles dans les anciens diocèses d'Amiens et de Boulogne, et l'ouvrage de M. Camille Enlart*, par M. L. Régnier ; — *Les Charpentes en bois sculpté dans les églises du XVIe siècle*, par M. H. Macqueron ; — *Conférences sur les graveurs abbevillois, au musée d'Abbeville et du Ponthieu, le 30 juin 1893*, par M. E. Delignières ; — *Castel (Somme)*, par M. le baron X. de Bonnault d'Houët.

Provence. — M. Charles de Ribbe avait présenté au congrès de la Société bibliographique, tenu à Montpellier en février 1895, une étude très applaudie sur *les Fiançailles et les mariages en Provence à la fin du moyen âge, d'après*

des documents inédits. Cette étude vient de paraître sous le même titre (Montpellier, imp. Gustave Firmin et Montane, gr. in-8 de 55 p.). C'est un remarquable complément des précédents travaux de l'auteur sur les familles et la société des trois derniers siècles. Il a utilisé avec le plus grand soin des trésors que possède la Provence dans ses vieilles minutes notariales, dont un bon nombre remontent au xve et meme au xive siècle. La magistrale étude est ainsi divisée : I. *L'Idée religieuse et sociale dans le contrat des fiançailles ;* II. *Les Fiançailles*. « par paroles de futur, » et les mariages, « par paroles de présent; » III. *La Datio corporum et le mariage*. IV. *L'Anneau nuptial et les arrhes nuptiales*. Il y a là des détails curieux auxquels se melent les considérations les plus élevées.

— M. Ernest de Crozet donne les *Éphémérides bas-alpines* de 1895. Huitième année (Avignon, Aubanel, gr. in-8 de 48 p.) On trouve là non seulement des faits historiques, mais des particularités anecdotiques Le récit est souvent accompagné de piquantes réflexions, le recueil est complété par un *Index bibliographique* où sont mentionnées toutes les publications de 1895 relatives au département des Basses-Alpes (p. 38-42).

Saintonge. — Le baron de la Morinerie publie : *Samuel Robert, lieutenant particulier en l'élection de Saintes. Introduction à son brouillon de lettres, 1650-1652* (La Rochelle, imp. Noel Texier, in-8 de 42 p.). Le premier, il a fait la découverte de l'homme et il a signalé, dès 1858, sa correspondance. En 1861, il trouva son *Journal* domestique dans le greffe du tribunal civil de Saintes. Aujourd'hui il retrace le portrait du personnage (né à Saintes, le 25 janvier 1610, mort entre le 21 février 1665 et le 5 avril 1667). Il nous fait connaître l'avocat huguenot, plus tard magistrat, son père, notaire royal, sa femme, Madeleine Merlat, leurs nombreux enfants. Il raconte fort spirituellement les querelles du ménage, le voyage et le séjour à Paris du lieutenant particulier; il analyse le recueil des lettres inédites (plus de trois cents) écrites par son héros pendant la Fronde.

Angleterre. — La maison Macmillan va publier, dans sa collection « Foreign Statesmen, » deux importants ouvrages : *Philip Augustus*, par le rev. W. H. Hutton, de St-John's College; et *Richelieu*, par le professeur Richard Lodge, de Glasgow.

— Le dixième volume de la « Selden Society, » qui paraîtra en 1896, aura pour sujet : *Select Cases in Chancery*, commençant au règne de Richard II, et s'appuiera sur les plus anciens rôles du Public Record office. En 1897, la Société éditera : *Select Pleas in the Court of Admiralty*.

— M. T. Fisher Unwin vient de publier *The Courtships of Queen Elizabeth*, histoire documentée des diverses négociations ayant en vue le mariage de la Reine, par M. Martin A. S. Hume, l'éditeur du *Calendar of the spanish State papers*. L'ouvrage sera orné d'une photogravure du célèbre portrait de Zucchero qui se trouve au château de Hampton Court.

— Un livre d'actualité, *The Transvaal and the Boers*, par M. W. E. Garret Fisher, est mis en vente chez les éditeurs Chapman et Hall.

— MM. Cassel et Cie ont publié, à la fin d'avril, *A Diary of the Home Rule Parliament (1892-1895)*, par M. H. W. Lucy, auteur d'importants ouvrages sur l'histoire parlementaire de notre temps.

— Le prochain volume de la collection *Story of Nations*, qui va paraître, est *Bohemia*, par M. C. E. Maurice. Cet ouvrage aurait dû voir le jour dès l'automne dernier, mais le manuscrit de l'auteur fut détruit dans l'incendie de la maison Fisher Unwin. Heureusement il existait une copie du manuscrit de M. Maurice.

— Un important ouvrage est en préparation chez MM. Sampson Low et

Cie : *History of the royal navy*. Parmi les collaborateurs de ce travail historique figurent M. Laird Cloves, qui en assume la direction ; le capitaine A. T. Mahan, de la marine des États-Unis ; M. Clements R. Markham, président de la Société de géographie ; M. Théodore Roosevelt, et M. H. W. Wilson. Les événements des cinquante dernières années seront décrits par des marins ayant pris part aux campagnes navales.

Belgique. — L'Université de Bruxelles a entrepris la publication d'une revue mensuelle, dont le premier numéro a paru en décembre. La *Revue de l'Université de Bruxelles* ne paraîtra naturellement pas pendant la période des vacances (août et septembre). Le prix de l'abonnement est de 10 fr. pour la Belgique, de 13 fr. pour l'étranger.

— Dans *les Dessous d'une élection épiscopale sous l'ancien régime* (Bruxelles, Hayez, in-8 de 46 p. Extrait des *Bulletins de l'Académie royale*), M. F. Magnette nous fait connaître dans leurs détails les intrigues qui ont précédé l'élection au siège épiscopal de Liège du comte Constantin-François de Hoensbroeck d'Oost (1784). Ce sont surtout la France et l'Autriche qui ont joué un rôle dans cette affaire et dont les influences se sont combattues. L'élection du comte fut un triomphe de la politique française.

— M. Alphonse Wauters a inséré dans les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique* (3e série, t. XXX, 1895), une intéressante étude de quarante-quatre pages sur *les Fondeurs en cuivre à Bruxelles aux XVe et XVIe siècles*. Ce nouveau travail de l'infatigable archiviste de la ville de Bruxelles comble une lacune dans l'histoire artistique des Pays-Bas. Il est accompagné de quelques bonnes pièces justificatives, tirées pour la plupart des archives communales ou paroissiales de Bruxelles.

Espagne. — M. Francisco de Bofarull y Sans a été assez heureux pour retrouver le testament de l'illustre Raymond Lulle. Il vient d'en publier dans une élégante brochure le fac-similé photographique, le texte latin et une traduction espagnole : *El Testamento de Ramon Lull y la escuela Luliana en Barcelona* (Barcelona, imp. Jaime Jepus, in-8 de 45 p.), et il en a profité pour nous retracer brièvement l'histoire de l'école fondée à Barcelone en l'honneur du fameux philosophe. Divers documents fort curieux accompagnent cette savante étude, parmi lesquels des inventaires des meubles et des livres de l'École. Ces inventaires confirment l'opinion de ceux qui refusent à Raymond Lulle la paternité des écrits d'alchimie que quelques écrivains lui ont attribués, car ils ne font aucune mention de ces ouvrages. L'on saura gré au savant espagnol d'avoir mis à notre disposition ces précieux documents. Dans la transcription du testament, il nous semble qu'il faut lire *inde prius legatis* et non *pius;* plus bas *illi scripti* est une faute d'impression pour *ibi*, comme en fait foi la traduction de M. Bofarull.

Italie. — Sous la direction de M. Francesco Torraca, la maison Sansoni de Florence vient de commencer la publication d'une *Biblioteca critica della letteratura italiana*, destinée à mettre à la portée du public les meilleures dissertations parues tant en Italie qu'à l'étranger sur la littérature italienne, et qui contiendra également des travaux inédits d'écrivains connus. Les huit premiers fascicules publiés jusqu'ici — il en paraît un tous les mois — contiennent les travaux suivants : 1. Giesebrecht, De l'instruction en Italie pendant les premiers siècles du moyen âge, traduit par M. C. Pascal; 2. Ozanam, les Écoles et l'instruction en Italie au moyen âge; 3. B. Capano, Sui diurnali di Matteo da Giovenazzo, deuxième édition d'une dissertation parue en 1871 ; 4. Albino Zenatti, Arrigo Testa e i primordî della lirica italiana, nouvelle édition augmentée ; 5. G. Paris, les Contes orientaux dans la littérature française, traduit par M. Menghini; 6. Sainte-Beuve,

Fauriel et Manzoni; Leopardi; 7. T. Carlyle, Dante et Shakespeare; 8. G. Paris, la Légende de Saladin, traduit par M. Menghini. On voit qu'une large part est faite à la critique française dans cette collection; les traducteurs ont ajouté quelques notes là où était besoin. Nous reviendrons plus longuement sur le troisième fascicule de la collection quand M. Capasso aura publié la nouvelle dissertation qu'il annonce sur les *Diurnali* de Matteo di Giovenazzo.

— Le « Gotha » de l'Italie, fondé, il y a dix-huit ans, par le regretté commandeur de Crollalanza et si admirablement continué par son fils, affirme encore son succès cette année; la publication du dix-huitième volume de l'*Annuario della nobilità italiana* (Bari, *Giornale araldico*, in-16 de 1220 p.) mérite d'être saluée d'une façon spéciale, car c'est un ouvrage d'étude et de savoir, bien pénétré de l'idée si juste que tout ce qui touche à l'histoire a une grande portée; aussi doit-on déclarer que l' « Annuario » est à la fois une œuvre de goût et d'érudition. Cette publication contient plus de douze cents notices généalogiques, diplomatiques et statistiques, et est enrichie de nombreux portraits, de blasons, d'armoiries en noir et en chromo. Nous signalerons les armes des Cenami, Ferrari, Ardicini, Porcia, Favaro (pourquoi l'A gothique qui figure comme meuble dans les armes de cette famille est-il représenté de façon à pouvoir être pris pour une anille?), Prampero, de la Forest de Divonne, Raineri-Bisca, etc., etc. Les notices généalogiques de plusieurs anciennes familles sont présentées dans cet « annuario » avec des détails que l'on n'est pas accoutumé à rencontrer dans ce genre de publication; parmi elles, nous pouvons citer celles des Rusconi, Caracciolo Malvezzi, etc.

— M. Léon Dorez donne dans la *Rassegna bibliografica della letteratura italiana* (tiré à part, Pisa, tip. F. Mariotti, in-8 de 4 p.) une *Nota su alcune lettere volgari di Angelo Poliziano*. M. Del Lungo déplorait la perte de plusieurs lettres de l'illustre écrivain. M. Dorez a découvert que ces onze lettres ont passé en vente à Paris en 1856. Il donne en même temps, d'après l'original aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale, le texte d'une lettre déjà publiée par M. Del Lungo, d'après une copie offrant quelques variantes.

— La *Rivista storica italiana*, fondée en 1884 par M. Costanzo Rinaudo, a inauguré cette année une nouvelle série. Nous regrettons un peu la transformation que subit cette revue connue et estimée de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire d'Italie ; les mémoires originaux disparaissent du nouveau programme, et le périodique ne reste plus qu'un recueil d'informations promptes et sûres; ce qui suffit d'ailleurs à le rendre indispensable aux amis de l'histoire italienne. Il se publiera tous les deux mois un fascicule de quatre-vingts pages. Le premier double fascicule a paru et contient l'analyse de soixante et un ouvrages, le dépouillement de cinquante périodiques et l'indication de trois cent six volumes ou opuscules récents. M. le commandeur Rinaudo, qui garde la direction de la revue, a groupé autour de lui plus de cent collaborateurs.

— M. le docteur Paul Fabre consacre à *Un Médecin italien de la fin du XVIIe siècle. Georges Baglivi (8 septembre 1668-17 juin 1707)* (Paris, G. Steinheil, in-8 de 16 p.) quelques pages où il s'est donné pour tâche de rectifier les erreurs des biographes antérieurs du médecin italien et notamment celles qui ont échapppé au docteur Max Salomon. La brochure est intéressante, mais pourquoi M. le docteur Paul Fabre se laisse-t-il aller à quelques déclamations contre ses prédécesseurs ? Nous ne sommes point sûrs qu'il ait revu par lui-même tous les textes cités par eux et nous ne pouvons sous-

crire à la qualification d' « excellente » donnée à la très médiocre *Bibliographie biographique* d'Œttinger.

États-Unis. — Il s'est fondé à Milwaukee, dans le Wisconsin, une nouvelle société historique qui s'est mise sous le patronage de feu Francis Parkman, l'auteur de travaux considérables sur l'histoire de la colonisation française aux États-Unis. Les *Parkman club publications* débutent par une courte brochure de 15 p. in-8, où M. Gardner P. Stickney étudie le rôle dans le Wisconsin du Français Nicolas Perrot, qui évangélisa les Indiens au XVIIe siècle (Milwaukee, H.-E. Haferkorn).

— M George Haven Putnam, dont le volume *Authors and their public in ancient times* a obtenu un succès légitime, prépare un nouvel ouvrage dont on annonce la mise sous presse : *Books and their makers during the middle ages*. Ce travail promet d'être aussi intéressant que le précédent; nous aurons sans doute l'occasion d'en parler plus longuement à nos lecteurs.

Publications nouvelles. — *Joseph Fessler quondam episcopi S Hippolyti institutiones patrologiae*, quas denuo recensuit, auxit, edidit B. Jungmann. T. II (in-8, Innsbruck, Rauch). — *Apologetica de Aequiprobabilismo Alphonsiano*, auctore P.-J. de Caigny (in-8, Casterman). — *Geschichte der christlichen Eschatologie innerhalb der vornicänischen Zeit*, von Dr L. Atzberger (in-8, Freiburg-im-Brisgau, Herder). — *De Sacramento matrimonii*, auctore M. Rosset, episcopo Maurianensi. T. IV, V et VI (3 vol. in-8, Roger et Chernoviz). — *Exposition théologique et mystique des psaumes*, par Mgr C. Gay (in-18, Oudin). — *L'Oraison dominicale. Instructions sur le « Pater, »* par Mgr A. Curé. T. Ier (in-18, Bar-le-Duc, impr. de l'Œuvre de Saint-Paul). — *L'Ame pieuse en adoration devant la saint Eucharistie*, par J.-B. Pagani; trad. de l'italien par l'abbé J. Gavard (petit in-16, Casterman). *Le Sacré Cœur dans le discours après la Cène*, par le P. Exupère de Prats-de-Mollo (in-16, Casterman). — *L'Agonie de Notre-Seigneur Jésus-Christ à Gethsémani*, par le T. R. P. Exupère de Prats-de-Mollo (in-16, Casterman). — *Considérations sur les litanies du Saint Nom de Jésus*, par l'abbé X.-J. Eugène (in-16, Casterman). — *Recueil de méditations*, par le P. Remy (7 vol. petit in-16, Casterman) *Entretiens spirituels sur les vertus chrétiennes*, par le P. Exupère de Prats-de-Mollo (2 vol. in-16, Casterman). — *Mélanges ascétiques*, par le P. Exupère de Prats-de-Mollo (in-16, Casterman). — *Retraite de dix jours à l'usage des religieux et des religieuses de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel*, par le P. Georges de Saint-Joseph; trad. de l'allemand (petit in-16, Casterman). — *Manuel du jeune serviteur des saints Anges* (in-32, Oudin). — *Les Origines, questions d'apologétique*, par J. Guibert (in-8, Letouzey et Ané). *Cours complet du droit canonique et de jurisprudence canonico-civile*, t. Ier et t. XIII, par l'abbé P. Duballet (2 vol. in-8, Oudin). — *Institutiones canonicae ad usum seminariorum*, auctore A. Bonal (2 vol. in-8, Delhomme et Briguet). — *Du Principe des nationalités*, par le P. de Roquette-Buisson (in-8, Rousseau). — *Delle Società commerciali anonime*, da A.-J. de Johannis (in-18, Firenze-Roma, fratelli Bencini). — *Nouveau Traité des brevets d'invention*, par F. Mainié (2 vol. in-8, Chevalier-Marescq). — *Traité élémentaire de droit criminel*, par A. Normand (in-8, Pichon). — *La Récidive et la détention préventive*, par A. Typaldo-Bassia (in-8, Giard et Brière) — *Sans Dieu*, par l'abbé Crestey (in-18, Chamuel). — *L'Année philosophique*, par F. Pillon (in-8, Alcan). *Philosophie morale et sociale*, par le R. P. de Pascal. T. II (in-18, Lethielleux). — *Esprits logiques et esprits faux*, par F. Paulhan (in-8, Alcan). — *Conseils*, par V. Meignan (petit in-8, Plon et Nourrit). — *Nouvelle éducation de la femme dans les classes cultivées*, par la vicomtesse d'Adhemar (in-18, Perrin). — *Universités et Facultés*, par L. Liard (in-18, Colin). — *Le Surchant dans un collège*

catholique, par le R. P de Damas (in-16, Casterman). — *Les Sélections sociales*, par G. Vacher de Lapouge (in-8, Fontemoing). — *Les Causes et les remèdes du socialisme*, par A. Onclair (in-18, Téqui). — *Comment se résoudra la question sociale*, par G. de Molinari (in-18, Guillaumin). — *Heures de travail et salaires*, par M. Ansiaux (in-8, Alcan). — *Les Banques d'émission*, par G. François (in-18, Giard et Brière). — *L'Homme devant les Alpes*, par C. Lenthéric (in-8, Plon et Nourrit). – *Nouvelles Conférences* de Mgr S. Kneipp, sténographiées par L. Schweizer, trad. de l'allemand par M D. et E. D. (in-18, Delhomme et Briguet). — *La Pisciculture dans les eaux douces*, par le docteur Brocchi (in-8 cart. carré, Libr.-impr. réunies). — *Énumération méthodique et raisonnée des familles et des genres de la classe des mycophytes (champignons et lichens)*, par le docteur L. Marchand (gr. in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Les Céréales*, par C.-V. Garola (in-8, Firmin-Didot). — *Dictionnaire populaire d'agriculture pratique*, publié par G. Percheron et P. Dubreuil (fasc. I à V. *Abajoues-Fusain*) (in-4, Jouvet). — *Cours d'analyse de l'École polytechnique*, par C. Jordan. T. III (in-8, Gauthier-Villars). — *Recueil complémentaire d'exercices sur le calcul infinitésimal*, par F. Tisserand (in-8, Gauthier-Villars). — *Cours de géométrie analytique*, par B. Niewenglowski. T. III (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Les Rayons X et la photographie à travers les corps opaques*, par C.-E. Guillaume (in-8, Gauthier-Villars). *1870-1889 ? L'Esprit militaire*, par le capitaine Verdier (2 vol. in-18, Société libre d'éditions). - *L'Année scientifique et industrielle*, fondée par L. Figuier. *Trente-neuvième année*, par E. Gautier (in-18, Hachette). — *Cojou-Breiz*, par H. de Kerbeuzec. 1re partie. *Plougasnou* (in-18, Bouillon). — *Autour du clocher*, par l'abbé J. Barthès (in-18, Lemerre). — *Heures émues*, par M. de Feraudy (in-18, Lemerre). — *Figures de rêve*, par P. Flat (in-18, Lemerre). — *Poésies complètes*, par G. Le Vavasseur (in-8, Lemerre). — *Les Impossibles Noces*, par Mithouard (in-18, « Mercure de France »). — *Céphise*, par H. Gréville (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Mari de Simone*, par Champol (in-18, Plon et Nourrit). — *L'Éternel Mari*, par T. Dostoïevsky (in-18, Plon et Nourrit). — *Pierre Rovert*, par A. Boschot (in-18, Perrin); — *Mourir*, par A. Schnitzler, trad. de l'allemand par G. Vallette (in-18, Perrin). — *Ange ou démon*, par Gonna (in-18, Dentu). — *L'Eau qui dort*, par P. Margueritte (in-18, Colin et Cie). — *A Travers la tourmente*, par J. Naurouze (in-18, Colin et Cie). — *En Pique-Nique, 1896*. (in-18, Colin et Cie). — *La Vocation de Béatrice*, par B de Buxy (in-18, Firmin-Didot). — *Montserrat*, par M. André (in-18, Savine). — *Mimotchka*, par V. Mikoulitch (in-18, Chailley). – *Le Gendre du Président*, par L. Ferbeyre (in-18, Société libre d'éd. des gens de lettres). — *Clairevallée*, par M. Levray (in-18, Delhomme et Briguet). — *La Dame au voile blanc*, par Mlle G. d'Ethampes (in-18, Téqui). — *Le Trésor des humbles*, par M. Maeterlinck (in-18, « Mercure de France »). — *Études sur la littérature française*, par R. Doumic. 1re série (in-18, Perrin). — *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle*, par le R. P. Longhaye. 4e et 5e parties (in-8, Retaux). — *La Fontaine moraliste*, par le vicomte de Broc (in-18, Plon et Nourrit). — *Recherches sur la poésie contemporaine*, par R. Rosières (in-18, Laisney). — *Promenades et excursions dans les environs de Paris, région du sud*, par A. Martin (in-18, Hennuyer). — *Voyage en France*, par Ardouin-Dumazet, 2e, 3e, 4e, 5e et 7e séries (5 vol. in-18, Berger-Levrault). — *Guides-Joanne. Grèce, Athènes et ses environs*, par B. Haussoullier (in-18 cart., Hachette). — *Un Mois en Phrygie*, par H. Ouvré (in-18, Plon et Nourrit). — *Histoire civile et religieuse des papes, de Boniface VIII à Grégoire XIII, 1294-1585*, par G. Audisio (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Les Origines de la foi catholique dans la Nouvelle-Zélande. Les Maoris*, par le P. A. Monfat (in-8, Lyon, Vitte).

—*Monseigneur Pavy, sa vie, ses écrits, sa doctrine*, par l'abbé M. Pagès (gr. in-8, Delhomme et Briguet. — *Histoire générale du IVe siècle à nos jours*, par E. Lavisse et A. Rambaud. T. V, IV et VII (3 vol. in-8, Colin et Cie). — *Histoire de l'Europe et particulièrement de la France, de 1610-1789*, par l'abbé Gagnol (Classe de rhétorique) (in-18 cart., Poussielgue). — *España y Cuba* (petit in-8, Madrid, impr. Garcia). — *Mémoires de Barras, membre du Directoire*. T. III et IV, publiés par G. Duruy (2 vol. in-8, Hachette). — *Mémoires du cardinal Consalvi*, publiés par l'abbé Rance-Bourrey (in-4, Maison de la Bonne Presse). — *Mémoires du colonel Combes* (in-18, Plon et Nourrit). — *Souvenirs militaires d'un officier français, 1848-1887*, par le colonel C. Duban (in-18, Plon et Nourrit). — *Tours capitale, la délégation gouvernementale et l'occupation prussienne (1870-1871)*, par Mgr C. Chevalier (gr. in-8, Tours, Mame). — *Coutumes de l'Anjou et du Maine*, seconde partie. T. III, fasc. II, par Beautemps-Beaupré (in-8, Pedone-Lauriel). — *La Justice révolutionnaire à Nantes et dans la Loire-Inférieure*, par A. Lallié (in-8, Nantes, Cier). — *Histoire des Roumains de la Dacie Trajane depuis les origines jusqu'à l'union des principautés en 1859*, par A.-D. Xénopol (2 vol. gr. in-8, Leroux). — *Une Expédition avec le négous Ménélik*, par J.-G. Vanderheym (in-18, Hachette).— *Les Rothschild. Une Famille de financiers juifs au XIXe siècle*, par E. Demachy. 1re série (in-18, chez l'auteur, à Paris, 48, rue Pergolèse). — *Philippe de Mézières, 1327-1405, ou la Croisade au XIVe siècle*, par N. Jorga (gr. in-8, Bouillon). — *Jeanne d'Arc, sa vraie mission*, par J.-E. Choussy (in-8, Orléans, Herluison). — *Fénelon, Erzbischof von Cambrai*, von R. Mahrenholtz (in-8, Leipzig, Renger). — *Marie Brotel* (in-18, Bloud et Barral). — *Les Aventures de ma vie*, par H. Rochefort (2 vol. in-18, Dupont). — *Johann Adam Möhler*, von A. Knöpfler (in-8, München, Lentner). — *Sir Samuel Fergusson in the Ireland of his day*, by lady Fergusson (2 vol. in-8 cart., Edinburgh and London, Blackwood). — *Nuove Lettere inedite del conte Camilio di Cavour*, con prefazione e note E. Mayor (in-8, Torino, Roux). — *Lettres intimes de Maria Edgeworth* (in-18, Guillaumin). — *Books and their Makers during the middle ages*, by G. Haven Putnam. Vol. I. *476-1600* (in-8 cart., New-York, London, Putnam).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Salaire minimum. — On demande la nomenclature des livres et articles de revues ou de journaux sur le *salaire minimum*, et aussi quelles applications ont été faites de ce principe, notamment dans les cahiers des charges des adjudications publiques, soit en France, soit à l'étranger.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMP. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

1. *L'Erreur du lieutenant*, par Mme Marie Lionnet. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-18 de 307 p., 2 fr. 50. — 2. *Main d'enfant*, par Mme M. Aigueperse. Paris, Lecoffre, 1895, in-12 de 270 p., 2 fr. 50. — 3. *Le Pont sur l'Oiselle*, par Mme M. Maryan. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 328 p., 3 fr. — 4. *Ame russe*, par A. Aylicson. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 178 p., 2 fr. — 5. *Les Voisins de campagne*, par Mlle G. d'Éthampes. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 206 p., 3 fr. — 6. *Le Calvaire de Malauzay*, par Mme Marguerite Levray. Paris, Haton, 1896, in-12 de 283 p., 3 fr. — 7. *Nina, histoire d'une jeune fille*, par Jean de Monthéas. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 324 p., 3 fr. — 8. *La Mare aux loups*, par Mme Marguerite Levray. Paris, Haton, 1894, in-12 de 284 p., 3 fr. — 9. *Le Nom d'une inconnue*, par Mme de Stolz. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 309 p., 3 fr. — 10. *Surprise du cœur*, par Mme la baronne Leclerc. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 213 p., 2 fr. — 11. *Malgré eux !* par Mlle Gabrielle d'Éthampes. Paris, Téqui, 1895, in-12 de 275 p., 2 fr. — 12. *La Jeune Indienne*, par Mme Chéron de la Bruyère. Paris, Haton, 1894, in-12 de 273 p., 3 fr. — 13. *Mémoires d'un sergent de ville*, par Mme la vicomtesse de Pitray, née de Ségur. Paris, Haton, 1896, in-18 de 286 p., 3 fr. — 14. *Un Château où l'on s'amuse*, par Mme A. Gennevraye. Paris, Hetzel, s. d., illustr. par J. Geoffroy, 3 fr. — 15. *Le Rameur de galères*, par Mme Raoul de Navery. 5e édit. Paris, Téqui, 1895, in-12 de 272 p., 2 fr. — 16. *Landry*, par Mme Raoul de Navery. 3e édit. Paris, Téqui, 1895, in-12 de 264 p., 2 fr. — 17. *Le Secret fatal, ou le Pacte des régicides*, par Lucien Thomin. 2e édit. Paris, Téqui, 1895, in-12 de 275 p., 2 fr. — 18. *Jasmin Robba*, suivi de *Pierrefonds dans l'histoire*, par Henri de Noussanne. Paris, Hetzel, s. d., in-18 de 323 p., illustr. de G. Roux, 3 fr. — 19. *Mirifiques Aventures de maître Antifer*, par Jules Verne. Paris, Hetzel, s. d., 2 vol. in-18 de 332 et 334 p., illustr. de G. Roux, 6 fr. — 20. *L'Ile à hélice*, par Jules Verne. Paris, Hetzel, s. d., 2 vol. in-18 de 346 et 334 p., illustr. de L. Benett, 6 fr.

1. — A quelques exceptions près, tous les ouvrages dont les titres précèdent sont dus à des auteurs féminins. Il me faudrait donc, s'il y avait vraiment matière, orner ma griffe d'un gant de velours épais, afin de ne point exciter l'ire redoutable de ces dames. Mais ce serait là précaution assez inutile, comme on va le voir. — Nous commencerons notre revue par *l'Erreur du lieutenant*, de Mme Marie Lionnet. Le lieutenant Delauval épouse une jeune fille charmante, élevée aussi chrétiennement que possible. L'officier, catholique assez vague, laisse à sa femme toute liberté au point de vue religieux, mais il ne néglige rien de ce qui peut la rendre mondaine. Et il fait si bien, qu'il en arrive largement au résultat ambitionné. Ses désirs sont même dépassés, de sorte qu'il ne tarde guère à regretter sa compagne « première manière. » Bientôt des dissentiments, des heurts se produisent entre les époux : ils sont malheureux, chacun de son côté, et ils ne retrouvent leur félicité passée

qu'en revenant au point de départ. « Aimons-nous en chrétiens, ma chérie, c'est vraiment la meilleure manière de s'aimer, » déclare M. à Mme Delauval, aux dernières lignes du livre — D'accord. A lire par les nouvelles mariées et par les mères de famille. Mais j'estime qu'en raison de certains passages « un peu beaucoup » passionnés et de certaines descriptions (p. 87, en particulier), il n'est pas utile d'insister auprès de la jeunesse sur *l'Erreur du lieutenant.*

2. — Au contraire, *Main d'enfant*, de Mme Aigueperse, conviendra à tous les âges. C'est l'histoire aussi émouvante que finement écrite d'un ingénieur, Gérard d'Ailly, cause involontaire de la mort de son père. Sa mère, sans le maudire, lui défend de reparaître jamais devant elle, et le malheureux s'exile. Un jour, Gérard arrache à la mort une fillette, Rosie Gorvello, qui devient son bon ange sur la terre. Car non seulement elle le ramène à Dieu qu'il avait oublié, mais elle le réconcilie avec sa mère, et finit, de sa petite « main d'enfant, » par le conduire au bonheur, qui s'offre pour Gérard sous la forme de Maud Gorvello, créature parfaite à tous égards et qui est heureuse de l'épouser. Il n'est pas possible, en quelques lignes aussi brèves, de donner une idée du charme qui se dégage de ce récit tout rempli de cœur et d'esprit, et vivifié par les sentiments religieux les plus nets.

3. — Avec Mme Maryan, nous entrons dans l'étude psychologique. M. de Marmennes et M. de Salis, deux cousins, se sont brouillés. Le premier s'est marié à une personne secrètement aimée par le second, qui est devenu son ennemi. Ce dernier, d'autre part, a frustré l'autre d'une part notable d'héritage, et, non satisfait encore, parvenu au pouvoir, il a révoqué M. de Marmennes, fonctionnaire sous ses ordres. Haine de famille sur toute la ligne. Mais la haine sera toujours moins forte que l'amour. A travers des péripéties variées, le roman de Mme Maryan nous achemine à une réconciliation des deux cousins, par suite du mariage de la fille de M. de Marmennes et du neveu de M. de Salis. C'est alors que *le Pont sur l'Oiselle,* qui unit les propriétés des deux rivaux et ennemis d'antan, et qui fut coupé quand éclatèrent leurs dissentiments, est rétabli pour ne plus faire qu'un domaine appartenant à une seule famille. Les romans de l'auteur sont toujours d'une moralité et d'une distinction absolues : celui-ci ne fait pas exception à la règle.

4. — Si vous le voulez bien, des bords de l'Oiselle nous passerons aux rives de la mer du Nord. La distance est longue, mais l'esprit est prompt : donc, point de fatigue. L'escadre de l'amiral Gervais arrive à Cronstadt, où l'officier français Luc de Mazannes est invité spécialement par le général d'Orleff à le venir voir à Pétersbourg. Il n'a garde d'y manquer; mais, d'une façon fort involontaire, il cause une grosse peine à la fille de son hôte. Wanda, l'*Ame russe*, n'en conservera pas moins l'obsédant souvenir du Français qu'elle n'a fait qu'entrevoir. Ainsi

l'amour est proche. Il va de soi que, comme pendant aux réceptions de Cronstadt et de Pétersbourg, l'on trouve ici les fêtes de Paris. Et c'est au milieu de ces émerveillements que Wanda, qui, après la mort de son père, s'est établie en France avec une vieille tante, accepte l'hommage de M. de Mazannes. « Alliance franco-russe; » il me semble bien cependant que Mme Aylicson a oublié de nous dire si l'orthodoxe Wanda d'Orleff, en se mariant, s'est faite catholique, sans doute, parce que cela va de soi. Pages délicatement mondaines, empreintes de sentiments religieux et patriotiques très vifs.

5. — Mlle G. d'Éthampes va maintenant nous ramener en Bretagne : c'est là que vivent ses *Voisins de campagne*. Nous y faisons connaissance avec les d'Ysec, les du Couëfic, les Dulac, les de Belleroche, d'autres encore ; mais ce sont principalement les membres de ces quatre familles qui s'agitent en ce récit. M. d'Ysec a épousé la fille d'un ami, Germain Mérinec, pauvre orpheline de vingt-sept ans plus jeune que lui, à laquelle il a voulu faire un sort. Dans son enfance, Germaine a eu beaucoup d'amitié pour Henri de Belleroche, qui avait rêvé d'en faire sa femme. La Providence en ayant autrement décidé, Henri reste célibataire. Parallèlement à cet amour déçu, se déroulent les scènes d'un amour contrarié : celui de Marcel Dulac et de Charlotte du Couëfic. Cette dernière affection trouve son dénouement heureux, grâce à la générosité peu attendue d'un frère, assez indigne jusqu'alors, de M. d'Ysec. Quant à Mme d'Ysec, ayant perdu d'une façon tragique le mari auquel elle avait voué toute son estime et sa reconnaissance, elle épouse enfin Henri de Belleroche. — Une courte nouvelle, *Arielle aux blonds cheveux*, complète ce volume : c'est le tableau reposant, édifiant, très doux, de la vie de pensionnaires au couvent. L'on peut sans crainte mettre ce livre entre toutes les mains.

6. — Comme Germaine Mérinec, Marie-Marthe de Fuselay est orpheline. Ayant perdu son père et sa mère dans une catastrophe de chemin de fer, elle est recueillie par l'excellent docteur Le Bordier, qui l'installe à son foyer, très peuplé déjà, au *Calvaire de Malauzay*. L'enfant grandit, sans autre nom que celui de ses bienfaiteurs, puisqu'on ne lui en connaît pas d'autre, au milieu de ses frères et sœurs d'adoption, sous la surveillance vigilante et vraiment maternelle de Mme Le Bordier. Vient le jour où la famille de Marie-Marthe est retrouvée. Jeune fille accomplie à ce moment, Marie-Marthe quitte avec un grand serrement de cœur le toit hospitalier sous lequel elle a si longtemps vécu, entourée de chaudes sympathies, pour aller vers l'inconnu, où le devoir l'appelle. Cet inconnu lui est favorable d'une part et sournoisement hostile de l'autre; mais Dieu veille sur la chère petite, qui, à la mort de son grand-père, s'empresse de revenir, avec une tante, habiter le pays où son enfance s'est écoulée. Et, presque aussitôt, elle épouse un digne fils du

vieux docteur, médecin lui aussi, et qui n'abandonnera jamais le village de Malauzay, où l'on vit si tranquille, si heureux. Très bon roman pour la jeunesse. Bien écrit, bien conduit, les pensées élevées qui y sont exprimées ne peuvent faire naître dans les âmes que des sentiments généreux, particulièrement l'oubli de soi-même et le pardon des injures.

7. — Jean de Monthéas est-il un pseudonyme masculin dissimulant un nom de femme ? Je l'ignore ; mais s'il en était ainsi, je n'en serais pas autrement surpris : l'œuvre est si délicate ! *Nina*, elle aussi, est orpheline ; mieux même, ou pis : une sorte d'enfant abandonnée par des bohémiens, dans l'habitation d'un riche propriétaire des Pyrénées, M. de Marebois, où ils avaient trouvé, en leur existence errante, un asile momentané. Malade au point que le médecin en désespère, l'infortunée, objet de soins excessifs de la part de la charitable Mme de Marebois, revient à la vie, guérit. Mais c'est une indisciplinée au premier chef : elle fait montre, en toute occasion, d'une indépendance de chèvre et d'une malice de singe. Ce qui n'empêche nullement qu'elle soit aimée de tous, gâtée même par plusieurs. De guerre lasse, on la met au couvent, où, en dépit de ses espièglerie invétérées, elle ne tarde pas à manifester des dispositions hors de pair pour le dessin. Sur ces entrefaites, le malheur « effleure de son aile sombre » la chère maison. Ruiné, ou à peu près, M. de Marebois est obligé de vendre son domaine et de partir avec tous les siens pour Paris. Cette catastrophe transforme vite Nina, qui a le cœur haut placé. Elle poursuit sa voie et devient une artiste de grand mérite, l'élève préférée d'un maître célèbre. Elle travaille avec ardeur, car son but est arrêté : gagner assez d'argent pour racheter les propriétés de ses bienfaiteurs et s'acquitter, dans la mesure du possible, de sa dette à leur égard. Elle y parvient. Un tel dévouement méritait sa récompense : aux dernières pages du livre, Georges de Marebois, qui a perdu sa femme, avec laquelle il n'a point été heureux, demande à sa sœur adoptive de la remplacer auprès de ses enfants, qu'elle chérit comme les siens propres. Impossible de lire ce charmant livre sans pleurer souvent, doucement, délicieusement, dirai-je.

8. — Encore une histoire d'orpheline. Le comte de Tréforest est mort, laissant pour toute fortune à sa fille Rolande, âgée de quelques années seulement, un vieux château délabré, quelques terres adjacentes et une cassette remplie de plans de machines ; car le comte était un chercheur en matière scientifique. Les parents de l'enfant se désintéressent de son sort et l'abandonnent aux soins d'une vieille domestique, la dévouée Josèphe. A la mort de celle-ci, trop tôt venue, Rolande se réfugie chez le fils de Josèphe, un garde-chasse qui habite la forêt prochaine. Elle y mène une existence des plus tristes jusqu'au jour où une opulente famille des environs la découvre et la protège. La pauvre enfant, certain jour, a failli être victime de la cupidité de la femme du

garde-chasse : le complice de cette mégère l'a précipitée dans *la Mare aux loups*, où elle aurait péri, si le docteur Maulevier ne l'eût secourue à temps. Cette circonstance amène providentiellement la découverte de vieux parents qui ouvrent leur cœur et leur maison à l'orpheline et font exécuter à son profit les machines imaginées par son père. Le succès est retentissant ; Mlle de Tréforest sera donc très riche personnellement. Rolande a pardonné à sa persécutrice, la femme du garde-chasse, et à sa vilaine nichée ; l'on devine même qu'elle leur rendra plus tard le bien pour le mal, selon le précepte du divin Maître.

9. — Pendant une promenade en bateau sur la Seine, Amaury de Bellerive a rencontré une jeune fille accompagnée par son oncle. La grâce de l'inconnue le charme à ce point qu'il crayonne en hâte sa gracieuse physionomie pour en conserver mieux le souvenir. Le lendemain, dans une partie de chasse, Amaury est blessé d'un coup de feu à la tête et perd la vue. Descendre ainsi brusquement dans la nuit perpétuelle, il y a de quoi désespérer celui que ne soutient pas la religion ; mais M. de Bellerive est bon chrétien, et il accepte la terrible épreuve sans murmurer. A quoi bon entrer dans les détails ? Si intéressants qu'ils soient, nous couperons court en disant que Dieu a réservé à Amaury une compensation à son malheur en plaçant sur sa route la douce Irène de Kerny, la jeune fille entrevue dans le bateau, jadis. Le mariage s'accomplit ; ce n'est toutefois qu'un certain temps après que l'aveugle a pu se convaincre de l'identité de personne entre sa femme et l'idéal dont il avait fixé les traits sur le papier. La scène à ce propos est vraiment touchante. *Le Nom d'une inconnue* est un joli roman de plus à l'actif de Mme de Stoltz. — *Le Petit Chien d'Élisabeth* et *la Petite Solange*, que l'on peut lire ensuite, sont deux nouvelles fortement empreintes de l'amour de Dieu.

10. — La mère ne devra pas permettre à sa fille la lecture de *Surprise du cœur ;* il y a là, en effet, des passions trop vives et trop vivement dépeintes. L'affabulation est des plus simples. Gérard de Neubourg secourt dans sa détresse profonde une jeune fille qu'il place ensuite, comme demoiselle de compagnie, chez une aimable veuve, sa cousine, Mme de Montreuil. Les deux femmes se prennent bientôt d'affection sincère. Or, il arrive que toutes deux aiment Gérard, qui, lui, ne pense qu'à Marcelle Gilbert, sa protégée. Celle-ci s'étant aperçue de l'amour de sa bienfaitrice, a le courage de repousser la demande en mariage que lui adresse Gérard. Bientôt, cependant, Mme de Montreuil pénètre le secret de son cousin et elle en meurt, non sans avoir assuré l'avenir de son héroïque petite amie et l'avoir mise en garde contre la séduction. Deux années s'écoulent, et c'est seulement alors que Marcelle se décide à devenir Mme de Neubourg. — *Autrefois !* qui vient ensuite, nous apparaît comme le journal d'une vieille dame qui raconte sa vie, vie tissée de deuils et

de joies, comme celle de tous les mortels. C'est distingué, plein de nobles sentiments assez bien exprimés. Et maintenant, que Mme la baronne Leclerc me permette une observation : sa ponctuation est négligée, parfois même si fautive qu'il faut lire deux fois certains passages avant de les bien comprendre.

11. — *Malgré eux!* est un titre quelque peu singulier; mais combien ce roman de Mlle d'Éthampes renferme d'utiles enseignements et de bons exemples, à travers un récit mouvementé! Orpheline, comme tant d'autres héroïnes que nos lecteurs ont pu remarquer précédemment, Isabelle de Kervol est accueillie chez une tante, Mme de Villebruse, dont les filles, à l'exception de l'aînée, qui ne déguise pas sa jalousie hostile, la reçoivent avec des démonstrations affectueuses. Aimable, douce, instruite, d'une complaisance et d'un dévouement sans bornes, la nouvelle venue se fait chérir de tout le monde, sauf de sa cousine Juliette, dont les nombreux défauts éclatent plus que jamais à tous les yeux. Cependant vient une heure où Juliette, grièvement blessée, reconnaît ses torts, vaincue enfin par la générosité d'Isabelle que, guérie, elle s'efforce d'imiter. Bref, Isabelle de Kervol se montre toujours si parfaite que l'austère Donatien de Kerjean, qui l'aime depuis longtemps en silence, se déclare et obtient ce trésor incomparable. Lecture recommandée sans restriction aucune, principalement aux jeunes filles.

12. — Mme Chéron de la Bruyère, à côté de physionomies sympathiques comme celles de Léa et de Raymond Norvel, deux orphelins échoués de Pondichéry à Paris chez M. et Mme de Cesne, leurs oncle et tante, place dans son volume intitulé : *La Ferme indienne*, deux types absolument repoussants : la mère et le fils, aventuriers de première marque, qui ont jeté leur dévolu sur la succession de M. de Cesne et qui manœuvrent à cette fin avec un art consommé. Un mariage entre Léa Norvel et Georges, neveu de M. de Cesne, est même sur le point d'aboutir ; heureusement, les vilaines âmes du prétendant et de sa mère se dévoilent à temps et le projet tombe à l'eau. Grande colère de M. de Cesne, qui adopte Georges avec l'intention de déshériter celle qui a été longtemps son soleil. Le vieillard ne tarde guère à être bien puni de son erreur, qu'il reconnaît d'ailleurs à son lit de mort. Léa Norvel ne recueille qu'une partie de la fortune qui devait lui revenir en totalité ; mais elle épouse un loyal officier qui lui fera oublier les odieuses machinations d'intrigants bientôt châtiés comme ils le méritent.

13. — Ne prenez pas au pied de la lettre ce titre : *Mémoires d'un sergent de ville*. C'est bien cependant l'histoire d'un gardien de la paix à Paris, mais elle côtoie souvent celle de « gros bonnets » avec lesquels d'ordinaire un « policeman » n'a guère de rapports directs. Ce n'est pas celui-ci, au surplus, qui raconte ses mauvais tours d'enfant et ses prouesses d'homme honnête et courageux : l'auteur, Mme la vicomtesse

de Pitray, s'est substituée au sergent de ville; ce serait donc plutôt une biographie que des mémoires, si ce n'était au fond qu'un roman. A dire vrai, notre héros n'est pas banal, et s'il succombe, victime du devoir, juste au moment d'obtenir sa pension de retraite, il n'en paraîtra que plus admirable aux yeux de ceux qui croient en Dieu et qui aiment la patrie. Il me semble que ce volume mérite une place spéciale dans les bibliothèques populaires. Rien comme ces pages pleines de cœur ne saurait préserver des atteintes du scepticisme ambiant les âmes simples et droites.

14. — Signalons, à propos de son édition in-18, le charmant volume de Mme A. Genevraye : *Un Château où l'on s'amuse*. Le *Polybiblion* en a parlé déjà (t. LXVIII, p 513). Excellente lecture pour les enfants.

15 et 16. — Nous avons reçu de la librairie Téqui deux nouveautés.... antiques. L'auteur est morte le 17 mai 1885. *Le Rameur de galères* et *Landry* sont trop connus, ainsi du reste que tous les autres romans de Mme Raoul de Navery, pour en dire autre chose que le premier en est à sa cinquième édition et l'autre à sa troisième. Les bibliothèques populaires en feront leurs délices, avec raison.

17. — Également *le Secret fatal, ou le Pacte des régicides*, de M. Lucien Thomin, ne date pas d'hier. Si j'ai bonne souvenance, la première édition remonte à quelque quinze années. Cet ouvrage montre excellemment combien sont scélérates les associations maçonniques et cela nous suffit pour le recommander, au même titre que les ouvrages de Mme de Navery, aux bibliothèques populaires.

18. — Nous ne reviendrons pas en détail sur *Jasmin Robba*, ce curieux ouvrage de M. H. de Noussanne ayant fait l'objet, lorsqu'il parut, il y a dix-huit mois, en grand format luxueusement illustré, d'un article assez étendu (*Polybiblion*, t. LXXI, p. 515). C'est l'aventure d'un peintre pauvre qui bénéficie brusquement d'un héritage de je ne sais plus combien de millions et qui en emploie la partie immédiatement disponible de la manière la plus extravagante. Ce qui ne l'empêche pas, en définitive, de se marier très honnêtement et d'être heureux. N'étaient quelques phrases tant soit peu dissonantes dont l'auteur a cru devoir assaisonner son *Pierrefonds dans l'histoire*, qui termine le volume, cette lecture, amusante d'ailleurs et instructive, serait tout à fait inoffensive.

19, 20. — MM. Lucien Thomin et de Noussanne seront, je crois, avec M. Jules Verne, les seuls écrivains du « sexe laid » qui trouveront une place ici. M. Jules Verne nous arrive tenant dans chaque main un livre captivant, curieux. Titres : *Mirifiques Aventures de maître Antifer* et *l'Ile à hélice*. Notre ami et collaborateur Visenot a déjà présenté à nos lecteurs ces contes dramatiques, fantastiques et même géographiques et scientifiques (Voir *Polybiblion*, t. LXXI, p. 495, et t. LXXIV, p. 496). Volontiers, d'une façon brève, j'enregistre, pour finir, l'édition in-18,

en deux volumes chacun, de ces suggestifs récits. Et tout en constatant leur intérêt à tous égards, je donnerai la préférence à *l'Ile à hélice*, que je considère comme l'un des meilleurs livres du prestigieux écrivain.

E.-C. La Grette.

SCIENCES ET ARTS

Mesures électriques. Leçons professées à l'Institut électrotechnique Montefiore, par Éric Gérard. Paris, Gauthier-Villars, 1896, in-8 de vii-457 p. — Prix : 12 fr.

Ces leçons, professées à l'Institut électrotechnique annexé à l'Université de Liège, ont pour objet les essais électriques divers qui nécessitent des mesures précises. Elles forment un ensemble distribué en trente-cinq chapitres. Les trois premiers, intitulés *Introduction*, renferment l'exposé des méthodes employées pour la discussion des expériences, de manière à fixer le degré d'approximation des résultats et les limites des erreurs relatives probables auxquelles on est exposé dans ce genre de recherches. On y trouve aussi la définition des principales mesures géométriques, mécaniques et photométriques, utiles à l'électricien, avec la description et l'usage des appareils employés. Quinze chapitres sont consacrés aux mesures électriques, étalons de mesure, commutateurs, galvanomètres, à aimant fixe ou mobile, ampèremètres, électrodynamomètres ; mesures des potentiels par les méthodes électrostatiques ou électrodynamiques, soit directes, soit indirectes ; des résistances, des capacités, des puissances ; d'une différence de phase entre un potentiel et un courant ; enfin des coefficients d'induction. — Deux chapitres traitent des mesures magnétiques, intensité d'un champ, perméabilité magnétique, hystérésis. — Dans les quinze chapitres suivants on trouve les applications des méthodes variées qui président à la détermination de la résistance d'un galvanomètre, des électrolytes et des terres ; à celle des résistibilités des conducteurs ; une étude des canalisations au point de vue de la résistance, de l'isolement, de la capacité et des coefficients d'induction ; les essais des lignes télégraphiques et des réseaux électriques ; la mesure de la force électro-motrice des piles hydro-électriques et de leur résistance intérieure ; les essais des accumulateurs, des générateurs et moteurs à courant continu ou à courants alternatifs ; et aussi des transformateurs.

Ce livre est indispensable aux électriciens ; c'est un manuel précieux, le plus complet peut-être de ceux qui ont été jusqu'ici publiés dans ce genre.

H. Courre.

Le Vin et l'eau-de-vie de vin, par Henri de Lapparent. Paris, Gauthier-Villars, s. d., in-8 de xii-533 p. — Prix : 12 fr.

La viticulture française commence à sortir d'une crise redoutable. Le

phylloxera, les maladies cryptogamiques avaient semblé devoir l'anéantir ; aujourd'hui on est en mesure de les combattre dans la généralité des cas, et la reconstitution du vignoble, dans plusieurs départements, a permis ou permettra bientôt de retrouver et de dépasser l'ancienne production du vignoble national. Mais ce n'est pas tout de produire du vin et surtout de produire du raisin ; il faut encore pouvoir en tirer parti ; la mévente qui a suivi l'abondance relative de la récolte de 1893 a fait apparaître la gravité de la question : une production encore sensiblement supérieure à la moyenne d'autrefois a amené une baisse de prix considérable, une extrême difficulté d'écouler le produit. Que sera-ce après une reconstitution générale accompagnée, cela n'est pas douteux, d'une production par hectare bien plus élevée qu'auparavant ?

Pour reconquérir le marché envahi par d'autres boissons plus ou moins factices, la qualité des produits de la viticulture est une condition des plus importantes. M. de Lapparent, convaincu qu'on a trop négligé cette face de la question, s'est proposé de mettre à la portée du public les moyens de l'étudier. Les questions économiques ont aussi une importance considérable et sont encore moins connues. Si le prix de revient dépend avant tout de celui du raisin, les frais de récolte, de vinification, de conservation, les pertes par avaries sont loin d'être négligeables ; le prix de vente ne dépend pas seulement de la qualité, mais aussi des débouchés, et ceux-ci sont liés à des conditions complexes de transport et de régime fiscal. Tel est l'ensemble des questions qui font l'objet de cet ouvrage.

Tout d'abord, l'auteur nous fait connaître ce qu'est le vin, quelles qualités peut et doit y rechercher le consommateur ou le commerçant ; dans une introduction étendue, illustrée de petites cartes géographiques très intéressantes, il passe en revue les principaux territoires viticoles de la France et de l'Algérie, en énumère les cépages, en décrit les produits. Ses fonctions officielles et spécialement ses relations avec les professeurs départementaux d'agriculture lui ont permis de recueillir pour cette étude de nombreux renseignements et de compléter ou de mettre à jour ceux que donnaient les ouvrages du docteur Jules Guyot, de Jullien et d'autres. Il nous permettra cependant de lui signaler d'assez nombreuses incorrections dans les noms propres, dont quelques-unes auraient été d'autant plus faciles à éviter qu'elles n'existent pas simultanément sur la carte et dans le texte ; certaines dépassent même les limites admissibles d'une erreur typographique, comme Saint-Auroux mis pour Saint-Amour (p. 61), et la Loire transportée au milieu des montagnes du Doubs, au lieu et place de la Loue (p. 63).

Le chapitre Ier est en quelque sorte le résumé de cette revue ; il est consacré à l'influence des cépages, des climats et des sols sur la qualité ; puis nous entrons en plein dans le sujet par le chapitre II consacré à

l'étude de la composition du raisin et de l'organisation des vendanges, et surtout par le chapitre III, consacré à la vinification. Les suivants traitent des cuveries et des chais, du soin des vins, de l'étude et de la confection des eaux-de-vie. Le VIIe et dernier, qui ne remplit pas loin de cent pages, est consacré aux questions d'économie et de législation ; statistique, prix de revient, commerce, transport, législation fiscale, régime douanier.

Toutes ces questions sont traitées avec une remarquable abondance d'informations sur les procédés en usage dans les diverses parties de la France, sur les installations et les appareils les plus perfectionnés, sur les découvertes et inventions les plus récentes. Elles le sont aussi dans un esprit judicieux et sage qui, sans s'interdire de conclure quand il le faut, sait se réserver sur les questions encore douteuses. Elles ont pu recevoir des développements que ne comporterait pas un ouvrage embrassant toutes les parties de la viticulture. Tous ceux qui cultivent la vigne y trouveront beaucoup à apprendre, et il y en aura bien peu, pensons-nous, qui n'y rencontrent des indications susceptibles de recevoir chez eux une application immédiate. E. VICAIRE.

La Musique et les musiciens, par ALBERT LAVIGNAC, professeur d'harmonie au Conservatoire de Paris. Paris, Ch. Delagrave, 1895, in-16 de x-592 p., avec 94 figures et 510 exemples en musique. — Prix : 5 fr.

L'ouvrage de M. Albert Lavignac, très condensé et cependant très clair, initie le profane de façon fort intéressante à la technique musicale la plus complète. Ce n'est pas à dire pour cela qu'en le lisant, qu'en l'étudiant même avec soin, on deviendra *ipso facto* harmoniste, contrapunctiste, compositeur ou improvisateur, ce serait illusion pure, car les exercices manquent, et, sans pratique, la théorie ne donne satisfaction qu'à la curiosité. Le lecteur qui voudra se livrer aux douceurs de la science et de l'art musical devra donc se reporter aux ouvrages spéciaux que M. Lavignac indique du reste à la fin de chaque article, et surtout avoir en lui-même ce que la science ne donne pas, le génie musical, ce génie « qui est à l'art ce que l'âme est au corps, le principe immatériel qui le gouverne et le vivifie. »

Après avoir passé en revue les lois de la production du son et des vibrations, le matériel sonore, les instruments, indiqué leurs particularités et leur rôle orchestral, l'auteur expose la grammaire musicale, — harmonie, contrepoint, fugue, — puis l'esthétique musicale, c'est-à-dire les différentes formes de la composition, — sonate, symphonie, concerto, opéra, etc., — et les diverses formules adoptées par les compositeurs de tous temps et de tous pays. Enfin, dans le chapitre V et dernier, — *les Grandes Étapes de l'art musical*, — se déroule toute l'histoire de la musique, depuis les Assyriens jusqu'à nos jours. Ce cha-

pitre, très remarquable dans sa concision, contient la liste de tous ceux dont le nom se rattache par quelque côté à l'art musical, classés suivant l'époque, le pays, l'école à laquelle ils appartiennent. Malheureusement, le plan de l'auteur ne lui a permis que de résumer en quelques lignes les biographies, d'apprécier et de caractériser en peu de mots les talents divers; c'est un regret que j'exprime et en même temps un éloge.

André de B.

BELLES-LETTRES

Phonétique historique et comparée du sanscrit et du zend, par Paul Regnaud, professeur de sanscrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres de Lyon. Paris, Masson, 1895, in-8 de xxiv-122 p. — Prix : 5 fr.

Les travaux de linguistique du savant professeur ne se comptent bientôt plus, tant ils se multiplient. Ce nouvel ouvrage, comme ses aînés, se distingue par une science de détails merveilleuse et des théories d'une hardiesse qui semble parfois confiner au paradoxe. M. Regnaud, faisant autrement que ses devanciers et donnant le plus souvent ses hypothèses pour des résultats acquis à la science, déclare d'abord que tous se sont trompés; qu'il est là non seulement pour le dire, cela ne suffit pas à son ambition, mais pour montrer le chemin qu'ils auraient dû suivre. Il faut voir avec quelle désinvolture il parle des Bopp et des Whitney, pour ne rien dire des Bréal, qu'il donne, les deux premiers surtout, pour des « empiriques, » absolument brouillés avec toute méthode rationnelle. Sans doute, ces savants ont pu se tromper; mais M. Regnaud est-il bien sûr d'être infaillible ? S'il le croit, je le félicite : il a une foi robuste.

Il divise son travail en deux parties. Dans la première, il traite du vocalisme. Les quatre chapitres qui la composent ont pour objet les voyelles simples, longues et brèves; les diphtongues, les triphtongues et la contraction. La seconde partie renferme les théories de l'auteur sur le consonantisme; elle se subdivise en cinq chapitres où il examine successivement les explosives, les nasales, les sifflantes qu'il joint aux liquides, les semi-voyelles et ce qu'il nomme les groupes occasionnels. Deux notes relatives, l'une au caractère général des lois phonétiques et à l'analogie, l'autre à l'accentuation du vocatif et à ses effets, terminent cet ouvrage que recommande une grande abondance de renseignements curieux, bien que d'une précision parfois contestable; mais l'auteur, qui sait tant, n'a probablement pas la prétention de tout connaître; c'est déjà beau de se croire certain de savoir mieux que les autres. A. Roussel.

Lexique de la langue de Molière, comparée à celle des écrivains de son temps, *avec des commentaires de philologie historique et grammaticale,* par Ch.-L. Livet. Ouvrage couronné par l'Académie française. T. Ier. Paris, Imp. nationale. Welter, 1895, in-8 de 532 p. — Prix : 15 fr.

Comme le fait remarquer M. Livet en tête de l'important ouvrage dont le premier volume vient de paraître, au point de vue de la connaissance approfondie de la langue et même de l'histoire, les lexiques de nos grands écrivains ont une incontestable utilité. Cette utilité existe particulièrement pour Molière. C'est ce qu'a bien compris l'Académie en décernant un de ses prix au livre que nous annonçons, et dont l'impression aux frais de l'État a été décidée par la commission des impressions gratuites.

M. Livet, depuis près de trente ans, avait recueilli, sans but déterminé, environ deux cent cinquante mille fiches de locutions ou de mots, d'abord au hasard de ses lectures et ensuite d'après un plan arrêté. Il a dépouillé des écrivains peu lus, le P. Garasse, Mlle de Gournay, puis Quinault, Boursault, Montfleury, puis les poètes burlesques, puis enfin les grands classiques, et de cette abondante récolte sont nés les rapprochements qui, dans ce premier volume, vont de la lettre A à la fin de la lettre C. D'abord figure le mot employé par Molière, avec l'indication de la pièce, de l'acte et de la scène où il se trouve ; puis arrivent, avec leurs diverses acceptions, de nombreuses citations empruntées à différents écrivains. Ce travail, si considérable et d'un aspect tout technique, a néanmoins un réel attrait littéraire, et par tous les nombreux fragments qu'il met sous nos yeux, et par les excellents commentaires qu'ils provoquent. Au point de vue linguistique et grammatical, il a une grande importance, nous faisant mieux comprendre bien des nuances dans l'art si difficile d'écrire, dans ce qui peut contribuer à la pureté et à l'éclat du style.

Ce lexique, parfaitement commencé, doit fournir la matière de trois ou quatre volumes. Puisse un succès bien mérité engager son savant et patient auteur à tenir la promesse de nous donner un jour un *Lexique de la langue de Bossuet.* Th. de P.

Les Enfances Vivien, chanson de geste, publiée pour la première fois d'après les manuscrits de Paris, de Boulogne-sur-Mer, de Londres et de Milan, par Carl Wahlund et Hugo von Feilitzen, professeurs agrégés à l'Université d'Upsala. Édition précédée d'une thèse de doctorat servant d'introduction, par Alfred Nordfelt, docteur ès lettres. — Upsala et Paris, Émile Bouillon, 1895, in-4 de li-298 p. — Prix : 25 fr.

Cette publication est une des plus importantes qu'on ait faites depuis longtemps sur nos anciennes chansons de gestes : il faut regretter qu'elle n'ait pas pour objet un texte plus intéressant, et que le résultat n'en soit pas décisif.

La chanson des *Enfances Vivien* est un poème peu ancien, entièrement inventé en dehors de toute tradition épique et souvent en contradiction avec les plus célèbres épopées du même cycle. Elle a pour fondement cette idée fort répandue de la société féodale, que « bon sang ne ment jamais. » Vivien, neveu de Guillaume d'Orange, acheté à l'âge de cinq ans par des marchands, de païens qui le tenaient en otage, est rebelle à l'éducation que lui donnent ses parents adoptifs, qui veulent en faire un marchand comme eux : les chevaux, les chiens, les faucons et les récits de bataille font ses délices; jamais il n'apprendra le change des deniers, le prix des fourrures ni les opérations commerciales dans les foires lointaines où on le mène. Bientôt sa valeur se révèle : un jour, à la tête de jeunes marchands que ses paroles ont enflammés et qui le reconnaissent comme chef improvisé, il tombe sur une ville païenne d'Espagne et s'empare de la citadelle. Ce lieu commun épique, qu'on peut lire encore dans *Hervis de Metz* et dans *Octavian*, est ici raconté avec un certain talent; mais la seconde partie de la chanson, le récit du secours que l'empereur Louis et tous les paladins de la geste d'Aimeri de Narbonne portent à leur jeune parent qui va succomber sous le nombre, est fastidieux et dénué de toute valeur.

Voilà plus de dix ans que Hugo de Feilitzen parcourut l'Europe, pour recueillir la copie des sept manuscrits qui nous ont conservé les *Enfances Vivien :* il s'adjoignit pour collaborateur M. Carl Wahlund, et, en 1886, le premier fascicule de l'ouvrage parut, quand une mort prématurée l'enleva à une science où il débutait d'une manière si distinguée. M. Wahlund, resté seul, n'abandonna pas la publication : il en fit pendant plusieurs années le sujet de son enseignement à l'Université d'Upsal, et y intéressa quelques-uns de ses élèves. Ce travail, longuement mûri, est maintenant heureusement terminé, et fait le plus grand honneur au savant suédois. La classification des manuscrits, opération ici particulièrement délicate et qui me semble résolue d'une manière inattaquable, aboutit à un résultat remarquable : un manuscrit, celui de Boulogne, reste isolé et constitue à lui seul une première famille : tous les autres manuscrits appartiennent à une seconde famille formée de trois sous-familles; ces deux familles principales sont pour ainsi dire irréductibles, et, bien que M. Wahlund accorde la préférence à la seconde, il a senti combien il serait téméraire et dangereux de chercher à retrouver l'original avec ces deux sources. Mais n'aurait-il pas pu, avec certitude, reconstituer le texte qui a été la source de six manuscrits de la seconde famille; mis en regard de la version particulière de Boulogne, il aurait, je crois, satisfait les plus exigeants; au lieu de cela et par excès de prudence, M. Wahlund imprime sur quatre colonnes le manuscrit de Boulogne, et le manuscrit le plus autorisé de chacune des trois sous-familles du second groupe, avec les variantes des autres; les textes sont donnés

en édition diplomatique, sans ponctuation, les abréviations n'étant pas résolues ni les mots séparés; on aimerait à trouver quelque part un texte quel qu'il soit, mais plus lisible : en un mot, nous avons tous les éléments du travail, mais c'est à nous à reconstituer par la lecture la rédaction qui doit se rapprocher le plus de l'original, ce qui ne laisse pas que d'être laborieux. Il faut se hâter d'ajouter que les matériaux de ce travail sont fort complets et disposés avec une merveilleuse clarté.

Un des traits qui caractérisent le manuscrit de Boulogne est une différence dans la forme du couplet; au lieu d'être uniformément composé de vers de dix syllabes, là il se termine par un vers plus court, de six syllabes; dans ce cas on a toujours admis que cette forme était primitive, et par conséquent le manuscrit de Boulogne représenterait une rédaction plus ancienne que les autres manuscrits privés du petit vers final. Cette opinion est vivement combattue par M. Wahlung et l'un de ses élèves, M. Nordfelt, qui voient au contraire, dans le vers de six syllabes, une addition postérieure : aucun de leurs arguments ne m'a convaincu : la question ne sera définitivement jugée qu'après un travail d'ensemble sur la versification de toutes les chansons dont les manuscrits présentent les deux états, mais je crois dès maintenant qu'on ne pourra alléguer les *Enfances Vivien* comme un exemple de vers hexasyllabique dû à un remanieur. J. C. P.

Altfranzösische Prosalegenden, aus der Hs. der Pariser Nationalbibliothek fr. 818, herausgegeben von Adolf Mussafia und Theodor Gartner. Mit Unterstützung der kais. Akademie der Wissenschaften in Wien. I. Theil. Wien und Leipzig, Braumüller, in-8 de IV-232-XXVI p.

Ces légendes d'origine grecque et probablement fort anciennes sont des Actes des apôtres apocryphes curieux à bien des titres : une version latine a été connue de bonne heure en Occident, et y eut un grand succès ; elles furent traduites en français en prose au XIIIe siècle. Cette traduction française publiée ici n'a évidemment que peu d'utilité pour étudier l'origine et le caractère de ces légendes : aussi, MM. Mussafia et Gartner ont-ils pu négliger cette question ; c'est l'importance linguistique de ce texte qui donne un grand intérêt à leur publication. La version a été écrite dans un de ces dialectes du sud-est de la France, intermédiaires entre le français et le provençal, que quelques savants allemands appellent « moyen-rhodaniens ; » les textes littéraires de cette région sont rares, aussi ce travail mérite-t-il d'être bien accueilli des philologues. Les savants éditeurs donneront sans doute dans le second volume une étude linguistique sur cette langue curieuse. Voici quelques-uns des traits les plus remarquables, qu'une première lecture permet de relever : on remarquera la persistance de voyelles après la tonique qui, en français, s'assourdissent ou tombent : *chosa*, *mondo*, *silenci*. La conjugaison est

très voisine de la conjugaison provençale : la troisième personne pluriel indicatif est en *ont : gemmissont*, *ploront*, *entreront ;* au subjonctif, en *ant*, *seiant*, *amesant*. L'imparfait indicatif de la première conjugaison est souvent en *ave : priave*, *entrave*, *mostrave*. Les infinitifs de la première conjugaison sont quelquefois en *ar : suscitar*, *gabar*, *mondar*, tandis que les participes restent *é* et *ez*, comme en français. Dans leurs traits généraux, la phonétique, le vocabulaire et la déclinaison sont français. J. C. P.

Les Contemporains, études et portraits littéraires, 6e série, par Jules Lemaitre, de l'Académie française. Paris, Lecène, Oudin et Cie, 1896, in-18 de xii-398 p. — Prix : 3 fr. 50.

Après plusieurs années de repos, ou plutôt d'occupations divergentes, M. Lemaître a repris la suite de ses *Contemporains*, et, le jour même de sa réception à l'Académie, on a vu paraître un volume nouveau, très mêlé, comme tous les autres. Il débute bien par une belle étude sur Louis Veuillot, dont je n'effacerais guère que les dernières pages, où s'étale et se pavane, avec ces petits airs modestes, où il y a beaucoup de vanité, un scepticisme déplaisant de caudataire de Renan. Puis une étude sur Lamartine, incontestablement moins bonne que la précédente. Enfin, une longue étude, plus amusante que sérieuse, plus brillante que profonde, sur l'*Influence récente des littératures du Nord*. Suivent toute une série de figurines, galerie de grands hommes et d'hommes beaucoup moindres, dont M. Lemaître, tout au plaisir de s'amuser et d'amuser les autres, ne précise pas suffisamment les inégalités et les différences. Il y a là beaucoup de fantaisie. Pour finir, deux discours sur la *Solidarité* et la *Tolérance*, qui sont l'un et l'autre assez médiocres. Je ne serais pas complet si je ne notais une préface fragmentaire, poignée de balles qui sonnent brillamment sur le bouclier de M. Brunetière, lequel d'ailleurs ne s'en porte pas plus mal. Quant au style, toujours le même ou à peu près, seulement un peu plus mêlé d'argot qu'autrefois. M. Lemaître est toujours amusant à lire; mais il doit commencer à grisonner : peut-être serait-il temps pour lui de devenir un peu plus sérieux, autrement ses jolies mines d'autrefois finiraient par ressembler à des grimaces. Il aspire visiblement à remplacer Renan, au moins en partie : c'est un vilain rôle. Il pourrait beaucoup mieux faire, s'il le voulait. Je crains bien qu'il ne le veuille jamais. C'est grand dommage. P. Talon.

Ames modernes, par Henry Bordeaux. Paris, Perrin, 1895, in-12 de vi-328 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est l'ouvrage d'un débutant, — et on le voit — qui aime passionnément les lettres, et qui va tout droit aux œuvres très « modernes » des écrivains les plus goûtés de la jeunesse : Ibsen, Pierre Loti, de Hérédia,

Jules Lemaître, Édouard Rod et Villiers de l'Isle-Adam. Il est à l'âge où l'on admire avec enthousiasme, à moins qu'on ne dénigre avec méchanceté; et il est de ceux qui admirent. Il érige même l'admiration en principe de critique. « L'admiration, dit-il, est la base de la critique.... L'auteur de ce livre n'a que la prétention de l'enthousiasme. » Et il admire donc le réalisme d'Ibsen, et son nuageux symbolisme, et ses révoltes à la Jean-Jacques contre le « mensonge vital » et l'hypocrisie universelle, même son désenchantement douloureux, et sa nostalgie du néant : il s'enflamme à sa fièvre, et le voilà parti à rêver à sa suite je ne sais quelle marche éternelle de l'humanité, affranchie de toute doctrine, « vers la pure lumière ! »

Dans Loti, il goûte non seulement « le trouble délicieux » où le plongent ses « communions avec la nature, » mais aussi la mélancolie presque douloureuse de trouver cette nature si monotone en ses décevantes transformations, et l'espèce d'ivresse de ses extases panthéistes; avec lui il s'abandonne à la volupté alanguie des amours que hante l'idée de la séparation et de la mort; avec lui il poursuit le rêve d'une jeunesse éternelle et le désir d'échapper à l'envahissante fin des choses.... Tandis qu'à lire *les Trophées*, il n'admire pas seulement l'éclat des couleurs et la musique des mots; mais il éprouve avec joie une forte impression de vie pleine et bien équilibrée, il se grise de cette pensée menteuse que l'antiquité païenne réalisa la parfaite harmonie de l'être et que le bonheur est dans la vie « naturelle, » libre, étrangère à toute angoisse de l'au delà, à toute l'inquiétude du monde moderne, — pourquoi ne pas dire alors que le bonheur est dans l'animalité ?

Quelque sympathie qu'ait M. Henry Bordeaux pour toutes les formes de la pensée moderne, païen avec les uns, mélancolique avec les autres, dilettante avec M. Lemaître, ou « inquiet » avec M. Édouard Rod, quoiqu'il cède trop facilement au charme que l'art donne aux idées les plus dangereuses, et qu'il prenne sans doute aussi trop au sérieux certaines préoccupations morales dont nos écrivains d'aujourd'hui aiment assez à faire parade, quoiqu'il n'y ait, je crois, dans tout son volume, pas une phrase de blâme contre des romanciers aussi amollissants que M. Loti, aussi troublants que M. Rod, ou des critiques aussi dissolvants que M. Lemaître, il apparaît évidemment que lui-même comprend et sent la nécessité et la fécondité de la foi religieuse, dont il parle à plusieurs reprises avec une réelle éloquence. Et il montre, quoique pas assez vigoureusement selon moi, ce qu'il y a d'égoïsme et de stérilité dans le dilettantisme. Défenseur convaincu de l'intellectualisme, la pensée pouvant parfaitement être un principe d'action et en quelque manière un principe même de foi, aimant, et vraiment un peu trop, la modernité, il indique bien les dangers de l'esprit d'analyse, et les insuffisances du vague idéalisme de l'heure présente. Un peu vague seulement lui-même, et flottant, et —

pour cause de jeunesse sans doute — n'ayant pas encore une pensée très personnelle, manquant de fermeté à juger l'art et à expliquer la vie. Le style, du reste, avec ses longueurs, ses redites, avec des chatoiements de couleurs qu'on aimait hier, qui seront démodés demain, est aussi d'un jeune homme encore trop dominé par ses lectures. Mais il y a de la finesse dans l'analyse, un désir de pénétrer avant dans les âmes, et une naturelle tendance à l'élévation. Ce n'est pas là le livre d'un faiseur pressé de se produire : c'est l'œuvre appliquée, et doublement intéressante, d'un jeune écrivain de talent à tendances chrétiennes, qui dans l'avenir pourrait bien être quelqu'un. GABRIEL AUDIAT.

Pierre de Nolhac et ses travaux, essai de contribution aux publications de la Société d'études italiennes, par PIERRE DE BOUCHAUD. Paris, Bouillon, 1896, in-8 de 324 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce livre est un hommage rendu, dès son vivant, à l'auteur, jeune encore, de travaux littéraires déjà très considérables. Nous avons eu le plaisir d'être souvent en rapport avec M. Pierre de Nolhac, ancien élève de l'École de Rome, directeur adjoint à l'École des hautes études et conservateur du Musée de Versailles, alors que nous habitions cette dernière ville; nous en conserverons longtemps le souvenir. Il est difficile, en effet, de rencontrer un homme plus sympathique : extérieur simple et distingué, physionomie intelligente et modeste, expression curieuse et discrète à la fois, tout prévient en sa faveur ceux qui savent apprécier les qualités qu'ils révèlent. Le culte que M. de Bouchaud paraît avoir pour l'aimable écrivain et l'ouvrage qu'il a consacré à celui-ci lui font le plus grand honneur.

Le livre de M. de Bouchaud se compose d'une introduction, de quatre parties et d'appendices au nombre de six. — Dans son introduction, l'auteur parle d'abord de la Société d'études italiennes, dont M. Dejob est le secrétaire et l'âme. Inutile de dire qu'il partage les nobles illusions de ses membres! Puis, il passe aux œuvres de M. de Nolhac, « ce fin lettré qui a mis dans ses livres toute son âme d'érudit, de chercheur et de curieux, » et il exprime l'espoir qu'après avoir parcouru les pages qu'il lui voue, le public appréciera, comme il le mérite, sa sympathique personnalité. — La première partie a pour objet les études de M. de Nolhac sur l'Italie. — La deuxième et la troisième ont trait aux contributions de M. de Nolhac à l'hellénisme (*le Grec à Paris sous Louis XII*) et à l'humanisme, à la littérature et à l'histoire française (*Lettres de J. du Bellay*, *Hélène de Surgères*, *la Reine Marie-Antoinette*). — Enfin, la quatrième partie parle du conservateur et de l'historien du château de Versailles. Le conservateur a déjà produit *le Musée national de Versailles;* l'historien va nous donner une *Histoire du château de Versailles*, qui nous manque et dont les éléments sont dans ses car-

tons.— Dans les appendices nous trouvons : 1° les titres des conférences données, en 1894-1895, soit à la Sorbonne, soit au cercle Saint-Simon, par la Société d'études italiennes, et ceux des conférences pour 1895-1896 ; 2° l'analyse de *Pétrarque et l'Humanisme ;* 3° la nomenclature de la correspondance d'Alde Manuce ; 4° des extraits des *Odes barbares* de G. Carducci ; 5° une énumération des contributions de M. de Nolhac à diverses publications périodiques ; 6° enfin, un extrait d'un rapport de la conférence d'histoire de la philologie classique dirigée par M. de Nolhac à l'École des hautes études. — Si considérable que soit cet ensemble, il n'est encore pas complet. J. M.

Histoire de la littérature grecque, par Alfred Croiset et Maurice Croiset. T. IV. *Période attique, éloquence, histoire, philosophie,* par Alfred Croiset. Paris, Fontemoing, 1895, in-8 de 751 p.—Prix : 8 fr.

Ce quatrième volume, inutile de le dire, justifie toutes les espérances qu'avaient fait naître ses trois devanciers : même conscience dans les recherches, même exactitude dans les analyses, même sobriété lumineuse dans l'exposition. J'avoue y avoir pris personnellement un intérêt tout particulier, sans doute parce que mes travaux m'ont mis en rapport plus étroit avec les philosophes grecs qui y tiennent une place exceptionnellement étendue.

Le chapitre Ier nous fait assister au développement graduel de l'éloquence en Grèce. A signaler, dès les premières pages, des réflexions pénétrantes sur l'esprit attique et le style qu'il s'est créé, « ensemble exquis où les qualités essentielles d'une grande prose classique, netteté, force, logique, raison, se tempèrent de grâce et d'élégance : » un parallèle instructif entre l'éloquence homérique et celle du ve ou du ive siècle; enfin, un résumé des causes qui, spécialement à Athènes, ont investi l'art oratoire d'une si haute puissance. Nous sommes ensuite introduits à l'école des sophistes : « ce qui domine chez tous, c'est une frivolité bavarde et vaniteuse, » et pour achever le rapprochement avec leurs émules modernes, on nous rappelle que « le scepticisme sophistique donna sans contredit à l'immoralité naturelle de quelques-uns de leurs disciples une tranquillité audacieuse et cynique qui est la marque de ce temps et de cette société. » A un autre point de vue, M. Croiset les compare non moins justement à Balzac assouplissant notre style français avant de le remettre aux mains de ce grand artiste qui fut Bossuet.

Thucydide remplit à lui seul les quatre-vingt-cinq pages du chapitre II : ici l'auteur n'avait qu'à s'inspirer de la brillante notice insérée par lui en 1886, en tête de son édition de cet historien. Tout ici est de main de maître. Je passe rapidement sur le chapitre III, où sous ce titre un peu vague : *Écrivains étrangers à la rhétorique*, défilent sous nos yeux des auteurs jusqu'ici bien rarement étudiés dans une histoire littéraire : ainsi, Démo-

crite, dont il ne reste que des fragments; Philolaüs et Archytas, dont les débris prétendus ne sont certainement pas authentiques, au jugement même de M. Croiset; le médecin Hippocrate, qui écrit « avec une bonhomie que n'effleure aucun soupçon de rhétorique. » Je relève, chemin faisant, cette définition originale de l'école pythagoricienne : « Un ordre religieux de beaux esprits. »

Le chapitre IV traite de Socrate et de ses disciples. Que de leur enseignement date dans l'évolution du génie grec une ère nouvelle, j'ai garde de le contester : néanmoins, si l'on se souvient que Socrate n'a rien écrit, il y a quelque surprise à voir un lettré, un érudit, s'attacher avec la même complaisance qu'un philosophe de profession à décrire, soit la méthode, soit la métaphysique (Socrate en avait-il une ?), soit même le mysticisme et l'apostolat du sage athénien. M. Croiset ne nous devait évidemment pas ces quarante pages; mais ce n'est pas là assurément une raison suffisante pour les condamner.

J'ai hâte d'en venir au chapitre V, consacré tout entier à Platon, dont « la force créatrice a fait sortir du vieux sol hellénique un arbre nouveau dont l'ombre a couvert la Grèce et le monde. » En ce qui touche l'authenticité de ses dialogues, les conclusions de M. Croiset sont bien éloignées des miennes. Sans songer, même de loin, à rouvrir ici le débat, il me sera permis de présenter l'une ou l'autre observation. Ainsi, quand je lis (p. 371) : « Le style du *Sophiste* crie pour ainsi dire son origine platonicienne, » je dois reconnaître que de toutes les réfutations possibles c'était celle à laquelle je m'attendais le moins, de même que je ne vois pas du tout comment l'authenticité de cet ouvrage « entraîne forcément celle du *Parménide*. » Il me semble également inadmissible et de placer ce dernier dialogue (auquel M. Croiset rattache d'une façon trop étroite le *Philèbe*) dans la même période que *le Banquet* et *le Phédon*, et de considérer les écrits appelés socratiques comme composés par Platon après le *Théétète*, « dans l'intervalle de ses grandes œuvres originales, à titre d'épisodes, pour ainsi dire, et de récréations philosophiques. » D'une manière générale, je ne saurais me ranger à l'ordre chronologique que M. Croiset essaie d'assigner aux divers dialogues. En revanche, je souscris sans hésiter à des phrases telles que celles-ci : « Le système de Platon est une œuvre originale, à la fois traditionnelle et très personnelle, d'un dessin hardi, élégant et sublime. » — « Chez lui, le tableau de la nature est le poème de l'idée pure, à la fois immatérielle et vivante. » — « Personne n'a mieux senti la limite de l'inconnaissable ni ne l'a franchie avec une audace plus consciente d'elle-même et au fond plus prudente. » D'autre part, l'écrivain chez Platon est ici, comme on pouvait s'y attendre, supérieurement apprécié, soit dans l'ensemble, soit dans le détail de ses compositions. « A partir du jour où il eut achevé son premier ouvrage, une forme nouvelle de la beauté lit-

téraire fut révélée. » Et cependant, mon admiration n'irait pas jusqu'à écrire au bas de la page même la plus fameuse du *Banquet* la ligne que voici : « Il serait difficile de citer dans aucune littérature rien qui ressemble à cette douceur de sublimité » (p. 324).

Xénophon (chapitre VI) est assez bien défini : « un esprit plutôt heureusement pondéré que véritablement supérieur, » et le gouvernement de ses rêves, « un idéal politique à la fois militaire et familial. » Le chapitre VII, intitulé : *Achèvement de l'art oratoire*, est rempli en grande partie par le contraste si frappant de Lysias et d'Isocrate. Au chapitre suivant, c'est le drame patriotique dont Démosthène fut le héros, qui nous est retracé avec une vivante sympathie, en même temps que son éloquence, toute faite de logique et de passion, est soumise à une analyse des plus pénétrantes.

Sans nous arrêter au portrait que trace M. Croiset des autres orateurs athéniens du IVe siècle (chapitre IX) ou des représentants de ce qu'il appelle « l'histoire éloquente » (chapitre X), nous passons immédiatement au chapitre XI et dernier, consacré à Aristote. Le fondateur du Lycée est aussi libéralement partagé dans cette histoire de la littérature que celui de l'Académie. Les doutes de quelques critiques n'ont évidemment pas ébranlé la foi de M. Croiset dans l'authenticité de ses dialogues, « constructions dialectiques et à demi platoniciennes, image agréable et belle de son haut et ferme esprit. » Même remarque en ce qui touche *la Constitution des Athéniens*, récemment découverte sur un papyrus égyptien. Quant au métaphysicien, sa méthode, ses doctrines principales sont exposées en vingt-huit pages, qui ne dépareraient certes pas la plus savante histoire de la philosophie. Un mot résume ici très finement le génie d'Aristote : « Il s'attache au fait avec passion, mais il le pénètre d'idéal. » Seulement, pourquoi l'accuser d'avoir « laissé la porte ouverte à bien des confusions entre la science et la métaphysique, » et cela pour s'être trop attaché à l'essence des êtres ? N'y a-t-il pas quelque sévérité à ne citer la belle théorie péripatéticienne des causes finales que pour la rendre responsable d'avoir « introduit dans la science un élément d'hypothèse et d'erreur ? » M. Croiset nous paraît bien mieux inspiré lorsque, parlant de ce qu'il y a tout à la fois d'intrépidement dogmatique et de prodigieusement encyclopédique dans l'œuvre d'Aristote, il dit : « Nous admirons la puissance sereine de sa pensée, et si nous ne lui demandons plus le dernier mot de toutes choses, nous sommes heureux de trouver dans son herbier, soigneusement desséchées et classées, toutes les plus belles fleurs de la Grèce antique. »

C'est par ces lignes que se termine le quatrième volume de *l'Histoire de la littérature grecque*. Puisse la publication du cinquième et dernier couronner bientôt cette méritoire entreprise, pour le plus grand honneur de notre érudition française !

C. Huit.

Kurze Geschichte der deutschen Litteratur von einem Franzosen, par Jacques Parmentier, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers. Paris, Lanzey, 1894, in-8° de viii-361 p. — Prix : 6 fr.

On s'étonnera peut-être de voir une histoire de la littérature allemande en allemand, signée d'un nom aussi évidemment français que celui de M. Parmentier. L'auteur nous explique dans sa préface qu'il a écrit ce livre pour ses élèves de la Faculté de Poitiers : il a voulu mettre à leur disposition, en un allemand facile à comprendre, le résumé de ses leçons, et les amener, en les familiarisant avec la langue, à lire les auteurs dans le texte. Il a pensé ensuite que la publication de son travail pourrait être utile à un plus grand nombre d'étudiants. Je répète ses explications en les donnant pour ce qu'elles valent. Il ne manque pas en Allemagne de résumés d'histoire littéraire qui eussent tout aussi bien pu faire l'affaire, et ce que l'on cherche le plus souvent dans ces livres, c'est une connaissance superficielle des auteurs qui vous dispense précisément de les lire. Quant à l'allemand de M. Parmentier, je lui reconnaîtrai volontiers toute sorte de qualités, en dehors d'une accessibilité particulière qui ne m'a pas frappé. Mais ce qui distinguerait encore le présent résumé de ses congénères allemands, c'est son caractère français et la suppression de mille détails sans intérêt pour nous. Je m'incline.... Toujours est-il que M. Parmentier dispose d'un allemand plein d'aisance et de naturel, sous lequel on ne sent guère la gêne de la pensée française, et, chose non moins extraordinaire, les fautes d'impression, tant celles qui sont signalées à l'errata que celles qui lui ont échappé, sont rares et insignifiantes. L'ouvrage lui-même est bien disposé, proportionné entre ses parties, et cela seul suffirait pour établir la compétence de l'auteur. Il n'est pas aride : ici une petite pièce est citée dans son entier, là tel ouvrage plus étendu, le *Nibelungenlied*, le *Parzival*, le *Reinhart Fuchs*, est condensé dans une analyse.

Ce n'est pas qu'il n'y aurait, en cherchant bien, quelques critiques à faire. L'analyse d'*Obéron* omet le principal, le voyage de noces des héros, et n'est accompagné d'aucune appréciation. Le *Faust* de Gœthe, dont M. Parmentier ne méconnaît pas d'ailleurs l'importance *(für viele ist das Buch zur modernen Bibel geworden)*, est expédié en quelques lignes. La *Pucelle d'Orléans*, de Schiller, reçoit un brevet d'immortalité pour la France qui ne peut lui être confirmé : le flirt absurde de Jeanne avec un jeune officier anglais constitue une faute d'esthétique par trop grossière. Enfin, je demande grâce pour Henri Heine : le pauvre et cher poète a-t-il bien mérité, et sans réserves, toutes les épithètes outrageantes dont il est ici accablé? Il doit y avoir d'autres imperfections qu'il serait d'ailleurs hors de propos de chercher dans une œuvre sans prétention : cette seule énumération en exagère déjà trop l'importance. La tentative hardie et insolite de M. Parmentier ne lui fait pas moins

honneur, et nous devons lui savoir gré de la satisfaction d'amour-propre qu'il nous donne par cette excursion française en plein territoire allemand. LONGCHAMP.

HISTOIRE

Correspondances du temps des Rois-Prêtres, publiées avec d'autres fragments épistolaires de la Bibliothèque nationale, par M. W. SPIEGELBERG. Paris, Impr. nationale; C. Klincksieck, 1895, in-4 de 124 p. et 8 planches de reproductions de papyrus. — Prix : 7 fr. 50.

Si c'est chose agréable pour les vaillants de voir leurs efforts encouragés, encore ne faut-il pas que cette satisfaction semble sollicitée par un trop long exposé des difficultés qu'il a fallu surmonter avant de toucher au but. L'étude bien approfondie de ces papyrus demandait, pour être complète, un labeur d'au moins trois années, l'auteur le déclare lui-même (l'examen attentif de ces pièces prouve la justesse de cette appréciation), et, dit-il, je n'ai pu consacrer que trois mois à cette rude besogne; or, n'eût-il pas été préférable de se soustraire à cette hâte de produire, car, de la sorte, on n'arrive qu'à présenter un ensemble approximatif, des interprétations grammaticales par trop osées et des affirmations ne s'appuyant sur aucune autorité?

Il est cependant fort important d'être bien persuadé qu'en égyptologie il convient d'éviter les affirmations problématiques, et suivre l'exemple des maîtres qui, si souvent, en présence d'une presque certitude, se sont montrés hésitants. Ceci étant dit pour bien juger de la science de notre jeune auteur, il faut attendre l'œuvre de tout repos qu'il annonce comme prochaine. D. D'A.

Concilium Basiliense. *Studien und Dokumente zur Geschichte der Jahre 1431-1437.* Herausgegeben von JOHANNES HALLER. Band I. Basel, Reich, 1896, in-4 de XI-480 p. — Prix : 20 fr.

M. Haller avait eu tout d'abord l'intention d'écrire l'histoire du concile de Bâle ; mais de sérieuses études préliminaires l'obligèrent de modifier son plan. Il s'aperçut bientôt que les documents inédits étaient en trop grand nombre pour qu'on pût les mettre en œuvre avant de les avoir systématisés et analysés. Dès lors, un autre travail s'imposait à un historien consciencieux : il fallait remonter jusqu'aux sources et les soumettre à une sévère critique. M. Haller n'a pas reculé devant cette besogne, et, sous les auspices de la Société historique de Bâle, il a entrepris une œuvre considérable et qui sera certainement d'une grande utilité pour la science.

Le premier volume contient cinq chapitres ou sections. L'auteur passe d'abord en revue les manuscrits qui renferment des actes relatifs au concile, et puis les récits de trois contemporains : Aeneas Sylvius, Jean

de Raguse, Jean de Ségovie. Les érudits liront ces pages avec un réel intérêt. La description des recueils de Pierre Brunet, chanoine d'Arras et notaire principal du concile, que Richelieu avait achetés pour la Sorbonne et qui se trouvent actuellement à la Bibliothèque nationale (fonds latin, 1495, 1502, 1509, 1512, 15623-15627) mérite surtout d'attirer l'attention (p. 7 et suiv.). Les quatre autres sections, — Rapports d'Ulric Stoeckel de Tegernsee, Travaux de réforme, Premier Conflit avec la curie, Négociations d'union et deuxième conflit, — se divisent chacune en deux parties, dont la première contient des introductions plus ou moins étendues, la seconde, le texte même des principaux documents.

Mentionnons spécialement *l'Histoire inachevée des négociations du concile avec les Grecs, par Jean de Raguse*, janvier 1433-mai 1435 (p. 331 et suiv., n° 4). Religieux dominicain, tour à tour professeur de théologie à Paris et représentant de son ordre à Rome, ensuite un des principaux chefs du concile, qui l'envoya en mission à Constantinople, Jean de Raguse était mieux en état que tout autre d'écrire l'histoire générale du concile, et en particulier celle de l'union projetée avec les Grecs. Malheureusement, tous ses écrits sont restés inachevés. Le fragment sur les Grecs, publié pour la première fois par M. Haller, n'en contient pas moins de précieux détails.

Si la partie, que nous appellerons technique, du livre, mérite des éloges, nous ne saurions approuver toutes les opinions de l'auteur et, en général, la tendance de son ouvrage. PIERLING.

Rome et la Franc-maçonnerie, par le R. P. CH. VAN DUERM. 2e édit. Lille, Desclée, de Brouwer, Société de Saint-Augustin, 1896, in-8 de 497 p. — Prix : 5 fr.

Le vrai titre de l'ouvrage que nous annonçons est son sous-titre : *Vicissitudes politiques du pouvoir temporel des Papes*. L'auteur ne fait guère, en effet, qu'exposer, dans un récit bien documenté et consciencieusement rédigé, les atteintes qui ont été portées depuis 1789 au pouvoir temporel des Souverains Pontifes. Il attribue ces atteintes à l'influence de la franc-maçonnerie, et nous sommes très porté à partager cette opinion, sachant le rôle actif joué par cette société secrète dans la politique contemporaine, mais nous avons cherché en vain, dans le livre du R. P. Van Duerm, des documents inédits, propres à donner à cette affirmation une plus grande évidence. Nous nous trouvons en présence d'une étude historique ordinaire, où sont réunis une foule de faits épars dans les documents contemporains. A ce titre, l'ouvrage offre un intérêt sérieux.

Certains sujets nous paraissent traités un peu brièvement. Trois pages sur un événement aussi important que le concordat de 1801, c'est peu, bien que cette célèbre convention n'entre qu'incidemment dans le cadre du récit. Puisque l'auteur donnait une seconde édition, il eût pu sans

doute utiliser la magnifique série de documents sur le concordat publiée par M. le comte Boulay de la Meurthe. Nous relèverons aussi que l'auteur est trop favorable à la politique de Metternich. Il la loue à tout propos et ne paraît pas se douter que le prince de Metternich était connu dans la diplomatie comme le plus beau menteur de ce siècle, et que la politique conservatrice de l'Autriche était trop souvent subordonnée à ses intérêts particuliers. Le protectorat si absolu qu'affectait la cour d'Autriche sur les souverainetés italiennes ne fut-il pas une des causes du mouvement révolutionnaire qui finit par emporter le pouvoir temporel ?

Nous n'avons pas besoin d'ailleurs de dire dans quel esprit excellent est écrite cette histoire. Le nom seul de l'auteur est une garantie suffisante. Il nous manquait un livre présentant le tableau complet des attaques dont le Saint-Siège a été l'objet depuis l'origine de ce siècle, et des manœuvres violentes ou perfides qui ont été tour à tour employées contre lui. Ce livre, le R. P. Van Duerm nous l'a donné. D. V.

La Russie et le Saint-Siège. *Études diplomatiques*, par le R. P. Pierling, S. J. T. I. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de xxxii-463 p. — Prix : 7 fr. 50.

« Quelle que soit la transformation survenue dans l'objectif et les limites de la politique russe, les traditions invétérées, les procédés antérieurs, les simples réminiscences n'ont jamais cessé d'exercer leur influence sur la marche des affaires et l'issue des transactions diplomatiques. » Ces quelques mots de l'introduction du P. Pierling indiquent nettement l'intérêt pratique de l'ouvrage qu'il a entrepris d'écrire sur les relations entre la Russie et la Papauté depuis le xve siècle. L'intérêt historique n'est pas moindre. L'auteur, qui est admirablement informé de tout ce qui a paru sur son sujet, a encore ajouté aux pièces imprimées une ample moisson de renseignements manuscrits qu'il est allé butiner de tous côtés, surtout dans les riches archives d'Italie. Les documents restent cependant encore incomplets et il a fallu une sage critique pour en tirer un aussi excellent parti. J'ajoute tout de suite que le P. Pierling, qui joint à sa vaste érudition un grand talent de mise en œuvre et de belles qualités de style, a fait un ouvrage qui se présente avec toutes les garanties du succès.

Quatre livres se partagent ce premier volume, qui embrasse une période de près de deux siècles (1417-1580) : I. *Les Russes et le Concile de Florence ;* II. *Ivan III et Sophie Paléologue ;* III. *Les Papes Médicis et Vasili III ;* IV. *Projets de missions pontificales à Moscou.* C'est la lutte contre l'islamisme et le besoin que l'Empire byzantin ressent du concours des chrétiens d'Occident qui a rapproché l'Église grecque de l'Église romaine ; et c'est un Grec, un moine de Saint-Démétrius, le

futur cardinal Isidore, qui, nommé exprès métropolite de Kiev par le patriarche de Constantinople, est venu représenter l'Église russe au concile de Florence. Partisan convaincu et ardent de l'union, Isidore ne sut pas la faire accepter de ses ouailles, chez qui régnaient les préjugés les plus invincibles contre les Latins. Le passage éphémère d'Isidore sur le siège de Kiev a laissé une trace durable dans l'histoire de Russie : c'est de lui que date la scission de l'Église russe en deux métropoles, Kiev et Moscou.

L'insuccès de l'union de Florence ne découragea pas les Papes ; et tout le volume nous montre chez eux la pensée constante, au XVe et au XVIe siècle, de ramener à l'unité les schismatiques de Moscou. Leur désir est encore favorisé par les fabuleux récits, qu'ils acceptent de confiance, d'aventuriers intéressés à tromper tout le monde et qui nourrissent leurs illusions sur les bonnes dispositions du grand kniaz de Moscou. Le Pape songe toujours à faire une grande ligue de l'Europe chrétienne contre le Croissant, et dans cette ligue il fait une place à la Moscovie. Aux préjugés de l'ignorance s'ajoutent, pour fortifier les mauvaises dispositions des Moscovites contre l'unité, la haine des Polonais catholiques avec lesquels ils sont en lutte perpétuelle ; et, de leur côté, les Polonais ferment à diverses reprises aux missions pontificales l'accès de Moscou. Est-ce à dire que toutes les tentatives restent stériles et ne portent aucun fruit ? Non. Il y a d'abord cette lueur un peu pâle de la Renaissance jetée sur Moscou par l'arrivée dans cette ville de la fille des Paléologue, Zoé (puis Sophie), l'épouse d'Ivan III, dont le mariage put être célébré en plein Vatican, grâce aux tromperies de l'envoyé du Tsar, l'Italien G.-B. della Volpe. Et puis, malgré leur barbarie, les Tsars cherchent à se rapprocher de l'Occident et à attirer chez eux des artistes que la cour romaine peut leur procurer. Enfin, dans leur lutte avec la Pologne, ils acceptent l'intervention des envoyés du Pape, et le P. Pierling a raison d'insister sur la haute portée de la trêve de cinq ans conclue entre la Pologne et la Russie sous les auspices de Clément VII : si ce fait « n'a pas pris les proportions d'un arbitrage où les deux parties se disputent les sympathies de l'arbitre, il n'en reste pas moins dans le passé comme un fait d'intervention pontificale entre deux peuples slaves, et d'une intervention réellement efficace. » E.-G. L.

Vers l'avenir, par l'abbé Naudet. Paris, Lecoffre, 1896, in-12, de x-388 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. l'abbé Naudet nous dit d'excellentes choses auxquelles nous ne saurions trop applaudir. Ses réflexions sur l'affaiblissement de la famille, sur l'éducation peu virile que l'on donne aux enfants, sur l'indifférence des catholiques pour la science, sur le manque d'activité du parti conservateur : tout cela est parfaitement juste. Nos députés se bornent à voter

au parlement, tandis que les socialistes courent la province, font des conférences, et sont sans cesse en mouvement pour agiter l'opinion. Notre parti craint trop de s'encanailler, de serrer la main rude du peuple. Il vit trop à part, trop dans les salons, et par là même il est sans action sur les masses.

Nous goûtons également beaucoup ce que dit l'auteur de l'insuffisance de la foi pour arrêter le mal qui nous ronge. Les catholiques de nos jours et de notre pays ne comprennent guère que ce qui touche au salut individuel; pour le reste ils sont tout de glace. Le christianisme intégral doit pénétrer toute la société. Il faut que les catholiques exercent une action sociale, et pour cela il faut qu'ils ne se bornent pas à donner leur argent, il faut qu'ils se donnent eux-mêmes, qu'ils se jettent dans la mêlée.

Comprenons avant tout que le peuple, plus éclairé, est devenu aussi plus exigeant, il ressent plus vivement des maux qu'il tolérait autrefois; il faut l'aider à conquérir une vie plus indépendante, plus digne, plus en rapport avec ses besoins actuels. Il faut le mettre à même d'améliorer son existence par les associations, d'étudier les remèdes qui peuvent être apportés à ses souffrances, de faire entendre ses réclamations par les pouvoirs publics. M. l'abbé Naudet cite avec beaucoup d'à-propos les congrès d'ouvriers chrétiens provoqués par M. Harmel, et qui, bien dirigés, peuvent être très propres à donner au peuple un sentiment plus juste des progrès réalisables.

Pour prévenir les catastrophes qui nous menacent, dit hardiment M. Naudet, il faut montrer au peuple que l'Église s'intéresse à lui. S'il est trop tard, si elle ne peut empêcher le mal, du moins elle se sera fait un titre pour travailler à la reconstruction future de l'ordre social.

Tout cela est excellent, tout cela est dit avec beaucoup de netteté, de vigueur et d'entrain. Nous souhaitons que beaucoup lisent ce livre et qu'il puisse secouer la torpeur de tant de catholiques.

Nous avons toutefois des réserves à faire. Rendons justice à M. Naudet : nous ne trouvons point dans son livre de ces propositions irréalisables, comme nous en avons lu dans le journal qu'il publiait autrefois à Bordeaux. Mais pourquoi, dans certains passages, ce langage dur, violent, parfois injuste, contre les classes dirigeantes? Sont-elles autre chose aujourd'hui que ce qu'il appelle lui-même l'élite de la démocratie? Cette élite, on en a besoin, il ne faudrait pas cependant la rebuter en se donnant l'air de l'attaquer. Il ne faut pas non plus exagérer les malheurs du prolétariat. L'auteur parle comme si ni les patrons ni les pouvoirs publics n'avaient rien fait depuis cinquante ans. On peut, tout en s'intéressant aux maux du peuple, lui parler raison. Dans ses maux, il y a souvent de sa faute. S'il y a 40 °/₀ d'ouvriers sans ouvrage, la cause en est bien un peu dans la désertion des campagnes et dans les agitations socialistes. On n'invente pas le travail, il faut qu'il se trouve, et il ne se

trouve que quand il y a des capitaux nombreux et de la sécurité pour leur emploi. Changer l'ordre social est un mot trop gros et qui veut trop dire. Il y a des abus, soit; mais dans son fond l'ordre social est-il si mauvais? Ne voyons-nous pas à chaque instant l'ouvrier intelligent et honnête arriver au patronat? Le simple ouvrier n'est-il pas mieux logé, vêtu et nourri qu'il y a un siècle? Ce qui s'est amélioré peut s'améliorer encore. Je voudrais qu'on mît plus souvent sous les yeux du peuple ce tableau consolant, au lieu de l'aigrir en lui parlant sans cesse de ses misères. D. V.

Saint Louis et Innocent IV. *Étude sur les rapports de la France et du Saint-Siège,* par Élie Berger. Paris, Thorin, 1893, gr. in-8 de III-427 p. — Prix : 12 fr.

On ne peut que remercier M. Berger de s'être décidé à donner à part son étude sur saint Louis et Innocent IV, dont le premier prix Gobert avait consacré, en 1888, la haute valeur, mais qui, publiée sous forme d'Introduction aux *Registres d'Innocent IV*, était forcément inaccessible à un grand nombre de personnes. M. Berger a pleinement le droit de signaler, dans sa préface, l'originalité de son travail. En se plaçant au point de vue français pour aborder le pontificat d'Innocent IV, au lieu de consacrer exclusivement son attention à la lutte entre le sacerdoce et l'Empire, il entreprenait une œuvre tout à fait nouvelle; et l'énorme quantité de pièces qu'il a été le premier à mettre au jour lui a permis de la traiter d'une façon très personnelle.

Après un rapide exposé des premières négociations qui eurent lieu, après l'avènement d'Innocent IV, entre le Pape et l'Empereur, et auxquelles saint Louis fut indirectement mêlé (chapitre Ier), l'installation du Pape à Lyon donne à M. Berger l'occasion de deux chapitres particulièrement intéressants. Dans l'un, il expose les rapports d'ordre ecclésiastique entre saint Louis et le Pape (nominations aux évêchés, droit de régale, démêlés des officiers royaux avec le clergé), et étudie les relations du Saint-Siège avec la noblesse et le haut clergé français. Il insiste particulièrement sur la situation du midi de la France, à cette époque, et les efforts d'Innocent IV pour le pacifier (dans cette seconde édition de son travail, M. Berger a pu utiliser le beau livre de M. Fournier, *le Royaume d'Arles et de Vienne*, paru depuis 1888). Le chapitre suivant est un très vivant tableau de la cour pontificale à Lyon. Quant au chapitre IV, il est consacré au concile de 1245; avec pleine raison, selon nous, M. Berger en reconnaît nettement le caractère œcuménique, et rejette sur les agissements de Frédéric II la responsabilité de l'absence d'un grand nombre de prélats.

L'acte capital du concile de Lyon avait été la déposition de l'Empereur. Celui-ci protesta naturellement avec la dernière vivacité; on en a

la preuve dans ses lettres aux nobles et aux prélats anglais, au roi de France et à ses barons. Saint Louis devait être d'autant plus porté à travailler à la réconciliation du Pape et de l'Empereur qu'il s'était croisé en 1244, et que la pacification de l'Europe importait au succès de son entreprise. Enfin la succession provençale venait de s'ouvrir par la mort de Raimond Bérenger (1245) ; il importait de la régler d'une manière favorable aux intérêts français. — Telles furent les questions qui amenèrent le roi de France à solliciter du Pape l'entrevue de Cluny, en 1245 (chapitre V). Ces entretiens restèrent secrets ; M. Berger a pu les reconstituer avec assez de vraisemblance, d'après les résultats qu'ils produisirent.

Le premier fut le mariage de Charles d'Anjou avec Béatrice, héritière de Provence ; le Pape, qui le favorisa, accorda les dispenses nécessaires, et écarta, dans une lettre fort curieuse intégralement reproduite à l'appendice, les réclamations que lui avaient adressées Henri III d'Angleterre et Richard de Cornouailles (la manière dont M. Berger présente les choses me paraît plus juste que l'opinion de M. Sternfeld, *Karl von Anjou als Graf der Provence*, d'après lequel Innocent IV, irrité de l'attitude conciliante de saint Louis vis-à-vis de l'Empereur, et inquiet de l'ambition capétienne, ne se serait décidé qu'à contre-cœur à soutenir Charles d'Anjou). Notons en passant que M. Berger nie, pour des raisons qui me semblent convaincantes, le fait d'une seconde entrevue de Cluny en 1246 (M. Ficker, qui l'avait d'abord admis, s'est rallié à l'avis de M. Berger ; cf. *Regesta Imperii*, 7605 a).

Le second résultat de l'entrevue de Cluny fut une impulsion plus active donnée aux préparatifs de la croisade, pour laquelle le concile de Lyon avait déjà accordé un vingtième des revenus ecclésiastiques, transformé bientôt, pour la France, en un décime. Le chapitre VI donne de grands détails sur la prédication de la croisade et la perception des subsides destinés à la Terre Sainte. M. Berger y discute d'une façon aussi intéressante qu'impartiale la responsabilité d'Innocent IV dans l'isolement où fut laissé le roi de France.

Avant de s'embarquer, saint Louis eut l'occasion de manifester nettement les deux faces de son caractère et de sa politique. D'une part, il témoigna hautement de son dévouement à l'Église, en se déclarent prêt, quand Frédéric II parla de marcher sur Lyon, à secourir le Pape avec une armée ; d'autre part, tout en ne s'associant pas (comme le montre avec raison M. Berger) à la ligue contre le clergé et le Saint-Siège que formèrent, en 1246, un grand nombre de barons français excités par les manifestes de Frédéric II, il n'hésita pas à adresser au Pape les remontrances les plus fermes. Je serais peut-être moins affirmatif que M. Berger sur l'authenticité du mémoire que le roi aurait fait remettre au Pape en 1247, et où il dénonçait les exactions de la cour de Rome, l'avidité

des collecteurs pontificaux, l'abus des provisions et collations de bénéfices. Sans doute il n'y a pour la révoquer en doute que des raisons de sentiment ; mais elles ont bien leur valeur, et j'ai peine à me figurer, par exemple, saint Louis déclarant tout uniment que le temporel des églises est à lui. Quoi qu'il en soit, il est par ailleurs certain que saint Louis se plaignit au Pape, précisément sur plusieurs des points visés par le mémoire. Il est difficile de discuter, avec plus de bon sens et d'équité que ne le fait M. Berger, les griefs allégués contre le Saint-Siège ; l'étude qu'il a faite des registres d'Innocent IV lui a permis d'introduire dans le débat, au lieu de déclamations vagues, un essai de statistique, et de signaler dans la conduite d'Innocent IV des variations qui prouvent que ce pape s'appliqua à tenir compte des plaintes légitimes de saint Louis. Tout le monde, croyons-nous, souscrira aux conclusions de M. Berger, sévères, en somme, pour Innocent IV, mais motivées, modérées, et faisant la part des circonstances atténuantes. Le chapitre VIII, un des plus remarquables de l'ouvrage, se termine d'ailleurs par le récit d'une affaire qui fit au contraire grand honneur à Innocent IV : son intervention en faveur des juifs.

Les derniers efforts de saint Louis, à l'entrevue de Lyon, en 1248, pour réconcilier le Pape et l'Empereur ; l'attitude de ces deux derniers durant la croisade du Roi ; le désir sincère du Pape d'aider saint Louis, contrecarré par les nécessités de la lutte contre Frédéric ; le rôle ambigu de celui-ci, s'excusant de ne pas secourir le Roi, en rejetant les torts sur le Pape, et, s'il faut en croire les historiens arabes, trahissant saint Louis auprès des Sarrasins ; tout cela occupe les chapitres IX et X. Le départ du Pape de Lyon, après la mort de Frédéric II, rendit naturellement moins étroits les rapports entre la cour pontificale et la cour de France ; ils consistent désormais surtout en négociations, assez aigres parfois, à propos d'affaires ecclésiastiques. L'absence de saint Louis, la situation moins critique du Pape, se font sentir ; les parties en présence montrent moins d'esprit de conciliation. Quant aux ouvertures d'Innocent IV offrant la Sicile à Charles d'Anjou, elles échouèrent devant l'opposition des conseillers du prince.

A propos de ces négociations, je demande la permission de faire une chicane. M. Berger parle de l'investiture du royaume de Sicile accordée à Edmond, fils de Henri III d'Angleterre ; il s'étonne ensuite qu'après la mort de Conrad, Innocent IV ait déclaré vouloir conserver à Conradin les droits qu'il pouvait avoir sur la Sicile. Il voit là une contradiction. En réalité, Albert de Parme, légat du Pape, accorde bien aux représentants d'Edmond l'investiture de la Sicile, le 6 mars 1254 ; mais cette investiture était subordonnée à la ratification pontificale. Cette ratification, le Pape l'accorda par bulle du 14 mai ; mais Albert, devant l'aveu du roi d'Angleterre déclarant qu'il ne disposait pas de ressources sé-

rieuses pour faire la conquête de la Sicile, prit sur lui de ne pas la signifier dans les formes solennelles prescrites. Sur ces entrefaites, la mort de Conrad, le 21 mai 1254, vint diminuer beaucoup le désir du Pape de trouver un souverain pour la Sicile. Ne se regardant pas comme engagé, il traita avec Manfred et admit éventuellement les droits de Conradin (Cf., sur ces points, Rodenberg, *Innocenz IV und das Königreich Sizilien*, et Potthast, 15784, 18603, 19037-8). La politique d'Innocent IV, avec ses brusques variations, était du moins conforme à la lettre de ses engagements.

Cette observation n'a pas d'autre objet que de témoigner du soin avec lequel j'ai lu (ou plutôt relu sous sa forme actuelle) ce livre, qui est assurément l'un des plus remarquables que l'érudition française ait produits dans ces dernières années. É. Jordan.

Devant le siècle, par le vicomte Melchior de Vogüé. Paris, Colin et Cie, 1896, in-16 de 343 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. le vicomte de Vogüé se plaît à donner aux recueils de ses excellents articles des titres parfois singuliers. Cette fois l'intitulé de son volume est assez explicable. C'est le *Panorama de l'histoire du siècle* qui lui fournit une sorte d'introduction pleine des plus hautes pensées, et ce sont divers personnages de ce siècle qui deviennent les sujets des plus intéressantes études. A l'exception de souvenirs personnels bien émouvants et d'une expression bien vraie, qui remontent à la date sinistre de 1870, ce sont des ouvrages de genres divers dans lesquels M. de Vogüé trouve le motif de pages d'une beauté si originale. La biographie s'efface et laisse une place entière à l'auteur, qui partout se montre lui, avec sa promptitude d'impression, avec l'inattendu des observations les plus profondes, les plus justes, avec l'éclat d'un style qu'il a bien en propre. Quant aux noms qui provoquent ces vivantes et brillantes études, ils sont trop nombreux pour que je les cite tous. Un curieux volume de M. Pingaud a inspiré la notice sur d'Antraigues, l'actif agent secret de l'émigration. M. de Vogüé nous transporte en plein Directoire avec les mémoires de La Revellière-Lépeaux. Les souvenirs de Chaptal le conduisent à Napoléon et à son époque. Notons dans cet article (p. 100) un magnifique éloge des sœurs hospitalières, apologie d'autant plus importante qu'elle est empruntée à Chaptal lui-même, franc-maçon et libre penseur. Nous rencontrons ensuite un émouvant chapitre sur le maréchal Ney et nous en lisons un autre un peu plus loin sur notre dernier maréchal, Canrobert. N'oublions pas les *Deux Bronzes*. Le premier bronze est celui dans lequel a été personnifiée la Germania, colossale statue triomphale que les Allemands ont élevée à l'horizon du Palatinat. M. de Vogüé rentrait en France sinistrement impressionné par cette menaçante apparition. Découragé, il se disait que nous n'avions rien à lui

opposer, quand il se trouva en face de la Jeanne d'Arc de Dubois. Elle était comme l'image nationale à opposer à la terrible Germania. Pages splendides, qu'il faut lire et relire. Que d'autres pages auxquelles je voudrais m'arrêter : Pasteur, Taine, Émile Montégut! et que de pensées j'aimerais à citer! Je veux du moins rapporter celle-ci, c'est comme une lueur dans la teinte un peu pessimiste de l'auteur : « L'histoire ne trompe pas les justes espérances, elle trompe les calculs, elle fait son œuvre logique par des moyens dont les logiciens humains ne s'étaient pas avisés. »

TH. DE P.

Les Trois Girondines, Mme Roland, Charlotte Corday, Mme Bouquey, et les Girondins, étude de critique historique par ARMAND DUCOS. Paris, Chevalier-Marescq, 1895, in-8 de 330 p., illustré des reproductions héliographiques de quatorze portraits, dont deux inédits, de six vues de lieux historiques et de la maquette d'un monument. — Prix : 3 fr.

Ainsi que son auteur prend soin de nous l'apprendre, « la première idée de cet ouvrage est venue de l'examen du projet de monument des Girondins, qui fut exposé au musée de Bordeaux en novembre 1893, après l'adoption par la municipalité de la maquette de M. A.-J. Dumilatre, statuaire, et des devis de M. Rich, architecte. » Une conférence publique, faite par M. A. Ducos dans le grand amphithéâtre de l'Athénée, le 29 du même mois, lui a servi de base. Petit-neveu de Ducos et de Boyer-Fonfrède, deux des victimes du 31 octobre, M. Armand Ducos a été élevé dans le culte des Girondins. La vérité lui a paru « singulièrement obscurcie » à leur égard, et il s'est donné la tâche de la « faire reluire. » A-t-il réussi dans une entreprise qui n'est pas tout à fait désintéressée? Nous ne pourrions l'affirmer : tout a été dit et écrit au sujet de personnages que leur malheur n'a pas suffi à rendre complètement sympathiques aux esprits non prévenus. On ne peut, malgré soi, oublier qu'ils avaient presque tous pris part aux plus monstrueux des premiers excès de la Révolution. Des trois héroïnes du parti, la moins connue, Mme Bouquey, est certainement celle qui retiendra surtout le lecteur. Son entier dévouement à une cause perdue, son dévouement jusqu'à la mort, est resté pur : il n'a été gâté ni par un orgueil implacable, comme chez Mme Roland, ni par le fanatisme sanguinaire, comme chez Charlotte Corday.

Les héliogravures qui accompagnent l'ouvrage de M. A. Ducos sont très joliment exécutées, et les documents inédits qu'on y trouve offrent le plus grand intérêt.

J. M.

La Vie privée d'autrefois, par ALFRED FRANKLIN. — *L'Enfant. Les Magasins de nouveautés.* Paris, Plon et Nourrit, 1896, 2 vol. in-16 de 310 et 329 p. — Prix du vol. : 3 fr. 50.

M. Franklin a publié, l'année dernière (Voir *Polybiblion*, t. LXXIV,

p. 69), un volume portant aussi pour titre : *L'Enfant*, mais il s'y est laissé entraîner à tant de détails accessoires, que ce volume n'ayant pu contenir ses nombreuses recherches, il vient de leur ouvrir un nouveau tome. Nous nous y trouvons derechef en face des nourrices et des berceaux, et ce n'est guère qu'à la centième page qu'enfin l'enfant est sevré. Il y a du reste une foule de particularités curieuses et, il faut l'avouer aussi, des longueurs inutiles dans cette première partie. M. Franklin nous donne ensuite bien des renseignements sur l'éducation première : il croit qu'alors elle était meilleure qu'aujourd'hui ; l'histoire de Bayard lui fournit de jolies pages sur l'enfance d'un damoiseau ; puis il nous montre en quel honneur était le fouet. On ne craignait pas de l'appliquer à d'illustres patients. Louis XIII le reçut quinze jours après avoir prononcé un discours au Parlement. « J'aimerois mieux, disait-il, qu'on ne me fist point tant de révérences et tant d'honneurs, et qu'on ne me fist point fouetter. » Beaucoup de choses amusantes sur l'enfance des petits princes, leur vie en famille. Après nous avoir entretenus des punitions, M. Franklin nous parle des divertissements, des jeux des enfants. Il aurait pu nous dire là un mot de l'invention des instituteurs de Gaston d'Orléans, le frère de Louis XIV. Comme il était fort rebelle à l'étude du latin, ses maîtres imaginèrent d'imposer des noms militaires à toutes les règles de la syntaxe. La particule *on* était un régiment ; le *que retranché*, une citadelle ; le *nom*, une brigade ; le *verbe*, une division. Le capitaine *volo* commandait tous les verbes anormaux, etc.

A ce volume, M. Franklin en joint un autre, intitulé comme deux tomes précédents, *les Magasins de nouveautés*. L'immense bazar du *Bon Marché* ne pourrait certes contenir tout ce que M. Franklin place sous ce titre — devenu peut-être trop élastique. — Il fait entrer dans ses *Magasins de nouveautés* les teinturiers du XIIIe siècle, les hérauts d'armes, les chapeliers, les tapisseries des Gobelins, etc. Je ne veux pas dire que beaucoup de ces détails ne sont pas intéressants. Mais on peut trouver qu'ils sont placés sous une étiquette peu exacte. Ils sont d'ailleurs souvent instructifs et amusants, quand ils ne s'encombrent pas de longueurs, preuves d'ailleurs de la patiente érudition de l'auteur. TH. DE P.

Histoire de la Révolution en Auvergne, par JEAN-BAPTISTE SERRES. Paris, Vic et Amat, 1895, 3 vol. in-12 de xv-211, 231 et 177 p. — Prix : 7 fr.

Pour M. J.-B. Serres, « la Révolution, c'est la destruction.... L'Église, c'est l'armée de Dieu ; la Révolution, c'est l'armée de Satan. » C'est dire dans quel esprit est écrit cet essai d'une histoire générale de la Révolution en Auvergne. Il comprend actuellement trois volumes, intitulés : *Les Préliminaires de la Révolution ; le Nouveau Régime ; Exterminа-*

tion de la noblesse. Deux autres sont annoncés, qui traiteront de la destruction des deux clergés, séculier et régulier.

Le premier fascicule présente une description un peu flattée de l'ancien régime en Auvergne et une analyse des procès-verbaux de l'assemblée provinciale de 1787, ainsi que des assemblées bailliagères pour les élections aux États généraux. Le second se compose d'un récit des années 1789-1791, où le tableau des troubles populaires est sans cesse traversé par les détails sur le rôle des députés du pays à la Constituante. Le troisième, devançant l'ordre chronologique, énumère les victimes que la Terreur fit parmi les familles nobles de la province.

M. Serres procède volontiers par séries de citations. Il fait de fréquents emprunts à la *Révolution*, de Taine, au *Tribunal révolutionnaire*, de M. Wallon, aux *Mémoires* de Malouet et de Montlosier, même à des travaux récemment publiés en Auvergne et dont il blâme cependant l'esprit favorable à la Révolution. Connaît-il entièrement la série des études si consciencieuses et si solides de M. Francisque Mège ? On en douterait, à le voir traiter de brochure l'important volume de cet écrivain sur *les Bataillons de volontaires*, et omettre de citer l'étude du même sur la *Formation du département du Puy-de-Dôme*. Sur les Noailles, possesseurs de châteaux en Haute-Auvergne, — ce qui lui fait rattacher artificiellement à son sujet le récit de leurs infortunes — il ne paraît pas avoir consulté l'ouvrage anonyme, bien connu et plein de curieux détails, sur Mme de Montagu. En résumé, ce livre encore incomplet, difficile à juger dans son ensemble, dont les tendances sont très caractérisées, dont le plan général échappe, est d'une lecture facile, mais ne paraît pas avoir épuisé les sources, même imprimées. L. P.

Geschichte des deutschen Volkes, von Johannes Janssen, fortgesetzt von L. Pastor. T. VIII. Freiburg im Breisgau, Herder, 1894, in-8 de LVI-720 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le huitième volume de la continuation par L. Pastor du grand ouvrage de Janssen est consacré à l'état économique, social, religieux, moral, du peuple allemand à la veille de la guerre de Trente ans : c'est le quatrième livre, subdivisé en trois parties, du tableau que Janssen lui-même avait commencé avec son sixième volume par l'état de l'art, de la littérature et de l'enseignement. Ce quatrième livre ne se sent en rien du changement d'auteur. Dès la première partie, commerce, capitalisme, usure des chrétiens et des juifs, monnaie, mines, industrie et corporations, paysans, il offre un intérêt d'actualité pour l'intelligence de bon nombre de questions contemporaines. Les lois sur la chasse dans plusieurs pays allemands, moins intéressantes pour nous, n'en sont pas moins instructives : on y retrouve le caractère aristocratique de la Réforme, elles s'inspirent des idées de Mélanchthon et de Luther en faveur du despotisme

seigneurial contre la vieille démocratie des siècles catholiques. L'homme du commun, mourant de faim, voit à portée de ses mains le fauve soigné, nourri, protégé. La seconde partie nous présente la vie des cours, « où sont réunis tous les vices, » celle de la noblesse, « luxe et prodigalité, » celle des bourgeois et des paysans, qui ne paraît pas plus exemplaire. La situation religieuse, telle que la dépeint la troisième partie, ne semble pas moins triste : les plaintes de Luther sur l'immoralité universelle en sont une preuve. De longs détails sur la sorcellerie terminent le volume : encore une actualité pour notre société moderne, où tant de têtes faibles ont trouvé dans les pratiques ténébreuses de l'occultisme une cause nouvelle de détraquement. Il est bon de relever là encore le contraste entre les théologiens protestants, qui regardent les médecins juifs comme des « instruments de Satan » (p. 651) et les catholiques, notamment le jésuite Spée, qui, sans favoriser la sorcellerie, prennent la défense des sorciers contre la superstition populaire.

Après ce long tableau des maux causés à l'Allemagne par la Réforme, nous souhaitons de voir promptement M. Pastor reprendre, là où Janssen l'a laissé, le récit du conflit entre le catholicisme et le protestantisme sur le terrain politique : peut-être les princes catholiques de cette époque n'y gagneront-ils pas, mais les dynasties protestantes y perdront davantage : pour un catholique et un Français, le spectacle n'est pas sans charme.

BRUNON.

La Chambre des représentants en 1894-1895. *Biographies des 152 députés de la Chambre belge*, par A. HENRY et F. LIVRAUW, précédées d'une *Étude sur le mouvement de la vie parlementaire en Belgique depuis 1830 jusqu'à nos jours*, par A. DE RIDDER, et suivies d'une *Notice sur le Palais de la Nation*. Bruxelles, Société belge de librairie, 1896, gr. in-8 de 468 p., avec 157 portraits, un plan de la Chambre et plusieurs vues du Parlement. — Prix : 5 fr.

Ce volume est à la fois un annuaire et une histoire parlementaire et législative de la Belgique depuis 1830.

La partie historique, qui occupe la moitié de l'ouvrage, a le grand mérite de préciser les événements parlementaires et d'indiquer très exactement comment les questions se sont posées. C'est là un point que les historiens négligent trop souvent : préoccupés à juste titre de raconter et d'apprécier les faits politiques au point de vue des tendances générales dont ils sont l'effet et des résultats qu'ils produisent, ils nous laissent trop souvent oublier ou ignorer les questions précises sur lesquelles les votes importants sont intervenus. Il en résulte un certain vague dans les esprits, et dans les polémiques courantes de la politique, à une époque aussi compliquée que la nôtre, la précision est indispensable. Cette précision se trouve dans l'ouvrage que nous analysons. Que de leçons aussi pour les Français dans cette histoire de la Belgique ! Les progrès sont

presque facilement réalisés, les crises heureusement dénouées. C'est presque une révolution légale et pacifique que cette grande réforme constitutionnelle de 1894 qui introduisit en Belgique le suffrage universel dans des conditions autrement sages et rationnelles que ne le fit en France l'assemblée de 1848.

Si les Belges ont fait mieux que nous et ont évité les malheurs que nous avons subis et dont nous ne pouvons encore apercevoir la fin, c'est qu'ils l'ont mérité. Ils ont su maintenir le trône, sauvegarde suprême de l'État, au-dessus de leurs disputes de parti, et ils ont su se grouper en grande majorité autour des hommes admirables qui ont eu l'énergie de constituer et de faire vivre leur grand parti catholique. C'est avec mélancolie que, feuilletant la biographie des cent cinquante-deux membres de la Chambre des représentants, je lisais au-dessous de la grande majorité des noms cette mention : « représentant catholique pour l'arrondissement de.... » et que j'examinais les photographies qui sont jointes aux notices. Je ne pouvais m'empêcher de comparer ces physionomies de braves gens avec celles que nous sommes accoutumés de voir dans nos Chambres françaises. Et la comparaison n'était pas flatteuse pour nous. Voilà un peuple qui a vaincu la franc-maçonnerie : elle n'est donc pas invincible.

EUGÈNE GODEFROY.

Il Comune Teramano nella sua vita intima e pubblica dai più antichi tempi ai moderni, da FRANCESCO SAVINI. Racconto e studî seguiti da documenti e da tavole. Roma, Forzani, 1895, in-8 de xx-612 p.

Les origines de la ville de Teramano sont des plus obscures. Les sources manquent presque absolument : jusqu'au ve siècle de notre ère, il n'y a que quelques inscriptions; pour la période barbare (du ve au viiie) et la période comtale (du viiie au xie), quelques chartes et lettres de Grégoire VII, conservant quelques noms de magistratures. De cette obscurité M. Savini n'a rien pu tirer, sauf les transformations onomastiques de Interamnia en Aprutium, puis Teramano, et la constatation de la domination grecque jusqu'au milieu du viiie siècle. Un document de 1108 a quelque importance, car il montre la division de la population en plusieurs classes : clergé, noblesse, bourgeoisie, serfs de la glèbe et *partitores*. M. Savini établit aussi que Teramano n'a jamais été une commune proprement dite : elle passa de la domination du comte à celle de l'évêque, puis de celle-ci à la souveraineté directe du roi de Naples depuis le milieu du xiiie siècle. Elle obtint de l'évêque, par la force probablement, une certaine autonomie : en 1165 (confirm. en 1173) la liberté réelle et personnelle des citoyens ; en 1207, la juridiction criminelle, et la présence d'un podestat étranger choisi par un *mediator* nommé par les citoyens et l'évêque; en 1229, renonciation de l'évêque et de l'Église à tout droit

sur l'hérédité et la propriété des citoyens. C'est en somme un état mixte entre les formes communales de la haute Italie et les villes non libres du Midi. La question de l'origine, du progrès et de la décadence de ces institutions est la seule intéressante que présente l'histoire de la ville de Teramano. Totalement et toujours dénuée d'importance, éloignée de la mer et des grandes voies de communication, ce qui y supprimait tout commerce, trop voisine des territoires napolitains, elle fut en effet absorbée par « le Royaume. » Au xve siècle, les comtes de San Flaviano essayèrent d'y lutter contre le pouvoir royal, mais en 1507 Ferdinand le Catholique lui garantit sa tranquillité. Dès lors la nuit recommence sur cette histoire. La vie communale s'y prolonge dans d'interminables luttes entre patriciens et peuple jusqu'en 1770; elle subit le contre-coup de la Révolution; à l'époque moderne, aucun fait important.

On estimera donc pour ce mince sujet le volume de M. Savini bien gros. Il l'a grossi de digressions et de comparaisons avec les autres phénomènes d'institutions existant en Italie. C'est fâcheux, car s'il connait bien les archives de son pays, il ignore profondément les récents travaux sur les municipes romains, les échevins, l'origine des communes italiennes, les origines du consulat. Le ton perpétuel de panégyrique adopté par M. Savini est insupportable. Le volume se termine par une collection de trente-six documents qui donnent les faits principaux de cette histoire minutieusement écrite. L.-G. Pélissier.

Histoire de la Russie, depuis la mort de Paul Ier jusqu'à l'avènement de Nicolas II (1801-1894), par Gaston Créhange. 2e édition. Paris, Alcan, 1896, in-12 de 338 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cette seconde édition contient un chapitre de plus que la première. En outre, l'auteur donne, à la fin de son livre, une courte bibliographie.

Le nouveau chapitre est consacré au règne d'Alexandre III. De grands et nombreux événements y sont résumés en quelques pages, de manière à donner une idée suffisante, sinon complète, de la transformation intérieure de la Russie et de sa politique étrangère pendant toute cette période. On peut n'être pas toujours du même avis que l'auteur, mais il convient de lui rendre cette justice qu'il ne se laisse pas entraîner par le courant actuel de sympathies franco-russes, et qu'il est soucieux de l'impartialité. Parfois c'est même la rigueur qui prédomine. Ainsi, abordant la question des juifs, M. Créhange déplore le misérable état dans lequel se trouvent les enfants d'Israël sous le sceptre des Tsars; mais ne faudrait-il pas ajouter que les conditions économiques du pays et le caractère même des Russes rendent la solution de ce problème bien plus difficile que partout ailleurs? On lira avec un intérêt spécial les deux derniers paragraphes sur l'expansion russe en Asie et la politique en Europe. — Quant à la bibliographie, nous aurions voulu y voir plus de

livres russes. Sur les questions de servage et de finances, par exemple, il y a d'excellents travaux qui méritent d'être cités. L'histoire de Pologne est aussi en progrès depuis Joachim Lelewel. P. S. P.

Histoire des Roumains de la Dacie Trajane, par A.-D. Xénopol, professeur à l'Université de Jassy, avec une préface de M. Rambaud, professeur à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Leroux, 1896, 2 vol. gr. in-8 de xxxvi-486 et 612 p. — Prix : 25 fr.

En traduisant en français son histoire écrite en roumain, M. Xénopol l'a en même temps réduite de six à deux volumes; mais, même sous cette forme relativement abrégée, cette œuvre est encore ce qui a été publié de plus considérable, j'ajouterai de plus scientifique, sur l'histoire de Roumanie. La qualité que je mets au-dessus de toutes les autres chez M. Xénopol, c'est son impartialité; celui qui écrit l'histoire de son pays a peine à se défendre contre un sentiment trop naturel qui porte à embellir ce qui est bien, à gazer, à supprimer ou à défigurer ce qui est mal; la vérité est sacrifiée à l'amour de la patrie. On excuse ces écrivains, mais on cesse de les prendre au sérieux. M. Xénopol a eu le courage de tout dire, et ses jugements y gagnent de pouvoir être acceptés avec confiance par le lecteur, qui sait qu'on ne cherche pas à le tromper.

Le livre est divisé en quatre parties: la formation de la nationalité roumaine, des origines à la fin du xiiie siècle ; la période où cette nationalité est en lutte avec les influences slaves (jusqu'en 1633); puis la domination des Grecs (1633-1822), et enfin les temps modernes jusqu'à l'union des principautés en 1868.

M. Xénopol s'est inspiré des procédés de V. Duruy en plaçant au début ou à la fin de ses chapitres des tableaux où, dans une synthèse substantielle, il présente l'ensemble des faits qui constituent la charpente de son histoire; ces récapitulations successives étaient nécessaires, car il ne s'agit pas ici d'une série unique de faits : les Roumains de Valachie ont un développement parallèle à celui des Moldaves; la Transylvanie est aussi un pays roumain, mais dont les destinées sont distinctes; enfin il y a les Valaques du Sud, établis dans le massif du Pinde. Sans une méthode rigoureuse, on tomberait dans une confusion inextricable ou dans des généralisations peu conformes à la vérité.

Un problème intéressant est celui des origines latines du peuple roumain; les conclusions de l'auteur, assises sur les sources historiques et épigraphiques, le résolvent d'une façon très satisfaisante.

Un des côtés originaux du travail est dû aux connaissances philologiques très étendues qui ont permis à M. Xénopol de tirer de la constitution même de la langue roumaine des inductions historiques fort intéressantes. Nous voyons par exemple qu'en roumain les termes primitifs de la langue religieuse sont latins (*altar*, *cruce*, *lege*, *sinta scrip-*

tura); l'auteur en déduit que l'évangélisation première est venue des pays de langue latine; puis s'établit, au VIIIe siècle, l'influence slave, qui laisse sa trace dans le vocabulaire ecclésiastique; *tamaë*, encens; *staretz*, supérieur; *mucenic*, martyr; *spovedanie*, confession; enfin l'organisation définitive est donnée par les Grecs, dont la terminologie fournit les mots *patriarh*, *mitropolit*, *egumen*, *proestos*, *calugar*, etc. Cette méthode est employée, avec le même succès, à des recherches relatives au développement économique, politique et social; elle mène à des conclusions toujours ingénieuses, le plus souvent indiscutables.

L'idée qui traverse l'ouvrage est celle de la persévérance des Roumains dans leur marche vers l'unité nationale; la barbarie des Goths et des Avars, les efforts des premiers Slaves ne font qu'arrêter un mouvement qui reprend dès que les circonstances le permettent. Viennent les Turcs, brutaux et corrompus, les Grecs, avides et corrupteurs, les Hongrois, froidement tyranniques, les Polonais, envieux et perfides, les Russes, protecteurs despotiques, qui, par leurs façons égoïstes et policières, deviennent les plus odieux des libérateurs. Au milieu de tant d'écueils, la barque tournoie, mais, manœuvrée avec énergie, elle échappe aux dangers toujours renaissants, pour arriver enfin aux flots calmes dans lesquels elle navigue paisiblement depuis l'émancipation de la Roumanie.

M. Rambaud a écrit pour ce bel ouvrage une préface qui en est un excellent résumé, et qui recommande au public français une œuvre doublement digne d'intérêt, puisqu'elle est celle d'un ardent patriote et d'un historien éminent.

P. PISANI.

Les Musulmanes contemporaines, par ALIHÉ HANOUM, trad. de NAZIMÉ-ROUKIE. Paris, Lemerre, 1894, in-18 de XII-204 p. — Prix : 3 fr. 50.

Alihé Hanoum est une grande dame de Constantinople, fille d'un ancien ministre, Djevdet Pacha. Elle a voulu initier les Européens à la civilisation ottomane. « Ce n'est, dit-elle dans la préface, ni en parcourant les rues et les marchés d'une ville, ni en visitant ce qu'il y a de remarquable en celle-ci, qu'on peut se faire une idée des tendances et des coutumes de ses habitants. Pour bien pénétrer l'esprit d'une nation, il faudrait connaître de près les éléments qui la personnifient : les hommes et les femmes. » Les Européens qui vivent en Orient peuvent évidemment connaître les hommes, mais n'ayant pas d'accès dans les harems, ils n'ont sur les grandes dames de la société turque que des données fort vagues. C'est pour permettre aux Européens d'apprécier les vraies coutumes orientales et de ne plus trop gémir sur la malheureuse condition de ses compatriotes, qu'Alihé Hanoum a publié ce livre. La femme turque est si peu l'esclave de son mari, au dire de l'auteur, que celui-ci ne peut l'obliger à le suivre dans des contrées éloignées; et elle conserve toute sa vie la libre disposition de ses biens personnels.

Quant aux photographies de belles Ottomanes en costume national qui se vendent dans les bazars de Smyrne ou de Péra, elles sont de pure fantaisie. Les photographes font poser devant leurs appareils des actrices juives qu'ils affublent d'étoffes albanaises et coiffent du *kefié* arabe. Parisiens qui explorez les rives du Bosphore, soyez méfiants, et emportez dans votre valise les *Musulmanes contemporaines*, si vous ne voulez pas être dupés comme un simple *cockney* londonien.

ROGER LAMBELIN.

The Carolina Pirates and colonial Commerce, *1670-1740*, by SHIRLEY CARTER HUGHSON. (Johns Hopkins University studies.) Baltimore, the John Hopkins Press, 1894, in-8 de 134 p. — Prix : 5 fr.

The Constitutional Beginnings of North Carolina (*1663-1729*), by JOHN SPENCER BASSETT. (Même collection.) Baltimore, the John Hopkins Press, 1894, in-8 de 73 p. — Prix : 2 fr. 50.

Government of the colony of South Carolina, by EDSON L. WHITNEY. (Même collection.) Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1895, in-8 de 121 p. — Prix : 3 fr. 75.

Un des faits encore les moins connus, parmi les épisodes les plus curieux de l'histoire d'Amérique, est l'apparition, le développement et la disparition de la flibuste au cours du XVIIe et du XVIIIe siècle. Sur la flibuste se greffe la piraterie, qui parfois se confond avec elle, comme en ont la preuve les lecteurs des ouvrages classiques sur le sujet d'Œxmelin et d'Archenholz. De temps à autre, un document nouveau fournit quelques précieux renseignements sur un point de cette histoire ; mais personne n'a encore entrepris d'étudier ce sujet d'une façon vraiment scientifique. Voici que, d'Amérique, nous arrive une invitation pressante à le faire sous la forme d'une monographie consacrée à l'examen critique d'un épisode de cette histoire, aux pirates de la Caroline.

Le remarquable travail de M. Shirley Carter Hughson, composé d'après les documents originaux, écrit d'une plume extrêmement alerte, montre comment, entre 1660 et 1740, sur les côtes des deux Carolines, les pirates sont arrivés, comment ils ont été considérés par les colons et par les autorités anglaises, leur influence sur la vie et le commerce de ces pays du Nouveau-Monde, enfin leur extermination. L'auteur distingue deux périodes, séparées par une trentaine d'années de calme, dans l'histoire de la piraterie sur le littoral de la Caroline ; lors de la fondation de la colonie, entre 1660 et 1670, puis entre 1713 et 1719, immédiatement avant l'époque où le pouvoir royal administre les affaires coloniales, les pirates se sont surtout montrés sur les côtes de ces pays, dont les habitants ont dû parfois lutter en même temps avec énergie contre les Indiens. M. Shirley Carter Hughson, qui se sert fort habilement de la géographie pour expliquer l'histoire, a raconté avec un réel talent d'écrivain les faits d'armes de pirates tels que Thatch,

Stede Bonnet et Worley, et les vigoureux efforts, couronnés de succès, faits par les colons pour réprimer leurs brigandages et se débarrasser de ces forbans. Il a aussi montré la singulière façon dont certains fonctionnaires comprenaient leurs devoirs, cet Eden, par exemple, qui était de connivence, de complicité avec Thatch. Bon livre, au total, qui prête fort peu le flanc à la critique (on y regrette parfois l'absence de quelques références ; on y trouve écrit, p. 9, Laudonière et non Laudonnière), qui est excellent, et vraiment fait de main d'ouvrier.

— La lecture de deux autres ouvrages récemment publiés sur la Caroline éclairera d'une vive lumière certains points du travail de M. Shirley Carter Hughson. Le premier a trait aux origines constitutionnelles de la Caroline du Nord, et étudie avec le plus grand soin la forme générale de son gouvernement entre 1663 et 1729. Pourvue d'un appareil critique irréprochable, accompagnée de précieuses indications bibliographiques, l'étude de M. John Spencer Bassett débute par indiquer dans le comté d'Albemarle l'origine de la Caroline du Nord ; puis elle y suit le développement de la liberté civile jusqu'au moment où le pays devient un État, non sans tenir compte de faits économiques et sociaux très importants. Elle montre comment l'organisation seigneuriale telle qu'elle existait en Angleterre jusqu'aux jours de la réforme moderne a servi de prototype à celle de la Caroline du Nord, et qu'étudier la constitution du comté palatin anglais de Durham, c'est en réalité étudier celle de la contrée américaine. L'examen de la théorie du gouvernement des huit grands propriétaires constitués par Charles II, telle que Shaftesbury l'a inspirée à Locke, puis de la pratique même de ce gouvernement, voilà l'objet des deux derniers chapitres de l'intéressante monographie composée par M. John Spencer Bassett.

— Beaucoup plus étendue dans le temps est l'étude de M. Edson L. Whitney sur le gouvernement de la colonie de la Caroline du Sud. L'auteur, se plaçant exclusivement au point de vue constitutionnel, ne s'est pas proposé de faire une histoire complète de ce pays, mais seulement d'en retracer les différents changements constitutionnels jusqu'au moment où il cessa d'être une colonie anglaise. Il a rempli son but, et d'une manière très heureuse, ne recourant à l'histoire générale que lorsqu'elle était susceptible de jeter une réelle lumière sur les faits. L'appareil critique de cette monographie, complétée par deux appendices (un tableau des progrès de la population de la Caroline du Sud entre mars 1671 et 1790, des progrès de la population de Charleston depuis 1707, — et une liste des gouverneurs de la colonie), est très soigné, et le premier chapitre du livre de M. Edson L. Whitney, consacré aux sources de l'histoire coloniale de la Caroline du Sud (p. 9-17), est excellent ; il y faut seulement regretter que les indications bibliographiques ne soient pas plus précises et plus complètes. C'est encore un

chapitre très intéressant que le chapitre II, dans lequel est définie la situation de la colonie vis-à-vis de la métropole (p. 18-36). Les chapitres suivants font pénétrer profondément dans l'organisation de la Caroline du Sud. Notons-y, comme dignes de remarque, un excellent aperçu physique du pays (p. 56-58), en tête du chapitre sur la répartition des terres entre les villes, les municipes, les cultures, etc., — un passage curieux sur l'importance de Charleston dans la vie publique de la colonie et sur l'opposition existant entre la côte, riche et peuplée, et l'intérieur du pays, presque désert, non colonisé pour ainsi dire, et même inconnu jusqu'à la fin de la période coloniale (p. 63-65). Notons-y encore, dans le paragraphe du chapitre sur la justice relatif aux cours de l'Amirauté, des indications sur la façon de juger les pirates (p. 88) qui intéresseront les lecteurs du livre de M. Shirley Carter Hughson, et çà et là (p. 59 et 62) quelques mentions, trop brèves à notre gré, sur la part prise par les huguenots français au peuplement de la Caroline du Sud.

En voilà plus qu'il n'en faut pour permettre d'apprécier la valeur des trois ouvrages dont le titre se trouve en tête de ce compte rendu; tous trois appartiennent aux douzième et treizième séries d'études historiques et politiques publiées par l'Université John Hopkins, de Baltimore. Ils fournissent une preuve nouvelle de l'importance et de l'intérêt que présente cette belle collection. HENRI FROIDEVAUX.

Pierre l'Hermite et la famille Lhermite d'Anvers, par FERNAND DONNET. Anvers, Bacher, 1893, in-8 de 102 p.

Il a existé à Anvers deux familles nobles du nom de Lhermite et provenant sans doute d'une souche commune d'origine française. M. Donnet a dressé l'arbre généalogique et fait l'histoire de l'une et de l'autre : la première remonte jusqu'au milieu du XVe siècle, la seconde jusqu'au XVIe. Un membre de la première, Jehan Lhermite, devint gentilhomme de la chambre de Philippe II, dont il avait attiré l'attention en patinant sur un étang gelé du palais royal de Madrid. Rentré dans sa patrie, il écrivit sous ce titre : *Le Passe-temps de Jehan Lhermite*, des mémoires qui ont été publiés en 1890 par feu Ch. Ruelens, pour la *Société des bibliophiles anversois*. Cet agréable patineur avait gardé la faveur de Philippe III, qui lui délivra, en 1602, un diplôme attestant qu'il descendait de Pierre l'Ermite ; il se fit faire aussi, en 1603, par le héraut d'armes Nicolas Des Champs, dit Bourgogne, une généalogie établissant la même chose. C'est ce qu'il y a de plus saillant dans l'ouvrage de M. Donnet ; le reste n'a qu'un intérêt local ou généalogique. L'auteur a eu peut-être tort de ne pas simplement l'intituler : *La Famille Lhermite d'Anvers*, au lieu de faire figurer dans le titre Pierre l'Ermite et de discuter, pages 5 à 9, la question de sa descendance. Il ne suffit pas du

caprice vaniteux d'une famille pour mettre en jeu la critique de l'érudit, et les prétentions des Lhermite ne valaient pas la peine d'être réfutées. Aussi ne ferai-je pas un grief à M. Donnet d'avoir ignoré mon étude sur Pierre l'Ermite (*Conférences de la Société d'art et d'histoire de Liège*, année 1892), le prédicateur de la première croisade n'ayant rien de commun, pas même le nom, avec ses prétendus descendants.

GODEFROID KURTH.

Une Protectrice de la Réforme en Italie et en France. Renée de France, duchesse de Ferrare, par E. RODOCANACHI. Paris, Ollendorff, 1896, in-8 de 573 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'épigraphe de cet attachant volume, plein de faits et d'aperçus nouveaux, est empruntée au Tasse et montre l'estime en laquelle la duchesse de Ferrare était tenue par ses contemporains : « Si quelqu'un veut voir dans une femme héroïque non seulement la vertu de l'action, mais encore celle de la contemplation, qu'il se souvienne de Renée de Ferrare. » Théodore de Bèze s'adresse à elle « comme à celle qu'il a partie enseignée et partie aussi confirmée en la doctrine de vérité, de plus longtemps que dame qui soit aujourd'hui vivante. » A la veille de secouer le despotisme espagnol, les Pays-Bas invoquent « la patronne mémorable de tous ceux du dehors. » Et cependant on serait tenté, à première vue, d'accuser la princesse de manque d'énergie. Disciple avouée de Calvin, elle répudie officiellement à deux reprises les leçons de son maître, en 1554 (p. 253), en 1572 (p. 515). Pour apprécier ces palinodies, il faut se pénétrer des réflexions ingénieuses de l'auteur : « Les caractères paraissent alors tumultueux, confus, pleins d'antinomie, » etc. (p. 230). Renée a d'ailleurs souffert toute sa vie des difficultés de sa situation : fille du Roi Très Chrétien et adepte des idées nouvelles, les exagérés des deux partis ont blâmé sa prudence obligée, et elle a toujours été, au delà des monts comme à Montargis, « une fleur de lis au milieu des épines » (Marot). Mais, énergique sous son hésitation apparente, elle a joué un rôle éminent, et sa modération même a droit au respect : « La gracieuse reine de Navarre, écrit M. Rodocanachi, avait presque à un moment fait agréer au roi François Ier la « religion épurée ; » Jeanne d'Albret en inculquait les principes au futur Henri IV ; des femmes héroïques comme Mme l'Amirale, charmantes comme la première femme de Condé, résolues et habiles comme la duchesse de Ferrare, étaient l'ornement et faisaient la force du parti. » Dans ce groupe aimable, Renée commande la sympathie par ses infortunes : disgraciée physiquement, en mésintelligence à peu près constante avec son mari, qui penche pour l'alliance espagnole et froisse ses sentiments dynastiques. Lors de la retraite de l'armée de Charles-Quint, témérairement engagée en Provence, elle mande au Grand Maître : « Je rends grâces à

Dieu de tout cœur dont il lui a plu donner si heureuse et honorable victoire au Roi ; mais j'espère d'un tel commencement que la fin couronnera l'œuvre. » Or, l'armée de Charles-Quint est en partie sous les ordres du propre beau-frère de Renée, François d'Este.... Les seize chapitres de l'ouvrage se lisent couramment, le style en est fluide, la trame légère. Un délicat portrait sert de frontispice. Et cette biographie romanesque est appuyée sur de longues recherches qui doivent satisfaire le critique le plus rigoureux. A. S.

Le Livre des Reines, par Ernest Tissot. Paris, Perrin, 1896, in-12 de II-294 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les quatre reines contemporaines dont M. Ernest Tissot a voulu rédiger les biographies sont la reine Victoria, l'impératrice Frederick, l'impératrice Elizabeth d'Autriche et la reine Marguerite d'Italie.

La reine Victoria, qui préside depuis près de soixante ans aux destinées du Royaume-Uni, est assez mal connue en France, et cependant aucune souveraine n'est plus digne de respect et d'admiration. Épouse tendre et dévouée, demeurée fidèle au souvenir du prince consort, elle apporta dans le maniement des affaires publiques un tact et une autorité auxquels rendirent justice tous les hommes d'État qui l'approchèrent. M. E. Tissot indique, mais sans la préciser suffisamment, l'action personnelle qu'elle exerça sur ses ministres et sur le Parlement pour le bien du pays ; et il commet une erreur en laissant entendre que, depuis quelques années, la Reine se désintéresse de la politique. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire l'histoire des dernières crises parlementaires, de scruter notamment les causes de la dissolution des Communes après la première campagne gladstonienne en faveur du *Home Rule*, et la formation du ministère de lord Roseberry. Quant à sa vie privée et au soin scrupuleux apporté à la composition de son entourage, le cardinal-archevêque de Dublin y rendit hommage, en 1882, en ces termes : « Nul ne pourra désigner la cour de la Reine comme responsable par un seul mauvais exemple de l'affaiblissement de la foi ni du relâchement des mœurs publiques. »

L'impératrice Frederick, aussi instruite, aussi distinguée que sa mère par l'élévation de ses sentiments, n'occupa le trône que pendant quelques semaines et pour assister à la cruelle agonie de son mari. Elle n'exerça d'ailleurs aucune influence sur la cour de Berlin, en raison de ses sympathies pour les institutions et les choses d'Angleterre ; mais, dans sa vie intime, elle fit montre du caractère le plus sérieux et des vertus les plus solides.

Quel contraste entre ce sang anglo-saxon et celui des Wittelsbach qui coule dans les veines d'Elizabeth, impératrice d'Autriche et reine de Hongrie ! Fantasque, volontaire, fuyant le monde et ses pompes, femme

de sport, voyageuse infatigable, la compagne de François-Joseph fournirait matière à des volumes d'anecdotes. Elle est profondément bonne et charitable ; elle aime passionnément sa fille l'archiduchesse Marie-Valérie ; elle est poète à ses heures. Tout cela pèsera dans la balance où seront accumulés ses défauts et ses bizarreries souvent inconscientes.

Quant à Marguerite de Savoie, reine d'Italie, elle a le charme de la femme du monde et possède les jarrets d'un alpiniste. Cela suffit pour lui donner droit à un médaillon dans la galerie dont M. Tissot a entrepris la collection.

Ajoutons que *le Livre des Reines* est orné de quatre portraits en héliogravure, d'une facture vraiment artistique ; mais cet ouvrage est conçu d'une façon plus littéraire qu'historique, car les citations de M. Jacques Saint-Cère et du comte Vassili qu'il renferme n'ont pas une grande portée documentaire. ROGER LAMBELIN.

Caffaro e i suoi tempi, da CESARE IMPERIALI DI SANT' ANGELO. Turin, L. Roux, 1894, in-8 de 434 p.

Pendant que M. Luigi Tommaso Belgrano, le regretté bibliothécaire génois, donnait à la collection des *Fonti per la storia d'Italia*, publiée par l'*Istituto storico italiano*, une excellente édition des *Annali Genovesi* de Caffaro et de ses continuateurs (de 1099 à 1293), un intelligent amateur, descendant de plusieurs doges et petit-neveu de plusieurs cardinaux, le marquis Imperiali a essayé de faire revivre le personnage et son époque. L'auteur était jusqu'ici plus connu comme yachtsman et comme organisateur d'expositions (il fut le principal initiateur et ordonnateur de l'*Esposizione d'arte antica* pendant les fêtes du centenaire de Christophe Colomb) que comme historien. Aussi il y paraît. Son livre est formé de plusieurs chapitres sans lien entre eux et juxtaposés sans motifs : le premier réunit les quelques renseignements que l'on a sur la vie et les œuvres de Caffaro, puis viennent des études sur l'origine et la constitution de la commune de Gênes. Les premières colonies d'Orient (1097-1109), la première guerre avec Pise (1118-1133), la croisade contre les Maures d'Espagne (1146-1148), Frédéric Barberousse (1154-1162), et enfin les dernières années de Caffaro (1162-1166). D'où suit une réelle difficulté à replacer Caffaro dans son milieu, et une indécision constante à savoir en quoi les événements ont agi sur lui, ou réciproquement. Il y a bien d'autres défauts dans cette publication, le vague des sources et le manque d'une bibliographie suffisante, le parti pris d'apologie trop visible en bien des endroits, et le ton quelque peu emphatique du récit qui s'adresse au grand public. Cependant le livre fera assez bien connaître Caffaro, qui tour à tour homme de guerre, consul, diplomate, amiral, banquier, magistrat et écrivain, est le type le plus complet, comme l'a dit C. Rinaudo, de cette nouvelle aristocratie communale génoise qui

naquit de la lutte contre la féodalité. Et on y trouvera aussi, quoique bien fragmentaire, le tableau du premier siècle de la république génoise, celui de son organisation interne, de la fondation de ses premières colonies en Orient pendant la première croisade, de ses premières luttes sur la Méditerranée contre Pise et les Arabes d'Espagne, pour la suprématie militaire, et enfin de l'affermissement de son autonomie vis-à-vis de l'empire de Barberousse. Toutefois le manque de références sérieuses diminue beaucoup l'importance et l'utilité qu'aurait pu avoir ce bon travail d'amateur.

L. G. P.

Beitraege zur Incunabelkunde, von P. Gottfried Reichhart. Band I. Leipzig, Harrassowitz, 1895, in-8 de xviii-464 p. (Beihefte zum Centralblatt für Bibliothekswesen, XIV). — Prix : 22 fr. 50.

Les incunables sont à l'ordre du jour. Partout on en imprime des catalogues : en France on en prépare un répertoire général, en Angleterre on entreprend de compléter et de rectifier Hain, en Allemagne on en publie un index reconnu depuis longtemps indispensable. Aujourd'hui vient s'ajouter à ces publications un nouveau travail bibliographique considérable, qui paraît n'être que le prélude d'autres recherches du même genre. Le volume du P. Reichhart comprend deux parties. Dans la première, on trouve un répertoire alphabétique des correcteurs d'imprimerie du xve siècle signalés par Hain, Brunet, ou autres bibliographies importantes ; dans la seconde, on trouve un répertoire chronologico-topographique des lieux qui ont connu en tous pays l'art typographique au xve siècle, avec l'indication des premiers imprimeurs, libraires ou autres qui ont pris à leur charge les frais d'impression, et avec les exemples des colophons les plus généralement adoptés par chacun d'eux. On a ainsi un tableau complet de tous ceux qui, au début de la propagation de l'imprimerie, en ont été à un titre quelconque les « cooperatores. » Ce tableau avait paru pour la première fois en 1853, à Augsburg. Inutile de dire qu'il a été mis au courant, et que tel qu'on nous le présente aujourd'hui, il est le résultat de longues années d'un travail assidu dans les bibliothèques et de notes accumulées par le P. Reichhart sur un sujet élaboré de longue date. Toutefois, on pourrait y relever quelques erreurs importantes : Asti en Piémont a été omis ; l'imprimerie à Besançon date de 1484 (et non 1487) ; Bordeaux devrait figurer parmi les villes qui connurent l'art typographique au xve siècle, ainsi que Constantinople ; Grenoble ne devrait pas figurer en 1485 ; par contre Lantenac doit être reporté à 1488 (et non 1491), etc. Quoi qu'il en soit, l'histoire du livre ne peut que profiter largement de toutes ces études variées sur les vénérables produits de la typographie européenne, et le bibliographe enregistre avec plaisir chacun des éléments qui aident à leur connaissance plus approfondie.

H. Stein.

Manuel pratique du bibliothécaire; *bibliothèques publiques, bibliothèques universitaires, bibliothèques privées;* suivi : 1° d'un lexique des termes du livre ; 2° des lois, décrets, etc., concernant les bibliothèques universitaires de 1837 à 1894, avec un plan, 64 fig. et de nombreux tableaux, par ALBERT MAIRE, sous-bibliothécaire à la Sorbonne. Paris, A. Picard et fils, 1896, in-8 de XII-591 p. — Prix : 12 fr.

On possédait déjà plusieurs manuels du bibliothécaire. En France, le très imparfait travail de Cousin jouit encore de quelque réputation ; les livres de Namur et de Richou peuvent être consultés à différents points de vue ; et en Allemagne les ouvrages de Petzholdt (récemment traduit en italien) et de Græsel (prochainement traduit en français) ont une réputation universelle. Parce que les uns étaient vieillis, les autres un peu trop théoriques, M. Maire a pensé qu'il convenait de rédiger à l'usage de tous un manuel plus pratique et plus simple. Son but était louable, mais encore fallait-il, dans le cours de la rédaction, ne pas abandonner le plan adopté. A vrai dire, le volume que nous avons sous les yeux n'est guère, par sa composition, ses observations, ses exemples et ses appendices (surtout la liste des décrets), qu'un manuel du bibliothécaire universitaire français et un vade-mecum de l'aspirant à ce titre, en vue d'examens à subir.

Le manuel pratique du bibliothécaire aurait dû avoir, pour faire honneur à son titre, une portée tout autre. On lira certainement avec intérêt les chapitres qui concernent l'appropriation du local d'une bibliothèque publique, le mobilier (rayonnages, comptoirs, casiers, monte-charges, fiches) et les acquisitions et échanges ; mais on y voit toujours la préoccupation du bibliothécaire d'Université française. M. Maire n'a pas assez dépouillé la peau du fonctionnaire, dont il est impossible, du reste, de méconnaître le zèle. Mais, pour faire oublier ses devanciers, il aurait dû se tenir mieux au courant des études récentes faites à l'étranger sur le sujet qui l'intéressait, et nous parler un peu plus longuement des améliorations introduites dans les bibliothèques allemandes, anglaises et surtout américaines, améliorations dont les conservateurs français n'ont généralement aucune idée. Mettre à leur portée les observations et objections que soulèvent certains projets étrangers par une adaptation intelligente, c'était là le point sur lequel il eût été intéressant d'insister. On eût pu remplacer avantageusement de la sorte les nombreuses pages où l'auteur nous énumère complaisamment (p. 193-248) les systèmes de classification bibliographique adoptés par La Croix du Maine (voilà qui nous ramène bien en arrière et ressemble plus à de la théorie qu'à de la pratique !) jusqu'à la bibliothèque Carnavalet, en passant par ceux du *Börsenblatt*, du *Bookseller* et du *Polybiblion*.

Le lexique des termes de gravure et de typographie eût été beaucoup plus à sa place dans un guide de l'apprenti typographe que dans un manuel du bibliothécaire, car le bibliothécaire a bien d'autres choses

plus utiles à apprendre. Les prix de reliure indiqués dans le barême de la page 272 sont exorbitants, et bien supérieurs à ce que paient la plupart des amateurs à Paris; à plus forte raison un établissement public doit-il être servi à de bien meilleures conditions. Les renvois bibliographiques sont souvent insuffisants, et l'auteur ne devrait pas, par exemple, inciter à consulter « fructueusement » la brochure de Einsle (p. 140) sur les incunables, car elle ne peut être qu'une source d'erreurs. Les descriptions d'incunables sont infiniment trop développées ; à quoi bon ? En somme, ce manuel ne nous a pas paru digne du public auquel il s'adresse, et ne semble pas destiné à faire oublier les ouvrages antérieurs de même nature. H. Stein.

BULLETIN

Lettres apostoliques de S. S. Léon XIII. Tome III. Paris, Maison de la Bonne Presse, 1896, in-8 de 276 p. — Prix : 1 fr.

Nous attendions avec impatience le troisième volume des Lettres apostoliques de Léon XIII, publiées par la Maison de la Bonne Presse. Nous avons fait, il y a déjà trois ans, l'éloge des deux premiers volumes de cette utile collection, et nous ne pouvons que continuer nos félicitations à l'éditeur pour la continuation de son œuvre. En regard du texte latin des documents pontificaux, se trouve la traduction française, toujours correcte et élégante, ordinairement sobre, réellement excellente. Espérons qu'un quatrième et même un cinquième volume s'ajouteront en leur temps à cette précieuse collection et que Pierre parlera longtemps encore par la bouche du grand Léon : « Πέτρος διὰ Λέοντος ταῦτα ἐξεφώνησεν. » G. P.

Le Diable dans les missions, par P. Verdun. Paris, Delhomme et Briguet, 1896, 2 vol. in-12 de xx-346 et 347 p. — Prix : 6 fr.

Voici un livre qui sera apprécié très diversement par les différentes classes de lecteurs. Mais il les intéressera tous. On a beau médire aujourd'hui du surnaturel, il saisit l'imagination. Le livre de M. Verdun se lit comme un roman. Aussi, que de faits étranges et inexplicables : les terribles épreuves des sorciers mexicains, la providence de Dieu veillant à chaque instant sur les missionnaires, de simples chrétiens laïques, des enfants même domptant le démon par un signe de croix ou lui imposant silence par leur présence seule, un missionnaire français devenu une divinité chinoise, etc. Ces faits si extraordinaires se produisent presque journellement dans les missions, et prouvent la lutte acharnée qu'y soutient l'Église catholique contre l'esprit du mal.

Ces faits sont rares en Europe et partout où le christianisme s'est établi d'une manière permanente. Aussi nos missionnaires sont-ils eux-mêmes très étonnés des prodiges qu'ils rencontrent pour ainsi dire à chaque pas. Il n'y a pas à douter de leur sincérité, ni de celle de l'auteur, qui n'a fait que reproduire les récits des missionnaires. Peut-être sur l'interprétation pourrait-on discuter. Peut-être M. Verdun ne fait-il pas toujours suffisante la part de la supercherie, ou de ces forces mal connues que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de somnambulisme ou d'hypnotisme. Il n'en est pas

moins certain qu'il y a des faits dépassant toutes les forces naturelles brutes, des faits que l'on ne peut attribuer qu'à une intelligence, et quand l'intelligence du magicien ne suffit pas à les expliquer, il faut bien recourir à une intelligence plus haute.

Ces faits, comme le fait observer M. Verdun, étaient communs dans l'antiquité; ils sont encore communs dans tous les pays non chrétiens. On peut contester tel ou tel récit, on ne saurait les repousser en masse. Le fait seul qu'un signe de croix ou l'apposition d'une médaille bénite les arrête suffit à en montrer le caractère. Le livre de M. Verdun sera donc, pour les croyants, une confirmation de leur foi et peut-être fera-t-il réfléchir quelques incroyants. D. V.

De l'Évêque et de l'administration diocésaine (autographie), **séminaire de Besançon, 1895, in-4 de 201 p.**

Nous faisions, il y a quelque temps, l'éloge du traité *des Censures*, rédigé par M. le supérieur du séminaire de Besançon. Le même canoniste nous présente aujourd'hui un substantiel résumé de l'importante matière de l'administration diocésaine. Quel dommage que ces travaux soient seulement autographiés et ne puissent avoir une plus large diffusion! Espérons que le succès qu'ils obtiennent engagera le trop modeste auteur à étendre le champ de son influence.

Après avoir établi, dans son chapitre consacré aux notions générales, le caractère de l'épiscopat et les degrés hiérarchiques que la discipline de l'Église a institués, nous étudions successivement les différents modes de nomination des évêques et les droits et pouvoirs de ces prélats. L'auteur a habilement compris dans la question du pouvoir judiciaire les règles de procédure disciplinaire et matrimoniale qu'on expose d'ordinaire dans les traités *de Judiciis* et *de Matrimonio*, mais qui rentrent fort bien dans les limites qu'il s'est tracées. De même, certains sujets, habituellement réservés au traité *de Regularibus*, viennent bien à leur place dans le chapitre consacré au pouvoir de gouvernement. Après avoir énuméré avec le détail convenable les devoirs de l'épiscopat, l'auteur termine par un substantiel chapitre consacré aux auxiliaires de l'évêque : vicaire général, Chapitre....

Toutes ces matières sont clairement divisées et résumées de façon vraiment complète pour le petit nombre de pages qui les renferment. Nous avons toutefois remarqué, page 28, une inexactitude due probablement à une confusion des notes de rédaction. L'élection des évêques aux États-Unis n'a pas lieu d'après une liste de trois noms établie du vivant de l'évêque précédent. Ce sont les pasteurs inamovibles et les consulteurs diocésains qui rédigent une liste de trois noms soumise ensuite aux évêques conprovinciaux, lesquels peuvent l'admettre, la modifier ou la remplacer complètement et l'adressent ensuite à la Sacrée Congrégation de la Propagande, qui fait le choix définitif. G. P.

De Justitiâ et lege civili. Praelectiones theologicae. Editio altera, auctore Adriano Van Gestel, S. J. Groningæ, Wolters, 1896, in-8 de 236 p.

Cours d'Université destiné d'abord seulement aux élèves du savant auteur, ce traité *de Justitiâ et lege civili* méritait d'être mis à la portée d'un plus large public. Sans doute on y trouvera de nombreuses allusions à la législation hollandaise, mais les principes n'en demeurent pas loin, et l'inspiration que le R. P. Van Gestel est allé puiser dans les ouvrages de saint Thomas d'Aquin et dans les écrits de S. S. Léon XIII a donné à son

œuvre un caractère élevé, qui la rend profitable à un cercle beaucoup plus large que celui auquel il l'avait primitivement destinée. C'est une véritable introduction aux études juridiques, nous exposant les fondements du droit sur la justice et la loi civile. Nous y rencontrons encore une excellente étude du pouvoir de l'État sur la propriété privée, qui pourra servir à corriger sur plusieurs points les théories de Sydney Webb et de la *Fabian Society*, et un solide exposé du caractère et des effets de la loi civile « irritans : » bref, toutes les questions générales qui forment la base de l'étude philosophique du droit dans tous les pays. G. P.

De la Validité des ordinations anglicanes, par l'abbé Boudinhon, professeur de droit canon à l'Institut catholique de Paris. Paris, Lethielleux, 1896, in-8 de 92 p. — Prix : 1 fr. 75.

On discute beaucoup depuis quelques années sur la question des ordinations de l'Église anglicane. Au moment où se manifeste dans cette Église une tendance de plus en plus accentuée vers un retour à l'unité, les anglicans ont entrepris de montrer que le sacerdoce et l'épiscopat se sont perpétués dans leur Église; leur foi y trouve une consolation et un encouragement. Pendant longtemps les canonistes catholiques ont rejeté cette opinion; mais toute la doctrine reposait sur un fait inexactement rapporté : l'évêque Parker, de qui découle toute la hiérarchie anglicane, avait été consacré, disait-on, dans une taverne de Cheapside, à l'enseigne de la Tête de Cheval (*Nag's head*), en 1559, selon des rites manifestement insuffisants. Or, cette légende a été démontrée fausse : c'est en 1664 qu'elle a été forgée; Mgr Gasparri, qui l'avait admise dans son traité *De sacra ordinatione*, la rejette aujourd'hui après en avoir trouvé la réfutation dans les travaux de MM. Dalbus, Denny et Lacey (*De la valeur des ordinations anglicanes*. Paris, Levé, in-8 de 90 pages).

M. l'abbé Boudinhon a publié dans le *Canoniste* une suite d'articles sur cette question et il les a réunis ensuite en volumes; le dernier de ces volumes est plus particulièrement consacré à l'examen des cérémonies dont usent les anglicans pour conférer le sacrement de l'ordre. Cette ordination, disons-le d'abord, demeure irrégulière et schismatique, et le retour à l'Église romaine nécessiterait tout au moins une réconciliation individuelle ou générale. Mais cette réconciliation serait-elle suffisante, ou faudrait-il en outre une ordination « totale, » — ce qui impliquerait la nullité absolue des ordres anglicans; — ou une réordination « conditionnelle, » — ce qui supposerait la persistance de doutes sérieux sur la valeur de ces ordres; — ou seulement une ordination « supplémentaire, » — qui porterait sur les seuls ordres que l'Église anglicane ne confère pas, comme les ordres inférieurs, ou sur ceux qu'elle confère invalidement, comme le diaconat? La réordination totale est la pratique en usage jusqu'ici; l'ordination partielle demeurera nécessaire pour les ordres mineurs et le sous-diaconat, car l'Église, bien que pouvant en dispenser, n'en dispense jamais; elle demeurera sans doute nécessaire en toute hypothèse pour le diaconat, que l'Église anglicane ne semble pas conférer validement. Enfin la réordination conditionnelle se comprendrait seulement pour le presbytérat et l'épiscopat, sur lesquels porte actuellement le principal effort de la discussion. Mais, restreinte même à ces deux ordres, la controverse n'en garde pas moins toute son importance : de l'existence de la prêtrise dépend la valeur des sacrements administrés quotidiennement aux fidèles; de celle de l'épiscopat, la valeur de la prêtrise et des sacrements.

M. Boudinhon examine tour à tour le point de fait de la première consécration, telle que des documents nouveaux nous la font connaître. Il étudie ensuite le rite employé, et, par une très savante comparaison avec les rites légitimement usités chez les Orientaux, il montre que, sauf pour le diaconat, l'ordinal anglican n'omet aucune cérémonie essentielle; on y voit que l'importance attachée à la porrection des instruments dans l'Église latine est de date récente; elle a été introduite au moyen âge, sous l'influence de la théorie alors dominante de la matière et de la forme. En troisième lieu il est requis, pour le ministre du sacrement de l'ordre, l'intention de faire *id quod facit Ecclesia*, et là encore M. Boudinhon croit trouver des raisons suffisantes pour admettre que telle est l'intention des anglicans.

Quant à la pratique suivie depuis trois siècles par l'Église romaine, elle est certainement opposée à la validité, ce qui constitue contre la thèse une présomption défavorable; il ne serait pas permis d'innover avant que le Saint-Siège eût prononcé; mais, d'autre part, toutes les décisions relatives à cette question ont un caractère individuel; dans aucune de ces espèces, Rome n'a fait connaître les raisons théologiques sur lesquelles elle s'est fondée; il n'est donc pas possible de dire que la controverse soit close et qu'une décision théorique ait été donnée. Enfin, l'attitude actuelle de la curie romaine, qui laisse discuter le problème, est à son tour un indice pratique : le poser n'est pas téméraire, et les discussions prépareront sans doute une solution devant laquelle il n'y aura plus qu'à s'incliner.

P. Pisani.

Las Leyes de la Belleza, por Rafael Cano, catedratico de la Universidad de Salamanca. Salamanque, chez l'auteur, 1895, in-8 de 53 p. — Prix : 1 fr.

M. Raphaël Cano, déjà connu avantageusement en Espagne par une *Histoire de la littérature espagnole*, dont il a été rendu compte ici même, avait publié l'an dernier, dans les *Soluciones católicas* de Valence, une étude qui fut remarquée, sur les lois de la beauté ou de l'esthétique. C'est cette étude qu'il vient de réimprimer afin de lui donner à bon droit une plus grande publicité. Il l'a même enrichie d'une certaine ornementation simple mais de bon goût. L'auteur y expose sa pensée en chrétien et avec une entière franchise. A ses yeux, « l'esthétique moderne a du bon et du nouveau, » mais à son jugement aussi, « ce qu'elle a de bon n'est pas nouveau, et ce qu'on y trouve de nouveau est rarement bon » (p. 44). L'auteur déplore comme une calamité, même au point de vue de l'art, le mépris absolu du sentiment traditionnel, qui est devenu trop communément de mode. Il croit avec raison qu'on ne peut juger sainement des principes et des règles de la beauté sans y mettre un peu de philosophie et de métaphysique. Le criticisme et le subjectivisme rationalistes, qu'on prône tant dans un certain milieu, ne lui inspirent que défiance et terreur, car ils tendent directement ou indirectement à la négation d'un Dieu réel, source première et modèle incomparable de toute beauté, pour lui substituer un Dieu idéal qui deviendra demain un Dieu imaginaire. Ils donnent à supposer que la raison de l'homme pourrait être la mesure du beau, tandis que le beau n'a rien de commun dans son essence avec une chose aussi variable et fragile que l'intelligence humaine. Nous faisons des vœux pour que la brochure de M. Cano obtienne une grande diffusion et contribue largement à discréditer les théories antichrétiennes de l'esthétique actuelle.

François Plaine.

Cours élémentaire d'agriculture à l'usage de l'enseignement primaire supérieur et de l'enseignement secondaire moderne, par V. Barillot, ingénieur agronome, professeur départemental d'agriculture de l'Yonne. Ouvrage rédigé conformément aux programmes officiels. Paris, Belin, in-12 de 432 p. et 225 grav. — Prix : 2 fr. 50.

Excellent cours; mais est-il aussi élémentaire qu'aurait voulu l'écrire son auteur? Cette simple réserve exprimée, ajoutons tout de suite et sans restriction que l'ouvrage sera d'une extrême utilité aux lecteurs qui veulent avoir une connaissance assez approfondie des choses de l'agriculture. Aux notions générales, étude des végétaux, du sol, de l'atmosphère, des engrais, assolements, opérations culturales, etc., il ajoute celles qui concernent les cultures spéciales, puis aborde l'horticulture, l'arboriculture fruitière, l'élevage des animaux. Une dernière partie s'occupe de l'économie rurale et de la comptabilité agricole. G. de S.

Les Questions agricoles d'hier et d'aujourd'hui. *Chronique agricole du Journal des Débats* par Daniel Zolla, professeur à l'école libre des sciences politiques et à l'école d'agriculture de Grignon. Paris, Alcan, 1895, in-18 de 355 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le *Polybiblion* a déjà rendu compte du premier volume des questions agricoles de M. Zolla, publiées sous forme de chroniques régulières écrites dans le *Journal des Débats*. Le second vient de paraître ces temps derniers; il est digne de son devancier. Naturellement il n'y a pas entre les sujets traités de lien logique. Ils se suivent selon que l'actualité le demande et l'impose. Le présent volume traite du blé, des pommes de terre, de la vesce velue, des cultures dérobées, s'occupant ainsi de l'agriculture proprement dite; il aborde ensuite diverses industries agricoles telles que l'élevage du mouton en Algérie et la question du beurre en divers pays. Les autres problèmes étudiés rentrent plutôt dans les matières de l'économie politique ou de la législation fiscale. G. de S.

La Musique à Paris (1894-1895), par Gustave Robert. Paris, Fischbacher, 1895, in-16 de 241 p. — Prix : 3 fr. 50.

Donner aux nombreux amateurs qui suivent les concerts un résumé complet de la saison musicale, tel est le but que s'est proposé M. Gustave Robert. Dans une longue lettre-préface à M. Gabriel Fabre, l'auteur expose ce qu'il entend par comprendre, « sentir, » la musique, puis il réunit les diverses études qu'il a publiées dans la *Revue illustrée :* c'est la partie littéraire du volume. Il a eu de plus la très heureuse idée de donner en appendice les programmes de tous les concerts d'orchestre; grâce à eux et à l'index qui les suit, rien de plus facile que de retrouver le titre exact d'une œuvre jouée, la date de son exécution, le nom de ses interprètes, ainsi que la consciencieuse appréciation de l'auteur.

Ces études sont alertement écrites, et une large part y est faite aux questions d'esthétique générale; les amateurs et les artistes les apprécieront, nous n'en doutons pas, comme elles le méritent. André de B.

Le Juif dans la franc-maçonnerie. — *Étude préliminaire*, par A. de la Rive. Paris, Pierret, 1895, in-12 de xii-431 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Nos vœux seront exaucés, dit l'auteur, si nous parvenons à démontrer déjà par ce volume les rapports intimes et séculaires qui existent entre les

juifs et les francs-maçons.... » La maison de la Bonne Presse avait déjà publié une brochure sur l'identité des programmes : M. de la Rive, pour établir cette même identité, a réuni un nombre considérable de documents empruntés aux discussions de nos assemblées, aux actes des Loges, aux lois et décrets du gouvernement, à des articles de journaux. « Il laisse au lecteur judicieux le soin de déduire et de conclure. »

D'après un document maçonnique, il fait remonter l'origine de l'alliance entre les francs-maçons et les juifs au fait suivant : en 1646, Elias Ashmole, un savant, se fit recevoir, avec quelques amis, comme membre honoraire des corporations de maçons-constructeurs, placés au moyen âge sous le patronage de saint Jean. Ainsi se constitua la catégorie des maçons « libres » et « acceptés, » qui devait permettre à des penseurs étrangers à l'art de bâtir d'exercer une influence des plus salutaires sur l'ancienne maçonnerie dite « opératrice, » en lui imprimant peu à peu un caractère purement « spéculatif » (p. 19). L'appendice contient à la page 427, sur cet Elias Ashmole, un document fort précis, emprunté aux *Recherches sur le rite écossais ancien accepté*, par Daruty.

Les personnes qui s'intéressent à ces questions — et il est difficile de s'en désintéresser — liront avec fruit les documents présentés par M. de la Rive dans l'ordre chronologique. A. A.

La Question politico-religieuse, par le docteur Vitteaut. Paris, Guillaumin, 1896, in-8 de 64 p. — Prix : 1 fr. 50.

M. le docteur Vitteaut, dans une lettre au curé de son village, lui recommande l'alliance du christianisme et de la démocratie. L'intention est bonne, mais nous nous demandons si l'auteur s'est bien rendu compte de ce qu'est la démocratie et de ce qu'est le christianisme. Il n'est peut-être pas exact, au point de vue qu'il a choisi, de confondre la démocratie avec la république. Un gouvernement monarchique peut être très démocratique, en ce sens qu'il maintient l'égalité devant la loi civile, et s'occupe avec sollicitude des classes les plus déshéritées. De cette démocratie seule il est possible de dire qu'elle est une conséquence logique de la doctrine enseignée par Jésus-Christ. Quant au christianisme, l'auteur ne nous paraît pas non plus très bien informé; ses thèses sont peu conformes au catéchisme : par exemple, il affirme que ce n'est qu'une simple opinion que le monde a été créé de rien. L'auteur qui, dans sa brochure, parle un peu de toutes choses, science, politique, religion, etc., nous semble avoir des sentiments très louables d'attachement pour l'Église catholique, mais ne posséder qu'une connaissance trop vague des sujets qu'il aborde. D. V.

Histoire populaire de la Révolution française, par A. Rastoul. Nouvelle édition revue et corrigée. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1896, in-8 de 312 p. avec 22 gravures. — Prix : 4 fr.

M. A. Rastoul a voulu publier une histoire populaire de la Révolution, d'abord parce que les innombrables ouvrages qui concernent cette époque incomparable par la rapidité et l'importance des événements sont généralement trop étendus et « rebutent beaucoup de lecteurs par leur longueur, » ensuite parce qu'ils sont trop souvent, à son avis, « non des histoires impartiales, mais des apologies. » Il a voulu opposer « à ces dangereuses histoires » un simple exposé des faits, présentant « impartialement ce qui s'est passé. » Comme il se l'était proposé, il a laissé « généralement au lecteur le soin de juger, » après avoir mis sous ses yeux les pièces du procès. M. Ras-

toul a malheureusement, et en plus d'une occasion, oublié de faire ce qu'il annonçait, et s'est souvent laissé aller à des appréciations qui, pour être rapides, ne nous en ont pas paru plus justes. Il n'a pas à craindre que son impartialité puisse être jugée comme une désertion. Cependant, nous pouvons dire, après lui, qu'il a fait un livre de bonne foi.

L'ouvrage de M. Rastoul, divisé en quatre livres, est précédé d'une introduction et suivi d'un appendice. Dans l'introduction, il est traité des causes de la Révolution et du règne de Louis XVI. Le livre premier est consacré à la Constituante, le deuxième à la Législative, le troisième à la Convention, et le quatrième au Directoire. L'appendice, deux pages à peine, résume l'histoire du Consulat. On regrettera que cet intéressant sujet n'ait pas fait l'objet d'un cinquième livre. Bien que la Révolution française n'ait pas eu, jusqu'à présent, sa conclusion, il est d'usage de ne s'arrêter qu'à l'Empire ou à la Restauration dans l'histoire de sa première période. J. M.

Le Siège de Paris vu à vol d'oiseau, par Wilfrid de Fonvielle. Paris, Hetzel, s. d., in-18 de vi-288 p. — Prix : 3 fr.

Après avoir narré d'une plume alerte quelques anecdotes relatives aux ascensions du *Géant*, du *Neptune* et du *Céleste*, effectuées dans les dernières années de l'Empire, M. Wilfrid de Fonvielle retrace l'histoire des ballons qui furent utilisés pendant le siège de Paris pour entretenir des communications avec la province.

Cette histoire est intéressante. On se souvient de la réponse que fit le général Trochu au président de la commission d'enquête sur les événements du 4 septembre, qui désirait savoir pourquoi Gambetta avait été choisi pour représenter le gouvernement en province : « Parce que c'était le seul d'entre nous qui pût envisager sans trouble la perspective d'un voyage en ballon. » L'ascension mouvementée de l'*Armand Barrès*, qui portait le tribun et sa fortune, inspire à l'aéronaute écrivain des accents lyriques. Il rend grâce à « l'Être suprême, dont la miséricorde a permis à de faibles mortels d'employer le souffle des vents.... à sauver l'honneur de la France » (p. 83).

Il y a plusieurs tirades de ce genre et de nombreuses déclamations républicaines, qui n'ajoutent pas à l'intérêt d'un ouvrage conçu cependant d'une façon méthodique et plein de documents curieux sur la navigation aérienne et l'utilisation des ballons au point de vue militaire. Roger Lambelin.

Les Parisiens de Paris. *Silhouettes artistiques*, par Eugène Guénin. Paris, Pairault, 1896, in-12 de 198 p. — Prix : 2 fr.

Les Parisiens de Paris ont voulu s'unir et se soutenir entre eux comme faisaient depuis longtemps les Bretons, les Normands, les Provençaux résidant dans la capitale, et ce sont surtout les artistes qui ont trouvé plaisir et profit « à nouer et entretenir entre eux des relations amicales et à se prêter un appui moral, effectif au besoin. »

M. E. Guénin a groupé dans une galerie les silhouettes d'une trentaine de ses confrères et compatriotes, et ces silhouettes, faites un peu de chic et finement esquissées, ont de la couleur et de l'attrait. Le mérite des modèles est d'ordre très divers : les uns, comme Desbrosses, Henri Allouard, Saintin, Barrias, Roll, Léon Glaize, Frédéric Regamey, Cormon, ont une situation acquise comme peintres et sculpteurs ; d'autres, avec une notoriété moindre, ont l'avenir devant eux ; mais quelques-uns semblent n'avoir d'autre titre à se trouver en si bonne et artistique compagnie que

d'être des membres très fidèles et sans doute de charmants camarades de l'Association des « Parisiens de Paris. » R. L.

Le Commandeur J.-B. de Rossi (1822-1894). *Ses découvertes aux catacombes*, par le baron Jehan de Witte. Paris, Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer, 1895, in-4 de 30 p.

Le monde catholique a été douloureusement ému à la nouvelle de la mort de celui dont S. S. Léon XIII a dit : *Tanto nomini nullum par elogium*, de celui que d'autres ont nommé « le fondateur de la science des catacombes. » M. le baron Jehan de Witte a fait paraître dans l'excellente *Revue de l'art chrétien* un article très documenté, où il expose avec une remarquable compétence les grands travaux de Rossi, ses découvertes du cimetière de Priscille, de la crypte des Papes, du tombeau de sainte Cécile, etc. Un tirage à part de cet article a été publié par la Société de Saint-Augustin, avec des gravures représentant divers détails des catacombes. Il importe que l'œuvre du grand archéologue chrétien ne tombe pas dans l'oubli et soit continuée par ses admirateurs et ses disciples pour l'intelligence de l'histoire des premiers siècles de notre ère et la glorification de l'Église catholique.

Comte de Bizemont.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. le comte Hector de la Ferrière, mort subitement à Paris, le 2 mai, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, était né à Lyon en 1811. Propriétaire dans l'Orne, il fut maire de Ronfeugerai de 1850 à 1876 et représenta pendant six ans (1872-1877) la ville d'Athis au conseil général de ce département. Ce fut après avoir dépassé la quarantaine qu'il s'adonna à l'étude de l'histoire, où il devait trouver, avec un utile emploi de ses loisirs, une réputation méritée d'érudit et d'écrivain. La société élégante et raffinée du XVIe siècle l'attirait, et nul mieux que lui n'en a connu les qualités brillantes et la corruption intime. L'histoire galante de cette époque lui avait livré tous ses secrets. La passion de l'anecdote et du roman amoureux ne lui faisait point oublier ses devoirs d'historien et n'altérait en rien la sincérité de ses récits. Le comte de la Ferrière était un infatigable travailleur, et pendant quarante ans les livres et les articles de revues se succédèrent sans interruption. Chargé, à diverses reprises, de missions littéraires par le gouvernement, il fut un collaborateur actif de la *Revue des questions historiques*, du *Correspondant* et de la *Nouvelle Revue*. Il faisait partie de la Société des antiquaires de Normandie et du Comité des travaux historiques. Ajoutons que ses travaux lui avaient valu la croix de la Légion d'honneur. Voici la liste de ses ouvrages : *Journal de la comtesse de Sanzay (Marguerite de la Motte-Fouqué ; intérieur d'un château normand au XVIe siècle* (Paris, 1855, in-8 ; 2e édit., Paris, 1859, in-8 ; — *Histoire de Fiers* Paris, 1855, in-8) ; — *Les La Boderie, étude sur une famille normande* Paris, 1857, in-8) ; — *Intervention de Henri IV en faveur des catholiques étrangers ; les ambassades d'Antoine de La Boderie* (*Correspondant*, 25 février 1857 ; — *Histoire de la commune de Sainte-Honorine-la-Chardonne* (Caen, 1857, in-4 ; — *Histoire du canton d'Athis (Orne) et de ses communes, précédée d'une étude sur le protestantisme en Basse-Normandie* (Paris, 1858, in-8 ; — *Notice biographique sur M. le marquis Charles-Henri-Gabriel de Frotte, membre de l'Association normande* (Caen, 1859, in-8 ; — *Marguerite d'Angoulême, sœur de François Ier ; son livre de dépenses (1540-1549 ; études sur ses dernières années* (Paris, 1862,

in-8) ; — *Une Fabrique de faïence à Lyon, sous le règne de Henri II* (Paris, 1862, in-8) ; — *L'Histoire de France en Russie* (Paris, 1863, in-8) ; — *L'Histoire de France en Russie. Marie de Médicis et Louis XIII, d'après des lettres inédites*, 2e partie (Paris, 1864, in-8) ; — *Blaise de Montluc, d'après sa correspondance inédite* (Paris, 1864, in-8) ; — *Relations politiques de la France et de l'Espagne avec l'Écosse au XVIe siècle, par M. A. Teulet ;* compte rendu (Paris, 1865, in-8) ; — *Rapport sur les recherches faites à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg concernant les lettres originales et manuscrites françaises sorties de France* (Paris, 1865, in-8) ; — *Histoire de France en Russie. Richelieu et Louis XIII, d'après des documents inédits* (Paris, 1866, in-8 ; extrait de la *Revue des Sociétés savantes*) ; — *Deux Années de missions à Saint-Pétersbourg ; manuscrits, lettres et documents historiques sortis de France en 1789* (Paris, 1867, in-8) ; — *La Chasse sous les Valois*, en tête de l'édition des *Chasses sous François Ier, racontées par Louis de Brézé* (Paris, 1869, in-8) ; — *La Politique prussienne, d'après Frédéric II* (Paris, 1870, in-8) ; — *La Normandie à l'étranger. Documents relatifs à l'histoire de la Normandie tirés des archives étrangères, XVIe et XVIIe siècles* (Paris, 1873, in-8) ; — *Le XVIe siècle et les Valois, d'après les documents inédits du British Museum et du Record Office* (Paris, 1879, in-8) ; — *Lettres de Catherine de Médicis* (Paris, 1880-1895, 5 vol. in-4, dans la *Collection des documents inédits*) ; — *Catherine de Médicis, d'après sa correspondance inédite* (*Correspondant*, 10 et 25 novembre et 10 décembre 1880) ; — *Les Projets de mariage de la reine Élisabeth* (Paris, 1882, in-18) ; — *L'Entrevue de Bayonne de 1565* (Paris, 1883, in-8 ; extrait de la *Revue des questions historiques) ; — La Chasse, les chiens et les chevaux au XVIe siècle* (*Correspondant*, 10 septembre 1883) ; — *Les Grandes Chasses au XVIe siècle* (Paris, 1884, in-16) ; — *Les Chasses de Henri IV* (*Correspondant*, 25 janvier 1884) ; — *Trois Amoureuses au XVIe siècle : Françoise de Rohan, Isabelle de Limeuil, la reine Margot* (Paris, 1885, in-18) ; — *Jeanne de Piennes* (*Correspondant*, 10 août 1885) ; — *Anne de la Boderie* (*Correspondant*, 25 février 1887) ; — *La Troisième Guerre civile et la paix de Saint-Germain, 1568-1570* (*Revue des questions historiques*, 1er juillet 1887) ; — *Deux Maîtresses de Henri III* (*Nouvelle Revue*, 15 mai 1888) ; — *L'Élection du duc d'Anjou au trône de Pologne* (*Revue des questions historiques*, 1er octobre 1888) ; — *Amour mondain, amour mystique ; Jeanne de Piennes, la jeunesse de Henri III, Anne de la Boderie* (Paris, 1888, in-18) ; — *La Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg* (*Nouvelle Revue*, 1er février 1889) ; — *La Véritable Abbesse de Jouarre* (*Nouvelle Revue*, 1er octobre 1889) ; — *Henri IV, le roi, l'amoureux* (Paris, 1890, in-8) ; — *Les Dernières Conspirations du règne de Charles IX* (*Revue des questions historiques*, 1er octobre 1890) ; — *La Saint-Barthélemy* (*Nouvelle Revue*, 15 novembre et 1er décembre 1890) ; — *Marguerite d'Angoulême, une véritable abbesse de Jouarre* (Paris, 1891, in-18) ; — *La Saint-Barthélemy ; la veille, le jour, le lendemain* (Paris, 1892, in-8) ; — *Anne Boleyn, d'après les documents nouveaux* (*Nouvelle Revue*, 1er et 15 juin 1892) ; — *Élisabeth et Essex* (*Nouvelle Revue*, 15 février, 1er et 15 mars, 1er avril 1893) ; — *Deux Drames d'amour : Anne Boleyn, Élisabeth* (Paris, 1894, in-8) ; — *Un Favori de Jacques Ier, Rochester* (*Nouvelle Revue*, 1er août 1894) ; — *Catherine de Médicis et les Politiques* (*Revue des questions historiques*, 1er octobre 1894) ; — *Les Deux Cours de France et d'Angleterre. Une Duchesse d'Uzès du XVIe siècle. La Chasse à courre au XVIe siècle. Marie Stuart. La Cour et les favoris de Jacques Ier* (Paris, 1895, in-8) ; — *Anne de Caumont* (*Nouvelle Revue*, 1er et 15 décembre 1895).

— La mort de M. Germain Sée, arrivée le 12 mai à Paris, prive le corps médical d'un de ses membres les plus éminents. Né le 6 février 1818, il

devint docteur en 1846, et profita de son séjour dans les hôpitaux pour faire des cours cliniques très suivis. Aussi, en 1866, se vit-il appelé au professorat à l'École de médecine, bien qu'il ne fût pas agrégé et qu'il fût contraire aux usages de nommer à ces fonctions un candidat non pourvu de l'agrégation. C'est sur les instances de Trousseau que M. Sée s'était déterminé à poser sa candidature. Trois ans après, l'Académie de médecine lui ouvrait ses portes. Parmi les assez nombreux travaux qu'il a publiés et dont beaucoup sont épars dans les revues médicales, nous citerons, comme étant les plus importants : *Recherches sur les propriétés du seigle ergoté et de ses principes constituants* (1846, in-4), thèse ; — *Leçons de pathologie expérimentale* (1866, in-8); — *Du Diagnostic et du traitement des maladies du cœur* (1879, in-8); — *Des Dyspepsies gastro-intestinales* (1881, in-8) ; — *L'Épilepsie et le bromure* (1884, in-12); — *De la Phtisie bacillaire des poumons* (1884, in-8); — *Des Maladies spécifiques non tuberculeuses des poumons* (1885, in-8); — *Des Maladies simples du poumon* (1886, in-8); — *Du Régime alimentaire. Traitement hygiénique des maladies* (1887, in-8) ; — *Des Médicaments cardiaques* (1889, in-8) ; — *Traitement des maladies du cœur* (1889, in-8) ; — *Thérapeutique physiologique du cœur* (1893, in-8).

— Le célèbre minéralogiste Gabriel-Auguste Daubrée est mort à Paris, le 28 mai. Né le 25 juin 1814, à Metz, il sortait à vingt ans de l'École polytechnique, avec le titre d'ingénieur, était appelé cinq ans après (1839) à la chaire de géologie et de minéralogie de l'Université de Strasbourg. Le brillant enseignement qu'il y donna à la Faculté des sciences, dont il devint doyen en 1852, ne prit fin que lorsqu'il fut appelé (1861) à la chaire de géologie au Muséum d'histoire naturelle. L'année suivante, on le chargeait également de la chaire de minéralogie à l'École des mines. L'Académie des sciences venait de couronner sa réputation en lui donnant le fauteuil de M. Cordier (1861), le même dont il avait pris la succession au Muséum. On le nomma inspecteur général des mines en 1872 et quand, en 1884, il prit sa retraite, on lui décerna le titre de directeur honoraire de l'École des mines. M. Daubrée était grand officier de la Légion d'honneur. Son activité scientifique s'est manifestée par de nombreux travaux, dont beaucoup se trouvent dans des publications périodiques (*Annales des mines, Comptes rendus de l'Académie des sciences*, etc.). Nous signalerons ici : *Mémoire sur le gisement, la constitution et l'origine des amas de minerai d'étain* (1841, in-8); — *Mémoire sur les dépôts métallifères de la Suède et de la Norwège* (1843, in-8) ; — *Recherches sur la formation journalière du minerai de fer des marais et des lacs* (1843, in-8); — *Description géologique et minéralogique du département du Bas-Rhin* (1852, in-8) ; — *Observations sur le métamorphisme et recherches expérimentales sur quelques-uns des agents qui ont pu le produire* (1858, in-8); — *Recherches expérimentales sur le striage des roches dû au phénomène erratique, sur la formation des galets, des sables et du limon, et sur les décompositions chimiques produites par les agents mécaniques* (1858, in-8) ; — *La Chaleur intérieure du globe, son origine, ses effets* (1866, in-18); — *Classification adoptée pour la collection des roches du Muséum d'histoire naturelle de Paris* (1867, in-8) ; — *La Mer et les continents, leur parenté* (1867, in-18) ; — *Rapport sur les progrès de la géologie expérimentale* (1867, in-8); — *Expériences synthétiques relatives aux météorites* (1868, in-8); — *Substances minérales* (1868, in-8), deuxième édition d'un travail paru dans les *Rapports du jury international sur l'Exposition universelle de 1867*; — *Études synthétiques de géologie expérimentale* (1879, in-8) ; — *Les Eaux souterraines aux époques anciennes* (1887, gr. in-8) ; — *Les Eaux souterraines à l'époque actuelle* (1887, 2 vol. gr. in-8) ; — *Les Régions invisibles du globe et des espaces célestes* (1889, in-8), tome LXII de la *Bibliothèque scientifique internationale*.

— M. Théodore Pavie est mort à Angers, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il était né dans la même ville, le 16 août 1811. Il n'avait que dix-sept ans quand il entreprit un voyage aux États-Unis, où l'attirait la lecture de Chateaubriand. Ce voyage fut suivi d'un autre dans l'Amérique du Sud, deux ans après. A son retour, il se mit, sous Eugène Burnouf à l'étude du chinois et du sanscrit, visita l'Inde et l'Extrême-Orient. Les connaissances qu'il y acquit le firent assez apprécier pour qu'à la mort de Burnouf il lui succédât au Collège de France (1853). Il donna sa démission en 1857, et ne rentra dans la carrière de l'enseignement qu'en 1875, où, sur les instances de Mgr Freppel, il accepta la chaire de langues orientales à l'Université catholique d'Angers. Collaborateur de la *Revue des Deux Mondes* presque dès la fondation de ce recueil, il a donné aussi des articles au *Bulletin de la Société de géographie* de Paris et au *Journal asiatique*. C'est naturellement aux études orientales que se rapportent la plupart de ses publications, parmi lesquelles nous citerons : *Fragments d'un voyage dans l'Amérique méridionale* (Angers, 1842, in-8) ; — *Fragments du Mahabharata* (Paris, 1844, in-8); — *Sun-koué-tchy itan kouroun-i Bitké. Histoire des trois royaumes*, roman historique, traduit sur les textes chinois (Paris, 1845-1851, 2 vol. in-8); — *Tarikh-i-Asham. Récit de l'expédition de Mir-Djumlah au pays d'Assam* (1845, in-8);— *Krichna et sa doctrine* (1852, in-8); — *Scènes et récits du pays d'outremer* (1853, in-12); — *Récits de terre et de mer* (1860, in-12); — *Récits des landes et des grèves* (1863, in-12).

— M. Léopold-Alfred-Gabriel Germond de Lavigne est mort le 6 mai, à Paris, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Né dans la même ville le 17 octobre 1812, il entra fort jeune au ministère de la guerre et ne tarda pas à y devenir commis principal. C'est à lui que fut confiée la réorganisation de la gendarmerie en Corse, et la façon dont il s'en acquitta lui valut la croix de la Légion d'honneur. Chargé par la maison Hachette de la rédaction d'un guide en Espagne, le travail qu'il publia pour la première fois en 1859 eut un légitime succès et a été maintes fois réimprimé. Il déploya beaucoup de zèle à la défense de la propriété littéraire ; c'est en partie grâce à lui qu'aboutit en 1880 la convention littéraire entre la France et l'Espagne. L'année suivante, il fondait le syndicat des sociétés françaises littéraires et artistiques pour la protection de la propriété intellectuelle. Il dirigeait depuis de longues années les *Annales* et l'*Annuaire des eaux minérales*. Il a donné : *Autour de Biarritz* (1855, in-16); — *La Gendarmerie* (1857, in-8) ; — *Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Espagne et du Portugal* (1859, in-12); — *Espagne et Portugal* (1867, in-32) ; — *Biarritz et autour de Biarritz* (1870, in-32); — *La Législation des eaux minérales en France* (1872, in-8); — *Les Pamphlets de la fin de l'Empire, des Cent-Jours et de la Restauration* (1879, in-12); — *Tableau résumé des diverses conventions internationales entre la France et les États de l'Europe pour la garantie des œuvres d'esprit et d'art* (1881, in-12) ; — *Auteur et éditeur, histoire d'un arrêt de la cour d'appel* (1884, in-8); — *Les Espagnols au Maroc* (1890, in-16). Plusieurs de ces ouvrages, notamment les guides, ont eu les honneurs de la réimpression. M. Germond de Lavigne a traduit de l'espagnol : *La Sœur Marie d'Agréda et Philippe IV. Correspondance inédite* (1855, in-18); — *Don Quichotte*, de Fernando d'Avellaneda (1853, in-8); —*Nouvelles andalouses* de Fernan Caballero (1865, in-12); — *Histoire de don Pablo de Ségovie*, par Quevedo-Villegas (1842, in-8, nouv. édit. en 1868); — *La Célestine* de Fernando de Rojas (1844, in-16, nouvelle éd. en 1873); — *Marianela*, nouvelle de B. Perez Galdos (1884, in-12); — *La Comédie espagnole* de Lope de Rueda (1883, in-8).

— M. Joseph-Henri Barbet de Jouy est mort le 25 mai, âgé de quatre-

vingt-quatre ans. Né à Canteleu, près de Rouen, le 16 juillet 1812, ses publications archéologiques lui acquirent un juste renom. Les plus connues sont celles qu'il a faites comme conservateur du musée du Louvre, fonctions qu'il exerça pendant de longues années. L'Académie des beaux-arts l'avait honoré du titre de membre libre le 6 mars 1880. Ses ouvrages les plus remarqués sont les suivants : *Les Della Robbia, sculpteurs en terre émaillée* (1855, in-16) ; — *Description des sculptures modernes, de la Renaissance et du moyen âge du musée impérial du Louvre* (1856, in-8; nouv. édit. en 1873) ; — *Les Mosaïques chrétiennes des basiliques et des églises de Rome* (1857, in-8) ; — *Étude sur les fontes du Primatice* (1859, in-8) ; — *Notice des antiquités, objets du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes, composant le Musée des souverains* (1865, in-12) ; — *Les Gemmes et joyaux de la couronne* (1865-1868, 2 vol. in-fol. ; nouv. édit. en 1880-1887) ; — *Galerie d'Apollon. Notice des gemmes et joyaux* (1867, in-12).

— Le préfet des archives vaticanes, S. E. le cardinal Luigi Galimberti, qui vient de mourir à Rome, le 6 mai, était né dans la même ville, le 25 avril 1836. Après avoir pris le grade de docteur en théologie et en droit, il fut chargé au collège de la Propagande de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique. Il fut aussi professeur de théologie à l'Université. Léon XIII, qui le nomma archevêque de Nicée *in partibus infidelium*, l'employa dans des négociations importantes. Ce fut lui qui fut chargé de rédiger la décision arbitrale du Souverain Pontife dans l'affaire des Carolines entre l'Espagne et l'empire d'Allemagne. En 1887, il fut chargé par le Pape d'aller complimenter l'empereur Guillaume à l'occasion de son quatre-vingt-dixième anniversaire. Nonce en Autriche-Hongrie, il sut aplanir les difficultés qui s'étaient élevées entre le gouvernement de ce pays et le Saint-Siège. A la mort de S. Ém. le cardinal Hergenröther, Léon XIII l'avait nommé préfet des archives vaticanes. Il avait été promu cardinal dans le consistoire du 16 janvier 1893. On cite du regretté cardinal quelques travaux d'histoire ecclésiastique, notamment une *Apologia pro Marcellino papa* (1877, in-8), une *Introductio philosophica ad historiam universam, singillatim vero ad ecclesiasticam*, parue la même année ; une dissertation sur *Lutero ed il socialismo* (1879).

— M. Friedrich-Heinrich Geffcken est mort le 1er mai. Né à Hambourg le 9 décembre 1830, il étudia la jurisprudence successivement aux Universités de Bonn, de Gœttingue et de Berlin, remplit, en 1854, les fonctions de secrétaire de légation à Paris; en 1856, celles de chargé d'affaires de Hambourg à Berlin, où il devint, en 1859, ministre résident de la Hanse ; puis, après avoir rempli les mêmes fonctions à Londres (1866), il fut nommé syndic de Hambourg en 1869. Après l'annexion, on lui donna la chaire de sciences sociales et de droit public à l'Université de Strasbourg (1872). Il prit sa retraite en 1882 et se livra à Hambourg, puis à Munich, à des travaux politiques et historiques. La confiance dont il jouissait auprès du Kronprinz Frédéric-Guillaume (depuis Frédéric III) le mit en état de publier dans la *Deutsche Rundschau*, après la mort du prince, un fragment de Journal qui fit grand bruit (1888) et valut à l'éditeur les persécutions de M. de Bismarck. Nous citerons de lui : *Die Reform der preussischen Verfassung*, anonyme (Leipzig, 1870, in-8) ; — *Der Staatsstreich von 1851 und seine Rückwirkung auf Europa* (Leipzig, 1870, in-8), anonyme ; — *Die Verfassung des deutschen Bundesstaats* (Leipzig, 1870, in-8), anonyme ; — *L'Impasse orientale* (Leipzig, 1871, in-8), anonyme ; — *Die Alabamafrage* (Stuttgart, 1873, in-8) ; — *Das deutsche Reich und die Bankfrage* (Hamburg, 1874, in-8) ; — *Staat und Kirche* (Berlin, 1875, in-8) ; — *Zur Geschichte des orientalischen Krieges, 1853-1856*

(Berlin, 1881, in-8) ; — *La Question du Danube* (Berlin, 1883, in-8) ; — *Politische Federzeichnungen* (Berlin, 1888, in-8) ; — *Léon XIII devant l'Allemagne* (Paris, 1892, in-8) ; — *Frankreich, Russland und der Dreibund* (Berlin, 1894, in-8). Ajoutons-y des rééditions du *Guide diplomatique* de Martens (Leipzig, 1866, 2 vol. in-8), et de l'*Europ. Volksrecht* de Heffter (Berlin, 1888, in-8).

— Un économiste distingué, M. Luigi Cossa, est mort dans le courant du mois de mai, à Pavie, où il enseignait l'économie politique. Né à Milan le 27 mai 1831, il fit à Pavie ses études juridiques et alla les continuer à Vienne et à Leipzig, sous la direction de Stein et de Roscher. Professeur extraordinaire (1856), puis ordinaire d'économie politique à l'Université de Pavie, il s'est distingué par l'ardeur avec laquelle il a combattu les doctrines de Bastiat. Ses ouvrages, fort estimés, et même classiques en Italie, ont aussi reçu l'approbation des savants étrangers. Nous citerons les principaux : *Primi elementi di economia politica* (Milano, 1876, in-8 ; plusieurs fois réimprimé) ; — *Primi elementi di scienza delle finanze* (Ibid., 1876, in-8) ; — *Guida allo studio dell' economia politica* (Ibid., 1876, in-8 ; 3e édit. en 1890 sous le titre *Introduzione allo studio*, etc.) ; — *Saggi di economia politica* (Ibid., 1878, in-8).

— Nous devons encore quelques lignes spéciales à M. Robert Saint-John de Crèvecœur, qui est mort le 14 mai. Il était né en 1833, à Romorantin. Depuis quelques années, ses travaux l'avaient signalé à l'estime des historiens. C'est d'abord la biographie de son grand-père : *Saint-John de Crèvecœur, sa vie et ses ouvrages, 1735-1813* (1883, in-8), bientôt suivi de la publication des importants *Mémoires sur les règnes de Louis XV et de Louis XVI et sur la Révolution, de Dufort comte de Cheverny* (1886, 2 vol. in-8). Une notice sur *Un Personnage de Tallemant des Réaux. Montbrun-sous-Carrière (1594-1670)* (Nogent-le-Rotrou, 1890, in-8) et *Un Document nouveau sur la succession des Concini* (1892, in-8) n'ont pas la même importance. Au contraire le *Journal d'Adrien Duquesnoy, député du tiers état de Bar-le-Duc, sur l'Assemblée constituante (3 mai 1789-3 avril 1790)*, qu'il publia pour la Société d'histoire contemporaine (1894, 2 vol. in-8), dont il était l'un des membres du conseil depuis la fondation, offre un intérêt exceptionnel pour l'histoire des débuts de la Révolution. Il a donné un supplément à cette publication dans le compte rendu de la *Société d'histoire contemporaine. Cinquième assemblée générale* (1895, in-8), sous le titre de *Nouveaux Détails biographiques sur Adrien Duquesnoy*. Il en existe un tirage à part. Le même compte rendu contient du même érudit une petite note sur *Un Curé réfractaire* sous la Révolution, le curé de Lézigny.

— On annonce encore la mort : du colonel de Bourcenay, doyen des polytechniciens, mort à Rouen, âgé de quatre-vingt-quatorze ans, le 6 mai ; — de l'économiste italien, naturalisé Français, Henri Cernuschi, longtemps collaborateur du *Siècle*, mort le 12 mai ; — de M. Ernest Dupré, professeur de rhétorique au lycée Condorcet, mort le 8 mai ; — du R. P. Gardet, O. P., prédicateur distingué, mort âgé de quarante-cinq ans seulement, le 10 mai ; — de M. Lodin de Lalaire, professeur honoraire à la Faculté des lettres de Dijon, mort le 28 mai, dans cette ville, âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans ; — de M. Francis Ordinaire, ancien député du Rhône et publiciste, mort le 29 mai, âgé de cinquante-trois ans, à Paris ; — de M. l'abbé Puisieux, chanoine honoraire de Châlons-sur-Marne, historien et littérateur, mort au cours d'un pèlerinage à Jérusalem ; — de M. Raulin, doyen de la Faculté des sciences de Lyon, mort le 25 mai, dans cette ville.

— A l'étranger, on annonce la mort de M. Austin Abbott, doyen de la Faculté de droit de New-York, le compilateur de *New Cases mainly New York*

decisions (1877-1886, 17 vol. in-8); — de M. Alexander ALLARDYCE, fondateur de la *Scottish text society*, auteur d'ouvrages sur les Indes, d'une vie de l'amiral Keith, et une histoire inédite d'Aberdeen, mort le 23 avril; — de M. le docteur BAUM, médecin, mort le 13 avril; — de M. Louis BENZIGER, le célèbre éditeur américain, mort le 12 avril, à New-Brighton, Staten Island, dans sa cinquante-septième année; — de M. BERGFELD, connu par ses travaux sur l'histoire de Thuringe; — de M. Charles-F. BLACKBURN, bibliographe, auteur des *Rambles in books*, mort le 9 mai; — de M. H.-C. BUNNER, éditeur du *Puck*, et collaborateur de diverses revues américaines, mort en mai; — de M. Friedrich DITTES, directeur du *Paedagogium* pour les instituteurs de Vienne, mort à soixante-sept ans, le 15 avril, dans cette ville; — de M. Wilhelm ERLER, mathématicien, mort le 12 avril, âgé de soixante-seize ans; — de M. Karl FINKELNBURG, professeur à la Faculté de médecine de Bonn, mort à soixante-quatre ans, le 11 mai; — de M. Stanislaw FLOREK, écrivain polonais, mort à Léopol, le 25 avril; — de M. Ferdinand VON GMELIN, juriste, mort âgé de soixante-douze ans, à Fribourg-en-Brisgau; — du baron Constantin DE GRIMM, journaliste, mort le 16 avril, à New-York; — de M. le docteur HASEBROCK, théologien, qui a publié divers ouvrages sous le pseudonyme Jonathan, mort à quatre-vingt-quatre ans; — de M. C. HONIGH, littérateur flamand, collaborateur de la *Dietsche Warande* et du *Gide;* — de M. HOSIUS, professeur de géognosie à Munster, mort à soixante et onze ans, le 11 mai; — de M. Vladimir IAKOVLEV, professeur de langue et de littérature russe à l'Université d'Odessa, où il est mort en avril; — de M. Karl HUMANN, archéologue, mort à Smyrne; — de M. Gustav F. KOERNER, ancien lieutenant-gouverneur de l'Illinois, auteur d'ouvrages juridiques dont le plus considérable est la *Collection of the important general laws of Illinois*, mort à quatre-vingt-sept ans, le 9 avril, à Belleville, Ill.; — de M. Adalbert KRÜGER, astronome éminent, professeur d'astronomie à l'Université de Kiel, et directeur de l'Observatoire du même lieu, mort le 22 avril, à soixante-quatre ans; — de M. LIEBSCHER, professeur d'économie rurale à Goettingue, où il est mort, le 9 mai, âgé de quarante-trois ans; — de miss B. Rutherford MACKY, bibliothécaire du Drexel Institute de Philadelphie, morte le 4 avril; — de M. William MATTHEWS, membre du Grolier Club, auteur de *Modern bookbindings practically considered*, mort le 25 avril, à Brooklyn, N.-Y.; — de M. George MUNRO, éditeur américain, mort le 24 avril, à Pine Hill; — de M. W.-F.-G. NICOLAI, directeur de l'École royale de musique de La Haye et compositeur distingué; — de M. le baron VON OER, publiciste, mort le 20 avril, à Dresde, âgé de cinquante-cinq ans; — de M. OSTERDINGER, mathématicien et littérateur, mort à quatre-vingt-cinq ans, le 10 avril, à Ulm; — de M. le chanoine RAINE, archéologue et folkloriste anglais, mort en mai; — de sir J.-R. REYNOLDS, président de l'Académie royale de médecine, mort le 28 mai, à Londres; — de M. John ROSE, éditeur, mort le 22 avril, à Oxford; — de M. Friedr. SCHICKENDANZ, chimiste, mort le 4 avril, à Buenos-Ayres; — de M. Andreas SCHILL, professeur de théologie à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, à qui l'on doit, entre autres ouvrages, une étude sur la *Constitution Unigenitus* (1876, in-8), mort le 9 mai; — de M. John-Calvin STOCKBRIDGE, publiciste, mort le 2 avril, à Providence, R. I.; — du pasteur et poète Julius STURM, mort le 2 mai, âgé de quatre-vingts ans, à Gera; — de M. SUNDELIN, professeur d'histoire ecclésiastique à Upsala, mort le 4 mai, à quarante-neuf ans; — de M. Sophus TROMHOLT, écrivain norvégien, mort le 17 mai; — de M. TROUVOROV, directeur de l'institut archéologique de Saint-Pétersbourg, mort à soixante-dix-sept ans, le 12 avril; — de M. Hermann ULMANN, connu par ses travaux sur

l'histoire de l'art, mort à Florence, le 21 avril; — du poète grec Visiinos, mort le 27 avril, à Athènes; — du fameux publiciste Jean-Baptiste Volders, chef du parti ouvrier de Belgique, mort en mai; — du baron Philipp Wedell, publiciste allemand; — de M. Ewald von Zedtwitz, écrivain, mort à Mémingen, le 28 avril; — de M. Michal Zieleniewski, auteur du *Slownik bibliograficzno-balneologiczny*, mort à soixante-quinze ans, le 16 avril, à Cracovie.

Institut de France. — *Élections.* — *Académie des sciences.* — M. Müntz a été élu dans la section d'économie rurale en remplacement de M. Reiset, par 38 voix contre 15 à M. Laboulbène.

Académie de médecine. — MM. les docteurs Glénard (de Lyon) et Mossé (de Toulouse) ont été élus correspondants dans la division de médecine.

Académie des beaux-arts. — M. Lenepveu a été élu en remplacement de M. Ambroise Thomas, décédé, par 19 voix contre 16 à M. Victorin Joncières, et 1 à M. Fauré (8e tour de scrutin).

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 1er mai, M. Schlumberger a prononcé l'oraison funèbre de M. B. Hauréau, et la séance a été levée en signe de deuil. — Le 8, M. Clermont-Ganneau a communiqué un mémoire de M. de Laigue sur la nécropole phénicienne en Andalousie; M. Delisle a lu une notice sur le manuscrit latin 2201 de la Bibliothèque nationale (traités de Cassiodore et de saint Augustin), annoté par Pétrarque et contenant une liste de quelques-uns de ses livres, et sur un autre manuscrit récemment acquis contenant les sept psaumes pénitentiaux en français, allégorisés par Christine de Pisan; M. Collignon a communiqué et expliqué la photographie d'un bas-relief récemment découvert aux environs de Thèbes, sur la rive droite du Kapawari, l'ancien Thespios, près de la route de Thèbes à Livadie; M. de Barthélemy a fait une communication sur le siège de Vitry-en-Perthois par Charles VII; M. Delisle a signalé tout particulièrement un travail de M. E. Le Mire intitulé : *A propos du centenaire de Mme de Sévigné.* — Le 15, deux dépêches de M. Homolle sur une nouvelle découverte archéologique ont été communiquées; M. P. Tannery a fait une communication sur un opuscule latin (description d'un cadran solaire portatif) écrit à Montpellier au xiiie siècle et traduit plus tard en grec; M. L. Dorez a annoncé la découverte de documents relatifs à Pic de la Mirandole; M. S. Reinach a commencé la lecture d'un Mémoire intitulé : *Casques mycéniens et illyriens;* M. E. Le Blant a relevé dans une étude intitulée : *Des Sentiments d'affection exprimés dans quelques inscriptions antiques*, les expressions les plus touchantes de certaines épitaphes. — Le 22, une lettre de M. Homolle, relative aux récentes découvertes de Delphes, a été lue et discutée; M. d'Arbois de Jubainville a présenté quelques remarques sur les noms francs; M. Héron de Villefosse a communiqué deux notes de M. Jullian sur une inscription latine consacrée à un « civis parisius, » et sur une fistule de plomb retrouvée au musée lapidaire de Bordeaux; M. Héron de Villefosse a communiqué ensuite une inscription trouvée aux environs de Jullma, où sont mentionnés les martyrs Félix et Vincentius; M. S. Reinach a terminé la lecture de son mémoire sur le *Casque mycénien et le casque illyrien.*

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 2 mai, M. A. Desjardins a lu un mémoire sur *la Guerre sino-japonaise au point de vue du droit international*, à propos d'un ouvrage récent de M. Ariga. — Le 9, M. Imbart de la Tour a commencé la lecture d'un mémoire intitulé l'*Évolution des idées sociales au moyen âge, du XIe au XIIIe siècle. Le Régime du patronage et le régime du contrat;* M. Adam Ostoïa d'Ostazewo Ostaszewski a présenté un manuscrit de Copernic qu'il a récemment découvert; M. P. Gui-

raud a commencé la lecture d'un travail sur les idées politiques de Fustel de Coulanges d'après des papiers inédits. — Le 16, M. Lutoslawski a donné lecture d'un travail sur une *Nouvelle méthode de déterminer la chronologie des dialogues de Platon;* M. Imbart de la Tour a achevé la lecture de son mémoire commencée le 9.

Concours et Prix. — *Académie française.* — Prix Gobert : 10,000 fr. dont 9,000 fr. à M. G. Hanoteaux, ministre des affaires étrangères, pour son *Histoire du cardinal de Richelieu*, et 1,000 fr. à M. Ernest Daudet pour son livre sur *la Police et les Chouans sous le Consulat et l'Empire.* — Prix Thérouanne : 4,000 fr. dont 1,500 fr. à M. Julian pour son *Histoire de Bordeaux depuis les origines jusqu'en 1895;* 1,500 fr. à M. de Lanzac de Laborie pour son ouvrage sur *la Domination française en Belgique* (*1795-1814*); 1,000 fr. à M. L. Lecestre pour les *Mémoires de Gourville* (*1646-1702*). — Prix Montyon : 19,000 fr., qui se décomposent en trois prix de 1,500 fr. à M. R. Thamin (*Saint Ambroise et la Morale chrétienne au IVe siècle*), M. L. Cahun (*Introduction à l'histoire de l'Asie : Turcs et Mogols, des origines à 1405*), et M. l'abbé Vacandard (*Vie de saint Bernard*); huit prix de 1,000 fr. à M. M.-L. Bertin (*Grandes Guerres civiles du Japon*), J. Cruppi (*Un Avocat journaliste au XVIIIe siècle, Linguet*), L. Barracand (*L'Adoration*), colonel Monteil (*de Saint-Louis à Tripoli par le lac Tchad*), L. Morel (*James Thomson, sa vie et ses œuvres*), J. Psichari (*Autour de la Grèce*), M. J. Legras (*Au pays russe*), l'abbé Piat (*La Liberté*); et treize prix de 500 fr. à MM. H. Berenger (*L'Aristocratie intellectuelle*), P. Duproux (*Kant et Fichte*), J. Vuillier (*La Sicile*), J. Ferney (*Grand'mère et Bonne maman*), J. Rolland (*Sous les galons*), Guy Chantepleure (*Ma conscience en robe rose*), G. Beaune (*Les Vendanges*), Grucker (*Lessing*), Robert de Flers (*Vers l'Orient*), R. Allou et Ch. Chenu *Grands Avocats du siècle*), N. Lallié (*Choses de Russie*), capitaine Danrit (*La Guerre de forteresse*), Mme M. Levray (*Mlle de la Guettière*). — Prix Sobrier-Arnould : 1,000 fr. à M. Dupuy pour *l'École normale en l'an III*, et 1,000 fr. à Mme Dronsart pour *les Grandes Voyageuses.* — Prix Archon-Despérouses : 3,000 fr., M. Ch. de Pomairols pour ses *Regards intimes.* — Prix Kastner Boursault : 2,000 fr. partagés entre MM. Romain Rolland (*Histoire de l'opéra en Europe avant Lulli et Scarlati*), et P. Harel pour son recueil de poésies intitulé : *Les Voix de la Glèbe.*

Académie des inscriptions et belles-lettres. — La médaille de la Société centrale des architectes a été décernée à M. A. Couve, qui a pris une part active aux fouilles de Delphes et de Délos. — Prix Saintour : M. Émile Molinier, pour son *Histoire des arts appliqués à l'industrie. T. I : Les Ivoires.* — Prix Delalande-Guerneau : M. Louis Finot (*Lapidaires indiens*) et M. Lucien Fourneron (*Siam antique*). — Prix Stanislas Julien : M. Maurice Courant, pour sa *Bibliographie coréenne.* — Prix Lafons-Melicocq : partagé entre MM. F. Loth (*Hariulfe, chronique de l'abbaye de Saint-Riquier*) et Pilloy (*Études sur d'anciens lieux de sépultures de l'Aisne,* 2 vol.). — Prix Duchalais : M. de la Tour, pour quatre mémoires sur des médailleurs italiens de la Renaissance.

Académie des sciences morales et politiques. — L'Académie a prorogé à 1899 le prix Odilon Barrot, ayant pour sujet *la Législation électorale actuellement en vigueur dans les différents pays de l'Europe, pour la composition des assemblées politiques et administratives.* — Prix Thorel : 2,000 fr., dont 1,000 fr. à M. Ch. Boniface pour son livre : *Pour le commencement de la classe* (200 lectures); 800 fr. à M. David Sauvageot pour son ouvrage : *Monsieur Prévôt;* 200 fr. à Mme Murique, pour son ouvrage : *Économie domestique et hygiène.* — Prix Le Dissez de Penanrum : 2,000 fr. à M. Paul de Rousiers, pour son livre : *La Question ouvrière en Angleterre;* des mentions honorables à M. Georges

Albert (*La Liberté de tester*), Frantz Despagnet (*Précis de droit international privé ; Cours de droit international public; Essai sur les Protectorats*); Arthur Hennequin (*Essai critique sur l'hypothèse des atomes dans la science contemporaine*); M. A. Lichtenberger (*Le Socialisme au XVIIIe siècle*). — Prix Audiffred : 15,000 fr., a été décerné aux missions catholiques de l'Afrique centrale (Mgr Augouard et Mgr Livinhac).

— Voici la liste des sujets mis au concours par l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen pour les années 1897 et 1898 (délai pour la remise des manuscrits : 1er juin desdites années) : 1897. Prix Gossier (700 fr.), *Théorie de la teinture de la laine ;* — 1898. Prix Bouctot (500 fr.), *Étude critique sur les meilleurs appareils employés actuellement pour l'humidification et la ventilation des ateliers industriels.* Nous rappelons que les mémoires doivent être anonymes, porter en tête une devise et être accompagnés d'un pli cacheté, avec la même devise, contenant le nom et le domicile de l'auteur. Le secrétariat de l'Académie est 40, rue Saint-Lô, à Rouen.

— La Société des sciences de Gœttingue a choisi comme sujet du prix Wedekind à décerner en 1901 (délai pour la remise des manuscrits jusqu'au 1er août 1900) une histoire, fondée sur documents d'archives, de l'administration intérieure de l'électorat de Mayence, sous le gouvernement d'Emmerich-Joseph (1763-1774) et de Friedrich-Karl-Joseph (1774-1802).

Congrès. — En Espagne, le Congrès annuel catholique et national se tiendra cette année à Lugo, évêché et chef-lieu d'une province. Il aura pour objet, comme celui de Valence en 1893, de promouvoir la dévotion à la sainte Eucharistie. Il sera accompagné d'un concours littéraire, avec prix pour les lauréats. Voici quels sont les sujets de ce concours : 1° Une ode (en vers) sur l'institution de l'Eucharistie ; 2° Un travail (en prose) sur le saint Viatique ; 3° Un écrit de piété (devocionario) sur la dévotion envers le Saint Sacrement ; 4° Un petit catéchisme sur le même sujet. Adresser les demandes de renseignements et les manuscrits à M. le secrétaire du comité du Congrès eucharistique, palais épiscopal de Lugo (Espagne).

Paris. — La nouvelle édition du *Catalogue de livres choisis à l'usage des gens du monde, contenant les meilleures productions de la littérature contemporaine*, que publie la Société bibliographique (Paris, au siège de la Société, et chez Lamulle et Poisson, in-18. — Prix : 2 fr. 50; pour les membres de la Société, 1 fr. 50), est réellement refondue, comme le porte le titre. Les livres épuisés ne figurant pas en principe, et sauf exception, dans ce catalogue, il a fallu naturellement éliminer un certain nombre d'ouvrages que contenait la première édition; une autre cause d'élimination a été la publication depuis quinze ans, date de la première édition, de travaux nouveaux remplaçant et rendant inutiles des œuvres que l'on avait dû signaler autrefois. En dépit de ces suppressions, le catalogue a presque doublé de grosseur (VII-297 p. au lieu de VII-176). Nos lecteurs connaissent les principes qui ont présidé à la formation de ce répertoire : 1° n'indiquer que des ouvrages qui puissent être lus par des chrétiens; sauf de très rares exceptions, les ouvrages hétérodoxes ne sont pas indiqués ou du moins ils sont marqués d'un astérisque ; 2° éliminer les ouvrages trop techniques et de pure érudition. L'on ne demandera donc à ce catalogue que ce qu'il peut et veut donner : une liste de bons ouvrages dans tous les genres, permettant aux gens du monde de se former une bibliothèque variée suivant leurs goûts. Qu'il y ait encore des lacunes, malgré le soin apporté par des collaborateurs spéciaux à la rédaction des diverses sections, cela n'étonnera personne. Nous croyons cependant que l'ouvrage ne pourra être que bien accueilli du public, auquel il rendra de signalés services. Nous pouvons assurer qu'il

constitue un progrès considérable sur la précédente édition, non seulement parce qu'il renferme plus d'indications, mais aussi parce que l'exécution matérielle en est plus soignée ; c'est ainsi que les inexactitudes dans les noms d'auteurs ou dans les titres, malheureusement assez fréquentes dans l'édition antérieure, ont complètement disparu, si nous ne nous trompons, de celle-ci ; et d'autre part, les articles sont devenus très rares, où manque la mention de l'éditeur ou du prix. Une autre amélioration consiste dans l'augmentation du nombre des rubriques ; c'est ainsi que, dans la section *Belles-Lettres*, les divisions *Éloquence* et *Folklore*, qui manquaient dans l'ancien système, ont été introduites, et que la Poésie française a été scindée en deux parties, dont l'une consacrée à la poésie antérieure à notre siècle, l'autre à la poésie contemporaine. De même dans la section *Histoire*, il y a trois chapitres nouveaux : *Histoire du moyen âge*, *Histoire moderne et contemporaine*, *Sciences auxiliaires ;* l'*Histoire biblique et ecclésiastique*, l'*Hagiographie*, la *Biographie*, sont scindées en *généralités* et *monographies ;* l'*Histoire de France* se divise en : *Généralités ; Mérovingiens et Carolingiens ; Capétiens ; De la Révolution à nos jours ; Histoire religieuse, politique, civile et militaire.*

— *Livret intitulé de la poésie populaire par remy de Gourmont, avec un air noté et des images le tout suivant la copie imprimée dans l'Ymagier du mois de janvier DDDCCCLXXXXVI à paris, aux depens dudit Ymagier et se vend XV rue de l'Echaudé par le Mercvre de France au prix de XXXX s. et n'en fut tiré que C et XXV copies toutes pareilles et tres belles* (in-4 de 30 p.). Cette plaquette, d'une disposition typographique bizarre, imprimée sur un papier rare et ornée de nombreux bois anciens et naïfs, sollicite l'attention des curieux ; tirée à petit nombre, cette amusante fantaisie tentera plus d'un bibliophile. C'est un aperçu rapide et brillant sur le caractère et la valeur de nos chansons populaires ; poète et artiste, l'auteur est renseigné aux meilleures sources et possède un sentiment très juste du charme de notre poésie populaire traditionnelle.

— L'*Annuaire du conseil héraldique de France*, neuvième année (Paris, in-12 de LXXVIII-405 p.), contient les articles suivants : *Madagascar au point de vue héraldique*, par M. Joseph Joubert ; — *Les Grands et les petits Chevaux de Lorraine*, par M. Léon Germain ; — *Mémoire inédit de l'abbé Burdeau en faveur de la comtesse de Marcellus (juillet 1794)*, publié par M. Ph. Tamizey de Larroque ; — *Les Francs-archers*, par le vicomte Oscar de Poli ; — *Poésies diverses*, par le comte Victor d'Auriac, MM. l'abbé L. Cochin, Fabien Colonna, le vicomte Olivier de Gourcuff, Achille Millien, Émile Mossot, le marquis de Pimodan, le vicomte O. de Poli, L. de Sarran d'Allard, Émile Travers ; — *Du Non-usage en France des qualifications chevaleresques*, par le comte A. de Mauroy ; — *Une Famille Bonaparte en Corse au moyen âge*, par le comte R. Colonna de Cesari Rocca ; — *La Couronne murale dans le blason*, par M. Louis Audiat ; — *Évolution de l'image mortuaire*, par Mgr X. Barbier de Montault ; — *L'Image mortuaire de Mgr Dupanloup*, par le même ; — *La Noblesse et les métiers manuels : les barons Fossiers et les Ferrons de Normandie*, par M. E. Allard de Gaillon ; — *Les Légendaires héraldiques*, par le comte de Burey ; — *Jurisprudence nobiliaire*, par M. Géraud de Niort ; — *Le Nom de Coligny*, par le baron de Beaupont.

— Le tome IV de la sixième série des *Bulletin et Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, tout dernièrement publié (Paris, C. Klincksieck, gr. in-8 de 377 p. avec 7 planches hors texte et des figures dans le texte) renferme les morceaux suivants : *Les Fouilles de M. de Morgan à Dahshour*, par M. le vicomte J. de Rougé ; — *Inscription inédite du musée de Lambèse*, par M. Cagnat ; — *Patères en argent trouvées à Èze représentant*

l'apothéose d'Hercule, par M. J.-Adr. Blanchet ; — *Inscriptions antiques de la quatrième Lyonnaise*, par M. P. Arnauldet ; — *Note sur des bijoux barbares en forme de mouches*, par M. le baron de Baye ; — *Note sur les plus anciens plans d'achèvement du Louvre et de réunion de ce palais aux Tuileries*, par M. Albert Babeau ; — *Acte original de la ligue de Gien (1410)*, par M. Paul Durrieu ; — *Milliaires d'Arabie et de Palestine découverts par le P. Germer-Durand* [mémoire de M. É. Michon] ; — *La Livre dite de Charlemagne*, par M. Prou ; — *Origine de la race égyptienne*, par M. le vicomte J. de Rougé ; — *Notes sur les sculptures exécutées après la pose du XIe au XIIIe siècle*, par M. C. Enlart ; — *Une Prétendue Mosaïque antique. Hercule au jardin des Hespérides*, par M. É. Michon ; — *Les Cachets de Nasium* [Naix-en-Barrois, Meuse], par M. l'abbé H. Thédenat.

— Le *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France* (1894), qui nous arrive en même temps que le volume ci-dessus de ses *Mémoires* (Paris, C. Klincksieck, in-8 de 336 p., avec planches hors texte et figures dans le texte), renferme d'innombrables notices et renseignements des plus précieux aux points de vue archéologique, épigraphique, artistique, même historique et bibliographique, etc. L'éloge de ce recueil n'est plus à faire ; il convient donc simplement de signaler ce nouveau volume.

— Nous venons de recevoir une publication des plus utiles sur laquelle nous attirons spécialement l'attention : *Le Clergé français. Annuaire ecclésiastique. France, colonies, Alsace-Lorraine, 1896* (Paris, 19, rue Cassette, gr. in-8 de LXIV-1,086 p. — Prix, cartonné, 12 fr.). Là se trouvent réunis les renseignements les plus complets sur le clergé, les congrégations religieuses, leurs œuvres et leur but. Chaque diocèse comprend : une courte notice historique ; le haut clergé ; le clergé paroissial, avec indication des bureaux de poste et des gares de chemins de fer ; les aumôniers ; les congrégations et communautés religieuses ; les séminaires et institutions ecclésiastiques avec leur personnel ; les principaux pèlerinages. Afin de faciliter les recherches, on a dressé, à la fin de l'ouvrage, une table des congrégations dans laquelle se trouve indiqué le but de chacune d'elles (contemplative, hospitalière, enseignante, gardes-malades), avec renvoi au diocèse et à la page où se trouve chaque maison. Ajoutons que l'on trouve aussi au siège de l'administration de l'Annuaire des tirages à part relatifs à chaque diocèse, au prix de 0 fr. 50.

— M. Forain est un artiste bien personnel, d'un modernisme terrible, qui s'attaque aux travers et aux vices de notre époque avec une vigueur sans égale. L'*Album* qui vient de paraître sous son nom (Paris, Plon, in-4 de IV-54 p.) démontre, sans même qu'il soit besoin de lire la préface de M. Maurice Talmeyr, que Forain ne recule pas devant les plus attristants sujets. Seule, la religion est hors de cause. Mais notre monde « fin de siècle » est pris à partie d'une façon qui appelle parfois la nausée. De haut en bas de l'échelle sociale, tout le monde y passe.

— L'éditeur Flammarion nous offre deux fascicules qui intéressent spécialement la Normandie. Parmi *Nos Grandes Dames*, M. Gaston Bonnefont a classé *Mme la comtesse de Mirabeau*, plus connue sous le nom de *Gyp* (in-4 de 15 p.). Au rang de *Nos Belles Mondaines*, il a placé *Liane de Pougy* (in-4 de 15 p.). Ce ne sont pas des pamphlets, loin de là ; dans ces deux fascicules les phototypies merveilleuses donnent sans doute la note juste, et le style fin et souple de l'auteur prouve qu'il veut plaire à toutes et à tous.

— A noter, dans la collection déjà importante des *Contemporains*, la livraison consacrée à *Pasteur (1822-1895)* (Paris, 8, rue François Ier, gr. in-8 de 16 p., avec portrait). L'auteur a signé du pseudonyme « E'llick. » Œuvre de vulgarisation très intéressante. Son prix infime (0 fr. 10) permet de le

répandre grandement dans les masses, à qui il ne peut que faire du bien.

— Le dix-huitième fascicule du *Dictionnaire général de la langue française*, de MM. Hatzfeld et Darmesteter (Paris, Delagrave, gr. in-8, p. 1345-1424), conduit la publication du mot JARDON au mot LOSSE. Nous signalerons dans ce fascicule les articles *jet*, *jour*, *jugement*, *lance*, *lanterne*, *lettre*, *lieu*.

— Dédié *Aux électeurs parisiens*. *Le Tout-Paris maçonnique* (Paris, Hermelin, in-8 de XII-283-98 p.) fournit la liste alphabétique, avec les adresses, de plusieurs milliers de francs-maçons de Paris et de la banlieue. Une seconde partie de la publication renferme les mêmes noms classés par rues. En règle générale, l'éditeur donne l'indication de la source où il a puisé son renseignement pour tel ou tel nom particulier. Malgré les services incontestables qu'il rendra, nous devons regretter certains défauts, tels que la répétition, à plusieurs reprises, du même nom. L'auteur déclare avoir « préféré répéter plutôt que d'essayer une identification douteuse. » Il essaie également de justifier l'inexactitude actuelle de certaines adresses. Il nous paraît que si ces défauts ne pouvaient pas être absolument évités, on aurait pu du moins les rendre moins fréquents. Il faut espérer que M. Hermelin se trouvera conduit à donner de nouvelles éditions de ce travail et qu'il en profitera pour l'améliorer.

CHAMPAGNE. — Nous avons trop rarement connaissance des *Travaux de l'Académie nationale de Reims*. Nous le regrettons d'autant plus, que nos lecteurs, renseignés, ne pourraient que les apprécier grandement. Nous recevons le quatre-vingt-quinzième volume de cette collection formant le tome Ier de l'année 1893-1894, qui a paru dernièrement (Reims, F. Michaud, in-8 de 395 p., avec 3 planches hors texte et de nombreuses figures d'armoirie, principalement dans le texte). Le recueil débute par le *Discours d'ouverture* du président annuel, M. V. Duchataux. Il se poursuit par divers comptes rendus et rapports dus à M. Henri Jadart, le savant secrétaire de l'Académie, MM. Thirion, H. Michaud, Ch. Givelet et A. Benoist. Viennent ensuite les publications dont voici les titres : *M. Prosper Soullié, membre titulaire et ancien président, esquisse de sa vie et de ses œuvres*, par M. H. Jadart; — *Documents inédits sur l'église Notre-Dame de l'Épine*, par M. L. Demaison ; — *Vestiges d'architecture moyen âge, rue de Sedan, 1*, par M. E. Lamy; — *Les Espions anglais à Reims, sous Élisabeth*, par M. l'abbé A. Haudecœur ; — *Les Guillemites et leur fondateur*, par le même ; — *Note sur un vase antique en verre, ayant la forme d'un poisson*, par M. L. Morel; — *Statuette antique en bronze, trouvée à Reims, au faubourg de Laon*, par le même ; — *Notes sur quelques objets du musée Léon Morel*, par le même ; — *Le Musée lapidaire rémois, dans la chapelle basse de l'archevêché (1865-1895)*, par MM. C. Givelet, H. Jadard et L. Demaison; — *Jean Bonhomme, architecte de l'hôtel de ville de Reims (1627-1634)*, par M. H. Jadart; — *Jeanne d'Arc dans la littérature et devant l'opinion en Angleterre*, par M. l'abbé A. Haudecœur.

COMTAT VENAISSIN. — Le 5 novembre 1895, M. A. Maucler, médecin-vétérinaire, a prononcé, dans une réunion de la Société d'agriculture de Vaucluse, un discours qui porte ce titre : *Hommage à Pasteur* (Avignon, imp. F. Seguin, in-8 de 21 p.). C'est l'éloge du savant en termes simples, clairs, compréhensibles pour tout le monde. En ces quelques pages, l'auteur a résumé toute la carrière scientifique de Pasteur.

DAUPHINÉ. — Nous avons eu l'occasion de signaler la naissance de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie, et l'excellence du programme tracé par son créateur, le savant docteur Bordier. Le numéro 3 du *Bulletin* (novembre 1895) vient de nous être adressé; il contient une bonne notice de M. Muller sur les monnaies romaines trouvées à Vinay (Isère) et

un article étendu de M. Bordier sur la médecine à Grenoble; c'est là un travail approfondi, presque entièrement nouveau; nous aurons sans doute l'occasion de revenir sur cette publication quand elle sera terminée. Du même M. Bordier nous avons à signaler encore *les Cordeliers de Grenoble et le maréchal Bourcet* (Grenoble, Rigaudin, in-8 de 7 p.), une bien amusante histoire locale, et *Notes sur le Dauphiné avant la Révolution* (in-8 de 44 p.), où l'auteur passe en revue l'état social et la vie du paysan dauphinois. Ici encore les faits nouveaux abondent, et ils sont présentés en un style facile qui fait presque oublier quelle somme énorme de recherches a été nécessaire.

— On ne saurait contester à M. Nicollet ni l'érudition, ni l'esprit d'observation, ni l'art de mettre habilement en œuvre des documents éparpillés en cent endroits divers, dans la poussière des siècles. Ainsi en va-t-il dans sa plaquette : *Le Collège communal de Gap avant la Révolution* (Paris, Imp. nationale, in-8 de 28 et 4 p.). Justice étant faite de tendances légèrement accusées d'ailleurs et qui ne sont point les nôtres, ce travail réveille une bien intéressante histoire locale; mais M. Nicollet ignorerait-il qu'aucun progrès sérieux n'a été réalisé en un jour?

— Les monographies peuvent avoir un intérêt spécial lorsqu'elles sont écrites par un enfant du pays qui ne donne que ses impressions personnelles et ne subit aucune influence. La brochure de M. Alphand : *Une Vallée des Alpes, la Vallouise* (Gap, Vollaire, in-16 de 29 p.), qui a été écrite pour les écoliers, serait plus appréciée encore si l'auteur s'était plus abandonné à lui-même et avait tout vérifié. Il se serait souvenu que le beau torrent qui vient de Bonvoisin s'appelle dans le pays « l'Aronde » et non pas « l'Onde, » il aurait vu que le « lac du Monde » n'existe plus, et qu'une magnifique source persiste seule à son lieu et place; il saurait enfin que l'histoire des Vaudois a donné lieu à des rectifications sévères. Lorsque M. Alphand rééditera son travail, qu'il s'attache à multiplier des observations toutes locales dans le genre de celle de la *Mangeo perso*, qu'il étende sa partie descriptive déjà bien esquissée, et il fera une œuvre originale, utile à tous; son premier essai est d'ailleurs à encourager.

— La *Société des touristes du Dauphiné* vient de publier son vingtième *Annuaire* (Grenoble, Allier, in-8 de 448 p.). C'est dire qu'elle a franchi heureusement un cap redoutable, sans paraître vouloir d'ailleurs se reposer. Les premiers explorateurs de la région du Haut-Dauphiné, pressés de tout voir, ont procédé par descriptions trop sommaires; nous recommanderons aux jeunes touristes d'imiter l'exemple de M. Henri Ferrand qui, reprenant l'ascension d'une cime secondaire, la pointe Joanne, donne à penser que rien n'a encore été dit de complet sur la plupart des montagnes du pays. Les observations de M. Kilian sur l'enseignement et sur l'état des glaciers commencent à prendre une importance capitale; l'article de M. Lachmann sur le jardin alpin créé à Champrousse par la Société est un document de premier ordre, et il sera intéressant de suivre des tentatives d'acclimatation dont le début promet et qui seront fécondes en résultats scientifiques. Nous signalerons encore la publication du manuscrit d'un voyage dans la Savoie, accompli en 1788 par Pison du Galland. Ce beau volume est orné de croquis et de plusieurs phototypies. En terminant, la rédaction annonce la distribution prochaine de la table des vingt premières années, ce qui lui attirera la reconnaissance de tous les bibliographes alpins.

Franche-Comté. — S'il eût été donné à Auguste Castan de choisir un biographe, jamais, certes, il n'aurait été mieux inspiré qu'en désignant M. Léonce Pingaud. Pour buriner une physionomie si originale et pour caractériser une œuvre si variée et si considérable, il n'y avait pas deux écri-

vains. Le très distingué professeur de la Faculté des lettres de Besançon, après avoir donné dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* son travail sur *Auguste Castan, sa vie, son œuvre (1833-1892)*, en a fait exécuter un tirage à part (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 157-xxxix p., avec deux portraits). Bien que M. Pingaud fût un ami de Castan, il a évité avec grand soin de tomber dans l'apologie. En cela il a servi admirablement la mémoire du continuateur de Dom Grappin. Tour à tour, il a montré en Castan l'étudiant, le chartiste, le bibliothécaire, le savant archéologue, l'historien, l'artiste. L'homme privé, avec son caractère prime-sautier, ardent, nous dirons même volontiers batailleur, est aussi présenté de telle manière qu'adversaires et amis le reconnaîtront à merveille. En appendice, M. Pingaud a reproduit, entre autres choses, les discours prononcés aux obsèques de Castan, un certain nombre de lettres curieuses, pétries d'esprit, adressées par le bibliothécaire de Besançon à Charles Weiss, son prédécesseur, à Quicherat, à X. Marmier, à Ed. Grenier, etc., et enfin des notes inédites de voyages en Italie et en Angleterre. L'importante brochure se termine par une bibliographie des œuvres de Castan. Cette biographie, complète, exacte, pleine de cœur, écrite avec un charme particulier, ne s'offre pas comme un portrait ordinaire : certaines pages sont d'un ton si vigoureux que l'ensemble apparaîtra comme une eau-forte de grande allure qui durera aussi longtemps qu'il y aura d'authentiques Franc-Comtois en Franche-Comté.

— M. John Viénot a fait imprimer avec un luxe extraordinaire la thèse présentée par lui à la Faculté protestante de Paris pour obtenir le grade de licencié en théologie, et à laquelle il a donné le titre très suggestif de : *La Vie ecclésiastique et religieuse dans la principauté de Montbéliard au XVIIIe siècle* (Audincourt, imp. Charles Jacot, gr. in-8 de xii-386 p., avec 15 planches). L'auteur ne se montre nullement sectaire. Avec un calme et une indépendance auxquels il convient de rendre hommage, il expose les fluctuations diverses de l'Église protestante montbéliardaise, et, à l'occasion, il n'épargne ses critiques ni aux principes ni aux hommes qui les ont représentés. Nous n'avons pas à discuter les idées théologiques et autres de M. Viénot : elles sont trop opposées aux nôtres ; mais nous pouvons déclarer que lorsqu'il parle des rapports parfois assez tendus de ses coreligionnaires avec les catholiques, il traite les questions avec un sang-froid, une modération que nous trouvons rarement chez les protestants. Il y a là beaucoup de renseignements intéressants pour l'histoire de cette petite région si longtemps séparée par les événements de la grande province de Séquanie dont elle fit partie intégrante, où d'ailleurs la langue tudesque n'a jamais été parlée par la population et qui est rentrée en 1793 dans l'unité française.

— M. Jules Gauthier a déjà prouvé par son *Dictionnaire des artistes franc-comtois antérieurs au XIXe siècle* (*Polybiblion*, t. LXV, p. 86-87), que la Franche-Comté, contrairement à de fausses opinions accréditées, ne produit pas que des savants. A son tour, M. Eugène Tavernier établit dans son intéressant petit volume : *La Poésie et les poètes en Franche-Comté avant le XIXe siècle* (Paris, Lemerre, in-8 de iv-106 p.), que cette province, que l'on dit d'humeur si positive, n'a pas attendu Victor Hugo, Édouard Grenier et Charles Grandmougin, entre autres nombreux contemporains, pour s'affirmer au point de vue poétique. L'auteur remonte jusqu'au xve siècle. Le plus célèbre des anciens poètes comtois est certainement Jean Mairet, né à Besançon. Nous ne pouvons citer toutes les esquisses, assez brèves au surplus, de M. Tavernier : elles sont au nombre de vingt-cinq. Nous

marquerons simplement que Chassignet, de Besançon, a déjà été quelque peu tiré de l'obscurité grâce à Xavier Marmier qui, dans le tome IX de la *France littéraire* (1833), lui a consacré un article de seize pages. D'autre part, Jean-Édouard du Monin, de Gy, a fait l'objet d'une étude publiée en 1840 par M. F. Lélut. Mort tout jeune, du Monin s'était acquis, à Paris même, un commencement de vogue. Quant à Mairet, précurseur et ennemi de Corneille, qui l'effaça, les biographies le concernant sont nombreuses. L'on doit toutefois une mention spéciale au livre de M. G. Bizos : *Étude sur la vie et les œuvres de Jean de Mairet* (Paris, Thorin, 1877). Les vingt-deux autres poètes de M. Tavernier, sauf Rouget de Lisle, sont tous à peu près inconnus en dehors de la Comté. Nous nous trompons cependant en ce qui touche Olivier de la Marche, lequel n'est ignoré d'aucun lettré. Mais l'historien-poète est-il indiscutablement Franc-Comtois ? M. Tavernier dit qu'Olivier de la Marche est né « dans le bailliage de Saint-Laurent, qui appartenait alors à la Franche-Comté. » M. Henri Stein, dans son magistral travail sur *Olivier de la Marche* (Paris, A. Picard et fils, 1888), considère le personnage, en fournissant ses preuves, comme un « pur Bourguignon, » puisqu'il est né, ou du moins a été baptisé à Villegaudin, en Bourgogne (département actuel de Saône-et-Loire). Il nous semble donc que pour déterminer d'une façon définitive l'origine franc-comtoise du capitaine des gardes de Charles le Téméraire, il faut établir qu'en 1425, date de la naissance d'Olivier de la Marche, Villegaudin, localité située sur la frontière des deux provinces, faisait partie intégrante du comté et non du duché de Bourgogne. Cette observation, qui a son importance, ne nous empêche nullement de féliciter M. Tavernier de son curieux essai. Ajoutons que les pages 72 à 103 de cette brochure sont relatives aux *Chansons populaires* et aux *Noëls* de la Franche-Comté. Ce n'est pas la partie la moins bien traitée.

— M. J.-C.-Alfred Prost s'est fait le champion courageux, convaincu et persévérant du marquis de Jouffroy et de ses descendants trop oubliés. On lui doit déjà un gros volume et une brochure sur le sujet qui lui tient au cœur. Aujourd'hui il nous donne une *Réponse à M. Berthelot. Papin et le marquis de Jouffroy d'Abbans* (Paris, imp. G. Picquoin, in-8 de 48 p.), où, traçant un parallèle entre Papin et Jouffroy, il prouve que ce dernier, dont les sentiments patriotiques furent toujours intransigeants, alors que Papin se montra un bien pitoyable Français, est le véritable inventeur de l'application de la vapeur à la navigation, puisque l'essai de Papin, tenté en 1707 sur la Fulda, en Allemagne, échoua complètement. Le travail de M. Prost est une verte réplique à l'article que M. Berthelot a publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er octobre 1895 sous le titre de : *Papin et la machine à vapeur.*

Guyenne et Gascogne. — M. Raymond Bazin nous donne une intéressante *Contribution à l'étude des origines de nos foires* (Marmande, imp. Demeaux, in-8 de 16 p.). Il prouve, à l'aide de citations tirées de diverses coutumes imprimées ou inédites, parmi lesquelles on remarque celles de Castelnau-sur-Gupie, de Caumont-sur-Garonne, de Marmande, que nous avions autrefois, au point de vue municipal, beaucoup plus de liberté qu'aujourd'hui et que, notamment en ce qui concerne les foires et marchés, nous avons bien plus reculé qu'avancé. Cette brochure fait bien augurer de la monographie de Castelnau-sur-Gupie (en Bazadois) que prépare M. Bazin.

— Le merveilleux développement qu'a pris dans ces dernières années la dévotion envers saint Antoine de Padoue, les œuvres qui se sont fondées et qui prospèrent sous le patronage du grand thaumaturge de l'ordre séraphique, donnent un intérêt particulier à l'*Écho des œuvres sociales de saint An-*

toine de Padoue, revue mensuelle publiée depuis le mois de janvier dernier sous la direction des Missionnaires du travail (Tarbes, librairie catholique, 2 fr. par an ; 4 fr. pour l'étranger). L'objet de l'*Écho* est ainsi exposé par la rédaction dans le premier numéro : « L'*Écho* vous renseignera sur l'établissement, les progrès et les résultats des œuvres sociales recommandées par Léon XIII...., vous dira tout ce que fit durant sa vie saint Antoine pour le peuple et les ouvriers; racontera comment le saint se plaît à exaucer les prières des âmes pieuses et à seconder les efforts de ceux qui, de nos jours, veulent imiter son rôle social.... »

Languedoc. — Les amateurs de nos dialectes méridionaux passeront des heures agréables à la lecture de l'*Armanac mountpelieirenc*, qui paraît comme supplément au *Félibrige latin*. L'année 1896 (Mount-Pelié, Hamelin fraires, in-8 de xvi-140 p.) contient plus de cent morceaux tant en prose qu'en vers, écrits dans les dialectes de Balaruc, de Cette, de Clermont-l'Hérault, de Ganges, de Lansargues, de Lattes, de Lodève, de Lunel, de Lunel-Viel, de Montpellier, de Pignan, de Vaquières et en catalan. Nous notons dans *lou Laudeme de Mount-pelié* de M. de Roque-Ferrier, des reproches à l'adresse de M. Carles de Brun « que fai trop souvent de verses francimands. » Eh bien, à notre tour, nous trouvons que l'*Armanac mountpelieirenc* abuse du français; toutes les notes sont en français, et l'on a même cru devoir traduire dans ces notes quelques expressions du cru ! De même le calendrier est en français et l'on n'a pas assez pris soin d'y faire figurer les saints locaux. Nous espérons bien que l'*Armanac* s'amendera l'an prochain ou nous le signalons aux anathèmes des vrais Montpelliérains.

Limousin. — Plusieurs fois déjà, nous avons eu l'occasion de noter avec éloges le *Bibliophile limousin* qui, dans chacune de nos anciennes provinces, devrait avoir un équivalent. Le numéro d'avril 1896 de ce périodique trimestriel (Limoges, veuve H. Ducourtieux) contient, outre des indications bibliographiques fort étendues, les deux articles suivants : *Les Origines de l'imprimerie à Limoges* (suite et fin), par M. A. Claudin ; — *Une Collection de livres peu connus sur le Limousin et la Marche*, par M. A. Fray-Fournier. Ce dernier travail offre une saveur rare : pensez donc! Un catalogue composé : 1° de livres « dont l'existence a été formellement attestée et qui ont totalement disparu ; 2° d'ouvrages anciens ou modernes dont la publication a été annoncée par leurs auteurs et qui cependant n'ont jamais vu le jour. » On connaît des mystifications bibliographiques; mais dans le cas présent, ce serait faire injure à un esprit aussi sérieux que M. Fray-Fournier que de douter un instant de sa parfaite véracité.

Lorraine. — Les *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain* ont toujours mérité d'être mentionnés ici avec éloges. C'est encore le cas du tome XLV (3e série, XXIIIe volume) de cette remarquable collection que nous venons de recevoir (Nancy, René Wiener, in-8 de 420-xxxii p., avec 11 planches). On aura une idée de l'importance de ce volume par la simple énonciation des travaux qui le composent : *Le Marquisat de Noviant-aux-Prés et ses origines* (suite et fin), par M. A. Lefebvre ; — *Notice sur Claude Charles, peintre du duc Léopold, héraut d'armes de Lorraine*, par M. G. Michaut; — *De la Situation des campagnes en Lorraine, sous le règne de Mathieu II (1220-1251)*, par M. Ch. Guyot ; — *Charles III et les diamants de la couronne ducale*, par le comte E. Fourier de Bacourt ; — *Notice sur Morhange* (suite et fin), par M. Watrinet ; — *Sainte-Marie-Majeure, patronne de l'abbaye de Pont-à-Mousson*, par M. L. Germain ; — *L'Abbaye de Sainte-Hoilde*, par M. H. Labourasse; — *Les Fouilles du Vieil-Aître, cimetière mérovingien, près la commanderie de Saint-Jean, à Nancy*, par M. L. Quin-

tard; — *Observations sur les crânes et ossements du Vieil-Aître*, par MM. Collignon et Bleicher; — *Pièces justificatives à joindre au Mémoire de M. le comte E. Fourier de Bacourt.*

Lyonnais. — M. Aimé Vingtrinier consacre une excellente notice nécrologique à *Isidore Voland* (Lyon, imp. Storck, gr. in-8 de 8 p. Extrait du n° 106 de la *Revue du siècle*), le « maître illustre qui avait relevé l'art de l'escrime à Lyon, » né à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire), le 6 août 1831. On trouve là des renseignements bibliographiques au sujet des publications où figure, comme redoutable tireur, celui qui fut le meilleur élève de Lafaugère, telles que : *Le Duel*, par M. Henri Vallée (1877), *les Hommes d'épée*, par le baron de Vaux (1882), l'*Escrime à Lyon*, par MM. Cavalcabo et Gayet (1889).

Normandie. — Nous avons signalé, chacun en son lieu, la plupart des travaux que nous retrouvons dans le volume des *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen* (Caen, H. Delesques, 1895, in-8 de 357 p.). Nous rappellerons seulement dans la partie scientifique les expériences d'acoustique de M. Neyreneuf et l'étude sur un problème relatif au frottement, par M. A. de Saint-Germain. M. A. Buchner s'est occupé du Privat-docent en Allemagne; M. J. Marie a étudié la langue du droit civil au xixe siècle. Les études morales de M. Chauvet sur *le Travail* et l'étude littéraire de M. J. Denis sur le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, la biographie de *D. Manuel Godoy*, par M. G. Desdevises du Dezert, les *Causes morales et sociales du socialisme contemporain* mises au jour par M. Edmond Villey, les étymologies orientales de quelques termes basques par notre collaborateur M. de Charencey, les recherches historiques sur *Napoléon et la disette de 1812*, par M. G. Lavalley, les poésies de MM. E. Travers, G. Levavasseur, E. Sautereau et A. Millien, presque tout est connu et apprécié de nos lecteurs, et fait grand honneur à l'une des meilleures sociétés de la vieille cité caennaise, qui depuis longtemps, et à juste titre, s'est appelée l'Athènes normande.

— Une des bonnes sociétés provinciales, celle d'Avranches et de Mortain, publie la *Revue de l'Avranchin*, dont le fasc. I pour 1896 vient de paraître (Avranches, J. Durand). On y trouvera des observations de Mgr Deschamps du Manoir, une curieuse note sur la foret de Scissy, un excellent travail de M. A. Laveille sur les écoles de Cherbourg avant la Révolution, deux communications de M. Hipp. Sauvage relatives à Saint-Laurent de Cuves et Cuves, et notamment aux écoles de garçons de ces deux paroisses. On ne saurait assez encourager cette bonne publication.

— M. l'abbé J.-L. Adam est un de ces prêtres éminents que le clergé de France compte (Dieu merci!) si nombreux. Il sait allier au zèle de l'apostolat le culte de l'histoire, et voilà quatre fascicules qu'il vient d'éditer avec soin. Le premier est consacré à une notice historique fort curieuse, très bien écrite et très documentée, ornée de belles gravures et plans, sur *la Chapelle de Notre-Dame de la Victoire*, près Valognes (Valognes, E. Martin, in-8 de vii-114 p.). Les mêmes qualités se retrouvent dans l'article publié sur *le Prieuré de Saint-Pierre de la Luthumière ou de Saint-Jouvin à Brix* (Évreux, imp. de l'Eure, in-8 de 52 p.) dans la *Revue catholique de Normandie*. Dans un tout autre genre, nous aimons beaucoup les notices biographiques rédigées par le même sur les membres défunts de l'*Association des anciens élèves du collège de Valognes* (Valognes, E. Martin, in-8 carré de 45 p.). Enfin il faut goûter avec une saveur toute particulière *la Fête de l'Immaculée-Conception, dite fête aux Normands* (Évreux, imp. de l'Eure, in-8 de 54 p.), qui permet de fouiller quatre bréviaires manuscrits de Coutances, très intéressants. Ces quatre travaux constituent pour M. l'abbé J.-L.

Adam l'obligation de nous en donner bientôt d'autres; d'autant plus que son grand chapitre sur le *Mysticisme à la Renaissance ou Marie des Vallées dite la sainte de Coutances* (Paris, Poussielgue, in-16 de 406 p.) renferme un véritable trésor dont se réjouit l'âme du Normand, historien et chrétien.

— Une bien belle publication vient d'être consacrée par M. Eugène Niel aux *Recherches historiques sur Saint-Aubin le Vertueux* (Louviers, E. Izambert, in-8 de 76 p.). Avec un soin minutieux, l'auteur n'a pour ainsi dire laissé échapper aucune bribe de l'histoire de son pays. Il s'est attardé surtout sur les grands procès de Grieu contre le curé de Saint-Aubin et l'abbé de Bernay. — Ma fé! ça nous gaudit, nous autres paroissiens, parce que ça nous prouve qu'hier comme aujourd'hui, nos pères, comme nous, savaient « défendre » leurs droits.

Angleterre. — MM. Bradbury, Agnew et Cie préparent *The Political Life of the Right Hon. W. E. Gladstone*, illustrée par *Punch*. Cette publication, d'une grande valeur documentaire, contiendra la reproduction de la plupart des esquisses et caricatures parues dans le célèbre journal humoristique. L'ouvrage aura pour frontispice le portrait de Gladstone à l'âge de vingt-huit ans, d'après la peinture de M. W. Bradley qui se trouve au château de Hawarden.

— *The Tale of Balen* : tel est le titre du nouveau volume de poésies que fait paraître M. Swinburne, chez MM. Chatto et Windus.

— M. T. Fisher Unwin annonce la prochaine apparition d'un volume posthume de James Darmesteter : *English Studies*, avec une préface de sa veuve (Mary Robinson) et une photogravure de l'auteur. Les principaux chapitres ont pour sujets respectifs : *The French Revolution and Wordsworth; Irish Literature and Ossian; Oliver Madox Brown*, et *The Poetry of Mary Robinson*. C'est cette étude sur les œuvres de la jeune femme-poète qui lui procura l'occasion de la rencontrer.

— Le prochain volume de la « Cambridge Historical series, » qui est actuellement sous presse, est *Ireland to the year 1868*, par le juge O'Connor Morris.

— Le duc d'Argyll, le dernier survivant du cabinet Palmerston, qui conclut, il y a quarante ans, le traité de Paris, base des relations diplomatiques entre l'Angleterre et la Turquie, publiera prochainement, chez l'éditeur John Murray, un récit des incidents qui ont abouti à fixer les limites de la question d'Orient.

— La livraison de juin du *Blackwood's Magazine* contient un article curieux, mais assez malveillant, sur le cardinal Manning, auquel on oppose le caractère quelque peu différent du cardinal Newman.

Belgique. — En 1734 mourut le bourgmestre de Namur, Thomas Malotean. Sa femme qui, de tout temps, l'avait assisté dans sa charge, lui succéda, de l'aveu des gouvernants des Pays-Bas, et fut, en fait, « bourgmaîtresse » de Namur jusqu'en 1749. C'est cette histoire extraordinaire que raconte M. Alphonse Goovaerts, sous ce titre : *Une Femme bourgmestre d'une ville belge au XVIIIe siècle* (Anvers, in-8 de 37 p. Extrait des *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*). « Nous avons cru, dit M. Goovaerts, qu'en ce moment où l'émancipation de la femme est à l'ordre du jour, où beaucoup de bons esprits revendiquent pour elle l'accès aux urnes électorales et aux fonctions publiques, il serait intéressant de montrer qu'une femme fut, pendant quinze ans, en Belgique, au XVIIIe siècle, bourgmestre d'une ville importante.... » L'érudit archiviste adjoint du royaume ne s'est pas trompé, et son petit travail ne mérite que des éloges.

Espagne. — Une société fondée sous le titre de : *El Archivo Valenciano*, et

dont l'objet est l'étude historique et archéologique de l'ancien pays de Valence, a inauguré récemment une collection de *Monumentos históricos de Valencia y su reino, colección de monografías sobre la historia, geografía, cronología, epigrafía y bibliografía de esta región*, par la publication des *Antigüedades de Valencia* de Josef Teixidor (Madrid, Murillo, in-4 de xxxix-469 p.). C'est Don Roque Chabas, membre de l'Académie royale d'histoire et érudit distingué, qui dirige la collection.

— Don Luis Delgado Marchan a récemment publié sous le titre significatif de : *Historia documental de Ciudad-Real* (Ciudad-Real y Madrid, Murillo), un bel in-12 de cinq cents pages, qui n'est, selon toute apparence, qu'un début et sera suivi de plusieurs autres volumes analogues. L'auteur ne s'y occupe guère que des juifs et des procès que l'Inquisition eut à leur intenter pendant les xiiie-xve siècles; mais il écrit d'après des pièces authentiques.

Italie. — Le *Polybiblion* a donné des éloges bien mérités à une histoire des Normands en Sicile, écrite par M. Antonio Palomès, dans l'idiome sicilien. La difficulté que beaucoup de lecteurs trouvaient à lire facilement une œuvre de longue haleine, dans un dialecte peu connu, faisait désirer que l'auteur nous en donnât une rédaction en langue italienne. L'illustre Cantù avait surtout engagé M. Palomès a entreprendre ce travail important. Un prospectus nous apprend qu'il sera bientôt réalisé. *I Normanni in Sicilia, narrazione storica*, paraîtront prochainement et formeront cinq volumes in-8 de quatre cents pages chacun environ. Ce livre intéressera non seulement les Siciliens, mais aussi les lecteurs français, qui y trouveront l'histoire de bien des héros de notre pays.

— M. Emmanuel Portal nous envoie de Sicile une brochure intitulée : *Pierre Barthélemy d'Albarèdes, baron de Portal. Cenno storico sulla famiglia Portal di Francia, 1204-1896. Seguito da un albero genealogico* (Palerme, gr. in-8 de 37 p.). On y trouvera de curieux renseignements dans l'histoire (du xiiie au xviiie siècle) de la famille Portal, originaire de l'Albigeois, et dans la notice spéciale sur le baron Pierre Barthélemy de Portal, né à Albarèdes en 1765, mort à Bordeaux en janvier 1845. C'est une des meilleures notices publiées sur le célèbre ministre de la marine de la Restauration. A la suite de la notice se développe en quatre planches l'arbre généalogique de la famille (rameau français), à la tête duquel est placé Olderic de Portal, capitoul de Toulouse en 1204, ce qui a permis à l'auteur de donner pour épigraphe à son travail l'antique dicton :

De grand noblesse prend titoul
Qui de Tholose es capitoul.

— M. Francesco Flamini a réuni dans un élégant volume, tiré seulement à soixante-dix exemplaires, divers articles, la plupart écrits à propos de publications récentes. Nous regrettons que l'auteur ait tiré à si petit nombre ces *Spigolature di erudizione e di critica* (Pisa, tip. F. Mariotti, in-16 de 215 p.), où abondent, comme dans tous les travaux de M. Flamini, les observations justes et les renseignements précis. Voici les titres de ces seize articles : 1. *L'Ordinamento morale dell' Inferno di Dante;* 2. *Folgori da S. Gemignano e la brigata spendireccia;* 3. *La Beatrice di Dante;* 4. *Sul Driadeo d'Amour;* 5. *Giovamantonio Campano;* 6. *Leonardo Dati e l' Hiempsal;* 7. *Per il testo della Raccolta aragonese;* 8. *Amori sacrum;* 9. *Sui pretesi sonetti di Angelo Poliziano;* 10. *L' Arcadia del Sannazaro;* 11. *Per la storia della lirica italiana dal Poliziano al Bembo;* 12. *Lo Zodiacus vitae;* 13. *Le Tragedie del Giraldi;* 14. *Epopea colombiana ed epopea del secento;* 15. *Francesco Bracciolini a Milano;* 16. *Una nuova traduzione di Pindaro.*

Canada. — Le *Journal of captain William Pote, Ju.*, que vient de publier la maison Dodd, Mead et Cie, de New-York, offre de l'intérêt pour l'histoire des guerres de la France dans l'Amérique du Nord. Capitaine d'un bâtiment chargé de pourvoir au ravitaillement du fort d'Annapolis, Pote tomba, le 17 mai 1745, entre les mains des troupes franco-indiennes, et ne fut relâché que le 30 juillet 1747. Pendant ces vingt-six mois de captivité, il tint un journal, que le hasard a fait retrouver à la bibliothèque de Genève. C'est ce document que publie avec préface, plans et portraits, M. John Fletcher Hurst.

Etats-Unis. — A signaler la mise en vente par la maison Longmans, Green et Cie, de New-York, d'une traduction en vers anglais des *Fables* de Florian. L'auteur de cette traduction est sir Philip Perring.

Publications nouvelles. — *Parallélisme entre la géologie et la Bible*, par l'abbé Brevet (in-8, Imp. salésienne). — *La Prophétie de Daniel devant la science et la philosophie de l'histoire*, par l'abbé Domenech (2 vol. in-8, Lyon, Vitte). — *Institutiones theologicae in usum scholarum*, auctore G. Tepe. T. III (in-8, Lethielleux). — *Sujets traités par ordre alphabétique sur tout ce qui concerne le dogme, la morale et le culte*, par l'abbé Brevet (4 vol. in-8, Imp. salésienne). — *Un mot sur les visions, révélations, prophéties*, par le R. P. X. Pouplard (in-18, Téqui). — *Origine, progrès et ruine des vertus naturelles et surnaturelles, infuses et acquises*, par l'abbé E. Combe (in-18, Delhomme et Briguet). — *La Piété dans l'école*, par l'abbé X.... (in-8, Imp. salésienne). — *Morts sans baptême, lettres de consolation et de doctrine*, par le chanoine J. Didiot (petit in-18, Retaux). — *Le Panthéisme moderne*, par l'abbé E. Combe (in-18, Delhomme et Briguet). — *Code civil chilien*, précédé d'une introd. par R. de la Grasserie (in-8, Giard et Brière). — *The Question of copyright*, compiled by G. Haven Putnam (gr. in-18 cart., New York, Putnam). — *Les Pensées de Pascal*, éd. philosophique et critique, par A. Guthlin (in-18, Lethielleux). — *Le Mouvement idéaliste et la réaction contre la science positive*, par A. Fouillée (in-8, Alcan). — *Le Bien et le mal*, par E. de Roberty (in-18, Alcan . — *Le Crime et l'école*, par J. Bonzon (in-8, Guillaumin). — *Traité d'analyse*, par E. Picard. T. III (in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons sur la théorie générale des surfaces et les applications géométriques du calcul infinitésimal.* 4e partie, par G. Darboux (in-8, Gauthier-Villars). — *Traité de mécanique rationnelle.* T. II, par P. Appell (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Histoire naturelle de la France*, 17e partie, par A. Granger (in-18, Deyrolle). — *Études agronomiques*, par L. Grandeau, 5e, 6e et 7e séries (3 vol. in-18, Hachette). — *Flore populaire, ou Histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le folklore*, par E. Rolland (in-8, Rolland). — *Petite Histoire de l'art*, par H. Motte (gr. in-8, Colin et Cie). — *Histoire de la musique allemande*, par A. Soubies (in-8 cart. toile, May et Motteroz). — *Diwân*, par E. Mariotte (in-18, Lemerre). — *Paillettes et copeaux*, par E. Follet (in-18, Vanier). — *Le Château des Rêves*, par F. Hauser (in-18, Vanier). — *Bréviaire d'amour*, par L. Colson (in-18, Vanier). — *La Suprême espérance*, par B. Sari-Flégier (in-18, Vanier). — *Poèmes humanitaires*, par R. Damedor (in-18, Vanier). — *Les Sourires glacés*, par C.-A. Cantacuzène (in-18, Perrin). — *Les Comédies du jour*, par E. François (in-18, Société libre d'édition des gens de lettres). — *Roses de Noël*, par Toutain-Mazeville (in-18, Le Havre, Imp. du commerce). — *L'Internel Clavier*, par A. Sturdza (in-4, Bucarest, Socec). — *Une Double Épreuve*, par T. Bentzon (in-18, Calmann-Lévy). — *En Province*, par R. Bazin (in-18, Calmann-Lévy). — *Ce qu'elles font*, par G. Genevoix (in-18, Plon et Nourrit). — *Prédestinée* (in-8, Plon et Nourrit). — *Reine Cœur*, par A. Bellessort (in-18, Perrin). — *Une Tête de femme*, par G. Auvard (in-18,

Perrin). — *Un Ami du peuple (la Bretagne en 1848)*, par A. Pigeon (in-18, A. Colin et Cie). — *A deux*, par C. de Rouvre (in-18, Colin et Cie). — *La Montée du Ciel, 3e degré, Au delà*, par L. de Larmandie (in-18, Chamuel). — *Le Pèlerin du silence*, par R. de Gourmont (in-18, « Mercure de France »). — *Le Cycle patibulaire*, par G. Eekhoud (in-18, « Mercure de France »). — *Pages choisies des grands écrivains, Chateaubriand*, par S. Rocheblave (in-18, Colin et Cie). — *Études balzaciennes. Un Roman d'amour*, par le vicomte Spoelberch de Lovenjoul (in-18, Calmann-Lévy). — *Livres d'hier et d'autrefois*, par C. de Paillette (in-18, Poussielgue). — *Geschichte der Deutschen Literatur in der Gegenwart*, von E. Wolff (in-8, Leipzig, Hirzel). — *Storia delle lettere in Sicilia*, per R.-Salvo di Pietraganzili (2 vol. gr. in-4, Palermo, Salvo). — *La Hongrie littéraire et scientifique*, par J. Kont (in-18, Leroux). — *Pèlerinages ombriens*, par J.-C. Broussolle (in-8, Fischbacher). — *Au delà du Jourdain*, par L. Gautier (in-18, Fischbacher). — *A History of auricular confession, and indulgences in the latin Church*, by H.-C. Lea (2 vol. in-8 cart., Philadelphia, Brothers). — *Histoire de la renaissance du catholicisme en Angleterre au XIXe siècle*, par l'abbé de Madaune (in-8, Lecoffre). — *La Révérende Mère Françoise de Bermond et l'établissement des Ursulines en France, 1572-1628*, par Une religieuse du même ordre (in-8, Delhomme et Briguet). — *Mgr Puginier*, par C. d'Allenjoye (in-18, Téqui). — *Le R. P. H. Chambellan, de la Compagnie de Jésus, 1834-1892*, par le R. P. Charruau (in-18, Téqui). — *Les Grandes Époques de l'histoire économique jusqu'à la fin du XVIe siècle*, par C. Jannet (in-18, Delhomme et Briguet). — *Droit de conquête et plébiscite*, par J. Heimweh (petit in-16, A. Colin et Cie). — *Le Parti modéré. Ce qu'il est, ce qu'il devrait être*, par J.-P. Laffitte (petit in-16, A. Colin et Cie). — *Notes et impressions à travers le féminisme*, par M. C. Terrisse (in-18, Fischbacher). — *L'Angleterre suzeraine de la France par la franc-maçonnerie*, par L. Marthin-Chagny (in-18, Chamuel). — *La Légende des Girondins*, par E. Biré (in-18, Perrin). — *Mémorial de J. de Norvins*, publié par L. de Lanzac de Laborie (in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire de l'armée de Condé pendant la Révolution française, 1791-1801*, par R. Bittard des Portes (in-8, Dentu). — *Bonaparte et Hoche, en 1797*, par A. Sorel (in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire de la Vendée militaire*, par J. Crétineau-Joly. T. III (in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Mes Souvenirs*, par le général du Barail. T. III (in-8, Plon et Nourrit). — *La Mission de M. de Gontaut-Biron à Berlin*, par le duc de Broglie (in-18, Calmann-Lévy). — *L'Affaire de Madagascar*, par G. Hanotaux (in-18, Calmann-Lévy). — *L'Allemagne, 1789-1810*, par E. Denis (in-8 cart. toile, May et Motteroz). — *La Vita italiana nel trecento* (in-18, Milano, Fratelli Treves). — *La Maison de Savoie et la triple alliance, 1713-1722*, par A. Baraudon (in-8, Plon et Nourrit). — *La Roumanie, étude économique et commerciale*, par G. Bley (in-8, Giard et Brière). — *La Vie véritable du citoyen Jean Rossignol, 1759-1802*, publiée par V. Barrucand (in-18, Plon et Nourrit). — *Madame Roland, a biographical study*, by J. M. Tarbell (in-8 cart. toile, New York, C. Scribner). — *Mémoires de Mlle Avrillon sur la vie privée de Joséphine, sa famille et sa cour*. T. II (in-18, Garnier). — *Une Princesse romaine au XVIIIe siècle, Marie Mancini Colonna*, par L. Perey (gr. in-8, Calmann-Lévy). — *La Jeunesse de William Wordsworth, 1770-1798*, par E. Legouis (gr. in-8, Masson). — *Lettres intimes de Maria Edgeworth* (in-18, Guillaumin). — *Quatre portraits. Lamartine, le cardinal Lavigerie, Ernest Renan, l'empereur Guillaume II*, par J. Simon (in-18, Calmann-Lévy). — *Notice sur les manuscrits originaux d'Adhémar de Chabannes*, par L. Delisle (in-4, Klincksieck).

VISENOT.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Exégèse biblique. Écriture sainte. Patristique. Questions d'Ecriture sainte (*le P. J. Brucker*). 100
Les Etudes bibliques. L'Encyclique et les catholiques anglais et américains. 101
Les Etudes bibliques. Réponse à « l'Encyclique et les catholiques anglais et américains » (*Ch. Robert*) 101
La Question biblique et l'Encyclique Providentissimus Deus (*S.-M. Brandi*). Trad. de l'italien par *l'abbé Ph. Mazoyer* 101
Deuterographs, Duplicated passages in the Old Testament, their bearing on the text and compilation of the hebrew Scriptures, arranged and annotated (*R. B. Girdlestone*). 106
Petit Atlas géographique de la Bible d'après les documents anciens et les meilleures sources françaises, anglaises et allemandes contemporaines (*L.-C. Fillion* et *H. Nicole*) 99
Vergleichende Erdkunde und alttestamentlich-geographische Weltgeschichte (*H. Haug*). 100
Studien zur Textkritik Vulgata (*E. von Dobschütz*) 101
Accord de la Bible et de la science dans les données fournies par la cosmographie et la physique du globe. Résumé scientifique (*l'abbé Gombault*) 102
Bible, science et foi (*le R. P. Zahm*). Trad. de l'anglais par *l'abbé Flageolet* 238
Concordance parfaite de la chronologie biblique et de la chronologie égyptienne (*l'abbé Dessailly*) 102
El Genesis. Texto hebreo con transcripcion y version latina (*le P. P. Gomez*) 103
Commentarius in Genesim (*Fr. de Hummelauer*). 103
Das Buch Daniel und die neuere Geschichtsforschung (*D. A. Kamphausen*) 107
Le Déluge devant la critique historique (*R. de Girard*). 1re partie. L'École historique. 104
Ueber den Ursprung der im Codex Alexandrinus und Vaticanus des dritten Königsbuches der Alexandrinischen Uebersetzung überlieferten Textgestalt (*Dr S. Silberstein*) 106
Die wichtigsten Sätze der neueren alttestamentlichen Kritik vom Standpunkte der Propheten Amos und Hosea aus betrachtet (*H. Billeb*). . 107
Les Derniers Prophètes d'Israël (*le cardinal Meignan*) 107
L'Ancien Testament dans ses rapports avec le Nouveau et la critique moderne. De l'Eden à Moïse (*le cardinal Meignan*) 105
Die Echtheit und Glaubwürdigkeit der Schriften des Neuen Testamentes, Populärer Nachweis (*A. Egger*) 109
Die Glaubwürdigkeit unserer Evangelien (*H. Boese*). 109
Das Neutestamentliche Schriftcanon und Clemens von Alexandrien (*Dr J. Dausch*). 110
La Version syriaque des Évangiles trouvée au Sinaï (*le P. A. Durand*). 110
Notice des manuscrits coptes de la Bibliothèque nationale renfermant des textes bilingues du Nouveau Testament (*E. Amélineau*) . . . 110
Vita Jesu Christi Domini nostri e textibus quatuor Evangeliorum distinctis (*L. Méchineau*). 110
Les Quatre Evangiles, traduction de Lemaistre de Sacy, revue par *l'abbé S. Verret* 111
Les Evangiles (*le comte Léon Tolstoï*). Trad. du russe par *T. de Wyzewa* et *G. Art* 456
Commentarius in Evangelium secundum Marcum (*J. Knabenbauer*). . 112

Les Amitiés de Jésus, simple étude (*le R. P. M.-J. Ollivier*) 113
La Conversion de Marie-Magdeleine, esquisse orientale (*S. Lyatt*) . . 112
La Vie inconnue de Jésus-Christ (*N. Notovitch*) 112
Die Apostelgeschichte übersetzt und erklärt (*Dr J. Felten*) 113
Der apokryphe dritte Korinthierbrief (*Dr P. Vetter*) 115
La Sainte Église au siècle des Apôtres (*H. Lesêtre*). 114
L'Apocalypse de saint Jean, ordonnances et interprétations des visions allégoriques et prophétiques de ce livre (*le P. M.-A. Gallois*) . . . 114
La Révélation de saint Jean, son plan organique, impliquant, d'accord avec l'Ancien Testament et les prophéties, le prochain règne de l'Eglise (*A. Chauffard*) 115
Die altchristliche Literatur und ihre Erforschung seit 1880. Allgemeine Uebersicht und erster Literaturbericht (1880-1884) (*Dr A. Ehrhard*) . 118
De utroque Commonitorio Lirinensi (*Dr R. Poirel*). 424

Liturgie. Le Très Saint Sacrifice. Explications des prières et des cérémonies de la Sainte Messe (*l'abbé P. Feuchot*). 200
La Sainte Messe. Sens véritable des prières et des cérémonies (*l'abbé R. Décrouille*). 201
Dictionnaire grec-français des noms liturgiques en usage dans l'Eglise grecque (*L. Clugnet*) 324

Théologie dogmatique et morale. Le Mal et les perfections divines (*l'abbé J.-B. Bigou*). 194
Les Deux grands Sermons de Notre-Seigneur Jésus-Christ, exposés à la piété des fidèles (*le P. Alexandre Gallerani*). Trad. par *l'abbé Ducroux* 195
Le Don de la Pentecôte (*le R. P. Meschler*). Trad. par *l'abbé Ph. Mazoyer*. 195
De la Validité des ordinations anglicanes (*l'abbé Boudinhon*) 529
De Sacramento matrimonii. Tractatus dogmaticus, moralis, canonicus, liturgicus et judiciarius (*Michaele Rosset*) 142
Die Unauflösbarkeit der christlichen Ehe und die Ehescheidung nach Schrift und Tradition (*Dr Aloys Cigoi*). 241
Le Miracle et ses contrefaçons (*le P. de Bonniot*) 362
Réflexions d'un curé de campagne sur la danse (*Un prêtre du diocèse de Lyon*) 197
De Justitia et lege civili. Praelectiones theologicae (*Adriano Van Gestel*) 528

Théologie parénétique. Le Petit Guide du prédicateur (*le R. P. Gallerani*). Trad. par *l'abbé Ch. Vallée*. 197
Le Guide du catéchiste et du prédicateur dans une retraite de première communion (*l'abbé Debroise*) 203
Les Contresens bibliques des prédicateurs (*le P. Bainvel*) 118
Conférences de Notre-Dame. Carême de 1895 (*Mgr d'Hulst*) 240
Sermons inédits (*Mgr Freppel*) 196
Discours et panégyriques (*Mgr Turinaz*) 56
Les Jeunes Ames. Nouvelles instructions morales (*l'abbé Joseph Tissier*). 208

Théologie ascétique. La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ méditée pour tous les jours de l'année (*l'Auteur des* Avis spirituels) . . 198
Jésus-Christ connu, aimé et imité. Enseignements évangéliques (*l'abbé J. Poirine*). 198
La Croix de Jésus, ou les Divines Affinités de la grâce et de la croix (*le R. P. Chardon*) 198
Jésus en croix, ou la Science du crucifix (*les PP. Pierre-Marie et Jean-Nicolas Grou*). 199
Le Sacré Cœur de Jésus (*le P. Pierre Suau*) 199
Jésus-Enfant (*l'abbé Max. Caron*) 200
La Table eucharistique et ses convives (*le P. Servais*) 202
De Bethléem au tabernacle, ou Comment Jésus nous aime (*l'Auteur des* Avis spirituels). 203
Entretiens avec Notre-Seigneur Jésus-Christ pour les jours de communion (*l'Auteur des* Avis spirituels) 203
Manuel de dévotion au Saint-Esprit (*le R. P. M.-J. Friaque*) 209
La Vie chrétienne au milieu du monde et en notre siècle (*la princesse Caroline de Salm-Wittgenstein*). Entretiens pratiques recueillis, revisés et publiés par *Henri Lasserre* 203
La Femme studieuse (*Mgr Dupanloup*) 206
Les Enfants (*l'abbé Henry Bolo*). 207
L'Enfant (*Mgr Dupanloup*) 207

Le Régime sauveur, ou la Communion dans les maisons d'éducation (*le R. P. J.-M. Lambert*) 202
Un Aide dans la douleur (*l'Auteur des* Avis spirituels) 204
La Journée des malades (*l'abbé Henri Perreyve*) 204
Considérations sur le Purgatoire (*le R. P. Deidier*) 205
L'Autre Vie attestée par les morts (*le baron de Faviers*) 206
Les Elus se reconnaîtront au Ciel (*Mgr Elie Méric*) 206
Marie et l'Ame chrétienne (*le R. P. Badet*) 200
Le Mois du Rosaire (*l'abbé Thiveaud*) 209
Exemples et causeries (*Mgr de Ségur*) 210
Sentences et prières inédites du R. P. Bronchain (*le P. Nimal*) . . . 209
Œuvres de saint François de Sales. T. VI. Les Vrais Entretiens spirituels 208
Lettres de l'abbé *Henri Perreyve* (1850-1865) 411

Mélanges. Lettres apostoliques de S. S. Léon XIII 527
Le Jour du Seigneur, étude de dogmatique chrétienne et d'histoire (*L. Thomas*) 104
L'Histoire sainte et la liturgie mises à la portée des enfants (*l'abbé Dassé*) 209
Science des religions. Du passé et de l'avenir du judaïsme et du christianisme (*F. Réthoré*) 116
Le Congrès des religions à Chicago en 1893 (*Bonet-Maury*) 145
Nomenclator literarius recentioris theologiae catholicae, theologos exhibens qui inde a concilio Tridentino floruerunt, aetate, natione, disciplinis distinctos. T. III. Edidit et commentariis auxit *H. Hurter* . . 325

JURISPRUDENCE

Droit romain et celtique. Manuel des antiquités romaines (*Th. Mommsen* et *J. Marquardt*). V. Le Droit public romain (*Théodore Mommsen*). Trad. par *Paul-Frédéric Girard* 246
Études sur le droit celtique (*H. d'Arbois de Jubainville* et *Paul Collinet*). 57

Droit canonique. Tractatus de censuris (*A. Salomon*) 73
De l'Evêque et de l'administration diocesaine (*A. Salomon*) 528

Droit international. Etudes sur les principes du droit international *John Westlake*, trad. de l'anglais par *Ernest Nys* 396
Précis de droit international public ou droit des gens (*R. Piedelièvre*). T. II. Des Litiges internationaux et de leurs solutions 398
Études sur la compétence civile à l'égard des Etats étrangers et de leurs agents politiques, diplomatiques ou consulaires *P. de Paepe* . . 399
Étude théorique et pratique sur l'occupation comme mode d'acquérir les territoires en droit international *Gaston Jèze* 399
Étude sur la lettre de change en droit international privé *J. Champcommunal* 390
Répertoire des traités de paix, de commerce, d'alliance, etc., conventions et autres actes conclus entre toutes les puissances du globe depuis 1867 jusqu'à nos jours faisant suite au *Répertoire* de M. Tetot. *Gabriel de Ribier*. Partie chronologique. 1867-1894. 60
Recueil des traités de la France (*J. de Clercq*) 59

Droit public. De la Revision des constitutions *Gabriel Arnould* . . 392
Le Droit de grâce sous la constitution de 1875 *Louis Gibon* 393
Della Istituzione di un consiglio privato della corona nel nostro regimine parlamentare *Lorenzo Brunetti* 394
De l'Occupation temporaire en vue de l'exécution des travaux publics *G. Bourcart* 394
L'Administration locale de l'Angleterre *P. de Anthoine* 395
L'Impôt sur le capital et le revenu en Prusse. Réforme de 1891-1893 *Georges Legrand* 396

Droit civil. Supplément aux principes de droit civil français de François Laurent *Raymond Janssens, Jean Servais* et *Paul Lecercq*. T. I. 1re livr. 386
Code civil annoté *Fuzier-Herman* continué par *A. de Droves*. T. III. 3e et 4e parties 388
Traité de la quotité de disposer. La Quotité disponible et son calcul (*C. de Bock-Bauwens*) 387

Du Passif des successions (*Raoul de la Grasserie*) 387
La Saisie-arrêt sur les salaires (*Victor Emion*). 389
L'Evolution historique du droit civil français (*Edmond Picard*) . . . 387
Résumés analytiques des principaux codes civils de l'Europe et de l'Amérique (*Raoul de la Grasserie*). T I. Code civil mexicain.— T. II. Code civil péruvien, précédé d'une introduction et suivi des traités de droit international privé. 388

Droit commercial et maritime. Traité de droit commercial (*Ch. Lyon-Caen* et *L. Rénault*). T. VI 389
De la Concurrence déloyale (*René Barbier*). 390
Du Nantissement constitué sur les fonds de commerce (*J.-B. Magnier* et *Octave Pruvost*). 390
Traité pratique de la procédure des faillites et des liquidations judiciaires (*Constantin Maréchal*) 391
Code maritime britannique. Loi anglaise sur la marine marchande. Trad., annotée, précédée d'une introd. et suivie d'une table alphabétique (*Henri Fromageot*). 391
Code de la marine marchande italien, promulgué le 24 octobre 1877. Trad., annoté et précédé d'une introd. (*Henri Prudhomme*). . . . 391
Loi roumaine sur la faillite. Trad. par *Edouard de Bonnemains* et *Romulus P. Voinesco*. 392
Le Régime des sociétés civiles et commerciales en Belgique et à l'étranger (*Georges-N. Bertrand*) 392

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters, Band II, Heft I. Die Erkenntislehre des Wilhem von Auvergne (*Matthias Baumgartner*). Heft II. Die Philosophie des Josef (Ibn) Zaddik (*Max*) 326
Theologia naturalis sive Philosophia de Deo, in usum scholarum (*B. Boedder*) 147
Sur l'Origine du monde. Théories cosmogoniques des anciens et des modernes (*H. Faye*) 425
Un Premier Pas vers la foi et la philosophie chrétienne (*M. L. R. D. N.*). 168
Psychologia rationalis sive Philosophia de animâ humanâ, in usum scholarum (*B. Boedder*) 146
Las Leyes de la Belleza (*Rafael Cano*). 530
La Musique et la Psychophysiologie (*Mme Marie Jaëll*). 305
Essais de psychophysiologie sur la musique (*le Dr Ferrand*). 306
Eurythmie et harmonie, commentaire d'une page de Platon (*le cardinal Perraud*) 261
Réalités de la vie (*Louis Aigoin*) 457

Enseignement. L'Enseignement de l'histoire et de la géographie dans les collèges (*R. Horner*) 362

Sciences politiques et sociales. Staatslexikon (*Adolf Bruder*). 55
Premiers Principes d'économie politique (*Charles Périn*). 38
Les Economistes classiques et leurs adversaires (*Richard Schüller*). Trad. de l'allemand. 41
Annuaire de l'économie politique et de la statistique (*Maurice Block*). 42
L'Idee de l'Etat (*Henri Michel*) 47
De l'Organisation du suffrage universel (*Charles Benoist*) 42
Le Recrutement des administrateurs coloniaux (*Emile Boutmy*) . . . 237
La Fin d'un régime (*Urbain Gohier*) 50
Eléments de démographie (*le Dr J. Bertillon*). 308
Les Variations de la mortalité à Paris ; leur cause météorologique (*le Dr Chiais*) 309
Le Mécanisme de la vie moderne (*le vicomte G. d'Avenel*). 426
La Propriété ; origine et évolution, thèse communiste (*Paul Lafargue*). Réfutation, par *Yves Guyot* 43
Un Coin de la question sociale (*l'abbé Henry Bolo*) 208
Exploiteurs et salariés (*Gustave Théry*) 37
Revendications ouvrières (*A. Béchaux*) 39
L'Eglise et le travail manuel (*l'abbé Sabatier*) 41
La Question ouvrière en Angleterre (*Paul de Rousiers*) 55

La Superstition socialiste (*le baron Garofalo*). Trad. de l'italien . . . 44
La Résistance au socialisme (*l'abbé Métreau*) 45
Les Trois Socialismes : anarchisme, collectivisme, réformisme (*Paul Boilley*). 45
Psychologie de l'anarchiste-socialiste (*A. Hamon*) 46
Enfants révoltés et parents coupables (*Georges Bonjean*). 51
Les Enfants maltraités ou moralement abandonnés (*P. Blanc*). . . . 51
Justice pour les enfants (*l'abbé E. Fourié*) 51
Du Travail et de ses conditions (*Hector Depasse*) 52
Le Pain quotidien, 2e partie, les consommateurs (*de Montaignac*). . . 53
Les Industries nationales (*Paul Vibert*) 54
Essais et études (*Émile de Laveleye*) 242
Le Socialisme au XVIIIe siècle (*André Lichtenberger*) 48
J. J. Rousseau. Du contrat social, éd. annotée par *Dreyfus-Brisac* . . 56
Lo Spedalieri, dialogo (*Terenzio Mamiani*) 48

Anthropologie et ethnographie. L'Antiquité de la race humaine d'après les sciences contemporaines (*l'abbé Dessailly*) 102
Origines du mariage dans l'espèce humaine (*Westermark*), trad. par *de Varigny* 53
The Maya year (*Cyrus Thomas*). 329
The Pamunkey Indians of Virginia (*Inv. Garland Pollard*) 243

Sciences médicales. Méthode et principes des sciences naturelles. Introduction à l'étude de la médecine (*Funck-Brentano*) 312
Hippocratis opera quae feruntur omnia. Vol. I recensuit *Hugo Kuchlewein*. Prolegomena conscripserunt Joannes Ilberg et Hugo Kuchlewein. 301
Traité de thérapeutique physiologique (*le Dr de Buck*) 298
Les Fermentations (*P. Schutzenberger*) 299
Les Ferments thérapeutiques (*le Dr de Backer*). En collaboration avec *M. Bruhat* et *le Dr Charlier* 300
Saint François d'Assise, étude médicale (*le Dr Cotelle*). 301
L'Homme (*Saint-Georges-Mivart*). Trad. de l'anglais par *J. Segond* . . 302
La Femme devant la science contemporaine (*Jacques Lourbet*). . . . 303
Le Crâne des criminels (*Debierre*) 304
Les Emotions. Etude psycho-physiologique (*le professeur Lange*, de Copenhague). Trad. du Dr Kurella, par *G. Dumat* 304
Traitement de la tuberculose par l'altitude (*le Dr Lauth*) 306
L'Opération du trépan (*le professeur Terrier* et *le Dr Péraire*). . . . 307
Résultats de l'examen de dix mille observations de hernie (*le professeur Berger*) 307
La Santé de la femme (*le Dr Monin*). 308
Le Pain (*Galippe* et *Barré*). 309
L'Hygiène des troupes européennes aux colonies (*le Dr Legrand*). . . 310
Physiologie, hygiène et thérapeutique de la voix parlée et chantée (*le Dr Garnault*) 310
L'Hypnotisme scientifique (*le Dr Crocq fils*). 311

Mathématiques. Traité d'arithmétique (*C.-A. Laisant* et *E. Lemoine*), suivi de notes sur l'ortografie simplifiée (*P. Malvezin*) 456
Essai sur la théorie des nombres; premiers éléments (*T.-J. Stieltjes*) . 363
L'Arithmétique amusante (*Edouard Lucas*). Introduction aux récréations mathématiques 456
Diophanti Alexandrini opera omnia, cum graecis commentariis edidit *Paulus Tannery*. I. Diophanti quae exstant omnia. II. Pseudepigrapha, testimonia veterum, etc 333

Physique. Lehrbuch der Experimentalphysik (*Adolph Wüllner*) . . 430
Traité élémentaire d'électricité (*J. Joubert*). 364
Cours élémentaire d'électricité (*B. Brunhes*) 364
Traité élémentaire d'électricité (*Ed. Branly*) 364
Leçons élémentaires de télégraphie électrique (*L. Michaut* et *L. Gillet*). 365
Mesures électriques (*Eric Gérard*) 488

Astronomie, météorologie. Les Méthodes nouvelles de la mécanique céleste (*H. Poincaré*). 428
Les Soirées de ma tante Rosy (*Jean Macé*) 362
La Configuration du système solaire. Le Mouvement apparent de la sphère céleste. Le Mouvement apparent du soleil (*August Tischner*). 363
Das Gewitter (*Dr Albert Gockel*). 168
Les Aurores polaires (*Alf. Angot*) 262

Annuaire du Bureau des longitudes pour l'an 1896 330
Annuaire de l'Observatoire municipal de Montsouris pour l'année 1896. 332

Géologie. Les Anciens Glaciers (*A. de Lapparent*). 329

Agriculture. Cours élémentaire d'agriculture à l'usage de l'enseignement primaire supérieur et de l'enseignement secondaire moderne (*V. Barillot*) 531
Les Questions agricoles d'hier et d'aujourd'hui. Chronique agricole du Journal des Débats (*Daniel Zolla*). 531
Le Vin et l'eau-de-vie de vin (*Henri de Lapparent*) 488

Sciences militaires. Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires, rédigée par Un Comité d'officiers de toutes armes. . 135
Dernier Effort (*le général Philebert*). 137
De l'Initiative des chefs en sous-ordre à la guerre (*le lieutenant général de Woyde*). Trad. par le capitaine *Richert*. 138
Stratégie de combat (*le général Lewal*). Première partie 139
Bouches à feu (*le lieutenant-colonel Hennebert*) 141
Pour nos soldats. Conseils pratiques, hygiène et morale du service militaire (*Niewenglowski* et *L. Ernault*) 310
Psychologie du militaire professionnel (*A. Hamon*) 141
Les Anniversaires de 1870, d'après « Français et Allemands » (*de Dick de Lonlay*). Préface et documents par *H. Galli*. 129
Les Fêtes régimentaires en France et à l'étranger (*le capitaine Fanet*). 140
L'Armée allemande (*Ch. Speckel* et *G. Foliot*) 132

Beaux-arts. La Peinture en Europe, Florence ; la Belgique (*Georges Lafenestre* et *Eugène Richtenberger*). 6
La Sainte Vierge dans les arts (*François Bournand*) 7
Un Maître imagier, E. Frémiet (*Jacques de Biez*) 431
Histoire de l'orfèvrerie française (*Henry Havard*) 6
La Musique et les musiciens (*Albert Lavignac*) 490
La Musique à Paris (1894-1895) (*Gustave Robert*) 531

Encyclopédies et mélanges. Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts (*M.-N. Bouillet*). Nouvelle édition entièrement refondue sous la direction de *J. Tannery* et *E. Faguet* 60
Dictionnaire-manuel-illustré des sciences usuelles (*E. Bouant*) . . . 73
Dictionnaire-manuel-illustré des connaissances pratiques (*E. Bouant*). 73
Lutteurs et gladiateurs (*Léon Ville*) 10
La Petite Cuisine (*Marie Delorme*) 172

BELLES-LETTRES

Philologie et linguistique. Phonétique historique et comparée du sanscrit et du zend (*Paul Regnaud*) 491
Les Lapidaires indiens (*Louis Finot*) 433
Historisch-kritische Lehrgebäude der hebräischen Sprache mit comparativer Berücksichtigung der Semitischen überhaupt, ausgearbeitet von *Pr. Fr.-E. König*. Zweite Hälfte. Abschluss der speciellen Formenlehre und die generelle Formenlehre. 98
Grammaire hébraïque élémentaire (*Mgr Alphonse Chabot*) 99
Türkische Konversations-Grammatik (*Henry Jehlitschka*) 74
Altfranzösische Prosalegenden, aus der Hs. der Pariser Nationalbibliothek fr. 818, herausgegeben von *Adolf Mussafia* und *Theodor Gartner*. 494
Lexique de la langue de Molière, comparée à celle des écrivains de son temps, avec des commentaires de philologie historique et grammaticale (*Ch.-L. Livet*). 492
Les Auteurs grecs du baccalauréat au point de vue théorique et pratique (*M. L.*). T. I : Les Poètes 365

Folklore. Collection de contes et chansons populaires. Contes populaires des Bassoutos (Afrique du Sud), recueillis et traduits par *E. Jacottet*. 334
Chants et chansons populaires des provinces de l'Ouest, Poitou, Saintonge, Aunis et Angoumois, recueillis et annotés par *Jérôme Bujeaud*. 432
Li Proverbe au villain, die Sprichwörter des gemeinen Mannes, altfranzösische Dichtung, nach den bisher bekannten Handschriften herausgegeben von *Adolf Tobler*. 244

Poésie française et étrangère. Classiques pour tous. La Chanson de Roland, avec un Essai sur les chansons de geste (*Adolphe Avril*) 169
Les Enfances Vivien, chanson de geste, publiée pour la première fois d'après les manuscrits de Paris, de Boulogne-sur-Mer, de Londres et de Milan, par *Carl Wahlund* et *Hugo von Feilitzen*. Édition précédée d'une thèse de doctorat servant d'introduction, par *Alfred Nordfelt*. 492
The « Evangile aux femmes, » an old-french satire on women, edited with introduction and notes by *George C. Keidel*. 148
Robert von Blois. Sämmtliche Werke (*Jacob Ulrich*) 63
Les Odes d'Horace, trad. en vers (*Édouard Bourette*) 215
Aade (*Pierre Huguenin*) 215
Sentiments et pensées (*Victor Guillemin*) 216
Rimes vraies. T. III (*Jules Noirit*) 217
Les Rustiques (*Arsène Thévenot*) 218
Poèmes, 1887-1892 (*Henri de Régnier*) 219
Poèmes et poésies (*Francis Vielé-Griffin*) 220
La Souveraine du duc d'Enghien (*Willia*) 222
La Bonne mère Nature (*Marc Bonnefoy*) 222
Chants et poèmes (*Henri Rouger*) 223
Murmures (*Aloris Chavanne*) 224
La Chanteuse blanche (*Henry Bataille*) 224
Une Agonie, poème (*André Langrand*) 225
Rimes à ma payse, sonnets (*Auguste Gaud*) 225
La Lyre d'airain (1865-1883) (*Raphaël Damedor*) 226
Poésies complètes (*Arthur Rimbaud*) 226
Poésies enfantines (*Mme Hortense Barrau*) 227
Nouvelles Chansons (*Maurice Boukay*) 227
Afrique (*Alexandre Huré*) 228
Alexandre III (*Alexandre Huré*) 228
Préludes (*Paul-Armand Hirsch*) 228
Sourires et chansons (*Paul-Armand Hirsch*) 228
La Chanson des baisers (*André Darty*) 229
Les Nibelungen, poème trad. de l'allemand par *E. de Laveleye*. . . . 170
Savy Deera. Choix de poésies slaves, recueillies par *Adolphe d'Avril*. 434

Théâtre. La Prométhéide, trilogie d'Eschyle en quatre tableaux (*le Sâr Péladan*) 214
Le Jeu de Robin et Marion (*Adam le Bossu*), publié par *Ernest Langlois* 245
L'Istorie et la vie de saint Genis, nach der einzigen bekannten Handschrift, zum ersten Mal veröffentlicht (*W. Mostert* und *E. Stengel*) . 335
Pour la couronne, drame en cinq actes, en vers (*François Coppée*) . . 211
Messire du Guesclin, drame en vers, en trois actes, avec prologue et épilogue (*Paul Déroulède*) 212
Le Fraxinet, drame en trois actes et en vers (*l'abbé E. Bernard*) . . . 224
La Bête noire de Baptistin, comédie bouffe en deux actes (*Jean Drault* et *Noël Gaulois*) 227
Saint Nicolas, mystère en un acte (*Eugène Gauley*) 229
L'Art, pièce en trois actes, en prose (*Adolphe Talasso*) 229
Son cœur, comédie en un acte, en vers (*Henry Fuzeré*) 230
Les Bouts pointus. — Les Lunettes d'or. — L'Histoire de mon petit doigt. — Le Credo de l'enfant. — Quelqu'un de grand est là. — Le Jour des Rois. — Le Baiser de deux anges. — La Petite Bouquetière, en monologues (*René Sosta*) 230
Les Deux Croix. — Le Retour (*Marc Dupuy*) 230
L'Enfant trouvé. — L'Ours (*J. Leday*) 230
La Soutane. — Papa Tricolore, monologues (*Théodore Botrel*) 230
Un Bon Métier, saynète (*Théodore Botrel*) 230
A qui le neveu ? comédie en deux actes (*Théodore Botrel*) 230
Le Petit Eyolf, drame en trois actes (*H. Ibsen*). Trad. et précédé d'une préface par le comte *Prozor* 221
Théâtre de salon (*Mme Stanislas Meunier*) 221
La Jeunesse de Charles V, drame historique en quatre actes (*Jacques d'Ivry*) 263
Nos Bicyclistes, opérette en un acte (*Théodore Botrel*) 263
Le Renard et le Bouc, fable de La Fontaine, mise en action et arrangée pour plusieurs personnages (*V. Thorelle*) 263

Miss Arabella fait ses confitures, comédie en un acte (*Ch. Le Roy-Villars*). 263
Le Petit Noël, comédie enfantine en un acte (*Louise-Marguerite d'Estreelles*) 264
Une Soirée à Strasbourg (*Th. Botrel*). 264
La Panacée universelle, ou le Kneippisme (*François Praz*) 264
Je ne suis pas pressé (*René Sosta*) 264
L'Honneur de Bidouillac (*H. Denizot*). 264
Trop connu (*Tony d'Ulmès*) 264
Pour devenir célèbre (*Tony d'Ulmès*) 264
Le Noël du mousse, récit de Bretagne (*Th. Botrel*). 264
Le Revenant vivant, comédie en deux actes (*Jean Ry*). 264
Les Chanteurs en déconfiture, comédie en trois actes (*Jean Ry*) . . . 264
Les Malheurs d'un bicycliste, monologue en prose (*Charles Questé*) . . 264
L'Élection de Mme Robineau, comédie en un acte (*Marie Vernet*). . . 264
Le Château des Églantiers, comédie en un acte (*Marie Vernet*) . . . 265
Dialogues enfantins, saynètes pour les enfants de six à douze ans (*Hortense Barrau*). 265
Théâtre du jeune âge, comédies enfantines et saynètes (*Mme Bellier*) [*Marie Klecker*] 265

Romans, contes et nouvelles. Simple histoire (*Paul Marguerite*). 14
Corbeille d'or (*Georges Beaume*). 14
Les Gamineries de Monsieur Triomphant (*Moreau-Vauthier*) 15
L'Affaire Scapin (*Eugène Mouton*) 15
Confidences de femmes, sur le mariage, l'amour, le monde et la vie (*Jeannine*) 15
Chères Pécheresses (*Henry Kist*) 15
Les Gaietés d'un pessimiste (*Roger Milès*) 16
Variations d'amour (*André Darty*). 17
Vie manquée (*Pierre de Bouchaud*) 17
Alsaciens-Lorrains (*Émile Erckmann*). 18
Restez chez vous (*Pierre L'Ermite*). 18
Plaisir d'amour (*Mme Stanislas Meunier*) 19
Crépuscule du siècle (*André Mellerio*) 20
Tablettes d'argile (*Jacques Fréhel*). 20
Miss (*Samuel Cornut*) 21
Journal d'un officier de cavelerie (*Pierre de Milly Crefontaine*) . . . 21
Brillant mariage (*Louis Ferrol*). 22
Un Bonheur (*Jacques Vincent*) 22
Où donc est le bonheur? (*la comtesse Clo*) 22
Passionnette (*Louis de Caters*) 23
Confession d'un paysan (*Marchal-Moulin*) 23
La Faute de Jeanne (*Henri Maisonneuve*) 24
Un Révolté (*Georges du Vallon*). 25
Stanis (*M. Harrissen*) 25
Un Nom (*M. Maryan*) 26
Amour d'Orient (*Pierre Maël*) 26
Pages d'Orient (*Michel Noë*) 27
Voyage dans les astres (*J.-J. Astor*). Trad. de l'anglais 27
Don Rafaël (*Ernest Daudet*) 27
Le Tournoi de Vauplassans (*Maurice Maindron*). 28
France (*Jules de Glouvet*) 28
Marylka (*Marguerite Paradowska*) 29
Jacqueline (*Mme Th. Bentzon*) 30
Après fortune faite (*Victor Cherbuliez*) 32
L'Empreinte (*Edouard Éstaunié*) 35
Pays et paysages (*Emile Pouvillon*) 289
Chemin de la croix (*Léonce de Larmandie*). 289
Fumeurs d'opium (*Jules Boissière*). 290
Masques et visages (*le comte de Saint-Aulaire*) 290
La Beauté (*Mme Hector Malot*) 291
Les Vendanges (*Georges Beaume*) 291
Notre-Dame d'Amour (*Jean Aicard*) 292
Journal d'un anarchiste (*Augustin Léger*) 292
Conquête de Fulda (*Marie Desprès*) 293
La Comédie du pêcheur (*John-Oliver Hobbes*), trad. de l'anglais par *Marie Dronsart* 294

Sorcière! (*Isabelle Kaiser*). 294
Le Roman d'un égoïste (*Champol*) 294
Le Roman de Jehanne (*la comtesse Serrurier*). 295
L'Affaire Padelewski (*Pierre Froment*) 295
Germaine de Puiselaye (*Dupin-Durbec*) 295
Sous les galons (*Jean Rolland*) 295
Le Bonheur de Ginette (*Gyp*). 296
Dernier Refuge (*Édouard Rod*) 298
Fleurs d'exil (*Henri Gibert*) 457
Fortunati Glückseckel und Wunschhütlein (*Adalbert von Chamisso*), herausgegeben von *Kossmann* 170

Ouvrages pour la jeunesse. L'Erreur du lieutenant (*Mme Marie Lionnet*) 481
Main d'enfant (*Mme M. Aigueperse*) 482
Le Pont sur l'Oiselle (*Mme M. Maryan*) 482
Ame russe (*A. Aylicson*) 482
Les Voisins de campagne (*Mlle G. d'Éthampes*) 483
Le Calvaire de Malauzay (*Mme Marguerite Levray*) 483
Nina, histoire d'une jeune fille (*Jean de Monthéas*). 484
La Mare aux loups (*Mme Marguerite Levray*) 484
Le Nom d'une inconnue (*Mme de Stolz*) 485
Surprise du cœur (*Mme la baronne Leclerc*) 485
Malgré eux! (*Mlle Gabrielle d'Éthampes*) 486
La Jeune Indienne (*Mme Chéron de la Bruyère*) 486
Mémoires d'un sergent de ville (*Mme la vicomtesse de Pitray, née de Ségur*) 486
Un Château où l'on s'amuse (*Mme A. Gennevraye*) 487
Le Rameur de galères (*Mme Raoul de Navery*). 487
Landry (*Mme Raoul de Navery*) 487
Le Secret fatal, ou le Pacte des régicides (*Lucien Thomin*). 487
Jasmin Robba, suivi de Pierrefonds dans l'histoire (*Henri de Noussanne*). 487
Mirifiques Aventures de maître Antifer (*Jules Verne*). 487
L'Ile à hélice (*Jules Verne*) 487
Père et fils. Les Rois de la mer (*Mme de Witt, née Guizot*) 8
Le Règne de la foi dans les Gaules, ou Elvina Munroë, la vierge d'Armorique (*l'abbé Gillot*) 10
L'Oncle Bontemps! (*Olivier Darc*) 10
Le Prince Serge (*Mlle Jeanne de Coulomb*) 11
Mauviette chérie (*Mme Gevin-Cassal*) 11
Les Prisonniers de maman (*Mme J. de Sobol*) 12
Mauvaises Têtes et bons cœurs (*Carolus Brio*) 12
Les Récits d'un vieil oncle (*Camille Natal*). 12
Images enfantines. 12

Histoire et critique littéraire. Histoire de la littérature grecque (*Alfred Croiset* et *Maurice Croiset*). T. IV. Période attique, éloquence, histoire, philosophie (*Alfred Croiset*) 498
Les Contemporains, études et portraits littéraires, 6e série (*Jules Lemaitre*) 495
Ames modernes (*Henry Bordeaux*) 495
Pierre de Nolhac et ses travaux (*Pierre de Bouchaud*). 497
Kurze Geschichte der deutschen Litteratur von einem Franzosen (*Jacques Parmentier*) 501
Henri de Kleist, sa vie et ses œuvres (*Raymond Bonafous*). 150
Heinrich Heine, als Dichter und Mensch (*Max Nietzcki*). 435

Polygraphes. Mélanges. Œuvres complètes de Pierre de Bourdeilles, abbé et seigneur de Branthôme, publiées pour la première fois selon le plan de l'auteur, avec une introd. et des notes par *Prosper Mérimée* et *Louis Lacour* 336

HISTOIRE

Géographie et voyages. Atlas universel de géographie (*Vivien de Saint-Martin*), continué par *Fr. Schrader*. N° 77. Amérique du Sud, feuille nord-ouest 231
Guides du cycliste en France (*J. Bertot*). — De Paris à toutes les loca-

lités des environs. — Cartes des environs de Paris, dans un rayon de 80 kilomètres. En 4 feuilles. — De Paris à Brest et Nantes. — De Paris à Saint-Malo. Cherbourg et le Havre. — De Paris à Perpignan et Nîmes. — De Paris à Bordeaux, Bayonne et La Rochelle. — De Paris à Metz et Strasbourg. — De Paris à Belfort et Genève. — De Paris à Grenoble, Lyon et Marseille. 458
Vingt jours en Belgique, guide-album du touriste (*Constant de Tours*). 231
In Palestina (*Giovanni Beltrame*). Con alcuni ricordi della Terra Santa premessi dal Prof. *Augusto Conti*. 64
Égypte et Palestine (*Emile Delmas*). 7
Europe in Africa, in the nineteenth century (*Elizabeth Wormeley Latimer*) 234
Au Kilimandjaro (Afrique orientale) (*Mgr Le Roy*) 234
Loin du pays (*R. P. Fréd. Rouvier*) 8

Histoire ancienne. Questions chronologiques concernant la première carte historique. Chronologie des Israélites. Chronologie des Egyptiens. L'Exode (*le docteur Em. Laroche*) 102
Correspondances du temps des Rois-Prêtres, publiées avec d'autres fragments épistolaires de la Bibliothèque nationale (*W. Spiegelberg*) . . 502
Egipto y Asiria resuscitados (*Ramiro Fernandez Valbuena*) 151
La Magie et la divination chez les Chaldéo-Assyriens (*A. Laurent*) . . 108
Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme, réunis, trad. et annotés par *Théod. Reinach* 115
Restauration du peuple d'Israël après la captivité de Babylone (*l'abbé E. Brunet*). 108
Les Omrides, préface historique à l'Athalie de Racine (*l'abbé F. Martin*). 106
L'Etat religieux de la Grèce et de l'Orient au siècle d'Alexandre. II. Les Régions syro-babyloniennes et l'Eran (*Robiou*) 152
Das Kriegswesen der Alten mit besonderer Berücksichtigung der Strategie (*Hugo Liers*) 133
Histoire narrative et descriptive du peuple romain (*Ch. Seignobos*) . . 74
Forma urbis Romae (*Rodulphus Lanciani*) 153
La Fin d'un peuple. La Dépopulation de l'Italie au temps d'Auguste (*Maurice Vanlaer*) 65
Delle fonti per la storia di Alessandro Severo (*Ettore Callegari*) . . . 154
Il Nome personale nella Lombardia durante la dominazione romana (*Dr Bartolomeo Nogara*) 249
Les Assemblées provinciales de la Gaule romaine (*Ernest Carette*) . . 247

Histoire de l'Église. Histoire universelle. Le Christianisme (De 67 av. J.-C. à 117 ap. J.-C.) (*Marius Fontane*) 116
Les Persécuteurs et les martyrs aux premiers siècles de notre ère (*Edm. Le Blant*) 117
Les Origines de l'épiscopat. Étude sur la formation du gouvernement ecclésiastique au sein de l'Eglise chrétienne dans l'empire romain (1re partie) (*Jean Réville*) 155
Étude sur la Peregrinatio Silviae. Les Églises de Jérusalem, la discipline et la liturgie au IVe siècle (*le R. P. Dom Fernand Cabrol*). . . 338
Das Moenchthum, seine Ideale und seine Geschichte (*D. Adolf Harnack*). 458
L'Europe et le Saint-Siège à l'époque carolingienne. Première partie. Le Pape Jean VIII (872-882) (*A. Lapôtre*) 157
Étude sur le manuscrit G. 1036 des Archives départementales de la Lozère (*P. Gachon*). 75
Concilium Basiliense. Studien und Dokumente zur Geschichte der Jahre 1431-1437. Herausgegeben von *Johannes Haller* 502
Rome et la franc-maçonnerie (*le R P. Ch. Van Duerm*) 503
Le Diable dans les missions (*P. Verdun*) 527

Hagiographie. Biographies édifiantes. Lipsanographie. Saint Joseph, Époux de Marie, Père nourricier de Jésus, Patron de l'Eglise, d'après l'Ecriture et la Tradition (*le P. Mercier*). . 401
La Légende de sainte Thècle (*F Cabrol*) 402
Acta Andreae cum laudatione contexta et martyrium Andreae graece, passio Andreae latine a se primum edita ex Analectis Bollandianis repetiit praefatus et indices adiecit *Max Bonnet* 337
Saint Césaire, évêque d'Arles (503-543) (*A. Malnory*) 338
Sainte Hedwige, sa vie et ses œuvres (*G. Bazin*). 403
Vie, gloires et merveilles de saint Antoine de Padoue (*Georges Loth*). 403

Saint Albert de Messine, de l'ordre des Carmes (*la Cte de D. de Beaurepaire de Louvagny*) [*Rouxel-Lecray*] 404
Vie de saint Pierre Thomas, de l'ordre des Carmes (*l'abbé Parraud*). 405
Sainte Angèle Mérici et les Origines de l'ordre des Ursulines (*l'abbé Léon Bouthors*) 405
Saint Philippe de Néri (*la Cte d'Estienne d'Orves*) 406
Biografia compendiada de la Excma. Sra. Doña Teresa Enriquez llamada la Loca del Sacramento (*Miguel-Antonio Alarcón*) 406
Histoire du vénérable Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus (*le P. X.-A. Séjourné*) 407
Vie du bienheureux Théophile de Corte, prêtre des Mineurs de l'Observance de Saint-François (*l'abbé Abeau*) 408
La Comtesse de Pontbriand (*le P. M.-D. Chapotin*) 408
L'Abbé Gruget, curé de la Trinité d'Angers. Sa paroisse, son diocèse, son temps (1751-1840) (*le chanoine Portais*) 409
Frédéric Ozanam (*Jean Laur*) 409
La Vie du R. P. Xavier de Ravignan, de la Compagnie de Jésus (*le P. A. de Pontlevoy*) 410
La Mère Clara de Gondrecourt et la Congrégation du Saint-Cœur de Marie de Nancy (*l'abbé E. Martin*) 411
Esprits et vertus de C.-J. Eugène de Mazenod, évêque de Marseille, fondateur de la Congrégation des oblats de Marie-Immaculée (*le P. E. Baffie*) 412
Alexis Clerc, marin, jésuite et otage de la Commune (*le P. Ch. Daniel*). 412
Le Père Laverlochère, missionnaire oblat de Marie-Immaculée (*le P. A. Soulerin*) 412
S. S. Pie IX, sa vie, ses écrits, sa doctrine (*l'abbé Pagès*). 413
S. Em. le cardinal Pie, sa vie, sa doctrine, ses écrits (*l'abbé Pagès*) . . 413
Correspondance du cardinal *Pie*, évêque de Poitiers, et de Mgr *Cousseau*, évêque d'Angoulême (1849-1873) 414
S. Em. le cardinal Lavigerie, sa vie, ses écrits, sa doctrine (*l'abbé Pagès*). 415
Mgr Freppel, sa vie, sa doctrine (*l'abbé Pagès*). 415
Un Homme d'œuvres. Ferdinand-Jacques Hervé-Bazin. 416
Vie du Père Fr.-X. Gautrelet, de la Compagnie de Jésus (*le P. J. Burnichon*). 416
Un Artiste. Le P. *F. Imbert*, de la Société de Marie. Pensées, fragments et lettres 417
Un Homme de bien. Honoré Arnoul, fondateur de la Société nationale d'encouragement au bien (*J. de la Faye*). 361
Maurice Maignen. Les Œuvres ouvrières (*Victor de Marolles*) 451
Le Martyrologe de l'Eglise du Japon (1549-1649) (*l'abbé Profillet*). T. I. Les Saints et les Bienheureux. 407
Jeunes Martyrs (*Cat*). 417
Le Culte des saints de France. Histoire. Coutume. Liturgie (*les abbés Flament* et *Hague*). 418
Les Saints de France du XIIIe au XIXe siècle (*Mlle Isabelle Verny*) . . . 420
La Relique d'Argenteuil (*le chanoine V. Davin*) 401

Histoire générale du moyen âge et moderne. Le Moyen âge (395-1270). Choix de lectures historiques accompagnées de résumés, d'analyses, de notes explicatives et bibliographiques (*Gustave Carré*). 75
Précis d'histoire moderne et contemporaine, à l'usage des candidats à l'Ecole speciale militaire de Saint-Cyr (*F. Corréard*). 339
Essais diplomatiques (*le comte Benedetti*). L'Empereur Guillaume Ier et le prince de Bismarck. La Triple Alliance. La Paix armée. Ma Mission à Ems 161
L'Europe et les neutralités. La Belgique et la Suisse (*Ch. de Mazade*) . 134

Questions du jour. La Cité antichrétienne au XIXe siècle. La Franc-Maçonnerie (*Dom P. Benoit*) 327
Le Juif dans la franc-maçonnerie. Étude préliminaire (*A. de la Rive*) . 531
La Campagne bimétalliste (*le comte Rochaïd*) 366
Considérations sur l'état de la France (*le comte de Chaudordy*) 366
Le Système du moins possible et Demain dans la société chrétienne (*Mgr Isoard*). 250
Pour qui voterons-nous (*Mgr l'évêque d'Annecy*) 265
La Question politico-religieuse (*le Dr Villeaut*) 532
Les Congrégations religieuses en France, leurs services et leurs droits (*Emile Keller*) 266
Vers l'avenir (*l'abbé Naudet*) 505

Nach fünfundzwanzig Jahren, Reiseeindrücke aus dem Elsass von einem Mitgliede des englischen Unterhauses (*Fritz Hoffel*). 459
Alsace-Lorraine, réponse à un pamphlet allemand (*Gaston Moch*) [*Patiens*]. 171
La Guerre et la frontière du Rhin. La Solution (*Jean Heimweh*) . . . 367
L'Anglais est-il un juif? Mœurs anglaises (*Louis Martin*). 367
La Franc-maçonnerie ennemie de la France (*Louis Martin*). 49

Histoire de France. Histoire de France (*E. Darsy* et *T. Toussenel*). (Enseignement secondaire des jeunes filles). 266
Les Chroniqueurs français du moyen âge, études, analyses et extraits, conformes au programme de l'enseignement moderne (*A. Debidour* et *E. Etienne*) 368
Saint Louis et Innocent IV. Études sur les rapports de la France et du Saint-Siège (*Élie Berger*). 507
Le Siècle de Louis XIV (*Voltaire*). Nouv. édit. par *Alfred Rebelliau* et *Marcel Marion* 76
La Diplomatie de Louis XV et le Pacte de famille (*André Soulange-Bodin*). 342
La Chute de l'ancienne France. La Fédération (*Marius Sepet*). . . . 343
Histoire populaire de la Révolution française (*A. Rastoul*) 532
Souvenirs de la Révolution et de l'Empire, publiés avec notes (*Gaston Cerfbeer*) 457
Mémoires de *Jean-François Thoury* (1784-1830), publiés par *Charles Boy*. 438
Le Directoire (*Ludovic Sciout*). Première partie : Les Thermidoriens; Constitution de l'an III ; 18 fructidor 67
La Police et les chouans sous le Consulat et l'Empire (1800-1815) (*Ernest Daudet*). 346
Les Complots militaires sous la Restauration (*E. Guillon*) 160
Napoléon III avant l'Empire (*H. Thirria*). T. II 439
Etudes sur le second Empire (*Etienne Lamy*) 440
Mémoires du duc de Persigny, publiés avec des documents inédits, un avant-propos et un épilogue, par *H. de Laire, comte d'Espagny* . . 441
Notes et souvenirs. Annexes. Réponses et pièces justificatives (*le marquis de Dreux-Brézé*) 76

Histoire des institutions et des mœurs. Histoire du Parlement de Paris, de l'origine à François Ier (1250-1515) (*Félix Aubert*). T. I. Organisation. Compétence et attributions. T. II. Procédure . . 347
Comment les femmes ont été exclues en France de la succession à la couronne (*Paul Viollet*) 349
Les Etats de Paris en février 1358 (*Paul Viollet*) 349
La Fortune privée à travers sept siècles (*le vicomte d'Avenel*) 40
La Décentralisation, étude pour servir à son histoire en France (*le comte de Luçay*). 252
La Vie privée d'autrefois (*Alfred Franklin*). L'Enfant. Les Magasins de nouveautés 511
Notre Ecole polytechnique (*Gaston Claris*) 68

Histoire militaire, maritime et coloniale. Essai historique sur la tactique de l'infanterie depuis l'organisation des armées permanentes jusqu'à nos jours (*le capitaine Gérome*) 136
Les Français au Canada. La Jeunesse de Bougainville et la Guerre de Sept ans (*René de Kérallain*) 236
Mémoires du *général Rapp* (1772-1821), aide de camp de Napoléon. Edit. annotée et revue par *Désiré Lacroix* 125
De Valmy à Wagram. Près de Napoléon (*le général Lejeune*) 125
L'Invasion austro-prussienne (1792-1794). Documents publiés pour la Société d'histoire contemporaine par *Léonce Pingaud* 344
Souvenirs militaires d'un officier du premier Empire (1795-1832) (*le colonel J.-N.-A. Noël*) 120
Guerres de Napoléon (1800-1807), racontées par des témoins oculaires (*A. Chalamel*) 123
Mémoires du *général baron Thiébault*, publiés sous les auspices de sa fille. *Mlle Claire Thiébault*, par *Fernand Calmettes*. T. V (1813-1820) . 122
Du Rhin à Fontainebleau (1813-1814-1815) (*le général comte de Ségur*) . 124
L'Epopée de Waterloo, narration nouvelle des Cent-Jours et de la campagne de Belgique de 1815, composée d'après les documents inédits et les souvenirs de mes deux grands-pères, officiers de la Grande Armée, combattants de Waterloo (*Georges Barral*) 123
Journal du *maréchal de Castellane* (1804-1862). T. II (1823-1831) . . . 121

Souvenirs de Constantine, journal d'un lieutenant du génie, rédigé en 1838-1839, et coordonné en 1893 par *le général Cadart* 126
Lettres d'un zouave. De Constantine à Sébastopol (*Amédée Delorme*) . 129
La Campagne de Crimée. Lettres écrites de Crimée (*le capitaine Henri Loizillon*) 126
La Seconde Campagne de France. Histoire générale de la guerre franco-allemande de 1870-1871 (*le commandant Rousset*). T. IV, V et VI . . 130
Le Siège de Paris vu à vol d'oiseau (*Wilfrid de Fonvielle*) 533
Une Evasion. Souvenirs de 1871 (*Auguste Burdeau*) 132
L'Expédition française de Formose. Atlas de 10 cartes (*le capitaine Garnot*) 232
Les Missions du colonel Flatters (*J.-V. Barbier*). 233
Les Français à Madagascar (*le commandant Grandin*) 232
Notre Campagne à Madagascar, notes et souvenirs d'un volontaire (*le capitaine G. de Corlay*) 9
A la cour de Madagascar. Magie et diplomatie (*Marius Cazeneuve*) . . 233
L'Armée et la flotte en 1895. Manœuvres navales. Manœuvres des Vosges. L'Expédition de Madagascar (*Ardouin-Dumazet*) 140

Histoire provinciale et locale. Histoire de l'administration civile dans la province d'Auvergne et le département du Puy-de-Dôme, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, suivie d'une revue biographique illustrée des membres de l'État politique moderne (députés et sénateurs) (*Georges Bonnefoy*). T. I. 315
Histoire de la Révolution en Auvergne (*Jean-Baptiste Serres*) 512
Les Fiefs du Bourbonnais. La Palisse, notes et croquis (*Aubert de la Faige* et *Roger de la Boutresse*) 442
Voyages de *Courtépée* dans la province de Bourgogne, en 1776 et 1777, publiés par *A. de Charmasse* et *G. de la Grange* 314
Recueil de mémoires et documents sur le Forez publiés par la Société de la Diana. T. XI 314
Les Ecclésiastiques de la Meurthe martyrs et confesseurs de la foi pendant la Révolution française (*l'abbé Eugène Mangenot*). 66
Histoire de la Vendée militaire. T. Ier (*J. Crétineau-Joly*). 65
Lo Libre de memorias de Jacme Mascaro (XIVe siècle), publié d'après le manuscrit de Béziers, avec un avant-propos, une notice sur la langue de Mascaro, des notes, un lexique des mots et des formes qui ne se trouvent pas dans le « Lexique romain » de Raynouard et une table alphabétique des noms propres (*Charles Barbier*) 443
Histoire de Chevrières. La Seigneurie et la paroisse depuis les temps les plus reculés jusqu'a nos jours (*l'abbé Charles Signerin*) 317
Livre d'or du cortège des Croisés à Clermont-Ferrand (19 mai 1895) (*Ambroise Tardieu*) 341
Histoire de Dun-le-Roi, précédée d'une notice sur le canton (*Paul Moreau*) 318
Essoyes pendant la Révolution et pendant les invasions de 1814 et de 1815 (*l'abbé Auguste Pétel*) 320
Documents liturgiques et nécrologiques de l'église collégiale Saint-Pierre de Lille (*Mgr Hautcœur*) 70
Manonville et ses seigneurs (*Henri Lefebvre*) 319
Le Marquisat de Noviant-aux-Prés et ses origines (*Henri Lefebvre*) . . 320
Echos de Paray-le-Monial (*le R P. Joseph Zelle*) 11
L'Hôtel de ville de Paris et la Grève à travers les âges, d'après Ed. Fournier (*Jehan de la Cité*). 322
Les Parisiens de Paris. Silhouettes artistiques (*Eugène Guénin*) . . . 533
Cartulaire de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise, publié d'après les documents inédits (*J. Depoin*) (1er fasc.) 321
Histoire militaire de Redon, avec notices sur le Pont-de-Rieux, Aucfer, Beaumont, Beaubois et Renac, le Plessis-Ressac, les châteaux de Rochefort et Rieux, la Croix d'Aucfer (*J. Trévédy*) 320
L'Hôpital de Saint-Yves de Rennes et les religieuses augustines de la Miséricorde de Jésus (*le comte de Bellevue*) 323
Histoire des deux villes de Saint-Amand et du château de Montrond (*C.-N. Victor Mallard*) 318
Histoire de l'abbaye bénédictine de Saint-Sauveur-le-Vicomte (*A. Lerosey*) 322
Annales du diocèse de Soissons (*l'abbé Pécheur*). T. X. 313
Etudes sur la ville de Thiers (Auvergne) (*Hubert Jacqueton*). Première partie. La Communauté des habitants (1272-1789). 316
Histoire des paroisses du diocèse de Vannes (*J.-M. Le Mené*). T. I . . 315

Histoire étrangère. Marie-Thérèse, 1717-1780 (*le comte de Villermont*) 444
Geschichte des Collegium Germanicum-Hungaricum in Rom (*Cardinal Andreas Steinhuber*) 445
Geschichte des deutschen Volkes (*Johannes Janssen*), fortgesetzt von *L. Pastor* T. VIII 513
Die theologischen Studien und Anstalten der katholischen Kirche in Oesterreich (*Dr Hermann Zschokke*) 253
La Chambre des représentants en 1894-1895. Biographies des 152 députés de la Chambre belge (*A. Henry* et *F. Livrauw*), précédées d'une Etude sur le mouvement de la vie parlementaire en Belgique depuis 1830 jusqu'à nos jours, par *A. de Ridder*, et suivies d'une Notice sur le Palais de la Nation. 513
Pagan Ireland, an archæological sketch; a handbook of Irish prechristian antiquities (*W.-G. Wood-Martin*). 350
England and Rome. A History of the relations between the Papacy and the English State and Church from the Norman conquest to the revolution of 1688 (*Dunbar Ingram*) 158
The English Church in the nineteenth century (1800-1830) (*John H. Overton*) 254
La Crise religieuse en Angleterre (*le P. Ragey*) 251
Le Istorie florentine (*Niccolo Machiavelli*), annotate ad uso delle scuole da *Pietro Ravasio* 76
La Vita italiana nel cinquecento. I. Storia. II. Letteratura. III. Arte. . 351
Carlo Emanuele I secondo i più recenti studi (*Giovanni Curti*) . . . 352
Il Comune Teramano nella sua vita intima e pubblica dai più antichi tempi ai moderni (*Francesco Savini*) 515
La Russie et le Saint-Siège. Études diplomatiques (*le R. P. Pierling*) . 504
La Russie contemporaine (*J.-M. Villefranche*). Les Tsars du XIXe siècle. 355
Histoire de la Russie, depuis la mort de Paul Ier jusqu'à l'avènement de Nicolas II (1801-1894) (*Gaston Créhange*) 516
Choses de Russie (*Norbert Lallié*) 448
Les Musulmanes contemporaines (*Alihé Hanoum*). Trad. de *Nazimé-Roukie* 518
Histoire des Roumains de la Dacie Trajane (*A. D. Xénopol*) 517
Aegypten und die ägyptische Frage (*Karl Kron*) 257
La Guerre sino-japonaise et ses conséquences pour l'Europe (*F. de Villenoisy*) 171
Le Fort et le château Saint-Louis (Québec). Étude archéologique et historique (*Ernest Gagnon*) 448
English Institutions and the American Indian (*James Alton James*) . . 357
The Rise and development of the bicameral system in America (*Thomas-Francis Moran*) 357
The Carolina Pirates and colonial Commerce, 1670-1740 (*Shirley Carter Hughson*) 519
The Constitutional Beginnings of North Carolina (1663-1729) (*John Spencer Bassett*). 520
Government of the colony of South Carolina (*Edson L. Whitney*). . . 520
The Struggle of protestant dissenters for religious toleration in Virginia (*Henry R. McIlwaine*) 164
White servitude in the colony of Virginia (*James Curtis Ballagh*) . . 165

Histoire nobiliaire. Généalogie. Vieilles Chevaleries. Les Ordres de l'épée (*le vicomte Oscar de Poli*) 359
Inventaire des titres de la maison de Billy (*le vicomte Oscar de Poli*). . 359
La Maison de Croy, étude héraldique, historique et critique (*Bury Adels-Torn*) 165
Pierre l'Hermite et la famille Lhermite d'Anvers (*Fernand Donnet*) . . 521

Ouvrages récents sur Jeanne d'Arc. A la gloire de Jeanne d'Arc. Variétés historiques (*A. Lecoy de la Marche*). 421
Figure exquise (*Léonie de Bazelaire*) 421
Jeanne Darc (sic). Sa vraie mission.... (*J-E. Choussy*) 422
Jeanne d'Arc Champenoise. Deuxième réponse à M. l'abbé L'Hôte, professeur au grand séminaire de Saint-Dié (*E. Misset*). 422
Jeanne d'Arc Champenoise. Réponse à M. Poinsignon, inspecteur honoraire de l'Académie de Paris. La Prévôté de Vaucouleurs et la prévôté d'Andelot (*E. Misset*) 422

Souvenirs de Cor ... « Jeanne 422
1838-1839, et c ... 422
Lettres d'un zou ... célèbres orateurs
La Campagne d ... d'Arc (*l'abbé*
Loizillon) . . . 422
La Seconde Ca ... conférence de *S. Em.*
allemande ... 423
Le Siège de ... 423
Une Evasion ... Rabateau, président du
L'Expéditio ... 424
Les Missior ... 424
Les Franç ...
Notre Car ... de Foix, vicomte souve-
capitai ... *Henri Courteault*) . . 260
A la cou ... *Henri Forgeot*). . . . 449
L'Armé ... Père de la Nouvelle-
Vosge ... *N.-E. Dionne*). T. Ier . 166
... Montespan (*Arsène Hous-*
Histoir ... 437
civi ... publiés pour la Société
Dôi ... 324
d'u ... logues (*Antoine Guillois*). 163
m ... aire, Diderot, Grimm, etc.,
Hist ... *mchin*) 450
Les ... allemand 360
I ... Corday, Mme Bouquey, et
Vo ... *Armand Ducos*) 511
... pens du Pizzo (*le marquis de*
R ... 353
... 128
I ... *le commandant Grandin*) . 167
... sa vie, son œuvre (*Fr. Bour-*
... 9
... lections (*A. Estignard*) . . . 71
... protectrice de la Réforme en Italie
... cesse de Ferrare (*E. Rodocanachi*). 522
... *di Sant' Angelo*) 524
... 1894). Ses découvertes aux cata-
... 534
... 523
... **Mélanges.** Les Catacombes de
... nouvelle édition revue, augmentée par
... 355
... des devises historiques et héraldiques
... 358
... 259
... *de Vogüé*) 510
... e, ou Du Rôle de l'écriture et de la
... *F. Constant*) 74
... **Bibliothéconomie.** Congrès provincial de
... et des publications populaires. Session
... 12 et 13 février 1895 452
... *Ottino* e *G. Fumagalli*). II (Supple-
... 261
... *Philéas Gagnon*) 455
... qui in bibliothecam D. Marci Venetia-
... ad haec usque tempora inlati sunt (*C.*
... 454
... *P. Gottfried Reichhart*) 525
... (*Albert Maire*) 526

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Abeau (l'abbé). 408
Adam le Bossu. 245
Adels-Torn (Bury) 165
Aicard (Jean) 292
Aigoin (Louis). 457
Aigueperse (Mme M.). 482
Alarcon (Miguel-Antonio) . . . 406
Allard (Paul). 355
Alton James (James) 357
Amélineau (E.). 110
Angot (Alf.). 262
Arbois de Jubainville (H. d') . . 57
Ardouin-Dumazet 140
Arminjon (Pierre). 395
Arnoult (Gabriel) 392
Ars (Jacques d') 263
Astor (J.-J.) 27
Aubert (Félix). 347
Avenel (le vicomte d'). . . 40, 426
Avril (Adolphe d') 169, 434
Aylicson (A.) 482
Backer (le Dr de) 300
Badet (le R. P.) 200
Baffie (le P. E.) 412
Bainvel (le P.) 118
Ballagh (James Curtis) 165
Barbier (Charles). 443
Barbier (J.-V.). 233
Barbier (René) 390
Barillot (V.) 531
Barral (Georges). 123
Barrau (Hortense) 227, 265
Barré 309
Bataille (Henry). 224
Baumgartner (Mathias) 326
Bazelaire (Léonie de) 421
Bazin (G.) 403
Beaume (Georges) 14, 291
Beaurepaire de Louvagny (comtesse D. de). 404
Béchaux (A.) 39
Bellevue (le comte de). 323
Bellier (Mme) 265
Belon (le R. P.) 423
Beltrame (Giovanni) 64
Benedetti (le comte) 161
Benoist (Charles). 42
Benoit (Dom P.) 327
Bentzon (Mme Th.) 30
Berger (le professeur). 307
Berger (Louis). 507
Bernard (l'abbé E.). 224
Bertillon (le Dr J.). 308
Bertot (J.) 458
Bertrand (Georges-N.). 392
Bigou (l'abbé J.-B.) 194
Biez (Jacques de) 431
Billeb (H.) 107
Biré (Edmond) 259
Blanc (P.) 51
Block (Maurice) 42
Bock-Bauwens (C. de) 387
Boedder (B.) 146, 147
Boese (H.) 109
Boilley (Paul). 45
Boissière (Jules). 290
Bolo (l'abbé Henry) . . . 207, 208
Bonafous (Raymond) 150
Bonet-Maury 145
Bonjean (Georges) 51
Bonnefoy (Georges). 315
Bonnefoy (Marc). 222
Bonnemains (Edouard de). . . . 392
Bonnet (Max) 337
Bonniot (le R. P. de) 362
Bordeaux (Henry) 495
Botrel (Théodore) . . 230, 263, 264
Bouant (E.). 73
Bouchaud (Pierre de) . . . 17, 497
Boudinhon (l'abbé) 529
Bouillet (M.-N.) 60
Boukay (Maurice). 227
Bourcart (G.) 394
Bourette (Edouard). 215
Bournand (François) 7, 9
Bouthors (l'abbé Léon) 405
Boutmy (Emile) 237
Boy (Charles). 438
Brandi (S.-M.). 101
Branly (Ed.) 364, 471
Brantome (Pierre de Bourdeilles de) 336
Brio (Carolus) 12
Bronchain (le R. P.) 209
Brucker (le P. J.) 101
Bruder (Adolf) 55
Bruhat 300
Brunelli (Ignazio) 394
Brunet (l'abbé E.) 108
Brunhes (B.) 364
Buck (Dr de) 298
Bujeaud (Jérôme) 432
Burdeau (Auguste) 132
Burnichon (le P. J.) 416
Cabrol (le R.P. Dom Fernand), 338, 406
Cadart (le général) 124
Callegari (Ettore) 152
Calmettes (Fernand) 120

Cano (Rafaël) 530
Carette (Ernest). 247
Caron (l'abbé Max.). 200
Carré (Gustave) 75
Castellane (le maréchal de). . . 121
Castellani (C.) 454
Cat. 417
Caters (Louis de) 23
Cazeneuve (Marius). 233
Cerfbeer (Gaston) 457
Chabot (Mgr Alphonse) 99
Chalamet (A.) 123
Chamisso (Adalbert von) 170
Champcommunal 390
Champol. 294
Chapotin (le P. M.-D.) 408
Chardon (le R. P.) 198
Charlier (le Dr) 300
Charmasse (A. de) 314
Chaudordy (le comte de) 366
Chauffard (A.). 115
Chavanne (Alexis) 224
Cherbuliez (Victor). 32
Chéron de la Bruyère. 486
Chiais (le Dr) 309
Choussy (J.-E.) 422
Cigoi (Dr Aloys) 241
Claris (Gaston) 68
Clercq (J. de). 59
Clo (la comtesse) 22
Clugnet (L.) 324
Collinet (Paul) 57
Constant (le R. P.) 74
Constant de Tours 231
Conti (Augusto) 64
Coppée (François) 211
Corlay (le capitaine G. de) . . . 9
Cornut (Samuel). 21
Corréard (F.) 339
Cotelle (le Dr) 301
Coulomb (Jeanne de) 11
Courteault (Henri) 260
Courtépée 314
Cousseau (Mgr) 415
Créhange (Gaston) 516
Crétineau-Joly (J.) 65
Crocq fils (le Dr). 311
Croiset (Alfred) 498
Croiset (Maurice) 498
Curty (Giovanni) 352
Damedor (Raphaël) 226
Daniel (le P. Ch.) 412
Daniel-Lacombe (Henri) 424
Darc (Olivier). 10
Darras (Alcide) 388
Darsy (E.) 266
Darty (André). 17, 229
Dassé (l'abbé). 209
Daudet (Ernest) 27, 346
Dausch (le Dr J.). 110
Davin (le chanoine V.) 401
Debidour (A.) 368
Debierre 304
Debroise (l'abbé). 203
Décrouïlle (l'abbé R.). 201
Deidier (le R. P.) 205
Delisle (Léopold) 422
Delmas (Emile) 7
Delorme (Amédée) 129
Delorme (Marie) 172
Depasse (Hector). 52
Depoin (J.). 321
Deroulède (Paul) 212
Desprès (Marie) 293
Dessailly (l'abbé) 102
Dionne (N.-E.). 166
Diophante d'Alexandrie 333
Dobschütz (E. von) 101
Donnet (Fernand). 521
Drault (Jean). 227
Dreux-Brézé (le marquis de) . . 76
Dreyfus-Brisac 56
Dronsart (Marie) 294
Ducos (Armand) 511
Ducroux (l'abbé). 195
Dumat (G.) 304
Dunbar-Ingram 158
Dupanloup (Mgr). 206, 207
Dupin-Durbec 295
Dupuy (Marc) 230
Durand (le P. A.) 110
Egger (A.) 109
Ehrhard (le Dr A.) 118
Emion (Victor). 389
Erckmann (Emile) 18
Ernault (L.) 310
Eschyle 214
Espagny (H. de Laire, comte d') . 441
Estaunié (Edouard). 35
Estienne d'Orves (comtesse d'). . 406
Estignard (A.). 71
Estreelles (Louise-Marguerite) . 264
Ethampes (Mlle G. d') . . . 483, 486
Etienne (E.) 368
Faguet (E.). 60
Fanet (le capitaine) 140
Faviers (le baron de) 206
Faye (H.) 425
Feilitzen (Hugo von) 492
Felten (Dr J.). 113
Ferrand (le Dr) 306
Ferrol (Louis) 22
Feuchot (l'abbé P.). 200
Fillion (L.-C.). 99
Finot (Louis) 433
Flageollet (l'abbé) 238
Flament (l'abbé) 318
Foliot (G.) 132
Fontane (Marius) 116
Fonvielle (Wilfrid de). 533
Forgeot (Henri) 449
Fourié (l'abbé E.) 51
Franclieu (le marquis de) . . . 324
François de Sales (saint). . . . 208
Franklin (Alfred) 511
Fréhel (Jacques) 20
Freppel (Mgr). 196
Friaque (le R. P. M.-J.) 209
Fromageot (Henri) 391
Froment (Pierre). 295
Fumagalli (G.) 261
Funck-Brentano 312
Fuzeré (Henry) 230
Fuzier-Herman. 388
Gachon (P.) 75
Galippe 309

Gallerani (le P. Alexandre). 195, 197
Galli (H.) 129
Gallois (le P. M.-A.) 114
Gagnon (Ernest) 448
Gagnon (Philéas) 455
Garnault (le Dr) 310
Garnot (le capitaine) 232
Garofalo (le baron) 44
Gartner (Theodor) 494
Gaud (Auguste) 225
Gauley (Eugène) 229
Gaulois (Noël) 227
Gennevraye (A.) 487
Gérard (Eric) 488
Germain (Léon) 422
Germon (Louis de) 324
Gérome (le capitaine) 136
Gevin-Cassal 11
Gibert (Henri) 457
Gillet (L.) 375
Gillot (l'abbé) 10
Girard (Paul-Frédéric) 246
Girard (R. de) 104
Girdlestone (R.-B.) 106
Glouvet (Jules de) 28
Gobron (Louis) 393
Gockel (Dr Albert) 168
Gorier (Urbain) 50
Gombault (l'abbé) 102
Gómez (le P. P.) 103
Grandin (le comt) 167, 232
Grou (le P. Jean-Nicolas) 199
Grou (le P. Pierre-Marie) 199
Guénin (Eugène) 533
Guillemin (Victor) 216
Guillermin (l'abbé J.) 422
Guillois (Antoine) 163
Guillon (E.) 160
Guyot (Yves) 43
Gyp 296
Hague 418
Haller (Johannes) 502
Hamon (A.) 46, 141
Hanoun (Alihé) 518
Harnack (D.-Adolf) 458
Harrissen (M.) 25
Haug (H.) 100
Hautcœur (Mgr) 70
Havard (Henry) 6
Heimweh (Jean) 367
Hennebert (le lieutenant-colonel) . 141
Henry (A.) 514
Hippocrate 301
Hirsch (Paul-Armand) 228
Hobbes (John-Oliver) 294
Hoffet (Fritz) 459
Horace 215
Horner (R.) 362
Houssaye (Arsène) 437
Hughson (Shirley Carter) 519
Huguenin (Pierre) 215
Hulst (Mgr d') 240
Hummelauer (Fr. de) 103
Huré (Alexandre) 228
Hurter (H.) 325
Ibsen (H.) 221
Imbert (le P. F.) 417
Imperiali di Sant'Angelo (Cesare). 524
Isoard (Mgr) 250, 265
Jacottet (E.) 334
Jacqueton (Hubert) 316
Jaëll (Mme Marie) 305
Janssen (Johannes) 513
Janssens (Raymond) 386
Jeannine 15
Jehan de la Cité 322
Jehlitschka (Henry) 74
Jèze (Gaston) 399
Joubert (J.) 364
Jubainville (H. d'Arbois de) . . . 57
Kaiser (Isabelle) 294
Kamphausen (D.-A.) 107
Keidel (George C.) 148
Keller (Emile) 266
Kérallain (René de) 236
Kist (Henry) 15
Knabenbauer (J.) 112
Konig (Fr.-E.) 98
Kron (Karl) 257
Kuchlewein (Hugo) 301
La Boutresse (Roger de) 442
La Bruyère (Mme Chéron de) . . 486
Lacour (Louis) 336
Lacroix (Désiré) 125
La Faige (Aubert de) 442
Lafargue (Paul) 43
La Faye (J. de) 361
Lafenestre (Georges) 6
La Grange (G. de) 314
La Grasserie (Raoul de) . . 387, 388
Laine, comte d'Espagny (H. de) . 441
Laisant (C.-A.) 456
Lallié (Norbert) 448
La Marche (A. Lecoy de) 421
Lambert (le R. P. J.-M.) 202
Lamy (Etienne) 440
Lanciani (R.) 153
Lange (le professeur) 304
Langlois (Ernest) 245
Langrand (André) 225
Lapôtre (A.) 157
Lapparent (A. de) 329
Lapparent (Henri de) 488
La Rive (A. de) 531
Larmandie (Léonce de) 289
Laroche (Dr Em.) 102
Lasserre (Henri) 203
Latimer (Elizabeth Wormeley) . . 234
Laur (Jean) 409
Laurent (A.) 108
Lauth (le Dr) 306
Laveleye (E. de) 170, 242
Lavignac (Albert) 490
Le Blant (Edm.) 117
Leclerc (Mme la baronne) 485
Leclercq (Paul) 386
Lecoy de la Marche (A.) 421
Leday (J.) 230
Lefebvre (Henri) 319, 320
Lefèvre-Pontalis (Germain) . . . 424
Léger (Augustin) 292
Legrand (le Dr) 310
Legrand (Georges) 396
Lejeune (le général) 125
Lemaistre de Sacy 111
Lemaître (Jules) 495

[illegible] 315
[illegible] 456
[illegible] 527
[illegible] 355
[illegible] 18
[illegible] 322
[illegible] 234
[illegible] Ch. 263
[illegible] 114
[illegible] Marguerite) . . 483, 484
[illegible] 139
[illegible] André) 48
[illegible] 133
[illegible] Marie) 481
[illegible] 492
[illegible] 514
[illegible] capitaine Henri) . . 126
[illegible] Jacques) 303
[illegible] Léonard) 456
[illegible] comte DE) 252
[illegible] 112
[illegible] Ch.) 389
[illegible] 362
[illegible] (Niccolo) 76
[illegible] Henry-R.) 164
[illegible] Pierre 26
[illegible] J. B.) 390
[illegible] (Maurice) 28
[illegible] Albert) 526
[illegible] (Henry) 24
[illegible] (C.-N.-Victor) 318
[illegible] (A.) 338
[illegible] (Mme Hector) 291
[illegible] (P.) 456
MAMIANI (Terenzio) 48
MANGENOT (l'abbé Eugène) . . . 66
MARCHAL-MOULIN 23
MARECHAL (Constantin) 391
MARGERITTE (Paul) 14
MARION (Marcel) 76
MAROLLES (Victor DE) 451
MARQUANDT (J.) 246
MARTIN (l'abbé E.) 411
MARTIN (l'abbé F.) 106
MARTIN (Léon) 128
MARTIN (Louis) 49, 367
MARTIN (Mme M.) 26, 482
[illegible] (Jacme) 443
[illegible] 326
[illegible] (Ch. DE) 134
[illegible] (l'abbé Ph.) . . . 101, 195
[illegible] 110
[illegible] (le cardinal) . . . 105, 107
[illegible] André) 20
[illegible] 206
[illegible] (Prosper) 336
[illegible] (le P.) 401
[illegible] (le R. P.) 195
[illegible] (l'abbé) 44
[illegible] (Mme Stanislas) . . 19, 221
[illegible] 365
[illegible] (Henri) 47
[illegible] (Roger) 16
[illegible] FONTAINE (Pierre DE) . . . 21
[illegible] 422
[illegible] (Paul) 171
[illegible] (Th.) 246
[illegible] (le D[illegible]) 308
MONTAIGNAC (DE) 53
MONTHÉAS (Jean DE) 484
MORAN (Thomas-Francis) 357
MOREAU (Paul) 318
MOREAU-VAUTHIER 15
MOSTERT (W.) 335
MOUTON (Eugène) 15
MUSSAFIA (Adolf) 494
NATAL (Camille) 12
NAUDET (l'abbé) 505
NAVERY (Mme Raoul DE) 487
NAZIMÉ-ROUKIE 518
NICOLE (H.) 99
NIETZCKI (Max) 435
NIEWENGLOWSKI 310
NIMAL (le R. P.) 209
NOË (Michel) 27
NOËL (J.-N.-A.) 120
NOGARA (Dr Bartolomeo) 249
NOIRIT (Jules) 217
NORDFELT (Alfred) 492
NOTOVITCH (N.) 112
NOUSSANNE (Henri DE) 487
NYS (Ernest) 396
OLLIVIER (le P. M.-J.) 113
OTTINO (G.) 261
ORVES (comtesse D'ESTIENNE D') . . 406
OVERTON (John-H.) 254
PAEPE (P. DE) 399
PAGÈS (l'abbé) 413, 415
PARMENTIER (Jacques) 501
PAROCCHI (le cardinal L.-M.) . . . 423
PARRAUD (l'abbé) 405
PASTOR (L.) 513
PATIENS (Gaston MOCH) 171
PÉCHEUR (l'abbé) 313
PÉLADAN (le Sâr) 214
PÉRAIRE (le Dr) 307
PÉRIN (Charles) 38
PERRAUD (le cardinal) 261
PERREYVE (l'abbé Henri) . . 204, 411
PERSIGNY (le duc DE) 441
PÉTEL (l'abbé Auguste) 320
PHILEBERT (le général) 137
PICARD (Edmond) 387
PIE (le cardinal) 414
PIÉDELIÈVRE (R.) 398
PIERLING (le R. P.) 504
PINGAUD (Léonce) 344
PITRAY, née DE SÉGUR (Mme la vicomtesse) 486
POINCARÉ (H.) 428
POIREL (Dr R.) 424
POIRINE (l'abbé J.) 198
POLI (le vicomte Oscar DE) . . . 359
POLLARD (Inv. Garland) 243
PONLEVOY (le P. A. DE) 410
PORADOWSKA (Marguerite) 29
PORTAIS (le chanoine) 409
POUVILLON (Emile) 289
PRAZ (François) 264
PROFILLET (l'abbé) 407
PROZOR (le comte) 221
PRUDHOMME (Henri) 391
PRUVOST (Octave) 390
QUESTÉ (Charles) 264
RAGEY (le P.) 251
RAPP (le général) 125

Rastoul (A.) 532
Ravasio (Pietro) 79
Rebelliau (Alfred) 76
Regnaud (Paul) 491
Régnier (Henri de) 219
Reichhart (le P. Gottfried) . . . 525
Reinach (Théod.). 115
Renault (L.) 389
Réthoré (F.) 116
Réville (Jean). 155
Ribier (Gabriel de) 60
Richtenberger (Eugène) 6
Ridder (A. de). 514
Rimbaud (Arthur) 226
Robert (Ch.). 101
Robert (Gustave). 531
Robert de Blois 63
Robiou 152
Rochaïd (le comte) 366
Rod (Edouard) 298
Rodocanachi (E.). 522
Rolland (Jean) 295
Rosset (Michaele) 142
Rouger (Henri) 223
Rousseau (J.-J.) 56
Rousset (le comt[e]) 130
Rouvier (le R. P. Fréd.) 8
Rouxel-Lecray 404
Rouziers (Paul de) 55
Ry (Jean) 264
Sabatier (l'abbé). 41
Sacy (Lemaistre de). 111
Saint-Aulaire (le comte de). . . 290
Saint-Georges-Mivart 302
Saint-Martin (Vivien de) 231
Sales (saint François de) . . . 208
Salm-Wittgenstein (la princesse Caroline de) 203
Salomon (A.) 73, 528
Sant' Angelo (Cesare Imperiali di). 524
Sassenay (le marquis de). . . . 353
Savini (Francesco) 515
Schrader (Fr.) 231
Schüller (Richard) 41
Schutzenberger (P.) 299
Sciout (Ludovic). 67
Segond (J.) 302
Ségur (le général comte de) . . 124
Ségur (Mgr de) 210
Seignobos (Ch.) 74
Séjourné (le P. X.-A.) 407
Sepet (Marius) 343
Serres (Jean-Baptiste). 512
Serrurier (la comtesse) 295
Servais (Jean). 386
Servais (le P.) 202
Signerin (l'abbé Charles) 317
Silberstein (le Dr S.) 106
Sobol (Mme J. de) 12
Sosta (René) 230, 264
Soulange-Bodin (André) 342
Soulerin (le P. A.) 412
Speckel (Ch.) 132
Spenser-Basset (John). 520
Spiegelberg (W.) 502
Steinhuber (cardinal Andreas) . . 445
Stengel (E.) 335
Stern (Alfred) 360
Stieltjes (T.-L.) 363
Stolz (Mme de) 485
Suau (le P. Pierre) 199
Talasso (Adolphe) 229
Tannery (J.) 60
Tannery (Paul) 333
Tardieu (Ambroise). 341
Tausin (Henri) 358
Terrier (le professeur) 307
Thévenot (Arsène) 218
Théry Gustave) 37
Thiébault (le général baron) . . 122
Thirria (H.) 439
Thiveaud (l'abbé) 209
Thomas (L.) 104
Thomas (Cyrus) 329
Thomin (Lucien) 487
Thorelle (V.). 263
Thoury (Jean-François) 438
Tischner (August) 363
Tissier (l'abbé Joseph). 208
Tissot (Ernest) 523
Toller (Adolf) 244
Tolstoï (le comte Léon) 456
Tours (Constant de) 231
Toussenel (T.) 266
Trévédy (J.) 320
Tronchin (Henry) 450
Turinaz (Mgr) 56
Ulmès (Tony d') 264
Ulrich (Jacob). 63
Valbuena (Ramiro-Fernandez) . . 151
Vallée (l'abbé Ch.) 197
Vallon (Georges du) 25
Van Duerm (le R. P. Ch.) 503
Van Gestel (Adriano) 528
Vanlaer (Maurice) 65
Varigny (de) 53
Verdun (P.) 527
Verne (Jules) 487
Vernet (Marie). 264, 265
Verny (Isabelle) 420
Verret (S.). 111
Vetter (Dr P.). 115
Vibert (Paul) 54
Vielé-Griffin (Francis) 220
Ville (Léon) 10
Villefranche (J.-M.) 355
Villenoisy (F. de). 171
Villermont (le comte de). . . . 444
Vincent (Jacques) 22
Viollet (Paul) 349
Vitteaut (D[r]) 532
Vivien de Saint-Martin. 231
Vogüé (le vicomte Melchior de) . 510
Voinesco (Romulus.-L.) 392
Voltaire. 76
Wahlund (Carl) 492
Westermarck 53
Westlake (John). 396
Whitney (Edson L.) 520
Willia 222
Witt, née Guizot (Mme de). . . . 8
Witte (le baron Jehan de) . . . 534
Wood-Martin (W.-G.) 350
Woyde (le lieutenant général de). 138
Wüllner (Adolph) 430
Wyzewa (T. de) 456

Xénopol (A.-D.) 517
Zahm (le R. P.) 238
Zelle (le R. P. Joseph) 11
Zolla (D.) 531
Zschokke (Dr Hermann) 253

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Armellini (Mariano), 270. — Backer (Louis de), 268. — Barbet de Jouy (Joseph-Henri), 537. — Bargès (le chanoine Jean-Joseph-Léandre), 460. — Borel d'Hauterive (André), 369. — Brunet (Pierre-Gustave), 174. — Castro y Serrano (José de), 176. — Cleuziou (Henri du), 369. — Cossa (Luigi), 539. — Crèvecœur (Robert Saint-John de), 539. — Daubrée (Gabriel-Auguste), 536. — Deus Ramos (Joâo de), 175. — Frère-Orban (Hubert-Joseph-Gautier), 78. — Galimberti (le cardinal Luigi), 538. — Geffcken (Friedrich-Heinrich), 538. — Germond de Lavigne (Léopold-Alfred-Gabriel), 537. — Gilly (Mgr), 173. — Hauréau (Jean-Barthélemy), 461. — Hersart de la Villemarqué (le vicomte), 77. — Houssaye (Arsène), 266. — Hovelacque (Abel), 269. — La Ferrière (Hector de), 534. — Marion (Henri), 463. — Meignan (le cardinal), 172. — Montégut (Emile), 77. — Odobesco (Alexandre), 79. — Pavie (Théodore), 537. — Roquette (Otto), 369. — Sappey (Marie-Philibert-Constant), 368. — Say (Jean-Baptiste-Léon), 463. — Sée (Germain), 535. — Thomas (Charles-Louis-Ambroise), 268. — Treitschke (Heinrich-Gotthard von), 464. — Verlaine (Paul), 174.
Institut, 81, 178, 272, 371, 466, 541.
Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 81, 178, 272, 371, 466, 541.
Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 82, 179, 273, 371, 466, 541.
Concours et prix, 82, 178, 372, 467, 542.
Congrès, 82, 467, 543.
Mélanges : Les Publications archéologiques du baron de Baye, 83. — L'Institut international de bibliographie, 82. — L'Œuvre de Saint-Jérôme, 82. — La Chronique d'A. Morosini. Nouveaux documents sur Jeanne d'Arc, 179. — Denys le Chartreux, 372. — Livres à l'Index, 468.
Nouvelles : Paris, 84, 179, 273, 372, 468, 543. — Anjou, 376. — Auvergne, 275. — Beaujolais, 180. — Bretagne, 86, 181, 275, 376. — Champagne, 181, 276, 546. — Comtat Venaissin, 546. — Corse, 86. — Dauphiné, 276, 546. — Forez, 377. — Franche-Comté, 86, 181, 277, 377, 471, 547. — Guyenne et Gascogne, 87, 182, 279, 472, 549. — Ile-de-France, 279. — Languedoc, 183, 280, 378, 550. — Limousin, 87, 183, 280, 378, 550. — Lorraine, 184, 280, 472, 550. — Lyonnais, 88, 379, 551. — Maine, 184, 281, 473. — Comté de Nice, 471. — Nivernais, 473. — Normandie, 88, 184, 281, 379, 474, 551. — Orléanais, 90, 185, 281. — Picardie, 186, 474. — Poitou, 186, 282. — Provence, 90, 186, 282, 474. — Roussillon, 90. — Saintonge, 475. — Alsace-Lorraine, 91, 187, 282, 380. — Allemagne, 91, 188, 380. — Angleterre, 91, 188, 282, 381, 475, 552. — Autriche, 91. — Belgique, 91, 189, 476, 552. — Bosnie-Herzégovine, 92. — Espagne, 92, 190, 283, 476, 552. — Hollande, 382. — Finlande, 190. — Italie, 92, 283, 382, 476, 553. — Pologne, 285, 382. — Roumanie, 93. — Suisse, 93. — Syrie, 285. — Turquie, 94. — Egypte, 285. — Gabon-Congo, 190. — Madagascar, 190. — Etats-Unis, 478, 554. — Canada, 554. — Chili, 286. — République Argentine, 286.
Publications nouvelles, 94, 191, 286, 383, 478, 553.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Salaire minimum, 480.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05985 4086